

ŒUVRES COMPLÈTES

DE M.

EUGÈNE SCRIBE.

PARIS. — IMPRIMERIE DE FAIN ET THUNOT,
RUE RACINE, 28, PRÈS DE L'ODÉON.



Mr DE CRAC

D'UN SEUL COUP J'AI PÊCHÉ DEUX CENTS GOUJONS

Les héritiers de Crac, Sc. II.

ŒUVRES COMPLÈTES

DE M.

EUGÈNE SCRIBE

MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

NOUVELLE ÉDITION

ENTIÈREMENT REVUE PAR L'AUTEUR

ORNÉE

DE CENT QUATRE-VINGTS JOLIES VIGNETTES EN TAILLE-DOUCE

D'APRÈS LES DESSINS

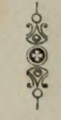
De MM. Alfred et Tony Johannot, Gavarni, Marckl et autres artistes distingués.

TOME CINQUIÈME.



PARIS

FURNE ET Cie,
LIBRAIRES-ÉDITEURS,
rue St-André-des-Arts, no 55.



AIMÉ ANDRÉ,
LIBRAIRE-ÉDITEUR,
rue Christine, no 1.

1841

SUITE DES

COMÉDIES-VAUDEVILLES.



LES HÉRITIERS DE CRAC,

VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 11 juillet 1829.

En société avec M. Dupin.

Personnages.

LE BARON DE CRAC.
GABRIELLE, sa fille.
GERMEUIL, son neveu.
ROSALIE, suivante de Gabrielle.



VALSAIN, colonel.
LA JEUNESSE.
GOUSPIGNAC, petit domestique de M. de Crac.

La scène se passe aux environs de Pézénas, dans le château de Crac.

Le théâtre représente un vieux salon gothiquement meublé. Porte au fond ; portes latérales. Une table sur le devant de la scène à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE.

ROSALIE, GABRIELLE, GERMEUIL.

GERMEUIL.

Oui, Mademoiselle, votre conduite est fort étrange. Je fais tout ce qu'il faut pour être adoré, et à peine avez-vous seulement une espèce de passion. Arrangez-vous, mais je ne puis m'habituer à ne pas être aimé.

GABRIELLE, froidement.

Mais je vous aime : interrogez Rosalie.

ROSALIE.

Moi, Mademoiselle, je n'en sais rien, jé bous assure.

GABRIELLE.

Tu me le disais encore ce matin. Je t'ai demandé si j'aimais mon cousin; tu m'as dit oui; moi, je t'ai crue. M'aurais-tu trompée. Ce serait bien mal.

GERMEUIL.

Eh! Mademoiselle, c'est votre cœur et non Rosalie qu'il faut interroger. Quand on a fait comme moi le voyage de Paris, on n'aime pas à se vanter; mais avez-vous dans la province un jeune homme qui ait cette tournure élégante et facile? ces manières aisées, ces grâces naturelles? Je n'en suis pas plus fier, je sais que tout cela n'est pas moi, et qu'il n'y a qu'un sot qui puisse tirer vanité d'avantages aussi fragiles. Mais enfin, comparez, et j'ose croire que le résultat ne sera pas à mon désavantage. Que m'opposez-vous? Est-ce le futur époux que M. de Crac, votre père, vous destine, et qu'on attend aujourd'hui? Quelque rustre! un M. de Flourvac, un procureur que personne ne connaît, pas même votre père!

ROSALIE.

Jé sais qu'il bante lé mérite et les grands viens du futur; mais parce qué botre père lé dit, cé n'est point uné raison. Il a la bérité en horrur, et passé dans lé pays pour lé plus grand havleur. (Passant entre Gabrielle et Germeuil.) Enfin cette croix d'or dé la défunte, il mé l'a donnée; mais bous né sabez pas à quelle condition?

AIR de *l'Écu de six francs.*

C'est pour attester, quand il conte,
La vérité de ses récits;
Depuis ce moment, je suis prompte
A me montrer de son avis,
D'autres, suivant d'anciens usages,
Prennent des gens pour les servir;
Moi je suis ici pour mentir,
Et je ne vole pas mes gages.

Aussi, quand il bous a parlé du futur, j'ai dit qué jé le connaissais, qu'il était charmant, et jé né l'ai pas bu.

GABRIELLE.

N'importe, c'est le fils d'un ami de mon père.

ROSALIE.

D'accord; mais vos amis doivent passer avant

les siens, eh donc! vous aimez Germeuil et vous l'épousez.

GABRIELLE.

Mais Rosalie.

ROSALIE.

Si vous ne l'aimez pas, vous serez madame de Flourvac.

GABRIELLE.

Je l'aime bien un peu; mais...

ROSALIE.

Ou bien vous resterez toujours fille.

GABRIELLE, *vivement.*

Voilà qui est décidé; je l'aime tout à fait; mais comment refuser cet époux?

ROSALIE.

Rien dé plus simple. Dans toutes les comédies du mondé, uné jeuné personné, qui a des principes, a toujours un amant dont elle veut... ses parents lui en offrent un autre dont elle ne beut pas. On ne connaît jamais lé prétendu qui est toujours un sot, un invécille, et qui descend toujours du ciel ou dé la patache; c'est de rigur. On connaît veaucoup l'amant preféré qui est toujours un fort veau jeune homme. Surbient un balet intrigant, une souvrette havile qui trompe lé père, unit les enfants, et renvoie lé niais dans sa probince. On fait la noce, on récompense la soubrette, et la pièce est finie. Boilà, depuis M. de Pourceaugnac jusqu'à nos jours, lé plan dé toutes les comédies. Demandez à Mossu.

GERMEUIL.

Ah! mon Dieu, oui! et monsieur votre père nous traite en écoliers.

AIR du vaudeville de *Partie et Revanche.*

Un valet, un amant, un père,
Des rivaux qui sont abusés,
Cela se voit partout, ma chère,
Ce sont des sujets trop usés :
Ces sujets-là sont vraiment trop usés,
Le neuf me plairait davantage.

ROSALIE.

Mais tout est vu, tout est traité :
Il est si rare en fait de mariage,
De trouver dé la noubeauté.

Laissons benir le prétendu, et jé bous réponds du succès. Mossu de Crac est mentur, et pourtant crédule; il sé dit vrabe, et a peur de son ombre; il ne croit pas aux rébenans, mais il en a une frayeur terrivle, et dans ce bieux château, abec quelques chaînes et quelques esprits, ou même sans esprits, on peut faire un très-veau mélodrame. Je m'en charge.

AIR polonais.

Oui,
Je vous offre aujourd'hui,
Mes amis, mon appui tutélaire;
Tromper tuteurs et parents,
De tous temps
Ce fut mon passe-temps.
Je suis en faveur,
Et près de monsieur votre père,
D'un succès flatteur
Je vous réponds, sur mon honneur;
J'en fais le serment.

GERMEUIL.

Sur ton honneur, fort bien, ma chère;
Mais dis-moi pourtant
Qui répondra du répondant?

ENSEMBLE.

ROSALIE.

Oui,
Je vous offre aujourd'hui, etc., etc.

GABRIELLE.

Près de mon père, aujourd'hui,
Son appui
Nous sera nécessaire :
Tromper tuteurs et parents,
De tous temps,
Ce fut son passe-temps.

GERMEUIL.

Oui,
Près de son père aujourd'hui; etc., etc.

ROSALIE.

Mais boici mossu botré père.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS; M. DE CRAC, une ligne et un panier à la main.

M. DE CRAC.

AIR : *Ah! le bel oiseau, maman!*

D'être ceinte d'un laurier,
Je crois que ma ligne
Est digne;
J'apporte dans ce panier,
Certain plat de mon métier.
A parler sans vanité,
J'ai la main assez heureuse,
Ma pêche est, en vérité,
La pêche miraculeuse.

ENSEMBLE.

D'être ceinte d'un laurier, etc., etc.

GERMEUIL.

Comment! Monsieur, vous avez pris tout cela à la ligne?

M. DE CRAC.

J'en prends ordinairement vien d'autres. Un jour, jé me rappelle... Demandez à Rosalie.

ROSALIE.

C'est vrai, j'y étais.

M. DE CRAC.

Mais aujourd'hui c'est encore pire; c'est d'un seul coup qué j'ai pêché ces deux cents goujons. C'est un brochet que j'ai pris, qui venait sans doute d'en faire son déjeuner, dé sorte qu'en l'ouvrant...

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, GOUSPIGNAC.

GOUSPIGNAC.

Mossu, il y a là-bas un paysan qui dit que bous lui debez un brochet et un plat de goujons dont il réclame le payement.

M. DE CRAC.

C'est von... tais-toi; c'est lé pétit garçon qui tenait le panier pendant qué jé péchais. Qu'on le fasse dîner à la cuisine abec les restes dé mes gens.

(Gouspignac sort.)

GABRIELLE.

Mais, mon père, cette pêche dont vous parliez tout à l'heure, ce n'était donc pas vrai?

M. DE CRAC.

Et qu'est-ce que ça fait?

GABRIELLE.

Comment! ce que ça fait?

M. DE CRAC.

Ça ne fait rien dans notre famille.

(Germeuil passe auprès de Gabrielle.)

AIR de *Turenne.*

Par son esprit, sa verve peu commune,
(Otant son chapeau.)
Monsieur de Crac, à qui je dois le jour,
En mentant, jadis fit fortune;
Je voudrais bien l'imiter à mon tour...
Mais au palais, à la chambre, à la cour,
Dans cet art, tant de monde brille,
Qu'à chaque instant je vais, sans y songer,
Pour saluer maint et maint étranger
Que je crois de notre famille.

Mais que bois-je! point de toilette? Et lé futur arribe à midi; son domestique nous l'a annoncé hier.

GERMEUIL.

AIR du vaudeville *du Colonel.*

Y pensez-vous?... mon aimable cousine
N'a pas besoin de tant d'apprêts;
C'est à l'époux qu'on lui destine,
S'il veut plaire, à faire des frais.

ROSALIE.

Et s'il n'est pas content de la future,
D'autres, bravant le préjugé,
Seront enchantés, je vous jure,
De la trouver en négligé.

M. DE CRAC.

Errur, ma chère, la parure fait tout. J'ai un certain havit de satin rosé qui m'a balu, jé né sais comvien de conquêtes... (à Germeuil.) Si ma fille n'était pas là, je t'en dirais de velles.

GERMEUIL, à part.

Comme il mentirait!

M. DE CRAC.

C'est qué tel qué bous me boyez, jé suis encore très-aimable. Demandez à Rosalie.

ROSALIE.

Moi, Mossu, jé l'ai entendu dire; mais jé n'en sais rien.

M. DE CRAC.

Friponne, tu dissimules.

AIR du vaudeville de *Partie carrée.*

En me formant, dame nature,
De tous ses dons me fit présent;
J'eus, à vingt ans, d'Adonis la figure,
Je suis un Hercule à présent.
(Rosalie rit.)
Dès que la veauté le regarde,
De Crac, soudain, sait prouver ce qu'il vaut...
(Caressant Rosalie.)

ROSALIE.

Ah! finissez, Moussu, ou prenez garde,
Je vais vous prendre au mot.

(Pendant ce couplet, Germeuil et Gabrielle remontent le théâtre, et causent ensemble)

M. DE CRAC, à part.

Diable! elle connaît mon faible. Allons, à botre miroir, moi, abec mon havit, une perruque, jé serai en état de recevoir mon gendre, ce pauvre Flourvac! J'ai fait placer une bedette sur la tourelle, et l'on sonnera du cornet à bouquin, dès qué quelqu'un paraîtra dans la campagne. Le pont-levis est baissé, et tous mes bassaux sous les armes...

ROSALIE.

Lé concierge et lé jardinier.

M. DE CRAC

Feront feu à son arrivée; de sorte qu'il fera son entrée dans un tourvillon de poudre et de poussière.

ROSALIE.

Cela sera fort agréable... Eh mais! que nous veut Gouspignac?

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, GOUSPIGNAC.

GOUSPIGNAC.

AIR : *Le Port Mahon est pris.*

Moussu, grande nouvelle!
Sachez qu'à l'instant la sentinelle
A bu de la tourelle
Benir près du canal
Un cheval!

GERMEUIL.

Un cheval!

GABRIELLE.

Un cheval!

ROSALIE.

Un cheval!

M. DE CRAC.

Un cheval!

GOUSPIGNAC.

Vers ce noble manoir,
Il vient, comme on peut voir,
De franchir la distance,
Avec vraiment tant de pétulance,
Qué maintenant jé pense,
Il est au pied du mur,
Le futur.

GERMEUIL.

Le futur!

GABRIELLE.

Le futur!

ROSALIE.

Le futur!

M. DE CRAC.

Le futur!

(Germeuil, Gabrielle et Rosalie sortent.)

M. DE CRAC, à Gouspignac.

Eh! donc, pourquoi n'ai-je pas entendu le coup de fusil?

GOUSPIGNAC.

J'ai fait tout ce que j'ai pu; mais il n'a jamais boulu partir.

M. DE CRAC.

C'est un malhur. Eh bien! tu bas l'introduire. (Gouspignac va pour sortir.— M. de Crac le rappelle.) Ah! tu iras abertir tous mes bassaux (Même jeu de scène.) Et puis tu biendras me friser. (Même jeu.) Ah! et puis tu iras réciter mon petit compliment.

(M. de Crac sort.)

SCÈNE V.

GOUSPIGNAC, VALSAIN, en habit bourgeois.

GOUSPIGNAC.

Monsu, botre veau-père ba benir dans l'instant; il bous prie d'attendre dans cette salle. J'ai l'honneur d'être, Monsu, botre petit serbiteur.

(Il sort en saluant Valsain.)

SCÈNE VI.

VALSAIN, seul.

Ils me prennent pour le futur! la méprise est assez vraisemblable. Je me suis chargé d'une jolie commission. Ces gens-là sont sans doute dans la joie; ils attendent avec impatience un gendre, et j'irai leur apprendre... D'ailleurs, obligé de fuir, à la suite d'une affaire d'honneur, je ne saurais trop tôt gagner la frontière, et il faudrait ici m'arrêter, raconter...

AIR : *Restez, restez, troupe jolie.*

S'il faut parler avec franchise,
Je redoute un tel entretien;
Et puisqu'il faut qu'on les instruise...
(Voyant de l'encre et du papier sur une table)
Écrire, est le meilleur moyen.
Ce fut, sans doute, un ami tendre,
Qui, pour ménager la douleur,
Aux yeux imagina d'apprendre
Ce qu'il craignait de dire au cœur.

(Il se met à la table qui est à gauche du théâtre.)

« Je suis le colonel Valsain : une affaire qui se» rait trop longue à vous expliquer, m'obligeait à » passer chez mon père, que je n'avais pas vu » depuis dix ans. Je rencontre en route un homme » d'assez mauvaise mine, un procureur, qui m'ap» prend qu'il allait à Pézénas épouser votre fille; » nous nous arrêtons à l'auberge des *Trois Rois*, » et là... » (Se levant.) Je ne sais trop comment lui dire le reste. Son gendre, le plus grand ladre de la terre, s'échauffe tellement avec notre hôtesse, sur le prix du souper, qu'en rentrant, il lui prend un coup de sang! A peine a-t-il eu le temps de me charger d'aller au château... Mais qu'entends-je? m'aurait-on suivi? Déjà, près d'ici, j'ai pensé me trouver dans la même auberge avec le gouverneur de la province qui, sans doute, a mon signalement.

SCÈNE VII.

GOUSPIGNAC, VALSAIN, LE CONCIERGE ET LE JARDINIER, PAYSANS ET PAYSANNES portant des bouquets.

CHOEUR.

AIR : *Filles du Hameau.*

Amis, rendons honnur
Au gendre
Que Monseignur
Vient de prendre.
Célévrons le bonhur
Que nous promet notre nouveau seignur!

GOUSPIGNAC, avec des gants et un bouquet.

De Chine à Tombac,
De Rome à Cognac,
Nul n'a plus de tact,
Que moussu Flourvac.
Par un doux mic-mac,
La gentille Crac
Apparaît, et crac...
Son cœur fait tic-tac,
Gniaqu', gniaqu', moussu Flourvac,
Qui fasse, crac,
Aux cœurs faire tic-tac.

CHOEUR.

Gniaqu', gniaqu', etc., etc.

VALSAIN.

Allons, on me prend décidément pour Flourvac.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, M. DE CRAC.

M. DE CRAC, avec volubilité.

Vien, fort vien, mes enfants! (Il fait signe aux paysans de se retirer.) Pardon, mon gendre, de bous aboir fait attendre; souffrez qué jé bous embrasse. Plus jé bous regarde.., eh! c'est vien lui, voilà tous les traits de feu son pére, et jé l'aurais reconnu entré mille. Jé crois cependant que bous ressemblez aussi à mon nebeu Germeuil. A moins qué cé ne soit plutôt à un dé nos anciens boisins. Oui, c'est vien cela. A cé june Valsain qui, depuis

dix ans, est à la guerre, charmant june homme; vrabe comme mon epée, immensément riche...

VALSAIN.

Mais, Monsieur...

M. DE CRAC.

Et mes fleurs, mes vouquets, qu'en ditesbous? Lé compliment du petit, charmant, n'est-ce pas? il était de moi; et mon château dé Crac, que bous en semble? les velles tourelles! comme elles sont noires! et des boûtes, des souterrains! nous y abons quelquefois des purs à faire plaisir. Croyez-bous que l'intendant de la probince boulait m'acheter ce château, pour en faire une résidence royale? demandez à Rosalie; bous lui demanderez...

VALSAIN.

Mais, Monsieur, souffrez que...

M. DE CRAC, l'interrompant vivement.

On m'en offrait 500,000 francs, 600,000 même; je n'ai pas boulu; j'ai bingt autres châteaux...

VALSAIN, à part.

Il n'en a pas un.

M. DE CRAC.

Mais jé tiens à celui-ci, à cause de l'arrondissement où il est situé, arrondissement qui m'a nommé à la députation.

VALSAIN.

Vous, député! je n'en savais rien.

M. DE CRAC.

C'est tout comme... je l'ai manqué de si peu.

VALSAIN.

D'une voix, peut-être?

M. DE CRAC.

D'une demi-voix.

VALSAIN.

Comment ça?

M. DE CRAC.

L'électeur qui faisait le bulletin décisif a été frappé d'une paralysie à la main droite, au moment où il avait écrit la moitié de mon nom, C, R.

VALSAIN.

Il fallait réclamer.

M. DE CRAC.

C'est ce que j'ai fait, en protestant de mon zèle, de mon désintéressement.

Air du vaudeville *du Premier Prix.*

Sur mes sentiments très-fidèles,
Sur mes talents, ma probité,
J'ai dit des paroles fort belles,
Des paroles de député,
Avec cet accent qui réveille,
Avec l'accent qui part du cœur.

VALSAIN.

Eh bien?

M. DE CRAC.

Les paroles ont fait merveille;
Mais l'accent m'a porté malheur.

Ah çà! bous goûtez avec nous? J'entends ma fille, sa toilette est terminée, et je bais bous présenter. (A part.) Je suis enchanté du maintien, des sentiments et de la conversation de mon gendre.

VALSAIN, à part.

Allons, ce pauvre de Crac n'est pas changé; je suis fâché de m'en aller, j'ai du plaisir à le voir.

SCÈNE IX.

ROSALIE, GERMEUIL, GABRIELLE, M. DE CRAC, VALSAIN.

M. DE CRAC.

Air d'*Adolphe et Clara.*

C'est que ma fille
Est vraiment gentille,
Chacun l'adore, et voudrait, j'en suis sûr,
Pouvoir entrer dans la famille,
Et faire ici le rôle du futur.

ROSALIE et GERMEUIL.

Sur le futur ne jetez point les yeux,
Prenez surtout l'air le plus dédaigneux.

M. DE CRAC.

Allons, avancez-vous, mon gendre,
Prenez un air galant et tendre.

GABRIELLE.

Quel air a-t-il?

ROSALIE.

Tout l'air d'un gendre.

GERMEUIL.

Son habit, son habit, surtout,
Est loin d'être du dernier goût.

M. DE CRAC, à Germeuil.

Abancez. (A Gabrielle.) Abance.

GABRIELLE.

Ah! je tremble!

VALSAIN.

Oui, je tremble.

M. DE CRAC, les mettant en face l'un de l'autre.

Que vous en semble?
Ai-je bon goût.

VALSAIN et GABRIELLE, se regardant.

Que vois-je!

ENSEMBLE.

GABRIELLE et VALSAIN.

Mais il n'est pas mal du tout.
Mais elle n'est pas mal du tout.

VALSAIN.

C'est que sa fille
Est vraiment fort gentille.
Elle doit être aimable, j'en suis sûr,
Et puisqu'on veut me voir de la famille,
Ma foi je reste et je fais le futur.

GERMEUIL et ROSALIE.

Nous trouverons un moyen prompt et sûr,
Pour nous priver de monsieur le futur.

ENSEMBLE.

GERMEUIL, ROSALIE.

Dissimulons avec finesse,

Comptez toujour sur { ma / sa } tendresse;
Je vous promets que mon adresse
Chassera ce nouvel amant.

GABRIELLE.

Mais il a l'air doux et sensible,
Quoi, c'est-là, serait-il possible,
Ce futur qu'on dit si terrible?
On le prendrait pour son amant.

M. DE CRAC.

Ils vont s'aimer à la folie,
Ma fille lui paraît jolie,
Et lé futur, jé lé parie,
A déjà le cœur d'un amant.

VALSAIN.

Je sens que c'est une folie,
Mais la future est si jolie,
Ma foi, puisque chacun m'en prie,
Je reste et je suis son amant.

M. DE CRAC, faisant passer Gabrielle auprès de Valsain.
Allons, mon gendre, embrassez donc ma fille,
Entre futurs un baiser est permis.
(Il les force à s'embrasser.)

VALSAIN.

Décidément, je suis de la famille,
Ah ! que pour moi ce baiser a de prix.

GABRIELLE.

Vraiment, malgré moi j'obéis.

GERMEUIL, à part.

Morbleu, j'enrage!... Ah! quelle audace!

ROSALIE et VALSAIN.

Mais c'est son époux qui l'embrasse,
Il ordonne, il faut qu'on embrasse.

M. DE CRAC.

Ils sé sont plu; j'en étais sûr.

ENSEMBLE.

GERMEUIL, ROSALIE.

Dissimulons, etc., etc.

GABRIELLE.

Mais, etc., etc.

M. DE CRAC.

Ils vont, etc., etc.

M. DE CRAC.

Comment! mon cher Flourvac, n'abez-bous pas abec bous botre la Jeunesse, l'antique domestique du papa?

VALSAIN.

Ah! la Jeunesse? je l'ai laissé à Tartas; il viendra aujourd'hui.

M. DE CRAC.

Fort vien. Je bous présente Germeuil, mon neveu, qui descend du fameux Moussu de Crac, dont il est héritier comme nous, héritier collatéral. Le june homme du meilleur ton; la coquéluche de toutes les femmes de Tartas, Cacellas, Pézénas, Carpentras, et de la vanlieue.

VALSAIN.

Mon cher cousin, enchanté. Je serai trop heureux de profiter de vos leçons.

GERMEUIL.

De mes leçons! Prenez donc garde, cousin, ce que vous dites est d'une maladresse... Ce n'est que de ma cousine que vous devez prendre des leçons. (Galamment.) Qui mieux qu'elle peut instruire dans l'art d'aimer?

VALSAIN.

L'art d'aimer m'est inutile; c'est l'art de plaire dont j'aurais besoin, et je ne puis mieux m'adresser qu'à vous.

GABRIELLE, à part.

Mais il s'exprime fort bien.

VALSAIN.

Air nouveau de M. Allan.

Contre l'amour en vain l'on veut combattre,
Vous paraissez, il est déjà vainqueur;
Heureux celui qui doit avoir ce cœur,
Mais plus heureux celui qui le fait battre.

M. DE CRAC.

Ah çà! mon gendre, point de gêne ici, chacun son goût, ma fille fait de la musique; moi, je suis chasseur, et mon nebeu fait des armes. Bous pouvez choisir parmi tous ces amusements.

VALSAIN.

Mais je les choisis tous. Je chante avec mademoiselle, je chasse avec le beau-père, et je me bats avec le cousin.

GABRIELLE.

Germeuil n'en fait pas tant.

M. DE CRAC.

Et les veillées donc, je bous conterai mes exploits, ou vien des histoires de rébénants.... Croyez-bous aux histoires dé rébénants?

VALSAIN.

Parbleu, si j'y crois! j'en fais.

M. DE CRAC.

Ma fille! Rosalie! le goûter. (Rosalie sort.) Elle est charmante, ma fille; elle a été élebée dans une maison d'éducation à Paris. Quatre mille francs de pension, et cependant elle baque aux soins du ménage. (Gabrielle et Germeuil s'éloignent. — M. de Crac tirant Valsain à l'écart.) Telle que bous la boyez, les plus hauts partis de la probince se sont présentés pour elle. (En confidence.) Le préfet de Carpentras, (Rosalie rentre avec Gouspignac. — Ils disposent la table pour le goûter.) le directeur des douanes me l'abait demandé pour son fils; Rosalie bous le dira.

VALSAIN.

Pardon, mais ce dernier n'a qu'une fille, et même d'un certain âge.

M. DE CRAC.

Bous croyez? C'est alors pour le fils de sa fille... Mais, tenez, le général Valsain, l'homme le plus riche du pays, briguait mon alliance, et son fils le colonel m'a écrit dernièrement une lettre charmante... Rosalie l'a lue.

VALSAIN.

En êtes-vous bien sûr? (A part.) Je l'ignorais.

M. DE CRAC.

Comment sûr ! Jé bous montrerai la lettre.

VALSAIN.

Et vous avez refusé ?

M. DE CRAC.

Non ; c'est qué le june homme est mort. Une affaire terrible, un duel qu'il a eu dernièrement.

VALSAIN.

Je croyais au contraire qu'il avait tué son homme.

M. DE CRAC.

Errur, errur, je bous l'affirme, et bous le confirme. Mais boici le goûter. (A Rosalie.) A-t-on été au marché ?

(Ils se placent à table dans l'ordre suivant. M. de Crac, Germeuil, Gabrielle, Valsain. — Rosalie reste debout auprès de M. de Crac.)

M. DE CRAC.

AIR *du Hussard de Felsheim.*

De cé goûter que je bous donne,
Mon jardin seul a fait les frais,
Et pour moi, Bacchus et Pomone
Sont prodigues dé leurs bienfaits;
Eh! sandis! quelle maigre chère!...

GOUSPIGNAC.

C'est là l'ordinaire du repas.

M. DE CRAC.

Mais qu'importe? veux-tu té taire,
Les amoureux ne mangent pas.

ENSEMBLE.

A ce goûter { que l'on vous / que je vous / que l'on me } donne,
Va présider la bonne humeur;
Le plaisir toujours assaisonne
Un repas offert de bon cœur.

(Ils se mettent à table.)

M. DE CRAC.

A propos; bous êtes benu en posse? Je bais toujours la posse. Jé mé rappelle entre autres une abenture, la plus particulière qui soit jamais arribée. Nous galopions sur la grande route, près de Versas, quand il vient un coup dé bent tellement fort, qué les chebaux, la boiture et moi, nous nous troubons transportés à trois lieues de là, poste et demie.

TOUS.

Ah ! pour celui-là...

M. DE CRAC.

Attendez, cé n'est rien, le plus plaisant, c'est qu'on voulait me faire payer poste entière, comme si les chevaux abaient fait la route à pied. Non, parole d'honnur ! Demandez à Rosalie, elle y était.

ROSALIE, détachant la croix d'or qu'elle a au cou.

Ah ! pour celle-là, Moussu... j'aime mieux vous la rendre.

VALSAIN.

Que dit-elle donc ?

M. DE CRAC.

Rien, rien ; c'est qu'elle aime à rire.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, GOUSPIGNAC.

GOUSPIGNAC.

Moussu, jé bénais bous dire.

M. DE CRAC, à Valsain.

C'est un petit élève; je lui montre la langue française ; jé lé forme sur la prononciation ; il n'a presque plus l'accent. Il est d'une des vonnes familles du pays. Allons, Gouspignac, parlez haut.

GOUSPIGNAC.

C'est qué j'ai bu des gens de maubaise mine roder autour du châtos.

VALSAIN, à part.

Est-ce à moi qu'on en voudrait ?

M. DE CRAC, à Gouspignac.

Plus bas, plus bas.

GOUSPIGNAC, très-haut.

Et comme la semaine dernière nous avons renboyé ces créanciers qui benaient saisir le châtos.

M. DE CRAC, se levant et allant à Gouspignac.

Taisez-bous, taisez-bous. Le châtos ! Est-ce ainsi qué jé bous ai appris à parler ? (Gouspignac sort. — A part.) Boyons ce que cé peut être. (Haut.) Je bais chez le notaire, et j'espère qué cé soir bous direz adieu à botre liverté.

(Il sort.)

VALSAIN, à part.

Il ne croit pas peut-être si bien dire. (Haut.) Je vous suis. (A part.) Tâchons de savoir si ce n'est pas moi qu'on cherche.

(Il sort.)

SCÈNE XI.

ROSALIE, GABRIELLE, GERMEUIL.

ROSALIE, bas à Gabrielle.

Bous le boyez, il n'y a pas un moment à perdre.

GABRIELLE.

Que veux-tu que je fasse ?

ROSALIE.

Lui déclarer nettement que bous né l'aimez pas, parcé qué vous aimez Germeuil.

GABRIELLE.

Mais oui, je l'aime ; car...

ROSALIE.

Un vel amour qui commence par mais, et qui finit par car.

GERMEUIL.

C'est qu'il serait plaisant que vous aimassiez Flourvac. Non, vrai, aimez-le, ce sera délicieux.

(Pendant cette scène Gouspignac dessert la table.)

GABRIELLE.

AIR : *Pierrot partant pour la guerre.*

Quoi ! supposer que je l'aime :
D'où peut naître un tel soupçon ?
Je le vois d'aujourd'hui même.

ROSALIE.

Ce n'est point une raison.

GABRIELLE.

Quoi ! l'ami de mon enfance
Par moi serait oublié ?

ROSALIE.

Une ancienne connaissance
Est un titre en amitié,
Mais l'amour
Aime les amis d'un jour.

ROSALIE.

Il est un moyen dé nous prouver lé contraire; renvoyez-le.

GABRIELLE.

Sans doute, je le renverrai.

GERMEUIL.

Vous ferez bien; car je saurais le contraindre à sortir... Mais justement le voici. Nous vous laissons seuls.

GABRIELLE.

Non, Rosalie, ne me quitte pas.

(Germeuil et Rosalie sortent.)

SCÈNE XII.

GABRIELLE, VALSAIN.

VALSAIN, à part.

Je n'ai vu personne. Sachons si son cœur est engagé. (Haut.) Vous me fuyez, Mademoiselle ?

GABRIELLE.

Non, Monsieur. (A part.) Lui dire : Je vous hais, c'est si impoli ! Il faut que ce que je vais faire ne soit pas bien; car jamais mon cœur n'a battu aussi fort.

VALSAIN.

Je me retire, si ma présence vous est importune.

GABRIELLE.

Importune ! au contraire.

VALSAIN, vivement.

Au contraire ? Elle vous fait donc plaisir ?

GABRIELLE.

Plaisir ! Ce n'est pas cela que je voulais dire. Je suis bien aise de vous voir, parce que j'ai à vous parler.

VALSAIN.

Et moi, j'ai tant de choses à vous dire.

GABRIELLE.

Je ne sais comment vous le faire entendre.

VALSAIN.

Je ne sais comment m'expliquer.

GABRIELLE.

Dites toujours; je comprendrai peut-être.

VALSAIN.

Je suis aussi embarrassé que vous.

GABRIELLE, vivement.

Ah ! mon Dieu ! Est-ce que vous me haïriez, et que vous n'oseriez pas me le dire ?

VALSAIN.

Vous haïr ! Et qui le pourrait? Dès qu'on vous voit, ne faut-il pas vous aimer ? Mais, parlez, je veux tout devoir à vous-même, et rien à l'obéissance. Si vous avez fait un choix, vous n'avez à redouter ni contrainte, ni violence. Je partirai avec le regret de vous avoir connue. Je sentirai tout ce que j'ai perdu; j'en mourrai peut-être; mais vous n'entendrez de moi ni plainte ni murmure.

GABRIELLE, à part.

Mourir si jeune, un si joli cavalier. (Haut.) Mon Dieu, Monsieur, je serai bien fâchée de causer votre mort.

VALSAIN.

Est-ce là tout ce que vous vouliez me dire ?

GABRIELLE.

Mais pas tout à fait.

VALSAIN.

Dites toujours; je comprendrai peut-être.

GABRIELLE.

Je n'aurai jamais la force d'avouer... Mais ne pouvez-vous pas deviner ?

VALSAIN.

Elle est charmante.

DUO.

(Musique de M. Heudier.)

VALSAIN.

Tournez vers moi ces yeux si doux.

GABRIELLE.

Eh bien ! eh bien ! qu'y voyez-vous ?

VALSAIN.

De l'amitié, peut-être.

GABRIELLE.

Eh quoi ! vous y voyez cela ?

VALSAIN.

Si je puis m'y connaître,
L'amour respire en ces yeux-là.

GABRIELLE.

Quoi, l'amour?... son erreur me fait peine.
(Tendrement.)
Vous n'y voyez pas de la haine ?

VALSAIN.

Quoi ! de la haine ?

GABRIELLE, plus tendrement.

Oui, de la haine.
Et pourtant c'est cela qu'ils veulent exprimer.

VALSAIN.

Haïr ainsi, c'est presque aimer.

ENSEMBLE.

GABRIELLE.

Son erreur me fait peine;
Mais comment, dans ce jour,
Quand je veux exprimer la haine,
Mes yeux expriment-ils l'amour?

VALSAIN.

D'honneur, elle est charmante;
Et dans ce jour,
Cette haine qui m'enchante,
A tous les traits de l'amour.

VALSAIN.

Vous m'aimez donc? quel sort heureux!

GABRIELLE.

Mais non.

VALSAIN.

Vous l'avez dit.

GABRIELLE.

Ce sont mes yeux.
Pour vous ma haine est extrême,

VALSAIN.

Haïssez-moi toujours de même,
Répétez ce mot affreux.

GABRIELLE, tendrement.

Je vous hais.

VALSAIN.

Encore mieux.

GABRIELLE, plus tendrement.

Je vous hais.

VALSAIN.

Mieux encore.

GABRIELLE.

Moi, je vous hais, je vous abhorre,
Et je sens que chaque jour
Je vous haïrai plus encore.

ENSEMBLE.

Voilà, voilà parler sans détour.
(Tendrement.)
J'en fais ici la promesse,
Je vous haïrai sans cesse
Jusqu'à mon dernier jour.

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS, M. DE CRAC.

M. DE CRAC.

Fort vien, ne vous dérangez pas...

VALSAIN.

Monsieur, je suis désespéré...

M. DE CRAC.

Et moi, je suis enchanté. Sandis! bous allez bite en chemin! jé n'aurais pas agi mieux, moi qui m'en pique.

VALSAIN.

Je ne sais comment cela s'est fait.

M. DE CRAC.

Jé lé sais vien, moi.

AIR : *Dans la paix de l'innocence.*

Votre cœur tout haut soupire,
Le sien soupire tout bas.

GABRIELLE.

Mon père, qu'osez-vous dire?

M. DE CRAC.

Ah! vous n'en conviendrez pas.
Le petit dieu de Cythère
Ne dit jamais ni oui, ni non;
C'est un Normand.

VALSAIN.

A moins beau-père,
Que ce ne soit un Gascon.

M. DE CRAC.

Cé n'est pas tout, grande noubelle! le gouvernur de la province arribe dans un demi-quart d'heure.

VALSAIN.

Grands dieux! le gouverneur?

M. DE CRAC.

On aperçoit sa boiture au vout de l'allée; et je compte sur bous pour le recevoir... Eh! où allez-vous?

(Il le prend par le bras et ne le quitte plus.)

VALSAIN, embarrassé.

Monsieur... (A part.) Je n'ai pas un instant à perdre.

SCÈNE XIV.

GERMEUIL, GABRIELLE, VALSAIN, M. DE CRAC, ROSALIE, GOUSPIGNAC, au fond.

ROSALIE.

Moussu, la boiture du gouvernur est à la porte du châtos.

M. DE CRAC, à Gouspignac.

Que tous mes gens soient sous les armes, et bous, allez ouvrir.

GERMEUIL.

Le gouverneur! que peut-il venir faire chez vous? c'est la première fois.

M. DE CRAC.

Sandis! il vient signer au contrat; quel honnur!

VALSAIN, à part.

Non pas; je crois qu'il vient dans un autre dessein. (Haut.) Souffrez que je me retire, je ne me sens pas bien; je suis malade, indisposé.

M. DE CRAC.

N'importe, bous pouvez toujours signer; mon neveu aussi : tout lé monde signéra.

VALSAIN, prenant son chapeau.

Je vous assure qu'il m'est impossible; une affaire indispensable... Pardon, Monsieur, Mademoiselle, dans une demi-heure, je reviens.

M. DE CRAC.

Non, vous ne partirez pas. Germeuil, rétenez-lé.

VALSAIN.

Je partirai, vous dis-je.

M. DE CRAC.

Sandis! jé mé fâcherai; car enfin, sans raison...

VALSAIN, troublé.

La raison, la raison, c'est que dans l'état où je suis, impossible de signer.

M. DE CRAC.

Cap de bious! je fus fiancé un jour dé vataille: demandez à Rosalie, et quoique vlessé mortellement, j'eus encore le courage dé signer.

VALSAIN.

Blessé, blessé mortellement; si ce n'était que cela.

M. DE CRAC.

Et cadédis! qu'êtes-bous dé plus?

VALSAIN, hors de lui, et impatienté.

Ce que je suis, ce que je suis... (A part.) Parbleu! celle-là sera digne du beau-père. (Haut.) Ce que je suis? je suis mort, oui, Monsieur, mort d'hier au soir.

M. DE CRAC.

Hein! Ah çà! pour qui nous prend-il?

VALSAIN, sérieusement.

La cérémonie funèbre doit avoir lieu aujourd'hui, et vous sentez que je ne puis y manquer, j'y suis nécessaire; désolé de ce contre-temps.

(Il sort par le côté, et les laisse tous stupéfaits.)

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENTS, hors VALSAIN.

M. DE CRAC.

Ah çà! conçoit-on pareille extravagance? et à quel propos? Je n'ai de ma vie entendu semvlavle gasconnade.

ROSALIE.

Et pourtant lé terroir est fertile à Pézénas.

M. DE CRAC, ôtant son chapeau.

O moussu de Crac, mon grand père! tu n'aurais pas dit mieux.

GABRIELLE, d'un air piqué.

Certainement, M. de Flourvac pouvait trouver une autre manière de retirer sa parole; on ne le forçait point à m'épouser, au contraire; car je ne lui ai point caché à quel point je le haïssais.

ROSALIE.

Mais pourquoi avait-il l'air troublé?

GERMEUIL, à Rosalie.

Il a eu peur de moi.

ROSALIE, avec intention.

Un rien les effraye, jé vous l'avais dit.

M. DE CRAC, en riant.

J'y suis. On a ce matin parlé dé rébénants. Il a voulu nous faire pur. Sandis! il n'a point trouvé son homme.

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENTS, GOUSPIGNAC.

GOUSPIGNAC, à M. de Crac.

Moussu le gouvernur n'a pas voulu entrer dans le châtos; il a dit seulement qu'il benait bous faire sa visite de condoléance; mais qu'il respectait trop botre doulur pour oser la trouvler.

M. DE CRAC.

Hein! qué dit cé pétit garçon?

GOUSPIGNAC.

Il a seulement griffonné ces mots au crayon.

(Il donne un papier.)

M. DE CRAC.

Boyons. (Il lit.) « Mon cher de Crac, je me » rendais au châtos du général Valsain, mon ami, » pour lui communiquer une noubelle importante, » qui concerne son fils, lorsqu'à l'auberge des » *Trois Rois*, j'ai appris l'accident arrivé hier à » votre gendre. » (S'interrompant.) Comment le gouvernur... (Continuant.) « Mais, d'après les ren- » seignements qu'on m'avait donnés sur sa mau- » vaise réputation et ses murs, renseignements » dont je boulais bous faire part, jé regarde l'a- » venture comme un vonheur pour vous; d'ail- » leurs, mon ami, nous sommes tous mortels. »

TOUS.

Ah çà! qu'est-ce qu'il dit donc?

M. DE CRAC, lisant.

« Croyez qué jé partage votré peiné, et que » sans l'affaire indispensable qui m'appelle chez le » général, jé mé ferais un devoir d'assister à la » cérémonie funèbre qui doit avoir lieu aujour- » d'hui. » (Commençant à s'effrayer.) Voilà en vérité qui est fort extraordinaire. Rosalie, qu'en dis-tu?

ROSALIE.

Jé dis que ça n'est pas possible.

GERMEUIL.

Eh! sans doute.

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENTS, LA JEUNESSE.

M. DE CRAC.

Mais que bois-je? Sandis! si jé né me trompe pas, c'est la Jeunesse, le domestique de mon impertinent gendre.

LA JEUNESSE.

Le pauvre homme! ce que c'est que de nous! il est vrai que c'est la faute de son humeur acariâtre: me préserve le ciel d'en dire du mal; mais c'était bien le plus grand avare...

(Il pleure.)

M. DE CRAC.

Comment! c'était?... Est-ce que par hasard il n'existerait plus!

(Le théâtre s'obscurcit peu à peu.)

LA JEUNESSE.

Vous l'avez dit, c'est hier au soir en se disputant...

M. DE CRAC.

Hier au soir, et nous l'abons bu ce matin.

GERMEUIL.

Il sort d'ici.

GABRIELLE.

Il a déjeuné avec nous.

LA JEUNESSE, effrayé.

Il a déjeuné avec vous! vingt personnes vous diront...

M. DE CRAC, tremblant.

C'est que lui-même a dit en effet qu'il était mort hier au soir.

LA JEUNESSE.

Il vous l'a dit; voilà une aventure à faire dresser les cheveux sur la tête.

ROSALIE.

Je n'en ai jamais entendu de pareille, depuis que Moussu nous a conté des histoires de rébénants.

M. DE CRAC, tremblant.

Dé rébénants; finissez donc avec vos idées, je n'aime pas les têtes faivles, moi. (A la Jeunesse.) Ah çà! mon ami, rassure-toi; là, es-tu vien sûr? parlé-moi franchement, es-tu sûr qu'il soit mort?

LA JEUNESSE.

Ah! mon Dieu! pire que cela!...

M. DE CRAC, se sauvant près des femmes.

Comment! piré qué cela?

LA JEUNESSE.

Il est enterré; c'est aujourd'hui.

M. DE CRAC.

Justément, il nous a quitté pour aller à sa pompe funèbre.

ROSALIE.

Décidément c'était un rébénant.

M. DE CRAC, tremblant tout à fait.

Encore une fois, Rosalie, finissez abec bos remarques, bous effrayez ma fille; et point de lumière dans cet appartement; il fait un somvre; allez donc chercher un flamveau.

ROSALIE.

Ma foi, Moussu, jé n'ose.

M. DE CRAC.

Oh! la poltronne! et toi, ma fille?

GABRIELLE.

Je n'ose.

M. DE CRAC.

Eh! sandis! allez-y toutes deux. (Elles sortent.) Comme les femmes sont craintives! (Criant.) Ne soyez pas longtemps, nous né sommes que trois ici... Ah! mon Dieu! il a promis de rébénir dans une demi-heure, s'il allait tenir sa parole... Ah! mon Dieu! je crois que j'entends du vruit.

AIR : *La signora malade.*

Malgré moi jé frissonne.

GERMEUIL.

Quelle peur vient vous saisir?

(On entend sonner une pendule.)

M. DE CRAC.

Ciel! la pendule sonne!
S'il allait rebenir!

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENTS, VALSAIN.

VALSAIN, paraissant dans le fond du théâtre, en grand uniforme.

Ah! quel heureux événement!
Je puis me montrer à présent.

M. DE CRAC.

Ah! c'est lui!

GERMEUIL et LA JEUNESSE.

C'est lui!

(Ils se sauvent tous trois.)

SCÈNE XIX.

VALSAIN, seul.

Est-ce moi qu'on évite?
Pourquoi prendre la fuite?
Que veut dire cela?

SCÈNE XX.

VALSAIN; ROSALIE, GABRIELLE, sortant du cabinet.

ROSALIE, un flambeau à la main.

Ah! moussu, nous boilà.
Ciel! c'est lui, le boilà.

(Elle aperçoit Valsain, pousse un cri, laisse tomber le flambeau, et s'enfuit. Valsain retient Gabrielle par la main.)

VALSAIN.

C'est elle, la voilà.
Et pourquoi loin de moi vouloir porter vos pas?

GABRIELLE.

Faut-il rester ou fuir? Mon Dieu, quel embarras!

SCÈNE XXI.

VALSAIN, GABRIELLE.

VALSAIN.

AIR de *Paul et Virginie.*

Ah! daignez, je vous supplie,
M'écouter un seul instant.

GABRIELLE.

Éloignez-vous, je vous en prie,
Ah! monsieur le revenant.

VALSAIN.

Doit-on, quand on est jolie,
Craindre l'ombre d'un amant?
Voulez-vous prendre encor la fuite?
Fais-je encor battre votre cœur?

ENSEMBLE.

GABRIELLE.

Oui, je le sens, mon cœur palpite,
Mais ce n'est plus de frayeur.

VALSAIN.

Rien n'égale mon bonheur.

SCÈNE XXII.

GABRIELLE, VALSAIN, M. DE CRAC, GERMEUIL, ROSALIE, LA JEUNESSE, GOUSPIGNAC, PAYSANS, avec des flambeaux et des fourches.

M. DE CRAC ET LES PAYSANS, dans le fond.

AIR *du Carillon de Dunkerque.*

Amis, faisons usage,
De tout notre courage,
Et ne tremvlons aucun;
Car nous sommes vingt contre un.

M. DE CRAC.

Quoi! ma fille a l'audace
De lui parler en face!
Je n'eus pas cru, d'honnur,
Qu'elle eût autant de cur.

CHOEUR.

Amis, etc., etc.

LA JEUNESSE.

Eh bien! où est-il donc?

M. DE CRAC.

Là, ne le bois-tu pas?

LA JEUNESSE.

Ça n'a jamais été mon maître. Un procureur avec des épaulettes.

M. DE CRAC, étonné.

Comment! ce n'est pas lui? (Haut, faisant le brave.) Ah! sandis! nous allons boir. Et vien! vous autres, abez-vous pur, quand je suis là? (A Valsain.) Moussu, peut-on saboir d'où bous benez, ou si bous êtes mort ou bibant?

VALSAIN.

Monsieur, je puis vous répondre que j'existe.

M. DE CRAC.

Votre parole d'honnur?

VALSAIN.

Je vous la donne, et vous pouvez y croire. (Gasconnant.) Quoiqué jé sois aussi du pays; car je suis le colonel Valsain que vous connaissez si bien, le fils du général, votre plus proche voisin.

TOUS.

Valsain!

M. DE CRAC, s'avançant.

Quand je bous disais qué bous aviez tort d'avoir pur.

VALSAIN.

Tout ce qu'on vous a dit sur Flourvac n'est que trop véritable; et vous saurez ce qui a donne lieu à cette erreur. Une affaire d'honneur qui, heureusement, vient d'être arrangée, me permet de reparaître sous mon véritable nom, et de vous demander la main de votre fille.

M. DE CRAC.

Serait-il brai?

GERMEUIL.

Quoi! Monsieur, c'est sérieusement que vous épousez ma cousine?

VALSAIN, fièrement.

Oui, Monsieur, très-sérieusement.

GERMEUIL.

A la bonne heure; car je n'aime pas qu'on plaisante sur ces choses-là.

ROSALIE.

Et Germeuil, Mademoiselle, bous ne l'aimiez donc que pour rire?

GABRIELLE, avec intention.

Il paraît que lui ne m'aimait pas sérieusement.

M. DE CRAC, à Valsain.

Je ne suis pas bien sûr que bous m'ayez demandé autrefois Gabrielle; mais bous me la demandez à présent. Un peu plus tôt, un peu plus tard, sandis! la date n'y fait rien. Je bous ai toujours désiré pour gendre. Demandez à Rosalie. Boici une des plus velles abentures de ma bie. Comvien jé vais la raconter! En l'arrangeant un peu, je la rendrai incroyable.

VAUDEVILLE FINAL.

AIR nouveau de M. Heudier.

M. DE CRAC.

Docile à d'adroites leçons,
Notre famille
Augmente et brille,
Dans les emplois, dans les salons,
On ne voit plus que des Gascons.

CHOEUR.

Docile à, etc., etc.

M. DE CRAC.

Henri Quatre ici débuta,
On connaît la balur gasconne;
Et l'esprit chez nous régnera,
Tant qué coulera la Garonne.

CHOEUR.

Docile à d'adroites leçons,
Notre, etc.

GERMEUIL.

De la mer on dit qu'autrefois
Sortit Vénus, votre patronne;
Sexe trompeur, pour moi, je crois
Qu'elle sortit de la Garonne.

CHOEUR.

Docile, etc.

GABRIELLE.

Ici, croyez-en mon serment,
A vous lorsque mon cœur se donne,
Je ne mens pas, et cependant
Je suis des bords de la Garonne!

CHŒUR.

Docile, etc.

GOUSPIGNAC.

Qué dé marchands de bins en gros,
Que dans Paris nul né soupçonne,
Et qui font leurs vins de Bordeaux
Avec de l'eau de la Garonne!

CHŒUR.

Docile, etc.

VALSAIN.

Pour nous prouver que tout est beau,
Maint discoureur, d'humeur gasconne,
Se met à suer sang et eau,
Mais c'est de l'eau de la Garonne.

CHŒUR.

Docile, etc.

ROSALIE, au public.

Plus d'un auteur, en s'embarquant,
Croit déjà, sans que rien l'étonne,
Boire dans l'Hypocrène, quand
Il ne boit que dans la Garonne.
Faites que le nôtre, aujourd'hui,
Chez nous voyage
Sans naufrage,
Et qué la Garonne pour lui,
Ne soit pas lé fleuvé d'oubli.





LA FAMILLE DU BARON,

VAUDEVILLE ÉPISODIQUE EN UN ACTE,

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 31 août 1829.

En société avec M. Mélesville.

Personnages.

SAINT-YVES, jeune artiste.
LE BARON DE VARINVILLE, ami de Saint-Yves.
LE VICOMTE DESTAILLIS.
MADEMOISELLE JUDITH, sa sœur.
OSCAR, son neveu.
CORINNE DE BRÉVANNES, sa nièce.
NATHALIE, son autre nièce.
DUMONT, domestique.

La scène se passe dans le château du vicomte Destaillis.

e théâtre représente un salon du château de M. Destaillis : porte au fond. A droite de l'acteur, porte conduisant au dehors ; à gauche, celle d'un boudoir.

SCÈNE PREMIÈRE.

OSCAR, CORINNE, DESTAILLIS, *assis*, NATHALIE, MADEMOISELLE JUDITH, *assise.*

CORINNE, *regardant une corbeille.*

Oui, certainement, cela vient de Paris ; car ce n'est pas à Vendôme qu'on ferait des broderies pareilles ! Ne trouvez-vous pas, Oscar, que cette corbeille a quelque chose d'élégant, de poétique, qui donne à rêver.

OSCAR.

Oh ! vous, ma belle cousine, qui êtes la Sapho du département, vous voyez de la poésie partout ; mais moi, qui suis pour la prose, pour le solide... pour cet écrin, par exemple, parlez-moi de celui-là ; il y en a là au moins pour trente mille francs, n'est-ce pas, mon oncle ?

DESTAILLIS.

Eh ! qu'importe ? voilà ce qui me plaît, voilà ce que j'aime ! (*Montrant le dessus de l'écrin.*) Des armes gravées et dorées. Savez-vous que ce cher Varinville a de brillantes armoiries !

MADEMOISELLE JUDITH.

Il est d'assez bonne famille pour cela. Il y a eu un Varinville tué à la Terre-Sainte ; car il y a toujours eu dans cette maison-là de bons sentiments et de bons exemples.

OSCAR.

De bons exemples que notre futur cousin a bien fait de ne pas suivre.

CORINNE.

C'est un baron qui a de l'esprit.

DESTAILLIS.

Ils en ont tous, ma chère.

MADEMOISELLE JUDITH.

Et celui-là encore plus que les autres.

OSCAR.

Si c'est possible.

MADEMOISELLE JUDITH.

M. Oscar rit toujours.

OSCAR.

Et ma tante Judith ne rit jamais ; elle est presque aussi grave et aussi sérieuse que Nathalie, une fiancée qui a l'air d'une veuve.

NATHALIE.

Moi, mon cousin !

CORINNE.

Eh ! oui ; l'on ne se douterait pas que tu es la mariée ; je n'étais pas comme cela quand j'ai épousé M. de Brevannes, votre frère, qui alors était chambellan. Voyons, comment trouves-tu la corbeille ?

NATHALIE.

Cela ne me regarde pas, ma cousine. Dès que ma famille la trouve bien...



CORINNE.

Et le prétendu?

NATHALIE.

Dès que ma famille l'a choisi...

DESTAILLIS.

A merveille, ma nièce, à merveille! voilà comme parlaient les demoiselles d'autrefois.

MADEMOISELLE JUDITH.

La famille avant tout.

DESTAILLIS.

On ne faisait rien sans l'avis et le consentement de ses ascendants.

OSCAR.

Laissez donc; quand on voulait mener son époux, on demandait...

DESTAILLIS.

L'avis des parents.

CORINNE.

Et quand il était maussade, ou jaloux, et qu'on voulait le punir, il fallait peut-être...

MADEMOISELLE JUDITH.

L'avis des parents.

DESTAILLIS.

Qui ne le refusaient jamais.

AIR de *Marianne.*

Oui, pour l'honneur de la morale,
En famille tout se passait;
Et l'on arrêtait le scandale
Avec des lettres de cachet.
C'était parfait:
On enfermait
Un fils joueur,
Un neveu séducteur;
La femme aussi;
Puis, Dieu merci,
Ses créanciers y mettaient le mari...
Si bien que, sous la même grille,
Femme, enfants, époux et neveux,
Disaient: *Où peut-on être mieux*
Qu'au sein de sa famille!

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, DUMONT.

DESTAILLIS.

Qu'est-ce que c'est?

DUMONT.

M. le baron de Varinville qui demande à présenter ses hommages.

DESTAILLIS.

Qu'il entre.

DUMONT.

Oui, Monsieur... (*Revenant.*) Ah! on vient d'apporter la perruque et l'habit neuf de M. le vicomte.

DESTAILLIS.

C'est bien! je m'habillerai pour la signature du contrat.

DUMONT.

Quand monsieur voudra, tout est prêt, là, à côté.

(*Il sort.*)

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, VARINVILLE.

DESTAILLIS.

Eh! le voici, ce cher neveu.

VARINVILLE.

Oui, mon respectable oncle... (*à Judith*) ma belle tante... (*à Corinne*) ma jolie cousine... il me manque quelqu'un; il paraît que votre mari, notre aimable chambellan, est encore à la chasse.

CORINNE.

Oui, Monsieur.

VARINVILLE, *à Oscar.*

Heureusement qu'il nous reste notre jeune cousin.

MADEMOISELLE JUDITH.

Et vos chers parents que nous attendons depuis un mois, à quelle heure arrivent-ils? en avez-vous des nouvelles?

VARINVILLE.

D'assez tristes; le comte de Varinville mon père est indisposé, et ma mère est restée près de son époux afin de le soigner.

DESTAILLIS.

C'est trop juste; mais vos autres parents, votre oncle de Bordeaux?

VARINVILLE.

Il est à Paris.

MADEMOISELLE JUDITH.

La vicomtesse et son fils?

VARINVILLE.

Ils sont à Toulouse.

DESTAILLIS.

Je les croyais en route pour venir assister à votre mariage; vous nous l'avez dit.

VARINVILLE.

Oui, sans doute; mais Dieu sait quand ils arriveront; et dans l'impatience où je suis, je crois que nous pouvons toujours procéder, dès ce soir, à la signature du contrat, demain à la célébration, et ainsi de suite.

DESTAILLIS.

Y pensez-vous, mon cher ami? nous faire une proposition pareille? je ne voudrais pas l'accepter pour tout l'or du monde.

VARINVILLE.

Et pourquoi donc?

DESTAILLIS.

C'est faire un affront à votre famille de ne pas l'attendre.

OSCAR.

Et puis, je n'y pensais pas. Ce proverbe que j'ai composé pour elle, je ne peux pas le jouer pour vous seul. Et ma cousine, la muse de la famille, qui vous préparait aussi quelque chose.

CORINNE.

Oui, je comptais vous donner une improvisation. J'ai entre autres, sur la bénédiction paternelle, une tirade à effet.

VARINVILLE.

Mon père n'y sera pas.

CORINNE.

Raison de plus pour réclamer la présence de votre oncle; c'est de rigueur.

« Second père d'un fils dont le père est absent,
» De la nature en deuil auguste remplaçant... »

Comme cela, je pourrai m'en tirer; mais vous voyez qu'il me faut un oncle, ou au moins une tante. N'est-ce pas, Nathalie?

NATHALIE.

Si ma famille l'exige...

DESTAILLIS.

Sans doute.

Air de *Voltaire chez Ninon.*

Ils auraient droit d'être surpris,
Et de nous faire des reproches;
Je veux ici voir réunis
Tous vos parents et tous vos proches.
Pour moi, tant qu'ils seront absents,
Au mariage je m'oppose.

NATHALIE, à part.

Mon oncle à raison... les parents
Servent souvent à quelque chose.

VARINVILLE.

Mais...

DESTAILLIS.

Nous vous laissons à vos affaires. Moi qui n'en ai pas, je vais m'installer dans la petite tourelle, celle qui donne sur la grande route de Paris, et à chaque voiture... Comment voyage votre oncle?

VARINVILLE.

En landau; un landau jaune.

DESTAILLIS.

C'est bien.

Air de la *walse de Robin des bois.*

Par bonheur le temps est superbe,
Je vais m'établir au donjon.

CORINNE, à Oscar.

Allez composer un proverbe.

OSCAR, à Corinne.

Allez invoquer Apollon.

VARINVILLE, à Nathalie.

Vous, à l'amant tendre et fidèle,
Que vient de frapper cet arrêt,
Penserez-vous, Mademoiselle?

NATHALIE, baissant les yeux.

Si ma famille le permet.

ENSEMBLE.

Par bonheur le temps est superbe, etc.

DESTAILLIS.

Je cours m'établir au donjon.
Toi, va répéter ton proverbe;
Toi, cours invoquer Apollon.

OSCAR et CORINNE.

Allez observer au donjon,
Vous, répéter votre proverbe;
Vous, invoquer votre Apollon.

(Ils sortent.)

SCÈNE IV.

VARINVILLE, seul.

Au diable les égards et les convenances! Voilà de braves gens qui, avec leur considération et leurs devoirs de famille, m'embarrassent autant que possible. Comment faire? et comment me tirer de là?

SCÈNE V.

VARINVILLE, SAINT-YVES, portant sur son dos un équipage de peintre en voyage, et entrant par le fond.

SAINT-YVES.

Beau point de vue! Ces ruines font admirablement, et je veux demander au propriétaire la permission de les croquer d'ici.

VARINVILLE.

Qui vient là?

SAINT-YVES.

Sans doute le maître de la maison... Eh! ce cher Varinville.

VARINVILLE.

Mon camarade Saint-Yves! que j'ai à peine revu depuis le collége, depuis ton prix de rhétorique.

SAINT-YVES.

Tu t'en souviens encore?

VARINVILLE.

Ainsi que de la belle pièce de vers que tu nous récitas ce jour-là.

SAINT-YVES.

Les Ruines de Rome. J'y pensais, en regardant ces tourelles.

(Déclamant.)

« Où donc est la cité, métropole du monde!
» En vertus si fertile, en héros si féconde?
» Montrez-moi ses palais, ses temples, ses remparts...
» Où sont-ils?... »

(Riant.)

Et cætera... J'ai, grâce au ciel, oublié le reste. Ah çà! est-ce que tu serais ici chez toi?

VARINVILLE.

A peu près.

SAINT-YVES.

Je te fais mon compliment. Tu as là le plus beau château ruiné que j'aie vu.

VARINVILLE.

C'est une ancienne demeure féodale, appartenant à une des premières familles du Vendômois, au vicomte Destaillis, riche propriétaire et gentilhomme arriéré, qui, dans ses idées, aime mieux de vieilles tourelles qu'une maison neuve.

SAINT-YVES.

Il a raison; il n'y a pas de comparaison pour l'effet.

VARINVILLE.

Tu ne songes qu'à ta peinture. Tu es donc toujours artiste?

SAINT-YVES.

Oui, mon ami; et toi?

VARINVILLE, avec satisfaction.

Au contraire; je suis millionnaire.

SAINT-YVES.

Cela ne m'étonne pas. En sortant du collége, tu avais déjà des dispositions; tu me prêtais toujours de l'argent.

VARINVILLE.

Je suis encore à ton service: tu n'as qu'à parler.

SAINT-YVES.

Merci, mon cher camarade; je n'ai plus besoin de rien, je suis riche aussi.

VARINVILLE.

Tu as fait comme moi; tu as joué à la Bourse.

SAINT-YVES.

Pas si bête.

AIR de *Préville.*

Sur cette route, où l'ardeur vous emporte,
Trop de gens se sont égarés;
Mais un beau jour la fortune, à ma porte,
Vint frapper... moi je lui dis: « *Entrez.* »
Elle frappa; moi je lui dis: « *Entrez.* »
Je te vois rire, ô grand capitaliste:
Oui, c'était bien pour moi qu'elle venait;
Mais, comme toi, j'en doutais en effet;
Car, la voyant entrer chez un artiste,
J'avais cru qu'elle se trompait.

VARINVILLE.

C'est un bonheur unique.

SAINT-YVES.

Que je partage avec soixante ou cent mille individus. Tu sais que j'étais d'une bonne famille; mais, ruiné à la révolution, je me suis lancé dans l'atelier de Gérard, de Girodet, et comme tant d'autres, j'ai dit à mon pinceau: « *Fais-moi vivre.* » C'est tout au plus s'il m'obéissait; mais j'étais jeune, j'étais amoureux; avec cela tout est beau.

VARINVILLE.

Amoureux!

SAINT-YVES.

Oui, mon ami; un amour de haut étage, au faubourg Saint-Germain, une inclination mutuelle, une jeune personne charmante, que son père emmena de Paris un beau matin, sans me donner son adresse. Il y a de cela deux ans, et j'y pense toujours; l'image de ma belle est toujours là, dans mon carton et dans mon cœur. Mes regrets sont d'autant plus vifs, que, quelques mois après son départ, je reçus une invitation.

VARINVILLE.

A dîner en ville.

SAINT-YVES.

A peu près. Je t'ai dit que j'avais eu l'avantage de perdre à la révolution tout le bien de ma famille. Eh bien! mon ami, on daignait m'admettre, moi, et de nombreux convives, au splendide festin de l'indemnité, où, pour ma part, j'ai été fort bien traité.

VARINVILLE.

Vraiment!

SAINT-YVES.

Vingt à vingt-cinq mille livres de rente; c'est fort honnête. Mais fidèle aux pinceaux qui m'avaient secouru dans la détresse, je ne les ai point abandonnés dans la fortune. Je suis resté artiste pour mon bon plaisir, mon bonheur. Je voyage à pied, *incognito*, courant les aventures, poursuivant ma belle fugitive, que j'adore toujours; et en cherchant une maîtresse, je rencontre un ami. Tu vois que c'est encore une indemnité.

VARINVILLE.

Ah! que tu es heureux! Un nom, de la naissance et de la fortune.

SAINT-YVES.

Cela te va bien; toi, qui es quatre ou cinq fois plus riche que moi.

VARINVILLE.

Cela ne suffit pas.

SAINT-YVES.

Laisse-donc, est-ce que l'argent ne donne pas tout?

VARINVILLE.

Cela ne donne pas... de parents.

SAINT-YVES.

Des parents! A quoi bon? il en faut pour venir au monde; mais t'y voilà, et une fois qu'on a le nécessaire...

VARINVILLE, avec embarras.

Oui, quand on l'a.

SAINT-YVES.

Est-ce que tu n'as pas, comme tout le monde, un père et une mère?

VARINVILLE.

Tout au plus.

SAINT-YVES.

Qu'est-ce que cela signifie? explique-toi.

VARINVILLE.

C'est que justement le difficile est de l'expliquer. Ne connais-tu pas des ouvrages, d'ailleurs

fort estimables, mais qui ne portent point de noms d'auteurs?

SAINT-YVES.

Oui, qu'on appelle des productions anonymes.

VARINVILLE.

Eh bien! voilà ma situation, je suis un ouvrage de ce genre.

SAINT-YVES.

Et c'est ce qui t'afflige?

AIR du vaudeville de *Partie et Revanche.*

Vraiment, je te croyais plus sage;
Quand la fortune a comblé tous tes vœux,
De ses dons fais un bon usage,
Amuse-toi, fais du bien... tu le peux,
Et tends parfois la main aux malheureux.
En toi, que chacun trouve un frère;
Une famille est bien douce à ce prix.
On ne peut pas se faire un père,
On peut toujours se faire des amis.

D'ailleurs, il y a tant de grands hommes qui ont commencé comme toi; et M. de la Harpe, et M. d'Alembert, et le beau Dunois!

VARINVILLE.

Le beau Dunois ne voulait pas se marier.

SAINT-YVES.

Tu veux donc te marier?

VARINVILLE.

Eh! oui, mon cher; je veux m'allier à la famille la plus noble de la province; parce que, quand on est riche, il faut un rang, un nom, de la considération.

SAINT-YVES.

Je croyais avoir entendu dire que tu étais baron.

VARINVILLE.

Baron de Varinville, c'est un titre que je me suis donné. J'ai acheté, sur vieux parchemins, une généalogie toute neuve, où je descends d'un Varinville tué à la croisade.

SAINT-YVES.

Ces croisades ont été bien utiles pour les familles.

VARINVILLE.

Mais ça ne suffit pas, les Destaillis veulent en outre des parents vivants.

SAINT-YVES.

Vraiment!

VARINVILLE.

Il leur en faut.

SAINT-YVES.

Et combien?

VARINVILLE.

Pas beaucoup; mais enfin ce qu'il faut pour composer une famille raisonnable.

SAINT-YVES.

J'entends: d'abord un père et une mère; c'est de première nécessité.

VARINVILLE.

Non, je les ai faits malades; et l'on peut s'en passer.

SAINT-YVES.

C'est une économie. Il ne te faudrait alors qu'un ou deux oncles, une tante et quelques cousins.

VARINVILLE.

Oui, mon ami.

SAINT-YVES.

C'est facile; et... (*Écoutant.*) Chut.

AIR: *Povera signora.*

Mais tais-toi;
Car vers moi
Quelqu'un s'avance:
Et j'entends
Des accents
Doux et touchants.
Du silence,
Écoutons bien,
Ne disons rien.

TOUS DEUX.

Du silence,
Écoutons bien,
Ne disons rien.

VARINVILLE, *regardant.*

C'est le cousin, répétant ses proverbes;
Puis une sœur qui fait des vers superbes.

SAINT-YVES.

Une sœur...
Ah! quel honneur
Pour la maison!
Apollon
Portant jupon!...

VARINVILLE, *les voyant entrer.*

Mais tais-toi donc.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS; OSCAR, *un cahier à la main;* CORINNE, *marchant lentement et composant. Oscar et Corinne s'avancent; et, pendant qu'ils descendent sur le devant de la scène, Saint-Yves et Varinville montent et se trouvent derrière eux.*

CORINNE, *sans les voir.*

« Second père d'un fils dont le père est absent,
» De la nature en deuil auguste remplaçant...
» Sur le front d'un neveu que ta main protectrice,
» Pleine de vœux s'abaisse; et...

SAINT-YVES, *achevant le vers.*

Que Dieu le bénisse. »

CORINNE et OSCAR.

Qu'entends-je?

SAINT-YVES, *gaiement.*

Pardon, belle dame, de me présenter aussi cavalièrement; mais, en ma qualité de frère du baron de Varinville.

CORINNE et OSCAR.

Son frère!

VARINVILLE, *étonné.*

Mon frère! (*Bas à Saint-Yves.*) Qu'est-ce que tu dis donc?

SAINT-YVES, bas.

Tais-toi. C'est toujours un à-compte.

OSCAR.

Son frère!... Eh bien! je l'aurais reconnu.

CORINNE.

C'est singulier. Monsieur ne nous avait pas parlé...

SAINT-YVES.

D'Anatole Varinville, son jeune frère... L'ingrat! Je conçois. Il ne devait pas compter sur moi. Depuis trois ans, je parcours l'Italie. L'amour des arts me tenait lieu de tout. Apollon et les muses sont une famille.

CORINNE.

Monsieur est poëte?

SAINT-YVES.

Oui, Madame; je fais la poésie ténébreuse et mélancolique, les spectres, les tombeaux, les suppliciés, les condamnés, et généralement tout ce qui est épouvantable, tout ce qui est horrible.

CORINNE.

Monsieur est de la nouvelle secte?

SAINT-YVES, s'inclinant.

J'ai cette horreur-là. Poésie nouvelle, comme vous savez, qui vit de ruines, de lézards, de chauves-souris, de lierre, de crapauds. Nous ne sortons pas de là; car nous aimons les corps verts, les corps blancs, les corps bleus, le jaune aussi; nous l'employons beaucoup, c'est bon teint. Enfin une littérature de toutes les couleurs, qui n'en a aucune.

Air du vaudeville de *l'Écu de six francs.*

Employés aux pompes funèbres,
Nos auteurs, amis du trépas,
Ne brillent que dans les ténèbres,
Et quoique toujours gros et gras,
Et faisant leurs quatre repas,
En tout temps leur muse éplorée
Est en deuil...

VARINVILLE.

En deuil!... de qui donc?

SAINT-YVES, bas à Varinville.

Probablement de la raison
Que ces messieurs ont enterrée.
Ils sont en deuil de la raison
Que ces messieurs ont enterrée...
(Haut.)

Et j'ose dire que, dans ce genre littéraire et funéraire, j'ai obtenu quelques succès.

OSCAR.

Des succès. Ce doit être difficile!

SAINT-YVES.

Mais non. *Je me prône, tu te prônes, il se prône, nous nous prônons.* Dès qu'on sait conjuguer ce verbe-là, il n'en faut pas davantage pour obtenir un succès à notre manière, et se faire, entre amis, une immortalité à huis clos, qui dure au moins sept à huit jours, et qu'on recommence la semaine suivante.

CORINNE.

Ce doit être bien fatigant...

SAINT-YVES.

Pour le public; car, pour nous autres, nous y sommes faits. (A Corinne.) Et quand nous nous connaîtrons mieux, j'espère bien que nous jetterons ensemble les bases de nouveaux triomphes; car on m'a cité de vous des choses charmantes; des improvisations. C'est mon genre; j'y excelle. Et puis l'on m'a parlé aussi...

CORINNE.

De mes Épîtres? de mes Occidentales?

SAINT-YVES.

Oui, vraiment.

CORINNE.

J'en avais fait une avant mon mariage: *Épître à celui qui m'aura;* et deux depuis: *Épître à celui qui m'a*, et *à celui qui m'a eue.*

SAINT-YVES.

Délicieux! Heureux les mortels privilégiés à qui vous daignerez en adresser encore!

CORINNE, à Varinville.

Il est fort bien, votre frère Anatole.

VARINVILLE.

Oui, pas mal.

CORINNE, à Saint-Yves.

Si je ne craignais d'être indiscrète, je vous demanderais une petite improvisation.

OSCAR.

Ah! vous ne pouvez nous refuser.

CORINNE.

Pour la première grâce que je réclame de vous.

SAINT-YVES.

Certainement.

VARINVILLE, à part.

Où diable a-t-il été se fourrer?

SAINT-YVES.

Si la compagnie veut m'indiquer un sujet.... (A part et regardant Varinville.) J'espère qu'il va me demander les Ruines de Rome.

VARINVILLE, à part.

Qu'est-ce qu'il a donc à me regarder?

OSCAR.

Je demanderai à monsieur un parallèle entre la tragédie et la comédie.

SAINT-YVES, à part.

Que le diable l'emporte! (Haut.) Ce serait un sujet bien pénible, vu que, dans ce moment, les pauvres chères dames sont défuntes toutes deux.

OSCAR.

Vraiment!

SAINT-YVES, déclamant.

« Seigneur, Laïus est mort : Laissons en paix sa cendre. »

CORINNE.

Il a raison ; j'aimerais mieux un sujet noble.

SAINT-YVES, regardant Varinville.

Oui ; quelque chose de romain, quelque chose d'antique.

CORINNE.

Puisque monsieur vient de Paris, qu'il nous dise des vers sur les dernières nouveautés.

SAINT-YVES.

C'est bien vieux.

OSCAR.

Sur les derniers événements.

SAINT-YVES.

C'est bien petit ! Et je préférerais quelque chose de romain, de grandiose.

OSCAR.

La Baleine ou l'Éléphant.

CORINNE.

Ah ! oui, la Fontaine de l'Éléphant.

SAINT-YVES.

Ça n'en finirait pas.

CORINNE.

Eh bien ! sur les nouveaux embellissements de Paris. A votre choix.

OSCAR.

Ah ! oui, les embellissements de Paris ; c'est à ce sujet que nous nous arrêtons.

VARINVILLE.

Autant cela qu'autre chose.

SAINT-YVES, à part et regardant Varinville.

L'imbécile ! (Haut.) Il paraît que la demande générale est pour les embellissements de Paris. (A part.) Nous voilà bien loin des Ruines de Rome. (Haut.) Volontiers. Nous avons à Paris le Diorama, le Néorama...

OSCAR.

Représentant la basilique de Saint-Pierre.

SAINT-YVES, regardant Varinville avec intention.

De Saint-Pierre de Rome.

VARINVILLE.

Précisément.

SAINT-YVES.

Qu'est-ce que tu dis là ?

VARINVILLE.

Moi ? rien.

SAINT-YVES.

Il me semblait que tu avais parlé des Ruines de Rome ; je croyais du moins avoir entendu ce mot.

VARINVILLE, à part.

Je comprends. (Haut et vivement.) Oui, oui, c'est vrai, c'est ce sujet-là que je préfère.

SAINT-YVES.

Il fallait donc le dire, tous les sujets me sont égaux ; peu m'importe, et si cela te plaît, si cela plaît à l'honorable compagnie...

TOUS.

Sans contredit.

SAINT-YVES.

J'aurais préféré un autre sujet ; mais enfin puisque vous voulez absolument les Ruines de Rome...

TOUS.

Oui, oui.

SAINT-YVES.

Je commence. (A part.) Pourvu que je me le rappelle à présent. (Brusquement, et comme inspiré.) J'y suis ; je commence.

(Passant ses doigts dans ses cheveux.)

« Où donc est la cité, métropole du monde,
» En héros si fertile, en vertus si féconde ?
» Montrez-moi ses palais, ses temples, ses remparts...
» Où sont-ils?... quels débris s'offrent à mes regards !...
» O temps dévastateur !... à tes coups rien n'échappe !
» Où veillait un sénat dort un soldat du pape !

TOUS.

Très-beau !

SAINT-YVES, commençant à s'embrouiller, regardant Varinville et passant auprès de lui.

» Forum, que Cicéron n'a jamais trouvé sourd !

(Aux autres.)

Pardon, quand on improvise... (Bas à Varinville.) Souffle-moi donc.

» Forum, où Cicéron n'est jamais resté court...
» Il était bien heureux ! que n'ai-je son langage ?
» Que n'ai-je son talent ? j'en dirais davantage.

(S'adressant à Corinne qui le regarde en riant.)

» Mais où trouver la rime?... alors qu'un œil fripon
» Vous fait perdre à la fois l'esprit et la raison ? »

OSCAR et VARINVILLE.

Bravo !

CORINNE.

Délicieux... (A Varinville.) Quel dommage que la famille n'ait pas été témoin...

OSCAR.

Nous allons le présenter.

CORINNE.

A M. Destaillis.

OSCAR.

A M. de Brévannes, un connaisseur.

VARINVILLE, bas.

Un oncle, qui a été chambellan, et qui, maintenant, fait de l'opposition.

SAINT-YVES, à part.

C'est bon à savoir.

CORINNE.

Venez, venez.

SAINT-YVES.

Dans cet équipage, ce ne serait pas convenable ; je vais d'abord me faire conduire à l'appartement de mon frère, pour prendre un habit plus décent.

OSCAR et CORINNE, allant au-devant de Destaillis.

Eh mais ! j'entends mon oncle.

(Ils sortent par le fond.)

SAINT-YVES, bas.

Ah! mon Dieu! et où serrer mon attirail de peinture?

VARINVILLE, lui montrant le cabinet à gauche.

Dans ce cabinet.

SAINT-YVES, ouvrant la porte.

A merveille!,.. qu'est-ce que je vois là? c'est mon affaire.

VARINVILLE.

Qu'as-tu donc?

SAINT-YVES.

Rien; sois tranquille.

(Il s'élance dans le cabinet. Oscar, Corinne et Destaillis entrent aussitôt.)

SCÈNE VII.

VARINVILLE, CORINNE, DESTAILLIS, OSCAR.

VARINVILLE, à part.

Allons, me voilà un frère qui m'est venu bien à propos.

OSCAR, à Destaillis.

Oui, vous dis-je; un jeune homme charmant.

CORINNE.

Le frère de M. de Varinville.

DESTAILLIS.

Son frère. Eh bien! je vous apporte aussi de bonnes nouvelles, car voilà son oncle.

TOUS.

Son oncle!

VARINVILLE, étonné.

Celui-là est un peu fort.

DESTAILLIS.

Oui, mon cher ami, j'ai aperçu un landau jaune.

VARINVILLE.

Vraiment! (A part.) Il n'en manque pas sur la grande route.

DESTAILLIS.

Et ce doit être le marquis, parce qu'un landau annonce toujours une fortune respectable et légitime.

VARINVILLE, à part.

Oui, légitime, comme moi.

DESTAILLIS.

Il y en avait même deux qui se croisaient.

Air du vaudeville de *Partie carrée*.

Je voudrais bien savoir qui ce peut être.

VARINVILLE.

Quelque seigneur, quelque acteur en congé.

DESTAILLIS.

L'un cependant, si je puis m'y connaître,
Marche à pas lents, tant il paraît chargé...
L'autre n'a rien, et son allure est vive.

VARINVILLE.

Ce doit être, d'après cela,
Deux receveurs, dont l'un arrive,
Et dont l'autre s'en va.

DESTAILLIS.

Du tout; il y en a au moins un qui est votre oncle.

VARINVILLE.

On entendrait déjà la voiture.

DESTAILLIS.

Non pas: elle a dû rester au bas de la montagne qui domine la ville; c'est un avantage de mon château... Il est tellement bien situé, que rien ne peut y arriver, pas même les voitures; c'est une position militaire bien agréable.

VARINVILLE, à part.

En temps de paix!

DESTAILLIS.

Vous entendez bien que je m'y connais, un ancien mousquetaire.

OSCAR.

Il faut aller au-devant de lui.

CORINNE.

Lui offrir le bras.

VARINVILLE.

Je vous répète que vous vous êtes trompé, et qu'il est impossible...

DESTAILLIS.

Comment? impossible! vous pouvez d'ici apercevoir au bas de la montagne... (Regardant.) C'est singulier, je ne vois plus sa voiture, ni aucune autre.

CORINNE.

Les oncles ont toujours la vue basse; vous surtout.

DESTAILLIS.

Oui; mais j'ai là ma longue-vue, une longue-vue anglaise.

CORINNE.

Qui pourrait bien vous tromper; elles sont sujettes à caution.

DESTAILLIS.

Du tout, du tout, attendez seulement que je sois à mon point; m'y voici.

CORINNE.

Cela me rappelle mon mari, qui, depuis qu'il n'était plus chambellan, se mettait tous les matins à sa fenêtre pour voir arriver une préfecture.

DESTAILLIS.

Je ne vois rien.

CORINNE.

C'est justement ce qu'il me disait... Attendez, attendez que j'aille à votre aide.

VARINVILLE.

Air: *Le briquet frappe la pierre.*

D'après un usage antique,
Toujours dans les dénoûments,

Il nous tombait des parents
Du ciel ou de l'Amérique...
Que n'en vient-il aujourd'hui ?

DESTAILLIS.

J'en crois voir un, Dieu merci ;
Mais si loin, si loin d'ici...

OSCAR.

Il tarde bien à paraître.

VARINVILLE.

N'en soyez pas étonnés ;
(A part.)
Ceux que le ciel m'a donnés,
Quand j'y pense, doivent être
Des parents bien éloignés.

DESTAILLIS.

Il approche, il approche, et ce doit être lui, quoique cette fois-ci ce ne soit point un landau.

CORINNE.

Qu'est-ce donc ?

DESTAILLIS.

Voyez vous-même.

(Pendant qu'ils sont tous à regarder à la fenêtre, Saint-Yves, qui a pris un costume d'oncle, sort furtivement du cabinet et se glisse en dehors par la porte du fond.)

CORINNE.

Oui, c'est une *briska*, ou plutôt une berline... Ah ! mon Dieu ! je vois les maîtres sur le siége, et des chiens dans la voiture.

DESTAILLIS.

Ce sont des Anglais.

CORINNE.

C'est juste ; ils n'en font jamais d'autres ; trois bouledogues la tête à la portière.

SAINT-YVES, en dehors.

Hum ! hum !

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS ; SAINT-YVES, arrivant par le fond et en costume d'oncle.

VARINVILLE, l'apercevant.

C'est lui ; et où diable a-t-il pris cela ? (Haut.) Mon cher oncle !

DESTAILLIS, étonné.

Votre oncle de Bordeaux ?

VARINVILLE.

Oui, mon oncle de Bordeaux.

SAINT-YVES, vivement, et avec l'accent gascon.

Moi-même, qui arrive comme le vent, pour assister à ton bonheur.

VARINVILLE.

Voici une partie de nos nouveaux parents.

SAINT-YVES, saluant.

Belle dame, voulez-vous permettre.

(Il lui baise les mains.)

VARINVILLE, montrant Destaillis.

Et je vous présente mon oncle futur.

SAINT-YVES, à part.

L'oncle chambellan, qui fait de l'opposition. (Haut.) Par malheur, je n'ai que peu d'instants à donner à cette aimable famille.

TOUS.

Que voulez-vous dire ?

SAINT-YVES.

Je me rends dans le sol natal, où tout un peuple d'électeurs m'attend avec impatience pour me proclamer.

DESTAILLIS.

Je fais d'avance mon compliment à l'honorable député.

SAINT-YVES.

Vous sentez bien que je suis au-dessus de cela. Si j'accepte, c'est uniquement pour servir les bons principes, pour protéger mes amis, ou placer mes parents, quels qu'ils soient.

CORINNE.

Oh ! quelle bonne occasion pour mon mari, qui voudrait être replacé.

SAINT-YVES.

Tout ce qui vous sera agréable, je le demanderai pour vous à la France.

DESTAILLIS.

Je n'ai adressé dans ma vie qu'une seule pétition à la chambre ; c'était au sujet des chiens de chasse, et de l'impôt qu'on voulait établir sur eux.

SAINT-YVES.

Pétition admirable dans ses principes, et bien digne de vous, mon cher. Je me rappelle parfaitement ; j'étais à la séance, et la chambre a eu l'honneur...

DESTAILLIS.

De passer à l'ordre du jour.

SAINT-YVES.

Qu'importe ? ce qui se défait une année, se refait la suivante. Je reproduis la pétition, je monte à la tribune, et je leur dis : Messieurs, s'il est un oubli de la législation actuelle, s'il est un reste déplorable de l'ancienne féodalité, c'est dans les immunités et avantages dont jouit encore une caste privilégiée, c'est dans l'exemption d'impôt dont on favorise les chiens, les chiens dits de chasse.

DESTAILLIS et VARINVILLE, à part.

Qu'est-ce qu'il dit donc là ?

SAINT-YVES.

Chez les Anglais, nos voisins, les chiens... (tirade sur l'Angleterre, et je rentre dans la question), chez les Danois eux-mêmes qui pourraient y paraître les plus intéressés (tirade sur les cours du Nord ; je traverse la Russie, je touche à la Turquie, et je rentre dans la question), partout, Messieurs, le luxe est imposé dans l'intérêt des contribuables eux-mêmes ; car cette admirable fable de l'ancienne Grèce, cette fable d'Actéon mis en pièces par sa meute en furie, est l'emblème

de ces riches propriétaires dont les chiens de chasse dévorent la fortune...

VARINVILLE, bas.

Qu'est-ce que tu dis donc? Ce n'est pas l'oncle chambellan; au contraire c'est M. Destaillis, l'ancien mousquetaire!

SAINT-YVES, de même.

Il fallait donc le dire; et moi qui ai donné à gauche. (Haut à Destaillis, qui depuis le commencement du discours s'est assis avec impatience et finit par lui tourner le dos tout à fait.) Voilà ce que diront nos antagonistes, se croyant sûrs de la victoire, et voici ce que nous leur répondrons, M. Destaillis et moi, si toutefois l'honorable assemblée veut bien nous prêter un instant d'attention.

DESTAILLIS, étonné, se levant.

Comment, Monsieur, ce que je viens d'entendre...

SAINT-YVES.

Est le discours de nos adversaires.

DESTAILLIS.

Aussi je me disais : c'est tout le contraire de ma pétition; car je demandais, moi, dans le cas où l'impôt aurait lieu, que les chiens de chasse seulement en fussent exemptés, à cause de l'excellence de leur race.

SAINT-YVES.

Je le sais bien : nous pensons tous deux de même; et maintenant que nous connaissons les moyens de ceux qui ont parlé contre, je vais parler pour et les pulvériser.

DESTAILLIS, se tournant vers lui avec complaisance.

A la bonne heure, au moins...

(Corinne et Destaillis s'asseyent.)

SAINT-YVES.

Messieurs...

VARINVILLE, à part.

Il va dire encore quelque bêtise. (Haut.) Messieurs!

SAINT-YVES, se tournant vers lui.

Point d'interruption; j'ai écouté en silence... je réclame la même faveur.

TOUS.

C'est trop juste.

VARINVILLE.

Je voulais le prévenir seulement...

DESTAILLIS, se levant.

Laissez parler l'orateur, et écoutez.

TOUS.

Oui, écoutez...

SAINT-YVES.

Messieurs, l'honorable membre auquel je succède, et dont je me plais à reconnaître les talents et l'éloquence, veut proscrire le luxe et l'anéantir. Je lui répondrai par un axiome d'un publiciste, qu'à coup sûr il ne récusera pas : Le superflu, chose très-nécessaire, fait la fortune des états, et l'agrément des particuliers.

DESTAILLIS.

Très-bien, très-bien.

SAINT-YVES.

D'ailleurs, Messieurs, laissons de côté les phrases déclamatoires; qui veut la fin, veut les moyens. Vous aimez tous les perdreaux, et moi aussi je les aime; j'en fais l'aveu à cette tribune; et notre adversaire lui-même n'est peut-être pas fâché de les voir apparaître aux jours de fête sur sa table libérale et splendide. Eh bien! Messieurs, qui les y amènera, sinon ces habiles pourvoyeurs, ces intelligents quadrupèdes, que dans votre ingratitude vous voulez proscrire? Les proscrire! eux, le plus touchant emblème de la fidélité (ici une tirade sur la fidélité), eux, les ennemis du despotisme (ici une tirade sur le despotisme); car vous savez, comme moi, quels sont ceux qui, jadis, ont fait justice de l'infâme Jezabel, cette usurpatrice, dont ils n'ont fait qu'un déjeuner; et pour flétrir leur noble caractère, on vous a parlé d'Actéon, qui fut déchiré par sa meute rebelle. Mais, Messieurs, on a oublié de vous dire que dans ce fatal événement, leur fidélité avait été ébranlée par des agents soudoyés, par les artifices de Diane, par les principes révolutionnaires qui les avaient égarés; ces principes révolutionnaires (tirade sur la révolution), sans compter que les ornements mis au front de leur maître avaient dû le rendre méconnaissable, tant il est vrai qu'on doit prendre garde à ce qu'on met à la tête des gouvernements (tirade sur les ministres), et je conclus, Messieurs, en votant contre l'impôt!

DESTAILLIS, se levant.

Sublime, admirable!

OSCAR.

Une vigueur de raisonnement...

VARINVILLE.

Et un choix d'expressions...

CORINNE, se levant.

C'est-à-dire qu'on n'a jamais rien entendu de pareil.

AIR : *Ah! c'est affreux, ah! c'est abominable* (de JONAS).

TOUS.

Quels jours heureux nous passerons ensemble,
Si ses parents sont tous ainsi que lui.

SAINT-YVES.

Vous jugerez combien je leur ressemble;
Dans un moment vous les verrez ici.

OSCAR.

Dieux! je me sauve.

CORINNE.

Eh! vite, à ma toilette

DESTAILLIS.

Je vais chercher, moi, pour leur faire honneur,
Et ma perruque, et mon habit noisette.

SAINT-YVES, à part, et regardant son habit.
Oui... s'il le trouve, il aura du bonheur.

TOUS.
Quels jours heureux nous passerons ensemble !
De vos parents vous nous voyez ravis.
Si chacun d'eux à celui-ci ressemble,
Cette alliance aura bien plus de prix.

(Destaillis, Oscar et Corinne sortent. Saint-Yves donne la main à Corinne, et la reconduit jusqu'à la porte du fond.)

SCÈNE IX.

VARINVILLE, SAINT-YVES.

SAINT-YVES.
Victoire ! te voilà avec un frère et un oncle reconnus; c'est déjà fort gentil.

VARINVILLE.
Oui ; mais ces autres parents que j'ai eu l'imprudence de leur promettre.

SAINT-YVES.
Ils vont arriver.

VARINVILLE.
Ensemble ?

SAINT-YVES
Peut-être bien.

VARINVILLE.
Et comment ?

SAINT-YVES.
Ne suis-je pas là ? A présent que me voilà lancé.

VARINVILLE.
AIR *du Pot de Fleurs.*
Y penses-tu?

SAINT-YVES.
J'y suffirai, j'espère ;
Sans hésiter, mon cher, je les ferai.

VARINVILLE.
Un ou deux, bien... mais la famille entière !

SAINT-YVES
Pour te servir, je me multiplierai.
Sur moi que ton espoir se fonde.

VARINVILLE.
Quoi ! vingt parents, à toi seul?

SAINT-YVES.
Vraiment oui,
Depuis longtemps on a dit qu'un ami
Valait tous les parents du monde.

VARINVILLE.
Tais-toi. Je crois entendre ma tante Judith, la prude.

SAINT-YVES.
Ta tante Judith ! la prude !

VARINVILLE.
Oui, celle qui fait de la morale, qui tient aux bienséances, et qui ne joue point de proverbes.

SAINT-YVES.
Elle joue peut-être autre chose.

VARINVILLE.
Je te préviens que celle-là ne se payera point de tes improvisations.
(Saint-Yves retourne sa perruque, boutonne son habit, et prend un air modeste et compassé.)

VARINVILLE, qui pendant ce temps a regardé venir Judith.
La voilà, Saint-Yves... (Étonné, et regardant autour de lui.) Eh bien ! où est-il donc?

SAINT-YVES, d'un ton doux.
Près de vous, mon frère.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS ; MADEMOISELLE JUDITH, en grande tenue.

MADEMOISELLE JUDITH.
Qu'ai-je appris ? M. le marquis de Varinville serait arrivé ?

VARINVILLE.
Il est déjà reparti, Madame... Mais voici son neveu, mon cousin, qui demande l'honneur de vous offrir ses respects.

MADEMOISELLE JUDITH.
Que ne se présentait-il ?

SAINT-YVES.
Vous étiez à votre toilette... et je n'aurais pas voulu, pour tout au monde.... m'exposer.... Je vous demanderai la permission de n'en pas dire davantage... à cause de la bienséance.

MADEMOISELLE JUDITH.
Voilà un jeune homme qui a de fort bonnes manières. (A Varinville.) Quelle carrière a-t-il suivie ?

SAINT-YVES.
Aucune, Madame. Il y a foule partout. Dans ma famille, me suis-je dit, les uns auront de la fortune, les autres des dignités; celui-ci des places !..... moi, j'aurai des mœurs : c'est un état comme un autre... Célibataire avec des mœurs, voilà ma profession.

MADEMOISELLE JUDITH.
C'est exactement la mienne.

SAINT-YVES.
C'est à mademoiselle Judith que j'ai l'honneur de parler, cette respectable dame, dont le cœur est le réceptacle de tous les bons principes ?

MADEMOISELLE JUDITH.
Moi-même.

SAINT-YVES.
Et qui, dans son extrême rigueur, fuyant le mariage et ses chaînes, a juré jusqu'à présent de rester... Je vous demanderai la permission de n'en pas dire davantage, à cause de la bienséance.

MADEMOISELLE JUDITH, à Varinville.
Votre cousin a une mesure et un ton parfaits.

SAINT-YVES, hésitant.

Madame...

MADEMOISELLE JUDITH.

Qu'est-ce que c'est ?

SAINT-YVES, à mademoiselle Judith.

Oserai-je réclamer de vous une audience particulière ?

VARINVILLE.

Je comprends ; je vous laisse. (Il passe à la gauche de Saint-Yves.) (A part) Que diable va-t-il lui dire ? (Bas à Saint-Yves.) Comment, tu risques le tête-à-tête ?

SAINT-YVES, bas et gaiement.

Je t'ai dit que je me dévouais ; et quand on y est une fois... (Se retournant gravement vers mademoiselle Judith.) Madame, je suis à vos ordres.

(Varinville sort.)

SCÈNE XI.

MADEMOISELLE JUDITH, SAINT-YVES.

MADEMOISELLE JUDITH.

Daignez vous asseoir. (Saint-Yves offre un fauteuil à mademoiselle Judith, et va ensuite en prendre un pour lui. Mademoiselle Judith s'assied. Voyant Saint-Yves qui, en s'asseyant, fait un geste de douleur :) Qu'avez-vous donc ?

SAINT-YVES.

Rien ; mais quand on vient de faire quarante-cinq lieues en poste, malgré la bénignité des coussins, cela endommage toujours plus ou moins... Je vous demanderai la permission de n'en pas dire davantage, à cause de la bienséance.

MADEMOISELLE JUDITH.

A merveille ; je vous écoute, Monsieur.

SAINT-YVES.

Vous sentez, Madame, que, prêt à faire alliance avec une famille, on désire la connaître intimement ; c'est pour cela que mon oncle m'a prié de vous demander à ce sujet des admonitions et renseignements.

MADEMOISELLE JUDITH.

Inutiles à tous égards : la famille Destaillis est la famille la plus irréprochable et la plus respectable...

SAINT-YVES.

J'en vois en ce moment de grandes preuves et témoignages. Ainsi donc, M. Destaillis votre frère...

MADEMOISELLE JUDITH.

D'excellents principes, mais peu de tête, et de l'importance comme un marguillier.

SAINT-YVES.

Quelle vanité !

MADEMOISELLE JUDITH.

Comme ces dames qui ne songent qu'à leur parure, et quelle parure encore ! car la toilette d'à-présent...

SAINT-YVES.

C'est comme chez nous ; j'ai des tantes et des cousines qui souvent me forcent à baisser les yeux ; elles ont surtout... comment appelez-vous cela ?

MADEMOISELLE JUDITH.

Des corsets ?

SAINT-YVES, lui montrant la manche de sa robe.

Non ; ce que vous avez là ?

MADEMOISELLE JUDITH.

Des gigots.

SAINT-YVES.

Elles ont des gigots scandaleux, tant ils sont clairs et transparents ; au point que la mousseline immodeste laisse apercevoir continuellement..... Je vous demanderai la permission de n'en pas dire davantage. Quelle différence avec les vôtres ! Voilà des gigots vertueux et opaques, qui ne permettent point à l'imagination de s'égarer sous leurs tissus diaphanes et tentateurs, et comme le reste de la toilette y répond bien !

MADEMOISELLE JUDITH.

Vous trouvez.

SAINT-YVES.

Quelle convenance ! quelle recherche gracieuse dans ces ajustements ! et quelle élégante simplicité dans le choix même de cette étoffe !

MADEMOISELLE JUDITH.

Que fait là votre main ?

SAINT-YVES.

L'étoffe me paraissait si moelleuse que je craignais d'abord que ce ne fût de la soie.

MADEMOISELLE JUDITH, avec fierté, et éloignant sa chaise.

Soie et coton, Monsieur.

SAINT-YVES.

C'est bien différent ; car nous avons maintenan un si grand luxe...

MADEMOISELLE JUDITH.

Même chez les jeunes gens.

SAINT-YVES.

Ne m'en parlez pas, et la plupart ont si mauvais ton. J'en ai vu dans les salons qui, au lieu de se tenir respectueusement éloigné des dames, s'en approchaient ainsi...

(Rapprochant son fauteuil.)

MADEMOISELLE JUDITH.

Vraiment !

SAINT-YVES.

C'est comme je vous le dis ; ils ne craignent pas de les regarder d'un air passionné... Voyez-vous, de ces yeux qui semblent dire : « O dieux, si j'osais ! » Et ils étaient plus hardis que leurs yeux

MADEMOISELLE JUDITH.

Il serait possible !

SAINT-YVES.

J'en ai vu même qui prennent la main d'une femme, non pas comme la vôtre, avec un gant, mais telle que la voilà, (il ôte le gant de Judith et lui baise la main) et qui avec ardeur osaient la porter à leurs lèvres, exactement comme cela..... N'est-ce pas une horreur ?

MADEMOISELLE JUDITH.

Je n'en reviens pas.

SAINT-YVES.

On ne peut pas s'imaginer leur oubli des bienséances. Bien mieux encore : l'autre semaine, à Paris, j'allais dans un bel hôtel, chez une grande dame, pour une souscription. J'entre brusquement dans son boudoir, car elle en a un; et qu'est-ce que je vois !..... je n'ose y penser sans que le feu de l'indignation... Je suis rouge, n'est-ce pas ?

MADEMOISELLE JUDITH.

Dites toujours.

SAINT-YVES.

Je vois un officier, un beau brun, un brun superbe, qui était à genoux, exactement comme cela.

MADEMOISELLE JUDITH.

Que faites-vous ?

SAINT-YVES.

C'est pour vous montrer; et puis je suis mieux là qu'assis, à cause de ce que je vous disais tout à l'heure.

MADEMOISELLE JUDITH.

Eh bien ! Monsieur, achevez.

SAINT-YVES.

Eh bien ! Madame...

SCÈNE XII.

Les Précédents, VARINVILLE.

VARINVILLE.

Oui, je vais lui dire...

MADEMOISELLE JUDITH, s'enfuyant.

Ah ! mon Dieu ! votre cousin ! s'il allait penser...

SAINT-YVES, à mademoiselle Judith, qui s'enfuit.

Ne craignez rien, Madame, quand les intentions sont pures...

(A Varinville.)

Air des *Amazones*.

Pourquoi viens-tu troubler nos conférences ?

VARINVILLE.

J'arrive à temps... que diable faisiez-vous ?

SAINT-YVES.

C'est à propos des convenances
Qu'en ce moment j'étais à ses genoux...
Nous ne parlions tous deux, à cette place,
Que bienséance...

VARINVILLE.

Et pourvu, je le vois,
Que l'on en parle, aisément on s'en passe.

SAINT-YVES.

On ne peut pas faire tout à la fois.

Du reste, tu vois que je n'ai pas gâté tes affaires, et que je suis assez bien avec mademoiselle Judith.

VARINVILLE.

Dès la première entrevue, déjà à ses pieds.

SAINT-YVES.

Mon ambition en restera là ! Je ne tiens plus à m'élever. Mais toi, qu'as-tu fait ?

VARINVILLE.

J'ai annoncé à tout le monde que mon oncle, qui avait à se faire nommer député, venait de partir en poste, mais que son neveu...

SAINT-YVES.

En allait faire autant. Je vais lui donner ma voix, à ce cher oncle.

VARINVILLE.

Et que me restera-t-il donc de toute ma famille ?

SAINT-YVES.

Ta chère tante que l'on attend. Allons vite à ma toilette.

VARINVILLE.

Et où veux-tu que je trouve un costume de tante ?

SAINT-YVES.

Dans une maison où on joue des proverbes...

VARINVILLE.

Tu as raison; je vais prendre ce qu'il y a de mieux au magasin. Ah ! j'oubliais... un incident qui a failli tout perdre... quelqu'un arrivé du Cheval-Rouge...

SAINT-YVES.

De mon auberge.

VARINVILLE.

Un domestique en livrée jaune.

SAINT-YVES.

C'est le mien ! je lui avais dit que j'allais au château.

VARINVILLE.

Il apportait une lettre que j'ai prise, et je l'ai bien vite renvoyé.

SAINT-YVES.

C'est prudent.

VARINVILLE, lui donnant la lettre.

Tiens, la voilà.

SAINT-YVES.

C'est bien; mais avant tout songe à ta tante.

VARINVILLE.

Je vais la chercher.

(Il sort.)

SCÈNE XIII.

SAINT-YVES, seul, décachetant la lettre.

C'est de mon camarade Verneuil, qui m'écrit de Paris. (Il lit.) « Mon cher ami, j'ai enfin des » renseignements positifs sur ta belle fugitive... » Mademoiselle Granson. » (S'interrompant.) Dieu soit loué ! Voyez ce que c'est de servir un ami, cela vous porte bonheur. (Continuant la lecture de la lettre.) « Je sais, à n'en pouvoir douter, que » depuis plus de dix-huit mois elle a perdu son » père, et qu'elle vit retirée auprès de sa famille, » qui habite une terre qu'on ne m'a pas désignée » au juste, mais qui est située entre Orléans, » Vendôme et Beaugency. » Que le diable l'emporte avec ses renseignements positifs... Comment faire ?

Air de *Turenne*.

Jadis un chevalier fidèle,
Pour découvrir l'astre de ses amours,
Allait, disant de tourelle en tourelle :
« Où donc est-elle?... » Au temps des troubadours
C'était fort beau ; mais de nos jours,
S'il faut courir, pour retrouver son astre,
De terre en terre et d'arpent en arpent,
On a l'air, non pas d'un amant,
Mais d'un employé du cadastre.

SCÈNE XIV.

NATHALIE, SAINT-YVES.

SAINT-YVES.

Que vois-je ?

NATHALIE, levant les yeux.

Monsieur de Saint-Yves en ces lieux !

SAINT-YVES.

Nathalie !... Qu'on dise encore que les romans sont invraisemblables ! Si je l'avais lu, je ne le croirais pas. Mais je vous vois ; je vous retrouve. Depuis deux ans que je vous cherche, où étiez-vous donc ?

NATHALIE.

Ici, dans ma famille.

SAINT-YVES.

Vraiment !

NATHALIE.

Et vous, qu'y venez-vous faire ?

SAINT-YVES.

Rendre service à un ami, M. de Varinville.

NATHALIE.

Que dites-vous ?

SAINT-YVES.

Et assister à sa noce.

NATHALIE.

A la mienne !

SAINT-YVES.

O ciel ! c'est vous qu'il épouse !

NATHALIE.

Moi-même. On n'attend plus pour cela que sa famille.

SAINT-YVES.

Malédiction !

NATHALIE.

Et voilà déjà un frère, un oncle et un cousin qui, dit-on, viennent d'arriver.

SAINT-YVES.

Ah ! si cette aventure se répand, comme on se moquera de moi !

NATHALIE.

Qu'avez-vous donc ?

SAINT-YVES.

Rien. Soyez tranquille ; il ne vous épouser pas, ou j'y perdrai mon nom, et lui aussi, ce qui lui coûtera moins qu'à moi.

NATHALIE.

Qu'est-ce que cela veut dire ?

SAINT-YVES.

Que je ne sais comment faire ; mais c'est égal. Rappelez-vous seulement que je vous aime ; que vous serez à moi ; que rien ne peut nous séparer. On vient... partez vite.

(Nathalie sort.)

SCÈNE XV.

SAINT-YVES, VARINVILLE.

VARINVILLE, apportant un carton et un paquet de robes.

Voilà, voilà ce que j'ai trouvé de plus nouveau, non pas au magasin, mais chez ma tante Judith. Un habillement charmant qu'elle s'était fait faire pour la noce. Et nous allons les battre avec leurs propres armes. Eh bien ! qu'as-tu donc ?

SAINT-YVES.

L'événement le plus fâcheux !

VARINVILLE.

Ah ! mon Dieu ! est-ce que cette lettre que je t'ai remise ?...

SAINT-YVES.

Précisément ; c'est une lettre qui arrive de Paris, et qui m'annonce...

VARINVILLE.

Une perte? une faillite? Je suis là pour tout réparer.

SAINT-YVES.

Je te remercie ; on m'apprend, au contraire, que ma belle inconnue est retrouvée.

VARINVILLE.

Et tu n'es pas enchanté ?

SAINT-YVES.

Non vraiment, car elle est sur le point d'en épouser un autre.

VARINVILLE.

Est-il temps encore ?

SAINT-YVES.

Oui, sans doute.

VARINVILLE.

Demain je retourne à Paris, et nous ferons si bien que nous l'enlèverons à ton rival.

SAINT-YVES.

Oui, mais c'est que ce rival est un ancien camarade.

VARINVILLE.

Qu'importe !

SAINT-YVES.

Un ami.

VARINVILLE.

Raison de plus. Dans ce cas-là il n'y a pas d'amis.

SAINT-YVES.

Tu crois ?

VARINVILLE.

Oui, sans doute ; c'est de bonne guerre. Il n'y a que les imbéciles qui se fâchent. Quitte à lui, quand tu seras marié, de prendre sa revanche.

SAINT-YVES.

A la bonne heure ; je n'ai plus de scrupule, et je commence.

VARINVILLE.

Un instant, tu commenceras par moi.

SAINT-YVES.

C'est trop juste ; mais cette fois tu m'aideras, et ne va pas me laisser, comme ce matin, au milieu des Ruines de Rome.

VARINVILLE.

Volontiers. Que faut-il faire ?

SAINT-YVES.

Je te le dirai ; mais ma toilette. On vient ; je n'aurai pas le temps. Je me retire dans mon boudoir ; empêche qu'aucun indiscret ne puisse y pénétrer.

VARINVILLE.

Et mon rôle que tu oublies.

SAINT-YVES.

Je vais te l'écrire en deux mots ; je te le glisserai dans la main, et je te dirai quand il faudra commencer.

VARINVILLE.

A la bonne heure : va-t'en.

(Saint-Yves entre dans le cabinet à gauche.)

SCÈNE XVI.

OSCAR, NATHALIE, CORINNE, DESTAILLIS, MADEMOISELLE JUDITH, VARINVILLE.

CHŒUR.

AIR : *Ah ! quel outrage* (du COIFFEUR).

Quelle famille !
En elle brille
Tout ce qu'aime notre famille ;
Quelle alliance !
L'or, la naissance,
Oui, chez lui
Tout est réuni.

CORINNE, à Varinville.

De votre frère on aime l'élégance.

MADEMOISELLE JUDITH.

Moi, du cousin j'aime l'air ingénu.

DESTAILLIS.

Moi, j'aime l'oncle et sa mâle éloquence.

NATHALIE, regardant autour d'elle.

Moi, ce que j'aime, hélas ! a disparu.

TOUS.

Quelle famille ! etc.

DESTAILLIS.

L'oncle le député est charmant ; c'est un cavalier accompli, un gentilhomme de l'ancienne roche.

CORINNE.

Et le frère donc, un ami des arts qui improvise comme les Italiens.

MADEMOISELLE JUDITH.

Et son neveu ; ah ! vous n'avez pas vu son neveu ! un jeune homme si intéressant, et qui a de si bonnes manières.

VARINVILLE, riant.

Un ami des bienséances, des convenances.

MADEMOISELLE JUDITH.

Oui, Monsieur. Ce n'est pas lui qui s'aviserait d'entrer dans un appartement sans se faire annoncer. Et puis il a toujours de si bonnes intentions, que ce qui scandaliserait dans un autre devient chez lui tout à fait exemplaire.

CORINNE.

Ah ! Monsieur, que vous êtes heureux d'avoir une pareille famille !

DESTAILLIS.

Que nous sommes heureux, puisque cette famille est la nôtre.

VARINVILLE.

Vous êtes bien bon, mais vous n'avez rien vu encore, et j'espère vous présenter bientôt ma tante la vicomtesse de Varinville.

NATHALIE, à part.

Ah ! mon Dieu !

DESTAILLIS.

Qu'avez-vous donc ?

NATHALIE.

Rien, mon oncle. (A part.) Plus d'espoir, la tante va arriver.

MADEMOISELLE JUDITH, à Varinville.

Vous l'attendez donc ?

VARINVILLE.

Mieux que cela.

CORINNE.

Que voulez-vous dire ?

VARINVILLE.

Elle est ici.

TOUS.

Il serait possible ! et vous ne nous le disiez pas.

DESTAILLIS.

Où est-elle ? où est-elle ?

VARINVILLE, désignant le cabinet à gauche.

Là, dans ce boudoir.

DESTAILLIS.

Mon chapeau, mes gants, que j'aille lui offrir la main.

VARINVILLE.

Vous ne la lui offrirez pas.

DESTAILLIS.

Je lui offrirai.

VARINVILLE.

Vous ne lui offrirez pas.

DESTAILLIS.

Et pourquoi donc ?

VARINVILLE.

Parce que, dans ce moment, elle est à sa toilette.

MADEMOISELLE JUDITH.

C'est juste, mon frère, c'est juste, les bienséances avant la politesse. Mais les femmes du moins peuvent entrer ?

CORINNE.

Sans doute, ne fût-ce que pour offrir nos soins.

MADEMOISELLE JUDITH.

Et j'y vais la première. (A Nathalie) Venez donc, Mademoiselle, venez donc avec nous.

VARINVILLE.

Ah ! mon Dieu ! que va-t-il arriver ?

(Les deux dames s'élancent vers la porte à gauche, qu'on referme vivement, et on entend une voix de femme crier en dehors : On n'entre pas.

VARINVILLE.

Cela ne m'étonne pas, ma tante la vicomtesse est d'une pudeur antique, la pudeur la plus chatouilleuse.

MADEMOISELLE JUDITH.

C'est comme moi.

VARINVILLE.

Je dirais même, si ce n'est le respect que je lui dois, qu'elle est un tant soit peu bégueule ; mais elle rachète ce léger défaut par une grâce, une finesse, un esprit...

MADEMOISELLE JUDITH.

Ce que nous appelons femme de qualité, femme de cour.

VARINVILLE.

Mieux que cela ; car j'ose dire qu'à la cour il n'y en a pas une comme elle.

CORINNE.

Je ne serai pas fâchée de voir cette merveille. Comment est-elle sous le rapport des dons extérieurs ?

VARINVILLE, à part.

Ah ! diable, je ne sais pas quelle figure il va se faire (Haut.) Je ne vous dirai pas au juste ; il y a très-longtemps que je n'ai vu ma tante, et je serais même capable de ne pas la reconnaître, sans la voix du sang, et puis si je ne savais pas que c'est elle.

DESTAILLIS.

Silence, la porte s'ouvre.

OSCAR, la lorgnant.

Il est de fait que de loin elle n'est pas mal pour son âge.

Air de la contredanse de *la Somnambule*.

TOUS.

Silence, (*bis.*)
Vers nous elle s'avance ;
Silence, (*bis.*)
D'ici n'entend-je pas
Ses pas ?

DESTAILLIS.

C'est elle,
Modèle
Des vertus
Qu'on aime le plus.
Sa mise
Exquise
Prouve sa décence, et surtout
Son goût.

TOUS.

Silence, (*bis.*)
Vers nous elle s'avance ;
Silence, (*bis.*)
Elle a bien plus d'attraits
De près.

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENTS ; SAINT-YVES, habillé en femme.

(Tout le monde le salue ; Destaillis va lui offrir sa main.)

SAINT-YVES, voix de femme.

Air de trio *du Concert à la cour*.

Pour moi que ce jour a de charmes ;
Mais daignez calmer mes alarmes.
Tant de beautés m'intimident un peu.
En faveur de mon cher neveu,
Mesdames, que je vous embrasse.
(Il embrasse Judith et Corinne.)

MADEMOISELLE JUDITH, d'un air aimable.

J'allais demander cette grâce.

SAINT-YVES, à Nathalie.

Et cette aimable enfant.
(Bas, avec sa voix naturelle.)
C'est moi.

NATHALIE.

O ciel !

DESTAILLIS.

Pourquoi donc cet effroi ?

MADEMOISSELLE JUDITH, la poussant.

Allons, ma chère, imitez-moi.

SAINT-YVES, l'embrassant.

Vraiment, elle est toute tremblante.

OSCAR, lui baisant la main.

Près de vous peut-on avoir peur?

SAINT-YVES, faisant des mines.

Cet accueil me touche et m'enchante.
(A Varinville qui est à la porte du théâtre.)
Et vous, avec votre air boudeur,
Venez donc près de votre tante.
(Lui tendant sa main à baiser.)
Je vous permets aussi, profitez-en, Monsieur.

DESTAILLIS.

Moi, je réclame une telle faveur.

VARINVILLE, à part,

Au diable, au diable, une telle faveur!

SAINT-YVES.

O ciel! l'aimable caractère!
Oui, mon cœur, à ses doux regards,
Le reconnaît! comme ancien mousquetaire,
Pour le sexe il a des égards.

ENSEMBLE.

SAINT-YVES, bas à Varinville, voix naturelle.

Allons, calme-toi, plus d'alarmes,
Vois ce regard, ce sourire vainqueur...
Il faut qu'on nous rende les armes,
Tout cède à ce sexe enchanteur.

LES HOMMES.

O ciel! que d'attraits, que de charmes!
Quel doux regard, quel sourire enchanteur!
Oui, de lui rendre encore les armes,
On se ferait un vrai bonheur.

LES FEMMES.

Voyez que de grâce et de charmes!
Malgré son âge elle a de la fraîcheur;
Et l'on rendrait encore les armes
A ce regard plein de douceur.

(A la fin du morceau, entrent deux domestiques qui donnent des siéges aux dames et aux messieurs. Tout le monde s'assied.)

DESTAILLIS.

Ah! qu'on est heureux de se trouver en famille!

SAINT-YVES.

Ah! oui, en famille, je crois bien y être. Sans cela, je n'oserais me présenter dans un pareil négligé.

DESTAILLIS.

Vous êtes superbe.

SAINT-YVES.

Taisez-vous, flatteur.

MADEMOISELLE JUDITH.

C'est-à-dire que c'est étonnant, et je me félicite maintenant de mon goût, car j'ai un ajustement tout à fait semblable.

SAINT-YVES.

Vraiment! c'est la dernière mode.

MADEMOISELLE JUDITH.

La dernière.

SAINT-YVES.

Oui, celle que l'on vient de quitter.

MADEMOISELE JUDITH, fâchée.

Eh bien! par exemple... Mais ce qui m'étonne encore plus... (A Varinville.) c'est la ressemblance de madame avec le jeune cousin.

SAINT-YVES.

On se ressemble de plus loin; c'est mon fils.

DESTAILLIS.

Le fils du vicomte de Varinville?

SAINT-YVES.

Non, d'un autre mariage.

MADEMOISELLE JUDITH.

Ah! il est de votre premier mari!

SAINT-YVES.

Non, Madame, de mon second.

OSCAR.

Le vicomte est donc le troisième?

SAINT-YVES, le regardant tendrement.

Oui, Monsieur, il est à l'extrémité dans ce moment, ce qui l'a empêché de venir.

TOUS.

Ah! mon Dieu!

VARINVILLE, à part.

Pourquoi diable va-t-il leur dire tout cela?

MADEMOISELLE JUDITH.

Je ne conçois pas qu'on puisse se marier trois fois.

SAINT-YVES.

C'est ce que je disais la première. Aussi il n'y a que celle-là qui ait eu lieu avec mon agrément; les deux autres, cela n'a été que malgré moi, et par respect humain.

DESTAILLIS.

Et comment cela?

SAINT-YVES.

Lors de la guerre, voyageant en poste avec ma femme de chambre, nous tombâmes dans un avant-poste ennemi, un pulk de Cosaques.

TOUTES LES FEMMES.

Ah! mon Dieu!

SAINT-YVES.

Ils étaient affreux, mes chères : des moustaches à la Souvarow, moustaches parfaitement cirées, et des barbes à la Saint-Antoine, comme les jeunes gens à la mode en portent à présent; c'était horrible! Comme j'ai eu l'honneur de vous le dire, ils étaient là en reconnaissance, et par suite de cette reconnaissance, je me vis obligée d'épouser un des chefs, un Tartare nogais, le comte de Tapcoquin, de qui j'ai eu mon petit Emmanuel Nicolaïof, que vous avez vu ce matin.

MADEMOISELLE JUDITH.

Quoi! ce jeune homme de si bonnes mœurs?

SAINT-YVES.

C'est un jeune Cosaque... Cosaque civilisé..... Mais le naturel primitif commence à se déclarer. Vous avez dû vous en apercevoir à ses galantes entreprises.

DESTAILLIS.

Comment, ma sœur ?

MADEMOISELLE JUDITH.

Qu'est-ce que cela signifie ?

SAINT-YVES.

Il m'a tout dit; il m'a parlé d'un baiser... d'une déclaration faite à vos genoux.

MADEMOISELLE JUDITH.

Quelle horreur ! une femme comme moi.

SAINT-YVES.

Est-ce que cela vous fâche? Est-elle drôle! c'est une plaisanterie; son père en faisait bien d'autres. Pauvre cher Tartare !... Grâce au ciel, je l'ai perdu en France, à la bataille de Montmirail. (Tirant son mouchoir.) Encore dans une reconnaissance, et j'en ai gardé une éternelle au boulet de canon tutélaire qui m'a rendue à la liberté, à ma patrie et à la société, dont j'étais, à ce qu'on m'a dit quelquefois, le plus bel ornement.

DESTAILLIS.

Voilà de singulières aventures!

MADEMOISELLE JUDITH, à part.

Et une femme que je ne puis souffrir, pas plus que son benêt de fils.

VARINVILLE.

Qu'est-ce que cela signifie? (Haut.) Il faut dire aussi qu'après cette vie agitée, madame la vicomtesse n'a plus coulé que des jours calmes et tranquilles, au sein des arts et de l'amitié.

SAINT-YVES.

Ah! oui, les arts que j'aime d'instinct et de passion, et que j'ai cultivés dans mon printemps, j'ose dire avec un certain succès, et qui m'ont fait faire la conquête de M. de Varinville, mon dernier mari, que je crois voir encore avec son lorgnon et ses ailes de pigeon; un dilettante qui adorait ma voix; car je chantais autrefois comme madame Malibran.

Air *du Concert à la cour.*

Dans un air de *Ma tante Aurore*,
Une cadence le charma;
Le lendemain, plus tendre encore,
Une roulade l'enflamma.
Il vint chez moi... car près des belles
L'Amour voltige sans façon,
Lorsque l'Amour, outre ses ailes,
Porte des ailes de pigeon.

Enfin il m'enleva, et voilà comment je fus séduite pour la seconde fois.

MADEMOISELLE JUDITH.

Pour la seconde fois?

VARINVILLE.

Ma tante se trompe; elle confond dans ses souvenirs.

SAINT-YVES.

C'est possible; j'avais si peu d'expérience, j'étais si jeune quand j'ai quitté le toit paternel..... Mon père, pâtissier du roi... (mouvement de tout le monde) une charge qui donnait la noblesse, toujours en bas de soie, l'épée au côté, brutal de caractère, nous donnait plus de soufflets que de tarte aux pommes, plus de coups de pied que de croquignoles. Un jour, à la suite d'une vivacité paternelle, plus vive que de coutume, je pris mes jambes à mon cou, et mes chers parents n'entendirent plus parler de moi.

(Chantant.)

Non, non, non, j'ai trop de fierté
Pour me soumettre à l'esclavage.

DESTAILLIS et LA FAMILLE, se regardant.

Voilà qui est inconcevable.

SAINT-YVES, continuant de chanter.

Dans les liens du mariage
Mon cœur ne peut...
(S'interrompant.)

Pardon; je ne suis pas en voix aujourd'hui, et puis cet appartement est un peu sourd.

VARINVILLE, à part, avec humeur.

Il est bien heureux.

SAINT-YVES.

Si vous m'aviez entendue chanter cet air dans la salle de Toulouse.

OSCAR.

Madame a brillé à Toulouse?

SAINT-YVES.

Oui, Monsieur, j'y ai joué un certain rôle... Qu'est-ce que je dis? j'en ai joué plus d'un: j'ai tenu pendant trois ans, en chef, et sans partage, l'emploi des *Dugazon-corsets*.

DESTAILLIS.

Qu'est-ce que j'entends là? Vous avez joué la comédie à Toulouse?

SAINT-YVES.

Quelle ville, Monsieur ! ancienne ville de parlement; public sévère, mais connaisseur. J'étais son bijou, son enfant gâté; on me passait tout. J'ai fait manquer plus de vingt spectacles pour des parties de plaisir. Je ne craignais rien, j'avais le maire dans la manche; il était amoureux de moi.

TOUS.

C'est une horreur!

SAINT-YVES.

Vous l'auriez été comme lui, si vous m'aviez vue danser la cosaque. (Il fait quelques pas en chantant la russe : Tra, la, la, la.)

TOUS LES HOMMES.

C'est une indignité!

CORINNE.

Cette femme-là n'est pas de nos jours.

OSCAR.

Au contraire, cela me fait l'effet d'une contemporaine.

SAINT-YVES.

Hein ? qui m'a appelée contemporaine ?

OSCAR.

C'est moi.

SAINT-YVES.

Monsieur, vous m'insultez !

AIR *du Maçon.*

Ah ! grand Dieu ! quel affront !
Mais de l'injure qu'ils me font
Tous mes parents me vengeront.
Allons, défendez-moi,
Allons, c'est votre emploi,
Mon cher neveu, défendez-moi.

VARINVILLE, s'approchant de Saint-Yves, à demi-voix.

D'un pareil tour j'aurai vengeance.

SAINT-YVES, de même.

Maintenant ton rôle commence.
(Lui glissant un billet dans la main.)
Il est ici,
Tiens, le voici.

TOUT LE MONDE.

Tout est rompu, tout est fini,
Non, plus d'hymen, tout est fini.

SAINT-YVES.

Oui, plus d'hymen, tout est fini,
Je dois me retirer d'ici.

(Il sort.)

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENTS, hors SAINT-YVES.

DESTAILLIS.

A la bonne heure ! qu'elle s'éloigne ! Plus de mariage, plus d'alliance avec une telle famille !

VARINVILLE.

Arrêtez, Monsieur ; il y a ici quelque imposture, quelque trahison que je ne puis m'expliquer ; mais je renie la parenté, et cette personne-là n'est point ma tante.

DESTAILLIS.

Elle n'est point votre tante ?

CORINNE.

C'est peut-être son oncle !

TOUS.

Et qui donc est-elle ?

VARINVILLE.

Je n'en sais rien ; je ne comprends rien à sa conduite. Mais cette lettre qu'on vient de me glisser dans la main... cette lettre nous fera connaître...

TOUS.

Lisez vite.

VARINVILLE, jetant les yeux dessus.

Ah ! mon Dieu ! (Aux autres.) Permettez. (Pendant que Varinville lit sa lettre sur le devant de la scène à gauche, Destaillis et les autres sont restés au fond à droite.) (Lisant bas :) « Tu m'as conseillé d'enlever la maîtresse » d'un ami. Cette maîtresse est Nathalie, et cet » ami, c'est toi ; je viens de l'apprendre... Mais » tu me pardonneras, car tu sais qu'en pareil cas » il n'y a que les imbéciles qui se fâchent... »

(Il fait un mouvement.)

TOUS.

Qu'avez-vous ?

VARINVILLE.

Rien, je suis à vous. (Continuant la lecture de sa lettre.) « J'ai suivi tes avis ; suis les miens : fais le » généreux, c'est un beau rôle que je te laisse. » Sinon, je suis là, à côté, je dirai tout ; je par- » lerai du beau Dunois. » (S'arrêtant.) Il suffit.

DESTAILLIS, se levant.

Qu'est-ce donc ?

VARINVILLE.

Une aventure inconcevable. Je disais bien que ce n'était pas ma tante. Il y avait si longtemps que je ne l'avais vue, qu'il était facile de s'y méprendre ; et, prévenu de son arrivée, un ami, un rival s'est présenté à sa place.

DESTAILLIS.

Un rival !

MADEMOISELLE JUDITH.

Qu'est-ce que j'apprends là ?

VARINVILLE.

Ne vous fâchez pas, cela me regarde, (avec emphase) et je les punirai, les ingrats, en m'immolant pour eux, en faisant leur bonheur ; car il aime Nathalie, il en est aimé.

DESTAILLIS.

Sans l'aveu des parents.

VARINVILLE.

Ni celui du futur. Et cet amant préféré, ce rival, cet ami, le voici.

SCÈNE XIX.

LES PRÉCÉDENTS ; SAINT-YVES, en costume de jeune homme.

NATHALIE.

M. de Saint-Yves !

TOUS.

Que vois-je ?

VARINVILLE.

Oui, mes ex-parents, je vous présente M. de Saint-Yves, jeune homme d'une excellente famille, d'une naissance non équivoque, vingt-cinq mille livres de rente, et je renonce en sa faveur à des droits que vous ne refuserez point de lui transmettre. (Bas, à Saint-Yves.) Ma famille est-elle contente ?

SAINT-YVES, bas.

De toi, mon cher, je n'attendais pas moins. (Haut.) Et si M. Destaillis, si ces aimables dames veulent me permettre de réparer ce que ma présentation a eu d'inconvenant, j'espère, quand ils me connaîtront mieux...

DESTAILLIS.

C'était donc une comédie ?

SAINT-YVES.

Vous êtes trop bon de donner ce nom à un petit proverbe sans conséquence.

OSCAR.

Un proverbe ?

VARINVILLE, à Oscar.

Dans le genre des vôtres.

OSCAR.

J'entends... un proverbe de famille.

VAUDEVILLE.

AIR de *Démocrite* (de ROMAGNÉSI).

MADEMOISELLE JUDITH.

On dit, et depuis bien longtemps,
Que les hommes sont tous parents.
A voir leurs débats et leurs guerres,
On ne croirait pas qu'ils sont frères.
Mais un seul point le prouverait:
Dès que parle leur intérêt,
Noble ou vilain, que l'on mendie ou brille,
C'est toujours, toujours de la même famille;
Ils sont tous de la même famille.

DESTAILLIS.

On ne boit jamais à son gré,
Tant l'homme est toujours altéré:
Sans vin l'ouvrier ne peut vivre;
D'or et d'honneurs le grand s'enivre;
Versez du vin, versez de l'or,
Tous les deux vous diront : « Encor. »
Depuis le Louvre, et jusqu'à la Courtille,
C'est toujours, toujours de la même famille;
Ils sont tous de la même famille.

VARINVILLE.

Puissions-nous voir, un beau matin,
Les peuples, se donnant la main,
Ne former qu'une chaîne immense
De Saint-Pétersbourg à Byzance...
Et par un accord général,
Qui gagne même en Portugal,
Et du Portugal jusque dans la Castille,
Ne plus faire tous qu'une même famille,
Ne former qu'une seule famille.

SAINT-YVES.

Dans tout pays, de tout côté,
Que de liens de parenté!
Les guérillas et les corsaires,
Les cosaques, les gens d'affaires,
Les budgets et les percepteurs,
Les conquérants, les fournisseurs.
Que l'un dise : « Prends ! » que l'autre dise : « Pille... »
C'est toujours, toujours de la même famille;
Ils sont tous de la même famille.

NATHALIE.

L'auteur, dans ce moment fatal,
Attend l'arrêt du tribunal.
Rappelez-vous, juges sévères,
Que tous les hommes sont des frères;
Ou du moins, Messieurs, que vos mains
Prouvent ici qu'ils sont cousins.
Entre parents que l'indulgence brille,
Que ce soir, Messieurs, tout se passe en famille,
Que ce soir tout se passe en famille.





LES ACTIONNAIRES,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 22 octobre 1829.

En société avec M. Bayard.

—∞—

Personnages.

PIFFART, spéculateur.
GUSTAVE, son cousin, jeune avocat.
LABOURDINIÈRE, son compère.
M. DE KERNONEK, propriétaire.
ESTELLE, sa fille.
MADAME DESPERRIERS, sa sœur.

TREMBLIN, HARDY, CRIFORT, CLAIRÉNET, DESPERTHES, } actionnaires.
PLUSIEURS ACTIONNAIRES.
DEUX DOMESTIQUES de Piffart.

La scène se passe à Paris, dans l'appartement de Piffart.

Le théâtre représente un appartement richement décoré. Porte au fond. A gauche de l'acteur, et sur le deuxième plan, la porte du cabinet de Piffart. Du même côté, et sur le devant, une table couverte de cartons et de papiers.

SCÈNE PREMIÈRE.

PIFFART, un carnet à la main, assis auprès de la table.

Passif, soixante mille francs; actif, rien. — Frais premiers de l'entreprise, deux cent quarante mille francs; total : trois cent mille francs. — Qui de rien paye cent mille écus, reste... C'est bien; l'opération est bonne. Quoi qu'il arrive, mon capital est le même, et je retombe toujours sur mes pieds.

AIR : *On dit que je suis sans malice.*

Je n'ai plus rien, mon coffre est vide...
Loin qu'un tel aspect m'intimide,
Pour s'enrichir nul n'est, je croi,
En meilleure passe que moi.
La fortune est une infidèle;
Et pour atteindre cette belle...
Si courir est le bon moyen,
On court bien mieux quand on n'a rien.

(Un domestique en riche livrée entre.)

Qu'est-ce?

LE DOMESTIQUE.

M. Gustave de Rennes.

PIFFART.

Qu'il entre.

(Le domestique introduit Gustave, et sort.)

SCÈNE II.

GUSTAVE, PIFFART.

PIFFART.

C'est Gustave, mon cousin.

GUSTAVE.

Mon cher Piffart, tu me reconnais?

PIFFART.

Comment te trouves-tu à Paris?

GUSTAVE.

Je suis arrivé hier de Rennes.

PIFFART.

Notre pays.

« A tous les cœurs bien nés..... »

La plus vilaine ville que je connaisse... Et nos chers compatriotes, têtus, querelleurs, mauvaises langues. C'est égal, le souvenir de la patrie... Je vois que tu as fait comme moi, tu n'as pas pu y rester.

GUSTAVE.

Je viens pour affaires.

PIFFART.

Et ta première visite est pour ta famille.

GUSTAVE.

Non vraiment; j'ignorais ton adresse, que je



comptais demander ce matin à ton ancienne administration, et c'est par erreur que je t'embrasse.

PIFFART.

O nature!... N'importe.

GUSTAVE.

Je devrais être ici depuis huit jours; mais j'ai été arrêté à Angers, ce qui me contrarie; car chargé par M. de Kernonek, un client à moi, de remettre une lettre à sa sœur, madame Desperriers, place Vendôme...

PIFFART.

C'est ma propriétaire, celle qui m'a cédé son appartement, et qui habite maintenant le second.

GUSTAVE.

Superbe vestibule, escalier magnifique. Je monte au premier, je sonne, et je me crois chez un ministre; on me dit que je suis chez M. Piffart. — M. Piffart de Rennes? — Oui, Monsieur. — Qui l'année dernière était commis aux douanes, à cinquante louis? — Oui, Monsieur. — C'est mon cousin. Et dis-moi, comment cela t'est-il arrivé?

PIFFART.

Un matin, en lisant le journal, une idée heureuse... Sans rien avoir, j'ai réuni quelques centaines de mille francs, l'argent des autres; et, comme cela se pratique, il m'en est resté quelque chose.

GUSTAVE.

Je t'en fais compliment; et pour un Crésus tel que toi, ce que je t'apporte va te paraître bien misérable.

PIFFART.

Qu'est-ce donc?

GUSTAVE.

Ce que tu m'as prêté si généreusement il y a trois ans, en quittant le pays, ces six mille francs.

PIFFART, avec joie.

Six mille francs! ma foi, cousin, je les avais oubliés. (A part.) Et ils viendront à point. (Haut.) A moins que cela ne te gêne.

GUSTAVE.

Non, mon ami. Je suis avocat; je commence à plaider. Pendant ces trois années j'ai travaillé jour et nuit pour acquitter cette dette. Depuis, j'ai fait un petit héritage, une dizaine de mille francs, que prudemment je viens placer à Paris, sur le grand livre.

PIFFART.

Vraiment! Te voilà donc à la tête de cinq cents livres de rente.

GUSTAVE.

Eh! mon Dieu! cousin, je n'ai pas d'ambition; aussi, je te jure bien que si ce n'était que cela, je me trouverais trop heureux; mais il s'en faut.

PIFFART.

Que veux-tu dire?

GUSTAVE.

Que le découragement s'est emparé de moi, et que la vie m'est insupportable.

PIFFART.

A ton âge! à vingt-cinq ans! Est-ce que par hasard tu serais amoureux?

GUSTAVE.

Justement; et de la plus riche héritière de Bretagne.

PIFFART.

Rien que cela?

GUSTAVE.

La fille de M. de Kernonek, que pendant deux ans, à Rennes, j'ai vue presque tous les jours; car, grâce au ciel, son père avait des procès; mais, par malheur, je les ai tous gagnés. Depuis un mois Estelle est ici à Paris, chez madame Desperriers, sa tante. Son père doit venir la rejoindre pour l'établir, pour la marier, que sais-je? à quelque banquier, quelque grand capitaliste; car, plus il est riche, plus il veut le devenir.

PIFFART.

C'est toujours comme cela.

GUSTAVE.

Ils sont tous de même; aussi, j'ai pris la richesse en haine; je la déteste.

PIFFART.

Serment d'amoureux.

AIR : *J'en guette un petit de mon âge.*

Au lieu d'accuser la richesse,
Tâche, mon cher, de la mettre en défaut.
Pour cela, poursuis-la sans cesse,
Sois courageux, entêté, s'il le faut.
La fortune qu'on sollicite
Est souvent comme la beauté,
Qui donne à l'importunité
Ce qu'elle refuse au mérite.

GUSTAVE.

Pour l'importuner, encore faut-il la rencontrer; et le moyen?

PIFFART.

Ne suis-je pas là?

GUSTAVE.

Il serait vrai! tu voudrais bien me guider, te charger de mon sort?

PIFFART.

Qui servirait-on, si ce n'est sa famille? et toi, cousin, qui étais jadis mon ami, mon camarade.

GUSTAVE, lui prenant la main.

Tu es donc toujours comme autrefois? je craignais que la fortune ne t'eût changé. Eh bien! mon ami, si tu peux m'avancer de quoi m'établir, de quoi acheter une charge honorable; deux cent mille francs.

PIFFART.

N'est-ce que cela? une misère! tu les auras.

GUSTAVE.

Quoi! tu pourrais me les prêter!

PIFFART.

Je ne dis pas cela; car avec toi je puis parler à cœur ouvert. J'ai dans ce moment des millions en perspective; mais pour de l'argent en secrétaire, excepté les six mille francs que tu m'apportes là, je ne crois pas qu'il y ait d'autres capitaux dans la maison.

GUSTAVE.

Mais ce logement magnifique, ce superbe mobilier?...

PIFFART.

Tout cela se doit, mon ami. Tous les gens d'affaires commencent par là. Il n'y a pas d'autre moyen d'attirer la confiance; elle ne monterait jamais à un cinquième étage; mais elle fait volontiers antichambre au premier; et voilà où j'en suis. Je me suis lancé, il y a six mois, dans une entreprise audacieuse que j'ai conçue et exécutée avec mon imagination, mon activité, et les capitaux de mes amis. J'ai doublé leurs fonds, et gagné pour ma part soixante mille francs.

GUSTAVE.

Soixante mille francs!

PIFFART.

Tout autant; aussi je mène à Paris un train de prince: hôtel place Vendôme, huit chevaux dans mon écurie, vingt amis dans ma salle à manger, loge à l'Opéra, et tout ce qui s'ensuit. J'étais adoré, mon cher; c'était fort amusant. Par malheur, je me suis aperçu, il y a quelques jours, que j'en étais à mon dernier billet de mille francs.

GUSTAVE.

Mais comment vas-tu faire à présent?

PIFFART.

Le tout est de recommencer sur nouveaux frais, et j'ai prévenu par-dessous main mes capitalistes, mes bailleurs de fonds, que je méditais une opération bien plus brillante encore que la première, opération qui exigeait le plus grand secret, et où je n'admettrais que mes amis intimes. Aussitôt tout le monde arrive, rien ne donne confiance comme un premier succès; et j'ai déjà plus de demandes qu'il ne m'en faut. Eh bien! mon ami, mon cher Gustave, je te donne une part dans l'entreprise; je t'y associe.

GUSTAVE.

Moi, qui n'ai rien?

PIFFART.

Tu y mettras toujours autant de fonds que moi, et pour te donner un titre brillant et solide, l'administration, réunie en ma personne, te nomme caissier.

GUSTAVE.

Moi! et comment remplir de telles fonctions?

PIFFART.

Ce n'est pas difficile, dans ce moment surtout, tu n'as rien à faire... mais bientôt, je l'espère.

GUSTAVE.

C'est donc une opération?...

PIFFART.

Superbe; elles le sont toutes.

GUSTAVE.

Et quelle est-elle?

PIFFART, *avec embarras.*

Mon opération?...

GUSTAVE.

Oui.

UN DOMESTIQUE, *annonçant.*

Madame Desperriers et mademoiselle Estelle.

GUSTAVE.

Qu'entends-je! c'est elle.

PIFFART.

Eh bien! qu'as-tu donc?

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, MADAME DESPERRIERS, ESTELLE.

PIFFART.

Mes belles et aimables voisines, qui me procure une pareille visite?... André, des siéges.

MADAME DESPERRIERS.

Non, je ne m'assois pas; mes chevaux sont mis, nous allons sortir. Quand on fait ses affaires soi-même, et qu'on est lancé dans vingt entreprises... Je n'ai qu'un mot à vous dire; et c'est pour cela qu'en descendant j'ai voulu...

ESTELLE, *levant les yeux, et apercevant Gustave qui la salue.*

Ah! mon Dieu!

MADAME DESPERRIERS, *l'apercevant aussi.*

Monsieur Gustave, ce jeune avocat de Rennes que j'ai eu l'honneur d'y voir l'année dernière. Comment vous trouvez-vous en ce pays? comment se porte mon frère? nous arrive-t-il bientôt?

ESTELLE.

Nous apportez-vous de ses nouvelles?

GUSTAVE.

Oui, Mademoiselle, oui, Madame; j'allais me présenter chez vous; mais retenu ici par un ami...

PIFFART.

Par un parent.

MADAME DESPERRIERS.

Monsieur est votre parent? Je ne croyais pas que sa famille fût aussi riche.

ESTELLE, *avec joie.*

Ni moi non plus.

GUSTAVE.

Mais vous sortiez, je ne veux point vous retenir. Voici une lettre dont j'étais chargé, et qui vous serait parvenue huit jours plus tôt...

PIFFART.

Si on l'avait mise à la poste. C'est toujours comme cela; c'est l'avantage des occasions et des exprès.

MADAME DESPERRIERS, qui pendant ce temps a lu la lettre.

Ton père m'écrit, il y a huit jours, qu'il sera à Paris à la fin de la semaine.

ESTELLE.

Vraiment!

MADAME DESPERRIERS.

Et qu'il vient décidément s'y établir.

ESTELLE.

Ah! mon Dieu!

MADAME DESPERRIERS.

J'en étais sûre, quelle folie! Lui, un campagnard, abandonner sa terre, son château; une exploitation magnifique qu'il veut vendre, pour faire comme moi, pour briller ici, pour m'y éclipser. Mon frère a toujours été jaloux de moi.

ESTELLE.

Ah! ma tante, quelle idée!

MADAME DESPERRIERS.

Oui, ma chère enfant, c'est là son véritable motif; ton mariage n'est que le prétexte.

GUSTAVE, troublé.

Un mariage!

MADAME DESPERRIERS.

Oui, il va falloir l'établir. Mais je me flatte qu'on me consultera; car une tante à succession a voix délibérative. (Regardant la montre qu'elle porte à son cou.) Ah! mon Dieu! une heure: il faut que je me rende chez mon homme d'affaires, chez mon agent de change. On nous promet une baisse pour aujourd'hui; je veux en profiter. (Elle fait un pas pour sortir; mais elle revient, et s'adressant à Piffart qui passe auprès d'elle.) Et le but de ma visite, j'oubliais... l'appartement du rez-de-chaussée est vacant ces jours-ci; et comme vous vous plaigniez dernièrement de n'avoir point de place pour les bureaux que vous voulez créer...

PIFFART.

Il est vrai, et j'accepte avec grand plaisir... combien?

MADAME DESPERRIERS.

Air du vaudeville *du Printemps*.

Mais je le louais, tout compris,
Douze mille francs par année.

PIFFART.

C'est bien... peu m'importe le prix,
C'est une affaire terminée.

MADAME DESPERRIERS.

Les six mois d'avance, en entrant.
C'est l'usage.

PIFFART.

Il est des plus sages.

MADAME DESPERRIERS.

Non pas que je tienne à l'argent.

PIFFART.

Mais madame tient aux usages.

Vous dites: six mois d'avance; c'est six mille francs; mon caissier va vous les donner. Gustave, payez madame.

MADAME DESPERRIERS.

Comment, monsieur est votre caissier?

PIFFART.

Mieux que cela, un de mes associés dans ma nouvelle opération.

ESTELLE.

Il serait possible!

MADAME DESPERRIERS.

M. Gustave que je connais si sage, si prudent, qui même dans les affaires de mon frère n'osait rien risquer. Il faut donc que l'entreprise offre des avantages si évidents...

PIFFART.

J'ose m'en flatter.

MADAME DESPERRIERS.

Et j'ai, à ce sujet, des reproches à vous faire. Vous savez que j'ai des fonds, des capitaux que je fais valoir: et vous ne me dites rien; vous êtes d'une discrétion...

PIFFART.

Nécessaire au succès: et puis l'affaire peut offrir des chances.

MADAME DESPERRIERS.

Aucune, j'en suis sûre, et ce sera comme votre dernière, tout bénéfice.

PIFFART.

Je le crois; aussi je veux bien m'y exposer; mais exposer les autres! à moins que ce ne soit des amis intimes; et puis toutes nos actions, qui n'étaient que de deux mille francs, sont déjà retenues.

MADAME DESPERRIERS.

Sont-elles livrées?

PIFFART.

Pas encore, puisque l'assemblée préparatoire n'a pas même eu lieu.

MADAME DESPERRIERS.

Eh bien! il m'en faut; j'en veux, je l'exige, dussiez-vous m'en donner des vôtres! sinon, nous nous fâcherons; j'en prends vingt-cinq. D'autres les ont retenues, moi je les paye. Monsieur, votre caissier peut garder les deux mille écus. (En ce moment Gustave passe auprès d'Estelle et se trouve placé entre elle et Piffart.) Et dans une heure vous aurez le surplus, les quarante-quatre mille francs qui restent, et que je vais dire à mon agent de change de vous envoyer.

PIFFART.

Si vous le voulez absolument, je vais préparer la quittance.

MADAME DESPERRIERS.

A la bonne heure.

PIFFART.

Et, à votre retour, nous causerons de l'affaire avec nos actionnaires.

MADAME DESPERRIERS.

Adieu, Monsieur; adieu, mon cher caissier.

AIR de la valse de *Robin des bois.*

Souvent nous nous verrons, j'espère.

PIFFART.

Toujours, car il loge avec moi.

ESTELLE.

Monsieur est aussi locataire?

PIFFART.

Il le faut bien; par son emploi,
C'est trop juste.

GUSTAVE.

J'y crois à peine.

PIFFART.

Parfois un caissier peut partir
Au moment où sa caisse est pleine,
Jamais quand elle va s'emplir.

ENSEMBLE.

PIFFART.

Souvent vous le verrez, j'espère,
Dès ce jour il loge avec moi;
Oui, près de votre locataire
Il est fixé par son emploi.

GUSTAVE.

Souvent je vous verrai, j'espère.
Madame, quel bonheur pour moi
Que près de votre locataire
Je sois fixé par mon emploi!...

MADAME DESPERRIERS, ESTELLE.

Souvent nous nous verrons, j'espère,
Puisque dès aujourd'hui je voi
Que près de notre locataire
Vous allez remplir un emploi.

(Piffart donne la main à madame Desperriers, Gustave à Estelle, et ils les reconduisent jusqu'à la porte.)

SCÈNE IV.

GUSTAVE, PIFFART.

GUSTAVE.

Je n'en reviens pas; je suis encore tout étourdi, et je ne sais seulement pas où nous allons.

PIFFART.

C'est que tu n'as ni l'habitude ni le génie des affaires. Voilà comme on les mène. Cette fois cependant cela va plus vite que je n'aurais voulu; car je n'étais pas encore en mesure; mais n'importe, le sort en est jeté, ce n'est pas moi qui reculerai.

GUSTAVE.

Moi, ton caissier! moi, demeurer ici, sous le même toit qu'Estelle! je crains que ce ne soit un rêve. Dis-moi donc, si tu as assez de confiance en moi, quelle est cette nouvelle conception de ton génie! cette bienheureuse spéculation qui doit faire ta fortune et la mienne!

PIFFART, regardant autour de lui.

Personne ne peut nous entendre. Je t'avouerai franchement que c'est là mon seul embarras; je ne sais pas encore quelle entreprise j'entreprendrai.

GUSTAVE.

Il serait possible!

PIFFART.

Je cherche depuis huit jours; je n'ai encore rien de décidé, rien d'arrêté; il est si difficile de trouver du neuf!

GUSTAVE.

Tu as perdu la tête.

PIFFART.

Non, vraiment.

GUSTAVE.

Comment s'associer à une entreprise qu'on ne connaît point?

PIFFART.

On la connaîtra, dès que je l'aurai trouvée. Je ne force personne; je joue les cartes sur table; et puisqu'il faut ici te faire ton éducation financière, apprends que toutes les opérations du monde se réduisent à deux mots : *acheter* et *vendre.* Vous achetez bon marché, vous vendez très-cher, voilà le secret du commerce.

GUSTAVE.

Et payer?

PIFFART.

Payer! si tu t'inquiètes de cela, tu ne feras jamais rien; le génie crée, invente; mais il ne paye pas, cela ne le regarde pas, il y a des gens pour cela.

GUSTAVE.

Et qui donc?

PIFFART.

Des contribuables... Matière imposable et corvéable à volonté, et que de nos jours on appelle *actionnaires.*

GUSTAVE.

Que dis-tu?

PIFFART.

Sans avoir un écu j'achète demain un terrain, un théâtre, une rue, un passage, tout un quartier. Il s'agit de payer, tu emprunterais, toi?

GUSTAVE.

Sans doute.

PIFFART.

Erreur; tu demanderais de l'argent, personne ne t'en donnerait; tu crées des actions, et de tous les coins de Paris on accourt, on se dispute, on se les arrache, on t'offre de l'or, on te presse d'accepter; ne l'as-tu pas vu tout à l'heure encore?

GUSTAVE.

Quoi! exposer leur fortune sans d'autres motifs, sans raison!

PIFFART.

Y a-t-il de la raison autour d'une table de jeu? et cependant on y court.

GUSTAVE.

Mais toi qui parles, ne t'exposes-tu pas au même danger? ne peux-tu pas comme eux être victime?

PIFFART.

Sans contredit...

AIR : *A soixante ans.*

En s'élevant, je sais qu'on dégringole.
La roche Tarpéienne, hélas!
Est, on l'a dit, bien près du Capitole.
Un tel danger ne m'arrêtera pas.
Que terre à terre un commençant culbute,
Chacun insulte à son obscur malheur;
Moi, je saurai tomber avec honneur.
Si dans Paris on estime la chute,
C'est en raison de la hauteur.

Car vois-tu, mon ami Gustave, on s'habitue bien vite à l'opulence, et maintenant que depuis quelques mois j'ai essayé de la fortune, je ne saurais plus être pauvre. J'aime l'argent, il m'en faut, j'en veux, non pour thésauriser, mais pour le semer, pour le dépenser. Sans cela autant ne pas vivre. Aussi, j'y suis décidé. Je parviendrai, j'en ai le pressentiment. Cet or que l'on me confie doublera entre mes mains; je ferai leur fortune et la mienne.

GUSTAVE.

Et si tu perds tout?

PIFFART, souriant.

Crois-tu que je n'y aie pas pensé, et que je n'aie pas calculé cette chance-là?

GUSTAVE.

Eh bien! qu'est-ce que tu feras?

PIFFART.

Je me brûlerai la cervelle, et nos actionnaires n'auront rien à dire. J'y aurai perdu, pas grand'-chose, il est vrai; mais enfin autant qu'eux. Du reste, cousin, je n'entends pas t'entraîner dans ma ruine. Je t'associe à ma fortune, s'il y en a; mais je me réserve les dangers; et quoi qu'il arrive, tu ne risques rien, que de t'enrichir.

GUSTAVE.

Je ne veux point d'un pareil partage.

PIFFART.

Aimes-tu mieux végéter toute la vie? perdre ta maîtresse, la voir au pouvoir d'un autre?

GUSTAVE.

Plutôt mourir.

PIFFART.

Eh bien! alors, n'abandonne point un parent qui t'aime, qui veut faire ton bonheur, et à qui tu peux rendre service.

GUSTAVE.

Que dis-tu?

PIFFART.

Eh! sans doute, un caissier honnête homme n'est pas déjà si commun; je comptais sur toi pour veiller à mes intérêts, pour les défendre, pour m'aider de tes conseils; mais le péril t'effraye; tu refuses.

GUSTAVE.

Jamais.

AIR de *Lantara.*

Ami, ce mot seul me décide,
Tout ce que j'ai, je le livre en tes mains.
Je suis tes pas... deviens mon guide,
Je m'abandonne à tes destins.

PIFFART.

Je te réponds d'avance des destins.
Vers la fortune avec toi je m'élance;
Toujours unis, dans nos efforts heureux,
Nous saurons bien emporter la balance:
On pèse double alors que l'on est deux.

Mais je ne souffrirai pas que tu exposes ton avoir.

GUSTAVE.

Je le veux.

PIFFART.

Et moi, je ne le veux pas; tu es un ami, tu n'es pas un actionnaire... Silence! on vient.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, LABOURDINIÈRE.

LABOURDINIÈRE.

Tout va bien, mon cher patron, et je vous annonce de bonnes nouvelles; mais pardon, vous êtes en affaires.

(Il se retire à l'écart.)

GUSTAVE, à demi-voix.

Quel est ce monsieur?

PIFFART, de même, le prenant à l'écart.

Un courtier d'affaires que je mets toujours en avant; un coureur, un compère; il y en a en finances comme en toute autre chose; actif, dévoué, prêt à tout; car il n'a rien et me croit très-riche; du reste un homme dans mon genre, un homme d'esprit; mais d'un esprit secondaire.

GUSTAVE.

Je comprends.

PIFFART.

Approchez, mon cher Labourdinière; vous pouvez parler sans crainte devant M. Gustave. (A demi-voix.) Un grand capitaliste, qui est mon ami, mon caissier, et mon associé.

LABOURDINIÈRE, saluant, et d'un ton caressant.

Monsieur, je vous fais compliment. Depuis que je suis dans les affaires, je ne crois pas en avoir vu dont les chances fussent plus évidemment productives, dont les chances...

PIFFART, l'interrompant.

C'est bien, c'est bien, gardez cela pour d'autres, il sait ce qui en est.

LABOURDINIÈRE, changeant de ton.

C'est différent; j'ai vu tout notre monde; et d'après les bruits habilement répandus dans le public : « qu'il se prépare en secret une opération » magnifique, une opération étourdissante, peut- » être même un emprunt, » ils veulent tous souscrire; moi, je réponds les choses d'usage : « Il n'y a plus d'actions; c'est bien difficile. »

PIFFART.

C'est ce qu'il faut dire.

LABOURDINIÈRE.

Mais vu qu'ils m'offrent un droit de courtage honorable, j'ai déjà promis à chacun d'eux en particulier les vingt-cinq dernières qui restaient, et j'en ai placé ainsi trois cents dont voici les acquéreurs. (Il donne un papier à Piffart.) Mais je vous préviens que les principaux d'entre eux veulent, avant de livrer leurs fonds, causer avec vous de l'affaire, et examiner les chances.

GUSTAVE.

C'est trop juste.

LABOURDINIÈRE.

Et je leur ai donné rendez-vous aujourd'hui, ici, à trois heures.

PIFFART.

Diable! il n'y a pas de temps à perdre; il faut prendre un parti. Voyons, mes amis, qu'allons-nous leur proposer, et à quelle entreprise nous arrêtons-nous définitivement? (A Gustave.) En as-tu une?

GUSTAVE.

Et où veux-tu que je l'aie trouvée?

LABOURDINIÈRE.

Avec des capitaux comme les vôtres, Messieurs, on n'a que l'embarras du choix. Cette entreprise hydraulique dont vous me parliez hier, pour faire arriver de l'eau dans toutes les maisons de Paris?

PIFFART.

Détestable! c'est utile, et voilà tout; les frais prélevés, il y a tout au plus cent mille francs à gagner; cela n'en vaut pas la peine.

LABOURDINIÈRE.

Il est vrai, nous ne ferions là que de l'eau claire. Un projet tout opposé... Si nous nous lancions dans les boues de Paris?

PIFFART.

Dans la boue, il y a tant de concurrence; nous ne nous en retirerions pas, et je veux aller vite, dussions-nous verser.

LABOURDINIÈRE.

J'ai votre affaire.

AIR du *Petit Marmot*.

De peur de concurrence,
Sur la place je lance
Un *Omnibus* immense
Où l'on tiendra cinq cents.

PIFFART, riant.

D'honneur, rien ne lui coûte,
Et pour le mettre en route
Est-il moyen?

GUSTAVE.

Sans doute,
Avec des éléphants.
Attelage commode!

LABOURDINIÈRE.

Et puis c'est à la mode.

GUSTAVE.

Pour remplir à la ronde
Voiture aussi profonde,
Il faudrait trop de gens.

LABOURDINIÈRE.

Dans Paris, en tout temps,
On trouve du monde
A mettre dedans.

Et si cette matière-là ne vous plaît pas, j'en ai une autre. Si nous achetions tous les théâtres de Paris; ils ont tous mis un écriteau : Public à vendre ou à louer, pour le terme prochain, y compris les acteurs, les machines et l'administration. On entrera en jouissance quand on pourra.

PIFFART.

Eh! non, non, cent fois non; nos actionnaires ne se payeront pas en chansons; et je voudrais au moins quelque chose qui eût le sens commun. Il y a, autour de Paris, des terrains immenses, et presque stériles, qu'on aurait à si bon compte.

LABOURDINIÈRE.

La plaine des Sablons, par exemple.

PIFFART, rêvant.

Sans doute, si l'on pouvait y créer...

GUSTAVE.

Des villages?

LABOURDINIÈRE.

Détestable; il y en a déjà, autour de Paris, une vingtaine qui ne font rien, et qui se ruinent à attendre des villageois.

PIFFART.

Non, point cela; mais des prairies magnifiques, des tapis de verdure qui s'étendraient jusqu'aux bords de la Seine; cela vaudrait bien mieux.

GUSTAVE.

Certainement. Mais le moyen de changer la plaine des Sablons en herbages de la Normandie.

PIFFART, vivement.

Le moyen! je le tiens; un moyen neuf, original, qu'on n'a pas encore employé, qu'on connaît à peine, et qui, par cela même, leur paraîtra admirable; un moyen, en un mot, où ils ne verront que du feu.

GUSTAVE.

Et quel est-il donc?

PIFFART.

Les puits artésiens. J'en établis une trentaine à six mille francs, j'inonde la plaine, j'établis des

digues, des canaux, et je transporte la Hollande aux portes de Paris.

LABOURDINIÈRE.

Superbe! admirable! il a le génie des affaires.

PIFFART, s'échauffant.

Quels gras pâturages! quels immenses troupeaux!

LABOURDINIÈRE.

Je les entends d'ici avec leurs clochettes.

PIFFART, s'animant toujours.

Nous construisons des étables; nous établissons des laiteries; nous gagnons cent pour cent sur les bestiaux, dont nous approvisionnons la capitale.

LABOURDINIÈRE.

Nous avons le monopole du bifteck et des côtelettes. Nous fournissons Paris de rosbif et de lait, du lait délicieux.

PIFFART.

Dont nous pouvons toujours augmenter le produit.

LABOURDINIÈRE.

Grâce aux puits artésiens.

PIFFART.

Voilà notre affaire.

LABOURDINIÈRE.

Nous la tenons.

PIFFART.

Et nous sommes sauvés. Viennent, maintenant, MM. les actionnaires, nous les attendons de pied ferme.

GUSTAVE.

Un instant, votre imagination va si vite, que j'ai peine à vous suivre, et je n'y connais rien.

PIFFART.

C'est ce qu'il faut; vite le prospectus, et l'acte de société... Mettez-vous là, Labourdinière, (Labourdinière s'assied devant la table et se dispose à écrire) et écrivez, en grosses lettres: « Entreprise générale des prairies et herbages de la plaine des » Sablons, par le moyen des puits artésiens. »

GUSTAVE.

Mais, mon ami...

PIFFART.

Laisse-nous donc, tu n'entends rien à ça.

LABOURDINIÈRE.

C'est fait.

PIFFART.

« Titre premier. — Chapitre premier. — De » l'administration. — Ne voulant point grever la » société d'une foule d'employés inutiles, l'admi- » nistration se composera seulement d'un direc- » teur-gérant, d'un caissier, d'un secrétaire, et » de dix employés. »

LABOURDINIÈRE.

C'est le strict nécessaire.

PIFFART.

« Chapitre deux. Le directeur-gérant... » c'est moi... « aura 30,000 francs d'appointements, » payables par douzième de mois en mois. »

LABOURDINIÈRE.

C'est bien.

GUSTAVE.

Et qui les payera?

PIFFART.

Les actionnaires. Dès qu'il y a société, la société paye. (Continuant à dicter.) « Le caissier... » (à Gustave) c'est toi... « aura 15,000 francs paya- » bles comme il est dit. »

GUSTAVE.

AIR *des Scythes.*

Y pensez-vous?

PIFFART.

C'est l'usage et la forme.
Et c'est toujours de même en pareil cas.

GUSTAVE, à Piffart.

Mais songe donc, mon ami, c'est énorme.

PIFFART.

Cela, mon cher, ne te regarde pas.
La compagnie estimable et prospère,
Sur qui ton cœur semble s'apitoyer,
N'a-t-elle pas sa caisse?... pourquoi faire?

GUSTAVE.

Pour recevoir.

PIFFART.

Eh! du tout... pour payer.

Tu n'es pas encore au fait; laisse-nous tranquilles. (Continuant à dicter.) « Les dix employés, » qui feront toute la besogne, auront 1,200 francs » chacun. »

LABOURDINIÈRE.

C'est beaucoup.

GUSTAVE.

C'est bien peu.

PIFFART, gravement.

Mon ami, il faut de l'économie, surtout dans les commencements.

LABOURDINIÈRE.

Quel administrateur! (A Piffart.) Mais vous oubliez le secrétaire.

PIFFART.

C'est juste. (Dictant.) « Le secrétaire... »

LABOURDINIÈRE, à part.

C'est moi.

PIFFART.

« N'aura rien. »

LABOURDINIÈRE.

Comment? rien!

PIFFART.

« Il sera choisi parmi les actionnaires et renou- » velé à chaque séance; il tiendra la plume, et » dressera procès-verbal de tout, pour que la » société soit bien au fait, et sache la première » comment son argent se dépense. »

LABOURDINIÈRE.

Il est impossible de rien voir de plus loyal; mais moi, monsieur Piffart?

PIFFART.

Plus tard, on songera à vous. (Continuant.) « Titre deux. — Du fonds social. — Le fonds » social se compose de trois millions. »

GUSTAVE.

Trois millions!

PIFFART.

Oui, mon ami; tout autant.

GUSTAVE.

Et qui les fournira?

PIFFART.

Belle demande! les actionnaires; c'est leur état; c'est pour cela qu'on les appelle.

LABOURDINIÈRE.

Sans cela on se passerait d'eux.

PIFFART, dictant.

« Il sera créé quinze cents actions de deux » mille francs chacune, » (à Labourdinière) que vous diviserez selon l'usage: mille actions réelles, cinq cents *fictives* ou *rémunératoires*.

LABOURDINIÈRE.

Oui, Monsieur.

PIFFART.

« Sur ces dernières, trois cents que la société » abandonne au directeur-gérant, et deux cents » au caissier. »

GUSTAVE.

Et à quel titre?

PIFFART.

C'est l'usage, ce n'est pas la société qui te les donne, c'est moi, moi qui dirige, qui mène tout, qui réponds de tout... L'actionnaire paye, il est vrai, c'est le plus beau de ses droits; mais il ne peut perdre que ce qu'il a : moi je peux perdre ce que je n'ai pas; c'est bien différent, et on me doit pour cela une récompense; c'est l'usage.

GUSTAVE.

Qui diable s'y reconnaîtrait?... (Vivement.) Ah! mon Dieu!

PIFFART.

Qu'as-tu donc?

GUSTAVE, à demi-voix et pendant que Labourdinière écrit toujours.

Voilà toute ton affaire basée sur les puits artésiens.

PIFFART.

Idée profonde, s'il en fut jamais. Vois la gare de Saint-Ouen; je me mets en rapport avec les inventeurs, des gens du plus grand mérite, qui découvrent de l'eau partout.

GUSTAVE.

Excepté où il n'y en a point; et s'ils déclarent qu'on ne peut point établir de puits artésiens dans la plaine des Sablons?

PIFFART.

C'est, ma foi, vrai. Ah! mon Dieu! tais-toi! J'ai tant de choses dans la tête que je n'avais pas pensé à celle-là. Va les consulter, informe-toi, examine, et rends-moi réponse avant l'assemblée. Je rentre dans mon cabinet, où j'achèverai de rédiger l'acte de société.

(Il s'approche de la table, Labourdinière lui remet les papiers qu'il vient d'écrire.)

LABOURDINIÈRE.

Et moi, Monsieur, vous n'avez pas fini ce qui me regarde.

PIFFART.

C'est vrai. Pour vous récompenser de vos soins, sur les trois cents actions qui me reviennent, il y en a vingt que je vous abandonne.

LABOURDINIÈRE.

Ah! Monsieur!

PIFFART.

Mais elles ne vous seront délivrées que quand toutes les autres seront prises et placées : seul moyen de vous intéresser au succès de l'affaire.

LABOURDINIÈRE.

Ce diable de M. Piffart entend joliment la sienne.

GUSTAVE.

AIR *des Gascons.*

Je pars, je m'informe et reviens,
Ami fidèle,
Crois à mon zèle.
A l'instant même je reviens.
Tous tes intérêts sont les miens.
Sur ces puits, sans être abusé,
Je vais connaître tout à l'heure
La vérité.

PIFFART.

C'est bien aisé,
Car on prétend qu'elle y demeure.
C'est en un puits qu'elle demeure.

ENSEMBLE.

GUSTAVE.

Je pars, je m'informe, et reviens,
Ami fidèle,
Crois à mon zèle.
A l'instant même je reviens.
Tous tes intérêts sont les miens.

PIFFART.

Pour t'informer, pars et reviens,
Et que ton zèle
Me soit fidèle;
Pour t'informer, pars et reviens,
Tous nos intérêts sont les tiens.

LABOURDINIÈRE.

Du courage, tout ira bien;
Grâce à mon zèle,
Toujours fidèle.
Du courage, tout ira bien,
Et votre intérêt est le mien.

(Piffart sort par la porte à droite, et Gustave par le fond.)

SCÈNE VI.

LABOURDINIÈRE, *seul.*

Homme de tête, homme capable; cela se conçoit! il est si riche. Moi qui n'ai rien, je ne peux avoir du génie qu'à la suite ; mais patience, mon tour viendra. Il s'agit seulement d'avoir le pied dans l'étrier, c'est-à-dire de pousser, par tous les moyens possibles, à la vente de nos actions... Qui vient là ?

SCÈNE VII.

LABOURDINIÈRE, DE KERNONEK.

LABOURDINIÈRE.

Que demande Monsieur ?

DE KERNONEK.

Qui je demande ? la maîtresse de la maison, ma sœur, madame Desperriers.

LABOURDINIÈRE.

Monsieur est le frère de la propriétaire, madame Desperriers, cette aimable capitaliste, que j'ai rencontrée tout à l'heure en venant.

DE KERNONEK.

Elle est sortie ?

LABOURDINIÈRE.

Elle était dans sa voiture avec une jeune personne.

DE KERNONEK.

Ma fille; il n'y aura personne à mon arrivée; comme c'est aimable ? (*s'asseyant.*) Allons, j'attendrai.

LABOURDINIÈRE.

Comme vous voudrez... mais je dois vous prévenir que madame Desperriers ne demeure plus ici. (*De Kernonek, qui s'était assis, se lève.*) Elle a pris l'appartement du second, et a cédé le premier à M. Piffart, le célèbre M. Piffart, que vous connaissez sans doute.

DE KERNONEK.

Non, Monsieur, je viens de la Bretagne.

LABOURDINIÈRE.

C'est donc cela.

DE KERNONEK.

Est-ce que ma sœur aurait diminué de son train de maison ?

LABOURDINIÈRE.

Non, Monsieur, au contraire, lancée comme elle l'est dans les plus brillantes opérations...

DE KERNONEK.

Elle est heureuse! tout lui réussit. J'ai peut-être le double de sa fortune... eh bien! ma sœur a trouvé le moyen de m'éclipser, de briller à Paris, tandis que je végète en province.

LABOURDINIÈRE.

Végéter! vous êtes bien modeste.

DE KERNONEK.

C'est le mot; qui est-ce qui sait que M. de Kernonek est propriétaire de six mille arpents de bois en Bretagne ? personne, excepté le percepteur des contributions, qui encore n'a pas plus d'égards pour moi que pour un membre du petit collége.

LABOURDINIÈRE.

Il serait vrai !

DE KERNONEK.

C'est comme je vous le dis, c'est une horreur; aussi, je ne peux pas rester au pays. Il faut que je vende mes propriétés, si je peux en venir à bout, et que je trouve ici quelque moyen d'employer honorablement mes capitaux...

LABOURDINIÈRE.

Il y a tant d'occasions...

DE KERNONEK.

Lesquelles ?

LABOURDINIÈRE.

Tenez, sans aller plus loin, ce M. Piffart, dont je vous parlais tout à l'heure, et qui jouit d'une renommée européenne; il était comme vous, il avait des fonds, de la fortune, et par-dessus le marché, il voulait de la gloire, de la considération. Il a attaché son nom à quelques entreprises colossales; une, entre autres, qu'il commence en ce moment, et où n'est pas admis qui veut.

DE KERNONEK.

Et laquelle ?

LABOURDINIÈRE.

Ce n'est pas mon affaire; cela ne me regarde pas; mais d'après ce que j'ai entendu dire, cela va faire un bruit dans Paris, sans compter que lui et les principaux actionnaires en retireront des bénéfices immenses; mais ce n'est pas là ce qui vous touche, vous n'y tenez pas.

DE KERNONEK.

Pourquoi donc? quand cela se rencontre. Et vous dites que cette entreprise...

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, MADAME DESPERRIERS, ESTELLE.

AIR : *C'est moi* (de LÉOCADIE).

ENSEMBLE.

MADAME DESPERRIERS, ESTELLE.

C'est lui, c'est lui, c'est lui,
Mon père / Mon frère } est ici.
Mon cœur
Ignorait ce bonheur.
Oui, c'est lui, oui, c'est lui,
Près de nous le voici.

DE KERNONEK.

Ma sœur, ma fille ici,
Eh quoi! vous ici!
Mon cœur, etc., etc.

DE KERNONEK, *d'un air distrait.*

Bonjour, bonjour, ma sœur, ma chère enfant, je suis enchanté de vous voir; j'arrive à l'instant, et vais monter chez vous; mais je suis ici à causer d'affaires.

(Il passe auprès de Labourdinière.)

MADAME DESPERRIERS.

Déjà ?

DE KERNONEK.

Oui, une affaire importante, sur laquelle je voudrais avoir des renseignements; l'entreprise de M. Piffart.

MADAME DESPERRIERS.

Comment! à peine arrivé, vous en avez déjà entendu parler. Il paraît que c'est excellent.

LABOURDINIÈRE.

Admirable. Une entreprise par des puits artésiens.

MADAME DESPERRIERS.

Ah! c'est cela! je ne le savais pas; mais c'est égal, j'en suis; j'y ai pris des actions.

DE KERNONEK.

Vous, des actions?

MADAME DESPERRIERS.

Certainement; j'en ai vingt-cinq.

DE KERNONEK.

Il est dit que ma sœur me préviendra en tout.

Air de *Oui ou Non.*

Toujours elle arrive avant moi,
Ce fut toujours sa destinée :
Même en naissant... oui, sur ma foi,
Je suis cadet... elle est l'aînée.
Je l'ai regretté bien des fois.

MADAME DESPERRIERS.

Ah! si c'est là ce qui vous blesse,
Je vous céderai tous mes droits
Pour n'avoir pas le droit d'aînesse.

DE KERNONEK.

Par malheur, cela ne se peut pas; mais ici c'est différent, et pour l'emporter au moins une fois en ma vie, je prends quarante actions.

LABOURDINIÈRE.

C'est bien.

DE KERNONEK.

Et nous verrons.

MADAME DESPERRIERS.

Vous les prenez, c'est facile à dire; il faut qu'il y en ait, et j'en doute.

DE KERNONEK.

Eh bien! ma chère sœur, on les payera un peu plus cher, et voilà tout.

LABOURDINIÈRE, *à part.*

A merveille, voilà qu'elles montent déjà... Eh! tenez, tenez, voici M. le directeur-gérant.

(Il rentre dans le cabinet de Piffart.)

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, PIFFART.

MADAME DESPERRIERS.

Arrivez, mon cher voisin, voici monsieur qui prétend avoir des actions.

PIFFART.

Impossible, Monsieur, il n'y en a plus, et à moins que vous ne trouviez quelque actionnaire qui veuille revendre...

MADAME DESPERRIERS.

Ce n'est pas moi.

DE KERNONEK.

C'est désolant.

MADAME DESPERRIERS, *d'un air triomphant.*

J'en étais sûre, et vous voyez bien, mon cher frère...

PIFFART.

Comment! c'est monsieur votre frère, M. de Kernonek, ce riche propriétaire de Bretagne?

DE KERNONEK.

Oui, Monsieur. (*A part.*) En voilà un qui est aimable, il me connaît.

PIFFART, *passant auprès de M. de Kernonek.*

C'est différent. La compagnie n'a plus d'actions, il est vrai; mais moi, j'en ai quelques-unes à moi appartenant par l'acte de société, et je serai trop heureux de faire quelque chose pour le frère de madame Desperriers.

DE KERNONEK, *s'inclinant.*

Monsieur, croyez que ma reconnaissance... Je prends quarante actions.

MADAME DESPERRIERS, *à Piffart.*

Ah çà! Monsieur, c'est donc vraiment une affaire?...

(Un domestique entre dans ce moment : il remet une lettre à Piffart.)

PIFFART.

Voulez-vous bien permettre? (*A part.*) C'est Gustave. (*Lisant.*) « J'ai pris tous les renseignements » nécessaires, impossible d'établir des puits arté- » siens dans la plaine des Sablons... » (*S'arrêtant.*) Ah! mon Dieu! (*Continuant.*) « Tu verras par la » note ci-jointe pour quelle raison, *et cætera.* » (Il froisse avec dépit la lettre entre ses mains, et dit à part.) Me voilà dans un bel embarras. (*A M. de Kernonek en affectant un air riant.*) Vous dites donc que vous prenez quarante actions?

DE KERNONEK, *appuyant avec intention.*

Oui, Monsieur; oui, ma chère sœur, quarante, et j'en prendrais davantage, si j'avais des fonds disponibles, si je pouvais vendre ma belle propriété de La Guichardière; des bois immenses, Monsieur, qui valent deux millions, et dont je ne peux trouver à me défaire pour moitié.

MADAME DESPERRIERS.

Je le crois bien, au fond de la Bretagne, au milieu des terres, à dix lieues des grandes routes, aucun débouché, vos coupes de bois vous restent sur les bras.

DE KERNONEK.

C'est faux... (A part.) Ils pourrissent sur place.

MADAME DESPERRIERS.

Demandez à vos voisins qui sont dans le même cas. Tout est en vente chez mon notaire, personne n'en veut.

DE KERNONEK, furieux.

Ma sœur, c'est une indignité; et je vous prie de ne point déprécier ma propriété.

MADAME DESPERRIERS.

Où est le mal? personne ici ne veut l'acheter.

PIFFART, vivement, et comme frappé d'une idée.

Peut-être. (Se reprenant.) Je cherche du moins quelque chose dans ce genre-là.

DE KERNONEK, avec joie.

La!... (A madame Desperriers.) Vous voyez, Madame!...

PIFFART.

Soyez tranquille, je n'abuserai point de ce que je viens d'apprendre. (A part.) Il n'y a que ce moyen-là de me sauver. (Haut.) Vous dites que cela vaut deux millions?

DE KERNONEK.

D'après l'expertise que j'ai sur moi, et les impositions que je paye en conséquence.

PIFFART.

Peu importe; ce qui me paraît prouvé, c'est que vous ne pouvez en trouver que la moitié. Eh bien! moi, qui suis rond en affaires, et qui paye toujours comptant, madame vous le dira... (A part.) Allons, de l'audace, il n'en coûte pas davantage. (Haut.) Je vous en offre six cent mille francs.

DE KERNONEK, avec joie, à part.

Six cent mille francs! (Haut.) Monsieur, quelque envie que j'aie de conclure, je ne peux pas à moins de sept cent mille francs.

PIFFART.

J'ai fait mon prix. C'est à prendre ou à laisser.

DE KERNONEK.

J'entends à merveille; mais je tiens aux sept cent mille francs. Une partie de cette somme doit servir à la dot de ma fille.

PIFFART.

De mademoiselle votre fille, mademoiselle Estelle; c'est différent. Il y aurait moyen de tout concilier; car je vous ai dit que j'étais accommodant. J'ai un ami... un associé, qui ne vous est point étranger... M. Gustave de Rennes, un jeune homme charmant.

ESTELLE.

M. Gustave?

PIFFART.

Je vois que nous sommes en pays de connaissance. Oui, Monsieur, c'est mon parent, mon protégé. (A demi-voix.) Et j'irai avec vous aux sept cent mille francs, peut-être même plus loin, si nous pouvons nous entendre à ce sujet.

DE KERNONEK.

Que dites-vous?

PIFFART.

Passons dans mon cabinet; et comme cela regarde aussi madame Desperriers, j'espère qu'elle voudra bien aussi nous accompagner. (A Estelle.) Je n'ose inviter mademoiselle à cette grave conférence, les gens d'affaires sont si ennuyeux! mais j'espère qu'elle voudra bien nous attendre ici. (Bas à Labourdinière qui vient de rentrer, et qui se trouve à sa droite.) Cours rassembler nos actionnaires; dis-leur que je les attends. (A part.) Arrivera ce qu'il pourra... A la grâce de Dieu. (Labourdinière sort.) (A M. de Kernonek, lui montrant le cabinet.) Monsieur... (Offrant la main à madame Desperriers.) Belle dame...

AIR *des Comédiens.*

TOUS.

Ah! quel bonheur! à peine il en existe
De comparable à celui que je sens.

DE KERNONEK, bas à Estelle.

J'ai mis dedans ce grand capitaliste;
J'aurais vendu pour cinq cent mille francs.

MADAME DESPERRIERS.

Tout, je le vois, réussit à mon frère.

PIFFART.

Ah! je le tiens.

DE KERNONEK.

C'est un double bonheur.
Je fais d'abord une excellente affaire,
Et puis je peux faire enrager ma sœur.

ENSEMBLE.

DE KERNONEK.

Ah! quel bonheur! à peine il en existe
De comparable à celui que je sens;
J'ai mis dedans le grand capitaliste...
J'aurais vendu pour cinq cent mille francs.

PIFFART.

Ah! quel bonheur! à peine il en existe
De comparable à celui que je sens;
Lorsqu'en espoir on est capitaliste...
Regarde-t-on à deux cent mille francs!

MADAME DESPERRIERS.

Ah! quel dépit! à peine il en existe
De comparable à celui que je sens;
Quel homme heureux! quel grand capitaliste!
Donner ainsi les sept cent mille francs!

ESTELLE.

Ah! quel bonheur! à peine il en existe
De comparable à celui que je sens;
J'aime déjà ce grand capitaliste...
J'aurai ma part des sept cent mille francs.

SCÈNE X.

ESTELLE, puis GUSTAVE.

ESTELLE.

Quel bonheur! quel bonheur! et quel honnête homme que ce M. Piffart! (*Apercevant Gustave.*) Ah! monsieur Gustave, vous voilà.

GUSTAVE.

Oui, Mademoiselle..... Qu'avez-vous donc? quelle joie brille dans vos yeux!

ESTELLE.

Jugez si j'ai raison d'être contente : mon père vient enfin de vendre sa terre en Bretagne sept cent mille francs.

GUSTAVE.

Je lui en fais compliment.

ESTELLE.

Et à moi aussi, je vous en prie, car cet argent-là doit servir en partie à ma dot.

GUSTAVE.

Il paraît qu'il est déjà question de votre mariage.

ESTELLE.

Oui, Monsieur, et de mon mari aussi.

GUSTAVE.

Et vous pouvez m'annoncer une pareille nouvelle avec joie?

ESTELLE.

Bien plus, j'espère que vous la partagerez.

GUSTAVE.

Moi!

ESTELLE.

Oui, Monsieur, sous peine d'être ingrat.

AIR : *Bouton de rose.*

Je me marie,
Et si mon cœur en est ravi,
C'est que ce jour là, je parie,
Vous, Monsieur, vous direz aussi,
Je me marie.

GUSTAVE.

Que dites-vous?

ESTELLE.

Que cela vous regarde autant que moi; car il y a un homme immensément riche, un grand capitaliste, qui vous aime, vous protége, qui s'intéresse à notre mariage.

GUSTAVE.

Pas possible.

ESTELLE.

Il vous fait cadeau de cent mille francs, et peut-être même de davantage.

GUSTAVE.

A moi?

ESTELLE.

Oui, Monsieur. C'est bien comme s'il vous les donnait.

GUSTAVE.

Et quel est cet être généreux, ce dieu tutélaire?

ESTELLE.

Vous êtes chez lui.

GUSTAVE.

Piffart?

ESTELLE.

Lui-même! ce financier, ce millionnaire. Ah! qu'il a raison d'avoir tant de fortune, puisqu'il en fait un si bon usage!

GUSTAVE, *se promenant avec agitation.*

Que le diable l'emporte!

ESTELLE.

Qu'est-ce que cela signifie? parler ainsi de votre parent, de votre bienfaiteur, un homme si aimable!

GUSTAVE.

Je ne dis pas que ce ne soit pas un bon parent, un bon garçon; je lui accorde tout ce que vous voudrez, excepté de l'argent, car il n'en a pas plus que moi.

ESTELLE.

Laissez donc, lui qui est à la tête d'une affaire superbe, où mon père a pris des actions.

GUSTAVE.

Que dites-vous?

ESTELLE.

Et ma tante aussi, toute la famille.

GUSTAVE.

Les malheureux!

ESTELLE.

Lui qui vient d'acheter comptant la belle terre de la Guichardière.

GUSTAVE.

O ciel! celui à qui votre père a vendu...

ESTELLE.

C'est M. Piffart.

GUSTAVE.

Il a le diable au corps; il faut l'en empêcher.

ESTELLE.

Je m'en garderai bien; mon père est enchanté; c'est une affaire superbe.

GUSTAVE.

C'est sa ruine. Il ne sera pas payé, je vous l'atteste.

ESTELLE.

Que me dites-vous?

GUSTAVE.

Pardon... c'est faire du tort à un ami! c'est ruiner toutes mes espérances; mais vos intérêts avant tout. Prévenez votre père qu'il rompe le contrat; et quant à cette entreprise, j'ai pris des informations auprès d'honnêtes gens, des gens habiles : elle n'est pas possible.

ESTELLE.

O mon Dieu! que m'apprenez-vous?

GUSTAVE.

Je détruis vos rêves de fortune.

ESTELLE.

Ah! ce ne sont pas ceux-là que je regrette le plus.

GUSTAVE.

Estelle! il serait vrai !

ESTELLE.

On vient; on sort de ce cabinet. Je cours là-haut près de ma tante, près de mon père. Je profiterai pour eux de vos généreux avis. Adieu, monsieur Gustave, adieu.

(Elle sort par le fond.)

SCÈNE XI.

GUSTAVE, puis PIFFART.

GUSTAVE.

Ah! malheureux que je suis!

PIFFART.

A merveille! voilà ce que j'appelle une affaire terminée. C'est toi, Gustave; j'ai fait bien des choses depuis que je t'ai vu; j'ai acheté une terre magnifique.

GUSTAVE.

Il est donc vrai, cette terre de M. de Kernonek?...

PIFFART.

Ah! tu le sais déjà; les bonnes nouvelles se répandent vite. Eh bien! mon ami, ce n'est rien encore; j'achète en même temps tous les biens environnants. Je viens d'envoyer pour cela chez le notaire chargé de la vente.

GUSTAVE.

Y penses-tu?

PIFFART.

Pendant que j'y étais... et puis l'amour de la propriété me gagne. Vois-tu, mon ami, les chances de l'agiotage sont trop incertaines; il n'y a de solide que les biens fonds.

GUSTAVE.

Il a perdu la tête, c'est sûr.

PIFFART.

Par exemple, cela me coûte un peu cher. La Guichardière à elle seule me revient à sept cent mille francs, dont cinquante mille francs payables comptant aujourd'hui même.

GUSTAVE.

O Ciel!

PIFFART.

M. de Kernonek l'a voulu; et c'est toi qui es cause de cela.

GUSTAVE.

Moi!

PIFFART.

Oui, il veut être en argent comptant pour le mariage de sa fille.

GUSTAVE.

Que veux-tu dire?

PIFFART.

Que je t'ai marié, que tout est arrangé. De plus je te dote; je te donne deux cent mille livres comptant, dès ce soir.

GUSTAVE.

Et où les prendras-tu?

PIFFART.

Je t'en réponds, car maintenant mon affaire est sûre; ce n'est plus celle de ce matin.

AIR du vaudeville de *la Chanson*.

Mon cher ami, c'en est une,
Où, tout en croisant les bras,
Nous devons faire fortune;
Et toi-même en conviendras,
Dès que tu la connaîtras.
Tout bénéfice... et d'avance
Déjà je l'éprouve ici...
Puisque tu vois qu'elle commence
Par le bonheur d'un ami.

GUSTAVE.

Grand Dieu!

PIFFART, avec chaleur.

Oui, cousin, je viens de changer à la hâte l'acte de société. J'ai vu Labourdinière à qui j'ai donné mes nouvelles instructions; car cet imbécile avait déjà parlé à vingt personnes de la plaine des Sablons, et j'ai en bas cinq expéditionnaires à qui j'ai donné de la besogne. En affaires il faut de l'activité. D'un autre côté, la liste des souscripteurs augmente; j'ai neuf cents actions demandées et promises. Il s'agit maintenant de décider nos gens à les prendre et à les payer.

GUSTAVE.

Peux-tu l'espérer encore?

PIFFART.

Plus que jamais. J'attends nos principaux actionnaires, et grâce à cette acquisition qui doublera leur confiance, tout doit maintenant nous réussir.

GUSTAVE.

C'est ce qui te trompe; on t'a trahi.

PIFFART.

Et qui donc?

GUSTAVE.

Un malheureux qui, n'écoutant que son amour, s'est rendu indigne de ton amitié.

PIFFART.

Y penses-tu?... Silence!

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS, DE KERNONEK.

DE KERNONEK, d'un air riant.

Je suis enchanté, Monsieur, de vous trouver encore ici.

PIFFART.

Vous me trouverez toujours à vos ordres.

DE KERNONEK.

En ce cas, Monsieur, je vous prie de me rendre ce papier qui ne signifie rien.

PIFFART.

Que voulez-vous dire ?

DE KERNONEK.

Qu'il ne faut pas croire, parce qu'on vient de province, parce qu'on est gentilhomme breton, qu'on se laissera duper comme un Limousin.

PIFFART, avec fierté.

Monsieur.

DE KERNONEK.

Je sais tout; j'ai tout appris. Vous avez acheté ma terre sans avoir un sou pour la payer.

PIFFART.

Qui a osé vous dire ?...

DE KERNONEK.

Ma fille elle-même, qui le tenait d'une personne qu'elle n'a pas voulu me nommer; mais cette personne vous connaît certainement.

PIFFART, bas et d'un ton de reproche, prenant la main de Gustave.

Ah! Gustave! pendant que je travaillais pour toi !

GUSTAVE, à part, détournant la tête.

C'est fait de moi.

PIFFART, froidement, et se retournant vers M. de Kernonek.

Vous vous destinez aux affaires, Monsieur... Je me permettrai, malgré votre âge, de vous donner un conseil, c'est de ne pas traiter aussi légèrement ni les hommes, ni les choses. L'affaire est terminée, vous le savez bien.

DE KERNONEK.

Oui, mais comme le contrat n'est pas encore signé.

PIFFART.

Il y a sous seing privé, ce qui revient au même.

DE KERNONEK.

Eh bien! Monsieur, puisque vous ne voulez pas rompre ce marché, vous aurez la bonté d'en remplir les conditions. Il est dit que, sur les sept cent mille francs, vous m'en payerez cinquante sur-le-champ.

GUSTAVE.

O Ciel !

DE KERNONEK.

Il me les faut à l'instant même, ou je vous attaque en résiliation d'un marché frauduleux.

PIFFART, froidement.

Monsieur, il suffit, je vais vous les donner.

DE KERNONEK, étonné.

Que dites-vous ?

PIFFART, à Gustave.

Mon caissier... Qu'avez-vous là en portefeuille ?

GUSTAVE.

Moi !... ces six mille francs à vous.

PIFFART, les prenant.

Donnez-les-moi... c'est bien. (Les remettant à de Kernonek.) Voici d'abord six mille francs. Pour le reste, vous allez l'avoir à l'instant.

DE KERNONEK, étonné.

Il serait possible !

PIFFART.

Le temps d'envoyer à ma caisse.

GUSTAVE, à demi-voix.

Comment faire ?

PIFFART, de même.

Ils y sont. Madame Desperriers les a envoyés. (Haut.) Holà ! quelqu'un !

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS, MADAME DESPERRIERS.

GUSTAVE, à part.

Ciel ! madame Desperriers.

MADAME DESPERRIERS, froidement.

Pardon, mon frère, je vous dérange peut-être; mais j'ai à parler à monsieur en particulier.

PIFFART, à M. de Kernonek.

Monsieur veut-il bien permettre, et attendre jusque-là ?

DE KERNONEK, se retirant.

Comment donc ! (A part.) Est-ce que ma fille se serait trompée ?

MADAME DESPERRIERS, bas à Piffart et l'emmenant au bord du théâtre.

D'après ce que ma nièce vient de m'apprendre, Monsieur, vous vous doutez bien que je renonce à mes actions.

PIFFART, à part.

Grand Dieu !

MADAME DESPERRIERS.

Et comme heureusement vous ne les avez pas encore délivrées, je vous prie de vouloir bien me remettre les quarante-quatre mille francs que mon agent de change vient de vous donner sur votre reçu.

PIFFART.

Madame, j'ignore la cause d'une pareille défiance, d'un pareil procédé; mais vous êtes bien la maîtresse.

GUSTAVE, bas.

Je sens une sueur froide qui me saisit.

PIFFART, à part.

Et moi donc... (Haut à madame Desperriers.) Puisque vous l'exigez, je vais à l'instant... Ciel ! tous mes actionnaires.

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS, LABOURDINIÈRE, HARDY, TREMBLIN, CRIFORT, CLAIRÉNET, DESPERTHES, AUTRES ACTIONNAIRES, UN DOMESTIQUE.

AIR : *Chantons gaiement la barcarolle.*

CHOEUR.

Il s'agit d'une bonne affaire,
Il s'agit de nos intérêts;
En bons actionnaires
Nous accourons, nous sommes prêts.

(Pendant le chœur, deux domestiques placent la table au milieu du théâtre.)

PIFFART, seul sur le devant de la scène.

Cet imbécile, qui me les amène en ce moment.

(Après l'entrée, et pendant la scène qui se dit sur le devant du théâtre, les actionnaires se reconnaissent, vont les uns aux autres, se saluent, se donnent la main.)

PIFFART, après avoir salué tout le monde, s'approchant de M. de Kernonek et de madame Desperriers.

Pardon, Monsieur, pardon, Madame, voici un mauvais moment pour régler nos comptes; mais c'est égal... (Haut à un domestique.) André, voici la clef de mon secrétaire, vous trouverez des papiers et un portefeuille en maroquin rouge que vous m'apporterez.

GUSTAVE, à part.

Que veux-tu faire?

PIFFART, de même.

Me défendre jusqu'à la dernière extrémité, et si le sort fait comme toi... s'il me trahit...

GUSTAVE, à part.

Grand Dieu!

LE DOMESTIQUE, s'approchant.

Vous dites un portefeuille rouge?

PIFFART, avec impatience.

Oui, à gauche, à côté d'une boîte en acajou, une boîte de pistolets. (Bas à Gustave.) Tu vois que j'ai le remède sous la main.

GUSTAVE, à demi-voix.

Et c'est moi qui serais cause... non, j'ai un moyen de te sauver; c'est 50,000 francs qu'il te faut; quand je devrais exposer tout ce que je possède... Dans une heure tu les auras, ou je te suivrai... tu peux y compter.

(Il sort.)

PIFFART.

Je ne compte que sur moi.

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENTS, excepté GUSTAVE, qui vient de sortir.

(Pendant l'aparté de la scène précédente, des domestiques ont préparé des siéges autour de la table. M. de Kernonek, madame Desperriers, et les autres actionnaires qui étaient en groupes, vont s'asseoir. On va se placer à droite et à gauche, de manière que tout le monde soit assis quand Piffart se trouve à son bureau. — Il y a de tous les côtés des conversations particulières, un chuchotement qui cesse quand Piffart commence à parler. (Chut! silence!) Le domestique, s'approchant de Piffart, lui présente le portefeuille et plusieurs papiers.)

PIFFART.

C'est bien... l'acte de société... les papiers relatifs... (Bas à Labourdinière, qui se trouve à la droite.) Tu sais ce dont nous sommes convenus?

LABOURDINIÈRE, de même.

Oui, Monsieur.

PIFFART.

A ton rôle.

LABOURDINIÈRE.

Il est là.

(Il va se placer sur le devant à droite.)

PIFFART, à de Kernonek et à madame Desperriers, leur montrant le portefeuille.

Aussitôt la séance terminée, nous règlerons ensemble; faites-nous seulement l'honneur d'y assister, cela vous coûtera peu, et vous prouvera peut-être qu'on vous avait fait de faux rapports sur notre situation.

DE KERNONEK et MADAME DESPERRIERS.

Volontiers.

(Ils prennent place chacun à l'extrémité du cercle, madame Desperriers à droite, M. de Kernonek à gauche. Labourdinière se place auprès de madame Desperriers, M. Tremblin est derrière elle; Piffart va se mettre à la table qui est au milieu du théâtre; à sa droite et à sa gauche sont les actionnaires rangés en demi-cercle, et sur plusieurs rangs.)

PIFFART.

Messieurs, jamais les opérations commerciales et financières n'ont été hérissées de plus d'entraves et de plus de difficultés. Jamais plus de piéges n'ont été tendus aux capitalistes, plus d'appâts offerts à leur crédulité, plus de précipices ouverts sous leurs pas. Ce n'est donc qu'après avoir bien exploré au flambeau de l'expérience le point du départ, la route à parcourir, et surtout le but, que j'ose aujourd'hui, Messieurs, vous rassembler chez moi, pour soumettre à vos lumières et à votre approbation une nouvelle entreprise.

MADAME DESPERRIERS.

Qui, d'avance, est reconnue impraticable, je le sais.

(Un léger murmure qui augmente toujours et ne cesse que lorsque Crifort demande la parole.)

PIFFART.

Qui vous l'a dit?

MADAME DESPERRIERS.

Des gens qui s'y connaissent.

DE KERNONEK.

Et qui l'ont déclarée impossible.

TREMBLIN.

Permettez donc, Messieurs, si c'est impossible, c'est bien différent.

HARDY, qui est à gauche derrière de Kernonek.

Qu'est-ce que cela fait? il faut toujours voir.

TREMBLIN.

M. Hardy ne doute de rien.

HARDY.

Et M. Tremblin a toujours peur.

TREMBLIN.

Certainement; j'ai peur de ne pas gagner assez.

CRIFORT, au fond et à droite, se levant et parlant très-haut.

Messieurs, je demande la parole.

PIFFART.

Je ferai observer à monsieur Crifort que je n'ai pas encore expliqué l'affaire.

CRIFORT.

C'est justement pour cela, quelle qu'elle soit et sans la connaître, que je soutiens que l'on doit écarter les projets dispendieux, les projets ruineux. Voyez, Messieurs, à Londres, le chemin sous la Tamise, c'est superbe; mais quelle dépense pour les actionnaires!

CLAIRÉNET, à gauche.

La dépense n'y fait rien.

HARDY.

M. Clairénet a raison.

CLAIRÉNET, se levant.

C'est le produit qu'il faut voir, le résultat avant tout. Qu'est-ce qu'il nous en reviendra? et quel sera le dividende? Le dividende, Messieurs, voilà le grand mot.

TOUS.

Oui, oui, le dividende.

DE KERNONEK.

Eh bien! vous n'en aurez pas; car, moi qui connais l'entreprise, je soutiens que dans les puits artésiens, on s'enfoncera, et qu'il n'y a pas d'eau à boire.

(Un murmure qui dure jusqu'à ce que tout le monde se lève.)

TREMBLIN.

Ah! mon Dieu!

CRIFORT.

Il s'agit de puits artésiens... je ne donne pas là-dedans, et si je l'avais su, je n'aurais pas pris la peine de venir; je retire ma souscription.

TOUS, se levant.

Moi aussi, je demande la mienne.

AIR : *Non, non, je ne partirai.*

CHOEUR.

Non, non, morbleu! je ne veux point,
Je n'entendrai rien sur ce point.

PIFFART.

Ne jugez pas d'avance,
Un instant de silence.
Monsieur Crifort l'a pris si haut,
Qu'on n'entend rien.

TOUS.

C'est ce qu'il faut.
Non, non, morbleu! je n'en veux point,
Je serai ferme sur ce point.

(Après le chœur, beaucoup de confusion ; on se mêle, on met son chapeau, on va sortir.)

PIFFART, criant au milieu du bruit.

Et moi, Messieurs, je demande la parole.

CLAIRÉNET, qui est passé à la droite.

Silence! Messieurs, il faut l'écouter; écoutons.

TOUS.

Oui, oui, écoutons.

(Chacun va s'asseoir, sans qu'il soit nécessaire que ce soit aux mêmes places. Crifort se trouve à gauche auprès de Hardy, Desperthes à gauche, et Clairénet à droite; on s'assied sans précipitation, lentement.)

PIFFART, avec chaleur.

On ne m'a pas même laissé développer l'entreprise que j'ai conçue, et déjà on la dénature, on la déprécie; je ne m'attendais pas à trouver ici des adversaires, des ennemis.

TOUS.

Oh! des ennemis.

PIFFART, vivement.

Oui, Messieurs, des ennemis, tranchons le mot. Qui les a fait naître? les succès que j'ai obtenus, la fortune que j'ai déjà acquise. C'est un malheur, et je me résigne; mais je leur demanderai seulement comment ils peuvent critiquer d'avance un projet qu'ils ne connaissent même pas.

DESPERTHES, à gauche, auprès de M. de Kernonek.

Nous le connaissons.

TOUS.

Oui, oui, nous le connaissons.

DESPERTHES.

Il s'agit de convertir en prairie la plaine des Sablons.

CRIFORT, de sa place, à gauche.

On nous a tout raconté.

PIFFART.

Et qui donc?

CRIFORT.

Quelqu'un qui est dans votre intimité.

PIFFART.

Je vous défie de le nommer.

LABOURDINIÈRE, avec fierté et se levant.

Il est inutile de le demander; c'est moi, Monsieur.

PIFFART.

Vous, Monsieur, à qui, dans mes dernières opérations, j'ai fait gagner des sommes considérables! vous que je devais croire mon ami!

LABOURDINIÈRE.

Votre ami! non, Monsieur; je rends justice à vos immenses talents administratifs, à cette haute connaissance des affaires qui vous rend si fier, et

que je ne nie point; je vous estime, en un mot, mais je ne vous aime point; et quelque tort que puissent me faire votre crédit, vos liaisons, vos puissantes protections, nous ne sommes pas ici pour nous faire des compliments; nous y sommes pour défendre nos intérêts, notre argent.

CLAIRÉNET.

Il a raison.

TOUS.

Oui, il a raison.

HARDY.

Je pense comme lui.

TREMBLIN.

C'est un homme qui n'a pas peur.

DESPERTHES.

C'est un bon citoyen.

LABOURDINIÈRE.

Si l'affaire était bonne, je le dirais. Avant de la connaître, je la croyais telle; j'en ai parlé dans ce sens à plusieurs de ces messieurs, qui peuvent l'attester.

TOUS.

C'est vrai.

DE KERNONEK.

C'est vrai, à moi tout le premier.

LABOURDINIÈRE.

Mais depuis ce matin je l'ai examinée, je l'ai approfondie; je la trouve mauvaise, je la trouve détestable; et je le dis, jamais les puits artésiens, qui, du reste, sont une admirable invention, ne pourront s'établir dans la plaine des Sablons.

(Murmure général.)

PIFFART.

Je vais répondre par un mot.

LABOURDINIÈRE.

Et moi, par des faits. (Montrant des papiers.) Voici l'avis unanime de la compagnie Flachat; car je ne marche qu'avec des preuves; lisez plutôt.

DESPERTHES.

C'est un actionnaire qui s'y entend.

TREMBLIN.

En qui on peut avoir confiance.

CLAIRÉNET, qui a lu le papier.

C'est évident, c'est décisif.

CRIFORT, à haute voix.

Il n'y a rien à répondre.

TOUS, se levant.

Rien à répondre.

PIFFART, criant encore plus haut.

Qu'un mot, Messieurs, un seul mot; c'est qu'il ne s'agit point ici de la plaine des Sablons, que je n'y ai jamais pensé, et que mon opération porte sur les forêts de la Bretagne.

TOUS.

Ah! comment!

DE KERNONEK et MADAME DESPERRIERS.

Qu'est-ce que vous me dites là?

DESPERTHES.

C'est bien différent.

TREMBLIN.

Je ne savais pas cela.

HARDY.

Il faut voir.

TOUS.

Il faut voir.

CRIFORT.

Messieurs, silence! il faut l'entendre.

PIFFART.

C'est ce que je demande depuis une heure.

CRIFORT.

Il fallait donc le dire.

(Tout le monde se rassoit et fait silence.)

PIFFART.

Messieurs, vous savez, comme moi, à quel point ont renchéri les bois de construction et le bois de chauffage; pour ne parler que de ce dernier, et vous soumettre des chiffres qui soient à la portée de tout le monde... la voie de bois revient ici de trente-six à quarante francs; il y a des cantons en Bretagne où elle revient à cinq francs, et même à trois francs.

DE KERNONEK.

C'est vrai; je suis du pays.

TREMBLIN, bas à madame Desperriers et à Labourdinière.

Ce monsieur qui dit toujours *c'est vrai* a l'air de s'entendre avec lui.

LABOURDINIÈRE, de même.

C'est possible.

MADAME DESPERRIERS, vivement.

Du tout, Messieurs, c'est mon frère, un riche propriétaire de la Bretagne.

TREMBLIN.

Pardon, Madame.

PIFFART.

Frappé de cette différence, qui pouvait amener d'immenses bénéfices, j'achetais depuis longtemps par-dessous main, et à très-bon compte, tout ce qui se trouvait à vendre dans ce pays: les domaines de Kerkado, de Kerkadek, de Versek, et de Lieusek.

DE KERNONEK.

Ah! mon Dieu! tous mes voisins.

PIFFART.

Propriétés inconnues, de plusieurs milliers d'arpents. Il me manquait un point central qui servît de base et de chef-lieu à mon exploitation, lorsque s'est présentée une occasion superbe que je me suis hâté de saisir; une terre qui vaut plus de deux millions, la superbe propriété de la Guichardière vient d'être acquise par moi pour sept cent mille francs.

DE KERNONEK.

Dieu! si je l'avais su.

TOUS.

Qu'est-ce donc?

DE KERNONEK.

C'est moi qui en étais propriétaire.

TOUS.

Vous, Monsieur?

DE KERNONEK.

Eh! oui, sans doute. C'est treize cent mille francs que je mets dans la poche de monsieur.

PIFFART.

Pardon, Monsieur, je ne vous ai pas forcé de vendre. C'est vous qui me l'avez proposé, et qui même étiez satisfait du prix.

DE KERNONEK.

Parce que je ne me doutais pas qu'il y eût spéculation.

PIFFART.

Je n'étais pas obligé de vous le dire, et ce secret, même nécessaire à la réussite de mes projets, a donné naissance à mille bruits divers, induit en erreur plusieurs de ces messieurs, à commencer par M. de la Bourdinière qui se croit si fin et si habile.

TOUS.

Ah! ah! ah!

LABOURDINIÈRE, affectant la colère.

Monsieur!

TREMBLIN, à Labourdinière.

Il est de fait qu'il l'est plus que vous.

(Chuchotement des actionnaires qui ont l'air de se moquer de Labourdinière.)

LABOURDINIÈRE.

Un instant, Messieurs, un instant; il faut voir... Je ne nie pas qu'au premier coup d'œil l'affaire ne paraisse magnifique et établie sur les bases les plus avantageuses; mais cela ne suffit pas.

(Nouveau mouvement.)

TREMBLIN.

Il a raison, cela ne suffit pas.

DESPERTHES.

Il faut voir la fin.

CLAIRÉNET.

Le produit clair et net, ce que nous appelons le dividende.

TOUS.

Oui, oui, le dividende.

PIFFART.

Il ne me semble pas, Messieurs, qu'il puisse être douteux. Voici d'abord les sous seing privé qui établissent mes droits à ces propriétés, l'estimation de leur valeur par experts, par le produit des impôts. (Montrant les papiers qui sont sur la table.) Voyez, examinez, ainsi que les prospectus lithographiés qui y sont joints, et c'est comme acquéreur d'immeubles de plus de trois millions que je viens vous proposer de vous associer à mes bénéfices, que je vous appelle comme actionnaires de la société en commandite dont je suis le gérant, et qui a pour but l'achat et l'exploitation générale des forêts de la Bretagne.

CRIFORT.

Cela me paraît fort beau.

(Murmure de satisfaction.)

DESPERTHES, de même.

A moi aussi.

LABOURDINIÈRE.

Attendons encore.

HARDY, se levant.

Attendre, pour que d'autres s'emparent de l'affaire. Qui ne risque rien n'a rien.

CRIFORT.

M. Hardy a raison.

HARDY.

En avant!

TREMBLIN.

Prenons garde.

DE KERNONEK, se levant.

Oui, Messieurs, prenons garde; car moi aussi je suis actionnaire. J'ai quarante actions, et de plus, comme ancien propriétaire, je connais le terrain. On vous a dit, Messieurs, que la voie de bois, qui coûte à Paris quarante francs, ne revenait chez nous qu'à cent sous ou trois francs; c'est vrai; mais pourquoi?

TOUS.

Oui, pourquoi?

DE KERNONEK.

C'est qu'il n'y a aucun débouché, aucun moyen de transport. La ville la plus proche est à huit ou dix lieues; il faut donc consommer sur place; et comme il y a chez nous plus de bûches que de consommateurs, on ne peut jamais tout brûler, et le bois est à rien.

TOUS.

Voilà.

PIFFART.

Parce qu'on ne sait pas l'utiliser, et c'est à quoi j'ai pensé d'abord. J'établis au centre de l'exploitation une fonderie en fer dont les produits seront immenses, vu le bon marché des combustibles et les besoins de la population.

CRIFORT.

Il a raison, c'est superbe.

HARDY.

C'est une affaire magnifique.

CLAIRÉNET.

Dans le genre du Creuzot.

LABOURDINIÈRE.

Cela ne paraît pas encore prouvé.

HARDY, se levant.

Parce que vous lui en voulez.

CRIFORT, de même.

Parce que vous êtes son ennemi, et que vous voulez nuire à la société.

TREMBLIN, de même.

Il y a toujours comme cela de faux frères.

TOUS.

C'est indigne.

LABOURDINIÈRE, criant.

Et les moyens de transport, puisqu'il n'y en a pas?

(Grand silence.)

PIFFART, à Labourdinière.

Comment, Monsieur, que dites-vous?

LABOURDINIÈRE.

Les moyens de transport, puisqu'il n'y en a pas?

PIFFART, de même.

J'établis un chemin en fer, qui ne nous coûtera rien, grâce à notre fonderie.

TOUS.

Il a raison.

HARDY.

Un chemin en fer; admirable.

CRIFORT.

C'est deux cents pour cent de bénéfice.

CLAIRÉNET.

Clair et net.

PIFFART.

Clair et net, année commune.

TOUS.

Année commune!

PIFFART.

Qu'avez-vous à répondre?

LABOURDINIÈRE.

C'est différent, je n'ai plus d'objections.

HARDY et TOUS LES AUTRES.

C'est bien heureux.

LABOURDINIÈRE.

Monsieur, mon suffrage ne sera pas suspect. Le projet, tel qu'il est maintenant, me paraît une très-belle conception, et la preuve, c'est que je demande mes actions.

TOUS.

Moi aussi.

AIR : *Amis, voici le jour qui vient de naître.*

CHOEUR.

Avant qu'ailleurs le bruit ne s'en répande,
Dépêchons-nous, prenons des actions;
A cent pour cent il se peut qu'on les vende,
Nous pouvons tous gagner des millions.

HARDY.

Où les prend-on?

PIFFART.

C'est en bas, à ma caisse.

CRIFORT.

Vous le savez, j'en ai trente.

PIFFART.

Oui, j'entends.

CLAIRÉNET.

Moi cent.

DESPERTHES.

Deux cents.

LABOURDINIÈRE.

Moi, j'ai votre promesse,
Il m'en faut vingt.

MADAME DESPERRIERS.

Que n'en ai-je trois cents!

CHOEUR.

Avant qu'ailleurs le bruit ne s'en répande,
Dépêchons-nous, prenons des actions;
A cent pour cent, il se peut qu'on les vende,
Nous devons tous gagner des millions.

(Ils entrent tous dans le cabinet de Piffart, qui y entre avec eux. Après la sortie des actionnaires, deux domestiques emportent la table.)

SCÈNE XVI.

MADAME DESPERRIERS, puis GUSTAVE.

MADAME DESPERRIERS, suivant Piffart.

Mes actions, Monsieur; je garde mes actions, je les veux. (Revenant.) Laissons passer les plus pressés. Ce qui me fâche à présent, c'est de n'en avoir que vingt-cinq, quand mon frère en a quarante; car dès demain, dès ce soir même elles vont monter... (Apercevant Gustave qui entre pâle, en désordre, et va se jeter dans un fauteuil.) Ah! notre jeune caissier. Il n'était pas à la séance. Si je pouvais... Monsieur Gustave...

GUSTAVE.

Qui êtes-vous? Que voulez-vous?

MADAME DESPERRIERS.

Ah! mon Dieu! comme il est pâle! Calmez-vous, c'est moi qui désirerais...

GUSTAVE, se levant.

Quoi! Madame, vous!... (A part.) Ah! je n'ose lever les yeux.

MADAME DESPERRIERS.

Vous avez deux cents actions rémunératoires; je l'ai vu dans le prospectus; il faut m'en vendre quelques-unes.

GUSTAVE, égaré.

Jamais. C'est impossible.

MADAME DESPERRIERS.

Comment, pour la tante d'Estelle...

GUSTAVE, à part.

D'Estelle... Ah! malheureux!...

MADAME DESPERRIERS.

Combien m'en cédez-vous?

GUSTAVE.

Non, Madame, non qu'il ne soit plus question de cela.

MADAME DESPERRIERS.

Et pourquoi ?

AIR de *l'Écu de six francs.*

GUSTAVE.

Vous êtes sans doute abusée,
C'est vous exposer, je le croi.

MADAME DESPERRIERS.

Et si je veux être exposée !

GUSTAVE.

Il ne tient qu'à vous, sur ma foi ;
Mais ce ne sera pas par moi.

MADAME DESPERRIERS.

Et quels scrupules sont les vôtres ?

GUSTAVE.

C'est vous tromper.

MADAME DESPERRIERS.

C'est mon désir.
Être trompée est un plaisir,
Surtout quand on le rend aux autres.

Et je revendrai à bénéfice... Mais je vois ce que c'est, vous voulez gagner dessus.

GUSTAVE.

Moi, Madame !

MADAME DESPERRIERS.

C'est tout naturel, combien en voulez-vous ? parlez...

GUSTAVE.

Je vous répète, Madame, que je n'en veux rien, que je les garde, et que vous ne les aurez à aucun prix.

MADAME DESPERRIERS

A aucun prix... qu'est-ce que je disais ? Il faut donc que ce soit monté à un taux...

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENTS, LABOURDINIÈRE.

LABOURDINIÈRE, paraissant à la porte.

Eh bien ! madame Desperriers, vos actions, vous y renoncez ?

MADAME DESPERRIERS.

Hein ! qui est-ce qui vous a dit cela ?

LABOURDINIÈRE.

Vous ne venez pas retirer vos coupons ? et déjà tout le monde les veut ; elles sont aux enchères.

MADAME DESPERRIERS.

O ciel ! mes actions ! c'est une indignité.... Monsieur Gustave, je retiens toujours les vôtres, entendez-vous ? Mais d'abord, je cours sauver les miennes.

LABOURDINIÈRE.

Nous n'avons pas une minute à perdre.

(Ils sortent.)

SCÈNE XVIII.

GUSTAVE se jette dans un fauteuil, absorbé dans ses réflexions.

Qu'ai-je fait ? où me suis-je laissé entraîner ?

SCÈNE XIX.

GUSTAVE, PIFFART.

PIFFART, sortant de son cabinet.

Victoire ! la fortune est sauvée, et l'honneur aussi.

GUSTAVE, se jetant dans ses bras.

Ah ! mon ami !

PIFFART.

Eh bien ! eh bien ! qu'est-ce que cela veut donc dire ?

GUSTAVE.

Pour te tirer d'embarras, j'avais joué.

PIFFART.

Moi aussi.

GUSTAVE.

J'ai perdu tout.

PIFFART.

Moi, j'ai gagné ; tout le monde ne pouvait pas perdre ; l'affaire est enlevée, toutes nos actions sont prises, elles sont payées, et qui plus est, par le plus grand des hasards, l'opération est superbe, elle est excellente, je t'en réponds.

GUSTAVE.

Il serait vrai !

PIFFART.

Il y en a tant de mauvaises, il faut bien que sur la quantité... les actions gagnent déjà, il y a dans ma cour une banque, un agio, on dirait du temple de Plutus, ou du café Tortoni... Tiens, les entends-tu ?

SCÈNE XX.

LES PRÉCÉDENTS, DE KERNONEK, MADAME DESPERRIERS, ESTELLE, TOUS LES ACTIONNAIRES.

AIR : *Amis, voici le jour qui vient de naître.*

CHOEUR.

Honneur à lui ! que Plutus le bénisse !
Je vois déjà doubler nos actions.
J'ai cent pour cent déjà de bénéfice ;
Quand vous voudrez, nous recommencerons.

ENSEMBLE.

PIFFART.

Tu les entends... Que Plutus les bénisse !...
Ils ont déjà doublé leurs actions...
J'ai cent pour cent pour moi de bénéfice ;
Quand je voudrai nous recommencerons.

GUSTAVE.

Je crois rêver... la fortune propice
Vient me sourire ; après cette leçon,
J'ai cent pour cent pour moi de bénéfice...
Ah ! quel bonheur ! j'en perdrai la raison !...

GUSTAVE, à Piffart.

Mon cher ami.

DE KERNONEK, à Gustave.

Mon cher gendre.

ESTELLE.

Quel bonheur !

LABOURDINIÈRE, à Piffart.

Monsieur, toutes les actions sont placées.

PIFFART.

C'est juste, voici les vôtres.

LABOURDINIÈRE.

Merci. (A part.) J'ose dire qu'elles ne sont pas volées.

PIFFART.

Eh bien, mon ami, voilà une belle affaire, et maintenant, à une autre.

GUSTAVE.

Non, non, j'en ai assez ; j'ai eu trop peur, et comme tu disais ce matin : la roche Tarpéienne...

PIFFART.

J'entends.

GUSTAVE.

Il faut bien de la sagesse, maintenant, pour se faire pardonner un pareil bonheur.

PIFFART.

Laisse donc, avec de pareilles idées, tu végéteras toute ta vie.

GUSTAVE.

Et toi, tu te ruineras.

PIFFART.

C'est possible; mais cela coûtera cher à bien du monde; en attendant, voilà toujours plus de six cent mille francs réalisés.

GUSTAVE.

Quoi ! tu as vendu aussi ?

PIFFART.

C'est plus prudent ; on joue sur le velours, et quelque belle que soit l'affaire, demain, sans doute, ces messieurs en auront fait autant.

GUSTAVE.

Dis-moi donc, en fait d'actionnaires, quels sont ceux qui gagnent ?

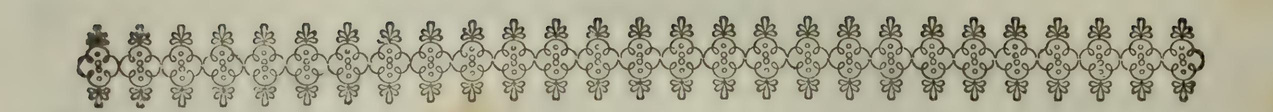
PIFFART.

Ceux qui ne le sont plus.

REPRISE DU CHOEUR.

Honneur à lui ! que Plutus le bénisse ! etc., etc., etc.





LOUISE,

OU

LA RÉPARATION,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES,

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase Dramatique, le 16 novembre 1829.

En société avec MM. Mélesville et Bayard.

Personnages.

MADAME BARNECK, veuve d'un riche négociant.
LOUISE, sa nièce.
M. DE MALZEN, jeune baron.
SALSBACH, avocat.
FRITZ, domestique de madame Barneck.
SIDLER, ami de Malzen.
PLUSIEURS JEUNES GENS de Malzen.
DAMES INVITÉES A LA NOCE.

La scène se passe dans le grand-duché de Bade.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un salon de la maison de madame Barneck. Porte au fond. Portes latérales. La porte à gauche de l'acteur est celle de l'appartement de madame Barneck.

SCÈNE PREMIÈRE.

MADAME BARNECK, SALSBACH.

MADAME BARNECK.

Est-il possible? monsieur Salsbach parmi nous! je vous croyais à Saint-Pétersbourg.

SALSBACH.

Après deux ans d'absence j'arrive aujourd'hui, ma chère madame Barneck, et viens passer quelques jours avec vous. Je me suis arrêté d'abord à Carlsruhe, pour rendre compte de ma mission à S. A. le grand-duc : il était absent, je ne l'ai pas attendu, et ma seconde visite est pour mes anciens amis, mes excellents clients; car c'est votre mari feu M. Barneck qui m'a lancé dans la carrière. Votre fortune n'en a pas souffert; car si j'ai souvent plaidé pour vous...

MADAME BARNECK.

Nous avons toujours gagné.

SALSBACH.

Je le crois bien; avec vous, c'est facile : vous avez de l'argent et de l'obstination; c'est tout ce qu'il faut dans un procès.

MADAME BARNECK.

Moi, de l'obstination!

SALSBACH.

Ou, si vous aimez mieux, du caractère... un caractère noble, généreux et têtu, qui fait que, quand vous avez une idée là... vous aimeriez mieux ruiner vous et les vôtres que d'y renoncer un instant. Du reste, la meilleure femme du monde, qui mettez à obliger les gens la même ténacité qu'à leur nuire, et dont la bourse est toujours ouverte à l'amitié. J'en sais quelque chose, et les malheureux du pays encore plus que moi.

MADAME BARNECK.

Monsieur Salsbach...

SALSBACH.

J'espère, du reste, que vos affaires, votre famille, tout cela va bien?

MADAME BARNECK.

A merveille! et vous? votre négociation?

SALSBACH.

Un plein succès. Nos voisins allaient obtenir à notre détriment un traité de commerce fort désavantageux pour nos mines de Badenville et nos



vignobles du Rhin, on ne savait comment l'empêcher.

Air du *Piége.*

Il nous fallait, pour réussir
Dans ces affaires délicates,
Des gens qui pussent parvenir,
Esprits fins, adroits diplomates;
Hommes de génie, à peu près;
Mais dans notre diplomatie,
Les hommes ne manquent jamais :
Il ne manque que du génie.

Alors notre excellent prince a pensé à moi. Il s'est dit : Puisqu'il ne s'agit que d'embrouiller l'affaire, j'ai là le premier avocat de Carlsruhe, M. Salsbach, que je vais leur adjoindre. Et il a eu raison, tout a réussi au gré de ses désirs; aussi j'espère bien que le grand-duc saura reconnaître mes services. Et avant de quitter Carlsruhe je lui laisse une demande. Je sollicite, vous savez, ce qui a toujours été l'objet de mes désirs, de mon ambition, des lettres de noblesse.

MADAME BARNECK.

Des lettres de noblesse!

SALSBACH.

Pourquoi pas? vous qui vous êtes enrichie dans le commerce, qui avez des millions, qui êtes la première bourgeoise de la ville, vous n'aimez pas les grands seigneurs ni la noblesse; tous les industriels en disent autant, et demandent des cordons; mais moi c'est différent, le titre de *conseiller* ou de *baron* fait bien pour les clients, cela les fait payer double, et rien que ce mot *de, de Salsbach* mis au bas d'une consultation, savez-vous ce que cela fera?

MADAME BARNECK.

Cela allongera vos plaidoyers, et voilà tout.

SALSBACH.

Allons; nous voilà déjà en querelle.

MADAME BARNECK.

Certainement, je ne trouve rien de plus ridicule que les gens qui achètent la noblesse.

SALSBACH.

Ne disputons pas là-dessus, surtout un jour d'arrivée, et daignez plutôt me présenter à votre aimable nièce, à votre fille d'adoption, la petite Louise, qui, depuis trois ans, doit être bien embellie.

MADAME BARNECK.

Grâce au ciel!

SALSBACH.

Je me rappelle les soins que vous preniez de son éducation; vous ne la quittiez pas d'un instant, et vu que c'est votre seule parente, celle-là peut se vanter d'avoir un jour une belle fortune.

Air : *On dit que je suis sans malice.*

Que son sort est digne d'envie!
Être à la fois riche et jolie,
C'est trop pour un seul prétendant :
De nos jours on n'en veut pas tant.
L'un la prendrait pour sa richesse,
Un autre pour sa gentillesse;
Ce qu'elle a pour faire un heureux
Suffirait pour en faire deux.

Aussi quand elle se mariera...

MADAME BARNECK, lui prenant la main d'un ton solennel.

Elle se marie aujourd'hui, mon cher monsieur Salsbach.

SALSBACH.

Qu'est-ce que vous m'apprenez là?

MADAME BARNECK, de même.

Dans une heure.

SALSBACH.

Et vous ne me le disiez pas! et j'arrive exprès pour cela! J'espère, par exemple, que vous avez jeté les yeux sur ce qu'il y a de mieux, que son époux est jeune, aimable et bien fait.

MADAME BARNECK.

Je ne sais, on le dit.

SALSBACH.

Comment! vous qui aimiez tant votre nièce, qui deviez être si difficile sur le choix de son mari, vous ne le connaissez pas!

MADAME BARNECK.

Je l'ai vu une fois; mais j'aurais peine à me le rappeler.

SALSBACH.

Cependant quand il venait faire sa cour à votre nièce...

MADAME BARNECK, s'animant.

Lui venir ici! lui, mettre les pieds chez moi! si cela lui était arrivé, s'il avait osé!...

SALSBACH.

Eh! mon Dieu! qu'est-ce que cela veut dire?

MADAME BARNECK.

Ah! mon cher monsieur Salsbach, pourquoi étiez-vous absent? c'est dans une pareille affaire que vos conseils et votre expérience m'auraient été bien utiles.

SALSBACH.

Parlez, de grâce.

MADAME BARNECK.

Chut! Un de nos gens, pas un mot devant lui.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, FRITZ.

FRITZ.

Pardon, Madame, si j'entre comme cela.

SALSBACH.

Eh! c'est Fritz, votre garde-chasse.

FRITZ.

Salut, monsieur Salsbach; vous vous portez bien tout de même.

SALSBACH.

Ah ! tu me reconnais.

FRITZ.

Parbleu ! c'est vous qui avez fait mon mariage ; et mieux que cela, c'est vous qui avez fait mon divorce. Ce sont des choses qui ne s'oublient pas. Ce bon monsieur Salsbach !

SALSBACH.

Tu me parais engraissé.

FRITZ.

Dame ! le calme et la tranquillité, c'est-à-dire, pour le moment, je viens d'avoir une révolution, vu que le futur, pour qui j'avais une commission de madame, m'a reçu la cravache à la main.

SALSBACH.

Hein !

MADAME BARNECK.

Est-ce qu'il t'a frappé ?

FRITZ.

Je ne crois pas, mais c'en était bien près. Il gesticulait en marchant dans la cour de Malzen.

SALSBACH.

De Malzen ! Comment ! ce serait ce jeune baron de Malzen, dont le père, ancien ministre du prince, se croit le premier gentilhomme de l'Allemagne ?

MADAME BARNECK.

Lui-même.

FRITZ.

J'allais donc le prévenir, de la part de madame, que la cérémonie était pour quatre heures, et qu'il eût à se trouver ici, au château d'Ober-Farhen, pour y recevoir la bénédiction nuptiale, comme le jugement l'y condamne.

SALSBACH.

Le jugement !

FRITZ.

Ah ! dame, il avait l'air vexé.

MADAME BARNECK.

Vraiment ?

FRITZ.

Ça faisait plaisir à voir ; il se mordait les lèvres en disant : « Je le sais, j'ai reçu l'assignation ; mais ta maîtresse est bien pressée. — Oh ! que je lui ai dit d'un petit air en dessous, elle ne s'en soucie pas plus que Votre Seigneurie ; mais quand il y a jugement, faut obéir à la loi. »

MADAME BARNECK.

Très-bien.

SALSBACH.

Si j'y comprends un mot...

FRITZ.

Ça l'a piqué, il s'est avancé, je crois, pour me payer ma commission, et comme madame m'avait défendu de rien recevoir, j'y ai tourné le dos, au galop.

MADAME BARNECK.

Et tu as bien fait ; va, mon garçon, je suis contente. Va voir si tout est disposé dans la chapelle ; et fais dresser la table pour le souper.

FRITZ.

Oui, Madame, et je souperai aussi.

(Fritz sort par le fond, Salsbach le reconduit, et en descendant le théâtre il se trouve à la droite de madame Barneck.)

SCÈNE III.

SALSBACH, MADAME BARNECK.

SALSBACH.

L'ai-je bien entendu ! un mariage par arrêt de la cour ?

MADAME BARNECK.

Eh bien ! oui, c'est la vérité ; vous savez que, quand je plaide une fois, j'y mets du caractère, et j'aurais dépensé un million en assignations, plutôt que de ne pas obtenir la réparation qu'il devait à notre famille.

SALSBACH.

J'entends. Ces jeunes nobles se croient tout permis, et le baron de Malzen aura tenté de séduire Louise.

MADAME BARNECK.

La séduire !

AIR : *Un jeune page aimait Adèle.*

Que dites-vous? dans mon expérience
N'a-t-elle pas un modèle, un soutien?
Oui, de son cœur, où règne l'innocence,
Je vous réponds, Monsieur, comme du mien.
Aussi, malgré tout l'amour qu'elle inspire,
Le plus hardi n'eût osé s'avancer ;
Car, pour tenter de la séduire,
C'était par moi qu'il fallait commencer.

La pauvre enfant, grâce au ciel, n'a rien à se reprocher, et elle me disait hier encore, en caressant le petit Alfred, son fils...

SALSBACH.

O ciel ! vous seriez grand'tante !

MADAME BARNECK.

D'un enfant beau comme le jour.

SALSBACH.

Miséricorde ! voilà du nouveau.

MADAME BARNECK.

Un enfant dont je raffole, je ne peux pas vivre sans lui ; c'est moi, Monsieur, qui suis sa marraine.

SALSBACH.

J'y suis. Vous si bonne, si indulgente ! vous avez pardonné à votre nièce.

MADAME BARNECK.

Lui pardonner ! et quoi donc ? est-ce sa faute si le baptême est venu avant les fiançailles ? est-ce sa faute si un rapt, un enlèvement ?... Ne parlons

pas de cela ; car je me mettrais en colère ; et depuis trois ans, je ne fais pas autre chose. Je serais morte de chagrin, sans le désir d'obtenir justice, et de désoler ces grands seigneurs, ces barons que je ne puis souffrir. Il n'y avait que cela qui me soutenait. Je me suis d'abord adressée à l'ancien ministre, au vieux Malzen.

SALSBACH.

C'était bien, c'était la marche à suivre.

MADAME BARNECK.

Croiriez-vous qu'il a eu l'audace de me répondre, en l'absence de son fils qui voyageait alors en Italie, que si réellement le jeune homme s'était oublié avec une petite bourgeoise, il ne se refuserait pas à payer des dommages, et la pension d'usage.

SALSBACH, avec colère.

Une pension ! des dommages-intérêts, pour réparer !...

MADAME BARNECK, vivement.

Oui, Monsieur, ce qui est irréparable. Je répondis que les Barneck, enrichis par le travail et le commerce, valaient un peu mieux que les Malzen, barons ruinés par l'orgueil et la paresse.

SALSBACH.

A la bonne heure.

MADAME BARNECK.

Que c'était moi qui croyais me mésallier en faisant un pareil mariage ; mais que je voulais qu'il eût lieu pour rendre l'honneur à ma nièce, un rang à son fils, car je veux que mon filleul soit baron. Ce cher enfant, il le sera.

SALSBACH.

Vous qui ne les aimez pas ?

MADAME BARNECK.

Ah ! dans ma famille, c'est différent.

SALSBACH.

Et M. de Malzen...

MADAME BARNECK.

Se permit de m'envoyer promener.

SALSBACH.

L'insolent !

MADAME BARNECK.

Moi, je menaçai d'un procès.

SALSBACH.

Il fallait commencer par là. Un procès ! et je n'y étais pas ! Comme je l'aurais mené ! J'y aurais mangé sa fortune et la vôtre.

MADAME BARNECK, lui prenant la main.

Ah ! mon ami !

SALSBACH.

Voilà comme je suis ! C'est dans ces cas-là qu'on se retrouve.

MADAME BARNECK.

En votre absence, je fis marcher les huissiers ; on plaida, et, en moins d'un an, je gagnai en deux instances.

SALSBACH.

Bravo ! je n'aurais pas mieux fait.

Air : *Un homme pour faire un tableau.*

Le bon droit enfin l'emporta.

MADAME BARNECK.

Mais par une chance fatale,
Le vieux baron nous échappa ;
Il était mort dans l'intervalle.
J'ai toujours, je le connaissais,
Des soupçons sur sa fin précoce ;
Et je crois qu'il est mort exprès
Pour ne point paraître à la noce.

SALSBACH.

Mais son fils ?...

MADAME BARNECK.

Son fils, revenu depuis peu de ses voyages, doit se présenter aujourd'hui pour exécuter la sentence.

SALSBACH.

Il paraît que ce n'est pas de trop bonne grâce.

MADAME BARNECK.

Oh ! vous n'avez pas d'idée de tout ce qu'il a fait pour nous échapper, jusqu'à nous menacer de se brûler la cervelle.

SALSBACH.

Vraiment !

MADAME BARNECK.

Toutes les chicanes possibles ! Mais il n'y a pas moyen pour lui de se soustraire ni à l'arrêt, ni à la noce ; car, grâce au ciel, il y est contraint, et par corps.

SALSBACH.

C'est bien.

MADAME BARNECK.

Je n'ai pas besoin de vous dire que le procès a été jugé à huis clos, et que, dans l'intérêt même de ma nièce, je n'ai pas laissé ébruiter l'affaire. Une seule chose me contrarie, c'est l'indifférence de Louise. Elle ne sent pas comme nous le plaisir de la vengeance. Vous ne croiriez pas que ce matin elle ne voulait pas entendre parler de ce mariage, et voyez où nous en serions si le refus venait d'elle. Heureusement que vous voici, et je compte sur vous pour la décider à être baronne.

SALSBACH.

Soyez tranquille.

MADAME BARNECK.

Mais j'entends déjà les voitures ; sans doute nos jeunes gens. Bravo ! courons à ma toilette.

SALSBACH.

Comment ? du monde ?

MADAME BARNECK.

Eh ! oui. Vous ne savez pas ! M. de Malzen avait demandé, pour se sauver une humiliation, que le mariage se fît sans bruit, sans témoins.

AIR de *ma Tante Aurore.*

Mais je ne lui fais pas de grâce :
Il craint l'éclat, et sans façons,
Moi j'ai fait inviter en masse
Tous les nobles des environs.
Quel dépit quand on va lui faire
Des compliments à l'étourdir!
Et puis au bal quelle colère!
Avec lui je prétends l'ouvrir.

SALSBACH.

Vous danserez!

MADAME BARNECK.

Ah! quel plaisir!
A quinze ans je crois revenir.
La vengeance fait rajeunir.
Ah! quel plaisir!

(Elle rentre dans son appartement.)

SALSBACH.

Elle en perdra la tête, c'est sûr. Quant à sa nièce, je vais...

SCÈNE IV.

SALSBACH, SIDLER, PLUSIEURS JEUNES GENS EN TOILETTE.

CHOEUR.

AIR : *Au lever de la mariée.*

Dès qu'un ami nous appelle,
Nous accourons à sa voix;
Prêts à célébrer la belle
Qui l'enchaîne sous ses lois.
C'est à l'amitié fidèle
De célébrer à la fois
L'amour, l'hymen et ses lois.

SALSBACH.

Ma chère cliente avait raison, ce sont tous les gentilshommes des environs.

SIDLER.

Monsieur, nous avons l'honneur... (Bas aux autres.) Figure respectable, air gauche. S'il y a un père, c'est lui. (Haut.) Nous nous rendons à l'aimable invitation de notre ami Malzen, qui, à ce qu'il paraît, n'est pas encore arrivé.

SALSBACH, froidement.

Non, Messieurs. Vous êtes plus pressés que lui.

SIDLER.

Il est vrai que nous sommes venus si vite; et il fait une chaleur... (Bas aux jeunes gens.) Il me semble qu'il pourrait nous offrir des rafraîchissements, ou du moins un siége. (Haut à Salsbach.) Monsieur est un parent de la mariée?

SALSBACH, froidement.

Non, Monsieur; un ami.

SIDLER.

Chargé peut-être de nous faire les honneurs?

SALSBACH.

Je ne suis chargé de rien.

SIDLER.

Je m'en doutais. Il est impossible alors de remplir avec plus d'exactitude et de fidélité les fonctions que vous vous êtes réservées.

SALSBACH.

AIR *des Amazones.*

Le fat! j'étouffe de colère.

SIDLER, en riant, à ses amis.

Que dites-vous du compliment?

SALSBACH.

Mais attendons, j'aurai bientôt, j'espère,
Comme eux, droit d'être impertinent.
Depuis longtemps ils l'ont par leur naissance;
Mais qu'un jour je l'aie obtenu,
Plus qu'eux encor j'aurai de l'insolence,
Pour réparer du moins le temps perdu.

(Salsbach passe à gauche, Sidler et les jeunes gens à droite.)

SIDLER, qui pendant ce temps s'est rapproché de la porte du fond.

Mes amis, mes amis, j'aperçois le marié; il entre dans la cour.

TOUS.

Est-il bien beau?

SIDLER.

Non, vraiment, en bottes, en éperons, costume de cheval, singulier habit de noce! Mais il paraît qu'ici (regardant Salsbach en riant) tout est original.

SALSBACH, à part.

Encore, morbleu! Allons trouver Louise, et faire prévenir la tante de l'arrivée de son estimable neveu.

(Il entre dans l'appartement de madame Barneck.)

SIDLER.

Allons, Messieurs, le compliment d'usage au marié.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS; MALZEN, entrant; SIDLER ET LES AUTRES, l'entourant.

REPRISE DU CHOEUR.

Dès qu'un ami nous appelle,
Nous accourons à sa voix,
Prêts à célébrer la belle
Qui l'enchaîne sous ses lois.
C'est à l'amitié fidèle
De célébrer à la fois
L'amour, l'hymen et ses lois.

MALZEN.

Que vois-je! comment, vous êtes ici! qui vous y amène?

SIDLER.

Et lui aussi! c'est aimable. Il paraît que c'est le jour aux réceptions gracieuses. Ingrat! nous venons assister à ton bonheur.

MALZEN, à part.

Que le diable les emporte! (Haut.) Je suis bien reconnaissant; mais, de grâce, qui a daigné vous prévenir?

SIDLER, lui présentant une lettre.

Toi-même; vois plutôt, la circulaire de rigueur.

MALZEN, prenant la lettre.

Hein ! plaît-il ! (La parcourant des yeux.) « Le » baron de Malzen vous prie de lui faire l'hon- » neur, *et cætera.* » Allons, encore un tour de cette vieille folle. Décidément, c'est une guerre à mort.

SIDLER.

Est-ce que ce n'est pas toi qui nous as invités ?

MALZEN.

Je m'en serais bien gardé; non pas que je ne sois charmé... mais dans la position où je me trouve...

SIDLER.

Je me doutais bien qu'il y avait quelque chose; tu n'es pas très-bien avec la famille ?

MALZEN.

On ne peut pas plus mal.

SIDLER.

Je comprends. La jeune personne... une passion...

MALZEN.

Du tout, elle ne peut pas me souffrir.

SIDLER.

Bah ! alors c'est donc toi...

MALZEN.

Moi ! je la déteste.

SIDLER.

J'y suis. C'est tout à fait un mariage de convenance.

MALZEN.

Il n'y en a aucune.

SIDLER.

Et tu l'épouses ?

MALZEN.

Peut-être.

SIDLER.

Ah çà ! mais à moins d'y être condamné...

MALZEN.

Précisément, je le suis.

TOUS.

Que dis-tu ?

SIDLER.

Oh ! pour le coup, je m'y perds; explique-toi.

MALZEN.

C'est bien l'aventure la plus maussade et la plus comique en même temps; car si elle était arrivée à l'un de vous, j'en rirais de bon cœur, parce qu'au fond le malheur ne me rend pas injuste. Au fait, le commencement était assez agréable : une jeune fille, jolie et fraîche comme les amours, seize ans au plus, simple comme au village, du moins je le croyais; car maintenant je suis sûr que j'avais affaire à la coquette la plus adroite ! C'était dans un bal. Eh ! mais, Sidler, tu y étais aussi, il y a trois ans ?

SIDLER.

Chez le grand bailli ! parbleu, je m'en souviens; je faillis étouffer quand le feu prit à la salle; tout le monde courait.

MALZEN.

C'est cela. Tremblant pour les jours de ma jolie danseuse, je l'enlevai dans mes bras, et la portai au bout du jardin, dans un pavillon isolé, où, vu la distance, il était impossible que le feu arrivât. Mais je n'avais pas prévu un autre danger, la petite s'était évanouie pendant le trajet; j'étais fort embarrassé pour avoir du secours; je n'osais la quitter. (Souriant.) Et puis, entre nous, j'ai le malheur de ne pas croire aux évanouissements ! Bref, je ne sais, mais je n'appelai personne... et... enfin, c'est trois mois après, lorsque j'étais au fond de l'Italie, que j'apprends qu'on me suscite le procès le plus ridicule.

SIDLER.

C'est drôle, cette histoire-là; tu aurais dû nous l'écrire.

MALZEN.

Oui, autant la mettre dans la gazette, et puis cela a été si vite. Se trouver tout de suite époux et père, par arrêt de la cour, et avec dépens.

AIR de *l'Artiste.*

D'un fils on me menace,
J'ignorais qu'il fût né;
Et, père contumace,
Me voilà condamné.
J'arrive par prudence,
Et sans retard aucun,
De peur que mon absence
Ne m'en coûte encore un.

SIDLER.

C'est donc une famille qui a du crédit, une famille noble ?

MALZEN.

Eh ! non, de la bonne bourgeoisie, et voilà tout.

SIDLER.

Il fallait en appeler.

MALZEN.

Nous n'y avons pas manqué; et nous avons encore perdu.

SIDLER.

C'est une horreur ! mais cela ne me surprend pas, la justice à présent est si bourgeoise ! elle est pour tout le monde. Mais elle a beau faire, nous sommes au-dessus d'elle, et à ta place...

MALZEN.

Qu'est-ce que tu ferais ?

SIDLER.

Je m'en irais, je me moquerais de l'arrêt.

(Les jeunes gens remontent la scène, Malzen et Sidler seuls se trouvent sur le devant.)

MALZEN.

Et si je ne l'exécute pas, je suis privé de mon

grade, déshonoré, je ne puis plus servir, ma carrière est perdue.

SIDLER.

Il fallait alors t'adresser au prince, dont ton père a été ministre; il t'aime, et si tu lui présentais requête...

MALZEN.

C'est ce que j'ai fait inutilement. Hier encore je lui en ai adressé une nouvelle. La réponse n'arrive pas, l'heure s'avance, et pour la mémoire de mon père, pour ma propre dignité, il ne me reste plus qu'un moyen, que j'aurais dû peut-être tenter plus tôt. Chut! (Regardant par la porte à gauche.) Quelqu'un paraît au bout de cette galerie.

SIDLER.

Est-ce la mariée?

MALZEN.

Eh! non, c'est la tante.

SIDLER.

Dieu! quelle toilette!

MALZEN.

Et quel port majestueux! un vrai portrait de famille. Décidément il n'est pas permis d'avoir une tante comme ça. Laissez-moi, j'ai à lui parler.

SIDLER.

Veux-tu que nous restions là pour te soutenir?

MALZEN.

Du tout.

SIDLER.

Mais tu ne seras pas en force.

MALZEN.

Air du *Siége de Corinthe.*

Laissez-moi seul avec ma tante.

SIDLER.

Vous laisser ainsi tous les deux!
Avec femme si séduisante,
Le tête-à-tête est dangereux.
Si dans tes bras en pamoison soudaine,
Comme sa nièce, elle allait se trouver!
Crains sa faiblesse.

MALZEN.

Ah! crains plutôt la mienne.
Je ne pourrais à coup sûr l'enlever.

ENSEMBLE.

MALZEN.

Oui, morbleu! je brave la tante,
Laissez-nous ici tous les deux;
L'entretien qui vous épouvante
N'a rien pour moi de dangereux.

SIDLER et LE CHOEUR.

Allons, puisqu'il brave la tante,
Laissons-les ici tous les deux;
Mais pour lui cela m'épouvante;
Le tête-à-tête est dangereux.

(Sidler et les jeunes gens entrent dans l'appartement à droite.)

SCÈNE VI.

MALZEN; MADAME BARNECK, en grande parure.

MADAME BARNECK.

Monsieur, on me prévient à l'instant...

MALZEN.

Madame, vous voyez un ennemi que le sort des armes n'a pas favorisé, et qui se rend à l'invitation que vous avez eu la bonté de lui faire signifier.

MADAME BARNECK.

C'est un peu tard, Monsieur le baron; mais quand on y met autant de grâce et de bonne volonté. (A part.) Il étouffe. Oh! que cela fait du bien!

MALZEN.

J'aurais pourtant quelques reproches à vous faire.

Air du *Premier prix.*

Pourquoi ces gens, cet étalage?
Nous étions convenus...

MADAME BARNECK.

Pardon,
Vous savez qu'en un mariage...

MALZEN.

Ah! ne lui donnez pas ce nom.
C'est un combat, c'est une guerre.

MADAME BARNECK.

Rendez alors grâce à mes soins;
Car dans un combat, d'ordinaire,
Vous savez qu'il faut des témoins.

Tout est prêt, Monsieur, et si vous voulez me suivre...

MALZEN.

Permettez, Madame, je désirerais avant tout un moment d'entretien.

MADAME BARNECK.

Comme ce n'est pas moi qui suis la fiancée, je vais faire appeler ma nièce, (appuyant) madame la baronne de Malzen.

MALZEN.

La baronne! (Froidement.) Non, Madame, la présence de mademoiselle votre nièce est inutile; c'est avec vous seule que je veux causer un instant, si vous consentez à m'entendre.

MADAME BARNECK.

Oui, Monsieur, avec calme, et sans vous interrompre : dût-il m'en coûter, je vous le promets. (Ils s'asseyent.)

MALZEN, après un court silence.

Ce qui s'est passé, Madame, a pu vous donner de moi une opinion assez défavorable; mais j'ose croire que, lorsque vous me connaîtrez, vous me jugerez mieux. J'ai eu des torts, j'en conviens, et je ne les ai que trop expiés. C'est votre obstination qui a causé la mort de mon père.

MADAME BARNECK.

Quoi! Monsieur...

MALZEN.

Oui, Madame, voilà ce que je ne pardonnerai jamais. Jugez alors si je puis entrer dans votre famille, et si ce mariage n'est pas impossible.

MADAME BARNECK.

Impossible, Monsieur ! si c'est pour cela...

MALZEN.

Ah ! Madame, vous m'avez promis de ne pas m'interrompre : oui, un mariage impossible ; car il ferait mon malheur, celui de votre nièce ; et vous ne voudriez pas la punir aussi, en la forçant à épouser quelqu'un qu'elle n'aime point, et qui n'aura jamais d'amour pour elle.

MADAME BARNECK.

S'il y avait eu d'autres moyens...

MALZEN.

Il en est un, Madame ; je vous dois un aveu, et je le ferai, quelque pénible qu'il puisse être pour moi. Vous me croyez riche, vous vous trompez ; je ne le suis pas. Mon père ne m'a rien laissé que son nom et ses titres. Tout ce que je puis donc faire pour réparer mes torts, c'est de reconnaître mon fils, de lui donner ce nom, ces titres désormais mon seul bien. Et pour que vous soyez sûre que personne au monde ne pourra les lui disputer, je promets dès aujourd'hui de ne jamais me marier, de renoncer à toute alliance, et je suis prêt à en donner toutes les garanties que vous désirerez.

AIR *du Baiser au porteur.*

Ma parole n'est pas trompeuse,
Je vous le jure sur l'honneur !
Que votre nièce soit heureuse ;
Pour moi, je renonce au bonheur.
Ainsi, Madame, et sans vaine chicane,
Mon crime peut être effacé,
Et l'avenir auquel je me condamne
Expira les torts du passé.

Voilà, Madame, la satisfaction que je vous offre.

MADAME BARNECK, se levant.

Et moi, Monsieur, je la refuse...

MALZEN, se levant.

Madame !

MADAME BARNECK.

Mais, Monsieur, la famille Barneck est riche, très-riche. Ce n'est ni la fortune, ni le titre d'un baron qui peut la satisfaire dans son honneur ; il lui faut mieux que cela.

MALZEN.

Oui, le baron lui-même.

MADAME BARNECK.

Un bon mariage, bien public, bien solennel.

MALZEN.

Un mariage ! toujours ce maudit mariage !

MADAME BARNECK.

Et il se fera aujourd'hui, dans une heure.

MALZEN.

Mais je vous répète que je n'aime point votre nièce.

MADAME BARNECK.

Quand on se marie à l'amiable, cela peut être nécessaire ; mais dans les mariages par arrêt de la cour, on peut s'en passer.

MALZEN.

Eh bien ! Madame, apprenez donc la vérité : je l'abhorre, je la déteste.

MADAME BARNECK.

Nous en avons autant à vous offrir ; mais quand la loi est là, il faut bien s'y soumettre.

MALZEN.

C'est ce que nous verrons.

MADAME BARNECK.

L'arrêt vous condamne à épouser, et vous épouserez.

MALZEN, hors de lui-même.

Plutôt vous épouser vous-même.

MADAME BARNECK.

Eh mais ! s'il y avait jugement, il le faudrait bien.

MALZEN.

Je ne sais où j'en suis, et je serais capable de tout. Eh bien ! Madame, puisque votre absurde tyrannie m'y contraint, il faudra bien devenir votre neveu ; mais je vous préviens qu'aujourd'hui même, aussitôt le mariage célébré, je forme ma demande en séparation.

MADAME BARNECK.

La nôtre est déjà prête. La loi permet en pareil cas de se séparer au bout de vingt-quatre heures ; et nous comptons bien profiter du bénéfice de la loi.

MALZEN.

Moi aussi.

AIR : *Non, non, vous ne partirez pas.*

Ah ! j'y consens, je suis tout prêt.

MADAME BARNECK.

C'est combler mon plus cher souhait.

MALZEN.

D'avance mon cœur s'y soumet.

MADAME BARNECK.

C'est un bonheur.

MALZEN.

C'est un bienfait.

MADAME BARNECK, vivement.

Alors plus de querelle.

MALZEN, de même.

Car enfin, grâce au sort,
La rencontre est nouvelle,
Nous voilà donc d'accord.

TOUS DEUX, avec ironie.

Toujours d'accord, toujours d'accord.
(à part, avec colère.)
Quel caractère ! ah ! c'est trop fort.
Je lui jure une guerre à mort.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS; SIDLER ET SES COMPAGNONS arrivant.

(Suite de l'air.)

ENSEMBLE.

SIDLER et LES AMIS.

Qu'avez-vous? quel est ce transport?
Et pourquoi donc crier si fort?
La méthode est vraiment nouvelle,
Mais pourquoi crier si fort
Si vous êtes d'accord?

MADAME BARNECK et MALZEN, criant.

De grâce, calmez ce transport.
Grâce au ciel, nous voilà d'accord.
(A part.)
Ah! de cette injure nouvelle
Je veux me venger encor:
Tous deux être d'accord!
Non, non, c'est une guerre à mort.

SIDLER.

A merveille, voici que vous vous entendez.

MALZEN.

Joliment!

SIDLER.

Est-ce qu'elle tient toujours à ses idées matrimoniales?

MALZEN.

Plus que jamais.

SIDLER.

Allons, mon cher, il faut se résigner. Je sors du salon, où la mariée vient d'arriver; vrai, elle n'est pas mal, et, si tu n'y étais pas obligé, je t'en ferais mon compliment.

MALZEN.

Je n'y tiens pas.

SIDLER.

Mais console-toi, nous sommes là, nous ne sommes pas tes amis pour rien.

MALZEN.

Vous en êtes bien les maîtres. Le ciel m'est témoin que je ne vous empêche pas de m'enlever ma femme.

MADAME BARNECK.

Quelle indignité!

MALZEN.

Mais je ne vous le conseille pas; car madame vous ferait un procès en dommages et intérêts.

SIDLER, riant

Pas possible.

MALZEN.

Et comme aujourd'hui même nous sommes séparés, elle peut vous faire condamner dès demain à épouser en secondes noces.

MADAME BARNECK, prête à s'emporter.

Monsieur! (Se retenant.) Mais, vous avez beau faire, vous ne me mettrez pas en colère. Je suis trop heureuse, car vous nous épouserez; oui, vous nous épouserez.

SIDLER.

Voilà bien la femme la plus entêtée...

MALZEN, à part.

Dieu, si ce n'était pas ma tante, si c'était seulement mon oncle, comme je l'aurais déjà fait sauter par la fenêtre. Qui vient là?

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, FRITZ.

FRITZ.

Madame, c'est un courrier à la livrée du prince, qui arrive en toute hâte de la part du grand-duc.

MALZEN, à Sidler.

Quel espoir!

MADAME BARNECK, étonnée.

Qu'est-ce que cela veut dire?

FRITZ.

Il apporte deux lettres de Son Altesse: l'une est pour monsieur Salsbach, qui doit être ici.

MADAME BARNECK.

C'est bien. Je me doute de ce que c'est, je la lui remettrai.

FRITZ.

L'autre est adressée à monsieur le baron de Malzen.

MALZEN.

Donne vite. Eh bien! est-ce que tu n'oses avancer?

FRITZ.

C'est que je vous vois la même cravache que ce matin.

MALZEN, prenant vivement la lettre.

Eh! donne donc. Dieu soit loué! c'est la lettre que j'attendais; et je triomphe enfin.

MADAME BARNECK.

Que dit-il?

MALZEN, vivement et avec joie.

Oui, Madame, j'avais écrit au prince, et lui rappelant les services de mon père et les miens, je l'avais supplié de refuser son consentement à ce mariage.

MADAME BARNECK.

Vous auriez osé?...

MALZEN.

Vous m'aviez fait condamner, je me suis pourvu en grâce.

MADAME BARNECK.

Si un souverain osait commettre une pareille injustice...

MALZEN, qui tout en parlant a décacheté la lettre, vient de jeter les yeux dessus, et fait un mouvement de douleur.

O ciel!

TOUS.

Qu'est-ce donc?

MALZEN, lisant d'une voix émue.

« Mon cher Malzen,

» Il y a un pouvoir au-dessus du mien: c'est » celui des lois. Elles ont prononcé; je dois me » taire, et donner le premier à mes sujets l'exem- » ple du respect qu'on doit à la justice.

» Votre affectionné maître. »

(Froissant la lettre avec dépit.)

Quelle indignité!

SIDLER.

Quel absolutisme?

MADAME BARNECK.

Ah! le bon prince! le grand prince! le magnanime souverain! Dès demain, j'irai me jeter à ses pieds; mais, aujourd'hui, nous devons avant tout songer au mariage: car l'heure est près de sonner. (A Malzen.) Rassurez-vous, monsieur le baron, on vous laissera un instant pour votre toilette, car je conçois que ce costume...

MALZEN.

Ce costume, Madame, je le trouve fort bon; et je n'en changerai rien, absolument rien.

MADAME BARNECK.

A la bonne heure. (A part.) Encore un affront qu'il veut nous faire; mais c'est égal, on enrage en frac aussi bien qu'en grand uniforme, et voilà ma vengeance qui arrive, voilà la mariée.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, GENS DE LA NOCE, SALSBACH, donnant la main à LOUISE, qui est habillée en mariée. Toute la noce sort de l'appartement de madame Barneck.

CHŒUR.

AIR : *Enfin il revoit ce séjour* (de Malvina).

Enfin voici l'heureux moment
Qui tous deux les engage;
Pour son mari quel sort charmant!
Qu'il doit être content!

SALSBACH, bas à Louise.

Eh mais! pourquoi donc cet effroi?
Un peu plus de courage.

(Il passe à la droite de madame Barneck.)

MADAME BARNECK, à Louise.

Allons, mon enfant, calme-toi,
N'es-tu pas près de moi?
Enfin, voici l'heureux moment, etc.

CHŒUR.

Enfin, voici l'heureux moment, etc.

SALSBACH, bas à madame Barneck.

Ce n'est pas sans peine que je l'ai décidée; mais enfin, grâce à mon éloquence...

MADAME BARNECK.

C'est bien. (A Louise.) Ne t'avise pas de pleurer; tu le rendrais trop heureux.

SIDLER, de l'autre côté du théâtre, bas à Malzen.

Quand je te disais qu'elle n'était pas mal, surtout ainsi, les yeux baissés...

MALZEN, la regardant avec dépit.

Laissez-moi donc tranquille! un petit air hypocrite.

MADAME BARNECK.

Partons, l'on nous attend dans la chapelle. (Bas à Salsbach.) Ayez soin, aussitôt après le mariage, de dresser l'acte de la séparation : c'est vous que j'en charge.

SALSBACH.

Soyez tranquille.

MADAME BARNECK.

Et puis j'oubliais, une lettre qui vient d'arriver pour vous, de la part du grand-duc.

SALSBACH.

Il serait possible! une place de conseiller, mes lettres de noblesse!

TOUS.

Partons, partons.

SIDLER, à Salsbach.

Monsieur l'ami de la famille ne vient pas?

SALSBACH, tenant la lettre.

Non, je reste.

MALZEN.

Je conçois, quand on n'y est pas condamné...

MADAME BARNECK.

Allons, madame la baronne.

CHŒUR.

Enfin, voici l'heureux moment, etc.

(Malzen engage Sidler à donner la main à Louise. Dépit de madame Barneck en voyant sa nièce conduite par Sidler; Malzen offre la main à madame Barneck. Ils sortent tous par le fond.)

SCÈNE X.

SALSBACH, seul.

Il me tardait qu'ils s'éloignassent; car, devant tout ce monde, je n'aurais pas pu être heureux à mon aise. Le cœur me bat en pensant que j'ai là dans ma main mes lettres de noblesse. Qui seraient bien étonnés, s'ils le savaient? ce sont ces jeunes freluquets de ce matin, ce baron de Malzen, et surtout mon père, le maître d'école, s'il revenait au monde. Le cachet est rompu. C'est sans doute de la chancellerie? Non, de la main même du prince. Des lettres closes, quel honneur! Lisons.

« Monsieur,

» Le baron de Malzen a imploré ma protection » contre la famille Barneck, dont vous êtes l'ami » et le conseil. J'ai dû respecter la justice en re- » fusant mon intervention... je vois d'ailleurs avec » plaisir, dans mes États, les alliances des familles » riches et des familles nobles. J'entends donc » que ce mariage, devenu nécessaire, ait lieu au- » jourd'hui même. » (S'interrompant.) C'est aussi notre intention, et Son Altesse sera satisfaite, car, dans ce moment, sans doute, bon gré, mal gré, les époux sont bénis. (Continuant.) « Mais je » sais que, dans ce cas-là, la loi autorise quelque- » fois une séparation, à laquelle Malzen est dé- » cidé à avoir recours. » (S'interrompant.) Il n'est pas le seul, sa femme aussi. (Continuant.) « Il y a eu » déjà trop de scandale dans cette affaire; cette » séparation en serait un nouveau que je veux em- » pêcher; et, pour cela, je compte sur vous. » Sur moi! (Continuant.) « Je suis tellement per- » suadé que votre intervention et vos soins con- » ciliateurs amèneront cet heureux résultat, que » j'ai différé jusque-là de vous accorder ce que » vous sollicitez. » Ah! mon Dieu! (Continuant.) « Mais, au premier enfant qui naîtra du mariage » contracté aujourd'hui, je vous promets cette » grâce, que vous méritez du reste à tant de » titres, etc., etc., etc. » Qu'est-ce que je viens de lire! et de quelle mission le prince s'avise-t-il de me charger!

AIR : *J'en guette un petit de mon âge.*

Y pense-t-il? quelle folie!
Moi qui dois l'exemple au palais :
Il veut que je les concilie,
Et que j'accommode un procès.
Cet usage n'est pas des nôtres;
Mais il l'exige... par égard,
Arrangeons-le... quitte plus tard
A se rattraper sur les autres.

D'ailleurs mes lettres de noblesse en dépendent. Mais comment désarmer la tante, la plus obstinée des femmes, et rapprocher des jeunes gens qui s'abhorrent, qui se détestent? Un enfant! Eh mais! il y en a un. (Relisant la lettre.) « Qui naîtra » du mariage contracté aujourd'hui. » C'est clair : celui qui a précédé ne compte pas. Eh mais! je les entends. C'est toute la noce qui vient.

SCÈNE XI.

SALSBACH, LOUISE, MADAME BARNECK, MALZEN, SIDLER, FRITZ, PAYSANS, GARDES-CHASSE. GENS DE LA NOCE.

(En rentrant, Malzen donne la main à Louise; mais aussitôt madame Barneck les sépare et se met entre eux.)

FINALE.

AIR : Fragment du premier finale de *la Fiancée.*

CHOEUR.

Ils sont unis. Ah! quelle ivresse!
Quel doux moment! quel jour heureux!
Qu'à les fêter chacun s'empresse;
Pour leur bonheur formons des vœux.

MADAME BARNECK, radieuse, et bas à Salsbach.

Je triomphe.

MALZEN, avec embarras.

A l'arrêt j'ai souscrit, Madame,
Et votre nièce est donc ma femme.

SALSBACH, le regardant.

Pauvre garçon!

MALZEN.

Mais du bienfait
Dont vous avez flatté mon âme
J'ose espérer l'heureux effet.
Pour nous séparer l'acte est prêt.

MADAME BARNECK, vivement.

Moi-même aussi je le réclame.

SALSBACH, à part.

Ah! diable!

(Haut.)

Comme ils y vont! Mais un moment.

MADAME BARNECK.

On peut signer.

MALZEN.

Dès ce soir.

MADAME BARNECK.

A l'instant.

SALSBACH, passant entre Malzen et madame Barneck.

Non pas, non pas, la loi est formelle; elle ordonne qu'avant la séparation les époux restent au moins vingt-quatre heures ensemble, et sous le même toit.

MALZEN.

C'est trop fort.

MADAME BARNECK.

Non, jamais.

SALSBACH.

Aimez-vous mieux que le mariage soit bon et inattaquable?

MALZEN et MADAME BARNECK.

Ce serait encore pire.

ENSEMBLE.

MALZEN, à part.

L'aventure est cruelle.
Quoi! j'aurais la douleur
D'habiter près de celle
Qui cause mon malheur!

LE CHOEUR.

L'aventure est nouvelle.
Un autre, plein d'ardeur,
Dans cette loi cruelle
Trouverait le bonheur.

MADAME BARNECK, à part.

L'aventure est cruelle.
Quoi! j'aurais la douleur
De le voir près de celle
Dont il fit le malheur!

SALSBACH, à part.

L'aventure est nouvelle.
J'espère au fond du cœur
Que cette loi formelle
Sauvera mon honneur.

MALZEN, avec effort.

Jusqu'à demain, puisqu'il nous faut attendre,
Soumettons-nous.

SALSBACH, souriant.

C'est le plus court parti.

MALZEN.

Mais la justice, en m'ordonnant ainsi
Malgré moi de rester ici,
A rien de plus ne peut prétendre.

MADAME BARNECK, montrant l'appartement à gauche.

Dans notre appartement, ma nièce, il faut nous rendre.

MALZEN, montrant celui qui est à droite.

Je pense que le mien est de ce côté-là?

MADAME BARNECK, vivement.

Oui, dans l'aile du nord.

SALSBACH.

Le plus froid, c'est cela.
L'un ici, l'autre là!

ENSEMBLE.

SALSBACH, à part.

Quel doux accord, quel bon ménage!
Comment, hélas! les réunir?
Ah! c'en est fait, je perds courage,
Et, comme lui, je vais dormir.

MADAME BARNECK.

Par cet affront, par cet outrage,
Il croit peut-être nous punir;
Mais au fond du cœur il enrage,
Et cela double mon plaisir.

MALZEN, à part.

Allons, allons, prenons courage,
Mon supplice est près de finir;
Et de cet indigne esclavage
Je saurai bientôt m'affranchir.

LE CHOEUR.

Ah! quel affront! ah! quel outrage!
Nous qui comptions nous réjouir,
Nous inviter au mariage
Pour nous envoyer tous dormir.

(Madame Barneck emmène Louise dans son appartement. Malzen, Sidler et les jeunes gens sortent du côté opposé. Le reste de la noce sort par le fond.)

ACTE II.

Le théâtre représente l'appartement de Louise. Au fond, une alcôve. Deux portes latérales : celle de droite conduit à l'appartement de la tante ; celle de gauche est la porte d'entrée. Au fond, deux croisées avec balcon extérieur. Auprès de la porte à droite et sur le devant une table de toilette. Deux flambeaux allumés.

SCÈNE PREMIÈRE.

LOUISE, en négligé du matin, assise auprès de la toilette, et la tête appuyée sur sa main; SALSBACH, entr'ouvrant la porte.

SALSBACH.

Peut-on entrer chez la mariée? (Louise ne l'entend pas; il entre, et, venant auprès d'elle, il répète encore :) Peut-on entrer chez la mariée?

LOUISE, se levant.

Ah! c'est vous, monsieur Salsbach.

SALSBACH.

Pardon de me présenter ainsi. Vous n'avez paru ni au déjeuner, ni au dîner; et j'étais impatient de savoir des nouvelles de *madame la baronne*, car vous voilà baronne maintenant: et la chère tante a beau dire, c'est un titre assez agréable.

LOUISE.

Que l'on ne me donnera plus dès ce soir, je l'espère.

SALSBACH.

Pourquoi donc? c'est indélébile, impérissable; quand on a été baronne, ne fût-ce qu'un quart d'heure, il n'y a plus de raison pour que ça finisse.

LOUISE.

Peu m'importe, je n'y tiens pas, pourvu que la séparation soit prononcée aujourd'hui même.

SALSBACH, à part.

Nous y voilà.

AIR d'*une Heure de mariage*.

A se rapprocher tous les deux
Comment pourrai-je les contraindre?

LOUISE, l'observant.

Mais vous paraissez soucieux.
Avons-nous quelque obstacle à craindre?

SALSBACH.

(A part.)

Non, non, Madame, aucun encor!

(Haut.)

Vous êtes, sans qu'on vous y force,
Tous deux parfaitement d'accord.
C'est ce qu'il faut pour un divorce.

Vous ne l'avez pas vu depuis hier soir?

LOUISE.

Non, sans doute.

SALSBACH, à part.

Ni moi non plus. (Haut.) Je viens de le rencontrer tout à l'heure; il paraît qu'il voudrait vous parler.

LOUISE, effrayée.

A moi!

SALSBACH.

Oui; il m'a chargé de vous demander un moment d'entretien. (A part.) Il se pendrait plutôt que d'y songer.

LOUISE.

Que me dites-vous là? Ah! mon Dieu! cette idée me rend toute tremblante.

SALSBACH.

Eh bien! eh bien! pourquoi donc? est-ce que je ne suis pas là? Certainement, je ne vous conseillerai jamais d'aimer votre mari, le ciel m'en préserve! mais cela n'empêche pas de l'écouter; si ce n'est pas pour vous, c'est peut-être pour

d'autres, pour le monde, pour l'honneur de la famille.

LOUISE, avec calme et résolution.

Monsieur Salsbach, je n'ai pas votre expérience; je connais peu ce monde dont vous me parlez, et qui m'a punie autrefois de la faute d'un autre. On m'a dit que, pour le satisfaire, il fallait un mariage, une réparation; et quoique j'eusse de la peine à comprendre qu'il fût au pouvoir de quelqu'un que je n'estime pas de me rendre l'honneur, quand c'était lui qui s'était déshonoré, j'ai obéi, j'ai consenti à ce mariage, à condition qu'il serait rompu sur-le-champ; et maintenant, c'est moi qui crois de ma dignité, de mon honneur, de réclamer cette séparation. Ma tante m'a fait demander pour ce sujet. Monsieur Salsbach, souffrez que je passe chez elle.

(Elle salue et sort.)

SCÈNE II.

SALSBACH, seul.

Et elle aussi, qui s'avise maintenant de montrer du caractère! Elle, autrefois si bonne, si douce, si patiente! Comme le mariage change une jeune personne! Le mari à gauche, la femme à droite; joli début pour mes lettres de noblesse! ces gens-là, cependant, étaient faits l'un pour l'autre : même fierté, même obstination; et je suis sûr qu'ils s'aimeraient beaucoup, s'ils ne se détestaient pas! Voyons, voyons; peut-être qu'en embrouillant l'affaire... ça m'a réussi quelquefois, et... chut! voici le mari; est-ce qu'il aurait changé d'idée?

SCÈNE III.

SALSBACH; MALZEN, introduit par Fritz.

MALZEN.

C'est vous que je cherchais, Monsieur.

SALSBACH, d'un air riant.

Qu'est-ce qu'il y a, mon cher Monsieur? quelque chose de pressé, à ce qu'il paraît; car pour venir jusque dans la chambre de la mariée...

MALZEN.

Ah! c'est... pardon!... si je l'avais su...

SALSBACH, souriant.

Pourquoi donc? vous avez bien le droit d'y entrer.

MALZEN.

Je n'y resterai pas longtemps; les vingt-quatre heures sont expirées, nous n'avons plus qu'à signer l'acte de séparation. Ainsi, terminons, je vous prie; j'ai fait seller mon cheval, et je veux partir avant la nuit.

SALSBACH, à part.

Quand je disais qu'il y avait sympathie..... (Regardant à sa montre. Haut.) Permettez, Monsieur, permettez, il s'en faut encore de trois quarts d'heure.

MALZEN, impatienté.

Ah! Monsieur!

SALSBACH.

Non pas que nous tenions... Mais il faut au moins le temps de dresser l'acte, de le rédiger.

MALZEN, montrant un papier.

C'est inutile, le voici.

SALSBACH.

Déjà! très-bien, Monsieur. (Il sonne.)

MALZEN.

Que faites-vous? vous ne lisez pas?

SALSBACH.

Mon devoir est de le soumettre d'abord à la tante de madame la baronne. (A Fritz, qui paraît.) Portez cela à votre maîtresse. (Fritz reçoit le papier, et entre chez madame Barneck.) Et maintenant que tout est fini, jeune homme, je ne vois pas pourquoi vous refusez l'entrevue que madame de Malzen vous a fait demander.

MALZEN.

Madame de Malzen?

SALSBACH.

Oui, avant de partir, votre femme veut vous parler; on vous l'a dit?

MALZEN.

Du tout.

SALSBACH.

Eh bien! je vous l'apprends. (A part.) Qu'est-ce que je risque? ça ne peut pas aller plus mal.

MALZEN.

Me parler! et de quoi?

SALSBACH.

Mais de vos intérêts communs.

MALZEN, vivement.

Nous n'en aurons jamais.

SALSBACH.

De votre fils peut-être; car vous n'avez pas oublié, Monsieur, que vous avez un enfant. (Avec sensibilité.) Un enfant! savez-vous bien, jeune homme, tout ce que ce mot renferme de sacré, de touchant, quels devoirs il impose?

MALZEN.

Je vous dispense...

SALSBACH.

Et quel bonheur il promettrait à votre vieillesse, surtout si vous en aviez plusieurs, beaucoup même? Le ciel protége les familles nombreuses.

MALZEN, avec impatience.

Il suffit. J'ai pourvu au sort de mon fils, autant qu'il était en moi : ainsi cette entrevue est inutile.

SALSBACH, vivement.

Pardonnez-moi, elle est indispensable.

MALZEN.

Monsieur...

SALSBACH.

Et vous êtes trop galant homme...

MALZEN, avec colère.

Eh ! morbleu !

SALSBACH.

Justement, voici madame la baronne.

MALZEN, s'arrêtant.

Dieu !

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, LOUISE.

LOUISE, apercevant le baron.

Que vois-je !

SALSBACH, à part.

C'est le ciel qui l'envoie.

MALZEN, à part.

Je suis pris ! c'était arrangé entre eux.

LOUISE, bas à Salsbach, d'un ton de reproche.

Ah ! monsieur Salsbach !

SALSBACH, bas.

Ce n'est pas ma faute, madame la baronne ; j'ai voulu le renvoyer, mais il a tant insisté... Vous aurez plus tôt fait de l'écouter.

LOUISE, de même.

Eh ! mon Dieu ! et savez-vous ce qu'il me veut ?

SALSBACH, de même.

Non, madame la baronne. (A part.) Il serait bien embarrassé lui-même... (Allant à Malzen, qui est de l'autre côté.) Je n'ai pas besoin, Monsieur, de vous engager à la modération, au calme. (Bas à Louise.) Du courage, Madame ! (A Malzen.) Je vous laisse. (A part, et s'essuyant le front.) Dieu ! se donner tant de mal, et pour les enfants des autres! Ils finiront peut-être par s'entendre.

(Il se retire à pas de loup et entre chez madame Barneck.)

SCÈNE V.

LOUISE, MALZEN.

MALZEN, à part.

Voilà bien la plus sotte aventure !... Que peut-elle me vouloir ?

LOUISE, à part.

Qu'a-t-il à me dire ?

MALZEN, à part.

N'importe, il faut l'entendre.

LOUISE, à part.

Puisqu'on le veut, écoutons-le.

(Moment de silence.)

MALZEN.

Elle a bien de la peine à se décider.

LOUISE.

Comme il se consulte !

MALZEN, à part.

Allons, il faut être généreux, et venir à son secours. (Haut.) Eh bien ! Madame, vous avez désiré me parler ?

LOUISE, étonnée.

Comment ! Monsieur, il me semble que c'est vous.

MALZEN.

Moi ! je n'y pensais pas.

LOUISE, blessée.

Ah ! Monsieur, ce dernier trait manquait à tous les autres.

MALZEN.

Que voulez-vous dire ?

LOUISE, se contraignant.

Rien, Monsieur ; j'y suis habituée, je ne vous fais aucun reproche. Tout ce que j'ai éprouvé depuis trois ans, tout ce que j'ai souffert par vous ne me donnait aucun droit à votre affection, je le sais ; mais peut-être m'en donnait-il à vos égards.

MALZEN.

Madame...

LOUISE.

AIR : *Pour le chercher je cours en Allemagne.*

Je sais pour moi votre haine profonde,
Mais un seul point me rassurait ;
J'ai toujours vu jusqu'ici dans le monde
Que de respects chacun nous entourait.
Ce n'est pas moi plus que toute autre.
Mais, des égards... je croyais, entre nous,
Qu'une femme, fût-ce la vôtre,
Devait en attendre de vous.

MALZEN, embarrassé.

Je vous assure, Madame, que je n'ai jamais eu l'intention de rendre notre position plus pénible ; elle l'est déjà bien assez. J'ai cru... on m'avait dit... on m'a trompé, je le vois... et si quelque chose dans mes paroles a pu vous offenser, il faut me le pardonner. (D'une voix émue.) Je suis si malheureux !

LOUISE, baissant les yeux.

Du moins, vous ne l'êtes pas par moi. (Malzen la regarde et baisse les yeux à son tour.) Si l'on m'avait écoutée, croyez, Monsieur, que ce procès n'aurait jamais eu lieu ! Le bruit et l'éclat ne vont pas à une femme, même quand elle a raison ! ce qu'elle peut y gagner ne vaut pas ce qu'elle y perd !

Mais je n'étais pas la maîtresse ; tout ce que j'ai pu faire, c'est que votre sort ne fût pas enchaîné pour longtemps ; et, grâce à moi, vous allez être libre.

MALZEN, interdit.

Madame, je dois à mon tour me justifier sur des procédés...

LOUISE.

C'est inutile : puissiez-vous les oublier, Monsieur, comme moi-même je les oublie !

MALZEN, confondu, à part, avec dépit.

Eh bien ! j'aimerais mieux la tante et ses emportements que cet air de résignation qui vous met encore plus dans votre tort. (Haut.) Permettez-moi seulement, Madame, de vous expliquer...

LOUISE, avec émotion.

Oh ! non, non, point d'explication, je vous en conjure ; je vous prie seulement d'avoir pitié de moi, de vouloir bien abréger cette entrevue, et, s'il est vrai, comme on me l'a assuré, que vous ayez quelque chose à me demander...

MALZEN.

Oui, oui, Madame, avant de m'éloigner, me sera-t-il permis de voir mon fils ?

LOUISE.

Je vais donner des ordres, vous le verrez.

MALZEN, troublé.

Un mot encore : je ne sais comment vous exprimer... je vois que je suis plus coupable que je ne pensais... et j'ai regret maintenant d'avoir envoyé à madame votre tante, avant de vous l'avoir soumis, cet acte qui doit fixer...

LOUISE.

J'étais près d'elle quand on l'a apporté. Je l'ai lu, Monsieur.

MALZEN, vivement.

Vous l'avez lu ? je vous demande pardon d'avance pour quelques expressions... je l'ai fait dans un premier moment, et vous avez dû être choquée...

LOUISE.

Non ; mais j'y ai trouvé des choses qui m'ont paru peu convenables, et que je me suis permis de changer.

MALZEN.

AIR : *Je n'ai point vu ce bosquet de lauriers.*

Sans les connaître à l'instant j'y souscris :
Quoi qu'on ait fait, je l'approuve d'avance.
(A part.)
Car avec elle, et plus j'y réfléchis,
Je suis honteux de mon impertinence.
(Haut.)
Oui, j'en conviens, injuste en mes dédains,
Depuis qu'un fatal mariage
A dû réunir nos destins,
J'eus tous les torts...

LOUISE, avec douceur.

Et moi tous les chagrins,
Et je préfère mon partage.

MALZEN.

Ah ! Madame, s'il dépendait de moi...

LOUISE, l'interrompant.

C'est bien, Monsieur ; j'aperçois votre ami, qui, sans doute, vous rapporte cet écrit.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS ; SIDLER, entrant par la gauche.

SIDLER, sans voir Louise.

Victoire ! mon cher baron ; voici l'acte bienfaisant...

MALZEN, bas, et lui serrant la main.

Veux-tu te taire !

SIDLER, voyant Louise.

Oh ! mille pardons, Madame. Je veux dire que... voici l'acte douloureux qu'on a cru nécessaire...

LOUISE.

Je vous laisse.

(Elle fait un pas pour sortir.)

SIDLER, l'arrêtant.

Pourquoi donc ? puisque vous voilà réunis, nous pouvons toujours signer.

MALZEN, regardant l'acte.

Oui ; mais je dois d'abord effacer quelques mots. Que vois-je ? c'est de votre main, Madame ?...

LOUISE, avec embarras.

Oui, Monsieur.

MALZEN, qui a commencé à lire l'acte.

O ciel ! quoique séparés, vous voulez que la communauté de biens continue ?

SIDLER.

Est-il possible ?

LOUISE, lui faisant signe de continuer.

Lisez, Monsieur ; vous verrez que vous ne me devez aucun remercîment : je n'ai rien fait pour vous.

MALZEN, continuant.

« Cette donation, que ma tante approuvera, » j'espère, je la fais, non pour un homme que je » n'aime (hésitant) ni n'estime, mais pour mon » fils seul ! Je ne veux pas que celui dont il porte » le nom se trouve dans une position indigne de » son rang et de sa naissance. Je ne veux pas que » mon fils puisse me reprocher un jour d'avoir » permis que son père connût la gêne et le mal» heur. »

SIDLER.

Par exemple, voilà une générosité...

MALZEN.

Dites un affront ; non, je n'accepte point, je n'accepterai jamais. Et quelques torts que j'aie eus, Madame, je ne mérite pas cet excès d'humiliation, et je vous demande en grâce de m'écouter.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS; MADAME BARNECK, donnant la main à SALSBACH.

MADAME BARNECK, qui a entendu les derniers mots.

Il n'est plus temps, Monsieur; l'heure a sonné.

MALZEN.

Comment!

MADAME BARNECK.

Dieu merci, ma nièce est libre, et vous pouvez vous éloigner.

MALZEN.

Pas encore, Madame.

MADAME BARNECK.

Qu'est-ce à dire, Monsieur? quand tout est convenu, arrêté; quand la séparation est prononcée?

MALZEN, vivement.

Elle ne l'est pas encore, Madame; votre nièce n'a pas signé.

MADAME BARNECK, prenant l'acte.

Ce sera fait dans l'instant, Monsieur. Allons, Louise. (Elle lui donne la plume.)

SIDLER.

Permettez...

SALSBACH.

Un moment.

MALZEN, à Louise.

Madame, je vous en conjure, au nom du ciel, ne signez pas avant de m'avoir entendu; je puis me justifier, et... (Louise signe.)

SALSBACH.

Elle a signé.

MALZEN, accablé.

Ah!

MADAME BARNECK, présentant la plume à Malzen.

A votre tour, Monsieur.

MALZEN prend la plume, garde le silence un instant, puis la jetant avec vivacité, il s'écrie :

Non, Madame!

MADAME BARNECK.

Comment?

MALZEN.

Je ne signerai pas.

SIDLER.

Qu'est-ce que tu dis donc?

SALSBACH, à part.

Très-bien.

MALZEN.

Non, je ne signerai pas un acte qui me déshonore. Il suffit de lire la clause que votre nièce a ajoutée.

MADAME BARNECK.

Je ne la connais pas, Monsieur, et je l'approuve d'avance; la baronne de Malzen ne peut rien vouloir que de juste, d'honorable. Ainsi, terminons ce débat, et signez sur-le-champ.

MALZEN, hors de lui.

Non, vous dis-je; mille fois non!

MADAME BARNECK.

On vous y forcera, Monsieur.

MALZEN.

C'est ce que nous verrons.

MADAME BARNECK.

AIR du vaudeville de *Turenne*.

Les tribunaux décideront l'affaire.

MALZEN.

Vous le voulez? Eh bien! soit, j'y consens.

MADAME BARNECK.

Nous plaiderons.

SALSBACH.

C'est là ce qu'il faut faire.

TOUS.

Nous plaiderons!

SALSBACH, à part.

Quel bonheur je ressens!

(Haut.) (A part.)

Un bon procès! En voilà pour longtemps.

SIDLER.

C'est son mari!

MADAME BARNECK.

Non pas!

SALSBACH.

La cause est neuve!

Avant qu'un arrêt solennel
Ait décidé ce qu'il est; grâce au ciel,
Elle aura le temps d'être veuve.

LOUISE, tremblante.

Ma tante, je vous en supplie...

MADAME BARNECK, en colère.

C'est qu'on n'a jamais vu un pareil caractère; il a fallu un jugement pour le marier, il en faut un pour le séparer, il en faudrait peut-être... Nous l'obtiendrons, Monsieur, nous l'obtiendrons; et dès demain, je présenterai requête. (A Salsbach.) Monsieur Salsbach!

SALSBACH, passant auprès de madame Barneck.

Je suis prêt, Madame; mais il y aurait peut-être moyen d'arranger à l'amiable...

MADAME BARNECK.

Du tout, je veux plaider; et en attendant, j'espère, Monsieur, que vous allez vous retirer. Il est nuit, votre cheval est sellé depuis longtemps.

MALZEN.

Il attendra; car je ne partirai pas sans avoir parlé à ma femme.

MADAME BARNECK.

A votre femme!

SALSBACH.

Votre femme, provisoirement, c'est vrai; mais on verra.

MALZEN.

Tant que durera le procès, vous ne pouvez pas

empêcher que je ne sois son mari; et j'ai bien le droit...

MADAME BARNECK.

Vous n'en avez aucun.

MALZEN.

Je lui parlerai.

MADAME BARNECK.

Malgré moi?

MALZEN.

Malgré tout le monde. (Avec force.) Je suis ici chez elle, chez moi, dans la chambre de ma femme; et nul pouvoir ne m'en fera sortir. (Il s'assied sur une chaise à gauche.)

MADAME BARNECK, s'approchant de Louise, qui a l'air de se trouver mal.

Qu'as-tu donc, Louise?

AIR : *Sortez, sortez* (de la Fiancée).

O ciel! la pauvre enfant! la force l'abandonne.

MALZEN, courant à elle.

Malheureux que je suis!

MADAME BARNECK.

Sortez, je vous l'ordonne!
Monsieur, voulez-vous dans ces lieux
La voir expirer à vos yeux!

ENSEMBLE.

MADAME BARNECK.

Sortez, ou bien j'appellerai:
Il sortira, je l'ai juré.

SALSBACH, à Malzen.

Sortez, mon cher, je vous suivrai;
Faites les choses de bon gré.

SIDDER.

Sortons, mon cher, et de bon gré;
C'est moi qui vous consolerai.

MALZEN.

Puisqu'il le faut, j'obéirai;
Mais dans ces lieux je reviendrai.

(Salsbach et Sidler emmènent Malzen. Tous les trois sortent par la porte à gauche.)

SCÈNE VIII.

LOUISE, MADAME BARNECK.

MADAME BARNECK.

Je reviendrai! Qu'il en ait l'audace!

LOUISE.

Comment? ma tante, est-ce que vous croyez?...

MADAME BARNECK.

Pure bravade! Mais n'importe, je vais donner des ordres pour que l'on veille toute la nuit.

LOUISE, tombant dans un fauteuil.

Ah! ma tante, quelle scène!

MADAME BARNECK.

Pauvre petite! j'espère que je me suis bien montrée. C'est d'autant mieux à moi, que je ne savais pas trop de quoi il était question, ni le motif de sa résistance.

LOUISE.

Je vous l'expliquerai; mais je dois convenir que c'est d'un honnête homme.

MADAME BARNECK.

Hum! ce n'est pas cela, et j'ai bien une autre idée.

LOUISE.

Quoi donc, ma tante?

MADAME BARNECK.

Une idée qui m'est venue comme un coup de foudre, et qui rendrait notre vengeance complète. As-tu remarqué son trouble, son agitation? s'il s'avisait de t'aimer réellement?

LOUISE, troublée.

Lui!

MADAME BARNECK.

Je donnerais tout au monde pour que ce fût vrai; quel bonheur de le désoler!

LOUISE.

Je n'y tiens pas.

MADAME BARNECK.

Et tu as tort. Dieu! si c'était de moi qu'il fût amoureux! Adieu, mon enfant, adieu; ne t'inquiète pas, ne te tourmente pas, je me charge du procès, de la séparation; toi, songe seulement qu'il est parti désolé, désespéré. Ah! qu'il est doux de se venger, et quelle bonne nuit je vais passer! (Elle embrasse Louise, et rentre chez elle.)

SCÈNE IX.

LOUISE, seule.

En vérité, ma tante a des idées que je ne conçois pas. (Elle s'assied.) Et ce qu'elle disait tout à l'heure... cette émotion... c'est singulier, je l'avais remarquée aussi; mais s'il était vrai!... ce serait une raison de plus pour hâter cette séparation. Oui, mon indifférence pour lui est dans ce moment la seule vengeance qui me soit possible. (On frappe doucement à la porte à gauche.) On a frappé à ma porte. (Elle se lève.) Qui peut venir au milieu de la nuit! (On frappe un peu plus fort.) Impossible de ne pas répondre. (D'une voix émue.) Qui est là?

SALSBACH, en dehors.

Moi, madame la baronne.

LOUISE.

C'est la voix de Salsbach! que veut-il?

SALSBACH, à voix basse.

Si vous n'êtes pas couchée, j'ai un mot à vous dire, c'est très-pressé.

LOUISE, allant ouvrir.

Ah! mon Dieu! il va réveiller ma tante. Mais taisez-vous donc, monsieur Salsbach, vous faites un tapage... (Elle lui ouvre.)

SCÈNE X.

SALSBACH, LOUISE.

SALSBACH, entrant.

Pardon, je craignais que vous ne fussiez endormie.

LOUISE.

Qu'y a-t-il donc?

SALSBACH, regardant dans l'appartement.

Madame Barneck est rentrée dans son appartement, tant mieux!

LOUISE.

Mais pourquoi donc ces précautions? qu'avez-vous à me dire?

SALSBACH.

Une chose fort délicate. Monsieur de Malzen...

LOUISE.

Eh bien?

SALSBACH.

Vous saurez que je l'avais emmené et reconduit jusqu'à la grande porte, qui s'est refermée sur lui.

LOUISE.

Grâce au ciel, le voilà donc sorti!

SALSBACH.

Pas encore.

LOUISE.

Que dites-vous?

SALSBACH.

Je viens de le retrouver dans le parc, dont probablement il avait franchi les murs, au risque de se casser le cou. Il voulait rester, j'ai répondu, il a répliqué. Je suis avocat; mais il est amoureux: il crie encore plus fort que moi, et comme on pouvait nous entendre, j'ai transigé. Il consentait à s'éloigner, à condition que je me chargerais pour vous d'une lettre qu'il allait écrire.

LOUISE.

J'aurais refusé.

SALSBACH.

Vous aimez donc mieux qu'il passe la nuit dans le parc, sous vos fenêtres? car il y est dans ce moment?

LOUISE.

Monsieur de Malzen!

SALSBACH.

Exposé aux coups des gardes-chasse, qui, la nuit, peuvent le prendre pour un malfaiteur, et tirer sur lui.

LOUISE.

O ciel! il valait mieux prendre la lettre.

SALSBACH.

C'est ce que j'ai fait.

AIR de *Marianne.*

C'était un parti des plus sages.
Je l'ai vu tracer au crayon
Ce petit mot de quatre pages
Que je vous apporte.

LOUISE, le prenant.

C'est bon.

SALSBACH, la suivant des yeux.

On la reçoit!
C'est fort adroit;
Par ce moyen
Mes affaires vont bien.

(Louise, sans lire la lettre, la déchire et jette les morceaux à terre.)

Ciel! sans la lire,
On la déchire!
O sort fatal!
Mes affaires vont mal!

LOUISE.

Qu'avez-vous? quel effroi vous presse?

SALSBACH.

(à part.)

Moi? rien. Hélas! dans ce billet,
Il m'a semblé qu'on déchirait.
Mes lettres de noblesse.

(Haut.) Quoi! Madame, voilà le cas que vous en faites?

LOUISE.

Oui, Monsieur.

SALSBACH.

Mais cependant, Madame...

LOUISE, sèchement.

Pas un mot de plus. Et maintenant qu'il s'éloigne à l'instant!

SALSBACH.

Je m'en vais lui dire de s'en aller. Pourvu qu'il opère sa retraite sans accident. (Il passe à la gauche, Louise va auprès de la toilette; elle fait un mouvement. Il s'arrête.) Vous dites...

LOUISE.

Monsieur?

SALSBACH.

J'ai cru que vous me parliez. Pourvu qu'il opère sa retraite sans accident. (Un silence.) Vous n'avez plus rien à m'ordonner?

LOUISE.

Non.

SALSBACH.

Bonsoir, bonsoir, madame la baronne.

LOUISE.

Bonsoir, monsieur Salsbach.

SALSBACH, à mi-voix.

Pourvu qu'il opère sa retraite sans accident.

(Il sort.)

SCÈNE XI.

LOUISE, seule; elle va fermer la porte, et pousse le verrou.

Fermons cette porte. Je suis toute tremblante. (Elle s'assied.) En vérité, tant d'audace commence à me faire peur. Et ce monsieur de Malzen! mais qu'est-ce qu'il a? qu'est-ce qui lui prend mainte-

nant? un caprice, l'esprit de contradiction. Grâce au ciel, tout est fini, et nous en voilà débarrassées. (Elle se lève.) Il faut tâcher surtout que ma tante ne se doute point de cette dernière extravagance. (Regardant à terre.) Et les morceaux de cette lettre que l'on pourrait trouver! (Elle les ramasse et les regarde.) Quatre pages! Monsieur Salsbach a dit vrai, les voilà. Comment m'a-t-il écrit quatre pages?... qu'est-ce qu'il a pu me dire? à moi! (Elle lit.) « Louise... » C'est sans façon! comment! m'appeler Louise tout uniment! (Lisant avec émotion.) « Louise, vous devez me haïr, » et je ne puis vous dire à quel point je me dé» teste moi-même! Avoir méconnu tant de » charmes, tant de vertus! Ma vie entière suf» fira-t-elle pour expier mes injustices? » (S'interrompant.) Oh! non, sans doute. (Lisant.) « J'ai » vu notre enfant. Avec quelle émotion, quel » bonheur, j'ai retrouvé dans ses jeunes traits » ceux d'un coupable! » (Avec un air de satisfaction.) C'est vrai, il lui ressemble. (Elle lit.) « Les miens » finiront, j'espère, par vous paraître moins » odieux, en regardant souvent votre fils. Je ne » puis exprimer ce que j'éprouve depuis une » heure; j'ai mille choses à vous dire, il faut » absolument que je vous parle. Je sais qu'il y va » de ma vie, mais je brave tout; et dussé-je périr » sous vos yeux... » (On entend un coup de fusil dans le jardin.) Qu'entends-je! Ah! le malheureux! il aura été aperçu! (Elle court à la fenêtre à gauche, l'ouvre précipitamment pour voir ce qui se passe, et aperçoit Malzen sur le balcon.)

SCÈNE XII.

LOUISE, MALZEN.

LOUISE, reculant et jetant un cri.

Ah!

MALZEN, à voix basse, et la main étendue vers elle.

Ne criez pas, ou je suis perdu.

LOUISE, tremblante.

Que vois-je!

MALZEN, de même.

J'étais poursuivi par un garde qui a crié *qui vive?*

LOUISE.

O ciel!

MALZEN.

Ne craignez rien, je me suis bien gardé de répondre. Aussi, me prenant pour un voleur, il m'a ajusté; mais, caché par un massif, j'ai eu le temps de m'élancer au treillage de ce balcon.

LOUISE, s'appuyant sur un meuble.

Je me soutiens à peine.

MALZEN.

Calmez-vous.

LOUISE, le regardant.

Ah! mon Dieu!

MALZEN, à la fenêtre, à droite, et prêtant l'oreille en dehors.

Chut, je vous en prie. On ouvre une fenêtre.

LOUISE, écoutant.

C'est celle de ma tante.

MALZEN, écoutant.

Elle s'inquiète, elle s'informe de ce bruit. On lui répond que c'était une fausse alerte. Très-bien. Elle recommande la plus grande surveillance. La fenêtre se referme.

LOUISE.

Je respire.

MALZEN, s'éloignant de la fenêtre.

Tout est tranquille maintenant. (Se tournant vers Louise.) Ah! Madame! que d'excuses je vous dois! Combien je me repens de la frayeur que je vous ai causée!

LOUISE, troublée.

En effet, cette manière d'arriver est si extraordinaire... Mais maintenant, Monsieur, qu'allez-vous devenir? J'espère que vous allez repartir sur-le-champ.

MALZEN.

Et par où, Madame?

LOUISE.

Mais par le même chemin.

MALZEN.

Impossible; les gardes-chasse sont là.

AIR : *Pour le chercher je cours en Allemagne.*

Songez qu'on me poursuit encore :
Je ne pourrai, malgré l'obscurité,
Leur échapper; aussi j'implore
Les droits sacrés de l'hospitalité.

LOUISE.

Comment! Monsieur...

MALZEN, l'imitant.

Faut-il donc qu'on réclame
De tels bienfaits? je croyais, entre nous,
Qu'un malheureux, fût-ce un époux, Madame,
Devait les attendre de vous.

LOUISE, vivement.

Je ne dis pas non, Monsieur, mais vous ne pouvez pas rester là; il faut vous éloigner à l'instant, je l'exige.

MALZEN, allant à la porte à droite.

Peut-être que cette porte...

LOUISE, l'arrêtant.

C'est la chambre de ma tante.

MALZEN.

Ah! diable! (Montrant la porte à gauche.) Celle-ci?...

LOUISE.

Oui, elle donne sur l'escalier; et... (Elle se dispose à l'ouvrir, et s'arrête en écoutant.) J'entends marcher.

FRITZ, en dehors et à voix basse.

Madame la baronne.

LOUISE, bas.

C'est Fritz.

FRITZ, de même.

Ne vous effrayez pas de ce bruit, ce n'est rien. Mais pour qu'personne ne puisse entrer dans la maison, madame votre tante m'a dit de veiller dans ce collidor. Ainsi dormez tranquille, j'suis là.

LOUISE.

O mon Dieu ! et quel moyen ?...

MALZEN.

Il n'y en a qu'un, et au risque de ma vie... (courant à la fenêtre à gauche.) Cette fenêtre...

LOUISE, l'arrêtant.

O ciel! non, Monsieur, je vous en prie. (Se reprenant.) Il ne manquerait plus que cela, grand Dieu ! quelqu'un que l'on verrait s'échapper de chez moi. (Elle descend sur le devant du théâtre, à droite.)

MALZEN, allant auprès d'elle et souriant.

Il n'y aurait que le mari qui pourrait s'en fâcher, et nous sommes sûrs de lui.

LOUISE.

Monsieur...

MALZEN.

Mais vous le voulez, Madame, je vous obéis. Je reste.

LOUISE, à part.

Allons, c'est moi maintenant qui l'empêche de s'en aller. (Elle va s'asseoir auprès de la toilette.)

MALZEN, regardant autour de lui.

Me voici donc dans votre chambre! dans cette chambre qui devait être la nôtre, et dont je m'étais exilé moi-même. J'y suis près de vous, mais par grâce, comme un banni, un fugitif, à qui l'on accorde quelques instants d'hospitalité; et demain...

LOUISE...

Ah ! demain est loin encore.

MALZEN, faisant quelques pas, et s'approchant de Louise.

Moi, je ne me plaindrais pas: le temps ne s'écoulera que trop rapidement.

LOUISE, effrayée.

Monsieur, Monsieur, je vous en supplie...

MALZEN, retournant à sa place.

C'est juste; pardon, Madame. C'est bien le moins, puisque vous m'accordez un asile, que je ne sois pas incommode. Soyez tranquille, je ne vous gênerai pas, je me tiendrai là, sur une chaise. Vous permettez, Madame ?

LOUISE.

Mais il le faut bien, Monsieur.

MALZEN.

Que vous êtes bonne ! (Il s'assoit. Moment de silence.) Je vous en prie, Madame, que je ne vous empêche pas de reposer. Je sens bien que, dans notre situation, c'est difficile : on dit que les plaideurs ne dorment pas; mais nous pouvons, du moins, parler de notre procès : car maintenant c'est vous qui voulez plaider, c'est vous qui m'y forcez, et je vous préviens, Madame, que je me défendrai avec acharnement, que je vous ferai toutes les chicanes possibles. Vous ne pouvez pas m'en vouloir.

LOUISE, le regardant.

En vérité, Monsieur, vous m'étonnez beaucoup. Il me semble que nous avons tout à fait changé de rôle, et ce matin encore...

MALZEN, se levant, et allant auprès de Louise.

Ne me parlez pas de ce matin, d'hier, de ces deux années. J'étais un insensé, un fou...

LOUISE.

Et maintenant vous vous croyez plus sage ?

MALZEN, se levant.

Non : mais plus juste ; car j'ai appris à vous apprécier. Il est des préjugés que je ne prétends pas défendre, mais que je devais respecter : car c'étaient ceux de ma famille.

AIR de *l'Angelus.*

Mon père, dans cette union,
Voyait une honte certaine,
Une tache pour notre nom.

LOUISE.

J'entends, et vous avez sans peine
Contre nous partagé sa haine.

MALZEN.

Oui, mon père était tout pour moi,
Et dans mon âme prévenue,
J'ai fait comme lui; mais je croi
Qu'il eût bientôt fait comme moi,
Si jamais il vous avait vue.

Mais ne vous connaissant point, décidé à vous repousser, la perte de ce procès l'a conduit au tombeau.

LOUISE.

Ciel ! (Elle se lève.)

MALZEN.

Jugez alors des sentiments qui m'animaient pendant ce mariage ; jugez si ma haine était légitime. En vous accablant de mes odieux procédés, il me semblait que je vengeais mon père. Un mot de vous a changé toutes mes résolutions, m'a fait connaître l'étendue de mes torts, et je n'ai plus qu'un seul désir, celui de les réparer, d'obtenir mon pardon, et de vous rendre au bonheur.

LOUISE, avec émotion.

Au bonheur ! Et qui vous dit, Monsieur, qu'il soit encore possible ?

MALZEN, étonné.

Comment ?

LOUISE.

Qui vous dit que cet hymen que vous voulez m'imposer ne soit pas un supplice éternel pour moi ?

MALZEN.

Qu'entends-je !

LOUISE.

Savez-vous, lorsqu'un sort fatal m'a fait vous rencontrer, si ma famille n'avait pas déjà disposé de moi? si moi-même je n'avais pas fait un choix dans lequel j'eusse placé les espérances de toute ma vie? Quel droit aviez-vous de changer ma destinée? Et pour tant de maux, tant d'offenses, quelle réparation? que m'offrez-vous? la main d'un homme que je ne connais pas, qui m'a vouée au mépris, et que peut-être je devrais haïr.

MALZEN.

O ciel! vous en aimeriez un autre! il serait vrai!

LOUISE, froidement.

De quel droit voulez-vous connaître mes sentiments?

MALZEN.

Ce n'est pas un mari qui vous interroge, dès ce moment je ne le suis plus; mais parlez, de grâce.

LOUISE, avec calme.

Je n'ai, Monsieur, nulle réponse à vous faire.

MALZEN.

Ah! votre silence en est une. (Froidement.) Écoutez, Louise; je vous ai outragée, et pendant trois ans je vous ai rendue bien malheureuse; mais ce jour seul vient de vous venger. Oui, soyez satisfaite, et jouissez à votre tour de votre triomphe et de mon tourment. (Avec force.) Je vous aime!

LOUISE.

Que dites-vous?

MALZEN.

De toutes les forces de mon âme. Depuis que je vous ai vue apparaître à mes yeux comme un ange de bonté, depuis surtout que j'ai embrassé mon fils, je ne puis vous dire quelle révolution s'est opérée en mon cœur. Je ne puis vivre sans vous, et c'est dans ce moment que je vous perds à jamais, que vous m'abandonnez, que vous en aimez un autre!

LOUISE.

Qui vous l'a dit?

MALZEN.

Vous-même, votre silence.

LOUISE.

Pourquoi l'interpréter ainsi?

MALZEN, avec joie.

O ciel! vous n'aimez personne? vous le jurez?

LOUISE.

Je n'ai pas dit cela non plus.

MALZEN.

Et qui donc serait digne de tant de bonheur? Ah! s'il est dû à celui qui vous aime le mieux, qui plus que moi pourrait y aspirer? Je vous dois mon sang, ma vie entière, en expiation de mes fautes. Elle se passera à vous adorer, à implorer ma grâce. Et peut-être un jour, convaincue de mon amour, vous consentirez à me pardonner.

LOUISE, troublée.

AIR de *Téniers*.

Non, non, Monsieur, gardez-vous de le croire;
N'essayez pas de m'attendrir :
Quand de vos torts je perdrais la mémoire,
Ma tante est là, que rien ne peut fléchir.
Elle a promis une haine constante,
Elle a juré sur l'honneur et sa foi
De ne jamais pardonner, et ma tante
Tient ses serments bien mieux que moi.

MALZEN, vivement.

Dieux! qu'entends-je!

LOUISE.

Je n'ai rien dit.

MALZEN, avec chaleur.

Au nom de mon amour, au nom de mon fils, rends-moi un bien qui fut le mien. Oui, Louise, je réclame mes droits. Tu es à moi, tu m'appartiens. (Il tombe à ses genoux.)

LOUISE, lui mettant la main sur la bouche.

Taisez-vous. (Plus tendrement.) Eh bien! tais-toi, tais-toi, j'entends du bruit.

MALZEN.

Ah! je suis trop heureux!

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS, MADAME BARNECK.

LOUISE, à part, et toute troublée.

C'est ma tante. (Malzen est à genoux devant elle; elle se met devant lui, et le cache avec sa robe.) Quoi! c'est vous, de si bon matin?

MADAME BARNECK.

Il est jour depuis longtemps, et puis je t'annonce une visite: monsieur le président, dont la terre est voisine de la nôtre; je l'avais fait prévenir hier soir, et il vient d'arriver.

LOUISE.

Se déranger à une pareille heure!

MADAME BARNECK.

C'est pour lui un plaisir. Il a le fusil sur le dos, et rend la justice en allant à la chasse. Viens, on t'attend.

LOUISE.

Et pourquoi?

MADAME BARNECK.

Pure formalité. Il faut seulement renouveler entre ses mains la déclaration d'hier.

MALZEN, la retenant par sa robe.

Vous n'irez pas. (Louise le regarde et lui sourit avec tendresse.)

MADAME BARNECK.

Et devant témoins, que j'ai choisis, et qui nous attendent, M. Sidler et M. de Salsbach, attester

que, depuis ta demande en séparation, tu n'as pas vu ton mari, ce qui est bien aisé à dire.

LOUISE, dans le dernier trouble.

Oui, ma tante.

MADAME BARNECK.

Que tu ne lui as pas parlé.

LOUISE, de même.

Oui, ma tante.

MADAME BARNECK.

Qu'en un mot, il n'y a eu entre vous aucun rapprochement. (Elle s'avance pour emmener Louise, et aperçoit Malzen à genoux, qui, pendant les mots précédents, a pris la main de Louise, qu'il presse contre ses lèvres.) Ah! qu'ai-je vu! quelle horreur!

LOUISE, voulant la faire taire.

Ma tante, au nom du ciel...

MADAME BARNECK.

Et les témoins qui arrivent!... (S'élançant vers la porte au moment où entrent Sidler et Salsbach.) Messieurs, Messieurs, on n'entre pas. Je vous défends de regarder.

SCÈNE XIV.

SIDLER, SALSBACH, MADAME BARNECK, LOUISE, MALZEN, PLUSIEURS JEUNES GENS.

AIR de *Léonide*.

ENSEMBLE.

TOUS.

Ah! grands dieux!
Dans ces lieux.
Quelle vue
Imprévue!
Quoi! tous deux
En ces lieux!
En croirai-je mes yeux?

MALZEN et LOUISE.

Jour heureux
Pour tous deux!
Quelle joie imprévue!
Jour heureux
Pour tous deux!
Il comble enfin nos vœux.

MADAME BARNECK.

De rage et de dépit je tremble.

SALSBACH.

Est-ce donc pour se séparer
Qu'ici nous les trouvons ensemble?

MADAME BARNECK.

J'en puis à peine respirer.

SALSBACH.

Enfermés dans cette demeure
Depuis hier soir...

MADAME BARNECK.

C'est trop fort;
Et madame trouvait encor
Que je venais de trop bonne heure.

TOUS.

Ah! grands dieux! etc.

MALZEN et LOUISE.

Jour heureux, etc.

SALSBACH.

Ah çà! mais que diable voulez-vous que nous attestions?

MADAME BARNECK, hors d'elle-même.

Vous attesterez, vous attesterez, Messieurs, que je suis furieuse, que je bannis monsieur de ma présence, et que je ne le recevrai jamais chez moi. (Malzen passe auprès de madame Barneck.)

LOUISE.

O ciel!

MADAME BARNECK.

Et que vous, ma nièce, vous qui me devez tout, vous avez juré de ne jamais me quitter.

LOUISE, baissant les yeux.

Il est vrai.

MALZEN.

Croyez, Madame, que mon plus cher désir serait de voir confirmé par vous le pardon que j'ai obtenu de Louise; mais, dans ce moment, je n'essayerai point de vous fléchir, je me soumettrai respectueusement à vos ordres.

MADAME BARNECK, d'un air menaçant.

Je l'espère bien, ou sinon...

MALZEN.

Et puisque vous me bannissez, résigné à mon sort... (A Louise, d'un air peiné, et la prenant par la main.) Allons, chère amie, faites vos adieux à votre tante, et partons.

MADAME BARNECK.

Qu'est-ce à dire?

MALZEN.

Que je l'emmène chez moi.

MADAME BARNECK.

L'emmener! elle pourrait y consentir!

SALSBACH, froidement, et prenant une prise de tabac.

Qu'elle le veuille ou non, c'est la loi, la femme doit suivre son mari.

MADAME BARNECK effrayée.

Ah! mon Dieu!

MALZEN.

Quant à mon fils, toutes les fois que vous désirerez le voir...

MADAME BARNECK.

Et cet enfant aussi! mon filleul, vous l'emmenez!

SALSBACH, de même.

Vous ne pouvez pas l'empêcher: c'est le père. *Pater is est quem justæ nuptiæ...*

MADAME BARNECK.

Eh! laissez-moi.

MALZEN, à Sidler.

Toi, mon ami, tu nous suivras; et puisque monsieur de Salsbach, comme ami de la maison, veut bien accepter un logement chez moi...

MADAME BARNECK.

Et vous aussi ! tout le monde m'abandonne ! Je vais donc rester seule dans cet immense château !

SALSBACH.

A qui la faute ?

LOUISE, joignant les mains.

Ma bonne tante !

MALZEN, qui a passé à la droite de madame Barneck.

Madame !

SALSBACH.

Ma respectable amie.

MADAME BARNECK, entre eux deux.

Laissez-moi, laissez-moi. Perdre en un jour une colère à laquelle depuis si longtemps je suis habituée ! Non, non, je tiens à mes serments, je ne le recevrai point ici ; et puisqu'il enlève ma nièce, mon petit filleul, puisqu'il enlève tout le monde, eh bien ! qu'il m'enlève aussi !

SALSBACH.

Vivat ! la paix est signée. Ils sont réunis, et moi baron ; du moins j'y compte. (Bas à Malzen.) Ah çà ! jeune homme, j'espère que nous allons réparer le temps perdu, ce petit bonhomme attend une sœur. (Louise passe auprès de Malzen.)

CHOEUR.

Air du ballet de *la Somnambule*.

De nos plaideurs désormais
Célébrons l'accord propice;
L'amour mieux que la justice
Sait arranger un procès.

MALZEN.

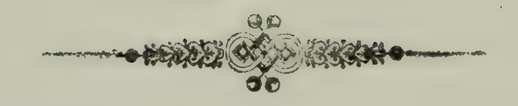
Ah ! quelle ivresse !
La guerre cesse.
Un seul jour change mon cœur.
A quoi donc tient le bonheur !

SALSBACH.

A quoi donc tient la noblesse !

CHOEUR.

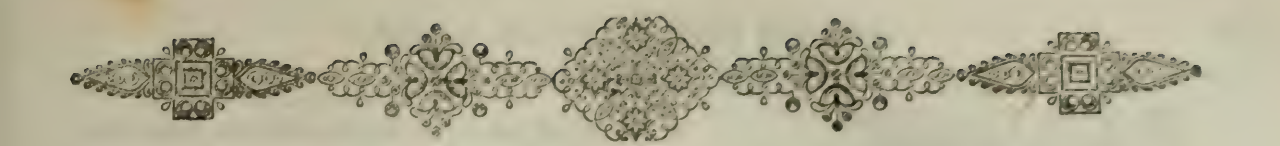
De nos plaideurs désormais, etc.





DENNEVILLE.

.. QUE JAMAIS VOUS N'AVEZ ÉTÉ PLUS JOLIE



LA SECONDE ANNÉE,

OU

A QUI LA FAUTE?

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymuase dramatiqne, le 12 janvier 1830.

En société avec M. Mélesville.

Personnages.

DENNEVILLE, banquier.
CAROLINE, sa femme.
EDMOND, comte DE SAINT-ELME, ami de Denneville.
GERVAULT, caissier de Denneville.

La scène se passe à Paris, dans la maison de Denneville.

Le théâtre représente un appartement richement décoré. Le fond est occupé par une cheminée, aux deux côtés de laquelle sont deux portes ; la porte à droite de l'acteur est celle du dehors. Deux portes latérales ; la porte à gauche de l'acteur est celle de l'appartement de Caroline ; l'autre, celle d'un cabinet ; auprès de celle-ci, une table en forme de bureau, chargée de papiers ; auprès de la porte à gauche, une psyché.

SCÈNE PREMIÈRE.

DENNEVILLE, en habit du matin, devant son bureau ; puis GERVAULT, qui entre un instant après.

DENNEVILLE.

Voilà mon courrier terminé, je puis maintenant m'amuser jusqu'à ce soir. Il est si difficile de mener de front les affaires et les plaisirs ! Les unes prennent tant de place, que j'ai toujours peur qu'il n'en reste plus pour les autres. (Voyant Gervault qui entre un carnet à la main.) Ah ! c'est toi, Gervault. Voilà notre courrier, j'ai tout signé.

GERVAULT.

On vous propose du papier sur Vienne.

DENNEVILLE.

Je le prendrai.

GERVAULT, tenant des liasses d'effets.

On vous propose des espagnols.

DENNEVILLE.

Je n'en veux pas. Dis qu'on me tienne au courant du nouvel emprunt. Les agens de change sont-ils venus ce matin ?

GERVAULT.

Il y en a quatre qui vous attendent, ceux d'hier.

DENNEVILLE.

Je n'ai pas le temps de les voir, je suis pressé. Dis-leur que je vendrai aujourd'hui. Il nous faut une baisse pour après-demain. Edmond est-il venu ?

GERVAULT.

M. le comte de Saint-Elme, ce jeune homme si élégant ? il n'a pas encore paru. Mais madame vous a fait demander deux fois.

DENNEVILLE.

Ah ! ma femme !

GERVAULT.

Et elle a été obligée de déjeuner sans vous.

DENNEVILLE.

C'est sa faute.

AIR de *Partie et Revanche.*

A m'attendre elle est obstinée.

GERVAULT.

Elle a cru bien faire.

DENNEVILLE.

Pourquoi?
J'ai dit cent fois que dans la matinée

Je voulais demeurer chez moi.
Oui, le matin, dans son ménage,
Être seul est parfois très-bon;
Et c'est, depuis mon mariage,
Le seul instant où je me crois garçon.

(Il se lève.)

Mais j'avais écrit à Edmond. Pourquoi ne vient-il pas?

GERVAULT.

Monsieur ne peut s'en passer.

DENNEVILLE.

C'est vrai; quand je ne le vois pas le matin, je ne sais comment employer ma journée.

GERVAULT.

Est-ce que vous n'irez pas à la Bourse?

DENNEVILLE.

Non, tu iras, toi; n'es-tu pas mon meilleur et mon plus ancien commis? Garçon de caisse sous mon père, tu as toute ma confiance. Ton mérite seul t'a fait monter en grade, et quand tu es là, je suis tranquille.

GERVAULT.

Et moi, je ne le suis pas.

DENNEVILLE.

Pourquoi donc?

GERVAULT.

Ah! mon cher patron, mon cher patron, cela va mal.

DENNEVILLE.

Ce n'est pas l'avis de mes livres de compte, et il me semble que ma fortune...

GERVAULT.

Ce n'est pas cela dont je veux parler. Jeune encore, vous êtes un des premiers banquiers de Paris; et, grâce à moi, je puis le dire, une bonne et sage administration règne encore dans vos bureaux; mais rien ne vaut l'œil du maître, et tôt ou tard la dissipation et le désordre intérieur amènent celui des affaires.

DENNEVILLE.

Comment!...

GERVAULT.

Ah! dame, Monsieur, je ne connais ni les compliments ni la flatterie; je ne connais que mes livres; je suis exact et sévère comme mes chiffres, et tout ce que je dis est vrai, comme deux et deux font quatre.

DENNEVILLE.

Eh bien, voyons, qu'est-ce que tu dis?

GERVAULT.

Beaucoup de choses, beaucoup trop. Voilà deux ans que vous êtes marié.

DENNEVILLE.

C'est-à-dire deux ans... Il y a plus que cela.

GERVAULT.

Non, Monsieur, car c'est aujourd'hui même, cinq février, l'anniversaire de votre mariage.

DENNEVILLE.

C'est ma foi vrai; je ne l'aurais jamais cru.

GERVAULT.

J'ai eu l'honneur de dire à monsieur que, pour ce qui était des chiffres, je ne me trompais jamais. Nous voici donc à la fin de la seconde année: une femme charmante, que vous avez épousée par inclination; car vous l'adoriez, on vous la refusait, et vous vouliez l'enlever; ce que j'appelais alors une folie, parceque je n'aime pas les soustractions de ce genre-là. Enfin votre amour était au plus haut degré. Cela s'est maintenu pendant le premier semestre; cela a un peu baissé pendant le second. N'importe, la fin de l'année était bonne, c'était un cours très-raisonnable; cours moyen auquel il fallait se tenir pour être heureux. Mais la seconde année, ce n'était plus ça: les bals, les soirées, les spectacles...

DENNEVILLE.

Pouvais-je refuser à ma femme les plaisirs de son âge?

GERVAULT.

Laissez donc! c'était autant pour vous que pour elle; car vous la laissiez sortir avec sa tante, tandis que vous alliez de votre côté; et mainte fois, depuis, j'ai cru voir...

DENNEVILLE.

Qu'est-ce que c'est?

GERVAULT.

AIR *des Frères de Lait.*

Pardon, Monsieur, de l'excès de mon zèle.
Ce que j'en dis était pour votre bien;
Quoi qu'ait pu voir un serviteur fidèle,
Il pense en lui, mais ne dit jamais rien,
De ce qu'il pense il ne dit jamais rien.
Je suis muet quand ça vous intéresse,
Et vous pouvez en croire mon honneur,
Votre or n'est pas mieux gardé dans ma caisse
Que vos secrets ne le sont dans mon cœur.

DENNEVILLE.

Je te crois, mon cher Gervault, et j'ai en toi une confiance aveugle. Mais rassure-toi, tu te trompes.

(Il va à son bureau.)

GERVAULT.

Je le désire, Monsieur. En attendant, voici cette parure en diamants que vous m'avez dit d'acheter chez Franchet, rue Vivienne.

(Il lui montre un écrin.)

DENNEVILLE.

C'est bien.

(Il prend l'écrin.)

GERVAULT.

Elle coûte dix mille francs, Monsieur, dix mille francs, écus.

DENNEVILLE.

Ce n'est rien.

GERVAULT.

Ce n'est rien à recevoir, mais quand il faut payer, ça fait bien de l'argent.

DENNEVILLE.

Je réparerai cela avec quelques économies. (Il serre l'écrin dans le tiroir de son bureau.) J'ai deux chevaux anglais, que je veux vendre. (Venant auprès de Gervault.) Surtout du silence.

GERVAULT.

Vous pouvez être tranquille. Mais voilà ce qui me désole, Monsieur; quand il y a dans un ménage le chapitre des dépenses secrètes, quand elles ne sont point tenues ostensiblement, et à parties doubles, cela va toujours mal.

DENNEVILLE.

Quelle idée!

GERVAULT.

Tenez, Monsieur, voilà quarante ans que j'ai épousé madame Gervault. Elle n'était pas aimable tous les jours, vous le savez, mais c'est égal, je lui ai toujours été fidèle, sinon pour elle, du moins pour moi. Quand monsieur trompe madame, madame trompe monsieur. L'un va de son côté, l'autre va du sien. Il n'y a plus unité d'intérêts, ni de dépense; il n'y a plus d'accord, plus d'ordre et de bonheur. A qui la faute? A celui des deux qui a commencé; car, dans un ménage, dès qu'un et un font trois, on ne peut plus se retrouver.

DENNEVILLE.

Tu as peut-être raison.

GERVAULT, avec chaleur.

Oui, sans doute, et si vous voulez m'en croire...

(Edmond entre en ce moment.)

SCÈNE II.

EDMOND, DENNEVILLE, GERVAULT.

DENNEVILLE, apercevant Edmond.

Eh! le voilà, ce cher ami!

GERVAULT.

C'est fini, tous mes calculs sont renversés.

DENNEVILLE.

Je t'attendais avec impatience!

EDMOND.

Ce n'est pas ma faute; je rentre à l'instant, et reçois ta lettre.

DENNEVILLE.

J'ai tant de choses à te confier! (A Gervault.) Mon cher Gervault!

AIR : *Ces postillons sont d'une maladresse.*

N'oubliez pas le courrier, cela presse :
Dans un instant il faut qu'il soit parti.
(Il va auprès de la cheminée avec Edmond; ils causent bas.)

GERVAULT.

J'entends, Monsieur, j'entends, et je vous laisse
Avec votre meilleur ami,
L'ami du cœur, l'unique favori.
(A part.)
Dès qu'il est là, je dois quitter la place:
Car mes sermons ne sont plus écoutés.
(Prenant une liasse d'effets.)
Et ma morale est mise dans la classe
Des effets protestés.

(Il sort.)

SCÈNE III.

EDMOND, DENNEVILLE.

DENNEVILLE

Comment étais-tu donc sorti de si bonne heure? car nous nous étions couchés hier au milieu de la nuit.

EDMOND.

J'avais, ce matin, des emplettes à faire.

DENNEVILLE.

Je tenais à te parler avant de voir ma femme; car j'ai besoin de toi, et il faut que nous convenions de nos faits.

EDMOND.

Me voilà! trop heureux d'obliger un ami.

DENNEVILLE.

A charge de revanche; parce que nous autres garçons... Quand je dis *garçons*, c'est tout comme, je le suis par caractère... Eh bien! mon ami, cette beauté si sévère, cette vertu invincible s'est enfin humanisée.

EDMOND.

Je t'en fais compliment.

DENNEVILLE.

Ce n'est pas sans peine. Il y avait des rivaux : lord *Albemarle*, et le comte de *Scherédof*. Ces Russes, maintenant, on les trouve partout, depuis Andrinople jusqu'aux coulisses de l'Opéra.

EDMOND, riant.

Que veux-tu? l'esprit de conquête!

DENNEVILLE.

Elle a un jeune parent à Vienne, pour qui elle désirerait des lettres de recommandation. Je lui en ai proposé à condition qu'elle viendrait aujourd'hui me les demander elle-même.

EDMOND, avec joie.

Et elle viendra?

DENNEVILLE, à demi-voix.

C'est convenu, à trois heures, et moi qui connais les usages et la politesse...

AIR d'*Aristippe*.

Fidèle à l'amour qui m'invite,
J'irai, solliciteur discret,
J'irai lui rendre sa visite,
Dès ce soir, après le ballet.

EDMOND.

Quoi! vraiment après le ballet

DENNEVILLE.

C'est l'instant où chaque déesse
Des mortels écoute la voix.
L'heure a sonné, la divinité cesse,
L'humanité reprend ses droits.

EDMOND.

Je n'en reviens pas.

DENNEVILLE.

Bien plus, nous devons souper ensemble.

EDMOND, *tirant de la poche de son gilet une lettre, qu'il y remet aussitôt.*

C'est donc cela dont tu me parlais dans ta lettre : ce souper avec une jolie femme, je n'y concevais rien.

DENNEVILLE.

Oui, mon ami; et vu qu'en tout il faut de l'ordre et de l'économie, si, comme je te l'ai écrit, tu as toujours envie du Prince de Galles, mon cheval anglais, qui m'est inutile, et dont je veux me défaire, je te donne la préférence.

EDMOND.

Volontiers, je te remercie.

DENNEVILLE, *vivement.*

Nous en parlerons plus tard. Ce n'est pas de cela qu'il s'agit; il faudrait, pour bien faire, que tantôt, à trois heures, je fusse seul ici, et pour cela je n'espère qu'en toi.

EDMOND.

Et comment ?

DENNEVILLE.

Si, tout à l'heure, négligemment, et sans faire semblant de rien, tu me proposais à moi, et à ma femme, une promenade au bois, au milieu de la journée, nous accepterions.

EDMOND.

La belle avance !

DENNEVILLE.

Attends donc. Au moment de partir, il me surviendrait une affaire imprévue, un banquier en a toujours à volonté. Me voilà obligé de rester, ce qui est très-contrariant; mais les chevaux sont mis, je ne veux pas empêcher ma femme de sortir, et c'est toi qui l'accompagneras dans ma calèche.

EDMOND.

Mais, mon ami...

DENNEVILLE.

A moins que tu n'aimes mieux monter le Prince de Galles, et escorter ma femme en écuyer cavalcadour.

EDMOND.

Mais permets donc...

AIR : *De sommeiller encor, ma chère.*

La bienséance, la morale...

DENNEVILLE.

C'est pour elle ce que j'en fais.
Par ce moyen pas de scandale,
Rien ne trahira mes projets.
Par l'intention la plus pure
Je suis guidé, sois-le par l'amitié.
Je te rendrai ça, je le jure,
Dès que tu seras marié.

EDMOND.

Si tu le veux absolument...

DENNEVILLE.

Je veux plus encore; j'attends de toi un bien autre service. Ne vas-tu pas ce soir au bal chez madame de Merteuil, la tante de ma femme ?

EDMOND.

J'y suis invité.

DENNEVILLE.

Tu sais que, de cette année, je suis brouillé avec elle.

EDMOND.

C'est ce qui m'étonne : une femme si aimable, et d'un si grand mérite !

DENNEVILLE.

C'est vrai. Des principes sûrs, excellents, une très-bonne maison pour une jeune femme. Mais il fallait y aller deux fois par semaine, c'était gênant; tandis que, me brouillant avec elle, je n'empêche pas ma femme de voir sa tante, sa seconde mère; je suis trop juste pour cela. J'exige même qu'elle s'y rende exactement tous les lundis et vendredis, jours d'opéra; et au lieu de deux soirées d'ennui, j'y gagne deux soirées de liberté.

EDMOND.

C'est assez bien calculé.

DENNEVILLE.

N'est-il pas vrai ? Par exemple, je vais toujours le soir la chercher; mais aujourd'hui, ce sera bien gênant, tu comprends ?

EDMOND.

Parfaitement.

DENNEVILLE.

Et si tu voulais lui servir de chevalier, la ramener...

EDMOND.

Permets donc : tu disposes ainsi de moi; j'avais peut-être des projets.

DENNEVILLE.

C'est un service d'ami, c'est le moyen que ma femme ne se doute de rien; car cette pauvre Caroline, je serais désolé de lui causer la moindre peine, de troubler son repos ! et si je savais que cette aventure dût jamais venir à sa connaissance, j'aimerais mieux y renoncer.

EDMOND, *vivement.*

Y penses-tu ?

DENNEVILLE.

Oui, mon ami, ma femme avant tout ! (*Souriant.*) Ce serait dommage, cependant, parce que cette petite Zilia est si piquante, si jolie, moins que ma femme, j'en conviens; mais c'est un caprice, une idée.

EDMOND.

Comme tu en as souvent.

DENNEVILLE.

C'est la dernière, je te le jure; et puis cela n'empêche pas d'aimer sa femme : au contraire.

Air de *Turenne*.

C'est un trésor qu'un mari peu fidèle;
La femme y gagne cent pour cent :
De soins, d'égards, on redouble pour elle;
Car, à la fois volage et repentant,
On lui revient plus tendre et plus galant.
On la chérit au fond de l'âme,
En raison des torts que l'on a;
Et c'est peut-être pour cela
Que j'adore toujours ma femme.

Toi, garçon, tu ne comprends pas cela.

EDMOND.

Si, vraiment; mais il me répugne d'être ton complice.

DENNEVILLE.

En revanche, je te servirai, dans l'occasion, auprès de tes comtesses et de tes duchesses, car tu es étonnant dans tes amours : tu ne tiens pas à t'amuser; il te faut trois cents ans de noblesse, et voilà tout.

EDMOND,

Quelle idée! Tu n'as que cela à me répéter; hier encore, devant ta femme.

DENNEVILLE.

C'est que cela est vrai, c'est par grâce que tu descends jusqu'à la Chaussée-d'Antin. Moi, je préférerais de la beauté, de la gentillesse, toi, des titres et des armoiries. Je prends mes maîtresses dans les chœurs de l'Opéra, et toi, dans l'*Almanach Royal;* chacun son goût. Je ne te blâme pas, moi, je blâme ta discrétion; je ne te cache rien, je te dis tout; et toi, tu fais le mystérieux avec moi, ton meilleur ami et ton banquier.

EDMOND.

Tu te trompes.

DENNEVILLE.

Non pas, je m'y connais, et pendant longtemps je t'ai vu triste, malheureux; tu ne prenais plus plaisir à rien, tu refusais toutes nos parties, tu ne dépensais plus d'argent; enfin, mon ami, tu te dérangeais.

EDMOND.

C'est vrai, j'étais amoureux, et sans espoir.

DENNEVILLE.

Dans l'*Almanach Royal?*

EDMOND, hésitant.

Oui, oui, mon ami, une femme charmante, jeune, aimable, vertueuse, d'autant plus difficile à vaincre, qu'elle n'était ni prude, ni dévote, ni coquette, mais sincèrement attachée à ses devoirs.

DENNEVILLE.

C'est là le diable. Cependant cela va mieux; car, depuis deux ou trois jours, je te vois une physionomie à succès.

EDMOND.

Oui, les circonstances sont venues à mon aide. Je crois qu'on me voit d'un œil plus favorable, on commence à se plaire avec moi. Hier, enfin, hier soir, enhardi par un regard qui était presque tendre, j'ai hasardé une déclaration.

DENNEVILLE.

De vive voix?

EDMOND.

Non, non, je n'aurais pas osé; mais j'ai glissé un billet.

DENNEVILLE.

Qu'elle a accepté?

EDMOND.

Oui, vraiment.

DENNEVILLE.

Bravo! c'est très-bien, il faut continuer.

EDMOND.

C'est ce que je veux faire.

DENNEVILLE.

A la bonne heure, profite de tes avantages. (On entend sonner à deux reprises dans l'appartement de Caroline.) C'est dans la chambre de ma femme. Autrefois, quand j'étais garçon, j'avais fait des études sur les sonnettes des dames; j'aurais distingué, à la seule audition, le sentiment qui animait les personnes : c'est une musique comme une autre.

Air du vaudeville *du Premier prix.*

Presto, *presto*, quand une belle
Veut sa toilette ou ses bijoux;
Dolce, *dolce*, quand elle appelle
Pour que l'on porte un billet doux;
Forte, c'est lorsque la sagesse
Se fâche et ne peut pardonner.
Piano, c'est lorsque la tendresse
Retient la main qui va sonner.

(On sonne une seconde fois plus fort et plus précipitamment.)

Tiens, dans ce moment, ma femme s'impatiente; il faut que ce soit un événement de la plus haute importance.

SCÈNE IV.

EDMOND, DENNEVILLE, CAROLINE, sortant de son appartement.

CAROLINE, à la cantonade.

Eh bien! Mademoiselle, cherchez-le, il ne peut pas être perdu. Je l'avais hier soir dans ma chambre à coucher, et je n'en suis pas encore sortie.

DENNEVILLE.

Eh bien! mon Dieu, qu'est-ce donc!

CAROLINE.

Ah! c'est vous, mon ami! (apercevant Edmond,

qu'elle salue froidement.) Monsieur le comte de Saint-Elme.

DENNEVILLE.

Que vous est-il donc arrivé ?

CAROLINE.

Rien, rien, je vous jure : une maladresse de ma femme de chambre.

DENNEVILLE.

Mais encore ?

CAROLINE.

Un mouchoir qu'hier soir en rentrant j'avais placé sur un meuble, et qui, ce matin, ne se retrouve plus.

DENNEVILLE.

(Edmond passe à la gauche de Caroline.)

C'était donc bien précieux ?

CAROLINE.

Nullement, un mouchoir brodé, garni en valenciennes. Mais cela m'inquiète, cela me fâche; je n'aime pas que les choses se perdent.

DENNEVILLE.

Voilà de l'ordre, voilà une vraie femme de ménage.

CAROLINE.

Oui; faites-moi des compliments. Hier soir, j'étais fâchée contre vous; j'étais d'un dépit, d'une humeur ? Je ne sais pas ce que j'aurais fait.

DENNEVILLE, riant.

Vraiment ?

CAROLINE.

Heureusement que votre attention de ce matin m'a désarmée.

DENNEVILLE, étonné.

Mon attention !

CAROLINE.

Oui, cette corbeille de fleurs que j'ai trouvée à mon réveil.

DENNEVILLE, de même.

Une corbeille !

CAROLINE.

Ne vous en défendez pas, vous vous êtes rappelé que c'était demain mon jour de naissance.

DENNEVILLE, à part.

Ah ! mon Dieu !

CAROLINE.

Et je vous remercie d'y avoir pensé. Ce souvenir efface tout; et c'est moi qui suis seule coupable.

DENNEVILLE.

Certainement, chère amie, je pense toujours à vous; et aujourd'hui surtout, c'était bien mon intention d'y penser tantôt, dans la journée; mais ce n'est pas moi qui ce matin...

CAROLINE.

Qui donc vous a prévenu ?

EDMOND, s'inclinant.

C'est moi, Madame, qui me suis permis cette surprise.

AIR : Vaudeville *du Piége.*

Pouvais-je mieux qu'avec ces fleurs
Fêter votre jour de naissance ?
Fraîches écloses, leurs couleurs
Semblent du moins de circonstance.
Le même jour vous vit naître.

DENNEVILLE, souriant.

Charmant.

EDMOND.

Du même éclat votre jeunesse brille;
Et j'ai voulu qu'en vous éveillant
Vous pussiez vous croire en famille.

DENNEVILLE.

Ah ! le joli petit madrigal ! Ma foi, de mon temps, j'en ai entendu au Vaudeville qui ne valaient pas celui-là; c'est très-bien. (A Caroline.) Mais cela ne m'étonne pas. Edmond est la galanterie même : il est rempli de petits soins, de prévenances; il faut être né comme cela : moi, je ne pourrais pas.

CAROLINE.

Autrefois, cependant...

DENNEVILLE.

Il est certain que, quand je vous faisais la cour... mais entre mari et femme ce n'est plus cela; c'est mieux encore, n'est-il pas vrai ? Voyons, chère amie, qu'est-ce que nous faisons aujourd'hui ? avez-vous quelque idée ?

CAROLINE.

J'attends les vôtres; et si vous avez des projets...

DENNEVILLE.

Aucun. (Faisant un signe à Edmond.) Voici le moment.

EDMOND.

La journée est superbe, et si ce matin nous allions tous les trois au bois de Boulogne ?

DENNEVILLE.

C'est une bonne idée; cela délasse des travaux du matin; qu'en pensez-vous ?

CAROLINE.

J'aimerais autant rester à Paris.

DENNEVILLE.

Pourquoi donc ? Nous reviendrons dîner, vous irez ce soir au bal.

CAROLINE.

Comment ? est-ce que vous ne m'accompagnerez pas ?

DENNEVILLE.

Je le voudrais, ma chère amie; mais aux termes où j'en suis avec votre tante, cela paraîtrait fort singulier; et puis j'ai ce soir un rendez-vous d'affaire; tu sais, Edmond, cette affaire dont je t'ai parlé.

EDMOND, gravement.

Oui, Madame, une affaire commerciale qu'il

ne faut pas négliger, à cause de la concurrence.

CAROLINE.

Comme vous voudrez, vous êtes le maître.

DENNEVILLE.

Cela vous fâche?

CAROLINE.

Nullement, j'y suis habituée. Autrefois j'étais assez bonne pour m'en affliger, et quand monsieur refusait de m'accompagner, je restais seule ici à pleurer.

DENNEVILLE.

Quel enfantillage!

CAROLINE.

C'est ce que je me suis dit. J'ai eu un peu de peine à prendre mon parti; mais on prétend que les larmes et les chagrins enlaidissent. Je le croirais assez: c'est si affreux d'avoir les yeux rouges!

AIR : *J'en guette un petit de mon âge.*

De mon miroir les conseils salutaires
Furent par moi trop longtemps méconnus;
Je les écoute, et changeant de manières,
Je me résigne, et je ne pleure plus!...
Pour être heureux, tout doit en mariage
Se partager... et quand monsieur gaiement
Va s'amuser, hélas! j'en fais autant!
Afin de faire bon ménage.

EDMOND.

Le sourire vous va si bien; et si vous saviez comme la gaieté vous embellit, combien vous êtes séduisante dans un bal!

DENNEVILLE.

C'est ce que tout le monde dit.

CAROLINE.

Il paraît que monsieur ne voit pas par lui-même.

EDMOND.

Heureusement que d'autres ont des yeux pour lui. Et moi qui n'ai point d'affaires commerciales, moi qui compte bien aller à ce bal, si j'osais réclamer la première contredanse...

CAROLINE, montrant Denneville.

Si monsieur le permet.

DENNEVILLE.

Certainement, je l'autorise même à danser la *galope*.

CAROLINE.

C'est bien heureux. J'en entends parler de tous les côtés, et je ne l'ai pas encore dansée de l'hiver.

EDMOND.

Il serait possible!

CAROLINE.

Oui, vraiment. Les bals finissent par là; et nous nous en allons toujours à onze heures; monsieur a envie de dormir.

DENNEVILLE.

C'est naturel; moi je n'aime pas la danse, surtout celle-là.

EDMOND.

Ah! n'en dis pas de mal; c'est bien autrement amusant que vos insipides *pastourelles*, vos éternels *étés*. La *galope*, une danse si vive, si animée! une danse vraiment nationale.

DENNEVILLE.

Oui, je conçois, ces passes continuelles, ces dames que l'on prend, que l'on quitte, c'est amusant pour vous autres jeunes gens; mais pour les gens respectables qui ne dansent plus, pour les mamans et les maris, c'est différent. (A Caroline.) Aussi je n'autorise qu'avec lui.

CAROLINE.

Et pourquoi pas avec d'autres?

DENNEVILLE.

Pourquoi? parce que cela ne peut se danser qu'entre amis intimes, et qu'il faut être sûr des personnes. (Il va s'asseoir près de la table.)

EDMOND, vivement.

Il a raison, il faut être sûr de son danseur. Y a-t-il rien de plus déplorable qu'un cavalier inhabile qui brouille toutes les figures, et qui fait manquer l'effet général.

CAROLINE.

S'il en est ainsi, Monsieur, c'est moi qui craindrais de ne pas être digne de vous; car je ne suis encore qu'une écolière.

EDMOND.

Pour les dames, rien de plus facile; il n'y a qu'à se laisser conduire; et je suis certain qu'avec une seule leçon...

CAROLINE.

Vous êtes trop bon.

EDMOND.

Du tout: c'est l'usage. Quand on doit danser le soir, on répète le matin. (A Denneville, qui est assis auprès de la table.) N'est-il pas vrai?

DENNEVILLE.

Certainement; et dès qu'Edmond veut bien prendre cette peine-là, que diable! chère amie, profites-en : car il n'a pas de temps à perdre.

CAROLINE.

Quoi? vous voulez!...

EDMOND, vivement.

Eh! oui, sans doute. Je suppose d'abord que vous savez les premiers éléments?

CAROLINE.

Moi, je ne sais rien.

EDMOND, au fond à gauche, avec Caroline.

C'est charmant. Vous tenez toujours en avant le pied opposé à celui du danseur, et, dès qu'il change, vous changez aussi.

CAROLINE.

Vous croyez?

EDMOND.

C'est de rigueur.

DENNEVILLE, à la table, et tenant un journal.

Eh! oui, puisqu'il le dit.

CAROLINE.

Je me le rappellerai, Monsieur.

EDMOND.

Maintenant la taille plus inclinée, plus cambrée, et ne craignez rien. C'est à votre cavalier à vous aider, à vous soutenir; c'est son devoir. (A demi-voix.) Et il est si doux!

CAROLINE.

Monsieur...

EDMOND, lui présentant la main.

Votre main dans la mienne.

CAROLINE.

Je verrai bien sans cela.

EDMOND.

C'est impossible.

DENNEVILLE, toujours à la table, et sans tourner la tête.

Fais donc ce qu'on te dit!

EDMOND, commençant à danser.

Tra, la, la, la, la. Ici nous changeons de main. Tra, la, la, la, la. (Arrivant jusqu'à la chaise de Denneville.) Prends donc garde, tu nous gênes.

DENNEVILLE, reculant sa chaise.

Il fallait donc le dire!

EDMOND, s'arrêtant.

Et puis ça essouffle de chanter en dansant.

DENNEVILLE.

N'est-ce que cela? je ferai l'orchestre; que je serve au moins à quelque chose. (Il prend un violon qui est dans une boîte sur une chaise, et joue, pendant qu'Edmond et Caroline dansent quelques mesures de la galope.)

EDMOND, à Caroline, tout en dansant.

Très-bien, Madame, à merveille; des dispositions admirables.

CAROLINE, dansant toujours.

Vous trouvez?

DENNEVILLE, jouant toujours.

Je suis de son avis; c'est très-gracieux.

CAROLINE, dansant toujours.

Au fait, c'est très-amusant.

EDMOND.

N'est-il pas vrai? (A Denneville.) Va toujours, mon ami, ne te fatigue pas.

DENNEVILLE, à part.

AIR de *la Galope*.

Dieux! mon rendez-vous!
L'heure s'avance,
Et par prudence,
D'un moment si doux
Écartons les regards jaloux.

EDMOND, s'arrêtant.

Pourquoi t'arrêter?

DENNEVILLE, lui faisant signe.

Il faut nous apprêter,
Je pense,
Puisqu'au bois
Tous trois
On nous attend.

EDMOND, le regardant.

Ah! je conçois.
(A Caroline.)
Il a raison,
Laissons là la leçon;
Notre toilette à faire;
Mais à ce soir :
J'ai l'espoir
De vous voir
Surpasser mon savoir.

ENSEMBLE.

CAROLINE.

A ce soir donc
Ma seconde leçon;
J'y prends goût, et j'espère
Que dès ce soir
Je puis peut-être avoir
Sa grâce et son savoir.

EDMOND.

Il a raison,
Je m'éloigne : adieu donc,
Ma gentille écolière;
Mais à ce soir :
J'ai l'espoir
De vous voir
Surpasser mon savoir.

DENNEVILLE.

A ce soir donc
La seconde leçon.
Ta gentille écolière,
J'en ai l'espoir,
Pourra bien, dès ce soir,
Surpasser ton savoir.

(Edmond sort par la porte du fond; Caroline rentre dans son appartement.)

SCÈNE V.

DENNEVILLE, seul.

A merveille! ma femme ne se doute de rien. Ils partiront sans moi. Zilia viendra à trois heures. et puis ce soir, pendant le bal... C'est charmant! grâce à ce cher Edmond, me voilà libre pour toute la journée. Il faut convenir que j'ai en lui un ami véritable! et il y a pourtant des gens qui prétendent que, fier de sa naissance et de son titre de comte, il dédaigne des financiers tels que nous. (Il s'assied sur le devant du théâtre.) Lui, le meilleur enfant du monde, qui est mon camarade, qui ne peut vivre sans moi! qui fait danser ma femme. Il est vrai que je faisais l'orchestre; et c'est fatigant, quand on n'en a pas l'habitude. (Tirant son mouchoir de poche.) J'ai chaud. (Regardant le mouchoir avec lequel il vient de s'essuyer.) Ah! mon Dieu! quel luxe! un mouchoir brodé, garni en dentelles! (Riant.) J'y suis, c'est celui que ma femme avait perdu dans sa chambre à coucher. Ce matin, en me levant, je l'aurai pris par mégarde, et la pauvre femme de chambre qu'on a grondée pour

moi! Ne laissons pas soupçonner l'innocence, (déployant le mouchoir) et n'allons pas à propos de rien, comme un autre Othello... Eh mais! à propos d'Othello, qu'est-ce que j'aperçois là (il se lève) dans le coin de son mouchoir? (Il défait le nœud et prend un billet qu'il ouvre.) Un papier plié. O ciel! l'écriture d'Edmond! (Il lit.) « Grâce, Ma» dame, grâce pour un malheureux qui se meurt » d'amour et de désespoir! » — A qui diable s'adresse-t-il ainsi? « N'aurez-vous pas pitié de mes » tourments, Caroline? » — Caroline! C'est à ma femme!... et j'étais sa dupe! j'étais joué, trahi par lui! Voilà cette amitié dont je m'honorais! Elle vous coûtera cher, monsieur le comte! et dès ce matin, ma vie ou la vôtre... (S'arrêtant.) Que dis-je? et qu'allais-je faire? un éclat qui va perdre ma femme! c'est publier ma honte, c'est l'attester moi-même, c'est me déshonorer aux yeux de tout Paris! Ces bons Parisiens sont toujours si enchantés des accidents qui arrivent aux gens de finance! il semble que cela les console. Ne leur donnons point ce plaisir-là. (Il se rassied.) Il vaut mieux, sans explication, cesser de le voir, le bannir de chez moi. Mais s'il aime, s'il est aimé, ils se retrouveront toujours; les obstacles ne feront qu'augmenter leur mutuelle passion. Non, non, je me trompe. Caroline ne l'aime pas encore: ce billet même me le prouve. Il se plaint de ses rigueurs, de sa cruauté! Oui, mais c'est toujours ainsi que cela commence; et ce qu'il racontait ce matin... (il se lève) ces regards plus doux, plus tendres... et cette lettre qu'hier au soir elle a reçue... car enfin elle l'a reçue... Il est vrai que c'était dans un mouvement d'humeur contre moi; je me le rappelle maintenant: je venais d'exciter son dépit, sa jalousie! mais enfin ce matin elle ne m'en a point parlé; elle a gardé le silence sur cette déclaration, et si elle ne l'aime pas, elle en est peut-être bien près. (Après avoir rêvé un instant.) A qui la faute? Comment donc en suis-je arrivé là! car enfin j'aime ma femme! c'est ma première et ma seule passion. Il me semble que je ne pourrais être heureux sans elle, ni survivre à sa perte; et cependant je me conduis comme si je ne l'aimais pas; je lui préfère des femmes qui sont si loin de la valoir. Gervault avait raison ce matin; je négligeais mes affaires, je me faisais du tort dans l'estime publique. Allons, il faut tout rompre. Agissons en homme, en honnête homme. Ne nous occupons plus que de mon état, de ma fortune, de ma femme; et ma femme ne s'occupera plus que de moi. Que diable! autrefois elle m'aimait. J'ai su lui plaire, j'ai su l'emporter sur tous mes rivaux! Oui, mais c'est qu'alors j'étais tendre, passionné, galant, toujours de bonne humeur, toujours de son avis; je faisais en un mot ce que fait Edmond, je lui faisais la cour; ce qui est difficile après deux ans de mariage. N'importe! il n'y a que ce moyen de la ramener, et puisqu'un rival se présente, sans me plaindre, sans me fâcher, ce qui me ferait passer pour un jaloux, luttons avec lui de soins, de galanteries, de complaisances, et voyons qui l'emportera de l'amant ou du mari.

Air : *Je n'ai point vu ces bosquets*, etc.

Je sais fort bien, d'après ce que j'ai vu,
Qu'il faut combattre un rival redoutable;
Matin et soir, courtisan assidu,
Sa seule affaire est de paraître aimable.
Il a pour lui ses triomphes premiers,
Et ses conquêtes et sa gloire;
Mais j'ai pour moi les dieux hospitaliers :
A qui combat pour ses foyers
Le ciel doit toujours la victoire.

Après cela ce diable d'Edmond pense à tout; moi, je ne pensais à rien. Ces fleurs qu'il lui a offertes ce matin, c'était bien. Cet air nouveau qu'elle m'avait demandé deux ou trois fois, et qu'il lui a apporté hier; c'était adroit. Ah! elle aime la musique nouvelle! eh bien! je lui donnerai des romances, je lui en dédierai, j'en ferai, s'il le faut. Autrefois j'en composais pour elle, et je peux bien encore... Justement, c'est aujourd'hui l'anniversaire de notre mariage; cela tombe bien. Elle n'y avait pas pensé, ni moi non plus; c'est égal, c'est une occasion... (Cherchant des vers.)

O jour heureux! jour dont la souvenance...

(S'interrompant.) Et ma toilette, à laquelle je ne pense pas! Cet Edmond va arriver, j'en suis sûr, avec la mise la plus soignée, les modes les plus nouvelles; tandis que nous autres, maris, nous nous négligeons. C'est un tort; et puisque tous les jours on nous attaque, il faut être tous les jours sous les armes. (Il appelle.) Holà, quelqu'un! Félix! (Cherchant toujours.)

O jour heureux! jour dont la souvenance...

(Appelant plus fort.) Eh bien! viendra-t-on quand j'appelle?

SCÈNE VI.

DENNEVILLE, GERVAULT.

GERVAULT, entrant par la porte à gauche de la cheminée.

Qu'y a-t-il donc, Monsieur?

DENNEVILLE.

Ce qu'il y a? morbleu! voilà une heure que j'attends Félix, mon valet de chambre; où est-il?

GERVAULT.

Je l'ai vu sortir tout à l'heure.

DENNEVILLE.

Sorti! quand je veux m'habiller. Et où allait-il?

GERVAULT.

Je l'ignore. Il donnait le bras à Rosine, la petite ouvrière de madame.

DENNEVILLE.

Sortir avec une grisette, lui, un homme marié!

GERVAULT.

Que voulez-vous, Monsieur?.... le mauvais exemple.

DENNEVILLE.

Je le chasserai.

GERVAULT.

Cela n'en vaut pas la peine, et j'aime mieux vous donner moi-même ce qui vous est nécessaire.

DENNEVILLE.

Je ne le souffrirai pas.

GERVAULT.

Si, si, Monsieur. (Il va dans le cabinet prendre l'habit de Denneville.) Voici votre habit.

DENNEVILLE passe l'habit, en répétant plusieurs fois :

O jour heureux! jour dont la souvenance...

(Il se regarde à la psyché.) Ah! quel habit! une coupe qui a plus de six mois! quand il me faudrait ce qu'il y a de plus nouveau.

GERVAULT.

Comme vous êtes difficile! vous qui d'ordinaire n'y regardez pas.

DENNEVILLE.

C'est qu'aujourd'hui, mon ami, aujourd'hui il s'agit de plaire à ma femme.

GERVAULT.

Il serait possible!

DENNEVILLE.

Et je te demande pardon si je ne suis pas à la conversation, c'est que dans ce moment je fais des vers pour elle.

GERVAULT.

Des vers! je n'y puis croire encore.

DENNEVILLE.

Ce n'est pas sans peine. Que le diable les emporte! (Il continue et cherche des vers.)

O jour heureux! jour dont la souvenance...

(Il va s'asseoir devant la table, et écrit à mesure qu'il compose.)

D'un doux émoi...

Dieu! quel ennui!

D'un doux émoi fait palpiter mon cœur...

Oui, mon cœur! joliment. (Cherchant.)

Jour dont la souvenance...

(A Gervault.) Voyons, donne-moi une rime en *ance*.

GERVAULT.

Échéance.

DENNEVILLE.

Allons donc! Ah! m'y voici.

Toi dont l'amour... dont la tendre constance...

GERVAULT.

A merveille.

DENNEVILLE.

Dont la tendre constance...

La coquette! qui ce matin encore... c'est égal...

Dont la tendre constance...
Ont d'un époux assuré le bonheur.

Voilà toujours quatre vers de faits; mais j'ai sué sang et eau.

GERVAULT, regardant ses mouvements agités.

Je ne sais pas comment font les autres poëtes; mais je puis dire que pour ce qui est des vers, vous les faites d'une furieuse manière.

DENNEVILLE.

J'entends ma femme, laisse-nous.

GERVAULT.

Tâchez de ne lui parler qu'en prose, car vous lui feriez peur.

DENNEVILLE, à part.

Allons, tenons-nous sur nos gardes.

SCÈNE VII.

DENNEVILLE, à la table, CAROLINE.

CAROLINE, en grande parure; elle sort de son appartement; et, en entrant, se regarde à la psyché.

Me voilà prête, et je ne me suis pas pressée; car pour monsieur mon mari, sa louable habitude est de me faire attendre une heure.

DENNEVILLE, à part, écrivant à la table, et lui tournant le dos.

Toujours pour nous des préventions favorables. Voilà comme on nous juge, et cependant je suis prêt avant... (cherchant l'expression) avant l'autre.

CAROLINE, qui, pendant ce temps, s'est regardée à la psyché.

Il me semble que ma robe est jolie. Tant mieux pour moi et puis pour monsieur Edmond, qui est un élégant; car pour mon mari, cela lui est bien égal. (Denneville fait un geste d'impatience, Caroline se retourne.) Eh! c'est lui, le voilà. (A haute voix.) Monsieur... (S'arrêtant.) Eh bien! il ne m'entend pas; comme il a l'air occupé! (Le voyant déclamer.) Ah! mon Dieu! est-ce qu'il compose? est-ce qu'il fait des vers? lui! un banquier! Je voudrais bien les voir; et si je pouvais sans bruit, par-dessus son épaule... (Elle s'avance doucement, tandis que Denneville la regarde du coin de l'œil en continuant à écrire.)

DENNEVILLE, à part.

Elle y vient.

CAROLINE, près de lui, et regardant par-dessus son épaule.

Si je pouvais seulement lire le titre. (Lisant.) « A ma femme. »

DENNEVILLE, se levant et serrant son papier.

Quoi! Madame, vous étiez là?

CAROLINE.

Ma vue vous surprend?

DENNEVILLE.

Non, vraiment; car j'étais là avec vous.

CAROLINE.

Comment! Monsieur, il serait vrai? c'étaient des vers pour moi?

DENNEVILLE.

Vous avez donc lu? quelle indiscrétion!

CAROLINE.

Aucune, puisqu'ils sont à mon adresse.

DENNEVILLE.

Sans doute; mais encore faut-il qu'ils soient dignes de vous. Sans cela ils auront le sort des autres, que je déchire à l'instant.

CAROLINE.

Comment! ce ne sont pas les premiers?

DENNEVILLE.

Non vraiment. Presque tous les jours, après la Bourse... J'en aurais des volumes.

CAROLINE.

Et je ne les connaissais pas?

DENNEVILLE.

Vous ne les connaîtrez jamais; j'ai trop d'amour-propre pour cela. Vous comprenez : des épîtres à sa femme, des poésies conjugales; tant de gens trouveraient cela si romantique, je veux dire si ridicule!

CAROLINE.

Pas moi, du moins; et je réclame celle-ci.

DENNEVILLE.

A la bonne heure; dès que j'aurai terminée, car, avec vous, il n'y a pas moyen de vous faire des surprises.

CAROLINE.

Si vraiment; c'en est une déjà de voir que vous pensez à moi.

DENNEVILLE, soupirant.

Eh! mon Dieu, oui; c'est malheureusement un tort que j'ai.

CAROLINE.

Comment! Monsieur, un tort?

DENNEVILLE.

Que je tâche de cacher à tous les yeux. Vous êtes pour moi si indifférente!

CAROLINE.

J'allais vous faire le même reproche.

DENNEVILLE.

Il eût été bien injuste; car si je suis ainsi, c'est pour vous plaire, pour être comme vous, pour ne point vous tourmenter de mes empressements; j'ai fait plus, je vous l'avouerai, j'ai tâché de m'étourdir, de me distraire; j'aurais voulu vous oublier, en aimer une autre.

CAROLINE.

Comment! Monsieur!

DENNEVILLE.

C'est au point, te le dirai-je? que ces jours passés, je m'étais presque laissé entraîner; une conquête assez flatteuse.

CAROLINE.

Il serait possible!

DENNEVILLE.

Ma franchise, du moins, te prouvera que j'ai résisté, que j'ai renoncé à toutes ces idées-là pour toi, pour toi avant tout, et puis pour ce pauvre Edmond, qui, je crois, en est épris.

CAROLINE, émue.

Monsieur Edmond!

DENNEVILLE.

Moi, d'abord, j'ai toujours respecté les droits de l'amitié. Il serait si mal d'abuser de l'affection, de la confiance d'un ami!

CAROLINE.

Et M. Edmond aimait cette dame?

DENNEVILLE, à part.

Je ne suis pas obligé de le servir. (Haut.) Lui! il les aime toutes, pas longtemps, par exemple; mais jeune, aimable, répandu dans le monde, il a raison d'en agir ainsi; il ne pourrait pas y suffire. J'en faisais autant quand j'étais garçon.

CAROLINE.

Quoi! Monsieur!...

DENNEVILLE.

Nous étions camarades, partageant les mêmes folies, et je me rappelle, entre autres, que, pour aller plus vite, nous avions composé des déclarations modèles, des circulaires qui servaient dans toutes les occasions, et qu'au besoin on aurait pu lithographier.

CAROLINE.

C'était indigne.

DENNEVILLE.

Abominable, et j'en rougis encore quand j'y pense! mais c'était une grande économie de temps; on n'avait pas besoin de chercher ses phrases; et je me les rappelle encore, tant nous les avons employées de fois : « Grâce, grâce, Madame! » ou Mademoiselle, selon la circonstance. « Grâce » pour un malheureux qui se meurt d'amour et de » désespoir! »

CAROLINE, à part.

O ciel!

DENNEVILLE.

« N'aurez-vous pas pitié de mes tourments, » Hortense? » ou Gabrielle, ou Agathe, ou Athénaïs, selon la dénomination. « Ame de ma vie... »

CAROLINE.

Assez, Monsieur, assez; c'est une horreur, et

je ne conçois pas qu'une femme puisse s'y laisser prendre.

DENNEVILLE.

Il y en a cependant. (Voyant Edmond qui entre.) C'est Edmond ! à merveille, les voilà brouillés ; et je lui permets maintenant de faire l'aimable !

SCÈNE VIII.

DENNEVILLE, EDMOND, CAROLINE.

EDMOND, à Caroline.

Me voilà à vos ordres, et le temps nous seconde : un soleil superbe. Aussi j'ai déjà donné rendez-vous à une vingtaine de nos amis qui nous attendent dans l'allée de Longchamps pour nous servir d'escorte ; une cavalcade magnifique.

CAROLINE.

Je vous remercie, Monsieur, de cet excès d'attention ; mais j'ai changé d'idée, je ne sortirai pas.

EDMOND.

Que dites-vous ?

DENNEVILLE.

Comment ! chère amie ?

CAROLINE.

Je resterai chez moi.

EDMOND, bas à Denneville.

Y comprends-tu rien ?

DENNEVILLE.

Un caprice. (A part.) Il faut bien que les amants en supportent aussi, puisqu'ils veulent tout partager avec nous.

EDMOND.

Quoi ! vous auriez le courage de perdre une si jolie toilette !

CAROLINE, froidement.

Elle ne sera pas perdue. (Regardant Denneville d'un air aimable.) Elle sera pour mon mari.

DENNEVILLE, à part.

Quel air gracieux ! c'est le contre-coup qui m'arrive.

EDMOND.

Certainement c'est un bonheur que tout le monde lui enviera. Mais cette brillante société, ces jeunes gens qui nous attendent...

CAROLINE.

Envoyez-leur une circulaire pour les prévenir.

EDMOND, étonné.

Une circulaire ?

CAROLINE, toujours froidement.

Ou peut-être serait-il plus honnête et plus convenable de les rejoindre, et je ne vous en empêche pas.

DENNEVILLE, à part.

A merveille, il a son congé !

EDMOND, interdit.

Qu'est-ce que cela veut dire ? (Bas à Denneville.) Et qu'a donc ta femme ? Il me semble, mon ami, qu'elle me renvoie ?

DENNEVILLE.

Cela m'en a l'air. Je vois que cela te fâche.

EDMOND, d'un air d'assurance.

Du tout.

DENNEVILLE, avec inquiétude.

Comment cela ?

EDMOND.

C'est qu'un changement aussi subit tient à des causes que nous ignorons, et qui, une fois éclaircies, tourneront à mon avantage.

DENNEVILLE, à part.

Ah ! mon Dieu !

EDMOND.

Sois tranquille, j'aurai bientôt r'arrangé tout cela ; à la première occasion.

DENNEVILLE, à part, avec colère.

Il sera bien habile s'il la trouve ; car je ne les quitte plus et j'empêcherai bien qu'ils aient désormais la moindre explication.

(Il passe à la gauche du théâtre.)

SCÈNE IX.

EDMOND, GERVAULT, DENNEVILLE, CAROLINE.

GERVAULT, entrant par le fond, à droite, à Denneville, d'un air embarrassé.

Monsieur, quelqu'un vous demande dans votre cabinet.

DENNEVILLE.

Je n'y suis pas.

GERVAULT.

C'est ce que j'ai dit ; mais la personne... (à demi-voix) c'est une dame... (haut) prétend que vous comptez sur sa visite, et elle attendra.

DENNEVILLE, à part.

Dieu ! c'est Zilia ; si ma femme savait !

EDMOND, à voix basse.

Ne crains rien. (Haut.) Eh bien ! mon ami, les affaires avant tout ; va voir ce que c'est, je tiendrai compagnie à ta femme.

DENNEVILLE.

Du tout.

EDMOND.

Et pourquoi donc te gêner ? vas-tu faire des façons avec moi ? Si nous devions aller au Bois, à la bonne heure ; mais puisque madame veut rester, cela se trouve à merveille.

DENNEVILLE.

Non, vraiment, je ne puis, je ne veux pas...

EDMOND, près de lui à voix basse.

Mais prends donc garde, te voilà tout déconcerté.

DENNEVILLE, à part.

Que faire ?

CAROLINE.

Eh ! mon Dieu ! ce qui est bien plus simple, priez cette personne de monter ici, au salon.

(Gervault va pour sortir.)

DENNEVILLE, vivement.

Non pas, non pas, ce ne serait point convenable. Si ce sont des affaires que moi seul dois connaître...

(Gervault sort.)

CAROLINE.

Eh bien ! alors, allez-y !

EDMOND.

C'est ce que je lui dis.

DENNEVILLE, hors de lui, et les regardant alternativement.

Oui, oui, je crois que j'aurai plus tôt fait de la renvoyer. Ce ne sera pas long. Quelle leçon ! pour un instant d'oubli ! s'exposer...

EDMOND.

Mais va donc, mon ami, va donc.

DENNEVILLE.

J'y cours, pour revenir plus vite.

(Il sort par le fond à gauche.)

SCÈNE X.

CAROLINE, EDMOND.

EDMOND, à part.

Il s'éloigne, les moments sont précieux ! (Haut à Caroline.) Daignez, Madame, m'écouter un instant.

CAROLINE.

Je ne le peux.

EDMOND.

Il le faut. Je ne vous parlerai point ici d'un amour qui vous déplaît, qui vous est odieux ; mais je tiens à votre estime, à votre amitié : je tiens à me justifier...

CAROLINE.

Vous n'en avez pas besoin.

EDMOND.

Si, Madame ; votre accueil me l'a prouvé. Qu'ai-je fait ? quel est mon crime ?

CAROLINE.

Vous me le demandez ? je n'ai pas voulu hier soir, devant mon mari, devant tout le monde, vous rendre ce billet, que vous aviez eu l'audace...

EDMOND.

Madame...

CAROLINE.

Mais je vous dois une réponse, et la ferai en peu de mots. Vous êtes fort aimable, mais c'est à mes yeux un mérite perdu, et je n'augmenterai point le nombre de vos conquêtes.

EDMOND.

De mes conquêtes ! qui a pu vous dire ?...

CAROLINE.

Des gens qui vous connaissent très-bien, des amis intimes.

EDMOND.

Votre mari peut-être !

CAROLINE.

Je ne nomme personne, mais quand il serait vrai ?... C'est en lui, Monsieur, que j'ai toute confiance ; et je ne pourrais mieux faire, je crois, que de le prendre pour guide, et de suivre ses avis.

EDMOND.

Certainement, il y a tant de gens très-forts sur les conseils, et qui seraient peut-être bien embarrassés pour les mettre en pratique.

CAROLINE.

Que voulez-vous dire ?

EDMOND.

Rien, Madame. Mais il me semble qu'entre amis, on devrait avoir plus d'indulgence. Il me semble du moins qu'il faut être soi-même bien irréprochable pour accuser les autres.

CAROLINE.

Ce qui signifie que la personne dont vous parlez ne l'a pas toujours été ?

EDMOND.

Je ne dis pas cela.

CAROLINE.

Et moi, je le sais, car mon mari m'a tout confié, tout avoué.

EDMOND.

O ciel !

CAROLINE.

Et loin de lui en vouloir, depuis ce moment-là, je l'aime plus que jamais.

EDMOND, à part.

C'est fini ! plus d'espoir ! (Haut.) Quoi ! Madame, il vous a tout raconté ?

CAROLINE.

Oui, Monsieur.

EDMOND.

Son rendez-vous ? son souper d'aujourd'hui ?

CAROLINE.

Un souper ! un rendez-vous !

EDMOND, vivement.

Dieu ! vous ne saviez pas ?...

CAROLINE.

Non, Monsieur.

EDMOND, vivement.

Ne me croyez point, je ne sais rien.

CAROLINE.

N'espérez pas me donner le change ; vous achèverez cette confidence, ou je penserai, Mon-

sieur, que vous avez voulu perdre Denneville, le calomnier à mes yeux.

EDMOND.

Vous pourriez supposer ?...

CAROLINE.

Je crois tout, et ne vous revois de ma vie, si vous ne parlez à l'instant.

EDMOND.

O mon Dieu ! que faire ?

CAROLINE.

Écoutez, monsieur Edmond, j'aimais mon mari, je l'aime plus que tout au monde ; mais s'il est vrai qu'il m'ait trahie, si vous pouvez m'en donner la preuve évidente...

EDMOND.

Vous ne me bannirez plus de votre présence, vous me permettrez de vous revoir ?

CAROLINE, avec impatience.

Cette preuve...

EDMOND.

Elle est entre mes mains, je l'ai là ; mais c'est si mal à moi !

CAROLINE.

Cette preuve !

EDMOND.

Vous me promettez que ce soir, à ce bal, moi seul serai votre cavalier ?

CAROLINE.

Cela dépend de vous.

EDMOND.

Ah ! je suis trop heureux ! mais vous me jurez que le plus grand secret ?...

CAROLINE, n'y tenant plus.

Cette lettre, Monsieur, cette lettre !

EDMOND, la lui donnant.

La voici, Madame, la voici ; elle m'était adressée, et vous saurez d'abord...

CAROLINE.

C'est bon, c'est bon ! je verrai bien. (Lisant d'une voix émue.) « Mon cher Edmond... » C'est daté de ce matin. « Si tu veux mon cheval anglais » pour quatre mille francs, il est à toi ; car j'ai » aujourd'hui besoin d'argent. J'ai à payer des » diamants destinés à une jolie femme, qui veut » bien ce soir me donner à souper... » Ah ! je me sens mourir !

EDMOND, qui est allé près de la porte.

C'est lui.

CAROLINE.

Silence ! (Elle reste auprès de la table, Edmond est au milieu du théâtre.)

SCÈNE XI.

CAROLINE, EDMOND, DENNEVILLE, entrant vivement, et descendant à gauche, tandis que Caroline reste à droite.

DENNEVILLE, à part, avec joie.

Je l'ai congédiée, non sans peine ; et tout est rompu, je respire.

CAROLINE, qui est restée plongée dans ses réflexions ; levant les yeux sur Denneville.

Eh bien ! Monsieur, cette importante visite ?...

DENNEVILLE.

L'était moins que je ne croyais ; c'était un correspondant, un étranger, que j'ai congédié.

CAROLINE.

Déjà !

DENNEVILLE fait un geste d'étonnement, et se remet sur-le-champ.

Voilà un mot peu flatteur pour moi, qui me hâtais de revenir auprès de vous.

CAROLINE, avec ironie.

Vous êtes bien bon de songer à mes plaisirs ; mais vos moments sont si précieux que je me reprocherais de vous les faire perdre,

DENNEVILLE.

Il me semble que je ne puis pas mieux les employer.

CAROLINE, dédaigneusement.

C'est joli, mais c'est fade, et vous savez que je ne tiens pas aux compliments.

DENNEVILLE.

Aussi n'en est-ce pas un. (Bas à Edmond.) Qu'a-t-elle donc ?

EDMOND.

Un caprice, sans doute. (A part.) Chacun son tour.

DENNEVILLE.

J'avais demandé aujourd'hui le dîner de bonne heure, pour que nous fussions libres plus tôt.

CAROLINE.

Vous aviez peur que la soirée ne fût pas assez longue ?

DENNEVILLE.

Que dites-vous?

CAROLINE.

Moi? rien. (A Edmond, d'un air aimable.) Monsieur nous fait-il le plaisir de dîner avec nous?

EDMOND.

Impossible, Madame, j'avais une invitation.

DENNEVILLE.

Tant mieux, il va s'en aller plus tôt. (Passant entre Edmond et Caroline.) Si vous voulez alors, chère amie, que nous passions dans la salle à manger?

CAROLINE.

C'est trop tôt, je n'ai pas faim.

DENNEVILLE, avec impatience.

Comment!..... (Se reprenant, et avec douceur.) Comme vous voudrez, nous attendrons.

CAROLINE.

C'est inutile, je ne me mettrai pas à table. Mais que cela ne vous empêche pas... Je vais rentrer dans mon appartement jusqu'à l'heure du bal.

DENNEVILLE.

Y pensez-vous, déjà?

CAROLINE.

J'en aurai plus de temps pour ma toilette. (Regardant Edmond.) Car je veux être très-belle.

DENNEVILLE.

Vous comptez donc aller à ce bal?

CAROLINE.

Le moyen de s'en dispenser? ma tante m'y attend, et vous m'avez ordonné d'y aller.

DENNEVILLE.

Ordonné? je croyais vous avoir priée...

CAROLINE.

C'est ce que je voulais dire; une prière de mari, c'est un ordre.

DENNEVILLE.

Et si je vous... priais, maintenant, de n'y plus aller?

CAROLINE.

Il serait trop tard; ma toilette est prête, ma parure est commandée.

DENNEVILLE, à part.

Ah! quelle patience!...

CAROLINE.

Et à ce sujet, monsieur Edmond, il faut que je vous consulte. Que me conseillez-vous? de mon collier en opales, ou en saphirs? c'est à votre goût.

EDMOND.

Moi, Madame?

CAROLINE.

Sans doute, cela vous regarde! puisque c'est vous qui devez me donner la main.

DENNEVILLE, à part.

C'est trop fort. (Haut avec chaleur.) Et moi, Madame, je ne veux pas.

CAROLINE.

Qu'est-ce donc?

DENNEVILLE, d'un ton plus doux.

Je ne veux pas vous contraindre, et vous êtes la maîtresse; mais si je vous y accompagnais... (Regardant Edmond.) Edmond a tressailli.

CAROLINE.

Vous, Monsieur, qui ne venez jamais chez ma tante, qui êtes brouillé avec elle?

DENNEVILLE, à part.

Cela la contrarie.

CAROLINE.

Comme vous le disiez ce matin, cela paraîtrait fort singulier. D'ailleurs, vous avez, sans doute, pour votre soirée, d'autres occupations, plus agréables, qui vous retiendront.

DENNEVILLE, à part, les regardant.

Ils sont d'accord. (Haut à Caroline.) De quelles occupations voulez-vous parler?

CAROLINE.

Que sais-je? de celles que les maris ont toujours, et que les femmes ne peuvent connaître.

DENNEVILLE, à part.

Quelle idée! soupçonnerait-elle?...

CAROLINE.

Je vous laisse, Monsieur. (Passant entre Denneville et Edmond. A Edmond.) A tantôt, monsieur Edmond.

EDMOND.

AIR : *Travaillons, Mesdemoiselles.*

Adieu donc, adieu, Madame,
Ah! n'allez pas oublier
L'honneur qu'ici je réclame;
Je suis votre chevalier.

CAROLINE, d'un air gracieux.

A ce soir.

EDMOND.

De la prudence.

DENNEVILLE, les suivant des yeux.

Oui, son trouble le trahit.
Ce regard d'intelligence...
Plus de doute; il a tout dit.

ENSEMBLE.

EDMOND.

Adieu donc, adieu, Madame.
Ah! n'allez pas oublier
L'honneur qu'ici je réclame;
Je suis votre chevalier.

CAROLINE.

Adieu donc: qu'une autre dame
Ne fasse pas oublier
L'honneur qu'ici je réclame;
Vous êtes mon chevalier.

DENNEVILLE.

De courroux mon cœur s'enflamme;
Mais n'allons pas m'oublier:
Nous verrons si de ma femme
Il sera le chevalier.

(Caroline sort, Edmond la reconduit jusqu'à la porte de son appartement.)

SCÈNE XII.

DENNEVILLE, EDMOND.

DENNEVILLE, à part, pendant qu'Edmond reconduit sa femme.

Tout s'explique, il lui a parlé de Zilia; mais comme tout est rompu, que je ne la reverrai plus, qu'il n'existe aucune preuve... Dieu! et ma lettre de ce matin! s'il l'a montrée, c'est fait de moi! Mais comment le savoir?

EDMOND, après avoir reconduit madame Denneville, reprend sur un fauteuil son chapeau et ses gants qu'il met, et va pour sortir.

Adieu, mon ami.

DENNEVILLE, se retournant et l'apercevant près de la porte.

Eh bien ! tu t'en vas !

EDMOND.

Oui. Tu sais que je dîne en ville, et je n'ai que le temps de passer chez moi.

DENNEVILLE.

Ah ! tu passes chez toi ? eh bien ! envoie-moi de l'argent, les cinq mille francs de mon cheval.

EDMOND, revenant.

Qu'est-ce que tu dis donc ? cinq mille francs ! tu me l'as vendu quatre.

DENNEVILLE, tranquillement.

Je te l'ai vendu cinq.

EDMOND.

Tu es dans l'erreur !

DENNEVILLE.

Je t'assure que non !

EDMOND.

Tu m'as écrit ce matin, et de ta main, quatre mille francs en toutes lettres; et je puis te prouver... (Il va pour fouiller dans sa poche et s'arrête.)

DENNEVILLE, souriant.

En tout cas, voyons, relisons.

EDMOND, troublé.

Non, non, c'est inutile, puisque tu tiens aux cinq mille francs...

DENNEVILLE.

Du tout; si je l'ai écrit, c'est autre chose, et je ne reviens pas sur ma parole ; ce qui est écrit est écrit. Voyons mon billet.

EDMOND, embarrassé.

Ton billet ?

DENNEVILLE.

Tu l'as mis ce matin là, dans ton gilet; et comme tu n'en as pas changé...

EDMOND.

Tu crois ? c'est possible, je ne sais.

DENNEVILLE, à part.

Il ne l'a plus, il est entre les mains de Caroline.

EDMOND.

Mais du reste, à quoi bon ? je te répète que je m'en rapporte à toi ; et dès que tu dis cinq mille francs, ça suffit, et je vais te les envoyer. (Il va vers la porte.)

DENNEVILLE.

Non, apporte-les toi-même ici, ce soir, en venant prendre ma femme, parce que j'ai à te parler.

EDMOND, revenant.

Et sur quoi ?

DENNEVILLE.

Tu le sauras; toi qui es l'ami de la maison, il faut bien que tu saches tout.

EDMOND.

Ah ! mon Dieu ! de quel air me dis-tu cela ? et qu'as-tu donc ?

DENNEVILLE.

Moi ! rien. A ce soir, mon bon ami.

EDMOND.

A ce soir ?

(Il sort.)

SCÈNE XIII.

DENNEVILLE, seul.

J'ai manqué me trahir, et j'allais tout gâter. Il sera toujours temps d'en venir là, si je ne réussis pas. Jusqu'ici la guerre était franche et loyale, comme on la fait dans tous les ménages civilisés ; mais vouloir réussir par la trahison, livrer les secrets du mari, manquer au droit des gens ! c'est là ce qui doit lui porter malheur, et ce qui me donne bon espoir. Ma cause est si juste !

Air de *la Sentinelle*.

C'est un mari qui lui-même défend
Et son honneur et ses droits qu'il réclame ;
C'est un mari redevenant amant
Pour mériter et conquérir sa femme.
Veillez sur moi, sexe enchanteur !
O vous à qui mes vœux se recommandent ;
Soyez mon dieu, mon protecteur,
Faites aujourd'hui mon bonheur,
Et que vos maris vous le rendent.

SCÈNE XIV.

DENNEVILLE, GERVAULT. Un Domestique apporte un candélabre qu'il place sur le bureau de Denneville.

DENNEVILLE.

C'est toi, Gervault; que me veux-tu ?

GERVAULT.

Le dîner qui depuis deux heures nous attend.

DENNEVILLE.

Je n'ai pas le temps, je ne dînerai pas.

GERVAULT.

Est-ce que vous faites encore des vers ?

DENNEVILLE.

Pourquoi cela ?

GERVAULT.

On dit que les poëtes ne mangent pas.

DENNEVILLE.

Oui, autrefois, mais maintenant !... Hé bien ! où est ma femme ?

GERVAULT.

Dans son appartement avec deux femmes de chambre.

DENNEVILLE.

Déjà à sa toilette ?

GERVAULT.

Une toilette magnifique.

DENNEVILLE, à part.

Et penser que c'est pour un autre ! comme c'est agréable !

GERVAULT.

J'étais entré pour la prévenir, et elle a répondu juste comme vous. Il paraît qu'on ne mange plus dans la maison. C'est une économie !

DENNEVILLE.

Toi qui les aimes !

GERVAULT.

Pas celles-là.

DENNEVILLE.

Le plaisir du bal lui fait tout oublier, et sans doute elle était bien gaie.

GERVAULT.

Pas trop ! Il me semblait au contraire que son air jurait avec sa toilette. Elle tenait à la main et relisait de temps en temps un petit billet.

DENNEVILLE.

O ciel !

GERVAULT.

Où j'ai cru reconnaître votre écriture ; c'étaient vos vers sans doute ?

DENNEVILLE.

Oui ! (*A part.*) C'est ma lettre de ce matin. Cette maudite lettre, dont je ne sais comment paralyser l'effet !

GERVAULT.

Elle était de mauvaise humeur contre tout le monde, contre ses femmes de chambre, contre sa robe de gaze, contre un collier d'opales qui n'allait pas, et qui lui semblait affreux.

DENNEVILLE.

Il serait vrai ! attends, attends. (*Il va à son bureau, ouvre un tiroir, et en tire l'écrin, qu'il donne à Gervault.*) Tiens, porte-lui cet écrin.

GERVAULT.

Les diamants de ce matin, c'était pour elle ?

DENNEVILLE.

Eh ! oui sans doute, une surprise.

GERVAULT.

Ah ! Monsieur, Monsieur, mille fois pardon de ce que je vous ai dit tantôt ! je croyais que ces diamants-là devaient s'en aller... en pirouettes.

DENNEVILLE.

Qu'est-ce que c'est ?

GERVAULT.

Si j'avais su... c'est très-bien, très-bien, Monsieur. Donnez toujours des diamants à Madame ; ça vous fait honneur, ça lui fait plaisir, et ça ne sort pas de la maison.

(*Il sort.*)

SCÈNE XV.

DENNEVILLE, *seul.*

Que dira-t-elle en les recevant ? Allons, voici le moment ; si la colère, si le dépit l'animaient seuls contre moi, je peux par mes soins et par ma tendresse lui faire oublier mes torts, peut-être lui prouver mon innocence. Si elle m'aime encore, je la persuaderai sans peine, elle m'y aidera : l'amour véritable ne demande qu'à s'abuser lui-même ; mais si elle ne m'aime plus, si je ne puis lui faire sacrifier ce bal, si elle veut y aller avec Edmond, alors, et malgré moi, il faudra bien... C'est elle ; ah ! qu'elle est jolie ainsi !

SCÈNE XVI.

DENNEVILLE ; CAROLINE, *en toilette de bal et ses diamants à la main.*

CAROLINE, *entrant vivement.*

Comment ! Monsieur, dois-je en croire Gervault ? et cet écrin qu'il m'a apporté vient-il réellement ?...

DENNEVILLE, *d'un air de reproche.*

De ma part ? une simple galanterie, une attention de moi vous semble-t-elle donc une chose impossible ?

CAROLINE, *embarrassée.*

Non, vraiment ! mais dans la circonstance où nous sommes...

DENNEVILLE.

Circonstance très-favorable. N'allez-vous pas au bal ce soir ?

CAROLINE.

Oui, Monsieur, et je ne sais comment vous remercier...

DENNEVILLE.

En les acceptant.

CAROLINE, *hésitant.*

Moi ?

DENNEVILLE.

Je vous en prie.

CAROLINE, *à part, et tout en regardant les diamants.*

Au fait, il est possible qu'il ait eu des remords, qu'il se soit repenti. Il faut de l'indulgence, et si ce n'était le souper de ce soir...

DENNEVILLE.

Hé bien, Madame ?

CAROLINE.

Puisque vous l'exigez...

(*Elle se place devant la psyché.*)

DENNEVILLE.

Dans mon intérêt.

CAROLINE.

Comment cela ?

DENNEVILLE.

A ce bal, où vous allez sans moi...

AIR : *Pour le trouver j'arrive en Allemagne* (*d'Yelva*).

En vous voyant arriver sous les armes,
J'entends déjà les compliments galants ;
La plupart seront pour vos charmes,
Quelques-uns pour vos diamants.

Astre brillant, vous allez apparaître!
Et chaque fois que, plein d'un doux émoi,
On s'écrira : *Qu'elle est belle !* peut-être
Sans le vouloir vous penserez à moi.
Quand on dira : *Qu'elle est belle !* peut-être
Sans le vouloir vous penserez à moi.

(Pendant le couplet. Caroline a placé ses diamants, mis le collier, attaché les boucles d'oreille.)

CAROLINE.

Je n'ai pas besoin de cela ! (Soupirant.) Et souvent, au contraire, on désirerait oublier.

DENNEVILLE.

Que dites-vous ?

CAROLINE, se regardant devant la glace.

Rien. Comment me trouvez-vous ?

DENNEVILLE.

Ah ! vous n'êtes que trop jolie !

CAROLINE.

Trop ! pourquoi ?

DENNEVILLE.

Parce qu'à ce bal, comme je vous le disais tout à l'heure, vous allez être entourée par tous les fats et élégants de Paris.

CAROLINE, s'asseyant.

Je l'espère bien.

DENNEVILLE.

Je les vois d'ici s'appuyer sur le dos de votre chaise.

(Il s'appuie sur la chaise.)

CAROLINE.

Prenez garde, Monsieur, de me chiffonner.

DENNEVILLE.

Ne craignez rien. Je les vois se pencher vers vous.

(Il se penche vers Caroline.)

CAROLINE.

A peu près comme vous voilà.

DENNEVILLE.

C'est vrai ! et nous pouvons supposer que nous y sommes.

CAROLINE.

C'est facile.

DENNEVILLE, s'appuyant négligemment sur sa chaise.

Ils vous diront que jamais vous n'avez été plus olie, qu'ils n'ont jamais rien vu de plus piquant et de plus attrayant.

CAROLINE.

Diront-ils vrai ?

DENNEVILLE.

Oui, si j'en juge d'après moi. Ils ajouteront qu'il règne dans votre toilette, dans cette légère parure, un bon goût, une grâce que l'on sent, que l'on devine, et que par bonheur on ne peut rendre ; car son plus grand charme est d'être indéfinissable.

CAROLINE.

Vous croyez qu'ils diront cela ?

DENNEVILLE.

Je n'en doute point.

CAROLINE.

Et moi, je doute qu'ils le disent aussi bien.

AIR : *Monseigneur l'a défendu* (de Mme P. Duchambge).

PREMIER COUPLET.

Savez-vous, c'est incroyable,
Que, quand vous le voulez bien,
Vous êtes vraiment aimable?

DENNEVILLE.

Mais cela ne coûte rien
Près d'une femme jolie.

CAROLINE.

Prenez garde, c'est fort mal ;
Vous ! de la galanterie !

DENNEVILLE.

Puisque nous sommes au bal.

DEUXIÈME COUPLET.

CAROLINE.

En voyant cet air si tendre,
A d'autres temps je pensais :
Oui, l'on s'y laisserait prendre,
Et je crois que j'ecoutais ;
J'en étais presque attendrie.

DENNEVILLE.

Prenez garde, c'est fort mal ;
Vous ! de la coquetterie !

CAROLINE.

Puisque nous sommes au bal.

DENNEVILLE.

Vous voyez alors le danger d'y aller, pour une femme !

CAROLINE.

Vous voyez alors, quand on est mari, le danger de n'y pas aller !

DENNEVILLE.

Quand on ne le peut pas, quand on a des motifs pour rester chez soi.

CAROLINE, vivement et se levant.

Vous, Monsieur, vous, des motifs ! vous osez en convenir !

DENNEVILLE.

Sans doute, et peut-être, si vous les connaissiez...

CAROLINE, d'un ton de reproche.

Ah ! vous vous garderiez bien de me les apprendre.

DENNEVILLE, froidement.

Nullement, et si vous y tenez, ce que je ne crois pas, je puis tout vous avouer.

CAROLINE.

Si j'y tiens ! Ah ! parlez, Monsieur, parlez ; mais n'espérez pas me tromper. Il me faut une entière franchise, et peut-être alors je verrai. Eh bien ! Monsieur ?

pas penser à moi, et je te soupçonnais, quand je suis seule coupable.

DENNEVILLE, essuyant une larme.

Pauvre femme! (Avec chaleur.) Non, Caroline, non : tu sauras tout : c'est moi...

CAROLINE.

Eh bien! nous le sommes tous deux, pardonnons-nous mutuellement. Je n'ai pas besoin de te dire que je ne vais plus à ce bal.

DENNEVILLE.

Vraiment!

CAROLINE.

Je reste ici près de toi. Je viens te demander à souper. Me refuseras-tu? aussi bien je meurs de faim : car, par caprice, je n'ai point dîné.

DENNEVILLE.

Moi non plus.

CAROLINE.

Tu vois bien que nous nous entendions!

DENNEVILLE.

Et ta belle toilette?

CAROLINE.

Elle aura été pour toi seul, et maintenant elle me pèse, elle me fatigue, il me tarde de m'en délivrer. Sonne ma femme de chambre. (Denneville va pour tirer le cordon de la sonnette. Caroline l'arrête.) Ah! j'oubliais que je lui ai donné congé pour la soirée, mais je m'en passerai bien. (Elle va près de la glace.) Mon ami, voulez-vous m'ôter mon agrafe?

DENNEVILLE, vivement.

Bien volontiers. (S'arrêtant.) Non, non, on vient.

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENTS; GERVAULT, puis EDMOND.

GERVAULT, entrant par le fond à droite.

Voici monsieur Edmond, qui demande si Madame est visible.

DENNEVILLE.

Oui, sans doute.

EDMOND, entrant en grande toilette de bal.

AIR : *Ah! le beau bal* (de *la Fiancée*).

Ah! le beau bal! ah! la belle soirée!
On nous attend, et de ce bal joyeux
J'entends déjà les sons harmonieux.
Eh! mais, que vois-je? à peine êtes-vous préparée?
Ma voiture est en bas, hâtons-nous de partir;
Chaque instant de retard nous dérobe un plaisir.

ENSEMBLE.

EDMOND.

Ah! le beau bal! ah! la belle soirée!
Hâtons-nous de partir.

DENNEVILLE et CAROLINE.

Ah! quel moment! quelle belle soirée!
Pour tous deux quel plaisir!

CAROLINE.

J'en suis fâchée, Monsieur, mais je suis revenue du bal, ou plutôt je n'y vais pas.

EDMOND, à part.

O ciel! (Haut.) Je comprends : votre mari a exigé..

CAROLINE.

Non, c'est moi qui veux rester.

DENNEVILLE.

Oui, nous passons la soirée en famille. Mon cher Gervault, voulez-vous avoir la bonté de dire qu'on nous serve à souper?

GERVAULT.

Dans la salle à manger?

DENNEVILLE.

Non, dans la chambre de ma femme, près du feu.

EDMOND, étonné.

A souper?

DENNEVILLE.

Je ne t'invite pas, mon ami, parce que c'est trop bourgeois; mais j'ai avant tout des excuses à te faire.

EDMOND.

A moi!

DENNEVILLE.

Oui, tu avais raison tantôt, c'est bien quatre mille francs que je t'avais vendu mon cheval.

EDMOND.

Comment?

DENNEVILLE, lui montrant la lettre.

Vois plutôt, c'était, parbleu, écrit en toutes lettres.

EDMOND, à part.

Il sait tout.

DENNEVILLE, avec bonhomie.

C'est étonnant comme on peut se tromper! mais dans ce monde (Regardant Caroline.) il ne s'agit que de s'entendre.

EDMOND.

Je comprends, et je m'en vais.

DENNEVILLE, à part.

Et, comme tu es attendu au bal, je ne veux pas te retenir. Gervault, faites éclairer monsieur le comte.

GERVAULT, prenant le candélabre qui est sur le bureau de Denneville.

Avec plaisir. (A part, montrant Edmond.) Les amants s'en vont, (Montrant Denneville et sa femme.) le bonheur reste; voilà la morale des ménages. Je vais retrouver madame Gervault.

DENNEVILLE, à Edmond, qui est près de la porte du fond à droite.

Bonsoir, mon ami.

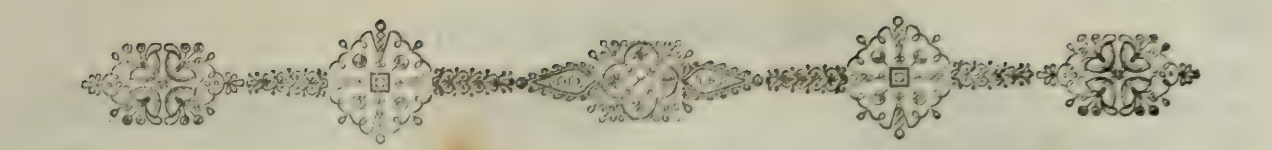
EDMOND, soupirant.

Bonsoir. (Edmond est près de la porte du fond, éclairé par Gervault, qui tient un flambeau. Denneville, tenant le bras de sa femme, va pour entrer avec elle dans la chambre à gauche. La toile tombe.)



DUMONT.

AU DIABLE L'IMBÉCILE



ZOÉ,

OU

L'AMANT PRÊTÉ,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 16 mars 1830.

En société avec M. Mélesville.

—⸙—

Personnages.

ERNESTINE DE ROUVRAY.
ALPHONSE D'AUBERIVE, son futur.
ZOÉ, fille de l'ancien jardinier du château.
DUMONT, régisseur.
PIERRE ROUSSELET, fermier.



ANDRÉ, garçon jardinier.
PLUSIEURS AMIS D'ALPHONSE.
PLUSIEURS DAMES AMIES D'ERNESTINE.
VALETS.
JARDINIERS.

La scène se passe au château de Rouvray.

Le théâtre représente un jardin à l'anglaise, près du château. A droite de l'acteur, un pavillon ouvert du côté des spectateurs, et entouré de massifs; à gauche, un bosquet et quelques chaises.

SCÈNE PREMIÈRE.

DUMONT, ANDRÉ.

DUMONT, à André.

Faites ce qu'on vous dit, et pas de réflexions! Vous savez bien que Mademoiselle est la maîtresse.

ANDRÉ.

Mais, monsieur Dumont, sortir nos caisses par les gelées blanches d'automne! ça a-t-il du bon sens?

DUMONT.

Que t'importe?

ANDRÉ.

Pour danser.

DUMONT.

Qu'est-ce que cela te fait? M. le baron de Rouvray, notre maître, n'a d'autre enfant que mademoiselle Ernestine; par conséquent il ne suit que ses volontés. Faites-en autant, et puisque Mademoiselle le veut, transformez l'orangerie en salle de bal, et dépêchez-vous.

ANDRÉ.

Mais pensez donc...

AIR : *Je loge au quatrième étage.*

Si vous les sortez de la serre,
Ces pauvr's orangers vont mourir.

DUMONT.

Eh bien! qu'ils meur'nt, c'est leur affaire;
La nôtre, à nous, c'est d'obéir.

ANDRÉ.

Mais songez qu' l'hiver va venir.

DUMONT.

Que fait l'hiver à not' maîtresse?
Elle ne pense qu'aux beaux jours,
Et croit, parc' qu'elle a d' la jeunesse,
Que l' printemps doit durer toujours.

Allez...

(André sort.)

DUMONT, le regardant sortir.

Cet imbécile, qui se croit obligé de prendre les intérêts de la maison! ça n'a pas la moindre idée du service... (Apercevant Pierre, qui arrive par le fond à droite.) Eh! c'est Pierre Rousselet, le fermier de Monsieur.

SCÈNE II.

DUMONT, PIERRE.

PIERRE.

Bonjour, monsieur le régisseur.

DUMONT.

Te voilà donc revenu de Caudebec? As-tu fait de bonnes affaires?

PIERRE.

Mais oui. J'ai acheté quelques bestiaux, des bêtes superbes, et qui se portent... (*Lui prenant la main.*) A propos de ça, et la santé, monsieur Dumont?

DUMONT.

Pas mal, mon garçon, et toi?

PIERRE.

Dame! vous voyez. Il y en a de plus chétifs.

DUMONT.

Je crois bien. Je ne connais pas de coquin plus heureux que toi. Jeune, bien bâti, riche: car tu étais fils unique; et ton père, en mourant, a dû te laisser un joli magot.

PIERRE.

Je ne dis pas... le magot qu'il a laissé est agréable.

DUMONT.

Eh bien! est-ce que tu ne songes pas à te marier maintenant? Toutes les filles de Rouvray doivent courir après toi.

PIERRE, *souriant.*

Ah! ah! c'est vrai; elles me font des mines... mais je ne m'y fie pas, parce que ces paysannes, quand on leur fait la cour, il arrive quelquefois des inconvénients. C'est si vétilleux, ces vertus de campagne!

AIR *du Premier prix.*

Malgré vous, ell's vous ensorcèlent.
On n' voulait qu' rire et s'amuser;
Puis v'là les famill's qui s'en mêlent,
Et l'on est forcé d'épouser...
Aussi, près de ces demoiselles,
Je ne veux pas changer d'emploi;
J' suis leur amant, je m' moque d'elles,
J' s'rais leur mari qu'ell's s' moqu'raient d' moi.

Moi, d'abord, je n'aime personne; j'ai le bonheur de n'aimer personne. Mais je n'empêche pas les autres, je me laisse aimer. Alors, je peux choisir.

DUMONT.

Ça me paraît juste.

PIERRE.

Comme me disait hier encore la petite Zoé: « Tu n'aimes personne, Rousselet. Alors, tu » peux choisir. »

DUMONT.

Zoé! la fille de l'ancien jardinier, cette petite sotte que monsieur le baron a gardée ici par bonté. C'est elle qui est ton conseil?

PIERRE.

Oh! c'est-à-dire, je cause avec c'te enfant, quand j' la rencontre, parce que c'était la filleule de ma tante Véronique. Elle nous est attachée, et puis elle a quelquefois des idées; et moi, c'est la seule chose qui me manque. Je ne l'ai vue hier qu'un instant, et elle m'a donné une idée.

DUMONT.

Pour ton mariage?

PIERRE.

Non, pour ma fortune. C'est ce qui me fait venir de si bonne heure. Dites-moi, monsieur Dumont, vous avez grand monde au château?

DUMONT.

Parbleu! Tous les propriétaires des terres voisines; tous les prétendants à la main de Mademoiselle, qui se succèdent depuis trois mois, avec leurs sœurs, leurs cousines... C'est un tapage!...

PIERRE.

Et mam'zelle Ernestine ne s'est pas encore décidée?

AIR : *De sommeiller encor, ma chère.*

Elle, si jolie et si fraîche,
Qui voit tant d'amants accourir,
De prendre un époux qui l'empêche?

DUMONT.

Ell' te ressemble, ell' veut choisir.
Avant qu' sous l'hymen on se range,
A deux fois faut y regarder...
Car, pour les amants, on les change;
Mais les maris, faut les garder.

C'est aujourd'hui cependant qu'elle doit se prononcer. Mais malgré les instances de son père, qui, vu sa goutte et ses soixante-huit ans, est pressé de l'établir, Mademoiselle passe sa vie à désoler ses amoureux par ses caprices, sa bizarrerie. Je n'en ai jamais vu d'aussi fantasque.

PIERRE.

C'est drôle! on dit pourtant que, parmi ces jeunes gens, il y en a un plus aimable que les autres.

DUMONT.

M. Alphonse d'Auberive, le fils d'un ancien ami de monsieur le baron, c'est vrai; un jeune homme charmant, de l'esprit, de bonnes manières.

PIERRE.

Et une ferme magnifique, qui est vacante, à ce que m'a dit Zoé.

DUMONT.

C'est possible; mais je doute qu'il obtienne la préférence.

PIERRE.

Pourquoi donc?

DUMONT.

Parce que c'est encore un autre genre d'origi-

nal. Il a, comme dit Mam'zelle, de vieilles idées. Il veut que les femmes soient soumises à leurs maris.

PIERRE.

Bah!

DUMONT.

Et par suite, il ne se prête pas assez aux fantaisies de Mam'zelle. Quelquefois même, il lui lance des coups de patte.

PIERRE.

En vérité!

DUMONT.

L'autre jour, il revenait de la chasse : on était rassemblé sur la terrasse, et Mam'zelle venait d'avoir deux ou trois caprices; je ne sais pas trop à quel propos...

PIERRE.

Elle ne le savait peut-être pas elle-même.

DUMONT.

C'est probable. Enfin son père n'osait rien dire; mais on voyait qu'il souffrait. « Parbleu, dit M. Alphonse entre ses dents, si c'était ma fille, je saurais bien me faire obéir. — Et comment? dit le papa. — Il y a mille moyens. — Mais enfin?... — Cela ne me regarde pas. » Dans ce moment, il aperçoit son chien piétinant une platebande. Il l'appelle, la pauvre bête hésite... Paf! il lui décoche un coup de fusil!

PIERRE.

Et le tue?

DUMONT.

Non; seulement quelques grains de plomb! Tout le monde jette un cri. « Pardon, Mesdames, dit-il; c'est seulement pour lui apprendre à avoir des caprices. » Mam'zelle rougit, monsieur le baron se mord les lèvres, et lui, les saluant d'un air gracieux, s'en va tranquillement faire un tour de parc.

PIERRE.

Oh! là! là!

AIR de *Voltaire chez Ninon*.

Après c' trait-là, je l' pense bien,
Mam'zell' devait êtr' furieuse.

DUMONT.

Pas trop... mais elle ne dit rien,
Et tout le soir ell' fut rêveuse.

PIERRE.

Y a d' quoi... c'est déjà ben gentil;
Car s'il veut après l' mariage
S' faire obéir à coups d' fusil,
Y aura du bruit dans le ménage.

Eh bien! je serais désolé que ce ne fût pas lui qui épousât...

DUMONT.

Tu le protéges?

PIERRE.

Pour qu'il me le rende. Je viens lui demander sa belle ferme des Viviers, qui est tout près d'ici. Alors, vous concevez, étant déjà le fermier de Monsieur, je serais plus riche du double, et je pourrais choisir parmi les plus huppées.

DUMONT.

Est-il ambitieux!

PIERRE.

Dites donc, monsieur Dumont, aidez-moi, il y aura un bon pot de vin. Hein! ça va-t-il?

DUMONT.

Tais-toi, tais-toi, ne parle donc pas si haut; ce n'est pas à cause de cela... mais au fait, c'est un brave garçon, et...

ZOÉ, du dehors.

Monsieur Dumont, monsieur Dumont.

DUMONT.

Chut! c'est la petite Zoé.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS; ZOÉ, accourant avec une corbeille de fleurs.

ZOÉ.

Monsieur Dumont, monsieur Dumont.

DUMONT.

Qu'est-ce qu'il y a?

ZOÉ.

Venez vite. V'là une heure que je vous cherche pour vous dire... (Apercevant Pierre.) Ah! c'est Pierre Rousselet!

PIERRE.

Bonjour, bonjour, petite.

DUMONT.

Pour me dire...

ZOÉ, regardant Pierre.

Eh bien! oui, pour vous dire... (A Pierre.) Vous vous portez bien, monsieur Pierre?

DUMONT, impatienté.

Pour me dire... quoi?

ZOÉ, regardant toujours Pierre.

Dame! je l'ai oublié; je suis venue si vite.. Qu'il a bonne mine ce matin, Pierre Rousselet!

DUMONT.

Au diable la petite niaise, avec son Pierre Rousselet! elle ne sait pas même faire une commission. C'est sans doute pour le déjeuner?

ZOÉ.

C'est ça. Ils déjeunent, et il manque quelque chose.

DUMONT.

Du vin. J'ai les clefs de la cave, j'y cours... (Bas à Pierre.) Dès qu'ils seront sortis de table, je te ferai parler à M. d'Auberive.

PIERRE et ZOÉ.

AIR : *De nos plaideurs, désormais*, etc. (du chœur final de *Louise*.)

Mais partez donc promptement,
Allez vite, ils sont à table;
Ils font tous un bruit du diable,
Pour boire on vous attend.

DUMONT.

J' sais mon affaire,
Et pour leur plaire,
J' vais leur donner du meilleur.

ZOÉ.

Alors, Monsieur, donnez-leur
D' celui qu' vous buvez d'ordinaire.

DUMONT, parlant.

Tiens... C'te petite bête !

ENSEMBLE.

DUMONT.

Oui, je reviens dans l'instant,
Etc., etc., etc.

PIERRE et ZOÉ.

Mais partez donc promptement,
Etc., etc., etc.

(Dumont sort par la gauche; Pierre va s'asseoir auprès d'un arbre dans le bosquet. Zoé pose son panier de fleurs sur une des chaises du bosquet.)

SCÈNE IV.

ZOÉ; PIERRE, assis.

ZOÉ, à part.

C'te petite bête! Ce vilain régisseur! Voilà pourtant comme ils me traitent tous. (Regardant Pierre.) Excepté Pierre; lui, au moins, ne me dit pas de choses désagréables. Il est vrai qu'il ne me parle jamais. (Le regardant avec plus d'attention.) Je vous demande, dans ce moment-ci, par exemple, à quoi il peut penser? si toutefois il pense. Si c'était... (Haut et s'approchant un peu.) Monsieur Pierre...

PIERRE, d'un air indifférent.

Ah ! vous êtes encore là, Zoé ?

ZOÉ, à part.

Comme c'est aimable! (Haut.) Oui. Vous avez l'air tout drôle... (S'approchant de lui tout à fait.) A quoi que vous pensez donc comme ça ?

PIERRE.

Ah dame ! je pensais au cabaret de la mère Michaud, où j'ai déjeuné à c' matin.

ZOÉ, soupirant.

Joli sujet de réflexions.

PIERRE.

Figurez-vous qu'ils étaient là une douzaine à me corner aux oreilles : « Pourquoi que tu ne te maries pas, grand imbécile? Au lieu de vivre seul, comme un *grigou*. Que diable ! tu as des écus; tu es ton maître. Tu pourrais faire le bonheur d'une honnête fille. »

ZOÉ.

Ah çà ! il y a longtemps que je vous le conseille.

PIERRE, se levant, et s'approchant de Zoé.

C'est bien aussi mon intention; et dès que j'aurai la ferme des Viviers, je prendrai une femme; je signerai les deux baux en même temps.

ZOÉ.

Vous n'avez pas besoin d'attendre.

PIERRE.

Si fait; afin de pouvoir dire à ma prétendue : « Voilà, vingt-cinq ans, un bon enfant, quarante setiers de terre, première qualité, physique *idem*, et quelques sacs de côté, pour acheter des dentelles et des croix d'or à madame Rousselet. » C'est à prendre ou à laisser. D'ailleurs c'est vous qui m'avez fait songer à c'te ferme.

ZOÉ.

C'est vrai; mais ça ne doit pas vous empêcher de faire un choix, parce que, pendant que vous vous consultez, les jeunes filles se marient, et si vous tardez comme ça !...

AIR de *l'Artiste*.

Vous n' pourrez placer, j' gage,
Vot' cœur ni votre argent;
Car dans notre village,
Tout's les fill's, on les prend...
Il n'en rest'ra pas une,
Et je plains vot' destin...
Chez vous s'ra la fortune,
Et l' bonheur chez l' voisin.

PIERRE.

C'qu'elle dit là est assez juste. Il n'y a déjà pas tant d'filles dans le pays. Il y a disette.

ZOÉ, se rajustant.

Oh ! on en trouve encore, en cherchant bien.

PIERRE, d'un air de doute.

Hum ! voyons, Zoé... Vous qui me connaissez d'enfance, qui est-ce qui pourrait me convenir ?

ZOÉ, timidement.

Dame ! faut voir. Il vous faut quelqu'un d'aimable, de gentil...

PIERRE.

Oui, qui me fasse honneur.

ZOÉ.

Quelqu'un qui ne vous taquine jamais; parce que vous êtes vif, sans que ça paraisse.

PIERRE, d'un air tranquille.

Très-vif.

ZOÉ.

Une bonne petite femme qui vous aime bien.

PIERRE.

Et qui ne m'attrape pas.

ZOÉ.

Bien mieux : qui vous empêche d'être attrapé; car vous êtes un peu simple.

PIERRE.

Oh ! j'ai l'air comme ça; mais j'suis futé, sans

qu' ça paraisse... (Cherchant.) Ah! dites donc, la grande Marianne?

ZOÉ, faisant la moue.

Oh! non. Est-ce que vous la trouvez jolie, la grande Marianne?

PIERRE.

Mais...

ZOÉ.

Je ne trouve pas, moi. Elle est maigre et sèche...

PIERRE.

C'est vrai qu'elle n'est pas si bien que Catherine Bazu.

ZOÉ, d'un air approbatif.

Ah! voilà une jolie fille.

PIERRE.

N'est-ce pas?

ZOÉ.

Mais elle est coquette.

PIERRE.

Catherine Bazu?

ZOÉ.

Ah! elle est coquette... Il n'y a qu'à la voir les dimanches, elle se pavane, elle fait la belle, sans compter qu'elle change de danseur à chaque instant.

PIERRE.

Ah! si elle change de danseur, il n'y aurait pas ce danger-là avec Babet Leroux?

ZOÉ.

Ah! oui, la pauvre enfant! elle est si douce! et puis elle boite, elle ne peut pas danser.

PIERRE.

C'est vrai, elle boite; cependant, quand elle est assise, ça ne paraît pas... Nous avons la grosse Gothon?

ZOÉ.

Une mauvaise langue.

PIERRE.

Claudine?

ZOÉ.

Plus vieille que vous.

PIERRE.

Fanchette?

ZOÉ.

Elle épouse Jean-Louis.

PIERRE, se grattant l'oreille.

Diable! voilà tout le village. Je n'en vois plus d'autres.

ZOÉ, à part.

Ah! mon Dieu! il est donc aveugle!

PIERRE.

A moins de prendre dans les mamans. (Comme frappé d'une idée.) Ah! que je suis bête! Je n'y pensais pas.

ZOÉ, avec joie.

L'y voilà enfin.

PIERRE.

Il n'y en a plus ici...

Air de *l'Écu de six francs*.

Mais c'est demain, v'là mon affaire,
Jour de marché.

ZOÉ.

Qu'est-c' que ça f'ra?

PIERRE.

De tous les environs, j'espère,
Il en viendra... je serai là.
Étant l' premier sur leur passage,
Je serai bien sûr de saisir
Leur cœur...

ZOÉ.

A moins qu'avant d' partir
Ell's n' l'aient laissé dans leur village;
A moins pourtant qu'avant d' partir,
Ell's n' l'aient laissé dans leur village.

PIERRE.

C'est encore possible. Il y a des amoureux comme ici, peut-être plus... (Regardant vers la gauche.) Mais v'là la compagnie qui sort de table, car je la vois dans les jardins. J'vas vite trouver le régisseur, pour qu'il me fasse parler à M. d'Auberive. Sans adieu, ma petite Zoé.... (En s'en allant.) Si je trouve ce qu'il me faut, il y aura un cadeau de noce pour vous.

(Il disparaît dans le bosquet.)

SCÈNE V.

ZOÉ, seule, le suivant des yeux.

Est-ce impatientant! Dire qu'il songe à tout le monde, excepté à moi. (S'essuyant les yeux.) Et il me demande conseil encore! Moi qui l'aime depuis si longtemps, et de si bon cœur! Mais voilà ce que c'est, personne ne fait attention à Zoé, la petite jardinière, personne ne lui fait la cour! et ces vilains hommes ne désirent jamais que ce que les autres veulent avoir.

Air : *Si ça t'arrive encore* (de *la Marraine*).

Je n' suis pourtant pas mal, je crois;
Mais c'est comm' ça, quand on commence :
Et vous toutes, vous que je vois
Me traiter avec arrogance,
J'aurais bientôt, soit dit sans me louer,
Vingt amoureux comme les vôtres...
Si quelqu'un voulait s' dévouer
Pour encourager les autres.

(Elle regarde vers la gauche.)

Ah! mon Dieu! v'là toute la société qui vient par ici, et mes fleurs qui ne sont pas prêtes. Tant pis, je n'ai plus de cœur à rien.

(Elle prend son panier, et entre dans le pavillon.)

SCÈNE VI.

ERNESTINE, ALPHONSE, sortant des jardins à gauche; PLUSIEURS JEUNES GENS DES DEUX SEXES; ZOÉ, dans le pavillon.

CHOEUR.

AIR: *Sous ce riant feuillage* (*la Fiancée*).

Des derniers jours d'automne
Hâtons-nous de jouir;
Déjà le vent résonne,
Et l'hiver va venir...
Ainsi, dans le jeune âge,
Profitons des instants;
Le plaisir est volage,
Et dure peu de temps.

Des derniers jours d'automne, etc., etc.

(Après le chœur, les jeunes gens invitent les dames à s'asseoir sur les chaises qui se trouvent dans le bosquet.)

ERNESTINE.

Eh bien! mes bonnes amies, que faisons-nous ce matin?

ALPHONSE.

Faut-il aller chercher les châles, les ombrelles?

UNE JEUNE PERSONNE, à la droite d'Ernestine.

On avait parlé d'une promenade à cheval. Qu'en dis-tu, Ernestine?

ERNESTINE.

Oh! non. Je ne connais rien de plus maussade...

ALPHONSE, souriant.

C'est pourtant vous qui l'aviez proposée.

ERNESTINE, sèchement.

C'est possible, Monsieur. Mais mon père souffre un peu de sa goutte... Il ne quittera pas le salon, et je ne puis m'éloigner.

TOUS.

C'est juste.

UNE JEUNE PERSONNE.

Eh bien! allons à la chaumière.

ERNESTINE.

Il fait bien chaud.

UNE AUTRE.

Dans la prairie.

TOUS.

Oh! oui, dans la prairie.

ERNESTINE.

C'est bien humide. Du reste, mes bonnes amies, tout ce qui pourra vous amuser.

ALPHONSE, avec ironie.

A quoi bon se promener à la campagne?

ERNESTINE.

Oh! dès qu on désire faire quelque chose, on est sûr que M. Alphonse s'y opposera.

ALPHONSE.

Moi, Mademoiselle?

ERNESTINE.

Je ne connais pas d'esprit plus contrariant. Tout à l'heure encore, lorsque mon père a reçu le billet de faire part de mon cousin de Villeblanche, qui épouse une petite fille de rien, une espèce de grisette, j'ai eu le malheur de m'élever contre un mariage aussi ridicule... Monsieur, pour me contredire, n'a pas manqué de prendre la défense de mon cousin, de soutenir qu'on n'était pas le maître de ses affections, et qu'après tout, si la jeune personne était aimable...

ALPHONSE.

Permettez...

TOUT LE MONDE.

Oh! vous l'avez dit, vous l'avez dit.

(Zoé sort du pavillon et reste dans le fond à droite.)

ALPHONSE.

Un moment. J'ai dit qu'entre deux personnes qui s'aimaient il n'y avait pas de mésalliance, que tout était égal, et que je concevais parfaitement qu'un homme bien épris ne voulût pas sacrifier son bonheur à un sot préjugé. Mais si vous m'aviez laissé finir...

ERNESTINE, avec impatience.

Taisez-vous, Monsieur; vous êtes insupportable! il n'y a pas moyen de discuter avec vous. Venez, Mesdemoiselles... (En faisant quelques pas, elle aperçoit Zoé pleurant dans son coin.) Eh! mais, que vois-je?

LES JEUNES PERSONNES.

Oh! la jolie enfant!

ERNESTINE.

C'est notre petite jardinière.

LES JEUNES GENS.

Charmante!

ERNESTINE.

Qu'as-tu donc, Zoé?

ZOÉ, s'essuyant les yeux.

Ne faites pas attention, Mam'zelle, c'est que je pleure.

ERNESTINE.

Et pourquoi?

ALPHONSE, souriant.

Ce n'est pas difficile à deviner, quand une jeune fille pleure...

ERNESTINE.

C'est toujours la faute de ces messieurs. (A Zoé.) C'est ton amoureux qui t'a fait du chagrin?

ZOÉ, pleurant plus fort.

Plût au ciel! Mais ça n'est pas possible.

ERNESTINE.

Comment?

ZOÉ.

Puisque je n'en ai pas.

ERNESTINE.

Tu n'as pas d'amoureux?

ZOÉ.

Non, Mam'zelle.

ERNESTINE.

Et c'est pour cela que tu pleures?

ZOÉ.

Il n'y a peut-être pas de quoi?

TOUS.

Est-il possible!

ERNESTINE.

A ton âge!

ZOÉ.

Si ce n'est pas une horreur! Je suis peut-être la seule dans tout le pays, et c'est là ce qui est humiliant. Encore, s'il y avait de ma faute...

AIR : *Un soir, dans la forêt voisine* (d'Amédée Beauplan).

Mais j' n'ai pas un r'proche à me faire,
Chacun peut s'en apercevoir.
Pour tâcher d'êtr' gentille et d' plaire,
J'emploie, hélas! tout mon savoir,
Et j' me r'gard' sans cesse au miroir.
J' suis dès l' matin en coll'rett' blanche,
En p'tits souliers, en jupons courts :
En fait de rubans et d'atours,
C'est pour moi tous les jours dimanche...
Eh bien! eh bien!
Tout cela n'y fait rien. } (*bis.*)
Rien.

ALPHONSE, souriant.

Quoi! rien?

ZOÉ.

Non... tout cela n'y fait rien.

DEUXIÈME COUPLET.

Je n' manque pas un' danse, un' fête :
Faut voir, avec tous les jeun's gens,
Comme je suis polie, honnête;
Et lorsque deux danseurs galants
Vienn'nt m'inviter en même temps,
Avec une obligeance extrême,
Et pour ne fâcher aucun d'eux,
Je les accepte tous les deux,
Et quelquefois même un troisième.
Eh bien! eh bien!
Tout cela n'y fait rien. } (*bis.*)
Rien.

ALPHONSE.

Quoi! rien?

ZOÉ.

Non... tout cela n'y fait rien.

LES JEUNES GENS.

Elle est délicieuse!

(Zoé passe à la droite.)

ERNESTINE, riant.

Pas un amoureux.

ALPHONSE et LES JEUNES GENS.

C'est une indignité!

ZOÉ.

C'est une injustice. Il y en a tant qui en ont deux!

ALPHONSE, souriant.

Vraiment! même au village?

ZOÉ.

Au village et ailleurs. V'là Mam'zelle, par exemple, qui en a cinq ou six autour d'elle. Ça fait tort aux autres; ça n'est pas généreux.

ALPHONSE, d'un air de reproche.

Elle a raison.

ERNESTINE.

Vous trouvez? eh bien! je veux faire quelque chose pour elle.

ZOÉ, vivement.

Est-ce que vous m'en donneriez un?

ALPHONSE.

Eh bien! par exemple...

ZOÉ.

Dame! c'est les riches qui doivent donner aux pauvres.

ERNESTINE, à Zoé.

Écoute, Zoé; je ne puis pas te donner un amoureux en toute propriété. (Regardant les jeunes gens d'un air aimable.) Je suis pour cela trop intéressée; mais je puis t'en prêter un.

TOUS.

Comment! en prêter un?

ALPHONSE.

Quelque nouveau caprice.

ZOÉ, sautant de joie.

Quel bonheur! Eh bien! Mam'zelle, c'est tout ce que je vous demande, parce que je gagerais que, dès qu'il y en aura un, ça fera venir les autres. Il n'y a que le premier qui coûte; et puis je vous le rendrai exactement, je vous le jure. Je suis une honnête fille.

ERNESTINE.

Je n'en doute pas... Eh bien! regarde, tous ces Messieurs me font la cour, choisis celui qui te plaira le plus.

AIR : *Oui, je suis grisette* (de Plantade).

Que le seul mérite
Décide ton choix.

ZOÉ, passant au milieu.

V'là pourquoi j'hésite,
C'est trop à la fois.

CHOEUR.

Vraiment elle hesite
Et tremble, je crois;
Que le seul mérite
Décide son choix.

ZOÉ.

C'est trop de richesse;
Pourtant je sens là
Qu' si j'étais maîtresse,
J' prendrais celui-là.

(Elle désigne Alphonse.)

TOUS.

Vraiment la petite
S'y connait, je crois;
Et le seul mérite
A dicté son choix.

ZOÉ, faisant des excuses aux autres.

J' voudrais, dans mon zèle,
N'en fâcher aucun;
Mais Mademoiselle
Ne m'en prête qu'un.

CHOEUR.

Vraiment la petite
S'y connait, je crois,

Et le seul mérite
A dicté son choix.
(Zoé passe à gauche du théâtre.)

ERNESTINE, à part.

Excellente occasion de me venger de lui. (A Alphonse.) Eh bien! Monsieur, je vous ordonne, pendant trois heures, de faire la cour à Mademoiselle.

ALPHONSE.

A mademoiselle Zoé?

ZOÉ, joignant les mains.

Enfin, en voilà donc un!

ERNESTINE.

Cela ne peut vous déplaire, c'est tout à fait dans votre système : pourvu que la personne soit aimable.

ALPHONSE, passant auprès d'Ernestine.

Mais vous n'y pensez pas, une pareille plaisanterie...

ERNESTINE.

Je ne plaisante pas. Vous êtes le chevalier de Zoé pour trois heures; ce n'est pas long. Allons, Monsieur, soyez galant, attentif, bien soumis surtout : de ce côté-là, vous avez beaucoup à apprendre, et je serai ravie qu'une autre achève votre éducation.

ALPHONSE, sur le devant du théâtre.

Voilà bien l'idée la plus extravagante. Je ne m'y soumettrai pas.

ERNESTINE, à mi-voix.

Prenez garde, c'est aujourd'hui que je choisis mon époux; je veux voir jusqu'où peut aller son obéissance, et si vous hésitez, je vous exclus.

ALPHONSE.

Ciel!

ENSEMBLE.

ERNESTINE et LE CHOEUR.

AIR de contredanse.

Quel plaisir! comme il enrage!
Oui, grâce à ce badinage,
Il m'obéira, / Il obéira, } je gage,
Et je le rendrai / Et vous le rendrez } plus sage.
Quel plaisir! comme il enrage!
Désormais, soumis et sage,
Il m'obéira, / Il obéira, } je gage,
Et nous ferons / Et vous ferez } bon ménage;
Car, je le vois, il enrage;
Quel plaisir! comme il enrage!

ALPHONSE.

Quel tourment! comme j'enrage!
Mon supplice est son ouvrage;
Mais d'un pareil badinage
Je me vengerai, je gage....
Quel tourment! comme j'enrage!
Pour être heureux en ménage,
D'un si cruel esclavage
Il faut que je me dégage...
Quel tourment! comme j'enrage!
Quel tourment! comme j'enrage!

ZOÉ.

Quel bonheur est mon partage!
Un tel amant, je le gage,
Va surprendr' tout le village,
Et m' vaudra plus d'un hommage :
Quel bonheur est mon partage!
Quoiqu' ce soit un badinage,
Cet amant-là, je le gage,
Hâtera mon mariage.
Quel bonheur est mon partage!

TOUS LES JEUNES GENS, à Alphonse.

Tu n'es pas trop à plaindre.
(Montrant Zoé.)
Elle est fort bien... console-toi.

ALPHONSE, à part.

Comme il faut se contraindre!
(A Ernestine.)
Mais, Ernestine, écoutez-moi.

ERNESTINE.

Non, Monsieur...

ALPHONSE.

C'est affreux.
Ce supplice est trop rigoureux.

ERNESTINE, bas.

Il suffit... je le veux.

ALPHONSE.

J'obéis...

ERNESTINE, bas à ses compagnes.

Il est furieux.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

ERNESTINE et LE CHOEUR.

Quel plaisir! comme il enrage! etc.

ALPHONSE.

Quel tourment! comme j'enrage! etc.

ZOÉ.

Quel bonheur est mon partage! etc.
(Tout le monde sort, excepté Alphonse et Zoé.)

SCÈNE VII.

ALPHONSE, ZOÉ.

ALPHONSE, d'un côté et à part.

Celui-ci vaut tous les autres. Impossible de la corriger. Ah! si je ne l'aimais pas comme un fou...

ZOÉ, de l'autre côté, et le regardant.

C'est qu'il est bien, mon amoureux!

ALPHONSE, de même.

Et pendant qu'elle m'impose cette ridicule condition, elle court au salon où les autres vont lui parler de leur amour. Ce M. Gustave surtout, un fat, que je ne puis souffrir.

ZOÉ.

Je suis curieuse de voir comment ils font la cour aux belles dames; ils doivent leur dire de jolies choses.

ALPHONSE, de même.

Ma foi, j'ai envie de laisser là cette petite, et

de retourner. Oh ! elle ne me le pardonnerait jamais.

ZOÉ, à part.

Ah ça ! qu'est-ce qu'il a donc ? il ne fait pas plus d'attention à moi... (Haut.) Dites donc, Monsieur...

ALPHONSE, sans la regarder.

C'est bien, c'est bien, ma petite.

ZOÉ, piquée.

Mais du tout ; c'est que c'est très-mal. D'abord, Monsieur, si vous êtes distrait comme ça, j'irai me plaindre à Mam'zelle.

ALPHONSE.

Celui-là est un peu fort.

ZOÉ.

Certainement que je me plaindrai. Faut convenir que j'ai bien du malheur ; même ceux qui y sont obligés y renoncent.

Air *du Piége.*

Sans me r'garder, il reste là ;
Voyez un peu l' bel avantage !
Des amoureux comme cela,
On n'en manque pas au village.
Et pour tomber sur un amant
Qui n' dit rien, et reste immobile...
C' n'était pas la peine, vraiment,
De l' faire venir de la ville.

ALPHONSE, souriant malgré lui.

Elle a raison. J'aurai plus tôt fait de la mettre dans mes intérêts... (Se rapprochant.) Eh bien ! mon enfant ?

ZOÉ.

A la bonne heure. On vous a dit d'être aimable et galant. Venez là, près de moi.

ALPHONSE, la regardant.

Au fait, je ne l'avais pas remarquée ; elle n'est pas mal, cette petite... (Haut et s'approchant d'elle.) Voyons, mademoiselle Zoé ; puisque je suis votre amoureux provisoire, nous devons avoir l'un pour l'autre une confiance sans bornes. (Avec douceur.) Comment ! vous n'en avez pas d'autre que moi... bien vrai ?

ZOÉ.

Ah ! dame !

ALPHONSE, le doigt sur la bouche.

Ne mentez pas ; c'est dans votre intérêt. Je ne serai pas toujours votre amoureux, et je puis toujours être votre ami.

ZOÉ.

Quelle drôle de question ! Mais, après tout, vous avez l'air si bon, que ce serait bien mal de vous tromper.

ALPHONSE.

A merveille. Nous avons donc un amant ?

ZOÉ, baissant les yeux.

C'est selon. Qu'est-ce que vous entendez par là ? C'est-y quelqu'un que nous aimons, ou quelqu'un qui nous aime ?

ALPHONSE.

Quelqu'un qui nous aime.

ZOÉ, soupirant.

Alors, comme je vous le disais, je n'en ai pas. Il n'y a que moi qui pense à lui, et lui ne pense pas à moi.

ALPHONSE.

Est-il possible !

ZOÉ.

Que voulez-vous ?...

Air : de *la Promise du Poitou* (de madame Duchambge).

Je n'ai guère d'attraits,
Et n'ai point de richesse :
C'est pour ça qu'il m' délaisse.
Ah ! comm' je m' vengerais !...
Si j'avais d' la fortune,
Et qu'il n'en eût aucune,
C'est lui que je prendrais.

ALPHONSE.

Et dites-moi, cet amoureux-là, l'aimez-vous autant que moi, qui suis en titre ?

ZOÉ, embarrassée.

Mais...

DEUXIÈME COUPLET.

On le trouve un peu niais,
Et vous êt's ben aimable ;
Il n'est guère agréable,
Et vous êt's des mieux faits.
Pourtant si, d'un air tendre,
Il m' disait : « Veux-tu m' prendre ? »
C'est lui que je prendrais.

ALPHONSE, à part.

Pauvre petite ! Ah ! si Ernestine pensait comme elle !

ZOÉ.

Est-ce que ça vous fâche, Monsieur ?

ALPHONSE, badinant.

Mais certainement. Il est fort désagréable de penser que tu t'occupes d'un autre.

ZOÉ.

Oh ! oui, ça fait mal ; n'est-ce pas ? Vous en savez quelque chose, vous qui aimez tant mademoiselle Ernestine, et qui êtes loin d'elle. Aussi, j'ai presque regret de vous avoir choisi, car je n'aime pas à faire de la peine, et si vous voulez, je vous rends votre parole. Allez, Monsieur, allez la retrouver.

ALPHONSE, vivement.

Non, non vraiment, tu mérites que l'on s'intéresse à toi ; et puisque tu m'as donné la préférence, c'est à moi de te protéger, d'assurer ton bonheur.

ZOÉ.

C'est difficile.

ALPHONSE, la cajolant.

Pas tant que tu crois. On peut ramener ton

amant; et puis, si ce n'est pas lui, il y en a tant d'autres.... C'est qu'elle est charmante, d'honneur !

Air : *Pour lui c'te faveur nouvelle* (*Épisode de* 1812).

Aimable, douce et gentille,
Chacun voudra sécher tes pleurs ;
Et jamais une jeune fille
N'a manqué de consolateurs.

ZOÉ.

Vous croyez ?

ALPHONSE.

Moi-même, d'avance
Je m'offre, me voilà.

ZOÉ.

Grand merci de votre obligeance.
(Il veut l'embrasser.)
Mais, Monsieur, que faites-vous là?

ALPHONSE, souriant.

Je remplis, en conscience,
L'emploi que l'on me donna.

ZOÉ.

J' vois qu'il a d' la conscience,
Car il n'est là... que pour ça.

ENSEMBLE.

ZOÉ.

Mais de tant d'obligeance,
Monsieur, je vous dispense :
Sur ma reconnaissance
Comptez, malgré cela ;
Car ce service-là
Jamais ne s'oublîra.

ALPHONSE.

Quelle aimable innocence!
De ta reconnaissance
Ici je te dispense;
Car j'y prends goût déjà :
Et de ce baiser-là
Mon cœur se souviendra.
(Il l'embrasse et aperçoit Pierre.)

ALPHONSE.

Hein ! qui vient là ?

SCÈNE VIII.

Les Précédents, DUMONT, PIERRE.

PIERRE, s'arrêtant, étonné.

Pardon, Monsieur.

ZOÉ, à part.

C'est Pierre.

ALPHONSE.

Qu'est-ce qu'il y a ?

PIERRE, déconcerté.

Je vous dérange peut-être ?

DUMONT, à Alphonse.

C'est Pierre Rousselet, le fermier de monsieur le baron, qui désire parler à Monsieur de sa ferme des Viviers; il voudrait avoir le bail.

ALPHONSE.

Pierre Rousselet ?

DUMONT.

C'est un très-brave garçon, que j'ose recommander à Monsieur.

ZOÉ, faisant une profonde révérence à Alphonse.

Oh ! oui, c'est un très-brave garçon, que j'ose recommander à Monsieur.

ALPHONSE, la regardant.

C'est bien. Du moment que tu t'y intéresses, nous nous entendrons.

PIERRE, qui est resté en arrière avec Dumont.

J'aurai la ferme.

ALPHONSE.

Mais avant tout, monsieur le régisseur, je voudrais envoyer sur-le-champ deux mots au notaire du village.

DUMONT, bas à Pierre.

C'est pour le bail... (Haut à Alphonse.) Il y a tout ce qu'il faut pour écrire dans ce pavillon.

ALPHONSE.

Le notaire sera-t-il chez lui?

PIERRE.

Certainement. Tous les jeunes gens du pays y sont rassemblés ce matin : une assurance mutuelle qu'ils font pour s'exempter de la guerre.

ALPHONSE.

Tous les jeunes gens ; à merveille.

Air du vaudeville du *Billet au porteur*.

Quand ma foi sera dégagée,
C'est, je crois, le meilleur moyen
De marier ma protégée.
C'est généreux!... car je sens bien
Qu'il est cruel de quitter un tel bien.
Mais plus heureux que ne le sont peut-être
Bien des maris et bien des gens d'honneur,
J'aurai du moins le bonheur de connaître
Et de choisir mon successeur.
(Il entre dans le pavillon avec Dumont.)

PIERRE, regardant Zoé.

C'est singulier ! comme elle a du crédit sur lui, et comme il la regardait ! (Haut.) Qu'est-ce qu'il te disait donc là, Zoé, quand je suis arrivé ?

ZOÉ, d'un air indifférent.

Qui ?

PIERRE.

M. d'Auberive.

ZOÉ.

Ah ! lui ? il me faisait la cour.

PIERRE, riant.

Bah ! il te faisait la cour ! à toi ?

ZOÉ.

Oui; il disait qu'il me trouvait gentille, que je lui plaisais.

PIERRE, riant.

Ah ! ah ! par exemple ; laisse donc, un grand seigneur...

ZOÉ, le regardant en dessous.

Dame ! c'est que les grands seigneurs s'y connaissent mieux que les autres.

PIERRE.

C'est vrai; mais eux qui ont tant de belles dames !

ZOÉ.

Justement, ça les change.

PIERRE.

C'est égal, il ne me serait jamais venu à l'idée qu'il fît attention à une petite fille comme ça; il a là un drôle de goût.

ZOÉ, à part.

Est-il malhonnête !

PIERRE.

Quant à moi, qui ai la main heureuse... Dis donc, Zoé... (A demi-voix.) J'ai suivi ton conseil. C'est Catherine Bazu que j'épouse.

ZOÉ, à part.

Ah ! mon Dieu !... (Haut et troublée.) Comment, vous vous êtes décidé ?

PIERRE.

Oui, tu m'as tant répété qu'il n'y en avait plus; et puis j'ai rencontré la mère Bazu, qui m'a dit que plusieurs prétendants avaient des idées sur sa fille, et ça m'en a fait venir, parce que, moi, dès que quelqu'un a une idée, je dis: V'là mon affaire. Alors, je n'ai pas perdu la tête, je l'ai demandée tout de suite; et la mère Bazu m'a promis que si j'avais la ferme des Viviers, sa fille était à moi.

ZOÉ, à part.

O ciel !

PIERRE.

Et comme il vient presque de me l'accorder, je suis tranquille... (Remarquant le trouble de Zoé.) Eh bien ! qu'avez-vous donc ?

ZOÉ.

Rien, monsieur Pierre. Je vous souhaite bien du bonheur.

PIERRE.

Chut ! le voilà qui revient.

ZOÉ, à part.

C'est fini, il va l'épouser.

(Alphonse et Dumont sortent, en causant, du pavillon; André paraît dans le fond.)

DUMONT, à Alphonse.

Je dis, Monsieur, que vous, qui blâmez les caprices de mademoiselle Ernestine, vous avez bien aussi les vôtres. Donner dix mille francs de dot à cette petite !

ALPHONSE, à demi-voix.

Tais-toi.

DUMONT.

Elle ne manquera pas de partis.

ALPHONSE.

C'est ce que je veux. (Apercevant André qui ratisse près de l'allée.) André, ce billet à l'instant chez le notaire.

ANDRÉ.

Oui, Monsieur.

ALPHONSE, à Pierre.

Et maintenant, monsieur Pierre Rousselet, je suis à vous.

(Il va pour sortir.)

ZOÉ, l'arrêtant.

Comment, mon amoureux, vous me quittez encore ?

ALPHONSE.

Pour un instant.

ZOÉ, à mi-voix.

Ah ! écoutez donc: je n'ai que trois heures; si vous prenez comme ça des congés....

ALPHONSE, souriant.

Je vais revenir.

ZOÉ.

A la bonne heure. Mais je voudrais vous dire un mot.

ALPHONSE, revenant.

C'est trop juste; je suis à tes ordres.

PIERRE, à part.

Comme elle le fait marcher !

ALPHONSE, à Zoé.

Qu'est-ce que c'est ?

ZOÉ.

C'est... (A Pierre et à Dumont, qui se sont approchés pour écouter.) Laissez-nous donc, vous autres.

(Pierre et Dumont s'éloignent et se retirent auprès du pavillon.)

ALPHONSE.

Eh bien ?

ZOÉ, bas.

C'est que... vous êtes mon amoureux, n'est-ce pas ?

ALPHONSE, bas.

Sans doute.

ZOÉ, bas.

Et un amoureux, ça doit obéir.

ALPHONSE.

Aveuglément.

ZOÉ, de même.

Alors, cette ferme que Pierre Rousselet vous a demandée, il faut...

ALPHONSE.

Sois tranquille, tu me l'as recommandé; il l'aura.

ZOÉ, bas.

Non, au contraire, il faut la lui refuser.

ALPHONSE, surpris.

Ah !

ZOÉ.

Oui; je le veux.

ALPHONSE.

C'est différent. (Regardant Pierre, qui le salue en signe de remerciement.) Pauvre garçon ! moi qui

croyais que c'était lui. (A Zoé.) Alors, je la garderai pour l'autre.

ZOÉ.

C'est ça, pour l'autre.

ALPHONSE, à voix basse.

Mais à une condition. C'est que lorsque l'horloge du château sonnera deux heures, tu m'attendras au bout de ce bosquet, près de la pièce d'eau. (A part.) Je veux être le premier à lui annoncer ce que je fais pour elle.

ZOÉ.

Près de la pièce d'eau ! pourquoi donc ?

ALPHONSE.

J'ai à te parler; tu sais bien, pour l'autre.

ZOÉ.

Ah ! oui.

ALPHONSE.

Ainsi, tu viendras; ne l'oublie pas, à deux heures.

ZOÉ.

C'est convenu, à deux heures. (Haut et regardant Pierre en dessous.) Adieu, Monsieur. Ne me faites pas attendre, au moins.

ALPHONSE, à Pierre.

Venez, monsieur Pierre.

PIERRE.

Voilà, Monsieur. (A part.) Cette petite Zoé m'a donné un fier coup de main, là.

(Alphonse est entré dans le pavillon, Pierre y entre après lui.)

ZOÉ.

Si maintenant Catherine Bazu l'épouse, ce ne sera pas du moins pour la ferme.

SCÈNE IX.

DUMONT, ZOÉ.

DUMONT.

A-t-on jamais vu ! dix mille francs de dot à mademoiselle Zoé ! et il charge le notaire d'en prévenir les jeunes gens du village. Certainement, je ne suis pas un jeune homme; mais dix mille francs, ça m'irait aussi bien qu'à un autre, c'est de tous les âges. Elle ne sait rien, je serai le premier en date. Ma foi, brusquons l'aventure. Zoé, Zoé...

(Il s'approche d'elle.)

ZOÉ, à part.

Ah ! mon Dieu ! c' méchant régisseur; il va encore me gronder.

DUMONT.

Viens ici, Zoé, j'ai à te parler. Tu sais que je m'intéresse à toi; je t'ai vue naître, et je t'ai toujours aimée...

ZOÉ.

Ah ! bien, vous cachiez joliment votre jeu. Vous étiez toujours à crier : *Ah ! le vilain enfant ! qu'il est maussade !*

DUMONT.

Parce qu'on te gâtait. (Lui prenant la main.) Et moi, qui t'aimais véritablement... Mais viens de ce côté. (Il la mène du côté opposé au pavillon.) Il n'est pas nécessaire qu'on nous entende de ce pavillon.

(Il lui parle bas à l'oreille.)

ZOÉ.

Vraiment ! (Dumont lui parle encore bas.) Est-ce que par hasard ?... (Dumont lui parle encore bas, avec plus de chaleur.) Ah mon Dieu ! m'épouser !

DUMONT.

N'aie donc pas peur, et surtout ne crie pas ainsi.

ZOÉ.

Moi ! madame Dumont ! moi qui n'ai rien.

DUMONT.

Tu es plus riche que tu ne crois. (Étonnement de Zoé.) Cette grâce, cette gentillesse... (A part.) Car, au fait, je ne sais pas pourquoi on n'y faisait pas attention, à cette enfant, elle est très-bien.

ZOÉ, à part.

Encore un qui s'en aperçoit.

DUMONT.

Eh bien ?

ZOÉ.

Écoutez; je ne dis pas non, je ne dis pas oui.

DUMONT.

C'est bien vague.

ZOÉ.

Il faut que je voie si votre amour est sincère.

DUMONT, à ses pieds.

Ah ! je te jure, sur mon honneur...

ZOÉ, l'imitant.

C'est bien vague.

DUMONT.

Espiègle !

ZOÉ, à part.

AIR : *La ville est bien, l'air est très-pur* (du *Colonel*).

Ah ! grand Dieu ! si Pierre était là !

DUMONT.

L'affaire est-elle terminée ?

ZOÉ.

Je n' peux rien dire... l'on verra.
(A part.)
En v'là deux dans la matinée.

DUMONT.

Tu parais troublée.

ZOÉ.

Oui, beaucoup.
Un amant dans cette attitude !...
Ça vous surprend un peu; surtout
Quand on n'en a pas l'habitude.

PIERRE, sortant du pavillon.

Eh ben ! en voilà un autre.

ZOÉ, jetant un cri.

Ah !...

DUMONT, se relevant.

Au diable l'imbécile!

(Il s'esquive.)

SCÈNE X.

PIERRE, ZOÉ.

ZOÉ, à part.

C'est bien fait. Tiens, c'est encore vous, monsieur Pierre?

PIERRE, avec humeur.

Pardi, faut bien que je passe quelque part, Mam'zelle; je ne pouvais pas me douter que vous étiez en affaires.

ZOÉ.

Eh! mais, on dirait que vous avez de l'humeur?

PIERRE.

Ce n'est pas sans raison. Tous les malheurs à la fois. M. d'Auberive qui, pendant une heure, ne me parle que de vous... « Ah! qu'elle est gentille! qu'elle est agréable! »

ZOÉ.

Ça vous fait de la peine?

PIERRE.

Non; mais ce n'est pas de ça qu'il s'agissait, c'était de la ferme, et il me la refuse.

ZOÉ, avec joie.

Il vous la refuse? (Avec compassion.) Pauvre garçon! (A part.) Ah! que mon autre amoureux est aimable!

PIERRE.

Et au moment où je viens vous raconter ça, à vous qui me donnez des conseils, v'là que je trouve ici ce régisseur, qui était à vous cajoler.

ZOÉ, d'un air étonné.

Ah! il vous refuse la ferme! et pourquoi donc?

PIERRE.

Est-ce que je sais? il n'a pas voulu me donner de raisons! et puis je ne l'écoutais pas; je pensais à d'autres idées qui me venaient... Ah çà! qu'est-ce qu'il faisait donc là, ce régisseur?

ZOÉ, légèrement.

Le régisseur... oh! il me parlait de quelque chose... Est-ce que M. d'Auberive a promis le bail à quelqu'un?

PIERRE.

Je ne crois pas, parce qu'il m'a dit: « Je verrai plus tard; ça dépendra... » Et qu'est-ce qu'il vous disait donc, ce régisseur?

ZOÉ.

Bon! il faisait le galant.

PIERRE.

Ah! il faisait le galant, lui aussi!

ZOÉ.

C'est-à-dire il veut m'épouser.

PIERRE, frappé.

Vous épouser! rien que ça!

ZOÉ, à part.

Eh! mais, comme il paraît troublé!

PIERRE.

L'épouser! je ne l'aurais jamais cru. Mais vous ne l'écoutiez pas?

ZOÉ.

Ah dame! une demoiselle écoute toujours.

PIERRE.

Eh bien! eh bien! Mam'zelle, vous qui dites que les autres changent souvent de danseur, il me semble que vous ne vous refusez pas non plus ce petit plaisir-là.

ZOÉ.

Moi!

PIERRE.

Vous en aviez déjà un, M. Alphonse.

ZOÉ.

Eh bien! je n'ai pas changé pour ça.

PIERRE.

Comment! ça vous en fait deux.

ZOÉ.

Sans doute, un mari et un amoureux.

PIERRE, à part.

Dieu! a-t-elle de l'esprit! (La regardant d'un air ravi.) Et est-elle jolie comme ça de profil! je ne l'avais pas encore vue de profil.

ZOÉ, le regardant en dessous.

Je crois que ça commence.

(Au moment où Pierre se rapproche pour parler à Zoé, André se trouve entre elle et lui.)

PIERRE, voyant André.

Ah! voilà un autre profil.

SCÈNE XI.

PIERRE, ANDRÉ, ZOÉ.

PIERRE, à André qui tient des lettres à la main.

Qu'est-ce que tu veux? qu'est-ce que tu demandes?

ANDRÉ.

Ce n'est pas vous, c'est mam'zelle Zoé, un paquet de lettres que je rapporte pour elle de chez le notaire.

(Il donne les lettres à Zoé.)

PIERRE.

C'est bon; va-t'en. (André s'en va.) Des lettres, un notaire; qu'est-ce que cela veut dire?

ZOÉ.

Je n'y comprends rien; on ne m'écrit jamais, et pour bonnes raisons... Mais vous, monsieur Pierre, qui savez lire?...

(Elle lui donne les lettres.)

PIERRE, les prenant.

Avec plaisir; c'est mon fort, la lecture : le reste, je ne dis pas. (Il lit comme un écolier.) « Mam'zelle, depuis que je vous adore, excusez » si je ne vous en ai rien dit... »

ZOÉ.

Comment! c'est une lettre d'amour?

PIERRE, haussant les épaules.

Comme c'est écrit!

ZOÉ.

Mais pas mal... « Je vous adore. » Continuez.

PIERRE, continuant.

« C'est que mon respect était égal à mon si- » lence. Mais si l'offre de ma main et de ma for- » tune... » (S'interrompant.) Que c'est bête! ma main et ma fortune; ils n'ont que ça à dire; ça doit être beau! Quel est donc l'animal qui écrit de pareilles sottises? (Il regarde la signature.) Jean L'huillier.

ZOÉ.

Jean L'huillier, le menuisier; un joli garçon!

PIERRE.

Oui, un grand échalas.

ZOÉ.

Et les autres?

PIERRE, parcourant les lettres.

Toutes de même.

ZOÉ.

Ils veulent tous m'épouser!

PIERRE, lisant les signatures.

Jérôme Dufour, André Leloup, Christophe l'Ahuri; en v'la-t-il! en v'là-t-il!

Air : *J'en guette un petit de mon âge.*

J' crois qu'il en sort de dessous terre,

ZOÉ, à part.

V'là qu'ils arriv'nt!... Est-ce étonnant!

PIERRE.

C'est pire qu'une folle enchère,
Et tout l' monde en veut maintenant.
(Regardant les lettres.)
La provision est assez ample,
Car tout l' village après ell' s'est lancé,
D'puis que l' seigneur a commencé.

ZOÉ.

Ce que c'est que le bon exemple!
(A part et regardant Pierre.)

Et ça ne lui fait rien; il se tait; cependant il souffre! Peut-on être dur comme ça à soi-même!

PIERRE, hésitant.

Et de tous ceux-là, lequel que vous choisiriez?

ZOÉ, le regardant en dessous.

On ne sait pas; il peut s'en présenter d'autres.

PIERRE, à part.

Au fait, elle a raison. Si je tarde encore... Jusqu'à présent il n'y en a que deux qui en valent la peine, le seigneur et le régisseur. On serait le troisième, et le numéro 3 n'est pas trop mauvais. Si j'osais; j'ai envie d'oser... (A Zoé.) Mam'zelle.

ZOÉ, se rapprochant.

Qu'est-ce que c'est?

PIERRE.

Eh bien!... (A part.) Ah! mon Dieu! et Catherine Bazu qui a ma parole. Si j'allais me trouver deux femmes sur les bras. Faut que je me dégage.

(On entend sonner deux heures.)

ZOÉ.

Ah! mon Dieu! et mon amoureux qui m'attend!

PIERRE.

Vot' amoureux!

ZOÉ.

J'ai promis d'aller le rejoindre à deux heures.

PIERRE.

Pourquoi donc?

ZOÉ.

Je ne sais pas.

PIERRE.

Et où ça?

ZOÉ.

Au bout de cette allée.

PIERRE.

Et vous irez?

ZOÉ.

Certainement. Moi, d'abord, je n'ai que ma parole. (Regardant du côté du bosquet.) Justement je l'aperçois.

(Elle y court.)

PIERRE, voulant l'arrêter.

Eh bien! attendez donc, Mam'zelle; moi aussi j'ai à vous parler.

ZOÉ, en s'en allant.

Ce sera pour une autre fois; ça lui apprendra à se décider.

(Elle disparaît dans le bosquet.)

SCÈNE XII.

PIERRE, seul, puis ERNESTINE.

PIERRE.

Mam'zelle, écoutez-moi donc. Elle y va, c'est qu'elle y va : a-t-on jamais vu! cette petite; son amoureux! un amoureux comme ça à une fille de village, qu'est-ce qui nous restera à nous autres? (Regardant dans le bosquet.) Oui vraiment! il n'était pas loin, le voilà! il lui donne le bras... Ah! mon Dieu! ils disparaissent derrière les bosquets. Si encore je m'étais déclaré, si elle était ma femme, j'aurais droit de me fâcher; c'est un agrément; mais je n'ai rien à dire, et je suis obligé de rester là, les bras croisés, comme un pur et simple jobard.

ERNESTINE, entrant par le fond à droite.

Ah! te voilà, Pierre, qu'est-ce que tu fais donc là?

PIERRE.

Rien, Mam'zelle.

ERNESTINE.

As-tu vu passer M. Alphonse?

PIERRE.

Si je l'ai vu? Certainement; et ce qui me fait le plus enrager, (regardant du côté du bosquet) c'est que je ne le vois plus.

ERNESTINE.

Comment?

PIERRE.

Il était ici avec mam'zelle Zoé; et ce que vous ne croiriez jamais, il lui faisait la cour.

ERNESTINE.

Je le sais; c'était pour rire.

PIERRE.

Ah! vous appelez cela pour rire! Primò, d'abord et d'une... ce matin, quand je suis arrivé, il l'embrassait.

ERNESTINE, troublée.

En es-tu sûr?

PIERRE.

Pour commencer, il m'en a parlé à moi, personnellement, comme de quelqu'un qu'il aimait, qu'il adorait.

ERNESTINE.

Depuis ce matin?

PIERRE.

Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'il en a l'idée; faut du temps pour s'enhardir à ce point-là, et je gagerais qu'il l'aime depuis longtemps.

ERNESTINE.

Il serait vrai!

PIERRE.

Oui, Mam'zelle, oui, il fera quelque folie pour elle.

ERNESTINE.

Que dis-tu? au moment où je venais d'avouer à mon père que c'était lui que je préférais!

PIERRE.

Combien lui en faut-il donc? car si vous l'aviez vu tantôt, auprès d'elle, avec des yeux animés... et elle donc, tout à l'heure: « Il m'attend à deux heures. — Pourquoi faire? » que j'ai dit. — — « Ça ne te regarde pas, » qu'elle a répondu; et elle s'en est allée en riant; et ils ont disparu dans les bosquets.

ERNESTINE.

O ciel!

PIERRE.

C'est comme je vous le dis, de vrais bosquets; ils sont là pour le dire; et tenez, tenez, Mam'zelle...

(Lui montrant le bosquet.)

Air du vaudeville de *l'Homme vert*.

Le v'là qui vient par cette allée.

ERNESTINE.

Le dépit fait battre mon cœur.

PIERRE.

Dieu! si ma vu' n'est pas troublée,
Il me paraît sombre et rêveur.
Sa tristess' n'est pas naturelle,
On dirait qu'il n'ose approcher...
Ça m' fait trembler... il faut, Mam'zelle,
Qu'il ait quelqu' chose à se r'procher.

SCÈNE XIII.

ALPHONSE, ERNESTINE, PIERRE.

ALPHONSE, à part.

Allons, son père le veut, son consentement est à ce prix, il faut bien m'y résoudre.

ERNESTINE, bas à Pierre.

Comme je vais le traiter!

PIERRE.

C'est ça, parlez-lui ferme, et qu'il n'y revienne plus.

ERNESTINE, avec émotion.

Ah! vous voilà, Monsieur. Vous avez vu mon père, sans doute?

ALPHONSE, froidement.

Non, Mademoiselle.

ERNESTINE, à part.

Tant mieux, je mourrais de honte s'il savait ce que je lui ai dit. (Haut.) Vous avez l'air de chercher quelqu'un; peut-être mademoiselle Zoé?

ALPHONSE, d'un air préoccupé.

Non, je la quitte à l'instant.

PIERRE, bas à Ernestine.

Là, je ne lui fais pas dire.

ERNESTINE, s'efforçant de sourire.

J'admire votre docilité, Monsieur, et comme vous vous résignez à une plaisanterie qui a dû vous coûter beaucoup.

ALPHONSE.

Mais non, pas tant que vous croyez.

PIERRE, bas.

Il y prend goût.

ALPHONSE.

Je vous dois même des remerciments; car cette épreuve bizarre a décidé du sort de toute ma vie.

ERNESTINE.

Comment, Monsieur?

ALPHONSE.

Oui, Mademoiselle, que voulez-vous? chacun a ses caprices; j'ai vu que je ne parviendrais jamais à vous plaire.

ERNESTINE.

Monsieur!

ALPHONSE.

Oh! je ne vous en veux pas; on n'est pas maî-

tre de son amour; c'est ce que je pensais en regardant cette petite, qui est charmante.

PIERRE, avec un soupir.

C'est vrai.

ALPHONSE.

Où pourrais-je trouver mieux? Une jeune fille douce, naïve....

PIERRE, soupirant plus fort.

C'est vrai.

ALPHONSE.

Remplie de grâces, de bonnes qualités...

PIERRE, de même.

C'est que c'est vrai.

ALPHONSE.

Qui ne se fera pas un jeu de désoler son amant, qui l'aimera de bonne foi.

ERNESTINE, avec impatience.

C'est assez, Monsieur.

PIERRE, en larmes.

Non, ce n'est pas assez; il ne peut pas trop en dire; c'est qu'il n'y en a pas une comme elle à dix lieues à la ronde.

ERNESTINE, à Alphonse.

Enfin, Monsieur, vous l'aimez?

ALPHONSE.

Je ne me crois pas obligé de vous rendre compte de mes sentiments.

ERNESTINE.

Et moi, je les devine, et je ne souffrirai pas un semblable scandale dans la maison de mon père. Peu m'importe qui vous aimiez, qui vous adoriez, cela m'est parfaitement indifférent. Mais nous devons veiller sur le sort d'une jeune fille qui nous est confiée. J'entrevois vos projets.

ALPHONSE.

Mes projets! vous vous trompez; et, comme vous le disiez vous-même ce matin, je n'ai pas de préjugés; aussi mon intention est de l'épouser.

PIERRE, à Ernestine.

L'épouser!

ERNESTINE.

Qu'entends-je?

PIERRE.

Quand je vous disais qu'il ferait des folies!

ERNESTINE.

Comment, Monsieur...

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS; ZOÉ, en habit de mariée.

ZOÉ, entrant.

Me v'là.

ERNESTINE.

Que vois-je?

PIERRE.

Quelle toilette!

ZOÉ.

Vous m'avez dit de me mettre en mariée; il ne me manque rien... que le mari.

PIERRE.

V'là l' coup de grâce!

ERNESTINE.

Plus de doute.

ENSEMBLE.

AIR: *De crainte et de douleur* (de LA BATELIÈRE).

ALPHONSE, ERNESTINE.

De trouble et de douleur
Je sens battre mon cœur;
Évitons sa présence...
Car mes regards, d'avance,
Trahiraient ma douleur.
De dépit, de fureur,
Je sens battre mon cœur.

PIERRE.

De trouble et de frayeur
Je sens battre mon cœur.
Pour moi la belle avance,
S'il faut qu'en ma présence
Elle épous' monseigneur!...
De trouble et de frayeur
Je sens battre mon cœur.

ZOÉ.

Mais qu'ont-ils donc tous trois?
Et qu'est-ce que je vois?
Ils sont fâchés, je pense...
On dirait qu' ma présence
Les troubl' tous à la fois...
D'où vient l' trouble où j' les vois,
Et qu'ont-ils donc tous trois?

(Alphonse et Ernestine sortent. Pierre va s'asseoir sur une chaise auprès du bosquet.)

SCÈNE XV.

ZOÉ, PIERRE.

ZOÉ, les regardant sortir.

A qui en ont-ils donc? dites-le-moi. Eh bien, il pleure. Qu'est-ce que vous avez donc, monsieur Pierre? et qu'est-ce qui vous fait du chagrin?

PIERRE.

Vous me le demandez! C'est vous qui en êtes cause, vous, (ôtant son chapeau et pleurant) madame la comtesse.

(Il se lève.)

ZOÉ.

Madame la comtesse!... A qui en a-t-il?

PIERRE.

Puisque M. Alphonse vous aime, puisqu'il vous prend pour femme.

ZOÉ, avec joie.

Moi, sa femme! il serait vrai! Qu'est-ce que tu me dis là?

PIERRE.

Vous ne le saviez peut-être pas?

ZOÉ.

Du tout.

PIERRE, avec dépit.

Et c'est moi qui le lui apprends! Qu'est-ce qu'il vous avait donc dit tout à l'heure?

ZOÉ.

Air : *Amis, voici la riante semaine.*

Il m'a bien dit qu' j'allais êtr' mariée,
Mais j'ignorais qu'il dût êtr' mon epoux.
Au bal ce soir pourtant il m'a priée,
En me disant de choisir des bijoux,
De beaux atours, des boucl's d'oreille, un' chaîne,
Et qu' pour l'hymen où j'allais m'engager
Il se charg'rait du reste.

PIERRE, se désolant.

Je l' crois sans peine,
C'est justement c' dont j' voulais me charger.

A qui la faute? à toi, Pierre Rousselet, à toi, imbécile, qui n'oses pas parler; car, c'est vrai, je n'en connais pas de plus bête que moi!

ZOÉ.

Eh bien! eh bien! console-toi; si je suis grande dame, je n'oublierai pas mes amis, et te voilà sûr d'avoir la ferme d'Auberive, que tu désirais tant.

PIERRE.

Je m'en moque bien. Je donnerais toutes les fermes du monde pour rompre ce maudit mariage.

ZOÉ.

Pourquoi donc?

PIERRE.

Parce que je ne veux pas que tu sois grande dame.

ZOÉ.

Vous êtes gentil.

PIERRE.

Parce que... ma foi, en arrivera ce qui pourra... parce que je t'aime trop pour cela.

ZOÉ, avec joie.

Vous m'aimez?

PIERRE, hors de lui.

Comme un fou, comme un imbécile. Je ne m'en étais pas aperçu; mais depuis qu'il a expliqué pourquoi il te préférait, je vois que tu es celle qui me convient le plus, c'est-à-dire que tu es peut-être la seule qui me convienne.

ZOÉ.

Il fallait donc le dire!

PIERRE.

Est-ce que je m'en doutais? Mais dès que les autres s'y sont mis, ça m'a pris comme un coup de foudre.

ZOÉ.

V'là le grand mot lâché! et tu parles quand il n'est plus temps.

PIERRE.

Il n'est plus temps?

ZOÉ.

Écoute donc, Rousselet, tu es un brave garçon; mais tu ne peux pas exiger que je refuse mon bonheur, puisqu'il m'aime, cet homme-là, puisqu'il me veut.

PIERRE.

Et moi aussi, je te voulais; et prenez-y garde, Zoé, je ferai un malheur, je vous en avertis.

ZOÉ.

Comment, Monsieur?

PIERRE.

Je ne m'y mets pas souvent; mais si je m'abandonne à mon naturel fougueux, je suis capable de me détruire.

ZOÉ.

Air du vaudeville de *l'Ours et le Pacha.*

O ciel! former un tel projet!

PIERRE.

Oui, Mam'zelle, et si la rivière
N'était pas si loin... on verrait.

ZOÉ, l'arrêtant.

Ah! grand Dieu! que voulez-vous faire?
Ce serait me désespérer.

PIERRE.

Ce mot m' décide, et quoiqu' j'enrage,
De me périr j'aurai l' courage...
Exprès pour vous faire pleurer
Le jour de votre mariage.

ZOÉ, le retenant.

Monsieur, Monsieur, je vous prie de m'écouter.

SCÈNE XVI.

ERNESTINE, ZOÉ, PIERRE, puis ALPHONSE et DUMONT.

ERNESTINE.

Je ne puis rester en place... jusqu'à mon père lui-même qui me répète que c'est ma faute. (Apercevant Zoé.) Ah! vous voilà, Mademoiselle, vous devez être bien glorieuse du trouble que vous causez.

ZOÉ, d'un air confus.

Mon Dieu, Mam'zelle, je vois que vous êtes fâchée; je vous assure pourtant qu'il n'y a pas de ma faute.

ERNESTINE.

Votre conduite est indigne; non pas que je regrette M. d'Auberive. Sa légèreté et le choix qu'il a fait prouvent qu'il ne le mérite nullement; mais cela ne justifie pas votre impertinence.

ZOÉ.

Je sais bien que j'ai tort; car, enfin, vous me l'aviez prêté.

PIERRE.

Quelle imprudence! Est-ce qu'on prête jamais ces choses-là? ça s'égare si facilement!

ZOÉ.

Et je devrais vous le rendre, parce que, avant tout, faut de la conscience. Mais comment faire maintenant qu'il ne veut plus?

ERNESTINE, piquée.

Il ne veut plus? C'est inouï, c'est inconcevable; cette petite dont nous nous moquions ce matin... (Changeant de ton.) Écoute, Zoé, je n'ai aucune prétention sur M. Alphonse; au contraire, je l'abhorre, je le déteste.

PIERRE.

Moi aussi.

ERNESTINE.

Mais je ne puis supporter l'idée qu'il nous brave à ce point.

PIERRE.

Ce serait honteux.

ERNESTINE.

Je tiens à le désespérer à mon tour, et je me charge de ta fortune, de ton sort; je te marierai à qui tu voudras, si tu consens à déclarer devant mon père, devant tout le monde, que tu ne veux pas l'épouser, que tu ne l'aimes pas.

PIERRE.

C'est ça.

ERNESTINE.

Que tu en aimes un autre.

PIERRE.

Oui.

ERNESTINE.

N'importe qui.

PIERRE.

Moi, par exemple, je suis tout porté.

ZOÉ.

Ah! Mademoiselle, que me demandez-vous là?

PIERRE.

Elle y tient.

(Alphonse paraît dans le fond à droite.)

ZOÉ.

Certainement, s'il faut vous dire la vérité, je crois bien que je ne l'aime pas... peut-être même que j'en aime un autre.

ERNESTINE.

Eh bien?

ZOÉ.

Mais le désoler! lui qui est si honnête homme!... Et puis, qu'est-ce que ça peut vous faire, puisque vous le détestez, qu'il épouse celle-ci, qu'il préfère celle-là? Ah! si vous l'aimiez, ça serait bien différent.

ERNESTINE, vivement.

Cela te déciderait?

ZOÉ.

Mais...

ERNESTINE, à demi-voix.

Eh bien, oui... oui, je crois que je l'aime encore.

ALPHONSE, qui a fait signe à ses amis d'approcher, et se jetant aux pieds d'Ernestine.

Ah! que je suis heureux!

ERNESTINE.

Quoi! Monsieur, vous étiez là?

CHOEUR.

AIR: *Allons, amis, le soleil va paraître.*

Au choix heureux que son cœur vient de faire
Chacun de nous s'empresse d'accourir;
Plus de rivaux... celui qu'elle préfère
Est le plus digne, et devait l'obtenir.

ERNESTINE, à Alphonse, qui lui a parlé bas pendant le chœur.

Comment, Monsieur, mon père était du complot? Oh! comme je vais le gronder, et l'embrasser surtout!

DUMONT, montrant Alphonse.

Décidément, Mademoiselle, c'est bien monsieur?

ERNESTINE, souriant.

Ah! oui... je n'aurai plus de caprices. (Regardant Zoé.) Eh bien! ma pauvre Zoé, te voilà tout interdite?

ZOÉ.

Oh! non, Mam'zelle, j'ai de la marge. (A Alphonse.) Mais vous, Monsieur, vous me trompiez donc?

ALPHONSE.

Du tout; j'ai joué mon rôle jusqu'au bout. (Tirant sa montre.) Tiens, regarde.

ZOÉ.

C'est juste, les trois heures sont sonnées. Je vous le rends, Mam'zelle, et avec plaisir, car ce pauvre Pierre me faisait trop de chagrin.

PIERRE, s'essuyant le front.

J'en ai encore la sueur froide.

ZOÉ.

Et si toutefois il me trouve assez riche...

PIERRE.

Certainement.

ALPHONSE.

D'ailleurs, je me charge de ta dot.

ERNESTINE.

Et moi de la corbeille.

ALPHONSE.

Et quant à la ferme, tu sais que c'est toujours toi qui en disposes.

ZOÉ, tendant la main à Pierre.

Je te disais bien que je te la donnerais.

CHOEUR.

Vraiment a petite
S'y connait, je crois;
Et le seul mérite
A dicté son choix.

ZOÉ, au public.

AIR : *Paris et le Village.*

Si vous voulez y consentir,
J'allons nous marier au plus vite :
A ma noc' daign'rez vous venir?
C'est la marié' qui vous invite.
Gardez-vous d'y manquer, au moins;
Et, quand j' compte entrer en ménage,
N'allez pas, faute de témoins,
Faire manquer mon mariage.

TOUS.

N'allez pas, faute de témoins,
Faire manquer son mariage.





PHILIPPE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 19 avril 1830.

En société avec MM. Mélesville et Bayard.

—⊱◇⊰—

Personnages.

MADEMOISELLE D'HARVILLE.
MATHILDE, sa nièce.
M. DE BEAUVOISIS.
PHILIPPE, intendant de mademoiselle d'Harville.



FRÉDÉRIC.
JOSEPH, domestique de mademoiselle d'Harville.
PLUSIEURS VALETS.

La scène se passe dans l'hôtel de mademoiselle d'Harville.

Le théâtre représente un bel appartement; porte au fond, et deux portes latérales. La porte à droite de l'acteur est celle de l'appartement de Mathilde; celle qui est à gauche est la porte de la chambre de Frédéric. A droite, sur le devant, une grande table couverte d'un riche tapis, et sur laquelle se trouvent une cassette, un encrier, etc. A gauche, un guéridon.

SCÈNE PREMIÈRE.

MADEMOISELLE D'HARVILLE, MATHILDE. Elles sont assises; mademoiselle d'Harville travaille à de la tapisserie. Mathilde lui fait la lecture.

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Eh bien, Mathilde, vous ne lisez plus?

MATHILDE.

C'est que je réfléchis, ma tante.

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Et à quoi, s'il vous plaît?

MATHILDE.

Mais à ce roman. C'est singulier! ce Tom Jones que M. Alworthy et sa sœur élèvent avec tant de bonté, c'est absolument comme M. Frédéric, que vous avez recueilli dès son enfance, dont vous avez pris soin, et qui n'a jamais connu ses parents.

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Ah! c'est possible, il y a quelque rapport.

MATHILDE.

Voulez-vous que je continue, ma tante?

MADEMOISELLE D'HARVILLE, prenant le livre.

Non, mon enfant; cela vous fatigue, et puis voici bientôt l'heure du déjeuner.

MATHILDE.

C'est dommage, j'aurais été curieuse de savoir ce que devient Tom Jones; il est si bon, si aimable... comme M. Frédéric.

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Vous êtes bien jeune, Mathilde; écoutez-moi, et parlons raison, si c'est possible. Vous prenez beaucoup d'intérêt à Frédéric, et il le mérite, sans doute, à quelques égards; mais une jeune personne comme vous doit s'observer davantage.

MATHILDE.

Ma tante!

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Je voulais vous parler de cela il y a quelques jours. Nous étions allées, la veille, à l'Opéra, j'avais reçu Frédéric dans ma loge; je lui avais fait cet honneur; nous avions avec nous M. le vicomte de Beauvoisis, mon neveu. Le vicomte, malgré quelques petits travers qui tiennent à la jeunesse, réunit les plus brillantes qualités; je vous dis cela, entre nous, Mathilde, pour que vous le reteniez. J'ai des projets dont nous parlerons plus tard. Pour en revenir à l'Opéra, vous ne fîtes que rire et causer avec Frédéric. On ne rit point à l'Opéra, ma nièce. Et en sortant, c'est encore le



JE N'OSE LEVER LES YEUX

bras de Frédéric qui fut accepté par vous, sans égard pour le vicomte, qui vous offrait le sien.

(Elle se lève.)

AIR : Vaudeville de *la Somnambule*.

Ce n'est pas bien, ce n'est pas convenable;
A votre rang, Mathilde, il faut songer.

MATHILDE.

J'ai cru pouvoir, suis-je donc si blâmable!
Le consoler, sans déroger.
Il est si bon!

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Soit, mais, je le répète,
En fait d'amour, d'amitié, de bonheur,
Il faut encor consulter l'étiquette.

MATHILDE.

Moi, je n'aurais consulté que mon cœur.

Frédéric est si reconnaissant de vos bontés; il vous aime tant!

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Je le crois, Mathilde, j'ai besoin de le croire; et cependant, sans parler ici de mon rang, je ne trouve pas en lui ces égards, ces attentions que j'ai le droit d'attendre, peut-être, d'un jeune homme qui me doit tout. Logé dans mon hôtel, mon salon lui est ouvert; il peut venir s'y former au ton et aux manières de la bonne compagnie. Eh bien, non; à peine s'il paraît le soir chez moi...

MATHILDE.

Écoutez donc, ma tante, il faut être juste, votre salon, c'est bien beau, mais ce n'est guère amusant.

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Comment, Mademoiselle?

MATHILDE.

Pour un jeune homme, je veux dire; n'entendre parler que de l'ancienneté de notre race, des hauts faits des d'Harville... moi-même, qui suis de la famille, je vous assure que quelquefois...

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Ma nièce...

MATHILDE.

A plus forte raison ce pauvre Frédéric, qui est jeune, impatient, étourdi; car sa tête est légère, j'en conviens; mais son cœur est si bon! Élevés ensemble, ici, sous vos yeux, je connais ses sentiments pour vous; je sais à quel point il vous chérit.

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

En êtes-vous sûre, Mathilde?

MATHILDE.

Eh! tenez; ce jour où vos chevaux s'emportèrent, mon cousin de Beauvoisis appelait du secours, mais Frédéric se jeta au-devant des chevaux, au risque d'être renversé, il les retint, il vous sauva peut-être! et pour ne pas vous alarmer par la vue de ses habits déchirés, de ses mains meurtries, il s'échappa, en me recommandant le silence.

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Et vous avez eu tort, Mademoiselle. Comment! je n'en ai rien su! Frédéric...

MATHILDE.

Entre nous, je crois que votre rang l'intimide un peu. « Ah! » me dit-il souvent, parce qu'il cause avec moi...

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Ah!

MATHILDE.

Oui, il paraît qu'il ne me trouve pas l'air si imposant qu'à vous. « Ah! disait-il, que n'ai-je » l'occasion de prouver ma reconnaissance à ma » bienfaitrice! je donnerais mon sang, je donne- » rais ma vie pour elle! si du moins elle était » mariée, je me serais dévoué au service de son » époux, je l'aurais suivi à l'armée, je me serais » fait tuer pour lui. »

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Il disait cela?

MATHILDE.

Oui, ma tante; et cela m'a fait faire une réflexion qui ne m'était pas encore venue. Pourquoi donc ne vous êtes-vous jamais mariée?

MADEMOISELLE D'HARVILLE, un peu surprise.

Ah! pourquoi? voilà bien la question d'un enfant.

MATHILDE.

Il me semble cependant que, lorsqu'on a un beau nom...

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Lorsqu'on a un beau nom, ma nièce, ce qu'on peut faire de mieux, c'est de le garder. Je reconnais bien là les idées de ma sœur, de votre mère, qui, au lieu de suivre mon exemple, a choisi dans une classe inférieure un mari qui était riche, mais pas autre chose.

MATHILDE.

C'est vrai, on dit que mon père était millionnaire et roturier; mais il aimait tant ma mère il l'a rendue si heureuse!

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Ce n'est pas une excuse, Mademoiselle; le bonheur ne justifie pas une faute.

MATHILDE, d'un ton caressant.

Sans cette faute, cependant, vous n'auriez pas auprès de vous une nièce qui vous chérit.

MADEMOISELLE D'HARVILLE, l'embrassant.

C'est vrai, mon enfant. Ah! l'on vient; sans doute M. Frédéric, que j'ai fait demander, et qui tarde bien. Non, c'est Philippe.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS; PHILIPPE, tenant à la main des papiers et des journaux.

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Qu'est-ce que c'est?

PHILIPPE, à mademoiselle d'Harville.

Les lettres et les journaux de mademoiselle, et les comptes du mois; car c'est aujourd'hui le 1er. (Il lui présente les papiers.)

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

C'est bien, je n'ai pas besoin de lire.

MATHILDE.

On peut s'en rapporter à Philippe, ce n'est pas un intendant comme un autre.

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Oui, c'est un honnête homme, et de plus, un habile et dévoué serviteur. Grâce à lui, on me croit deux fois plus riche que je ne le suis; je fais des dépenses énormes, je n'ai jamais de dettes, et toujours de l'argent comptant.

PHILIPPE.

Je n'y ai pas grand mérite : pourvu qu'on se souvienne seulement que deux et deux ne font jamais que quatre, ce n'est pas malin d'être intendant; je sais bien qu'anciennement ce n'était pas comme cela.

AIR *du Piége.*

Tous ces fripons d'intendants d'autrefois
Vous ruinaient d'une ardeur peu commune.

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

On n'en a plus, et cependant je vois
Qu'on dissipe bien sa fortune.

PHILIPPE.

D'accord, je sais qu'on la mange souvent
Avec une vitesse extrême;
Mais du moins on a maintenant
L'esprit de la manger soi-même.

(Il présente un registre à mademoiselle d'Harville.

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

C'est inutile, Philippe.

PHILIPPE.

Mademoiselle veut toujours signer sans lire; ce sont les usages d'autrefois. Lisez, lisez, il le faut : qu'est-ce que c'est donc que ça? (Mademoiselle d'Harville passe auprès de la table, et s'assied pour examiner les papiers que Philippe lui a présentés.)

MATHILDE.

C'est drôle, il n'y a que lui qui gronde ma tante, et elle ne se fâche pas. Ces vieux serviteurs ont des priviléges.

PHILIPPE, passant auprès de Mathilde.

J'ai tort, sans doute; mais, voyez-vous, Mademoiselle, un ancien militaire ne peut pas parler comme un gentilhomme de la chambre.

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Qu'est-ce que je vois là! (Lisant.) « Secours » donnés par mademoiselle, six mille francs. » (A Philippe.) C'est plus du double des mois ordinaires.

PHILIPPE.

Mademoiselle est si bonne, et l'hiver est si rigoureux!

AIR : *Dans un castel dame de haut lignage.*

A vos désirs j'obéissais d'avance.
Dans vos salons, de tous ces grands seigneurs
Quand votre nom attire l'affluence,
Pour ses bienfaits on le bénit ailleurs.
Si votre hôtel est connu d' la noblesse,
Par l'indigence il l'est aussi;
Et si quelqu'un ignorait votre adresse,
Le premier pauvr' lui dirait : « C'est ici. »

MADEMOISELLE D'HARVILLE se lève et continue de lire.

Des ouvriers... d'anciens militaires...

PHILIPPE.

Des camarades à moi, qui servaient dans l'armée de Rhin et Moselle. Il faut faire quelque chose pour ceux qui y étaient, Mademoiselle : car c'est sous leurs tentes que bien des gens, qui valaient mieux que moi, ont trouvé asile et protection.

MADEMOISELLE D'HARVILLE, passant entre Philippe et Mathilde.

C'est vrai, c'est Philippe qui, dans ce temps-là, nous a aidées à passer la frontière.

MATHILDE.

Je comprends alors votre reconnaissance, votre affection pour lui.

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Achevons. (Lisant.) « Pour la pension de Frédéric, cinq cents francs. » (A Philippe.) C'est beaucoup pour un mois.

PHILIPPE.

C'est bien peu, Mademoiselle; puisque vous l'avez élevé et protégé, il faut achever votre ouvrage, il faut qu'il s'instruise, qu'il ait des maîtres; il a besoin d'avoir du mérite, lui qui n'a pas de fortune...

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

C'est ce qu'il faudrait souvent lui répéter. Je vous ai placé près de lui, Philippe, comme un guide, comme un ami; et j'ai à me plaindre de lui, de vous peut-être : vous le gâtez, vous n'avez pas pour lui toute la sévérité nécessaire; souvent il rentre bien tard.

PHILIPPE, embarrassé.

Mademoiselle...

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Je ne l'ai pas vu hier soir.

PHILIPPE.

Ah! mon Dieu!

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Ce matin je lui ai fait dire de descendre, et il n'a pas encore paru.

PHILIPPE.

Il était sorti de très-bonne heure, pour son

droit, pour une conférence... je ne sais pas au juste... il travaille tant que souvent il passe la nuit.

MATHILDE.

Voyez-vous, ma tante, il finira par se rendre malade.

MADEMOISELLE D'HARVILLE, *vivement.*

Voilà ce que je n'entends pas; je ne veux pas qu'il travaille tant, je le lui défendrai.

PHILIPPE, *à part.*

Ce n'est pas la peine.

MADEMOISELLE D'HARVILLE, *allant à la table, et prenant dans la cassette une bourse qu'elle remet à Philippe.*

Tenez, Philippe, voilà son trimestre; vous le lui donnerez de ma part, en lui recommandant l'ordre, l'économie et la bonne conduite.

PHILIPPE.

Oui, Mademoiselle; mais vous, en revanche, ayez un peu d'indulgence.

AIR : *Amis, voici la riante semaine.*

Il est léger, mais plein d'honneur et d'âme :
Je m'y connais, et je vous en réponds.
Pour des misèr's quand je vois qu'on le blâme,
Moi, je l'excuse, et j'ai bien mes raisons.
Oui maintenant, quoi qu'il dise ou qu'il fasse,
Pour un jeune homm' j' suis toujours indulgent,
Car je soupire, et je m' dis : A sa place,
Le diabl' m'emport' si j' n'en f'rais pas autant!
Pardon, Mamzell'; mais j'en f'rais tout autant.

BEAUVOISIS, *en dehors.*

On n'a pas encore déjeuné, c'est bien.

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Ah! c'est mon neveu que j'entends.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS; BEAUVOISIS, *en négligé très-élégant.*

UN DOMESTIQUE, *annonçant.*

Monsieur le vicomte d'Harville de Beauvoisis.

(*Philippe est auprès de la table, occupé à ranger les papiers.*

BEAUVOISIS, *baisant la main à mademoiselle d'Harville.*

Bonjour, chère tante; bonjour, ma jolie cousine. Je suis bien matinal, n'est-ce pas? Je n'en reviens point de me trouver debout à peu près comme tout le monde.

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Comment avez-vous donc fait?

BEAUVOISIS.

Je m'y suis pris d'avance, je ne me suis pas couché.

PHILIPPE, *à part.*

On ne lui demandera pas de l'ordre à celui-là.

MATHILDE.

Voilà une belle conduite, monsieur de Beauvoisis.

BEAUVOISIS.

Vous avez raison; mais il y a tant de bals cet hiver... les nuits sont trop courtes, et la vie aussi.

MADEMOISELLE D'HARVILLE, *à Beauvoisis.*

Vous déjeunez avec nous, n'est-ce pas? (*A Mathilde.*) Mathilde, voyez, donnez des ordres, qu'on se dépêche de nous servir.

(*Elle s'assied auprès de la table.*)

MATHILDE.

Oui, ma tante; j'y vais. (*Saluant Beauvoisis.*) Mon cousin... (*Bas à Philippe.*) Adieu, Philippe.

(*Elle sort.*)

SCÈNE IV.

PHILIPPE, MADEMOISELLE D'HARVILLE, BEAUVOISIS. *Mademoiselle d'Harville est assise auprès de la table, Philippe est à sa droite; elle signe de loin en loin des papiers que Philippe dépose sur la table.*

BEAUVOISIS.

Je suis venu vous demander à déjeuner en famille; d'abord, mon aimable tante, pour vous présenter mes hommages, et puis pour vous remercier. Vous avez vu Aaron.

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Je le vois beaucoup trop souvent.

BEAUVOISIS.

Ce n'est pas ma faute, les chevaux anglais sont hors de prix. Moi, les chevaux et l'Opéra, voilà ce qui me ruine.

PHILIPPE.

Monsieur change si souvent!

BEAUVOISIS.

C'est vrai, c'est ce que je me dis tous les jours; je dépense un argent fou, à moi et à ma tante; mais que voulez-vous?

AIR : *Du Fleuve de la vie.*

L'argent n'est rien, il faut qu'on brille,
Que dans Paris on soit cité;
Pour faire honneur à ma famille,
Je dépense avec dignité.
Sous des titres comme les nôtres,
Il est noble, il est de bon goût
De ne jamais compter...

PHILIPPE.

Surtout
Quand c'est l'argent des autres.

BEAUVOISIS.

C'est le seul moyen de se faire remarquer. Si nous avions une bonne guerre, ce serait bien plus économique. Je ferais parler de moi, ou je me ferais tuer; et cela ne vous coûterait pas si cher.

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Exposer vos jours! vous, le dernier des d'Harville! Non, mon neveu, et puisque nous en som-

mes sur ce chapitre, je vous dirai que vous vous devez à vous-même et à votre famille plus de tenue, plus de modération. Qu'est-ce que cette aventure dont on parlait hier dans les salons ?

BEAUVOISIS.

Quoi ! vous sauriez ?... Cela vous a inquiétée ?

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Beaucoup.

BEAUVOISIS.

Vous connaissez cependant mon adresse, et puis, cette fois, je n'avais pas tort. J'avais remarqué à l'Opéra... car je suis un fidèle... Nous sommes toujours là, moi, ou ma lorgnette, en gants blancs, balcon des premières, à droite, c'est mon côté, vous savez. J'avais remarqué une jeune élève de Terpsichore, oh ! une taille ! un regard céleste, un coude-pied ravissant.

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Mon neveu !...

BEAUVOISIS.

N'ayez donc pas peur, j'ai du tact, je sais gazer. Autrefois, nous dansions sans déroger ; par conséquent les danseuses, ça nous revient; ce n'est pas noble, mais c'est gentil ; par malheur, c'est léger, et on voulait me persuader que j'avais un rival.

PHILIPPE.

Pas possible.

BEAUVOISIS.

Je fus comme Philippe, je ne voulus pas le croire; mais de ce temps-ci, il y a tant d'invraisemblance... Je cours chez ma divinité, qui était, dit-on, dans son boudoir. Je veux tourner le bouton, votre serviteur; la porte était fermée en dedans, et j'entends une voix de basse-taille qui me crie : « Qui est là ? »

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Ah ! mon Dieu !

BEAUVOISIS.

Il n'y avait plus moyen d'en douter; un autre aurait fait du bruit, de l'éclat; moi, pas du tout, et, ne pouvant remettre ma carte à ce monsieur, je me suis contenté d'écrire au crayon sur la porte : « L'amant de ma maîtresse est un fat; je l'attends » au bois...

Signé D'HARVILLE DE BEAUVOISIS. »

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Et il est venu?

BEAUVOISIS.

Mieux que ça, il en est venu trois. Il paraît qu'ils avaient tous pris connaissance de mon épître, qui, par le fait, est devenue une circulaire.

MADEMOISELLE D'HARVILLE, se levant.

Et vous vous êtes battu ?

BEAUVOISIS.

Sur-le-champ, avec mes trois partners. J'ai blessé l'un, désarmé l'autre, et j'ai déjeuné avec le troisième, un aimable jeune homme, le fils d'un pair de France, qui n'a pas voulu me quitter : car les duels, c'est charmant; on se fait des amis à la vie et à la mort. Celui-ci m'a conduit le soir dans une société délicieuse, un rout, un cercle, comme on voudra, où, par parenthèse, j'ai trouvé votre ami Frédéric.

PHILIPPE.

Frédéric ?

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Qu'est-ce que vous dites là ?

PHILIPPE.

Monsieur le vicomte se trompe, ça ne se peut pas.

BEAUVOISIS.

Je me trompe si peu que je lui ai parlé, parce que j'ai été fort étonné de le trouver là ; et quand je suis sorti, à six heures du matin, il y était encore.

PHILIPPE, à part.

Que le ciel le confonde !

MADEMOISELLE D'HARVILLE, regardant Philippe.

Ah ! il était sorti, ce matin, pour travailler, pour... (Mouvement de Philippe.) C'est bien. (A Beauvoisis.) Et cette maison est-elle convenable ?

BEAUVOISIS.

Hum ! hum ! tout au plus.

PHILIPPE.

Monsieur le vicomte y était.

BEAUVOISIS.

Oh ! moi, mon cher, c'est différent, nous allons partout; mais un pauvre diable qui n'a pas un sou à lui, ça peut devenir très-inquiétant : voilà tout ce que je dirai, je ne veux pas lui faire du tort.

PHILIPPE.

Eh ! mon Dieu ! parlez, et n'en laissez point croire plus qu'il n'y en a. Quand il serait allé dans cette maison pour son plaisir, pour une danseuse, (mouvement de Beauvoisis) que sais-je ?... eh ! pourquoi pas ? ma foi, à son âge...

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Philippe, monsieur le vicomte ne vous a point adressé la parole.

BEAUVOISIS.

C'est vrai, mais M. Philippe la prend assez volontiers. Il a de l'éloquence, ce qui est du luxe dans un intendant; cela doit vous coûter bien plus cher.

PHILIPPE.

Morbleu !...

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Philippe, taisez-vous, vous vous oubliez. (A Beauvoisis.) Venez, mon neveu ; et surtout, devant

Mathilde, pas de récit, pas d'aventure; au moment de lui faire part de nos projets, vos folies...

BEAUVOISIS.

Bah! qu'est-ce que cela lui fait, tant que je suis garçon? une fois marié...

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Vous serez plus sage, j'espère.

BEAUVOISIS.

Certainement, je ne les dirai plus.

MADEMOISELLE D'HARVILLE, bas à Philippe.

Je suis mécontente. (A Beauvoisis.) Mon neveu, votre bras. (En s'en allant, à Philippe.) Très-mécontente. (Elle sort avec Beauvoisis par le fond.)

SCÈNE V.

PHILIPPE, seul.

Très-mécontente, voilà le grand mot; après ça, il n'y a plus rien à dire; ce bavard, avec ses histoires, et son air de mépris... mépriser Frédéric! il a des torts, c'est possible; mais ça regarde mademoiselle, ça me regarde. (Pesant la bourse qu'il tient.) Pauvre garçon! son trimestre, ce n'est pas lourd; et cette fois-ci, pas de supplément à espérer, c'est le cas de venir à son secours sans qu'il s'en doute. (Il regarde autour de lui, et fouille dans sa poche.) J'ai justement là quelques petites épargnes que j'allais placer; je ne suis pas un richard, mais enfin, avec un peu d'ordre, on a toujours quelques cartouches au service de ses amis. (Il prend un rouleau de napoléons.) Il trouvera sa paye un peu allongée; mais il croira que c'est mademoiselle. (Il met quelques pièces d'or dans la bourse.) Où diable peut-il avoir passé la nuit? ne pas rentrer, nous donner de l'inquiétude, c'est très-mal; je suis d'une colère... (Versant tout le rouleau dans la bourse.) Bah! il faut tout mettre, c'est plus tôt fait. (Il va vers la gauche.)

SCÈNE VI.

FRÉDÉRIC, JOSEPH, PHILIPPE.

FRÉDÉRIC, à Joseph dans le fond.

Oui, va, que personne ne te voie! ce billet sur son panier à ouvrage, ou dans son carton; tiens, voilà ma dernière pièce d'or. (Joseph entre dans l'appartement de Mathilde.)

PHILIPPE.

C'est lui.

FRÉDÉRIC, posant son chapeau et sa cravache sur la table à droite.

Elle saura tout, mais quand je serai loin. (Il traverse le théâtre, et va se jeter dans un fauteuil près du guéridon.)

PHILIPPE, qui est au fond à droite, l'observant et se rapprochant.

Comme le voilà défait, abattu! on dirait qu'il vient de faire cent lieues de marche forcée; pauvre enfant!

FRÉDÉRIC.

Elle me plaindra peut-être. (Apercevant Philippe.) Ah! Philippe!...

PHILIPPE, changeant de ton.

Vous voilà donc enfin! morbleu! n'avez-vous pas de honte?...

FRÉDÉRIC.

Ah! je t'en prie, fais-moi grâce de tes remontrances; je ne suis pas en humeur de les entendre.

PHILIPPE.

Et vous les entendrez pourtant. Qu'est-ce que ça signifie, une vie comme celle-là? Nous donner de l'inquiétude à tous! à moi surtout, et à mademoiselle.

FRÉDÉRIC, se levant vivement.

Mademoiselle! dis-tu? Eh! quoi, Philippe, elle saurait?...

PHILIPPE.

Elle sait tout; j'ai eu beau mentir pour vous excuser, ce qui ne me serait pas arrivé pour moi-même, elle n'a rien voulu entendre; elle est furieuse contre vous.

FRÉDÉRIC.

Allons, il ne manquait plus que cela! j'aurais tout bravé, je prenais mon parti; mais sa colère... Ah! jamais... moi qui donnerais ma vie pour lui épargner un regret, un chagrin...

PHILIPPE.

A la bonne heure; mais est-ce que vous ne craignez pas aussi de me faire de la peine, à moi, votre soutien, qui, absent ou présent, suis toujours là pour vous surveiller, pour vous défendre? Vous n'avez donc pas d'amitié pour moi?

FRÉDÉRIC.

Si fait, Philippe; pardonne-moi, je suis un fou, un ingrat; mais non, tiens, je suis malheureux, voilà tout.

PHILIPPE.

Vous êtes malheureux! (S'arrêtant plus froidement.) Je comprends, vous avez fait quelques sottises?

FRÉDÉRIC.

Une seule d'abord, qui m'en a fait commettre vingt autres.

PHILIPPE.

C'est beaucoup pour commencer, mais allons par ordre.

FRÉDÉRIC.

Je suis amoureux.

PHILIPPE.

Amoureux! Eh bien, il n'y a pas de mal; il

faut l'être quelquefois, pourvu que chaque fois ça ne dure pas longtemps.

FRÉDÉRIC.

Mais c'est d'une personne si fort au-dessus de moi!...

PHILIPPE.

Bah! quand on est jeune, et assez bien, il n'y a plus de distance; et cette personne?...

FRÉDÉRIC.

Ah! si tu savais... mais non, je voudrais me le cacher à moi-même. Ah! Philippe, qu'il est cruel de sentir au fond du cœur qu'on pourrait se distinguer, qu'on serait capable d'arriver...

AIR : Vaudeville *du Baiser au porteur.*

Et voir sans cesse un obstacle invincible;
Un mur d'airain, qu'on ne peut surmonter,
Être *sans nom! sans nom*, ce mot terrible,
Je crois toujours l'entendre répéter.

PHILIPPE.

Cela doit-il vous arrêter?
L'honneur est tout, il suffit qu'on le suive,
C'est là le but; et le monde aujourd'hui
Demande comment on arrive,
Et non pas d'où l'on est parti.
On demande comme on arrive,
El non pas d'où l'on est parti.

FRÉDÉRIC.

Tu as beau dire, c'est une humiliation qui me pèse. Tous ces jeunes gens qui viennent ici semblent ne me voir qu'avec dédain. Aussi, je n'y puis plus rester; cette maison m'est devenue insupportable, le découragement m'a pris, je ne sais quelles extravagances m'ont passé par la tête, une rage de fortune; il me semblait que ce serait une compensation, une espèce de mérite, j'en vois tant qui n'ont que celui-là! et j'ai joué de désespoir.

PHILIPPE.

Vous avez joué!

FRÉDÉRIC.

Comme un fou, comme un furieux.

PHILIPPE, lui serrant la main.

Vous! Ah! Frédéric, c'est mal, c'est très-mal; je n'ai pas besoin de vous demander si vous avez perdu.

FRÉDÉRIC.

Plus que je ne puis payer.

PHILIPPE.

Je devrais vous gronder; mais ça viendra plus tard, et vous n'y perdrez rien. Allons au plus pressé. (Il tire de sa poche la bourse que lui a remise mademoiselle d'Harville, et la présente à Frédéric.) Voilà le trimestre : il arrive à propos.

FRÉDÉRIC, sans le regarder et à lui-même.

Le trimestre, ah! ça ne suffit pas.

PHILIPPE.

Voyez, je crois qu'il y a plus qu'à l'ordinaire... (Il lui met la bourse dans la main.) C'est mademoiselle qui me l'a remis pour vous, avec une mercuriale que vous avez trop méritée. (A part.) J'ai bien fait de penser au supplément.

FRÉDÉRIC.

Allons, c'est toujours un à-compte.

PHILIPPE.

Comment un à-compte!

FRÉDÉRIC.

Ah! oui, apprends donc que j'ai joué ou parié toute la nuit contre M. de Beauvoisis, que je ne peux pas souffrir; j'aurais été bien aise de l'emporter sur lui, mais pas du tout, il a eu un bonheur aussi insolent que sa figure. J'ai perdu onze mille francs.

PHILIPPE.

Onze mille francs! miséricorde!

FRÉDÉRIC.

Oui, onze mille francs, que j'ai empruntés à mes voisins, à mes amis! au maître de la maison. Il faut que je les rende aujourd'hui même, et tu vois bien que je n'ai plus qu'à me brûler la cervelle.

PHILIPPE.

Hein!

AIR *des Amazones.*

Y pensez-vous? Quel est donc ce langage?
J'en suis encor tout tremblant.

FRÉDÉRIC.

Mais aussi
Quand le malheur me poursuit...

PHILIPPE.

Du courage,
Et n'allez pas fuir devant l'ennemi;
Non, n'allez pas fuir devant l'ennemi.
Restez, morbleu!

FRÉDÉRIC.

Moi! que je vive encore!
Ah! dans le monde, aux yeux d'un créancier,
Quand on rougit, quand on se déshonore,
Il faut mourir.

PHILIPPE.

Eh non, il faut payer.

FRÉDÉRIC.

Quand on rougit, quand on se déshonore,
Il faut mourir.

PHILIPPE.

Du tout, il faut payer;
Avant tout, Monsieur, il faut payer.

FRÉDÉRIC.

Et comment payer onze mille francs?

PHILIPPE.

Je n'en sais rien, c'est embarrassant; il n'y a pas d'économies qui puissent y suffire.

FRÉDÉRIC.

J'ai couru chez tous mes amis.

PHILIPPE.

Bah! les amis, quand il faut prêter, ils sont loin. Il n'y a qu'une personne qui puisse vous tirer de là.

FRÉDÉRIC.

Mademoiselle d'Harville, ma protectrice.

PHILIPPE.

Il faut tout lui avouer.

FRÉDÉRIC.

Je n'oserai jamais; je l'aime beaucoup, mais j'en ai si peur...

PHILIPPE.

C'est égal, morbleu! Du courage, il faut en passer par là; ce sera votre punition. Justement la voici.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS; MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Frédéric et Philippe remontent le théâtre et se tiennent au fond à gauche.

FRÉDÉRIC.

Tu ne nous quitteras pas, n'est-il pas vrai?

PHILIPPE.

Soyez donc tranquille. Je suis là, en corps de réserve pour vous soutenir. (Mademoiselle d'Harville entre, elle marche lentement, et descend le théâtre sans voir Frédéric ni Philippe.)

FRÉDÉRIC, à Philippe.

Elle ne nous voit pas, elle est préoccupée, et elle a un air si sévère...

PHILIPPE.

Je connais cet air-là; avancez, et ne tremblez pas.

FRÉDÉRIC, fait quelques pas et recule.

Non, je n'oserai jamais, c'est plus fort que moi, et plutôt mourir. (Il s'enfuit dans sa chambre dont il ferme la porte.)

PHILIPPE.

Allons donc. (Regardant autour de lui, et le voyant partir.) Eh bien! il s'enfuit, et me laisse seul exposé au danger.

MADEMOISELLE D'HARVILLE, levant les yeux.

Ah! c'est vous, Philippe! Frédéric a-t-il enfin reparu?

PHILIPPE.

Oui, Mademoiselle.

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

J'espère que vous lui avez parlé. (Voyant que Philippe regarde de tous côtés.) Quoi donc? que regardez-vous?

PHILIPPE.

Si personne ne vient, (il se rapproche) parce que je suis bien aise de ne pas être interrompu.

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Qu'y a-t-il donc?

PHILIPPE.

Il y a, Mademoiselle, un petit malheur, peu de chose. Dame! la jeunesse, c'est un moment de fièvre qui dure plus ou moins; et quand l'accès est passé, ce qui malheureusement arrive toujours trop tôt...

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Où voulez-vous en venir?

PHILIPPE.

Voici, Mademoiselle. (Baissant la voix.) L'enfant a joué.

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Frédéric!

PHILIPPE.

Oui, Mademoiselle, il a joué, il a perdu, il doit de l'argent. (A part.) Là! coup sur coup, c'est plus vite passé.

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Que me dites-vous là? cette maison où mon neveu l'a rencontré...

PHILIPPE.

C'était une maison de jeu, mais dans le grand genre, bonne société; aussi l'enfant a beaucoup perdu, et maintenant, Mademoiselle, il faut payer.

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Payer! et vous croyez que j'y consentirai, moi? que j'encouragerai un pareil désordre? que j'acquitterai une dette de jeu?

PHILIPPE.

Oui, Mademoiselle, onze mille francs.

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Eh! qu'importe la somme? ai-je coutume de compter pour du bien à faire, un service à rendre? j'y mets quelque noblesse, je crois; mais après une pareille conduite, non, Philippe, non, mon parti est pris, je ne payerai rien.

PHILIPPE, s'animant.

Vous ne payerez rien?

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Non, sans doute; eh! que dirait ma famille, que dirait le monde, si la fortune des d'Harville ne servait qu'à réparer les sottises d'un étourdi?

PHILIPPE.

Votre famille! le monde! vous les craignez trop, Mademoiselle; vous leur avez déjà sacrifié tant de choses!

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Philippe!...

PHILIPPE.

Ne craignez rien, ce que je vous ai promis, je ne l'oublierai pas; mais il faut que chacun fasse son devoir; songez donc que ce pauvre jeune homme n'a que vous au monde, et si vous l'abandonnez, si vous souffrez qu'il soit déshonoré, il a du cœur, cet enfant, il se tuera.

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

O ciel!

PHILIPPE.

Il y est décidé. Que voulez-vous, il ne tient pas

à la vie; comme il me disait tout à l'heure : « Je » suis seul, sans parents, sans espérance ; je dois » tout à la pitié. »

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Il disait cela?

PHILIPPE.

Oui, et bien d'autres choses qui m'ont fait venir les larmes aux yeux. Pauvre garçon ! je le regardais et je me disais à part moi... (Mouvement de mademoiselle d'Harville.) Rien, Mademoiselle, rien du tout; mais j'avais le cœur serré. Oh ! vous ne sentez pas cela, vous; vous êtes tranquille, heureuse.

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Heureuse ! moi ! non, Philippe, non, je ne le suis pas.

PHILIPPE.

Laissez donc, Mademoiselle ! Dans vos salons, entourée de ce monde qui vous honore, de votre famille que vous dirigez selon votre plaisir...

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Au fond du cœur, croyez-vous donc que je ne sente rien de plus? mais je dois à tous ceux qui m'entourent des leçons, des exemples.

PHILIPPE.

Comment, Mademoiselle !

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Je payerai tout, je m'y engage; mais n'en parlez à personne, ne le dites pas à lui-même.

PHILIPPE.

Pourquoi donc ! vous avez peur qu'il ne vous aime trop ?

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Ah ! pouvez-vous le penser? mais mon neveu pourrait s'étonner, se plaindre; vous savez qu'il doit être mon héritier.

PHILIPPE.

Raison de plus pour bien traiter ce pauvre Frédéric pendant que vous y êtes. Et d'abord, il ne doit plus être exposé à retomber dans une pareille faute. Pour cela, il faut qu'il soit content. Sa pension n'est pas assez forte.

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Vous croyez? Eh bien, Philippe, on peut l'augmenter.

PHILIPPE.

Oui, du double. Après ça, tous ses camarades ont des chevaux, des équipages. (Mouvement de mademoiselle d'Harville.) Je ne suis pas exigeant, mais il me semble que quand vous lui donneriez un joli cheval de selle, avec un domestique pour l'accompagner...

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

En vérité, Philippe, vous êtes d'une exigence...

PHILIPPE.

Dame ! écoutez donc, Mademoiselle...

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

C'est bien, achetez ce cheval, tout ce qu'il faudra, mais soyez économe.

PHILIPPE.

Suffit; je prendrai ce qu'il y a de plus cher ; et quand il sera dessus, vous m'en direz des nouvelles. Le gaillard ! savez-vous qu'il est très-bien, au moins? Vous n'y faites pas attention; mais l'autre jour, aux Tuileries, il y avait des dames, mais de belles dames, qui le regardaient passer, et qui disaient entre elles : « Tournure distinguée ! joli » cavalier ! »

MADEMOISELLE D'HARVILLE, avec joie.

Vraiment !

PHILIPPE.

Oui, Mademoiselle, oui, elles l'ont dit; il ne l'a pas entendu, lui; mais moi qui l'accompagnais, je n'en ai pas perdu un mot; et ça me faisait plaisir.

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

En effet, il a une physionomie...

PHILIPPE.

Fort agréable, j'ose le dire; et s'il était un peu encouragé, si vous lui adressiez de temps en temps un petit mot d'amitié... Tenez, Mademoiselle, vous êtes trop sévère avec lui.

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Moi !

PHILIPPE.

Il est là, tout tremblant.

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Là ! Frédéric !

PHILIPPE.

AIR : *Dis-moi, t'en souviens-tu ?*

Si vous-même daigniez lui dire
Que vous pardonnez cette fois...
Allons, votre cœur le désire
Autant que le mien, je le vois.

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Mais êtes-vous sûr que personne?...

PHILIPPE.

Non, non, personne ici n' porte ses pas,
Et vous pouvez être indulgente et bonne ;
Ne craignez rien, on ne vous verra pas.

(Mademoiselle d'Harville s'assied auprès de la table; Philippe va à la porte de la chambre de Frédéric, et lui fait signe d'approcher.)

SCÈNE VIII.

MADEMOISELLE D'HARVILLE, FRÉDÉRIC, PHILIPPE.

PHILIPPE, bas à Frédéric.

Venez, j'ai parlé, ça va bien.

FRÉDÉRIC.

Ce n'est pas possible.

PHILIPPE.

Si fait, soyez gentil, et remerciez-la.

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Ah! Frédéric, approchez.

PHILIPPE, le poussant.

Approchez donc, plus près, encore.

FRÉDÉRIC, à part.

Je tremble.

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Je sais tout, Monsieur. (Mouvement de Frédéric.) Rassurez-vous, je n'ajouterai pas aux reproches que vous vous faites sans doute : je réparerai votre folie ; mais que cette leçon ne soit pas perdue.

FRÉDÉRIC.

Je ne l'oublierai de ma vie, ni vos bontés non plus, Madame.

PHILIPPE, bas.

C'est ça. (Il passe auprès de la table à la droite de mademoiselle d'Harville.)

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Frédéric, ne devenez pas joueur, je vous en prie.

FRÉDÉRIC.

Jamais, Madame, jamais. (A part.) Je n'en reviens pas... tant de bonté...

PHILIPPE.

Il ne jouera plus, Mademoiselle ; c'est bon pour une fois.

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Vous me feriez bien de la peine.

FRÉDÉRIC.

Ah! je mourrais plutôt que de rien faire qui pût déplaire à madame ; quand je songe à tous les bienfaits dont on m'a comblé dans cette maison, moi, qui n'avais personne au monde.

MADEMOISELLE D'HARVILLE, lui tendant la main.

Vous avez des amis qui ne vous abandonneront pas, tant que vous serez digne d'eux.

PHILIPPE.

Il le sera toujours, j'en réponds.

FRÉDÉRIC, baisant avec transport la main de mademoiselle d'Harville.

Oh! toujours. (Mademoiselle d'Harville se détourne avec émotion.)

PHILIPPE, bas à mademoiselle d'Harville.

C'est bien ça, Mademoiselle. (A part.) A sa place, il me semble que moi, je l'aurais déjà... (Il fait le mouvement d'embrasser.)

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Et vos travaux, vos études, où en êtes-vous? songez-vous à vous faire un état, un nom?

FRÉDÉRIC.

Je n'ai plus qu'à prêter mon serment d'avocat.

PHILIPPE.

La! voyez-vous, il est avocat! et il n'en disait rien.

FRÉDÉRIC.

C'est si peu de chose, tant qu'on ne s'est pas distingué.

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Il a raison.

PHILIPPE.

Il paraît que c'est difficile, et que, dans ce régiment-là, les chevrons ne viennent pas vite ; mais c'est égal, c'est toujours fort joli d'être avocat à son âge ; n'est-ce pas, Mademoiselle?

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Sans doute ; c'est un titre. J'ai vu des avocats qui étaient reçus dans les meilleures maisons ; cela peut mener à quelque chose.

PHILIPPE.

Je crois bien.

MADEMOISELLE D'HARVILLE, observant Frédéric.

(A part.) Oui, Philippe disait vrai ; il n'est pas mal : bonne tournure, air distingué. (Philippe vient auprès de Frédéric à sa gauche. Elle se lève. Haut à Frédéric.) Écoutez-moi, Frédéric, je m'occupe de votre avenir, de votre bonheur ; je ne vous demande que de n'y point mettre obstacle par votre conduite.

FRÉDÉRIC.

Ah! parlez ; décidez de mon sort : trop heureux de vous consacrer ma vie.

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Voilà qui me satisfait ; je ne trouverai donc en vous nul obstacle à mes volontés?

FRÉDÉRIC.

Que je perde tous mes droits à vos bontés si j'hésite un instant à vous obéir.

PHILIPPE.

Je suis sa caution.

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Eh bien! Frédéric, j'ai en vue pour vous un établissement fort honorable, une étude qui vaut, dit-on, deux cent mille francs.

FRÉDÉRIC, s'inclinant.

Ah! Madame!...

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Celle de Desmarets, mon avoué ; il vous la cède pour rien.

PHILIPPE.

Pas possible!

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

C'est la dot de sa fille, jeune personne charmante et très-bien élevée, qu'il vous donne en mariage.

FRÉDÉRIC.

O ciel!

TRIO.

Musique de M. Heudier.

ENSEMBLE.

FRÉDÉRIC.

Sort fatal, destin contraire!
Cet arrêt me désespère ;
Mais que résoudre, que faire,
Pour éviter sa colère?

PHILIPPE.

Sort heureux! destin prospère!
Lorsque son cœur moins sévère
A nos vœux n'est plus contraire,
Pourquoi gémir et vous taire?

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Quel embarras! quel mystère!
Lorsque mon cœur moins sévère
Vous assure un sort prospère,
Pourquoi gémir et vous taire?
(A Frédéric.)
Vous gardez le silence.

FRÉDÉRIC, hésitant.

Pardon, je ne puis accepter.

PHILIPPE, bas.

O ciel! quelle imprudence!

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Que dit-il?

FRÉDÉRIC.

Daignez m'écouter.

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Non, Monsieur, à mes vœux
Il faut souscrire, je le veux.
Cet hymen...

FRÉDÉRIC.

Non, jamais;
Ah! plutôt perdre vos bienfaits!

ENSEMBLE.

FRÉDÉRIC.

Sort fatal! destin contraire!
Cet arrêt me désespère;
Mais que résoudre, que faire,
Pour éviter sa colère,
Pour éviter sa colère?

MADEMOISELLE D'HARVILLE et PHILIPPE.

A { mes / ses } veux être contraire!
Ah! redoutez { ma / sa } colère!...
Que veut dire ce mystère?
Mais, parlez, c'est trop vous taire,
Ou redoutez { ma / sa } colère.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS MATHILDE, accourant au bruit.

MATHILDE.

Ah! mon Dieu! ma tante, qu'est-ce donc? comme vous avez l'air fâché!

MADEMOISELLE D'HARVILLE, regardant Frédéric.

Il me semble que j'ai quelque droit de l'être.

MATHILDE.

Contre monsieur Frédéric!

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Sans doute; et vous, Mademoiselle, qui prenez toujours son parti, je ne sais pas, dans cette occasion, comment vous pourrez le justifier. Refuser un mariage superbe!

PHILIPPE.

Une étude de deux cent mille francs!

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Une jeune personne charmante!

MATHILDE.

Serait-il vrai, monsieur Frédéric!

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Et pour quelle raison?

FRÉDÉRIC.

Si je ne me croyais plus libre, si mon cœur était engagé?...

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Quoi! c'est cela?

PHILIPPE.

Oui, Mademoiselle, je l'avais oublié, il est amoureux.

FRÉDÉRIC.

Pour mon malheur! mais cela ne me donne pas le droit, en me mariant, de faire celui d'une autre.

MATHILDE.

Ma tante, c'est au moins d'un honnête homme, et vous ne pouvez le forcer...

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

D'être raisonnable? si, vraiment! finissons.

AIR de *Téniers.*

Je veux connaître cette belle.
(A Philippe.)
A vous, peut-être, il le dira.

PHILIPPE, à Frédéric.

Répondez, Monsieur, quelle est-elle?

FRÉDÉRIC.

Non, non, personne ici ne le saura.
N'insistez pas sur un sujet semblable.
Oui, malgré moi, pour mon tourment,
Je puis l'aimer, et sans être coupable;
Je le serais en la nommant.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, BEAUVOISIS.

BEAUVOISIS.

Eh bien! où est donc tout le monde? on me laisse seul. Je vous cherchais, ma jolie cousine.

MATHILDE.

Vraiment!

BEAUVOISIS.

Moi, qui m'endors dès que je ne fais rien, je m'amusais à feuilleter votre carton de dessins, des choses ravissantes, lorsque tombe à mes pieds cette lettre toute cachetée.

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Une lettre!

BEAUVOISIS.

Adressée à Mathilde.

FRÉDÉRIC, dans le plus grand trouble.

C'est la mienne!

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Qu'est-ce que cela signifie?

MATHILDE.

Je l'ignore, ma tante; voyez vous-même.

PHILIPPE, bas à Frédéric qui fait un mouvement.

Qu'avez-vous donc?

FRÉDÉRIC, de même.

C'est fait de moi!

MADEMOISELLE D'HARVILLE, qui, pendant ce temps, a décacheté la lettre.

Une déclaration! Signé, Frédéric.

BEAUVOISIS, MATHILDE, MADEMOISELLE D'HARVILLE, PHILIPPE.

Frédéric!

AIR : *A nos serments l'honneur t'engage* (de LA MUETTE).

ENSEMBLE.

MADEMOISELLE D'HARVILLE et BEAUVOISIS.

Dieu! qu'ai-je lu!
Quelle insolence!
C'est l'indulgence
Qui l'a perdu.

PHILIPPE et MATHILDE.

Qu'ai-je entendu!
Quelle imprudence!
Plus d'espérance,
Tout est perdu!

FRÉDÉRIC, à part.

Qu'ai-je entendu!
Plus d'espérance.
Mon imprudence
A tout perdu.

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

M'outrager ainsi!

BEAUVOISIS.

Quelle audace!

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Manquer à ma famille!

BEAUVOISIS.

Oublier ce qu'il est!

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

A mes bontés voilà le prix qu'il réservait!

FRÉDÉRIC.

Ah! de grâce...

BEAUVOISIS.

Il fallait le tenir à sa place.

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Il suffit! de ces lieux qu'il s'éloigne à l'instant.

MATHILDE.

Que dites-vous, ô ciel!

MADEMOISELLE D'HARVILLE, regardant sa nièce et Philippe.

J'espère maintenant
Que personne, chez moi, n'osera le defendre.
(Mathilde baisse les yeux).

FRÉDÉRIC.

Ah! Madame, daignez m'entendre.

ENSEMBLE.

MADEMOISELLE D'HARVILLE et BEAUVOISIS.

Dieu! qu'ai-je lu! etc.

PHILIPPE et MATHILDE.

Qu'ai-je entendu! etc.

FRÉDÉRIC, à part.

Qu'ai-je entendu! etc.

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Qu'il sorte de mon hôtel. (A Beauvoisis.) Tenez, vicomte, voici la clef de mon secrétaire; allez, faites un bon sur mon banquier d'une année de pension.

FRÉDÉRIC.

Et je pourrais encore accepter vos bienfaits!

PHILIPPE, bas à Frédéric.

Taisez-vous.

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Rentrez, Mathilde, dans votre appartement; et vous, Philippe, suivez-moi. (Philippe veut lui parler.) Et pas un mot.

(Beauvoisis sort le premier; mademoiselle d'Harville, avant de sortir, ordonne du geste à Mathilde de rentrer chez elle; Frédéric et Philippe implorent mademoiselle d'Harville, qui les regarde d'un air courroucé, et sort; Philippe la suit. Mathilde est seule à droite auprès de la porte de son appartement.)

SCÈNE XI.

MATHILDE, FRÉDÉRIC.

MATHILDE, prête à rentrer.

Ah! l'imprudent!

(Au moment où elle va rentrer, Frédéric passe à sa droite pour l'arrêter.)

FRÉDÉRIC.

Ah! Mademoiselle, un mot, de grâce.

MATHILDE, toujours près de la porte.

Impossible.

FRÉDÉRIC.

Au nom du ciel! daignez m'écouter.

MATHILDE, de même.

Je ne le puis plus maintenant, et ma tante... monsieur de Beauvoisis.

FRÉDÉRIC, regardant par la porte du fond, et revenant à la gauche de Mathilde.

Peu m'importe leur colère; c'est la vôtre que je redoute: et quand un mot pourrait me justifier...

MATHILDE.

Vous justifier! ah! je le voudrais.

FRÉDÉRIC.

Ce secret eût dû mourir avec moi, je le sais; et quand je l'ai trahi, c'est que j'étais décidé à vous fuir à jamais, à m'ôter la vie.

MATHIDE.

Que dit-il?

FRÉDÉRIC.

Seul parti qui me reste maintenant.

MATHILDE, s'approchant vivement

O ciel! monsieur Frédéric. (Se reprenant sur un ton plus timide.) Je n'ai le droit de rien exiger de vous; mais si vous m'avez offensée, si vous tenez à votre pardon, renoncez à de telles idées, conservez-vous pour vos amis.

FRÉDÉRIC.

Des amis ! je n'en ai plus.

MATHILDE.

Ah ! plus que vous ne croyez.

FRÉDÉRIC, se jetant à ses pieds.

Qu'entends-je ! ah ! Mathilde !

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS ; BEAUVOISIS, entrant par le fond, une traite à la main.

BEAUVOISIS, les apercevant.

Qu'est-ce que c'est que ça ?

MATHILDE, poussant un cri.

Ah !

(Elle se sauve dans son appartement.)

BEAUVOISIS, riant.

Admirable ! et voilà qui est du dernier pathétique. Heureusement que la scène n'avait pas d'autre témoin que moi.

FRÉDÉRIC.

Monsieur...

BEAUVOISIS.

Il suffit; je veux bien ne pas en parler à ma tante, qui, sans doute, vous retirerait ses derniers bienfaits. (Lui présentant une lettre de change.) Les voici ; prenez et partez. Prenez, vous dis-je.

FRÉDÉRIC.

Jamais ; la main qui me les offre suffirait pour me les faire refuser.

BEAUVOISIS.

Qu'est-ce à dire ?

FRÉDÉRIC.

Que je dois respect à ma bienfaitrice ; mais à vous, Monsieur, je ne vous dois rien, et je vous demanderai de quel droit vous vous êtes permis...

BEAUVOISIS, riant.

De vous surprendre aux pieds de ma cousine ?

FRÉDÉRIC.

Non, Monsieur, mais de vous emparer d'une lettre qui n'était pas pour vous ; c'est une action... une action indigne d'un galant homme. Je ne sais pas si je me fais entendre.

BEAUVOISIS.

Ah ! permettez, ce n'est pas bien, monsieur Frédéric : parce que vous êtes sans importance, sans état dans le monde, vous abusez de vos avantages pour m'insulter. Ce n'est pas généreux.

AIR de *Lantara*.

Je ne saurais, en conscience,
Accepter un pareil rival.

FRÉDÉRIC.

Oui, votre nom, votre naissance
Rendraient le combat inégal.

BEAUVOISIS.

Ah! vous me comprenez fort mal.
Parler ici de rang et de distance
N'est plus de mode, et n'est pas mon dessein ;
Car maintenant, avec ou sans naissance,
Tous sont égaux les armes à la main.

Je voulais seulement vous parler de votre position dans cette maison.

FRÉDÉRIC.

Je n'y suis plus, on m'en bannit.

BEAUVOISIS.

Vous devez du moins vous la rappeler.

FRÉDÉRIC.

Vous me l'avez fait oublier. J'ai reçu les bienfaits de la tante, et les outrages du neveu ; nous sommes quittes, et si vous n'êtes point un lâche...

BEAUVOISIS, étonné.

Monsieur...

AIR : *Le regret, la douleur* (de LÉOCADIE).

ENSEMBLE.

BEAUVOISIS.

C'en est trop, mon honneur
Doit punir cet outrage :
Le dépit, la fureur,
S'emparent de mon cœur.
Il vous faut, je le gage,
Donner une leçon ;
Et d'un pareil outrage
Je veux avoir raison.

FRÉDÉRIC.

Je l'ai dit, mon honneur
Punira cet outrage.
Le dépit, la fureur,
S'emparent de mon cœur.
Vous avez, je le gage,
Besoin d'une leçon ;
Et d'un pareil outrage
Je veux avoir raison.

BEAUVOISIS.

Votre attente, Monsieur, ne sera point trompée.
Votre arme ?

FRÉDÉRIC.

C'est égal.

BEAUVOISIS.

L'épée?

FRÉDÉRIC.

Oui, soit, l'épée.

BEAUVOISIS.

Votre témoin ?

FRÉDÉRIC.

Je n'en ai pas besoin.

BEAUVOISIS.

Le lieu?

FRÉDÉRIC.

Le Bois.

BEAUVOISIS.

Et l'heure?

FRÉDÉRIC.

Sur-le-champ.

BEAUVOISIS.

Soit, j'y consens.

FRÉDÉRIC.

Je vous suis à l'instant.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

BEAUVOISIS.

C'est assez, mon honneur
Doit punir cet outrage, etc.

FRÉDÉRIC.

C'est assez, mon honneur
Punira cet outrage, etc.

(Beauvoisis sort.)

SCÈNE XIII.

FRÉDÉRIC, seul.

C'est bien; il est adroit, je ne le suis pas; ce sera plus tôt fini, je serai délivré d'une existence qui m'est à charge. Et puisque je ne puis plus voir Mathilde, puisque, aujourd'hui même, il faut quitter ces lieux...

SCÈNE XIV.

FRÉDÉRIC, PHILIPPE.

PHILIPPE, qui est entré avant les derniers mots.

Les quitter! pas encore.

FRÉDÉRIC.

Que dis-tu?

PHILIPPE.

Je viens de parler pour vous.

FRÉDÉRIC.

On te l'avait défendu.

PHILIPPE.

Écoutez-moi; vous avez eu de grands torts: le premier, d'aimer mademoiselle Mathilde; le second, de lui écrire; et le troisième, surtout, de ne pas m'en avoir parlé.

FRÉDÉRIC.

A toi?

PHILIPPE.

Oui, sans doute; c'est une idée comme une autre, et si elle m'était venue plus tôt, on aurait agi en conséquence.

FRÉDÉRIC.

Y penses-tu?

PHILIPPE.

Si j'y pense! apprenez que depuis vingt-cinq ans je n'ai point passé un jour sans penser à votre avancement, à votre avenir; et vous n'aurez jamais autant d'ambition que j'en ai pour vous.

FRÉDÉRIC.

Mon cher Philippe!

PHILIPPE.

Mais pour arriver, il faut se laisser conduire et me laisser faire. Vous restez, vous ne partez plus.

FRÉDÉRIC.

Il serait possible! et comment as-tu pu l'obtenir?

PHILIPPE.

A deux conditions dont j'ai répondu.

FRÉDÉRIC, vivement.

Et que je ratifie d'avance.

PHILIPPE.

D'abord, que vous éviterez mademoiselle Mathilde, et que vous ne lui répéterez jamais un seul mot de ce que vous lui avez écrit.

FRÉDÉRIC.

Ah! mon Dieu! c'est déjà fait.

PHILIPPE, sévèrement.

Qu'est-ce que c'est?

FRÉDÉRIC.

Rien; et la seconde condition?

PHILIPPE.

C'est de ménager M. de Beauvoisis, de vous mettre bien avec lui; et pour commencer, comme il a droit d'être offensé de la lettre de ce matin, mademoiselle d'Harville exige qu'à ce sujet vous fassiez quelques excuses à son neveu.

FRÉDÉRIC.

Des excuses! à mon rival! à l'auteur de ma disgrâce! à un homme qui a passé sa vie à m'abreuver d'outrages! des excuses! je vais me battre avec lui.

PHILIPPE.

Vous battre!

FRÉDÉRIC.

AIR d'*Aristippe*.

Oui, dût ma mort être certaine,
Je n'écoute que mon courroux.
J'ai sa parole, il a la mienne,
Et nous avons pris rendez-vous.

PHILIPPE.

Quoi! vous avez pris rendez-vous?

FRÉDÉRIC.

Le premier il faut qu'il m'y trouve.
(Le regardant.)
Mais tu trembles! est-ce d'effroi?

PHILIPPE, ému.

Oui, c'est possible, car j'éprouve
Ce que jamais je n'éprouvai pour moi.

(Avec plus d'émotion.) Vous battre! vous qui savez à peine tenir une épée?

FRÉDÉRIC.

N'importe.

PHILIPPE.

Et lui, qui ne se bat jamais qu'à coup sûr!

FRÉDÉRIC.

Ça m'est égal.

PHILIPPE.

C'est courir à un péril certain.

FRÉDÉRIC.

Eh bien! que mon sort s'accomplisse! qu'ai-je à faire ici-bas? Jeté seul sur la terre, m'ignorant moi-même, et rougissant peut-être de me connaître... sans parents, sans famille...

PHILIPPE.

Et moi, je ne suis donc rien pour vous?

FRÉDÉRIC, vivement, et lui prenant la main.

Si, si, je me trompe; toi, toi seul, Philippe,

tu m'aimais, je le sais; en ce moment même tu es ému, tes yeux sont mouillés de pleurs.

PHILIPPE, très-ému.

Eh bien! au nom de ce long attachement, par ces larmes que vos dangers m'arrachent, renoncez à ce funeste dessein.

FRÉDÉRIC.

Y renoncer!

PHILIPPE, avec âme.

Frédéric, mon ami! mon enfant! je vous en supplie, je vous le demande à genoux, non pour mademoiselle d'Harville, dont vous voulez si mal reconnaître les bienfaits, non pour Mathilde, que vous allez rendre mille fois plus malheureuse, mais pour moi, pour votre vieux Philippe, qui vous a vu naître, qui vous a porté dans ses bras; oubliez les propos d'un étourdi, d'un fou.

FRÉDÉRIC.

Les oublier! non, jamais.

PHILIPPE.

Quel était le sujet de la dispute?

FRÉDÉRIC, avec force.

Je n'en sais rien, mais il faut que je me venge.

PHILIPPE.

Que vous a-t-il dit?

FRÉDÉRIC, hors de lui.

Je n'en sais rien, mais il faut que je me venge, de lui, de son amour, de son mariage avec Mathilde. L'heure approche; vite, Philippe, mon épée.

PHILIPPE, froidement.

Non, Monsieur.

FRÉDÉRIC.

Comment!

PHILIPPE.

Vous n'irez pas.

FRÉDÉRIC.

Qu'oses-tu dire?

PHILIPPE.

Que, puisque vous êtes sourd à mes prières, à la voix de l'amitié, puisque vous oubliez tous vos devoirs, je remplirai les miens; vous ne sortirez pas.

FRÉDÉRIC.

Et qui pourrait m'en empêcher?

PHILIPPE.

Moi, qui vous consigne.

FRÉDÉRIC.

C'est ce que nous allons voir. (Il va prendre sur la table ses gants, son chapeau et sa cravache, qu'il a déposés à sa première entrée; pendant ce mouvement, Philippe est allé fermer la porte du fond, dont il a retiré la clef.)

FRÉDÉRIC se retourne et l'aperçoit.

Comment! tu oserais?...

PHILIPPE.

Vous sauver malgré vous; oui, Monsieur, je vous ai dit que vous ne sortiriez pas, et vous ne sortirez pas.

FRÉDÉRIC.

Quelle audace! (D'une voix émue.) Philippe, rendez-moi cette clef.

PHILIPPE.

Non, Monsieur.

FRÉDÉRIC, s'emportant.

Crains ma fureur.

PHILIPPE, d'un ton impérieux.

Je ne crains rien, et je vous défends...

FRÉDÉRIC, hors de lui.

Me défendre! c'en est trop, et une telle insolence...

PHILIPPE, voulant le retenir.

Arrêtez!

FRÉDÉRIC, levant sa cravache.

Sera châtiée par moi.

PHILIPPE.

Malheureux! frappe donc ton père!

FRÉDÉRIC.

Mon père!... (Il laisse tomber sa cravache.)

PHILIPPE.

AIR : *Époux imprudent! fils rebelle!*

Oui, je le suis, oui, j'en atteste
Cet amour que j'avais pour toi;
Oui, voilà ce secret funeste
Qui devait mourir avec moi;
Ce secret dont je fus victime,
Je l'avais gardé jusqu'ici
Pour ton bonheur, et j' l'ai trahi,
Ingrat, pour t'épargner un crime,
Afin de t'épargner un crime.

FRÉDÉRIC.

Je n'ose lever les yeux.

PHILIPPE.

Tu rougis sans doute de devoir le jour à un valet.

FRÉDÉRIC.

Jamais, jamais; ne le pensez pas.

PHILIPPE.

Je n'ai qu'un mot à te dire : ce valet était soldat quand tu es venu au monde; plein d'ardeur et de courage, une carrière brillante s'ouvrait devant moi, car alors on se faisait tuer, ou on devenait général. Eh bien! gloire, avenir, fortune, jusqu'à l'espoir de mourir sur un champ de bataille, j'ai tout sacrifié; pour rester près de mon fils, pour veiller sur sa jeunesse, je n'ai pas craint de m'exposer aux dédains, de m'abaisser à l'emploi le plus vil, de devenir ton serviteur. (Mouvement de Frédéric.) Je n'en ai pas rougi, moi; je me disais : « Il m'aimera, n'importe comment; et cela me suffit. »

FRÉDÉRIC.

Ah! comment payer tant de bienfaits? comment

expier mes torts? (Il se jette dans ses bras.) Mon père! (Avec amour.) Ah! que ce nom fait de bien! qu'il est doux à prononcer! j'ai un ami, une famille; je ne suis plus seul. (Il embrasse de nouveau Philippe, qui le presse tendrement dans ses bras.)

PHILIPPE, essuyant les yeux.

Cher enfant, calme-toi.

FRÉDÉRIC.

Mais, de grâce, daignez m'expliquer...

PHILIPPE.

Pas un mot de plus sur ce mystère; une promesse sacrée, un serment: que personne ne puisse soupçonner que je l'ai trahi! Mais maintenant refuseras-tu encore de m'obéir?

FRÉDÉRIC, vivement.

Non, non, je suis prêt, parlez.

PHILIPPE.

Air de *Turenne*.

Puisqu'à mes vœux tu consens à te rendre,
A l'instant mêm' rentre chez toi.

FRÉDÉRIC.

Y pensez-vous? il va m'attendre.

PHILIPPE.

N'as-tu pas confiance en moi?

FRÉDÉRIC.

Oh! oui, sans doute, oui, je vous croi:
Mais vous devez comprendre mieux qu'un autre
Qu'en ce moment, avec bien plus d'ardeur,
Je dois tenir à venger mon honneur,
Puisqu'à présent il est le vôtre.

PHILIPPE.

Cela me regarde; un soldat sait aussi bien que toi ce que l'honneur demande.

FRÉDÉRIC, à part.

Grand Dieu! et cette porte est la seule... impossible de m'échapper. (Haut.) De grâce...

PHILIPPE.

Rentre, te dis-je, Frédéric, je t'en prie.

FRÉDÉRIC, hésitant.

Mon père!

PHILIPPE, avec dignité.

Je vous l'ordonne.

FRÉDÉRIC, accablé.

J'obéis. (Il s'incline avec respect, et rentre dans sa chambre. Philippe le suit des yeux.)

SCÈNE XV.

PHILIPPE, seul. Il va remettre la clef à la porte.

Oui, je devine tout ce qu'il doit souffrir, et je l'en aime davantage! mais on ne me privera pas du seul bien qui me reste, et je dois avant tout... Voici Mademoiselle.

SCÈNE XVI.

PHILIPPE, MADEMOISELLE D'HARVILLE.

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Eh bien, Philippe, l'avez-vous vu? lui avez-vous signifié mes ordres?

PHILIPPE, montrant la porte à gauche.

Parlez bas, Madame, il est là.

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Là! (Regardant Philippe.) Que s'est-il donc passé? Vos traits sont bouleversés.

PHILIPPE.

Je suis arrivé à temps, il allait se battre.

MADEMOISELLE D'HARVILLE, effrayée.

Se battre!

PHILIPPE.

Avec votre neveu.

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

O ciel! il fallait le lui défendre.

PHILIPPE.

C'est ce que j'ai fait, je l'ai consigné dans sa chambre, et jusqu'à nouvel ordre il n'y a rien à craindre; mais en me servant de mon autorité, il a bien fallu lui prouver que j'en avais le droit, il sait que je suis son père.

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Grand Dieu!

PHILIPPE.

Rassurez-vous, il n'en sait pas davantage: le reste du secret ne m'appartenait pas, je l'ai respecté. Mais il ne faut pas s'abuser, Madame; les demi-mesures ne mèneraient à rien, ces jeunes gens se sont défiés, et plus tard...

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Malgré votre défense?

PHILIPPE.

A leur âge, quand on a de l'honneur, la défense de se battre n'en donne que plus d'envie. Je sais ce que j'éprouvais, ce que j'éprouve encore à l'idée d'un affront; il n'y a qu'un moyen d'empêcher ce malheur, et vous seule pouvez l'empêcher.

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Moi, Philippe?

PHILIPPE.

En faisant disparaître entre eux tout motif de querelle.

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Et comment?

PHILIPPE.

Frédéric aime votre nièce.

MADEMOISELLE D'HARVILLE, avec impatience.

Je le sais.

PHILIPPE.

Monsieur de Beauvoisis n'aime que sa dot; il lui sera facile d'y renoncer, et d'abjurer tout projet de vengeance, si vous le lui ordonnez.

Quant à Frédéric, je réponds de lui, s'il obtient la main de Mathilde.

MADEMOISELLE D'HARVILLE, vivement.

La main de Mathilde! qu'osez-vous dire?

PHILIPPE, froidement.

Il le faut, Madame.

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Vous avez pu croire que je consentirais à une pareille union?

PHILIPPE.

Il le faut, vous dis-je.

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Vous n'y pensez pas, Philippe; m'abaisser à ce point! donner des armes contre moi!

PHILIPPE.

Eh! qu'importe? il y va de la vie.

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Je trouverai un autre moyen de sauver votre fils; mais je ne puis accorder ma nièce à un jeune homme obscur.

PHILIPPE.

Je vous le demande comme une grâce.

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Non, vous dis-je. (Avec hauteur.) Finissons, Philippe; c'est oublier étrangement ce que vous me devez, et qui vous êtes.

PHILIPPE, avec une indignation concentrée.

Qui je suis! c'est vous qui l'oubliez; mais je vous le rappellerai.

MADEMOISELLE D'HARVILLE, inquiète.

Philippe!

PHILIPPE, lui prenant la main.

Écoutez-moi. Lorsqu'un arrêt de proscription frappait et vous et votre famille; lorsque seule, séparée d'une mère chérie, vous alliez payer de votre tête l'éclat de votre nom, où vîntes-vous chercher un refuge? sous la tente d'un soldat, sous la mienne, car alors ce n'était que là que l'on trouvait la pitié! et des milliers de cœurs généreux battaient sous le modeste uniforme. Je vous reçus, je vous cachai, au risque de ma vie.

AIR : *Je n'ai point vu ces bosquets de lauriers.*

Pour vous sauver en ce moment d'horreur,
Sur mes dangers je devins insensible,
Et ces dangers même avaient pour mon cœur
Je ne sais quoi de doux et de terrible.
Alors, vous le rappelez-vous?
Il n'était plus de rang ni de distance;
Le trépas nous menaçait tous;
Et quand la mort est si proche de nous,
Déjà l'égalité commence.

MADEMOISELLE D'HARVILLE, se cachant la figure.

Philippe!

PHILIPPE, continuant.

Oui, j'étais jeune, j'étais brave; mais je n'étais rien... qu'un soldat... vous l'avez oublié un moment; et de ce jour votre sauveur est devenu votre esclave.

MADEMOISELLE D'HARVILLE, effrayée, et montrant la porte de Frédéric.

Plus bas, de grâce.

PHILIPPE.

Alors, ému de vos regrets, de votre désespoir, je me soumis à tout; plus tard, pour rendre le calme à votre conscience, vous vouliez un mariage, j'y ai souscrit. Pour le monde, pour votre orgueil, vous avez exigé qu'il fût secret, j'y ai consenti. Et votre époux ignoré, confondu dans la foule de vos gens, n'a jamais laissé échapper une plainte, un murmure. (Avec une émotion profonde.) Savez-vous cependant ce que je vous sacrifiais? je ne vous l'ai jamais dit, Madame; mais, au fond de mon village, près de mon vieux père, une jeune fille, douce, modeste, attendait le retour du pauvre soldat! elle avait reçu mes serments; elle m'aimait, elle était fière de moi, celle-là, et mon bonheur eût été son ouvrage. Eh bien! je lui écrivis que je l'avais oubliée, que je ne l'aimais plus, qu'elle ne me reverrait jamais! Bien plus, pour rester près de mon fils, je me résignai à le voir orphelin, élevé par pitié dans la maison de sa mère, qui, pour cacher sa faute, le prive de ses droits; je me condamnai à ne jamais le serrer dans mes bras, à ne l'aimer qu'en secret, à la dérobée; et pour prix de tant de courage, je ne vous demande qu'une chose, qu'une seule, le bonheur de votre enfant, et vous me le refusez!

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Je le fais à regret; mais je le dois, et je suis surprise d'un pareil éclat; après vingt-cinq ans de silence, je ne m'attendais pas que vous, Philippe, vous auriez une prétention qui peut m'enlever en un jour ce que j'ai de plus cher au monde, l'estime et la considération de tous ceux qui m'environnent. Le mariage de Mathilde et de Frédéric me les ferait perdre sans retour; car il m'accuserait d'oubli de mon rang, de ma naissance; il trahirait une faiblesse dont on chercherait la cause, et que la malignité aurait bientôt expliquée; et si cette faute que je déplore depuis si longtemps, si ce fatal secret étaient connus, oh! dieux! je frémis d'y penser, je n'y survivrais pas, Philippe! Ainsi brisons là, je vous prie, ne m'en parlez plus, ce mariage est impossible, et ne se fera jamais.

PHILIPPE.

Jamais?

MADEMOISELLE D'HARVILLE, voulant sortir.

Laissez-moi.

PHILIPPE, le ramenant avec force.

Non, Madame, je ne vous quitte pas; j'ai pu me sacrifier à votre repos, à votre vanité; mais en échange de tant de supplices, de tant d'humi-

liations, il me faut le bonheur de mon fils, il me le faut ; je le veux, et je l'obtiendrai par tous les moyens, même ceux que vous redoutez.

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Qu'entends-je ! et votre devoir, vos serments !

PHILIPPE.

Vous qui parlez, tenez-vous les vôtres ?

MADEMOISELLE D'HARVILLE, apercevant Joseph.

On vient ; silence, je vous en conjure. (Philippe reprend sur-le-champ une contenance respectueuse. Mademoiselle d'Harville s'éloigne et descend vers la gauche du théâtre.)

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENTS, JOSEPH.

JOSEPH.

Monsieur Philippe...

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Qu'est-ce qu'il y a, Joseph ?

JOSEPH.

Pardon, Mademoiselle ; c'est monsieur Philippe que je cherchais.

PHILIPPE.

Moi !

JOSEPH.

Pour vous remettre ce papier que le concierge vient de monter ; si j'avais su que mademoiselle était ici, je ne me serais pas permis...

PHILIPPE, recevant la lettre et la regardant.

Eh mais ! il n'y a pas d'adresse.

JOSEPH.

Oh ! c'est égal, c'est bien pour vous ; c'est un commissionnaire qui l'a apporté, il y a un quart d'heure, en disant de vous le remettre sur-le-champ.

PHILIPPE, étonné.

C'est singulier.

MADEMOISELLE D'HARVILLE, faisant signe à Joseph de sortir.

Il suffit. Allez, Joseph. (Joseph sort.)

SCÈNE XVIII.

PHILIPPE, MADEMOISELLE D'HARVILLE.

PHILIPPE, ouvrant le billet.

Je ne sais pourquoi ce message me trouble, et je ne puis deviner... (Il jette les yeux sur les premières lignes et pousse un cri.) Ah !

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Qu'est-ce donc ?

PHILIPPE.

Frédéric ! il serait vrai ! (Il laisse échapper la lettre, et se précipite dans la chambre de Frédéric.)

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Frédéric ! que dit-il ? et quel nouveau malheur ?... (Elle ramasse la lettre et lit rapidement.) « Mon » ami, mon père, pardon, si je vous désobéis ; » mais à présent, moins que jamais, je ne puis » vivre avec opprobre. Fils d'un soldat, personne » n'aura le droit de m'appeler un lâche ; l'heure » a sonné, adieu ; dans un instant, je serai vengé, » ou je n'existerai plus. » (Allant vers Philippe.) Est-il possible ! Frédéric !

PHILIPPE, revenant pâle et les traits décomposés.

C'en est fait, la fenêtre qui donne sur la cour était ouverte, il s'est échappé.

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

O ciel !

PHILIPPE.

Il est parti, et peut-être, en ce moment... (Avec des sanglots.) Mon fils ! mon fils !

MADEMOISELLE D'HARVILLE, le soutenant.

Philippe !

PHILIPPE, tombant dans un fauteuil.

Je ne le verrai plus, il le tuera.

MADEMOISELLE D'HARVILLE, agitée.

Non, non ; il est encore temps de les arrêter, il faut courir.

PHILIPPE.

Et de quel côté ? où sont-ils maintenant ?

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Je ne sais, mais n'importe, il faut les retrouver. Ah ! (Courant à la porte du fond, qu'elle ouvre avec précipitation, et appelant.) Marcel ! Joseph ! Baptiste ! (Elle court prendre la sonnette sur la table et sonne en continuant d'appeler.) Marcel ! Joseph ! venez tous, venez vite.

SCÈNE XIX.

LES PRÉCÉDENTS ; JOSEPH, PLUSIEURS DOMESTIQUES dans le fond ; ensuite MATHILDE.

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Mon neveu, où est-il ?

JOSEPH.

Monsieur le vicomte ? il a quitté l'hôtel depuis longtemps.

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Et Frédéric, l'avez-vous vu sortir ?

JOSEPH.

Oui, Mademoiselle, j'étais à la porte ; il est monté dans un cabriolet de place.

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Quel chemin a-t-il pris ?

JOSEPH.

Je ne sais, je n'ai pas fait attention.

MATHILDE, entrant.

Qu'est-ce donc, ma tante ? qu'y a-t-il ?

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Rien, chère amie; c'est monsieur de Beauvoisis à qui je voudrais parler sur-le-champ. (*Aux domestiques.*) Que tous mes gens montent à cheval, qu'ils courent chez mon neveu, chez ses amis; qu'on le trouve, quelque part qu'il soit; qu'on lui dise que je l'attends; que je veux le voir, tout de suite, à l'instant; allez, et songez à l'amener avec vous. (*Les domestiques sortent.*)

MATHILDE.

Eh! mon Dieu, ma tante! je ne vous ai jamais vue dans une inquiétude pareille pour monsieur de Beauvoisis; c'est donc bien important?

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Oui, laissez-moi, je vous en prie, je le veux; ne puis-je être seule?

MATHILDE.

Je m'en vais, ma tante, je m'en vais. Ah! mon Dieu! qu'est-ce qu'il y a donc? (*Elle sort par le fond.*)

SCÈNE XX.

MADEMOISELLE D'HARVILLE, PHILIPPE.

MADEMOISELLE D'HARVILLE, *allant à Philippe qui est resté assis et accablé par la douleur.*

Philippe, mon ami, revenez à vous, il nous sera rendu.

PHILIPPE.

Non, il n'a que du courage; et son adversaire... ah! mon pressentiment ne me trompe pas, je ne le verrai plus!

MADEMOISELLE D'HARVILLE, *en larmes.*

Frédéric! notre fils!

PHILIPPE, *la regardant, et lentement.*

Voilà la première fois que ce mot vous échappe; votre fils! ah! vous pleurez maintenant! il est trop tard! vous pleurez...

MADEMOISELLE D'HARVILLE, *dans le plus grand trouble.*

Eh bien! oui, dût ma honte éclater à tous les yeux, je l'aime de tout l'amour d'une mère! Que de fois mes bras se sont ouverts pour le presser sur mon sein, pour l'appeler mon fils! et se sont fermés de désespoir. Ah! Philippe! si tu avais pu lire dans mon cœur, si tu avais connu ses angoisses, ses combats, tu m'aurais pardonné; ma seule consolation était de m'occuper de lui, de préparer son avenir, de lui former une fortune.

PHILIPPE, *avec amertume.*

Une fortune, de l'argent; oui, vous croyez, vous autres, que ça tient lieu de tout. (*Il se lève.*) C'est une mère qu'il fallait lui donner.

MADEMOISELLE D'HARVILLE, *d'un ton suppliant.*

Épargnez-moi.

PHILIPPE.

Vous l'aimiez! il n'en a rien su.

MADEMOISELLE D'HARVILLE, *suppliant.*

Philippe!

PHILIPPE.

Il mourra! sans avoir reçu un embrassement de sa mère.

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Philippe!

PHILIPPE, *avec force.*

C'est votre orgueil, c'est vous qui l'avez tué.

MADEMOISELLE D'HARVILLE, *se cachant la figure.*

Ah! Dieu! non, non, il ne mourra pas, le ciel aura pitié de nous. Mathilde, ma fortune, ma vie; je donne tout, si l'on me rend mon Frédéric, si l'on me rend mon fils.

PHILIPPE.

Il est bien temps. (*Après un moment de silence.*) Écoutez.

MADEMOISELLE D'HARVILLE, *regardant Philippe, qui prête l'oreille du côté de la rue.*

Eh bien! qu'avez-vous?

PHILIPPE.

Chut! écoutez, c'est le bruit d'une voiture.

MADEMOISELLE D'HARVILLE, *avec anxiété.*

Elle s'arrête à ma porte. (*Ils se regardent en silence, et se donnent la main pour se soutenir. Mademoiselle d'Harville, tremblante, à Philippe.*) Eh bien! pourquoi trembler? c'est lui, c'est Frédéric.

PHILIPPE, *d'une voix éteinte.*

Que l'on ramène expirant, peut-être.

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

C'est trop souffrir, je veux savoir à l'instant...

(*Elle s'élance vers la porte et rencontre Mathilde.*)

SCÈNE XXI.

MADEMOISELLE D'HARVILLE, MATHILDE, PHILIPPE.

MATHILDE, *entrant vivement, et avec joie.*

Ma tante, ma tante; rassurez-vous; le voici.

PHILIPPE et MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Qui donc?

MATHILDE, *avec joie.*

Votre neveu, monsieur de Beauvoisis.

MADEMOISELLE D'HARVILLE, *tombant dans un fauteuil.*

Ah! je succombe.

MATHILDE.

Comment! vous ne demandiez que lui, et quand il arrive... Ah! mon Dieu! venez à son secours, monsieur Philippe. (*Le regardant.*) Ah! vous me faites peur.

PHILIPPE.

Il vient, dites-vous; tant mieux, il me tuera aussi, ou j'aurai sa vie.

(*Il remonte la scène, Mathilde cherche à l'arrêter.*)

MATHILDE,

Philippe!

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Arrêtez.

(Beauvoisis paraît à la porte du fond.)

TOUS.

C'est lui!

SCÈNE XXII.

LES PRÉCÉDENTS, BEAUVOISIS.

PHILIPPE, accablé.

Il est seul! plus de doute.

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Je me meurs,

BEAUVOISIS, gaiement.

Eh bien! qu'est-ce qu'il y a? vous voilà tous pâles et consternés. (S'approchant de mademoiselle d'Harville.) Vous saviez donc?

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Nous savions tout.

BEAUVOISIS.

Et vous aviez peur pour moi? quelle bonté! calmez-vous, ma chère tante, me voilà.

PHILIPPE, allant à lui, avec douleur.

Et Frédéric?

MATHILDE, avec effroi.

Frédéric?

PHILIPPE, avec rage.

Sortons.

BEAUVOISIS, étonné.

Hein! qu'est-ce qu'il a?

PHILIPPE, de même.

Suivez-moi.

BEAUVOISIS.

Pour aller à son secours? c'est inutile, sa blessure n'est presque rien.

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Que dites-vous?

MATHILDE.

Sa blessure?

PHILIPPE, avec joie.

Il n'est que blessé?

BEAUVOISIS.

Très-légèrement, contre mon habitude.

TOUS.

Est-il possible!

PHILIPPE, prêt à l'embrasser.

Ah! Monsieur, ne me trompez-vous pas?

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Vous ne l'avez pas tué?

BEAUVOISIS.

Moi! par exemple! s'il avait été de ma force, il y avait mille à parier contre un que cela lui serait arrivé; mais comme c'est un maladroit qui n'y entend rien, c'est lui, au contraire, qui a failli me...

PHILIPPE.

Comment?

BEAUVOISIS.

Je l'avais d'abord blessé à la main... une égratignure, une misère... et je m'arrêtai, en lui disant: « C'est bien, Monsieur, en voilà assez. — Assez! » s'est-il écrié en reprenant son épée; non pas, » s'il vous plaît: il faut que l'un de nous reste sur » la place, défendez-vous! » Et il se précipite sur moi, comme un furieux, sans grâce, sans méthode, ce qui est insoutenable pour quelqu'un qui se bat par principes; et au moment où je lui crie en riant de mieux tenir son épée, il me fait sauter la mienne.

PHILIPPE.

Il vous a désarmé!

BEAUVOISIS.

Contre toutes les règles.

AIR de *la Sentinelle.*

Mais j'en conviens, lors, en homme d'honneur
Il s'est conduit; et s'il n'est pas habile,
Ses procédés égalent sa valeur.

MADEMOISELLE D'HARVILLE, à part.

Je reconnais là le sang des d'Harville.

BEAUVOISIS.

« Oui, je voulais qu'un de nous succombât,
» M'a-t-il dit: mais, quelles que soient nos haines,
» Tout finit avec le combat. »

PHILIPPE, à part.

J' me reconnais. Du vieux soldat
Le sang coule aussi dans ses veines.

SCÈNE XXIII.

LES PRÉCÉDENTS; FRÉDÉRIC, le poignet entouré d'un mouchoir noir.

TOUS, courant au-devant de lui.

Frédéric!

FRÉDÉRIC, se jetant dans les bras de Philippe.

Mon ami, mon p...

PHILIPPE, l'interrompant.

C'est bien; c'est bien. (A part, le regardant avec orgueil.) Mon fils! c'est là mon fils.

FRÉDÉRIC.

Vous me pardonnez.

MATHILDE, qui s'est approchée.

Non pas moi, Monsieur, nous avoir fait une telle frayeur!

FRÉDÉRIC.

Mathilde!

MADEMOISELLE D'HARVILLE, à part, et seule à l'autre bout du théâtre.

Et moi, il ne me dit rien, il ne croit pas me devoir de consolations! (Haut, et passant entre Beauvoisis et Mathilde.) Frédéric!

FRÉDÉRIC, *avec respect.*

Ah! pardon! Madame! ce n'est qu'en tremblant que j'ose reparaître devant vous.

MADEMOISELLE D'HARVILLE, *d'une voix émue.*

Pourquoi donc? croyez-vous que je n'aie pas partagé les inquiétudes que vous donniez tous deux? N'y allait-il pas de ce que j'ai de plus cher au monde?

(*Elle regarde Philippe.*)

BEAUVOISIS, *s'inclinant.*

Vous êtes bien bonne, ma tante. Il est sûr qu'il a rendu là un grand service à la famille.

MADEMOISELLE D'HARVILLE, *saisissant son idée.*

Oui, aussi, nous devons le reconnaître d'une manière digne de nous. Mon neveu, nous avions parlé plusieurs fois de votre mariage avec Mathilde; mais j'ai cru découvrir le fond de sa pensée.

MATHILDE.

A moi, ma tante?

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Oui! j'ai cru voir que, comme sa mère, elle préférait un mariage d'inclination à un mariage de convenance; et pour acquitter les dettes de la famille, j'ai résolu, si elle y consentait, de la donner à celui à qui vous devez la vie.

FRÉDÉRIC et MATHILDE.

Il serait vrai! quel bonheur!

BEAUVOISIS, *à part.*

Par égard pour moi, une héritière de quatre-vingt mille livres de rentes! Décidément ma tante m'aime trop.

(*En ce moment Philippe passe auprès de mademoiselle d'Harville.*)

MADEMOISELLE D'HARVILLE, *à Philippe qui est venu auprès d'elle.*

Et de plus je ferai pour Frédéric ce que je dois faire. (*Bas.*) Mais après moi, Philippe.

PHILIPPE, *la regardant.*

Mais qu'avez-vous?

MADEMOISELLE D'HARVILLE, *bas.*

Que je voudrais l'embrasser!

PHILIPPE, *bas.*

Eh bien! qui vous en empêche?

MADEMOISELLE D'HARVILLE, *bas.*

Je n'ose pas.

PHILIPPE, *bas.*

Vous n'osez pas! vous devez être bien malheureuse! (*A Frédéric.*) Eh bien! mon... mon cher... monsieur Frédéric, vous voilà avec une belle fortune, une jolie femme; comment! vous ne remerciez pas celle à qui vous devez tout cela?

FRÉDÉRIC, *baisant les mains de mademoiselle d'Harville.*

Ah! ma vie entière ne suffira pas...

PHILIPPE, *le poussant.*

Eh non! morbleu, pas ainsi, dans ses bras, mademoiselle le permet.

(*Mademoiselle d'Harville l'embrasse avec la plus vive émotion.*)

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

Philippe, vous les suivrez.

PHILIPPE.

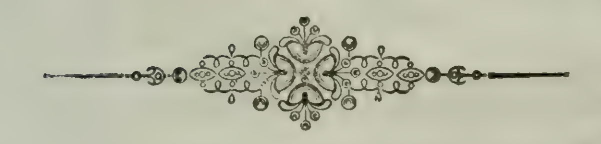
Oui, Mademoiselle, je ne les quitte plus.

MADEMOISELLE D'HARVILLE.

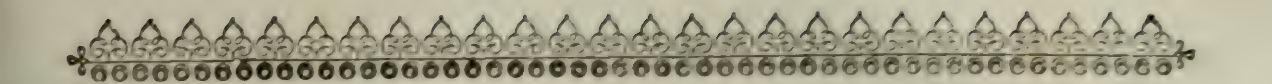
Et quant à votre fortune...

PHILIPPE, *avec âme.*

Moi! je n'ai plus besoin de rien, je suis heureux et plus riche que vous tous. (*Lui montrant son fils et Mathilde.*) Regardez.







UNE FAUTE,

DRAME EN DEUX ACTES, MÊLÉ DE COUPLETS,

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 17 août 1830.

Personnages.

ERNEST DE VILLEVALLIER.		GRINCHEUX, maître menuisier.
LÉONIE, sa femme.		JOSÉPHINE, sa femme, couturière.
MADAME DARMENTIÈRES, tante de Léonie.		PARENTS ET AMIS D'ERNEST.
BALTHASAR, ancien domestique.		

La scène se passe dans un château aux environs de Bordeaux.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un salon ouvert par le fond, et donnant sur les jardins. Portes latérales. Sur le devant du théâtre, à gauche de l'acteur, une table; à droite, un petit guéridon.

SCÈNE PREMIÈRE.

JOSÉPHINE, assise à droite, et tenant à la main son ouvrage, dont elle ne s'occupe pas; GRINCHEUX, à gauche, devant la table, et écrivant.

GRINCHEUX, relisant son mémoire.

« Mémoire des ouvrages faits par moi Grincheux, maître menuisier, dans le château de M. le comte de Villevallier. » Le plus beau château des environs de Bordeaux! Un immense manoir féodal, qui, de tous les côtés, tombait de noblesse, et qu'il a fallu remettre à neuf. (S'interrompant et appelant.) Joséphine!... ma femme!... madame Grincheux!...

JOSÉPHINE.

Qu'est-ce donc?

GRINCHEUX.

Qu'est-ce que tu fais là?

JOSÉPHINE.

Moi?... je travaille à la robe de madame.

GRINCHEUX.

Ce n'est pas vrai... tu étais encore à rêvasser... et je n'aime pas ça... est-ce que tu vas faire comme madame la comtesse, qui, depuis six mois, est toujours triste, souffrante et malade?... elle du moins, c'est une grande dame, qui a une belle maison, une belle fortune, un bon mari!... Elle peut être triste, elle a le temps... Mais une couturière comme toi, qui tourne à la mélancolie, c'est bête, vois-tu; parce que, pendant ce temps-là, l'ouvrage ne va pas.

JOSÉPHINE.

Vous êtes toujours à gronder.

GRINCHEUX, se levant, et allant à elle.

C'est qu'en vérité je ne te reconnais pas. Voilà quatre ans que nous sommes mariés, et autrefois tu étais vive, joyeuse, toujours de bonne humeur; et quand j'étais à ma menuiserie, et toi à ta couture...

AIR : *Tenez, moi, je suis un bon homme.*

Tu chantais toujours, Dieu sait comme!
Des r'frains qu'étaient bien amusants...
Et puis, pour embrasser ton homme,
Tu t'interrompais d' temps en temps.
Ça nous faisait fair' bon ménage,
Chansons par-ci, baisers par-là!
J' travaillais deux fois davantage,
Et les pratiqu's payaient tout ça.

Et puis autrefois... le dimanche, tu te faisais belle pour moi... nous sortions ensemble... mais à présent, les jours de fête... hier, par exemple, où as-tu dîné et passé la soirée?

JOSÉPHINE.

Chez madame Gravier, ma tante.

GRINCHEUX.

C'est singulier qu'elle ne m'ait pas invité!... Aussi, toute la journée, j'ai promené paternellement nos deux garçons dans les allées de Tourny, et au château Trompette... de sorte qu'en revenant, il a fallu les porter sur chaque bras... et le soir, pour me refaire, j'ai eu une dispute.

JOSÉPHINE.

Vous êtes si gentil !

GRINCHEUX.

Je ne suis pas mal... D'ailleurs, en m'épousant, tu me connaissais.

AIR : *De sommeiller encor, ma chère.*

Je ne t'ai point trompé, ma chère :
J'étais comm' ça quand tu m'as pris;
Pas beau, mais d'un bon caractère,
Et la beauté n'a pas grand prix :
Ses avantag's sont trop rapides ;
Mais la laideur, mais les bons sentiments,
Ce sont des qualités solides
Qui rest' et qui durent longtemps.

Ainsi ce n'est pas moi qui suis changé, c'est toi.

JOSÉPHINE.

Par exemple !

GRINCHEUX.

Oui... oui... depuis quelques mois à peu près.

JOSÉPHINE.

Si on peut dire des choses pareilles !... Apprenez, monsieur Grincheux...

GRINCHEUX.

Il n'y a pas besoin de se fâcher ni de rougir comme tu le fais... Tais-toi : car voilà le vieux Balthasar, mon cousin, l'intendant du château, qui de sa nature est toujours de mauvaise humeur.

SCÈNE II.

JOSÉPHINE, assise; BALTHASAR, GRINCHEUX.

BALTHASAR, entrant par le fond.

Si ce n'est pas un meurtre, une indignité !... Partout des papiers *perse !* des peintures nouvelles, des dorures, des colifichets ! Ce n'est plus notre ancien château... je ne m'y reconnais plus.

GRINCHEUX.

Je crois bien, cousin; nous en avons fait un boudoir de la Chaussée-d'Antin de Paris. Ce n'est pas un mal.

BALTHASAR.

Si vraiment !... Mon pauvre maître, après un an d'exil, se fait sans doute une fête de revoir le château de ses pères; et en y rentrant, il se croira encore dans un pays étranger... Quant à moi, qui suis né ici, qui y ai passé ma jeunesse...

AIR de *Lantara.*

Ce vieux château devait me plaire !
J'ai, par le temps, vu ses murs se noircir :
Chaque colonne, chaque pierre
Me rappelaient un chagrin, un plaisir;
A chaque pas c'était un souvenir.
Il d'vait rester tel que moi, ce me semble;
Car c'est cruel, et mon cœur en gémit,
Pour deux amis qui vieillissaient ensemble,
De voir qu'un d'eux seulement rajeunit.

Enfin n'y pensons plus... quand mon maître reviendra... s'il revient jamais !... (A Grincheux, qui s'est approché de lui, et qui lui présente un papier) Qu'est-ce que c'est ?

GRINCHEUX.

Mon mémoire, que vous examinerez, et que j'ai fait en conscience ; car c'est vous, cousin, qui m'avez fait avoir la pratique du château.

BALTHASAR, regardant le papier.

As-tu bien mis là tout ce que tu as fait ?

GRINCHEUX.

Oh ! oui... pour le moins.

BALTHASAR, lisant.

Que de frais inutiles !.... que de folles dépenses !... Enfin, ça ne me regarde pas... Monsieur l'a fait pour plaire à madame,

JOSÉPHINE.

C'est bien naturel !.... une jeune femme si bonne, si gracieuse, et surtout si jolie !... On la reconnaîtrait pour Espagnole, celle-là, rien qu'à ses beaux yeux noirs.

BALTHASAR.

Oui, la fille d'un ancien ambassadeur, dont à Paris il s'est avisé d'être amoureux... sa première inclination !... Il en perdait la tête... moi aussi... et il a bien fallu la lui donner pour femme... au lieu d'en choisir une... tout uniment en France... Mon Dieu ! elles ne sont pas pires là qu'ailleurs.

JOSÉPHINE.

C'est aimable.

BALTHASAR.

Est-ce que j'ai besoin d'être aimable, madame Grincheux ?... Est-ce que c'est mon habitude ?

JOSÉPHINE.

Non, certainement... mais si madame vous entendait...

BALTHASAR.

Qu'importe !... J'ai ici mon franc-parler... le comte de Villevallier, mon maître, que j'ai vu naître, que j'ai élevé, que j'ai porté dans mes bras, m'a dit : « Balthasar, tant que je vivrai, tu » resteras chez moi. » Et j'ai dit : « J'y compte... » Parce que mon maître... Vous ne savez pas ce que c'est que mon maître ?... c'est l'honneur même... c'est un cœur d'or... c'est le plus brave jeune homme... et si le ciel était juste, celui-là méritait d'épouser un ange.

JOSÉPHINE.

Il me semble qu'il n'est pas si mal tombé !.... Qu'est-ce que vous avez à reprocher à madame ?

BALTHASAR.

Moi !... est-ce que je lui reproche rien ?

JOSÉPHINE.

Dame !... vous avez un air...

GRINCHEUX.

C'est vrai, cousin... vous avez un air...

JOSÉPHINE, se levant et venant auprès de Balthasar.

Est-ce qu'elle n'est pas honorée et chérie dans le pays ? Est-ce qu'elle ne fait pas du bien à tout le monde ?... Est-ce qu'elle ne se conduit pas d'une manière exemplaire ?

BALTHASAR.

C'est possible... Je ne dis pas non.

JOSÉPHINE.

Et cependant, depuis un an que son mari l'a laissée seule ici, dans ce château, avec sa tante pour unique compagnie, ça n'est pas amusant.

BALTHASAR.

Oh ! sans doute ; le devoir n'est jamais amusant... et puis c'est une chose si longue qu'un an de constance !

JOSÉPHINE.

Mais oui... et il ne faut pas croire qu'en fait de constance tous les hommes en aient déjà tant.... Vous, tout le premier ; car autrefois vous adoriez madame.

GRINCHEUX.

Vous vous seriez mis au feu pour elle ! témoin l'incendie du château, où vous vous êtes fait une blessure à la jambe, en voulant la sauver.

JOSÉPHINE.

Et maintenant vous êtes toujours de mauvaise humeur quand on parle d'elle. Il semble que vous lui en vouliez.

BALTHASAR.

Moi !... Qui vous a dit cela ? Est-ce que je l'accuse ? Est-ce à elle que j'en veux ?

JOSÉPHINE.

Et à qui donc ?

BALTHASAR.

A sa tante... à madame Darmentières.

JOSÉPHINE.

A ma marraine ! qui, au fond, est une si bonne femme !

BALTHASAR.

Une véritable Espagnole, qui, avec ses idées castillanes, voit partout des don Rodrigue et des héros de romans... Donnez donc un pareil mentor à une femme de dix-sept ans, légère et sans expérience !

JOSÉPHINE.

C'est justement ce qui prouve pour madame la comtesse... elle n'en a que plus de mérite à se conduire comme elle fait... Mais à nous autres femmes, on ne nous rend jamais justice.

(Elle va se rasseoir.)

BALTHASAR.

Ah ! souvent, si on vous la rendait...

JOSÉPHINE.

Fi ! ce que vous dites là n'est pas galant... Mais en général, monsieur Balthasar ne se pique pas d'être poli.

BALTHASAR.

Ce n'es pas d'hier, du moins, que vous pouvez me faire ce reproche... car je vous ai saluée deux fois sans que vous ayez daigné m'apercevoir.

GRINCHEUX.

Et où donc ?

BALTHASAR.

Au château de Raba... où vous vous promeniez en compagnie.

GRINCHEUX.

Tu as été hier te promener avec ta tante... en sortant de dîner.

JOSÉPHINE, baissant les yeux.

Oui, mon ami.

BALTHASAR, d'un air de doute et s'approchant de Joséphine.

Ah ! cousine ! ah ! c'était votre tante qui vous donnait hier le bras !

JOSÉPHINE, d'un air suppliant.

Monsieur Balthasar...

BALTHASAR, à demi-voix, et avec humeur.

Soyez tranquille !... est-ce que je vois jamais ce qui ne me regarde pas ?

GRINCHEUX.

Qu'est-ce que c'est donc ?

BALTHASAR.

Rien du tout... (Lui donnant une poignée de main.) Ce pauvre Grincheux !... J'examinerai ton mémoire... car voici la tante de madame.

GRINCHEUX, étonné.

Ah çà !... il y a donc quelque chose ?

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, MADAME DARMENTIÈRES.

MADAME DARMENTIÈRES, entrant par le fond, à droite.

Que l'on porte les fleurs et les bouquets dans ma chambre ; et surtout le plus grand secret.... Balthasar, Joséphine, ma chère filleule, vous voilà... J'ai des ordres à vous donner. Et vous, Grincheux, puisque vous êtes venu passer ici quelques jours auprès de votre femme, vous ne nous serez pas non plus inutile.

JOSÉPHINE et GRINCHEUX.

Qu'est-ce donc ?

MADAME DARMENTIÈRES.

C'est aujourd'hui le jour de naissance de ma nièce, ma chère Léonie... et comme elle, qui est toujours malade, se trouve aujourd'hui un peu mieux... il faut en profiter.

JOSÉPHINE.

Je veux être la première à offrir mon bouquet à madame.

MADAME DARMENTIÈRES, la retenant.

Non pas... garde-t'en bien... ce n'est pas le

moment... Je veux quelque chose d'imprévu... d'inattendu, qui nous frappe tous de surprise et d'admiration.

BALTHASAR, à part.

C'est ça.... du romanesque.... des coups de théâtre !

MADAME DARMENTIÈRES.

J'ai invité une nombreuse société. Nous aurons ce soir un grand souper, un bal, un feu d'artifice... Moi, j'aime le monde, le bruit... c'est là mon bonheur, surtout quand il s'agit de fêter ma nièce.

Air du vaudeville de *l'Écu de six francs.*

Partout son chiffre et sa devise
En transparent dans le jardin;
Et pour compléter sa surprise,
Alors nous paraîtrons soudain,
Des fleurs, des bouquets à la main!...
C'est moi qui dois marcher en tête.
Le coup d'œil sera ravissant;
Et cela m'amusera tant!...

BALTHASAR, à part.

C'est pour ell' que sera la fête.

MADAME DARMENTIÈRES.

Mais il me manque, pour le dénoûment, quelque chose de foudroyant... de ces coups extraordinaires qui vous renversent... qu'est-ce que nous pourrions donc faire?

JOSÉPHINE.

Je m'en rapporte à vous, ma marraine.

MADAME DARMENTIÈRES.

Et vous, Balthasar, qu'est-ce que vous en dites?

BALTHASAR, passant auprès de madame Darmentières.

Moi, je dirais tout uniment à madame la comtesse : « Ma chère nièce, c'est aujourd'hui que » tu es née pour l'orgueil de tes parents et le » bonheur de ton époux... songe à lui, à tes de» voirs, et embrasse-moi... voilà mon bouquet. »

MADAME DARMENTIÈRES.

Dieu! que c'est bourgeois!

JOSÉPHINE.

Comme c'est fête de famille !

BALTHASAR.

C'est possible... j'ajouterais... « Si je ne te fête » pas autrement, c'est qu'en l'absence de ton » mari, il ne me paraît pas convenable de donner » des bals, des réjouissances, des feux d'artifice. »

MADAME DARMENTIÈRES.

Balthasar !...

BALTHASAR.

Vous me demandez mon avis...

MADAME DARMENTIÈRES.

Il est impertinent... et vous pouvez le garder.

BALTHASAR.

C'est dit... il ira avec beaucoup d'autres qu'on ne me demandait pas, et qu'on eût bien fait de suivre.

(Grincheux passe auprès de sa femme.)

MADAME DARMENTIÈRES.

Je n'ai besoin ni de votre approbation, ni de votre censure. Je fais ce qui me convient, et ce qui conviendrait à monsieur le comte de Villevallier, mon neveu, s'il était ici... Pourquoi n'y est-il pas? Pourquoi, depuis un an, nous laisse-t-il seules en ce château?

BALTHASAR.

Si mon maître le fait, c'est qu'il a ses raisons.

MADAME DARMENTIÈRES.

Vous les connaissez donc?

BALTHASAR.

Non : mais elles ne peuvent être que justes et convenables.

Air : *Au temps heureux de la chevalerie.*

Voilà pourquoi je pense au fond de l'âme
Que votre niéc' peut bien, ainsi que vous,
Aveuglément, et sans craindre de blâme,
Se conformer aux ordr's de son époux.
Sans qu' ma raison ou mon cœur réfléchisse,
Tout c' qu'il commande, à l'instant je le fais,
Car je suis sûr, pour peu que j'obéisse,
D' rendre un service, ou d' répandr' des bienfaits.

MADAME DARMENTIÈRES.

Il suffit... Avez-vous été ce matin à la ville? Avez-vous fait les commissions de ma nièce?

BALTHASAR.

Oui, Madame.

MADAME DARMENTIÈRES.

Y avait-il des lettres pour nous?

BALTHASAR.

Plusieurs : ainsi que les journaux... pardon, je les ai là.

MADAME DARMENTIÈRES.

Et vous ne me les avez pas données!... où avez-vous la tête? A quoi pensez-vous? (Elle prend les lettres, en ouvre une.) Dieu ! l'écriture de mon neveu!

BALTHASAR.

C'est de lui, Madame?... Madame, se porte-t-il bien?

MADAME DARMENTIÈRES, lisant.

Certainement.

BALTHASAR.

Il ne lui est rien arrivé?

MADAME DARMENTIÈRES, de même.

Du tout.

BALTHASAR.

Dieu soit loué!... ah! que vous êtes bonne!... et après, Madame, après... qu'est-ce qu'il dit?

MADAME DARMENTIÈRES.

Que ce soir il peut être ici.

BALTHASAR.

Vous ne me trompez pas?

MADAME DARMENTIÈRES, vivement.

Voilà l'idée que je cherchais... au milieu de la fête... l'arrivée d'un mari!... Surprise, coup de théâtre !... il ne s'agit que de bien ménager cela,

et je m'en charge... pourvu que personne ne prévienne ma nièce.

BALTHASAR.

Mon maître, mon cher maître!... je veux être le premier à le recevoir... J'irai au-devant de lui... Daignez me dire par où il doit arriver.

MADAME DARMENTIÈRES.

C'est inutile; je veux le plus grand secret... D'ailleurs on aura besoin de vous ici, pour le service de la table, celui de l'office et l'inspection de l'argenterie.

BALTHASAR.

Ah! Madame, grâce pour aujourd'hui.

MADAME DARMENTIÈRES.

Pourquoi donc?

BALTHASAR.

AIR du vaudeville de *la Robe et les Bottes.*

Vous savez bien que d'ordinaire
Devant l'ouvrag' je ne recule pas;
Et j'ai gardé, quoique sexagénaire,
Du cœur, de la tête et des bras.
Mais prêt à r'voir mon maître, j' vous l'atteste,
Par le bonheur je me sens oppresser,
Il m'ôt' la force; et je veux qu'il m'en reste,
Ne fût-ce que pour l'embrasser.

MADAME DARMENTIÈRES, le regardant avec pitié.

Ces vieux domestiques sont si ridicules!

BALTHASAR.

Ce n'est pas une raison pour les tuer... (Entre ses dents.) S'il fallait tuer tout ce qui est ridicule...

MADAME DARMENTIÈRES.

Balthasar!

GRINCHEUX, allant à Balthasar.

Cousin...

BALTHASAR.

Eh! qu'est-ce que cela me fait? (Il passe à la gauche de Grincheux.)

MADAME DARMENTIÈRES.

C'en est trop... sortez d'ici à l'instant.

BALTHASAR.

Sortir!... je suis au service de monsieur le comte... c'est lui qui est mon maître.

MADAME DARMENTIÈRES.

Mais, en son absence, ma nièce a tout pouvoir; et quand je lui raconterai votre insolence, c'est elle qui vous chassera.

BALTHASAR.

Peut-être.

MADAME DARMENTIÈRES.

Voilà qui est trop fort... et nous verrons qui de moi, ou d'un insolent valet...

JOSÉPHINE et GRINCHEUX.

Prenez donc garde, monsieur Balthasar... mon cousin.

BALTHASAR.

Ça m'est égal; nous verrons.

GRINCHEUX.

Paix! c'est madame.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS; LÉONIE, entrant par le fond.

LÉONIE.

Eh! mon Dieu! d'où vient ce bruit?

MADAME DARMENTIÈRES.

C'est ce vieil intendant... ce valet, qui a osé me manquer de respect.

LÉONIE.

Comment! Balthasar, vous vous seriez permis...

MADAME DARMENTIÈRES.

Oui, ma nièce... et il s'est oublié à un tel point, que j'exige qu'aujourd'hui on le renvoie, sur-le-champ.

LÉONIE.

Serait-il vrai, Balthasar?

BALTHASAR.

Oui, madame la comtesse, j'ai eu tort, je ne dis pas non.

LÉONIE, avec émotion et sans sévérité.

C'est mal, très-mal... et, sinon par égard pour moi, qui suis souffrante, au moins pour mon mari, pour M. le comte votre maître... vous deviez, Balthasar, respecter ma tante.

MADAME DARMENTIÈRES.

Lui parler ainsi, et avec cette modération!... qu'il soit renvoyé, je le veux.

LÉONIE.

Je le devrais, sans doute.

BALTHASAR.

Me voici prêt à régler mes comptes.

MADAME DARMENTIÈRES, poussant Léonie.

Allons donc!

LÉONIE.

Soit... tantôt... je vous parlerai... à vous seul.

MADAME DARMENTIÈRES.

Et pourquoi donc?

LÉONIE.

De grâce, ma tante... il n'est pas nécessaire devant Joséphine, devant tout le monde, de faire une scène... (A Balthasar.) Plus tard, dans une heure, vous viendrez.

BALTHASAR.

Oui, Madame. (Pendant que Léonie remonte vers le fond, Balthasar regarde madame Darmentières d'un air content, puis il dit bas à Grincheux :) Je vous l'avais bien dit... elle ne me renverra pas... je suis tranquille.

(Il sort.)

SCÈNE V.

JOSÉPHINE, assise; MADAME DARMENTIÈRES, LÉONIE, GRINCHEUX.

MADAME DARMENTIÈRES.

En vérité il n'y a que dans ce pays où l'on soit

exposé à de telles insolences... Si à Madrid, où vous êtes née et moi aussi, cela fût arrivé...

Air *du Ménage de garçon.*

En prison, ou bien aux galères,
On l'eût envoyé tout d'abord;
Car il suffit, dans ces affaires,
D'avoir un bon corrégidor.

GRINCHEUX.

C' n'en est pas là chez nous encor.
Dans notre pays, qu'est barbare,
Il faut, pour qu'un homme ait des torts,
Trouver des raisons : c'est plus rare
A trouver qu' des corrégidors.
Il faut des raisons... c'est plus rare
A trouver qu' des corrégidors.

(Il passe auprès de sa femme.)

LÉONIE.

Il suffit... je vous promets, ma tante, que vous aurez satisfaction... Mais comment cela est-il arrivé?

MADAME DARMENTIÈRES.

A propos de rien... au sujet de ces lettres qu'il m'apportait, et que je n'ai pas encore achevé de lire. En voici pour vous. (Elle remet des lettres à Léonie, et achève de parcourir celles qui lui restent. Léonie va s'asseoir auprès de la table à gauche.) Celle-ci est de mon libraire, à qui j'ai demandé des romans nouveaux... Il y a longtemps que je n'ai eu d'émotions fortes... (Prenant une autre lettre.) Celle-là... « A madame » Joséphine Grincheux, au château de Ville- » vallier. » Ce n'est pas pour moi.

JOSÉPHINE, se levant.

Ah! mon Dieu! Balthasar se sera trompé.

GRINCHEUX, prenant la lettre.

Sans doute.

JOSÉPHINE, la lui reprenant.

Ce n'est pas pour toi.

(Madame Darmentières lit ses lettres tout bas, auprès de la table, à droite, ainsi que Léonie, qui est assise à gauche; Joséphine et Grincheux occupent le milieu de la scène sur le devant.)

GRINCHEUX, à voix basse, à sa femme.

C'est égal : je peux bien en prendre connaissance.

JOSÉPHINE, troublée, et reconnaissant l'écriture, à voix basse aussi.

Du tout... ce n'est pas nécessaire... non pas certainement que j'y tienne en aucune façon...

GRINCHEUX.

Eh bien! moi, madame Grincheux, j'y tiens beaucoup... Tout à l'heure je ne sais ce que vous avez dit à mon cousin Balthasar... mais il avait avec moi un air de compassion qui m'a déplu... (S'animant par degrés.) Je n'aime pas qu'on me plaigne.

JOSÉPHINE, de même.

Si vous en croyez Balthasar, il brouillerait tous es ménages.

GRINCHEUX.

Mais c'est égal; je veux savoir pourquoi on vous l'adresse ici, au château.

JOSÉPHINE.

Parce qu'on sait que j'y travaille, que j'y suis en journée.

GRINCHEUX.

Voyons.

JOSÉPHINE.

Vous ne la verrez pas.

LÉONIE, avec impatience, et interrompant sa lecture.

Qu'est-ce donc?... Encore des disputes!... en vérité, je suis bien malheureuse... même ici, dans mon intérieur, dans ce château où je vis presque seule, je ne puis avoir un instant de repos ni de tranquillité.

GRINCHEUX, remontant la scène, et allant auprès de Léonie.

Pardon, madame la comtesse, c'est la faute de ma femme.

JOSÉPHINE.

C'est la sienne.

GRINCHEUX.

Elle ne veut pas me montrer cette lettre.

JOSÉPHINE.

Pourquoi veut-il connaître mes secrets?

GRINCHEUX.

Pourquoi en a-t-elle avec moi? Dès que, dans un ménage, il y a communauté, les secrets en sont; et si elle refuse, c'est qu'elle est coupable.

LÉONIE, vivement et avec agitation.

Coupable! que dites-vous?... qui vous donne le droit de l'accuser?

GRINCHEUX.

C'est elle-même... moi, je ne demande pas mieux que de faire bon ménage, et d'être bon mari; c'est dans ma nature... S'il n'y a rien de mal dans cette lettre, qu'elle vous la montre. (Prenant Joséphine par le bras, et la faisant passer auprès de Léonie.) Je m'en rapporte à vous, madame la comtesse, qui êtes la sagesse et la vertu même, et d'après ce que vous me direz, je serai tranquille.

MADAME DARMENTIÈRES, à Joséphine.

Voilà, ma filleule, qui me paraît raisonnable.

JOSÉPHINE.

Je ne dis pas non, ma marraine... Mais aller importuner madame la comtesse de nos affaires particulières!...

GRINCHEUX.

Dès qu'elle y consent... Eh bien! madame Grincheux, vous hésitez?... Elle hésite...

JOSÉPHINE.

Non, non, certainement (Elle remet la lettre à Léonie.) La voici.

LÉONIE, au moment où elle reçoit la lettre, lui prend la main.

Joséphine, vous tremblez.

JOSÉPHINE.

Non, Madame.

LÉONIE la regarde, puis regarde la lettre qu'elle tient, et, sans la décacheter, dit à Grincheux, en se levant et passant auprès de lui :

C'est bien... tout à l'heure... à mon aise... je la lirai... et nous en parlerons... je vous le promets.

GRINCHEUX.

Ça suffit, Madame, ça suffit.

AIR *des Comédiens*.

Tout c' que j' demande est d'avoir confiance :
Rendez-la-moi, c'est là tout mon espoir.

MADAME DARMENTIÈRES.

(Bas.)

Viens, laissons-les... Je veux en confidence
Vous expliquer mes ordres pour ce soir.
(Passant auprès de Léonie.)
Et vous, songez à Balthasar... qu'il sorte...
Quand de ses gens on veut être obéi,
Au moindre mot on les met à la porte.

GRINCHEUX.

C'est l' seul moyen d'en être bien servi.

ENSEMBLE.

MADAME DARMENTIÈRES.

Ah! quel plaisir! mon cœur jouit d'avance
De la surprise où je m'en vais la voir;
(A Grincheux.)
Viens, laissons-les... Je veux en confidence
Vous expliquer mes ordres pour ce soir.

GRINCHEUX.

Tout c' que j' demande est d'avoir confiance :
Rendez-la-moi, c'est là tout mon espoir;
Aussi, Madam', j' vous remerci' d'avance,
Et je viendrai tout à l'heur' vous revoir.

LÉONIE, regardant Joséphine.

Eh mais! je crois qu'elle tremble d'avance;
Qu'a-t-elle donc? je crains de le savoir.
S'il en est temps encor, de l'indulgence;
Tâchons au moins de la rendre au devoir.

JOSÉPHINE.

Ah! malgré moi, mon cœur tremble d'avance!
Par cet écrit que va-t-elle savoir!
Dans sa bonté mettons ma confiance,
Car désormais c'est là tout mon espoir.

(Madame Darmentières et Grincheux sortent.)

SCÈNE VI.

LÉONIE, JOSÉPHINE.

LÉONIE.

Eh bien! Joséphine, dois-je ouvrir cette lettre? Vous ne me répondez pas... Vous m'effrayez... et en vérité... je suis aussi émue, aussi tremblante que vous... Cette lettre... vous savez donc de qui elle est?

JOSÉPHINE.

Je m'en doute, du moins.

LÉONIE.

Et faut-il que je la lise?

JOSÉPHINE, joignant les mains.

Oui, Madame, oui... ne fût-ce que pour ma punition.

LÉONIE, regardant la signature.

Signé *Théophile*... Quel est ce Théophile?

JOSÉPHINE.

Un jeune homme qui a à peine dix-huit ans... qui a étudié... qui aurait pu être clerc dans quelque bonne étude de Bordeaux... Mais il a mieux aimé être simple commis chez M. Durand, son oncle, qui est marchand de nouveautés.

LÉONIE.

Et pourquoi?

JOSÉPHINE.

Parce que M. Durand demeure à côté de chez nous.

LÉONIE.

Je comprends... il vous aime?

JOSÉPHINE.

Je le crois... Voilà dix-huit mois qu'il me fait la cour... mais je n'ai jamais voulu l'écouter... Oh! ça, je vous le jure.

LÉONIE.

Bien vrai?

JOSÉPHINE.

Lisez, Madame... vous verrez qu'il doit se plaindre... car il se plaint toujours; et ça me fait assez de peine.

LÉONIE, lisant avec émotion.

Ainsi vous croyez n'avoir rien à vous reprocher?

JOSÉPHINE.

Rien... ce n'est pas ma faute... il m'aime tant! il est si gentil! tandis que M. Grincheux est si défiant, si grondeur, si jaloux!

LÉONIE.

A-t-il toujours été ainsi?

JOSÉPHINE.

Non, Madame, je ne crois pas... Dans les commencements de notre mariage, il était assez bien, j'en conviens; mais il y a longtemps que cela a cessé.

LÉONIE.

Et depuis quand?

JOSÉPHINE.

Je l'ignore.

LÉONIE.

Et moi, je crois le savoir... Joséphine, n'est-ce pas depuis dix-huit mois à peu près?

JOSÉPHINE.

Comment cela?

LÉONIE.

Oui, c'est depuis qu'un autre vous a paru aimable que votre mari a cessé de l'être à vos yeux.

AIR : *J'en guette un petit de mon âge.*

S'il vous maltraite et s'il vous parle en maître,
S'il est grondeur, n'est-ce pas, entre nous,

Depuis qu'il a sujet de l'être?
Qui l'a rendu défiant et jaloux?
Et lorsque vous pensez à d'autres,
S'il vous épie au logis, au dehors,
S'il est coupable, enfin, s'il a des torts,
Ces torts ne sont-ils pas les vôtres?

JOSÉPHINE.

Ah! Madame!

LÉONIE.

Et si vous saviez, mon enfant, quel avenir vous vous préparez!... encore un pas, et il n'y a plus pour vous ni bonheur, ni repos. (Mouvement de Joséphine.) Je ne vous parle point de vos regrets, de vos reproches continuels... de votre intérieur à jamais troublé... de la désunion, de la défiance dans votre ménage... Mais vingt fois par jour l'effroi dans le cœur, la honte sur le front, vous tremblerez d'être trahie... Vous vivrez dans la crainte de vos voisins, dans la dépendance d'un domestique, qui, s'il a cru lire dans votre cœur, aura acquis le droit de vous faire rougir... et si, fatiguée d'une journée si pénible, vous espérez la nuit trouver le repos, vous le chercherez en vain... vous ne dormirez point... non; le souvenir de votre faute vous poursuivra jusque dans votre sommeil, et vous craindrez, même en dormant, de trahir votre secret.

JOSÉPHINE.

Ah! mon Dieu!... vous me faites peur.

LÉONIE.

Oui... oui... croyez-moi, il en est temps encore; éloignez de votre cœur et de vos sens des idées dont on triomphe toujours quand on le veut bien... on peut vivre loin de celui qu'on aime... on souffre peut-être; mais on n'est pas vraiment malheureuse.

JOSÉPHINE, pleurant.

Il me semble cependant que je le suis.

LÉONIE, avec agitation.

Ah! c'est que vous ne connaissez pas le remords.

JOSÉPHINE, effrayée.

Que dites-vous?

LÉONIE, se reprenant.

Que, dans ce moment même, où vous pleurez, où vous le regrettez, vous trouvez dans votre propre estime, dans la mienne, dans le sentiment de vos devoirs, un adoucissement à vos maux, et des consolations... On n'en a plus dès qu'on s'est oublié un instant... Joséphine, il y a longtemps que je vous vois ici... vous êtes la filleule de ma tante; et comme telle, je dois vous porter intérêt... que mes avis, que mes conseils vous préservent d'un tel malheur... Vous avez un mari qui est un honnête homme, qui vous aime... vous avez été heureuse avec lui; vous le serez encore dès que vous le voudrez... me le promettez-vous...? Et à cette condition, je déchire cette lettre... (elle déchire la lettre) et je lui dirai que vous êtes ce que je désire que vous soyez... et ce que vous êtes en effet, n'est-il pas vrai? une honnête femme.

JOSÉPHINE.

Oui, Madame, oui, je vous le jure.. (Pleurant.) J'aurai bien de la peine; mais c'est égal... je suivrai vos conseils... (En hésitant.) Que disait-il dans cette lettre?

LÉONIE.

Il demandait à vous voir... et vous indiquait un rendez-vous.

JOSÉPHINE.

Pauvre garçon!

LÉONIE.

Il faut le refuser et l'éviter, s'il s'offrait à vos yeux.

JOSÉPHINE.

Oui, Madame... il m'est plus aisé de ne pas le voir, que de le voir malheureux.

LÉONIE.

C'est bien... ayez confiance en moi... dites-moi tout... et je ne vous abandonnerai pas.

JOSÉPHINE.

Air du vaudeville de *Voltaire chez Ninon*.

Quand j' pens' qu'en ce moment, hélas!
Il est déjà p't-être à m'attendre!
Mais c'est égal, je n'irai pas;
A vos avis je veux me rendre.
(Pleurant.)
Pendant longtemps j'en pleurerai,
J'ai bien du chagrin.

LÉONIE.

Je le pense.

JOSÉPHINE.

Mais c'est à vous que je l' devrai,
Comptez sur ma reconnaissance.
(Elle sort.)

SCÈNE VII.

LÉONIE, seule.

Pauvre enfant! que je m'estimerai heureuse si je puis la sauver! (Elle s'assied à gauche, reste plongée dans ses réflexions et le coude appuyé sur la table; ses regards tombent sur les lettres qu'elle y a laissées.) Achevons... (Elle en ouvre une.) Du comte de Lémos, de mon père... (Elle porte la lettre à ses lèvres. Lisant:) « Mon enfant chéri, ma fille, voilà bien long- » temps que je ne vous ai écrit; mais si enfin je » puis le faire, si j'existe encore, je le dois au » plus noble, au plus généreux des hommes, à » celui que je vous ai donné pour mari. Vous » avez su ma disgrâce et mon rappel en Espagne: » mais ce que vous ignorez, c'est que, quelque » temps après mon retour, arrêté comme ancien » membre des Cortès, j'ai été dépouillé de mes » biens, et condamné à une peine infamante...... »

(S'interrompant.) Grand Dieu!... (Continuant.) « L'arrêt était porté; et avant que vous puissiez » l'apprendre, mon gendre accourt à Madrid... Il » voit l'ambassadeur, nos ministres, tout est » inutile. Alors, à force d'or, d'adresse et de » courage, il parvient à me faire évader, et me » conduit sur une terre étrangère, où il a par- » tagé mon exil, et tous mes maux, jusqu'au jour » de la justice, qui est enfin arrivé... On me rap- » pelle, on me rend mes biens... mais à mon âge, » à soixante-dix ans, je ne puis jamais espérer » m'acquitter envers Ernest... C'est vous, mon » enfant, que je charge de ce soin... c'est vous » seule qui pouvez payer mes dettes... Songez » que si jamais vous lui causiez le moindre cha- » grin, j'en mourrais, ma fille. » (Elle retombe la tête appuyée dans les mains.) O mon Dieu!

SCÈNE VIII.

BALTHASAR; LÉONIE, assise.

LÉONIE.

Qui vient là me déranger?... c'est Balthasar.

BALTHASAR.

Me voici, madame la comtesse... je me rends à vos ordres.

LÉONIE.

A merveille! (Avec embarras.) Eh bien!... eh bien! Balthasar, voulez-vous donc me forcer à user de rigueur envers vous?... vous savez cependant tout ce que jusqu'ici je vous ai montré de bontés et de ménagement.

BALTHASAR, froidement.

Je le sais... mais puisque madame votre tante veut absolument que vous me chassiez...

LÉONIE, doucement.

Ai-je dit cela?... y ai-je consenti?... Non pas que vous ne l'ayez mérité, peut-être.

BALTHASAR, avec colère.

Moi!...

LÉONIE, vivement, et avec crainte.

Ma tante du moins le croit... mais moi je n'ai point oublié que mon mari... qu'Ernest vous chérissait... que vous l'avez élevé... et si je fais preuve encore aujourd'hui d'une trop longue indulgence..... c'est par égard pour lui.

BALTHASAR.

Je l'en remercie, Madame... c'est cela de plus que je devrai à mon maître.

LÉONIE.

Et à moi, Balthasar, ne croyez-vous rien me devoir?

BALTHASAR.

Si, Madame... et, pendant longtemps, j'en ai été bien reconnaissant.

LÉONIE.

Et pourquoi, depuis quelque temps, avez-vous changé? Pourquoi n'avez-vous plus pour ma tante et pour moi les égards que nous avons droit d'attendre?

BALTHASAR.

Si c'est ainsi, c'est malgré moi... c'est sans le vouloir... il est possible que je me sois trompé... que j'aie tort... je le voudrais... et au prix de tout mon sang...

LÉONIE, se levant, et reprenant confiance.

Je ne vous comprends pas, Balthasar... Voyons, expliquez-vous sans crainte. Qu'y a-t-il?

BALTHASAR.

Il y a, Madame, que je chéris mon maître par-dessus tout... que son père et lui nous ont comblés de bienfaits... que moi et les miens nous sommes habitués à lui et à ce château, comme si nous en dépendions... nous sommes presque de sa famille.... et nous dévouer pour lui n'est pas même un mérite, ni un devoir... c'est notre vie, notre existence.

LÉONIE.

Je le sais... eh bien?

BALTHASAR.

Eh bien!.... Quand il est parti, quelques jours après son mariage, il m'a dit: « Balthasar... une affaire malheureuse, dont je ne puis parler à ma femme, car cela lui ferait trop de peine, m'oblige à m'éloigner... je ne sais combien de temps je serai absent, ni même s'il me sera possible de vous donner exactement de mes nouvelles... mais je te laisse ici, je suis tranquille... tu veilleras sur elle... c'est ce que j'ai de plus cher. »

LÉONIE, avec émotion.

Il a dit cela!

BALTHASAR.

Oui; et moi je lui ai répondu: « Mon maître, partez... comptez sur votre vieux serviteur, je réponds de tout. »

LÉONIE.

Et tu as tenu parole... car, lorsque le feu prit à l'aile droite du château...

BALTHASAR.

Ah! ce n'est pas de cela que je voulais parler... ce n'est pas ainsi que j'aurais dû veiller...

LÉONIE.

Que voulez-vous dire?

BALTHASAR.

Que souvent il y avait de certaines personnes, certaines sociétés... votre tante le trouvait bon, il n'y avait rien à dire... non pas qu'on veuille faire mal....

LÉONIE.

Eh bien?

BALTHASAR.

Mais la jeunesse... l'étourderie... on se laisse entraîner plus loin qu'on ne croit... Et s'il n'avait dépendu que de moi, on aurait congédié tout ce monde.

LÉONIE.

Des parents, des amis de mon mari... pas d'autres... et je ne sais, Balthasar, ce que vous voulez dire... Achevez... car je n'ai jamais entendu que personne m'ait blâmée... que personne ait cru apercevoir...

BALTHASAR.

Non, personne, grâce au ciel!... Mais moi... moi seul, qui toujours sur pied, et le jour et la nuit... ai cru voir...! Oui, je suis bien vieux... mes yeux sont bien faibles... (la regardant en face) mais, par malheur, ils ne me trompent pas... et j'ai vu...

LÉONIE.

Qui donc?... c'est trop souffrir... parlez, je le veux; je l'exige...

BALTHASAR, avec un accent terrible.

Vous me le demandez!... à moi?

LÉONIE, effrayée.

Non, non... (se remettant sur-le-champ) car voici ma tante... Sans cela, Balthasar, je saurais ce que signifie un discours aussi étrange... et auquel je ne puis rien comprendre.

BALTHASAR.

Fasse le ciel que vous disiez vrai!

SCÈNE IX.

BALTHASAR, MADAME DARMENTIÈRES, LÉONIE.

MADAME DARMENTIÈRES.

Comment! cet homme est encore ici?... je croyais, ma nièce, que vous n'aviez à lui parler que pour le congédier.

LÉONIE.

Sans doute; mais d'après l'entretien que nous venons d'avoir... il promet à l'avenir plus de respect... plus de déférence pour vous... (Regardant Balthasar.) N'est-ce pas? (Signe d'approbation de Balthasar.)

MADAME DARMENTIÈRES.

Il est trop tard... et si maintenant j'exige son renvoi... ce n'est plus dans mon intérêt, mais dans le vôtre.

LÉONIE.

Comment cela?

MADAME DARMENTIÈRES.

Il s'est vanté de rester ici malgré vous.

LÉONIE.

Est-il possible?

MADAME DARMENTIÈRES.

C'est à moi qu'il l'a dit... il prétend que vous ne pouvez pas... que vous n'osez pas le mettre dehors... et, en conscience, si vous hésitez encore, je vais croire qu'il a raison.

LÉONIE, avec embarras.

Ma tante... (Passant entre madame Darmentières et Balthasar.) Puisque vous m'y forcez... Balthasar... vous sentez vous-même que vous ne pouvez plus rester ici.

MADAME DARMENTIÈRES.

C'est bien heureux!

BALTHASAR, étonné.

Comment! vous me renvoyez?

LÉONIE.

C'est vous qui l'avez voulu.

BALTHASAR, avec douleur.

Ce n'est pas possible... vous n'y pensez pas.

MADAME DARMENTIÈRES.

Quelle audace!

BALTHASAR.

Je dis seulement que cela fera trop de peine à mon maître.

MADAME DARMENTIÈRES.

Il ose encore hésiter.

LÉONIE, avec émotion.

Il suffit... sortez.

MADAME DARMENTIÈRES.

Et à l'instant même... car je savais bien, moi... que je l'emporterais.

BALTHASAR.

Oui, je sortirai... puisque mon seul appui, mon seul protecteur n'y est plus... mais il reviendra peut-être... et alors, s'il demande pourquoi on a chassé son fidèle serviteur... s'il le demande...

MADAME DARMENTIÈRES.

AIR : *Téméraire* (de LA CHAMBRE A COUCHER).

Téméraire,
Sortez!
Redoutez
Ma colère.
Sortez, éloignez-vous!
Redoutez mon courroux.

BALTHASAR.

Mon maître reviendra, j'espère,
Et l'on verra... mais, taisons-nous.

ENSEMBLE.

BALTHASAR.

Mon maître reviendra, j'espère,
C'est à vous,
C'est à vous,
De craindre son courroux.

(Il sort.)

LÉONIE.

Que faire?
Calmez,
Calmez
Votre colère.

Sortez, éloignez-vous!
Redoutez son courroux.

MADAME DARMENTIÈRES.

Téméraire,
Sortez!
Redoutez
Ma colère.
Sortez, éloignez-vous!
Redoutez mon courroux.

LÉONIE, s'asseyant sur le fauteuil à droite.

Ah! je me soutiens à peine.

MADAME DARMENTIÈRES.

C'est bon... c'est ainsi qu'il faut agir... Eh bien! te voilà tout émue, pour avoir montré un peu de caractère!...

LÉONIE.

Moi!... non, ma tante... ce n'est rien... cela se passera...

SCÈNE X.

LÉONIE, assise; MADAME DARMENTIÈRES, GRINCHEUX

GRINCHEUX, entrant mystérieusement par la gauche, et parlant à madame Darmentières.

Madame!

MADAME DARMENTIÈRES.

Qu'est-ce donc, Grincheux?

GRINCHEUX, à demi-voix.

Un homme à cheval vient d'arriver... un inconnu, qui est ici à côté, et qui demande à vous parler, d'abord à vous.

MADAME DARMENTIÈRES.

Dieu! si c'était...

GRINCHEUX.

Justement... je crois que c'est cela.

MADAME DARMENTIÈRES, regardant Léonie.

Comment la renvoyer? Ma chère nièce...

LÉONIE, regardant madame Darmentières et Grincheux.

Eh bien!... qu'avez-vous donc? Pourquoi cette figure contrainte? (Elle se lève.) Il me semble qu'on ne m'aborde plus maintenant qu'avec un air de mystère.

MADAME DARMENTIÈRES.

C'est qu'il y en a aussi... (A part.) Livrons-lui la moitié de mon secret pour garder l'autre. (Haut.) Vois-tu, ma chère amie, nous avons besoin que tu nous laisses... et que tu ne te doutes de rien.

LÉONIE.

Et pourquoi?

MADAME DARMENTIÈRES.

Parce que nous te ménageons une surprise... une fête.

LÉONIE.

Une fête!... à moi... en ce moment!... (A part.) Elle arrive bien.

MADAME DARMENTIÈRES.

Eh! oui, c'est ton jour de naissance... je te l'apprends... ce qui ne t'empêchera pas d'être surprise.

LÉONIE, affectant de sourire.

Non, sans doute... merci, ma bonne tante... merci...

(Elle va pour sortir.)

GRINCHEUX, s'approchant de Léonie.

Eh bien! madame la comtesse, cette lettre de ma femme?...

LÉONIE.

Ah! j'oubliais de t'en parler. Ne crains rien... c'est une dame de mes amies qui lui écrivait pour une robe nouvelle.

GRINCHEUX.

Vraiment!... j'en étais sûr... et dès que madame m'en répond...

LÉONIE.

Certainement.

MADAME DARMENTIÈRES.

Allons donc, ma nièce, allons donc.

LÉONIE.

M'y voilà, ma tante.

AIR: *O plaisir, ô vengeance!* (Finale du deuxième acte de FRA DIAVOLO).

ENSEMBLE.

LÉONIE, à part.

Quel tourment! une fête
Quand je tremble d'effroi!
(Haut.)
Oui, oui, je serai prête,
On peut compter sur moi.

MADAME DARMENTIÈRES.

Hâte-toi d'être prête;
Allons, promets-le-moi:
Ou sinon, cette fête
Commencera sans toi.

GRINCHEUX, à part.

Ah! pour moi quelle fête!
Ma femme est dign' de moi,
Et je puis sur ma tête
Répondre de sa foi.

MADAME DARMENTIÈRES.

Du secret, et surtout un soin particulier
Dans la mise.

LÉONIE.

Pourquoi?

MADAME DARMENTIÈRES.

Je veux de l'élégance:
J'ai du monde et beaucoup que j'ai dû convier,
Pour célébrer le jour de ta naissance.

LÉONIE.

Loin de fêter ce jour, puisse-t-on l'oublier!

MADAME DARMENTIÈRES.

Hâte-toi d'être prête, etc.

LÉONIE.

Quel tourment! une fête, etc.

GRINCHEUX.

Ah! pour moi quelle fête! etc.

(Léonie entre dans la chambre à droite.)

MADAME DARMENTIÈRES, qui a suivi Léonie jusqu'à la porte.

Elle est rentrée chez elle. (A Grincheux.) Dis à ce monsieur de paraître.

GRINCHEUX.

Oh ! il n'est pas loin... (Il va à la porte à gauche.) Entrez... entrez...

SCÈNE XI.

MADAME DARMENTIÈRES, ERNEST, GRINCHEUX.

MADAME DARMENTIÈRES, à Ernest qui entre.

C'est lui... c'est mon neveu !

ERNEST.

Ma chère tante !

MADAME DARMENTIÈRES.

Ne faites pas de bruit... Grincheux, laissez-nous, et veillez à ce que personne ne puisse nous surprendre.

(Grincheux sort.)

ERNEST, regardant autour de lui d'un air étonné

Et pourquoi donc tous ces mystères ? ne suis-je pas chez moi? Il m'a fallu d'abord faire antichambre dans mon salon, pendant un quart d'heure... et maintenant je ne peux pas vous aimer tout haut, ni vous dire que je suis enchanté de vous voir ?

MADAME DARMENTIÈRES.

Si vraiment.

ERNEST.

Et ma chère Léonie.... ma femme, où est-elle ?

MADAME DARMENTIÈRES.

Silence... c'est pour elle surtout qu'il faut vous taire... elle ne se doute de rien... et nous lui ménageons une surprise.

ERNEST.

Vraiment... je reconnais là, ma chère tante, votre tournure d'esprit romanesque... les événements ordinaires et habituels vous désespèrent.... et vous aimez mieux, je crois, une catastrophe à effet, qu'un bonheur tranquille et bourgeois... Je ne suis pas comme vous... et je tiens à embrasser ma femme, sans façons, et le plus tôt possible.

MADAME DARMENTIÈRES.

Attendez seulement quelques instants.

ERNEST.

Je préférerais que ce fût tout de suite... car enfin, c'est du temps perdu... et il y a si longtemps que je ne l'ai vue... l'avoir quittée après un mois de mariage !

MADAME DARMENTIÈRES.

C'est terrible.

ERNEST.

Et je l'aime tant !... je n'ai jamais aimé qu'elle... c'est ma seule inclination ; et quand on trouve sa sœur, son amie, sa maîtresse, tout réuni dans sa femme...

MADAME DARMENTIÈRES.

C'est heureux... et c'est rare.

ERNEST.

Eh bien! vous qui aimez l'extraordinaire, en voilà... vous devez être enchantée... Eh mais !... où est donc Balthasar ? comment ne l'ai-je pas encore vu ? (Avec crainte.) Il existe encore, n'est-ce pas ?

MADAME DARMENTIÈRES.

Certainement.

ERNEST.

Il est si vieux que, quand je le quitte, j'ai toujours peur de ne plus le retrouver.

MADAME DARMENTIÈRES.

Il est absent... on vous dira pourquoi.

ERNEST.

Absent... tant pis ; car dans ce moment même...

AIR du vaudeville *du Premier Prix.*

Vous le dirai-je en confidence?
Quelque chose me manque ici,
C'est la figure et la présence
De ce vieil et fidèle ami.
Oui, depuis que je suis au monde,
Et qu'en ce château je le voi,
Quand je ne l'entends pas qui gronde,
Je ne crois pas être chez moi.

Mais parlez-moi de Léonie, de ma femme. Elle doit être bien jolie... n'est-ce pas ?

MADAME DARMENTIÈRES.

Mais oui... c'est ce que chacun dit.

ERNEST.

Heureusement, ma chère tante, que vous étiez là, et qu'en duègne sévère vous défendiez le trésor que je vous avais confié.

MADAME DARMENTIÈRES.

Comme je me serais défendue moi-même.

ERNEST.

Je n'en doute point.

MADAME DARMENTIÈRES.

D'abord, et pour l'étourdir sur votre absence, je lui ai conseillé de se distraire, de voir le monde.

ERNEST.

Vous avez bien fait... Que le bonheur, que le plaisir puissent toujours l'environner !...

MADAME DARMENTIÈRES.

Les sociétés de Bordeaux ont été très-brillantes cet hiver, et Léonie y a eu un succès étonnant ! Vive, légère, étourdie, elle était charmante... tout le monde l'adorait... ce qui me faisait un plaisir... Mais cela n'a pas duré... Sa tristesse l'a reprise... Elle n'a plus voulu voir

personne... Elle ne pensait qu'à vous, ne s'occupait que de vous... Et depuis six mois elle est réellement malheureuse, et surtout très-souffrante.

ERNEST.

Que dites-vous?... elle est souffrante! Alors c'est décidé, je n'accepte point.

MADAME DARMENTIÈRES.

Quoi donc?

ERNEST.

Tout entier au plaisir de vous voir, je ne vous ai pas parlé des honneurs qui, chemin faisant, me sont arrivés... on me propose un poste important... une ambassade.

MADAME DARMENTIÈRES.

Je suis enchantée, ravie, transportée.

ERNEST.

Ce n'est pas la peine; car je refuserai... Ma femme!... ma pauvre femme est souffrante, et je la quitterais! Songez donc que c'est ma vie, mon bonheur... que je mourrais si je la perdais... Non, non, plus rien qui m'éloigne d'elle. Je vivrai ici désormais en bon propriétaire et en mari... Il me semble, autant qu'il m'en souvient, que c'est un état fort agréable... Aussi, ma tante, c'est fini : le quart d'heure est expiré... je ne peux plus attendre.

MADAME DARMENTIÈRES.

Eh bien! puisqu'il faut vous le dire... apprenez donc que c'est aujourd'hui le jour de la naissance de votre femme.

ERNEST.

Attendez donc... c'est, ma foi, vrai!... et le jour de mon arrivée! est-ce heureux!

MADAME DARMENTIÈRES.

Je le crois bien.... j'ai invité tout ce qu'il y a de mieux dans le département.... Entendez-vous?... Voici déjà les voitures qui entrent dans la cour.

AIR : *A soixante ans.*

Ils vont offrir à Léonie
Leurs compliments et leurs vœux empressés.
Pour mon bouquet, sûre d'être obéie,
Moi, je dirai : Mon neveu, paraissez.
Quels cris de joie à l'instant sont poussés!
On vous entoure... ils sont tous en délire,
Et votre femme en vos bras.

ERNEST.

Ah! bravo!

MADAME DARMENTIÈRES.

Coup de théâtre, étonnement, tableau!

ERNEST, riant.

La toile tombe.

MADAME DARMENTIÈRES.

Et chacun se retire.

ERNEST.

Ce moment-là doit être le plus beau.

MADAME DARMENTIÈRES.

La toile tombe, et chacun se retire.

ERNEST.

Pour un époux c'est l'instant le plus beau.

SCÈNE XII.

GRINCHEUX, MADAME DARMENTIÈRES, ERNEST.

GRINCHEUX.

Madame, Madame, voilà déjà une vingtaine de personnes d'arrivées... Qu'est-ce qu'il faut faire?

MADAME DARMENTIÈRES.

Laissez-les venir... Vous, mon cher neveu, entrez dans ce petit salon... vous paraîtrez quand je vous le dirai.

ERNEST.

C'est convenu.

MADAME DARMENTIÈRES, à Ernest.

Du silence. (A Grincheux.) De la discrétion... Ah! que je suis heureuse!

ERNEST, en s'en allant.

Je le crois bien... Voilà une surprise qui la fera mourir de joie.

(Il entre dans le salon à gauche.)

SCÈNE XIII.

JOSÉPHINE, MADAME DARMENTIÈRES, GRINCHEUX, CHOEUR DE PARENTS ET AMIS.

CHOEUR.

Fragment du Finale du premier acte de FRA DIAVOLO

Sa fête, sa fête,
Est la nôtre à tous.
La fête, la fête
Qu'ici l'on souhaite
En est une aussi pour nous.

LÉONIE, entrant, aux personnes qui l'entourent.

Merci, mes bons amis.

MADAME DARMENTIÈRES.

C'est moi qui les ai réunis.

LÉONIE.

Ah! c'est trop de bonté.

MADAME DARMENTIÈRES, regardant Léonie.

De surprise et d'ivresse
Que son cœur est ému!
Ah! ce prix était dû
A la sagesse,
A la vertu.

ENSEMBLE.

LÉONIE.

Tout vient redoubler ma tristesse.
Il faut, pour comble de malheur,
Sourir à leurs chants d'allégresse
Lorsque le deuil est dans mon cœur.

MADAME DARMENTIÈRES, JOSÉPHINE, GRINCHEUX.

Près de vous l'amitié s'empresse.
Croyez aux vœux de notre cœur;
Pour nous quel moment d'allégresse!
Quel jour de fête et de bonheur!

GRINCHEUX, s'avançant et offrant un bouquet.

Recevez ce bouquet, gag' d'amour et de zèle...

JOSÉPHINE, s'avançant aussi, et offrant le sien.

Recevez ce bouquet, c'est l'hommage de celle
Qui, vous prenant toujours pour guide et pour modèle...

LÉONIE, lui prenant la main.

C'est assez, mes amis.

ENSEMBLE.

LÉONIE,

Tout vient redoubler ma tristesse, etc.

CHOEUR GÉNÉRAL.

Près de vous l'amitié s'empresse, etc.
(Ils offrent tous des bouquets à Léonie.)

MADAME DARMENTIÈRES, passant au milieu du théâtre.

Maintenant, que chacun m'écoute.

TOUS.

Qu'a-t-elle donc?

MADAME DARMENTIÈRES.

Ainsi que vous, sans doute,
Je dois offrir mon bouquet... c'est l'instant.
(Bas à Grincheux.)
Dis-lui qu'il peut sortir, c'est l'instant de paraître.
(Grincheux entre dans le cabinet, et madame Darmentières s'approche de Léonie.)

LÉONIE.

Quoi! vous aussi, ma tante, un bouquet? ah! donnez!

GRINCHEUX et LE CHOEUR, à part.

Venez, venez.

LÉONIE, à madame Darmentières.

Eh bien, où donc est-il?

TOUS.

Venez.

MADAME DARMENTIÈRES conduit Léonie vers le groupe à gauche, qui s'entr'ouvre et laisse voir Ernest.

Il est ici,
Et le voici.
(Léonie l'aperçoit, pousse un cri, recule, et va tomber évanouie entre les bras de sa tante et des dames, qui lui prodiguent leurs secours. Ernest est à genoux.)

ENSEMBLE.

ERNEST.

Eh quoi! c'est moi, quoi! c'est ma vue
Qui la prive, hélas! de ses sens!
(A madame Darmentières avec colère.)
Votre imprudence l'a perdue,
Et c'est à vous que je m'en prends.

MADAME DARMENTIÈRES.

Ma surprise l'a trop émue.
Oui... c'est ma faute, je le sens;
Mon imprudence l'a perdue.
Tâchons de lui rendre ses sens.

GRINCHEUX, JOSÉPHINE et LE CHOEUR.

Quoi! c'est son époux, et sa vue
Vient de la priver de ses sens!
Souvent une joie imprévue
Peut causer de tels accidents.
(On emporte Léonie sans connaissance. Ernest, Joséphine, Grincheux la suivent, et sortent en désordre.)

ACTE II.

Le théâtre représente un petit salon, ou boudoir, attenant à la chambre à coucher de Léonie. Deux portes latérales : la porte à droite de l'acteur est la porte d'entrée ; l'autre, celle de l'appartement de Léonie. Sur le devant du théâtre, à gauche, un canapé et deux fauteuils ; à droite, une petite table sur laquelle se trouve une écritoire avec plumes, papier, etc., etc.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

JOSÉPHINE, debout près de la porte à gauche.

Je n'ose entrer dans la chambre de madame... Elle était hier soir si malade... et il est si grand matin... Pourtant je crois avoir entendu sonner... Allons, du courage. (Elle frappe doucement.) La porte s'ouvre.

SCÈNE II.

JOSÉPHINE, ERNEST.

JOSÉPHINE.

Eh bien! Monsieur, quelles nouvelles?

ERNEST.

Ce ne sera rien, je l'espère, mon enfant... Cet évanouissement nous avait d'abord effrayés.... Il a duré si longtemps!... et elle n'en est sortie qu'avec une fièvre terrible, qui, pendant quelques instants même, a été accompagnée de délire... mais heureusement elle est mieux... Elle est tout à fait calme.... Son état ne demande que du repos et des ménagements.

JOSÉPHINE.

Quel bonheur!

ERNEST.

Pourvu que ma tante ne s'avise pas encore de nous préparer quelque surprise!

JOSÉPHINE.

La pauvre femme est désolée.

ERNEST.

Je le crois bien... Cela lui a fait mal aussi... Mais c'est égal, cela ne la corrigera pas: il y a des femmes qui ont besoin d'émotions, n'importe à quel prix.

JOSÉPHINE.

Elle a cru bien faire.

ERNEST.

Tu as raison! et c'est moi qui suis le plus coupable, puisque j'ai eu la faiblesse de me prêter à ses idées... Enfin dis-lui que ma femme a déjà demandé à la voir, et que si elle veut se résigner à ne produire aucun effet, à agir et à parler, en un mot, comme une personne naturelle, elle peut venir après le déjeuner passer ici la matinée.

JOSÉPHINE.

Près du lit de madame?

ERNEST.

Non... Léonie se lèvera; elle l'a demandé, et le docteur y consent... Le soleil est superbe, et l'air lui fera du bien.

JOSÉPHINE, apercevant Léonie qui sort de sa chambre.

Ah! la voici!

(Elle court à elle, la soutient, et la conduit au canapé, sur lequel elle la fait asseoir. Ernest est à gauche, Joséphine à sa droite.)

SCÈNE III.

JOSÉPHINE, LÉONIE, ERNEST.

JOSÉPHINE.

Eh bien, Madame, comment vous trouvez-vous?

LÉONIE.

Bien faible encore... la tête surtout... cela se passera.

ERNEST.

J'espère bien que ce soir il n'y paraîtra plus.

LÉONIE.

Je le crois aussi... Pourquoi alors le docteur est-il revenu? Il sort de ma chambre et demande à vous parler... Est-ce qu'il me croit plus mal?

ERNEST.

Non, certainement... mais hier, tout effrayé, et sans motif, de l'état où je vous voyais, je l'avais prié de venir de grand matin avec quelques-uns de ses confrères, l'élite de la faculté de Bordeaux.

LÉONIE.

Comment?

ERNEST.

Oui, mon amie; vous étiez menacée d'une consultation!... quatre médecins!... Vous en serez quitte pour la peur, et ces messieurs pour un déjeuner que je vais leur offrir.

LÉONIE.

Air *du Piége*.

Vous allez donc en faire les honneurs?

ERNEST.

Non, de ce soin je vais charger ma tante.

JOSÉPHINE.

Tenir tête à quatre docteurs!

ERNEST, qui est passé derrière le canapé, et s'appuie sur le dossier, en regardant Léonie.

Oui, certe, elle en sera contente.
Tous les effets tragiques et soudains
Lui plaisent fort, c'est sa folie,
C'est son bonheur... et quatre medecins
C'est presque de la tragédie.

(Il fait un pas pour sortir, puis revenant auprès de Léonie.)

Adieu! amie.... Soyez tranquille!.... Je reviens dans l'instant... Adieu.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

JOSÉPHINE, LÉONIE.

JOSÉPHINE, regardant sortir Ernest.

Il est gentil, monsieur le comte!... Et pour moi, Madame, je serais presque de l'avis de Balthasar.

LÉONIE, effrayée.

Balthasar! O ciel! est-ce qu'il est ici?

JOSÉPHINE.

Eh mon Dieu!... qu'avez-vous? quel trouble quelle agitation!... Madame, calmez-vous.

LÉONIE, revenant à elle.

Je suis calme... Qu'est-ce que tu disais?

JOSÉPHINE.

Qu'il est impossible de ne pas adorer monsieur le comte... Il est si bon, si attentif... ne s'occupant jamais que de vous... Si vous aviez vu hier, quels soins il vous prodiguait!...

LÉONIE.

Vraiment?

JOSÉPHINE.

Il ne s'en est rapporté à personne qu'à lui-même... Personne n'est entré dans votre chambre que lui.

LÉONIE.

En effet... ce matin, quand j'ai sonné... il était là, le premier.

JOSÉPHINE.

Je le crois bien... il ne s'était pas couché... Il a veillé toute la nuit.

LÉONIE.

Pour moi?...

JOSÉPHINE.

Et il paraît que vous avez été bien mal.

LÉONIE.

Que me dis-tu?

JOSÉPHINE.

Un ou deux accès de fièvre chaude... rien que cela... et parfois un délire effrayant.

LÉONIE.

Et dans ce moment-là, qui était près de moi?

JOSÉPHINE.

Lui, Madame, lui seul.

LÉONIE, à part, avec crainte.

O mon Dieu!

JOSÉPHINE.

Voilà un mari qu'il est aisé d'aimer... et je conçois que madame n'y ait pas eu de peine... mais moi...

LÉONIE.

Que dites-vous?

JOSÉPHINE.

Depuis que vous m'avez parlé, Madame, depuis hier, j'y fais mon possible... et Dieu me fera la

grâce d'en venir à bout... Mais je suis bien malheureuse.

LÉONIE.

Et pourquoi ?

JOSÉPHINE.

Théophile est encore ici... au château... il y est venu sous prétexte d'apporter des étoffes, et de régler les derniers mémoires... Je l'évite tant que je peux... Mais il me suit partout, si bien que Grincheux l'a remarqué, et que cela lui redonne des idées; car ces maris, cela voit tout.

LÉONIE, avec impatience.

Après... Dépêchons-nous, je vous prie.

JOSÉPHINE.

Quand je dis que cela voit tout... Il n'a pas vu une lettre qu'on avait glissée, en passant, dans la poche de mon tablier, et dans cette lettre...

LÉONIE.

Eh bien ?

JOSÉPHINE.

Il demande une réponse dans le creux du tilleul... et dit que, si je continue à l'éviter, à ne plus lui parler, il fera un coup de désespoir...

LÉONIE.

Il se tuera ?

JOSÉPHINE.

Pire encore... il se mariera... Il épousera quelqu'un qu'on lui propose.

LÉONIE.

Eh bien ! Joséphine, loin de l'en détourner... il faut l'y engager.

JOSÉPHINE.

Je ne pourrai jamais.

LÉONIE.

Est-ce que vous ne l'aimez pas pour son bonheur ?

JOSÉPHINE.

Si, Madame... mais il ne pensera plus à moi, il me détestera.

LÉONIE.

Au contraire, il vous en estimera davantage : et désormais il lui serait impossible de vous oublier.

JOSÉPHINE, vivement.

Ah ! j'écrirai, Madame, j'écrirai, je vous le promets, et sur-le-champ... Voici monsieur le comte qui vient.

(Léonie s'assied sur le canapé.)

SCÈNE V.

ERNEST, JOSÉPHINE, LÉONIE, assise.

ERNEST, entrant.

Nos docteurs sont à table, et je suis tranquille sur eux. (A Joséphine.) Ils ont seulement prescrit quelques gouttes d'une potion qu'il faudra porter dans sa chambre.

JOSÉPHINE.

Oui, Monsieur.

ERNEST.

Car ils prétendent que le danger est passé, mais que, dans l'état de faiblesse où elle est, la moindre émotion pourrait rappeler la fièvre, et ce délire qui m'avait si fort effrayé.

JOSÉPHINE.

Quoi !... la moindre émotion?

ERNEST.

Il ne faut désormais que du calme et du repos.

(Joséphine sort.)

LÉONIE, avec inquiétude.

Qu'est-ce ?

ERNEST, allant à elle, et s'asseyant à sa droite sur le canapé.

Rien... Nous n'avons plus besoin de la faculté, et j'en suis enchanté... J'étais jaloux même de leurs soins ; c'est moi que cela regarde... c'est à moi seul de veiller sur ce que j'ai de plus cher.

LÉONIE.

Ah ! combien vos bontés me confondent !

ERNEST.

Y penses-tu ? n'est-ce pas mon devoir et mon bonheur?... Cette nuit même, malgré l'inquiétude que j'éprouvais, si tu savais combien j'étais heureux de veiller près de toi... de sentir ta main dans la mienne... de m'enivrer de ta vue !... de contempler ces traits si doux encore, quoique altérés par la souffrance... et plusieurs fois... oui, je m'en souviens... tu as parlé.

LÉONIE.

O ciel !

ERNEST.

Des phrases... des mots entrecoupés... je n'ai pu rien distinguer.

LÉONIE, respirant avec joie.

Ah !

ERNEST.

Mais j'ai entendu mon nom qui errait sur tes lèvres... Ernest... Ernest... tu m'appelais... et j'étais près de toi... comme dans ce moment...

LÉONIE.

Ah ! pourquoi m'as-tu jamais quittée !

ERNEST.

Il le fallait... N'est-ce pas ton père qui, autrefois, dans ces temps de trouble, a recueilli ma famille?... N'est-ce pas lui qui m'a élevé?... qui t'a donnée à moi?... Aussi, j'avais juré de tout immoler à son bonheur et au tien... Mais si tu savais combien étaient longues les heures de l'absence !... Vingt fois, si un devoir sacré, si le salut de mon père ne m'eût retenu, je serais parti ; je serais arrivé à l'improviste... je t'aurais dit : « Ma » femme, me voilà ! je ne puis vivre sans toi. »

Mais, grâce au ciel, le temps de l'exil est fini : j'ai retrouvé le bonheur... je te retrouve... Vois donc désormais quel sort est le nôtre !... combien nous serons heureux !

AIR de *Les Maris ont tort.*

A mon bonheur je n'ose croire ;
Le ciel m'a permis d'obtenir.
Quelques honneurs et quelque gloire
Qu'avec mon nom j'ai pu t'offrir.
Il m'a donné de la richesse
Pour embellir tous tes instants,
Et, mieux encor, de la jeunesse
Afin de t'aimer plus longtemps.

Mais voyons, mon amie, rendez-moi un peu compte de tout ce qui est arrivé en mon absence... Comment ta vie s'est-elle passée ?... as-tu été contente de nos amis, de nos gens.... des embellissements qu'on a faits en ce château ?... Balthasar n'est pas ici?...

LÉONIE, troublée.

Balthasar !...

ERNEST.

J'ignore pourquoi... car c'est à lui que j'avais donné mes ordres... et ordinairement il est là pour me rendre compte.

LÉONIE, dont le trouble augmente.

Lui !... vous rendre compte !...

ERNEST, lui prenant la main.

Eh mais ! qu'as-tu donc ?

LÉONIE.

Rien.

ERNEST.

Si... tu as plus d'agitation.

LÉONIE.

Non... vraiment.

ERNEST, continuant toujours, et lui tenant la main.

On m'a dit qu'il était parti depuis hier... le moment est bien choisi... mais il ne peut être qu'à la ferme... et je l'ai envoyé chercher...

LÉONIE, avec agitation.

Il va venir ?...

ERNEST.

Ce matin, probablement... Eh mais !... ta main est brûlante... est-ce que la fièvre reprend ?...

LÉONIE, avec égarement, et retirant sa main brusquement.

Non, non... je suis bien...

ERNEST, se levant.

Eh ! mon Dieu !... cela m'inquiète. (Il appelle.) Joséphine !... (Courant à la fenêtre.) Les voitures ne sont plus dans la cour... nos docteurs sont repartis... ah ! ce qu'ils ont ordonné... si on l'avait apporté...

(Il entre dans la chambre de Léonie.)

LÉONIE, seule.

Que je souffre !... mon Dieu ! que je souffre !... ma tête est en feu ! où suis-je ?... (Écoutant. J'entends marcher... on vient... on vient...

ERNEST, entrant.

Ils n'ont rien apporté... n'importe... (Apercevant Léonie qui se lève et marche.) Ah ! quelle agitation !... quel trouble effrayant ! Léonie...

LÉONIE, avec égarement.

Taisez-vous..... n'entendez-vous pas ?..... il monte... le voilà...

ERNEST.

Et qui donc ?

LÉONIE

Balthasar !... devant moi ! oh ! que j'ai peur !... j'ai beau baisser mon front.... il me voit toujours... n'est-ce pas ? (Se jetant dans les bras d'Ernest.) Qui que vous soyez, par grâce... par pitié... cachez-moi... qu'il ne puisse pas m'apercevoir.... il dirait... « La voilà... elle est coupable ! »

ERNEST.

Léonie... quelle idée !... quel mensonge !

LÉONIE.

Non... non... l'on ne ment point avec des cheveux blancs... il a dit vrai.

ERNEST.

Quel délire vous égare !..... songez à vous-même... songez à votre père.

LÉONIE.

Mon père !... mon père... ah ! viens, emmène moi... éloignons-nous !... c'est ce jeune homme... ce parent d'Ernest.

ERNEST.

Un parent à moi... et qui donc?

LÉONIE.

Ne le vois-tu pas ?... il vient d'entrer dans le salon... il part dans huit jours pour l'armée... et ma tante a voulu qu'il restât ce temps-là au château... moi je ne voulais pas... je ne devais pas le souffrir ; car il m'a dit qu'il m'aimait... moi je n'aime qu'Ernest... Il pleure... il se désespère... pour le consoler j'ai laissé tomber mon bouquet, qu'il vient de ramasser... tiens, vois-tu ?... il l'a porté à ses lèvres, et l'a caché dans son sein... (Avec un soupir.) Heureusement il part demain... Qui vient là ?... entrer ainsi chez moi... la nuit... par ce balcon !... c'est lui... Ah ! que ma légèreté fut coupable, si elle a pu lui inspirer une pareille audace !... Sortez... laissez-moi... laissez-moi... vous me faites horreur !

ERNEST.

O rage !

LÉONIE.

Je n'aime qu'Ernest.... Ernest, viens me défendre... je suis digne de toi... viens... (Avec désespoir.) Non... va-t'en... (Tombant à genoux.) O mon Dieu !... ô mon père... pardonnez-moi !

ERNEST.

Tais-toi, malheureuse... tais-toi.

LÉONIE.

Oui... oui... il faut se taire... minuit sonne... c'est la veille de Noël... il est descendu par le balcon, le long des treillages... j'entends un coup de fusil... on l'aura aperçu dans l'ombre !... c'est Balthasar !... Balthasar... dont je ne puis éviter le regard... Trembler à sa vue !... rougir devant un valet !... si je lui demandais grâce... Non... non... il ne le voudra pas... que faut-il faire ?... j'ai voulu me tuer.

ERNEST.

Que dis-tu ?

LÉONIE.

Je n'ai pas osé... j'ai eu peur... mais si Ernest revient, j'oserai... et déjà je sens là... mon Dieu ! m'auriez-vous exaucée ? je me sens mourir. (Elle tombe sur le canapé, fermant les yeux peu à peu.)

AIR : *O Vierge sainte, en qui j'ai foi* (de FRA DIAVOLO).

O toi, dont j'ai trahi la foi,
Ernest... Ernest... pardonne-moi;
Ernest... Ernest... pardonne-moi.

(Sa tête tombe sur ses épaules... le sommeil la saisit. Ernest s'est assis près de la table à droite, la tête dans les mains, et plongé dans ses réflexions.)

SCÈNE VI.

ERNEST, LÉONIE, endormie; MADAME DARMENTIÈRES, entrant avec JOSÉPHINE.

MADAME DARMENTIÈRES et JOSÉPHINE, dans le fond.

Que le silence
Guide nos pas;
De la prudence,
Et parlons bas.

MADAME DARMENTIÈRES.

(A Ernest.)
Elle dort... qu'avez-vous? ah! votre air m'épouvante.

ERNEST.

Moi !... je n'ai rien, ma chère tante.

ENSEMBLE.

ERNEST.

A qui m'offense
Malheur, hélas !
Que la vengeance
Arme mon bras !

MADAME DARMENTIÈRES et JOSÉPHINE.

Faisons silence ;
Oui, parlons bas;
Que la prudence
Guide nos pas.

ERNEST, à Joséphine, lui montrant Léonie.

Joséphine, restez près d'elle, ne la quittez pas. (Joséphine se rapproche de Léonie, qui est toujours sur le canapé. Ernest emmène madame Darmentières à droite.) Dites-moi, ma chère tante...

MADAME DARMENTIÈRES.

Tout ce que vous voudrez... mais auparavant daignez jeter les yeux sur cette liste.

ERNEST.

Qu'est-ce encore ?

MADAME DARMENTIÈRES.

Je fais part de votre arrivée à nos parents, à nos amis... à ceux qui, en votre absence, ne nous ont point abandonnées... c'est bien le moins.

ERNEST.

Il venait donc ici, en mon absence, beaucoup de monde ?

MADAME DARMENTIÈRES.

Mais, oui... la proximité de la ville... on venait dîner... et l'on repartait le soir.

ERNEST.

Jamais on ne restait ?... Vous auriez pu cependant, de temps en temps, retenir pour quelques jours...

MADAME DARMENTIÈRES.

Cela m'est arrivé une fois... bien malgré ma nièce, qui s'y opposait... qui ne le voulait pas.. et je suis enchantée que vous soyez de mon avis... car, en effet, quand ce sont des personnes de ma famille...

ERNEST.

Ah ! c'était de nos parents !

MADAME DARMENTIÈRES.

Édouard de Miremont.

ERNEST.

Édouard !...

MADAME DARMENTIÈRES.

Celui que vous avez fait entrer à Saint-Cyr, et fait nommer sous-lieutenant. (Ernest s'est mis à la table sans rien dire). Eh bien ! que faites-vous donc ?

ERNEST, froidement.

Je ne le vois pas sur votre liste... et je lui écris... pour l'inviter.

MADAME DARMENTIÈRES.

Y pensez-vous ?

ERNEST.

Oui... j'ai à lui parler.

MADAME DARMENTIÈRES.

Vous ne savez donc pas que le pauvre garçon n'est plus.

ERNEST.

Que dites-vous ?

MADAME DARMENTIÈRES.

Il y a six mois, à peu près... quelques jours après nous avoir quittées... Il est arrivé à l'armée, et le premier boulet a été pour lui.

ERNEST.

Il est mort !

MADAME DARMENTIÈRES.

Ce qui ne m'étonne pas... avec une tête comme la sienne.

ERNEST.

Mort !... (A part, laissant tomber sa plume.) Et

maintenant, sur qui me venger?... (Regardant Léonie.) Sur qui?... sur la fille de mon bienfaiteur... de mon second père!...

JOSÉPHINE.

Monsieur... madame revient à elle... elle s'éveille.

LÉONIE.

Ah! que j'ai souffert!... Quel rêve affreux! (Regardant autour d'elle.) Ma tante... Joséphine... où donc est-il?

MADAME DARMENTIÈRES.

Toujours avec toi... il ne t'a point quittée... (A Ernest.) Mon neveu...

LÉONIE.

De grâce, approchez-vous. (Ernest s'avance en silence. Elle lui prend la main, qu'elle porte à ses lèvres.) Je souffre moins... Je me sens mieux quand vous êtes là.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, GRINCHEUX.

GRINCHEUX.

Monsieur le comte... (Apercevant Joséphine, à part.) Ah! heureusement, voilà ma femme... je ne savais où elle était. (Haut.) Monsieur le comte, il y a là quelqu'un que vous avez fait venir, et qui demande à vous parler.

ERNEST.

Et qui donc?

GRINCHEUX.

Mon cousin Balthasar.

MADAME DARMENTIÈRES, ERNEST, LÉONIE.

Balthasar!

(Léonie, hors d'elle-même, se lève par un mouvement convulsif.)

ERNEST, la retenant par la main.

Que faites-vous?... (A part.) Elle ne pourrait encore supporter sa vue. (Haut à Grincheux.) Qu'il attende! plus tard, nous le verrons.

GRINCHEUX, sortant.

Oui, monsieur le comte.

(Léonie fait un geste de joie, et retombe sur le canapé.)

ERNEST, la regardant.

Elle renaît... malheureuse enfant!

AIR d'*Aristippe*.

La voilà pâle, et les yeux vers la terre,
Et de honte près de mourir!
Non... j'ai promis jadis à son vieux père,
Quand aux autels il vint de nous unir,
De la défendre et de la secourir.
Malgré ses torts dont tous mes sens s'émeuvent,
Je l'ai juré, je m'en souviens;
Et les serments qu'elle a trahis ne peuvent
M'exempter de tenir les miens.

(S'approchant d'elle avec bonté.) Calmez-vous... le repos vous est, avant tout, nécessaire...

MADAME DARMENTIÈRES, qui s'est assise près de la table, à droite.

Sans doute, le repos et la distraction... (A Léonie.) Et, si tu le veux, nous allons passer la matinée auprès de toi, à travailler... en causant; n'est-ce pas, Joséphine?

JOSÉPHINE.

Oui, Madame.

MADAME DARMENTIÈRES.

Et vous, mon neveu, qui venez de voyager... j'espère bien que nos matinées et nos soirées vont être bien employées... je compte sur vous pour les aventures intéressantes. (A Léonie.) Toi, tout ce qu'on te demande est de rester tranquille et de nous écouter.

ERNEST.

Oui... écoutez.

LÉONIE.

Si c'est vous qui parlez, Monsieur, ce me sera bien facile.

JOSÉPHINE.

Ah! quel bonheur! écoutons bien.

GRINCHEUX, rentrant.

Monsieur, il dit qu'il ne veut que vous voir.

ERNEST.

Qui donc?

GRINCHEUX.

Balthasar.

ERNEST.

Impossible... (Après un instant de réflexion.) Si fait... qu'il entre.

GRINCHEUX.

Ce pauvre homme en a tant d'envie, qu'il n'y tient plus... Il est là.

LÉONIE.

La force m'abandonne!

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS; BALTHASAR, entrant les yeux baissés.

BALTHASAR. Il s'approche d'Ernest et lui baise la main.

Ah! mon maître!

ERNEST.

Tout à l'heure, je vous parlerai.

BALTHASAR.

Ah! Monsieur!

MADAME DARMENTIÈRES

C'est bien... et qu'il se taise.

GRINCHEUX

Comment donc?

MADAME DARMENTIÈRES.

Ainsi que vous, Grincheux.

GRINCHEUX.

Quoi!... qu'est-ce qu'il y a?

JOSÉPHINE, qui est passée auprès de lui.

Parce que monsieur va vous dire quelque chose de bien intéressant.

GRINCHEUX.

C'est différent.

MADAME DARMENTIÈRES.

Écoutons.

(Léonie est sur le canapé ; Ernest sur un fauteuil à côté d'elle, à droite. Madame Darmentières est assise auprès d'Ernest ; Joséphine est sur une chaise auprès de Léonie, à gauche de Grincheux, et Balthasar debout, à la droite de madame Darmentières.)

ERNEST, après quelques instants de silence.

Vous saurez que, l'année dernière, je m'étais rendu à Madrid pour tâcher de délivrer le comte de Lémos, mon beau-père, qui était détenu dans les anciennes prisons de l'inquisition... Je ne vous parlerai point ici de toutes mes démarches... de mes tentatives pour le sauver... Ce sont toujours des geôliers trompés ou gagnés à prix d'argent... c'est ce qu'on voit partout.

MADAME DARMENTIÈRES.

Oui, mais c'est égal... c'est toujours bien intéressant, surtout quand le prisonnier réussit à s'évader.

ERNEST.

C'est aussi ce qui nous est arrivé... Nous avions même eu le bonheur, grâce à un déguisement, de gagner la frontière ; mais nous n'étions pas encore en sûreté, car on prétendait, à tort ou à raison, qu'il y avait des ordres de livrer M. de Lémos partout où on le retrouverait, et injonction de le reconduire en Espagne... Il fallut donc se cacher encore, et, toujours déguisés, traverser le midi de la France, pour aller nous embarquer à La Rochelle... Dans ce trajet, je passai bien près de Bordeaux, et par conséquent bien près d'ici.

MADAME DARMENTIÈRES.

Et quand donc ?

ERNEST.

Mais il y a à peu près six mois.

JOSÉPHINE.

Voyez-vous cela !

ERNEST.

Être si près de sa femme, et ne pas la voir, me semblait bien cruel... surtout après six moi d'absence. D'un autre côté, ma présence aurait fait événement, et aurait peut-être aidé à découvrir mon beau-père... N'osant pas alors me présenter chez moi en plein jour, j'écrivis un mot à Léonie, qui seule de la maison était prévenue... et j'arrivai la veille de Noël... à minuit.

LÉONIE, étonnée et tremblante.

Que dites-vous ?

ERNEST.

Vous m'avez promis de vous taire... et de me laisser parler.

MADAME DARMENTIÈRES et JOSÉPHINE.

Sans doute.

MADAME DARMENTIÈRES.

Ma nièce, n'interrompez pas. (A Ernest.) Eh bien, mon neveu ?

ERNEST.

Eh bien !... je franchis les murs du parc.

BALTHASAR.

Qu'entends-je !

LÉONIE, pâle et tremblante depuis le commencement du récit.

O mon Dieu !

ERNEST.

Et je croyais pouvoir m'en aller de même, sans danger, grâce à la faveur de la nuit... lorsque quelqu'un de la maison, me voyant descendre le long du treillage, me prit sans doute pour un voleur... et s'avisa de tirer sur moi un coup de fusil.

LÉONIE, poussant un cri, et cachant sa tête dans ses mains.

Ah !... (Étendant les bras du côté d'Ernest, et presque à genoux.) Monsieur... Monsieur !...

ERNEST.

Taisez-vous... je le veux.

BALTHASAR, de l'autre côté.

C'est fait de moi.

GRINCHEUX.

Qu'as-tu donc ?

MADAME DARMENTIÈRES.

Quelle aventure ! mais, ce qu'il y a de plus extraordinaire... c'est que maintenant je me rappelle parfaitement... c'était au mois de décembre... la veille de Noël.

ERNEST.

Précisément.

MADAME DARMENTIÈRES.

A telles enseignes que c'est le lendemain que notre cousin Édouard est parti... (Mouvement de colère d'Ernest.) Une nuit très-sombre... très-pluvieuse... et il y avait plus d'une heure que ma nièce m'avait dit bonsoir, et était montée dans son appartement au-dessous du mien, lorsque j'entends tout doucement... tout doucement... le long sdu treillage, comme quelqu'un qui montait...

ERNEST, l'interrompant.

C'était moi.

BALTHASAR, confondu.

Ah !... c'était vous !...

MADAME DARMENTIÈRES.

Et ce que je ne pouvais comprendre, c'est qu'il me semblait, de temps en temps, entendre a voix d'un homme.

ERNEST, avec colère.

D'un homme !... (Se reprenant.) C'était moi.

BALTHASAR.

Il serait possible !... Et moi... j'en tremble encore... moi qui ai tiré sur vous !

ERNEST.

Que dis-tu ?

BALTHASAR, venant auprès d'Ernest.

Oui, ce coup de fusil que vous avez entendu... il venait de moi... je vous avais ajusté, de bien loin, il est vrai... et par bonheur, ma main tremblait... Sans cela... dans son propre château, et sous les coups de son serviteur... mon maître, mon pauvre maître...

ERNEST.

Allons, tais-toi.... Et ne vas-tu pas te désoler ?... Après tout, ce n'est qu'une erreur.

(Joséphine passe à la droite du théâtre, auprès de Grincheux.)

BALTHASAR.

Oui... si ce n'était que cela... si je n'avais pas d'autre crime à me reprocher... Mais il en est un que je ne me pardonnerai jamais... (S'avançant près de Léonie, et se mettant à genoux devant elle.) Madame la comtesse... ma noble et digne maîtresse... je suis un malheureux, un misérable... J'ai osé vous soupçonner... Depuis six mois je vous outrage... je vous accuse !.... Trahir un pareil maître.... c'eût été trop mal.... ce n'était pas possible !.... Et cependant j'ai pu avoir une pareille pensée !....

LÉONIE, le relevant.

Balthasar !

BALTHASAR.

Vous avez été trop bonne mille fois... car c'est aujourd'hui seulement que vous m'avez puni.... que vous m'avez renvoyé.

MADAME DARMENTIÈRES.

C'est bien, Balthasar, c'est bien.... Dès que vous reconnaissez vos torts.... nous oublions tout... Cela dépend maintenant de votre maître, il prononcera.

BALTHASAR.

Monsieur le comte.... m'accordez-vous ma grâce ?

ERNEST, froidement.

Je peux pardonner les injures qui me sont personnelles; mais je ne pardonnerai jamais un soupçon ou un outrage envers ma femme. Plus tard, je verrai ce que je peux faire pour vous.... Mais puisque votre maîtresse vous a renvoyé.... sortez.

BALTHASAR.

Ah ! c'est bien cruel ! (A Ernest.) Mais je l'ai mérité, mon maître, je l'ai mérité. (S'avançant près de Léonie.) Madame, je fus bien coupable... mais vous qui fûtes sans reproche... daignez parler pour moi.

ERNEST, à madame Darmentières.

Ma tante... tout à l'heure... (Madame Darmentières sort. A Joséphine et à Grincheux.) Mes amis, laissez-moi. (Ils sortent. A Balthasar, qui veut encore lui parler d'un air suppliant.) Sortez.

(Balthasar sort.)

SCÈNE IX.

ERNEST, LÉONIE.

(Ernest, debout au fond, reste enseveli dans ses réflexions. Léonie se retourne vers lui : elle voudrait et n'ose lui parler. Enfin, ne pouvant retenir ses sanglots, elle tombe à genoux, et prie, mais en tournant le dos à Ernest.)

ERNEST, s'approchant.

Eh bien ! Léonie, que faites-vous ?

LÉONIE.

Hélas ! Monsieur... je n'ose vous regarder, ni vous parler... Oh, mon Dieu !... si vous saviez ce qui se passe dans mon âme...

ERNEST.

Levez-vous... et écoutez-moi.

(Léonie se lève, s'approche d'Ernest lentement, et la tête baissée.)

LÉONIE.

Ah ! Monsieur...

ERNEST, froidement.

Ne me remerciez pas. J'ai songé à votre père, que cette nouvelle aurait fait mourir de chagrin, et j'ai fait ce que j'ai dû, pour lui et pour moi... j'ai voulu que celle qui portait mon nom fût respectée et honorée... J'y ai réussi... vous avez retrouvé l'estime de tous.

LÉONIE.

Excepté la vôtre, Monsieur... Je ne vous dirai point que votre éloignement, que l'absence de vos conseils, que tout enfin n'a que trop secondé la légèreté et l'imprudence qui, malgré moi, m'ont perdue... Rien de tout cela, je le sais, ne peut atténuer ma faute, et le ciel ou bien mes remords qui vous l'ont révélée disent assez qu'elle est sans excuse... Et si vous êtes trop généreux pour m'en punir, et pour vous en venger... c'est à moi de me charger de ce soin... et je vous promets que ma mort...

ERNEST.

Que dites-vous ?

LÉONIE.

C'est ma seule ressource... mon seul espoir.

ERNEST.

Croyez-vous donc qu'on répare une faute en en commettant une nouvelle ?... Il faut vivre pour expier ses torts... Mais cela demande un long

courage; et je conçois qu'il est plus facile de mourir.

LÉONIE.

Ah! Monsieur... je vous obéirai.

ERNEST.

Vous vivrez... mais loin de moi... Je veux que cette séparation se fasse sans bruit, sans éclat... Fiez-vous à moi du soin de sauver les apparences... et quant à vous, Madame, puisque vous avez promis de m'obéir.... vous saurez tout à l'heure ce que je veux faire de vous, ce que j'attends de vous... je reviens...

LÉONIE.

Un mot... car tout me dit que je vous vois pour la dernière fois... un mot encore.

ERNEST.

Je vous écoute... que me voulez-vous?

LÉONIE.

Je me soumettrai à tout ce que votre justice ordonnera, quelque rigoureuse qu'elle soit... Mais ne m'ôtez pas tout espoir... et un jour, Monsieur, un jour du moins, quand mes traits flétris par la souffrance et les années, quand mes joues sillonnées par les larmes vous diront que j'ai assez pleuré ma faute, alors... oh! ce sera dans bien longtemps!... alors puis-je espérer?... (Ernest, pour cacher son émotion, veut s'éloigner.) Ah! ne me quittez pas! Encore un instant.... encore un, je vous prie... une grâce... (Ernest, qui était près de la porte au moment de sortir, s'arrête.) Non pour moi... Balthasar doit-il être puni? Et dois-je ajouter à mes torts celui de vous priver d'un ami et d'un serviteur fidèle?

ERNEST.

Il reviendra... je lui dirai... Attendez-moi ici.

LÉONIE.

Oui, Monsieur.

(Ernest sort.)

SCÈNE X.

LÉONIE, puis GRINCHEUX et JOSÉPHINE.

LÉONIE.

Il me fuit... il me quitte... O mon Dieu! quel sort m'attendait!... quel avenir m'était promis!... et que de bonheur détruit pour une seule faute!... (Vivement.) On vient... (S'essuyant les yeux.) Pour lui, pour son honneur, cachons mes larmes. (Affectant un air riant.) Ah! c'est Joséphine et son mari!

GRINCHEUX, tenant Joséphine sous le bras.

Oui, ma femme; je suis le plus heureux des hommes, et t'aime plus que jamais.

JOSÉPHINE.

Et pourquoi?

GRINCHEUX.

Pourquoi?... je n'ai pas besoin de te le dire... Mais tout le monde le saura, à commencer par madame la comtesse, parce que c'est devant elle que j'ai pu te soupçonner.

LÉONIE.

Que dites-vous?

GRINCHEUX.

Oui, Madame... malgré ce que vous m'avez dit, j'avais des inquiétudes... parce qu'il y a un petit blond, un commis marchand, qui suit ma femme partout... Moi alors je la suivais aussi; de sorte que tous les trois nous ne nous quittions pas... Il rôdait depuis ce matin dans le parc, à l'entour du gros tilleul... Trois fois il a été regarder dans le creux de l'arbre... Et moi, caché dans le feuillage, j'étais là à l'affût, lorsque j'ai vu arriver madame Grincheux, qui mystérieusement a jeté une lettre et s'est enfuie... Or, cette lettre, quoiqu'elle ne fût pas à mon adresse...

(Il fait signe de briser le cachet.)

JOSÉPHINE.

O ciel!

GRINCHEUX.

AIR : *Va, d'une science inutile.*

J'ai lu... d' joie encor j'en suis ivre,
Qu'ell' lui disait, pour premier point,
D' cesser d' l'aimer et d' la poursuivre,
Attendu qu'ell' ne l'aimait point...
Attendu qu' c'est moi seul qu'elle aime;
Et de sa part est-ce gentil
De l' dire à d'autr's, quand à moi-même
J' crois que jamais ell' ne l'a dit!

JOSÉPHINE, bas à Léonie.

Ah! Madame... que ne vous dois-je pas!

GRINCHEUX.

J'ai remis le billet, qu'un instant après on est venu reprendre... Et si vous aviez vu son désespoir... Il s'arrachait les cheveux.

JOSÉPHINE.

Pauvre garçon!

GRINCHEUX.

C'est ce que je me suis dit : il m'a fait de la peine et en même temps du plaisir... parce que cela prouve que ma femme...

JOSÉPHINE.

N'est peut-être pas plus sage qu'une autre. (Regardant Léonie.) Mais elle a eu de bons avis, de sages conseils... et tout le monde n'a pas le même bonheur...

GRINCHEUX.

C'est égal, tu peux faire maintenant tout ce que tu voudras, je n'y trouverai jamais à redire, et je te promets d'être le meilleur des maris... de ne te rien refuser... de t'obéir en tout...

JOSÉPHINE, passant auprès de lui et lui prenant la main avec émotion, tout en regardant Léonie.

C'est bien, Grincheux, c'est bien... je te pro-

mets d'être une bonne femme et de faire bon ménage... (Le faisant passer auprès de Léonie.) Remercie madame la comtesse, et partons.

GRINCHEUX.

La remercier... et pourquoi?

JOSÉPHINE.

Remercie-la toujours.

GRINCHEUX.

AIR : *Ce que j'éprouve en vous voyant.*

Grand dieu! quel bonheur est le mien!

JOSÉPHINE.

Ah! puisse le ciel le lui rendre!

LÉONIE.

Ah! je crois qu'il vient de l'entendre.
Je fus son guide et son soutien;
Je l'ai sauvée... Ah! ce mot me fait bien.
Trop coupable, mon Dieu! je n'ose
Réclamer contre ton arrêt;
Mais, comme Ernest me le disait,
(Voyant Grincheux aux genoux de Joséphine, et lui baisant la main.)
Puisse le bien dont je suis cause
Expier le mal que j'ai fait!

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, MADAME DARMENTIÈRES; BALTHASAR, qui se tient derrière elle.

MADAME DARMENTIÈRES.

Ah! ma nièce, ma chère nièce, quel bonheur! tu ne sais pas... Il est nommé à une ambassade... Tous les appartements se remplissent de personnes qui viennent le féliciter... Tiens, les entends-tu?... On a tant d'amis quand on est heureux!

JOSÉPHINE.

Et dans ce moment, Madame, vous êtes si heureuse, n'est-ce pas?

LÉONIE.

Oui, mes enfants, oui, mes amis.

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS, ERNEST.

ERNEST, à la cantonnade.

Je vous remercie, mes amis, des compliments que vous m'adressez, et auxquels je suis bien sensible.

BALTHASAR, à Léonie.

Vous avez voulu, Madame, que ce fût un jour de bonheur pour tout le monde; car, grâce à vous, mon maître me pardonne.

LÉONIE.

Ah! je l'en remercie.

BALTHASAR.

Et moi, je n'ose vous dire ce que j'éprouve; mais je vous chéris maintenant autant que mon maître; je vous admire, je vous honore, je voudrais pouvoir vous servir à genoux.

JOSÉPHINE.

Il a bien raison.

GRINCHEUX.

Oui, sans doute.

LÉONIE.

Assez, assez, mes amis. (A part.) Je dois donc usurper leur estime à tous!

ERNEST, qui, après avoir remercié tout le monde, était venu sur le devant du théâtre avec madame Darmentières.

Vous sentez bien, ma chère tante, que ma nouvelle dignité m'imposant quelques devoirs, il faut d'abord se rendre à Paris.

MADAME DARMENTIÈRES.

Certainement, il le faut. Nous irons avec vous; nous vous accompagnerons, n'est-ce pas, ma nièce?

ERNEST.

Dans ce moment, ce serait difficile, car un courrier que je reçois m'oblige à partir aujourd'hui; mais auparavant j'ai quelques arrangements à prendre avec ma femme. Vous permettez...

MADAME DARMENTIÈRES.

Comment donc!

ERNEST, allant à Léonie et l'emmenant au bord du théâtre, pendant que madame Darmentières, Balthasar, Joséphine et Grincheux restent au fond.

Cette ambassade qu'on me proposait, et que ce matin je voulais refuser, pour ne pas vous quitter, je viens de l'accepter; mais comme, avant de quitter son pays, il faut mettre ordre à ses affaires, (Lui donnant un papier.) voici un acte que je remets entre vos mains, et qui contient mes volontés expresses.

LÉONIE.

Je les suivrai, Monsieur.

ERNEST.

Il vous assure, dès ce moment, la moitié de ma fortune, et la totalité après moi. (Léonie, faisant le geste de déchirer le papier.) Vous n'êtes pas maîtresse de refuser; vous m'avez juré d'obéir, et cette fois, du moins, tenez vos serments.

LÉONIE, baissant la tête avec honte, et serrant le papier.

Ah! Monsieur.

ERNEST, se tournant vers madame Darmentières, qu'il embrasse.

Je pars, adieu. (A part, et regardant Balthasar.) Et ce pauvre Balthasar, que cette fois je ne retrouverai plus. (Haut.) Et toi aussi, mon vieux et fidèle ami, embrassons-nous.

BALTHASAR.

Ah! mon maître!

ERNEST, s'efforçant de sourire.

Je pleure, et je ne sais pourquoi.

BALTHASAR.

Moi, je le sais bien : c'est de joie et de bonheur.

ERNEST.

Allons, allons, partons à l'instant.

(Il fait quelques pas vers la porte.)

MADAME DARMENTIÈRES.

Et votre femme, à qui vous ne dites pas adieu.

ERNEST, s'arrêtant.

C'est vrai. (S'avançant près de Léonie, et lui prenant la main.) Adieu, mon amie, adieu.

(Il va pour la quitter.)

LÉONIE, le regardant d'un air suppliant.

Monsieur, on nous regarde.

ERNEST.

Ah! vous avez raison.

(Il l'embrasse sur le front.)

MADAME DARMENTIÈRES.

J'espère bien que dans sept ou huit jours nous nous reverrons.

ERNEST.

Oui, ma chère tante, dans quelques jours.

LÉONIE, bas.

Serait-il vrai?

ERNEST, de même.

Jamais.

BALTHASAR, GRINCHEUX et JOSÉPHINE.

Adieu, Monseigneur. Adieu, monsieur le comte.

MADAME DARMENTIÈRES, regardant Léonie avec orgueil.

Ah! qu'elle est heureuse!

LÉONIE, seule à droite du théâtre.

Malheureuse! pour toujours.

(Ernest s'éloigne en jetant un dernier regard sur sa femme. Léonie cache sa tête dans ses mains, et fond en larmes. Tout le monde reconduit Ernest.)







JEUNE ET VIEILLE,

OU

LE PREMIER ET LE DERNIER CHAPITRE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES,

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase Dramatique, le 18 novembre 1830.

En société avec MM. Mélesville et Bayard.

—

Personnages.

MADAME BEAUMÉNIL.
ROSE, sa fille. — MADAME GUICHARD.
ANGÉLIQUE, amie de Rose.
GUICHARD, prétendu de Rose.
AUGUSTIN, fils de M. et madame Guichard.
ÉMILIE, pupille de Guichard.
BREMONT.
NANETTE, servante de Guichard.

La scène se passe, au premier acte, dans la chambre de madame Beauménil; au second acte, dans la maison de M. Guichard.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une chambre meublée modestement. Au fond une commode sur laquelle se trouve une guitare. Deux portes latérales : la porte à gauche de l'acteur est la porte d'entrée, l'autre, celle de la chambre de Rose. A droite, une fenêtre, et sur le devant de la scène, à gauche, une table.

SCÈNE PREMIÈRE.

ROSE seule, tenant un livre à la main, et assise auprès de la table, sur laquelle on voit pêle-mêle des livres et des ouvrages de broderie.

ROSE, lisant.

« Quelle surprise pour la pauvre Anaïs! c'est » son amant qui se jette à ses pieds! » (*S'interrompant.*) Là! j'étais bien sûre qu'il reviendrait, celui-là; ils reviennent toujours, dans les romans! j'en suis bien aise : elle est si gentille, cette petite Anaïs! et puis c'est drôle comme sa position ressemble à la mienne; seule avec sa mère, vivant de son travail, refusant tous les partis, pour rester fidèle à quelqu'un qui est allé bien loin (*Avec émotion*) pour faire fortune! (*Soupirant.*) Quel dommage qu'ils soient si longs à faire fortune! (*Lisant.*) « C'est son amant qui se jette à ses pieds : » O ma céleste amie, lui dit-il, je puis enfin t'offrir » ces richesses que je n'ai désirées que pour toi, » ce titre de comtesse... » (*S'interrompant.*) La voilà comtesse, est-elle heureuse!

AIR de *Turenne*.

Épouser celui que l'on aime,
De l'or, des bijoux, un grand nom,
Dans tous les romans c'est de même.
Si c'était le mien!... Pourquoi non?
Eh! mais, après tout, pourquoi non?
Ça commence par de la peine,
Ça commence par un amant;
J'ai déjà le commencement,
Faudra bien que le reste vienne.

Mon Dieu! j'entends quelqu'un; si c'était maman! (*Elle cache bien vite son roman, et reprend son ouvrage.*) Non, c'est Angélique, notre voisine, et ma meilleure amie.

SCÈNE II.

ANGÉLIQUE, ROSE.

ANGÉLIQUE.

Bonjour, Rose.

ROSE.

Te voilà, c'est bien heureux; depuis huit jours qu'on ne t'a vue!

ANGÉLIQUE.

C'est vrai; ma mère a été un peu malade; mais

aujourd'hui elle se sent mieux, elle va porter mon ouvrage chez le marchand qui me donne de la musique à graver ; un air magnifique, ma chère, une cantate de Méhul, pour la fête du premier consul ; et je me suis échappée en disant que je venais travailler avec toi.

ROSE.

C'est bien, nous allons causer.

ANGÉLIQUE.

Et j'en ai tant à te demander ! Qu'est-ce qu'on dit donc dans le quartier, que tu vas te marier ?

ROSE.

Eh ! mon Dieu ! hier soir encore c'était une affaire arrangée : tout était prêt, les bans publiés, c'était pour aujourd'hui à trois heures.

ANGÉLIQUE.

Et avec qui donc ?

ROSE.

Avec monsieur Guichard.

ANGÉLIQUE.

Ce jeune médecin de notre quartier ?

ROSE.

Médecin, à ce qu'il dit. Le fait est que, dans le temps de la réquisition, il s'est mis officier de santé, pour ne pas partir soldat ; du reste, ni beau, ni laid, ni bête, ni méchant, mais ennuyeux à faire plaisir.

ANGÉLIQUE.

Qu'importe ? s'il est bon : c'est l'essentiel pour un mari.

ROSE.

Oui ; mais le moyen d'aimer ça, moi qui ne veux me marier que par amour ! moi, à qui il faut une passion dans le cœur, dussé-je en mourir !

ANGÉLIQUE.

Y penses-tu !

ROSE.

Ah ! il n'y a que cela de bon.

AIR : *Ne vois-tu pas, jeune imprudent.*

Même quand il nous fait souffrir,
Combien un amour a de charmes !
Ne pas manger, ne pas dormir,
Ne se nourrir que de ses larmes !...
Puis ne plus travailler jamais,
Se promener triste et rêveuse...
Ah ! ma chère, si tu savais
Quel bonheur d'être malheureuse !

ANGÉLIQUE, soupirant.

Ah ! tu as bien raison ! Pourquoi alors donner des espérances à ce monsieur Guichard ?

ROSE.

Ce n'est pas moi, c'est maman qui lui trouvait des qualités. Il est vrai qu'il a six mille livres de rentes ; et ma pauvre mère, qui ne rêve qu'aux moyens de quitter notre cinquième étage de la rue Serpente, et qui met tous les jours à la loterie sans en être plus riche...

ANGÉLIQUE.

Il y a des numéros qui ne sortent jamais.

ROSE.

C'est ce qu'elle dit : et elle pensait qu'un mari serait moins difficile à attraper qu'un terne ; aussi, elle avait arrangé tout cela pour aujourd'hui. Mais après avoir bien hésité, bien pleuré, j'ai pris une belle résolution, j'ai écrit à monsieur Guichard que je ne l'aimais pas, que je ne l'aimerais jamais, et la lettre vient de partir.

ANGÉLIQUE.

Tu as bien fait, il valait mieux tout lui dire.

ROSE.

Oh ! je ne lui ai pas tout dit, ni à ma mère non plus ; mais à toi, je peux te l'avouer : c'est que j'ai un amoureux.

ANGÉLIQUE.

Il serait possible !

ROSE.

Cela t'étonne ?

ANGÉLIQUE.

Ah ! mon Dieu, non, car j'en ai un aussi.

ROSE.

Et tu ne me le disais pas ! (Elles s'asseyent sur le devant de la scène.) Conte-moi donc ça. Le mien est jeune, il est aimable, il est charmant.

ANGÉLIQUE.

Comme le mien.

ROSE.

Des yeux noirs, l'âme sensible, et les cheveux bouclés, comme lord Mortimer, que nous lisions l'autre mois, dans ce nouveau roman qui vient de paraître : *les Enfants de l'Abbaye.*

ANGÉLIQUE.

Eh bien ! le mien lui ressemble aussi.

ROSE.

Ce doit être : tous ceux qu'on aime se ressemblent. Et t'a-t-il fait sa déclaration ?

ANGÉLIQUE.

Du tout : il ne m'a jamais rien dit ; ni moi non plus.

ROSE.

Est-elle bête ! Nous ne sommes pas ainsi ; nous nous entendons à merveille ! Nous étions convenus d'un signal, il jouait sur son violon : car il joue du violon.

ANGÉLIQUE.

Comme le mien.

ROSE.

Un coup d'archet étonnant ; il jouait une romance nouvelle d'un nommé Boïeldieu :

Vivre loin de ses amours.

Cela voulait dire : « Me voici, puis-je paraître ? » Et moi j'achevais l'air sur ma guitare, ce qui vou-

lait dire : « Je suis seule. » Et puis, quand il y avait des obstacles, nous nous écrivions.

ANGÉLIQUE.

Ah! que ce doit être gentil de recevoir des lettres!

ROSE.

Je le crois bien... Et puis c'est si commode!

AIR : *Ce que j'éprouve en vous voyant.*

Sans se troubler, un amoureux
Vous dit ainsi tout' sa pensée;
De rougir on n'est pas forcée,
On n'a pas à baisser les yeux;
Et puis, vois-tu, ce qui vaut mieux,
Quand de près il dit : J' vous adore!
Ce mot-là, quoique bien joli,
S'efface et s'éloigne avec lui;
Mais par lettre on l'écoute encore
Longtemps après qu'il est parti.

Et je te montrerai les siennes; quelle ardeur! quelle passion! ça brûle le papier! Pourvu qu'on ne me les enlève pas. Je crois que ma mère a des soupçons; je l'ai vue rôder encore ce matin...

ANGÉLIQUE.

Où sont-elles?

ROSE.

Dans ma commode.

ANGÉLIQUE.

Veux-tu que je les emporte, que je les cache chez moi?

ROSE.

Ah! tu me rendrais un grand service. Tiens, voici la clef; le troisième tiroir à droite, sous un fichu, derrière mes bas de soie. (Au moment où Angélique va se lever, on entend tousser.) Chut! on vient.

ANGÉLIQUE.

C'est ta mère.

ROSE.

Ne bouge pas.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, MADAME BEAUMÉNIL.

MADAME BEAUMÉNIL.

Ah! toujours à jaser.

ANGÉLIQUE, se levant.

Bonjour, madame Beauménil; vous vous portez bien, madame Beauménil?

MADAME BEAUMÉNIL.

Qu'est-ce que tu viens faire, apporter des romans?

ANGÉLIQUE.

Oh! non... j'arrive, et je venais...

ROSE.

Oui! elle me rapportait ma guitare, que je lui avais prêtée pour apprendre la romance du Prisonnier.

ANGÉLIQUE, l'emportant dans la chambre à droite.

Je vais la remettre dans ta chambre.

MADAME BEAUMÉNIL.

Des romances! Voilà comme ces petites filles se perdent l'imagination.

ROSE, s'approchant.

Eh bien! maman?

MADAME BEAUMÉNIL, soupirant.

Tu l'as voulu, ta lettre est chez lui.

ROSE, à part.

O Émile!...

MADAME BEAUMÉNIL.

Mais tu en auras des regrets, Rose, tu verras.

ROSE.

Jamais, maman.

ANGÉLIQUE, qui est revenue.

Non, sans doute, madame Beauménil, et puisqu'elle ne l'aimait pas...

MADAME BEAUMÉNIL.

Ah! tu t'en mêles aussi, toi... Veux-tu bien aller faire tes doubles croches, et nous laisser tranquilles?

ANGÉLIQUE.

AIR *des Comédiens.*

Adieu, je pars.

MADAME BEAUMÉNIL.

Va rejoindre ta mère.
(Elle va s'asseoir auprès de la table.)

ANGÉLIQUE, bas à Rose.

Ce soir ici je viendrai te trouver.

ROSE, de même.

N'y manque pas... pour mes lettres, ma chère,
Et mes amours que je dois t'achever.
Nous brûlerons d'une ardeur éternelle.

ANGÉLIQUE.

Jusqu'au tombeau.

ROSE.

Je t'en fais le serment.

ANGÉLIQUE.

C'est l' rendez-vous.

ROSE.

Ah! j'y serai fidèle
Comme à tous ceux qu'il m' donne d' son vivant.

MADAME BEAUMÉNIL, à Angélique.

Eh bien! te voilà encore!

ANGÉLIQUE.

Je m'en vas.

ENSEMBLE.

ROSE.

Pars vite, allons, va rejoindre ta mère,
Ce soir ici tu viendras me trouver;
N'y manque pas, pour mes lettres, ma chère,
Et mes amours que je dois t'achever.

MADAME BEAUMÉNIL.

Allons, partez, rejoignez votre mère.
Toujours ici vous venez la trouver;
La matiné' se passe à ne rien faire,
A votre ouvrag' vous feriez mieux d' penser.

ANGÉLIQUE.

Adieu, je pars, je vais près de ma mère.
Ce soir ici je viendrai te trouver;

J'y reviendrai, pour les lettres, ma chère,
Et tes amours que tu dois m'achever.

(Elle sort.)

SCÈNE IV.

ROSE, MADAME BEAUMÉNIL.

MADAME BEAUMÉNIL, regardant sortir Angélique.

Encore une bonne tête, qui donnera de la satisfaction à sa mère.

ROSE, câlinant.

Vous êtes toujours fâchée, maman?

MADAME BEAUMÉNIL, avec humeur.

J'ai tort! Sacrifier un si bel avenir, un homme si aimable !

ROSE.

Oh ! si aimable...

MADAME BEAUMÉNIL.

Oui, Mademoiselle, vous ne jugez que la figure; mais M. Guichard avait tout plein de qualités : et une femme en aurait fait tout ce qu'elle aurait voulu.

ROSE.

Je ne veux rien en faire.

MADAME BEAUMÉNIL.

C'est ça, on trouve une occasion de s'assurer un sort, de sortir de la gêne où on est; Mademoiselle ne veut pas, et il faut recommencer à gagner sa vie à la pointe de son aiguille. Si vous croyez que c'est agréable de se perdre les yeux sur du feston, et de prendre de la chicorée pour du café!

ROSE.

Ah! mon Dieu! ne semble-t-il pas que ce soit un parti si brillant?

MADAME BEAUMÉNIL.

Comment donc? Six mille livres de rentes!

ROSE.

Et quelqu'un que l'on n'aime pas.

MADAME BEAUMÉNIL.

Bah! une fille bien née finit toujours par aimer six mille livres de rentes.

ROSE.

Encore de l'argent!

MADAME BEAUMÉNIL.

C'est qu'il n'y a que cela de réel; et quand tu auras mon âge...

AIR : *Contentons-nous d'une simple bouteille.*

On r'grette, hélas! au déclin de la vie
Les bons hasards négligés ou perdus;
Tu ne s'ras pas toujours jeune et jolie,
Et les maris alors ne viendront plus.
Il s'ra trop tard quand tu voudras te plaindre;
Pour s'enrichir il n'est que le printemps...
Car la fortune est légèr'... pour l'atteindre
Il faut avoir ses jambes de quinze ans.

ROSE.

A quinze ans comme à soixante, je penserai toujours de même. Vous croyez donc que le caractère peut changer, et que, sur mes vieux jours, je deviendrai avide, intéressée?

MADAME BEAUMÉNIL.

Peut-être bien; je l'espère.

ROSE.

Fi donc! chez les hommes, c'est possible; mais nous autres femmes, nous ne tenons pas à la fortune; et, pour moi, je n'y tiendrai jamais. De l'eau, du pain sec, et la liberté de disposer de mon cœur, voilà tout ce que je demande.

MADAME BEAUMÉNIL.

Oui, de l'eau! crois ça, et bois-en, ça fait un joli ordinaire. Mais, malheureuse enfant, tu aimes donc quelqu'un, alors?

ROSE, avec effort.

Eh bien!... oui, maman... j'aime...

MADAME BEAUMÉNIL.

Voilà le grand mot lâché. Et qui donc? Je suis sûre que c'est quelque petit officier de l'armée d'Italie, car c'est la mode aujourd'hui : toutes les jeunes filles ne rêvent qu'officiers, depuis les victoires du premier consul. Un beau service qu'il nous a rendu là! Si tu t'avises jamais de donner dans le militaire... je sais ce que c'est, ton père était fourrier à la trente-deuxième demi-brigade.

ROSE.

Rassurez-vous, ce n'est point un militaire, c'est mieux que ça : un artiste plein d'ardeur et de talent, qui est parti pour s'enrichir, et qui reviendra avec des millions dans ses poches.

MADAME BEAUMÉNIL.

Oui, comme ce monsieur Émile, dont les croisées donnent en face des nôtres; un artiste, à ce qu'on dit; il est parti depuis six mois, pour courir après la fortune.

ROSE, à part.

Si elle savait que c'est le mien!

MADAME BEAUMÉNIL.

Tiens, voilà ses fenêtres ouvertes. C'est donc vrai, comme m'a dit la voisine, qu'il est revenu d'hier soir.

ROSE, à part et regardant à la fenêtre.

Lui, de retour! quel bonheur!... Il a donc réussi! (Haut.) Tenez, maman, j'ai fait un rêve cette nuit. Nous avions un bel hôtel, de beaux meubles, une bonne voiture; vous verrez que tout ça nous arrivera.

MADAME BEAUMÉNIL, qui a mis ses lunettes et a pris son feston.

Oui, compte là-dessus; en attendant, fais ta broderie, et porte-la chez la lingère.

(Elle s'assied.)

ROSE.

Aujourd'hui?

MADAME BEAUMÉNIL.

Il le faut bien, c'est demain le loyer, et notre bourse est à sec.

ROSE, faisant la moue, et ôtant son petit tablier.

C'est que c'est joliment loin, à pied.

MADAME BEAUMÉNIL.

Dame! comme tu n'as pas encore ta voiture... Et tu songeras aussi à faire notre petit ménage.

ROSE.

Ah! quel ennui!... Heureusement que nous allons ce soir au spectacle.

MADAME BEAUMÉNIL.

Au spectacle?

ROSE.

Mais oui, cette loge à *la Montansier*.

MADAME BEAUMÉNIL.

Impossible! c'est monsieur Guichard qui l'avait retenue; et maintenant nous ne pouvons accepter ni son bras, ni sa loge.

ROSE.

Toujours monsieur Guichard!.... Ah! quand elle verra Émile. (On entend en dehors un violon qui joue l'air : « *Vivre loin de ses amours.* » Rose prêtant l'oreille du côté de la fenêtre, à part.) Ah! mon Dieu! je ne me trompe pas : c'est son violon que j'entends, à la fenêtre en face, et notre air convenu.

MADAME BEAUMÉNIL, écoutant de l'autre côté.

Eh! mais, Rose, il me semble que l'on sonne à la porte.

ROSE.

Oui, oui, maman; allez donc voir ce que c'est.

MADAME BEAUMÉNIL, se levant.

La réponse de monsieur Guichard. (On sonne encore.) Un moment, on y va.

(Elle sort.)

SCÈNE V.

ROSE, seule, et achevant l'air qui a été joué par le violon.

Vivre loin de ses amours,
N'est-ce pas mourir tous les jours?

C'est bien lui... Oh! comme le cœur me bat! (Elle court à sa fenêtre et l'ouvre.) Émile... Je vous revois... Ah! quel bonheur!... Ça fait mal... ça suffoque. (Lui faisant signe de se taire.) Parlez bas, je vous en prie... Vous m'aimez toujours? n'est-ce pas, Monsieur?... Toujours... Ah! j'en étais sûre... Si j'ai été fidèle?... Est-ce que cela se demande?... Vous me trouvez embellie!... (Souriant.) Je ne vous ferai pas le même compliment... Êtes-vous devenu brun!... c'est le soleil d'Italie... A propos, avez-vous fait fortune?... Vous revenez bien riche?... Comment!... pas un sou... plus pauvre qu'auparavant!... Ah! mon Dieu!... Mais vous le faites donc exprès, Monsieur?... Il ne vous reste que mon amour?... Pauvre garçon!... est ruiné... Oh! c'est ma mère...

(Elle ferme la fenêtre.)

SCÈNE VI.

ROSE; MADAME BEAUMÉNIL, portant une corbeille élégante qu'elle pose sur la table.

MADAME BEAUMÉNIL.

Voilà bien une autre aventure.

ROSE.

Quoi donc, maman?

MADAME BEAUMÉNIL.

Une corbeille magnifique.

ROSE.

Une corbeille, que l'on apporte?

MADAME BEAUMÉNIL.

De la part de monsieur Guichard.

ROSE.

Monsieur Guichard! Qu'est-ce que cela signifie?

MADAME BEAUMÉNIL.

Que tout entier aux préparatifs de la noce, il n'est pas rentré chez lui, qu'il n'a pas encore ta lettre, et qu'il ignore...

ROSE.

Ah! mon Dieu! il ne fallait pas recevoir...

MADAME BEAUMÉNIL.

Est-ce que j'ai eu le courage?... D'ailleurs, on ne fait pas une pareille confidence à un domestique.

ROSE, passant auprès de la table.

Ah! il a pris un domestique! Mais vous allez renvoyer tout cela, j'espère?

MADAME BEAUMÉNIL.

Aussitôt que j'aurai quelqu'un.

ROSE, s'en approchant.

A la bonne heure. Je ne veux pas qu'il pense... (Regardant la corbeille.) Ça fait un joli effet, le satin.

MADAME BEAUMÉNIL, à Rose, qui entr'ouvre la corbeille.

N'y touche donc pas, Rose, puisque ce n'est plus pour nous!...

ROSE.

Mon Dieu, maman, on peut bien regarder; je veux voir seulement comment tout cela est choisi.

MADAME BEAUMÉNIL.

Pour te moquer de monsieur Guichard. Dame! il n'a pas des millions comme ton artiste.

ROSE, soupirant, à part.

Oui, joliment! Pauvre Émile! J'ai le cœur navré!... (Haut.) Oh! le joli dessin!

MADAME BEAUMÉNIL, regardant un tulle brodé.

Charmant! C'est le voile, et un voile d'Angle-

terre encore ! Dis donc, du prohibé, c'est cossu.

ROSE, le mettant.

Oui, tenez, cela se met ainsi ; on croise cela par devant.

MADAME BEAUMÉNIL.

Ah ! c'est joli, très-joli ; et ça te va...

ROSE.

Vous trouvez ?

MADAME BEAUMÉNIL.

Et ce bouquet. (Elle lui met le bouquet.) Je ne t'ai jamais vue avec un bouquet.

ROSE, à part.

Ah ! son malheur me le rend plus cher que jamais. (Haut.) Voulez-vous une épingle, maman ? (A part.) Et son image sera toujours... (Haut.) Un peu de côté : ça aura plus de grâce.

MADAME BEAUMÉNIL, l'admirant.

Ah ! si tu voyais ! Comme des fleurs vous relèvent une femme ! (Elle prend dans la corbeille de la blonde qu'elle montre à Rose.) As-tu remarqué cette blonde pour garnir la robe de noce ?

ROSE, la regardant.

Il y a de quoi faire deux rangs.

MADAME BEAUMÉNIL.

Deux rangs de blonde ! Aurais-tu été heureuse avec cet homme-là ! (Continuant à la parer.) Et dire que tout cela va être pour une autre !

ROSE.

Pour une autre !

MADAME BEAUMÉNIL.

Écoute donc, il a envie de se marier, ce garçon ; il voudra utiliser sa corbeille. J'ai idée que ce sera la fille de monsieur Gibelet, l'huissier au conseil des Anciens.

ROSE.

Comment, la petite Gibelet, qui loge ici au quatrième ?

MADAME BEAUMÉNIL.

Oui. Elle le regarde toujours de côté.

ROSE, brusquement.

Je crois bien : elle louche...

MADAME BEAUMÉNIL.

Oh ! non.

ROSE.

C'est-à-dire qu'elle louche horriblement... Une petite sotte, si envieuse, si méchante, qui a toujours un air...

MADAME BEAUMÉNIL.

Hum ! Si elle te voyait avec cette toilette, elle en ferait une maladie. Tu es si gentille comme ça !

ROSE.

Vous trouvez ? je voudrais bien me voir aussi, maman.

MADAME BEAUMÉNIL.

Attends ; je vais chercher le miroir.

(Elle entre dans la chambre de Rose.)

ROSE, seule.

Certainement, ce n'est pas tout cela qui m'éblouira. Je suis trop sûre de mes principes. Pauvre Émile ! mais après tout, il n'a rien. (Elle s'est approchée de la corbeille, d'où elle retire une boîte qu'elle ouvre.) Tiens, il y a le collier, et il n'y a pas les boucles d'oreilles ! Et ma pauvre mère, travailler à son âge ; elle qui n'aime pas à se priver ! (Regardant un châle.) V'là justement le châle que je désirais !

MADAME BEAUMÉNIL, revenant.

Tiens, voilà la glace de la toilette.

(Elle tient le miroir devant elle.)

ROSE.

Quelle fraîcheur ! quelle élégance ! (A part, et d'un ton pénétré.) Ah ! certainement, ce n'est pas d'une bonne fille.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS ; GUICHARD, qui est entré tout doucement, et qui les regarde.

GUICHARD.

Me voilà, belle-mère !

ROSE et MADAME BEAUMÉNIL.

O ciel ! M. Guichard !

GUICHARD.

Restez donc, je vous en prie. Ce que vous regardiez vaut mieux que ce que vous allez voir. C'est assez galant, n'est-ce pas, belle-mère ? Mais si on ne l'était pas un jour de noce !

MADAME BEAUMÉNIL, embarrassée.

Mais comment êtes-vous donc entré ?

GUICHARD, d'un air fin.

Ah ! dame ! les maris se glissent partout. J'ai trouvé la porte ouverte.

MADAME BEAUMÉNIL.

Je croyais l'avoir fermée.

ROSE, interdite.

Et, vous venez...

GUICHARD.

Parbleu, je viens vous chercher.

LES DEUX FEMMES, se regardant.

Nous chercher !

GUICHARD.

Sans doute. Dites donc, il y a des gens qui tiennent à se marier dans les églises ; mais comme en ce moment elles sont fermées, l'essentiel c'est la municipalité. Nos amis y sont déjà, avec mes deux témoins, un pharmacien et un capitaine : c'est mon compagnon d'armes.

ROSE.

Le pharmacien ?

GUICHARD.

Non, le capitaine ; du temps que j'étais aux armées, dans les ambulances, conscrit de l'an III,

et depuis médecin du Directoire, qui est mort entre mes mains. Pauvre Directoire! Je vois avec plaisir que la mariée ne se fera pas attendre.

ROSE, à sa mère.

Ah! mon Dieu! il ne sait donc pas...

MADAME BEAUMÉNIL.

Monsieur Guichard, est-ce qu'en rentrant chez vous tout à l'heure, on ne vous a pas remis?...

GUICHARD.

On aurait eu de la peine : je ne suis pas rentré chez moi depuis hier.

MADAME BEAUMÉNIL.

Comment!

ROSE, bas.

Il n'a pas reçu ma lettre.

MADAME BEAUMÉNIL, bas.

C'est égal, il faut le prévenir.

GUICHARD, remarquant leur trouble.

Eh! mais, qu'avez-vous donc? (D'un air sentimental.) Est-ce que ça vous inquiète, Rose, que je n'aie pas couché chez moi?

ROSE.

Oh! ce n'est pas cela.

GUICHARD.

Calmez-vous, chère amie: c'est que j'étais à Versailles pour une succession qui m'est tombée sur la tête, comme une tuile; mais ça ne m'a pas fait de mal; une succession, celle de mon oncle Guillaume, ancien fournisseur dans les fourrages, qui m'a laissé vingt mille livres de rentes, c'est modeste.

MADAME BEAUMÉNIL.

Tu l'entends, ma fille.

ROSE, avec humeur.

Eh! maman, je ne suis pas sourde. (A Guichard timidement.) Comment! monsieur Guichard, et cette fortune subite, cet héritage ne vous a pas fait changer d'idée à mon égard?

GUICHARD.

Changer d'idée, moi? au contraire.

MADAME BEAUMÉNIL.

Quelle délicatesse!

GUICHARD.

Non, ce n'est pas par délicatesse, c'est par calcul. Voyez-vous, moi, je n'ai pas l'air, mais de ma nature je suis un peu faible, et une femme riche, habituée au monde, je ne serais pas le maître; tandis qu'avec une petite fille pauvre, modeste, qui me devra tout...

MADAME BEAUMÉNIL.

C'est bien plus rassurant.

GUICHARD.

Et puis, ce qui m'a décidé pour l'aimable Rose, c'est cette figure candide. (Rose baisse les yeux.) Ce n'est pas elle qui aurait une intrigue à l'insu de sa mère. Voyez ses yeux baissés : avec ça, un mari est sûr de son fait, c'est bien tranquillisant.

MADAME BEAUMÉNIL.

Quel brave homme! (A sa fille.) Ah çà, il faut pourtant le détromper, lui dire que tu ne l'épouses pas.

ROSE, la poussant près de lui.

Chargez-vous-en, maman, je vous en prie.

GUICHARD.

Aussi je veux qu'elle soit bien heureuse, qu'elle éclipse tout le monde! (Tirant un écrin de sa poche.) Et d'abord voilà un petit écrin qui manquait à la corbeille.

MADAME BEAUMÉNIL, ouvrant l'écrin.

Des diamants!

ROSE, le prenant des mains de sa mère.

Des girandoles! eh bien, je crois qu'il gagne à être connu, une bonne physionomie.

GUICHARD.

Et pour la maman un petit cadeau.

(Il lui présente un étui de lunettes.)

MADAME BEAUMÉNIL.

Pour moi! un étui! des lunettes! des lunettes d'or! (Bas à Rose.) Ah! dis-lui, toi, ma fille; je n'ai pas le courage.

(Elle fait passer Rose auprès de Guichard.)

GUICHARD.

Et puis une surprise que je vous garde encore.

ROSE.

Encore!

GUICHARD.

C'est d'occasion; mais nous en jouirons tout de suite, un joli cabriolet que j'ai acheté à un membre des Cinq-Cents qui s'en va avec les autres; il a sauté par la fenêtre. Et moi je serai de là.

(Il imite quelqu'un qui conduit un cabriolet.)

ROSE.

Une voiture! une voiture! maman.

MADAME BEAUMÉNIL.

Une voiture, ma fille! juste ton rêve de cette nuit.

GUICHARD, avec joie.

Elle avait rêvé à moi!

MADAME BEAUMÉNIL.

Oui, à une voiture, dans laquelle vous étiez, avec vingt mille livres de rentes.

GUICHARD.

Il y en a cinq de plus, et tout cela à votre porte; car j'entends le cabriolet qui vient nous prendre.

(Il va regarder à la fenêtre.)

MADAME BEAUMÉNIL, à sa fille.

Et la Gibelet qui est toujours à sa fenêtre, qui nous verrait passer.

ROSE, à part.

Ah! je n'y tiens plus. Certainement j'aimerai toujours Émile; oh ça! Mais je l'attendrais dix ans qu'il n'en serait pas plus avancé.

MADAME BEAUMÉNIL.

Eh bien?

ROSE, avec effort.

Eh bien! maman, je me sacrifie.

MADAME BEAUMÉNIL.

Est-il possible?

ROSE, pleurant dans ses bras.

Mais pour vous, pour vous seule, car je suis bien malheureuse.

GUICHARD, revenant à elle.

Eh bien! eh bien! comme disait le Directoire, partons-nous?

ROSE.

Ciel! Angélique! Je vous en prie, pas un mot de ce mariage.

GUICHARD.

Comment?

ROSE.

Je vous dirai mes raisons. Mais partons sur-le-champ.

SCÈNE VIII.

Les Précédents, ANGÉLIQUE.

Air: *On prétend qu'en ce voisinage*, etc. (de Fra Diavolo).

ANGÉLIQUE.

Ah! quelle nouvelle imprévue,
Un cabriolet est en bas!
A peine tient-il dans la rue,
Car d'ordinaire il n'en vient pas.

GUICHARD, bas à Rose.

C'est le nôtre... Quelle est cette jeune fillette?

MADAME BEAUMÉNIL.

Une voisine.

GUICHARD.

Je comprends!

ANGÉLIQUE, étonnée.

Vous sortiez?

MADAME BEAUMÉNIL.

Pour quelques instants.

ROSE, troublée.

Oui, pour une course, une emplette.

GUICHARD, bas.

L'emplette d'un mari.

ROSE.

Taisez-vous.

GUICHARD.

Je comprends.

ENSEMBLE.

ROSE et MADAME BEAUMÉNIL.

Ne dites rien, elle est bavarde,
Et n'sait pas garder les secrets;
C'est nous seuls que cela regarde,
Partout nous le dirons après.

GUICHARD.

Je me tairai, je prendrai garde,
Ne craignez rien pour nos secrets;
C'est nous seuls que cela regarde,
Partout nous le dirons après.

ANGÉLIQUE, étonnée.

Qu'ont-ils donc? comme on me regarde!
Soupçonnerait-on nos secrets?
De l'adresse, prenons bien garde.
(Bas à Rose.)
Sur mes serments compte à jamais.

ANGÉLIQUE, bas à Rose.

Pour ces lettres moi qui venais,
Quel contre-temps!

ROSE, de même.

Bien au contraire;
Pendant notre absence, prends-les.

ANGÉLIQUE.

C'est dit, sois tranquille, ma chère.

MADAME BEAUMÉNIL.

Partons, il en est temps, je croi.

ROSE, regardant en soupirant du côté de la croisée.

Cher Émile!

GUICHARD, triomphant.

Elle est à moi.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

ROSE et MADAME BEAUMÉNIL.

Ne dites rien, elle est bavarde, etc.

GUICHARD.

Je me tairai, je prendrai garde, etc.

ANGÉLIQUE.

Qu'ont-ils donc? comme on me regarde! etc.

(Rose, Guichard et madame Beauménil sortent.)

SCÈNE IX.

ANGÉLIQUE, seule, les regardant partir.

Pauvre Rose! Elle a encore pleuré. Ah! que ces attachements font de mal! Mais, au moins, elle a des motifs de consolation, tandis que moi... (D'un air content.) Je l'ai vu tout à l'heure cependant. Il y avait bien longtemps! ça m'a fait plaisir. Et puis, je ne sais pas si c'est une idée; mais il m'a semblé qu'il soupirait, quand j'ai passé devant lui. (Revenant à elle.) Allons, j'oublie les lettres de Rose, dépêchons-nous. (Elle ouvre la commode.) Derrière ses bas de soie. En voilà-t-il une provision! Qu'est-ce qu'ils peuvent donc se dire pour user comme ça des rames de papier? (Regardant autour d'elle.) Elle m'a promis de me les lire; ainsi, il n'y a pas d'indiscrétion. (Elle les rassemble, et en ouvre une.) « Cher ange. » (A elle-même.) C'est gentil! (Lisant.) « Ma bien-aimée. » (A elle-même.) Comme c'est doux! Que d'amour! en v'là-t-il, plein mes poches! (Lisant.) « Que l'assurance de ta tendresse me rend heureux! Elle me donne la force de tout braver. » (A elle-même.) Oh! ça, je le conçois! (Lisant.) « En vain ta mère veut t'éloigner de moi: je suis

» tranquille, j'ai ton serment, et Rose ne peut » plus appartenir à un autre. » (S'interrompant.) Mais qui donc ça peut-il être ? (Elle tourne le feuillet et regarde au bas de la page.) Oh ciel ! Émile ! Émile Brémont ! C'est le mien ! (Avec émotion et s'essuyant les yeux.) Ah ! malheureuse ! Lui qui était si bon, si aimable pour moi ! J'ai pu croire un instant... Et c'en est une autre ! (Parcourant plusieurs lettres.) Oh ! oui ! « Je t'aime, je t'adore. » Il a bien peur qu'elle n'en doute, c'est répété à chaque ligne ! Je n'y vois plus, j'étouffe ! J'ai besoin de respirer. (Elle s'approche de la fenêtre.) Ah ! mon Dieu ! le voilà à sa fenêtre ! (Revenant au milieu du théâtre.) Heureusement que le jour baisse, et qu'il ne me verra pas pleurer.

(Regardant de loin.)

Air : J'en guette un petit de mon âge.

Mais, qu'ai-je vu ! Quels procédés indignes !
Il me regarde tendrement...
Et voilà qu'il me fait des signes...
Ah ! c'est pour elle qu'il me prend !
Dieu ! dans l'excès de sa tendresse,
Il m'envoie un baiser, je crois...
Je n'en veux pas... Je ne reçois
Que ce qui vient à mon adresse.

(Un paquet de lettres, attaché à une pierre, vient tomber à ses pieds.)

Que vois-je ! encore des lettres ! Il croit donc qu'il n'y en a pas assez !

(Elle ramasse le paquet.)

SCÈNE X.

ANGÉLIQUE, ROSE.

ROSE, à part, et en entrant.

C'est fini : me voilà madame Guichard.

ANGÉLIQUE, surprise et essuyant ses yeux.

Ah ! c'est toi, Rose ?

ROSE.

Oui, ma mère et ce Monsieur se sont arrêtés en bas. (Remarquant son trouble.) Mais qu'as-tu donc ? Comme tu es émue !

ANGÉLIQUE, s'efforçant de sourire.

Moi, non. C'est qu'en ton absence, et pendant que je prenais ces lettres, il m'est arrivé une aventure.

ROSE.

Une aventure ?

ANGÉLIQUE.

Oui, tu ne m'avais pas dit que c'était M. Émile.

ROSE.

Je ne te l'avais pas dit ? ah ! je croyais. Au surplus, qu'est-ce que ça te fait ?

ANGÉLIQUE.

Oh ! rien du tout. Mais comme je loge dans la même maison, j'aurais pu lui éviter la peine de t'envoyer ses lettres (Montrant la fenêtre.) au risque de casser les carreaux, comme celle-ci.

(Elle lui présente la lettre.)

ROSE, repoussant la lettre, et regardant du côté de la porte.

Encore une ! non, quoi que tu en dises, je ne dois plus souffrir... on n'aurait qu'à me surprendre. (A part.) Une femme mariée !

ANGÉLIQUE, regardant au fond.

Personne ne vient.

ROSE.

Eh bien ! lis-la vite. Tout ce que je puis me permettre, c'est de l'écouter.

ANGÉLIQUE, ouvrant la lettre.

Qu'est-ce qu'elle a donc ? (Elle lit.) « On assure que vous allez vous marier. » (A Rose.) Vois-tu, comme on fait des contes ? (Lisant.) « Je » ne puis le croire. Vous savez qu'au moment » où vous serez à un autre, je me tue. »

ROSE.

O ciel !

ANGÉLIQUE.

Ça, il n'y manquerait pas, il a une tête ; et tu as bien fait de refuser M. Guichard.

ROSE, troublée.

Continue.

ANGÉLIQUE, lisant.

« Vous avez donc oublié vos serments ! Relisez-» les, je vous renvoie vos lettres. Ce sera votre » punition ! Mais non, c'est une calomnie : n'est-» ce pas, Rose ? tu m'aimes encore, j'en suis sûr, » mais j'ai besoin de l'entendre de ta bouche. » Aussi, je brave tout. Une planche peut me con-» duire près de toi, elle va de ma fenêtre à celle » de ta chambre, et dès que la nuit sera venue...

ROSE, effrayée.

Ah ! mon Dieu ! il oserait... Mais non, il sera raisonnable. Va le trouver, dis-lui...

ANGÉLIQUE.

Quoi donc ?

ROSE.

Silence ! C'est M. Guichard.

ANGÉLIQUE.

Le rival dédaigné ?

ROSE.

Chut ! mets-la avec les autres.

(Angélique cache les lettres.)

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, GUICHARD.

GUICHARD, à la cantonade.

C'est très-bien, madame Beauménil. Dépêchez-vous de mettre le couvert. Ce n'est pas que j'aie grand appétit : mais je suis pressé. (A Rose.) Un souper fin, que j'ai envoyé prendre chez Legacque, par mon domestique à tournure ; car nous soupons

avec la maman, et nos amis, et puis après cela, cher ange, nous partons.

ANGÉLIQUE, *étonnée.*

Vous partez! Comment?

GUICHARD.

Dans ma voiture, (*Baisant la main de Rose.*) en tête-à-tête.

ANGÉLIQUE, *bas.*

Mais prends donc garde, il te baise la main.

ROSE, *embarrassée.*

Tu crois?

ANGÉLIQUE.

Et tu le laisses faire?

GUICHARD.

Qu'est-ce qu'elle a donc, cette petite? Est-ce qu'on ne peut pas embrasser sa femme?

ANGÉLIQUE, *étonnée.*

Sa femme!

GUICHARD.

Oui, certainement; depuis une heure.

ANGÉLIQUE.

Si c'est comme ça que tu lui es fidèle...

ROSE.

Ce n'est pas pour moi, c'est pour ma mère.

GUICHARD.

J'espère que mademoiselle Angélique me fera le plaisir d'assister au souper; car les amis de ma femme sont les miens. Je l'aime tant; et elle m'aime aussi : elle me le disait encore tout à l'heure.

ANGÉLIQUE.

Comment, tu as pu lui dire...

ROSE, *bas.*

A cause de ma mère.

ANGÉLIQUE.

Pauvre fille!

GUICHARD.

Et je vous crois, Rose, je vous crois sans peine. Et ce diable de souper qui ne viendra pas! Est-ce lui? Non. (*Entre le domestique.*) C'est mon domestique, c'est-à-dire votre domestique. Saluez votre maîtresse. (*Le domestique salue.*) Tu es passé chez moi. Ah! mes lettres. Donne, donne, et presse le souper. (*Le domestique sort.*) Qu'est-ce que je vois là? Une lettre. C'est votre écriture, une lettre de vous.

ANGÉLIQUE.

Comment!

ROSE.

De moi! O ciel! ma lettre de ce matin.

GUICHARD.

Comment, chère amie, vous m'avez écrit?

ROSE, *à Angélique.*

Celle où je lui dis que je ne l'aime pas, que je ne l'aimerai jamais.

GUICHARD.

Une lettre d'amour, le jour de mon mariage. Oh! c'est joli, c'est très-joli. Voyons.

ROSE, *se jetant sur lui.*

Monsieur Guichard, c'est inutile, ne l'ouvrez pas.

GUICHARD.

Si fait, si fait.

ROSE, *lui retenant la main.*

Je vous en prie, vous me feriez rougir.

GUICHARD.

Il y a donc des choses!... Eh bien, chère amie, je ne vous regarderai pas. Je lirai sans regarder. (*Il ouvre la lettre.*)

ROSE, *poussant un cri.*

Ah! Monsieur!...

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS, MADAME BEAUMÉNIL.

MADAME BEAUMÉNIL.

Mon gendre, eh vite! eh vite! on vous demande en bas, pour un malheur qui vient d'arriver.

GUICHARD.

Un malheur!

MADAME BEAUMÉNIL.

Ici, en face, un jeune homme qui loge au-dessus de la mère d'Angélique.

ANGÉLIQUE, *bas à Rose.*

C'est Émile.

ROSE.

Comment! qu'est-ce donc?

MADAME BEAUMÉNIL.

On n'en sait rien; mais voilà une heure que l'on frappe à sa porte, et il ne répond pas.

ROSE et ANGÉLIQUE.

Ah! mon Dieu!

MADAME BEAUMÉNIL.

Et l'on sent dans l'escalier une odeur de charbon.

GUICHARD, *froidement.*

C'est qu'il s'asphyxie.

ROSE.

Ah! le malheureux!

ANGÉLIQUE, *à Rose.*

Il a appris ton mariage; et dans son désespoir...

MADAME BEAUMÉNIL.

On a été chercher le commissaire, qui demande un médecin. Je me suis empressée de dire que mon gendre était ici.

GUICHARD.

Moi! par exemple!

ROSE et ANGÉLIQUE.

Oui, oui, vous avez bien fait.

MADAME BEAUMÉNIL.

Vous ne pouvez pas vous dispenser d'y aller, mon gendre : le devoir, l'humanité...

ROSE.

Eh ! sans doute, Monsieur.

ANGÉLIQUE.

Courez donc vite !

GUICHARD.

Mais permettez : on ne dérange pas ainsi un marié qui va souper...

ROSE.

Il s'agit bien de cela. Allez donc, Monsieur, allez au secours de ce pauvre jeune homme, ou je ne vous aimerai de ma vie.

ANGÉLIQUE, l'entraînant.

Venez vite, Monsieur.

MADAME BEAUMÉNIL.

Venez, mon gendre.

GUICHARD.

Voilà, belle-mère, voilà.

(Il sort avec madame Beauménil et Angélique.)

SCÈNE XIII.

ROSE, seule.

Ah ! je succombe. Pourvu qu'il n'arrive pas trop tard. Pauvre Émile ! et c'est par amour pour moi ! Et dire que peut-être en ce moment !... (On entend, dans le cabinet à droite, une guitare qui répète l'air : « Vivre loin de ses amours. ») Qu'entends-je ?... ma guitare, dans ma chambre !... (Courant à la croisée.) Est-ce qu'il aurait osé ?... Oui, oui, sa fenêtre ouverte, et cette planche, au risque de se tuer. Ah ! je n'ai pas une goutte de sang dans les veines. Si l'on venait ! Grand Dieu ! la porte s'ouvre. (Courant à la porte du cabinet.) N'entrez pas, Émile. (Elle repousse vivement la porte.) Seule ici. Non, vous dis-je ; non, vous n'entrerez pas, Monsieur, c'est inutile, je mets le verrou. (A part.) Ah ! il n'y en a pas.

(Elle tombe dans un fauteuil, la porte s'ouvre. Le rideau baisse.)

ACTE II.

Le théâtre représente un salon : porte au fond ; deux portes latérales. Au-dessous de celle à droite, une grande lucarne.

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉMILIE, GUICHARD, AUGUSTIN, NANETTE.

(Guichard est assis et tient un journal. Émilie est debout à sa droite, et Augustin à sa gauche. Nanette range l'appartement.)

GUICHARD.

Allons, quand je te dis que ça ne se peut pas.

AUGUSTIN.

Mais, mon papa...

GUICHARD.

Mais, mon fils, tu ferais beaucoup mieux de t'en aller à ton École de droit, au cours de monsieur Poncelet.

AUGUSTIN.

Non, mon papa, je n'irai pas ce matin ; j'aime autant étudier mon violon.

GUICHARD.

Hein ! tu dis...

AUGUSTIN.

Je dis que je n'irai pas.

GUICHARD, avec colère.

Ah ! tu ne veux pas y aller ?

AUGUSTIN.

Non.

GUICHARD, se levant.

Eh bien ! à la bonne heure, n'y va pas, ça m'est égal ; ça regarde ta mère. (A Nanette.) Nanette, tu es bien sûre qu'elle n'est pas rentrée ?

NANETTE.

Pardine, Monsieur ; puisque voilà mademoiselle Émilie qui arrive de Saint-Sulpice, où elle l'a laissée.

ÉMILIE.

Oui, mon tuteur ; elle doit, après, aller chez son directeur.

GUICHARD.

Dieu ! si elle pouvait l'inviter pour aujourd'hui !

AUGUSTIN.

L'abbé Doucin !

GUICHARD.

Certainement ; car ici, je ne sais pas comment ça se fait, c'est toute la semaine jeûne, vigile et carême, à moins que l'abbé ne soit invité. Je ne fais de bons dîners que quand il est des nôtres, lui et son épagneul. Brave homme, du reste, qui est gourmand, par bonheur.

AUGUSTIN.

Mais, mon papa, je ne vous comprends pas. Si ça vous déplaît de faire maigre, pourquoi ne le dites-vous pas à maman ?

GUICHARD.

Pour la faire crier ? Merci. Avec ça que lorsque ça commence, ça dure longtemps...

AUGUSTIN.

Laissez donc ! si vous lui disiez...

GUICHARD.

Oui, toi, c'est possible ; parce qu'elle te gâte, ta mère.

AUGUSTIN.

Pas tant, pas tant.

GUICHARD.

Si, elle te gâte. Mais moi ! il y a près de qua-

rante ans qu'elle en a perdu l'habitude, depuis que je l'ai épousée, dans la république. Moi qui avais choisi une petite fille sans fortune, pour être le maître, ça m'a joliment réussi. Le jour même de notre mariage, nous eûmes une querelle. Cette fois-là, c'était ma faute. Imaginez-vous, une lettre que je trouve dans mes papiers; une lettre qu'elle m'avait écrite avant la noce, une plaisanterie, une épreuve qu'elle avait voulu faire! J'eus la bêtise de me fâcher. Elle me l'a assez reproché depuis, et ça lui a donné un avantage sur moi. Ah! mes enfants! une femme est bien forte quand son mari a des torts.

NANETTE.

Aussi, Monsieur a quelquefois des crises.

GUICHARD.

Hein! Qu'est-ce que vous dites? Mêlez-vous de votre cuisine.

NANETTE.

Non, vous n'en avez peut-être pas, de crises?

GUICHARD.

Oui; mais heureusement que j'ai un moyen excellent de les faire cesser, et même de les empêcher.

ÉMILIE.

Et lequel?

GUICHARD.

Quand je vois quelque chose qui se prépare, je prends bravement ma canne et mon chapeau, et je vais me promener au Luxembourg : ça me rappelle mon bon temps, le temps du Directoire; mes pauvres Directeurs! Et souvent dans mes méditations politiques, car j'ai toujours aimé la politique, je me dis : « Dieu me pardonne! ma femme me traite comme le premier consul les a traités. Je n'ai plus voix au chapitre. »

AUGUSTIN.

C'est votre faute, mon papa; et si vous voulez, je vais vous donner un moyen de ravoir la majorité.

GUICHARD.

Une conspiration à nous trois! j'en suis.

AUGUSTIN.

Eh! bien, me voilà, moi, qui suis votre fils.

GUICHARD.

Je m'en flatte.

AUGUSTIN.

Voilà Émilie, votre pupille, la fille d'une ancienne amie de ma mère. Cette pauvre Angélique!

GUICHARD.

Eh bien?

AUGUSTIN.

AIR : du vaudeville de *la Robe et les Bottes.*

Toujours soigneux de vous complaire,
Nous vous avons défendu jusqu'ici;
Et vous savez, même contre ma mère,
Que vos enfants prenaient votre parti.
Mais ce parti qui vous honore
Ne compte, hélas! que nous deux... vous voyez...
Mariez-nous, pour augmenter encore
Le nombre de vos alliés.

GUICHARD.

Est-il possible? Vous vous aimez! Ça ne se peut pas. Je ne m'en suis jamais aperçu.

AUGUSTIN.

C'est égal, mon papa, nous nous aimons. Et si, comme je vous disais tout à l'heure...

GUICHARD.

Eh! mon Dieu! je ne demanderais pas mieux! mais les obstacles... (A Émilie.) Toi, d'abord, tu n'as rien.

AUGUSTIN.

Comment, rien?

GUICHARD.

Absolument rien. Je dois le savoir, moi, qui suis son tuteur.

ÉMILIE.

Il a raison.

AUGUSTIN.

Et ces papiers cachetés dont tu me parlais, et que t'a remis ta mère?

GUICHARD.

Des papiers? Qu'est-ce que c'est que ça?

ÉMILIE.

Ils ne sont pas pour moi, ils sont à l'adresse d'une personne que je n'ai jamais vue, un ancien ami de ma mère, M. Émile Brémont.

GUICHARD.

Je ne connais pas.

NANETTE.

Tiens; c'est peut-être des billets de banque.

GUICHARD.

Que vous êtes bête, ma chère! Au fait, ça se pourrait.

AUGUSTIN.

Eh! mon Dieu! qu'importe? L'essentiel, c'est que nous nous aimions. Vous parlerez, n'est-ce pas?

GUICHARD.

Tu vas me faire gronder.

ÉMILIE.

Oh! je vous en prie!

AUGUSTIN.

Mon petit papa!

GUICHARD.

Que vous êtes câlins!

NANETTE, qui est remontée, regarde par la porte du fond.

Voici Madame.

TOUS LES TROIS.

Ah! mon Dieu!

GUICHARD.

Ne dites rien, n'ayons pas l'air...

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, MADAME GUICHARD. Elle a un petit mantelet de dévote et une robe de soie grise, avec un bonnet très-simple.

MADAME GUICHARD, à la coulisse.

Mettez écriteau à l'instant. Je le veux. On donnera congé.

GUICHARD.

Qu'est-ce donc, chère amie?

MADAME GUICHARD.

Cet appartement qui est trop grand pour nous. Et décidément je le mets en location. J'en aurai mille écus.

GUICHARD.

Nous déloger de notre maison ! Et où irons-nous ?

MADAME GUICHARD.

Au troisième.

GUICHARD, à part.

Encore une économie. (A madame Guichard.) Mais, chère amie...

MADAME GUICHARD.

Quelle objection y trouvez-vous ?

GUICHARD.

Je trouve que mon cabinet sera bien froid.

MADAME GUICHARD.

On bouchera la cheminée : c'est par là que vient le vent.

GUICHARD.

Et les locataires du troisième ?

MADAME GUICHARD.

Je leur donne congé. Des gens qui se sont fourrés dans la révolution... des libéraux, des jacobins : ils n'ont que ce qu'ils méritent.

GUICHARD, cherchant à détourner.

Vous quittez l'abbé Doucin, chère bonne ?

MADAME GUICHARD.

Oui, Monsieur.

NANETTE, à part.

On s'en aperçoit.

MADAME GUICHARD.

Il est fort mécontent de vous tous.

ÉMILIE.

De moi, Madame ?

MADAME GUICHARD, se tournant vers elle.

Oui, Mademoiselle. Il a remarqué vos distractions pendant l'office. (Lui rendant un petit livre.) Eh ! tenez, voilà votre livre de prières que vous avez oublié sur votre chaise. Une autre fois vous aurez une femme de chambre derrière vous pour le rapporter.

(Émilie baisse les yeux.)

NANETTE.

Dame ! il faisait si froid.

MADAME GUICHARD.

Et vous, mademoiselle Nanette, pourquoi avez-vous refusé à M. l'abbé Doucin d'être de l'association du sou ?... Tous les domestiques honnêtes en sont.

NANETTE.

Que voulez-vous ? Le peu d'argent que j'ai, je l'envoie à ma mère.

MADAME GUICHARD, brusquement.

Taisez-vous. Vous n'aurez jamais de religion. (A Augustin.) Bonjour, Augustin, bonjour, mon garçon. Ne trouvez-vous pas que, tous les jours, il me ressemble davantage ?

AUGUSTIN.

Maman me fait toujours des compliments.

MADAME GUICHARD.

Il est gentil celui que tu me fais là. Voyons, où avons-nous été hier au soir ?

AUGUSTIN.

Maman, j'ai été au spectacle.

MADAME GUICHARD.

Qu'est-ce que j'apprends là ! au spectacle ! dans ces lieux de perdition ! Vous ne sortirez plus sans moi. Vous me suivrez à mes conférences.

NANETTE.

C'est bien amusant !

AUGUSTIN.

Si c'est comme cela qu'elle me gâte !

GUICHARD, à Émilie.

Pourquoi aussi va-t-il lui dire ?

MADAME GUICHARD.

Qu'est-ce que c'est ?

GUICHARD.

Je dis, chère amie... Je demande si l'abbé Doucin vient dîner aujourd'hui.

MADAME GUICHARD.

Non.

GUICHARD.

Tant pis, ça m'aurait fait plaisir.

MADAME GUICHARD.

Il est un peu souffrant ; il a des crampes d'estomac.

GUICHARD.

Pauvre homme !

(Augustin passe auprès d'Émilie.)

MADAME GUICHARD.

Et ça me fait penser que je lui ai promis... Nanette, donnez-moi ces deux bouteilles de fleur d'orange et cette boîte de conserves d'abricots, dans l'armoire de ma chambre.

NANETTE, sortant.

Oui, Madame.

MADAME GUICHARD.

Ce digne homme ! ça lui fera du bien.

GUICHARD, bas aux enfants.

Ces bonnes confitures dont elle ne veut jamais nous donner.

MADAME GUICHARD.

A propos, monsieur Guichard...

GUICHARD, se retournant.

Chère amie.

MADAME GUICHARD.

Il faut aller le remercier de l'honneur qu'il vous a fait.

GUICHARD.

L'abbé Doucin? qu'est-ce qu'il m'a donc fait?

MADAME GUICHARD.

Comment! est-ce que je ne vous l'ai pas dit? grâce à lui, vous voilà marguillier de la paroisse.

GUICHARD.

Ah!

MADAME GUICHARD.

Eh bien! vous ne comprenez pas ce que cela veut dire, marguillier de la paroisse?

GUICHARD.

Si fait.

MADAME GUICHARD.

Un titre qui vous donne voix à la fabrique, qui vous place au premier banc! vous ne vous réjouissez pas?

GUICHARD.

Pardonnez-moi, chère amie; marguillier! je suis très-content, me voilà marguillier. (Appelant.) Nanette.

NANETTE, revenant avec deux bouteilles, et une boîte qu'elle présente à M. Guichard.

Monsieur.

GUICHARD.

Je suis marguillier, Nanette; je veux que tout le monde s'en réjouisse, et pour fêter ma nouvelle dignité, tu vas me donner à déjeuner un bon beef-steak.

MADAME GUICHARD, arrangeant les confitures.

Hein! qu'est-ce que vous avez dit?

GUICHARD.

J'ai dit un bon beef-steak, avec des pommes de terre.

MADAME GUICHARD.

Y pensez-vous? un jour maigre!

GUICHARD.

C'est aujourd'hui maigre? (A part.) Je n'en sors pas, je vais encore avoir des pruneaux. (Haut.) Mais, ma bonne, je suis marguillier.

MADAME GUICHARD.

Raison de plus pour vous mortifier, pour donner le bon exemple. (Regardant l'étiquette des bouteilles.) C'est la meilleure! celle qui est sucrée, n'est-ce pas, Nanette?

NANETTE.

Oui, Madame.

MADAME GUICHARD.

Vous boirez l'autre, monsieur Guichard.

GUICHARD.

Moi!

(Augustin revient auprès de sa mère.)

MADAME GUICHARD, souriant.

Ah! vous êtes gourmand! vous aimez les chatteries! (Regardant les confitures.) Elles ont bonne mine. (En prenant un peu.)

GUICHARD, avançant la main.

Oui; elles doivent être...

MADAME GUICHARD, lui donnant un coup sur les doigts.

Eh bien!...

GUICHARD.

Oh! merci.

ÉMILIE, bas à Guichard.

Dites donc, mon tuteur, c'est le moment de lui parler.

GUICHARD, bas.

Tu crois?

ÉMILIE.

Elle me paraît de bonne humeur.

NANETTE, de même.

Allons, Monsieur.

(Augustin, de sa place, fait des signes à son père.)

MADAME GUICHARD, se retournant.

Qu'est-ce que c'est?

AUGUSTIN.

Rien, maman : c'est mon père qui a quelque chose à vous dire, et qui nous priait de le laisser.

MADAME GUICHARD.

Air de la walse de *Robin des Bois*.

C'est fort heureux... c'est ce que je désire,
De vous parler j'avais aussi dessein.

GUICHARD.

Grand Dieu! que va-t-elle me dire?

MADAME GUICHARD, à Nanette.

Portez cela chez notre abbé Doucin.

AUGUSTIN.

Allons, papa.

GUICHARD.

C'est une rude tâche.
Je risque fort.

AUGUSTIN.

Que craignez-vous, enfin?

GUICHARD.

Elle pourrait, hélas! si je la fâche,
Me faire faire encor maigre demain.

ENSEMBLE.

AUGUSTIN, ÉMILIE, NANETTE.

Laissons-les seuls, que chacun se retire;
De lui parler { ma mère / madame } avait dessein.
Est-ce pour { nous? / vous? } que va-t-elle lui dire?
Dans tout cela je crains l'abbé Doucin.

GUICHARD.

Que l'on me laisse, et chacun se retire,
De me parler ma femme avait dessein ;
Je tremble, hélas! que va-t-elle me dire ?
Veut-elle aussi me gronder ce matin?

MADAME GUICHARD.

Laissez-nous seuls, que chacun se retire,
De lui parler aussi j'avais dessein.
(A part.)
Monsieur Guichard à mes plans doit souscrire,
Je l'ai promis à notre abbé Doucin.

(Augustin, Émilie et Nanette sortent.)

SCÈNE III.

GUICHARD, MADAME GUICHARD.

MADAME GUICHARD.

Voyons, parlez, monsieur Guichard, je vous écoute.

GUICHARD.

Moi, je ne sais... je... (A part.) Que diable aussi, me laisser tout seul!

MADAME GUICHARD.

Eh bien!

GUICHARD.

Pardon, chère amie, après vous. Vous avez quelque chose à me dire.

MADAME GUICHARD.

Oh! c'est fort simple. L'abbé Doucin, qui prend tant d'intérêt à ce qui vous regarde, m'a donné d'excellents conseils pour toute la famille : d'abord pour Augustin. Ce cher enfant! j'avais des projets sur lui; je pensais à le faire entrer dans les ordres, mais les temps sont mauvais, c'est un état perdu. Et puis, ce qui autrefois n'était pas un obstacle, il n'a pas de vocation. Vous le voyez, il aime le monde, le spectacle. Je crois même, Dieu me bénisse, qu'il est un peu libéral. L'école de droit me l'a gâté : il faut donc chercher à le sauver d'une autre manière, pendant qu'il est encore jeune, et je ne vois que le mariage.

GUICHARD, à part.

Je l'y ai donc amenée. (Haut.) Je crois qu'il aimerait mieux ça.

MADAME GUICHARD.

AIR *du Pot de fleurs.*

Ah! je n'en suis pas étonnée!
Cela doit lui sourire assez;
Lui, qui voit toute la journée
Le bonheur dont vous jouissez.
Le mariage est un état, je pense,
Où l'on fait bien son salut.

GUICHARD.

Je le croi,
Car je sais déjà, quant à moi,
(A part.)
Qu'on peut y faire pénitence.

MADAME GUICHARD.

Nous venons, avec M. l'abbé Doucin, de lui trouver un excellent parti, mademoiselle Esther Grandmaison.

GUICHARD.

La fille du receveur général? Elle n'est pas jolie.

MADAME GUICHARD.

Quatre-vingt mille francs de dot, une piété exemplaire, et des espérances! et une famille si respectable! Le père a eu le courage de prêter serment contre sa conscience, pour être fidèle à la bonne cause.

GUICHARD.

C'est bien. Mais ma pupille Émilie?

MADAME GUICHARD.

J'ai aussi pensé à elle. Je sais combien vous l'aimez, et je ne cherche qu'à vous être agréable. Nous lui assurons le sort le plus doux; du repos et de la liberté pour toute sa vie. A force de protections, je la fais entrer chez les dames de la rue de Varennes.

GUICHARD.

Au couvent!

MADAME GUICHARD.

On viendra la chercher aujourd'hui, à trois heures, sauf votre approbation, ainsi que pour Augustin; car vous êtes le maître de votre pupille, et de votre fils, comme de votre femme.

GUICHARD.

Alors...

MADAME GUICHARD.

Ainsi, c'est décidé, c'est convenu. Je vous en préviens, il n'y a plus à revenir. Maintenant, voyons, qu'avez-vous à me dire?

GUICHARD.

Mon Dieu! chère amie, c'était la même chose, à peu près... seulement.

MADAME GUICHARD.

Vous voyez bien que nous sommes toujours d'accord, et que je ne cherche qu'à vous complaire en tout. Mais vous, mon ami, ne ferez-vous rien pour moi?

GUICHARD.

Quoi donc, ma bonne?

MADAME GUICHARD.

Oh! vous ne pouvez plus vous refuser. Vous savez, ce don à la paroisse ; un marguillier doit donner exemple, et puis vous ne me refuserez pas.

GUICHARD.

C'est selon. Combien serait-ce?

MADAME GUICHARD.

AIR : *Pour le trouver, on peut rester chez soi* (d'YELVA).

C'est à peu près...

GUICHARD.

Parlez, je vous écoute.

MADAME GUICHARD.

Vingt mille francs que ça pourra coûter.
Ah! c'est bien peu pour ses fautes.

GUICHARD.

Sans doute,
Quand on en a beaucoup à racheter.
Moi, qui suis sobre, et jamais ne m'oublie,
Pour mes péchés faut-il payer autant?
Heureux encor si j'avais, chère amie,
Le droit d'en faire au moins pour mon argent!

MADAME GUICHARD.

Hein, plaît-il?

GUICHARD.

Je verrai, si cela se peut.

MADAME GUICHARD, sévèrement.

Comment donc? cela se doit, j'y compte, entendez-vous? il le faut. (D'un ton caressant.) Adieu, mon ami.

GUICHARD.

Adieu, ma bonne.

MADAME GUICHARD, sortant.

Adieu.

(Elle sort.)

GUICHARD, seul.

Que le diable m'emporte si elle les aura!

SCÈNE IV.

ÉMILIE, GUICHARD, AUGUSTIN.

(Augustin et Émilie reparaissent de côté, et regardent si madame Guichard est partie.)

AUGUSTIN.

Elle est partie?

ÉMILE.

Eh bien! mon tuteur?

GUICHARD.

Ah! voilà les autres.

ÉMILIE.

Vous avez parlé?

GUICHARD.

Certainement.

AUGUSTIN.

Et ça va bien, n'est-ce pas?

GUICHARD, embarrassé.

C'est-à-dire, il ne faut pas aller trop vite cela commence à se débrouiller un peu.

TOUS DEUX.

Ah! tant mieux.

GUICHARD, à Augustin.

Toi d'abord, ta mère n'est pas éloignée de te marier.

AUGUSTIN, à Émilie.

Quel bonheur!

GUICHARD.

C'est déjà une bonne chose. Par exemple, il n'y a que la personne sur laquelle vous n'êtes pas d'accord, parce que c'est une autre qu'Émilie.

AUGUSTIN.

Ah! mon Dieu! mais vous lui avez dit?...

GUICHARD.

Non, je n'ai pas voulu la brusquer, d'autant qu'elle a de très-bonnes intentions pour la petite. Seulement ça ne cadre pas tout à fait avec vos idées, vu qu'elle voudrait la faire entrer au couvent.

ÉMILIE.

Moi!

AUGUSTIN, en colère.

Tandis qu'on me marierait à une autre.... Et vous ne vous êtes pas montré?

GUICHARD.

Est-ce qu'on peut tout faire à la fois? En un jour, c'était déjà beaucoup d'avoir obtenu cela!

ÉMILIE.

La belle avance!

AUGUSTIN.

Aussi, c'est votre faute!

GUICHARD.

Comment! c'est ma faute!

ÉMILIE, pleurant.

Vous êtes d'une faiblesse...

GUICHARD, élevant la voix.

Ah! c'est comme ça. Eh bien! arrangez-vous, je ne m'en mêle plus. Obligez donc des ingrats, on n'en a que des désagréments.

AUGUSTIN, furieux.

Je n'obéirai pas.

ÉMILIE.

Ni moi non plus.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS; NANETTE, accourant.

NANETTE.

Monsieur, Monsieur, voilà quelqu'un qui veut voir l'appartement.

GUICHARD.

Allons, les affaires à présent! avertis ma femme.

NANETTE.

C'est que le monsieur voudrait louer sans remise et écurie.

GUICHARD.

Qu'est-ce que ça me fait? je ne demande pas mieux. Mais avertis ma femme, je ne m'en mêle pas. (Regardant les enfants qui pleurent de côté.) Je vois qu'il y aura du bruit aujourd'hui. Je m'en vais faire un tour au Luxembourg.

(Il prend sa canne et son chapeau, et se sauve par la porte à gauche.)

SCÈNE VI.

ÉMILIE, à droite, pleurant; AUGUSTIN, à gauche, essuyant ses yeux; BRÉMONT ET NANETTE, entrant par la porte du fond.

NANETTE, faisant entrer Brémont.

Entrez, entrez, Monsieur.

BRÉMONT.

C'est bien. Voyons l'appartement.

NANETTE.

Pas encore; dans un instant.

BRÉMONT.

Est-ce que ton maître ne veut pas louer sans remise et sans écurie ?

NANETTE.

Si, Monsieur, jusqu'à présent. Mais pour qu'il le veuille définitivement, il faut que madame y consente, et je vais la prévenir. Daignez vous asseoir, et l'attendre.

(Elle sort.)

BRÉMONT.

Auprès de ces jeunes gens? Volontiers, car j'ai toujours aimé la jeunesse. Il y a en elle une franchise, une insouciance, une gaieté de tous les moments. (Apercevant Émilie qui pleure.) Ah! mon Dieu! (Regardant Augustin.) Et l'autre aussi!... Eh bien! eh bien!... (S'approchant d'eux.) Qu'est-ce que c'est donc? Qu'y a-t-il, mes jeunes amis?

AUGUSTIN.

Ses amis...

BRÉMONT.

Pardon, je ne vous connais pas, c'est vrai; mais vous pleurez tous deux, et pour moi on n'est plus étranger dès qu'on a du chagrin. Moi qui viens de loin, j'en ai eu tant!

LES DEUX JEUNES GENS, s'approchant de lui.

Il serait vrai!

BRÉMONT, leur prenant la main.

Vous le voyez, voilà déjà la connaissance faite. Il y a du bon dans le malheur, et il ne faut pas trop en médire : il rapproche, il unit les hommes. C'est le bonheur qui rend égoïste, et heureusement je vois que nous n'en sommes pas là.

AUGUSTIN.

Il s'en faut.

BRÉMONT.

Je comprends, quelque penchant, quelque inclination contrariée.

AUGUSTIN et ÉMILIE.

Qui vous l'a dit?

BRÉMONT.

Hélas! j'ai passé par là.

AUGUSTIN.

Ce pauvre monsieur!

BRÉMONT.

Je n'ai pas toujours eu des rides, des cheveux blancs et une canne. J'étais (Montrant Augustin.) comme mon nouvel ami, vif, ardent, impétueux, et j'avais un cœur, qui est toujours resté le même : il n'a pas vieilli, et cela fait que lui et moi nous avons souvent de la peine à nous accorder. J'aimais, comme vous, une personne charmante (montrant Émilie) comme elle.

ÉMILIE.

Et elle vous aimait bien?

BRÉMONT.

Certainement.

AUGUSTIN.

Et vous lui fûtes fidèle?

BRÉMONT.

Je le suis encore : je suis resté garçon en l'attendant.

AUGUSTIN.

Ah! que c'est bien à vous. Voilà comme nous ferons, nous attendrons, s'il le faut, jusqu'à cinquante ans.

ÉMILIE.

Jusqu'à soixante.

BRÉMONT.

C'est le bel âge pour aimer : personne ne vous dérange, ni ne vous distrait.

AUGUSTIN.

Et pourquoi ne l'épousez-vous donc pas?

BRÉMONT.

Qui donc?

ÉMILIE.

Elle, la jeune personne?

BRÉMONT.

Ah! c'est qu'elle s'est mariée.

TOUS DEUX.

Quelle horreur!

BRÉMONT.

Pour obéir à sa mère. Moi, je n'étais qu'un pauvre artiste, qui ai quitté la France, avec mon violon et l'espérance; tous les soirs je jouais, avec variations :

Vivre loin de ses amours,
N'est-ce pas mourir tous les jours?

J'ai vécu comme cela une quarantaine d'années; donnant des concerts à Vienne, à Berlin, à Saint-Pétersbourg, où ils m'ont gardé; et à force d'avoir appuyé sur la chanterelle, j'ai acquis quelque fortune, une fortune d'artiste que j'ai conquise sur l'étranger, et que je viens manger en France : car on peut bien vivre loin de la patrie, mais c'est là qu'il faut mourir! Et ce beau pays m'a tant fait de plaisir à revoir!

ÉMILIE.

Vous avez dû le trouver bien changé?

BRÉMONT.

Mais non! c'est exactement la même chose, comme de mon temps; j'y ai vu partout les cou-

leurs que j'y avais laissées : partout, même enthousiasme pour la gloire et la liberté ! Tout y est de même, tout y est jeune, excepté moi !... Mais, voyez, mes enfants, comme l'amour et la vieillesse vous rendent bavards ; je voulais savoir votre histoire, et je vous raconte la mienne... A votre tour, maintenant.

AUGUSTIN.

Ah ! oui, votre confiance fait naître la nôtre.

ÉMILIE.

Et nous vous aimons déjà.

BRÉMONT.

J'en étais sûr.

AUGUSTIN.

Apprenez donc que c'est ma mère...

ÉMILIE.

Oui, sa mère, madame Guichard, qui ne veut pas nous marier.

BRÉMONT.

Madame Guichard !...

ÉMILIE.

Qu'avez-vous donc ?

BRÉMONT.

Rien... Il y a tant de Guichards... et ce ne peut pas être la fille de madame Beauménil.

AUGUSTIN.

Si vraiment.

BRÉMONT.

Rose !...

AUGUSTIN.

Ma mère.

BRÉMONT, à Augustin.

Votre mère ! est-il possible !... Que je vous regarde encore !... Un joli garçon !... Et votre père, M. Guichard, le médecin... existe-t-il encore ?

AUGUSTIN.

Oui, Monsieur.

BRÉMONT, après un soupir.

Ah ! tant mieux.

ÉMILIE.

C'est lui qui ne demanderait pas mieux que de nous unir ; mais qu'avez-vous donc ?

BRÉMONT.

Ce n'est rien, mes amis, ce n'est rien... un peu de trouble... d'émotion.

AUGUSTIN.

On dirait que vous connaissez toute ma famille.

BRÉMONT.

C'est vrai... je suis un ancien ami dont vous avez peut-être entendu parler, Émile Brémont.

ÉMILIE.

M. Émile Brémont !... Ah ! si vous pouviez parler en notre faveur ?

BRÉMONT.

Je le ferai... comptez-y... et j'ose vous répondre du succès... Mais, voyez-vous, mes chers enfants, j'ai besoin d'un moment pour me remettre. (Les enfants s'éloignent.) (A part.) Pauvre Rose ! quelle surprise !... quelle joie !... (Haut, à Augustin et à Émilie.) Mais surtout ne dites pas que c'est moi : votre mère va venir pour cet appartement.

AIR de *Partie et Revanche.*

Mon cœur bat d'espoir et d'attente,
Je crois qu'il a toujours vingt ans...
Mais mes jambes en ont soixante.
(Augustin lui présente un fauteuil.)
Et maintenant laissez-moi, mes enfants.
(Les jeunes gens remontent le théâtre.)
(A part, et s'asseyant.)
Elle va venir... du courage...

ÉMILIE, s'approchant de lui, et lui prenant la main.

Quoi ! vous tremblez ?

BRÉMONT.

(A part.)
C'est possible. Entre nous,
On peut bien trembler, à mon âge,
Quand vient l'instant d'un rendez-vous.

AUGUSTIN, à Émilie qui s'est retirée au fond à droite.

Est-il singulier, notre nouvel ami !

ÉMILIE.

Oui ; mais il a l'air d'un honnête homme... et puis il parlera pour nous.

AUGUSTIN.

Et ces papiers que tu devais lui remettre ?

ÉMILIE.

Je vais les chercher.

AUGUSTIN.

Et moi je vais travailler.

(Il entre dans sa chambre à droite, tandis qu'Émilie sort par la porte du fond à gauche.)

SCÈNE VII.

BRÉMONT, seul, assis.

Je vais la voir !... Ce mot seul me rend toutes mes illusions, et me transporte en idée au moment où je l'ai quittée... où je l'ai vue pour la dernière fois, dans cette petite chambre bleue avec des draperies blanches, au cinquième étage ; et ce cabinet dont la porte fermait si mal ! et mon voyage aérien, sur ce pont périlleux, suspendu d'une fenêtre à l'autre, et où je marchais avec tant d'audace ; je m'y vois. (Se levant et chancelant.) J'y suis... j'y marcherais encore... avec ma canne... car cette gentille Rose, je l'aime comme autrefois... et elle aussi, j'en suis sûr... Elle est comme moi... elle n'a pas changé... elle me l'avait promis... Je la vois encore... ce regard si tendre... cette jolie taille... (Avec la plus tendre expression.) Ah ! Rose !... Rose !... quels souvenirs !... (On entend madame Guichard qui parle haut dans l'intérieur, et qui bientôt paraît

à la porte du fond.) On vient. (D'un air fâché.) Quelle est cette dame, et que me veut-elle?...

SCÈNE VIII.

MADAME GUICHARD, BRÉMONT.

MADAME GUICHARD.

Votre servante, Monsieur; c'est vous, m'a-t-on dit, qui voulez louer mon appartement?

BRÉMONT, stupéfait, et la regardant avec émotion.

Comment!... c'est vous, Madame, qui êtes madame Guichard?

MADAME GUICHARD.

Oui, Monsieur.

BRÉMONT, avec découragement.

Ah! mon Dieu!... (La regardant de nouveau.) Cependant, il y a encore quelque chose... et nos cœurs, du moins... nos cœurs... oh! ils ne sont pas changés.

MADAME GUICHARD.

Vous avez vu l'antichambre... c'est ici le salon... à droite, la chambre de mon fils... par ici, salle à manger... d'autres chambres à coucher... cabinet de toilette... dégagements.

(Elle passe à la gauche de Brémont.)

BRÉMONT, passant à droite.

C'est inutile, je n'ai pas besoin d'en voir davantage... l'appartement me convient.

MADAME GUICHARD.

Oui; mais vous parlez d'en détacher la remise et l'écurie, cela n'est pas possible.

BRÉMONT.

Permettez...

MADAME GUICHARD.

Je ne pourrai jamais les louer séparément.

BRÉMONT.

Je les prendrai donc, quoique je n'en aie pas besoin.

MADAME GUICHARD.

Il y aurait alors moyen de s'arranger: monsieur pourrait les payer et ne pas les prendre, ou les sous-louer; je ne le force pas, il est le maître.

BRÉMONT.

Vous êtes trop bonne: c'est donc une affaire conclue?

MADAME GUICHARD.

Pas encore; on ne loue pas ainsi, sans connaître, sans prendre des informations: je demanderai quel est l'état, la profession de monsieur?

BRÉMONT, à part.

Ah! cela va lui rappeler. (Haut.) Musicien.

MADAME GUICHARD, effrayée.

Ah! mon Dieu!

BRÉMONT.

AIR *du Baiser au porteur*.

A ce mot seul elle est déjà tremblante,
De souvenir tous ses sens sont émus.

MADAME GUICHARD, à part.

Musicien!... Ce mot seul m'épouvante...
Un logement de mille écus!

BRÉMONT.

Aux beaux-arts vous ne croyez plus.

MADAME GUICHARD.

Il faut avoir un peu de méfiance,
Je risquerais trop de perdre.

BRÉMONT.

Ah! grands dieux!

(A part.)

Rose jadis avait moins de prudence,
Et nous y gagnions tous les deux.

Je payerai six mois d'avance.

MADAME GUICHARD, d'un air aimable, et lui offrant une chaise.

Vraiment!... asseyez-vous donc, je vous en prie. (Brémont refuse honnêtement.) Ce que j'en dis n'est pas par crainte: la meilleure garantie est dans les manières et la physionomie... de monsieur.

BRÉMONT, la regardant tendrement.

Vous trouvez; allons, voilà un peu de sympathie qui revient, une sympathie arriérée.

MADAME GUICHARD, tirant sa tabatière et offrant du tabac à Brémont.

Monsieur, en usez-vous?

BRÉMONT, la regardant avec surprise.

Ah! Rose prend du tabac.

MADAME GUICHARD.

Nous disons donc, mille écus de loyer, trois cents francs de remise, deux cents francs de portes et fenêtres; d'autant qu'ici, nous avons un jour magnifique; nous avons aussi d'excellents portiers, qui auront pour vous les plus grands égards; et aux fêtes, aux jours de l'an, vous n'êtes obligé à rien envers eux, qu'au sou pour livre que vous me payez, c'est cinquante écus.

BRÉMONT.

Ah! tout n'est donc pas compris?

MADAME GUICHARD.

Vous êtes trop juste pour le supposer; nous avons aussi le frottage de l'escalier et l'éclairage, deux cents francs.

BRÉMONT.

Comment, Madame?

MADAME GUICHARD.

Voudriez-vous qu'à votre âge on vous laissât monter un escalier malpropre et mal éclairé, pour vous blesser, vous faire mal? je ne le souffrirai pas, je tiens beaucoup à mes locataires, c'est mon devoir, j'en réponds.

BRÉMONT.

Vous êtes bien bonne, mais voilà des soins et

des attentions qui, avec les réparations locatives, font monter mon loyer de mille écus à quatre mille francs.

MADAME GUICHARD.

Est-ce donc trop cher pour habiter une maison bien située, bien aérée, une maison tranquille et respectable, où l'on tiendra à vous conserver? car je compte bien que vous ferez un bail, et ce sera de six ou neuf, à votre choix.

BRÉMONT.

Permettez, permettez...

MADAME GUICHARD.

Quoi! Monsieur, vous hésitez à vous engager, à vous enchaîner à nous; quand c'est moi, quand c'est une dame qui vous en prie! mais c'est fort mal, ce n'est pas galant, et j'avais meilleure idée de vous.

BRÉMONT, à part.

Allons, elle est un peu intéressée, mais elle est toujours bien aimable.

MADAME GUICHARD.

Vous acceptez donc pour neuf ans?

BRÉMONT.

Puisqu'il le faut.

(Madame Guichard va s'asseoir auprès de la table. Elle met ses lunettes, et prend la plume. Brémont la regarde, et dit à part.)

Il paraît que Rose... (Portant la main à ses yeux.) C'est peut-être pour cela qu'elle ne m'a pas reconnu.

MADAME GUICHARD.

Votre nom, Monsieur?

BRÉMONT.

Mon nom? (A part.) Quel effet ça va lui faire! (Haut.) Mon nom... Brémont.

MADAME GUICHARD.

Brémont avec un *t*?

BRÉMONT, stupéfait.

Avec un *t*?

MADAME GUICHARD.

Qu'avez-vous donc?

BRÉMONT.

Quoi! ce nom-là vous est-il tellement inconnu, que vous ne sachiez plus comment l'écrire?

MADAME GUICHARD.

Que dites-vous?

BRÉMONT.

Avez-vous donc tout à fait banni de votre souvenir, comme de votre cœur, l'ami de votre enfance, le compagnon de vos peines, Émile Brémont?

MADAME GUICHARD.

Émile! il serait possible! quoi! c'est vous?

BRÉMONT, avec transport.

Oui, Rose, oui, c'est moi.

MADAME GUICHARD.

Monsieur, un pareil ton...

BRÉMONT.

Convient peu, je le sais, après un si long entr'acte; mais l'amitié, du moins, l'amitié est de tout âge! et n'ai-je pas quelques droits à la vôtre? Faut-il vous rappeler et nos serments et nos premiers amours?

MADAME GUICHARD.

Monsieur...

BRÉMONT.

Faut-il vous rappeler un premier retour, non moins cruel que celui-ci? et le moyen que j'employai pour éloigner votre mari? ma vie que j'exposai pour parvenir jusqu'à la porte de votre chambre, que vous fermiez en vain, Rose? Il n'y avait pas de verrou.

MADAME GUICHARD.

Monsieur, le ciel m'a fait la grâce d'oublier; c'est comme s'il n'était rien arrivé.

BRÉMONT.

Non! l'on ne perd pas de pareils souvenirs; dites-moi seulement que vous ne l'avez pas oublié.

MADAME GUICHARD, émue et hésitant.

Pas tout à fait... et, s'il faut... vous... l'avouer...

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, NANETTE.

NANETTE.

Madame! Madame! voici M. l'abbé Doucin.

MADAME GUICHARD.

(A part.) Dieu! (Haut.) C'est bien, je sais ce que c'est, j'y vais. Où est mon fils?

NANETTE.

Dans sa chambre, à travailler.

(Elle sort.)

MADAME GUICHARD, s'approchant de la porte qu'elle ferme, et dont elle prend la clef.

C'est bien. J'aime autant qu'il ne voie pas cette petite Émilie, et qu'ils ne se fassent pas d'adieux. (A part, jetant un coup d'œil sur Brémont.) C'est souvent si dangereux! (Haut, à Brémont, en le saluant.) Monsieur...

BRÉMONT, allant à elle, et la ramenant sur le devant du théâtre.

Un mot encore; car j'ai promis de vous parler en faveur de votre fils, qui est amoureux comme nous l'étions.

MADAME GUICHARD.

Encore, Monsieur!

BRÉMONT.

Et au nom de notre amitié, de nos anciens souvenirs...

MADAME GUICHARD.

Monsieur, je vous prie de croire que je vous

conserverai toujours comme ami... et comme locataire... mais dans ce moment, des devoirs me réclament, on m'attend, permettez que je vous quitte; j'aurai l'honneur de vous voir dans un autre moment.

(Elle le salue, et sort par la porte du fond, à droite.)

SCÈNE X.

BRÉMONT, seul.

Ah! pourquoi l'ai-je revue? moi qui l'avais conservée si tendre, si aimable, si fidèle; comment lui pardonner la perte de mes illusions? moi qui ne vivais que de cela. Et je resterais près d'elle! Non! non! je me gâterais peut-être aussi. Les cœurs d'à présent ne sont plus comme ceux de mon temps; il n'y a plus d'amitié, plus de passion!

SCÈNE XI.

ÉMILIE, BRÉMONT.

ÉMILIE, pleurant.

Ah! mon Dieu, mon Dieu! je n'y survivrai pas.

BRÉMONT.

Qu'est-ce donc?

ÉMILIE.

M. l'abbé Doucin vient me chercher pour me conduire aujourd'hui même chez les dames de la rue de Varennes.

BRÉMONT.

Pauvre enfant! Et je conçois que ce lieu-là, ce n'est pas gai.

ÉMILIE.

Fût-ce un désert, un cachot, cela m'est bien égal; ce n'est pas cela qui me désole.

BRÉMONT.

Et qu'est-ce donc?

ÉMILIE, sanglotant.

C'est que je serai loin de lui, et que j'en mourrai de chagrin.

BRÉMONT.

Est-il possible? Ah! que vous me faites de plaisir!

ÉMILIE.

Eh bien! par exemple, vous que je croyais si bon!

BRÉMONT.

C'est justement pour ça. En voilà donc une qui aime encore, comme de mon temps, du temps du consulat! (A Émilie.) Il faut dire que vous ne voulez pas, et moi, je serai là, je vous soutiendrai.

ÉMILIE.

Et le moyen de résister à madame Guichard, qui m'a élevée! car j'étais une pauvre orpheline, la fille d'une de ses anciennes amies, Angélique Gervaise.

BRÉMONT.

Ah! mon Dieu! cette petite Angélique si bonne, si gentille, qui avait toujours des bonnets *à la Marengo?*

ÉMILIE.

Je ne sais pas.

BRÉMONT.

C'est juste.

ÉMILIE.

Mais ce que je sais, c'est qu'elle vous regardait comme son meilleur ami, et qu'elle ne désirait qu'une chose: c'était de vous voir avant de mourir.

BRÉMONT.

Pauvre Angélique!

ÉMILIE, lui donnant un paquet cacheté qu'elle apportait en entrant.

Pour vous remettre ce dépôt qui vous appartenait, et qu'autrefois, disait-elle, on lui avait confié.

BRÉMONT.

Donnez, donnez, mon enfant. Mes lettres et celles de Rose, qui, lors de mon départ, étaient restées entre ses mains. Pauvre Angélique! celle-là était une amie véritable; aveugle que j'étais! le bonheur était près de moi, sur le même palier. (Regardant Émilie avec émotion.) Ç'aurait pu être là ma fille! Ah! que j'étais insensé! il paraît que maintenant on est plus raisonnable.

(Il reste près de la table, ouvrant plusieurs de ces lettres, qu'il regarde d'un air mélancolique.)

SCÈNE XII.

ÉMILIE; BRÉMONT, près de la table à droite; AUGUSTIN, frappant à la porte de la chambre.

AUGUSTIN, en dehors, frappant à la porte de la chambre à droite.

Eh bien! eh bien! ouvrez-moi donc.

ÉMILIE, courant à la porte.

C'est ce pauvre Augustin! Ah! mon Dieu! la clef n'y est plus, on l'aura enfermé.

BRÉMONT, sans quitter la lettre qu'il lit.

C'est tout à l'heure, sa mère...

ÉMILIE.

Je l'aurais parié! C'est pour l'empêcher de me faire ses adieux.

AUGUSTIN, paraissant à la lucarne qui est au-dessus de la porte.

Des adieux! Est-ce que tu pars?

ÉMILIE.

A l'instant même; M. Doucin va m'emmener.

AUGUSTIN.

Et je le souffrirais?... Dis-leur que si on t'éloigne de moi, que si l'on nous sépare, je me brûle la cervelle.

BRÉMONT, se levant vivement.

Bien, très-bien.

ÉMILIE.

Y pensez-vous?

BRÉMONT.

Voilà comme j'étais, je me reconnais.

AUGUSTIN.

Mais ce ne sera pas long : attends, attends; je vais d'abord briser cette porte qui nous sépare.

(Il frappe contre la porte avec les pieds.)

BRÉMONT.

Briser les portes!.... Ces chers enfants! (A Augustin.) Eh! non, non; taisez-vous : on va arriver au bruit.

ÉMILIE.

Il a raison; mais comment sortir?

AUGUSTIN.

Par escalade.

BRÉMONT.

A merveille.

ÉMILIE.

Il va se faire du mal.

BRÉMONT.

Du tout! Il y a un Dieu pour les amoureux; et avec deux ou trois chaises, à l'escalade!

AUGUSTIN.

C'est juste, à l'escalade!

BRÉMONT, avec joie.

A l'escalade!

(Il prend un fauteuil qu'il va poser contre la porte.)

ÉMILIE, montant sur le fauteuil que Brémont vient de mettre contre la porte, et parlant à Augustin.

Prends bien garde, au moins.

(Brémont, qui a été prendre une seconde chaise, la tient encore à la main, quand paraît madame Guichard.)

SCÈNE XIII.

ÉMILIE, à droite, debout sur le fauteuil, causant par la lucarne avec AUGUSTIN, qui lui baise la main; BRÉMONT, tenant une chaise à gauche; MADAME GUICHARD, entrant par le fond en se disputant avec M. GUICHARD.

GUICHARD.

Comment! le nouveau locataire est déjà installé?

MADAME GUICHARD.

Le voilà. (Regardant.) Qu'est-ce que je vois?

ÉMILIE.

C'est ta mère.

(Brémont va s'asseoir auprès de la table, et lit tout bas les lettres qu'Émilie lui a remises.)

MADAME GUICHARD, qui a été prendre Émilie par la main, et qui l'a fait descendre du fauteuil.

Qu'est-ce que vous faites là, Mademoiselle? et qu'est-ce que c'est? que signifie une conduite pareille? (Pendant ce temps Guichard va ouvrir la porte à Augustin.) Regarder ainsi dans la chambre d'un jeune homme, causer avec lui en secret, à l'insu de vos parents, et dans une maison comme la mienne! Sont-ce là les exemples qu'on vous a donnés?

BRÉMONT, ouvrant une lettre qu'il a sous la main, et la lisant à voix haute.

« Ma mère me défend de te voir, mais je m'en
» moque; et dès qu'elle sera sortie, cher Émile,
» je t'en avertirai, en laissant la fenêtre ouverte. »

MADAME GUICHARD.

O ciel!

GUICHARD, sortant de la chambre avec Augustin.

Comment! Monsieur...

AUGUSTIN.

Mais, mon père...

MADAME GUICHARD.

Taisez-vous. Vous êtes aussi coupable; n'avez vous pas de honte d'un tel oubli de toutes les convenances? causer un tel scandale, escalader des portes, des fenêtres!

BRÉMONT, toujours assis près de la table et lisant une autre lettre.

« Prends garde, cher Émile, ton audace me
» fait toujours trembler; et si les voisins te
» voyaient passer sur cette planche (Guichard passe
» auprès de madame Guichard) de ta maison dans la
» nôtre, comme tu l'as fait hier... »

MADAME GUICHARD.

Ah! mon Dieu!

GUICHARD, écoutant, et à madame Guichard.

Qu'est-ce que c'est? qu'est-ce que lit ce monsieur?

BRÉMONT, sans se lever.

Un roman par lettres, que je me propose de publier avec le nom des personnages.

MADAME GUICHARD.

Monsieur!...

BRÉMONT.

Cela dépendra des circonstances, et d'un consentement que j'attends.

GUICHARD.

Le consentement de l'auteur?

BRÉMONT.

Justement.

GUICHARD.

Ce doit être curieux. (Voulant prendre les lettres.) Voyons donc?

MADAME GUICHARD, le retenant.

Y pensez-vous? Quelle indiscrétion!

GUICHARD.

Elle ne veut pas que je lise, parce que c'est un roman; ma femme est d'une rigidité de principes... Elle ne peut souffrir les romans.

BRÉMONT, se levant.

Je crois qu'elle a tort : les premiers chapitres sont si amusants; quelquefois les derniers sont

bien tristes, mais il y a toujours, quand on le veut bien, une leçon morale à en tirer. (*A madame Guichard, lui donnant la lettre.*) Tenez, Madame, lisez vous-même, je vous la confie.

MADAME GUICHARD, *troublée et voulant cacher la lettre.*

Monsieur...

BRÉMONT.

Ne craignez rien : j'en ai bien d'autres.

GUICHARD, *à sa femme.*

Lis donc, lis donc, ma bonne.

MADAME GUICHARD, *lisant avec émotion.*

« Mon bien-aimé... Mon cher... »

BRÉMONT.

Je vous prie, par exemple, de passer les noms propres.

GUICHARD.

C'est juste. Mon cher... trois étoiles.

BRÉMONT.

AIR : *Mon père, je viens devant vous.*

(*A demi-voix, à madame Guichard, qui achève de lire la lettre tout bas.*)

Du roman de nos premiers ans
Relisez la première page :
(*A haute voix, à cause de Guichard qui s'approche.*)
Et puisqu'enfin dans les romans
Tout finit par un mariage...

GUICHARD, ÉMILIE, AUGUSTIN.

Ah! les romans ont bien raison!

(*Augustin passe à la gauche de madame Guichard, et se met à genoux, tandis qu'Émilie, à sa droite, en fait autant.*)

De grâce, ma femme,
De grâce, Madame,
Profitons de cette leçon!

MADAME GUICHARD.

Non.... non... non... non.

(*Pendant ce temps, Brémont a pris le violon, qu'il a aperçu sur la table près de la chambre d'Augustin, et il joue le refrain de l'air :*)

« Vivre loin de ses amours,
» N'est-ce pas mourir tous les jours? »

MADAME GUICHARD, *seule.*

Souvenir de mes amours,
Vous l'emportez, et pour toujours.
(*A Émilie et Augustin.*)
Je cède... Dans vos amours
Soyez heureux, et pour toujours.

ENSEMBLE.

AUGUSTIN et ÉMILIE

Ah! quel bonheur pour nos amours!
Nous sommes unis pour toujours.

GUICHARD et BRÉMONT.

Ah! quel bonheur pour leurs amours!
Ils sont unis, et pour toujours.

BRÉMONT, *passant auprès d'Augustin et d'Émilie.*

Allons, tout n'est pas désespéré : elle est encore sensible à la musique.

AUGUSTIN, *à Brémont.*

Notre bienfaiteur, notre ami.

ÉMILIE.

Nous vous devons notre bonheur.

AUGUSTIN.

Et nous vous en remercierons en vous aimant toujours.

BRÉMONT, *soupirant, et leur prenant la main.*

Toujours! encore ce mot-là! Voilà comme j'étais.

ÉMILIE.

Est-ce que vous n'y croyez pas?

BRÉMONT.

Si, mes enfants; être aimé fut toujours le rêve de mes jeunes années! Tâchez que ce soit aussi celui de ma vieillesse ; car, de toutes les choses impossibles, celle-là est encore la plus douce, et si de cette vie l'amour fut le premier chapitre, que l'amitié en soit le dernier.

CHOEUR.

AIR : *C'est à Paris* (de Carafa).

Par l'amitié (*bis.*)
Que notre vie
Soit embellie ;
Par l'amitié (*bis.*)
Que le passé soit oublié.

MADAME GUICHARD, *au public.*

AIR : *Mes yeux disaient tout le contraire.*

Protégez-moi, ne souffrez pas,
Messieurs, moi qui veux être sage,
Que j'aille encor faire un faux pas :
Ils sont dangereux à mon âge.
Quand j'en faisais dans mon printemps,
Je m'en relevais, et sans peine...
Mais maintenant j'ai soixante ans,
Et j'ai besoin qu'on me soutienne.

TOUS.

Maintenant elle a soixante ans,
Elle a besoin qu'on la soutienne.



LA FAMILLE RIQUEBOURG,

OU

LE MARIAGE MAL ASSORTI,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 4 janvier 1831.

Personnages.

M. RIQUEBOURG, négociant.
MADAME RIQUEBOURG (HORTENSE), sa femme.
GEORGE, son neveu.
ÉLISE, sa nièce.
LE VICOMTE D'HEREMBERG.
LAPIERRE, domestique de Riquebourg.

La scène se passe à Paris, dans l'hôtel de Riquebourg.

Le théâtre représente un salon ; porte au fond, portes latérales. La porte à droite de l'acteur est celle de l'appartement de madame Riquebourg ; l'autre, celle des bureaux de M. Riquebourg. Une table auprès de la porte à droite.

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉLISE, auprès de la table ; RIQUEBOURG, debout, donnant des billets de banque à un domestique.

RIQUEBOURG.

Cent, et deux cents, en bons sur le trésor... (A Lapierre.) Porte ces deux cent mille francs-là à Dampierre, mon caissier : ce sont les premiers fonds pour son voyage.

(Lapierre sort.)

ÉLISE.

Il part donc toujours ? un jeune marié !

RIQUEBOURG.

Oui, mam'selle ma nièce, avec votre permission, aujourd'hui même, à quatre heures, en route pour Nantes ; et de là à La Havane : roule, cocher. Eh ! eh ! c'te diligence-là ne te plairait guère, à ce que je vois ?

ÉLISE.

Non, vraiment.

RIQUEBOURG.

Qu'est-ce que tu fais là ?

ÉLISE.

J'étudie, mon oncle, ma leçon d'histoire et d'italien.

RIQUEBOURG.

D' l'italien, quelle bêtise ! du français, je ne dis pas ; ça peut servir en France, et encore, moi qui te parle, la moitié du temps, je m'en passe. (Élise quitte la table et vient auprès de son oncle.) Ça ne m'a pas empêché de faire fortune ; au contraire.

AIR du vaudeville de *l'Intérieur d'une Étude*.

On dit qu'autrefois d' la noblesse
C'était l'usage, et de ma main,
Comm' négociant, j'écris sans cesse :
Quartier d'Antin, ou Saint-Germain.
Dans les deux faubourgs on m'estime,
Et chacun d'eux m'y voit en beau :
Mon style est de l'ancien régime,
Et ma fortune est du nouveau.

ÉLISE.

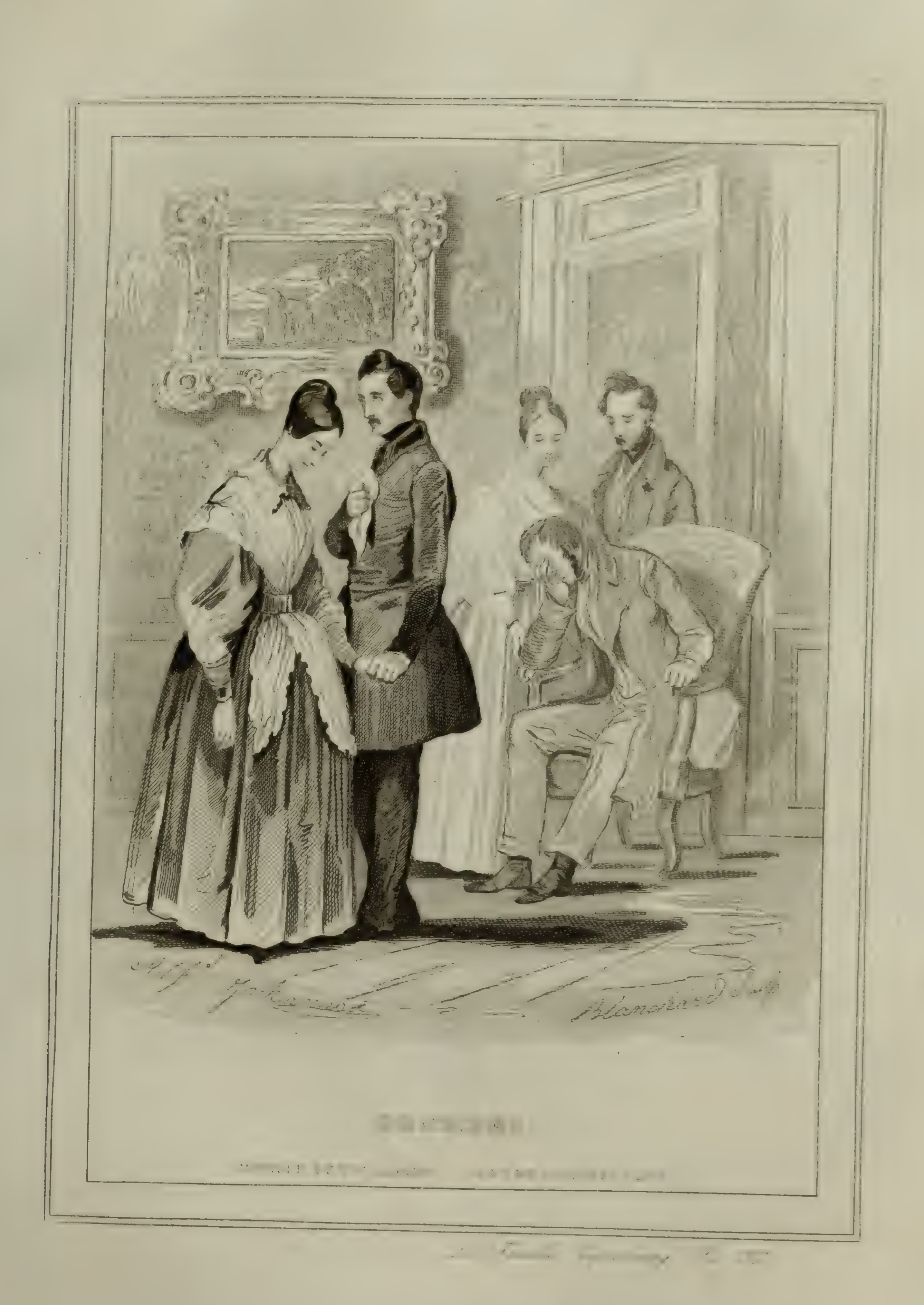
Une fortune si extraordinaire ! et dire qu'autrefois vous n'aviez rien !

RIQUEBOURG.

C'était là le bon temps ! je me vois encore quand j'étais garçon de magasin à Marseille, sous ce beau ciel du Midi : il y faisait chaud, je m'en vante, et tellement chaud, que dans ce temps-là il ne fallait pas grand'chose pour m'échauffer les oreilles.

ÉLISE.

Oh ! vous avez toujours été mauvaise tête.



RIQUEBOURG.

C'est vrai, bon enfant, mais lâchant le coup de poing avec facilité. C'est tout ce qui m'est resté de mes anciennes habitudes : et encore, faute d'occasions, je finirai par me rouiller entièrement ; car maintenant tout me cède, tout m'obéit. « M. Riquebourg par-ci, M. Riquebourg par-là. » C'est tout naturel. A force de vendre des marchandises pour les autres, j'en ai vendu pour mon compte ; et je me suis tellement lancé dans les vins et les eaux-de-vie, que j'ai fini, comme on dit, par faire ma pelotte. Roule ta bosse, mon garçon, et j'ai si bien fait rouler la mienne, que du port de Marseille je me suis trouvé dans un bel hôtel de la rue Caumartin.

Air du vaudeville de *Turenne*.

Avec quelqu's millions dans mes poches ;
Et je m' suis dit, les voyant s'amasser :
J' les ai gagnés, grâce au ciel, sans reproches ;
Tâchons d' même d' les dépenser.

ÉLISE.

Qui, mieux que vous, sut jamais les placer ?
Tous ces trésors, fruits de vos soins prospères,
Vous les donnez à tous ceux qui n'ont rien.

RIQUEBOURG.

C'est assez juste, et l'on doit bien
Quelqu' chose à ses anciens confrères.

ÉLISE.

Et toute votre famille que vous avez prise avec vous !

RIQUEBOURG.

Par malheur il n'en reste guère, les braves gens ne vivent pas longtemps ; je n'avais plus d'autres parents que toi et ton cousin George, nous ne pouvions pas manger ça à nous trois ; et tout le monde me disait : « Marie-toi, Riquebourg, tu n'as encore que quarante-cinq ans : n'écoule pas tes années dans l'indifférence et le célibat. » Et ces idées me trottaient dans la tête, quand un jour j'aperçois une jeune personne ; ah ! dame, celle-là, je me dis sur-le-champ : « Voilà ! c'est là le numéro qu'il me faut ; je n'en veux pas d'autre. » Mais, par malheur, c'était une comtesse ! une famille qui n'en finissait plus ; ce qu'il y avait de plus huppé et de plus fier dans le grand faubourg.

ÉLISE.

C'était désolant.

RIQUEBOURG.

Je crois bien ; mais bientôt d'autres informations m'arrivèrent ; j'appris qu'ils avaient été ruinés à la révolution ! à la première... et ça me rendit courage ; je me dis : Les millions en avant. (Souriant.) Ils ne furent point repoussés par la famille ; au contraire, car, quoi qu'on en dise, les millions et les titres, ça va bien ensemble, et dès ce jour seulement je commençai à être fier de la fortune que j'avais gagnée. Je rentrai chez moi, j'ouvris ma caisse, et regardant avec orgueil mon or et mes billets de banque, je me dis : « Il y a donc du mérite là dedans, puisque je leur dois mon bonheur, puisqu'ils me donnent pour femme la plus jolie et la plus aimable fille de Paris.

ÉLISE.

C'est bien vrai.

RIQUEBOURG.

N'est-ce pas ? que de vertus ! que d'esprit ! et elle a la bonté de m'aimer, moi qui ne suis qu'une bête auprès d'elle, moi qui, comme je le disais tout à l'heure, n'ai d'autre mérite que ma fortune. Aussi, je m'en console en mettant tout mon mérite à sa disposition. Par exemple, il n'y a qu'une chose qui m'ait coûté pour lui plaire, c'est de ne plus faire ce qu'ils appellent des *cuirs*. A-t-il fallu du temps et de l'habitude ! c'est la seule tyrannie que ma femme ait exercée sur moi. M'empêcher de placer des *t* et des *s* à ma volonté, c'était si absurde ! car enfin, c'est moi qui parle : je les mets où je veux, je suis chez moi d'ailleurs ; et cependant, même dans mon salon, je voyais tous ces beaux messieurs qui riaient aussi, sarpebleu !...

ÉLISE.

Mon oncle !

RIQUEBOURG.

N'aie donc pas peur, ma femme n'est pas là ! et quand je jurerais un peu le matin, à moi tout seul, je n'ai que ce moment-là. Aussi, j'ai pris en haine tous ces gens comme il faut, barons, ducs et marquis.

ÉLISE.

Il y en a cependant qui sont si bien, et si aimables !

RIQUEBOURG.

Tu en connais ?

ÉLISE.

Oui, mon oncle.

RIQUEBOURG.

C'est possible : tu as, comme je le disais tout à l'heure, des connaissances que je n'ai pas ; mais sois tranquille, si je te marie jamais, ce ne sera pas de ce côté-là.

ÉLISE.

Que dites-vous ?

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS ; LAPIERRE, sortant de l'appartement de madame Riquebourg.

LAPIERRE.

Madame fait dire à mademoiselle de passer chez elle.

ÉLISE.

Et moi, qui m'amuse là à causer.

RIQUEBOURG.

Qu'est-ce que ça fait! reste encore.

ÉLISE.

Je le voudrais; mais ma tante qui m'attend pour ma leçon de géographie et d'histoire, car c'est elle qui s'est chargée de mon éducation; il y a deux ans, quand vous m'avez fait venir du pays, tout le monde se moquait de moi : j'étais si gauche, ne sachant pas dire un mot sans faire une faute!

RIQUEBOURG.

Voilà comme je t'aimais! nous pouvions causer ensemble.

ÉLISE.

Oui; mais tant que j'étais ainsi, qui m'aurait épousée? Ma tante me disait toujours que mon avenir en dépendait; qu'il n'y avait pas en ménage de bonheur possible quand un des deux avait à rougir de l'autre, et comme maintenant, dans la société, tout le monde avait des connaissances et de l'instruction...

RIQUEBOURG.

Laisse-moi donc tranquille; tu crois peut-être que c'est avec de la géographie ou de l'histoire que tu trouveras un mari!

Air : *De sommeiller encor, ma chère.*

A quoi bon app'ler à ton aide
Et la science et son fatras?
Avec de l'or, et j'en possède,
Avec un' dot, et tu l'auras,
Tu n' manqu'ras pas, tu peux m'en croire,
D'épouseurs... et ça, mon enfant,
C' n'est pas un cont', c'est de l'histoire,
L'histoire de Franc' d'à présent.

Du reste, chacun est libre, fais comme tu voudras. (Élise va s'asseoir devant la table.) Mais je suis altéré d'avoir parlé. Lapierre, donne-moi un petit verre.

LAPIERRE.

Comment, Monsieur?

RIQUEBOURG.

Rhum ou eau-de-vie, comme tu voudras, pourvu que ce soit du sec. (Sur un signe d'Élise, Lapierre hésite.) Eh bien! est-ce que tu ne m'entends pas?

(Lapierre sort.)

ÉLISE, qui pendant ce temps a pris ses livres et ses cahiers, passe à la gauche de Riquebourg.

Y pensez-vous, mon oncle? Le docteur qui vous a défendu de prendre la moindre liqueur.

RIQUEBOURG.

Bah! Est-ce que je crois à tout cela?

ÉLISE.

Il a pourtant bien dit...

RIQUEBOURG.

Oui, oui, ils disent tous que j'ai la même maladie que mon père; ce n'est pas vrai. Et si c'était, raison de plus... le pauvre cher homme était la sobriété même, ainsi que mon grand-père; ça ne les a pas empêchés tous deux de mourir à cinquante ans.

Air *du Baiser au Porteur.*

Tu vois donc bien qu'c'est une duperie,
Pendant qu'j'y suis, je veux vivre avant tout.
(Lapierre rentre avec un porte-liqueurs qu'il pose sur la table.)
Moi, je chéris le rhum et l'eau-de-vie
Par reconnaissance et par goût.
Dans les liqueurs j'ai, négociant honnête,
Fait ma fortune, et je peux te l'jurer,
Sans que les un's m'aient fait tourner la tête,
Et sans qu'jamais l'autre ait pu m'enivrer,
(On entend sonner au dehors.)

Tiens, voilà que l'on sonne chez ta tante.

ÉLISE.

J'y vais.

(Elle va pour entrer dans la chambre à droite.)

RIQUEBOURG, à Élise qui est sur le seuil de la porte.

Et surtout ne lui parle pas de ces bêtises du docteur; elle n'en sait rien, et ça l'effrayerait.

ÉLISE.

Oui, mon oncle.

(Elle entre dans la chambre à droite.)

RIQUEBOURG.

Et puis ça me ferait mettre de l'eau dans mon vin, ce que je ne veux pas, parce qu'il faut jouir. (A Lapierre.) Verse tout plein, attendu que la vie passe (l'avalant) comme un petit verre.

LAPIERRE.

C'est là de la philosophie.

RIQUEBOURG.

De la philosophie au rhum! voilà comme je l'aime. Verse encore. Qu'est-ce que tu dis de cela?

(Lui montrant son verre.)

LAPIERRE, passant sa langue sur ses lèvres.

Que ça ne doit pas être mauvais.

RIQUEBOURG.

Eh bien! imbécile, prends-en un, et trinque avec moi.

LAPIERRE, honteux.

Ah! notre maître!

RIQUEBOURG.

Allons donc! je n'aime pas qu'on me réplique... (Lapierre prend un verre et l'emplit.) A ta santé.

LAPIERRE.

A la vôtre. (A part.) V'là-t-il un bon maître! Il n'est pas fier, celui-là!

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, LE VICOMTE D'HEREMBERG, puis GEORGE.

LE VICOMTE, parlant au fond.

Eh bien! viens donc, et monte plus vite, puisque c'est toi qui me présentes.

RIQUEBOURG, achevant son verre.

Qu'est-ce que c'est?

LE VICOMTE, à Riquebourg.

Votre maîtresse est-elle visible?

RIQUEBOURG.

Ma maîtresse!

LE VICOMTE.

Oui, madame de Riquebourg; veuillez m'annoncer.

RIQUEBOURG, furieux.

Vous annoncer!

GEORGE, entrant.

Bonjour, mon cher oncle.

LE VICOMTE, à part, avec étonnement.

Son oncle! qu'est-ce que j'ai fait là!

GEORGE, présentant son oncle au vicomte.

Monsieur Riquebourg. (A son oncle.) Monsieur le vicomte d'Heremberg.

RIQUEBOURG.

Un vicomte, j'aurais dû m'en douter.

GEORGE.

Il s'est trouvé la saison dernière, avec ma tante et ma cousine, aux eaux d'Aix.

LE VICOMTE.

Où j'ai eu le bonheur de rendre quelques services à ces dames.

RIQUEBOURG.

C'est vrai, ma femme me l'a écrit.

LE VICOMTE.

Et j'ai trouvé ici, à mon retour, une invitation dont je venais la remercier.

RIQUEBOURG.

Dès que cela plaît à ma femme. (A George.) Dis-moi, Georges, où diable as-tu fait cette connaissance-là?

GEORGE.

C'est un ancien ami, un camarade d'études: nous étions ensemble à l'École Polytechnique.

RIQUEBOURG.

Vraiment! c'est dommage que ce soit un vicomte. N'importe; il ne faut pas avoir de préjugés, (il passe entre George et le vicomte) et dès que vous êtes l'ami de mon neveu, soyez le bienvenu, et si vous voulez prendre quelque chose, un petit verre.

LE VICOMTE, à part, riant.

Le petit verre est admirable.

GEORGES, bas à Riquebourg.

Mon oncle, ça ne se fait pas.

RIQUEBOURG, bas à George.

Tu crois? c'est possible: car ce monsieur a un air... (Haut à Lapierre.) Ote-moi tout ça. (Lapierre sort avec le porte-liqueurs. Au vicomte.) Pardon, Monsieur, de mon honnêteté. Je vous laisse avec mon neveu. Vous êtes ici chez lui, car George est le fils de la maison; c'est notre enfant.

GEORGE.

Mon cher oncle!

RIQUEBOURG.

C'est moi qui l'ai élevé, et j'en suis fier, et à tous ceux qui ont l'air de se moquer de moi, je leur dis: « Si je suis un ignorant, mon neveu ne l'est pas. » Comme ce monsieur qui, l'autre jour, avait l'air de me plaisanter, parce que je n'entendais pas une phrase de latin qu'il m'avait lâchée. Si tu avais été là, tu vous l'aurais rembarré, n'est-ce pas? Tu lui aurais parlé grec, tu sais le grec?

GEORGE.

Oui, mon oncle.

RIQUEBOURG.

A la bonne heure: aussi, quand je t'ai là auprès de moi, je ne crains rien, je défie tout le monde; et pour bien faire, tu ne devrais jamais me quitter. Mais depuis quelque temps tu nous négliges, ça nous fait de la peine à tous.

GEORGE.

Vraiment!

RIQUEBOURG.

Et puis, je te trouve triste et changé.

GEORGE, s'efforçant de rire.

Non, mon oncle.

RIQUEBOURG.

C'te bêtise, je ne le vois peut-être pas!

LE VICOMTE.

Monsieur a raison, et hier à l'Opéra tu avais un air malheureux et si abattu, que je t'ai cru malade; qu'est-ce que cela veut dire? et qu'est-ce qui te tourmente?

GEORGE.

J'avais beaucoup travaillé.

RIQUEBOURG.

Voilà le mal, il se tuera avec ses mathématiques. Il est trop sage, je lui voudrais quelque bon défaut, ça occupe. (A George.) Veux-tu des chevaux, des jockeys? Si tu n'as pas d'argent, il ne faut pas que ça t'arrête: je suis là.

GEORGE.

La pension que vous me faites n'est que trop considérable.

RIQUEBOURG, secouant la tête.

Peut-être aussi qu'il y a autre chose. Tu étais hier à l'Opéra, triste et rêveur; est-ce que par hasard de ce côté-là?... Hein? dame! mon garçon, c'est

cher, mais c'est égal, je serai censé n'en rien voir.

GEORGE.

Air *des Frères de Lait.*

Un tel soupçon et m'outrage et me blesse.

RIQUEBOURG.

Comm' tu voudras; on n'en convient jamais.
Je sais c' que c'est que les foli's d' jeunesse;
Tout comme un autre autrefois j' m'en donnais :
J' n'en peux plus faire, et ce sont mes regrets.
Mais, les payant pour un neveu que j'aime,
D'un doux souv'nir peut-être encore ému,
Je m' persuad'rai que j' les ai fait's moi-même,
Et qu' mon bon temps est revenu.

GEORGE.

Ah! mon oncle!

RIQUEBOURG.

Enfin ça te regarde. Je vais avertir ma femme qu'il y a un vicomte qui la demande. Il se peut, malgré ça, qu'elle ne soit pas visible, car, depuis quelque temps, elle est souffrante. Mais nous sommes gens de revue. Votre serviteur de tout mon cœur.

(Il entre dans la chambre de madame Riquebourg.)

SCÈNE IV.

GEORGE, LE VICOMTE.

LE VICOMTE.

Comment, mon ami, c'est là M. Riquebourg, ce négociant si riche, si considéré, et dont sa femme me faisait un si grand éloge?

GEORGE.

Oui, certes, c'est un brave et honnête homme, à qui je dois tout, et pour qui je donnerais mon sang.

LE VICOMTE.

Je le sais, car je me rappelle l'affaire que tu as eue pour lui avec ce monsieur qui riait à ses dépens, et qui ne s'en avisera plus. Mais quand je pense à sa femme, dont le bon ton et les manières distinguées...

GEORGE.

Ce sont là ses moindres qualités, et il est impossible de voir plus de vertu unie à plus de raison! Mariée par l'ordre de ses parents, dont cette union assurait la fortune, à un homme dont les habitudes et les manières ne pouvaient sympathiser avec les siennes, elle ne s'est point dissimulé les difficultés de sa position. Elle a su en triompher; et, où d'autres n'auraient vu que le devoir, elle a su trouver le bonheur.

LE VICOMTE.

Vraiment!

GEORGE.

Tout en souffrant, peut-être, du ton et des manières de son mari, elle n'a point le tort d'en rougir. Elle le couvre de toute sa dignité, l'ennoblit à tous les yeux, et elle a pour lui tant d'estime, qu'elle force les autres à en avoir.

Air *du Piége.*

Dans le monde il en est ainsi :
Quelques honneurs, quelque rang qu'il cumule,
C'est par sa femme qu'un mari
Est honorable ou ridicule.
Le public juste et circonspect,
Qui dans leurs rapports les contemple,
A pour le mari le respect
Dont sa femme donne l'exemple.

LE VICOMTE.

Elle l'aime donc?

GEORGE.

Oui, sans doute; car elle aime, avant tout, son devoir.

LE VICOMTE.

Et tu crois qu'elle est heureuse?

GEORGE.

Dieu seul le sait. Mais elle semble l'être, et elle l'est en effet. Je sais bien que mon oncle est, parfois, brusque et colère, s'emportant aisément, s'apaisant de même. En un mot, c'est tout à fait l'homme du peuple, avec ses élans généreux et ses défauts habituels. Mais il est si bon pour sa femme; il a tant d'amour pour elle! Oui, oui, c'est à coup sûr un bon ménage! Et puis, il y a en elle un charme indéfinissable qui rend heureux tout ce qui l'entoure.

LE VICOMTE.

A qui le dis-tu? J'ai passé, l'été dernier, trois mois auprès d'elle, et je t'avoue qu'à la première vue la tête m'en a tourné.

GEORGE.

Il serait possible!

LE VICOMTE.

Eh bien! qu'est-ce qui te prend? Ne veux-tu pas empêcher qu'on adore ta tante? Tu aurais du mal; car je n'étais pas le seul. Tout ce qu'il y avait aux eaux d'aimable et de brillant n'a pas cessé de lui faire une cour assidue. Quant à moi, plus sage qu'eux tous, j'ai vu, dès les premiers jours, que je perdrais mon temps, qu'il n'y avait rien à faire, et prudemment je me suis retiré.

GEORGE, lui prenant la main.

Ce cher Léon!

LE VICOMTE, riant.

Tu as l'air de m'en remercier, et je n'y ai pas de mérite. D'abord, elle m'en a su gré : j'ai gagné quelque chose dans son estime, ce qui était déjà me payer, et au delà, et puis ensuite, au lieu d'une passion insensée qui m'aurait rendu coupable ou malheureux, j'ai trouvé près d'une autre cet amour pur et véritable que nul remords ne trouble, que nulle crainte n'empoisonne, et qui,

désormais, fera le charme et le bonheur de ma vie ; en un mot, je veux me marier.

GEORGE.

Toi, mon ami ? je t'en fais compliment, et plus encore à celle que tu as choisie.

LE VICOMTE.

Eh mais ! tu la connais.

GEORGE.

Moi ?

LE VICOMTE.

Oui, et peut-être n'est-ce pas sans intérêt personnel que je te raconte tout cela. Il y a deux ans, j'avais rencontré dans quelques salons une jeune personne charmante, mais sans éducation, sans tournure, tout à fait étrangère aux manières du monde, où, s'il le faut dire, elle était même un objet ridicule ; car j'étais le seul qui, plusieurs fois, eût pris sa défense, et depuis, j'ignorais ce qu'elle était devenue, lorsque cette année, aux eaux d'Aix, je la retrouve, et imagine-toi, mon ami, de la grâce, de l'aisance, une tenue parfaite, et sans avoir rien perdu de sa naïveté première, l'esprit le plus fin et le plus délicat. Deux années de soins et d'études avaient opéré cette métamorphose, et ce qui m'a touché jusqu'au fond du cœur, c'est qu'il m'a été facile de voir que le désir de me plaire avait été la cause d'un tel changement.

GEORGE.

Il serait vrai !

LE VICOMTE.

Oui, cela, et l'exemple, l'amitié et les soins de ta tante.

GEORGE.

Comment ! ce serait Élise, ma cousine ?

LE VICOMTE.

Oui, mon ami, c'est elle.

GEORGE.

Et tu songerais à l'épouser ! toi, jeune, riche, et d'une illustre naissance ?

LE VICOMTE.

Et pourquoi pas ?

GEORGE.

Ah ! c'est mille fois trop d'honneur pour nous ! et jamais je n'aurais osé rêver pour ma cousine, pour ma sœur, une alliance pareille. Mais il faut que tu saches que mon oncle, que le travail, l'industrie, ont conduit à une immense fortune, mon oncle, qui est maintenant un des premiers négociants de Paris, a été autrefois à Marseille simple commis, simple garçon de magasin.

LE VICOMTE.

Je ne le savais pas, et je me reproche d'avoir ri tout à l'heure à ses dépens : partir de si bas, pour arriver si haut, il faut du mérite pour ça. Pardon, mon ami, je le respecterai maintenant.

AIR : *Au temps heureux de la chevalerie.*

Gloire à celui qui doit tout à lui-même,
Et qui se fait et son sort et sa part ;
Pour bien juger les gens, c'est un système,
On pense au but, moi je pense au départ.
Du grand Condé j'admire le courage ;
Mais il était né prince et général.....
Vaut-il celui qui, quittant son village,
S'en va soldat, et revient maréchal ?
Vaut-il celui qui, loin de son village,
S'en va soldat et revient maréchal ?

GEORGE.

Quoi ! cela ne te fait pas changer de sentiment ?

LE VICOMTE.

Plaisantes-tu ? ne sommes-nous pas camarades ? n'avons-nous pas étudié ensemble ?

GEORGE.

Mais ta famille ?...

LE VICOMTE.

Ma famille pense comme moi. A présent, mon ami, il n'y a plus de mésalliance : le commerce, l'industrie, la noblesse, égaux en lumières, en force, en courage, se tiennent et se donnent la main. Qui gouvernera ? qui commandera demain ? toi, moi, si nos talents nous en rendent dignes ; car les talents, l'instruction, fixent seuls les rangs : et maintenant il n'y a que deux classes dans la société, ceux qui ont reçu de l'éducation et ceux qui n'en ont pas ; c'est là seulement qu'il y a mésalliance, c'est là qu'il y a malheur. Mais, grâce aux nouveaux charmes dont brille ta cousine, nous n'en sommes plus là ; et j'arrive avec ma demande en mariage, que j'avais faite par écrit, c'est plus sûr.

GEORGE.

Ah ! mon ami, que de reconnaissance !

LE VICOMTE.

J'espère que mon exemple t'encouragera, que tu chasseras ces idées sombres qui t'absorbent et t'attristent, et que, comme moi, tu feras un bon choix et un bon mariage.

GEORGE, soupirant.

Moi, c'est bien différent, ce n'est pas possible, il n'y a pas de bonheur pour moi.

LE VICOMTE.

Et pourquoi donc ?

GEORGE.

Ah ! si tu savais, si je pouvais t'avouer ! Tais-toi ! (Regardant du côté de l'appartement de madame Riquebourg.) Voilà ma famille ; je te laisse avec elle.

SCÈNE V.

RIQUEBOURG, HORTENSE, LE VICOMTE, GEORGE.

HORTENSE.

Mille pardons, monsieur le vicomte, de vous

avoir fait attendre, je n'espérais pas votre visite de si bonne heure.

LE VICOMTE.

En effet, c'est agir avec bien peu de cérémonie, et je vous dois des excuses.

HORTENSE.

Moi, je vous dois des remerciements, c'est nous traiter en amis.

Air : *Amis, voici la riante semaine.*

J'approuve fort un semblable système,
Et mon mari qui pense comme nous,
Me le disait tout à l'heure à moi-même.

LE VICOMTE, à Riquebourg.

Serait-il vrai?... que c'est aimable à vous!

RIQUEBOURG, avec embarras.

Vous êt's bien bon...

(A part, montrant sa femme.)

En vérité, j' l'admire;
Car, pour mon compte, elle a soin de placer
De jolis mots, que j'ai l' plaisir de dire
Sans avoir eu la peine d' les penser.

HORTENSE, apercevant George, qui a pris son chapeau, mais qui n'est pas encore parti.

Bonjour, George, nous vous avons attendu hier à dîner, vous n'êtes pas venu; cela nous a inquiétés.

GEORGE.

Ah! ma tante!

RIQUEBOURG, à George.

Quand je te disais: tu lui as fait de la peine, et puis, on ne conçoit plus rien à ta bizarrerie. Je comptais sur toi, le soir, pour la conduire au bal en tête-à-tête.

GEORGE.

Je n'ai pas pu.

RIQUEBOURG.

Laisse-moi donc; au moment où je donnais la main à ma femme, qui était superbe, j'ai aperçu monsieur, debout dans la rue, qui regardait monter en voiture, par une pluie battante. Et pourquoi? pour aller avec monsieur (montrant le vicomte) soupirer à l'Opéra.

GEORGE.

Ne le croyez pas.

HORTENSE, s'efforçant de sourire.

Et quand ce serait, où est le mal? Vous me croyez donc bien sévère! Écoutez, George, quand vous serez heureux, je ne vous demanderai rien, (montrant le vicomte) cela regarde monsieur; mais dès que vous avez des peines, du chagrin, je les réclame; c'est moi qui dois être votre confidente, c'est le privilége des tantes; elles ne sont bonnes qu'à cela.

GEORGE.

Ah! Madame.

RIQUEBOURG.

Voilà parler et puisque enfin tu es notre fils, notre enfant, attendu que je n'en ai pas eu de ma femme, ce n'est pas ma faute...

HORTENSE.

Monsieur...

RIQUEBOURG.

Je dis ça, parce qu'on pourrait croire...

HORTENSE, s'empressant de l'interrompre, et se retournant vers le vicomte.

Monsieur le vicomte nous fait-il le plaisir de dîner avec nous?

LE VICOMTE.

Trop heureux d'accepter.

RIQUEBOURG.

Nous irons au spectacle en famille. George, tu donneras le bras à ta tante.

HORTENSE.

Pourquoi le gêner? il aimerait peut-être mieux aller à l'Opéra.

GEORGE.

Ah! vous ne le pensez pas.

LE VICOMTE.

C'est le jour des *Bouffes*, et si ma loge peut être agréable à ces dames...

RIQUEBOURG.

Non pas à moi.

Air de *Calpigi.*

Dès que j'arrive, il faut qu' j'y dorme;
J' n'y vais qu' pour vous et pour la forme;
(A Hortense.)
Mais j' veux m'amuser aujourd'hui,
Et nous irons chez Franconi;
C'est mon spectacle favori;
Le seul où j'entends à merveille...
Le seul où jamais je n' sommeille.

LE VICOMTE.

A cause du mérite?

RIQUEBOURG.

Non...
A cause des coups de canon.

HORTENSE.

Soit, comme vous voudrez, Monsieur; ce qui vous amusera sera ce qui me plaira le plus. George, voulez-vous dire qu'on nous envoie chercher une loge?

GEORGE.

J'irai moi-même, si vous le voulez.

LE VICOMTE.

J'ai ma voiture en bas, et je peux te conduire.

GEORGE, bas au vicomte.

Et ta demande?

LE VICOMTE, de même.

Je n'ose pas, tant que ton oncle est là.

GEORGE, de même.

Allons donc.

LE VICOMTE, à Hortense.

N'osant espérer que vous seriez visible d'aussi bonne heure, j'avais pris, Madame, la liberté de vous écrire.

RIQUEBOURG.

Comment?

LE VICOMTE.

Ainsi qu'à vous, Monsieur, pour vous adresser une demande qui m'intéresse beaucoup.

RIQUEBOURG.

Une demande, à moi?

LE VICOMTE.

Et comme je veux vous laisser la liberté d'y réfléchir, (lui donnant la lettre.) je la remets entre vos mains, et tantôt, en me rendant à votre invitation, je viendrai savoir la réponse. (A George.) Partons, mon ami.

AIR du *Siége de Corinthe*.

Ce jour doit m'être favorable,
Pour moi tout semble réuni;
Tous les plaisirs, banquet aimable,
Et puis spectacle à Franconi.

HORTENSE.

Oh! du spectacle, ici, je vous délivre,
N'ayez pas peur; car, en hôtes civils,
Nous vous laissons libre.

LE VICOMTE.

Je veux vous suivre
Et partager ce soir tous vos périls.

LE VICOMTE et GEORGE, en sortant.

Ce jour doit { m'être / t'être } favorable,
Pour { moi / toi } tout semble réuni,
Tous les plaisirs, banquet aimable,
Et puis spectacle à Franconi.

SCÈNE VI.

HORTENSE, RIQUEBOURG.

HORTENSE, regardant la lettre.

Qu'est-ce que cela veut dire?

RIQUEBOURG, la lui donnant.

C'est à toi qu'elle est adressée, et je ne lis jamais les lettres de ma femme, parce qu'on dit que ça porte malheur.

HORTENSE, avec joie.

O ciel! qui se serait douté?... c'est notre nièce Élise qu'il demande en mariage.

RIQUEBOURG, avec humeur.

Eh bien! par exemple...

HORTENSE, étonnée.

Eh quoi! n'êtes-vous pas enchanté, comme moi, d'une alliance aussi honorable?

RIQUEBOURG.

Du tout.

HORTENSE.

Et pourquoi?

RIQUEBOURG.

Je ne te dirai pas que, par goût et par affection, je n'aime pas les seigneurs, ça serait une bêtise; parce qu'enfin un homme en vaut un autre: il y a de braves gens partout, et celui-là, ce n'est pas sa faute s'il est vicomte; mais je te dirai que ma nièce aura cinq cent mille francs de dot, que depuis longtemps j'ai mis de côté: et je ne me serais pas donné tant de mal pour enrichir un étranger.

HORTENSE.

Le vicomte est riche.

RIQUEBOURG.

Lui ou tout autre, qu'importe? Ce n'est pas un des miens, et je veux que ce que j'ai gagné à la sueur de mon front ne sorte pas de la famille, c'est à eux, ça leur appartient, ils l'auront, et je ne connais qu'un mari qui convienne à Élise, c'est George, c'est mon neveu.

HORTENSE.

Que dites-vous?

RIQUEBOURG.

Y a-t-il au monde un plus honnête homme, un plus brave garçon? Si tu l'avais vu comme moi, sous le feu du canon!

HORTENSE.

Comme vous! et quand donc?

RIQUEBOURG.

Pardon, je ne voulais pas te le dire, mais, en ton absence, lors de ces derniers événements, quand on mitraillait le peuple, je me suis dit: « Le peuple! j'en suis, ça me regarde. » J'ai fermé ma maison, mes magasins; et avec mes ouvriers et mes commis je me lançais, sans ordre, au hasard, où il y avait des coups de fusil, car je ne suis pas fort sur la tactique; lorsque je vois arriver au galop un petit jeune homme en habit bleu, qui se met à notre tête, donne des ordres; je regarde, c'était George, que je croyais renfermé à l'École. C'était mon neveu qui criait: *En avant! marche!...* Ce gaillard-là faisait marcher son oncle. Corbleu! je l'ai suivi; il nous a bien menés! et on ne veut pas que je donne ma nièce à mon neveu, à mon général!

HORTENSE.

Si, mon ami, si, je trouve cela tout naturel. Ce pauvre George! mais cependant...

RIQUEBOURG.

Cependant... cependant... il n'y a pas d'objection qui tienne, ça a toujours été mon idée, et si je ne t'en ai pas parlé plus tôt, c'est que, depuis longtemps, j'ai remarqué une chose qui m'a chagriné.

HORTENSE.

Et qu'est-ce que c'est donc?

RIQUEBOURG.

Tu sais combien j'aime George; c'est mon soutien, mon appui, c'est, après toi, ce que j'ai de plus cher au monde. Et comme tu es une bonne femme, tu l'aimes parce que je l'aime, pour me

faire plaisir; mais cela n'est pas de toi-même, ce n'est pas comme je voudrais.

HORTENSE.

Que dites-vous?

RIQUEBOURG.

Oui, tu te retiens, et il ne faudrait pas, il faudrait être comme moi; tu as peur de lui faire une caresse, de lui faire amitié. Des fois tu le traites avec cérémonie, et d'autres fois tu ne le traites pas bien du tout.

HORTENSE.

Moi!

RIQUEBOURG.

Je t'en donnerai des preuves. Par exemple: restant à Paris, pour mes affaires, je désirais qu'il t'accompagnât dans ton voyage, tu as mieux aimé partir seule avec ta nièce et une femme de chambre. Je ne t'ai pas contrariée, parce qu'avant tout tu es la maîtresse; mais cela m'a fait de la peine et à lui aussi.

HORTENSE.

Vous croyez?...

RIQUEBOURG.

Ah dame! il n'est pas démonstratif, il ne fait pas de phrases, celui-là; il ne dit rien; mais il agit; et je sais au fond du cœur combien il nous aime tous deux. Pendant le temps que j'ai été malade, il s'est mis à la tête de ma maison; et, quoique ce ne fût pas son état, il s'y entendait aussi bien que moi, ça allait mieux que si j'y avais été; car il a ce que je n'ai plus, de la jeunesse et de l'activité, et surtout un zèle pour mes intérêts.... Et pour toi, est-il possible d'être plus aimable, plus attentif? Toujours à tes ordres; il se ferait tuer pour t'avoir une loge d'Opéra, ou une invitation de bal! Voilà ce qu'il nous faut pour être tout à fait heureux chez nous. Cela vaut mieux, j'espère, qu'un inconnu, qu'un étranger, et, dès aujourd'hui, pour commencer, il faut que tu en parles à George.

HORTENSE, troublée.

Moi!

RIQUEBOURG.

Sans doute; il est toujours de ton avis, il fait toujours ce que tu désires, il te sera facile de le décider.

HORTENSE, de même.

Je l'essayerai du moins.

RIQUEBOURG.

Il le faut, ou je croirai que tu as quelque arrière-pensée en faveur de ce vicomte que tu protéges.

HORTENSE.

Vous pourriez croire?...

RIQUEBOURG.

Oui. Tu as toujours eu un petit penchant pour les gens de qualité, c'est tout naturel, tu en es; moi je n'en suis pas.

HORTENSE.

Mon ami!

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS; GEORGE, qui entre tout rêveur et reste au fond.

RIQUEBOURG.

Tiens! le voilà, toujours sombre et rêveur! Qu'a-t-il donc? (L'appelant.) George!...

GEORGE, sortant de sa rêverie.

Ah! mon oncle!

RIQUEBOURG.

Arrive, mon garçon, ta tante a à te parler.

GEORGE, vivement.

Il serait vrai! Me voici.

RIQUEBOURG, souriant.

Ah! ça l'a réveillé! J'ai des ordres à donner à Dampierre, mon commis, qui part ce soir.

GEORGE.

Je le sais. Pour cet établissement que vous voulez former à la Havane.

RIQUEBOURG.

Oui, mon garçon.

GEORGE.

Une belle entreprise, qui, bien menée, doit réussir.

RIQUEBOURG.

Je l'espère. Mais j'en ai une autre qui me tient encore plus à cœur. Nous venons de nous occuper, avec ma femme, de ton avenir, de ton bonheur. Elle te dira cela. Cause avec ta tante, entends-tu, cause avec elle.

(Il rentre dans ses bureaux.)

SCÈNE VIII.

HORTENSE, GEORGE.

GEORGE, étonné, et regardant sortir son oncle.

Qu'est-ce qu'il a donc, mon oncle?

HORTENSE.

Ce qu'il a, George? il veut vous marier.

GEORGE.

Ah! c'est là ce qu'il appelle mon bonheur! J'espère du moins qu'il ne me rendra pas heureux malgré moi; et comme je n'y consens pas...

HORTENSE.

Quoi! sans connaître celle qu'on vous destine?

GEORGE, avec amertume.

Je ne doute pas qu'elle ne soit riche, jeune, aimable, parfaite, en un mot: c'est vous qui avez daigné la choisir; mais quelle qu'elle soit, je la refuse. je n'en veux pas. Point d'amour, point de

mariage, jamais. Je veux rester comme je suis.

HORTENSE.

Vous êtes donc bien heureux?

GEORGE.

Moi!... Je suis le plus malheureux des hommes.

HORTENSE, *vivement.*

Et pourquoi?

GEORGE.

Je ne sais; une fièvre lente me consume et me tue. Sans espoir, sans avenir, cette vie que je commence à peine, me semble déjà finie.

HORTENSE.

Et quelle carrière, cependant, promet d'être plus brillante? Aimé, estimé de tous, les honneurs vous attendent, la gloire vous appelle, et le désir de servir votre pays n'excite-t-il pas votre ambition?

GEORGE.

De l'ambition! je n'en ai plus. A quoi bon acquérir de la gloire, des honneurs? Pour qui? A qui les offrir? Qui s'intéresse à moi?

HORTENSE.

Et nous, Monsieur, nous, vos amis et vos parents?

GEORGE.

Oui, je le sais, vous m'aimez bien.

HORTENSE.

Alors, et si vous le croyez, pourquoi parler ainsi? Il m'appartient peu, je le sais, de vous adresser des conseils; mais si mon âge m'interdit ce droit, mon amitié, peut-être, me le donne. Voyons, confiez-moi tout; je suis votre tante et votre amie.

GEORGE.

Eh bien! oui, votre confiance attire la mienne, vous seule connaîtrez le fardeau qui me pèse; j'aime, sans espoir d'être aimé! bien mieux, sans vouloir jamais l'être; car si je l'étais, je fuirais au bout du monde.

HORTENSE.

Insensé! Vous avez pu livrer votre cœur à une passion coupable!

GEORGE.

Coupable! qui vous l'a dit?

HORTENSE.

Les tourments que vous souffrez; car un attachement pur et légitime ne donne que du bonheur. Mais faites un instant un retour sur vous-même: où un pareil amour peut-il vous conduire?

GEORGE.

Ah! vous n'avez jamais aimé, vous qui me faites une pareille demande; où il peut me conduire? à aimer, à souffrir; et ces tourments-là sont le bonheur de ma vie. Loin de m'y soustraire, je les cherche, je les désire, et dernièrement, ce que mon oncle ne sait pas, on m'avait nommé à une place superbe, que j'ai refusée... Il fallait m'éloigner d'elle, il fallait quitter Paris.

HORTENSE, *avec émotion.*

Ah! c'est là qu'elle habite?

GEORGE.

Oui, Madame, bien loin d'ici.

HORTENSE.

Et vous n'avez jamais songé à son repos, que vous pouviez troubler; à sa vie, que vous pouviez rendre misérable?

GEORGE.

AIR : *Le choix que fait tout le village.*

Ah! si jamais je le croyais, Madame,
Si cet amour si cruel et si doux
Pouvait troubler le repos de son âme...
C'est impossible... ainsi, rassurez-vous.
Pour que sur moi descende sa pensée,
Pour abaisser jusque sur moi ses yeux,
Par ses vertus elle est trop haut placée,
Et, grâce au ciel, je suis seul malheureux.

HORTENSE.

Si vous l'êtes, c'est que vous le voulez, c'est que vous vous livrez sans cesse au danger, au lieu de le fuir ou de le braver. Je ne suis qu'une femme, et bien faible, sans doute! mais si jamais, pour mon malheur, j'avais à combattre des sentiments pareils aux vôtres, loin d'y céder lâchement, j'en mourrais peut-être, mais j'en triompherais. Auriez-vous moins de courage? et faut-il que ce soit moi qui vous donne des leçons de force et d'énergie? Allons, George, allons, mon ami, croyez-moi, il n'est point de chagrin si profond que la raison ne puisse adoucir, point d'infortune si grande que notre cœur ne puisse supporter et vaincre! Je vous offre mon aide, mon secours; et si vous êtes ce que je crois, si vous êtes digne de mon estime, vous suivrez mes conseils.

GEORGE.

Parlez.

HORTENSE.

Votre oncle voulait vous faire épouser Élise.

GEORGE.

Élise! ma cousine? c'est impossible, un autre en est épris, le vicomte d'Herembert, mon ami.

HORTENSE.

AIR de *Téniers.*

C'est ce qu'il faut d'abord faire connaître
A votre oncle.

GEORGE.

Je lui dirai.

HORTENSE.

Et puis, il est d'autres partis peut-être...

GEORGE.

Pour moi, jamais... je l'ai juré.
N'espérant rien de celle que j'adore,
Je veux toujours, en mes soins assidus,
Lui conserver un amour qu'elle ignore,
Et des serments qu'elle n'a pas reçus.

HORTENSE.

Eh bien! il est un autre parti plus facile, qui assurera votre tranquillité, et la sienne peut-être. Cette place qu'on vous offrait, et qui vous éloigne de Paris, il faut l'accepter.

GEORGE.

Me priver de sa présence, de mon bonheur! et que vous ai-je fait pour me donner un pareil conseil?

HORTENSE.

Il faut pourtant le suivre; mon amitié est à ce prix, choisissez... Eh bien!

GEORGE.

Y renoncer, jamais!

HORTENSE.

Je vous croyais digne de m'entendre, je vous laisse à vous-même, et n'ai rien à vous dire. (George s'éloigne; mais au moment de sortir, il jette un coup d'œil sur Hortense, qui ne le regarde plus. Il soupire et sort.) Ah! que c'est mal à lui!

SCÈNE IX.

HORTENSE, seule.

Air : *O mon ange! veille sur moi.*

D'où vient que son départ me trouble, m'inquiète?
Fuyons son souvenir... je le veux... je ne puis...
(Elle s'assied près de la table.)
Présent, je le redoute; absent, je le regrette;
Je rougis à sa vue, à son nom je rougis...
Il ne m'a jamais dit quelle est celle qu'il aime;
Je devrais l'ignorer, et cependant je croi,
Je la connais trop bien... Hélas! contre moi-même,
O moi-même! protége-moi.

(Elle reste près de la table, la tête appuyée dans ses mains, et plongée dans ses réflexions.)

SCÈNE X.

HORTENSE, RIQUEBOURG.

RIQUEBOURG, sortant de la chambre à gauche, à la cantonade.

Allons donc, qu'est-ce que c'est qu'un pareil enfantillage?

HORTENSE, l'entendant.

Mon mari.

RIQUEBOURG, se parlant à lui-même.

Est-ce qu'un homme doit être ainsi?

HORTENSE.

Qu'y a-t-il?

RIQUEBOURG.

C'est ce Dampierre qui, pendant que je lui parle de vins de France, de sucre et de café, s'avise d'avoir la larme à l'œil.

HORTENSE.

Et pourquoi?

RIQUEBOURG.

Il ne m'écoutait pas, il pensait à sa femme et à son enfant qu'il va quitter. Que diable! il faut être à ce qu'on fait; il y a temps pour tout. Je n'empêche pas qu'on soit sensible, le soir, après le bureau! Aussi, maintenant, me voilà tout à toi. Eh bien! tu as vu George : à quand la noce? Est-il décidé?

HORTENSE, troublée.

Pas encore tout à fait... mais plus tard, j'espère...

RIQUEBOURG, gaiement.

A la bonne heure, pourvu que ça vienne; d'autant qu'à présent je suis moins pressé, grâce à une idée qui m'est venue.

HORTENSE.

Comment?

RIQUEBOURG.

Le départ de Dampierre me laisse trop d'ouvrage, et j'ai imaginé de prendre avec moi mon neveu, qui, à son âge, ne fait rien.

HORTENSE, à part.

O ciel!

RIQUEBOURG.

Comme mon associé, il habitera ici, chez nous, auprès de sa cousine, de sa future; il ne nous quittera plus.

HORTENSE, à part.

C'est fait de moi! (Haut.) Et vous croyez qu'il acceptera?

RIQUEBOURG.

J'en suis sûr; car c'est me rendre service. Il m'aidera au bureau, dans mes travaux, dans mes affaires. Et ici, dans notre intérieur, ce sera pour nous une société de tous les instants; en mon absence au moins, tu ne seras plus seule; ça te dissipera, ça t'égaiera, maintenant surtout, que tu es souvent souffrante.

HORTENSE.

J'en conviens; et je crois que je le serais moins, si vous aviez daigné m'accorder ce que déjà je vous ai plusieurs fois demandé.

RIQUEBOURG, étonné.

Comment, ce dont tu me parlais encore l'autre jour?

HORTENSE.

Eh bien! oui; permettez-moi de quitter Paris, et d'aller passer quelques mois dans votre terre de Plinville, que nous n'avons pas vue depuis longtemps.

RIQUEBOURG.

Quelle diable d'idée! Mais quand une fois les femmes en ont une en tête! Depuis le commencement de l'hiver, il lui a pris un amour de campagne... Voilà trois ou quatre fois qu'elle me presse de partir, par un temps affreux, au mois de décembre.

HORTENSE.

Que m'importe? Je n'y tiens pas.

RIQUEBOURG.

Et moi, j'y tiens; est-ce que je peux ainsi, toute l'année, me séparer de toi? Déjà, cet été, quand tu as été aux eaux, que nous étions ici, mon neveu et moi, que tu nous avais laissés veufs, nous ne savions que devenir; cette maison est si grande, quand tu n'y es pas! il n'y a plus de plaisir, plus de bonheur; il me semble que tu aies tout emporté.

HORTENSE, avec tendresse.

Eh bien! venez avec moi.

RIQUEBOURG.

Avec toi! certainement que j'irais, si ça se pouvait; mais mon commerce, mais mes affaires me retiennent ici, je ne peux pas quitter; et quand j'ai bien travaillé toute la journée, il faut que le soir je te retrouve là, près de moi. Ça me console de tout, ça me réjouit, ça me... Enfin, j'ai besoin de toi, je ne peux vivre sans ça, ça m'est impossible.

HORTENSE.

Cependant, si je vous suis chère, vous m'accorderez la grâce que je vous demande. Je souffre ici.

RIQUEBOURG.

Si c'était pour ta santé, je n'hésiterais pas; mais les docteurs s'y opposent, ils disent que ça te tuera.

HORTENSE.

N'importe, laissez-moi partir.

RIQUEBOURG.

Et qu'est-ce qui te presse? qu'est-ce qui t'y oblige?

HORTENSE.

Il le faut.

RIQUEBOURG.

Et pourquoi?

HORTENSE.

N'avez-vous pas assez de confiance en votre femme pour vous en rapporter à elle du soin de ce qui est convenable ou nécessaire?

RIQUEBOURG.

Si vraiment.

HORTENSE.

Eh bien! alors, ne me demandez rien; fiez-vous à moi et laissez-moi m'éloigner.

RIQUEBOURG.

Non, morbleu! Je ne conçois pas une insistance pareille; et il faut qu'il y ait quelque chose là-dessous. J'en connaîtrai le motif; je le veux, je l'exige.

HORTENSE.

Je ne puis le dire.

RIQUEBOURG.

Eh bien! je n'accorde rien; tu ne me quitteras pas, tu resteras.

HORTENSE, dans le plus grand trouble.

O mon Dieu! il n'est donc pas d'autre moyen; je n'en connais pas du moins.

RIQUEBOURG.

Que dites-vous?

HORTENSE.

Qu'attachée à vous, à mes devoirs, j'ai cru longtemps que rien de ce qui leur était étranger ne pouvait jamais faire impression sur moi; je m'étais trompée. Il est des affections qui ne dépendent ni de notre cœur, ni de notre volonté, qu'on ne peut empêcher de naître, et contre lesquelles on n'est point en garde; car lorsqu'on commence à les craindre... elles existent déjà.

RIQUEBOURG.

Comment!

HORTENSE.

Non que vous deviez vous alarmer, et que ce cœur ait cessé de vous appartenir; il est à vous par le devoir, par l'estime, par la reconnaissance; et grâce au ciel, je suis digne de vous; je n'ai aucun reproche à me faire, mais peut-être n'en serait-il pas toujours ainsi. Vous êtes mon meilleur ami, mon guide, mon protecteur; venez à mon aide, permettez-moi de m'éloigner, de céder à des craintes chimériques peut-être! mais que font naître le sentiment de mes devoirs et l'affection que je vous porte.

RIQUEBOURG.

Que viens-je d'entendre! Il est quelqu'un que vous aimeriez?

HORTENSE, baissant les yeux.

Non, mais je le crains peut-être! (Vivement.) Il ne le sait pas, il ne le saura jamais, et c'est pour en être plus sûre que je veux fuir.

RIQUEBOURG.

Ce quelqu'un, quel est-il?

HORTENSE.

Que vous importe?

RIQUEBOURG.

Et pourquoi l'aimez-vous?

HORTENSE.

Je n'ai pas dit cela.

RIQUEBOURG, hors de lui.

Et moi, j'en suis sûr; il fallait l'empêcher, il ne fallait pas le souffrir; on se commande, on est toujours maître de soi.

HORTENSE.

L'êtes-vous dans ce moment?

RIQUEBOURG.

C'est différent; ce n'est pas de l'amour que j'ai, c'est de la rage!... contre vous, contre tout le monde.

HORTENSE.

Que pouvais-je faire cependant, sinon de tout avouer? J'ai donc eu tort d'avoir confiance en vous, de vous prendre pour conseil et pour ami, d'implorer votre protection?

RIQUEBOURG.

Non, non; vous avez bien fait, c'est moi qui perds la raison; et quoique jamais peut-être on n'ait fait un pareil aveu à un mari, je crois en vous; vous êtes une honnête femme, que j'estime, que je respecte... c'est à lui seul que j'en veux. Quel est son nom? quel est-il? nommez-le-moi, je suis sûr que je le connais, que je l'abhorre, que je l'ai toujours détesté, et si je le rencontre jamais...

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, LAPIERRE.

LAPIERRE, annonçant.

Monsieur le vicomte d'Heremberg.

HORTENSE.

Le vicomte! Ah mon Dieu! il vient pour cette réponse.

RIQUEBOURG.

Je suis bien en train de la faire; qu'il s'en aille!

HORTENSE.

Une pareille impolitesse! c'est impossible; mais le recevoir, lui expliquer votre refus... Je ne puis en ce moment. (A Lapierre.) Priez-le de m'attendre au salon! où tout à l'heure j'irai le rejoindre... dites-lui que des occupations... que ma toilette...

LAPIERRE.

Oui, Madame.

(Il sort.)

RIQUEBOURG.

Voilà bien des façons, pour un vicomte! (A part.) Ah! mon Dieu! si c'était... Oui, c'est lui... j'en suis sûr, maintenant.

HORTENSE.

Qu'avez-vous?

RIQUEBOURG.

Rien... je n'ai rien... laissez-moi... Rentrez. (Hortense va pour sortir par la porte du fond. Riquebourg lui montrant celle de son appartement à droite.) Là, dans votre appartement.

HORTENSE.

Qu'est-ce que cela signifie?

RIQUEBOURG, modérant sa colère.

Je veux que vous me laissiez, je le veux.

HORTENSE.

Ah! vous m'effrayez; j'obéis, Monsieur, j'obéis.

(Elle entre dans son appartement.)

SCÈNE XII.

RIQUEBOURG, seul.

Oui, oui, c'est lui; ce doit être lui... je le saurai, je lui ferai un affront devant tout le monde entier, s'il le faut, je lui demanderai pourquoi il aime ma femme; pourquoi il en est aimé! Oh! je ne crains pas le bruit, ça m'est égal; et si ça ne lui convient pas, eh bien, je le tuerai! ou bien il me tuera. Et dans ce moment-ci, il n'y aura pas grand mal; il est là, au salon, qui attend ma femme! ce n'est pas elle qu'il verra, c'est moi; allons.

(Il fait un pas pour sortir; en ce moment entre George.)

SCÈNE XIII.

GEORGE, RIQUEBOURG.

RIQUEBOURG.

Ah! George, te voilà!

GEORGE.

Qu'avez-vous donc?

RIQUEBOURG.

Je suis heureux de te voir, de t'embrasser. Adieu, mon ami.

GEORGE.

Et où allez-vous donc?

RIQUEBOURG.

Je vais me venger.

GEORGE.

Et de qui? au nom du ciel, modérez-vous, pas de bruit, pas d'éclat. Qui vous a offensé? parlez.

RIQUEBOURG.

Je le voudrais; mais je ne le puis, je ne l'ose; et pourtant, morbleu! à qui demander conseil? à qui confier mes chagrins, si ce n'est à mon seul ami?

GEORGE.

Des chagrins! Et qui peut les causer?

RIQUEBOURG.

Celle que j'aime le plus au monde, ma femme! Tu sais si j'en suis épris! Eh bien! au sein même de notre ménage, dans l'intimité, jamais je n'ai eu un moment de vrai bonheur, jamais je n'ai pu la regarder comme mon égale; je ne sais quelle supériorité me tenait à distance, et m'imposait, je n'osais l'aimer; et pour comble de maux, malgré ses soins à me plaire, je sentais qu'ici elle n'était pas heureuse; que, dans le monde, elle rougissait de moi.

GEORGE.

Qu'osez-vous dire?

RIQUEBOURG.

Oui, mon plus grand désespoir est de m'avouer

que je suis au-dessous d'elle, que je ne la mérite pas. Pourquoi l'ont-ils sacrifiée? Pourquoi, en échange de ma fortune, me l'ont-ils donnée? J'aurais pris pour compagne une femme élevée comme moi, qui, mon égale en tout, ne m'aurait pas méprisé.

GEORGE.

Ah! quelle idée!

RIQUEBOURG.

Elle eût eu pour moi de l'estime, du respect, de l'amour peut-être.

GEORGE.

Et qu'avez-vous à désirer dans celle que vous avez choisie? Pouvez-vous douter de son affection?

RIQUEBOURG.

Eh bien, oui! aujourd'hui j'en doute; et maintenant j'y pense, comment en serait-il autrement? Je me regarde et me rends justice. Dans ce monde dont elle est entourée, n'ont-ils pas tous de l'éducation, de l'esprit, des talents? Ne sont-ils pas tous plus jeunes, plus aimables que moi?

GEORGE.

Et vous supposeriez qu'Hortense, que la vertu même, voudrait vous tromper?

RIQUEBOURG.

Me tromper! Non; ce n'est pas cela que je veux dire; au contraire, je ne me plains que de sa franchise. Pourquoi a-t-elle eu en moi tant de confiance? ou pourquoi ne l'a-t-elle pas eue tout entière? (*A demi-voix.*) Car c'est elle, c'est elle-même qui m'a avoué qu'elle préférait, qu'elle aimait quelqu'un.

GEORGE, *avec colère, et hors de lui.*

Qu'entends-je, ô ciel! Et vous l'avez souffert! et vous le souffrez encore!

RIQUEBOURG,

Eh bien! tu vois, toi qui tout à l'heure me recommandais la modération.

GEORGE.

C'est que ce n'est pas à vous, c'est à moi de punir un pareil outrage.

RIQUEBOURG, *le retenant.*

George, mon ami!

GEORGE.

Laissez-moi, je suis furieux.

RIQUEBOURG.

Vous resterez ici, je l'exige, je le veux.

GEORGE.

Vous me retenez en vain; son nom, dites-moi son nom.

RIQUEBOURG.

Eh bien! voilà justement ce que je ne sais pas, ce qu'elle refuse de m'avouer. Mais il y a apparence que c'est ce vicomte d'Heremberg.

GEORGE.

Lui!

RIQUEBOURG.

Et c'est pour en être plus sûr que j'allais le lui demander.

GEORGE.

Y pensez-vous? compromettre ainsi votre femme! Et puis, vous êtes dans l'erreur; le vicomte a d'autres idées, d'autres vues; je le crois du moins; et du côté d'Hortense, qui peut vous faire soupçonner?...

RIQUEBOURG.

Écoute; c'est quelqu'un qu'elle craint, qu'elle veut fuir. Une ou deux fois, déjà, elle m'avait parlé de s'éloigner, mais vaguement, faiblement! Aujourd'hui, c'est avec instance, avec prière, à l'instant même! Il faut donc qu'aujourd'hui, ce matin, dans l'instant, il y ait quelqu'un dont la vue ou la présence ait appelé ces sentiments dans son cœur, et l'ait décidée à me faire un pareil aveu.

GEORGE.

O ciel!

RIQUEBOURG.

Est-ce que tu saurais?...

GEORGE.

Non, non.

RIQUEBOURG.

Eh bien! moi, je le saurai. Il faudra bien qu'elle me dise son nom, ou bien malheur à elle! Elle ne sait pas de quoi je suis capable.

GEORGE.

De grâce, calmez-vous.

RIQUEBOURG.

Oui, tu as raison; c'est le moyen de tout gâter, et je sens que je m'y prendrais mal. Mais toi, qui es notre ami à tous deux, tu auras plus de pouvoir ou plus d'esprit que moi; il faut que tu lui parles.

GEORGE.

Moi!

RIQUEBOURG.

Dans son intérêt à elle-même, conseille-lui de me le dire; si elle y consent, il n'est rien que je ne fasse pour elle; mais si elle refuse, fais-lui comprendre que la paix de notre ménage, que notre avenir, que tout notre bonheur en dépend; enfin, mon garçon, je me fie à toi, arrange ça pour le mieux. Tu me le promets? J'y compte. Adieu!

(*Il rentre dans l'appartement à gauche.*)

SCÈNE XIV.

GEORGE, *seul.*

Je ne puis me rendre compte de ce que j'é-

prouve! Mais, malgré moi, et pendant qu'il me parlait, une idée s'est glissée en mon cœur, une idée qui, de tous les hommes, me rendrait le plus heureux, ou le plus malheureux, peut-être! Non, non, ce n'est pas possible! je ne veux, je ne dois pas m'y arrêter.

AIR d'*Aristippe*.

Envers un oncle, un ami véritable,
Quel crime, hélas! serait le mien!
Et pourquoi donc?... en quoi suis-je coupable?
Je ne veux rien, je n'attends rien.
Tous mes devoirs, je les connais trop bien.
Et d'être aimé si j'avais l'espérance,
Si cet amour n'était point une erreur...
J'aurais bientôt expié cette offense,
Et, je le sens, j'en mourrais de bonheur.

(Il va pour sortir, et, au moment où il est près de la porte du fond, il voit Hortense qui sort de son appartement.)

C'est elle!

SCÈNE XV.

HORTENSE, GEORGE.

HORTENSE.

Je meurs d'inquiétude... Mon mari... Il faut que je le voie... O ciel! c'est George! (Tombant sur un fauteuil près de la table.) Mon Dieu! que devenir!

GEORGE, courant à elle.

Ma tante, qu'avez-vous?

HORTENSE.

Rien, Monsieur; je ne demande rien, qu'à être seule.

GEORGE.

Puis-je vous laisser dans l'état où je vous vois?

HORTENSE, s'efforçant de sourire.

Rassurez-vous, je ne souffre pas; je venais d'avoir avec votre oncle une explication où moi seule j'avais tort, sans doute.

GEORGE.

Je ne pense pas.

HORTENSE, étonnée.

Et qui vous l'a dit?

GEORGE.

Lui-même, qui me confiait tout à l'heure le sujet de ses peines.

HORTENSE.

A vous... O mon Dieu! (Se reprenant et cherchant à cacher son trouble.) J'espère, George, que, connaissant comme moi le caractère de votre oncle, que sa vivacité emporte souvent loin des justes bornes, vous n'ajouterez pas foi à des idées dont lui-même reconnaîtra bientôt la fausseté.

GEORGE.

Je ne crois rien, sinon que vous méritez les respects du monde entier, et que vous êtes ce que la vertu a créé de plus noble et de plus parfait.

HORTENSE.

Je ne mérite point de tels éloges.

GEORGE.

Et mille fois plus encore.

HORTENSE.

Et d'où le savez-vous?

GEORGE.

Tout le dit, tout me le prouve, et, bien différent de ce que j'étais ce matin, je tenterai désormais, non de vous égaler, c'est impossible, mais du moins de vous suivre et de vous imiter.

HORTENSE.

Que dites-vous?

GEORGE.

Que je puis mourir maintenant, j'ai épuisé en un instant tout le bonheur que je pouvais éprouver sur terre. Je n'ai plus rien à envier, rien à désirer. Dites-moi seulement que mon cœur a deviné le vôtre.

HORTENSE, effrayée, se levant.

Ah! je me serai trahie!

GEORGE.

Non, votre secret est à vous; il vous appartient, vous n'avez rien dit, je ne sais rien, et j'ai pu m'abuser sans doute encore, tant que votre bouche n'a pas détruit ou confirmé mes soupçons; mais quoi que vous prononciez, j'oublierai tout, je vous le jure, tout, excepté l'honneur et la reconnaissance.

HORTENSE.

Eh bien! prouvez-le-moi.

GEORGE.

Soumis à vos ordres, je les attends.

HORTENSE.

Vous me disiez ce matin : « Si j'étais aimé, je fuirais à l'autre bout du monde. »

GEORGE.

Je l'ai dit; c'est vrai.

HORTENSE.

Eh bien! partez.

GEORGE, voulant se précipiter vers elle.

Ah! qu'ai-je entendu!

HORTENSE, l'arrêtant de loin.

Pas un mot de plus. Je connais mes devoirs; vous connaissez les vôtres. Quoi que j'ordonne, vous m'avez promis d'obéir, et si vous hésitiez un instant, vous ne seriez plus à craindre pour moi.

GEORGE.

J'obéirai. Il n'est point de sort si rigoureux que je n'affronte. J'ai maintenant du bonheur pour toute ma vie. C'est mon oncle!

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENTS, RIQUEBOURG.

RIQUEBOURG, à George.

Eh bien! lui as-tu parlé? L'as-tu déterminée enfin à tout m'apprendre, à ne plus avoir de secrets pour moi?

HORTENSE.

Oui, j'y suis décidée, je dirai tout.

RIQUEBOURG.

Ah! mon cher George! que je te remercie! (Passant entre George et Hortense. A Hortense.) En revanche, je te promets tout ce que tu voudras; parle, impose tes conditions; pourvu que je sache son nom, je consens à tout. Eh bien?

HORTENSE.

Eh bien, vos soupçons s'étaient portés tout à l'heure sur le vicomte d'Heremberg.

RIQUEBOURG.

C'est vrai, et je le crois encore.

HORTENSE.

Silence! c'est lui.

(En ce moment entre le vicomte donnant la main à Élise.)

HORTENSE, continuant.

Pour vous prouver à quel point vous vous abusiez, et pour bannir à jamais de votre esprit de semblables idées, j'exige d'abord que vous consentiez à son mariage avec Élise, qu'il aime, et dont il est aimé.

RIQUEBOURG.

Moi! y consentir...

HORTENSE.

Manquez-vous déjà à votre parole?

RIQUEBOURG.

Non. Mais cela regarde mon neveu, à qui je la destine, et qui, j'espère, ne souffrira pas...

(Le vicomte regarde George, qui lui prend la main et le tranquillise.)

HORTENSE.

George m'a donné son aveu. Demandez-lui.

RIQUEBOURG.

Est-il vrai?

GEORGE.

Oui, mon oncle. (Bas au vicomte.) Je te l'avais bien dit.

LE VICOMTE, à George.

Ah! mon ami!

ÉLISE.

Ah! mon cousin!

RIQUEBOURG, à George.

Et toi aussi! elle t'a donc ensorcelé? Enfin, puisque je l'ai promis, qu'elle abuse de ma parole..

GEORGE.

Pour faire des heureux.

RIQUEBOURG, à George.

Qu'ils le soient, s'ils peuvent, et puisque tu me restes, j'ai de quoi me consoler. (A Hortense.) Est-ce tout?

HORTENSE.

Non. Élise n'est pas la seule pour qui j'ai à demander. J'ai aussi à vous parler en faveur de George.

RIQUEBOURG.

Et que ne parle-t-il lui-même?

HORTENSE.

Il n'ose pas, et m'en a chargée.

RIQUEBOURG, étonné.

Est-ce possible! et qu'est-ce donc?

HORTENSE.

Il est naturel qu'à son âge il cherche à s'éclairer, à s'instruire, et dès longtemps il avait des projets de voyage.

RIQUEBOURG, avec colère.

Des voyages! qu'est-ce que cela signifie?

HORTENSE.

Voilà justement ce qui l'empêchait de vous en parler, la crainte de vous fâcher, et cependant, c'est cette idée-là qui le tourmente, qui le rend malheureux, et si vous l'aimez, vous ne résisterez point à ses prières et aux miennes.

GEORGE.

Oui, mon oncle, il le faut, et si vous me refusez...

RIQUEBOURG.

Tu oserais partir malgré moi!... (A demi-voix.) Comment! George, tu veux me quitter? C'est toi qui as pu concevoir une pareille pensée! et qu'est-ce que je deviendrai? (Regardant Hortense.) A qui confierai-je mes chagrins? qui m'aidera à me consoler? Et toi-même, qu'est-ce que ces idées de jeunesse, ce vague désir de voir du pays, ce besoin de changer de lieu? En trouveras-tu où tu sois plus aimé qu'ici? Est-ce que moi et ta tante ne te rendons pas heureux?... Eh bien! nous redoublerons de soins, de tendresse, je ne te demande en échange que toi, que ta présence; reste avec moi, mon fils, ne me quitte pas.

GEORGE.

Ah! mon oncle!

RIQUEBOURG.

Il cède, il est attendri... (Au vicomte, à Élise.) Mes amis, aidez-moi... (A Hortense.) Et toi aussi, car tu es là, tu ne dis rien; il semble que tu veuilles le voir partir, que tu le pousses dehors!

GEORGE.

N'insistez pas, mon oncle; car, plus vous m'accablez de bontés, plus je sens que je dois persister dans mes projets.

RIQUEBOURG.

Que dis-tu?

GEORGE.

Par là, du moins, je puis m'acquitter envers

vous; ce voyage ne vous sera pas inutile. Au lieu d'un commis, au lieu de Dampierre, qui ne servirait que faiblement vos intérêts, c'est moi qui m'en occuperai, je prendrai sa place.

RIQUEBOURG, HORTENSE et ÉLISE.

Ciel!

RIQUEBOURG.

Tu veux partir pour la Havane?

GEORGE.

Oui, mon oncle.

RIQUEBOURG.

Et les dangers de la traversée! et ceux du climat! si tu étais malade, si...

GEORGE, à part, avec joie.

Qu'importe? je suis aimé.

RIQUEBOURG.

Et quand même tu échapperais à tous les périls... Dans quelques années, à ton retour, si le docteur avait raison, si tu ne me trouvais plus?

GEORGE.

Que dites-vous?

RIQUEBOURG.

C'est possible, il me l'a dit; et tu n'aurais donc pas été là pour me fermer les yeux?

GEORGE.

Mon oncle!

SCÈNE XVII.

Les Précédents, LAPIERRE.

LAPIERRE, à Riquebourg.

Monsieur, M. Dampierre fait demander vos derniers ordres; car la chaise de poste est dans la cour, tout attelée, et prête à partir.

GEORGE, à Lapierre.

Et Dampierre, où est-il?

LAPIERRE.

En bas, avec sa jeune femme, qui pleure, qui se désole.

GEORGE, à part.

Encore un heureux que je ferai! (A Lapierre.) Dis-lui qu'il reste, que je prends sa place.

LAPIERRE.

Vous, Monsieur!

GEORGE.

Va vite.

(Lapierre sort.)

RIQUEBOURG.

Ainsi donc, rien ne peut te retenir?

GEORGE, leur tendant la main à tous.

Adieu tout ce que j'aime, adieu tout ce qui m'est cher.

HORTENSE.

George, vous êtes un brave, un honnête garçon.

RIQUEBOURG.

Parbleu! qui est-ce qui en doute? (Regardant Hortense pendant qu'elle se détourne.) Ah! elle pleure aussi, c'est bien heureux! j'ai cru qu'elle le verrait partir sans lui donner un regret.

GEORGE, à Riquebourg.

Adieu, mon oncle, mon père!

RIQUEBOURG.

Ah! l'ingrat...

(Il détourne la tête du côté d'Élise et du vicomte, et remonte la scène avec eux, pendant que George s'approche d'Hortense.)

GEORGE, à Hortense.

Ai-je fait mon devoir?

HORTENSE.

Oui.

(Riquebourg s'assied sur le fauteuil, et paraît accablé de douleur; le vicomte et Élise, auprès de lui, cherchent à le consoler.)

GEORGE, avec joie.

Et je vous le dois, et je pars heureux, sans remords, sans regrets.

(Hortense, sans lui rien dire, lui tend la main.)

GEORGE, lui baisant la main.

Ah! (Prenant le mouchoir qu'elle tenait.) Mouillé de vos larmes, il ne me quittera plus; le voulez-vous? (Hortense lui abandonne le mouchoir, George le met dans son sein, et courant vers le fond.) Adieu, pensez à moi, soyez heureux.

(Il sort, Élise et le vicomte sortent après lui.)

RIQUEBOURG, lui tendant les bras.

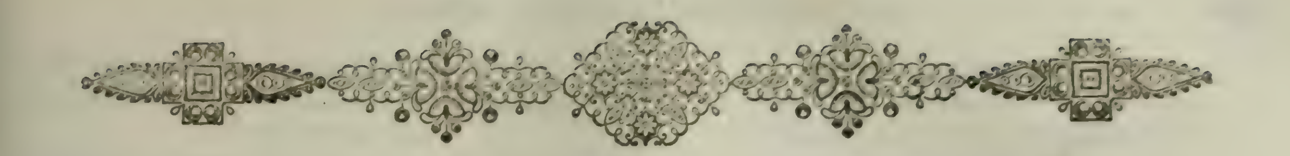
George! mon ami! (Musique. — Resté seul avec Hortense, après un moment de silence, il se lève et s'approche d'elle.) Vous l'avez voulu, je vous ai obéi en tout; j'ai consenti à leur mariage, et plus encore, à son départ... Maintenant, votre promesse, je la réclame. (Avec une colère concentrée.) Celui que vous aimez, quel est-il? (On entend dans la cour le roulement d'une voiture qui part; ce bruit fait tressaillir Riquebourg, qui porte la main sur son cœur.) Parlez, où est-il?

HORTENSE, étendant le bras du côté de la voiture.

Il est parti!

(Riquebourg pousse un cri, et reste la tête appuyée dans ses mains.)





LES TROIS MAITRESSES,

OU

UNE COUR D'ALLEMAGNE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES,

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 24 janvier 1831.

En société avec M. Bayard.

—✠—

Personnages.

LE GRAND-DUC FERDINAND, prince souverain.
LE COMTE DE HARTZ, surintendant des menus-plaisirs.
LA COMTESSE D'AREZZO, maitresse du grand-duc.
RODOLPHE, neveu du comte.
AUGUSTA, première cantatrice du Théâtre-Italien.
HENRIETTE, couturière.
OFFICIERS.
SOLDATS.
PEUPLE.

La scène se passe dans une petite principauté allemande

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un salon meublé simplement, porte au fond; deux portes latérales. A gauche de l'acteur, une petite porte secrète. Du même côté, et sur le devant, une petite table. Une psyché près de la porte du cabinet à droite.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

HENRIETTE, LE GRAND-DUC, LE SURINTENDANT.

HENRIETTE.

Par ici, Messieurs, je remonte dans l'instant, je suis bien fâchée de vous faire attendre.

LE SURINTENDANT.

C'est tout naturel... une jeune et jolie couturière, aussi occupée que vous l'êtes.

HENRIETTE.

J'ai en bas, au magasin, des dames de la cour qui viennent essayer des robes nouvelles.

LE GRAND-DUC, vivement.

De jeunes dames?

HENRIETTE.

Non, quarante-cinq à cinquante ans!... A cet âge-là, cela ne va jamais bien. Les ouvrières ont bien plus de peine, et ce sera peut-être un peu long.

LE GRAND-DUC.

Qu'importe! nous sommes ici à merveille.

HENRIETTE.

Si, en attendant, ces messieurs veulent s'asseoir. Votre servante, Messieurs, je reviens le plus tôt possible.

(Elle sort par le fond.)

SCÈNE II.

LE GRAND-DUC, LE SURINTENDANT.

LE SURINTENDANT, au grand-duc qui regarde sortir Henriette.

Eh bien! qu'en dit votre altesse?

LE GRAND-DUC.

Très-jolie, et il n'y a que vous, mon cher comte, pour faire de pareilles découvertes.

LE SURINTENDANT.

Et puis une candeur, une naïveté, un cœur qui n'a jamais parlé.

LE GRAND-DUC.

Air du *Piége.*

Vous en êtes sûr, mon ami?

LE SURINTENDANT.

De sa candeur, de sa constance?
Oui, j'en réponds.

LE GRAND-DUC.

C'est bien hardi :
Vous vous risquez beaucoup, je pense.
Oser répondre, en vos serments,
De la fidélité d'une autre!
C'est déjà trop, messieurs les courtisans,
D'oser répondre de la vôtre.

LE SURINTENDANT.

Ai-je jamais trompé votre altesse?

LE GRAND-DUC.

Non pas vous; mais... (Vivement.) Du reste, vous êtes certain qu'on ne nous a pas vus sortir du palais?

LE SURINTENDANT.

Oui, Monseigneur.

LE GRAND-DUC.

Il ne faudrait pas que cette aventure, que je commence à trouver fort piquante, vînt aux oreilles de la comtesse d'Arezzo.

LE SURINTENDANT, à part.

Une femme qui m'a empêché d'être ministre! mais je me venge. (Au prince.) Votre altesse l'aime donc toujours?

LE GRAND-DUC.

Moi?... mais non; je crois même qu'au contraire...

LE SURINTENDANT, d'un air brusque.

Eh bien! moi, je vous dirai la vérité, parce que je n'ai jamais flatté personne. Vous êtes trop bon, trop grand, trop généreux, vous vous fâcherez si vous voulez, peu m'importe.

LE GRAND-DUC.

Non, mon ami, je ne vous en veux point de votre brusque franchise. Achevez.

LE SURINTENDANT.

Eh bien! elle éloigne du pouvoir tous les gens de mérite; elle prétend que c'est elle qui gouverne.

LE GRAND-DUC.

Ce n'est pas vrai, c'est toujours moi qui règne... après ça, j'en conviens, cela continue avec la comtesse, parce que cela est... il est si difficile de prendre un parti... je l'ai beaucoup aimée... ce sont des titres...., une femme charmante, d'une illustre famille, une âme de feu... une Napolitaine, c'est tout dire. Il y a même des jours où je l'aime encore... et, pour en finir, j'ai eu même un instant envie de l'épouser.

LE SURINTENDANT.

De la main gauche.

LE GRAND-DUC.

C'est elle qui n'a pas voulu.

LE SURINTENDANT.

Quelle idée, mon prince!

LE GRAND-DUC.

J'aurais pu faire un plus mauvais choix, la comtesse est une femme d'un mérite supérieur, et de fort bon conseil; elle entend aussi bien que moi les affaires diplomatiques, dont, par parenthèse, je ne m'occupe jamais sans avoir la migraine.

LE SURINTENDANT.

C'est autre chose, si elle vous tient lieu d'un ministre des affaires étrangères.

LE GRAND-DUC.

Précisément... c'est une économie; les ministres sont si chers!

LE SURINTENDANT.

Et les maîtresses, donc!

LE GRAND-DUC.

Raison de plus pour réunir les deux charges en une, le peuple y gagne... Et vous qui parlez, rigide conseiller, ne dit-on pas que cette jeune cantatrice française qui vient de débuter sur mon théâtre italien...

LE SURINTENDANT, avec émotion.

La petite Augusta!

LE GRAND-DUC.

Oui, elle me plaisait beaucoup, j'y avais pensé pour moi; mais j'ai appris que vous l'adoriez.

LE SURINTENDANT, s'inclinant.

Ah! prince! il ne fallait pas pour cela...

LE GRAND-DUC.

Si vraiment, comme surintendant des menus plaisirs, cela vous revient de droit; ce serait attenter aux prérogatives de mes grands officiers.

Air du vaudeville de *l'Actrice.*

Contre les bourgeois, quoi qu'on ose,
On est le maître; et rien de mieux...
Les grands seigneurs, c'est autre chose,
Et j'ordonnerai, je le veux,
Que l'on respecte la personne
Et le front des gens comme il faut;
Quand cela vient si près du trône,
Cela pourrait monter plus haut.

LE SURINTENDANT.

Ah! Monseigneur! j'ai besoin de vous le dire; vous êtes le meilleur des souverains.

LE GRAND-DUC, s'attendrissant.

Oui, oui, je crois que je suis bon prince, surtout pour ceux qui, comme vous, s'occupent de mes plaisirs; richesses, honneurs, dignités, ils ont droit de tout attendre.

LE SURINTENDANT.

Ah! Monseigneur!

LE GRAND-DUC.

C'est trop juste. A quoi donc serviraient les impôts, si ce n'était à moi et à mes amis? Tout ce que je demande à mon peuple, c'est de me laisser régner tranquille... Et j'espère que vous

avez fait exécuter mes ordres contre l'école des Porte-Enseignes, contre ces jeunes gens!

LE SURINTENDANT.

Oui, Monseigneur; les chefs ont été mis en prison, et défense aux autres d'approcher à plus de vingt lieues de votre capitale, et, quoiqu'il y en ait qui disent que cela nuira à leurs études...

LE GRAND-DUC.

Ce n'est pas un grand mal, on en sait déjà trop dans mes États. Cela gagne même les hautes classes; car dans la liste de ces jeunes séditieux, j'ai vu entre autres, ce qui m'a fort étonné, le jeune Rodolphe de Strobel.

LE SURINTENDANT.

Lui! qui ne s'occupe que des femmes, qui leur a sacrifié sa fortune!

LE GRAND-DUC.

Lui-même, votre neveu.

LE SURINTENDANT.

Mon neveu!... Il ne l'est plus! et j'appellerai sur lui, s'il le faut, toute la rigueur de votre altesse... Voilà comme je suis, c'est la seule faveur que je demande.

LE GRAND-DUC.

Voilà, mon cher comte, un noble et beau caractère! C'est du Brutus.

LE SURINTENDANT.

Du Brutus monarchique.

AIR : *De cet amour vif et soudain* (de CAROLINE).

Par des torts dont je me défends,
Si cette parenté m'accuse,
Les services que je vous rends
Peuvent me compter pour excuse.

LE GRAND-DUC, apercevant Henriette.

Si je m'en souvenais encor,
Tenez, voilà que je l'oublie;
Comment se rappeler un tort,
Lorsque l'excuse est si jolie?

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS; HENRIETTE.

HENRIETTE.

Enfin, ces dames sont parties, ce n'est pas sans peine; et me voilà tout à vous. Que désirent ces messieurs?

LE GRAND-DUC, la regardant.

Ce que nous désirons? Eh! mais, ce serait facile à vous dire.

HENRIETTE.

Vous m'avez parlé de robes de cour.

LE GRAND-DUC.

Oui, robes de cour... robes de bal...

HENRIETTE.

Et combien?

LE GRAND-DUC.

Ce que vous voudrez. Une ou deux douzaines.

HENRIETTE.

Ah! mon Dieu! c'est donc pour un mariage?

LE SURINTENDANT, avec sang-froid.

Oui, Mademoiselle, à peu près.

HENRIETTE.

Et qui me procure une commande pareille?... Car c'est presque une fortune... et je ne connaissais pas ces messieurs...

LE GRAND-DUC.

Oui, mais nous, nous connaissions vos talents, votre gentillesse.

LE SURINTENDANT.

Vos principes.

HENRIETTE.

Dame! je travaille toujours en conscience, et je prends toujours le moins que je peux.

LU GRAND-DUC.

C'est un tort. Vous êtes donc bien riche?

HENRIETTE.

Moi, riche! Je n'ai rien. Mon père, qui était un brave officier, a été tué à l'armée, et m'a laissé pour unique héritage le souvenir de ses exploits, son épaulette et son épée... Ça ne pouvait guère servir à une fille.

LE SURINTENDANT.

Non, certainement.

HENRIETTE.

Il fallait donc implorer la pitié ou l'orgueil de quelques grandes dames, ou entrer à leur service... Par bonheur, je savais coudre et broder... et cela vaut mieux.

AIR nouveau de madame DUCHAMBGE.

Jeune et maîtresse
De ma liberté
J'ai pour richesse
Travail et gaîté.

Toute la semaine
Si j'ai travaillé,
Que dimanche vienne,
Tout est oublié.

Jeune et maîtresse
De ma liberté,
J'ai pour richesse
Travail et gaîté.

Aujourd'hui, je pense,
Humble est mon destin;
Mais j'ai l'espérance
Qui me dit: demain.

Jeune et maîtresse
De ma liberté,
J'ai pour richesse
Travail et gaîté.

(A la fin de ce couplet, le surintendant passe à la droite du prince.)

LE GRAND-DUC.

Et jamais vous n'avez eu d'ambition?

HENRIETTE.

Si, une fois. J'ai dans mes pratiques la signora

Augusta, cette jeune cantatrice du Théâtre-Italien, qui me commande toujours de si belles robes.

LE GRAND-DUC.

Qu'elle vous doit, peut-être!...

HENRIETTE.

Non, vraiment. On m'envoie toujours le mémoire acquitté.

LE GRAND-DUC.

Vous ne savez pas par qui?

HENRIETTE.

Mon Dieu, non...

LE GRAND-DUC, bas au surintendant, qui est venu à sa droite.

Vous le savez peut-être?

LE SURINTENDANT, de même.

Hélas! oui.

HENRIETTE.

En la voyant toujours arriver dans de si beaux équipages, je me disais : S'il ne faut que chanter pour faire fortune, moi aussi, j'ai de la voix. Et il doit être plus agréable de faire des roulades que des corsages. Mais je n'y ai pensé qu'un instant, et je suis revenue à mes robes et à mes patrons, parce qu'on dit que c'est plus sûr, et que si ça ne rapporte pas tant, cela coûte moins cher.

LE GRAND-DUC.

Certainement... Mais il y a pour vous d'autres moyens d'être heureuse.

HENRIETTE.

Vous croyez?

LE GRAND-DUC.

Supposons, par exemple, qu'il ne tînt qu'à vous de désirer, qu'est-ce que vous demanderiez?

HENRIETTE.

Une chose, une seule chose au monde.

LE SURINTENDANT.

Un bel équipage, comme la signora Augusta?

HENRIETTE.

Non, vraiment.

LE GRAND-DUC.

De l'or, des diamants?

HENRIETTE.

Oh! mon Dieu, non.

LE SURINTENDANT.

De riches toilettes, des parures?

HENRIETTE.

Du tout, j'en fais tous les jours, je sais ce que c'est.

LE GRAND-DUC.

Eh bien, alors, que pouvez-vous désirer?

HENRIETTE.

Eh! mais, c'est mon secret, et je ne suis pas obligée de le dire.

LE GRAND-DUC.

Comment...

HENRIETTE.

Dans quel goût ces messieurs veulent-ils les robes qu'ils demandent?

LE GRAND-DUC, désignant le surintendant.

Je vais m'entendre pour cela avec monsieur.

(Ils gagnent la gauche du théâtre, pendant qu'Henriette va vers la droite.)

LE SURINTENDANT, bas.

Eh bien?

LE GRAND-DUC, de même.

Charmante. La difficulté est de l'introduire dans le palais, de la faire paraître à la cour, sans que la comtesse...

LE SURINTENDANT.

Il y aurait un moyen; votre tante, la princesse Ulrique, qui aime à s'entourer de jeunes dames. Et la fille d'un ancien officier...

LE GRAND-DUC.

Excellente idée!

HENRIETTE, venant à eux.

Eh bien! Messieurs, ces robes...

LE GRAND-DUC.

Dans le dernier goût.

HENRIETTE.

Je les ferai à la française. Pour une duchesse, peut-être?

LE GRAND-DUC.

C'est possible.

HENRIETTE.

Et la mesure?

LE GRAND-DUC.

Faites-les comme pour vous, car la personne à qui on les destine est exactement de votre taille, et vous ressemble beaucoup.

HENRIETTE.

AIR : *Restez, restez, troupe jolie.*

Ah! la rencontre est admirable!

LE GRAND-DUC.

Voilà ses traits, voilà ses yeux.

HENRIETTE.

Mais pour moi c'est fort honorable.

LE GRAND-DUC.

Et pour elle c'est fort heureux.

HENRIETTE.

Ah! si je pouvais... quelle ivresse!
Changer avec elle.

LE GRAND-DUC.

Entre nous,
Je connais plus d'une duchesse
Qui voudrait changer avec vous.

HENRIETTE.

Si ces messieurs veulent choisir des étoffes, voici des échantillons qu'on leur apporte.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS; UNE FILLE DE BOUTIQUE, posant un carton d'échantillons.

HENRIETTE.

Donnez. C'est le carton n° 2; et cette lettre?

LA FILLE DE BOUTIQUE.

C'est pour mademoiselle.

HENRIETTE, la regardant.

Dieu! c'est son écriture!

LE GRAND-DUC.

Qu'est-ce donc?

HENRIETTE, ouvrant le carton qu'elle leur présente.

Bien. Si ces messieurs veulent voir ce qui leur plairait.

LE GRAND-DUC.

Nous allons choisir avec vous.

HENRIETTE.

Je le voudrais; mais je ne le puis, des affaires importantes...

LE GRAND-DUC.

Alors, nous nous en rapportons à vous.

HENRIETTE.

Eh bien, je ferai de mon mieux; je vous demande pardon de ne pas vous reconduire.... (A la fille de boutique.) Mina, accompagnez ces messieurs.

LE SURINTENDANT, bas au grand-duc.

Il semble qu'on nous met à la porte.

LE GRAND-DUC.

C'est égal, elle est charmante. Comte, je vous nomme premier chambellan.

LE SURINTENDANT.

J'accepte, et je crois le mériter; sans cela, et pour rien au monde...

LE GRAND-DUC.

Partons. (A Henriette.) Je suis content de ce que j'ai vu.

AIR : *Garde à vous* (de LA FIANCÉE).

Au revoir!
On peut, Mademoiselle,
Compter sur votre zèle?

HENRIETTE.

Monsieur, c'est mon devoir.

LE GRAND-DUC.

Au revoir, à ce soir.

HENRIETTE.

A ce soir!

LE GRAND-DUC.

J'ai des projets, ma belle;
Et cet ami fidèle
Vous les fera savoir.
Au revoir.

HENRIETTE.

Au revoir.

ENSEMBLE.

HENRIETTE.

Au revoir,
Au revoir,
Au revoir.

LE GRAND-DUC.

J'ai des projets, ma belle,
Et cet ami fidèle
Vous les fera savoir.
Au revoir.

LE SURINTENDANT, à part.

Servons cette intrigue nouvelle;
Et les projets qu'il a sur elle
Vont combler mon espoir.
(Haut.)
Au revoir!

(Le grand-duc et le surintendant sortent.)

SCÈNE V.

HENRIETTE, seule.

C'est bien heureux, ils s'en vont.... C'est de lui!... c'est de Rodolphe!... lisons vite. (Décachetant la lettre.) Depuis un mois qu'il est absent. (Lisant.) « Ma bonne, ma gentille Henriette.

AIR : *Adieu, Madeleine* (de madame Duchambge).

PREMIER COUPLET.

« Je reviens près de ce que j'aime,
» Et j'espère que ton ami
» Pourra te voir aujourd'hui même,
» A deux heures. » (S'interrompant.) Nous y voici.
L'heure s'avance,
Et quand j'y pense,
Mon cœur bat d'amour et d'espoir.
Bonheur suprême!
Toi que j'aime, (*bis.*)
Je vais te voir.

DEUXIÈME COUPLET.

(Lisant.)
« Pour un dessein que je projette,
» L'on doit me croire encore absent;
» Et c'est par la porte secrète
» Que j'arriverai. » (S'interrompant.) C'est charmant.
L'heure s'avance,
Et quand j'y pense,
Mon cœur bat d'amour et d'espoir...
Bonheur suprême!
Toi que j'aime, (*bis.*)
Je vais te voir.
(On frappe à la petite porte à gauche de l'acteur.)

Ah! c'est lui!...

(Elle court ouvrir.)

SCÈNE VI.

HENRIETTE; RODOLPHE, enveloppé d'un manteau qu'il jette en entrant.

RODOLPHE, la serrant dans ses bras.

Ma chère Henriette!

HENRIETTE.

Vous voilà donc!... que je vous regarde... est-ce bien vous?

RODOLPHE.

Oui; c'est celui qui t'aime plus que jamais, et qui avait bien besoin de te voir.

HENRIETTE.

Et moi donc, ah! que c'est long un mois à attendre!... et pas une seule lettre.

RODOLPHE.

Je ne le pouvais pas.

HENRIETTE.

Vous étiez donc bien occupé?

RODOLPHE.

Mais... oui.

HENRIETTE.

Qu'importe? D'écrire à ce qu'on aime, cela ne prend pas de temps, c'est comme d'y penser. Et vos mathématiques? êtes-vous bien savant? cela me fait peur.

RODOLPHE.

Et pourquoi?

HENRIETTE.

Je crains qu'en apprenant tant de choses, vous ne finissiez par m'oublier... j'en mourrais, d'abord.

RODOLPHE.

Ma chère Henriette!

HENRIETTE.

Moi, je n'en sais qu'une, que vous m'avez apprise; mais je la sais bien, c'est de vous aimer, Rodolphe.

RODOLPHE.

Ah! que tu es bonne! Vois-tu, Henriette, quand je t'entends parler ainsi, je ne désire plus rien au monde, ton amour me suffit.

HENRIETTE, gaiement.

C'est heureux, car nous n'avons rien; mais quand on est jeune, et qu'on s'aime, l'avenir n'est jamais effrayant. Je travaillerai, vous donnerez des leçons, et quand nous serons assez riches, nous nous épouserons. Ah! dame! ce sera peut-être dans bien longtemps; mais nous nous aimerons en attendant, pour prendre patience.

RODOLPHE.

Ah! si ce n'était que cela.

HENRIETTE.

Et qu'y a-t-il donc?

RODOLPHE.

Il y a, Henriette, que je crains bien...

HENRIETTE.

Et quoi donc? pourquoi ce trouble où je vous vois? cet air mystérieux? et puis les précautions que vous avez prises pour entrer par cet escalier dérobé?

RODOLPHE.

Écoute, tu n'auras pas peur? je vais te dire la vérité, je suis poursuivi.

HENRIETTE.

Vous! mon bon Dieu!

RODOLPHE.

N'as-tu pas entendu parler, il y a un mois, de quelques troubles assez sérieux qui avaient éclaté dans cette résidence, à l'école des Porte-Enseignes?

HENRIETTE.

C'est vrai.

RODOLPHE.

C'était nous autres sous-officiers, qui réclamions pour le peuple ses priviléges et ses franchises.

HENRIETTE.

Et en quoi cela vous regardait-il?

RODOLPHE.

Tu auras peut-être de la peine à me comprendre; mais, vois-tu, Henriette, la liberté, cela regarde tout le monde; on nous en avait promis, il y a quelques années, quand Napoléon avait envahi notre Allemagne, et qu'on voulait nous soulever en masse contre lui. Mais dès qu'on eut repoussé le tyran, nos petits princes et nos petits grands-ducs, qui étaient tous comme lui, à la hauteur près, ont bien vite oublié leurs serments. Quand quelques-uns de leurs sujets se plaignent de ce manque de mémoire, on les appelle séditieux... et on les poursuit... et on les condamne... et ils ont tort, jusqu'au jour où ils deviennent les plus forts... et alors ils ont raison.

HENRIETTE.

Ah! Monsieur, qu'est-ce que j'entends là?

RODOLPHE.

Il n'y a pas de quoi s'effrayer, il ne s'agit que d'attendre.

AIR du vaudeville de *la Robe et les Bottes.*

Le torrent grossit et nous gagne.
Chaque pays a sa force et son droit;
Bientôt viendra pour l'Allemagne
La liberté que l'on nous doit.
Ces rois dont nous craignons le glaive,
Combien sont-ils?... Peuples, combien?
On se regarde, on se compte, on se lève,
Et chacun rentre dans son bien.

HENRIETTE.

Et pourquoi vous mêlez-vous de ça?

RODOLPHE.

Parce que moi, surtout, il le faut!

HENRIETTE.

Et pourquoi le faut-il?

RODOLPHE.

Ce serait trop long à t'expliquer, je te dirai seulement qu'il y a un mois, je reçois un avis mystérieux qui me disait: « Vous êtes dénoncé, et d'ici à une heure on doit vous arrêter; fuyez. »

HENRIETTE.

Ce que vous avez fait sur-le-champ?

RODOLPHE.

Non, je suis venu d'abord ici te rassurer sur

mon absence, t'annoncer que je partais pour Leipsick... On a tant de choses à se dire quand on se quitte, qu'une heure s'est bien vite écoulée, et je n'avais pas fait dix pas dans la rue, que je suis arrêté, jeté dans une voiture; et j'appris en route que l'on me conduisait à six lieues d'ici, à la forteresse; mais à moitié chemin, nous entendons un bruit de chevaux : on nous entoure, on désarme mes gardes, on me fait descendre.

HENRIETTE.

C'étaient vos amis?

RODOLPHE.

Je le crus comme toi, mais je n'en connaissais pas un. Leur chef, qui était un nègre, espèce de majordome ou de valet de chambre, me dit : « Monsieur, vous êtes libre. — A qui dois-je un » pareil service? — Je ne puis vous le dire; mais » ne rentrez pas dans la ville, et ne restez pas » dans les environs. — Où donc aller? — Si vous » voulez nous suivre, mon maître m'a chargé de » vous mettre en sûreté. »

HENRIETTE.

Il fallait accepter.

RODOLPHE.

C'est ce que je fis. On me présente un fort beau cheval; nous marchons longtemps, et, à la nuit close, nous arrivons dans un endroit que je ne connais pas.

HENRIETTE.

Un endroit sauvage!

RODOLPHE.

Du tout; une habitation délicieuse, un séjour royal, où les soins, les plaisirs me furent prodigués. On s'empressait de prévenir tous mes vœux, tous, excepté un seul : c'était de me dire qui me recevait si généreusement. Quelquefois seulement Yago, c'était le nègre, venait de la part de son maître savoir de mes nouvelles, et me recommander la retraite la plus absolue. C'était bien aisé à dire; mais je ne pouvais pas vivre sans te voir, et hier, je me suis échappé.

HENRIETTE.

Quelle imprudence!

RODOLPHE.

Je le crois, car tout à l'heure, au moment où je venais de franchir les portes de la ville, j'ai entendu un cri partir d'un landau élégant dont on venait de baisser les stores; et, quelques instants après, j'ai cru voir qu'un homme à cheval me suivait de loin. Quelques détours que je prisse, je l'apercevais toujours sur mes pas; et j'ai idée qu'il m'a vu frapper à cette porte.

HENRIETTE.

C'est fait de vous : c'est un ennemi.

RODOLPHE.

Non; il m'eût fait arrêter sur-le-champ; rien ne l'empêchait, et je croirais plutôt que c'est quelque émissaire de ce protecteur inconnu dont les bienfaits me poursuivent.

HENRIETTE.

Que faire alors?

RODOLPHE.

Attendre de ses nouvelles, car, si c'est lui, il ne tardera pas à m'en donner; et d'ici là, me tenir tranquille et caché.

HENRIETTE.

Ici?

RODOLPHE.

Sans doute. Ne veux-tu pas me donner asile?

HENRIETTE.

Oh! je ne demande pas mieux... Mais seule, avec toi!

RODOLPHE.

Qu'importe? Tu sais si je t'aime.

HENRIETTE.

C'est à cause de cela... Si vous croyez que c'est rassurant...

RODOLPHE.

N'as-tu pas confiance en moi? Et me crois-tu capable d'abuser de l'hospitalité?

HENRIETTE.

Non, Monsieur, ce n'est pas vous que je crains; ce sont les autres. Si jamais l'on découvre que vous êtes resté ici, et le jour et la nuit.

RODOLPHE.

Qui le saura? Personne ne m'a vu entrer (*Passant à la droite d'Henriette, et désignant la porte du cabinet à droite.*) Je ne sortirai point de ce cabinet où est ton piano, et qui est séparé du reste de ton appartement. Toi seule seras ma garde, mon geôlier?

HENRIETTE.

Ah! oui; ce serait bien gentil, mais ça ne se peut pas.

RODOLPHE.

Aimes-tu mieux me livrer, me perdre?...

HENRIETTE.

Plutôt me perdre moi-même.

AUGUSTA, *en dehors.*

Ne vous dérangez pas; je vais monter à son salon.

HENRIETTE, *troublée.*

On vient. Cachez-vous vite.

RODOLPHE.

Où donc?

HENRIETTE, *montrant le cabinet à droite.*

Eh bien! là... chez vous.

RODOLPHE.

Ah! que tu es bonne, et que je te remercie!

(*Il entre dans le cabinet.*)

HENRIETTE.

Enfermez-vous en dedans. (Rodolphe, qui est entré, met le verrou.) A la bonne heure.

SCÈNE VII.

AUGUSTA, HENRIETTE.

AUGUSTA.

Eh bien! mademoiselle Henriette, est-ce que vous devenez grande dame? On ne peut plus vous voir.

HENRIETTE.

La signora Augusta!... Pardon, Madame.

AUGUSTA.

Et la robe que vous m'avez promise pour ce matin, et dont vous vous étiez chargée vous-même?

HENRIETTE, à part.

Ah! mon Dieu! (Haut.) Elle n'est pas encore terminée.

AUGUSTA.

Il me la faut cependant pour aujourd'hui; car j'ai une soirée que je ne puis remettre.

HENRIETTE.

Un concert... j'entends.

AIR : *Un homme pour faire un tableau.*

Vous chantez des airs d'opéra
Devant votre juge suprême,
Notre grand-duc...

AUGUSTA.

Mieux que cela,
C'est devant le public lui-même...
Grand seigneur qu'on doit révérer,
Juge difficile à surprendre,
Qui se fait souvent désirer,
Mais qu'on ne fait jamais attendre.

Ainsi, dépêchez-vous.

HENRIETTE.

Soyez tranquille; je vous promets qu'il n'y a pas pour un quart d'heure d'ouvrage.

AUGUSTA.

Ah! oui; les quarts d'heure des couturières, c'est comme les caprices des chanteuses, cela n'en finit jamais; et je ne sors pas d'ici que je n'aie avec moi ma robe. En même temps, et pendant que j'y suis, prenez-moi mesure pour une robe de bal.

HENRIETTE.

Votre mesure, je l'ai.

AUGUSTA, se regardant dans la psyché.

Elle n'est pas exacte; depuis huit jours je maigris horriblement; j'ai tant de contrariétés!

HENRIETTE.

Vous avez des chagrins?

AUGUSTA.

De très-grands. Une débutante qui arrive, des intrigues, des cabales. Heureusement, le surintendant est pour moi; ce qui est bien pénible, car il est ennuyeux à la mort.

HENRIETTE, apprêtant ses mesures.

Et moi, qui trouvais si beau d'être artiste! moi, qui enviais votre sort, à vous et à mademoiselle Sontag!

AUGUSTA.

Ne m'en parlez pas. Je me suis dit vingt fois que j'aimerais mieux être une simple comtesse, une simple baronne, avec vingt ou trente mille livres de rentes, et même un mari!... que d'être comme je suis.

HENRIETTE, lui prenant mesure.

Est-il possible!

AUGUSTA.

Certainement, les cantatrices ont quelques avantages; ici, surtout, en Allemagne, il y a un peu d'enthousiasme, les populations arrivent à leur rencontre, les princes vont au-devant d'elles, on leur frappe des médailles... Ne me faites pas surtout les entournures trop étroites... L'encens, les triomphes, les couronnes, c'est bien; mais cela passe si vite, le public a tant d'inconstance!

HENRIETTE.

Vraiment.

AUGUSTA.

Et il parle de la nôtre, lui!... qui oublie quinze ou vingt ans de succès pour le premier petit minois qui a de la jeunesse et de la fraîcheur. Tenez, le public, je le déteste... en masse!... et je m'en venge tant que je puis en détail. Qu'est-ce que vous mettrez pour garniture?.. des rouleaux?... des volants?...

HENRIETTE.

Mieux que cela; tout autour des bouquets espacés, cela vous ira à merveille, et vous serez charmante.

AUGUSTA.

Tant mieux; pas pour moi, mais pour eux; je serai enchantée de les désespérer. C'est si agréable d'être aimée quand on n'aime personne!

HENRIETTE, achevant de prendre ses mesures.

Quoi! jamais personne?

AUGUSTA.

Jamais!... Je ne dis pas, une fois, peut-être, à ce que je crois... un jeune seigneur riche, aimable, charmant, adoré de toutes les dames: elles en sont toutes folles, elles courent toutes après lui, je ne sais pas pourquoi!... et il m'a abandonnée!...

HENRIETTE.

Pas possible!

AUGUSTA.

Le seul que j'aie aimé; aussi cela m'apprendra et si on m'y reprend jamais...

HENRIETTE.

AIR : *J'en guette un petit de mon âge.*

Lui, vous trahir, Mademoiselle,
Et vous l'aimez?

AUGUSTA.

Précisément.
C'est parce qu'il m'est infidèle
Que peut-être je l'aime autant.
Lorsque les amours nous maîtrisent,
Non, rien n'attache, en vérité,
Autant qu'une infidélité...
Tous mes amoureux me le disent.

Et vous, ma petite, avez-vous quelque inclination?

HENRIETTE.

Moi, Madame?

AUGUSTA.

Il ne faut pas rougir; pour être couturière, on n'est pas obligée d'être insensible, les amours et la couture vont très-bien ensemble.

HENRIETTE, baissant les yeux.

Du tout, Madame, je ne sais pas ce que vous voulez dire...

(On entend tomber un meuble dans le cabinet où est Rodolphe.)

AUGUSTA.

Qu'est-ce que j'entends là?

HENRIETTE, troublée.

Une de mes ouvrières, qui travaille dans ce cabinet.

(On entend Rodolphe qui prélude sur le piano, et qui fait quelques roulades.)

AUGUSTA.

Très-bien! un superbe contralto. Cette ouvrière-là...

HENRIETTE, à part.

L'imprudent!

(Rodolphe chante quelques paroles.)

AUGUSTA, à part.

Dieu! c'est la voix du comte! qu'est-ce que cela signifie? (Se retournant, à Henriette.) Eh bien! Mademoiselle, cette robe?... je ne m'en vais pas sans l'avoir, je vous l'ai dit.

HENRIETTE.

Mais, Madame...

AUGUSTA.

Eh bien! alors, finissons-en; et puisqu'il n'y a que pour un quart d'heure d'ouvrage, dépêchez-vous.

HENRIETTE.

Certainement. Mais vous, pendant ce temps...

AUGUSTA.

J'attendrai ici. Voyez si vous voulez que j'y reste jusqu'à ce soir.

HENRIETTE, vivement.

Oh! mon Dieu, non. (A part.) Et ce ne sera pas long, puisqu'il n'y a que ce moyen de s'en débarrasser. (Haut.) Dans l'instant, vous allez l'avoir. (Augusta la regarde avec impatience.) Dans l'instant, Madame. (A part, en sortant.) Heureusement qu'il est enfermé.

(Elle sort.)

SCÈNE VIII.

AUGUSTA, puis RODOLPHE.

AUGUSTA, seule.

Voilà qui est amusant. (Elle s'approche de la porte du cabinet, qu'elle veut ouvrir.) Impossible d'ouvrir. (Avec colère.) Est-ce qu'il ne serait pas seul par hasard?... Oh! non, le piano continue, et il ne s'amuserait pas à faire de la musique. (Écoutant.) Je reconnais cet air-là, un air de *Fra Diavolo*, qui arrivait de France, et que nous chantions autrefois. Voyons s'il a de la mémoire.

RODOLPHE, dans le cabinet.

AIR : *Voyez sur cette roche* (de FRA DIAVOLO).

Où donc l'amour fidèle
Peut-il habiter désormais?
Dans les champs, dans les palais,
En vain je le cherchais.

AUGUSTA, achevant l'air.

Ingrat, lorsque ta voix appelle
L'amour tendre et fidèle,
Près de toi le voilà.

(Rodolphe entr'ouvre doucement la porte, et avance la tête avec précaution.)

Il est là,
Il est là.

ENSEMBLE.

RODOLPHE.

Augusta!

AUGUSTA.

Le voilà!

Bravo! une reconnaissance en musique! C'est dans mon genre.

RODOLPHE.

Vous dans ces lieux!

AUGUSTA.

Vous y êtes bien, infidèle que vous êtes!

RODOLPHE.

Qui vous y amène?

AUGUSTA.

Je vous ferai la même demande, et je ne pense pas que vous y veniez pour une robe de bal.

RODOLPHE.

Moi!... poursuivi, et cherchant un asile, j'ai accepté le premier qu'on daignait m'offrir.

AUGUSTA.

Quoi! vous êtes en danger, et vous n'êtes pas venu chez moi!... J'aurais pu oublier tous vos torts, je vous pardonnerais d'être parjure, infidèle... cela ne dépend pas de soi, cela peut arriver à tout le monde; mais d'être ingrat, cela n'est pas permis.

RODOLPHE.

Que vous êtes bonne!

AUGUSTA.

Du tout, je suis en colère, et vous me suivrez à l'instant; je vous cacherai chez moi, dans mon hôtel, un séjour délicieux que vous ne connaissez pas, et que j'ai acquis dernièrement; l'ancien palais du cardinal.

RODOLPHE.

Il serait possible! Cela a dû vous coûter bien cher.

AUGUSTA.

Mais non; et je serai si heureuse de vous recevoir. Venez, Rodolphe, venez, mon ami.

RODOLPHE.

Je le voudrais; mais vous conviendrez que, pour vivre inconnu, il serait imprudent de choisir un palais, où vos gens, vos amis....

AUGUSTA.

Je vous cacherai dans mon oratoire; personne n'y va, pas même moi.

RODOLPHE.

N'importe; je puis être découvert, ce serait vous compromettre aux yeux du prince et de la cour! ce que je ne veux pas.

AUGUSTA.

Dites plutôt que vous refusez tout ce qui vient de moi, que vous m'avez tout à fait oubliée, que vous ne voulez plus m'aimer.

RODOLPHE.

Augusta!

AUGUSTA.

Et pourquoi ne m'aimez-vous pas? je vous le demande... moi, qui ai fait pour vous ce que je n'ai fait pour personne!... moi, qui vous suis toujours restée fidèle!... Ne riez pas, Monsieur, ne riez pas, car je vais me fâcher: je joue quelquefois la tragédie, et si vous refusez mes offres...

RODOLPHE.

J'en accepterai du moins une partie. D'abord, donnez-moi des nouvelles, car j'arrive.

AUGUSTA.

Le prince est toujours furieux, à ce que dit votre oncle.

RODOLPHE.

Mon oncle, le surintendant!... Vous le voyez?

AUGUSTA.

Mais oui, assez souvent.

RODOLPHE, à part.

Ah! mon Dieu!... est-ce que par hasard ce serait lui qui m'aurait succédé?

AUGUSTA.

Pour vous, pour défendre vos intérêts.

RODOLPHE.

Vous êtes bien bonne; car je ne veux, je n'attends rien de lui, et plutôt que d'implorer ses secours, j'aimerais mieux rester dans la gêne où je suis.

AUGUSTA.

Qu'entends-je? ah! que je suis heureuse! Est-ce que ma bourse n'est pas la tienne... je veux dire la vôtre?...

RODOLPHE.

Y pensez-vous?

AUGUSTA.

Et pourquoi donc?... C'est comme si votre oncle vous le donnait.

Air du vaudeville de *la Petite Sœur*.

N'allez-vous pas vous révolter?
Oh! je connais votre noblesse.
Mais vous pouvez bien accepter
Sans blesser la délicatesse.
Refuse-t-on entre parents!
Or, Monsieur, l'éclat dont je brille,
C'est votre bien... je vous le rends,
Ça ne sort pas de la famille.

RODOLPHE.

Ce n'est pas de moi qu'il s'agit, c'est de mon pays et de mes amis; comment les voir, nous concerter en secret?

AUGUSTA, vivement.

J'y suis; je leur donne à souper, ce soir, chez moi, après *le Comte Ory*. Vous y viendrez; une conspiration, quel bonheur!... que ce doit être amusant!

RODOLPHE.

Et que dira le surintendant?

AUGUSTA.

Il ne peut pas m'empêcher de conspirer, tant que ce n'est pas contre lui. Et encore, si cela me plaisait...

RODOLPHE.

Ce ne seraient pas les conjurés qui vous manqueraient.

AUGUSTA, le regardant tendrement.

Vous croyez? c'est gentil ce que vous me dites là, et il me semble presque que je ne vous en veux plus.

Air du vaudeville de *la Petite Sœur*.

Allons, Monsieur, embrassez-moi,
Pour me donner plus de courage.
Eh bien!... vous refusez, je croi?

RODOLPHE.

Un baiser!... ce serait dommage.
C'est en vain que je m'en défends,
(A part.)
Elle est si bonne et si gentille...
C'est à mon oncle, je le prends,
(L'embrassant.)
Ça ne sort pas de la famille.

SCÈNE IX.

Les Précédents; HENRIETTE, apportant un carton.

HENRIETTE.

Eh bien! qu'est-ce que je vois?

AUGUSTA, à part.

Ma couturière (Haut.) Ce que c'est aussi, Mademoiselle, que de se faire attendre comme vous le faites!

HENRIETTE.

Je vous demande pardon; j'avais fini votre robe, que voici.

AUGUSTA.

Qu'on la porte chez moi, je n'y retourne pas, j'ai autre chose à faire; adieu, petite. (Bas à Rodolphe.) Adieu, Monsieur, à ce soir; je vais faire mes invitations pour le souper et pour la conspiration.

(Elle sort.)

SCÈNE X.

RODOLPHE, HENRIETTE.

RODOLPHE, après un moment de silence.

Eh bien! Henriette, qu'as-tu donc? comme tu me regardes!

HENRIETTE.

Il n'y a peut-être pas de quoi?... Je venais pour vous parler, pour vous dire que je suis encore toute tremblante... ce que j'ai vu là, tout à l'heure...

RODOLPHE, étonné.

Quoi donc?

HENRIETTE.

Vous ne l'embrassiez peut-être pas?...

RODOLPHE.

Ce n'est que cela; sois tranquille, ce n'est rien.

HENRIETTE.

Comment! ce n'est rien. Une personne que vous ne connaissez pas!

RODOLPHE.

Si vraiment.

HENRIETTE.

Vous la connaissez! c'est encore pire; et si elle vous dénonce, si elle vous trahit.

RODOLPHE.

Justement, c'était pour l'engager au silence.

HENRIETTE.

Ah! c'était pour cela?... c'est différent; mais vous n'auriez pas pu trouver un autre moyen?

RODOLPHE.

Celui-là, je l'atteste, est sans conséquence. Mais ce que tu voulais me dire...

HENRIETTE.

Ah! mon Dieu! elle me l'avait fait oublier! et cependant c'est bien important. Tout à l'heure, au magasin, où j'étais à travailler à cette maudite robe, est entré un domestique, un nègre, une livrée vert olive et or.

RODOLPHE.

C'est Yago.

HENRIETTE.

Il n'a voulu parler qu'à moi en particulier. « Mademoiselle, m'a-t-il dit à voix basse, il y a » ici un jeune homme caché: ne craignez rien, » nous sommes ses amis; mais il est nécessaire » que celui qui m'envoie, que son protecteur » puisse le voir un instant, sans témoins, et » surtout sans être aperçu; donnez-m'en les » moyens. »

RODOLPHE.

Eh bien?

HENRIETTE.

Eh bien? alors, tout émue, je lui ai dit: « Monsieur, si vous me répondez que ce n'est » pas pour lui faire du mal, la personne n'a qu'à » entrer, rue des Étudiants, la première allée à » droite; monter au second, une porte grise, » dont voici la clef; c'est là qu'est M. Ro- » dolphe. » — Il a pris la clef et a disparu, en disant: « Dans un instant on sera près de lui. »

RODOLPHE.

Il serait vrai! je vais donc connaître enfin cet homme généreux à qui je dois tout, et que je n'ai pu encore remercier!

HENRIETTE.

Écoutez, j'entends une clef dans la serrure.

RODOLPHE.

C'est lui.

AIR: *Du partage de la richesse.*

Ah! par égard, mon aimable Henriette,
Laisse-moi seul... il faut être discret.

HENRIETTE.

Oh! malgré moi tout cela m'inquiète.
Adieu, je sors, puisque c'est un secret.
J'ai toujours respecté les vôtres;
Mais dépêchez-vous, s'il vous plaît.
Tous les moments où je vous laisse à d'autres
Sont autant de vols qu'on me fait.

(Elle sort par la porte du fond qu'on lui entend fermer. Dans ce moment s'ouvre la petite porte à gauche, et Amélie paraît.)

SCÈNE XI.

RODOLPHE, AMÉLIE.

RODOLPHE.

Ciel! une femme! et une femme charmante!

AMÉLIE, avec émotion.

Je conçois, Monsieur, que ma vue doive vous étonner; et quelque singulière que vous paraisse une semblable démarche, ne vous hâtez pas de la blâmer; car je n'avais peut-être que ce moyen de vous sauver.

RODOLPHE.

Quoi! c'est vous, Madame, dont la généreuse protection a daigné veiller sur moi?

AMÉLIE.

Air du vaudeville de *la Somnambule.*

La liberté trompait votre courage.
Vous vous perdiez... je protégeais vos pas.
Dans vos projets, du moins, soyez plus sage,
Oubliez-les.

RODOLPHE.

Ah! ne le croyez pas.
A la patrie il faut rester fidèle,
Et, je le sens, mon bonheur le plus doux,
Après celui de me perdre pour elle,
Serait d'être sauvé par vous.

Que je sache du moins à qui je dois tant de bienfaits.

AMÉLIE.

Vraiment, vous ne me connaissez pas? vous ne savez pas qui je suis?

RODOLPHE, la regardant.

Non, Madame.

AMÉLIE.

Ah! tant mieux.

RODOLPHE.

Et pourquoi, de grâce?

AMÉLIE.

Cela me rassure... il me semble que je respire plus librement... et maintenant, je vous crains moins.

RODOLPHE.

Et que pouvez-vous craindre auprès de quelqu'un qui vous est dévoué, qui donnerait sa vie pour vous? Daignez vous fier à mon honneur, daignez me dire en quoi j'ai pu mériter l'intérêt que vous avez bien voulu prendre à mon sort.

AMÉLIE.

Et si je n'avais fait que mon devoir, si je n'avais fait qu'acquitter envers vous une ancienne dette!

RODOLPHE.

Et comment cela?

AMÉLIE.

Ne vous souvient-il plus de l'hiver dernier, du bal de l'ambassadeur d'Angleterre? Victime d'une méprise, j'allais être insultée...

RODOLPHE.

Quoi! vous étiez ce domino que l'on prenait pour la comtesse d'Arezzo, pour la maîtresse du prince? Et dans leur erreur, le baron de Wilfrid et quelques-uns de ses amis se permettaient les mots les plus piquants...

AMÉLIE.

Vous seul avez pris ma défense: «Et quand ce » serait elle, vous êtes-vous écrié, il suffit qu'elle » soit femme pour que je devienne son chevalier.» Et, me frayant un passage, vous m'avez reconduite jusqu'à ma voiture; et seulement alors, à mes armes et à ma livrée, ils ont reconnu leur méprise.

RODOLPHE.

Et l'aventure en a fini là.

AMÉLIE.

Du tout; je suis mieux informée. Le lendemain, le baron et ses amis ont continué à vous plaisanter, à vous appeler le défenseur de la comtesse, et justement indigné d'un soupçon pareil, vous avez eu la bonté de vous fâcher, et de vous battre pour une femme que vous ne connaissiez pas, à propos d'une autre que vous détestez.

RODOLPHE.

La détester! je ne l'aime pas, c'est vrai; mais cela ne m'empêche pas de lui rendre justice. De toute cette cour frivole qui nous gouverne, c'est la seule qui ait quelque noblesse, quelque fierté dans l'âme.

AMÉLIE.

Enfin, je suis votre obligée pour les périls auxquels, sans le vouloir, je vous ai exposé. J'avais cru reconnaître ce service, en vous protégeant contre vos ennemis, et en vous offrant chez moi un asile que j'avais tâché de rendre agréable; votre brusque départ m'a prouvé qu'il n'en était pas ainsi, que je m'étais trompée, et avant de vous offrir de nouveau ou mon aide ou ma protection, il m'a semblé qu'il fallait vous demander votre avis; autrement ce serait porter atteinte à cette liberté dont vous êtes un des plus ardents défenseurs, et qui, respectant les droits de tous, ne permet pas de rendre les gens heureux... malgré eux.

RODOLPHE.

Ah! je ne demande qu'une faveur, c'est de connaître ma bienfaitrice; ne refusez pas ma prière.

AMÉLIE.

C'est jouer de malheur, car c'est la seule que je ne puisse accueillir; mais à quoi bon connaître ses amis? on en est sûr; ce sont ses ennemis qu'il faut connaître, pour s'en défendre; et même au sein de votre famille, vous en avez. Né d'illustres parents, qui ne sont rien que par leur noblesse, il ne vous pardonneront pas de vouloir vous élever au-dessus d'eux par votre mérite, de ne jamais paraître à la cour... jamais! Vous voyez, Monsieur, que je n'ignore rien de ce qui vous concerne.

RODOLPHE.

Quoi! Madame!

AMÉLIE.

Je sais que jeune, étourdi, et trop généreux peut-être, vous avez dissipé en peu de mois un riche patrimoine; c'est ce qu'on peut excuser; l'or et la jeunesse ne sont faits que pour être dépensés. Ce que je blâmerais peut-être, ce sont ces idées exaltées, romanesques, qui vous ont jeté à la

tête d'un parti qui rêve l'indépendance. Et maintenant, poursuivi, exilé, que voulez-vous faire ? quels sont vos desseins ?

RODOLPHE.

De ne point me rebuter et de continuer... ce que nous demandons, nous l'obtiendrons.

Air *des Frères de lait.*

De tous côtés les peuples sont en armes,
Les rois eux-mêmes ont besoin d'abri...
La liberté, qui cause leurs alarmes,
De leur couronne est le plus ferme appui.
Tel, en voyant l'aiguille tutélaire
Par qui la foudre est facile à braver,
L'ignorant craint d'attirer le tonnerre,
Le sage sait qu'elle en doit préserver.

Alors, et quand j'aurai assuré le bonheur de ma patrie, je penserai au mien... Que je rencontre la femme de mon choix, celle qui m'aimera d'un amour véritable, et, dans quelque situation qu'elle soit placée, rien ne m'empêchera d'être à elle, ni l'orgueil du rang... et les préjugés...

AMÉLIE.

Que dites-vous ?

RODOLPHE.

Ce que je pense... et ce que je suis décidé à faire.

AMÉLIE.

Il serait vrai ! vous auriez un pareil courage ?

RODOLPHE.

Le courage d'être heureux ? Oui, sans doute.

AMÉLIE.

C'est bien ; je vous approuve.... vous voyez donc bien que j'avais raison, que mon amitié avait deviné juste en vous choisissant. Oui, regardez-moi comme votre conseil, votre guide, votre amie, je veux l'être, je le serai toujours. Parlez, Rodolphe, que puis-je faire pour vous ? je vous offre ma protection, mon crédit quel qu'il soit.

RODOLPHE.

Eh bien, employez ce pouvoir dont j'ai déjà ressenti les effets, non pour moi, mais pour mes amis... Il en est qui, comme moi, n'ont pu échapper aux poursuites, et qui, dans ce moment, gémissent en prison.

AMÉLIE.

Les délivrer tous serait difficile ; mais du moins quelques-uns.

RODOLPHE.

Ah ! Madame.

AMÉLIE.

Peut-être un mot de moi écrit au grand-bailli... essayons toujours. Puis-je écrire ?

RODOLPHE, regardant autour de lui, et n'apercevant ni plumes, ni encre, lui montre le cabinet à droite.

Là, dans ce cabinet, où j'étais tout à l'heure...

AMÉLIE.

C'est très-bien, attendez-moi, je reviens.

(Elle entre dans le cabinet.)

SCÈNE XII.

RODOLPHE, puis HENRIETTE.

RODOLPHE.

Je ne puis y croire encore. C'est comme une fée bienfaisante, à qui rien n'est impossible. C'est Henriette...

HENRIETTE, accourant.

Ah ! mon ami, si vous saviez ; quelle nouvelle !... quel bonheur!

RODOLPHE.

Qu'est-ce donc ?

HENRIETTE.

Ce matin sont venus ici deux inconnus, deux grands seigneurs, à ce qu'il paraît, et je reçois à l'instant une lettre de l'un d'eux, où, comme fille d'un ancien officier, l'on me propose d'être demoiselle d'honneur de la duchesse douairière, la princesse Ulrique, la tante de notre souverain.

RODOLPHE, à part.

Qu'est-ce que cela signifie ?

HENRIETTE.

On ajoute que, tout à l'heure, un conseiller de son altesse, un chambellan, viendra me prendre dans une voiture du prince, et que j'aie à me tenir prête.

RODOLPHE.

Et une pareille offre pourrait vous éblouir ?

HENRIETTE.

Et pourquoi pas ? c'est si gentil ! et puis c'est honorable.

RODOLPHE.

Honorable ! Ne voyez-vous pas que c'est un piége ? que quelque grand personnage, qui a daigné jeter les yeux sur vous, se sert de ce prétexte pour vous attirer à la cour ?

HENRIETTE.

Et l'on croit que je pourrais accepter ? Non, Rodolphe. Qu'il vienne ce chambellan, et devant lui, devant tout le monde, je dirai que, pauvre et malheureuse, je vous préfère à tous, et que je vous aime, parce que vous m'êtes fidèle. (Apercevant Amélie qui sort du cabinet.) Ah ! mon Dieu ! encore une femme ici ! et une nouvelle ! et pourquoi donc, Rodolphe ?

RODOLPHE.

Silence.

HENRIETTE, se tenant contre lui.

Pourquoi donc est-elle aussi belle ?

RODOLPHE.

Taisez-vous, de grâce.

SCÈNE XIII.

AMÉLIE, RODOLPHE, HENRIETTE.

AMÉLIE, tenant un papier à la main.

Tenez, je crois que ce mot suffira, et dès aujourd'hui, Rodolphe, vous pouvez l'envoyer.

HENRIETTE.

Rodolphe... c'est sans façon.

AMÉLIE.

Quelle est cette jeune fille?

RODOLPHE.

Une personne qui m'avait donné asile.

AMÉLIE, passant près d'elle.

C'est fort bien, mon enfant. Consentez à le cacher encore vingt-quatre heures, c'est tout ce que je vous demande; c'est le temps qui m'est nécessaire pour agir en sa faveur.

HENRIETTE.

Vous, Madame?

AMÉLIE.

Une telle générosité ne sera point sans récompense.

HENRIETTE, avec émotion.

Et d'où vient, Madame, l'intérêt que vous prenez à lui?

RODOLPHE.

Que dit-elle?

HENRIETTE.

Non, non, je ne m'abuse point.

AIR du vaudeville *du Colonel*.

Oui, je comprends ce trouble, ce langage:
Ce que j'éprouve ici, vous l'éprouvez.
Pour le sauver vous avez mon courage,
Et ses secrets, enfin, vous les savez.
Ah! malgré moi, je tremble au fond de l'âme.

AMÉLIE.

Près d'une amie?...

HENRIETTE.

Impossible, entre nous:
Vous lui montrez trop d'amitié, Madame,
Pour que j'en aie ici pour vous.

RODOLPHE.

On vient, taisez-vous.

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS, AUGUSTA.

AUGUSTA, vivement.

C'est moi que vous revoyez... Me voici, mon ami.

HENRIETTE, à part.

Son ami!... Et elle aussi... Encore une!...

AUGUSTA.

Je crains qu'on ne se doute de quelque chose, tout le quartier est surveillé par des affidés de la police... par des agents de la comtesse d'Arezzo, et si elle se mêle de découvrir notre retraite... (Apercevant Amélie.) Ah! mon Dieu. (A demi-voix à Rodolphe.) Vous êtes perdu, et nous aussi.

HENRIETTE, à gauche, bas à Augusta.

Est-ce que vous connaissez madame?

AUGUSTA.

Certainement.

HENRIETTE, de même.

C'est une de vos camarades?

AUGUSTA.

A peu près, dans un autre genre. (Haut.) Mais cela m'est égal; je ne crains rien, et puisque c'est connu... Eh bien! oui, je suis de la conspiration. Du moins, je devais l'avoir ce soir à souper, et quoi qu'il arrive, je partagerai le sort de Rodolphe, parce que je l'aime, je n'aime que lui...

HENRIETTE, passant près de Rodolphe.

Vous l'entendez... Celle-là, du moins, en convient.

AUGUSTA.

Moi! je ne m'en suis jamais cachée, au contraire, et je le dirai à tout le monde.

LE SURINTENDANT, en dehors.

Que la voiture reste devant la porte.

AUGUSTA, troublée.

Le surintendant.

AMÉLIE.

Le comte de Hartz!

RODOLPHE.

Mon oncle!

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENTS, LE SURINTENDANT.

(Amélie est à gauche du spectateur, après elle Rodolphe; Henriette et Augusta à l'extrémité droite.)

LE SURINTENDANT, à la cantonade.

Vous autres, suivez-moi. (Entrent quatre domestiques à la livrée du prince; ils restent au fond du théâtre. Le surintendant s'avançant près d'Henriette.) Je viens, ma belle enfant, fidèle aux ordres du prince, vous conduire près de son auguste tante, la princesse Ulrique.

TOUS.

Qu'entends-je!

LE SURINTENDANT.

La voiture est en bas, partons vite.

RODOLPHE.

Partir!

LE SURINTENDANT, apercevant Rodolphe.

AIR de *Turenne*.

Que vois-je!... doublement coupable,
Vous osez paraître en ces lieux,
Sous un déguisement semblable...
Monsieur, que diraient vos aïeux?

RODOLPHE, bas.

Silence!... ne parlez pas d'eux.

(L'amenant sur le bord du théâtre.)
Qu'ils n'entendent point, au contraire,
Ils rougiraient trop en voyant
Ici leur noble descendant
Remplir un pareil ministère.
(Entrent plusieurs ouvrières d'Henriette.)

LE SURINTENDANT.

Monsieur, vous oubliez que vous êtes mon neveu.

HENRIETTE.

Son neveu! lui! un grand seigneur!

FINALE.

AIR : *Il ne peut s'en défendre* (DU DIEU ET LA BAYADÈRE).

ENSEMBLE.

LE SURINTENDANT.

Il n'est plus temps de feindre,
Lui-même est devant vous;
Il a raison de craindre
Mon trop juste courroux.

RODOLPHE.

Il n'est plus temps de feindre;
Mais calmez ce courroux;
Daignez plutôt me plaindre,
Car je n'aime que vous.

AUGUSTA.

Il n'est plus temps de feindre,
Il se livre à leurs coups;
De son oncle il doit craindre
Le trop juste courroux.

AMÉLIE, montrant le surintendant.

A ses yeux comment feindre?
S'il se peut, cachons-nous;
Contre moi je dois craindre
Sa haine et son courroux.

HENRIETTE.

A ce point oser feindre
Et nous abuser tous!
De mon cœur il doit craindre
Le trop juste courroux.
(A Rodolphe.)
De toutes les façons ainsi vous m'abusiez!

LE SURINTENDANT.

Que dit-elle?

HENRIETTE, montrant Augusta.

A l'instant il était à ses pieds.

AUGUSTA, s'en défendant.

Qui, moi?

HENRIETTE.

Vous l'avez dit: oui, votre cœur l'adore!

LE SURINTENDANT, à Augusta, avec colère.

Eh quoi! perfide!

HENRIETTE.

(Montrant Amélie.)
Oh! ce n'est rien encore..
Madame aussi.

LE SURINTENDANT.

Comtesse d'Arezzo,
C'est vous que j'aperçois.

TOUS.

Comtesse d'Arezzo!

HENRIETTE.

Ah! de sa perfidie encore un trait nouveau!

ENSEMBLE.

LE SURINTENDANT, à Augusta.

Il n'est plus temps de feindre,
Redoutez mon courroux;
Vous avez tout à craindre
De mes transports jaloux.

RODOLPHE.

J'ignorais, sans rien feindre,
Qu'elle fût près de nous:
Daignez plutôt me plaindre,
Et calmez ce courroux.

AUGUSTA, au surintendant.

Il n'est plus temps de feindre,
Je le préfère à vous;
Et je n'ai rien à craindre
De vos transports jaloux.

HENRIETTE, regardant Rodolphe.

A ce point oser feindre!
Avec des traits si doux!
De mon cœur il doit craindre
La haine et le courroux.

AMÉLIE, montrant le surintendant.

Il n'est plus temps de feindre;
Mais, déjouant ses coups,
Ils ne pourront m'atteindre,
Je brave son courroux.

HENRIETTE, s'avançant au milieu du théâtre, et s'adressant à Rodolphe.

(A part.)
Adieu, tout est fini! Je n'y pourrai survivre.
(Haut.)
Mais pour me venger d'elle, de lui, d'eux tous,
(Au surintendant.)
Monsieur, je suis prête à vous suivre.

RODOLPHE, s'élançant au-devant d'elle.

O ciel! y pensez-vous!

HENRIETTE.

Laissez-moi, je vous hais.

RODOLPHE.

Et vous croyez peut-être
Que je pourrai souffrir...

LE SURINTENDANT, passant auprès de Rodolphe.

Il le faut, ou sinon
De votre liberté, de vos jours je suis maître.
J'en ai l'ordre, et je puis vous conduire en prison;
Sachez mériter ma clémence.

RODOLPHE.

Qui, moi?

AMÉLIE, s'approchant de lui, et bas.

De la prudence.
Modérez-vous,
Rien n'est perdu, car je veille sur vous.

ENSEMBLE.

LE SURINTENDANT, à Henriette.

Vous n'avez rien à craindre
De ses transports jaloux;
Rien ne peut vous atteindre.
Oui, venez, suivez-nous.

RODOLPHE.

Je saurai vous atteindre,
Redoutez mon courroux;
Vous avez tout à craindre
De mes transports jaloux.

AUGUSTA.

Il est prudent de feindre;
De grâce, taisez-vous;

Car nous avons à craindre
Sa haine et son courroux.

AMÉLIE.

Il est prudent de feindre,
De grâce, calmez-vous;
Vous n'avez rien à craindre,
Car je suis près de vous.

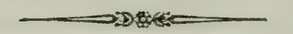
HENRIETTE, au surintendant.

Non, je ne puis contraindre
Ma haine et mon courroux;
Il n'est plus temps de feindre,
Et je pars avec vous.

LE CHOEUR.

Non, rien ne peut l'atteindre,
Ni haine, ni courroux.
Elle n'a rien à craindre,
Elle vient avec nous.

(Le surintendant offre la main à Henriette, et l'emmène avec lui.)



ACTE II.

Le théâtre représente le palais du grand-duc; une table et tout ce qu'il faut pour écrire sur le devant du théâtre, et à gauche de l'acteur.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

RODOLPHE, AUGUSTA.

AUGUSTA.

Vous ici, dans le palais du grand-duc! Songez-vous aux dangers que vous courez?

RODOLPHE.

Peu m'importe.

AUGUSTA.

Et si, comme votre oncle vous l'a promis, il vous faisait arrêter?

RODOLPHE.

Peu m'importe, vous dis-je; je l'attends ici pour la voir, pour lui parler...

AUGUSTA.

Ah! perfide! jamais vous ne m'avez aimée ainsi!

RODOLPHE.

C'est que jamais on n'a été plus malheureux.

AUGUSTA.

Et en quoi donc? Une perspective superbe! on n'arrive ici que par les femmes, par les favorites, et vous êtes aimé de l'ancienne et de la nouvelle. Vous avez pour vous le passé et le présent, et vous êtes inquiet de l'avenir?

RODOLPHE.

Oui, je ne vis plus, je ne puis rester en place; je viens, grâce à la comtesse, de délivrer mes amis; et si je ne rougissais d'employer leurs secours dans une cause qui m'est personnelle, je crois que je viendrais ici avec eux...

AUGUSTA.

Exciter une révolte, une sédition... avec ça que le peuple ne demande pas mieux. Y pensez-vous?

RODOLPHE.

Ah! vous avez raison! mais, cependant, Henriette!... Conseillez-moi, quel parti prendre?

AUGUSTA.

Je n'en connais qu'un immanquable, et pas très-difficile, que j'ai souvent employé.

RODOLPHE.

Et lequel?

AUGUSTA.

C'est de l'oublier.

RODOLPHE.

Jamais!

AUGUSTA.

J'ai bien oublié votre oncle, un surintendant! une belle place dont je suis déjà toute consolée... il y a tant d'aspirants, non que j'y tienne, car je ne me déciderai pour personne, à moins que ce ne soit pour lord Coburn, l'ambassadeur d'Angleterre; son crédit peut vous être utile, et dans cette occasion il peut nous seconder.

RODOLPHE.

Lui! l'ambassadeur?

AUGUSTA.

Vous n'êtes donc pas au fait? l'Angleterre, qui est bien avec la comtesse d'Arezzo, veut que les choses restent comme elles sont. C'est la Russie et la Prusse qui désirent un changement.

RODOLPHE.

Un changement de maîtresse?

AUGUSTA.

Oui, sans doute.

RODOLPHE.

Et le corps diplomatique se mêle de cela?

AUGUSTA.

Certainement... Dans un gouvernement absolu, c'est ce qu'il y a de plus important: la maîtresse et le confesseur. Dès qu'on les a, on a tout. Ce n'est pas comme dans les pays où il y a des chambres, des parlements, il n'y a pas moyen... cela fait trop de monde à gagner.

RODOLPHE.

Et qui vous a rendue si forte en politique?

AUGUSTA.

Lord Coburn, qui venait souvent chez moi, sous le règne même de votre oncle. Fiez-vous à nous. De la cabale, de l'intrigue... je me croirai au théâtre! Il ne s'agit que de s'opposer...

RODOLPHE.

A ce qu'Henriette devienne favorite.

AUGUSTA.

C'est une débutante qu'il faut empêcher de paraître... Eh bien, pour cela, Monsieur, il fau

s'adresser au chef d'emploi, homme ou femme, ce sont toujours eux qui ont intérêt à empêcher les débuts. C'est donc avec la comtesse d'Arezzo que vous devez vous entendre. Croyez-vous qu'elle se laisse enlever un poste aussi brillant, et que, depuis cinq ans, elle occupe avec... honneur?

RODOLPHE.

Mais, comment parvenir jusqu'à la comtesse?

AUGUSTA, le menant près de la table.

Demandez-lui un instant d'entretien, deux lignes qu'il me sera facile de lui remettre. (Rodolphe écrit; Augusta, debout auprès de lui, continue.) Car je suis au palais pour toute la journée. Je chante ce matin à la chapelle, et ce soir au concert; et, pour tout cela, je n'ai que vingt mille écus; c'est une horreur! Aussi je comptais bien être augmentée, sans la perte que j'ai faite du surintendant. (A Rodolphe.) Est-ce fini?

RODOLPHE, lui donnant le papier.

Voyez vous-même si c'est bien.

AUGUSTA, le lisant.

Pas mal. Peut-être un peu trop de respect; car elle vous adore aussi, cette femme-là; et je suis bien sûre que, si vous vouliez... (Rodolphe se lève.) Du tout, du tout... Me préserve le ciel de vous donner de tels conseils! (Ils viennent sur le devant du théâtre.) Car il y aurait peut-être un moyen de tout simplifier.

RODOLPHE.

Et lequel?

AUGUSTA.

Ce serait de laisser là vos deux inclinations, la grisette et la grande dame, et de partir sur-le-champ avec moi.

RODOLPHE.

Que dites-vous?

AUGUSTA.

Acceptez, et j'abandonne tout; je sacrifie tout, ma position, mes avantages, et tous mes engagements... même ceux du théâtre.

RODOLPHE.

Moi! vouloir vous ruiner!

AUGUSTA.

Ingrat!... vous ne m'aimez pas assez pour cela... (Pleurant.) Moi, je n'aurais pas hésité un instant! le ciel m'en est témoin! Mais voilà que je m'attendris... et c'est si bête!...

AIR : *Faut l'oublier.*

Plus de chagrin, plus de tristesse,
Pour vous je m'immole aujourd'hui;
Quoi qu'il arrive, mon ami,
Vous me retrouverez sans cesse.
Goûtez ailleurs un sort plus doux.
Par mon crédit, par ma puissance,
D'une autre devenez l'époux...
Moi, je vous jure une constance } *bis.*
Que je n'exige pas de vous. }

Partez, car voici le prince et votre oncle. Je me charge de votre lettre, et dans une demi-heure, ici... revenez... vous aurez la réponse.
(Rodolphe sort par le fond. Augusta reste au fond à droite, pendant que le grand-duc et le surintendant font leur entrée par la gauche.)

SCÈNE II.

AUGUSTA, au fond; LE GRAND-DUC ET LE SURINTENDANT.

LE GRAND-DUC, des papiers à la main.

Allons, encore des affaires d'état, des papiers à parcourir.

LE SURINTENDANT.

Quelques réponses à donner vous-même.

LE GRAND-DUC, apercevant Augusta.

Ah! c'est vous, signora? vous savez que ce soir nous avons concert?

LE SURINTENDANT, passant auprès d'Augusta, et lui montrant un papier.

Et voici les morceaux que vous chanterez, indiqués dans ce programme.

LE GRAND-DUC, allant s'asseoir à la table, et lisant les papiers.

Et surtout n'oubliez pas des romances... des airs tendres, qui puissent faire impression...

LE SURINTENDANT.

Sur une jeune personne.

AUGUSTA, à part.

Décidément, c'est elle qui l'emporte... Chanter devant une couturière!

LE SURINTENDANT.

Vous avez entendu?

AUGUSTA, à demi-voix.

C'est impossible aujourd'hui, je suis enrhumée.

LE SURINTENDANT, de même.

C'est une fable; vous ne l'êtes pas.

AUGUSTA, de même.

Je le serai ce soir; j'ai du monde à souper... l'ambassadeur d'Angleterre.

LE SURINTENDANT, de même..

Il est donc vrai!... je m'en suis toujours douté... Perfide!

LE GRAND-DUC.

Qu'est-ce donc?

LE SURINTENDANT.

Rien... je faisais observer à mademoiselle, qui se dit indisposée, que toute la cour compte sur un concert.

AUGUSTA, au surintendant à demi-voix.

Elle s'en passera.

LE SURINTENDANT, de même.

Et le prince qui le veut.

AUGUSTA, de même.

Eh bien! moi, je ne le veux pas.

LE SURINTENDANT.

Craignez sa colère et la mienne.

AUGUSTA.

Et qu'est-ce que vous pouvez me faire?

AIR : *Que d'établissements nouveaux !*

Pour élever au premier rang
Des gens du talent le plus mince,
D'un sot pour faire un chambellan,
Il ne faut qu'un ordre du prince.
Mais nous autres, c'est différent,
C'est moins facile qu'on ne pense...
Des chanteurs... des gens à talent
Ne se font pas par ordonnance.

LE GRAND-DUC.

Eh bien! est-ce arrangé ?

LE SURINTENDANT.

Non, mon prince.

LE GRAND-DUC.

C'est fâcheux.

LE SURINTENDANT, au grand-duc.

Ce ne sera rien, laissez donc. (Élevant la voix.) Alors il faudra faire débuter cette cantatrice italienne qui a une si belle voix, un si beau talent, et qu'on empêchait de débuter. Elle paraîtra dès demain, dès ce soir.

AUGUSTA, en colère, à demi-voix.

Si vous étiez capable d'une trahison pareille...

LE SURINTENDANT.

Ce sera.

AUGUSTA.

C'est ce que nous verrons, et d'ici là peut-être, et vous et vos protégées...

LE SURINTENDANT.

C'est bien, c'est bien.

AUGUSTA.

Oh ! je n'ai plus rien à ménager. (A part.) Je cours chez l'ambassadeur. Faire débuter quelqu'un dans mon emploi !

AIR *du Carnaval.*

Courons ! il faut que la comtesse apprenne
Tout ce qui vient ici de se passer;
On la menace, et ma cause est la sienne,
Car toutes deux on veut nous remplacer.
Oui, nous avons, en cette circonstance,
Des droits égaux, qu'elle défendra bien;
Et d'autant mieux que son emploi, je pense,
Est plus facile à doubler que le mien.

(Au surintendant.) Adieu, mon cher surintendant, vous n'en êtes pas encore où vous voulez; et comme, avant tout, il faut de la franchise, je vous prie de me regarder désormais comme votre ennemie intime et mortelle.

C'est ainsi qu'en partant je vous fais mes adieux.
(Elle sort.)

SCÈNE III.

LE SURINTENDANT, LE GRAND-DUC.

LE SURINTENDANT, à part, après qu'Augusta est partie.

Elle chantera. (Au grand-duc.) Elle chantera.

LE GRAND-DUC.

Je comprends. Ah ! vous êtes un habile homme, un fin diplomate. (Il se lève.) Dites-moi, il y a donc une cantatrice italienne? Il faut que nous en parlions, ainsi que du bal, du concert auquel je compte assister.

LE SURINTENDANT.

Quoi ! vous daigneriez...

LE GRAND-DUC.

Je veux tout voir et tout entendre par moi-même; je vous l'ai dit, je règne.

LE SURINTENDANT.

J'en vois la preuve. Ces papiers que vous venez de lire et de signer-

LE GRAND-DUC.

Mais oui, de signer !... Comme vous le disiez, je crois qu'il y a réellement moyen de se passer de la comtesse : il n'y a que l'ennui d'aller au conseil, où l'on m'attend; je ne pourrai jamais...

LE SURINTENDANT.

Et pourquoi donc ?... Une demi-heure est sitôt passée. Vous êtes là devant une table ronde; pendant que les ministres délibèrent, vous parlez de la chasse d'hier, du concert de ce soir; pendant qu'ils vont aux voix, vous rêvez à vos amours, vous faites des dessins à la plume, et le lendemain la gazette de la résidence dit : *Le prince a travaillé avec ses ministres;* cela fait toujours un très-bon effet.

LE GRAND-DUC.

Vous croyez ?

LE SURINTENDANT.

Certainement; et tenez, voilà qui vous donnera du courage, la belle Henriette qui vient de ce côté.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS; HENRIETTE, entrant par le fond, à droite.

HENRIETTE, très-émue, à part.

Je ne me trompe pas; c'est lui, je l'ai vu; quelle imprudence!.. (Apercevant le grand-duc.) Ah ! le prince!

LE GRAND-DUC.

Qu'avez-vous donc, ma belle enfant? la princesse Ulrique, mon auguste tante, est enchantée de vous avoir près d'elle, et vous, n'êtes-vous pas satisfaite des égards dont on vous environne ?

HENRIETTE.

Ah! Monseigneur, tout ce monde empressé à me complaire, à prévenir mes moindres désirs...

LE GRAND-DUC.

Ce sont les seuls moyens que je veuille employer pour vous retenir près de nous ; j'attendrai tout du temps et de mes soins. Est-il ici quelques vœux que vous puissiez former ?

HENRIETTE.

Je ne veux rien, Monseigneur, rien pour moi ; mais si j'osais...

LE GRAND-DUC.

Eh bien! je crois vraiment qu'elle n'ose demander. Parlez.

AIR : *O bords heureux du Gange* (de LA BAYADÈRE).

PREMIER COUPLET.

HENRIETTE.

C'est qu'il est une grâce...

LE GRAND-DUC.

Quelle est donc cette grâce ?

HENRIETTE.

Que je veux implorer.

LE GRAND-DUC.

Qu'elle veut implorer?

HENRIETTE.

Mais c'est par trop d'audace.

LE GRAND-DUC.

Ce n'est point de l'audace.

HENRIETTE.

Daignez me rassurer.

LE GRAND-DUC.

Daignez vous rassurer.

ENSEMBLE.

HENRIETTE.

A ma frayeur mortelle
Je suis prête à céder.
Une faveur nouvelle
Encore à demander.

LE GRAND-DUC.

A vos ordres fidèle,
Chacun doit vous céder;
Et c'est à la plus belle
Toujours à commander.

DEUXIÈME COUPLET.

HENRIETTE.

Tout ce que je désire...

LE GRAND-DUC.

Tout ce qu'elle désire...

HENRIETTE.

Le seul vœu de mon cœur...

LE GRAND-DUC.

Le seul vœu de son cœur...

HENRIETTE.

Je consens à le dire...

LE GRAND-DUC.

Elle veut bien le dire...

HENRIETTE.

A vous seul, Monseigneur.

LE GRAND-DUC.

A moi seul... quel bonheur!

(Il fait signe au surintendant de s'éloigner.)

ENSEMBLE.

HENRIETTE.

A ma frayeur mortelle
Je suis prête à céder.
Une faveur nouvelle
Encore à demander!

LE GRAND-DUC.

A vos ordres fidèle,
Chacun doit vous céder;
Et c'est à la plus belle
Toujours à commander.

LE GRAND-DUC.

Eh bien! donc ?

HENRIETTE.

J'ai appris (montrant le surintendant) que vous aviez condamné le neveu de monsieur.

LE GRAND-DUC.

Le comte Rodolphe !...

HENRIETTE.

Et je voudrais bien qu'il fût libre, qu'il eût sa grâce.

LE GRAND-DUC.

Je comprends; c'est son oncle qui, dans sa fierté républicaine et farouche, ne voulant pas demander lui-même, a compté sur votre crédit, et vous a priée... allons, convenez-en.

HENRIETTE, baissant les yeux, et hésitant.

Oui, Monseigneur. (A part.) Mon Dieu, je trompe déjà, je fais comme lui !... mais c'est pour le sauver.

LE GRAND-DUC, après l'avoir regardée.

C'est bien; je vois avec plaisir l'intérêt que vous prenez au surintendant et à sa famille.

AIR du vaudeville de *Voltaire chez Ninon.*

Venez, mon cher surintendant,
Et saluez mademoiselle
Qui se rappelle en ce moment
Ce que vous avez fait pour elle.
Je vois qu'elle veut, en ce jour,
Vous prouver sa reconnaissance.

(Il va à la table et signe un papier.)

LE SURINTENDANT.

Sa reconnaissance!... à la cour!...
Ah! l'on voit bien qu'elle commence.

LE GRAND-DUC, donnant le papier à Henriette.

J'accorde.

HENRIETTE, lui prenant la main.

Ah ! Monseigneur!...

LE GRAND-DUC, au surintendant.

Elle est charmante!... et décidément il faut renoncer à la comtesse.

LE SURINTENDANT.

Je triomphe !

LE GRAND-DUC.

Le terrible est de lui annoncer, de lui apprendre moi-même...

LE SURINTENDANT.

Eh bien ! je m'en charge, votre intérêt avant tout.

LE GRAND-DUC.

Soit; nous allons arranger cela au conseil. Adieu, mon cher comte, je vous estime, je vous aime.

LE SURINTENDANT.

Parbleu! vous y êtes bien forcé.

LE GRAND-DUC.

Et pourquoi? s'il vous plaît.

LE SURINTENDANT.

Parce que je vous défie de trouver dans tous vos États quelqu'un qui vous aime plus que moi.

LE GRAND-DUC.

Il faut vraiment que je sois bien bon pour ne pas me fâcher; mais aujourd'hui, je suis trop heureux. Adieu, belle Henriette, je reviens bientôt. Allons au conseil. (Passant près du surintendant.) Adieu, misanthrope.

LE SURINTENDANT, brusquement.

Je suis fait ainsi, la vérité avant tout.

SCÈNE V.

HENRIETTE, LE SURINTENDANT.

LE SURINTENDANT.

Que je vous remercie de lui avoir parlé en ma faveur; que lui avez-vous donc demandé?

HENRIETTE.

Moi! rien : vous le saurez.

LE SURINTENDANT.

Je n'insiste pas; mais en revanche, je vous promets que, quels que soient les partisans de la comtesse, demain elle n'en aura plus.

HENRIETTE.

Comment?

LE SURINTENDANT.

C'est qu'elle est congédiée aujourd'hui; et en vous laissant guider par les gens dont les intérêts sont liés aux vôtres....

HENRIETTE, qui n'a entendu que les derniers mots.

Vous êtes bien bon, et je vous remercie. Dites-moi alors...

LE SURINTENDANT.

Tout ce que vous voudrez...

HENRIETTE.

Savez-vous pourquoi le comte Rodolphe, votre neveu, était tout à l'heure ici?

LE SURINTENDANT.

Lui, en ces lieux!

HENRIETTE.

Je l'ai vu.

LE SURINTENDANT, avec dépit.

Mon neveu! il y venait pour la signora Augusta, avec qui il est d'intelligence.

HENRIETTE.

Vous croyez?

LE SURINTENDANT.

J'en suis sûr.

HENRIETTE.

Cette femme-là, je la déteste...

LE SURINTENDANT.

Et moi aussi; heureusement, et quoique le prince tienne beaucoup à son talent, il suffira d'un mot de vous pour la faire congédier.

HENRIETTE.

Un mot de moi?

LE SURINTENDANT.

Sans doute; vous ne connaissez pas votre pouvoir. Dès que vous direz : « Je le veux! » chacun doit obéir, et il faut le dire souvent... le dire à tout le monde, ne fût-ce que pour prendre acte, pour vous installer souveraine dans l'opinion, et pour y habituer la cour, le peuple, et le prince lui-même, habitude qui, à la longue, acquiert force de loi, et devient presque de la légitimité.

HENRIETTE, à part.

Je crois que c'est lui.

LE SURINTENDANT.

Tout ce qu'on vous demande, c'est la sévérité la plus absolue, l'indifférence la plus complète; n'éprouvez rien, n'aimez rien, et vous goûterez, au sein de la grandeur, le sort le plus heureux. On vient.

HENRIETTE.

Rodolphe!

SCÈNE VI.

RODOLPHE, entrant par la droite; HENRIETTE, LE SURINTENDANT.

LE SURINTENDANT.

Mon neveu!

RODOLPHE, à part.

C'est Henriette.

LE SURINTENDANT.

Qui vous amène ici, Monsieur?... Et comment avez-vous l'audace de vous présenter dans le palais du prince?

HENRIETTE.

Il peut maintenant y paraître sans danger.

RODOLPHE.

Que dites-vous?

LE SURINTENDANT.

Et comment cela?

HENRIETTE, avec embarras.

C'est à lui que je désire l'apprendre.

LE SURINTENDANT, s'inclinant.

Vous en êtes la maîtresse.

HENRIETTE, voyant que le surintendant est encore là, continue avec embarras.

Oui; mais je voudrais lui parler... à lui.

LE SURINTENDANT, *à demi-voix.*

Y pensez-vous ?... une pareille imprudence ?... Si on vous surprenait, si on le savait même, ce serait nous compromettre tous.

HENRIETTE, *timidement.*

Enfin... je le veux.

LE SURINTENDANT.

Mais, Madame...

HENRIETTE.

Vous m'avez dit vous-même qu'à ce mot tout devait m'obéir...

LE SURINTENDANT.

C'est vrai; mais...

HENRIETTE, *avec résolution.*

Je le veux.

LE SURINTENDANT.

C'est différent; je m'en vais, je vous laisse. (*A part.*) Heureusement que le prince est au conseil... Que c'est utile qu'un prince aille au conseil!... Maudit neveu !... (*Rencontrant un regard d'Henriette.*) Je sors.

(*Il sort par le fond à droite.*)

SCÈNE VII.

RODOLPHE, HENRIETTE.

RODOLPHE.

A merveille ! A peine arrivée en ce palais, je vois déjà que vous y commandez, que mon oncle lui-même s'empresse de vous obéir, et de rendre hommage à votre crédit.

HENRIETTE.

Mon crédit n'est pas tel que vous le croyez, et probablement doit peu durer. C'est pour cela que je me suis hâtée d'en faire usage.

AIR *du Suisse au régiment* (musique de madame Ducambge).

PREMIER COUPLET.

De ma grandeur nouvelle
Si je me sers ici,
C'est pour un infidèle
Que je crus mon ami.
De ma grandeur nouvelle
Je n'use que pour lui.
Recevez mes adieux,
Soyez heureux.

DEUXIÈME COUPLET.

Du sort qui le menace
Mon cœur avait frémi;
J'ai demandé sa grâce,
Car il fut mon ami...
J'ai demandé sa grâce,
Regardez... la voici :
(*Lui remettant le papier que le prince lui a donné.*)
Recevez mes adieux,
Soyez heureux.

RODOLPHE, *qui a parcouru l'écrit.*

Ma grâce, à moi !... et au prix qu'on a pu y mettre, vous croyez que je l'accepterais...

(*Il déchire le papier.*)

HENRIETTE.

Que faites-vous ?

RODOLPHE.

Je repousse des bienfaits indignes de moi, et que vous auriez dû rougir de demander.

HENRIETTE.

Et pourquoi ?

RODOLPHE.

C'est que vous ne le pouviez sans trahir vos serments.

HENRIETTE.

Et c'est vous qui osez me faire un pareil reproche ! Qui de nous deux a commencé ?... Deux maîtresses à la fois !... et sans me compter encore.

RODOLPHE.

Et si vous étiez dans l'erreur ?... si les infidélités dont vous m'accusez n'avaient dépendu ni de moi ni de ma volonté ?

HENRIETTE.

Quoi ! la signora Augusta ?...

RODOLPHE.

J'ai pu, j'en conviens, penser à elle autrefois.

HENRIETTE.

Et c'est déjà trop.

RODOLPHE.

Mais maintenant, je vous l'atteste, ni elle, ni aucune autre n'occupe mon cœur et ma pensée.

HENRIETTE.

Ah ! si vous disiez vrai !...

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, AUGUSTA.

AUGUSTA, *entrant par le fond.*

Grâce au ciel, le voilà ! (*Venant auprès de Rodolphe.*) Je vous cherchais.

HENRIETTE, *bas à Rodolphe.*

Vous l'entendez.

RODOLPHE, *de même.*

Ce n'est pas ma faute.

AUGUSTA.

La comtesse d'Arezzo consent à vous accorder l'entretien secret que vous lui avez demandé.

HENRIETTE.

O ciel ! un entretien secret !... Et c'est vous, Monsieur, vous qui l'avez demandé !

RODOLPHE.

Permettez...

AUGUSTA.

Et pourquoi pas ?... Une lettre charmante qu'il

lui avait écrite, et qui m'a attendrie. Aussi la comtesse, qui n'est pas moins sensible que moi, consent à vous voir ici même, dans l'instant.

HENRIETTE.

Vous voyez donc que vous me trompiez encore.

AUGUSTA.

Et où est le mal? vous le rendrez à monseigneur. Car je n'en reviens pas, cette petite fille, qui, hier encore, me prenait mesure!... Dieu sait maintenant quand j'aurai ma robe de bal.

HENRIETTE, avec colère.

Air de *Oui et Non.*

Madame, un langage pareil...

AUGUSTA.

Votre altesse ne peut l'entendre.

HENRIETTE.

Je n'ai pas besoin de conseil.

AUGUSTA.

Vous feriez pourtant bien d'en prendre.
A ce poste mettre un enfant
Sans expérience et sans grâces!
Tandis que moi... mais à présent,
Voilà comme on donne les places!

HENRIETTE, à Rodolphe.

Et me faire encore insulter par elle. Adieu, Monsieur, tout est fini.

(Elle veut sortir.)

RODOLPHE, cherchant à la retenir.

Henriette, écoutez-moi.

(Henriette sort sans vouloir l'écouter. Rodolphe veut sortir avec elle.)

AUGUSTA, se mettant au-devant de Rodolphe, et l'empêchant de sortir.

Y pensez-vous? Et la comtesse qui va venir, qui s'expose pour vous!

SCÈNE IX.

AUGUSTA, RODOLPHE.

RODOLPHE.

Et pourquoi aussi me dire cela devant elle?

AUGUSTA.

Est-ce que j'ai besoin de me gêner? Est-ce que je dois des ménagements à elle, ou à sa nouvelle dignité?... Une petite bégueule qui fait sa fière. C'est bien le moins qu'elle soit malheureuse, qu'elle souffre à son tour; je ne fais pas autre chose, moi! ingrat, qui vous adore toujours. Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit; j'ai vu l'ambassadeur d'Angleterre, qui ne conçoit rien à la comtesse. Indifférente sur sa position, elle ne fait rien pour déjouer les projets de ses ennemis, ou pour renverser sa rivale : il semble que cela ne la regarde pas, et elle se laisse enlever le cœur de son altesse, comme une personne enchantée de donner sa démission.

RODOLPHE.

Si cela lui convient?

AUGUSTA.

C'est possible!... mais ça ne convient pas à l'ambassadeur, qui a intérêt à ce qu'elle reste en place; et il me supplie d'employer mon influence sur vous, pour que vous agissiez auprès d'elle, afin qu'elle agisse à son tour; enfin, c'est un ricochet diplomatique auquel je ne suis pas encore habituée; mais c'est égal, c'est amusant, et il faut que vous me promettiez de songer à vos intérêts et à ceux de mon ambassadeur.

RODOLPHE.

Quoi! vous voulez?...

AUGUSTA.

Air d'*Yelva.*

Il est si bon que, par reconnaissance,
Je me sens là, pour lui, du dévoûment.
Je l'ai juré, du moins, et ma constance...

RODOLPHE.

Votre constance...

AUGUSTA.

Eh! oui, vraiment.
Toujours la même, et d'une douceur d'ange,
J'ai toujours fait, dans mes vœux assidus,
Mêmes serments... Ce n'est pas moi qui change,
Ce sont ceux qui les ont reçus.
Dans mes serments ce n'est pas moi qui change,
Ce sont ceux qui les ont reçus.

Mais songez aux vôtres; car c'est la comtesse. (A la comtesse, qui entre par le fond.) Madame, voilà ce pauvre jeune homme, qui vous attend avec impatience; il tremblait que vous ne vinssiez pas; je vous laisse.

(Elle fait des signes à Rodolphe pour l'encourager à parler à la comtesse, puis elle sort.)

SCÈNE X.

LA COMTESSE, RODOLPHE.

LA COMTESSE.

Rodolphe, Monsieur, vous demandez à me parler; je vous ai fait attendre, peut-être?

RODOLPHE.

Pardon, Madame; c'est trop de bonté, en ce moment surtout, que d'autres soins, d'autres intérêts...

LA COMTESSE.

Moi! non. Je ne m'occupais que de vous, du danger qui vous menace.

RODOLPHE.

Et le vôtre, Madame!... Disposez de mes jours, de mon bras, ils sont à vous. Je cours rejoindre mes amis; un mot d'eux peut soulever le peuple, qui n'attend qu'un signal.

LA COMTESSE.

Vos amis!

RODOLPHE.

Je vous réponds de leur dévouement comme du mien.

LA COMTESSE.

Comment?... à quel titre?

RODOLPHE.

Ils savent que si parfois un peu de liberté nous fut laissé, c'est à vous, à vous seule que nous le devions; que vous fûtes leur protectrice; que récemment vous avez risqué votre faveur à défendre leur cause.

LA COMTESSE.

Vraiment! ah! que de bien vous me faites!... Et ces sentiments vous les partagiez?... Écoutez-moi, Rodolphe, j'ai besoin de vous ouvrir mon cœur, de justifier la confiance de vos amis, la vôtre. Lorsque vous me connaîtrez mieux, vous me plaindrez peut-être.

RODOLPHE.

Ah! Madame!

LA COMTESSE.

Le rang où je suis placée, ces honneurs qui m'environnent, ce n'est pas moi qui les ai recherchés; on m'a condamnée à les subir. Issue d'une des premières familles de Naples, je fus mariée bien jeune encore au comte d'Arezzo, seigneur ambitieux, prodigue, et cachant ses vices sous les dehors les plus brillants. En peu d'années il eut dissipé au jeu, et en folles dépenses, une partie de mon immense fortune, et pour sauver l'autre, que réclamaient ses créanciers, il quitta l'Italie... il m'arracha de la maison de mon père, que je ne devais plus revoir, de ma belle patrie, où j'avais été heureuse quinze ans, (regardant Rodolphe) où je puis l'être encore...

RODOLPHE.

Madame...

LA COMTESSE.

Je le suivis en Allemagne. Il avait connu, je crois, votre grand-duc à Rome, au milieu des désordres de sa jeunesse : il les avait partagés, et comptant sur cette fraternité de plaisirs, il parut à la cour du prince, qui d'abord l'accueillit assez mal; mais le jour que je fus présentée, mon mari rentra en grâce. Une charge nouvelle l'attacha à la personne de son nouveau maître, dont il redevint l'ami, le confident. Le trésor lui fut ouvert, les honneurs lui furent prodigués; et moi, fière du crédit dont, sans le vouloir, j'étais la cause, je vis bientôt les courtisans à mes pieds, le prince donnait l'exemple. Bientôt il se montra plus tendre, plus pressant, il demanda le prix de ses bienfaits. Je vis alors le piége tendu sous mes pas; et courant près de mon mari...

AIR de *Téniers*.

De ces projets qu'en tremblant je soupçonne,
Je l'avertis... Il rit de ma terreur;
Je veux partir... De rester il m'ordonne,
Et chaque jour voit doubler sa faveur...
D'aucun affront son âme ne s'effraye,
Et je compris alors que, pour gagner
Ces honneurs vils qu'avec l'honneur on paye,
Il n'avait plus que le mien à donner.

RODOLPHE.

Le lâche!

LA COMTESSE.

N'est-ce pas, Rodolphe? Il méritait ma haine, mon mépris. (Baissant les yeux.) Je le méprisai trop, peut-être. Dès lors, je n'eus plus de rivales, je régnai. L'ambition s'étant glissée dans mon cœur, je crus que c'était de l'amour; le prince lui-même, soumis à mes volontés, ne fut bientôt que le premier de mes sujets; il abandonnait à mes caprices le sort de sa couronne. Son indolence aimait à se reposer sur moi de l'embarras des affaires; et il y a quelques mois, lorsqu'un duel eut mis fin aux bassesses du comte d'Arezzo, effrayé de mes projets de départ pour l'Italie, il voulut m'attacher à lui par de nouvelles chaînes, et m'offrit sa main : il voulut m'épouser.

RODOLPHE.

Vous, Madame!.. Et vous avez hésité?

LA COMTESSE.

Non; j'ai refusé, parce qu'alors il y avait dans mon cœur autre chose que de l'ambition; une couronne ne pouvait lui suffire, c'était du bonheur qu'il lui fallait. Vous vous rappelez ce bal, où vous prîtes ma défense contre de jeunes étourdis; un jour plus tôt j'aurais méprisé cet outrage, devant vous il me fit rougir. Mon sort avait changé, j'aimais!... Rodolphe, ce matin, vous-même, vous m'avez dit que, libre, sans ambition, exempt de préjugés...

RODOLPHE.

C'est vrai, je l'ai dit.

LA COMTESSE.

AIR : *Dans un vieux château de l'Andalousie.*

Vous ne demandiez qu'une humble existence,
Vous ne demandiez rien que d'être aimé;
Comprenez ma joie et mon espérance :
Ce projet si doux, je l'avais formé.
Richesses, honneurs, pouvoir, rang suprême,
Ce sceptre qu'un roi veut me confier,
Moi, j'oublirais tout pour celui que j'aime;
M'aimez-vous assez pour tout oublier?

RODOLPHE.

Ah! le ciel m'est témoin que jamais reconnaissance ne fut plus pure, plus vraie que la mienne.

LA COMTESSE.

Répondez-moi.

RODOLPHE.

Ah! je ne puis vous dire ce que j'éprouve, ce qui se passe dans mon cœur!... Que n'êtes-vous sans fortune, sans naissance, dans la classe la plus humble!

LA COMTESSE.

Répondez.

RODOLPHE.

Pour vous je sacrifierais tout au monde, tout, excepté...

LA COMTESSE.

L'amour ?

RODOLPHE.

L'honneur.

LA COMTESSE, atterée.

Ah! je comprends; laissez-moi.

RODOLPHE.

Quoi! Madame...

LA COMTESSE, avec dignité.

Sortez.

(Rodolphe sort en saluant.)

SCÈNE XI.

LA COMTESSE, seule.

Il refuse ma main!... il me méprise! moi qui l'ai sauvé; moi qui me suis perdue pour lui! Et pourtant, tout à l'heure, ici, son cœur était ému, ses yeux se mouillaient de larmes!... C'était de la pitié! Ah! malheureuse!... de la pitié... Non, je n'en veux pas; et plutôt pour me venger de celle qu'il aime encore... (Elle voit Henriette qui entre en ce moment.) C'est elle.

SCÈNE XII.

HENRIETTE, LA COMTESSE.

HENRIETTE, apercevant la comtesse.

Ah!

LA COMTESSE.

Ce n'est pas moi que vous cherchiez, Mademoiselle ?

HENRIETTE.

Non, Madame; j'en conviens.

LA COMTESSE, d'un ton plus doux, à Henriette qui s'éloigne.

Ah! restez. Ne voyez plus en moi une ennemie... Approchez, et regardez-moi sans crainte.

HENRIETTE.

Il se pourrait! et ce qu'on m'a dit de vous, que vous me perdriez...

LA COMTESSE.

Moi, mon enfant! Non, c'est un soin que je laisse à d'autres. Et ces honneurs qu'on vous offre, ces chaînes dorées qu'on vous impose, puisque vous les acceptez avec joie...

HENRIETTE.

Avec joie!

LA COMTESSE.

Avant de les quitter, je veux que vous sachiez ce qu'elles pèsent. Ce sont les adieux d'une rivale, qui vous laisse, en partant, plus à plaindre qu'elle. Maîtresse du prince...

HENRIETTE, avec effroi.

Moi!

LA COMTESSE.

Désormais c'est votre titre! Maîtresse du prince, les plaisirs vous entoureront; les courtisans seront à vos pieds, comme ils étaient aux miens : c'est de droit, c'est leur état, cela tient à la place. Une favorite doit compter sur eux jusqu'au jour de sa chute; et alors, ils passent, avec son antichambre, à celle qui lui succède. Souveraine du maître de tous, on prendra pour lois vos volontés, vos caprices... Vous régnerez; c'est un sort bien séduisant!... Il peut vous éblouir, vous, si jeune et sans expérience; il en a ébloui qui en avaient plus que vous.

HENRIETTE.

Moi, Madame!

LA COMTESSE.

Mais attendez; vous ne savez pas tout encore... Au faîte des grandeurs, environnée de plaisirs et d'hommages, vous serez un objet de haine pour les uns, d'envie pour les autres, de mépris pour tous.

HENRIETTE.

Ah! Madame...

LA COMTESSE.

Et si votre cœur s'ouvrait à des sentiments plus purs... (Entre le surintendant par le fond à gauche.) Si vous aimiez quelqu'un que vous croiriez honorer peut-être... Ah!... que je vous plains! Il rejettera votre amour. Et ses dédains...

HENRIETTE.

Non, non, jamais.

SCÈNE XIII.

HENRIETTE, LA COMTESSE, LE SURINTENDANT.

LE SURINTENDANT, à la comtesse.

Madame, je suis désolé du message dont on m'a chargé. C'est avec regret, avec un profond regret, que je me vois forcé... un devoir rigoureux...

(Henriette veut se retirer; la comtesse, la prenant par la main, la retient.)

LA COMTESSE.

Attendez, je ne vous ai pas tout dit encore... Et puis, quand vous aurez tout sacrifié... (regardant le surintendant) un homme que votre pitié aura soutenu à la cour, un homme accablé de vos bienfaits, viendra, pour prix de votre faiblesse, vous signifier un ordre d'exil, et vous

dire... (Au surintendant.) Achevez, Monsieur, je vous écoute.

LE SURINTENDANT.

Ah! Madame, c'est de l'ingratitude. Quand, par amitié pour vous, je n'ai pas voulu qu'un autre vous fût envoyé, pour vous annoncer qu'à la sortie du conseil, en présence de tous ces messieurs... mon magnanime souverain a signé...

LA COMTESSE.

L'ordre de m'éloigner!... et mes amis étaient là!... Le baron de Midler qui me doit sa fortune, son entrée au conseil, qui me jurait hier encore...

LE SURINTENDANT.

L'honorable baron a signé le premier.

LA COMTESSE.

Le duc de Vaberg, mon ami?...

LE SURINTENDANT.

C'est lui qui a décidé son altesse.

LA COMTESSE.

Ah! c'en est trop! quand je suis encore si près d'eux! (Traversant le théâtre et allant sur le devant à gauche.) Mon Dieu! encore une heure!... une heure de pouvoir, pour me venger de mes ennemis... de mes amis surtout, et je partirai contente.

LE SURINTENDANT, s'approchant d'Henriette.

Pardon, Madame, si devant vous, un pareil débat...

LA COMTESSE.

Il n'y a pas de mal, monsieur le comte; il est bon que madame apprenne comment finit le rôle que vous lui faites commencer.

HENRIETTE.

Jamais... Dites au prince que je renonce à ses dons, que je veux partir à l'instant même... Je le veux... que Rodolphe ne puisse jamais me mépriser.

LA COMTESSE.

Malheureuse! je voulais me venger et je l'ai sauvée... Je l'ai rendue digne de celui qu'elle aimait.

LE SURINTENDANT.

Donner à cette jeune fille des conseils aussi pervers!... Madame, c'est une indignité! et je dois exécuter à l'instant même les ordres dont je suis porteur.

LA COMTESSE.

Faites comme vous l'entendrez, monsieur le comte; mais je ne me soumettrai point à de pareils ordres.

LE SURINTENDANT.

Madame!

LA COMTESSE.

Je ne quitterai point ces lieux.

LE SURINTENDANT.

Il le faut cependant.

LA COMTESSE.

Dieu! le prince...

LE SURINTENDANT.

Ah!... nous allons voir.

SCÈNE XIV.

HENRIETTE, LE SURINTENDANT, LE PRINCE, UN OFFICIER, LA COMTESSE.

LE PRINCE, entrant vivement.

Vous voilà, comtesse!... je vous cherchais... (Au surintendant.) Vous ici, Monsieur!... Remettez votre épée, je vous destitue de vos places, de vos honneurs... Vous n'êtes plus rien.

LE SURINTENDANT.

Moi, Monseigneur!

LE PRINCE.

Vous-même.

LE SURINTENDANT.

Je suis perdu! mais quelle machination a-t-elle fait jouer contre moi?...

LE PRINCE.

Sortez... sortez! vous dis-je... Non, restez et répondez.

LA COMTESSE.

Qu'y a-t-il donc?

LE PRINCE.

Il y a, Madame, que le neveu de monsieur, le comte Rodolphe, à qui ce matin j'avais fait grâce par égard pour lui (montrant le surintendant), et à la sollicitation de mademoiselle (montrant Henriette), le comte Rodolphe, comme un furieux, comme un désespéré, vient de se jeter dans les rues de cette résidence, en appelant le peuple à la révolte.

LA COMTESSE, à part.

Ah! l'imprudent!

LE PRINCE.

Il a été saisi par ma garde, et dans un instant il sera fusillé: ce n'est pas cela qui m'inquiète.

HENRIETTE.

Ah! je me meurs...

(Le surintendant la soutient et la fait asseoir dans un fauteuil.)

LE PRINCE, étonné et regardant.

Qu'est-ce que cela veut dire?

LA COMTESSE.

Qu'elle aimait Rodolphe... qu'elle en était aimée... Demandez au chambellan qui le savait.

LE SURINTENDANT.

Je le savais... je le savais comme tout le monde.

LE PRINCE.

Et il m'abusait, et j'ignorais la vérité.

LA COMTESSE.

On ne l'apprend que les jours de disgrâce. Et vous et moi nous commençons...

LE PRINCE.

Il sera responsable de tout, car lui, son neveu et les siens me serviront d'otage ; et, comme je vous le disais tout à l'heure, au moindre soulèvement...

LE SURINTENDANT.

Ah! mon Dieu!...

(Bruit sourd au dehors. L'orchestre joue la Marseillaise... Aux armes! citoyens!)

LA COMTESSE.

Entendez-vous ces cris?

LE PRINCE, à demi-voix.

Voilà ce que je craignais, et ce que je venais vous apprendre. On assurait que les jeunes officiers, les amis de Rodolphe, se rassemblaient pour le délivrer ; et que le peuple, mis en mouvement et soulevé par eux...

HENRIETTE, à part.

Quel bonheur!

LE SURINTENDANT, de même.

Maudit neveu!

LA COMTESSE, allant à la fenêtre à gauche.

En effet, des rassemblements se forment devant le palais, dont on vient de fermer les portes.

LE PRINCE, se promenant avec agitation.

C'est ainsi que cela a commencé chez mon cousin le duc de Brunswick, et si ma garde refuse de donner... si elle fait cause commune avec eux!... Mon Dieu! mon Dieu! que devenir?... Une sédition! une révolte!

LE SURINTENDANT.

C'est fait de moi!

LE PRINCE.

Dépouillé, banni... pire encore, peut-être... Les ingrats! moi qui ne demandais rien qu'à régner tranquille!... moi qui me disposais à me rendre au concert.

LA COMTESSE, qui a quitté la fenêtre.

Allons, allons, de la tête, du sang-froid. Calmez-vous.

LE PRINCE.

Se calmer... (Montrant de la croisée.) Voyez donc, comtesse, voyez, que ces masses sont effrayantes! elles augmentent à chaque instant... (Se retirant de la fenêtre.) Gardons qu'ils ne me voient.

LA COMTESSE.

Au contraire, il faut se montrer ; il faut paraître.

LE PRINCE.

Au milieu de ces furieux?

LA COMTESSE.

C'est votre devoir... et quand on est prince!...

LE PRINCE, avec effroi.

Et s'ils en veulent à mes jours?

LA COMTESSE, lui prenant la main.

Eh bien, on meurt; mais on ne tremble pas.

LE PRINCE.

Ce n'est pas pour moi que je tremble ; mais pour ce peuple, mais pour les malheurs qui peuvent résulter d'une émeute, d'une guerre civile!... Que faire? je vous le demande, que faire?... vous qui êtes mon guide, mon conseil.

LA COMTESSE.

Me laissez-vous libre, et maîtresse d'agir à mon gré, à ma volonté?

LE PRINCE.

Sans contredit.

LA COMTESSE, s'asseyant, écrivant, et appelant en même temps l'officier qui est au fond du théâtre.

Monsieur le major... qu'à l'instant même on mette en liberté ce jeune prisonnier... le comte Rodolphe.

HENRIETTE, qui est venue auprès de la comtesse.

Ah! Madame!

LA COMTESSE, regardant le prince.

C'est l'ordre du prince.

LE PRINCE.

Quel est votre dessein?

LA COMTESSE, écrivant toujours

Qu'il parte, et qu'il remette sur-le-champ cette lettre à ses amis. (Elle se lève, et amenant le prince sur le devant de la scène, elle lit.) « Confiez-vous à la parole » de votre souverain... séparez-vous à l'instant » même; et je vous réponds qu'il accordera dès » aujourd'hui, de son plein gré, les garanties » que, plus tard, son honneur l'obligerait de re- » fuser à la violence. »

LE PRINCE prend la lettre, la plie, et la donne au major.

Allez. (Le major sort. A la comtesse.) Et vous croyez qu'une telle promesse apaisera les esprits?

LA COMTESSE.

J'en suis sûre... le tout est de céder à temps, et vous n'aurez plus rien à craindre... Et maintenant (serrant la main d'Henriette) que je l'ai sauvé... (regardant le surintendant) que je me suis vengée de mes ennemis, (au prince) que j'ai affermi votre pouvoir... Ferdinand, je puis partir pour l'exil où vous m'avez condamnée.

LE PRINCE, la retenant.

Jamais... ou je serais le plus ingrat des hommes... Cette main que, naguère encore, je vous offrais...

LA COMTESSE.

Que dites-vous?

LE PRINCE.

La refuserez-vous de nouveau, quand c'est

pour moi, pour mon bonheur, que je vous le demande?

LA COMTESSE.

Je ne le puis!... je ne le veux pas!... je vous l'ai dit.

LE PRINCE, écoutant.

Ciel! qu'entends-je?

LE SURINTENDANT.

Le bruit recommence.

HENRIETTE, regardant par la fenêtre.

C'est le peuple, les officiers... ils se précipitent dans les cours intérieures.

LE PRINCE.

Je suis perdu.

LA COMTESSE, lui prenant la main.

J'accepte votre sort. Je le partage... Je ne vous quitte plus.

SCENE XV.

Les Précédents, AUGUSTA.

AUGUSTA.

Ah! mon prince... Ah! Madame!... le peuple qui se pressait autour du palais, parlait d'enfoncer les portes et de mettre le feu; lorsque tout à coup le comte Rodolphe et ses amis se sont précipités au milieu de la foule en criant: « Vive notre » souverain! Vive le prince à qui nous devons » nos libertés!... Nous mourrons tous pour le dé- » fendre!... » Et tout le monde a crié comme eux.

LE PRINCE, avec joie.

Il serait vrai!

AUGUSTA.

Et les voici.

SCENE XVI.

Les Précédents, RODOLPHE, Peuple, Officiers, Soldats, etc., etc.

CHOEUR.

Air *du Dieu et la Bayadère.*

Vive à jamais la liberté!
Vive celui qui nous la donne!
Gardé par elle, que son trône
Soit glorieux et respecté.

LE PRINCE.

J'ai compris vos vœux... vos besoins... J'y saurai pourvoir. (A Rodolphe.) Je compte sur vous (aux officiers et au peuple), comme vous pouvez compter sur moi.

LA COMTESSE.

Oui, Rodolphe... et, pour commencer, son altesse vous accorde la main d'Henriette.

HENRIETTE et RODOLPHE.

Ah! Madame!

(Rodolphe passe auprès d'Henriette.)

LA COMTESSE, à Rodolphe.

Maintenant, remerciez votre oncle, qui se charge de votre fortune.

LE SURINTENDANT.

Moi! permettez...

LA COMTESSE, passant auprès de lui.

Je le veux... ce sont les ordres du prince.

LE PRINCE, au surintendant.

A ce prix, je vous rends votre épée.

LE SURINTENDANT, s'inclinant.

C'est différent... (A la comtesse.) Et croyez, Madame, que dans tous les temps...

LA COMTESSE.

C'est bien, c'est bien... Allons donc, puisqu'il le faut... allons retrouver les courtisans... et la puissance.

HENRIETTE, à Rodolphe.

Nous, le bonheur.

AUGUSTA.

Et moi, mon ambassadeur!

CHOEUR.

Vive à jamais la liberté!
Vive celui qui nous la donne!
Gardé par elle, que son trône
Soit glorieux et respecté.

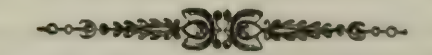
LA COMTESSE, HENRIETTE et AUGUSTA, au public.

Air: *Fleuve du Tage.*

ENSEMBLE.

(Montrant Rodolphe.)

Pour lui je tremble,
Car il eut plus d'un tort;
Mais lorsque ensemble
Trois femmes sont d'accord...
Lorsque indulgente et bonne,
Chacune ici pardonne,
Ah! serez-vous
Plus sévères que nous?





LE BUDGET D'UN JEUNE MÉNAGE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 4 mars 1831.

En société avec M. Bayard.

Personnages.

LUDOVIC.
STÉPHANIE, son épouse.
VICTOR D'HERNETAL, négociant, frère de Stéphanie.
M. AMABLE DE ROQUEBRUNE, propriétaire de l'hôtel.
LOUIS, domestique de Ludovic.
ANNETTE, femme de chambre de Stéphanie.

La scène se passe à Paris, dans l'appartement de Ludovic.

Le théâtre représente un salon; porte au fond, portes de cabinet à droite et à gauche. Près de la porte, à droite de l'acteur, une table et un guéridon.

SCÈNE PREMIÈRE.

LUDOVIC, STÉPHANIE. Tous deux en costume de bal; ils paraissent harassés. Stéphanie se jette sur un fauteuil auprès de la table. Ludovic va poser son chapeau sur un fauteuil à gauche, et puis vient se placer à la droite de Stéphanie.

STÉPHANIE.

Ah! je n'en puis plus!

LUDOVIC.

Dieu! que c'est fatigant les soirées et les bals à la mode!

STÉPHANIE.

Je ne trouve pas, quand on s'amuse... Ah! Ludovic, envoie donc la voiture chez le sellier... il vient du vent par la portière.

LUDOVIC.

Ah! mon Dieu! ma petite Stéphanie, est-ce que tu aurais pris froid?

STÉPHANIE.

Non, et toi?

LUDOVIC.

Bon! un homme!... et puis c'est nous qui portons les cravates, les habits de drap, les gilets bien chauds, tandis que vous autres femmes, dont la santé est si frêle, si délicate, au sortir d'un bal... Oh! quand j'étais garçon, ça me paraissait charmant; je ne voyais là que de jolis bras, de jolies épaules; mais à présent que tout cela est à moi, j'y vois des rhumes, des fluxions de poitrine; avec ça que tu as dansé...

STÉPHANIE.

Comme une folle! tandis que toi, tu étais dans le petit salon, sans doute à faire de la gravité; c'est l'usage à présent.

AIR de *Jadis et Aujourd'hui.*

Au bal on s'observe, on s'ennuie :
On croirait dans chaque salon
Que la jeunesse et la folie
Ont donné leur démission.
Avec vos airs de patriarche
Réformant de nombreux abus,
J'ignore si le siècle marche;
Mais, pour sûr, il ne danse plus.

LUDOVIC.

De la gravité, moi! après deux tours de galop, je m'étais mis à la bouillotte, qui reprend faveur.

STÉPHANIE.

Tu as joué?

(Ils se lèvent.)

LUDOVIC.

Oui, pour m'asseoir, il n'y avait que ce moyen-là. Mais c'est égal, je levais souvent la tête pour te regarder et t'admirer; tu danses si bien, d'un si bon cœur! Je me trouvais dans un groupe où tout le monde était de mon avis. J'entendais dire autour de moi : « Voyez donc cette jeune dame,



» qui est là, en face, en chaperon de plumes ; que » de grâce ! quelle taille charmante ! » Et moi, souriant, je me disais tout bas : C'est ma femme !

STÉPHANIE.

Mauvais sujet !

LUDOVIC.

Mais c'est surtout lorsque tu as chanté, c'était une admiration générale. Tiens, à ton point d'orgue.

STÉPHANIE.

Ou à ma grande roulade, ah ! ah ! ah !...

LUDOVIC.

C'était délicieux ! tu as enlevé tous les suffrages. De toutes parts on criait : « *Brava! bravissima!...* mieux que madame Malibran. »

STÉPHANIE.

Ah ! laisse donc, flatteur.

AIR : *Restez, restez, troupe jolie.*

Eh ! oui, c'est la phrase ordinaire,
Et tous ces messieurs, en dansant,
Jusqu'à notre propriétaire,
M'ont fait le même compliment.

LUDOVIC.

Mais je le conçois aisément.
Près de toi, dans un trouble extrême,
Je croirais, dans ces moments-là,
Devenir amoureux moi-même.

STÉPHANIE, parlant.

Comment, Monsieur !

LUDOVIC, finissant l'air.

Si je ne l'étais pas déjà.

LOUIS, entrant.

Pardon, Monsieur.

LUDOVIC.

Eh bien ! qu'est-ce ?

LOUIS.

Ce sont vos journaux que je vous apporte, si vous voulez les lire.

LUDOVIC.

Par exemple, moi qui viens de passer la nuit.

LOUIS.

Et puis une carte.

STÉPHANIE, prenant la carte.

Donne. Ah ! mon Dieu ! Ludovic, vois donc...

LUDOVIC, regardant la carte.

Ton frère ! il est à Paris ?

LOUIS.

C'est un monsieur qui arrivait de Rouen, et qui est venu hier soir, pendant votre absence, et il aime à causer, celui-là ! Dieu ! m'a-t-il fait des questions !

LUDOVIC.

Des questions ! sur quoi ?

LOUIS.

Dame ! sur vous, sur votre train de maison, sur vos plaisirs.

LUDOVIC.

C'est singulier !

STÉPHANIE.

C'est l'intérêt qu'il prend à nous ; il nous aime tant.

LUDOVIC.

C'est lui qui nous a mariés.

STÉPHANIE.

Il m'a dotée.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS ; AMABLE, en habit de bal, costume du jour un peu outré.

AMABLE, à la cantonade.

C'est bien, c'est bien, s'ils ne sont pas couchés...

LUDOVIC.

Notre propriétaire.

STÉPHANIE.

Monsieur Amable de Roquebrune !

AMABLE.

Eh ! bonjour, mes amis ; savez-vous que c'est bien mal d'avoir quitté le bal comme ça, moi qui voulais revenir avec vous !

LUDOVIC.

Bah ! vous étiez à la bouillotte.

AMABLE.

Justement, vous êtes cause que j'ai perdu jusqu'à mon dernier philippe. Je ne sais pas comment ça se fait ; c'est toujours de même. Je ne suis heureux en rien.

LUDOVIC.

Laissez donc ! à votre âge, répandu dans le grand monde, et riche comme vous l'êtes...

AMABLE, avec mélancolie.

Ah ! la fortune ne fait pas le bonheur !

STÉPHANIE.

Vous avez bien raison.

AMABLE.

Et lorsque la sensibilité dont on est doué, et qui ne demanderait qu'à s'épancher, se trouve, par la force des circonstances, en quelque sorte concentrée, et comme forcée de retomber sur elle-même, on a bien du vague dans l'âme, mon voisin, on est seul dans la foule.

LUDOVIC.

Il me semble cependant qu'avec madame de Roquebrune...

AMABLE.

Ma femme ! oh ! certainement, elle tient de la place dans ma vie ! ne fût-ce que par son embonpoint. Pauvre Amanda ! je ne lui fais pas de reproches, ce n'est pas sa faute, si elle est ma femme ; je n'en accuse que moi, et ma délicatesse.

STÉPHANIE.

Et comment cela ?

AMABLE.

Je l'avais aimée autrefois... Elle toujours ! et

l'année dernière, quand elle devint veuve, elle avait cinquante mille livres de rente, et autant d'années; moi je ne possédais que ce que vous voyez... un physique assez agréable, de la jeunesse, un beau nom, c'est peu de chose; c'était trop encore, puisqu'elle voulut absolument m'épouser; moi, je ne voulais pas; mais elle me menaça d'être malade, de mourir à mes yeux, de mourir de consomption.

STÉPHANIE et LUDOVIC.

O ciel!

AMABLE.

Et pour sauver ses jours, victime d'une délicatesse exagérée!... vous savez le reste. Amanda se porte à merveille, et continue d'exister, heureuse et fière de son choix, tandis que moi, attaché à une chaîne dorée, qui, par cela même, n'en est que plus pesante! prisonnier dans ce bel hôtel qui m'appartient, et dont je vous ai loué le premier étage à raison de cinq mille francs par an, je tâche de m'étourdir de mon mieux; je vais aux Italiens; je sème l'or à pleines mains; j'ai des chevaux, des équipages; je vois tout le monde, je ne vois jamais ma femme; mais, comme je vous le disais, le plaisir n'est pas le bonheur, et votre malheureux voisin est bien à plaindre.

STÉPHANIE.

Pauvre jeune homme! il faut venir souvent nous voir, nous vous consolerons.

AMABLE.

Vous êtes trop bonne! et, pour commencer, je viendrai vous demander à dîner aujourd'hui.

LUDOVIC.

A la bonne heure.

AMABLE.

Ma femme dîne en ville, j'ai congé, je suis garçon. (A Stéphanie.) Et puis j'avais à parler à votre mari.

STÉPHANIE.

Je vous laisse, je vais ôter ma robe de bal, il ne s'agit que de réveiller ma femme de chambre.

LUDOVIC.

Et pourquoi donc? cette pauvre Annette, qui s'est couchée si tard...

(Il passe auprès de Stéphanie.)

AIR *des Carabiniers* (de FRA DIAVOLO).

A ses domestiques, je pense,
On doit quelques égards... Mais moi,
Ne puis-je pas, en son absence,
La remplacer auprès de toi?

AMABLE.

Charmant!

LUDOVIC, à Amable.

Vous permettez, j'espère...

AMABLE.

Ne vous gênez pas entre nous.
Quoique je sois propriétaire,
Faites toujours comme chez vous.

ENSEMBLE.

LUDOVIC.

Il faut un peu de complaisance
Pour ses domestiques... et moi,
Je vais, ma chère, en son absence,
La remplacer auprès de toi.

STÉPHANIE.

Il faut un peu de complaisance
Pour ses domestiques... et toi,
Tu vas, mon cher, en son absence,
La remplacer auprès de moi.

AMABLE.

C'est avoir trop de complaisance
Pour ses domestiques... Pourquoi
Un tel service, en leur absence,
Ne peut-il être fait par moi?

(Ludovic et Stéphanie entrent dans la chambre à droite.)

SCÈNE III.

AMABLE, seul, les regardant sortir.

C'est ça, ils me laissent seul, comme c'est agréable! Il est vrai que, pendant qu'il est près de sa femme, je peux penser à la mienne, et à la dispute qui m'attend au logis, chaque fois que je rentre; aussi je ne rentre que le moins possible. Sept heures du matin... la nuit sera moins longue; car, hélas!

AIR de *la Vieille*.

Ma tendre et respectable épouse
Joint à tous les charmes qu'elle a
Une âme revêche, jalouse, } *bis.*
Acariâtre, *et cætera...* }
O chère, trop chère Amanda!
Depuis qu'à moi vous fûtes mariée, } *bis.*
Votre fortune, ah! je l'ai bien payée... }
Bien payée!... trop payée!
Et j'eusse été trop heureux, bien souvent,
De la céder au prix coûtant.

Heureusement que nous avons le chapitre des consolations; et si cette petite Stéphanie n'aimait pas si ridiculement son Ludovic... elle, si jolie! et puis chez moi, dans ma maison, ce serait si commode. Vrai, ce n'est pas une plaisanterie, j'en suis réellement amoureux, et depuis longtemps, aujourd'hui surtout, ce bal, ce punch, ces parures, tout cela m'a monté la tête. Je voudrais me déclarer; je venais pour cela; eh bien! non, pas moyen! un si bon ménage! Parlez-moi de ces maisons où il y a du désordre, on s'y glisse entre deux disputes! mais ici il n'y en a jamais; je crois bien, de l'aisance, de la fortune: c'est la première fois que les écus de ma femme ne me sont bons à rien.

SCÈNE IV.

LUDOVIC, en costume de ville; AMABLE.

LUDOVIC.

Me voilà, mon cher voisin, et maintenant tout à vous.

AMABLE.

Je venais vous proposer une affaire. J'ai ici, au premier, un appartement de garçon, qui touche au vôtre, deux petites pièces charmantes donnant sur le boulevard; et comme l'autre jour votre femme se plaignait de n'avoir point de boudoir...

LUDOVIC.

Vous avez raison, cette chère Stéphanie!...

AMABLE.

J'ai pensé qu'il nous serait agréable, à vous de prévenir ses vœux, et à moi de louer un appartement vacant.

LUDOVIC.

Certainement.

AMABLE.

D'autant que c'est pour rien, mille à douze cents francs.

LUDOVIC.

Oh! certainement, mais c'est qu'ayant déjà cinq mille francs de loyer, cela fera...

AMABLE.

Deux mille écus, un compte rond; qui est-ce qui n'a pas deux mille écus de loyer? il est impossible de se loger à moins, quand on a un certain rang, une certaine fortune.

LUDOVIC.

Vous avez raison, d'autant plus que j'attends aujourd'hui ma nomination à une place importante.

AMABLE.

Vraiment!

LUDOVIC.

C'est sûr, on me l'a promise, le ministre est mon ancien camarade de collége, et s'il est vrai que Stéphanie vous ait parlé de ce boudoir...

AMABLE.

Je vous l'atteste.

LUDOVIC.

Cette pauvre petite femme! dès que cela lui fait plaisir.... Par exemple, je vous demanderai un service. Il se peut qu'aujourd'hui, à dîner, vous vous trouviez avec le frère de ma femme, Victor d'Hernetal, qui vient d'arriver à Paris.

AMABLE.

D'Hernetal! n'est-ce pas un manufacturier de Rouen?

LUDOVIC.

Oui. Ne lui parlez pas de cette augmentation de dépense, non plus que du loyer de six mille francs.

AMABLE.

Est-ce qu'on parle jamais de cela? est-ce que vous me prenez pour une quittance?

LUDOVIC.

Non pas que ce ne soit notre ami, notre meilleur ami; mais cette année, j'ai été un peu vite, et ces négociants de province sont des gens en arrière, qui croient tout perdu dès qu'on est en avance; mais dès que j'aurai ma place...

AMABLE.

En attendant, vous avez des amis; car je vous prie, dans l'occasion, de regarder ma bourse comme la vôtre, c'est comme je vous le dis; et je me fâcherais si vous ne vous adressiez pas à moi.

LUDOVIC.

Vous êtes trop bon, comment reconnaître?...

AMABLE.

Soyez tranquille, je me payerai moi-même; je veux dire, je suis trop payé par le bonheur de vous être utile. Voilà donc qui est dit, à tantôt, à dîner; surtout pas de façons.

LUDOVIC.

Soyez tranquille.

AMABLE.

Il se peut que je vous amène deux de nos amis.

LUDOVIC.

Avec vous, ils seront les bien reçus...

AMABLE.

Edmond, qui a de si beaux chevaux, et Dageville, qui a une si jolie femme.

LUDOVIC.

A laquelle vous pensez, à ce qu'on dit.

AMABLE.

C'est possible, (en confidence) et à bien d'autres encore.

LUDOVIC.

Vous?... un homme marié!

AMABLE.

Raison de plus, c'est loyal, parce qu'au moins il y a une revanche à prendre, et moi, je n'empêche pas.... Adieu donc, à ce soir; est-ce qu'après dîner vous n'irez pas à l'Opéra?

LUDOVIC.

Non, je resterai ici avec ma femme, qui sera fatiguée, et se couchera de bonne heure.

AMABLE.

C'est juste; alors je resterai avec vous. Et ce matin, est-ce que vous ne sortirez pas?

LUDOVIC.

Non, j'ai à causer avec ma femme.

AMABLE, à part.

C'est ça, toujours ensemble! impossible de la trouver seule un moment; ma foi, j'écrirai, c'est plus commode, et à la première occasion...

LUDOVIC.

AIR *du Piége.*

Il est grand jour.

AMABLE.

Bonne nuit, je suis sage,

Et je m'en vais me livrer au sommeil.
Ma femme et moi nous sommes en ménage,
Comme la lune et le soleil,
Astres rivaux dont la course s'achève
Sans se heurter et sans se rapprocher...
Adieu... Voilà ma femme qui se lève,
Je m'en vais me coucher.

(Il sort.)

SCÈNE V.

LUDOVIC, puis STÉPHANIE, en robe de ville.

LUDOVIC.

Voilà un pauvre diable de millionnaire qui est bien à plaindre. (Stéphanie entre.) Ah! c'est toi, mon amie! est-ce que nous ne déjeunons pas?

STÉPHANIE.

Si, vraiment; mais voici une lettre qui arrive pour toi, une lettre importante, car il y a un grand cachet rouge; elle a été apportée par un garde municipal à cheval.

LUDOVIC.

Donne donc vite. (Regardant le cachet.) Cabinet du ministre, je respire; c'est ma place qui arrive.

STÉPHANIE.

Une place!

LUDOVIC.

Oui, et bien à propos; car je ne te l'avais pas dit, mais notre budget me donnait de graves inquiétudes.

STÉPHANIE, souriant.

Vraiment!

LUDOVIC, qui a décacheté et qui lit.

Heureusement que maintenant. (Lisant tout haut.) « Mon cher camarade. » Un ministre qui vous écrit ainsi; c'est très-bien, ce ne peut être qu'un homme de mérite... « Personne n'apprécie mieux « que moi ton caractère et tes talents. » Il y a si longtemps que nous nous connaissons! « La place » que tu demandes était sollicitée par de nom- » breux concurrents. » Voyez-vous, les gaillards! « Entre autres par notre ancien camarade Der- » vière, dont tu connais aussi la capacité, et qui, » père d'une nombreuse famille, n'a pas, comme » toi, vingt mille livres de rente. A mérite égal, » je lui devais donc la préférence, et tu ne m'en » voudras pas, je l'espère, etc., etc. » Quelle injustice!

STÉPHANIE.

Quelle indignité!

LUDOVIC.

Me préférer Dervière!

STÉPHANIE.

Air : *J'avais mis mon petit chapeau* (de l'Auberge de Bagnères).

Du courage! fais comme moi,
Console-toi de ta disgrâce;
Qu'avons-nous besoin d'un emploi?
Nous pouvons nous passer de place.
(Lui prenant la main et la mettant sur son cœur.)
N'en avez-vous pas une là,
Comme aucun ministre n'en donne?
Et je te réponds que personne
Jamais ne t'y remplacera.

LUDOVIC.

Bien vrai?

STÉPHANIE.

Et, comme dit le ministre, puisque nous avons vingt mille livres de rente...

LUDOVIC.

Oui, le ministre le dit; ce n'est pas une raison: nous les avions l'année dernière, en nous mariant... Mais peut-être que maintenant...

STÉPHANIE.

Est-ce que par hasard?...

LUDOVIC.

Je n'en sais rien, je n'ai jamais compté.

STÉPHANIE.

Ni moi non plus, je ne pensais à rien qu'à t'aimer.

LUDOVIC.

Et moi donc! c'était ma seule occupation. Aussi, tout ce que je sais de notre budget, c'est que l'exercice de 1831 y a passé, et que, devançant l'avenir, nous marchons en plein sur 1832.

STÉPHANIE.

Deux années de revenu mangées d'avance!

LUDOVIC.

Que veux-tu? je comptais sur cette place pour tout réparer, et, en attendant, il me semblait si doux de prévenir tous tes désirs, chevaux, voiture, maison de campagne...

STÉPHANIE.

C'est vrai, c'est joliment cher!...

LUDOVIC.

Et puis, à Paris, les bals, les toilettes, les spectacles, un riche appartement auquel ce matin encore je viens d'ajouter un boudoir.

STÉPHANIE.

Et pourquoi donc?

(Annette entre et apprête le déjeuner sur le guéridon.)

LUDOVIC.

Tu en avais besoin, tu le désirais, et quand on a une femme jeune et jolie, une femme qu'on aime, il serait si pénible de lui dire : « Cela ne se » peut pas! »

STÉPHANIE.

Eh bien! Monsieur, il fallait le dire, je m'y serais habituée. Vous me croyez donc bien déraisonnable; vous croyez donc que je vous aime bien peu!

LUDOVIC.

Oh! je sais que tu es la bonté même.

STÉPHANIE.

Eh bien! tout peut se réparer; il ne s'agit que

de se tracer un plan de conduite, de diminuer ses dépenses, et avec de l'ordre et de l'économie...

LUDOVIC, gaiement.

Tu as raison, faisons des économies.

STÉPHANIE.

N'est-ce pas? ce sera charmant.

LUDOVIC.

Ce sera du nouveau.

STÉPHANIE.

Cela nous amusera, et nous allons nous en occuper en déjeunant.

(Ils vont s'asseoir auprès du guéridon.)

LUDOVIC.

A merveille, car jamais nous ne parlons d'affaires. Voyons un peu ce que nous allons retrancher.

STÉPHANIE.

Toutes les dépenses inutiles.

LUDOVIC.

C'est très-bien, plus de superflu, et d'abord, la toilette, les tailleurs, les marchandes de modes.

STÉPHANIE.

Oh! non, non, il ne faut pas toucher aux objets de première nécessité.

LUDOVIC.

C'est juste; je ne vois pas alors ce qu'on pourrait supprimer.

STÉPHANIE.

Les dépenses de ménage, de table, les grands dîners.

LUDOVIC.

Les dîners, tu as raison... Ah! j'oubliais de te dire que nous avons aujourd'hui une douzaine de personnes à dîner, ton frère, notre propriétaire, etc... il faudra que ce soit bien.

STÉPHANIE.

Certainement, sois tranquille.

LUDOVIC.

Les dîners, c'est de rigueur. On reçoit, il faut bien rendre, c'est de la délicatesse.

STÉPHANIE.

Tu as raison, ce n'est pas là-dessus qu'on pourrait retrancher.

LUDOVIC.

Mais j'y pense, mon domestique.

STÉPHANIE.

Non, tu ne peux pas t'en passer, mais plutôt ma femme de chambre.

LUDOVIC.

Oh! une femme de chambre, pour toi c'est indispensable. Qui est-ce qui t'habillerait? ce ne peut pas toujours être moi.

STÉPHANIE.

Tiens, un objet de luxe, notre voiture.

LUDOVIC.

AIR de M. Amédée de Beauplan.

Ce coupé si fort à la mode!

STÉPHANIE.

C'est inutile et c'est coûteux.

LUDOVIC.

Pour les bals c'était bien commode.

STÉPHANIE.

Quand nous en revenions tous deux.

LUDOVIC.

Et puis l'hiver est rigoureux.
Exposer au froid, à la pluie,
Ces jolis bras, ce joli cou...
Pour t'enrhumer!...

STÉPHANIE.

Oh! pas du tout!

(Parlé.)

Pour autre chose je ne dis pas; mais...

ENSEMBLE.

Là-dessus, point d'économie,
Car la santé doit passer avant tout.

LUDOVIC.

Notre maison de campagne.

STÉPHANIE.

Ah! Ludovic!... c'est là que nous nous sommes mariés.

LUDOVIC.

Même air.

Je l'aime par reconnaissance.

STÉPHANIE.

J'y reçus tes premiers soupirs.

LUDOVIC.

O jours d'amour et d'innocence!

STÉPHANIE.

C'est la terre des souvenirs.

LUDOVIC.

A chaque pas, nouveaux plaisirs.

STÉPHANIE.

Un si bon air... et puis, j'oublie
La chasse, qui te plaît beaucoup.

LUDOVIC.

Ton bonheur, ton bonheur, surtout.

STÉPHANIE, parlant.

Pour autre chose je ne dis pas; mais...

ENSEMBLE.

Là-dessus, point d'économie,
Car le bonheur doit passer avant tout.

LUDOVIC.

Oui, oui; j'oubliais toutes ces bonnes raisons-là... et bien décidément je ne la vendrai pas.

STÉPHANIE.

Ah! que je te remercie! que je suis contente!...

(Ils se lèvent.)

LUDOVIC.

Ainsi, nous gardons la campagne.

STÉPHANIE.

La voiture.

LUDOVIC.

La femme de chambre

STÉPHANIE.

Le domestique.

LUDOVIC.

Nous donnerons des dîners.

STÉPHANIE.

Nous ne changerons rien à la toilette.

LUDOVIC.

Mais sur tout le reste, ma chère amie, la plus grande économie; ce n'est que comme ça qu'on peut s'en retirer à deux.

STÉPHANIE, souriant.

Et surtout à trois.

LUDOVIC.

Hein! qu'est-ce que tu veux dire?

STÉPHANIE.

Tu ne comprends pas? ce que nous espérions: ton camarade Dervière, qui a obtenu une place à cause de sa famille, te voilà bientôt comme lui, tu auras des titres.

LUDOVIC.

Il serait possible! quel bonheur! Ma chère Stéphanie, ce sera un fils, n'est-ce pas?

STÉPHANIE.

Je l'espère bien; un fils qui sera si joli... de bonnes grosses joues, des cheveux blonds, et des yeux noirs, longs comme ça... c'est moi qui le soignerai, qui le porterai dans mes bras, mon fils! Je lui ferai de petits bonnets, de petites pèlerines; ça l'enveloppera comme ça, vois-tu?

LUDOVIC.

Ah! qu'il est joli!

STÉPHANIE.

Il est charmant! Il lui faudra une nourrice.

LUDOVIC.

Ici, près de nous.

STÉPHANIE.

Et puis, j'y songe maintenant; ce boudoir que tu as loué ce matin, et qui me serait inutile, nous en ferons la chambre de mon fils.

LUDOVIC.

A merveille.

STÉPHANIE.

Voilà une économie.

LUDOVIC.

En voilà une, enfin.

STÉPHANIE.

AIR de *Thémire* (de Catel).

En suivant le plan de conduite
Qu'ici nous venons d'approuver...

(Annette rentre, et range la table.)

LUDOVIC.

Nous devons, sans peine et bien vite,
Finir par nous y retrouver.
Oui, de réparer nos folies
C'est, je crois, le meilleur moyen.

STÉPHANIE.

Ah! qu'il est doux, ah! qu'il est bien
De faire des économies,
Quand on ne se prive de rien!

ANNETTE, enlevant le déjeuner, et à demi-voix.

Madame, votre marchande de modes est là qui vous attend.

STÉPHANIE, avec embarras.

Ma marchande de modes... ah! oui, je sais; tantôt, qu'elle revienne, je la payerai.

(Annette sort.)

LUDOVIC.

Pourquoi pas tout de suite?

STÉPHANIE, hésitant.

Ah! c'est qu'il s'agit d'une somme assez...

LUDOVIC.

Mais encore...

STÉPHANIE.

Eh bien... mille écus.

LUDOVIC.

Hein!... qu'est-ce que tu dis?

STÉPHANIE.

Ne me fais pas répéter, je t'en prie; je ne t'en parle que parce que je lui ai signé un bon qui échoit ce matin, et il faut que je fasse honneur à ma signature.

LUDOVIC.

Y penses-tu? un billet!

STÉPHANIE.

Que veux-tu? ma marchande de modes m'a dit que toutes les jeunes dames faisaient de petits billets, payables par leur mari... en général... et si j'ai eu tort, cela ne m'arrivera plus.

LUDOVIC.

Il est bien temps!

STÉPHANIE.

Tu me grondes? tu m'en veux?

LUDOVIC.

Je t'en veux... je t'en veux... parce que moi aussi, de mon côté, je dois une vingtaine de mille francs.

STÉPHANIE, avec reproche.

Comment! Monsieur, des dettes!

LUDOVIC.

Tu vois bien, toi qui réclamais mon indulgence.

STÉPHANIE.

C'est qu'il y a une fameuse différence; vingt mille francs!

LUDOVIC.

Écoute donc; moi je suis le mari, il faut de la proportion. Le mois de janvier est le mois des mémoires, et j'ai reçu ce matin, pour étrennes, tous ceux de l'année dernière. Il faut payer; avec quoi? ce ne peut être avec nos économies.

STÉPHANIE.

Deux années de revenu dépensées d'avance, et vingt mille francs de dettes !

LUDOVIC, la regardant.

Vingt-trois.

STÉPHANIE.

C'est juste; et à des ouvriers, des fournisseurs, qui en ont besoin.

LUDOVIC.

Qui peuvent l'exiger dès demain.

STÉPHANIE.

Dès aujourd'hui; témoin cette marchande de modes qui reviendra tantôt. Quel parti prendre ?

LUDOVIC.

Il n'y en a qu'un, il est terrible, il peut amener une révolution.

STÉPHANIE.

Ah ! tu me fais peur.

LUDOVIC.

C'est d'avoir recours aux états généraux, à nos grands parents, de nous adresser à eux pour un emprunt.

STÉPHANIE.

Tu as raison.

LUDOVIC.

La comtesse d'Obernay, ma tante, est si riche, et n'a pas d'enfants; elle doit justement venir ce matin, pour me parler d'affaires; si nous lui disions la vérité ?

STÉPHANIE.

A madame d'Obernay ! oh non ! j'aime mieux m'en passer; elle est si fière ! elle ne te pardonnera jamais ton alliance avec une famille de commerçants. Il vaudrait bien mieux nous adresser à mon frère, à Victor.

LUDOVIC.

Tu crois ?

STÉPHANIE.

Il est si bon; et puis, c'est le ciel qui nous l'envoie, on dirait qu'il arrive de Rouen tout exprès pour venir à notre aide.

LUDOVIC.

Oui; mais je t'avouerai qu'avec lui, qui me prêchait toujours l'économie, il sera bien pénible de lui faire un pareil aveu; car, pour éviter ses sermons, je lui écrivais tous les mois que cela allait bien, que nous étions en avance, que nous mettions de côté.

STÉPHANIE.

Comment, Monsieur...

LUDOVIC.

C'était possible, je n'en savais rien, et dorénavant ce sera ainsi.

(Le domestique entre.)

STÉPHANIE.

Oh ! certainement, c'est bien convenu.

LUDOVIC.

Mais, en attendant...

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, LOUIS.

LOUIS.

Madame, voici ce monsieur d'hier au soir.

STÉPHANIE.

Mon frère ! qu'il monte, nous l'attendons.

LOUIS.

Et puis, madame la comtesse d'Obernay qui vient d'entrer au salon.

LUDOVIC, passant à droite.

Ah ! mon Dieu ! j'y vais.

(Il s'arrête.)

STÉPHANIE.

Va donc, va donc.

LUDOVIC.

C'est étonnant ! Il me semble maintenant que j'aimerais mieux m'adresser à ton frère; car, ma tante, je n'oserai jamais...

STÉPHANIE.

Écoute, veux-tu que j'y aille pour toi ?

LUDOVIC.

Ah ! que tu es bonne ! je n'osais pas te le demander. Allons, du courage.

STÉPHANIE.

Il en faut. Embrasse-moi, cela m'en donnera.

(Ils s'embrassent.)

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, VICTOR.

VICTOR, les voyant s'embrasser.

Bravo ! je les retrouve comme je les ai laissés.

STÉPHANIE et LUDOVIC, courant à lui.

Mon frère !

VICTOR.

Et après un an de mariage ! c'est beau, c'est exemplaire ! je croyais qu'il n'y avait que chez nous, en province...

STÉPHANIE.

Que je suis contente de te voir ! toujours, d'abord, mais dans ce moment surtout. Tu nous restes à dîner ?

VICTOR.

Certainement.

LUDOVIC.

Allons, Stéphanie, va recevoir madame d'Obernay.

VICTOR.

Je l'ai aperçue qui entrait dans le salon.

STÉPHANIE.

Tu as raison ; adieu, mon frère. (*Passant auprès de Ludovic, et lui serrant la main.*) Adieu, mon ami, je vais m'adresser à ta famille, adresse-toi à la mienne.

(*Elle sort par la droite.*)

SCÈNE VIII.

LUDOVIC, VICTOR.

VICTOR, *la regardant sortir.*

Un joli cadeau que je t'ai fait là, j'espère.

LUDOVIC.

Et, chaque jour, je t'en remercie.

VICTOR.

Tant mieux; car, je te l'avouerai, je craignais dans les commencements que cela ne tournât mal.

LUDOVIC.

Et pourquoi cela ?

VICTOR.

Je ne te parlerai pas de ta famille qui dédaignait la nôtre, et qui ne voulait pas nous voir ; de madame d'Obernay, qui faisait toujours de bonnes plaisanteries sur l'aristocratie du commerce, et sur les notables de Rouen. Permis à elle! Mon Dieu! la noblesse des écus est aussi ridicule que celle des parchemins; et il y a des sots dans le département de la Seine-Inférieure, comme dans celui de la Seine ; plus, peut-être, vu la richesse de la population. Aussi, ce n'est pas cela qui m'inquiétait, c'était votre jeunesse, votre inexpérience ; avec une vingtaine de mille francs de revenu, je te voyais des goûts et des idées de dépense, qui demandaient cent mille livres de rente.

LUDOVIC.

Vraiment !

VICTOR.

Je me disais : Il va monter sa maison sur un train qu'il ne pourra pas soutenir, ou qu'il n'aura pas le courage de diminuer, parce que ce qu'il y a de plus terrible à Paris, comme partout ailleurs, c'est de déchoir aux yeux de ceux qui vous ont vu briller; ce n'est jamais pour soi qu'on se ruine, c'est pour ses voisins, et ceux qui vous regardent.

LUDOVIC, *avec embarras.*

Ah ! c'est vrai.

VICTOR.

N'est-ce pas? voilà ce que je pensais, je te l'avoue, et ce que je te répétais souvent, au risque de t'ennuyer ; mais tu m'as bien vite rassuré : j'ai vu, par tes lettres, que tu avais de l'ordre, de l'économie, que tu comptais avec toi-même.

LUDOVIC.

Certainement; car tout à l'heure, avec ma femme, nous arrêtions le compte de l'année.

VICTOR.

Bonne habitude, et le résultat doit en être satisfaisant; car, dans ta dernière lettre, celle de la semaine dernière, tu me parlais de l'argent que tu avais en caisse.

LUDOVIC, *à part.*

Ah ! mon Dieu !

VICTOR.

Tu devais même me consulter sur le placement.

LUDOVIC, *à part.*

Quelle humiliation ! et comment lui avouer...

VICTOR.

Eh bien! mon ami, je t'ai trouvé un excellent placement; je suis gêné.

LUDOVIC.

Que dis-tu ?

VICTOR.

Je ne m'en cache pas; cela peut arriver à tout le monde; dans ce moment surtout, les derniers événements, si propices à la liberté, ont compromis quelques intérêts, et, par suite, entravé le commerce ; cela reviendra, j'en suis sûr, et cela ne m'inquiète pas ; mais en attendant, pour faire vivre mes ouvriers, pour les garder tous, pour ne point fermer mes manufactures, ce qui, je crois, eût été d'un mauvais citoyen, j'ai été obligé à de nombreux sacrifices; les échéances se pressent, les rentrées ne se font pas, et j'ai aujourd'hui même, ici, à Paris, trente mille francs à payer.

LUDOVIC.

O mon Dieu !

VICTOR.

Je n'ai que la moitié de la somme, mais je me suis dit : J'ai là mon beau-frère, qui est à son aise, qui a de l'argent de côté, et m'adresser à d'autres qu'à lui, ce serait l'offenser ; n'est-ce pas?

LUDOVIC.

Oui, mon ami, oui... mon sang, ma vie... tout est à toi.

VICTOR.

Je n'en doute pas; mais je ne t'en demande pas tant, c'est quinze mille francs qu'il me faut; c'est, je crois, la somme que tu as en caisse, du moins tu me l'as écrit.

LUDOVIC, *avec embarras.*

Oui... je le crois.

VICTOR.

Eh bien ! qu'est-ce que tu as donc ?

LUDOVIC.

Rien... mais je voulais te dire...

VICTOR.

Est-ce que par hasard tu me refuserais?

LUDOVIC.

Non, mon ami... mais... c'est que...

VICTOR.

Est-ce que tu serais de ces gens qui sont toujours riches quand on n'a pas besoin d'eux, et qui sont gênés, qui n'ont plus rien, dès qu'on leur demande un service?

LUDOVIC.

Moi!... quelle idée! (*A part.*) Il pourrait croire!... (*Haut.*) Tu auras ton argent, tu l'auras ce matin même, le temps d'envoyer à la Banque. (*A part, en montrant le salon.*) Ma tante est là, et ce que ma femme lui a demandé pour nous servira pour son frère. (*Haut.*) Mon ami, tu peux y compter.

VICTOR.

A la bonne heure, je te reconnais. Ah çà, je ne viens pas à Paris pour m'amuser. J'ai des affaires dont je vais m'occuper; je serai jusqu'à midi chez Grandville, mon banquier: tu peux y envoyer.

AIR: *Oui, tout est prêt pour ce doux hyménée* (de LA MAITRESSE AU LOGIS).

Mais à dîner nous nous verrons, j'espère.
Adieu... tu sais ce que j'attends de toi.

LUDOVIC.

Oui, tu l'auras ce soir... adieu, beau-frère:
Va, ne crains rien; tu peux compter sur moi.

VICTOR.

Vois donc combien c'est utile en ménage
D'être économe et rangé comme ici;
Pour soi d'abord... et puis quel avantage!
On peut encore obliger un ami.

ENSEMBLE.

VICTOR.

Mais à dîner nous nous verrons, j'espère.
Adieu... tu sais ce que j'attends de toi.
Je reviendrai ce soir... adieu, beau-frère;
Je ne crains rien... tu vas penser à moi.

LUDOVIC.

Mais à dîner nous nous verrons, j'espère.
Pour ton argent, tu peux compter sur moi:
Oui, tu l'auras ce soir... adieu, beau-frère;
Va, ne crains rien... je vais penser à toi.

SCÈNE IX.

LUDOVIC, *seul.*

Par exemple, qui s'y serait attendu? Lui, venir me demander de l'argent, au moment où j'allais lui en emprunter! (*Montrant la porte du salon.*) Heureusement ma tante est là.

SCÈNE X.

LUDOVIC, STÉPHANIE.

LUDOVIC.

Eh bien! chère amie, est-ce une affaire terminée?

STÉPHANIE, *avec émotion.*

Oh! certainement; tout à fait terminée.

LUDOVIC.

Comme tu as l'air ému!

STÉPHANIE.

On le serait à moins: si tu savais quelle fierté, quels grands airs il m'a fallu endurer!

LUDOVIC.

Ah dame! elle n'est pas chanoinesse pour rien.

STÉPHANIE.

Elle était d'une humeur...

LUDOVIC.

Peut-être de te voir si jolie.

STÉPHANIE.

Tu crois? ah! que je le voudrais! pour toi, mon ami, et puis pour la faire enrager.

LUDOVIC.

Ah! que tu es bonne!

STÉPHANIE.

Elle ne l'est guère; car, lorsque je lui ai parlé de l'embarras où nous étions, et de la somme que tu la priais de te prêter, si tu avais vu quel air de triomphe brillait dans ses yeux! elle m'a rappelé ce mariage fait sans son consentement; elle m'a dit que j'étais cause de tout, que je te ruinais, que je te rendais malheureux! et, ce qu'il y a de pis encore, que je ne t'aimais pas.

LUDOVIC.

Toi!

STÉPHANIE.

A ce mot-là, je n'ai pas été maîtresse de moi; j'étais furieuse à mon tour, et je lui ai dit tout ce qu'on peut dire (*Avec colère.*) quand on aime bien, que nous n'avions pas besoin d'elle, que nous nous passerions de ses bienfaits.

LUDOVIC.

AIR: *Du partage de la richesse.*

Quelle imprudence!

STÉPHANIE.

Et que m'importe?
Pourquoi subir d'humiliants refus?
« Puisqu'on me parle de la sorte,
A-t-elle dit, vous ne me verrez plus. »
Puis, me jurant que jamais de sa vie
On n'obtiendrait rien d'elle...

LUDOVIC.

Que dis-tu?

STÉPHANIE.

Elle est sortie.

LUDOVIC.

O ciel! elle est partie!

STÉPHANIE.

C'est toujours cela d'obtenu.

LUDOVIC.

Qu'est-ce que tu as fait là?

STÉPHANIE.

J'ai bien fait; ne vas-tu pas prendre sa défense? il nous reste mon frère, et cela suffit.

LUDOVIC.

Ton frère !

STÉPHANIE.

Oui, sans doute; est-ce que tu ne lui as pas avoué?...

LUDOVIC.

Pas encore.

STÉPHANIE.

Et tu as eu tort; ce n'est pas lui qui chercherait à nous humilier : il nous tendra une main secourable, il nous aidera d'abord, et nous grondera ensuite.

LUDOVIC, embarrassé.

Je n'en doute pas, mais c'est que les affaires d'argent, c'est si délicat!... je l'ai sondé là-dessus.

STÉPHANIE.

O ciel! est-ce qu'il serait comme ta tante? est-ce qu'il ne voudrait pas en entendre parler?

LUDOVIC.

Au contraire, il m'en a demandé.

STÉPHANIE.

Lui!

LUDOVIC.

Oui, il est gêné, il a besoin pour aujourd'hui de quinze mille francs, et ce qu'il y a de plus terrible, c'est que je les lui ai promis.

STÉPHANIE.

Toi qui ne les as pas!

LUDOVIC.

Je comptais sur ma famille, sur ma grand'-tante, et maintenant que tu l'as congédiée, que tu l'as mise à la porte...

STÉPHANIE.

Ah! pardon, mon ami, je vois que j'ai eu tort, j'aurais dû supporter pour toi ses humiliations, ses mépris.

LUDOVIC.

Non, non; si j'avais été là, je ne l'aurais pas souffert. Que faire cependant?

STÉPHANIE.

S'adresser à tes autres parents.

LUDOVIC.

Qui nous accueilleraient peut-être plus mal encore.

STÉPHANIE.

Ah! mon ami! je ne m'en serais jamais douté! quelle bonne chose que l'argent, puisqu'il permet de se passer de ces gens-là!

LUDOVIC.

Nous nous en passerons sans cela, et plutôt que d'avoir recours à eux, nous quitterons Paris; je n'y tiens pas.

STÉPHANIE.

Ni moi non plus.

LUDOVIC.

Nous nous retirerons dans notre maison de campagne.

STÉPHANIE.

Oh! oui, à la campagne on vit pour rien.

LUDOVIC.

Elle n'est que d'agrément, je la ferai valoir : j'abattrai les arbres, j'aurai un fermier, je mettrai le parc en luzerne et les jardins en prairie; tout sera en plein rapport; il n'y aura rien pour le plaisir.

STÉPHANIE, pleurant.

Tu as raison, nous serons heureux.

LUDOVIC.

AIR du *Petit Corsaire.*

Oui, nous le serons tous les deux.

STÉPHANIE.

Et notre fils... ou notre fille.

LUDOVIC.

Oui, tous les trois... cela vaut mieux;
Nous serons heureux en famille.

STÉPHANIE.

Nos enfants seront, mon ami,
Notre richesse...

LUDOVIC.

C'en est une;
Et puis on est toujours ainsi
Maître d'augmenter sa fortune.

Rien ne nous manquera. Viens, partons.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, LOUIS.

LOUIS.

Monsieur, on demande Madame.

LUDOVIC.

Et qui donc?

LOUIS.

La marchande de modes.

STÉPHANIE, à demi-voix.

C'est mon billet de mille écus.

LOUIS.

Et puis le sellier de Monsieur, qui n'est pas pressé pour son mémoire, mais il dit que si Monsieur voulait seulement lui donner un à-compte.

LUDOVIC, bas à sa femme.

Ah! mon Dieu! avant de partir il faut payer ses dettes. (Haut à Louis.) C'est bien. Fais-les passer dans mon cabinet. Tout à l'heure je suis à eux.

(Louis sort.)

STÉPHANIE.

Que veux-tu faire?

LUDOVIC, de même.

Est-ce que je sais? quand c'est la première fois qu'on se trouve dans ce cas-là.

STÉPHANIE.

Si nous demandions du temps?

(Louis rentre.)

LUDOVIC.

Il le faudra bien. Mais ils ne sont pas les seuls, et rendre tout ce monde-là confident de notre gêne, de notre embarras, du désordre de nos affaires! Rougir à leurs yeux...

STÉPHANIE.

Tais-toi, tais-toi, de grâce.

LUDOVIC.

Et pourquoi?

STÉPHANIE.

Ce domestique qui nous regarde...

LUDOVIC.

C'est vrai! (A Louis.) Que fais-tu là? que veux-tu?

LOUIS.

C'est qu'il y a M. de Roquebrune, le propriétaire, qui ne veut pas déranger Monsieur, et qui m'a demandé si Madame était chez elle toute seule.

STÉPHANIE.

Ah! bien oui! je suis bien en train de le recevoir!

LUDOVIC, vivement.

Au contraire, qu'il entre. (Louis sort.) Ce matin, de lui-même, il m'offrait de l'argent.

STÉPHANIE.

Il serait possible! quel bonheur!

SCÈNE XII.

Les Précédents; AMABLE, en costume de ville.

AMABLE, tenant une lettre à la main.

Son valet de chambre dit qu'elle veut bien me recevoir; je crois que c'est le moment. (Il descend le théâtre vers la droite, et apercevant Ludovic et Stéphanie qui causent ensemble à gauche il cache sa lettre en disant.) Dieu! le mari est avec elle! Cet imbécile de Louis qui ne m'avait pas dit cela. C'est bien la peine de lui donner ses étrennes au jour de l'an.

LUDOVIC, allant à lui.

Bonjour, mon cher voisin; soyez le bienvenu.

STÉPHANIE.

Nous sommes enchantés de vous voir.

AMABLE, passant entre Ludovic et Stéphanie.

Il serait vrai!... (A part, après avoir regardé Stéphanie.) Il est de fait qu'il y a dans ses yeux une expression de plaisir... que je n'avais jamais remarquée. (Haut, avec un peu d'embarras.) Je venais, mon cher voisin...

LUDOVIC.

Pour parler à ma femme, je le sais.

AMABLE.

Quoi! vous savez?...

STÉPHANIE.

C'est bien aimable à vous... Qu'avez-vous à me dire?

AMABLE, à part.

Ah! si le mari n'était pas là... (Haut.) C'était au sujet des deux nouvelles pièces à ajouter à votre appartement... de ce boudoir, pour lequel nous étions convenus avec Ludovic, et je venais m'entendre avec vous pour les changements.

STÉPHANIE.

C'est inutile, je suis décidée à m'en passer.

AMABLE, étonné.

Vraiment!

STÉPHANIE.

A moins que cela ne vous gêne.

LUDOVIC, vivement.

Auquel cas vous avez ma parole.

AMABLE.

Nullement, je n'en suis pas embarrassé... lord Hutchinson le prendra, ce jeune fashionable que je vous ai présenté hier, au moment de son arrivée; il cherche un appartement, et il était ravi du vôtre. S'il n'avait tenu qu'à lui, il l'aurait pris tout arrangé, tout meublé: l'argent ne lui coûte rien, il est si riche!

LUDOVIC, avec un soupir.

Il est bien heureux.

AMABLE.

Je crois bien. Il est garçon! Ah! si j'étais à sa place, avec sa fortune...

LUDOVIC.

De ce côté-là, vous n'avez rien à lui envier.

AMABLE.

C'est vrai, tout à l'heure encore j'étais avec un de mes fermiers.

STÉPHANIE, avec joie.

Vraiment!

AMABLE.

Et comme il n'y a que ces jours-là de bons dans le ménage, les jours de recettes, j'ai reçu...

LUDOVIC.

Beaucoup?

AMABLE.

Mais oui, une somme assez agréable.

STÉPHANIE.

Qui, peut-être, vous est nécessaire?

AMABLE.

Du tout, je ne suis pas à cela près. Mais pourquoi me demandez-vous cela?

LUDOVIC.

C'est que ce matin, mon cher voisin, de vous-même, et fort généreusement, vous m'avez fait

des offres de services, que j'ai refusées parce que je n'en avais pas besoin, mais en ce moment...

AMABLE.

Vous acceptez ?...

LUDOVIC, vivement.

Pour peu de temps, je l'espère...

AMABLE.

Qu'importe ? tout le temps que vous voudrez, je ne demande pas mieux. (Regardant Stéphanie.) Je suis si heureux de trouver une occasion...

STÉPHANIE.

En vérité !

AMABLE.

Il est si doux d'obliger... (A part.) Dieu ! qu'elle est jolie ! (Haut.) Et combien vous faut-il ?

LUDOVIC, allant à la table et prenant un papier.

Je vais vous le dire au juste.

STÉPHANIE.

Beaucoup d'argent.

AMABLE.

Dites toujours, une bagatelle, j'en suis sûr.

STÉPHANIE.

Mais, vingt-trois mille francs.

AMABLE, à part.

Ah ! diable ! cela prend de la consistance.

LUDOVIC, quittant la table.

Et ton frère, ton frère que tu oublies.

STÉPHANIE.

Oui, Monsieur, un frère pour qui nous nous sommes engagés, un frère à qui nous devons notre bonheur, et qui, comme vous, est notre véritable ami.

AMABLE.

Comme moi, certainement. (A part.) Oh ! d'abord, si elle prend sa petite voix... (Haut.) Mais encore, à ce frère, combien faudrait-il?

LUDOVIC.

Quinze mille francs pour aujourd'hui.

AMABLE.

Permettez...

LUDOVIC.

Quinze et vingt-trois, trente-huit, mettons quarante, pour lesquels je vous offre ma signature, la sienne; hypothèque sur ma maison de campagne, que vous connaissez, et dont on m'offre cent vingt mille francs.

AMABLE.

Laissez donc, est-ce qu'entre amis on a besoin de sûretés, de garanties ? et du moment que vous me donnez votre parole... Il n'y a pas d'hypothèques sur votre maison ?

LUDOVIC.

Ce sera la première.

AMABLE.

Eh bien ! ce soir nous terminerons. (Tirant son portefeuille.) Voici déjà une dizaine de mille francs; c'est tout ce que j'ai reçu de mon fermier. Je vais demander le reste à mon notaire, à qui je dirai de préparer l'obligation. (Allant au fond, et parlant au domestique qui est dans l'antichambre.) Louis, qu'on mette mon cheval au cabriolet.

LUDOVIC, allant à Stéphanie.

Moi, je vais écrire à ton frère, à ce cher Victor, que j'ai tenu ma promesse, et que son argent est à sa disposition.

AMABLE.

D'ici à une heure.

LUDOVIC.

A merveille. Quant à la marchande de modes et au sellier qui sont là, dans mon cabinet, je vais commencer par eux, et solder leurs mémoires. Ah ! quel bonheur ! je me sens là un poids de moins ! encore quelques heures, et je ne devrai plus rien qu'à l'amitié... (A Amable.) et ces dettes-là ne pèsent pas... (A Stéphanie.) Adieu, ma femme, adieu; je te laisse avec notre ami.

(Il entre dans le cabinet à gauche.)

SCÈNE XIII.

STÉPHANIE, AMABLE.

AMABLE, suivant des yeux Ludovic.

Me voilà donc l'ami de la maison.

(Regardant Stéphanie.)

STÉPHANIE.

Eh bien ! Monsieur, vous me regardez, vous jouissez de vos bienfaits.

AMABLE, à part.

Il y a émotion, c'est, je crois, le moment de commencer l'attaque. (A Stéphanie.) Votre amitié sera du moins une diversion aux chagrins que j'éprouve.

STÉPHANIE, avec intérêt.

Vous, des chagrins ! je comprends, ceux dont vous nous parliez ce matin, votre femme...

AMABLE.

C'en est un, il est vrai, de tous les instants; mais celui-là, du moins, c'est connu, tout le monde le sait ! il en est d'autres... d'autres tourments, d'autant plus cruels qu'ils sont secrets.

STÉPHANIE.

Et vous ne nous les confiez pas ?

AMABLE.

A vous, hélas ! moins qu'à tout autre.

STÉPHANIE, lui prenant la main.

Et pourquoi donc ? ne sommes-nous pas vos amis? n'avons-nous pas droit à vos peines ? ce n'est qu'ainsi que nous pouvons nous acquitter envers vous. Parlez, parlez, de grâce...

AMABLE.

Ah ! si j'étais sûr de votre discrétion.

STÉPHANIE.

Soyez tranquille, mon mari et moi nous ne disons jamais rien; cela restera toujours entre nous deux, entre nous trois.

AMABLE.

Ah diable! c'est déjà trop.

STÉPHANIE.

Comment cela?

AMABLE.

Est-ce que vous dites à Ludovic tout ce que l'on vous confie?

STÉPHANIE.

Toujours.

AMABLE, avec trouble, et regardant si l'on ne vient pas.

Cependant si c'était un secret qui ne regardât que moi, et une autre personne, un secret qu'on ne peut confier qu'à une femme, à une amie! si j'aimais, en un mot?

STÉPHANIE.

Vous! une passion coupable!

AMABLE.

Coupable! non pas, mais du moins fort aimable, et si vous seule pouviez me servir auprès d'elle, intercéder en ma faveur...

STÉPHANIE.

Je la connais?...

AMABLE.

Intimement, Stéphanie, intimement.

STÉPHANIE.

Ah! nommez-la-moi.

AMABLE.

Vous voulez que je déchire le voile?

STÉPHANIE.

Mais certainement.

AMABLE.

Eh bien! puisqu'il le faut, puisque vous l'exigez...

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS, LOUIS.

LOUIS, annonçant.

Le cabriolet est prêt, et quand Monsieur voudra...

AMABLE, à part.

L'imbécile! qui vient se jeter à la traverse avec on cabriolet, au moment où j'allais déchirer le voile.

STÉPHANIE.

Eh bien! monsieur?

AMABLE, à demi-voix, et avec chaleur.

Eh bien!... je ne puis achever en ce moment; mais ce matin, dans le désordre de mon âme, j'avais jeté sur ce papier quelques pensées également désordonnées, qui vous associeront, peut-être, au choc tumultueux de mes sentiments... Lisez, Stéphanie, lisez, de grâce. Prudence, discrétion! je vous recommande mes intérêts, et je vais m'occuper des vôtres. (Il remonte le théâtre.) Le cabriolet m'attend, partons. (A part, sur le devant de la scène, à droite.) Il me semble que ce n'est pas mal, et que le coup de fouet s'y trouve...

(Il fait un salut à Stéphanie, et sort avec Louis.)

SCÈNE XV.

STÉPHANIE, seule.

Qu'est-ce que cela veut dire? et quel air singulier! Est-il original, notre voisin! (Ouvrant la lettre.) En tout cas, voyons, ce doit être curieux.

SCÈNE XVI.

LUDOVIC, STÉPHANIE.

LUDOVIC, entrant gaiement.

A merveille, en voilà déjà deux d'acquittés; quant aux autres que j'ai avertis, et qui vont venir, nous aurons, pour les payer, l'argent de notre cher voisin.

STÉPHANIE, qui vient de lire.

Quelle horreur!

LUDOVIC.

Qu'as-tu donc? Qu'y a-t-il?

STÉPHANIE, courant à lui.

Ah! mon ami! ah! qu'ai-je fait pour m'exposer à une pareille injure? Tiens, lis.

LUDOVIC.

C'est de M. Amable, notre propriétaire. O ciel! une déclaration! il t'aimait, et depuis longtemps, et ne cherchait qu'une occasion de te l'apprendre! le misérable!

STÉPHANIE.

Où vas-tu?

LUDOVIC.

Lui porter ta réponse et la mienne.

STÉPHANIE.

Non, non, c'est par le mépris qu'il faut lui répondre.

LUDOVIC, entre ses dents.

Oui, le mépris et autre chose.

STÉPHANIE.

Mais, avant tout, il faut rejeter ses services: nous n'en voulons plus, renvoie-lui sur-le-champ les dix mille francs qu'il t'a remis.

LUDOVIC.

O mon Dieu! je ne les ai plus, le sellier et la marchande de modes viennent de les emporter.

STÉPHANIE.

Qu'as-tu fait!

LUDOVIC.

Je croyais m'acquitter, et je reste sous le poids d'une telle obligation ! Devoir à un homme que je méprise !

STÉPHANIE, avec impatience.

Pourquoi te hâter ainsi ?

LUDOVIC.

Est-ce que je pouvais attendre ? Est-ce que ce billet n'était pas échu ? Est-ce qu'il n'était pas payable aujourd'hui même ? Aussi, c'est ta faute. A-t-on jamais vu signer des billets à une marchande de modes ?

STÉPHANIE.

Ma faute ! c'est plutôt la tienne ; sept mille francs à un carrossier ! tu n'aurais pas eu besoin d'emprunter, si tu n'avais pas tout dissipé.

LUDOVIC.

Parbleu ! je le crois bien, tu as tous les jours de nouveaux caprices.

STÉPHANIE.

C'est toi, plutôt, qui ne fais que des folies.

LUDOVIC.

Et toi des imprudences : car c'est ton étourderie, ta légèreté seule qui a pu enhardir ce fat à une telle audace.

STÉPHANIE.

Moi !

LUDOVIC.

Oui, je le parierais, j'en suis sûr.

STÉPHANIE.

Oser concevoir une pareille idée ! c'est affreux à vous, c'est indigne, et je me fâcherai, à la fin.

LUDOVIC.

Eh bien ! fâche-toi.

(Ils vont s'asseoir aux deux extrémités du théâtre, Ludovic à droite, Stéphanie à gauche.

STÉPHANIE.

AIR : *Ah! c'est désolant* (des ROSIÈRES).

Ah ! ah ! comment ! il ose
Me parler ainsi !
Plus d'amour, vous en serez cause...
Ah ! ah ! tout est fini !
Oui, oui, tout est fini !

LUDOVIC, allant à Stéphanie.

Eh quoi ! tu pleures, Stéphanie?

STÉPHANIE.

Oui, oui, Monsieur, c'est une infamie.

LUDOVIC.

Une querelle, je crois.

STÉPHANIE.

Et c'est pour la première fois.
Mais, je le vois,
Nos voisins sont toujours en guerre,
Toujours en dispute chez eux.

LUDOVIC.

Calme-toi, ma chère.

STÉPHANIE.

Leur exemple est contagieux,
Et nous allons faire comme eux.

ENSEMBLE.

STÉPHANIE.

Ah ! ah ! comment ! il ose
Me parler ainsi !
Plus d'amour, vous en serez cause.
Ah ! ah ! tout est fini !
Oui, oui, tout est fini !

LUDOVIC.

Allons, allons, pardonne ici
Tout le chagrin que je te cause.
Pardon, pourquoi pleurer ainsi ?

LUDOVIC.

Dieu ! ton frère.

SCÈNE XVII.

LUDOVIC, VICTOR, STÉPHANIE.

VICTOR.

Eh bien ! eh bien ! ce n'est plus comme ce matin, on ne s'embrasse plus, on se dispute.

STÉPHANIE.

Du tout. (Se rapprochant vivement de Ludovic et lui serrant la main.) La paix est faite.

VICTOR, d'un air triste.

Tant mieux ; il nous arrive toujours assez de chagrins sans s'en créer soi-même de nouveaux. Je venais, mon cher ami...

LUDOVIC, bas à Stéphanie.

O ciel ! pour ce que je lui ai promis... (Haut.) Je t'ai écrit, il y a une heure, que les quinze mille francs étaient à ta disposition, et que tu les trouverais ici.

VICTOR.

C'est vrai.

LUDOVIC, avec embarras.

Ils n'y sont pas encore ; mais sois tranquille.

VICTOR.

Tu ne les avais donc pas, comme tu me le disais, dans ta caisse, ou à la Banque, ce qui est la même chose ?

LUDOVIC.

Si vraiment ; mais un payement imprévu, des mémoires qu'il a fallu acquitter, ce qui ne m'empêchera pas de te procurer ta somme : je l'attends.

VICTOR.

Comment donc as-tu fait ?... et d'où vient ton trouble ? Ces regards d'intelligence avec ta femme... je comprends, mes amis.... vous vous êtes gênés pour moi.

STÉPHANIE.

Du tout.

VICTOR.

Vous avez emprunté.

LUDOVIC, regardant sa femme.

Jamais... jamais, grâce au ciel, cela ne nous arrivera.

VICTOR, lui prenant la main.

C'est bien, et je devine tout; vous n'avez point voulu compter sur les autres, et c'est de vous, de vous seuls que vous avez attendu des secours, des sacrifices.

LUDOVIC.

Que veux-tu dire?

VICTOR.

Pourquoi me le cacher? N'est-ce pas? j'ai raison: ce riche mobilier, ces chevaux, ces voitures...

LUDOVIC, comme frappé d'une idée.

O ciel!

VICTOR.

Peut-être même cette campagne à laquelle vous teniez tant?... Enfin, cela ou autre chose; il est, à coup sûr, quelques superfluités, quelques jouissances de luxe auxquelles vous avez renoncé pour m'obliger, pour me sortir d'embarras; je vous en remercie, mes amis, et j'en suis bien reconnaissant. (D'un air sombre.) Mais je n'en ai plus besoin; cela me devient inutile.

LUDOVIC et STÉPHANIE.

Et comment cela?

VICTOR.

Ce matin j'ignorais ma position, et je la connais maintenant; une faillite imprévue m'enlève une somme énorme sur laquelle je comptais pour faire honneur à mes engagements, et moi-même, si je n'ai pas ce soir deux cent mille francs comptant, je suis obligé demain de déclarer mon déshonneur.

LUDOVIC et STÉPHANIE.

Mon frère!

VICTOR.

Je n'y survivrai pas, mes amis; car jusqu'ici notre nom a été sans tache, et il ne me reste plus qu'à me brûler la cervelle.

STÉPHANIE, lui mettant la main sur la bouche, et l'empêchant d'achever la phrase.

O ciel!

LUDOVIC.

Qu'entends-je! te livrer ainsi au désespoir! je ne te reconnais plus; toi! un homme de tête, que j'ai toujours vu supérieur aux événements.

VICTOR.

Que faire contre ceux-ci? Y a-t-il quelque remède, quelque secours?

LUDOVIC.

Peut-être.

Air de *Turenne*.

Promets-nous seulement d'attendre;
Jusqu'à ce soir reste en ces lieux.

VICTOR.

Et pourquoi donc?

STÉPHANIE.

Quel parti veux-tu prendre?

LUDOVIC, passant au milieu.

Je serai digne de vous deux.
Oui, tous les deux vous avez sur mon âme
Des droits égaux... car mon bonheur, à moi,
C'est à ma femme ici que je le doi,
C'est à toi que je dois ma femme.

VICTOR.

A la bonne heure; mais je voudrais écrire à la mienne, à mes enfants.

LUDOVIC.

Là, dans mon cabinet. Adieu, frère; adieu, bon courage, nous sommes là.

(Victor entre dans le cabinet à droite.)

SCÈNE XVIII.

STÉPHANIE, LUDOVIC.

LUDOVIC.

Oui, je le sauverai, je le jure.

STÉPHANIE.

Et comment? Nous qui n'avons pas même le moyen de nous tirer d'affaire.

LUDOVIC.

Il n'est plus question de nous: il s'agit de ton frère, notre ami, notre seul ami; il s'agit de sa vie, de son honneur, qui est le nôtre! et il n'est qu'un moyen de le sauver. Tu n'as pas saisi, comme moi, cette idée qui lui est échappée, là, par hasard; je l'approuve, je m'en empare.

STÉPHANIE.

Toi!

LUDOVIC.

Je vendrai tout ce qui nous est inutile.

STÉPHANIE.

Nos chevaux, notre voiture.

LUDOVIC.

Tu y tenais ce matin.

STÉPHANIE.

Du tout: je mettrai des socques, tout le monde en met; tu me donneras le bras, le bonheur va à pied aussi bien qu'en voiture.

LUDOVIC.

C'est dit, plus d'équipage.

STÉPHANIE.

Plus de campagne: elle nous ruinerait une seconde fois, si c'était possible.

LUDOVIC.

Ce n'est que là, disais-tu, que nous pouvions nous aimer.

STÉPHANIE.

On s'aime partout.

LUDOVIC.

A merveille; ce qu'on m'en offre, je l'accepte, je termine à l'instant, et cet appartement dont lord Hutchinson avait tant d'envie, je passe chez lui, je lui cède le bail, le mobilier; ce ne sera

pas long, et nous prendrons un joli petit quatrième.

STÉPHANIE.

Mieux encore, un cinquième. On est en bon air.

LUDOVIC.

On se porte mieux.

STÉPHANIE.

Tu as raison; que de choses dont on peut se passer!

AIR de *Manette* (de M. Thénard).

PREMIER COUPLET.

Bijoux et dentelles,
Parures nouvelles,
A quoi servent-elles?
Prends, elles sont là.
Ce luxe éphémère
M'était nécessaire,
Pourquoi?... pour te plaire?
Je te plais sans ça!
Qu'importe le reste?
Oui, je te l'atteste,
Si, simple et modeste,
Tu me trouves bien;
Ta seule tendresse
Fera ma richesse;
Ta seule tendresse
Fera tout mon bien.

ENSEMBLE.

Je suis riche, et beaucoup;
Car l'amour, oui, l'amour tient lieu de tout.

DEUXIÈME COUPLET.

LUDOVIC.

Serviteurs à gage,
Dans un bon ménage,
Sont un esclavage,
Je m'en passerai.

STÉPHANIE.

Plus de soin futile;
Pour me rendre utile,
A tes lois docile,
Je te servirai.
Servir ce qu'on aime,
C'est le bien suprême.

LUDOVIC.

Et des gages même,
Je veux t'en donner.
Les voilà, ma chère.

(Il l'embrasse.)

STÉPHANIE.

A ce prix, j'espère,
Tu ne risques guère
De te ruiner.

ENSEMBLE.

Je suis riche, et beaucoup;
Car l'amour, oui, l'amour tient lieu de tout.

LUDOVIC.

C'est ton frère : reste avec lui, et tâche surtout qu'il ne se doute de rien.

(Il sort.)

SCÈNE XIX.

VICTOR, tenant à la main des lettres qu'il jette sur la table; STÉPHANIE.

VICTOR.

Mon courrier est terminé et partira ce soir; mais, en apprenant à ma femme la fâcheuse position où je me trouve, une seule idée me consolait: c'est que, grâce au ciel, vous êtes plus heureux, et je suis bien sûr que c'est à toi que ton mari en est redevable; car, de lui-même, il a toujours eu des idées de luxe et de dépense.

STÉPHANIE, soupirant.

C'est vrai, vous le connaissez bien.

VICTOR.

Aussi, tu as bien fait de le retenir, de compter avec lui et avec toi-même, de te mettre à la tête de ta maison, d'y faire régner l'ordre et l'économie.

STÉPHANIE, avec embarras.

Mon frère!

VICTOR.

Je ne t'en fais pas compliment, c'est tout naturel: c'est toi que cela regardait.

AIR : *Le choix que fait tout le village.*

Oui, tu le sais, c'est la règle commune
Qu'en ménage on doit observer;
C'est le mari qui gagne la fortune,
La femme doit la conserver.
Pour tous les siens son active tendresse
Dans tous les temps doit savoir amasser;
Car le bonheur est une autre richesse
Qu'elle n'a pas le droit de dépenser.

STÉPHANIE, à part.

Ah! mon Dieu! s'il savait...

SCÈNE XX.

VICTOR, STÉPHANIE, AMABLE.

STÉPHANIE, à part, voyant entrer Amable.

Dieu! M. Amable!

AMABLE, tenant un papier.

Fidèle à ma parole, voici, ma belle voisine, ce que je vous avais promis; l'acte est en bonne forme.

(Stéphanie prend le papier.)

VICTOR.

Quel est ce papier?

AMABLE.

Tout ce qu'il y a de plus innocent, un acte pardevant notaire; un service que je rends à ce jeune ménage, qui avait besoin d'argent.

VICTOR.

Que dites-vous?

AMABLE.

Pour eux, d'abord, et pour un frère qui est fort mal dans ses affaires.

VICTOR, avec colère.

Comment!...

STÉPHANIE, vivement.

Ne le croyez pas, ce n'est pas vrai! nous n'avons pas besoin de ses offres, nous les rejetons, et la preuve...

(Elle déchire l'acte.)

AMABLE.

Un acte notarié! Madame, un pareil procédé...

STÉPHANIE.

Est le seul que vous méritiez, après la déclaration que vous avez osé m'adresser.

VICTOR.

Je comprends. (A Amable.) Il suffit, Monsieur, sortez.

AMABLE, étonné.

Sortez! Qu'est-ce que c'est qu'une telle expression, à un propriétaire..... et de quel droit?....

VICTOR, passant auprès d'Amable.

Je vous répète, Monsieur...

STÉPHANIE, l'arrêtant.

Mon frère!...

AMABLE.

Son frère! c'est différent; mais enfin, on est débiteur ou on ne l'est pas, et après ce que j'ai fait pour son mari...

STÉPHANIE, à part.

Ah! quelle honte!... et que devenir!...

VICTOR.

On vous doit donc?

AMABLE.

Apparemment.

VICTOR.

Combien, Monsieur?

AMABLE.

Je ne suis pas obligé de vous le dire.

VICTOR.

Et moi, j'ai le droit de vous demander... Combien?

AMABLE.

Monsieur, c'est mon secret.

VICTOR.

Combien?

AMABLE.

Dix mille francs.

VICTOR, après un moment de silence, regardant Stéphanie, prend son portefeuille et remet la somme à Amable.

Les voilà.

STÉPHANIE et AMABLE.

Qu'est-ce que cela signifie?

SCÈNE XXI.

LES PRÉCÉDENTS, LUDOVIC.

LUDOVIC, accourant.

Mon ami, mon frère, rassure-toi. J'ai vu Hutchinson et mon notaire; ils se chargent de la vente, de la liquidation, ils se chargent de tout, et tu auras dès ce soir deux cent mille francs, qu'ils veulent bien avancer.

VICTOR, avec joie.

Il se pourrait!... ah!... mon ami!...

AMABLE.

Et vous acceptez!

VICTOR.

Oui, Monsieur, et de grand cœur.

LUDOVIC, à Amable.

Vous ici, Monsieur! J'ai un autre compte à régler avec vous, et, pour commencer, voici dix mille francs que je vous dois.

AMABLE.

Non, Monsieur.

LUDOVIC.

Vous accepterez.

AMABLE.

Non, Monsieur... A l'autre, maintenant; qu'est-ce qu'ils ont donc tous?

LUDOVIC.

Vous accepterez, ou sinon...

AMABLE.

Je suis payé.

LUDOVIC.

Et par qui?

AMABLE.

Par le beau-frère.

STÉPHANIE.

Oui, mon ami.

AMABLE.

Et tout ce que je puis faire, c'est de lui en donner un reçu.

(Il va s'asseoir auprès de la table, et écrit.)

LUDOVIC.

Qu'est-ce que cela veut dire?

VICTOR, prenant Ludovic par la main.

Avez-vous pu croire que votre frère, votre ami, cesserait un instant de veiller sur vous? Je connaissais vos folies, vos dissipations; j'aurais voulu qu'il ne tînt qu'à moi de venir à votre aide, de combler le déficit; mais, une fois habitués à de pareilles dépenses, rien ne vous eût empêchés de continuer; dans un an, dans deux ans, vous étiez ruinés sans espoir, sans ressources : aujourd'hui il y en avait encore; mais, pour s'arrêter, pour trancher dans ce vif, il faut un grand courage, jamais vous ne l'auriez eu pour vous, vous l'avez eu pour moi, j'en étais sûr; dès que

vous m'avez vu en danger, vous avez tout sacrifié pour me sauver.

STÉPHANIE et LUDOVIC.

Mon ami!

VICTOR.

Ce sacrifice, je l'accepte, et je vous en rendrai bon compte. Ces deux cent mille francs échappés au naufrage, je les ferai valoir dans ma manufacture, à condition que tu t'en mêleras, que tu travailleras.

LUDOVIC.

C'était mon projet, mon espoir... dès demain j'entrais chez un banquier.

VICTOR.

C'est bien, je t'emmène, et tu seras chez toi, ce qui vaut mieux que d'être chez les autres... nous vivrons tous ensemble, en amis, en famille... ta femme avec la mienne, tes enfants avec les miens... (Amable se lève et se place à la droite de Stéphanie.) Ils apprendront avec nous que l'ordre et l'économie, qui font la fortune des états, font aussi celle des jeunes ménages, et, quand vous aurez fait fortune en province, vous reviendrez, si vous le voulez, dans la capitale.

AMABLE.

Je vous garderai votre appartement.

LUDOVIC.

Vous êtes bien bon.

AMABLE.

Un logement d'ami, presque pour rien.

STÉPHANIE, faisant la révérence.

Cela revient trop cher.

AU PUBLIC.

AIR : *Mes yeux disaient tout le contraire.*

Nous voilà donc bien avertis,
Et de ce frère que j'honore
Nous suivrons les sages avis...
Mais par vous, et ce soir encore,
Que de ses préceptes nouveaux
La règle ne soit pas suivie;
Et, s'il se peut, dans vos *bravos*
Ne mettez pas d'économie.





MORTON.

EH! BIEN JENNIE, JE TE MÉPRISE!... ADIEU



LE QUAKER ET LA DANSEUSE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 28 mars 1831.

En société avec M. Paul Duport.

—

Personnages.

JAMES MORTON, quaker.	TOBY.
MISS GEORGINA BARLOW, danseuse.	UN DOMESTIQUE.
ARTHUR DARSIE, marquis de Clifford, pair d'Angleterre.	DEUX LORDS, amis de Darsie.
MURRAY, ami de Darsie.	DOMESTIQUES.

La scène se passe à Londres, dans l'hôtel de miss Georgina.

Le théâtre représente un boudoir très-élégant. Porte au fond; deux portes latérales : à la droite de l'acteur, la porte de l'appartement de Georgina. Du même côté, et sur le devant de la scène, un canapé. De l'autre côté, une table sur laquelle on voit une guitare, des papiers de musique, une écritoire et quelques gravures. Deux grandes croisées aux deux côtés de la porte du fond.

SCÈNE PREMIÈRE.

GEORGINA, LORD DARSIE, plusieurs jeunes Lords à table, et déjeunant : Georgina occupe le milieu de la table; Darsie à l'extrémité à gauche; MURRAY à l'extrémité à droite.

ENSEMBLE.

AIR : *La belle nuit, la belle fête* (des DEUX NUITS).

Que la gaîté, notre compagne,
Tienne sa cour
Dans ce séjour;
L'amour s'accroît, grâce au champagne :
Honneur, honneur au champagne, à l'amour!

LORD DARSIE.

C'est décidé, il n'y a que l'Angleterre où l'on boive de bon vin de Champagne.

MURRAY.

Il est bien meilleur qu'en France.

DARSIE.

D'abord il coûte plus cher.

GEORGINA.

C'est une raison, surtout pour moi.

MURRAY.

Le vôtre est délicieux.

GEORGINA.

Faites-en compliment à Milord, il vient de lui.

DARSIE.

C'est une galanterie, galanterie tout à fait inutile : car vous, miss Georgina, vous, la merveille de l'Opéra, et la *Taglioni* de Londres, vous avez, comme disait Talma dans une comédie française, je ne sais plus laquelle, vous avez, pour nous enivrer, des moyens bien plus sûrs.

GEORGINA.

Il paraît que tout votre esprit est exporté de France.

DARSIE.

Comme le champagne, et je les fais venir tous les deux en bouteilles.

TOUS.

Charmant, charmant!...

DARSIE.

N'est-ce pas? je ne me suis jamais senti plus en verve qu'aujourd'hui, et puisque le dessert est le moment des indiscrétions, il faut que je fasse part à mes amis de mon bonheur.

GEORGINA.

Je vous le défends.

DARSIE.

Ça m'est égal. Il y a un opéra français qui dit : *Le bonheur est de le répandre*. Moi, je soutiens que le bonheur c'est de le dire, de le dire à tout le monde; sans cela, autant s'en passer.

GEORGINA.

Milord, je vous prie de vous taire.

DARSIE, se levant.

Impossible, me voilà à la tribune, et je parlerai; je vous apprendrai, mes chers amis, que moi, Arthur Darsie, marquis de Clifford et pair d'Angleterre, j'épouse secrètement, la semaine prochaine, la cruelle, l'indomptable miss Georgina, la Lucrèce de nos théâtres, et je vous invite tous à la noce.

TOUS, se levant.

Il serait possible!...

(Murray, Georgina, Darsie, sur le devant de la scène; un des Lords s'assied sur le canapé, un autre va à la table à gauche et s'amuse à regarder des gravures. Les domestiques enlèvent la table.)

DARSIE.

Hein! quel bruit! quel éclat dans le grand monde! Mais il est si difficile maintenant de faire parler de soi, qu'on est trop heureux de trouver une pareille occasion... Si lord Byron y avait pensé, il n'aurait pas manqué celle-là, parce que, vrai, il n'y a rien de bon genre comme une mésalliance.

GEORGINA, fièrement.

Une mésalliance! vous allez me donner de l'amour-propre; je ne croyais pas déchoir en vous épousant.

(Les Lords rient.)

DARSIE, les regardant.

Qu'est-ce qu'elle dit?

GEORGINA.

Je vous ai promis de descendre jusqu'à vous, de renoncer à être artiste pour devenir marquise; mais c'était à des conditions.

DARSIE.

Que je n'ai point oubliées. Si, pendant un an, vous ne trouvez personne qui vous ait plu, vous devez me donner la préférence.

GEORGINA.

L'année n'est pas encore révolue.

DARSIE.

Il s'en faut de quatre ou cinq jours... c'est tout comme...

(Le Lord qui était assis sur le canapé se lève, et va causer tout bas avec celui qui est auprès de la table.)

AIR : *Du partage de la richesse.*

Vous ne serez pas rigoureuse,
Et je me fie à vos serments;
Car on doit, quand on est danseuse,
Tenir à ses engagements.

GEORGINA.

Les danseuses sont si frivoles!
Prenez-y bien garde.

DARSIE.

Il est clair
Qu'on ne doit pas compter sur leurs paroles:
(Aux deux Lords qui sont à gauche.)
Ce sont des paroles en l'air.

GEORGINA.

Je n'ai qu'à aimer quelqu'un, et, Dieu m'en est témoin, je le voudrais.

DARSIE.

Vous! aimer quelqu'un! Vous en êtes incapable.

GEORGINA.

Alors, pourquoi tenir à m'épouser?

DARSIE.

Parce que, comme toute la belle jeunesse de Londres, je vous aime, j'en perds la tête, et j'ai juré, mieux que cela, j'ai parié que vous seriez à moi d'une manière ou d'une autre, et comme, d'une autre, il n'y a pas moyen...

GEORGINA, avec fierté.

Milord!

DARSIE.

Allons! vos grands airs! on sait bien que vous n'êtes pas une danseuse comme une autre. Vous menez de front les pirouettes et la vertu, ce qui est abusif, parce que, si cela gagne une fois, où en serons-nous?

TOUS.

Il a raison.

GEORGINA, souriant.

Que voulez-vous, Milord! ce n'est pas ma faute.

DARSIE.

C'est peut-être la nôtre!

GEORGINA.

C'est possible. Contre qui ai-je eu à me défendre? Voilà deux ans que je traîne à ma suite des milliers d'adorateurs, depuis les coulisses jusqu'au foyer, depuis mon antichambre jusqu'à mon boudoir, et, dans cette foule bigarrée, dont la fatuité est l'uniforme, j'ai cherché des yeux qui je pourrais aimer; je suis encore à le trouver.

DARSIE.

Preuve que je suis le seul, et comme je vous le disais...

GEORGINA.

Quel est ce bruit?

DARSIE.

Ma voiture qui vient nous chercher; car nous allons à Hyde-Park. Je compte sur vous pour la noce.

TOUS.

Approuvé.

CHOEUR.

AIR : *En bons militaires* (de FRA DIAVOLO).

Du doux mariage
Qui bientôt { m'engage / l'engage }
{ Je vous préviens tous. / Il nous prévient tous. }
{ Je compte sur vous. / Il compte sur nous. }
Comptez sur mon zèle.
Le plaisir m'appelle;

J'y serai fidèle.
{ Le plaisir m'appelle.
{ Le plaisir nous appelle.

GEORGINA, près de la fenêtre à gauche.

Mais écoutez donc, j'entends du bruit, des cris, un rassemblement.

DARSIE.

Quelque divertissement populaire, un ministre dont on casse les fenêtres.

SCÈNE II.

Les Précédents, MORTON.

MORTON, entrant par le fond.

Eh bien! eh bien! des cris de joie, des chants d'allégresse, quand un de vos frères vient d'être blessé!

DARSIE.

Mon frère le baronnet?

MORTON.

Non: maître Patrick, un brave mercier de la Cité, a été renversé par une voiture qui entrait dans cet hôtel.

DARSIE.

C'est la mienne.

GEORGINA, à ses domestiques qui sont au fond, et qui vont et viennent.

Courez vite, que l'on s'empresse!

(Elle sort avec eux; quelques-uns des Lords sortent avec elle.)

DARSIE.

Pourquoi se trouvait-il là? Mes chevaux ne peuvent pas aller au pas, ils n'y sont pas habitués.

MORTON.

Un cocher ne peut peut-être pas aller doucement?

DARSIE.

Si le mien s'en avisait, je le renverrais sur-le-champ.

MORTON.

Et moi, frère, si j'étais de lui, j'aurais déjà renvoyé un maître tel que toi.

DARSIE.

Oser me tutoyer, moi, lord Darsie!...

MURRAY.

Ne vois-tu pas à son langage et à son costume que c'est un quaker?

DARSIE.

Un quaker! ah! oui.

MURRAY.

Qui est sans doute l'ami de maître Patrick.

MORTON.

Tous les hommes sont mes amis, et notre premier devoir est surtout de secourir tous ceux qui souffrent, quels qu'ils soient.

DARSIE, riant.

Quels qu'ils soient?

MORTON.

Ce sont là du moins les principes de l'immortel Ben-Johnson, notre maître. Si ton noble coursier était blessé, je le soignerais, je te soignerais toi-même.

DARSIE.

Eh bien! par exemple, une telle comparaison...

MORTON.

Ce n'est pas toi qu'elle devrait fâcher, ami Darsie; le cheval est un noble animal; c'est un être utile.

DARSIE.

Air du vaudeville de *la Partie carrée.*

Il est divin de costume et de style;
J'adore son raisonnement.
Autant que vous ne suis-je pas utile?

MORTON.

Peut-être ici! c'est possible.

DARSIE.

Comment?

MORTON.

Dans ce séjour que le luxe décore
D'objets rares et superflus,
Dans ce boudoir je t'admire et t'honore...
Comme un meuble de plus.

DARSIE, avec hauteur.

C'est trop fort; qu'est-ce à dire, s'il vous plaît?

SCÈNE III.

Les Précédents; GEORGINA, rentrant.

GEORGINA.

Ce ne sera rien, je l'espère: je l'ai fait transporter dans une pièce de mon appartement, et le médecin va venir.

MORTON.

Femme, c'est bien... (La regardant.) Ah! que tu es belle!

GEORGINA.

Vrai!

MORTON.

Un quaker dit toujours vrai.

GEORGINA.

Ce n'est donc pas comme ces messieurs, et je t'en remercie.

MORTON.

Puisque tu es la maîtresse de cette maison, envoie sur-le-champ dans le Strand, seconde boutique à gauche, chez Patrick, le mercier, avertir sa fille... Non, ça l'effrayerait! préviens seulement Toby, son premier garçon, de ce qui vient d'arriver, et qu'il se rende ici, près de son maître, et près de moi.

GEORGINA, à un domestique.

Vous avez entendu?

MORTON, au domestique.

Va, mon ami : je t'en remercie d'avance, et je te rendrai cela dans l'occasion.

(Le domestique sort.)

DARSIE.

A merveille; il commande ici comme chez lui.

GEORGINA.

Il fait bien. C'est amusant un quaker, je n'en avais jamais vu de près, et je suis enchantée de faire sa connaissance. Il nous divertira.

MORTON, la regardant.

J'avais cru d'abord... je me suis trompé... futile comme les autres !

GEORGINA.

Futile !... ce n'est pas galant; mais je vois que c'est une bonne spéculation d'être quaker : on acquiert le privilége de dire à chacun son fait, sans risque, sans péril, et de plus c'est une manière comme une autre de produire de l'effet.

MORTON.

Si c'est là ta pensée, tant pis; j'avais meilleure opinion de toi.

GEORGINA.

Pourquoi donc? chacun ici-bas joue un rôle, tu as choisi celui-là.

MORTON, avec indignation.

Moi, jouer un rôle !... j'ai étudié les principes de Ben-Johnson; je tâche de les mettre en pratique, et d'être honnête homme, voilà tout.

GEORGINA.

Honnête homme, c'est ce que je disais, un rôle original; et vous, Milord, qui aimez tant le bizarre et l'extravagant, si vous vous faisiez quaker ?

DARSIE.

Moi !

GEORGINA.

Cela vous changerait de folie.

MORTON.

De folie !... qu'est-ce à dire ?

GEORGINA.

Ah ! ah ! philosophe ! voilà que tu te fâches, et tu as tort.

MORTON.

J'ai tort !

GEORGINA.

De ne pas m'avoir laissée achever ma phrase.

Air d'*Yelva.*

A Milord, qui pour moi soupire,
J'allais faire part de mon goût;
Et, par là, je voulais lui dire
Qu'un quaker me plairait beaucoup.
Si d'être un sage
Il avait l'avantage,
Je l'aimerais...

MORTON.

Vœux superflus.
Car, à son tour, s'il devenait un sage,
C'est lui, je crois, qui ne t'aimerait plus.
Oui, je le crois, s'il devenait un sage,
Sans doute alors il ne t'aimerait plus.

GEORGINA.

Milord quaker, vous êtes ici chez moi.

MORTON.

Femme, c'est toi qui te fâches à ton tour.

GEORGINA.

Tu as raison, je te pardonne; je ne vois pas pourquoi tu m'aurais épargnée plus que ces messieurs, moi qui ne vaux pas mieux qu'eux.

TOUS.

Ah ! Milady !

GEORGINA.

Et pour te prouver que j'ai un bon caractère, je t'invite ce soir à souper ici, avec nous. Acceptes-tu ?

MORTON.

Non.

GEORGINA.

C'est honnête, et pourquoi ?

MORTON.

J'ai dit non.

GEORGINA.

Je l'ai entendu, et ce mot m'a d'autant plus frappée, que j'y suis peu habituée; mais daigne au moins nous expliquer, si toutefois Ben-Johnson et tes principes te le permettent..... Qu'est-ce ?...

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, LE DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Voilà le commis de M. Patrick qui est là, près de son maître; il vient d'arriver, et demande à vous parler en particulier.

MORTON.

J'y vais.

GEORGINA.

Non pas, nous vous laissons, et jusqu'à ce que ce pauvre homme puisse être transporté chez lui, dis-lui bien que ma maison est la sienne, à lui et à ses amis.

DARSIE.

Le traiter ainsi !... lui qui tout à l'heure vous a résisté.

GEORGINA, souriant.

Je ne suis pas fâchée qu'on me résiste.

Air : *Mes yeux disaient tout le contraire.*

Demeure auprès de ton ami,
Je le laisse à tes soins fidèles ;
Et, grâce à toi, j'espère ici
Avoir bientôt de ses nouvelles.
Le promets-tu ?

MORTON.

Ne jurer rien,

C'est là notre règle première.
Je ne promets pas, mais je tien.

GEORGINA.

Et moi, je fais tout le contraire.

MORTON.

Oser faire un tel aveu !

GEORGINA.

Te voilà prévenu. (Lui tendant la main.) Sans rancune ; adieu, quaker.

MORTON, lui donnant la main.

Adieu. (La regardant.) C'est dommage, il y avait du bon.

GEORGINA.

Vraiment !... c'est toujours cela. (Bas à Darsie.) Darsie, sachez donc quel est cet original...

DARSIE.

Vous avez raison, il faut nous en amuser, et je cours aux informations.

GEORGINA.

A merveille. (Faisant la révérence à Morton.) Monsieur, j'ai bien l'honneur... (Voyant qu'il ne la lui rend pas.) Il paraît que saluer n'est pas dans tes principes ?

MORTON.

Non.

GEORGINA.

Allons, il y a encore bien à faire pour le former, mais on en viendra à bout.

(Georgina rentre dans son appartement; Darsie et Murray, qui l'ont accompagnée jusqu'à la porte, sortent par le fond.)

SCÈNE V.

MORTON, LE DOMESTIQUE.

MORTON.

Préviens ce jeune homme qui m'attend qu'il peut entrer.

LE DOMESTIQUE.

Oui, Votre Honneur.

MORTON.

Attends, attends : tu m'as rendu service, tiens, prends.

LE DOMESTIQUE.

Deux guinées !... pour un quaker...

MORTON.

Va vite.

LE DOMESTIQUE.

Tout ce que voudra Votre Honneur, je lui suis tout dévoué.

MORTON.

C'est bon, mais écoute, ami, ne dis plus *Votre Honneur* : car l'honneur du monde n'est qu'un rêve d'insensé ; et autant vaudrait m'appeler *votre folie*, ce qui ne serait pas honnête. Mais voilà celui que j'attends, laisse-nous.

LE DOMESTIQUE.

Oui, Votre Honn... je veux dire... Monsieur le quaker.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

MORTON ; TOBY, entrant par la porte à gauche de l'acteur.

TOBY.

Ah ! monsieur Morton, quel événement !

MORTON.

Est-ce que Patrick va plus mal ?

TOBY.

Non vraiment, je viens de le voir, de l'embrasser. Il n'a rien eu, grâce au ciel, que quelques contusions ; mais vous sentez bien que, pour un vieillard, la peur, le saisissement... Aussi le médecin qui vient de le saigner n'a rien ordonné, que de le laisser tranquille.

MORTON.

Alors tu peux aller prévenir sa fille, cette pauvre Betty qui t'aime tant.

TOBY.

Ah ! oui, c'est vous qui vous en êtes aperçu ; moi, je ne m'en serais jamais douté, et jugez de ma surprise, quand hier le père Patrick, qui est si riche et un peu avare, quoique brave homme au fond, me dit : « Toby, tu n'es que mon premier garçon, tu n'as pas un schelling de revenu, ni de capital ; de plus tu n'es pas très-beau. »

MORTON, froidement.

Tout cela est vrai...

TOBY.

« D'un autre côté, voilà ma Betty, la plus jolie fille de la Cité, et que tous les riches marchands de Londres me demandent en mariage... eh bien ! je te la donne, parce que le quaker Morton t'aime, t'estime, et répond de toi. »

MORTON.

C'est vrai : j'en réponds ; pauvre et misérable, tu as toujours été honnête homme. Obligé par moi, j'ai cru que, comme les autres, tu serais ingrat.

TOBY.

Ah ! pour ça, jamais.

MORTON.

Tu l'aurais été, ami, que ça ne m'aurait ni surpris ni empêché de te rendre service.

TOBY.

Et pourquoi donc ?

MORTON.

AIR d'*Aristippe*.

Si l'on comptait sur la reconnaissance,
Trop rarement on serait généreux.

Il vaut mieux faire, je le pense,
Des ingrats que des malheureux.
Et de peur qu'on ne s'en afflige,
Du bien qu'on fait sans se glorifier,
Il faut agir comme ceux qu'on oblige,
Et se hâter de l'oublier.

TOBY.

Ah! monsieur Morton!... ah! mon bienfaiteur!

MORTON.

Dis : « Mon ami, » et pense-le, ce mot-là renferme tout. A quand la noce?

TOBY.

C'est justement là-dessus que je voulais vous consulter. C'était après-demain le jour fixé.

MORTON.

Après-demain!

TOBY.

Voilà, et cela me met dans un embarras dont je n'ai osé parler à personne, parce qu'après ce que vous avez fait pour mon bonheur, je vous demande bien pardon d'être malheureux, je me le reproche, c'est d'un mauvais cœur! Mais si je ne vous disais pas la vérité, je ne serais plus digne de vous ni de M. Patrick, ni surtout de cette pauvre Betty, pour qui je donnerais ma vie; car elle m'aime bien, et je l'aime de tout mon cœur.

MORTON.

Eh bien! alors, qui t'afflige?

TOBY.

C'est qu'il y en a, je crois, une autre que j'aime encore plus qu'elle.

MORTON.

Qu'est-ce que cela signifie?... et quelle est cette autre?

TOBY.

Je l'ignore.

MORTON.

Où est-elle?

TOBY.

Je n'en sais rien.

MORTON.

Ami Toby, tu es fou.

TOBY.

J'en ai peur. C'est une sorcière, une lutine, mon mauvais génie, en un mot; car, chaque fois qu'elle m'apparaît, il m'arrive un malheur.

MORTON.

Et quels rapports peuvent exister entre vous? où l'as-tu connue?

TOBY.

Il y a trois ans, dans le village où j'avais un petit emploi de collecteur des accises. J'ai tout quitté pour venir ici, à Londres, avec elle, avec Catherine; c'est Catherine qu'on l'appelait. Et elle était jolie!... jolie, voyez-vous!... il n'est pas permis de l'être comme ça; parce que ça fait qu'on en perd la tête, qu'on rougit de n'être rien; qu'on veut faire fortune, qu'on s'embarque, et puis qu'on revient pauvre, souffrant, misérable! prêt à mourir de faim ou de désespoir. Voilà comme vous m'avez trouvé sur le pavé de Londres, vous savez...

MORTON.

Poursuis, ami: je t'ai dit de ne jamais me parler de ça.

TOBY.

Enfin, monsieur Morton, vous avez tout fait pour moi; rappelé à la vie, à la santé, placé par vous chez un brave négociant, j'oubliais presque mon chagrin, je m'efforçais d'être heureux, ne fût-ce que par reconnaissance; et puis Betty était si bonne! nous aurions fait un si bon ménage!... oh! oui, j'en suis sûr, j'aurais été un honnête homme, un bon mari, je l'aurais juré; lorsqu'il y a trois jours, au détour d'une rue, dans un équipage magnifique, j'aperçois une femme couverte de plumes et de diamants: c'était Catherine! Catherine, qui avait disparu, que je n'avais plus revue; je veux crier, et je reste muet!... je veux courir, mes jambes fléchissent; je tombe sans connaissance, on me rapporte au magasin; et quand je revins à moi, c'était Betty qui me soignait. Pauvre chère enfant! elle me frottait les tempes avec de l'eau de Cologne: et le lendemain, me voyant encore tout triste, elle me dit: « Monsieur Toby, il faut vous distraire, aller au spectacle. » J'allai au plus beau, au plus cher; et je ne sais pas comment ça se fit, je m'endormis... Voilà qu'un bruit d'applaudissements me réveille, je regarde, des nuages descendaient de tous les côtés, il y en a un qui s'ouvre, une femme en sort, c'était Catherine.

MORTON.

Catherine!

TOBY.

Oui, monsieur Morton; et elle s'est mise à danser devant tout le monde: elle qui était si timide, elle qui autrefois n'osait danser avec personne, de peur des mauvaises langues.

MORTON.

Pauvre garçon! une tête dérangée... l'illusion seule...

TOBY.

Oui, n'est-ce pas?... c'est ce que je me suis dit pour me consoler. Ma tête est dérangée, mais c'est égal, je ne peux pas, quand mademoiselle Betty me donne tout son amour, ne lui donner que la moitié du mien: ce ne serait pas juste, ce ne serait pas honnête; et au lieu de l'épouser, je veux m'enrôler.

MORTON.

Y penses-tu ?

TOBY.

Depuis longtemps, tout ce que je regrettais, c'était de me faire tuer sans avoir pu vous en faire mes excuses ; mais je vous ai vu, je vous ai tout avoué, je n'ai plus rien sur la conscience, vous me pardonnez de souffrir, pas vrai ?... il n'y a pas de ma faute. Adieu, monsieur Morton, consolez Betty ; je vais me faire soldat.

MORTON.

Toi, soldat !

TOBY.

Oui : j'irai me battre contre les Français.

MORTON, lui prenant la main, après un instant de silence.

Contre les Français ! Tu leur en veux donc ?

TOBY.

Moi ? du tout ; à la guerre on est là : on se tire un coup de fusil, on ne s'en veut pas pour ça ; au contraire.

MORTON.

Mais ce Français que tu auras en face de toi, contre qui tu tireras, peut-être a-t-il une amie qui le regrettera, comme tu regrettes la tienne.

TOBY, ému.

Vous croyez qu'il a une amie, ce Français ?

MORTON.

Et pourquoi n'aimerait-il pas comme toi ? ou par quelle fatalité faut-il qu'il meure, parce que tu as perdu ta maîtresse ?

TOBY.

C'est pourtant vrai ; je n'avais pas réfléchi à ça. C'est égal, laissez-moi aller à la guerre ; je vous promets de ne tuer personne ; je ferai seulement mon possible pour être tué.

MORTON.

Ami, tu n'as pas de courage. Tu ne sais donc pas que l'homme doit subir toutes les peines, toutes les épreuves, sans cesser d'être calme ? Suis mon exemple ; les passions ne peuvent plus rien sur moi, parce que je suis quaker.

TOBY.

Cela empêche donc d'être amoureux ?

MORTON.

Toujours... C'est par là que j'ai appris à me vaincre, à modérer ce caractère impétueux qui m'aurait porté à tous les excès. Je me rappellerai sans cesse ce pauvre Seymour, un ami d'enfance... et une dispute, un défi, ce qu'ils appelaient l'honneur offensé !... enfin je l'ai vu tomber sous mes coups ; et depuis ce jour, le monde et ses lois, et ses préjugés, j'ai tout pris en horreur, je n'ai plus admiré et professé d'autres principes que ceux de Ben-Johnson, qui nous enseignent à triompher de nous-mêmes et de nos passions.

TOBY.

Si je l'avais su plus tôt.... Mais il n'est plus temps : le mal est fait.

MORTON.

Il est toujours temps de revenir à la raison... Va chercher Betty, et amène-la près de son père ; c'est moi qui leur parlerai à tous les deux. Nous retarderons le mariage de quelques mois, et d'ici là, je me charge de te guérir. Je te lirai tous les jours Ben-Johnson et ses principes.

TOBY, baissant la tête.

Comme vous voudrez ; je me résigne à tout.

MORTON.

C'est bien.... Mais tu me promets de vivre, je le veux.

TOBY.

Je n'ai rien à vous refuser ; mais c'est bien pour vous faire plaisir.

MORTON.

Je t'en remercie.

TOBY.

Il n'y a pas de quoi. (En s'en allant.) Adieu, monsieur Morton. Ah ! le digne homme !

(Il sort.)

SCÈNE VII.

MORTON, puis GEORGINA.

MORTON.

L'insensé ! abandonner son cœur à un tel délire !... Il faut le plaindre ; ce n'est pas sa faute. O Ben-Johnson, il ne te connaissait pas !

(Il s'assied près de la table, ouvre le livre et lit.)

GEORGINA, sortant de son appartement, et voyant Morton assis.

Encore ici ! Ah ! il est seul, et tellement occupé de sa lecture, qu'il ne fait pas seulement attention à moi. (S'asseyant sur le canapé et regardant Morton.) Belle tête d'étude !... tête de philosophe ! et dire que, si on voulait, celle-là ne serait pas plus difficile à bouleverser qu'une autre ! (Souriant.) Au fait, ce serait amusant de le faire fléchir, lui et ses principes. Si j'essayais. (Elle tousse légèrement, puis fait un petit bruit avec le tabouret qui est sous ses pieds ; enfin, voyant qu'il ne fait pas attention à elle, elle lui adresse la parole.) Monsieur...

MORTON.

C'est toi ! je ne te voyais pas.

GEORGINA.

C'est ce dont je me plains. (D'un air de bonté.) Comment va notre malade, le respectable monsieur Patrick ?

MORTON.

Il va mieux ; on vient de le saigner, et il repose, et je te dois, en son nom et en celui de sa famille...

GEORGINA.

Ah ! je n'entends pas de si loin, surtout quand il faut toujours lever la tête ; si tu veux que je t'écoute, avance un fauteuil, et mets-toi là, près de moi.

MORTON, avançant le fauteuil près du canapé, et s'asseyant.

Me voilà, j'y suis.

GEORGINA.

Pardon ! avec toi, qui es la franchise même, on ne doit pas se gêner. J'ai les nerfs si cruellement agités ! une migraine affreuse ! tu permets, n'est-ce pas ?... (Elle appuie sa tête sur un coussin du canapé.) Eh bien ! tu disais...

MORTON.

Je te disais...

(Il regarde le boudoir.)

GEORGINA.

Ah ! tu regardes mon boudoir ? comment le trouves-tu ?

MORTON, après avoir regardé avec flegme.

Très-bien, pour ce que tu en fais.

GEORGINA, relevant la tête avec vivacité.

Comment ? que voulez-vous dire ?... et qu'est-ce que j'en fais donc ?

MORTON.

Tu veux le savoir ? mais je suis quaker, et mes principes m'ordonnent d'être sincère.

GEORGINA.

Eh bien ?

MORTON.

Eh bien ! tu fais de ce boudoir un séjour de vanité, un lieu où tu viens t'admirer toi-même ; où tu as rassemblé les plus belles choses, afin de t'écrier dans l'orgueil de ton cœur : « Je suis encore plus belle. »

GEORGINA, remettant sa tête sur l'oreiller.

AIR : *Ainsi que vous, je veux, Mademoiselle.*

Oui, j'en conviens, oui, telle est ma faiblesse.

MORTON.

Et quand je vois en ce moment
Tant de beauté, d'esprit et de jeunesse...

GEORGINA.

Eh quoi ! vraiment, un compliment !

MORTON.

Oui, tous ces dons que ton orgueil admire,
Et que sur toi le ciel a répandus,
Me font, hélas ! soupirer...

GEORGINA, à part.

Il soupire !

MORTON.

Et je me dis : « Que de trésors perdus ! »
Oui, je me dis : « Que de trésors perdus ! »

GEORGINA.

Si c'est une leçon de morale, continue, tu me feras plaisir ; je n'en entends pas souvent.

MORTON.

Volontiers ; tu es noble, tu es riche ; et une femme de ton rang et de ta naissance...

GEORGINA.

Et pour qui me prends-tu ?

MORTON.

Pour quelque grande dame, quelque duchesse, que sais-je... ?

GEORGINA.

Du tout... entendons-nous bien... il faut de la loyauté ; car si un jour tu te trouvais là, à mes pieds...

MORTON, reculant son fauteuil.

Moi ! ô Ben-Johnson !

GEORGINA.

Ben-Johnson lui-même, c'est possible ! tout peut arriver, et je ne veux pas que ce soit par surprise... Dès demain peut-être, il ne tient qu'à moi d'être duchesse, ou pairesse d'Angleterre ; mais je ne veux pas déroger, et je suis mieux que cela.

MORTON, froidement.

Princesse, peut-être ?

GEORGINA.

Un degré de plus ; déesse... à l'Opéra.

MORTON, se levant.

Où suis-je ?... et qu'est-ce que j'apprends là ?

GEORGINA.

Prends garde, ou je vais croire que la philosophie n'est chez toi qu'un vain mot, que tu n'es pas d'accord avec toi-même, et que tu es un prétendu sage, esclave, comme tant d'autres, des préjugés.

MORTON.

Je n'en ai aucun, je n'en ai plus.

GEORGINA.

Pourquoi alors t'éloigner de moi ? une duchesse à tes yeux est-elle plus qu'une danseuse ?... respecteras-tu en elle le hasard qui lui a donné le rang ou la naissance ?

MORTON.

Non, sans doute.

GEORGINA.

Eh bien, alors... approche... pour l'honneur de tes principes, ou je n'y croirai plus.

MORTON, se rapprochant.

Elle a raison.

(Il se rassied.)

GEORGINA.

Plus près encore, et écoute-moi. Malgré tes idées, il se peut qu'une danseuse soit insensible : je le suis, je te le jure... sinon, je le dirais de même ; et si, entourée d'hommages, d'éloges, de séductions de toute espèce, elle résiste et reste honnête femme, crois-tu qu'elle n'a pas plus de mé-

rite que celles qui n'ont pas même eu l'occasion de se défendre ?

MORTON.

Si vraiment.

GEORGINA.

Crois-tu que sa sagesse ne soit pas plus difficile et plus glorieuse que la tienne ? toi chez qui l'indifférence tient lieu de vertu; toi qui, renfermé dans les hautes régions de la philosophie, n'as jamais laissé pénétrer jusqu'à toi des passions que tu ignores !... soldat, qui te proclames vainqueur sans avoir eu d'ennemis à combattre ! Ah ! si ton cœur avait connu les charmes ou les tourments de l'amour; si, aux prises avec une passion délirante, tu avais su en triompher et te vaincre toi-même... alors tu pourrais parler de ton courage ou de ta sagesse; mais jusque-là, reconnais notre supériorité. Étudie, renferme-toi dans tes livres, et ne te vante de rien.

MORTON.

Femme, tu as une fausse idée de la sagesse; fuir les dangers, ou s'en abstenir, est déjà un mérite.

GEORGINA.

Oui, celui d'une statue; et lorsque, ainsi que toi, on ne sent rien, on n'éprouve rien...

MORTON.

Tu te trompes ! et nous aussi, nous avons un cœur, nous avons des yeux.

GEORGINA.

Vraiment ! je ne m'en serais pas doutée. Eh bien ! que te disent les tiens ?... comment me trouves-tu ?

MORTON, se levant.

Femme ! tu es coquette.

GEORGINA.

Je ne dis pas non; c'est notre sauvegarde à nous.

MORTON, à part, la regardant.

Et j'oubliais le malade qui est là, et qui m'attend ! je m'en vais.

GEORGINA, souriant.

Non, tu ne t'en iras pas.

MORTON.

Et pourquoi ?

GEORGINA, de même.

J'ai encore à te parler, reste. (Le regardant.) Il hésite ! c'est bien; il ne s'en ira pas, j'en suis sûre.

(Morton reste un instant immobile; il fait un pas vers elle, et puis il prend sa résolution, et rentre dans la chambre de Patrick, à gauche de l'acteur.)

SCÈNE VIII.

GEORGINA, seule, sur le canapé.

Eh bien... du tout... il part... il est parti !... et il ne revient pas ! il ose ne pas revenir !... (On entend un tour de clef que Morton donne en dedans.) S'enfermer ! (Elle se lève.) Ah ! me voilà piquée au vif ! et ce n'est plus pour lui; c'est pour moi que je tiens à l'humilier ! mais pour l'attaquer et le vaincre, encore faut-il le connaître, et savoir à quel ennemi l'on a affaire.

SCÈNE IX.

DARSIE, GEORGINA.

GEORGINA.

C'est vous, Milord ?

DARSIE.

Oui, mon adorable miss; je vous apporte les articles de notre contrat, que je voulais vous soumettre.

GEORGINA.

C'est bien; mais ces informations que je vous avais chargé de prendre sur ce quaker ?...

DARSIE.

J'en ai d'excellentes et d'authentiques, car je les tiens de M. Franck, mon notaire, qui est aussi le sien. Lisez d'abord; vous verrez que je vous assure toutes mes propriétés du Devonshire.

GEORGINA.

Nous lirons plus tard; mais ce quaker...

DARSIE.

Comme vous disiez, un original s'il en fut jamais.

GEORGINA.

Et son nom ?

DARSIE.

James Morton, le fils du fameux William Morton, ce négociant si immensément riche, que lui-même, dès son vivant, n'a jamais su au juste quelle était sa fortune. Pour son fils, c'est différent, il commence à y voir clair.

GEORGINA.

Comment ! ce serait un fou, un dissipateur ?

DARSIE.

Pas dans le grand genre; pas dans le nôtre. Imaginez-vous que, libre et maître, à vingt-cinq ans, des trésors paternels, au lieu de les dépenser raisonnablement, d'avoir des maîtresses, des chevaux, des équipages, des meutes, enfin, ce qui s'appelle vivre, car la vie est là, il s'est plongé dans les livres et dans l'étude : de sorte qu'il y aurait en lui de quoi faire un professeur; qu'est-ce que je dis ! trois professeurs à l'université de Cambridge.

GEORGINA.

C'est là son unique occupation?

DARSIE.

Il en a encore une autre plus originale ; il sort toujours seul, à pied, de l'or dans ses poches; et il se promène dans les rues de Londres, le jour et la nuit, comme un watchman.

AIR du vaudeville de *Turenne*.

Rencontre-t-il artisan sans ouvrage;
Joueur à sec, courant faire un plongeon
Dans la rivière... il l'arrête au passage
Avec sa bourse, et de plus un sermon
Qu'il faut subir, qu'on y consente ou non.
C'est un abus; c'est, il faut qu'on le dise,
A l'un de nos droits attenter.

GEORGINA.

Comment cela?

DARSIE.

C'est nous ôter
La liberté de la Tamise.

GEORGINA.

En vérité?

DARSIE.

Et dernièrement on l'a trouvé à Newgate, au milieu des escrocs et des voleurs, monté sur une table, et leur faisant une dissertation sur la probité, et au milieu du premier point, il s'aperçoit que sa tabatière d'or avait disparu.

GEORGINA.

Admirable!

DARSIE.

Mais sans se déconcerter : « Amis, leur dit-il, » je vois que l'un de vous avait besoin de tabac, » et que ça l'a empêché de prêter à mon discours » l'attention qu'il méritait; je vous prie de vouloir » bien, pour que dorénavant cela n'arrive plus, » accepter chacun une guinée, que voici. » Il le fit comme il l'avait dit; et ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que l'auditoire était nombreux, deux cents au moins; et jamais prédicateur, à Westminster, ne fut écouté avec plus de respect et de recueillement.

GEORGINA.

Un sermon qui lui coûta cher.

DARSIE.

Je le crois bien, deux cents guinées!... Mais aussi, il est adoré de tous les coquins, et il en ferait tout ce qu'il voudrait, même des honnêtes gens, ce qui est déjà arrivé à plusieurs, qu'il a fait sortir de prison, sous caution. Que dites-vous de sa duperie?

GEORGINA.

Duperie ou non, il y a là-dedans quelque chose de touchant.

DARSIE.

Ah! cela vous touche! moi, cela me fait rire. Comme les jeunes filles dont il prend soin, ces petites mendiantes irlandaises qu'on rencontre dans les rues de Londres, et qui se disent toutes malheureuses, innocentes...

GEORGINA.

Leur donne-t-il aussi des leçons?

DARSIE.

Non, il leur donne des dots et des maris, au lieu de lancer cela dans les chœurs de l'Opéra.

GEORGINA.

Milord!...

DARSIE.

Pardon, je ne parle que des figurantes, parce que vous sentez bien que les premiers sujets... Mais revenons à notre contrat.

GEORGINA.

Nous avons le temps. (*Parcourant le contrat.*) « Par- » devant maître Franck... lord Darsie, marquis » de Clifford... et... » (*A Darsie.*) Et on ne lui connaît aucune inclination?

DARSIE.

A qui donc?

GEORGINA.

A ce quaker?

DARSIE.

Aucune; il n'a jamais aimé personne, que le genre humain; et cependant avec son âge, il a trente-trois ans; avec sa figure qui n'est pas mal, pour une figure de quaker, surtout avec son immense fortune, vous vous doutez bien que toutes les grandes familles de Londres, et les demoiselles à marier, ont fait près de lui assaut de coquetterie : frais perdus! avances inutiles!... C'est une conquête reconnue impossible.

GEORGINA.

Impossible! c'est ce que nous verrons.

DARSIE.

Comment, vous auriez l'idée?...

GEORGINA.

Mieux que cela, j'ai déjà commencé.

DARSIE.

Charmant, délicieux; allons-nous rire à ses dépens! Le projet est digne de vous, et je suis du complot.

GEORGINA.

Cela va sans dire.

AIR de *Partie et Revanche*.

Tous nos efforts seront prospères.

DARSIE.

Quoi! déjà vous l'avez charmé?

GEORGINA.

Oui, dans ses principes austères,
Pour me fuir il s'est enfermé.
Dans cette chambre il est là, renfermé.

DARSIE.

Tant pis.

GEORGINA.

Tant mieux, il va se rendre :
Les principes, tout calculé,
Résistent mal, lorsque, pour les défendre,
On est forcé de les mettre sous clé.

Le difficile, c'est de le faire sortir de ses retranchements. Comment le forcer adroitement à paraître ?

DARSIE.

Si je l'appelais ?

GEORGINA.

Fi donc !... il faut qu'il vienne sans qu'on lui dise : Venez.

DARSIE.

C'est juste.

GEORGINA.

Attendez, ce moyen suffira peut-être.

(Elle prend une guitare qui est sur la table, s'assied sur un fauteuil près du canapé. Darsie prend une feuille de musique, et debout auprès de Georgina, il chante, elle l'accompagne.)

DARSIE.

AIR de Carlini (de LA BELLE AU BOIS DORMANT).

Sur une tourelle
De loin j'aperçois
Femme jeune et belle,
M'implorant, je crois.
Dirigeons vers elle
Mon fier destrier!
Femme en vain n'appelle
Aucun chevalier.

GEORGINA, parlant à voix basse.

Vient-il ?

DARSIE, de même.

Non.

GEORGINA.

Il est sourd maintenant; toutes les qualités.

DARSIE.

Je n'entends rien, continuons.

(Reprenant l'air.)

De sa voix plaintive
J'entends
Les accents.
Près d'elle j'arrive :
« Suis-moi
» Sans effroi.
» Et si de mon zèle
» Tu veux me payer,
» Prends-moi, Damoiselle,
» Pour ton chevalier. »

Le voilà !... O pouvoir de l'harmonie !

SCÈNE X.

GEORGINA, DARSIE, MORTON.

MORTON, entr'ouvrant la porte avec précaution, et s'avançant en parlant à demi-voix.

Taisez-vous donc, taisez-vous donc !

GEORGINA et DARSIE, étonnés.

Comment !

MORTON.

Vous faites là un bruit qui va réveiller ce pauvre Patrick, car il dort, et je viens vous dire de finir.

GEORGINA, avec ironie et dépit.

Quoi ! c'est pour cela que monsieur a pris la peine de venir ?

MORTON.

Sans doute, cela m'impatientait.

DARSIE, à part.

Si jamais celui-là fait un dilettante !

MORTON, à Georgina.

Te voilà prévenue, adieu.

GEORGINA, bas à Darsie.

Trouvez moyen de le retenir, ou il nous échappe encore.

DARSIE.

Soyez tranquille. (Arrêtant Morton au moment où il va rentrer dans la chambre.) Monsieur Morton...

MORTON.

Comment, tu sais mon nom ?

DARSIE.

Qui ne le connaît pas ?... Chacun sait que vous êtes l'homme d'Angleterre le plus obligeant, et nous avons un service à vous demander.

MORTON.

Un service ! Me voilà, frère, dispose de moi ; je ne t'aimais pas, tu me déplaisais ; mais tu as besoin de moi, nous sommes amis. Que veux-tu ?

DARSIE.

Je vais épouser miss Georgina.

MORTON.

Est-il possible !

GEORGINA.

Oui, vraiment. Oh ! ce n'est pas un quaker, il n'a pas de préjugés. Est-ce que cela te fâche ?

MORTON, froidement, à Darsie.

Je t'en fais compliment.

GEORGINA, l'observant avec curiosité.

Du fond du cœur ?

MORTON, regardant Georgina avec regret.

Oui... à lui.

GEORGINA, gaiement.

Et à moi aussi ! je te plairai... je ne serai plus danseuse, je serai une grande dame ; tu aimes les grandes dames.

MORTON.

Moi !...

GEORGINA.

Oh ! tu les aimes ; et comme je vais être marquise, j'ai de l'espoir.

MORTON.

Marquise ou non, tu seras toujours...

GEORGINA.

Hein !...

MORTON.

Toujours la même.

GEORGINA, d'un air doucereux.

Et que suis-je donc ?

MORTON.

Je ne veux pas le dire, car j'ignore pourquoi, mais il y a dans le son de ta voix, dans tes regards, quelque chose qui m'irrite, qui me mettrait en colère, ce qui ne m'arrive jamais. (A Darsie.) Parle, toi, que me veux-tu?

DARSIE.

J'ai mes témoins pour le contrat et la cérémonie, mais miss Georgina n'en a pas.

GEORGINA.

Et si tu voulais m'en servir...

MORTON.

Moi, ton témoin!

GEORGINA.

Pourquoi pas?

MORTON.

Tu me connais d'aujourd'hui seulement.

GEORGINA.

C'est assez pour t'estimer, t'apprécier, et te demander un service.

MORTON.

D'ordinaire, cela regarde les parents.

GEORGINA.

Si je n'en ai pas... si je suis orpheline...

DARSIE.

Vraiment!

GEORGINA.

Je n'ai jamais eu d'autre famille que mistriss Mowbray, une maîtresse de pension, chez qui j'ai été élevée.

MORTON, cherchant à se rappeler.

Mistriss Mowbray... J'en ai connu une à Cantorbéry.

GEORGINA.

C'est celle-là; un célèbre pensionnat, très-distingué, très-cher, où je m'ennuyais à périr.

MORTON, rêvant.

Cela se trouve à merveille; service pour service, j'en ai aussi un à te demander. Puisque tu as été élevée dans cette maison, y as-tu connu, il y a sept ou huit ans, une jeune fille que l'on nommait *miss Barlowe*?

GEORGINA, troublée, et avec émotion.

Miss Barlowe!... Je l'ai connue beaucoup... Quel intérêt y prends-tu? dis-le-moi... Je le veux... je t'en prie... Mais voyons donc...

MORTON, froidement.

Un défaut de plus, tu es curieuse!... Malheureusement pour ta curiosité, l'histoire que j'ai à te dire n'a rien d'extraordinaire ni d'intéressant. Il y a huit ans, à peu près, et c'était lors de mon premier voyage sur le continent. j'arrivai au milieu du jour à Cantorbéry; et, selon l'usage, pendant qu'on changeait nos chevaux, une foule de mendiants entouraient ma voiture... Je leur jetai une poignée de monnaie, sur laquelle ils se précipitèrent tous ardemment, excepté un enfant, une petite fille de neuf ou dix ans, qui, couverte de haillons, se tenait à l'écart en pleurant; je descendis, j'allai à elle, et lui offris une pièce d'or... « Gardez-la, me dit-elle en me montrant » les autres pauvres; ils me la prendraient. — Et » pourquoi? — Je suis seule au monde; j'ai faim, » j'ai froid, et je n'ai plus de père. — Tu en as un, » lui dis-je, viens! » Et je l'emmenai.

DARSIE.

Sans autre information, sans autre titre?

MORTON, froidement.

Elle avait froid, et elle avait faim.

GEORGINA, avec attendrissement.

Ah!... continue, je t'en prie.

MORTON.

Ma première idée fut de la faire monter dans ma voiture; mais que faire d'un enfant, pendant un voyage de long cours?... Comment la soigner, l'élever?.... moi, garçon, qui marche toujours seul!... J'étais donc au milieu de la rue, la tenant par la main, et fort embarrassé d'elle et de moi, lorsqu'en levant les yeux, je vois écrit au-dessus d'une grande porte cochère : *Pensionnat de jeunes ladies; Mistress Mowbray, institutrice*, etc., etc. J'entre, je demande la maîtresse de la maison; je lui confie ma jeune protégée, que je la prie d'élever comme une princesse, sous le nom de *miss Barlowe*, une parente que j'avais perdue; je paye quatre années d'avance, le temps pendant lequel je devais être absent; et, enchanté de ma rencontre, je remonte en voiture; et le soir j'étais à Douvres, de là en France, en Prusse, en Allemagne, *et cætera*... mon tour d'Europe.

DARSIE.

Et vous n'avez pas eu de ses nouvelles?

MORTON.

Une fois, au bout de quatre ans, lors de mon retour; je voulais voir par moi-même...

DARSIE.

Si elle avait fait des progrès...

MORTON, froidement.

De très-grands; elle avait disparu depuis un an, avec son maître de danse qui l'avait enlevée.

DARSIE.

Admirable. (Passant à la droite de Georgina.) Je ne m'attendais pas au dénoûment.

MORTON.

Ni moi non plus.

GEORGINA.

Et vous cherchez à savoir ce qu'elle est devenue pour vous venger?

DARSIE.

Pour la punir?

MORTON.

Non, ami, pour lui offrir mes secours et mes conseils... car maintenant, plus que jamais, elle doit en avoir besoin.

GEORGINA.

Ah! quel excès de bonté!

DARSIE.

Qu'avez-vous donc?

GEORGINA, à demi-voix.

Moi! rien... Laissez-nous, de grâce.

DARSIE.

Vous voilà tout émue.

GEORGINA, s'efforçant de sourire.

Pouvez-vous le penser?

DARSIE, vivement, à demi-voix.

C'est donc exprès?... C'est bien, très-bien... Une émotion de commande. Puisque cela va commencer, je vous laisse. Je reviendrai dans l'instant savoir où nous en sommes.

(Il entre dans l'appartement de Georgina.)

SCÈNE XI.

GEORGINA, MORTON.

GEORGINA, regardant sortir Darsie.

Grâce au ciel, il s'éloigne. (S'approchant de Morton.) Ah! Monsieur, comment vous dire ce que m'a fait éprouver votre récit? Il m'intéressait plus que vous ne pouviez le penser; car cette infortunée, cette orpheline qui doit tout à votre généreuse protection, elle est près de vous, c'est moi.

MORTON, vivement et avec émotion.

Comment!... (Il s'arrête et reprend froidement.) Ah! c'est toi?

GEORGINA.

Vous n'en êtes pas plus étonné?

MORTON.

Non; à la manière dont tu as commencé, tu devais finir ainsi, et tu n'as plus besoin de moi.

GEORGINA.

Plus que jamais. Daignez m'écouter; je dois à vous et à moi-même quelques explications qui, peut-être, vous prouveront que vous me jugez trop sévèrement.

MORTON.

Je le désire, parle.

GEORGINA.

Si vous vous rappelez comment je fus présentée par vous à mistress Mowbray, les vêtements que je portais lorsque j'entrai chez elle, vous concevrez aisément les mauvais traitements et les dédains auxquels je fus en butte de la part de mes compagnes, jeunes personnes presque toutes riches et de haute naissance, qui auraient rougi de s'exposer à mon amitié ou à ma reconnaissance. Aussi, on me fuyait, on m'évitait, on ne m'appelait que l'enfant trouvé, la mendiante!... Que d'humiliations! que de honte!... J'y étais d'autant plus sensible, que l'éducation même que, grâce à vous, je recevais, élevait mon âme, développait ma pensée, et me donnait déjà, pour les gens du grand monde, ce mépris qu'ils appellent maintenant de l'indifférence, de la fierté!... Ah! c'est de la vengeance... Enfin, que vous dirai-je? je fus si malheureuse pendant trois ans, que je regrettai la position dont vous m'aviez tirée; la liberté, même avec la misère, me semblait le premier des biens. Mais, ne sachant où vous écrire, à vous, mon seul protecteur sur la terre, ne pouvant me plaindre à vous de ma honte et de mon esclavage, je ne cherchais que les moyens de m'y soustraire; un seul se présenta. J'avais alors treize ans, et j'annonçais quelques talents pour la danse; sir Hugh, qui était mon maître, et qui seul semblait me porter quelque intérêt, me proposa de m'emmener avec lui, de me faire débuter, de me donner un état libre, indépendant. Je n'entendis que ce dernier mot, j'acceptai, je partis; mais non comme on vous l'a dit, avec un séducteur : celui-là avait soixante ans, et de plus, il avait des vues plus étendues, que je ne tardai pas à connaître.

MORTON.

Comment cela?

GEORGINA.

Dans une campagne, à quinze lieues de Londres, où il me conduisit, et où je restai deux ans à me perfectionner dans ce qu'il appelait son art, venait souvent un des premiers lords d'Angleterre, un duc, qui seul était admis chez nous; il était vieux et immensément riche.

MORTON.

Quelle horreur!

GEORGINA.

Vous comprenez maintenant le sort qui m'était réservé, et je ne pouvais m'y méprendre, car mon digne professeur, laissant de côté toute dissimulation, m'avait déjà félicitée sur ma fortune future, dont il se vantait, se recommandant d'avance à ma reconnaissance et à ma protection; et c'était le lendemain qu'on attendait le duc. Je ne pris conseil que de moi-même, je partis dans la nuit.

MORTON.

Pauvre enfant! Et comment?

GEORGINA.

Un jeune homme, notre voisin, à qui je m'étais confiée, m'avait aidée et protégée dans ma fuite; et, s'il faut vous l'avouer, je m'étais adressée à lui, parce que, depuis longtemps, ses yeux

m'avaient dit qu'il m'aimait, qu'il m'adorait; du moins, il tremblait devant moi; cela m'avait donné du courage. C'était la première fois que j'essayais le pouvoir de mes charmes, et jamais esclave ne fut plus respectueux et plus soumis. Il m'aimait tant!

MORTON.

Et toi?

GEORGINA.

Moi!... pas du tout.

MORTON.

Une pareille conduite!... c'est mal.

GEORGINA.

Je n'ai pas dit que tout fût bien; mais il s'agissait de mon honneur, et la coquetterie était alors de la vertu.

MORTON.

Après; continue.

GEORGINA.

Arrivée à Londres, je débutai; et je ne puis vous dire avec quel succès, quel enthousiasme!... Dès ce jour, je n'eus plus besoin de protection; humble et pauvre le matin, le soir j'étais une puissance que les lords et les directeurs du théâtre adoraient à genoux. Ah! que je leur ai fait expier cher les humiliations de ma jeunesse!... que mes caprices m'ont vengée de ceux du sort!... Mon bonheur était d'éclipser mes anciennes compagnes, de voir à mes pieds leurs amants, leurs époux, que mes dédains leur renvoyaient!... Nobles conquêtes pour elles, et pas assez pour moi. Indifférente sur le présent, qui ne disait rien à mon cœur, je ne songeais qu'au passé, au seul être qui se fût jamais intéressé à mon sort; j'aurais donné tout au monde pour le retrouver, pour lui faire hommage de mes triomphes, pour lui prouver ma reconnaissance.

MORTON.

Est-il possible!

GEORGINA.

Pouvez-vous en douter? Regardez autour de moi, et voyez quelle est ma vie.

AIR de *Joseph*.

Tout pour l'éclat, tout pour le monde,
Rien pour moi, rien pour le bonheur.
Ces vœux qu'on m'adresse à la ronde
N'arrivent point jusqu'à mon cœur.
Et, pour moi, chaque jour s'écoule
Dans les plaisirs et dans l'ennui.
J'ai des adorateurs en foule,
Et je n'ai pas un seul ami.

MORTON.

Tu te trompes; il en est un qui ne t'abandonnera pas.

GEORGINA, avec joie.

Vous!...

MORTON.

Je suis le plus ancien, du moins, et je le serai toujours. Oui, depuis que tu as parlé, je crois en toi; tu as de la fierté dans l'âme, de la franchise dans le cœur, et, malgré tes torts et tes défauts, ou peut-être même à cause d'eux, je t'estime.

GEORGINA, timidement.

Des défauts!... vous trouvez donc que j'en ai beaucoup?

MORTON.

Mais oui, beaucoup!... c'est le mot.

GEORGINA.

Heureusement vous voilà, et maintenant que nous sommes amis, vous me les direz tous.

MORTON.

Tu peux y compter.

GEORGINA.

C'est bien, à charge de revanche.

MORTON.

Ah! j'en ai donc aussi?

GEORGINA, baissant les yeux.

Mais...

MORTON.

Beaucoup?

GEORGINA.

Non, quelques-uns. Il est vrai que je ne vous connais que d'aujourd'hui.

MORTON.

Lesquels?... Dis-les, pour que je me corrige.

GEORGINA.

Vous êtes l'honneur, la probité même, vous avez toutes les vertus...

MORTON.

Femme!... je te croyais mon amie, et tu me flattes.

GEORGINA.

Attendez; mais ces vertus, vous ne les pratiquez pas pour vous seul, ou pour la vertu elle-même; vous êtes un peu comme moi, quand je suis sur le théâtre; vous pensez aux spectateurs, à la galerie, et vous regardez... si on vous regarde.

MORTON, étonné.

Comment! ce serait vrai?

GEORGINA.

Oui, l'originalité de vos manières, de votre costume, attire sur vous l'attention, et il me semble qu'un sage tel que vous devrait plutôt la fuir.

MORTON, réfléchissant.

Personne encore ne m'avait dit cela, et tu as peut-être raison. (Réfléchissant.) C'est étonnant.

GEORGINA, souriant.

Étonnant que j'aie raison!... qu'une femme puisse avoir quelque idée juste!... Voilà encore

un défaut qui prend naissance dans la bonne opinion que vous avez de vous. Cela, mon cher maître, c'est de la vanité, de l'orgueil.

MORTON.

Oui, tu dis vrai, tu as vu ce que je ne m'expliquais pas à moi-même !... Georgina, je t'avais mal jugée, tu n'es pas une femme ordinaire.

GEORGINA.

Moi !... Mais jusqu'ici je n'étais entourée que de gens futiles, de fats, d'étourdis, et l'étourderie et la futilité, cela se gagne. D'aujourd'hui seulement, j'ai vu un homme de mérite, et je commence... (D'un ton caressant.) Pour que cela continue, pour que je devienne tout à fait digne de vous, il faut, mon cher bienfaiteur, que vous me promettiez de me voir.

MORTON, après l'avoir regardée.

Je viendrai.

GEORGINA, de même.

Souvent ?

MORTON, de même.

Tous les jours, quand tu seras visible, quand tu seras seule.

GEORGINA, vivement.

Je renverrai tout le monde, et pour commencer, cette invitation pour ce soir, que ce matin vous avez refusée...

MORTON.

Je l'accepte maintenant.

GEORGINA.

Vous me le jurez ?

MORTON.

A quoi bon ? Je n'ai pas deux paroles, quand il n'y a qu'une vérité.

GEORGINA.

Ah ! que je suis heureuse !

AIR de Madame Duchambge.

Quoi ! vous viendrez ? je vous verrai sans cesse ?

MORTON.

C'est mon bonheur, et mon plus cher espoir.
Je te l'ai dit.

GEORGINA.

Ah ! pour moi quelle ivresse !
Vous qui tantôt redoutiez de me voir !
De sa frayeur votre âme revient-elle ?

MORTON.

Peut-on rien craindre auprès de l'amitié !

GEORGINA.

Tantôt pourtant vos yeux me trouvaient belle.

MORTON.

En t'écoutant je l'avais oublié.

GEORGINA.

Vraiment !

MORTON.

Et si tu savais, Georgina...

GEORGINA.

Quoi donc ?

(En ce moment est entré Darsie, un journal à la main : il s'est arrêté à la porte de l'appartement de Georgina, et part d'un éclat de rire en voyant Morton auprès d'elle.)

DARSIE.

Pardon, cet article du journal...

MORTON.

On vient ; plus tard nous achèverons cet entretien.

GEORGINA.

Pourquoi pas sur-le-champ ?

MORTON.

Plus tard. Adieu, amie, adieu.

(Il lui serre la main, et entre dans l'appartement à gauche.)

SCÈNE XII.

DARSIE, GEORGINA.

DARSIE, riant.

A merveille : contez-moi tout cela, je suis impatient de savoir les détails.

GEORGINA.

Dans un autre moment ; j'ai besoin de me rappeler, de me recueillir ; j'ai besoin d'être seule.

DARSIE.

Pour méditer de nouveaux complots ; je suis là, prêt à vous seconder, comme je l'ai déjà fait.

GEORGINA, à part.

Ah ! quel ennui !

DARSIE.

Faut-il inventer quelque ruse pour le retenir, pour le forcer à rester ?

GEORGINA, vivement.

C'est inutile, il ne s'en va pas ; il reste, il soupe avec nous, il me l'a promis,

DARSIE.

Victoire !... et comment ?...

GEORGINA, en s'en allant.

Vous le saurez, je vous le dirai. Adieu, adieu ; cela me regarde, ne vous mêlez de rien.

(Elle rentre dans son appartement.)

SCÈNE XIII.

DARSIE, seul.

Ne pas m'en mêler ! si vraiment ; il ne sera pas dit que je n'y ai pas mis du mien ; et puisqu'il soupe ici ce soir, puisque nous en sommes déjà là, je me charge du reste.

(Se mettant à table et écrivant.)

AIR de *Thémire* (de Catel).

J'ai bien voulu la laisser faire,
Mais le succès sera flatteur.
Faute de mieux, dans cette affaire,
Ayons, du moins, part à l'honneur.

Combien d'autres, sans plus de peine,
Ont trouvé l'art de s'illustrer!
Dès que la victoire est certaine,
C'est le moment de se montrer.

Une circulaire à tous nos amis. Grand souper; orgie complète. Du vin de Champagne dans les carafes, et nous grisons le quaker, qui tombe chancelant aux pieds de Georgina... Tableau admirable!... Holà! quelqu'un...

(Il sonne.)

SCÈNE XIV.

DARSIE; TOBY, qui est entré quelques instants auparavant.

TOBY.

Ce pauvre Patrick, qui, malgré son indisposition, voudrait toujours nous voir mariés, et dès aujourd'hui... (Apercevant Darsie.) Ah! un monsieur qui écrit.

DARSIE, le regardant.

En voilà un que je ne connaissais pas; tu arrives donc d'aujourd'hui?

TOBY.

Oui, Monsieur, à l'instant.

DARSIF.

Sais-tu écrire?

TOBY.

Tiens, cette question! Sans doute, et à votre service, et à celui de tous les gens de cette maison, qui sont si bons et si obligeants, et où l'on nous traite si bien. Dites-moi seulement ce qu'il faut faire.

DARSIE.

Transcrire cette lettre, ces quatre lignes, et en faire une douzaine de copies, que tu m'apporteras, là, au salon, (il se lève) et puis je te dicterai les adresses qu'il faudra y mettre.

TOBY, se mettant à la table.

Oui, Monsieur, ce ne sera pas long... Faut-il que ce soit en ronde ou en coulée?

DARSIE, s'en allant.

Comme tu voudras, pourvu que tu te dépêches. Il a un air bon enfant... et, après mon mariage, je le garderai pour secrétaire. Une bonne place, je n'écris jamais.

(Il entre chez Georgina.)

SCÈNE XV.

TOBY, puis MORTON.

TOBY, à la table.

Allons, faut être serviable; c'est bien le moins... Voyons ce que cela chante... (Cherchant à lire.) « Mon... mon cher ami. »

MORTON, sortant de la chambre à gauche.

Dans aucun de ses livres, Ben-Johnson n'a défini le sentiment que j'éprouve en ce moment; il me semble que j'ai une nouvelle existence; il me semble que tout est bien, et que j'aime tout le monde.

TOBY.

Qu'est-ce que je vois là? et quelle indignité?... Moi, écrire une lettre pareille!

MORTON.

Qu'as-tu donc, ami Toby?

TOBY.

Ce que j'ai, monsieur Morton?... Je ne m'y connais guère... mais j'ai idée qu'on veut ici se moquer de vous.

MORTON, froidement.

De moi? cela m'est égal.

TOBY.

Ce ne me l'est pas, à moi... et j'apprendrai à ce monsieur, qu'il soit milord ou non, à signer des injures contre vous, contre mon bienfaiteur.

MORTON.

Calme-toi.

TOBY.

Et venir encore me prier de les copier!

MORTON, tranquillement.

Ah! il t'en a prié... eh bien, ami, il faut le faire; il faut, autant que possible, être utile à tout le monde.

TOBY.

Mais vous ne savez donc pas!...

AIR : *Amis, voici la riante semaine..*

C'est un complot contre vot' caractère,
Dont un marquis, lord Darsie, est l'auteur.
Vous n'dites rien... Dieu! qu'ça m' met en colère
D' vous voir toujours souffrir tout sans humeur!
Et ce complot est m'né par un' certaine...
Miss... Georgina...

MORTON.

Ciel!

TOBY, à part.

Il pousse un soupir!

(Avec joie.)

Je crois qu'enfin ça lui fait de la peine.
A la bonne heure, au moins ça fait plaisir.

(Donnant la lettre à Morton.)

Lisez, lisez plutôt.

MORTON.

Tu te trompes.

(Lisant.)

« Mon cher ami,

» Nous préparons à James Morton une mystification admirable, qui ne peut avoir lieu sans » vous... Je vous invite donc en mon nom, et en » celui de miss Georgina, qui est à la tête du complot, à venir ce soir souper chez elle, et à assister à la première représentation du QUAKER » AMOUREUX, parade philosophique en un acte.

» LORD DARSIE. »

Qu'ai-je lu!...

(Il tombe dans un fauteuil.)

TOBY.

Ah ! mon Dieu ! monsieur Morton, qu'est-ce que vous avez donc ?... Voulez-vous que j'appelle ?

MORTON, l'arrêtant avec le bras sans le regarder.

Tais-toi... (Après une pause.) Laisse-moi seul.

TOBY, à part.

Comme le voilà troublé, malgré ses principes !... (Haut.) Monsieur Morton, je crains... si vous vouliez...

MORTON.

Ce n'est rien, rien du tout... (Il se lève.) Mais nous ne pouvons rester ici ; va chercher une voiture pour emmener Patrick... Je t'attends.

TOBY.

J'y vole... Ah ! mon Dieu !... c'est pourtant moi !... Mon pauvre bienfaiteur, que je vous demande pardon de vous avoir appris ainsi que tout le monde se moquait de vous ! Vous ne vous en seriez peut-être pas aperçu.

MORTON, brusquement.

Va donc... (Avec douceur.) Va, Toby. (Toby sort.) Quant à moi, je n'attendrai pas son retour. L'ingrate ! je ne la reverrai plus jamais... jamais. (Il s'arrête.) Qu'elle soit heureuse, au moins ; c'est mon dernier vœu, et ma seule vengeance. Partons... Que vois-je !... c'est elle.

SCÈNE XVI.

MORTON, GEORGINA.

GEORGINA.

Eh ! mais, où alliez-vous donc ?

MORTON.

Je quittais ces lieux.

GEORGINA.

Ce n'est pas possible, vous m'avez promis de rester jusqu'à ce soir, et vous qui savez ce que c'est que la foi jurée, vous ne voudriez pas y manquer.

MORTON.

C'est vrai, on doit tenir parole, même à ses ennemis... C'est pour cela que je te prie de me rendre la mienne.

GEORGINA.

Parlez-vous sérieusement ?

MORTON.

Oui.

GEORGINA.

Alors, je me garderai bien de vous obéir, avant de savoir d'où vient cet air sombre et menaçant... Que se passe-t-il en votre cœur ?

MORTON.

Ne cherche pas à le connaître ; car moi, qui ne sais ni tromper, ni feindre, je te dirai la vérité.

GEORGINA.

Je la demande.

MORTON.

Et tu me laisseras sortir ?

GEORGINA.

Oui.

MORTON.

Eh bien, femme, je te méprise !... adieu.

GEORGINA, le retenant.

Morton, Morton... ne me quittez pas ainsi... Vous ne voulez pas me réduire au désespoir... Restez, restez, de grâce !

MORTON.

Me retenir encore, après ce que je t'ai dit.

GEORGINA.

Vous m'avez donné le coup de la mort... mais n'importe, restez ; j'aime mieux votre mépris que votre absence.

MORTON.

Ah ! qui ne la croirait avec cette voix si douce et ce regard suppliant ! Qui que tu sois, tu ne me tromperas plus. La ruse est ton instinct ; c'est ta vie, c'est ton être ! Le mien, c'est la franchise... Avant de te quitter pour jamais, je te dirai tout... Ce triomphe que ta vanité désirait, tu l'as obtenu, tu as réussi à troubler mes sens, à égarer ma raison... je t'aimais !

GEORGINA.

Vous ! grand Dieu !

MORTON.

Oui, perfide... oui, ingrate !

GEORGINA, avec joie.

Parlez... parlez... je puis tout entendre maintenant.

MORTON, furieux.

Elle se rit encore de mes maux !... elle ignore ce que je souffre ; elle ne sait pas que ce cœur qui ne s'était jamais donné, lui était dévoué... lui aurait tout sacrifié, aurait tout bravé pour elle.

GEORGINA, enchantée.

Ah ! que c'est bien !... continuez.

MORTON, avec colère.

Non, je ne continuerai pas, la raison m'est revenue, et tu n'es plus à craindre : car je te vois telle que tu es, toi et ce lord Darsie.

GEORGINA.

Tu serais jaloux !... rassure-toi ; je lui avais promis de l'épouser, c'est vrai, mais si je n'aimais personne... et ce serment-là, je crois que j'en suis dégagée.

MORTON.

Tu espères en vain m'abuser, me donner le

change ; je connais ta perfidie ; tiens, en voici la preuve.

(Il lui donne la lettre de Darsie.)

GEORGINA, après l'avoir lue.

Quoi ! c'est là ce qui te fâche ? n'est-ce que cela ?

MORTON, avec colère.

Et que peux-tu y répondre ?

GEORGINA, froidement.

Que ce matin, c'était vrai peut-être, et que maintenant...

MORTON.

Eh bien !

GEORGINA.

Mais vous ne me croiriez pas ; vous auriez raison : ce n'est plus à mes discours, c'est à ma conduite à vous prouver si je vous aime. Tout à l'heure, je l'espère, vous n'en douterez plus ; et après cela, toi, mon protecteur, mon ami, mon maître, tu décideras de mon sort.

(Elle va à son appartement, et, au moment de rentrer, elle jette un regard sur Morton un regard affectueux. En ce moment entre Toby, qui aperçoit Georgina prête à sortir, et regardant encore Morton.)

SCÈNE XVII.

MORTON, TOBY.

TOBY.

Ah ! mon Dieu !...

MORTON.

Eh bien ! qu'as-tu donc ?

TOBY, hors de lui.

C'est tout ce que je craignais... voilà mes visions qui me reprennent... c'est elle, encore elle. Monsieur Morton, la voiture est en bas... partons, partons bien vite.

MORTON.

Et pourquoi ?

TOBY.

Parce que ma tête n'y résisterait pas... elle me poursuit partout, elle ou son image.

MORTON.

Et qui donc ?

TOBY.

Celle que j'ai rencontrée dans cette si riche voiture... Et puis après... le soir, resplendissante de lumières, dans un nuage... elle était là... je l'ai vue... elle vient de sortir...

MORTON, d'une voix altérée.

Georgina ?

TOBY.

Non, c'est Catherine.

MORTON.

Catherine ?

TOBY.

Je l'ai bien reconnue, cet air si doux et si tendre... ces yeux fixés sur les vôtres... c'est comme cela qu'elle me regardait, quand je croyais à ses serments.

MORTON.

Ses serments ! tu en as reçu d'elle...

TOBY.

Sans doute.

MORTON.

Et elle allait en épouser un autre !

TOBY.

En épouser un autre !... cela ne se peut pas, monsieur Morton ; cela ne se peut pas, j'ai sa parole... j'irai trouver celui qu'elle épouse... nous irons ensemble... vous lui raconterez tout ; vous lui direz que, s'il a de l'honneur, de la probité, s'il n'est pas un méchant, il ne doit pas être complice d'un tel parjure.

MORTON.

Il suffit ; tes droits sont sacrés, et qui que tu sois, mes principes m'ont appris que manquer à un serment, ou aider à le trahir, est d'un malhonnête homme. (A part.) Et cela ne m'arrivera jamais, dût mon bonheur en dépendre !

TOBY.

Voilà ce qu'il faut lui dire.

MORTON.

C'est bien, je lui dirai...

TOBY.

Ah ! que vous êtes bon !

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENTS ; DARSIE, entrant par le fond ; il tient une boîte à pistolets qu'il dépose sur la table.

DARSIE.

Quaker... j'ai à te parler.

MORTON, à Toby.

Laisse-nous.

TOBY, en s'en allant.

Je vais tâcher de la revoir, si c'est possible...

(Il entre chez Georgina.)

MORTON, à Darsie.

Que me veux-tu ?

DARSIE.

Je reçois à l'instant une lettre de miss Georgina.

MORTON.

Que m'importe ?

DARSIE, avec chaleur.

Cela m'importe à moi, car elle renonce à ma main ; elle refuse d'épouser un lord, un marquis, un pair d'Angleterre. Pourquoi ? parce qu'elle prétend qu'elle vous aime, qu'elle vous adore ;

que l'estime, la reconnaissance, l'amour... les phrases d'usage...

MORTON, avec joie.

Il serait vrai... tu en es bien sûr?

DARSIE.

Vous ne l'étiez pas?

MORTON.

Non vraiment.

DARSIE, à part.

Et c'est moi qui le lui apprends!... il ne manquait plus que cela.

MORTON, à part.

Ah! qu'il en coûte pour être d'accord avec soi-même!

DARSIE, s'approchant de lui.

Vous comprenez alors ce que je viens vous demander... Je crois me connaître en mystifications, et c'en est une... Je la trouverais excellente, si c'était moi qui l'eusse faite; mais il ne me plaît pas d'en être l'objet... et ce sera l'affaire d'une minute, le temps de nous couper la gorge, ou de nous brûler la cervelle, à votre choix.

MORTON.

Fi! ami.

DARSIE.

Comment, fi! qu'est-ce qu'on peut trouver de mieux dans ce genre-là? il me semble que c'est très-confortable. J'ai là mes pistolets tout chargés... rien n'y manque, marchons!

MORTON, avec un mouvement qu'il réprime à l'instant.

Ami, je ne peux me battre.

DARSIE.

Qu'est-ce à dire? vous ne pouvez vous battre?

MORTON.

Non, ami, un quaker ne se bat jamais.

DARSIE, allant prendre ses pistolets.

Alors un quaker ne doit pas plaire à la femme que j'aime... je ne connais que ça, moi... Vous vous battrez.

MORTON.

Je ne me battrai pas.

DARSIE.

Vous vous battrez... ou je vous proclamerai le plus grand poltron de la terre.

MORTON, à part.

Ah! Seymour!... Seymour!... (Il prend la main de Darsie qu'il secoue violemment. Darsie fait une grimace de douleur.) Ami, crois-moi, il faut plus de courage pour supporter que pour se venger... Tiens, je donnerais tout ce que je possède pour avoir d'autres principes, seulement pendant dix minutes, et pouvoir te châtier à mon aise... mais vrai, je ne le puis..

DARSIE.

Monsieur...

MORTON, prenant un des pistolets que tient Darsie.

Et afin que tu m'en saches quelque gré.... viens. (L'entraînant près de la porte à droite.) Vois-tu là-bas, dans la cour, à trente pas d'ici, ce frêle arbuste, dans une caisse? (Il tire par la fenêtre, et jette le pistolet.) Regarde-le maintenant.

DARSIE, près de la fenêtre, et regardant.

O ciel! il est brisé!

SCÈNE XIX.

LES PRÉCÉDENTS, GEORGINA, TOBY.

GEORGINA, entrant avec effroi.

Qu'ai-je entendu? quel est ce bruit?

MORTON.

Rien, un raisonnement que je faisais à milord, et dont, je l'espère, il doit reconnaître la justesse.

DARSIE.

Parfaitement!

GEORGINA.

Je respire... cela m'avait fait une peur... une frayeur...

MORTON.

Et maintenant que je t'ai prouvé que je ne manquais ni de force ni d'adresse, il m'est permis de te faire un aveu; c'est que je l'aime, je l'adore, et que je ne puis l'épouser.

DARSIE et GEORGINA.

Que dites-vous?

DARSIE.

Et pourquoi?

MORTON, montrant Toby qui s'est avancé.

Tiens, voilà ma réponse.

DARSIE.

C'est mon secrétaire de ce matin.

MORTON, à Georgina.

Que sa vue te rappelle tes promesses... Juge tes devoirs; je connais les miens... et ce n'est pas moi qui serai jamais cause d'un manque de foi.

TOBY, tristement.

Vous êtes bien bon, monsieur Morton... ce n'est plus possible!

TOUS.

Et comment cela?

TOBY.

En vous quittant, je n'ai pu y tenir, j'ai été chez elle, chez Catherine... (A Georgina.) Pardon, Mademoiselle, de vous appeler encore ainsi; c'est la dernière fois. (A Morton.) Elle m'a tout dit, elle m'a avoué qu'elle aimait quelqu'un; et, quand elle me l'a eu nommé, il m'a été impossible de lui faire un reproche... En ce moment est entrée Betty qui venait chercher madame... j'ai couru à elle, je lui ai proposé de l'épouser demain... au-

jourd'hui... quand elle voudrait... Pauvre Betty! elle est si heureuse, que je le suis aussi... et je viens vous faire part que la bénédiction nuptiale aura lieu ce soir, entre huit et neuf, église Sainte-Marguerite, paroisse de Westminster.

GEORGINA.

Bon Toby!

MORTON.

Et qui t'obligeait à un pareil sacrifice? tu n'es pas quaker, toi!

TOBY.

C'est égal, je suis honnête homme.

DARSIE.

Est-il stupide, celui-là...

MORTON.

O Ben-Johnson! celui-là était plus digne que moi de professer tes principes!

TOBY, passant à la droite de Morton.

Monsieur Morton, d'être quaker, est-ce que cela guérit du chagrin?

MORTON.

Cela instruit à le supporter.

TOBY.

Eh bien! écoutez... je me marie ce soir; mais demain matin, vous me ferez quaker.

MORTON.

Va, tu n'en as pas besoin, mais tu seras mon frère, celui de Georgina... et lorsque ton amour se sera calmé avec le temps, tu viendras nous rejoindre avec ta femme, vivre avec nous, augmenter notre bonheur, en y mêlant le tien... je t'enseignerai mes principes... et j'apprendrai de toi à les pratiquer.

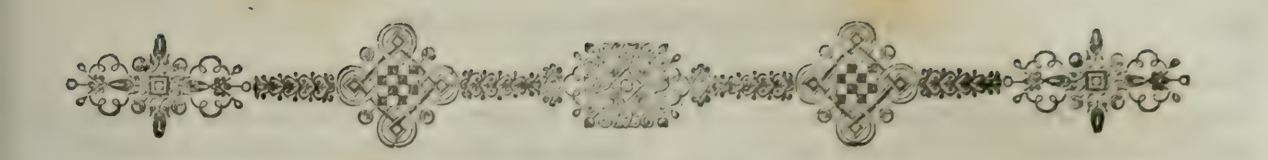
CHOEUR.

AIR : *Qu'à jamais elle reste dans l'éternel séjour* (*du* DIEU ET LA BAYADÈRE).

On croyait être sage,
Le sort rit de nos vœux.
En vain la raison nous engage;
Parfois le hasard nous sert encor mieux,
Et souvent le plus sage
N'est que le plus heureux.







LA FAVORITE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 16 mai 1831.

Personnages.

Lord SUNDERLAND.
Miss RÉGINALD, sa sœur.
COVERLY, ancien marin.
Sir ROBERT, propriétaire puritain.
ARTHUR, neveu de Sunderland.



Miss CLARENCE, pupille de sir Robert.
KETTLY, femme de chambre de Clarence.
Gens du château.
Domestiques.

La scène se passe dans le Cumberland, au château de Sunderland.

Le théâtre représente une salle gothique du château de lord Sunderland. Porte au fond, deux portes latérales. Sur le premier plan, a droite de l'acteur, une grande croisée. Du côté opposé, une table avec écritoire, papier, plumes, etc.

SCÈNE PREMIÈRE.

Lord SUNDERLAND, Miss RÉGINALD et COVERLY sont autour d'une petite table ronde; miss Réginald lit une gazette; lord Sunderland et Coverly fument, et boivent de temps en temps un verre de punch.

COVERLY.

Et toute la cour, qui voyage, est à Carlisle.

SUNDERLAND, à miss Réginald.

A deux lieues de mon château... Vous en êtes bien sûre, ma sœur.

MISS RÉGINALD.

C'est la gazette qui le dit.

PREMIER COUPLET.

Air : *C'est des bêtis's d'aimer comm' ça* (de M. L'Huillier).

« Hier, la nouvelle est constante,
» On prétend que sa majesté
» Donnait une fête charmante,
» Où chacun lui fut présenté. »
Par le journal c'est attesté.
« On a dansé la nuit entière
» Des menuets, des petits pas. »

COVERLY.

Des menuets, des petits pas!

SUNDERLAND.

S'est-on bien amusé, ma chère?

MISS RÉGINALD.

La gazette n'en parle pas.

DEUXIÈME COUPLET.

SUNDERLAND, prenant la gazette et lisant.

« Miss Arabelle était absente,
» Au bal elle n'a point paru;
» Et notre reine était brillante
» D'attraits, de grâce et de vertu.
» Attentif et galant près d'elle,
» Le prince admirait ses appas. »

COVERLY.

Le prince admirait ses appas!

MISS RÉGINALD.

Mais leur est-il toujours fidèle?

SUNDERLAND.

La gazette n'en parle pas.
Non... elle n'en parle pas.

Mais ce que je vois de certain, c'est qu'ils s'amusent à la cour... ils s'amusent sans nous!

COVERLY.

Le roi Jacques si près de ce château! Par saint George! si son mauvais génie pouvait l'y amener!...

MISS RÉGINALD.

Il n'aura garde... Quelle différence d'avec feu son auguste frère, S. M. Charles II, qui ne faisait pas un voyage dans le Cumberland sans s'arrêter dans ce château!... Mais aussi, quelle galanterie! que d'exploits brillants!... on lui a connu au moins deux cents maîtresses, (baissant les yeux) sans compter celles qu'on ne connaissait pas.

SUNDERLAND.

Et sous son règne, quels bals! quelles fêtes!

quels banquets ! c'était là un souverain !... un cœur... et un estomac vraiment royal !... Mais sous ce nouveau règne, on ne sait pas vivre.

MISS RÉGINALD.

On supprime toutes les places de la cour.

COVERLY.

On renvoie tous les gens de tête et de mérite.

SUNDERLAND.

On nous destitue, on nous exile dans nos terres; moi, ancien maître des cérémonies !

COVERLY.

Moi, ancien soldat parlementaire !

MISS RÉGINALD.

Moi, ancienne demoiselle d'honneur !

SUNDERLAND.

Cela ne peut pas aller ainsi.

COVERLY.

Cela ne peut pas durer.

MISS RÉGINALD.

Il nous faut un autre roi.

(Ils se lèvent. Lord Sunderland enlève la table, et la place sur le côté à gauche.)

COVERLY.

A quoi bon? celui-là ou un autre, ce sera toujours la même chose, il y aura toujours des gens plus riches que moi ; car je n'ai pas un schelling ! Parlez-moi du lord Protecteur, de feu Cromwell...

AIR du vaudeville de *l'Écu de six francs.*

Il n'était pas très-monarchique;
Mais quel honnête homme !

MISS RÉGINALD.

Allez-vous
Nous vanter ce temps anarchique?

COVERLY.

C'était là le bon temps pour nous,
Oui, c'était le bon temps pour nous !
Car les plus riches à la ronde
Étaient ceux qu'on voyait sans bien...
On ne pouvait leur prendre rien,
Ils pouvaient prendre à tout le monde.

Avec ma bonne épée, j'étais reçu et choyé partout; votre beau château de Sunderland m'aurait convenu, je m'y installais, et vous aviez la bonté de vous en aller en criant : *Vive Cromwell !...* et chapeau bas, encore; sinon, je faisais sauter le chapeau, et souvent la tête avec. On était heureux alors ! on était libre !

MISS RÉGINALD, à part.

Dieu ! que ces gens-là ont mauvais ton !

COVERLY.

Maintenant, des shériffs, des constables, des lois, tout l'attirail de la tyrannie. Pauvre Angleterre ! où en es-tu réduite !

MISS RÉGINALD, mystérieusement.

Cela changera peut-être bientôt.

COVERLY.

Vous croyez?

MISS RÉGINALD.

Je l'espère; et comme on peut se confier à vous, comme vous êtes un homme de cœur...

SUNDERLAND.

Dont nous avons peut-être besoin, je vous ai invité à venir prendre le punch, ce soir, avec nous.

COVERLY.

Comme vous voudrez, mon voisin; je ne refuse jamais. Vous êtes riches, vous autres, et nous ne le sommes pas, c'est notre part que vous avez; alors les dîners que vous me donnez souvent, l'argent que vous me prêtez quelquefois, j'accepte sans façon, parce que cela tend à rétablir l'équilibre... (Lui tendant la main.) Et l'égalité avant tout : voilà comme je suis.

SUNDERLAND.

Vous êtes bien honnête.

COVERLY.

Eh bien ! vous disiez donc...

SUNDERLAND.

Que nous passons ici, entre amis, notre temps à conspirer.

COVERLY.

Ça ne peut pas nuire.

MISS RÉGINALD.

Et cela occupe.

(On frappe en dehors, à la porte du fond.)

SUNDERLAND.

Ah ! mon Dieu ! qui peut frapper ainsi ?

MISS RÉGINALD.

Je suis toute tremblante.

SUNDERLAND.

Si c'étaient des émissaires du roi ?

(On frappe de nouveau.)

ROBERT, en dehors.

Ouvrez-moi donc !

MISS RÉGINALD, allant ouvrir.

C'est sir Robert, un des nôtres.

COVERLY.

Le seigneur du château voisin; ce vieil avare puritain que je ne puis souffrir.

SUNDERLAND.

Ni moi non plus !... nous ne sommes jamais d'accord; mais quand on conspire, ça ne fait rien.

(Pendant ce temps, miss Réginald a été ouvrir la porte du fond, et est entré sir Robert, qui l'a saluée.)

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, SIR ROBERT.

ROBERT.

Qu'aviez-vous donc à me faire ainsi attendre ?... savez-vous que ça commençait à me faire peur !

SUNDERLAND.

Parbleu ! vous nous l'avez bien rendu. Qui vous amène à cette heure ?

ROBERT.

D'importantes nouvelles, et je venais... (Apercevant Coverly.) Que vois-je ? le capitaine Coverly ! (Bas.) Que faites-vous ici de ce vieux soldat de Cromwell ?

SUNDERLAND, bas.

Il est à notre solde, et peut nous servir, (Haut.) et vous pouvez hardiment parler devant lui, c'est un brave.

ROBERT.

A la bonne heure. Vous saurez que miss Clarence, ma nièce, était liée autrefois avec mademoiselle Hyde, avant qu'elle ne devînt duchesse d'York, et par suite reine d'Angleterre. C'est par elle que j'ai fait adresser mes demandes.

(Coverly est allé s'asseoir auprès de la petite table à gauche.)

MISS RÉGINALD.

A la reine ?

ROBERT.

A la reine elle-même, qui, par égard pour son amie d'enfance, a daigné y prendre le plus vif intérêt, et a parlé de nous au roi.

SUNDERLAND.

Quel bonheur !

COVERLY, de sa place.

Qu'est-ce que cela signifie ?

(Il boit et fume.)

SUNDERLAND.

On vous le dira, mon cher ami, vous ne pourriez pas comprendre. (A sir Robert.) Eh bien ! achevez...

ROBERT.

Eh bien !... le roi avait compris que des mécontents tels que vous pouvaient devenir redoutables, et loin de repousser nos prétentions, il était prêt à rendre à votre sœur sa place de dame d'atours, à vous donner à vous une des charges de sa maison, et il allait signer ma nomination de trésorier de sa cassette, lorsque est venue se jeter à la traverse miss Arabelle Churchill.

SUNDERLAND.

Miss Arabelle !... qu'est-ce que c'est ?

ROBERT.

Vous ne la connaissez pas ?

SUNDERLAND et MISS RÉGINALD.

Nullement.

ROBERT.

La personne qui, dans ce moment, a le plus de crédit à la cour, la femme la plus jolie, la plus adroite, la plus séduisante, et dont les charmes ont fasciné les yeux du roi, la favorite, en un mot.

MISS RÉGINALD.

Il aurait une maîtresse !

ROBERT.

Il en a une.

MISS RÉGINALD et SUNDERLAND.

Quelle indignité !

MISS RÉGINALD.

Et c'est elle qui l'emporte sur nous !

SUNDERLAND.

Et sur la reine !

ROBERT.

Sur tout le monde. Vous ne vous imaginez pas jusqu'où va son pouvoir; elle dispose à son gré des honneurs, des titres, des emplois; jusqu'à son frère, le petit Churchill, un simple officier, qu'elle prétend faire nommer duc de Marlborough, et elle en viendra à bout, si elle veut. C'est elle qui a persuadé au roi que nous étions des ambitieux finis, usés, des gens nuls, dont on n'avait rien à craindre.

SUNDERLAND.

C'est ce que nous verrons.

ROBERT.

Et tant qu'elle sera la maîtresse du roi, tant qu'elle occupera cette place, nous ne pourrons point ravoir les nôtres.

MISS RÉGINALD.

Il faut la renverser.

SUNDERLAND.

Il le faut ; guerre à mort !

TOUS TROIS.

Nous le jurons !

SUNDERLAND, à Coverly.

Et vous, capitaine ?

COVERLY, se levant et prenant place à la gauche de Sunderland.

Je ne comprends pas ; mais c'est égal, dès qu'il faut renverser, je suis là, renversons tout.

SUNDERLAND.

A la bonne heure. Il s'agit maintenant de savoir comment s'y prendre.

MISS RÉGINALD.

Il faudrait de l'adresse.

ROBERT.

De l'esprit.

COVERLY.

Cela ne me regarde plus.

ROBERT.

Nous avons laissé passer le bon moment pour lui nuire; car depuis une semaine elle était en voyage : elle est allée à Keswick visiter ses environs pittoresques et la cataracte de Lowdore.

SUNDERLAND.

Vous avez raison; on aurait pu profiter de cette absence.

MISS RÉGINALD.

Et quand revient-elle ?

ROBERT.

Ce soir même, elle est attendue à Carlisle, où elle doit rejoindre le roi.

SUNDERLAND, réfléchissant.

Venant de Keswick, elle doit passer par ici.

MISS RÉGINALD.

Qu'importe ?

SUNDERLAND.

Si on savait à quelle heure ?

ROBERT.

A sept heures précises, à ce que m'a dit William, le maître de poste, chez qui les relais sont commandés.

SUNDERLAND, vivement.

Attendez !

TOUS.

Qu'est-ce donc ?

SUNDERLAND, passant entre sir Robert et miss Réginald.

Un projet, un nouveau projet, qui est d'une force de conception... et si ce n'était la crainte de se compromettre...

MISS RÉGINALD et ROBERT.

Parlez.

SUNDERLAND.

Non, décidément, ça me fait peur; c'est trop hardi.

COVERLY, brusquement.

C'est ce qu'il faut; voilà les expéditions que 'aime.

SUNDERLAND.

Il est de fait que nous avons là le capitaine, et que ce n'est pas nous, c'est lui qui se met en avant.

COVERLY.

C'est le poste que je préfère. Eh bien ! voyons, par saint Cromwell, achevez.

TOUS.

Écoutons.

SUNDERLAND, après avoir regardé autour de lui et fait signe à sir Robert et à miss Réginald d'aller fermer les portes.

Lady Arabelle est notre ennemie... mortelle... déclarée... Il faut donc l'éloigner de la cour... l'en éloigner à jamais.

TOUS.

C'est dit.

SUNDERLAND.

Elle passera ce soir, à sept heures, en voiture de poste, au pied du château; à sept heures, dans cette saison, la nuit est complète.

TOUS.

Eh bien ?

SUNDERLAND.

Caché par les roches qui bordent la grande route, le capitaine ira l'attendre.

COVERLY.

C'est dit : et, fussent-ils une douzaine, je vous réponds que ma bonne épée...

SUNDERLAND, allant à Coverly.

Lui ôter la vie !

COVERLY, tranquillement.

Eh bien ! est-ce que ce n'est pas vous qui disiez...

SUNDERLAND, avec effroi.

Eh ! non, sans doute, il ne s'agit que de l'enlever.

COVERLY, froidement.

Comme vous voudrez; comme ça, ou autrement, ça m'est égal.

MISS RÉGINALD, à demi-voix.

En vérité, cet homme-là me fait peur.

ROBERT, de même.

Et à moi aussi. (*Haut.*) L'enlever, c'est déjà bien assez; et encore, je me demande : à quoi cela servira-t-il ?

MISS RÉGINALD.

Oui, mon frère, à quoi ?

SUNDERLAND.

Vous me le demandez, et vous vous mêlez de conspirer ! Vous ne comprenez pas, esprits inférieurs et conjurés subalternes, qu'en la retenant prisonnière ici, dans ce château, sans qu'on sache ce qu'elle est devenue, sans qu'elle sache elle-même quels sont ses geôliers, nous profitons de son absence à la cour, pour nous avancer et pour lui nuire !

MISS RÉGINALD.

Mais que dira le roi de sa disparition ?

SUNDERLAND.

C'est là le coup de maître; est-il si difficile de faire courir le bruit qu'un noble inconnu, un beau jeune homme l'a enlevée, de son consentement, et que tous les deux sont passés en France ou ailleurs ?

MISS RÉGINALD.

Il a raison.

SUNDERLAND.

AIR : *Ces postillons sont d'une maladresse.*

Il faut partout en semer la nouvelle;
Et lorsqu'au roi chacun répètera
Que sa maîtresse est perfide, infidèle,
A le croire il commencera,
Et tout le monde aussitôt le croira.
Car à la cour, où chacun se redoute,
En politique aussi bien qu'en amours,
La trahison, en cas de doute,
Se présume toujours.

MISS RÉGINALD.

Il a raison.

SUNDERLAND.

Et d'ici à quinze jours, ou trois semaines, que d'évènements peuvent arriver ! Le roi ne peut-il

pas l'oublier, ou choisir une autre maîtresse qui nous sera plus favorable?

MISS RÉGINALD.

Quand nous devrions la lui donner nous-mêmes.

ROBERT.

A merveille, voilà que cela marche.

SUNDERLAND.

Ma sœur et moi, nous attendrons ici la prisonnière et disposerons tout pour la recevoir; vous, sir Robert, vous irez, pendant ce temps, avec le capitaine...

ROBERT.

Impossible, il faut que je me rende ce soir à Carlisle, pour mon mariage; car je me marie demain.

SUNDERLAND.

Est-il possible!... et avec qui?

ROBERT.

Avec une personne dont je vous parlais tout à l'heure, miss Clarence, ma pupille, que j'ai fait revenir récemment de Londres; car le testament de son père me nomme son époux.

SUNDERLAND.

C'est bien le moment de se marier!

ROBERT.

C'est toujours le moment de faire une bonne affaire. Trente mille livres sterling de revenu. Il y a là-dedans de quoi payer bien des conspirations.

COVERLY.

Maintenant surtout qu'elles sont pour rien.

ROBERT.

Et puis ce voyage ne vous sera pas inutile; j'examinerai, j'interrogerai; je saurai ce qui se passe, ce qu'on aura dit à Carlisle de la disparition de la favorite; et dans la nuit, à mon retour, je vous apporterai des nouvelles.

SUNDERLAND.

A la bonne heure.

ROBERT, à part.

Je ne suis pas fâché de m'en aller, parce qu'au moins, si cela ne réussit pas, je n'y suis pour rien, je n'y ai pas assisté. (Haut.) Mais vous, capitaine, que je ne vous retienne pas.

COVERLY.

C'est dit; deux sons de cor vous apprendront la réussite de l'expédition. Quant au billet de cinquante livres sterling que je vous ai souscrit, nous en allumerons ma pipe.

SUNDERLAND.

Comment! cinquante livres sterling...

COVERLY.

Et de plus, cinquante autres pour mes peines.

SUNDERLAND.

Il lui faut toujours de l'argent.

COVERLY.

Comment! est-ce que vous trouvez...

SUNDERLAND.

Eh bien! nous verrons, mon cher, nous verrons. (Aux autres.) Mais quoi qu'il arrive, mes amis...

MISS RÉGINALD.

Fidélité à nos serments.

SUNDERLAND.

Ne séparons jamais nos intérêts.

ROBERT.

Point d'alliance avec la favorite.

TOUS.

Jamais.

MISS RÉGINALD.

En la renversant, c'est au prince lui-même que nous rendons service.

ROBERT.

Et nos places, que nous retrouvons.

COVERLY.

Et les intérêts du pays, corbleu! le pays, Messieurs.

SUNDERLAND.

Le pays avant tout.

QUATUOR.

AIR : *Amour sacré de la patrie* (de LA MUETTE).

ENSEMBLE.

Amour sacré de la patrie,
Viens m'inspirer en ce moment.
Rends-nous l'audace et l'énergie,
Mes places et mon traitement.

(On entend une cloche en dehors.)

MISS RÉGINALD.

Mais qui peut venir à cette heure?

ROBERT, courant à la fenêtre.

Un officier du roi.

SUNDERLAND.

Chez moi... dans ma demeure!
C'est fait de nous.

MISS RÉGINALD, à la fenêtre.

Que vois-je! Arthur, notre neveu!

SUNDERLAND.

(Aux autres.)

Qui l'amène? Gardez qu'il vous voie en ce lieu.
Partez, que le ciel vous conduise;
Du succès de notre entreprise
Dépend le salut général.

ROBERT.

Voilà notre fortune faite,
Je reviens au trésor royal.

SUNDERLAND.

Moi, je règle encor l'étiquette.

COVERLY.

Et moi, je suis grand amiral.

ENSEMBLE.

Amour sacré de la patrie,
Inspire-nous en ce moment.
Rends-nous l'ardeur et l'énergie,
Mes places et mon traitement.

(Ils sortent tous par le fond, excepté Sunderland; et au même instant entre, par la droite, Arthur, introduit par un domestique auquel il donne son manteau.)

SCÈNE III.

SUNDERLAND, ARTHUR.

ARTHUR.

Eh! bonjour, mon cher oncle.

SUNDERLAND.

Arriver à une pareille heure dans mon château, et sans m'en prévenir!

ARTHUR.

Est-ce qu'on sait jamais le matin ce qu'on fera le soir? surtout quand on est soldat... état libre et indépendant, où l'on est maître... d'obéir à tout le monde... et notre régiment va prendre garnison à Carlisle.

SUNDERLAND.

A Carlisle!...

ARTHUR.

Oui, on parle de quelques bruits, de quelques agitations que voudraient faire naître des mécontents. (Voyant un geste de son oncle.) N'ayez pas peur, je suis là, et je vous réponds que s'ils bougent... Aussi, passant près de votre château, je me suis dit: Je vais aller rassurer mon oncle, lui demander à souper et à coucher.

SUNDERLAND, à part.

Quel contre-temps!

ARTHUR.

Je ne vous ai pas amené plusieurs de mes amis qui voulaient m'accompagner.

SUNDERLAND, à part.

Il ne manquait plus que cela. (Haut.) Vous avez très-bien fait... comment les recevoir?

ARTHUR.

Comment? c'est vous que cela regarde: si un ancien maître des cérémonies ne s'entendait pas en réception!... Je leur avais vanté les antiquités de ce château; ma tante Réginald, qui régnait sous l'autre règne... et vous surtout, mon cher oncle, philosophe en retraite, qui supportez votre disgrâce avec un courage héroïque, ce qui, du reste, ne m'étonne pas; car vous me disiez toujours autrefois que vous ne teniez pas aux places, aux dignités.

SUNDERLAND.

Oui, Monsieur, cela peut être vrai, tant qu'on les occupe, mais dès qu'on ne les a plus, c'est bien différent. Après cela, si je gémis de mon inaction, c'est moins pour moi, dont la fortune est faite, que pour le prince et pour l'État. Ce n'est pas en un jour qu'on fait un maître des cérémonies. Savez-vous par combien de travaux j'avais acheté mon expérience et mes talents? Savez-vous à combien de cortéges je me suis trouvé? à combien de grands dîners j'ai assisté, de ma personne?... Sans compter les travaux de la composition... Cette superbe cantate qu'on a chantée lors du couronnement... de qui était-elle? de moi, paroles et musique.

(Il chante.)

« D'où partent ces cris d'allégresse?
» Où court ce peuple qui s'empresse? »

ARTHUR.

Oui, mais des gens qui ont de la mémoire ont cru remarquer que cette cantate avait déjà servi pour le dernier roi, et même auparavant pour le lord protecteur.

SUNDERLAND.

Est-ce ma faute si je fais des vers qui restent?... et puis de tout temps il y aura toujours *des cris d'allégresse, et du peuple qui s'empresse.* Et vous, mon neveu, vous devriez être indigné, comme moi, d'une disgrâce qui m'empêche de vous pousser et de vous être utile.

ARTHUR.

De ce côté-là, mon cher oncle, je vous rends justice.

AIR du vaudeville de *Jadis et Aujourd'hui.*

Lorsque la fortune fidèle
Jadis vous plaçait près du roi,
Jamais, mon cœur me le rappelle,
Mon oncle ne fit rien pour moi.
Mais depuis qu'il n'est plus en place,
Il est, mon cœur l'a bien jugé,
Toujours le même... et la disgrâce
Au moins ne vous a pas changé.

SUNDERLAND.

Monsieur...

ARTHUR.

Je ne vous en fais pas de reproche; je ne vous demande rien qu'à souper, et il semble même que vous ayez bien de la peine à vous y décider.

SUNDERLAND, troublé.

Moi, du tout... (A part.) S'il allait se douter de quelque chose. (Haut.) Je ne pourrai peut-être pas te tenir compagnie, mais on te servira, dans ta chambre, un chevreuil excellent et du vin de *Porto*, de plus un bon lit où tu feras bien de te coucher de bonne heure: car tu dois être fatigué et avoir besoin de dormir.

ARTHUR.

Du tout, mon oncle, je ne dors plus.

SUNDERLAND, à part.

Ah! mon Dieu! il nous entendra. (Haut à Arthur.) Et pourquoi ne dormez-vous pas?

ARTHUR.

Pourquoi... pourquoi?... c'est mon secret... c'est qu'il y a quelque chose qui me tourmente, qui m'agite et qui fait que je ne puis demeurer en place, ni rester un instant où je suis.

SUNDERLAND, à part.

Quel bonheur! s'il pouvait s'en aller. (Haut.) C'est tout naturel, à votre âge, le besoin de changer de lieu, le désir de voyager...

ARTHUR, vivement.

Justement! voyager, mais pour cela il me faudrait ce que je n'ai pas, parce que la bourse d'un lieutenant...

SUNDERLAND.

Quoi! n'est-ce que cela? combien te faut-il?

ARTHUR.

Laissez donc... vous voulez rire.

SUNDERLAND.

Non vraiment!... combien te faut-il?

ARTHUR.

Vous m'effrayez, vous êtes indisposé.

SUNDERLAND.

Quelle idée! je veux, puisque cela t'est nécessaire, que tu puisses partir dès demain.

ARTHUR.

Dès ce soir, après souper.

SUNDERLAND.

Et pour cela tu me demandes...

ARTHUR.

Cent guinées.

SUNDERLAND, lui donnant une bourse.

Les voici, et même quelques-unes de plus.

ARTHUR, comme s'il rêvait.

Est-il possible!... ah çà, mon oncle, qu'est-ce qu'il vous prend donc? (Ouvrant la bourse.) Laissez-moi voir, je vous prie. (Regardant les pièces d'or.) Oui, vraiment, c'est de l'or.

AIR : *Je vous comprendrai toujours bien* (de L'OPÉRA-COMIQUE).

Premier or qu'un oncle chéri
M'ait donné depuis mon enfance,
Combien mon gousset est ravi
De faire votre connaissance!
(A Sunderland.)
Que le soin du remboursement
Ne fasse naître aucun nuage;
Car, je vous en fais le serment,
Je vous le rendrai (*bis*) sur votre héritage.

Et après une telle générosité, je serais bien ingrat d'avoir des secrets pour vous. Apprenez donc que je suis amoureux, amoureux à en perdre la tête. Vous me demanderez comment?

SUNDERLAND.

Non, mon ami...

ARTHUR.

C'est égal, il faut que je vous le dise; j'ai besoin d'en parler, l'amour est bavard, et la joie aussi... Imaginez-vous qu'il y a quelques mois, je me trouvais à Brighton, et me promenais par hasard au bord de la mer. Je crus apercevoir de loin des jeunes filles du pays, qui, bien exactement enveloppées de leurs larges manteaux de laine, prenaient entre elles le plaisir du bain. Discrètement je m'éloignais, non sans avoir envie de retourner quelquefois la tête, lorsque j'entends plusieurs cris... La mer montait alors, et un vent léger qui l'agitait avait sans doute effrayé les jeunes baigneuses; car toutes s'enfuyaient, excepté une seule, qui, tremblante à l'aspect des vagues, restait immobile et courait risque d'être engloutie.

SUNDERLAND.

Je devine! le dénouement de rigueur... tu voles à son secours, tu la ramènes à bord.

ARTHUR.

En héros désintéressé; car, seulement alors, je jetai les yeux sur ma jeune Néréide, qui était évanouie dans mes bras... Imaginez-vous, mon oncle, une figure de roman, de ces visages qu'on peut lire quelquefois, mais qu'on ne voit jamais; et quand je l'eus transportée à l'auberge voisine, avec quelle voix enchanteresse elle demanda le nom de son libérateur! J'avais à peine répondu : « Arthur Seymour, enseigne dans les gardes du » roi, » que ses compagnes arrivèrent; il fallut me retirer, et le soir seulement, il me fut permis de m'informer de ses nouvelles, de passer auprès d'elle toute une soirée; mais soit caprice de sa part, soit que le service que j'avais eu le bonheur de lui rendre la fît rougir de reconnaissance, elle voulut rester inconnue, et elle partit, sans que j'aie pu soupçonner qui elle était.

SUNDERLAND.

La belle avance!

ARTHUR.

Vous jugez que, de ce moment, je ne pensais plus qu'à elle, et quelques semaines après, j'allais à Oxford rejoindre mon régiment, seul, à pied, sur la grande route... quand je dis seul, toujours avec elle, avec son image, qui ne me quittait pas... quand voici des nuages de poussière, des piqueurs, des jockeys, gare! gare! Je me retourne avec cet air de mauvaise humeur que prennent volontiers les piétons qu'on écrase. C'étaient plusieurs voitures de la cour, et dans l'une d'elles, carrosse à six chevaux, j'aperçois ma jeune dame, qui m'adresse de la main et du regard un salut enchanteur.

SUNDERLAND.

Ah! mon Dieu! c'était la reine.

ARTHUR.

J'en ai eu peur... heureusement le portrait de Sa Majesté, que j'ai vu depuis, est venu me rassurer; mais le plus singulier, c'est que, depuis ce moment, tout m'a réussi; je me suis distingué, je suis monté en grade; j'ai été nommé lieutenant; vous m'avez prêté de l'argent!... enfin, une foule d'évènements plus extraordinaires les uns que les autres!... Mais plus de nouvelles de ma belle inconnue, et maintenant que, grâce à vous, me voilà en fonds, je vais parcourir l'Angleterre, l'Écosse et l'Irlande, jusqu'à ce que je la retrouve.

AIR du vaudeville de *l'Homme vert.*

Déjà le sort qui me seconde
Deux fois m'offrit ses traits si doux ;
Sur la terre ainsi que sur l'onde...
Et le troisième rendez-vous
Encor plus incompréhensible
Peut avoir lieu l'un de ces jours.

SUNDERLAND.

Dans le ciel même...

ARTHUR.

C'est possible,
Les amoureux y sont toujours.

Et dès demain je vais à Carlisle demander un congé au colonel, ou au général, au roi lui-même, s'il le faut.

SUNDERLAND, avec intention.

Ou, ce qui vaut encore mieux, à miss Arabelle Churchill, à laquelle on ne peut rien refuser.

ARTHUR.

Oui, c'est ce qu'on m'a dit; mais plutôt mourir que de rien devoir à de pareils moyens, et s'il n'y a que moi qui lui demande...

SUNDERLAND.

La connaissez-vous, Arthur?... et est-elle réellement aussi bien qu'on le dit?

ARTHUR.

Je l'ignore ; je suis toujours en garnison, je ne l'ai jamais rencontrée ; mais l'empire qu'elle exerce sur notre souverain atteste assez le pouvoir de ses charmes. Il ne pardonne pas la moindre offense contre celle qu'il aime.

SUNDERLAND, à part.

Ah! mon Dieu!

ARTHUR.

Malheur à qui oserait s'attaquer à elle! le ressentiment du roi serait terrible. On me l'a dit, du moins. Du reste, si vous tenez à avoir des détails, vous en aurez demain, par mes amis, qui la connaissent.

SUNDERLAND.

Et qui donc?

ARTHUR.

Ces jeunes officiers dont je vous parlais... Ne les amenant pas ce soir, je les ai invités pour demain à déjeuner... j'ai pensé que cela vous arrangerait mieux, et puis ils ne sont qu'une douzaine.

SUNDERLAND.

Une douzaine!... c'est fait de moi!

ARTHUR.

Qu'est-ce donc?

SUNDERLAND.

Rien... (*A part.*) Maudit projet que j'ai eu là... chienne d'expédition!...... si elle pouvait manquer!... (*On entend en dehors deux sons de cor.*) C'est fait de moi!... je n'ai pas une goutte de sang dans les veines.

SCÈNE IV.

SUNDERLAND, MISS RÉGINALD, ARTHUR.

MISS RÉGINALD, entrant vivement, et s'approchant de Sunderland, lui dit à demi-voix.

C'est fini, il n'y a plus à reculer.

SUNDERLAND, à part.

C'est bien ce qui m'effraie.

ARTHUR.

Bonsoir, ma chère tante.

MISS RÉGINALD.

C'est bon, c'est bon, je suis à vous tout à l'heure. J'ai besoin de m'entendre avec mon frère.

ARTHUR.

Si c'est sur mon souper, vous me ferez plaisir; et je vous laisse là-dessus toute liberté.

(*Il va regarder les portraits qui décorent l'appartement.*)

MISS RÉGINALD, pendant ce temps, à demi-voix et vivement à Sunderland.

Tout s'est passé le mieux du monde. Les chevaux étaient conduits par un seul postillon, un jockey qui, tout effrayé, a mis pied à terre, s'est enfui à travers champs, et a laissé la voiture à la disposition du capitaine, qui a tourné bride, et vient d'entrer avec sa capture dans la grande cour, dont les portes se sont refermées.

SUNDERLAND.

Bonté de Dieu! qu'allons-nous devenir?

MISS RÉGINALD.

D'où vient cet effroi ?... est-ce qu'Arthur la connaîtrait?

SUNDERLAND.

En aucune façon; mais une douzaine d'officiers de ses amis, qui arrivent demain, et qui ne connaissent qu'elle. Je ne veux pas la garder un instant de plus.

MISS RÉGINALD.

Ils ne la verront pas.

SUNDERLAND.

Laissez donc!... et le moyen de forcer nos gens au silence! Ne saura-t-on pas toujours dans le pays qu'une femme est ici prisonnière? et tous les émissaires du roi, qui dès demain vont battre les environs.

MISS RÉGINALD.

Il fallait penser à cela d'abord.

SUNDERLAND.

Je ne pense qu'après.

ARTHUR, venant à la droite de Sunderland.

Eh bien! eh bien! est-ce que vous vous disputez là, en famille?

SUNDERLAND.

Non, du tout. (*A part.*) Et être obligé de se contraindre!... ne pas oser avoir peur tout à son aise!... (*Haut.*) Ah! mon neveu, mon cher neveu!

(Bas à miss Réginald.) Une autre idée qui me vient.

(Un domestique entre, et range l'appartement.)

MISS RÉGINALD, à voix basse.

Prenez garde... pensez d'abord.

SUNDERLAND, de même.

Je n'en ai pas le temps. (Haut à Arthur.) Es-tu homme à me rendre un service, un éminent service?

ARTHUR.

Après votre conduite généreuse, je me ferais tuer pour vous... (Vivement.) Mais après souper, parce qu'à jeun, voyez-vous, je ne vaux pas grand'chose.

SUNDERLAND, au domestique qui est dans l'appartement.

Qu'on serve sur-le-champ.

LE DOMESTIQUE.

Oui, Milord.

(Il sort.)

SUNDERLAND, à Arthur.

Tu souperas, mon ami, tu souperas pour deux, car moi, cela me serait impossible.

ARTHUR.

Je tâcherai, mon cher oncle. Et pendant que l'on sert, dites-moi toujours ce dont il s'agit.

SUNDERLAND.

Tu veux voyager dès demain, dès ce soir : tu me l'as promis.

ARTHUR.

Certainement.

SUNDERLAND.

Et tu n'as pas d'itinéraire arrêté?

ARTHUR.

Aucun... peu importe par où je le commencerai.

SUNDERLAND.

A merveille. Maintenant, une autre question... mais réponds-moi franchement. Aimes-tu les jolies femmes?

ARTHUR, étonné.

Cette question...

MISS RÉGINALD, bas à Sunderland.

Y pensez-vous?

SUNDERLAND, bas.

Ça ne vous regarde pas. (Haut à Arthur.) Tu les aimes, je le vois; j'en suis sûr.

ARTHUR, avec impatience.

Eh! oui, mon oncle; mais comme je vous le disais, pas à jeun.

SUNDERLAND.

Ne t'impatiente pas, on va servir... Et si, par exemple, comme tu n'as pas de compagnon de voyage, je te donnais à conduire une personne charmante dont tu serais le chevalier...

ARTHUR.

Moi!

SUNDERLAND.

Oui, pendant deux ou trois cents lieues... qu'est-ce que tu en dis?

ARTHUR.

Je dis que probablement je lui ferais la cour, et cela ne vous conviendrait peut-être pas.

SUNDERLAND.

Du tout, cela me serait égal.

ARTHUR.

Vraiment?

(Entre le domestique, qui annonce qu'on a servi.)

SUNDERLAND.

Tu es servi... viens... l'on va tout t'expliquer. (Bas à miss Réginald.) Vous voyez que, par ce moyen, elle ne reste pas ici, au château, sous notre responsabilité, qu'elle part réellement avec un jeune homme, un beau jeune homme.

(On entend encore le son du cor.)

SUNDERLAND et MISS RÉGINALD.

AIR : *Berce, berce, bonne grand'-mère.*

Écoutons... c'est la prisonnière
Que { mon / son } ordre amène en ces lieux.
Laissons-la; prudence et mystère!
Ne nous montrons pas à ses yeux.

ARTHUR, à Sunderland.

Dépêchons-nous, la faim me le commande...

SUNDERLAND.

Viens, tu seras mon héritier.

ARTHUR.

C'est bien;
Mais je me meurs, et pour peu que j'attende,
C'est vous bientôt qui deviendrez le mien.

ENSEMBLE.

SUNDERLAND et MISS RÉGINALD.

Hâtons-nous, c'est la prisonnière
Que { mon / son } ordre amène en ces lieux.
Laissons-la; prudence et mystère!
Ne nous montrons pas à ses yeux.

ARTHUR.

Hâtons-nous... ô destin prospère!
Ce repas sourit à mes yeux;
Qu'il paraisse, et gaîment, j'espère,
Je m'en vais m'en donner pour deux.

(Sunderland, Arthur et miss Réginald sortent par la porte à droite, et sur la ritournelle de ce morceau, entrent par le fond, Coverly, deux hommes armés, puis miss Clarence et Kettly.)

SCÈNE V.

COVERLY, MISS CLARENCE, KETTLY, DEUX HOMMES ARMÉS, qui restent aux deux côtés de la porte.

COVERLY, brusquement.

Allons! entrez, et rassurez-vous.

MISS CLARENCE.

Où nous conduisez-vous?... et de quel droit?

COVERLY.

Vous le saurez; asseyez-vous. (Voyant qu'elle reste debout.) Eh bien! est-ce que je vous fais peur?

MISS CLARENCE, cherchant à se rassurer.

Oh! non, certainement, je n'ai pas peur...

KETTLY.

Mais si on y était sujette, ce serait une belle occasion; rien que la vue de Monsieur... ou la figure de ses compagnons...

COVERLY, durement.

Silence. (Aux deux hommes.) Et vous, sortez, et veillez en dehors.

MISS CLARENCE, à Kettly.

Tais-toi donc!

COVERLY.

Le conseil supérieur a prononcé, et vous connaîtrez tout à l'heure sa déclaration... En attendant, je dois vous séparer de votre compagne.

MISS CLARENCE.

M'ôter Kettly! et pour quelle raison?

COVERLY, avec colère.

Corbleu!... Milady...

MISS CLARENCE.

C'est différent, Milord; je ne savais pas cela, mais que va-t-il nous arriver?... de quoi suis-je coupable?

COVERLY.

Vous le saurez. Il ne sera fait aucun mal à votre fille de chambre.

MISS CLARENCE.

Ah! que je vous remercie!

COVERLY.

Quant à vous, c'est différent... la position où vous êtes réclame des précautions, dont la rigueur ne doit pas vous étonner.

MISS CLARENCE.

Au moins, Monsieur... et par pitié...

COVERLY, montrant la porte.

Cela ne me regarde pas.

KETTLY, courant à miss Clarence.

Ah! ma pauvre maîtresse!

MISS CLARENCE, la rassurant.

Allons, allons, du courage; tu vois bien qu'il en faut.

COVERLY, lui montrant la porte.

Eh bien! qu'est-ce que j'ai dit?

KETTLY.

Voilà, Monsieur, voilà... je me rends à votre invitation.

(Kettly sort la première, Coverly après. On entend fermer les portes du fond, et tirer les verroux.)

SCÈNE VI.

MISS CLARENCE, seule.

C'est une caverne de brigands! Je ne dis rien: mais je commence à avoir peur. Il est certain que quelque grand danger me menace, qu'on en veut à mes jours!... mais pourquoi?... Voyons, raisonnons, et ne nous laissons pas intimider sans motifs. En quelles mains suis-je tombée?... qui pourrait m'en vouloir, à moi, pauvre fille, qui n'ai jamais offensé personne, excepté sir Robert, mon tuteur, que je n'aime pas, que je ne peux pas aimer? Et malgré le testament de mon père, qui le nomme mon mari, malgré ses droits, il m'a semblé que j'avais celui d'être libre, de disposer de mon cœur et de ma main... et quand la reine, mon amie, ma compagne d'enfance, est à Carlisle, à cinq lieues de nous, est-ce un crime d'aller réclamer près d'elle asile et protection? (Joignant les mains et ayant l'air de prier.) Peut-être aussi, mon Dieu, je dois l'avouer, est-il au fond de mon cœur quelque autre sentiment que, malgré moi... (S'interrompant.) Je ne dis pas non; c'est possible... mais ce n'est pas une raison pour me tuer. (Écoutant.) O ciel! on a parlé dans la chambre à côté... et par cette porte, qui est restée ouverte, si je pouvais... (Elle s'approche avec précaution de la porte à droite, regarde et s'écrie avec joie.) Qu'ai-je vu!... est-il possible!... non, non, je ne me trompe pas; c'est bien lui... sir Arthur, ce jeune homme, qui déjà m'a sauvé la vie... Ah! je respire... je n'ai plus rien à craindre, il est là.

AIR: *Paris et le village.*

En le sachant dans ce château
Où le hasard seul nous rassemble,
J'éprouve un trouble tout nouveau;
Et de ce moment il me semble
Qu'à mes périls loin de songer
Je suis... et ne peux le comprendre,
Heureuse, hélas! d'être en danger
Afin qu'il puisse me défendre...
Je suis heureuse d'un danger
Qui lui permet de me défendre.

Le voilà... C'est singulier, je n'ai plus peur, et je tremble. (S'asseyant auprès de la table.) Allons, allons, remettons-nous pour jouir de sa surprise et de sa joie.

SCÈNE VII.

MISS CLARENCE, assise auprès de la table, ARTHUR, sortant de la porte à droite.

ARTHUR, à part et riant.

Voilà par exemple, une singulière commission... mais avant de promettre, je veux toujours voir, cela n'engage à rien. (Au fond et pendant que miss Clarence lui tourne le dos.) C'est donc là cette favorite toute puissante, cette beauté redoutable qui fait tourner la tête à notre pauvre souverain. Sans être roi, je serai plus brave que lui; et je défie miss Arabelle et ses charmes de faire sur

moi la moindre impression... (La regardant.) Grand Dieu!

MISS CLARENCE, à part, avec joie.

Il m'a reconnue...

ARTHUR.

Quoi! Madame, c'est vous!

MISS CLARENCE, se levant.

Oui, Monsieur. Je ne puis m'expliquer pourquoi on m'a arrêtée la nuit, sur la grande route, lorsque je me rendais tranquillement à Carlisle... j'ignore pourquoi l'on m'a conduite en ces lieux, et quels périls m'environnent... mais je vous vois; votre vue me rassure... et vous ne me refuserez pas votre protection.

ARTHUR.

Madame... (A part.) C'en est fait de mes illusions.

MISS CLARENCE.

D'où vient votre embarras? ai-je eu tort de compter sur votre secours?

ARTHUR, avec embarras.

Non certainement, mais il ne dépend pas de moi, je ne suis pas maître en ces lieux.

MISS CLARENCE.

Qu'entends-je!

ARTHUR, avec dépit.

D'ailleurs que serait ma protection auprès de celle qui vous est acquise? vous trouverez toujours des chevaliers, des courtisans prêts à vous défendre : il n'y a ni mérite ni courage à cela; il y en aurait, au contraire, à braver votre pouvoir, à se ranger au nombre de vos ennemis.

MISS CLARENCE.

Et vous aussi; vous, monsieur Arthur! Que vous ai-je fait? pourquoi m'en voulez-vous?

ARTHUR.

Je vous en veux de mes rêves de bonheur que vous avez dissipés; je vous en veux de ces charmes que j'admire, et qui excitent ma colère, et qui me rendraient furieux contre moi, contre vous, contre une autre personne encore que je dois respecter, mais que je hais maintenant, que je hais du fond de mon cœur.

MISS CLARENCE.

En vérité, vous m'effrayez; et je ne vous comprends pas.

ARTHUR.

Oui, une telle franchise doit vous étonner; pardon, Madame, pardon d'avoir osé vous parler ainsi; je reviens à moi-même, à la raison, et dois vous apprendre qu'il est dans ce château des personnes qui vous en veulent, ou qui du moins pensent en avoir le droit.

MISS CLARENCE.

Et pourquoi? et quelles sont-elles?

ARTHUR.

Je ne puis vous les dénoncer, je leur dois le secret; mais elles voulaient m'associer à leur ressentiment. Je n'ai pas besoin de vous dire que, maintenant plus que jamais, je m'y refuse; et c'est pour y rester tout à fait étranger que je m'éloigne; je pars.

MISS CLARENCE, à part, avec indignation.

M'abandonner ainsi!... quelle indignité! (Haut à Arthur qui s'éloignait.) Un mot encore, Monsieur, et je ne vous retiens plus. J'avais compté sur votre générosité, je vous en demande pardon; et dans la crainte de vous compromettre...

ARTHUR, revenant et vivement.

Oh! si ce n'est que cela...

MISS CLARENCE.

Je ne vous demande rien pour moi; mais pour une jeune fille qui m'accompagnait, et dont on m'a séparée : puis-je espérer que par votre protection elle me sera rendue?

ARTHUR.

Vous allez la revoir, je vous le promets. Adieu, Madame.

(Il sort par la droite.)

SCÈNE VIII.

Miss CLARENCE, seule.

Je n'en puis revenir encore!... et je ne sais si je veille! Il me fuit, il m'abandonne lâchement; lui que tantôt j'implorais tout bas, et qu'au moment du danger j'appelais à mon secours! lui!... oh! non, ce n'est pas lui, celui que j'avais rêvé si brave, si généreux; c'en est un autre; qu'il parte, qu'il s'éloigne, je ne l'aime plus, et maintenant, quoi qu'il arrive, je n'ai plus rien à craindre. (Avec dépit.) Que je retombe entre les mains de sir Robert!... qu'on me force à mourir ou à l'épouser, tant mieux, ce sera bien fait, c'est comme on voudra, et tout m'est égal. (La porte du fond s'ouvre.) C'est Kettly; allons, il faut lui rendre justice, dès qu'il ne s'agit pas de moi, il tient ses promesses.

SCÈNE IX.

Miss CLARENCE, KETTLY.

MISS CLARENCE.

Te voilà! je te revois! viens à mon aide, je suis bien malheureuse.

KETTLY.

Pas tant que vous croyez; d'abord un beau jeune homme, un militaire, a donné ordre à vos gardiens de me laisser passer. Je puis aller et

venir en liberté dans tout le château, et j'en profite pour vous apporter des nouvelles, oh! mais des nouvelles incroyables, il n'y a que celles-là de bonnes.

MISS CLARENCE.

Dis-les vite.

KETTLY.

J'attendais dans la salle d'armes, où j'allais être interrogée par le seigneur châtelain, et puis sa sœur, une grosse châtelaine, lorsque est arrivé le capitaine Coverly, ce gentilhomme de grand chemin, qui a arrêté notre voiture. Et on n'était pas du même avis, et on s'est disputé, et il leur demandait...

MISS CLARENCE.

Quoi donc?

KETTLY.

De l'argent, beaucoup d'argent, il paraît qu'il y tient. Ils disaient tout cela, à cause de moi, non pas en bon anglais, mais en patois irlandais; et moi, qui justement suis du canton de Donnegal, je n'en ai pas perdu un mot. Il y a donc une grande dame, une dame de la cour, qui est leur ennemie mortelle, et ils vous ont arrêtée à sa place.

MISS CLARENCE.

Est-il possible!

KETTLY.

Miss Arabelle...

MISS CLARENCE.

La favorite, la maîtresse du roi!

KETTLY.

Air de *Oui et Non.*

Est-il possible! et dans ces lieux
Ils osent vous prendre pour elle!
Mais c'est terrible... c'est affreux
Pour une honnête demoiselle.
Et je n' voudrais pas, quant à moi,
Souffrant de telles injustices,
Prendre les charges d'un emploi
Dont une autre a les bénéfices.

(Pendant ce couplet, miss Clarence est allée au fond du théâtre, et a examiné l'appartement avec attention; elle redescend, et se trouve à la fin du couplet à la gauche de Kettly.)

Et vous devez être indignée.

MISS CLARENCE, avec joie et vivement.

Au contraire; attends, attends; sir Arthur partageait sans doute leur erreur.

KETTLY.

Qui, sir Arthur?

MISS CLARENCE, avec impatience.

Ce jeune homme, ce militaire qui m'a traitée si froidement, qui refusait de me secourir, et presque de m'entendre.

KETTLY.

C'est bien mal.

MISS CLARENCE.

Non, non; c'est très-bien, et je comprends son dépit, sa colère; il aurait dû me traiter encore plus mal; mais c'était déjà bien ainsi, et je l'en remercie, et je l'en aime davantage.

KETTLY.

Qu'avez-vous donc?

MISS CLARENCE.

Rien... je suis contente, je le retrouve. Pauvre jeune homme!... c'est si aimable à lui!... Imagine-toi qu'il est furieux, et c'est ce qui me rend si heureuse. Mais il ne faut pas que ce bonheur-là dure trop longtemps, et je vais le désabuser, lui dire qui je suis...

KETTLY.

Gardez-vous-en bien; car je ne vous ai point tout appris. Nous sommes ici dans le château de lord Sunderland.

MISS CLARENCE.

Lord Sunderland, l'ami de sir Robert, mon tuteur!

KETTLY.

Celui dont il nous parle sans cesse, et qu'il vient visiter tous les jours. Il paraît même qu'aujourd'hui, et avant de se rendre à Carlisle, sir Robert s'est arrêté ici, et qu'il doit y revenir dans deux heures; on l'attend.

MISS CLARENCE.

C'est fait de moi! Nous sommes venues nous livrer en ses mains, et juste au moment où cet hymen, où cet esclavage me paraît plus horrible que jamais.

KETTLY.

Et en quoi donc?

MISS CLARENCE.

Et pour retomber au pouvoir de sir Robert!... Non certainement, je ne dirai pas qui je suis: je m'en garderai bien.

KETTLY.

Ils vont alors continuer à vous prendre pour la favorite.

MISS CLARENCE.

M'en préserve le ciel!

KETTLY.

Il faut cependant choisir; être à leurs yeux miss Arabelle ou miss Clarence. Voyez ce que vous voulez.

MISS CLARENCE, avec impatience.

Je voudrais... je voudrais n'être ni l'une ni l'autre. Quel embarras! quel tourment! Qu'est-ce que tu me conseilles?

KETTLY.

Dame! Mademoiselle, je n'ose pas. L'essentiel, c'est que nous nous remettions en route.

MISS CLARENCE.

Plût au ciel!

(Elle s'assied auprès de la table.)

KETTLY.

Et il me semble que, pour commander et vous faire obéir, le nom de la favorite aura toujours plus de crédit que le vôtre.

MISS CLARENCE.

Tu crois ?

KETTLY.

Quand vous devriez leur faire à tous de belles promesses, qu'est-ce que cela coûte ? Les tiendra qui pourra. Mais vous ne saurez jamais mentir.

MISS CLARENCE.

Mieux que tu ne crois ; j'ai été trois mois à la cour.

KETTLY.

Ah! c'est vrai.

MISS CLARENCE.

Et lorsque j'étais demoiselle d'honneur de la reine, je me rappelle que lord Sunderland et miss Réginald, sa sœur, étaient ce qu'on appelait des mécontents, des amis du bien public, qui demandaient toujours quelque chose pour eux.

KETTLY.

Vous voyez bien.

Air : *De sommeiller encor, ma chère.*

Allons, reprenez confiance.

MISS CLARENCE.

Tu le veux, je suis ton conseil.
Mais c'est bien hardi, quand j'y pense,
D'usurper un poste pareil.

(Elle écrit)

KETTLY.

Rassurez-vous sur ce chapitre.
Comm' tant de gens qu'on voit placer,
De l'emploi vous n'avez que l' titre,
Vous n'êt's pas forcé' d'exercer.

MISS CLARENCE, se levant et allant à Kettly.

Tiens, puisque, grâce à M. Arthur, tu as la liberté de te promener dans le château, voici d'abord ces deux lignes (elle lui donne un papier) qu'il faut remettre en secret à miss Réginald... et puis le capitaine Coverly. Je ne connais pas... mais d'après ce que tu m'as dit, on peut toujours... (Elle tire de son portefeuille un papier qu'elle met dans une lettre.) Voici pour lui.

KETTLY, regardant vers le fond, à droite.

C'est lord Sunderland.

MISS CLARENCE.

Tu en es sûre? Le plus redoutable de tous. (A part, et cherchant à se donner du courage.) Allons, allons ; qu'est-ce que c'est donc que de trembler ainsi? Il ne peut rien m'arriver de pire ; prenons courage, et un air de dignité : rappelons-nous comment faisait la reine, cela ressemblera peut-être à celle qui la remplace.

SCÈNE X.

Les Précédents, SUNDERLAND, entrant par la porte à droite.

SUNDERLAND, à Kettly.

Jeune fille, laissez-nous. (Kettly s'approche de miss Clarence, et lui parle bas.) Laissez-nous.

(Kettly sort. Sunderland s'approche de miss Clarence, qu'il salue plusieurs fois avec respect.)

MISS CLARENCE, cherchant à prendre de l'assurance.

De quel droit, Monsieur, s'est-on permis de m'amener en ce château ? Et qui êtes-vous?

SUNDERLAND.

Il n'est pas nécessaire que vous le sachiez. Tout ce que je puis vous apprendre, belle lady, c'est que vous n'êtes pas ici parmi vos meilleurs amis.

Air du *Baiser au porteur.*

Loin de la cour, où chacun nous réclame,
Inaperçus nous vivons, grâce à vous ;
Le roi ne voit que par vos yeux, Madame ;
Vos yeux se détournent de nous,
Oui, vos beaux yeux se détournent de nous.
Ils étaient, si j'en crois mon zèle,
Trop dangereux... et sans rien ménager,
De mon prince, en sujet fidèle,
Je dois éloigner le danger.

Aussi le parti en est pris, on vous conduira cette nuit, sous bonne escorte, au port de Whitehaven, de là vous passerez sur le continent, et de là... Mais dans ce moment il est inutile de vous en dire davantage.

MISS CLARENCE.

Ah ! mon Dieu !

SUNDERLAND.

C'était un parent à moi, un jeune homme, qui devait vous conduire ; il refuse.

MISS CLARENCE, à part.

Le maladroit !

SUNDERLAND.

Et j'ai choisi pour chef de l'entreprise un homme incorruptible et sévère que vous essaieriez en vain de séduire.

MISS CLARENCE, hésitant.

Le capitaine Coverly?

SUNDERLAND, étonné.

Qui vous l'a dit, et comment savez-vous?

MISS CLARENCE.

L'habitude que j'ai de deviner. Croyez-vous franchement que j'ignore où je suis, et que je ne connaisse pas mes ennemis, (le regardant fixement) à commencer par milord Sunderland ?

SUNDERLAND.

O ciel ! c'est fait de moi.

MISS CLARENCE, à part, l'observant.

Il tremble ! cela me rassure.

SUNDERLAND.

Eh bien ! oui, Madame; puisque les qualités

sont connues, je n'ai plus rien à ménager, et vous savez mieux que personne si, moi, ancien maître des cérémonies, actuellement en retraite, je dois vous en vouloir.

MISS CLARENCE.

Et en quoi, s'il vous plaît?

SUNDERLAND.

J'ai usé mes jours et mes nuits au service de l'État, j'ai passé quarante ans de ma vie au milieu des bals, des concerts, des fêtes de toute espèce; et après une carrière aussi agitée, on me prie de me reposer. C'est indigne!

MISS CLARENCE.

Sans doute; mais est-ce une raison pour vous perdre à jamais?

SUNDERLAND.

Milady...

MISS CLARENCE.

Écoutez-moi, Milord, les instants sont précieux. Je suis en votre pouvoir, c'est vrai; mais notre jockey, notre postillon, qui vous est échappé, est déjà arrivé au village voisin, où il aura donné l'alarme. Dans ce moment peut-être on est en marche.

SUNDERLAND.

O ciel!

MISS CLARENCE.

Et vous aurez travaillé, non pour vous, mais pour ceux qui auront l'esprit de me secourir et de me délivrer. Pourquoi voulez-vous leur laisser cet honneur, et leur donner à la reconnaissance du roi des titres qu'il vous est facile d'acquérir vous-même?

SUNDERLAND.

Que dites-vous ?

MISS CLARENCE.

Que je vous parle dans votre intérêt, et dans le mien. Je ne veux pas feindre; j'y mettrai de la franchise. Eh bien! oui, j'ai le plus grand intérêt à arriver ce soir à Carlisle; me retenir, ne servira en rien vos projets, qui finiront toujours par être découverts; et à moi, une heure de retard peut renverser toutes mes espérances.

SUNDERLAND.

Qu'entends-je!

MISS CLARENCE.

Je vous dis mon secret, j'ai confiance en vous; et si, à l'insu de vos compagnons, vous voulez me permettre de repartir à l'instant même...

SUNDERLAND.

Après notre serment, une telle idée...

MISS CLARENCE.

Est moins dangereuse qu'une conspiration, et vous rapportera davantage : c'est vous qui serez mon chevalier; vous me conduirez, vous ne me quitterez pas, nous arriverons ensemble à Carlisle, au palais; je vous présente à la reine... non, je veux dire au roi, et je lui dis : « Voilà mon défenseur, mon libérateur, celui qui, cette nuit, a bravé tous les dangers pour me soustraire aux complots de mes ennemis. »

SUNDERLAND.

Je comprends bien qu'un pareil service.... et certainement, si ce n'était...

MISS CLARENCE.

Votre serment?

SUNDERLAND.

Du tout, ce n'est pas cela; mais...

AIR : *Le beau Lycas aimait Thémire.*

PREMIER COUPLET.

Encor faut-il des garanties!...
Si, par vous, je redevenais
Grand-maître des cérémonies...

MISS CLARENCE.

J'en parlerai... je le promets.

SUNDERLAND.

Un traitement en conséquence,
Un peu plus fort qu'il ne l'était,
Le double de ce qu'il était...

MISS CLARENCE.

Comptez-y... l'on vous le promet.
(A part.)
Ce n'est pas cela, je le pense,
Qui peut augmenter le budget.

DEUXIÈME COUPLET.

SUNDERLAND.

Pour être sûr qu'on me pardonne,
Je voudrais bien, outre cela,
L'ordre du Bain.

MISS CLARENCE.

Je vous le donne.
Je donne tout ce qu'il voudra...

SUNDERLAND.

De plus... en signe d'alliance,
Et si milady le permet...
(Il lui prend la main.)

MISS CLARENCE, la retirant d'abord.

Que faites-vous?
(A part, et se laissant baiser la main.)
Mais en effet
Ce n'est pas cela, je le pense,
Qui peut augmenter le budget.

(Haut et vivement.) Mais partons, de grâce; faites qu'on me rende ma voiture, mes chevaux, ma fille de chambre, et qu'avant une demi-heure, nous soyons tous en route.

SUNDERLAND.

C'est tout ce que je demande; mais comment tromper la surveillance des autres personnes qui habitent ce château? et ils ne sont pas les seuls; nous pouvons rencontrer dans notre fuite sir Robert, qui revient ce soir de Carlisle.

MISS CLARENCE, effrayée.

Sir Robert!...

SUNDERLAND.

Un de nos voisins, homme dangereux, animé

des plus mauvaises intentions, non-seulement contre vous, mais contre le roi lui-même.

MISS CLARENCE.

En êtes-vous bien sûr ?

SUNDERLAND.

Je n'étais pour rien là-dedans; je vous le prouverai par des lettres mêmes qu'il m'écrivait pour me gagner. Silence ! c'est miss Réginald, ma sœur; rentrez là, dans cet appartement.

(Lui indiquant la chambre à gauche.)

MISS CLARENCE.

Oui, Monsieur, oui.

SUNDERLAND.

Fidélité à toute épreuve; et dès qu'il en sera temps, j'irai vous chercher pour vous conduire moi-même; moi-même, entendez-vous ?

MISS CLARENCE, à part.

Lui-même. Allons, il me semble que ce n'est pas mal, et que la véritable n'aurait pas fait mieux. (Haut.) Adieu !

(Elle entre dans la chambre à gauche, en faisant un signe d'intelligence à Sunderland, qui met la main droite sur son cœur, et étend l'autre en guise de serment.)

SCÈNE XI.

MISS RÉGINALD, entrant par la porte à droite, en rêvant et tenant un papier, qu'elle cache aussitôt; SUNDERLAND.

MISS RÉGINALD.

Rien que deux lignes, mais elles sont claires et positives : « La place de première dame d'a» tours, si, d'ici à une heure, et à l'insu de » tout le monde, je suis délivrée par vous. » (Réfléchissant.) C'est une femme d'esprit et de tête, qui a calculé sa position, ses adversaires, et qui ne voit, dans ce château, que moi de femme avec qui elle puisse s'entendre. Mais comment ?.... (Apercevant Sunderland.) Dieu ! c'est mon frère !

SUNDERLAND, à part.

Qu'elle a l'air sombre et rêveur ! (Haut.) Eh bien ! ma sœur, toujours dans vos idées de vengeance ?

MISS RÉGINALD.

Certainement.

SUNDERLAND, à part.

Caractère inflexible !... J'en étais sûr; rien à faire de ce côté, et il faut aviser à d'autres moyens.

(Miss Réginald est à droite du théâtre, Sunderland au milieu, et ils réfléchissent tous les deux séparément et sans se parler.)

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS; COVERLY, entrant par le fond, à gauche.

COVERLY, réfléchissant aussi.

Une place de capitaine, une gratification; et pour commencer, un billet de cent livres sterling; je l'ai vu, il est là. Je ne tiens pas plus à celle-là qu'à une autre, mais les autres promettent, et celle-là paie d'avance; principes qui cadrent avec les miens, et quand on s'entend sur un principe, c'est tout.

SUNDERLAND, à part.

C'est cet infame Coverly !

MISS RÉGINALD, à part.

Cet enragé patriote !

COVERLY.

Eh bien ! mes voisins, me voici prêt à partir avec notre prisonnière, comme nous en sommes convenus. Où est-elle ?

SUNDERLAND et MISS RÉGINALD.

O ciel !

COVERLY.

Mais dépêchons; car je suis pressé, et je n'ai pas de temps à perdre.

MISS RÉGINALD, bas à son frère.

Ne la laissez pas partir avec cet homme féroce.

SUNDERLAND.

C'est bien mon intention.

COVERLY.

Eh bien ! corbleu ! qu'avez-vous à vous consulter ? est-ce que vous hésitez ? est-ce que vous reculeriez, par hasard ? si je le savais !...

SUNDERLAND.

Au contraire, je suis décidé ! et plus que jamais invariable dans mon opinion; seulement j'ai changé d'idée.

COVERLY et MISS RÉGINALD.

Comment cela ?

SUNDERLAND.

C'est une entreprise trop périlleuse et trop importante pour que je ne m'en charge pas moi-même. Je conduirai miss Arabelle, et je supporterai seul les dangers.

COVERLY.

C'est-à-dire qu'on se défie de moi !... du capitaine Coverly !... J'en suis fâché, corbleu !... mais c'était une affaire convenue, décidée; et quand je devrais être pendu, je me suis arrangé pour cela, j'y compte; et par ma bonne épée ! c'est moi qui emmène la prisonnière.

SUNDERLAND.

Du tout, c'est moi.

COVERLY.

C'est ce que nous verrons.

SUNDERLAND.

C'est moi qui suis le maître.

MISS RÉGINALD, passant entre eux deux.

Eh! Messieurs, pour vous mettre d'accord, n'est-il pas plus convenable que ce soit moi, une femme, qui parte avec elle? Un domestique armé nous suivra; deux femmes qui voyagent excitent moins de soupçons; et puis les mœurs, la décence...

COVERLY.

Est-ce que j'y tiens?

MISS RÉGINALD.

Il n'y tient pas!

SUNDERLAND.

Eh! ma sœur, il s'agit bien de mœurs dans une conspiration! Il s'agit que c'est à moi de commander, car c'est moi qui paie.

AIR de *Cendrillon.*

Oui: du complot je suis le chef réel,
Par mon argent; sinon je le retire.

COVERLY.

Ça m'est égal... moi, gratis je conspire.

MISS RÉGINALD.

Ne prendre rien, ce n'est pas naturel.

SUNDERLAND.

Lui qui vendait ses services si cher!

COVERLY.

Pour conspirer rien ne m'effraie.
Pour conspirer j'irais jusqu'en enfer.

SUNDERLAND, à part.

Il faut donc que l'enfer le paie!

ENSEMBLE.

C'est moi, c'est moi, j'en atteste le ciel,
Qui dois ici l'enlever pour mon compte;
Je l'ai juré, je le veux, et j'y compte,
Ou pour moi c'est un affront personnel.

SUNDERLAND.

Silence! c'est mon neveu! qu'il ne puisse soupçonner que le désordre est dans nos rangs.

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS; ARTHUR.

ARTHUR, vivement.

Mon oncle, j'ai à vous parler.

SUNDERLAND.

Parle tout haut, nous n'avons rien de caché les uns pour les autres; la franchise avant tout.

ARTHUR.

Eh bien! j'ai refusé d'abord la proposition que vous m'avez faite d'enlever miss Arabelle; mais depuis, j'ai réfléchi, et ne fût-ce que pour me venger d'elle, je suis du complot, je partage votre ressentiment, et je suis prêt à partir à l'instant même. Disposez de moi, me voilà.

SUNDERLAND et MISS RÉGINALD.

Et lui aussi!

COVERLY.

C'est comme un fait exprès.

SUNDERLAND.

Tout le monde veut l'enlever.

ARTHUR.

Vous pouvez vous en rapporter à moi du soin de la surveiller. Je ne la quitte plus, ni le jour, ni la... et l'on m'ôtera plutôt la vie, que de l'arracher de mes mains.

SUNDERLAND, à part.

Est-ce que mon neveu se douterait de quelque chose, et qu'il voudrait aussi faire son chemin? (Haut à Arthur.) Il suffit, Monsieur, il suffit. (A part.) Les jeunes gens sont d'une ambition! (Haut.) On n'a pas besoin de votre aide.

MISS RÉGINALD.

Ni de vos conseils.

ARTHUR.

Que voulez-vous dire?

SUNDERLAND.

Que nous avons sur notre prisonnière d'autres idées.

MISS RÉGINALD.

Plus certaines.

COVERLY.

Plus expéditives; et c'est moi qui me charge de les mettre à exécution.

SUNDERLAND, lui imposant silence.

Capitaine!

ARTHUR.

O ciel! vous voulez attenter à ses jours?

TOUS TROIS.

Nous!

ARTHUR, à Sunderland et à miss Réginald.

Oui, je devine vos intentions, vos projets; mais je vous déclare, moi, quoique je sois celui de tous qui aie le plus à me plaindre d'elle, que je ne souffrirai pas qu'il lui soit fait le moindre mal, le moindre outrage. Vous m'entendez, capitaine?

COVERLY.

Eh! qui vous parle de cela?

SUNDERLAND.

De quoi vous inquiétez-vous?

ARTHUR.

Eh bien! s'il faut vous le dire...

AIR de *Turenne.*

Eh bien! je l'aime, je l'adore,
Et sans espoir...

SUNDERLAND.

C'est une fausseté,
Car vous avez d'autres projets encore.

ARTHUR.

Que dites-vous?

SUNDERLAND.

La vérité.

(Passant auprès de miss Réginald.)

Sans respect pour la royauté,

Pour se pousser, pour se produire,
Il est capable...

ARTHUR.

Êtes-vous fou?

SUNDERLAND.

Oui, j'en suis sûr... Voyez jusqu'où
L'ambition peut vous conduire!

Mais, par bonheur, j'ai une idée.

MISS RÉGINALD.

J'en ai une.

COVERLY.

Moi aussi.

SUNDERLAND.

Trois idées qui, en les combinant, pourraient bien n'en faire qu'une. (A demi-voix aux deux autres, montrant la porte à gauche.) Miss Arabelle est là.

MISS RÉGINALD et COVERLY.

Elle est là.

SUNDERLAND.

Attendez-moi. (A part, et s'avançant sur le bord du théâtre.) Mieux vaut partager l'honneur que de le laisser tout entier à un jeune homme, à un étourdi. (Haut à Arthur avec dignité.) Restez ici, Monsieur, restez, je vous l'ordonne, par toute l'autorité d'un oncle et d'un propriétaire qui veut être maître chez lui. C'est à nous de décider du sort de notre captive... c'est ce que nous allons faire: et après cela, vous recevrez nos ordres. (Pendant cette dernière phrase, Coverly d'abord, ensuite miss Réginald, sont entrés dans l'appartement à gauche; Sunderland continue à part en regardant Arthur.) Ah! tu as de l'ambition!... ah! tu veux te pousser même aux dépens de ton oncle et de ton souverain légitime... Eh bien! je te pousserai... et de façon à te faire tomber... (Haut.) Attends mes ordres, ce ne sera pas long.

(Il entre aussi dans l'appartement à gauche.)

SCÈNE XIV.

ARTHUR, seul.

Ses ordres!... peu m'importe... je n'en recevrai que de moi et de ma conscience... non que je soupçonne mon oncle... il n'est que faible; mais sa faiblesse même le met dans la dépendance de ce Coverly qui est capable de tout. Par bonheur, je suis là, et s'il tente d'exécuter son projet, s'il menace seulement miss Arabelle... une femme sans défense... une femme que j'aime!... Non, non, je ne veux plus l'aimer, et elle est bien heureuse d'être en danger, sans cela!... Mais je dois avant tout la défendre, la protéger, la rendre à la liberté... et puis, après cela, je la détesterai à mon aise, et sans crainte; car dans ce moment je tremble pour elle. On parle dans cet appartement... (désignant celui où miss Clarence est entrée) j'ai cru distinguer sa voix; oui, je la connais trop bien pour m'y tromper. Courons à son secours. (La porte s'ouvre, miss Clarence paraît.) Dieu! c'est elle!

SCÈNE XV.

ARTHUR, MISS CLARENCE.

MISS CLARENCE, sortant de l'appartement à gauche.

Je respire, nous sommes tous d'accord, la paix est signée... (montrant une lettre qu'elle tient) un peu aux dépens de sir Robert, mon tuteur. Malheur aux absens! Et de tout le château, il n'y a plus maintenant que sir Arthur à gagner... (Elle aperçoit Arthur qui va regarder au fond, et ferme la porte à gauche) et je ne crois pas que ce soit bien difficile.

ARTHUR, revenant près d'elle, et à voix basse.

Ce matin, Madame, quand j'ai refusé de vous servir, j'ignorais les dangers qui vous menaçaient. Je les connais, ils sont très-grands.

MISS CLARENCE, souriant.

Vous croyez?

ARTHUR.

On a juré votre perte, mais vous avez des défenseurs... vous en aurez, du moins, tant que j'existerai... Venez...

AIR: *Restez, restez, troupe jolie.*

Votre aspect double mon courage,
Je réponds de votre destin;
Je saurai m'ouvrir un passage,
Fût-ce les armes à la main.

MISS CLARENCE.

Quoi! braver un péril certain!

ARTHUR.

Qu'importe, si je vous délivre!...
Oui, désormais je dois vous fuir;
Et si pour vous je ne peux vivre,
Pour vous du moins je peux mourir.

MISS CLARENCE.

Le ciel m'est témoin que je ne vous en demande pas tant... et vous pouvez compter sur ma reconnaissance, si vous consentez seulement à me ramener à Carlisle.

ARTHUR.

Moi! vous y laisser retourner!... ne l'espérez pas.

MISS CLARENCE.

Et pourquoi donc?

ARTHUR.

N'est-ce pas là qu'est la cour?... n'est-ce pas là qu'un rival vous attend?... Jamais, jamais... vous n'irez pas, je m'y oppose.

MISS CLARENCE.

Il est le seul maintenant!... (Avec joie, et prête à s'oublier.) Monsieur Arthur... (Se reprenant.) Monsieur, vous êtes un bon et honnête jeune homme.

Vous n'êtes pas avide, ambitieux, comme tant d'autres, et c'est rare, je vous en estime davantage; mais je ne perds pas l'espérance de vous ranger de mon parti.

ARTHUR.

Je vous le répète, je repousse toutes vos offres.

MISS CLARENCE, souriant.

Quoi! toutes?

ARTHUR.

Oui, Madame.

MISS CLARENCE.

J'ai bien envie d'essayer. Et si je vous disais: « Je suis jeune, je suis riche, j'espère bientôt être libre et maîtresse de ma main, la voulez-vous? »

ARTHUR.

O ciel!

MISS CLARENCE, riant.

C'est une supposition; mais si je parlais ainsi, que répondriez-vous?

ARTHUR.

Ne me le demandez pas.

MISS CLARENCE.

Vous hésitez?

ARTHUR.

Non, je n'hésiterais pas un instant... j'en mourrais peut-être, mais je refuserais.

MISS CLARENCE, avec joie.

Ah! que je vous remercie!

ARTHUR, étonné.

Que voulez-vous dire?

MISS CLARENCE.

Que je ne vous en aurais jamais cru capable... et c'est une action qui me touche, qui m'émeut jusqu'aux larmes. Vous en serez récompensé, je vous le promets, et pour commencer, je veux vous donner un bon conseil. Ne vous mêlez jamais d'aucun complot, surtout avec de vieux courtisans, qui ont conspiré sous tous les régimes.

ARTHUR.

Et pourquoi?

MISS CLARENCE.

Vous seriez toujours dupe de votre franchise, de votre générosité; et ces dangers que vous aurez cru partager avec eux... ils sauront s'en retirer, en vous y laissant exposé.

ARTHUR, avec impatience.

Eh! Madame... (On entend un bruit de musique en dehors.) Écoutez... entendez-vous ces pas... ce bruit confus?... Ils viennent... pour vous immoler peut-être.

MISS CLARENCE, souriant.

Je ne crois pas.

ARTHUR.

Vous avez négligé mes avis, mais je saurai du moins mourir en vous défendant... Venez... venez! (Il la prend par la main, tire son épée et se met devant elle.)

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENTS. Les trois portes du fond s'ouvrent à la fois, et l'on aperçoit la galerie extérieure richement illuminée. En même temps SUNDERLAND entre par la porte du milieu, suivi d'une partie des gens du château, MISS RÉGINALD et KETTLY, par la droite, suivies de toutes les femmes, et COVERLY, par la gauche, avec d'autres hommes. Ils tiennent tous des bouquets à la main.

CHŒUR.

AIR *du Dieu et la Bayadère.*

Rendons hommage à la plus belle,
Et, soumis à sa loi,
Amis, célébrons celle
Qu'adore notre roi.

(A un signal donné par Sunderland, on élève une couronne de fleurs sur la tête de miss Clarence. Miss Réginald, à sa gauche, et une jeune fille, à sa droite, lui présentent une corbeille de fleurs, tandis que toutes les jeunes filles s'avancent pour lui offrir leurs bouquets.)

MISS CLARENCE, remerciant tout le monde.

C'est bien, c'est bien... (A part.) Mais n'oublions pas le danger qui nous menace, et avant le retour de mon tuteur, hâtons-nous de partir.

SUNDERLAND.

Je ne doute pas, belle Mylady, que le bruit de votre disparition ne soit déjà parvenu jusqu'à la cour; mais quand on saura que nous avons arrêté votre voiture, et dételé vos chevaux... pourquoi?... pour vous conduire en ce château, où une petite fête impromptu vous était préparée, je ne doute pas que le roi lui-même ne rende justice à l'imagination de son premier maître des cérémonies...

MISS CLARENCE, voulant partir.

Certainement... mais...

SUNDERLAND, la retenant.

Et si, avant le repas que nous avons fait préparer, mylady voulait entendre une cantate nouvelle que je viens de composer en son honneur...

MISS CLARENCE, effrayée.

Ah! mon Dieu!

SUNDERLAND, prenant un cahier de musique, et chantant.

« D'où partent ces cris d'allégresse?...
» Où court ce peuple qui s'empresse?.. »

ARTHUR, à part.

Encore celle-là... Il n'en sait donc qu'une?

SUNDERLAND, continuant.

« Où court ce peuple qui s'empresse?... »

MISS CLARENCE, l'interrompant.

Pardon de vous interrompre; mais quelque

plaisir que me promette la fête que vous avez bien voulu improviser en mon honneur, il faut que je parte à l'instant.

MISS RÉGINALD et COVERLY.

Quoi! Madame...

MISS CLARENCE.

Je vous l'ai dit... Il faut que je sois aujourd'hui même à Carlisle... Les plus grands intérêts m'y appellent.

SUNDERLAND.

C'est inutile. J'ai voulu prévenir vos vœux.

MISS CLARENCE.

Que dit-il?

SUNDERLAND.

Vous vouliez aller retrouver le roi, et c'est lui-même qui viendra.

MISS CLARENCE, KETTLY et ARTHUR.

Grand Dieu!

SUNDERLAND.

Un homme à cheval, expédié par moi... doit avoir annoncé à Sa Majesté que la beauté qu'il aime a daigné accepter l'hospitalité dans mon domaine, et je ne doute point que demain, de grand matin, ou peut-être même cette nuit... Et quel honneur pour mon château, si...

MISS CLARENCE, à Kettly.

C'est fait de nous!

ARTHUR, passant auprès de Sunderland.

Et vous croyez que je souffrirai...

SUNDERLAND, à Arthur et à mi-voix.

Taisez-vous, Monsieur, taisez-vous, et craignez la colère du roi... Oser aimer sa maîtresse!

AIR : *N'en demandez pas davantage.*

Oser attaquer un rival
Qui porte, par droit d'héritage,
Et couronne et bandeau royal!...
Apprenez, Monsieur, c'est l'usage,
Qu'un front qui déjà
Porte tout cela
N'en veut pas avoir davantage,
N'en demande pas davantage.

ARTHUR.

Qu'il le veuille ou non, cela m'est bien égal. Je mettrai plutôt le feu au château.

MISS CLARENCE, vivement à Arthur.

Rassurez-vous, je pars. (A Sunderland.) Oui, Monsieur, partons à l'instant. Je l'exige, je le veux.

SUNDERLAND.

C'est différent. (A part.) Mais c'est absurde. Ils vont se croiser en route. Tandis que, comme je l'avais arrangé, ils étaient sûrs de se rencontrer. (Prenant la main de miss Clarence.) Partons, belle dame, partons.

(Ils vont pour sortir; sir Robert paraît à la porte du fond.)

MISS CLARENCE, avec effroi.

Sir Robert, mon tuteur! Il est trop tard.

(Elle revient sur le devant du théâtre.)

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENTS, SIR ROBERT.

ROBERT.

Me voici, me voici, mes amis... J'arrive de Carlisle, où j'ai terminé toutes les affaires relatives à mon mariage... Et de plus je vous apporte des nouvelles, de bonnes nouvelles.

SUNDERLAND.

Nous en avons, je crois, de meilleures encore.

ROBERT.

J'en doute, car je viens d'apprendre d'une source certaine que notre ennemie mortelle... que la favorite...

TOUS.

Eh bien?

ROBERT, avec joie.

Est décidément disgraciée...

MISS RÉGINALD, COVERLY et SUNDERLAND, avec effroi.

O ciel!

ARTHUR, regardant miss Clarence, qui reste immobile.

C'est étonnant, cela ne lui fait rien.

ROBERT, continuant avec joie.

C'est la reine, notre auguste reine qui l'emporte... Et miss Arabelle doit avoir en ce moment reçu l'ordre d'exil, qui l'éloigne à jamais de la cour.

MISS RÉGINALD.

Quelle indignité!

COVERLY.

Quelle injustice!

SUNDERLAND.

Quel pouvoir arbitraire! disgracier une femme pareille, une femme charmante!

COVERLY.

Toutes les qualités.

MISS RÉGINALD.

Toutes les vertus.

SUNDERLAND.

Mais la partie n'est pas perdue, nous le jurons.

COVERLY et MISS RÉGINALD.

Nous le jurons tous.

ROBERT.

Sont-ils étonnants!... Et à qui donc?

SUNDERLAND.

A miss Arabelle... à la favorite... (Se reprenant.) à l'ex-favorite, qui est dans ce château... et que voici là devant vos yeux.

(Lui montrant miss Clarence.)

ROBERT, la regardant.

Miss Clarence, ma pupille!

TOUS, avec étonnement.

Sa pupille!

ARTHUR, hors de lui.

Serait-il vrai!... (A Robert.) En êtes-vous bien sûr?

ROBERT.

Si j'en suis sûr! Qu'est-ce qu'il a donc, ce jeune homme?... (A miss Clarence.) Et vous, Mademoiselle, que je croyais renfermée dans mon château... où alliez-vous ainsi, à une heure pareille?

MISS CLARENCE, passant auprès de sir Robert.

Me jeter aux pieds de la reine, mon ancienne compagne, mon amie... et réclamer sa protection contre une tyrannie que je redoutais et que je ne crains plus maintenant : car je suis au fait de la conspiration, j'en étais... et vous aviez, vous particulièrement, mon cher tuteur, des projets que la cour n'approuverait guère, et dont lord Sunderland m'a fourni les preuves.

ROBERT, à Sunderland.

Vous, mon voisin!

MISS CLARENCE.

Rassurez-vous, je ne les garderai pas. (Les donnant à Arthur.) Tenez, Arthur, je vous les confie. Et, en échange, demandez à sir Robert, mon oncle et mon tuteur, ce que vous voudrez... ce qui vous conviendra.

ARTHUR.

Quoi! vous daigneriez m'offrir...

MISS CLARENCE.

Je n'offre rien, vous me refuseriez... Mais je ne vous empêche pas de demander.

ROBERT, brusquement.

Est-ce que j'ai jamais eu l'idée de la contraindre? Qu'elle retourne à la cour, près de la reine, sa protectrice. Et puisque maintenant, dit-on, c'est elle qui est toute-puissante...

(Il passe à la gauche de Coverly.)

SUNDERLAND, passant entre sir Robert et miss Clarence.

Qu'elle continue auprès de sa souveraine le brillant emploi que nous lui supposions auprès du souverain ; cela reviendra exactement au même, si miss Clarence se souvient de ses promesses et n'oublie pas ses amis.

MISS CLARENCE.

Je n'oublierai pas que je vous aurai dû ma liberté, mon bonheur... et pour que vous ne conspiriez plus, s'il ne tient qu'à moi, je vous le jure, vous serez nommés, dès demain, (A Coverly.) vous, capitaine; (à miss Réginald.) vous, dame d'atours; (à Sunderland) vous, grand-maître des cérémonies... (Se retournant vers Arthur.) Et vous, Monsieur, que vous donnerai-je?

ARTHUR.

Ah! je n'ose rien demander.

MISS CLARENCE.

Vous êtes le seul, et comme je vous l'ai dit, cela mérite récompense. (Lui tendant la main.) La voulez-vous?

(Arthur, sans lui répondre, tombe à ses genoux et saisit sa main qu'il presse contre ses lèvres.)

CHOEUR.

Air du *Hussard de Felsheim.*

Rendons hommage à la plus belle,
Et que l'hymen, charmant leurs jours,
De ce couple heureux et fidèle
Couronne à la fin les amours.

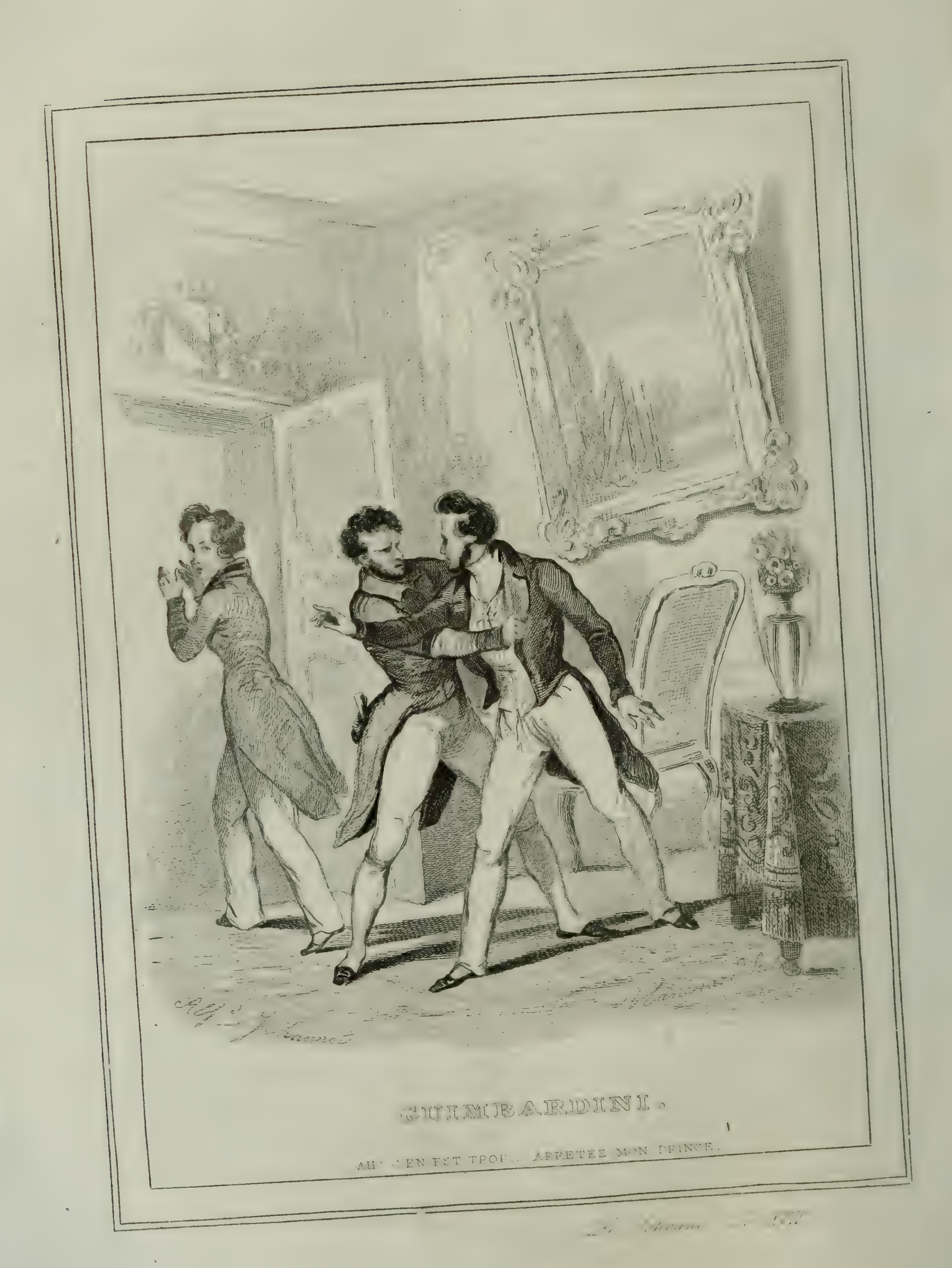
SUNDERLAND.

D'où partent ces cris d'allégresse
Qui font retentir ce séjour?
Où court ce peuple qui s'empresse?
Il chante l'hymen et l'amour.

MISS CLARENCE, au public.

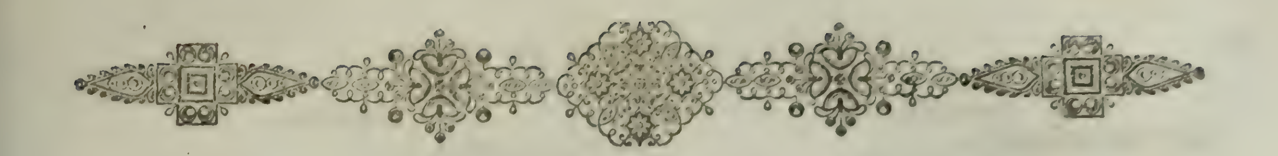
Air : *Ainsi que vous, je veux, Mademoiselle.*

Dans ce séjour que d'aujourd'hui j'habite,
Une étrangère a besoin de soutien ;
S'il ne fallait, pour être favorite,
Former qu'un vœu, je dirais bien le mien.
De ce public, notre suprême arbitre,
Je voudrais l'être, et soumise à ses lois,
Lorsque aujourd'hui je n'en ai que le titre,
Puissé-je un jour en acquérir les droits...
Vous seuls, Messieurs, vous seuls pouvez donner ces droits.



GUIMBARDINI.

AH ! C'EN EST TROP... ARRETEZ MON PRINCE.



LE SOPRANO,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 30 novembre 1831.

En société avec M. Mélesville.

—•—

Personnages.

Le cardinal de TRIVOGLIO.	GIANINO.
Le prince de FORLI, son neveu.	GUIMBARDINI.
GERTRUDE.	Un Domestique.
	Domestiques.

La scène se passe à Rome, dans le palais du cardinal.

Le théâtre représente un superbe appartement orné de peintures, de vases, statues, etc. Sur le devant de la scène, à gauche de l'acteur, une table couverte d'un tapis.

SCÈNE PREMIÈRE.

GUIMBARDINI, seul, tirant sa montre.

Le cardinal ne paraît pas, ni personne de sa maison! c'est que je lui prouverais bien qu'un artiste n'est pas fait pour attendre, si ce n'étaient les deux heures un quart d'antichambre que j'ai déjà faites, et qui seraient tout à fait en pure perte. J'ai déjà regardé tous les tableaux, toutes les gravures, et je vais être obligé de recommencer. Quel beau palais!... quels beaux meubles!... c'est ici qu'habite la richesse; et moi, qui depuis si longtemps cours après elle, moi, Guimbardini, musicien distingué, à qui la scélérate tient toujours la dragée si haute, qu'il n'y a pas de gamme ascendante qui y puisse arriver...

Air de *Rien de trop.*

Ut, ré, mi, fa, sol, la, si, ut...
A chaque air, à chaque sonate,
Je crois enfin toucher au but:
Mais la fortune est une ingrate!
J'ai beau la poursuivre en chantant,
A m'éviter elle s'applique,
Et je crois que décidément
Elle n'aime pas la musique.

Et de toutes mes avances il ne me reste que ma fierté, apanage du véritable artiste qui n'en a pas d'autre. (Regardant vers la droite.) Qu'est-ce que je vois là? une femme! (Saluant plusieurs fois.) c'est par elles qu'on parvient.

SCÈNE II.

GERTRUDE, GUIMBARDINI.

GERTRUDE.

Quel est cet original-là?

GUIMBARDINI.

Je vois que madame est de la maison.

GERTRUDE.

Femme de charge de Son Éminence, rien que cela.

GUIMBARDINI.

On disait bien que le cardinal était un homme de goût, et cela me rassure; qui aime la beauté doit aimer les arts, tout cela se touche, tout cela est de la même famille; c'est à ce titre que je réclamerai la protection de la signora.

GERTRUDE.

Que voulez-vous?

GUIMBARDINI.

Une audience que je lui ai demandée déjà plusieurs fois par écrit, et je venais moi-même chercher une réponse.

GERTRUDE.

Que vous attendez?...

GUIMBARDINI.

Depuis deux heures vingt minutes; et quoique, par état, j'aie l'habitude de compter les pauses, je trouve la tenue un peu longue.

GERTRUDE.

Monsieur est, à ce que je vois...

GUIMBARDINI.

Guimbardini, artiste, organiste, et célèbre compositeur, élève de Pergolèse.

GERTRUDE.

Vraiment!

GUIMBARDINI.

J'ai été élevé, nourri dans sa maison, fils de sa cuisinière, la servante maîtresse, *serva padrona;* j'avais quatre ans quand il est mort, ce grand homme, et chez lui, je tournais déjà la broche en mesure, la mesure à quatre temps. Le sentiment de la musique, tout le monde l'avait dans la maison. Puissant génie! toi qui fus mon maître, d'autres disent davantage, c'est possible! je n'en ai jamais été plus fier, ni ma mère non plus; mais cela expliquerait ce sang musical qui coule dans mes veines, et cette fièvre qui ne me quitte pas, voyez plutôt...

(Il lui prend la main.)

GERTRUDE, retirant la sienne.

Monsieur!...

GUIMBARDINI.

N'ayez pas peur, cela ne se gagne pas; bien plus, ça ne fait rien gagner, car voilà où j'en suis, musicien jusqu'au bout des doigts, des chants heureux, un orchestre superbe, vingt partitions dans la tête, et pas un sou dans la poche.

GERTRUDE.

Et comment cela se fait-il?

GUIMBARDINI.

La fatalité! J'ai dix opéras, autant de messes. *Te Deum*, *De profundis*, *et cætera,* je n'ai jamais pu en faire entendre une seule note, jamais!

GERTRUDE.

Est-il possible!

GUIMBARDINI, tristement.

Ils n'ont pas voulu. J'ai mis les opéras en messes, les messes en opéras, et il ne s'est pas rencontré un seul directeur de spectacle assez hardi pour les recevoir et pour les jouer.

AIR du vaudeville du *Baiser au porteur.*

Et cependant quel orchestre magique!
Bassons, clairons, tamtam.... et dans les chœurs,
Quel tintamarre! Enfin à ma musique
Rien ne manquait, rien que des auditeurs.
Il ne manquait rien que des auditeurs.
Monde ignorant! insensible aux merveilles!
Je n'ai donc pu, c'est à se dépiter,
Dans ce grand siècle, où l'on voit tant d'oreilles,
En trouver deux pour m'écouter.

GERTRUDE.

Est-ce malheureux!

GUIMBARDINI.

Pour mon siècle! oui, signora; aussi, emportant ma gloire en portefeuille, et sachant que monseigneur venait de renvoyer l'organiste attaché à sa maison, j'ose me mettre sur les rangs, en demandant seulement la faveur de vous faire entendre une fugue que j'ai là et que je compte vous dédier.

GERTRUDE.

A moi?

GUIMBARDINI.

Oui, Signora.

GERTRUDE.

Au fait, moi qui voulais apprendre le piano, sans que cela me coûtât rien, voilà une occasion.

GUIMBARDINI.

Admirable! et si, par votre protection, je puis être admis dans le palais de monseigneur, comptez que mon zèle, mon dévouement... toujours à vos ordres, toujours prêt à vous accompagner... au piano, comme ailleurs.

GERTRUDE.

Je ne dis pas non, nous verrons. J'avais autrefois du pouvoir sur monseigneur, il ne faisait rien sans me consulter; mais depuis que son neveu, le prince de Forli, est venu s'établir dans ce palais, il ne voit que lui, n'aime que lui: les neveux font toujours du tort aux gouvernantes.

GUIMBARDINI.

Surtout dans le clergé.

AIR de *Julie.*

Raison de plus: près de Son Éminence,
Un homme à vous ferait très-bien;
C'est bon d'avoir, en toute circonstance,
Un allié... fût-ce un musicien!...
Oui, vous verriez, par mes soins bénévoles,
Tous vos discours soutenus, approuvés...
La musique, vous le savez,
Fait souvent passer les paroles.

GERTRUDE.

C'est possible; et si j'étais sûre que vos bonnes mœurs... votre probité...

GUIMBARDINI.

Droit comme une gamme naturelle.

GERTRUDE.

Où étiez-vous dernièrement?

GUIMBARDINI.

A Velletri, organiste de la paroisse; dans la semaine, j'enseignais la musique aux jeunes filles et aux enfants de chœur, et je touchais l'orgue le dimanche.

GERTRUDE.

Et pourquoi avez-vous quitté cette ville?

GUIMBARDINI.

Pour un motif, un motif musical. Il y avait à Velletri un grand jeune homme, beau brun, un serpent de la paroisse, qui était amoureux d'une de mes élèves, une petite femme charmante, que je venais d'épouser!... Je n'ai jamais aimé les serpents.

GERTRUDE.

Comment! vous êtes marié? Vous ne savez donc pas qu'on ne reçoit point de femmes au palais cardinal?

GUIMBARDINI.

Rassurez-vous, je l'ai perdue.

GERTRUDE.

A la bonne heure.

GUIMBARDINI.

Je puis le dire; car je ne sais ce qu'elle est devenue.

(Il chante.)

« J'ai perdu mon Eurydice,
» Rien n'égale ma douleur. »

Mais, si aucune femme n'est admise, comment se fait-il que vous, Signora?...

GERTRUDE.

Je dis aucune femme, à moins qu'elle ne soit d'un âge... quarante ans pour le moins.

GUIMBARDINI.

A ce compte, Signora, vous qui me parliez de probité, vous avez trompé Son Éminence.

GERTRUDE, souriant.

Vraiment?

GUIMBARDINI.

Je m'y connais à la minute, et à l'heure; et vous avancez de dix bonnes années au moins.

GERTRUDE.

Il est charmant monsieur l'organiste.

AIR : *Quelle aimable et douce folie.*

Mais partez... car je crois entendre
La voix de monseigneur... c'est lui!
Dans ces lieux revenez m'attendre,
Je promets d'être votre appui.

GUIMBARDINI, à part.

L'ouverture n'est pas mauvaise...
Et pourvu, *caro maestro*,
Que l'introduction leur plaise,
Mon succès ira *crescendo*.

ENSEMBLE.

GERTRUDE.

Mais partez... car je crois entendre
La voix de monseigneur... c'est lui!
Dans ces lieux revenez m'attendre,
Je promets d'être votre appui.

GUIMBARDINI.

Bientôt ici je vais me rendre,
Vous me présenterez à lui...
(A part, montrant Gertrude.)
A quoi ne puis-je pas m'attendre
Avec un si solide appui?

(Il sort par le fond.)

SCÈNE III.

LE CARDINAL, GERTRUDE.

LE CARDINAL, entrant par la droite.

C'est inimaginable, et je ne sais pas comment je vais sortir de là. (A son domestique, qui le suit.) Qu'on mette mes chevaux.

(Le domestique sort.)

GERTRUDE.

Il a l'air agité.

LE CARDINAL.

Ah! c'est vous, ma chère madame Gertrude?

GERTRUDE.

Est-ce que Votre Éminence va sortir?

LE CARDINAL.

Je vais au Vatican.

GERTRUDE.

De si bonne heure!

LE CARDINAL.

Il le faut bien, les affaires, j'en suis accablé; et puis, cela va mal, je n'ai pas d'appétit.

GERTRUDE.

Monseigneur a si bien dîné hier!

LE CARDINAL.

Je n'ai pas d'appétit ce matin; et le mouvement, le grand air, me disposeront peut-être à déjeuner. On servira à mon retour.

GERTRUDE.

Oui, Monseigneur. Mais Votre Éminence est dans un état de préoccupation qui m'inquiète.

LE CARDINAL.

Oui, oui, c'est vrai; je rêve, je pense; je ne suis pas dans mon état naturel; et moi qui aime à digérer tranquillement, et sans que rien me tourmente, je me trouve, grâce au prince de Forli, mon neveu, dans un embarras dont je ne sais comment me tirer.

GERTRUDE.

Et comment cela?

LE CARDINAL.

Imaginez-vous... car je vous dis tout, ma bonne madame Gertrude, surtout quand ça va mal... imaginez-vous que j'avais médité pour lui, depuis longtemps, un mariage magnifique, la nièce du cardinal Cagliari, qui est si influent au sacré collége; car moi je ne pense qu'à mon neveu, et à son bonheur. Le cardinal me faisait nommer secrétaire d'état, et au prochain conclave, en réunissant nos votes, que Dieu prolonge les jours de notre souverain actuel!... mais il est bien vieux, bien cassé; on a parlé d'un catarrhe, et même de deux médecins appelés hier près de Sa Sainteté!... enfin, il y a des espérances.

GERTRUDE, avec joie et explosion.

Est-il possible!

LE CARDINAL, la modérant.

Taisez-vous, taisez-vous, mon enfant; il ne faut pas avoir de mauvaises pensées, cela porte malheur. Et pour en revenir à ce mariage, mon neveu m'avait dit: « Faites comme pour vous, » mon oncle, cela m'est égal. » Alors j'avais été en avant, tout avait été conclu hier entre nous; le cardinal, sa nièce, et jusqu'à Sa Sainteté qui a donné son agrément; il ne manque qu'un consentement, un seul, celui de mon neveu, et ce matin il refuse, il ne veut plus entendre parler de mariage.

GERTRUDE.

Et qu'est-ce qu'il objecte?

LE CARDINAL.

Que la prétendue est laide! c'est possible; je ne demande pas qu'il l'adore, mais qu'il l'épouse.

GERTRUDE.

C'est juste, et dès que cela vous rend service;... mais ne pourrait-on pas le gagner par la persuasion et la douceur?

LE CARDINAL.

Est-ce que je ne fais pas tout pour lui? est-ce que je lui refuse rien? Il a voulu une meute, des chevaux anglais, il n'a eu qu'à parler; il a désiré une *villa*, une maison de campagne, une galerie de tableaux, je les lui ai données: et tout cela, sur les revenus de l'église.

GERTRUDE.

Quelle bonté! quelle générosité!

LE CARDINAL.

Hier encore, il paraît qu'on a entendu au Vatican, devant le pape, un soprano magnifique, une voix admirable, dont il est revenu ravi, enthousiasmé! Selon lui, il n'y a jamais eu rien de pareil; et dans son amour pour les arts, il m'a persuadé, moi, que je devais les encourager, les protéger, et offrir à ce jeune artiste un logement ici, dans mon propre palais.

GERTRUDE.

Et vous y avez consenti?

LE CARDINAL.

Il l'a bien fallu. Je fais tout ce qu'il veut, pour être le maître, car je donnerais tout au monde à celui qui le déciderait à ce mariage; mais tout a été inutile, et je ne sais maintenant quel moyen employer.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Un jeune homme qui a reçu une invitation de monseigneur demande à lui parler, il signor Gianino.

LE CARDINAL.

C'est notre soprano. J'ai bien le temps de le recevoir, moi qui vais au Vatican; chargez-vous de ce soin, ma chère madame Gertrude.

GERTRUDE.

Moi, Monseigneur? Je ne peux pas souffrir ces gens-là.

LE CARDINAL.

D'où vient?

GERTRUDE.

Je ne sais... je ne peux pas expliquer à monseigneur.

LE CARDINAL.

Si, si... je vous comprends; mais priez-le seulement de déjeuner ici, avec moi et mon neveu.

GERTRUDE.

Si Votre Éminence l'exige?

LE CARDINAL.

Sans doute. (Au domestique.) Les chevaux sont mis?

LE DOMESTIQUE.

Oui, Monseigneur.

LE CARDINAL.

Mes gants violets! (Le domestique les donne à Gertrude, qui les présente au cardinal.) Je reviendrai bientôt; un déjeuner léger. (Il fait un pas pour sortir et revient.) Ah! je n'y pensais plus, car mon neveu me fait tout oublier: on servira cette truite dont je n'ai mangé hier que la moitié; elle était excellente.

GERTRUDE.

Oui, Monseigneur.

LE CARDINAL.

Une truite du lac de Genève. Quel dommage que ce soit un canton protestant! De si bon poisson! Adieu, adieu! Ah! ma pauvre Gertrude, je suis bien tourmenté! (Il va pour sortir. Revenant.) Sauce genevoise, entendez-vous?

(Il sort par le fond; le domestique le suit.)

SCÈNE V.

GERTRUDE, seule.

Faire les honneurs du palais au signor Gianino! Encore un qui vient s'établir chez nous, encore un qui voudra s'emparer de l'esprit de monseigneur, et le gouverner aussi: c'était déjà bien assez de moi et de son majordome. Celui-là est un si honnête homme, qui s'enrichit de son côté, moi du mien; et nous aurions déjà fait une fin, si ce n'était monseigneur qui ne veut pas qu'on se marie chez lui: il tient tant aux mœurs! Ah! voilà notre nouveau commensal, ce beau chérubin.

SCÈNE VI.

GERTRUDE, GIANINO.

GIANINO, *timidement.*

On m'a dit, Madame, que monseigneur le cardinal de Trivoglio était sorti.

GERTRUDE, *brusquement.*

Oui, Signor; il vous prie de l'attendre, et de déjeuner ici avec son neveu. Voilà ma commission faite. Adieu.

(*Elle va pour sortir.*)

GIANINO, *timidement.*

Un mot, de grâce, Signora.

GERTRUDE.

Quelle voix douce! Que ces gens-là ont un air câlin!

GIANINO.

Je suis si heureux de rencontrer ici une personne telle que vous, une femme!

GERTRUDE.

Qu'est-ce que cela lui fait, je vous le demande?

GIANINO, *de même.*

Une personne, enfin, de qui je puisse recevoir des renseignements et des conseils.

GERTRUDE, *avec aigreur.*

Des conseils! vous n'en avez pas besoin. Protégé par le prince, reçu par son oncle, vous voilà déjà de la maison.

GIANINO.

C'est que justement je voudrais ne pas en être.

GERTRUDE.

Est-il possible!

GIANINO.

Et je ne sais comment refuser.

GERTRUDE, *avec affection.*

Parlez, mon enfant, parlez sans crainte: car il est vraiment gentil, ce petit signor; et malgré soi on s'intéresse à lui. Vous disiez donc, mon bel enfant...

GIANINO.

Que seul, sans amis, sans protection dans cette ville, je suis trop heureux d'avoir celle du cardinal de Trivoglio, qui m'arrive je ne sais comment, et que je tiendrais beaucoup à conserver. Mais, d'un autre côté, il m'offre dès aujourd'hui un appartement ici, près de lui, dans son palais; et il m'est impossible d'accepter.

GERTRUDE.

Et pourquoi donc?

GIANINO.

Faut-il tout vous dire?

GERTRUDE.

Certainement.

GIANINO.

Et vous ne me trahirez pas? Ce serait bien mal.

GERTRUDE.

Je n'ai jamais trahi personne, je vous prie de le croire.

GIANINO.

C'est qu'il y va de mon sort, de mon repos.

GERTRUDE.

Soyez tranquille. Eh bien?

GIANINO.

Eh bien! Signora..... c'est que je suis une femme.

GERTRUDE.

Bonté de Dieu!

GIANETTA, *à mi-voix.*

Silence, je vous prie.

GERTRUDE.

Et que signifie un pareil mystère?

GIANETTA.

Oh! je vais tout vous raconter. Pauvre villageoise, orpheline, je n'avais de ressource qu'une assez belle voix, à ce que tout le monde disait. Un musicien qui m'avait donné des leçons me proposa de m'épouser; et le matin même de notre mariage, nous quittâmes le pays, et nous partîmes ensemble dans un petit voiturin qu'il avait loué. Nous traversions les campagnes de Naples, le jour tombait, et nous approchions de l'endroit où nous devions coucher; mon mari et le conducteur montaient une côte à pied, et s'entretenaient d'histoires de brigands, lorsque près de nous partent deux coups de fusil: le conducteur se précipite à travers champs; mon mari en fait autant, sans réfléchir, sans penser à moi, qui étais restée dans la voiture!... et le cheval, effrayé par le bruit et surtout par mes cris, m'emporte au grand galop, et sans s'arrêter, à plus d'une demi-lieue.

GERTRUDE.

Dieu! que j'aurais eu peur!

GIANETTA.

Pas plus que moi. Et ce qui redoublait encore mon effroi, c'est que j'entendais derrière la voiture les pas de plusieurs personnes qui me poursuivaient, et qui saisirent enfin la bride du cheval; ils étaient deux, à pied, et armés de fusils.

GERTRUDE.

Ah! les infâmes brigands!

GIANETTA.

Du tout, c'étaient des jeunes gens... de très-jolies figures... des manières très-distinguées; ils furent rejoints un instant après par une meute et par des piqueurs, car c'était en chassant dans la montagne qu'ils avaient tiré ces deux coups de fusil qui avaient fait prendre le mors aux dents à mon cheval.

GERTRUDE.

Et à votre mari.

GIANETTA.

Précisément! Et jugez de leur surprise, en me voyant la nuit, seule dans cette voiture, et en habit de mariée. A ma prière, on alluma des flambeaux, on parcourut la montagne, on battit les bois dans tous les sens, point de nouvelles de mon mari! impossible de le retrouver; et l'un de ces jeunes gens qu'on appelait monseigneur, et qui avait l'air de commander aux autres, m'offrit de me conduire jusqu'à la prochaine *villa*. Il était minuit, et dans ce bois j'avais froid, j'avais peur, et j'acceptai; nous arrivâmes à une maison de campagne délicieuse, c'était la sienne!

GERTRUDE.

Ah! ah!...

GIANETTA.

On me donna l'appartement de sa sœur; des tentures, des tableaux magnifiques!... Moi qui sortais de mon village, je n'avais jamais rien vu de si beau; des femmes s'empressèrent de me servir, de prévenir tous mes vœux; et puis le prince, c'était un prince italien, était pour moi si soumis, si respectueux, que je ne pensais plus à avoir peur, je ne pensais plus à rien.

GERTRUDE.

Qu'à votre mari.

GIANETTA.

Oh! toujours!... Mais le prince devenait si aimable, si galant, que je voulus absolument partir; il ne le voulait pas, et il avait un air si malheureux... il me suppliait avec tant d'instance de rester encore un jour, que cela me faisait de la peine; un pauvre jeune homme qui est à vos pieds, et qui pleure!... si vous saviez comme c'est terrible.

GERTRUDE.

Je le sais, Signora. (Se reprenant.) Je l'ai su, du moins.

GIANETTA.

Et ne sachant comment faire pour lui résister, craignant de ne pas en avoir le courage, je m'échappai la nuit, et sans l'en prévenir, par une petite porte du parc dont j'avais pris la clef. Mais, en arrivant à Rome, j'avais épuisé ma dernière pièce de monnaie, et je me trouvai seule, sans ressource, et ne connaissant personne.

GERTRUDE.

Pauvre jeune fille!

GIANETTA.

L'hôtesse chez laquelle j'étais entrée, sans savoir comment je la payerais, me demanda ce que je comptais faire. Je lui répondis que j'avais une belle voix, que j'étais musicienne, et qu'en m'adressant au maître de chapelle de Sa Sainteté, peut-être m'admettrait-il dans la musique particulière; mais jugez de mon désespoir! elle m'apprit qu'aucune cantatrice ne pouvait se faire entendre devant le pape et les cardinaux.

GERTRUDE.

C'est vrai.

GIANETTA.

Ce fut alors, et voyant ma misère, qu'il vint une idée à mon hôtesse: elle me conseilla de prendre des habits d'homme, et de me présenter comme soprano. Moi je ne savais pas ce que c'était; et je craignais de ne pas réussir.

GERTRUDE.

Rien de plus facile; il n'y a rien à faire qu'à chanter.

GIANETTA.

C'est ce qu'elle me dit; et je l'ai bien vu, car hier soir, où j'ai été admise pour la première fois à me faire entendre au Vatican, devant la plus brillante société de Rome, j'ai eu un succès fou, des applaudissements, des transports, un enthousiasme... et j'étais tellement émue, que, voulant les remercier, j'ai manqué faire la révérence.

GERTRUDE.

Quelle imprudence!

GIANETTA.

Et les directeurs de Rome et de Naples qui m'offraient chacun dix mille écus; enfin, le cardinal de Trivoglio qui se déclare mon patron, mon protecteur, et qui veut, qui exige absolument que j'accepte un appartement dans son palais. Voilà où j'en suis; et maintenant que vous savez tout, qu'est-ce qu'il faut faire?

GERTRUDE.

Ce qu'il faut faire? Avant tout, ma chère enfant, gardez avec soin un secret d'où dépend votre fortune, et acceptez d'abord la protection et le déjeuner de monseigneur: cela n'engage en rien.

GIANETTA.

Vous croyez?

GERTRUDE.

Pour le reste, cela me regarde; je vais en causer avec le majordome de monseigneur, le signor Scaramella, qui m'est dévoué.

GIANETTA.

Vous êtes bien sûre de lui?

GERTRUDE.

Comme de moi-même; et quand tous les deux nous voulons quelque chose, monseigneur le veut aussi. Nous le ferons renoncer à cette idée de vous loger au palais, d'autant qu'elle ne vient pas de lui. Mais du silence! car s'il y avait le moindre éclat, tout serait perdu, et l'on ne pourrait plus... Voici Son Éminence et le prince son neveu.

SCÈNE VII.

GIANETTA, GERTRUDE, LE CARDINAL, LE PRINCE DE FORLI.

(Le cardinal et le prince entrent en causant à gauche du théâtre.)

AIR : *Mais pour qu'enfin l'hymen couronne* (du PHILTRE).

LE CARDINAL, au prince.
Pour repousser cette alliance,
Quels sont donc tes motifs secrets?
Dis-m'en un seul.

LE PRINCE, à son oncle.
Eh mais!
Ma répugnance.

GIANETTA, de l'autre côté, apercevant le prince.
Que vois-je, ô ciel!

GERTRUDE, bas.
Quoi donc?

GIANETTA, de même.
C'est lui.

GERTRUDE, bas.
Comment! le prince de Forli?

GIANETTA, bas.
Oui, ce jeune inconnu qui me reçut chez lui.

GERTRUDE, bas.
Et qui vous adorait?

GIANETTA.
Sans doute.

GERTRUDE.
Taisez-vous.
Un mot nous perdrait tous.

(Haut, et s'adressant au cardinal, qui a toujours causé bas avec son neveu.)

Monseigneur, vous voyez ce jeune soprano
Que vous attendiez.

LE PRINCE, se retournant vivement.
Gianino!
C'est lui qu'hier... oui vraiment... c'est bien lui.
A son aspect mon cœur a tressailli.

ENSEMBLE.

GIANETTA, à part.
Ah! malgré moi combien sa vue
Vient agiter mon âme émue!
Je sens, hélas! battre mon cœur
D'étonnement et de frayeur.

GERTRUDE, bas, à Gianetta.
Je sens combien, à cette vue,
Votre âme, hélas! doit être émue;
Mais avec soin, dans votre cœur,
Renfermez bien cette frayeur.

LE PRINCE, à part.
Ah! malgré moi, combien sa vue
Vient agiter mon âme émue!
Je sens déjà battre mon cœur
D'étonnement et de bonheur.

LE CARDINAL, à part.
Mais de son trouble, à cette vue,
Vraiment mon âme est confondue;
Je n'entends rien, sur mon honneur,
A sa surprise, à son bonheur.

LE CARDINAL, à son neveu.
Eh bien! eh bien!
Qu'as-tu donc?

LE PRINCE, regardant toujours Gianetta.
Rien.

GERTRUDE, bas à Gianetta.
Tenez-vous bien.

GIANETTA, à part.
Cachons-nous bien.

LE PRINCE, avec émotion, et regardant toujours Gianetta.
Je suis ému de souvenir,
Car, à l'entendre hier, j'éprouvais un plaisir...

ENSEMBLE.

GIANETTA.
Je sens, hélas! battre mon cœur
D'étonnement et de frayeur.

GERTRUDE.
Mais avec soin, dans votre cœur,
Renfermez bien cette frayeur.

LE PRINCE.
Je sens déjà battre mon cœur
D'étonnement et de bonheur.

LE CARDINAL.
Je n'entends rien, sur mon honneur,
A sa surprise, à son bonheur.

(Pendant la fin de cet ensemble, deux domestiques ont apporté une table servie qu'ils ont placée à droite du théâtre.

GIANETTA, au prince.

Quoi! monseigneur était hier à mon début?

LE PRINCE, à part.

Et la voix aussi!... c'est inconcevable, ou plutôt je cherche moi-même à m'abuser, car je la vois partout. (Haut, et passant auprès de Gianetta.) Oui, Gianino, oui, j'étais à votre début, et ce cri involontaire que je n'ai pu retenir à votre première apparition...

GIANETTA.

C'était vous?

LE CARDINAL.

Avant même qu'il n'eût chanté... Voilà le vrai dilettante!

LE PRINCE.

Et si vous saviez, mon oncle, quel talent! quelle expression! quelle voix suave et légère! Il a été sublime. Je n'en ai pas dormi de la nuit. Gianino, votre main... Vous avez en moi un admirateur, un ami, je vous le jure. Eh mais! vous tremblez!

GIANETTA.

Non, mon prince.

LE PRINCE.

Quand vous me connaîtrez mieux, vous ne serez pas étonné de l'intérêt que je vous porte... J'aime les arts, comme tout ce que j'aime... et avec ardeur, avec passion... Vous logerez dans ce palais, chez mon oncle...

GIANETTA.

Permettez...

LE PRINCE.

C'est convenu, vous ne sortirez pas d'ici; et en échange de notre amitié, tout ce que nous vous

demandons, c'est une cavatine par jour. Moi, d'abord, je parle de vous à tout le monde, et j'ai déjà arrangé un concert par souscription : dix piastres par tête !... et on s'arrachera les billets, je m'en charge. Et puis n'oubliez pas qu'aujourd'hui à midi, vous avez répétition du *Stabat*. J'irai, je veux vous entendre.

LE CARDINAL, à Gertrude.

La musique lui fera perdre la tête, c'est sûr.

GERTRUDE, à mi-voix.

Laissez-le faire. C'est par le seul Gianino que nous pourrons obtenir son consentement à cette alliance.

LE CARDINAL, à mi-voix.

Vous croyez ? c'est tout ce que je désire. Ça et lè déjeuner...

GERTRUDE, montrant la table qu'on a apportée.

On vient de le servir...

(Un domestique place à gauche une petite table, sur laquelle sont des bouteilles, dans des vases à rafraîchir.)

LE CARDINAL.

Qu'on ne s'occupe plus de rien. Mon neveu, mon neveu, mettons-nous à table. Mon neveu, à ma droite; notre jeune virtuose, ici, près de moi.

GERTRUDE.

Monseigneur n'a pas sa chancelière ?

LE CARDINAL.

C'est vrai.

GERTRUDE, derrière lui et lui plaçant un oreiller sur son fauteuil.

Et monseigneur est mieux quand il est appuyé.

LE CARDINAL.

C'est bien, c'est bien. Cette bonne madame Gertrude pense à tout.

GERTRUDE.

Oh, mon Dieu ! non, car j'oubliais que j'avais une grâce à vous demander.

LE CARDINAL.

Est-elle adroite ! elle sait bien qu'il y a des moments où je ne peux rien refuser.

GERTRUDE.

C'est un pauvre diable qui demande au palais-cardinal la place d'organiste vacante, et qui, avant tout, prie monseigneur de vouloir bien l'entendre.

LE CARDINAL.

A la bonne heure, cela n'empêche pas de déjeuner. Et puis, en présence du signor et de mon neveu, il sera jugé par des connaisseurs... Fais-le entrer.

GERTRUDE.

Oui, Éminence... (Allant auprès du cardinal.) Je prie seulement monseigneur de manger lentement, cela lui vaut mieux.

(Elle sort.)

LE CARDINAL, à son neveu.

Qu'est-ce qu'il fait celui-là, les yeux et la fourchette en l'air ?... est-ce que c'est là la place d'une fourchette ?

LE PRINCE, regardant toujours Gianetta.

Je n'en reviens pas, Gianino ; je ne vous avais vu qu'hier, et de loin, mais maintenant, plus je vous regarde, plus il me semble...

GIANETTA, à part.

Ah ! mon Dieu !... Veillons sur moi, et que rien ne puisse lui faire soupçonner...

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS; GUIMBARDINI, amené par GERTRUDE.

(Le cardinal est au milieu de la table, Gianetta à sa gauche, et tournant le dos à Guimbardini qui entre.

GERTRUDE, à Guimbardini.

Approchez... monseigneur est bien disposé... et cela durera tant qu'il sera à table.

GUIMBARDINI.

Alors j'ai le temps.

GERTRUDE, bas à Gianetta.

Redoublez de prudence, je vais parler à Scaramella et je reviens... (S'approchant du cardinal et lui présentant Guimbardini.) Monseigneur, voilà...

(Elle fait signe à Guimbardini de s'approcher, et sort.)

LE CARDINAL, à Guimbardini.

Asseyez-vous, Signor... là... (Lui montrant un fauteuil du côté opposé à la table.) Nous sommes à vous... tout à l'heure.

GUIMBARDINI, s'incline, et va s'asseoir, pendant que les trois autres continuent à manger.

(A part.)

J'ai cru qu'il allait m'inviter. (Le regardant.) Sont-ils heureux, ces gens-là ! se voir dans un bon fauteuil, près d'une bonne table... toutes les douceurs de la vie ; il n'est pas difficile comme cela d'avoir du génie... (Montrant une bouteille qui est sur la petite table à gauche.) Je suis sûr qu'il y en a dans cette bouteille de *lacryma Christi* ! J'y puiserais deux ou trois cavatines, et autant de *Requiem*... (Regardant l'autre table.) Et dans cet immense pâté... que de choses j'y trouverais ! Mais le génie qui est à jeun est bientôt à sec. Dieu ! comme ils mangent !... Je crois qu'ils m'ont oublié.

LE CARDINAL, tendant son verre.

A boire.

GUIMBARDINI, prenant vivement une bouteille qui est près de lui, va, et verse à boire au cardinal.

Voici.

LE CARDINAL.

Quoi ! vous-même, maestro !... c'est trop de bonté. Quel est votre nom ?

GUIMBARDINI.

Signor Guimbardini.

(Il va remettre la bouteille sur la table.)

GIANETTA, à part.

Mon mari! et devant le prince... devant le cardinal... Comment faire?

LE PRINCE.

Qu'avez-vous donc?

GIANETTA.

Rien... (A part.) Attendons, et tâchons de ne pas nous trahir.

LE CARDINAL.

Guimbardini... j'ai quelque idée... attendez donc, n'est-ce pas vous qui m'avez présenté plusieurs pétitions?

GUIMBARDINI, s'inclinant.

Deux par jour, régulièrement, depuis une semaine, Éminence.

LE CARDINAL.

Belle écriture, une main remarquable.

GUIMBARDINI.

Le doigté est assez agréable.

LE CARDINAL.

Vous êtes, dites-vous, pianiste, organiste?

LE PRINCE.

Et vous avez du talent?

GUIMBARDINI.

Du talent, Monseigneur, du talent!... j'en ai, j'ose le dire, plein mes poches... (Tirant plusieurs rouleaux de papier.) car j'ai là des messes, des opéras, qui parlent... qui crient pour moi, et qui ne peuvent pas se faire entendre... le siècle est sourd.

LE PRINCE.

Et vous avez quelque antécédent, quelque recommandation?

GUIMBARDINI.

Élève de Pergolèse, et je puis dire que Cimarosa m'a dû ses plus beaux ouvrages.

LE PRINCE.

Comment cela?

GUIMBARDINI.

J'étais son accordeur de piano.

LE CARDINAL.

Voilà des titres.

GUIMBARDINI.

J'arrivais chez ce grand maître, et je lui disais: « Eh bien! mon cher; » car nous nous traitions sans façon... la familiarité du talent, « Eh bien! » mon cher, comment cela va-t-il? — Cela ne va » pas... je n'ai pas de chant... pas d'inspiration. » Voilà un air *del Matrimonio* que je ne peux » pas achever... » Je regardais le clavecin... je crois bien... trois cordes cassées... je retroussais mes manches, (Faisant le geste d'accorder un clavecin.) la, la, la, — allez, maintenant; il s'y remettait, et trouvait son air... Il en a dix comme cela, qu'il a composés à nous deux, mais j'en ai d'autres à moi tout seul... et si monseigneur voulait seulement en entendre un petit... un *piccolo*.

LE CARDINAL.

Volontiers.

GUIMBARDINI, tout ému.

Est-il possible! c'est la première fois... (Cherchant dans ses papiers.) On va donc enfin me connaître et écouter un de mes airs jusqu'au bout... moi qui n'ai jamais pu en achever un.

LE PRINCE, tirant sa montre.

Qu'il ne soit pas long, car à midi nous avons une répétition... Du reste, donnez-nous ce que vous avez de mieux.

GUIMBARDINI.

Tout ce que j'ai est ce qu'il y a de mieux... Mais j'aurais entre autres un morceau qui, malheureusement, est à deux voix, basse-taille et haute-contre; sans cela... je vous garantis que c'est un morceau délirant!... c'est à en perdre la tête. Rien que la ritournelle vous met dans un état...

LE PRINCE.

N'est-ce que cela?... Voici un artiste distingué, la plus belle voix d'Italie, notre premier soprano.

GUIMBARDINI.

Un soprano! c'est différent. Quel honneur pour moi et pour ma musique!... c'est un duo de mon opéra d'*Abufar*.

LE PRINCE, se levant.

Abufar!

GUIMBARDINI.

Abufar épris de sa sœur... C'est moi qui fais Abufar...

LE CARDINAL, mangeant.

Abufar, je connais...

GUIMBARDINI.

Et voici la partie du seigneur soprano.

LE PRINCE.

Donnez... donnez.

GUIMBARDINI, chantant la ritournelle.

La, la, la, la, la, la,

(Pendant la ritournelle, le cardinal et le prince vont s'asseoir sur le devant du théâtre, tandis que les domestiques enlèvent la table.

Ah! quelle douce ivresse!
Quel trouble pour mon cœur!
Objet de ma tendresse,
C'est elle! c'est ma sœur!
(Levant les yeux sur Gianetta.)
Que vois-je! ô ciel! est-ce une erreur?

LE PRINCE.

Que dit-il donc?

GUIMBARDINI.

Moi, rien, si fait... c'est-à-dire... pardon...
Ses yeux... sa voix... ses traits... Oh! non!...
C'est ma sœur... c'est ma femme!...

Je ne saurais m'y retrouver !...
Encore un morceau, sur mon âme,
Que je ne saurais achever.

ENSEMBLE.

LE CARDINAL et LE PRINCE.

Ah ! c'est insupportable !
Cette musique est détestable...
Vraiment, vraiment,
Cet homme n'est qu'un ignorant.

GIANETTA, à part.

Ah ! quel effroi m'accable !
Quelle colère épouvantable !
Vraiment, vraiment,
Rien n'est égal à mon tourment.

GUIMBARDINI, à part.

Ah ! c'est épouvantable !
Ce doute n'est pas supportable !
Vraiment, vraiment,
Rien n'est égal à mon tourment.

GUIMBARDINI.

Pardon, Monseigneur, ça me prend à la gorge... je ne puis continuer, à cause de mes moyens, qui sont absents.

LE PRINCE.

Nous n'avons pas envie d'attendre qu'ils reviennent; car il faut nous rendre à la répétition, voici l'heure.

GIANETTA, troublée, et regardant Guimbardini.

Oui; mais je voudrais auparavant... (A part.) Impossible de lui expliquer...

LE PRINCE.

Allons, allons, ma voiture est en bas... il faut de l'exactitude... le maestro se fâcherait.

GUIMBARDINI, étourdi.

Le maestro... la répétition... est-ce que, sans le savoir, j'aurais épousé un soprano ?... c'est impossible... il y a là-dessous quelque machination diabolique... (Haut et s'approchant du cardinal.) Je demande à monseigneur un instant d'audience particulière... (A mi-voix.) pour lui révéler un mystère... un ténébreux mystère.

GIANETTA, à part.

O ciel !... tout est perdu !

LE CARDINAL, à Guimbardini.

Je suis à vous.

LE PRINCE.

C'est bien, nous vous laissons.... Venez, mon cher Gianino... j'ai besoin d'entendre de bonne musique, pour me dédommager de monsieur.

GUIMBARDINI, à part.

Merci.

GIANETTA, qui a fait inutilement des signes à Guimbardini.

Il ne me comprend pas. Courons vite à cette répétition, et revenons tout lui avouer.

(Elle sort avec le prince, en faisant toujours des signes à Guimbardini.)

SCÈNE IX.

LE CARDINAL, GUIMBARDINI.

GUIMBARDINI, à part.

Il me fait des signes... décidément c'est bien elle. Arrivera ce qu'il pourra ! je ne puis pas digérer un pareil affront. Mari d'un soprano ! c'est déshonorant ! je vais déclarer que c'est ma femme.

LE CARDINAL.

Eh bien ! Signor, que me voulez-vous ?

GUIMBARDINI, avec mystère.

Pardon, Éminence... Nous sommes seuls ?

LE CARDINAL.

Vous le voyez.

GUIMBARDINI, regardant la porte.

Personne ne peut nous entendre ?

LE CARDINAL.

Eh ! bon Dieu ! que de précautions !

GUIMBARDINI.

C'est qu'effectivement on ne peut en trop prendre pour une chose aussi délicate. (Baissant la voix.) Vous connaissez parfaitement ce jeune soprano ?

LE CARDINAL.

C'est-à-dire je le connais... je sais qu'il s'est fait entendre hier avec un grand succès, et qu'il doit avoir du talent, car on lui offre un traitement de dix mille écus.

GUIMBARDINI.

Hein !... dix mille écus !... comme soprano !...

LE CARDINAL.

Comme soprano... Je crois qu'il doit signer aujourd'hui.

GUIMBARDINI, à part.

Santa Maria !... quelle fortune pour le ménage !.... nous n'aurons jamais été si riches... quelle bêtise j'allais faire !

LE CARDINAL.

Eh bien ! qu'aviez-vous à me dire ?

GUIMBARDINI.

Moi, Monseigneur ?... rien...

LE CARDINAL.

Comment ?

GUIMBARDINI.

Rien absolument... si ce n'est qu'on vous a dit l'exacte vérité sur ce jeune virtuose... personne plus que lui ne mérite la protection et les bienfaits de Votre Éminence... c'est un grand et magnifique soprano.

LE CARDINAL.

Vrai ?

GUIMBARDINI.

C'est-à-dire que c'est le premier soprano de l'Italie... je dirai même le plus extraordinaire.

LE CARDINAL.

Vous l'avez donc entendu ?

GUIMBARDINI.

Plus de cent fois. A Velletri, on ne parlait que d'elle.

LE CARDINAL.

D'elle !

GUIMBARDINI, *se reprenant.*

De sa voix... oui, Monseigneur... et je puis vous certifier...

LE CARDINAL.

C'est bien. Mais ce n'est pas cela que vous vouliez m'apprendre...

GUIMBARDINI, *embarrassé.*

Ah ! je m'en vais vous dire... et ça vous expliquera son trouble et le mien, car vous avez dû vous apercevoir qu'en nous reconnaissant, nous avons eu un moment de... Voilà ce que c'est, Monseigneur... il devait jouer dans un opéra de moi, *il Matrimonio interrotto*, le Mariage interrompu... un ouvrage sur lequel je comptais... et il s'en est allé... Il est parti le jour de la première représentation.

LE CARDINAL.

C'était désagréable pour vous.

GUIMBARDINI.

Très-désagréable. Alors il croit peut-être que je lui en veux; il se trompe, mon Dieu !... entre artistes, il faut se passer tant de choses...

LE CARDINAL, *impatienté.*

Tout cela est fort bien; mais ça ne m'apprend pas ce que vous me vouliez.

GUIMBARDINI.

Ce que je voulais à monseigneur... si fait... c'est tout simple, c'est que Votre Éminence daigne nous raccommoder, qu'elle daigne lui dire que tout ce qu'il a fait est bien fait, que ça me convient, que ça m'arrange; que je ne suis pas fâché... au contraire, je suis content que ce jeune homme ait un traitement de dix mille écus, et que tout ce que je demande, c'est que désormais nous vivions en bonne intelligence.

LE CARDINAL, *souriant.*

Et qu'il reprenne votre opéra.

GUIMBARDINI.

Le Mariage interrompu !... Mais je compte bien qu'il y aura une reprise, surtout si monseigneur daigne m'attacher à sa maison.

LE CARDINAL.

Oh ! cela c'est différent ! d'après l'échantillon que vous nous avez donné... Vous n'avez pas pu seulement achever ce morceau.

GUIMBARDINI.

Cela tient à la fatalité qui ne me permet jamais de rien achever... mais je m'en rapporte au sop.ano lui-même.

LE CARDINAL, *avec bonhomie.*

Nous verrons, nous verrons : si effectivement il répond de vous, et que cela convienne à mon neveu et à madame Gertrude...

GUIMBARDINI.

Vivat ! me voilà en pied.

LE PRINCE, *en dehors.*

Eh non ! non, ce sera très-bien.

GUIMBARDINI.

Chut ! c'est le prince, cet aimable protecteur des arts.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, LE PRINCE.

LE PRINCE, *à la cantonade.*

Eh non ! vous dis-je, ce sera très-bien ainsi.

LE CARDINAL.

A qui en as-tu donc, mon neveu ?

LE PRINCE.

A madame Gertrude, qui se fait des monstres de tout. Je ne sais comment elle s'est arrangée; mais l'appartement que vous destiniez à Gianino n'est pas même prêt, et si le hasard ne m'avait fait quitter la répétition, on parlait déjà de renvoyer le pauvre garçon à sa mauvaise petite auberge.

LE CARDINAL.

Mais dame ! si on ne peut pas le loger.

GUIMBARDINI, *d'un air dégagé.*

Ça doit être facile dans un palais aussi vaste.

LE PRINCE.

C'est déjà fait, j'ai donné ordre à mon valet de chambre de le mettre à côté de moi, dans mon appartement.

GUIMBARDINI, *à part.*

Hein !... qu'est-ce que c'est ?... dans son appartement ?...

LE CARDINAL.

Mais ça te gênera.

LE PRINCE.

C'est ce que madame Gertrude prétendait; car elle trouve des difficultés à tout. Enfin, j'ai été obligé de lui dire que je le voulais.

GUIMBARDINI, *à part.*

Oui, mais je ne le veux pas, moi ! Ma femme près d'un jeune homme aussi vif, aussi impétueux... Cet aimable protecteur des arts n'aurait qu'à avoir quelque soupçon.

LE PRINCE.

C'est charmant ! nous ferons de la musique dès le matin; et il sera tout porté pour me donner ma leçon de chant.

GUIMBARDINI, *à part.*

Par exemple !

LE CARDINAL, *impatienté.*

Eh bon Dieu ! quelle rage de musique ! et surtout quel engouement, quel enthousiasme pour ce

cher Gianino !... (A Guimbardini.) Imaginez-vous qu'il ne peut pas en être séparé un instant.

GUIMBARDINI, inquiet.

Vraiment !

LE PRINCE.

Vous êtes étonné ?... Vous le seriez bien plus encore, si vous saviez que ce n'est pas pour lui que je l'aime.

GUIMBARDINI.

Pour son talent ?

LE PRINCE.

Du tout... Vous allez me trouver romanesque, bizarre, ridicule... mais apprenez que mon amitié pour Gianino vient d'une ressemblance si extraordinaire...

TOUS DEUX.

Une ressemblance !...

LE PRINCE.

Oui, ce sont les mêmes traits, la même physionomie que celle d'une petite femme charmante que je rencontrai seule, un soir, dans la forêt, près de ma villa.

LE CARDINAL.

Seule !

LE PRINCE.

Une nouvelle mariée qui venait de perdre son mari.

GUIMBARDINI, à part.

Ah mon Dieu !

LE CARDINAL.

Une veuve ?

LE PRINCE.

A peu près.

GUIMBARDINI, à part.

C'était ma femme.

LE PRINCE.

Elle pleurait, elle était sans guide, sans appui, et avec cela, si jolie...

AIR de *Partie et Revanche*.

Fleur ravissante, enchanteresse,
Il me semble que je la vois ;
Malheur au voyageur qui laisse
Une rose au milieu des bois !
Ah ! c'est une imprudence extrême !
Et la sauvant d'un funeste destin,
Aujourd'hui cueillons-la nous-même,
D'autres la cueilleront demain.

GUIMBARDINI, à part.

C'est comme à Velletri... Encore un serpent... (Au prince.) Quoi ! vous auriez osé ?...

LE PRINCE.

Lui offrir un asile ! Je la conduisis chez moi... elle y resta trois jours.

GUIMBARDINI, à part.

Trois jours !... je suis perdu.

LE PRINCE.

Je n'ai pas besoin de vous dire que je la respectai comme ma sœur.

GUIMBARDINI, involontairement.

Ça n'est pas vrai.

LE PRINCE.

Hein ?

GUIMBARDINI, d'un air agréable et contraint.

Je dis, Monseigneur, que vous faites le modeste, parce qu'il est impossible qu'un prince aussi aimable...

LE PRINCE.

Non, vrai... je te le dirais. Entre nous, seulement le troisième jour...

GUIMBARDINI.

Voyez-vous ?

LE PRINCE.

Emporté par une passion... je ne dis pas...

GUIMBARDINI.

Ouf !

LE CARDINAL, avec pudeur.

Mon neveu, je vous prie de gazer.

LE PRINCE.

Oh ! ne craignez rien, mon oncle ; elle s'était échappée, et malgré toutes mes recherches je n'ai pu la revoir.

GUIMBARDINI, à part.

Je respire !... (Levant les yeux au ciel.) Digne émule de Lucrèce, va, dernier reste des vertus antiques, et de la pudeur romaine !

LE PRINCE.

Mais, jugez de mon bonheur, de mon émotion, en retrouvant dans les traits de Gianino ceux de mon inconnue.

LE CARDINAL.

Vraiment !

LE PRINCE.

Oh mais ! c'est à un point... sa voix surtout, sa voix me la rappelle... Aussi je le ferai chanter toute la journée.

LE CARDINAL.

Et c'est pour un pareil roman que tu refuses des avantages réels.

GUIMBARDINI, au prince.

Oh ! oui, vous avez bien tort de refuser des avantages...

LE CARDINAL.

Une femme qu'il ne reverra jamais.

LE PRINCE, vivement.

Si, mon oncle, je la retrouverai, mon cœur me le dit, et rien ne pourra plus m'en séparer.

LE CARDINAL, étourdi.

A-t-on jamais vu...

GUIMBARDINI, s'excitant.

Permettez, il peut y avoir des empêchements.

LE CARDINAL.

C'est vrai, il peut y avoir des empêchements.

LE PRINCE.

Aucun.

GUIMBARDINI.

Vous avez parlé d'un mari.

LE PRINCE.

Oh ! il est mort.

GUIMBARDINI.

Peut-être que non.

LE PRINCE.

Alors, c'est tout comme... car, si je le rencontre, je le tue. Elle sera veuve, et je l'épouse.

GUIMBARDINI, à part.

Je ne peux pas rester dans cette maison.

LE CARDINAL.

L'épouser ! et tu crois que je souffrirais...

LE PRINCE.

Oui, mon oncle ; je vous déclare que je n'en veux pas d'autre. Et tenez, en entrant, je viens de voir, dans le premier salon, le notaire du cardinal Cagliari qui vous attendait, un contrat à la main.

LE CARDINAL, à part.

Ah ! mon Dieu ! c'est vrai, pour arrêter les articles... (Haut.) Est-ce que tu lui aurais dit ?...

LE PRINCE.

Rien, car cela ne me regarde pas, c'est votre affaire. Mais je vous préviens que je n'ai pas changé d'avis.

Air du *Valet de Chambre.*

LE CARDINAL.

Allons, allons, point de colère,
Et calme ces transports bouillants ;
Je vais parler à ce notaire,
(A part.)
Et tâcher de gagner du temps.

LE PRINCE.

Et moi de ce pas je surveille
Le logement de notre ami :
Je veux qu'il s'y trouve à merveille,
Et qu'il ne sorte pas d'ici.

GUIMBARDINI.

Comment prévenir la tempête ?
Des deux côtés s'offre un affront ;
Et je ne puis sauver ma tête,
Hélas ! qu'aux dépens de mon front.

ENSEMBLE.

LE CARDINAL, à part.

Je crois que j'en perdrai la tête,
Comment finira tout ceci ?

LE PRINCE.

D'honneur, je me fais une fête
D'être toujours auprès de lui.

GUIMBARDINI.

Je crois que j'en perdrai la tête.
Comment finira tout ceci ?

(Le cardinal sort d'un côté et le prince de l'autre.)

SCÈNE XI.

GUIMBARDINI, seul.

Et moi je ne sais plus ce que j'ai à faire. Mes idées se brouillent ! ma tête est en feu. J'étais à cent lieues de me douter... D'après ce que j'ai entendu, je crois que je puis être tranquille pour le passé. (S'essuyant le front.) Mais l'avenir est gros de catastrophes. Pauvre femme ! Aussi, je me disais : Ce n'est pas naturel qu'un prince aime la musique à ce point-là... Et l'on croit que je resterai les bras croisés !... Un élève de Pergolèse... Du tout ; je tiens à la fortune ; mais l'honneur avant tout, si ça se peut. Je crierai, je ferai du bruit. Je ne suis pas musicien pour rien.

Air : *Un homme pour faire un tableau.*

La jalousie, en sa fureur,
Forme un *crescendo* dans mon âme ;
Et si notre prince amateur
Se mêle d'enlever ma femme...
D'autres s'en mêleront, hélas !
Et l'hymen, à ce qu'il me semble,
Est un duo qui ne doit pas
Finir par un morceau d'ensemble.

(Avec colère.)

Aussi nous verrons... (Se radoucissant.) C'est-à-dire, nous verrons... allons doucement, et mettons des sourdines. Le neveu a une tête romaine, un vrai César. Il vaut mieux avertir le cardinal. C'est cela... un acte de courage... un billet anonyme... (Il va à la table à gauche, et écrit très-vite, sans s'asseoir.) « Prenez garde, Monseigneur, le soprano est une femme, on vous le prouvera. » (Pliant le papier.) Comme cela, je le défie de la garder ici, et le prince ne la voyant plus... Mais comment faire parvenir...

GERTRUDE, en dehors.

Le bréviaire de monseigneur ? Son bréviaire ?... il doit être au salon.

GUIMBARDINI.

Son bréviaire ! O idée lumineuse ! (Il glisse le papier dans le bréviaire qui est sur la table.) Il le lit donc quelquefois !

SCÈNE XII.

GUIMBARDINI, GERTRUDE, UN VALET.

GERTRUDE, au valet.

Je vous dis que je l'ai vu. Eh ! tenez, sur cette table. (Elle prend le bréviaire et le donne au valet. Portez-le vite.

(Le valet sort avec le bréviaire.)

GUIMBARDINI, à part.

Le voila parti... ce n'est pas maladroit... (Haut.) Eh mais ! madame Gertrude, comme vous paraissez agitée !

GERTRUDE.

Ah ! ce n'est pas sans raison, monsieur l'organiste. Ce pauvre Gianino...

GUIMBARDINI.

Que lui est-il arrivé ? Est-ce qu'on aurait découvert la vérité ?

GERTRUDE.

Comment ! vous savez donc ?...

GUIMBARDINI.

Il m'a tout avoué, c'est une femme.

GERTRUDE, effrayée.

Silence !... Bonté divine !... que monseigneur, que personne au monde ne puisse soupçonner un pareil secret.

GUIMBARDINI, intrigué.

Pourquoi donc ?

GERTRUDE.

Au fait, puisque vous avez sa confiance... Imaginez-vous, je quitte le signor Scaramella, le majordome de monseigneur, que je voulais consulter là-dessus, parce que je le consulte sur tout. « Sur votre tête, m'a-t-il dit, dame Gertrude, ne » vous mêlez pas de ça; pareille affaire est arrivée, » il y a quelques années. Une cantatrice avait paru » devant le saint-père et les cardinaux, sous des » habits d'homme; on le sut. Elle et son mari, » qui avait été son complice, furent jetés dans le » château Saint-Ange, (Baissant la voix.) et on n'est » pas sûr qu'ils en soient jamais sortis. »

GUIMBARDINI, tremblant.

Au... au château Saint-Ange... et le... le mari aussi ?

GERTRUDE.

Oh ! lui... il était plus coupable d'avoir encouragé...

GUIMBARDINI, à part.

Miséricorde ! me voilà bien !... Et moi qui ai attesté au cardinal que c'était... Heureusement qu'on ne sait pas que je suis le mari, et que rien ne peut me découvrir.

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS, GIANETTA.

GIANETTA, avec empressement.

Ah ! mon ami, je vous revois ! Vous avez dû comprendre ma position; je ne pouvais, devant le cardinal et son neveu, vous expliquer...

GUIMBARDINI, lui faisant signe de se taire.

Hum ! brrrrr...

GIANETTA.

Mais enfin, je suis libre... et puisque le hasard vous rend à ma tendresse...

GERTRUDE, étonnée.

Comment ?

GIANETTA.

Eh ! sans doute... c'est lui... c'est mon mari.

GUIMBARDINI, à part.

Voilà le coup d'archet parti ! diables de femmes !

GERTRUDE.

Votre mari ?

GUIMBARDINI, d'un air froid.

Qu'est-ce que c'est ? Permettez, mon cher Monsieur, c'est-à-dire Signora, vous me prenez pour un autre ; je ne vous connais pas.

GIANETTA.

Comment ?

GUIMBARDINI, bas à sa femme.

Ne dites rien, vous saurez pourquoi, chère amie.

GERTRUDE.

Vous ne le connaissez pas, et vous venez de m'assurer...

GUIMBARDINI, embarrassé.

Oui, que l'on m'avait confié, c'est vrai; mais personnellement, je n'y suis pour rien.

GIANETTA, émue.

Comment ! Monsieur, vous n'êtes pas mon mari ?

GUIMBARDINI.

Je ne l'ai jamais été, je puis le jurer... (Bas à Gianetta et passant à sa droite.) Calme-toi ; je suis forcé devant le monde... Femme adorée, je t'aime plus que jamais.

AIR des *Amazones*.

(A part.)

C'est fait de moi ! quel embarras j'éprouve !
Beauté fatale, et source de mes pleurs...
Que je la perde ou que je la retrouve,
L'hymen pour moi n'offre que des malheurs ;
J'ai débuté d'abord par des voleurs...
Je la revois... encor nouvel orage !
De la prison me voilà menacé...
Comment doit donc finir ce mariage? } (*bi.*)
Moi qui n'ai pas encore commencé. }
Je n'ai pas, je n'ai pas commencé. (*bis.*)

Aussi, il n'y a qu'un moyen de sortir de là... Je m'en vas...

(Il fait quelques pas vers la porte.)

GIANETTA, les larmes aux yeux.

Quelle indignité ! m'abandonner une seconde fois quand j'ai tant besoin de conseil... quand le prince... encore tout à l'heure...

GUIMBARDINI, qui s'éloignait, revient promptement, et se place entre Gianetta et Gertrude.

Hein ! le prince !... Qu'est-ce qu'il y a?

GIANETTA, avec dépit.

C'est inutile, puisque vous n'êtes pas mon mari !

GUIMBARDINI.

Si fait... je veux savoir...

GERTRUDE.

Vous voulez?... Mais alors, vous avez donc des droits ?

GUIMBARDINI.

Aucun, c'est-à-dire que dans son intérêt... (Bas à Gianetta.) Chère amie, de la mesure, de la

mesure, je t'en supplie. (Haut.) Parce que moi d'abord... c'est tout simple... une jeune femme... l'humanité... la sensibilité.... le château Saint-Ange... (A part.) Je ne sais plus ce que je dis.

GERTRUDE.

C'est monseigneur.

SCÈNE XIV.

GIANETTA, LE CARDINAL, GERTRUDE, GUIMBARDINI.

LE CARDINAL.

Par le Vatican ! il faut qu'il y ait des gens bien pervers et bien audacieux.

GERTRUDE.

Qu'est-ce donc, Monseigneur ?

LE CARDINAL.

Une infamie dont je suis révolté... un billet anonyme.

GUIMBARDINI, à part.

Imbécile ! c'est le mien... heureusement qu'on ne peut deviner...

LE CARDINAL, lisant.

« Prenez garde, Monseigneur, le soprano est une femme, on vous le prouvera. »

GERTRUDE.

O ciel !

GIANETTA, à part.

Je suis perdue...

LE CARDINAL.

Soyez tranquille, je n'en crois pas un mot. J'ai des yeux, Dieu merci ; et il faut que l'on compte étrangement sur ma crédulité. Mais je saurai quel motif a eu l'insolent...

GERTRUDE.

Vous savez qui c'est?

LE CARDINAL, jetant un regard sur Guimbardini.

Oui, je le connais...

GUIMBARDINI, à part.

Oimè!

LE CARDINAL.

Et voyez l'ingratitude !... c'est un homme qu'à votre considération seule, je venais d'accueillir, de placer... Par bonheur, j'avais reçu de lui plusieurs pétitions. J'en avais encore une sur moi, et en comparant l'écriture...

GUIMBARDINI, à part.

Oh! maladroit!

LE CARDINAL, le montrant.

En un mot, c'est monsieur.

LES DEUX FEMMES.

Lui?

GIANETTA.

Quoi ! c'est lui qui m'accuse ?

GERTRUDE.

L'organiste !... Il est donc ici pour brouiller tout le monde...

LE CARDINAL, passant auprès de Guimbardini.

Répondez, malheureux.

GUIMBARDINI.

Monseigneur...

LE CARDINAL.

Répondez... Comment avez-vous écrit ces deux lignes?

GUIMBARDINI, troublé.

Je ne sais, Monseigneur... Machinalement... pour essayer une plume que je venais de tailler.

TOUS, se récriant.

Ah !

LE CARDINAL.

Il faut cependant qu'il y ait eu un motif.

GUIMBARDINI.

Aucun.

LE CARDINAL.

Alors, vous êtes un calomniateur.

GUIMBARDINI.

Du tout.

LE CARDINAL.

Alors, prouvez ce que vous avancez.

GUIMBARDINI, effrayé.

Comment?

LE CARDINAL.

Sinon, je vous fais appréhender au corps.

LES DEUX FEMMES.

Monseigneur...

LE CARDINAL.

La dignité de ma maison l'exige... En prison, s'il ne parle pas.

GUIMBARDINI, à part.

Et au château Saint-Ange, si je parle !... Il est impossible de se trouver dans une plus fausse position !

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENTS, UN VALET.

LE VALET, tenant un papier.

Monseigneur, le notaire du cardinal Cagliari vous rapporte le contrat. Il dit qu'on a passé par tout ce que vous vouliez, et qu'il n'y manque plus que votre signature et celle du prince.

LE CARDINAL, prenant le contrat qu'il froisse avec colère.

Voilà pour m'achever... Moi qui espérais que cela traînerait en longueur... et l'autre qui ne veut pas : tout se réunit contre moi.

GERTRUDE.

Monseigneur en fera une maladie.

LE CARDINAL.

Ça m'est égal... je le déshériterai. Mais en at-

tendant, je me vengerai sur quelqu'un. (Montrant Guimbardini.) Celui-là sera pendu. Qu'on avertisse le barigel.

GIANETTA, passant auprès du cardinal.

Arrêtez, Monseigneur.... Vous ne savez pas tout encore.

LE CARDINAL.

Quelque nouveau méfait dont il s'est rendu coupable ?

GIANETTA.

Justement.

GUIMBARDINI, à part.

O vengeance d'une femme !

LE CARDINAL.

Parle vite.

GIANETTA.

Je le voudrais aussi... mais je ne puis vous en faire l'aveu, que si vous m'accordez une grâce.

LE CARDINAL, avec colère.

La sienne, peut-être ?

GIANETTA.

Du tout... celle d'un autre.

LE CARDINAL.

Celle de personne. Je suis trop en colère.... on n'obtiendra rien de moi.

GIANETTA.

Pas même si je décidais votre neveu à vous obéir, à signer ce contrat ?

LE CARDINAL.

Ce contrat ! ah ! si tu y parvenais, Gianino... tout ce que tu voudras... tout ce que tu exigeras, je te l'accorde d'avance.

GIANETTA.

Donnez-moi ce papier.

LE CARDINAL, lui donnant le contrat.

Comment t'y prendras-tu ?

GIANETTA.

Cela me regarde.

GUIMBARDINI, à part.

Ah ! mon Dieu ! j'ai bien peur que cela ne me regarde aussi.

GIANETTA.

AIR : *Enfin c'est à mon tour* (du PHILTRE).

Reposez-vous sur moi,
Car j'entends le prince qui s'avance;
Il va céder... oui, je le croi,
Mais qu'on le laisse seul avec moi.

GUIMBARDINI.

Seuls ! ah ! je me meurs d'effroi.

GERTRUDE, bas à Gianetta.

Se peut-il ?

GIANETTA, bas.

Comptez sur ma prudence.

LE CARDINAL.

Laissons-les... venez, suivez-moi.

GUIMBARDINI, tout troublé.

Mais un moment, ah ! quel supplice !
Pauvre Orphée ! où te pendre, hélas ?
Comment sauver ton Eurydice ?
Ma chère, ne plaisantons pas.

LE CARDINAL, à son neveu qui paraît, et lui montrant Gianetta.

Ingrat, puisque ton cœur hésite,
Je te laisse, reste avec lui,
Suis ses conseils, suis-les bien vite,
Ou ne reparais plus ici.

ENSEMBLE.

LE PRINCE, étonné.

Mais quel trouble en leurs yeux !
Qu'ont-ils donc, et quel est ce mystère?
Puisqu'il le faut, seuls dans ces lieux,
J'y consens, demeurons tous les deux.
(Regardant son oncle)
Mais je lis dans ses yeux.
C'est en vain qu'en ce jour il espère
De mon cœur apaiser les feux.

GIANETTA, à part.

Cachons à tous les yeux
Mon projet, et ce que j'en espère;
Oui, d'un époux très-soupçonneux
Je saurai punir les torts affreux.
Cachons à tous les yeux
Mon projet, et ce que j'en espère;
(Regardant le prince, avec un soupir.)
Que lui, du moins, il soit heureux !

GUIMBARDINI, hors de lui.

Laissez-moi donc... fatal mystère !
Vous espérez que sous mes yeux...
Morbleu ! j'étouffe de colère,
Et ne veux plus quitter ces lieux.

LE CARDINAL et GERTRUDE, à part.

Je n'entends rien à ce mystère ;
Mais un espoir brille à mes yeux...
Ne disons rien, laissons- { le / la } faire,
Et sur-le-champ quittons ces lieux.

(Le cardinal et Gertrude sortent, et entraînent Guimbardini, qui résiste.)

SCÈNE XVI.

LE PRINCE, GIANETTA.

LE PRINCE, après un moment de silence.

Eh bon Dieu ! qu'est-ce que cela signifie, et de quoi dois-tu donc me parler ?

GIANETTA, timidement.

Ne le devinez-vous pas, Monseigneur ? Ce mariage auquel vous avez consenti hier, et que vous refusez aujourd'hui.

LE PRINCE.

C'est vrai, hier, cela m'était égal... mais, je te l'ai dit ce matin, depuis que ta vue a rappelé en moi des souvenirs...

GIANETTA.

Une femme que vous avez à peine vue, que vous ne reverrez jamais.

LE PRINCE.

Et c'est ce qui me désole. Sans cela, je ne dis pas. Mais, en attendant, j'aime à retrouver ces pensées, ces illusions qui m'occupaient près

d'elle. J'aime surtout à me rappeler ce jour où pressant sur mes lèvres sa main qu'elle m'avait abandonnée...

GIANETTA, vivement.

Que vous aviez prise, Monseigneur.

LE PRINCE, étonné.

O ciel ! qui vous a dit?... je n'ai pourtant confié à personne...

GIANETTA, embarrassée.

Eh mais! qui voulez-vous qui m'en ait instruit, si ce n'est elle-même ?

LE PRINCE.

Elle !... vous l'avez donc vue ?... vous la connaissez donc ?

GIANETTA, hésitant.

Puisqu'il n'est plus possible de vous cacher la vérité, puisqu'il faut avouer... eh bien ! Monseigneur, cette ressemblance qui vous a tant frappé, ne vous a-t-elle pas appris ?...

LE PRINCE, vivement.

Quoi donc ?

GIANETTA.

Que c'était ma sœur.

LE PRINCE.

Ta sœur !... il serait vrai !... oui, oui, j'aurais dû le deviner, et je m'étonne maintenant d'avoir attribué au hasard... (Avec joie) Ta sœur !... ah ! Gianino ! que je suis heureux de pouvoir enfin parler d'elle ! Dis-moi quel est son sort ? quand la verrai-je ? qu'est-elle devenue ?... sait-elle que, depuis notre séparation, je n'ai pas cessé de penser à elle, que je ne puis l'oublier ?

GIANETTA.

Il le faut cependant.

LE PRINCE.

L'oublier !... moi ?...

GIANETTA.

C'est elle qui vous en supplie, pour son repos, pour sa tranquillité. Quel espoir pouvez-vous encore conserver ?... songez qu'elle est mariée à un homme qu'elle aime, qu'elle chérit.

LE PRINCE.

Oh ! pour cela, c'est ce qui te trompe, elle ne l'aime pas; je l'ai vu aisément dans le peu d'instants que j'ai passés près d'elle.

GIANETTA, vivement.

Si, Monsieur, son mari mérite son estime, son affection.

LE PRINCE, d'un ton de reproche.

Ah ! Gianino ! c'est mal; tu es plus pour ton beau-frère que pour moi.

GIANETTA, involontairement.

Oh ! non, je vous jure.

LE PRINCE, à demi-voix.

Eh bien ! alors, dis-moi où elle est.

GIANETTA.

Je ne le puis, elle me l'a défendu.

LE PRINCE, très-pressant.

Je t'en conjure, je te le demande à genoux; si tu as quelque affection pour moi. Je ne veux rien qui puisse l'affliger, lui déplaire; mais quand elle saura combien je l'aime, combien j'ai souffert loin d'elle, il est impossible qu'elle me refuse quelque pitié.

GIANETTA.

Monseigneur...

LE PRINCE.

S'il faut renoncer à elle, si elle me l'ordonne, eh bien ! j'y souscrirai; mais au moins, que je l'entende, que je la voie...

GIANETTA.

Eh quoi ! pour la revoir un seul instant ?...

LE PRINCE.

Je donnerais ma fortune, ma vie...

GIANETTA.

Nous n'en demandons pas tant. Consentez à ce que votre oncle souhaite, signez ce contrat, et je vous promets que vous la reverrez.

LE PRINCE.

Je la reverrai? tu me le promets.

GIANETTA.

Je vous le jure.

LE PRINCE.

Et bientôt ?

GIANETTA.

Dès demain.

LE PRINCE, vivement.

Donne-moi ce contrat.

(Il le prend et court vivement à la table.)

GIANETTA.

Il serait vrai ?

LE PRINCE.

AIR *du Matelot* (de Madame Duchambge).

Oui, ce mot seul m'a donné du courage,
Et tu le vois, je signe aveuglément;
En d'autres nœuds pour jamais je m'engage,
Mais songe bien à tenir ton serment.
Que je la voie, et pour moi tout s'oublie,
Que je la voie!... et dis bien à ta sœur,
Que mon espoir, ma liberté, ma vie,
J'ai tout donné pour un jour de bonheur.

GIANETTA, essuyant une larme.

Elle le saura, Monseigneur.

LE PRINCE, la voyant essuyer une larme.

Eh mais ! comme tu es ému !... qu'as-tu donc ?

GIANETTA, se remettant.

Rien, je pensais à ma sœur! oui, vous méritez son amitié, la mienne; elle doit être touchée d'un amour si noble, si généreux; et vous en serez récompensé. (Lui tendant la main.) Vous la verrez dès aujourd'hui.

LE PRINCE, transporté.

Aujourd'hui !... (Lui sautant au cou et l'embrassant.) Ah ! mon ami, mon cher ami !

GIANETTA, se débattant.

Eh bien ! Monseigneur...

GUIMBARDINI, au fond.

Oh ! quelle dissonnance !

LE PRINCE, enchanté.

Je n'ai plus rien à désirer.

(Gianetta sort.)

SCÈNE XVII.

GUIMBARDINI, LE PRINCE.

GUIMBARDINI, au fond.

Je n'ai plus rien à désirer... je crois que c'est assez clair.

LE PRINCE, voulant suivre Gianetta.

Mais pourquoi t'échapper ?

GUIMBARDINI, s'élançant pour l'arrêter.

Ah ! c'en est trop, arrêtez, mon prince.

LE PRINCE, voulant s'en débarrasser.

De quoi se mêle-t-il, celui-là ? Veux-tu bien me laisser ?

GUIMBARDINI, hors de lui.

Du tout, je m'attache à vos pas, dût-on m'emprisonner, me torturer... dût-on ne jamais représenter un opéra de moi, je ne souffrirai pas que vous suiviez ma femme.

LE PRINCE.

Ta femme !

GUIMBARDINI.

Ou le soprano, comme vous voudrez.

LE PRINCE.

Que dis-tu ?... quoi ! Gianino...

GUIMBARDINI.

Est une femme.

LE PRINCE, frappé.

Une femme !...

GUIMBARDINI.

C'est ça, faites donc l'étonné ! comme si vous ne le saviez pas.

LE PRINCE.

Non, je te jure. Comment ! malheureux, tu ne pouvais pas me le dire plus tôt.

GUIMBARDINI.

Est-ce que je le savais ? est-ce que j'en suis sûr encore ? est-ce que je sais moi-même qui je suis ? musicien et mari sans pouvoir être l'un ni l'autre, ayant à la fois deux états sans en exercer aucun, épris de la gloire, amant de ma femme ; et en hymen comme en musique, forcé de garder l'anonyme.

LE PRINCE.

Maladroit que tu es ! pourquoi d'abord ne pas te faire connaître à moi, à moi seul !

GUIMBARDINI.

A vous, qui menaciez de tuer le mari de Gianetta, s'il se présentait à vos yeux ?

LE PRINCE.

Quelle folie ! et à quoi bon ? maintenant surtout que je suis lié, enchaîné à jamais... Apprends que Gianetta, par ruse, par adresse, ou plutôt par vertu, vient de me marier à une autre.

GUIMBARDINI, avec joie.

Marié ! vous, mon prince ! vous êtes des nôtres... que je sois le premier à vous féliciter... à féliciter un confrère... un illustre confrère !...

LE PRINCE.

Il ne manquait plus que cela. Il va me faire des compliments.

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENTS ; LE CARDINAL.

LE CARDINAL, avec joie.

Mon neveu ! mon cher neveu, que je t'embrasse ! je ne me sens pas de joie, je viens de recevoir le contrat, signé de toi. Le cardinal Cagliari était justement dans mon cabinet, il l'a apporté... tout est fini ; et ce soir je vous donnerai moi-même la bénédiction nuptiale.

LE PRINCE.

Et Gianino ?

LE CARDINAL, attendri.

Ah ! le pauvre enfant ! quel bon naturel ! Il était si touché de mon bonheur, qu'il en avait les larmes aux yeux... ma foi ! je n'y ai pas tenu, je lui ai sauté au cou.

GUIMBARDINI.

Comment ! lui aussi ?

LE CARDINAL.

Je lui devais bien ça.

GUIMBARDINI.

Je vous dis que quand l'étoile s'en mêle...

LE PRINCE.

Mais, où est-il ? qu'est-il devenu ?

LE CARDINAL.

Il m'a laissé pour s'acquitter envers toi, pour tenir, m'a-t-il dit, une promesse qu'il t'a faite. Je croyais le trouver ici.

SCÈNE XIX.

LES PRÉCÉDENTS ; GIANETTA en femme, précédée de GERTRUDE.

LE CARDINAL.

Que vois-je ? une femme !

LE PRINCE, vivement.

C'est elle, c'est mon inconnue.

GIANETTA, montrant Guimbardini.

Ou plutôt la femme de Monsieur.

GUIMBARDINI, regardant le cardinal.

C'est-à-dire... c'est selon... je ne suis plus complice.

GIANETTA, souriant.

Ne craignez rien, il n'y a plus de danger, car nous partons à l'instant pour Naples.

LE PRINCE.

Pour Naples ?

GIANETTA.

Où j'ai un engagement encore plus beau que celui que l'on m'offrait ici.

GUIMBARDINI.

Encore plus beau ! Femme adorée, je te retrouve enfin, ce n'est pas sans peine et sans peur !...

LE CARDINAL, un peu confus.

C'était une femme !... et moi, qui dans ma joie... (Les yeux au ciel.) Ce que c'est que de nous !

GIANETTA, s'approchant timidement du cardinal.

Monseigneur, j'ai causé bien du trouble dans cette maison; mais si j'ai été assez heureuse pour seconder vos desseins, pour toute grâce, je vous demande votre protection. Si mon secret était découvert, daignez étouffer les poursuites.

LE CARDINAL.

J'y suis trop intéressé moi-même. Vous entendez, Gertrude, le plus grand silence.

GERTRUDE.

Est-ce que je parle jamais, Monseigneur ?

GIANETTA, émue, et regardant le prince à la dérobée.

Du reste, je n'oublierai jamais le temps que j'ai passé chez Monseigneur, et l'amitié qu'on m'y a témoignée.

GUIMBARDINI.

Certainement nous n'oublierons jamais ses bontés, moi particulièrement.

LE PRINCE, regardant Gianetta.

Comment donc, un homme de talent! car il paraît décidément qu'il en a beaucoup, et qu'on ne lui rend pas justice... Oubliez ce que je vous ai dit, mon cher ami, je n'y pense plus.

GUIMBARDINI.

A la bonne heure.

LE PRINCE.

Ne voyez en moi qu'un patron, un protecteur; on aura soin de vous, on vous poussera, on vous fera faire des opéras, on les fera représenter.

GUIMBARDINI, avec joie.

Je serai donc joué !... Au moins, il sait réparer ses torts.

LE PRINCE.

Quant à moi, cher oncle, vous m'avez promis que, dès que je vous aurais obéi, je pourrais entreprendre mes voyages.

LE CARDINAL.

C'est juste, mon ami, te voilà marié, tu es parfaitement libre.

LE PRINCE.

C'est bien, je pars demain, et je commence par Naples.

GERTRUDE.

Par Naples ?

LE PRINCE.

Je veux assister aux débuts de Gianetta, aux triomphes de son mari.

GUIMBARDINI.

Quelle bonté !

LE PRINCE.

Les arts consolent de tout, et font tout oublier... Je ne suis plus qu'artiste.

GUIMBARDINI, montrant sa femme.

Nous aussi... nous serons deux.

LE PRINCE, lui tendant la main.

Nous serons trois.

GUIMBARDINI, la lui serrant.

Quel bonheur !

AIR : *Accourez tous, venez m'entendre* (du PHILTRE).

GUIMBARDINI.

Vous viendrez tous, ma reussite
De vous seuls, Messieurs, dependra ;
Accourez tous, je vous invite
A ma noce, à mon opera.
Vous m'entendrez ; mon orchestre en vaut mille ;
Flûtes, bassons, clairons, tambours, serpents,
J'ai de tout (au public) ; il est inutile
(Faisant le geste du sifflet.)
D'apporter d'autres instruments.
Accourez tous ; ma reussite
De vous seuls, Messieurs, dependra ;
Accourez tous, je vous invite
A ma noce, à mon opera.

TOUS.

Ah! quel honneur ! il nous invite
A sa noce, à son opéra.



LA VENGEANCE ITALIENNE,

OU

LE FRANÇAIS A FLORENCE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES,

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase Dramatique, le 23 janvier 1832.

En société avec MM. Delestre et Charles Desnoyer.



Personnages.

LAURA LORENZI, jeune veuve.
JULIA, sa sœur.
DORSINI, banquier, prétendu de Laura.
FRÉDÉRIC DE RHÉTEL, jeune Français.
SGRIMAZZI, improvisateur.
GRÉGORIO, spadassin.
UN DOMESTIQUE.
UN SPADASSIN.
CAVALIERS, DAMES } invités par Dorsini et Laura.
SPADASSINS.

La scène se passe, au premier acte, à Florence, dans la maison de Dorsini; au second acte, dans le château de Laura, situé sur les bords de l'Arno.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un salon élégant, chez Dorsini; porte au fond; portes latérales. La porte à droite de l'acteur est celle qui conduit au salon; à gauche, le cabinet de Dorsini: une table, et tout ce qu'il faut pour écrire, sur le devant à droite.

SCÈNE PREMIÈRE.

JULIA, LAURA, UN DOMESTIQUE.

(Elles entrent toutes les deux par le fond. Le domestique les introduit.)

JULIA, au domestique.

Vous dites que M. Dorsini...

LE DOMESTIQUE.

Est enfermé dans son cabinet avec un aide-de-camp du général Championnet et le payeur de l'armée française.

LAURA.

Et vous ne savez pas quand il sera libre?

LE DOMESTIQUE.

Non, Mesdames; mais je vais guetter le moment de lui annoncer votre arrivée.

(Il sort.)

SCÈNE II.

JULIA, LAURA.

JULIA.

Eh bien! ma sœur, qu'as-tu donc?

LAURA.

Rien, je suis très-satisfaite.

JULIA.

Pourquoi?

LAURA.

Ne pas savoir quand il sera libre!

JULIA.

S'il est occupé... Il faut bien qu'il donne des fonds à l'armée française qui vient à notre secours... Le général en chef n'entend pas raillerie.

LAURA.

S'occuper d'affaires d'intérêt la veille de notre mariage!

JULIA.

Un banquier... D'ailleurs c'est pour en finir.

AIR : *J'en guette un petit de mon âge.*

Tout au travail, le monde qu'il oublie
De ses calculs n'a pu le déranger;
C'était pour toi, pour embellir ta vie;
Mais il t'épouse, et son sort va changer.



Obéissant à des lois moins austères,
Le plaisir seul le réclame aujourd'hui...
Quand pour jamais il renonce à l'ennui,
Il doit mettre ordre à ses affaires.

LAURA.

Non, tu as beau dire, Julia... je ne suis pas contente de M. Dorsini.

JULIA.

Enfin, que lui reproches-tu?

LAURA.

Il ne m'aime pas.

JULIA.

Lui!

LAURA.

Non; il ne m'aime pas... comme je voudrais être aimée... Je le quitte hier au soir: il manque d'arriver un accident à ma voiture; car à coup sûr, et sans ce jeune homme qui a arrêté mes chevaux, j'étais précipitée dans l'Arno! et il n'envoie pas seulement chez moi ce matin s'informer de mes nouvelles.

JULIA.

Il n'en savait rien... pas plus que moi, qui n'ai appris ton aventure que ce matin en m'éveillant.

LAURA.

C'est égal, il devait s'en douter... on se doute de tout quand on aime... par instinct, par pressentiment.

JULIA.

Tu es trop exigeante.

LAURA.

Et toi, tu es trop légère, trop étourdie pour me comprendre.

JULIA.

Il est vrai que nos caractères ne se ressemblent pas... j'ai été élevée en France, et je suis Française dans l'âme.

LAURA.

Moi, je n'ai jamais quitté mon pays, et je suis demeurée tout Italienne.

JULIA.

C'est-à-dire jalouse et vindicative..... Vilains défauts!

LAURA.

Que j'appelle, moi, des qualités, et j'en suis fière... Oui, je suis jalouse, et je ne m'en cache pas. Celui que j'aime en souffrira peut-être, et moi aussi; mais dans ces tourments, il y aura du charme, du bonheur, de la passion! et si je savais que lui-même ne fût pas jaloux, ce soir je romprais avec lui.

JULIA.

De ce côté, tu n'as rien à désirer.

LAURA.

Heureusement... car sans cela, et s'il pouvait m'oublier...

JULIA.

Déjà des projets de vengeance.

LAURA.

Sans doute. Il n'appartient qu'aux âmes froides d'endurer paisiblement une injure, une perfidie, et si jamais celui que j'ai préféré à tous m'était infidèle... si j'en avais la preuve, à l'instant une haine mortelle succéderait à mon amour... je me vengerais cruellement sur le perfide, et sur ma rivale; enfin ce sentiment-là est affreux, abominable! mais que veux-tu?... c'est plus fort que moi... je suis femme, et... je suis Italienne.

JULIA.

Ah! mon Dieu! tu me fais peur!

« Et je rends grâce au ciel de n'être pas Romaine. »

LAURA.

Songe donc ce que c'est lorsqu'on aime, et qu'on croit être aimée, et découvrir qu'on a été trahie... Mais toi, tu n'aimeras jamais.

JULIA.

C'est ce qui te trompe... et quand je pense à ce jeune officier qui, l'autre année, à Milan...

LAURA.

Ce Français que tu as connu dans un bal... M. de Rhétel?

JULIA.

Oui, ma sœur.

LAURA.

Qui t'a fait une déclaration à la première contredanse, et qui l'avait déjà peut-être oubliée à la dernière.

JULIA.

Non pas, car tout le temps que le général Bonaparte est resté à Milan, il y a eu des bals, des fêtes, et M. de Rhétel dansait toujours avec moi... Tu n'y étais pas, tu ne pouvais pas en juger... et quoiqu'il ne fût pas jaloux, je sais, moi, qu'il m'aimait bien.

LAURA.

Et la preuve?

JULIA.

La preuve, c'est qu'il a demandé ma main à ma tante, qui l'a refusé... Ça n'est pas sa faute; il n'avait rien que des épaulettes de lieutenant; mais il promettait, ainsi que son petit général, de conquérir l'Italie, et puis après de venir m'épouser.

LAURA.

Et tu y comptes?

JULIA.

Pourquoi pas? Ils ont tenu leur première promesse, ils peuvent bien tenir la seconde... elle n'est pas si difficile.

LAURA.

Je le veux bien... j'admets qu'il t'épouse...

Dis-moi, alors, toi, qui ne peux pas comprendre ma jalousie, si, quelques mois après ton mariage, il devenait inconstant, infidèle ?

JULIA.

Tu vas prévoir des choses...

LAURA.

Possibles.

JULIA.

Jamais.

LAURA.

Je te dis que si.

JULIA.

Je te dis que non.

LAURA.

Enfin, si cela était, que ferais-tu ?

JULIA.

Alors...

LAURA.

Alors ?

JULIA.

Je pleurerais.

LAURA.

Et puis ?

JULIA.

Je lui reprocherais sa conduite.

LAURA.

Et puis ?

JULIA.

A force d'attentions, de douceur, de complaisance, je le ferais repentir, je le ramènerais à mes pieds.

LAURA.

Et quand il serait à tes pieds, tu aurais la faiblesse de lui pardonner.

JULIA.

Peut-être bien, on ne peut pas répondre...

LAURA.

Eh bien ! j'en suis fâchée pour toi; mais je suis pour ce que j'en ai dit... tu n'aimes pas.

JULIA.

Et toi tu aimes trop.

LAURA.

Il faut être de son pays.

Air : *Vive, vive l'Italie.*

Vive, vive l'Italie,
Point d'amour sans jalousie;
Vive, vive l'Italie,
C'est là qu'on aime vraiment.

JULIA.

Je le sens, France chérie,
Tu vaux mieux que ma patrie;
Car toujours la jalousie
Est un tourment
En aimant.

ENSEMBLE.

LAURA.

Vive, vive l'Italie,
Vive, vive l'Italie.

JULIA.

Je le sens, France chérie,
Tu vaux mieux que ma patrie !

LAURA.

Si ton époux volage
D'un autre admirait les attraits ?

JULIA.

A mes pieds, je le gage,
Bientôt je le ramènerais.

LAURA.

Si, sans être inconstant,
Auprès de chaque objet charmant
Il se montrait galant ?

JULIA.

J'en rirais.

LAURA.

Je me vengerais.

LAURA.

Vive, vive l'Italie, etc.

JULIA.

Je le sens, France chérie, etc.

LAURA.

Enfin, voici quelqu'un... M. Dorsini, sans doute. Mon Dieu ! non, pas encore !... Je suis d'une colère !...

SCÈNE III.

JULIA, LAURA, SGRIMAZZI.

SGRIMAZZI.

J'ai l'honneur de saluer ces dames.

JULIA.

Quel est cet original ?

SGRIMAZZI.

Oserai-je leur demander si M. Dorsini est sorti ?

LAURA.

Non, Monsieur... Encore un importun !

JULIA.

Monsieur est sans doute quelque fournisseur, quelque capitaliste ?

SGRIMAZZI.

Au contraire, je suis poëte, poëte improvisateur... le signor Sgrimazzi dont vous avez peut-être entendu parler.

JULIA.

Ce beau talent, qui parle en vers, et sans s'arrêter, pendant deux heures de suite ?

SGRIMAZZI.

Quelquefois trois, cela dépend du prix.

JULIA.

Votre génie est à l'heure ?

SGRIMAZZI.

Oui, Signora, c'est ainsi que l'on nous prend... et j'avais un petit compte à régler avec le signor Dorsini.

JULIA.

Vraiment !

SGRIMAZZI.

Oui, il doit épouser une jeune veuve, une veuve charmante, comme toutes celles qui vont se remarier, et il m'a commandé pour ce soir, veille de son mariage, une improvisation sentimentale et chaleureuse, des vers à un demi-ducat la pièce!

LAURA, d'un air aimable.

Est-il possible!

JULIA, souriant.

Ah! cela vous intéresse?

SGRIMAZZI.

Mais pour un banquier, et un banquier amoureux!

LAURA, vivement.

Il l'est donc?

SGRIMAZZI.

Il m'a dit de le dire, et nous disons, nous autres, tout ce qu'on nous commande.

JULIA.

Et vous connaissez celle qu'il épouse?

SGRIMAZZI.

En aucune façon... cela n'est pas nécessaire. (Passant entre Julia et Laura.) Nous avons des pensées toutes faites qui servent au moment... nous en tenons un assortiment complet, et à juste prix, rangé et serré avec ordre, article par article, je ne dirai pas dans mon portefeuille, car je n'écris jamais.

JULIA.

Où donc?

SGRIMAZZI.

Dans ma tête.

LAURA.

Il faut de la mémoire.

SGRIMAZZI.

La mémoire! Signora, la mémoire! c'est le génie de l'improvisateur!... c'est notre imagination à nous autres... Aussi ma tête est une espèce de secrétaire poétique composé d'un certain nombre de tiroirs à l'usage des sonnets, tragédies, opéras et poëmes épiques qu'on nous commande. Nous avons le tiroir de la jalousie, celui de l'amour: nous avons le tiroir des princesses désespérées, et des tyrans farouches; nous avons le tiroir des baptêmes, le tiroir des mariages, le tiroir des odes politiques et monarchiques qu'on fait payer aux têtes couronnées qui les écoutent, les chants patriotiques qu'on fait payer aux peuples qui les chantent, et les dithyrambes de gloire qui m'ont servi pour tous les généraux français et autrichiens, depuis Beaulieu et Wurmser jusqu'au général Bonaparte.

AIR: *des Amazones.*

Mais celui-là, je dois le dire,
Improvise encor mieux que moi;
Mes tiroirs n'y peuvent suffire,
Ils sont épuisés, sur ma foi!
Chaque poëte en dit autant que moi,
Ce gaillard-là va trop vite à la gloire,
Et pour lui seul, c'est vraiment un abus,
Consommera tant de chants de victoire,
Que pour personne il n'en restera plus.
On fait pour lui tant de chants de victoire,
Que pour personne il n'en restera plus.
Pour personne il n'en restera plus.

JULIA.

Vous avez raison.

SGRIMAZZI.

Pour aujourd'hui, grâce au ciel, je n'ai pas à emboucher la trompette guerrière... nous n'avons besoin que de fleurs.

O hymen! ô hyménée!

Mais encore, et ce que je venais demander, à quelle heure le bal?

LAURA.

A huit heures.

SGRIMAZZI.

C'est bien prompt.

JULIA.

Pour un improvisateur....

SGRIMAZZI.

Affaire d'ordre et d'arrangement... j'aurais déjà commencé ce matin... mais j'ai chez moi un de nos alliés.

JULIA.

Un Français.

SGRIMAZZI.

Oui, Mademoiselle, un chef d'escadron, qui est venu depuis hier avec un billet de logement, et qui n'a pas cessé de faire un tapage... il fait des armes, il donne du cor, il joue de la guitare avec la signora Sgrimazzi, ma femme... Du reste, charmant jeune homme, joli cavalier, aimable comme on ne l'est pas.

JULIA, bas.

Si c'était!...

SGRIMAZZI.

Et d'une gaieté... il rit toujours.

JULIA, à demi-voix.

Ce n'est pas lui, il pense trop à moi.

LAURA.

Pauvre Julia!

SGRIMAZZI.

Nous sommes amis intimes, quoique je ne le connaisse que depuis hier; il a toujours sur lui ou sur les autres une foule d'aventures à vous raconter, et cela m'embrouille dans mes tiroirs.

LAURA.

Je conçois; je vous prie cependant de ménager votre verve; car je veux y avoir recours.

SGRIMAZZI.

Vous, Signora?

LAURA.

Je veux demain, dans un château que j'ai au

bord de l'Arno, donner une fête à mes amis, à ma famille; je veux que vous en soyez l'ordonnateur.

SGRIMAZZI.

Vous n'avez qu'à ordonner.

LAURA.

Je vais écrire mes invitations, et vous aurez à ce sujet tous les détails... Si vous voyez M. Dorsini, ne lui en parlez pas, et dites-lui seulement que deux dames l'attendent là.

SGRIMAZZI.

Je n'y manquerai pas.

(Laura et Julia sortent par la porte à droite.)

SCÈNE IV.

SGRIMAZZI, seul.

Elles sont charmantes toutes deux. Bonne affaire pour moi, avec cela que j'ai besoin d'argent. Madame Sgrimazzi, ma femme, est si coquette, que tous mes vers, même les plus beaux, ceux qu'on me paye le plus cher, ce dernier sonnet sur la tendresse conjugale, tout ça y a passé, pour lui acheter un chapeau neuf à roses pompons, avec lequel je l'ai rencontrée hier donnant le bras à cet officier-payeur de la 32e demi-brigade; il n'y a pas de mal, je le sais, mais cela vous met en tête des idées biscornues qu'il ne faut pas avoir quand on a, comme moi, aujourd'hui, un chant d'hyménée à improviser. Voyons un peu dans le tiroir de l'hyménée, s'il y aurait quelque chose de neuf...

« O hymen! ô hyménée!
» Dieu charmant qui *présides* aux pompes nuptiales,
» Où vas-tu, le front ceint de roses virginales? »

C'est joli...

« Où vas-tu, le front ceint de roses virginales? »

J'ai déjà dit cela deux ou trois fois; mais c'est égal, ces roses-là pourront encore servir.

(Frédéric entre par la porte du fond, introduit par un domestique.)

SCÈNE V.

FRÉDÉRIC, LE DOMESTIQUE, SGRIMAZZI.

LE DOMESTIQUE.

Monsieur, veuillez vous donner la peine de vous asseoir.

FRÉDÉRIC.

Merci, merci, mon garçon. Tâche que je voie ton maître le plus tôt possible, je suis pressé.

(Il lui donne de l'argent.)

LE DOMESTIQUE.

Cela suffit, Monsieur.

FRÉDÉRIC.

Ah!... écoute...

(Il lui parle bas un instant. Le domestique entre dans le cabinet de Dorsini.)

SGRIMAZZI, sur le devant du théâtre.

« Où vas-tu, le front ceint de roses virginales? »

(Se frappant le front.)

Ah! mon Dieu non, je n'y pensais plus, c'est une veuve, il faut remplacer les roses virginales par quelque chose de riche.

FRÉDÉRIC, apercevant Sgrimazzi.

Tiens! il y a du monde.

SGRIMAZZI.

Justement elle est riche.

(Déclamant.)

« Où vas-tu, le front ceint de rubis et d'opales? »

FRÉDÉRIC.

Eh parbleu! c'est lui, c'est mon cher hôte, toujours en train de composer.

SGRIMAZZI.

Allons, il est écrit qu'il viendra toujours m'interrompre.

FRÉDÉRIC.

Bravo! que je ne vous dérange pas... continuez.

SGRIMAZZI.

Ah! je vous remercie.

« O hymen! ô hyménée! »

FRÉDÉRIC.

Du reste, à ce que je vois, vous connaissez le maître de cette maison, M. Dorsini?

SGRIMAZZI.

Beaucoup, et vous aussi, n'est-ce pas?

FRÉDÉRIC.

Moi! pas du tout.

SGRIMAZZI.

Comment se fait-il donc que vous soyez invité au bal qu'il donne ce soir?

FRÉDÉRIC.

Un bal! il y a un bal, ici, ce soir?

SGRIMAZZI.

Vous ne le saviez pas?

FRÉDÉRIC.

Je viens tout bonnement pour toucher le montant d'une lettre de change. J'ai maintenant des lettres de change. Cela vous étonne, et moi aussi; car l'année dernière j'étais lieutenant de cavalerie: je n'avais rien que ce que l'on gagne au régiment, des dettes, des coups d'épée, et quelques bonnes fortunes. Ce n'est pas que je m'en vante, mais enfin, si l'on m'aime, je ne peux pas l'empêcher: et cet amour-là, mon cher ami, m'a porté bonheur à Millesimo, à Arcole, à Rivoli. Capitaine, puis chef d'escadron... c'était bien pour la gloire, ce n'était rien pour la fortune; lorsqu'un coup de canon... ce diable de canon est original dans ses

préférences! emporte monsieur Durand, le plus riche fournisseur de l'armée, un cousin à moi, qui ne m'avait jamais parlé de notre parenté, dans la crainte de payer mes dettes : et me voilà millionnaire par droit de succession.

SGRIMAZZI.

Est-ce heureux!... et je me doute que les lettres de change...

FRÉDÉRIC.

Viennent du cousin.

SGRIMAZZI.

Et des fournitures.

FRÉDÉRIC.

AIR : Vaudeville *du Baiser au porteur*.

Je ne t'oublirai de ma vie,
O mon cousin le fournisseur!
Les dépouilles de l'Italie
Vont de droit à ton successeur.

SGRIMAZZI.

Peut-être celles de la France;
Car, grappillant même sur leurs amis,
Ces messieurs, en fait de finance,
Sont partout en pays conquis.

Mais je crains que vous ne veniez dans un mauvais moment pour M. Dorsini... un bal ce soir, et demain son mariage.

FRÉDÉRIC.

Il est bien heureux s'il aime, et s'il est aimé; moi, toutes les fois qu'on me parle d'un mariage, cela me fait penser...

SGRIMAZZI.

A quoi?

FRÉDÉRIC.

A l'unique objet de tous mes vœux, à une jeune personne charmante, d'une illustre famille, d'une grande fortune. On me l'a refusée l'année dernière. Mais maintenant, avec l'aide de Dieu, et du cousin... c'est pour la retrouver que je me rends à Milan, avec une mission du général... (Bas et avec mystère.) Une mission secrète.

SGRIMAZZI.

Vous me l'avez déjà dit.

FRÉDÉRIC.

C'est vrai. Vous ai-je dit aussi la rencontre que j'ai faite ce matin... une petite ouvrière charmante, une inclination que j'avais eue à Rome, inclination momentanée! et je la rencontre dans votre maison, au premier!

SGRIMAZZI.

Chez le chanoine?

FRÉDÉRIC.

Dont elle est la gouvernante, et elle m'a donné à déjeuner, un déjeuner destiné à son prétendu; car elle veut faire une fin, elle est recherchée, m'a-t-elle dit, par un homme d'épée.

SGRIMAZZI.

Diable! un homme de cœur!

FRÉDÉRIC.

Je n'en sais rien, mais pour un homme de tête, j'en suis sûr.

SGRIMAZZI.

Comment, est-ce que par hasard?...

FRÉDÉRIC.

Je dis cela à vous, en confidence, parce que vous êtes mon ami, et que vous êtes discret... et puis, c'est fini; je suis enchanté qu'elle se marie, je lui ai fait mon présent de noce, une chaîne d'une cinquantaine de louis, que j'ai échangée comme souvenir contre celle-ci (Montrant celle qu'il a autour du cou.) qui en vaut bien deux ou trois, et qu'elle avait peine à quitter, parce qu'elle venait, ainsi que cet amulette (Montrant celui qui est attaché à la chaîne.) de son prétendu... (Riant.) *suo caro sposo!*

SGRIMAZZI, froidement et l'interrogeant.

Mon cher Monsieur, mon cher ami, comment vous nomme-t-on?

FRÉDÉRIC.

Frédéric de Rhétel.

SGRIMAZZI.

Me permettez-vous de vous donner un conseil?

FRÉDÉRIC.

Comment donc, vous, mon ami intime! vous, mon hôte! qui avez, de plus, une femme charmante.

SGRIMAZZI.

C'est possible.

FRÉDÉRIC.

C'est entre nous à la vie et à la mort.

SGRIMAZZI.

Vous devez, m'avez-vous dit, rester huit jours à Florence... eh bien! si vous voulez y réussir, il faudra changer tout à fait de manières et de caractère.

FRÉDÉRIC.

Comment, comment!... et pourquoi donc mon cher ami?

SGRIMAZZI.

Je vais m'expliquer, mon cher ami. Florence est une ville assez favorable aux bonnes fortunes.

FRÉDÉRIC.

A qui le dites-vous?

SGRIMAZZI.

Pour mon compte, j'avoue franchement que je n'en ai pas l'expérience.

FRÉDÉRIC.

Comment! vous qui avez tant d'esprit à votre disposition... qui faites des vers...

SGRIMAZZI.

Je travaille pour les autres, et jamais pour moi. D'ailleurs, en fait de bonnes fortunes, j'ai ma femme, et c'est bien assez.

FRÉDÉRIC.

Une femme très-estimable.

SGRIMAZZI.

Oui, mon cher ami.

FRÉDÉRIC.

Que vous n'appréciez peut-être pas assez : car vous ne savez pas tout ce qu'elle vaut.

SGRIMAZZI.

Il ne s'agit pas d'elle ; mais de vous... Cela fait deux.

FRÉDÉRIC.

Probablement.

SGRIMAZZI.

Ici donc, les hommes à bonnes fortunes doivent être essentiellement discrets.

FRÉDÉRIC.

C'est par là que je brille. Autrefois, du temps de la monarchie, les Français n'étaient cités dans l'Europe que par leur légèreté et leur indiscrétion. Mais ce n'est plus cela... tout cela est changé par arrêt du directoire, et maintenant que nous avons la gravité, la probité, la fidélité, ou la mort, nous avons toutes les vertus, témoin nos fournisseurs... mon cousin Durand.

SGRIMAZZI.

Je ne vous parle pas des étourderies de calcul, mais des vôtres, de vos indiscrétions en amour.

FRÉDÉRIC.

Et moi, je vous réponds, mon cher ami, que de ce côté-là, j'ai fait mes preuves. Pas plus tard encore qu'hier, une grande dame, une dame de distinction, si j'en juge à l'élégance de ses manières et de son équipage... et si j'avais aimé à me faire valoir, j'aurais pu dire bien des choses.

SGRIMAZZI.

Que vous tairez par prudence, et dans votre intérêt.

FRÉDÉRIC.

Dans mon intérêt?

SGRIMAZZI.

Oui, les indiscrétions peuvent avoir à Florence des suites très-dangereuses.

FRÉDÉRIC.

Ah ! très-bien, je vous entends, mon cher ami, les duels, n'est-il pas vrai? mais c'est notre état à nous autres, nous ne sommes bons qu'à cela.

SGRIMAZZI.

Vous ne me comprenez pas: on ne s'avisera guère d'aller vous chercher querelle, à vous autres, vainqueurs de l'Italie. On a à Florence des moyens plus sûrs et moins dangereux, à l'usage des amants et des maris malheureux. Ces messieurs ont plusieurs manières différentes de se débarrasser d'un rival, le poison, le stylet, les braves !

FRÉDÉRIC.

Les braves?...

SGRIMAZZI.

Ce que nous appelons *i bravi.*

(Ici un homme à moustaches avec une longue rapière paraît au fond du théâtre.)

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, GRÉGORIO.

GRÉGORIO, parlant au domestique.

Oui, c'est moi ; j'ai demandé un rendez-vous à M. Dorsini, il me l'a accordé pour six heures et demie... il est six heures trois quarts, et je n'ai pas besoin d'être annoncé.

(Il salue cavalièrement Sgrimazzi. Il traverse le théâtre en faisant sonner sa brette et ses éperons, et entre dans le cabinet de Dorsini.)

SCÈNE VII.

FRÉDÉRIC, SGRIMAZZI.

FRÉDÉRIC.

Qu'est-ce que c'est que ce militaire-là?

SGRIMAZZI.

Ce n'est pas un militaire.

FRÉDÉRIC.

Bah ! quoi donc?

SGRIMAZZI.

Un des gens dont je vous parlais tout à l'heure... un brave !

FRÉDÉRIC.

C'est drôle ! je n'en connais pas de ce régiment-là.

SGRIMAZZI.

C'est la chose du monde la plus simple : vous avez à exercer une vengeance particulière, vous voulez vous débarrasser d'un ennemi, d'un rival; vous faites venir tout bonnement un de ces messieurs, et dans vingt-quatre heures, à l'aide d'une douzaine de gaillards taillés dans son genre, vous êtes vengé moyennant une certaine rétribution....

FRÉDÉRIC.

Mais c'est affreux ! c'est infâme !

SGRIMAZZI.

Je ne vous dis pas le contraire; mais cela se fait.

FRÉDÉRIC.

Et l'on autorise en Italie...

SGRIMAZZI.

Non, l'on n'autorise pas, on tolère.

FRÉDÉRIC.

Et c'est déjà mille fois trop... Mais dites-moi, votre monsieur Dorsini est-il un homme à se servir de semblables moyens ?

SGRIMAZZI.

Non, non, certainement. Du moins, je ne le crois pas, et je l'avoue, je ne puis rien comprendre à la visite qu'il vient de recevoir. Au surplus, voici notre spadassin, je vais lui demander à lui-même.

FRÉDÉRIC.

Comment, vous parlez à cet homme?

SGRIMAZZI.

Certainement, à part l'exercice de son état, c'est un bon enfant, et un homme de très-bonne compagnie.

SCÈNE VIII.

FRÉDÉRIC, SGRIMAZZI, GRÉGORIO.

(Grégorio sort du cabinet de M. Dorsini; il salue de nouveau Sgrimazzi; il va pour sortir par le fond. Sgrimazzi l'arrête.)

SGRIMAZZI.

Pardon, je désirerais avoir l'honneur de causer un instant avec vous.

GRÉGORIO.

Je suis à vos ordres.

SGRIMAZZI.

Vous me voyez fort inquiet de savoir le motif de votre visite à M. Dorsini.

GRÉGORIO.

Simple affaire de politesse. Il va se marier, et comme d'un jour à l'autre, dans sa nouvelle position sociale, il peut avoir besoin de moi et des miens...

SGRIMAZZI.

Comment?

GRÉGORIO.

Oui, en pareil cas, on est exposé à se voir l'objet de quelques mauvaises plaisanteries; on peut même rencontrer des rivaux.

SGRIMAZZI.

C'est vrai.

FRÉDÉRIC.

Cela s'est vu.

GRÉGORIO.

Je suis venu tout bonnement lui faire mes offres de service. Il les a refusées, en me disant qu'en pareil cas il faisait ses affaires lui-même.

FRÉDÉRIC.

Ah! je l'en félicite, j'avais besoin d'apprendre qu'on avait refusé vos services, pour voir M. Dorini avec plaisir.

GRÉGORIO.

Hein! qu'est-ce que vous dites, Monsieur?

FRÉDÉRIC.

Sans le connaître, je l'estime déjà.

SGRIMAZZI, bas à Frédéric.

Taisez-vous donc; vous allez vous faire une méchante affaire.

FRÉDÉRIC.

Que m'importe!

SGRIMAZZI, à Grégorio.

Monsieur est étranger, il est Français, il ignore tout à fait nos usages.

FRÉDÉRIC.

Je m'en vante.

GRÉGORIO, riant avec dédain.

Je comprends, Monsieur est de ce pays où, quand on a reçu une insulte, on se fait tuer pour se venger... c'est admirable! Je ne connais, quant à moi, rien de plus absurde et de plus féroce que le duel.

FRÉDÉRIC.

Monsieur...

GRÉGORIO.

A Florence, Monsieur, où l'honneur consiste à ne pas laisser une offense impunie, on a soin que la punition n'atteigne que l'offenseur, et pour cela, il n'y a que notre profession, supplément obligé à l'insuffisance des lois, chevalerie errante du dix-neuvième siècle; et l'institut, j'ose le dire, le plus moral, le plus utile et le plus philanthropique.

FRÉDÉRIC, passant entre Sgrimazzi et Grégorio.

Monsieur le chevalier errant...

GRÉGORIO.

Monsieur le Français...

SGRIMAZZI, bas à Frédéric.

Mais taisez-vous donc, au nom du ciel!

GRÉGORIO.

Je vous écoute.

FRÉDÉRIC.

Avez-vous une femme?

GRÉGORIO.

Je dois épouser, cette semaine, une personne pieuse, qui est la vertu même.

FRÉDÉRIC.

Eh bien! Monsieur le marié, quand vous serez marié... et pourvu que votre femme soit jolie, ce que je vous demande avant tout, je me ferai un point d'honneur de...

GRÉGORIO, regardant la chaîne d'or que Frédéric porte à son cou.

Ah! mon Dieu!

FRÉDÉRIC.

Qu'avez-vous donc?

GRÉGORIO.

Oserais-je vous demander à mon tour d'où vient cette chaîne?

FRÉDÉRIC.

D'une dame qui m'honore de quelque affection, et qui a daigné me la sacrifier.

GRÉGORIO.

C'est impossible; un amulette que je lui avais donné!

FRÉDÉRIC, riant.

Quoi! la signora Camilla est votre future?

GRÉGORIO, avec colère.

Corpo di Bacco!

FRÉDÉRIC.

Ce prétendu dont elle me parlait, cet homme d'épée!... Enchanté de la rencontre.

SGRIMAZZI.

Allons, pas moyen de le retenir... où vas-tu, malheureux jeune homme?

FRÉDÉRIC.

Moi, qui cherchais une occasion de vous faire exercer votre bravoure; la voilà toute trouvée, et pour votre compte.

GRÉGORIO.

Monsieur, je vous ai dit ce que je pensais sur le duel; et si je n'étais retenu par mes principes, et surtout par les devoirs de ma profession... mais je travaille pour les autres, et jamais pour moi.

FRÉDÉRIC, à Sgrimazzi.

Juste comme vous, mon cher ami.

SGRIMAZZI.

Bien obligé.

GRÉGORIO.

Mais si jamais un de ceux qui daignent m'employer m'adressait à vous, ce qui arrivera, je l'espère, je vous prouverai, Monsieur, et avec un rare plaisir, que je suis digne de la confiance dont on m'honore.

FRÉDÉRIC.

Il en pâlit de rage.

AIR de *la Petite Coquette* (d'AM. DE BEAUPLAN).

Quoi! cet amant jaloux,
Monsieur, c'était vous?
Pour moi quelle gloire!
Voyons! de ma victoire
Me punirez-vous?
Quand nous battrons-nous?

GRÉGORIO.

Vengeance! je le jure!
Par vous je fus trop outragé.

FRÉDÉRIC.

Grâce à votre future,
Moi d'avance je suis vengé.

ENSEMBLE.

SGRIMAZZI.

Allons, en finirez-vous?
Craignez son courroux.
De cette victoire
Pourquoi vous faire gloire?
Mais, mon cher ami, quand vous tairez-vous?

FRÉDÉRIC.

Quoi! cet amant jaloux,
Monsieur, c'était vous?
Pour moi quelle gloire!
Voyons! de ma victoire
Me punirez-vous?
Quand nous battrons-nous?

GRÉGORIO.

Craignez mon courroux!
De cette victoire
C'est trop vous faire gloire;
Oui, malheur à vous!
Craignez mon courroux.

(Il sort.)

FRÉDÉRIC.

Ah! ah! vit-on jamais un plus effronté et un plus lâche coquin!

SGRIMAZZI.

Silence... voici M. Dorsini.

SCÈNE IX.

SGRIMAZZI, FRÉDÉRIC, DORSINI.

DORSINI, sortant de son cabinet, et tenant une lettre à la main.

(A Frédéric.)

Mille pardons, Monsieur, de vous avoir fait attendre.

FRÉDÉRIC.

Il n'y a pas de mal, j'ai fait ici des connaissances originales... et puis j'étais avec un ami.

DORSINI.

Ah! c'est vous, Sgrimazzi!

SGRIMAZZI.

Oui, Signor... et je suis chargé de vous prévenir qu'il y a là, au salon, deux dames qui vous attendent.

DORSINI.

Laura et sa sœur; moi qui venais de leur écrire... (A Frédéric.) Pardon, Monsieur.

FRÉDÉRIC.

Comment donc! ne vous gênez pas, à la veille d'un mariage, votre prétendue, peut-être...

(Il va auprès de la table à droite.)

DORSINI.

Précisément.

SGRIMAZZI.

Votre prétendue! moi qui ne la connaissais pas, et cette fête qu'elle m'a commandée pour demain.

DORSINI.

Qui donc?

SGRIMAZZI.

Pardon : c'est une surprise, je ne devais pas vous en parler; mais l'indiscrétion... (Montrant Frédéric qui est à sa droite.) Cela se gagne.

DORSINI.

Veuillez bien lui porter cette lettre, que j'allais lui envoyer; et dites-lui que je vais la rejoindre, dès que j'aurai terminé avec Monsieur.

FRÉDÉRIC.

Nullement, vous irez sur-le-champ; je reviendrai...

DORSINI.

Non, Monsieur, les affaires avant tout, et puisque nous sommes sur ce chapitre, voici, mon cher Sgrimazzi, vos honoraires pour l'improvisation de ce soir, une cinquantaine de ducats.

SGRIMAZZI.

Trop généreux patron !

DORSINI.

C'est un bon sur notre voisin, M. Derville, que vous devez connaître.

SGRIMAZZI.

Le payeur de la 32e demi-brigade ! je crois bien, il est toujours chez nous.

FRÉDÉRIC.

Un camarade à moi, un bon enfant que j'ai revu aujourd'hui avec un grand plaisir. Il paraît que ce gaillard-là s'en donne à Florence, et que rien ne lui résiste...

(Un domestique entre et remet des papiers à Dorsini, qui va s'asseoir à la table pour les lire.)

DORSINI.

Vraiment ?

FRÉDÉRIC.

J'avais été chez lui hier en arrivant ; mais il était à la promenade avec sa maîtresse.

SGRIMAZZI, avec inquietude.

Comment cela ?

FRÉDÉRIC.

Comment? comment? comme on se promène. Il m'en a parlé ce matin, sans me la nommer, parce que c'est la discrétion même; mais il paraît que c'est une petite brune charmante.

SGRIMAZZI.

Une brune ! et il se promenait hier avec elle ?

FRÉDÉRIC.

Sans doute.

SGRIMAZZI.

Ah ! mon Dieu ! savez-vous si elle avait un chapeau avec des roses pompons ?

FRÉDÉRIC.

Je lui demanderai, et je vous le dirai.

SGRIMAZZI.

Vous me ferez plaisir. (S'en allant.) Hier, avec elle, à la promenade... moi qui les ai rencontrés !... Si c'était... Diable de jeune homme, avec ses histoires !... je ne pourrai trouver un seul vers à présent.

(Il sort.)

SCÈNE X.

DORSINI, FRÉDÉRIC.

DORSINI, se levant.

A nous deux maintenant, Monsieur.

FRÉDÉRIC.

C'est d'abord une lettre de change de mille écus, et puis une lettre de crédit que l'on m'a remise pour vous.

(Il la lui donne.)

(Dorsini remet la lettre de change au domestique, qui entre dans le cabinet.)

DORSINI, regardant la lettre.

La maison Bartolomeo de Naples... fort bien. De quelle somme auriez-vous besoin ?

FRÉDÉRIC.

D'une vingtaine de mille francs, pour aller gaillardement d'ici à Milan, et pour y faire un peu figure, car je suis comme vous, je vais me marier.

DORSINI.

En vérité ?

FRÉDÉRIC.

C'est un bel état que celui de prétendu ! il est si doux de se dire : « Je vais me marier ! »

DORSINI.

C'est comme si on l'était.

(Le domestique entre portant trois rouleaux d'or qu'il dépose sur la table, et sort.)

FRÉDÉRIC.

C'est mieux encore ; parce qu'on ne l'est pas ; et qu'on a l'espoir, la crainte... vous devez connaître cela.

DORSINI.

Parfaitement.

FRÉDÉRIC.

Mais il y a aussi des inconvénients ; il faut être sage, il faut veiller sur soi, s'observer. Vous devez avoir de la peine à Florence ; car la ville me paraît fort agréable, et les femmes charmantes.

DORSINI.

Oui, Monsieur.

FRÉDÉRIC.

Je ne puis guère en juger, puisque je ne suis arrivé que d'hier; mais avant même d'entrer dans la ville, et comme si la Providence m'eût attendu pour cela, j'ai été le héros d'une aventure délicieuse.

DORSINI.

C'est fort heureux.

FRÉDÉRIC.

N'est-il pas vrai ?

DORSINI, lui présentant les rouleaux.

Voici votre argent.

FRÉDÉRIC, le prenant et continuant à parler.

Imaginez-vous que sur la route, et au bord de l'Arno, je vois venir à moi une voiture élégante, qui avait l'air de sortir de la ville, et qui était lancée comme une flèche ; les chevaux furieux avaient pris le mors aux dents, le cocher avait perdu la tête, et ses guides traînaient à terre ; je les saisis avec tant de bonheur et tant de force, que j'arrête l'équipage, juste au bord du fleuve.

DORSINI.

Il était temps.

FRÉDÉRIC.

Je m'élance à la portière, je vois une femme charmante ! je crie au cocher : A l'hôtel ; et nous arrivons à une habitation délicieuse, où mon inconnue, qui était revenue à elle, me reçoit avec une grâce, un charme, et surtout une reconnaissance... Vrai, Monsieur, quoique Français, je n'y mets point d'esprit national ; et j'avoue qu'il n'y a rien de comparable à vos compatriotes.

DORSINI.

Et la fin de l'aventure ?

FRÉDÉRIC.

Ah ! Monsieur, vous m'en demandez trop.

PREMIER COUPLET.

AIR : *Comme il m'aimait.*

Je suis discret. (*bis.*)
N'insistez pas, je vous conjure ;
La belle... mais c'est un secret,
M'offrit des glaces, un sorbet.

DORSINI.

Un sorbet !...

FRÉDÉRIC.

Voilà, je le jure,
Comment a fini l'aventure.
Je suis discret. (*4 fois.*)

DEUXIÈME COUPLET.

Je suis discret. (*bis.*)
Mais je ne pourrai, sur mon âme,
Sans me rappeler cette dame,
Prendre ni glace, ni sorbet :
Vous êtes curieux, je gage...
Mais je n'en dis pas davantage.
Je suis discret. (*bis.*)

DORSINI.

Il y paraît. (*bis.*)

DORSINI.

Vous ne comptez pas votre or ?

FRÉDÉRIC.

Avec vous, inutile. Trois rouleaux de mille francs, c'est le compte.

DORSINI.

Comme vous voudrez. Je vais maintenant à ma caisse chercher vos vingt mille francs. (Il va à son cabinet. S'arrêtant au moment d'y entrer.) A moins que vous n'aimiez mieux attendre, et rester ce soir à mon bal.

FRÉDÉRIC.

Impossible : des affaires... un rendez-vous.

DORSINI.

Je comprends, on vous a promis un second sorbet.

FRÉDÉRIC.

Je ne dis pas cela.

DORSINI.

Sans doute, vous êtes discret, comme vous le disiez tout à l'heure, et vous faites bien, car on n'est pas ici comme en France. Je suis à vous, et je reviens. (A part, en s'en allant.) Allons, il est un peu fat, et c'est dommage ; car, sans cela, il serait fort aimable.

(Il rentre dans son cabinet.)

SCÈNE XI.

FRÉDÉRIC, seul.

Discret, discret ! ils n'ont que cela à me rappeler. Certainement que je le suis, et j'ai été, dans cette occasion, d'une réserve que j'aurai toujours, parce que le désir de briller, de prouver qu'on a un peu plus d'esprit qu'un autre, vous fait dire bien des choses qu'on devrait taire ; mais tout à l'heure, je n'ai rien à me reprocher, pas un mot qui puisse compromettre... Je sais bien après cela que mon silence même pourrait peut-être faire croire... Mais où est le mal ? il ne la connaît pas, ni moi non plus, et, à l'avenir, je jure bien de ne plus dire que ce qui sera vrai. (Regardant du côté du salon.) Ah ! mon Dieu ! qu'est-ce que je vois ! cette taille... ces yeux... celle que j'aime ! c'est bien elle ! elle est ici... Ah ! que je suis heureux !

SCÈNE XII.

JULIA, FRÉDÉRIC.

(Au moment où Julia entre en scène, Frédéric court précipitamment se jeter à ses genoux.)

FRÉDÉRIC.

Chère Julia !

JULIA.

Ciel ! c'est lui ! Ah ! Monsieur, vous m'avez fait une peur !... Mais relevez-vous donc, si on venait...

FRÉDÉRIC.

Vous ici, quand j'allais vous chercher à Milan ?

JULIA.

Je suis venue à Florence, avec ma tante, pour le mariage de ma sœur, qui épouse M. Dorsini.

FRÉDÉRIC.

Toute la famille réunie ! suite de mon bonheur ; car je viens de nouveau demander votre main.

JULIA, à part.

Ah ! j'en étais bien sûre.

FRÉDÉRIC.

Et cette année, on ne me refusera pas, je suis millionnaire, je suis monté en grade ; chef d'escadron, et je serais même colonel, si notre général de brigade ne m'en voulait pas, à cause d'une aventure avec sa femme...

JULIA, vivement.

Comment, Monsieur ?

FRÉDÉRIC, à part.

Qu'est-ce que je dis là?... (Haut.) Une femme que je ne pouvais pas souffrir, que je n'invitais jamais à danser; ce n'est pas comme vous.

JULIA.

A la bonne heure.

FRÉDÉRIC.

Et le mari s'est formalisé : un mari susceptible, il y en a tant!

JULIA.

Je comprends.

FRÉDÉRIC.

Aussi, une fois marié, je suis décidé à quitter la carrière des armes pour celle de la diplomatie.

JULIA.

Ah! que vous aurez raison!

FRÉDÉRIC.

N'est-ce pas? c'est ma véritable vocation, les secrets d'état ne sont pas plus difficiles à garder que les autres : la moitié du temps, il n'y en a pas; et ceux-là, je ne les dirai à personne.

JULIA.

Excepté à moi.

FRÉDÉRIC.

Sans doute; sa femme, c'est un autre soi-même.

JULIA.

Et vous venez donc ce soir à ce bal?

FRÉDÉRIC.

Eh! mon Dieu! non, M. Dorsini m'avait invité; j'ai refusé.

JULIA.

Quelle maladresse!

FRÉDÉRIC.

J'accepte maintenant, et sans façon, chez un beau-frère, je le lui dirai.

JULIA.

Eh! non, Monsieur, gardez-vous-en bien; est-ce qu'on parle ainsi de ces choses-là? je vous recommande au contraire le plus grand silence.

FRÉDÉRIC.

Dès que vous l'ordonnez, cela ne me coûtera rien, mais à condition que vous danserez avec moi toute la soirée.

JULIA.

Silence! M. Dorsini.

SCÈNE XIII.

JULIA, FRÉDÉRIC, DORSINI.

DORSINI, présentant des billets de banque à Frédéric.

Voici, Monsieur, toute votre somme. (Frédéric va à la table et écrit. A Julia.) Bonjour, ma jolie belle-sœur. Laura est-elle bien en colère contre moi?

JULIA.

Votre lettre l'a un peu apaisée.

FRÉDÉRIC, à Dorsini.

Voici mon reçu, et j'ai de plus réfléchi à votre aimable proposition, et je me fais un plaisir de rester à votre bal.

DORSINI.

Ah! vous restez! enchanté; et puis-je savoir quel heureux événement vous a fait changer d'idée?

FRÉDÉRIC, étourdiment.

Ah! c'est que, voyez-vous... (Rencontrant un regard de Julia.) Pardon, je ne puis le dire, une aventure... une rencontre... un ordre auquel il m'est doux d'obéir... enfin je reste.

DORSINI, souriant.

C'est l'essentiel; et, je devine aisément, vous aurez appris que votre belle inconnue d'hier devait se trouver à mon bal.

JULIA.

Comment! qu'est-ce que c'est? hier une inconnue...

FRÉDÉRIC, à Dorsini.

Taisez-vous donc. (A part.) Il y a des gens d'une indiscrétion...

DORSINI, étonné, et les regardant tous deux.

Eh mais! quel intérêt Julia, ma belle-sœur, peut-elle prendre à cette aventure?

FRÉDÉRIC.

Aucun certainement; mais il est des choses que devant une demoiselle...

JULIA, à demi-voix, à Frédéric.

Je saurai ce que c'est, Monsieur.

FRÉDÉRIC, à part.

Je suis sur les épines... (On entend la ritournelle du chœur.) Heureusement, voilà du monde qui vient à mon secours.

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS, GENS DU BAL, CAVALIERS ET DAMES INVITÉES.

CHOEUR.

AIR : Finale du premier acte de *Gillette*.

Chantons un si doux hyménée.
Pour leur plaire unissons-nous tous;
Puisse durer longtemps la chaîne fortunée
Qui va joindre ces deux époux!

(Pendant le chœur Laura est entrée : Dorsini la prend par la main; ils font ensemble le tour de l'assemblée, en saluant tous les invités.)

(Au moment où Laura arrive sur le devant de la scène, elle lève les yeux sur Frédéric, qui la reconnaît et fait un geste de surprise.)

FRÉDÉRIC.

Ah! mon Dieu!

LAURA, d'un air aimable.

Comment! Monsieur, c'est vous? Que je suis heureuse de vous rencontrer!

FRÉDÉRIC, embarrassé.

Et moi, donc! j'étais loin de m'attendre...

DORSINI, à Laura.

Vous connaissez monsieur?

LAURA.

Certainement.

JULIA.

Vous, ma sœur?

LAURA.

C'est mon libérateur que je vous présente.

DORSINI.

Que dites-vous?

JULIA, à Frédéric.

Ah! que je vous remercie!

FRÉDÉRIC, avec embarras.

Du tout, du tout, je vous en prie, ne parlons pas de cela.

LAURA.

Au contraire. (A Dorsini.) Apprenez, mon ami, que sans monsieur, sans son généreux secours, mes chevaux me précipitaient hier dans l'Arno.

DORSINI, avec colère.

Grand Dieu! qu'entends-je!

LAURA.

Ne prenez pas un air si effrayé, il n'est rien arrivé de fâcheux.

FRÉDÉRIC, à part.

Impossible de l'arrêter, ni de lui faire comprendre...

DORSINI, à Frédéric.

Quoi! c'était madame?

FRÉDÉRIC.

Mais oui... je ne reconnaissais pas d'abord... (A demi-voix.) Mais croyez, Monsieur, que de tout ce que j'ai dit, il n'y a rien de vrai.

DORSINI, avec colère et à demi-voix.

Il suffit, Monsieur... (Haut à Laura.) Et vous avez ainsi laissé partir votre libérateur sans lui témoigner votre reconnaissance?

LAURA.

Non, certainement : monsieur a daigné accepter l'offre que je lui ai faite de venir chez moi, et je l'ai reçu de mon mieux; je lui ai offert...

DORSINI.

Des glaces, un sorbet.

LAURA, riant.

Ah! vous savez...

DORSINI, à demi-voix, et avec colère.

Oui, Madame, je sais tout, et vous n'avez plus besoin de feindre.

LAURA, effrayée.

Qu'est-ce à dire?... qu'avez-vous?

JULIA.

Ma sœur, qu'y a-t-il donc?

FRÉDÉRIC, à part.

C'est fini! ils ont tous une rage de parler; je n'ai jamais été comme cela.

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENTS; SGRIMAZZI, arrivant par le fond.

SGRIMAZZI.

Me voilà... me voilà!

(Déclamant.)

« O hymen! ô hyménée!
» Dieu charmant qui *préside* aux pompes nuptiales,
» Où vas-tu, le front ceint de rubis et d'opales?
» Tu vas, d'un pied léger, chez l'heureux Dorsini,
» Tu vas à ses trésors ajouter aujourd'hui
» Des trésors bien plus doux d'amour et de constance.»

DORSINI, à part.

Oui, de constance!... (Allant à Sgrimazzi.) Il suffit, Sgrimazzi, n'allez pas plus loin; il est inutile de parler de ce mariage, que des raisons m'obligent à différer... (Bas à Laura.) Rompu à jamais, tout est fini. (Ici la musique commence. Il va prendre Frédéric par la main, et lui dit à voix basse.) Monsieur, quelles sont vos armes?

FRÉDÉRIC.

Daignez m'écouter...

DORSINI.

Vous me suivrez à l'instant au bord de l'Arno.

FRÉDÉRIC.

Je ne demande pas mieux; mais je vous atteste...

DORSINI.

Que vous êtes un lâche.

FRÉDÉRIC.

Excepté cela, je vous accorde tout le reste.

FINALE.

ENSEMBLE.

AIR : *C'en est fait, mon honneur* (de PHILIPPE).

DORSINI.

Plus d'hymen, de bonheur!
Je sens la jalousie
Et sa sombre fureur
S'emparer de mon cœur...
Trahi dans ma patrie
Pour un fat étranger,
De tant de perfidie
Je saurai me venger.

LAURA.

Plus d'hymen, de bonheur!
Quelle est cette folie?
Je le vois, la fureur
S'empare de son cœur.
D'où vient tant de furie
Contre cet étranger?
De tant de jalousie
Je saurai me venger.

FRÉDÉRIC.

Je voudrais de grand cœur
Guérir sa jalousie;
Mais je ne puis, d'honneur,
Souffrir tant de fureur.
Ah! vive ma patrie!
Je vois qu'un étranger
Ne peut, en Italie,
Plaisanter sans danger.

JULIA, montrant Dorsini.

Sous un calme trompeur
Il cache sa furie.
Ah ! pour ma pauvre sœur
Je crains quelque malheur.
Ah ! pour quelque folie
Peut-on ainsi changer?
De tant de jalousie
Comment le corriger?

SGRIMAZZI.

Ma tirade, en honneur,
Eût été fort jolie :
Chacun avec fureur
Eût applaudi l'auteur.
Un trait seul de l'envie
A pu tout déranger ;
La palme du génie
En cyprès va changer.

DORSINI, bas à Frédéric.

Sur les bords de l'Arno, demain.

FRÉDÉRIC, gaiement.

Ce lieu m'enchante.

DORSINI, de même.

Au bois des peupliers.

FRÉDÉRIC.

Promenade charmante.

DORSINI.

Sous les coups d'un de nous l'autre devra périr.

FRÉDÉRIC, gaiement.

Mais, Monsieur... si cela peut vous faire plaisir.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

FRÉDÉRIC.

Je voudrais de grand cœur, etc.

DORSINI.

Plus d'hymen, de bonheur! etc.

LAURA.

Plus d'hymen, de bonheur ! etc.

JULIA.

Sous un calme trompeur, etc.

SGRIMAZZI.

Ma tirade en honneur, etc.

CHOEUR.

Cette fête, en honneur,
Eût été fort jolie !
D'où vient que la fureur
Semble agiter leur cœur?
Quelle est cette folie?
Hélas ! cet étranger,
Par quelque étourderie,
Vient de tout déranger.

ACTE II.

Un salon gothique dans le château de madame Lorenzi. Au fond, une grande cheminée, au-dessus de laquelle se trouve un tableau représentant Françoise de Rimini : aux deux côtés de la cheminée, une porte. Deux grandes portes latérales. Une croisée à droite de l'acteur. De l'autre côté, et un peu sur le devant, table avec papier, écritoire et plumes. Sur les côtés, deux grands tableaux représentant Othello et Gabrielle de Vergy.

SCÈNE PREMIÈRE.

(Ouverture lente et mystérieuse. — Lorsque la toile se lève, deux sons de cor, dont l'un semble partir du château, et l'autre de l'extérieur. L'ouverture se termine en *crescendo*, et l'on entend à l'extérieur la voix de Frédéric et celle de Sgrimazzi.)

FRÉDÉRIC, SGRIMAZZI.

SGRIMAZZI, en dehors.

Non, non, je n'entrerai pas ; je veux savoir où l'on me conduit.

FRÉDÉRIC, en dehors.

Taisez-vous donc, Sgrimazzi ; entrons toujours.

(Ici Frédéric et Sgrimazzi entrent par la porte à gauche, à côté de la cheminée ; et immédiatement après leur entrée, elle est fermée à double tour. — Il fait nuit.)

FRÉDÉRIC.

Allons, c'est fini, nous voilà prisonniers.

SGRIMAZZI, allant regarder par la fenêtre.

Soixante pieds de hauteur ; pas moyen de s'échapper.

FRÉDÉRIC.

C'est bien l'aventure la plus délicieuse...

SGRIMAZZI.

La plus épouvantable...

FRÉDÉRIC.

C'est la première fois de ma vie que je suis enlevé.

SGRIMAZZI.

Et moi aussi ; mais je m'en passerais bien.

FRÉDÉRIC.

Certainement j'ai eu en France bien des bonnes fortunes, mais pas une seule dont les préliminaires ressemblassent à ce qui m'arrive aujourd'hui.

SGRIMAZZI.

Jolis, les préliminaires ! Arrêtés sur le grand chemin par des hommes masqués, dans votre voiture, où je suis bien fâché maintenant d'avoir accepté une place.

FRÉDÉRIC.

J'ai cru vous rendre service ; j'avais affaire ce matin au bord de l'Arno, vous veniez de ce côté.

SGRIMAZZI.

Oui, au château de la signora Lorenzi, qui m'avait ordonné pour aujourd'hui un bal, une fête ; mon monde, mes musiciens, tout est commandé pour ce soir, et je n'y serai pas, et l'on va m'attendre.

FRÉDÉRIC.

Bah ! vous ne serez pas le seul qu'on attendra aujourd'hui. (A part.) Et Dorsini ! ce duel ! je suis désolé, mais ce sera pour demain : quand il y a force majeure, quand il saura que je suis, malgré moi, en bonne fortune....

SGRIMAZZI.

En bonne fortune.... il y tient. Mais, malheureux jeune homme, vous rêvez tout éveillé, vous allez vous créer des chimères...

FRÉDÉRIC.

Cela te paraît tel, à toi qui ne t'y connais pas, qui n'en as pas l'habitude; mais moi, je suis sûr de mon fait, c'est une aventure galante.

SGRIMAZZI.

C'est un guet-apens, une vengeance italienne.

FRÉDÉRIC.

Quelque jeune veuve à l'esprit romanesque.

SGRIMAZZI.

Ou plutôt un mari à l'humeur vindicative, un amant jaloux, un tuteur, que sais-je? Vous aurez tenu quelques propos indiscrets sur sa femme, ou sa maîtresse, ou sa pupille; vous n'en faites jamais d'autres!

FRÉDÉRIC.

Et tu as raison, ne parlons pas de cela. Cette aventure-ci me charmait, parce qu'elle me faisait oublier celle d'hier, qui me revient toujours à l'esprit; c'est indigne à moi.

SGRIMAZZI.

Qu'est-ce donc?

FRÉDÉRIC.

Ce pauvre Dorsini dont j'ai détruit le bonheur!... et me voir forcé encore de menacer ses jours!

SGRIMAZZI.

Qu'entends-je?

FRÉDÉRIC.

Eh oui!... vous ne devinez rien. Nous devions nous battre ce matin au bord de l'Arno; mon ami Derville, que j'ai prévenu, devait être mon témoin.

SGRIMAZZI.

Vous battre!... et pourquoi?

FRÉDÉRIC, riant.

Pourquoi? parce que, mon cher ami... (Se reprenant.) Mais non, c'est fini, me voilà corrigé. Je serai discret maintenant; et pour changer de conversation, j'ai vu ce matin Derville, je me suis chargé de votre commission d'hier.

SGRIMAZZI.

Ah! mon Dieu!

FRÉDÉRIC.

Je lui ai demandé si la dame à qui il donnait le bras l'autre jour avait un chapeau avec des roses pompons.

SGRIMAZZI, avec crainte.

Eh bien?

FRÉDÉRIC.

Il a ri, et m'a dit que oui.

SGRIMAZZI, avec désespoir.

Plus de doute, c'était ma femme!

FRÉDÉRIC.

La signora Sgrimazzi?

SGRIMAZZI.

Oui, Monsieur.

(On entend un troisième son de cor.)

SGRIMAZZI, tremblant.

Ah! mon Dieu! si je n'avais pas peur, comme je serais en colère!... mais je n'en ai pas le temps. Avez-vous entendu?

FRÉDÉRIC.

Sans doute; c'est un signal, on va venir.

SGRIMAZZI.

On va venir, et pourquoi?

FRÉDÉRIC.

Belle demande!... on ne nous a pas enlevés pour rien; c'est-à-dire, enlevés : toi, cela ne te regarde pas, car tu étais dans ma voiture, tu es de trop ici.

SGRIMAZZI.

Si je vous gêne, je ne demande pas mieux que de m'en aller...

FRÉDÉRIC.

Cela sera bien peut-être; car j'ai là un doux pressentiment qui ne me trompe jamais.

SGRIMAZZI.

Moi, j'en ai un qui me fait frémir.

FRÉDÉRIC, parcourant le salon.

Pauvre homme! (Examinant le tableau qui est au-dessus de la cheminée.) Tiens, qu'est-ce que c'est que ce tableau-là?

SGRIMAZZI, s'approchant.

Attendez donc, Françoise de Rimini, un jaloux qui assassine son rival et sa maîtresse infidèle.

FRÉDÉRIC.

A merveille!... (Regardant sur le mur à droite.) Ici un Othello.

SGRIMAZZI, regardant à gauche.

Et là, une Gabrielle de Vergy.

FRÉDÉRIC.

Beau coloris, belle perspective!

SGRIMAZZI.

Oui, une perspective rassurante!

AIR : *L'hymen est un lien charmant.*

Voyez donc ces maris jaloux...
Dans tous leurs traits quelle furie!

FRÉDÉRIC.

Vois comme Hédelmone est jolie!

SGRIMAZZI.

Quels regards ils lancent sur nous!
Messieurs, calmez votre courroux.

FRÉDÉRIC.

Si quelqu'un a pu vous déplaire,
Ah! croyez-moi, ce n'est pas lui.
Messieurs, je suis célibataire,
Je mérite votre colère.

SGRIMAZZI.

Moi, comme vous, je suis mari;
Ah! n'immolez pas un confrère...
Moi, comme vous, je suis mari;
Vous respecterez un confrère.

FRÉDÉRIC.

Ces femmes italiennes ont un singulier goût pour la décoration de leur boudoir. Silence! la porte s'ouvre, j'entends marcher.

SGRIMAZZI.

Voici le moment critique ; pauvre Sgrimazzi !... ù t'a conduit ta mauvaise étoile !

(La porte à droite de la cheminée s'ouvre.)

FRÉDÉRIC, regardant de ce côté.

C'est bien cela !... une robe blanche qui se dessine dans l'ombre : c'est une femme !...

SGRIMAZZI, regardant.

Une femme !... c'est, ma foi, vrai !... Est-ce qu'il aurait raison ?

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS ; UNE FEMME, avec un demi-masque, entre suivie de quelques affidés couverts de manteaux noirs.

FRÉDÉRIC, bas à Sgrimazzi.

Elle est masquée ; mais sa taille, sa démarche... hein ?... qu'en dites-vous ?

SGRIMAZZI.

Je dis que pour un tête-à-tête je n'aime pas (Montrant les affidés.) ces témoins qui l'accompagnent.

FRÉDÉRIC.

Elle a l'air distingué.

SGRIMAZZI.

Oui, j'aime mieux l'air que les accompagnements.

LA JEUNE DAME, désignant Frédéric.

Je veux parler à monsieur.

FRÉDÉRIC.

A moi ?

LA JEUNE DAME, s'avançant.

Qu'on me laisse seule avec lui.

(Les affidés restent dans le fond.)

SGRIMAZZI.

Et que va-t-on faire de moi ?

LA JEUNE DAME.

Vous, signor Sgrimazzi...

SGRIMAZZI.

Je suis connu...

LA JEUNE DAME.

Vous allez vous rendre sous escorte au bord de l'Arno, au bois de peupliers : vous y trouverez le signor Dorsini ; vous lui direz que M. Frédéric de Rhétel l'attend ici, dans ce château, où vous l'amènerez.

SGRIMAZZI.

Pardon, belle inconnue ; mais je me permettrai de vous dire que j'ai des affaires personnelles pour aujourd'hui, une fête chez une dame de la plus haute distinction.

LA JEUNE DAME.

Vous m'obéirez, il y va de votre tête.

SGRIMAZZI.

C'est différent ; les affaires avant tout.

FRÉDÉRIC.

Je commence à n'y rien comprendre.

SGRIMAZZI, bas à Frédéric.

Le signor Dorsini ; si c'est là le rendez-vous que vous espériez !

FRÉDÉRIC, gaiement.

Que veux-tu ?... cela fera deux rendez-vous.

LA JEUNE DAME, à deux de ses acolytes.

Qu'on l'emmène... (A Sgrimazzi.) Songez à mes ordres ; zèle, discrétion, et surtout prompt retour.

SGRIMAZZI.

Oui, Signora. (A part.) Diable de Français dont je ne peux pas me séparer !... Si jamais je me rencontre avec lui... Je pars, Signora, et je reviens, parce qu'il est des lieux... où malgré soi... l'on revient toujours. C'est fini, la verve n'y est plus !...

(Il sort.)

SCÈNE III.

LA JEUNE DAME, FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC.

Enfin, il est parti, et je puis vous témoigner à la fois mon étonnement et le plaisir que j'éprouve.

LAURA, ôtant son masque.

Me reconnaissez-vous, Monsieur ?

FRÉDÉRIC.

Madame Lorenzi !

LAURA.

Moi-même, qui, pour la seconde fois, vous reçois chez moi.

FRÉDÉRIC.

Ah ! ce château vous appartient ?

LAURA.

Cette seconde visite vous plaira peut-être moins que la première ; car, cette fois, vous aurez plus de peine à vous vanter de votre bonne fortune.

FRÉDÉRIC.

Moi, Madame ?

LAURA.

C'est ce que vous avez déjà fait ; oserez-vous le nier ?

FRÉDÉRIC.

J'ai raconté simplement à M. Dorsini l'aimable accueil que j'ai reçu de vous.

LAURA.

Mais l'air et le ton dont vous avez fait ce récit ne lui ont-ils pas fait supposer que j'avais cessé de mériter son amour ?... vous ne répondez pas ?

FRÉDÉRIC, avec embarras.

Je ne dis pas que peut-être... il ait pu interpréter...

LAURA.

Vous m'avez donc calomniée ; et, indigne désormais du nom d'honnête homme, vous avez menti.

FRÉDÉRIC, avec indignation.

Madame !

LAURA.

Ah ! je puis vous flétrir d'un tel outrage, vous l'avez mérité !... mais moi, à qui vous en avez fait un plus grand encore, en quoi vous avais-je offensé ? et vous m'avez déshonorée aux yeux de celui que j'aimais, et dont j'étais aimée ; vous avez rompu mon mariage.

Air : *Époux imprudent, fils rebelle !*

D'un imposteur si la voix ennemie
Vous attaque dans votre honneur,
Laisserez-vous son audace impunie ?
Non, j'en réponds... votre juste fureur
Saura punir le calomniateur.
Mais est-il moins digne de blâme,
Est-il moins digne, selon vous,
Et de mépris et de courroux,
Si sa victime est une femme ?

FRÉDÉRIC.

Ah ! vous avez raison ; je suis coupable !... ma vie entière se passera à réparer mes torts.

LAURA.

Et quelle réparation pouvez-vous me donner ? me rendrez-vous l'estime et le cœur d'un époux ? me rendrez-vous la considération publique, que la rupture de ce mariage m'enlève sans retour ? Je perds tout à la fois, et par un seul mot de vous ; et c'est dans l'ivresse et dans la joie de votre âme, c'est gratuitement, sans que rien vous y obligeât, que vous vous êtes joué de mon existence et de mon avenir !... que vous m'avez vouée, pour la vanité d'un moment, à la honte et au malheur de toute ma vie !... Et les lois qui défendent votre honneur seraient muettes dès qu'il s'agit de nous !... un tel outrage resterait impuni !...

FRÉDÉRIC.

Non, et dussé-je subir la honte que j'ai méritée, je proclamerai hautement, et devant tout le monde, mon infamie et mon indigne mensonge.

LAURA.

Et qui persuaderez-vous ?... qui croira à vos serments ?.... Le monde, Dorsini lui-même, ne verront-ils pas dans un tel dévouement une nouvelle preuve des liens qui vous attachent à moi ?...

FRÉDÉRIC.

Ah ! il n'est que trop vrai ; ma faute est irréparable.

LAURA.

Vous ne m'avez donc laissé qu'un seul moyen d'attester la vérité, de prouver à Dorsini, au monde entier, mon indifférence et ma haine pour vous ; et ce moyen, s'il ne me justifie pas, me vengera du moins.

FRÉDÉRIC.

Mais enfin, ce moyen quel est-il ?

LAURA.

Ces messieurs vont vous en instruire.

FRÉDÉRIC.

Ces messieurs ?

LAURA.

Après cela, je vous l'ai dit, je ne craindrai plus que vous vous vantiez de cette entrevue, c'est la dernière ; adieu.

(Elle sort.)

FRÉDÉRIC.

La dernière, soit ; mais tout cela ne m'explique pas...

UN DES AFFIDÉS, après beaucoup de révérences.

Monsieur, vous avez une demi-heure pour mettre ordre à vos affaires. (Tirant sa montre et regardant l'heure.) Il est huit heures et demie ; à neuf heures précises, on sera à vos ordres.

(Frédéric veut parler ; l'affidé fait un profond salut, et sort avec ses compagnons. La porte se referme, on entend tirer les verroux.)

SCÈNE IV.

FRÉDÉRIC, seul, après un instant de silence.

Une demi-heure !... Sgrimazzi avait raison ; je ne connaissais pas encore les Italiennes, et je vois que maintenant je n'aurai pas beaucoup de temps pour les étudier. C'est dommage, cette expression de colère allait bien à sa figure ; et quand elle a dit : *Je me vengerai du moins !* en attachant sur moi ses grands yeux noirs, qui lançaient des éclairs, elle était belle, très-belle. Malgré cela, j'aime mieux les Françaises, et je n'ai jamais vu de femme pareille que dans les romans d'Anne Radcliffe. (Réfléchissant.) Cependant, je dois en convenir, elle est bien malheureuse ! je suis bien coupable envers elle ! et c'est très-vrai, dans la position où elle est, elle n'a qu'un seul moyen de prouver évidemment qu'elle ne m'aime pas, et ce moyen est de... (Avec colère.) Moyen absurde ! moyen qui n'a pas le sens commun ! et si elle était là, je lui prouverais qu'elle en a vingt autres de se venger, de se consoler... Mais elle n'est pas là ; elle ne viendra plus : je suis en son pouvoir !... Tout est fermé ; et seul ici, sans armes, contre une bande de *condottieri !*... Ah ! ce n'est pas ainsi que je devais mourir !... et cette mort, qui me semblait si belle sur un champ de bataille !... cette mort, à laquelle on court en chantant, quand le canon gronde, et quand on vous regarde !... ici, seul, sans témoins, dans ce vieux château, elle me semble affreuse ! et quand j'y pense, la vie était si belle encore ! elle pouvait l'être davantage !... J'avais des amis, une patrie... enfin, j'avais Julia, elle m'aimait !... demain, peut-être, elle eût été ma femme, et quel avenir, quel bonheur eût été le nôtre ! et mon indiscrétion, mon affreux ca-

ractère a tout détruit; ce misérable défaut, je n'ai pu m'en corriger; malgré moi j'y retombais sans cesse... eh bien! aujourd'hui j'en suis puni, c'est bien fait : supporte donc, lâche, supporte donc les résultats de ta folle conduite, et puisque tu n'as pu l'empêcher, aie le courage du moins de te résigner à ton sort.

AIR de *Renaud de Montauban*.

C'en est fait, et je dois bannir
En même temps la crainte et l'espérance;
Mais il me reste, hélas! un souvenir...
O mon pays! c'est à toi que je pense.
Moi, qui devais vivre et mourir pour toi,
Je suis parjure... ah! j'en verse des larmes!...
Si demain on prenait les armes,
Demain on se battrait sans moi...
Ils iraient se battre sans moi.

Que faire?... le temps me paraît à la fois si lent et si rapide... (Regardant la table.) Ah! des plumes, du papier!... Oui! j'oubliais, ils me l'ont dit, il faut mettre ordre à ses affaires, (Il s'assied et écrit.) maintenant surtout que je suis riche. Pauvres millions de mon cousin Durand! je ne vous aurai pas gardés longtemps! Ah! si je l'avais su!... (Il se lève.) Quelle duperie d'avoir de l'ordre, de l'économie!... m'en voilà corrigé, cela ne m'arrivera plus; heureusement j'en aurai bien disposé, et cela console. (Il se remet à écrire.) Encore un mot... (Relisant.) Est-ce tout?... oui, voilà tout ce que j'avais à écrire; maintenant l'adresse. (Au moment où il va l'écrire, on entend le bruit des verrous.) J'entends du bruit! on vient, ce sont eux, du courage!... (S'arrêtant.) Eh bien! non, on a beau faire, on sent malgré soi le cœur, dont les battements redoublés... (Avec reproche.) Un officier! un soldat de l'armée d'Italie! (Entendant ouvrir la porte.) Allons, allons, que du moins ils ne s'en aperçoivent pas, ne donnons point cette satisfaction-là à des lâches; sachons les braver, et regarder la mort en face. Que vois-je!

(La porte à droite de la cheminée s'est ouverte; Julia paraît.)

SCÈNE V.

JULIA, FRÉDÉRIC.

JULIA, paraissant à la porte.

Silence.

FRÉDÉRIC.

Vous, Julia, dans ces lieux!

JULIA, s'avançant.

Je viens vous sauver.

FRÉDÉRIC.

Est-il possible!... Je savais bien que les femmes ne pouvaient pas toutes m'abandonner.

JULIA.

Vous êtes ici dans un château qui appartient à ma sœur.

FRÉDÉRIC.

Oui, je sais qu'elle a eu la bonté de m'y recevoir.

JULIA.

J'ai tout appris par elle; les soupçons, la colère de Dorsini, son mariage rompu; et tout cela par votre faute, par votre indigne conduite.

FRÉDÉRIC.

Ah! daignez m'écouter!

JULIA.

Dès ce moment mon parti a été pris, et j'ai renoncé à vous.

FRÉDÉRIC.

Julia!

JULIA.

Oui, Monsieur: rien ne me fera changer de résolution; je vous rends vos serments, je ne veux plus vous revoir; mais j'ai voulu du moins veiller sur vos jours.

FRÉDÉRIC, avec joie.

Est-il possible!

JULIA.

Quand j'ai entendu entrer dans la cour du château cette voiture si exactement fermée, quand j'ai vu surtout la figure sinistre des gens qui l'accompagnaient, j'ai conçu un horrible soupçon, un soupçon que maintenant encore j'ai peine à prendre pour une réalité; et j'ai tremblé...

FRÉDÉRIC, vivement.

Pour moi!... ah! que je suis heureux!

JULIA, se reprenant.

Une femme a peur de tout, un rien l'effraie.

FRÉDÉRIC.

Pas toutes.

JULIA.

J'aurais tremblé de même pour les jours d'un indifférent, d'un étranger; j'aurais fait tout au monde pour le sauver.

FRÉDÉRIC.

Et comment avez-vous osé l'entreprendre?

JULIA.

Un moyen bien simple, bien facile; un de ces braves qui vous ont enlevé était là, de garde, à la porte de cette chambre... c'est, je crois, celui qui commande aux trois autres.

FRÉDÉRIC.

Ah! ils ne sont que quatre!... Par saint Bonaparte! si j'avais seulement là une bonne épée!...

JULIA.

Il ne s'agit pas de cela, Monsieur; ces gens-là n'ont contre vous ni haine ni colère; ils ne vous en veulent pas plus qu'à un autre : on leur a donné vingt-cinq ducats...

FRÉDÉRIC, d'un air piqué.

Vingt-cinq!... rien que cela ?... un chef d'escadron !

JULIA.

En leur offrant le double... mes chaînes, mes bijoux, mes parures de demoiselle...

FRÉDÉRIC.

Et vous croyez que je souffrirai...

JULIA.

Eh ! Monsieur, il s'agit bien de cela !...

FRÉDÉRIC.

C'est de l'argent mal placé; vrai, je ne le mérite pas.

JULIA, vivement.

C'est possible... mais qu'importe !... dans quelques minutes ils vont venir, ils vous emmèneront; mais, au lieu de suivre leurs instructions, ils vous rendront à la liberté, et alors, fuyez, quittez ces lieux, et oubliez-moi.

FRÉDÉRIC.

Maintenant, moins que jamais! et je ne sais comment vous remercier de tant de générosité.

JULIA.

Profitez-en.

FRÉDÉRIC.

Impossible.

JULIA.

Et pourquoi ?

FRÉDÉRIC.

C'est que, la mort qui me menace fût-elle encore plus prochaine et plus terrible, je ne quitterai pas ces lieux, si vous ne me pardonnez, si vous ne me permettez de vous aimer toujours, de vous revoir.

JULIA.

Jamais.

FRÉDÉRIC, d'un ton décidé.

Alors, je reste; et ce n'est pas votre sœur, c'est vous qui serez cause de ma mort ! Toute la famille y aura contribué.

JULIA.

Monsieur... au nom du ciel !... par grâce !...

FRÉDÉRIC.

Ma grâce !... c'est moi qui l'implore, et vous qui la refusez; si vous m'aimez, je pars.

JULIA.

Ah ! mon Dieu !... eh bien! Monsieur... eh bien !.... partez; mais c'est pour vous sauver la vie.

FRÉDÉRIC.

Elle m'est chère maintenant.

JULIA.

Mais à condition que vous tâcherez de vous corriger de votre amour-propre, de votre indiscrétion, de votre... légèreté.

FRÉDÉRIC.

Cette fois-là est la seule; et je ne sais pas comment cela s'est fait !... Mais pour ce qui est de la fidélité, de la constance, je peux hardiment vous attester...

JULIA.

Taisez-vous; l'on vient : c'est votre guide et ses gens.

SCÈNE VI.

GRÉGORIO, JULIA, FRÉDÉRIC.

GRÉGORIO, suivi de deux estafiers qui restent au fond, près de la porte.

Voici l'instant, Signora; il faut partir.

JULIA.

Vous savez nos conventions ?

GRÉGORIO.

C'est dit : je suis payé... et un homme d'honneur, un homme tel que moi, n'a que sa parole. Où est le prisonnier ?

JULIA.

Prêt à vous suivre. (Elle prend Frédéric par la main.) Le voici !

(Elle l'amène près de Grégorio, et leurs yeux se rencontrent.)

FRÉDÉRIC.

Que vois-je !

GRÉGORIO.

Vous ici, mon gentilhomme ?

FRÉDÉRIC.

Moi-même, coquin.

GRÉGORIO.

Et c'est lui que j'allais délivrer... (A Julia.) Bien de fait, Signora.

JULIA.

Que voulez-vous dire ?

GRÉGORIO.

Que j'ai une autre dette avec monsieur, une dette personnelle, et par saint Janvier, mon patron ! je suis heureux de pouvoir l'acquitter en faisant mon devoir.

JULIA.

Vous, grands dieux ! et comment ?

GRÉGORIO.

Ne m'a-t-il pas outragé ce matin, moi, et ma profession?... profession que j'exerce avec honneur ! Ne m'a-t-il pas supplanté près de la signora Camilla, ma prétendue ?

FRÉDÉRIC.

Et lui aussi qui ne peut pas se taire !

JULIA.

Comment ! Monsieur, encore?... au moment où vous me juriez...

FRÉDÉRIC.

Et je vous jure encore qu'il ne sait ce qu'il dit.

JULIA.

Ah ! si je n'écoutais que ma colère, je devrais... mais, coupable ou non, j'ai juré de le sauver... (A Grégorio.) et j'ai votre promesse.

GRÉGORIO.

C'est vrai ; mais auparavant j'en avais fait une autre ; une promesse antérieure, et c'est celle-là que je tiendrai, parce qu'en fait de serments, il faut de l'ordre : sans cela, on ne s'y reconnaîtrait pas.

JULIA.

Non, vous ne repousserez pas mes prières ! et vous aussi, Frédéric, je vous en supplie, joignez-vous à moi, daignez lui parler.

FRÉDÉRIC.

Moi, lui demander la vie ! je n'oserais plus m'en servir, si je la devais à un coquin de son espèce ; et je l'engage au contraire à ne pas me manquer : car, si j'en réchappe, je lui promets la potence à lui et à tous les siens.

GRÉGORIO, voulant tirer son épée.

Je ne sais qui me retient...

JULIA.

Au nom du ciel !

GRÉGORIO.

Soyez tranquille, j'ai mon mot d'ordre ; et le devoir avant tout. Il faut, m'a-t-on dit, attendre que le seigneur Dorsini soit ici, et alors, au signal qu'on doit me donner...

JULIA.

Je l'empêcherai bien ; je cours près de ma sœur !...

(Grégorio va ouvrir la porte latérale à gauche.)

FRÉDÉRIC, à demi-voix, à Julia qui est appuyée sur un fauteuil à droite.

Julia ! ma bien-aimée Julia... pensez quelquefois à moi... adieu, du courage ; moi-même j'en ai besoin, car vous laisser ainsi... (Apercevant le bouquet qui est à sa ceinture, et dont il s'empare.) Ah ! voilà qui m'en donnera ; il ne quittera mon cœur que quand il aura cessé de battre.

AIR du vaudeville de *la Haine d'une femme.*

Non, ce n'est point une chimère,
De mon sort vous prenez pitié ;
Je suis aimé, j'ai pu vous plaire,
Tout mon malheur est oublié.
Laissez-moi cet heureux délire,
Le trépas même en peut être charmé ;
En expirant je puis encor sourire,
Je suis aimé,
Je suis aimé !
Je puis mourir, je suis aimé !

(Grégorio et les spadassins lui ont montré de la main la porte à gauche. Il s'y élance ; Grégorio et ses gens y entrent après lui : la porte se referme.)

SCÈNE VII.

JULIA, seule.

Frédéric ! Frédéric !... Oh ! je ne puis croire encore à tout ce qui se passe, à tout ce que j'ai vu... non... non... je m'effraie à tort... ma sœur n'a jamais eu cette affreuse pensée, j'en suis sûre ; et cependant c'est fait de lui, a dit cet homme, au moment où Dorsini paraîtra dans le château... Mais Dorsini a rompu avec ma sœur, il a juré de ne plus la voir, il ne viendra pas... non, il ne viendra pas... Ah ! juste ciel ! c'est lui !

SCÈNE VIII.

DORSINI, JULIA.

DORSINI, entrant par la porte à droite de la cheminée.
(A la cantonade.)

C'est bien, c'est bien.

JULIA, allant à lui.

Vous, Monsieur, dans ces lieux ?

DORSINI.

Il le faut bien, puisque c'est ici, chez elle... quelle audace ! quelle impudence !... que l'on ose me donner un rendez-vous.

JULIA.

Et qui donc ?

DORSINI.

Ce Français, ce lâche qu'aujourd'hui j'ai attendu vainement au bord de l'Arno.

JULIA.

M. Frédéric ? Ne l'accusez pas ; des spadassins l'ont enlevé, conduit dans ce château !

DORSINI.

Des spadassins ?

JULIA.

Il est condamné...

DORSINI.

Condamné !... mais, Julia, on vous a trompée... quelle loi, quel tribunal aurait ce droit ? excepté moi qu'il a outragé, qui donc pourrait en vouloir à ses jours ?

JULIA.

Qui ? celle qu'il a calomniée, dont par son indiscrétion il a détruit pour jamais le repos et le bonheur ; et le plus cruel de tout cela, c'est que ce n'est pas ma sœur, c'est moi qu'il aime, qu'il a toujours aimée, moi qu'il a demandée en mariage ; c'est moi seule qui devrais avoir des droits sur lui.

DORSINI.

Que dites-vous ?

JULIA.

Oui, Monsieur, c'est moi ; et là tout à l'heure

encore, il me jurait... (Regardant sur la table.) Que vois-je ! une lettre de lui ! (Elle lit.) « Par suite » d'une faute impardonnable, condamné à perdre » la vie en pays étranger, n'ayant ici ni famille ni » amis, je suis forcé de supplier M. Dorsini de » vouloir bien être mon exécuteur testamentaire. »

DORSINI.

Moi !

JULIA, continuant.

« Je lègue tous mes biens, et toute la fortune qui » me revient de mon cousin Durand. à mademoi- » selle Julia Manzoni ; que cette fortune, que » j'espérais partager avec elle, serve au bonheur » d'un autre ; mais, quel qu'il soit, il ne pourra » jamais l'aimer comme je l'aimais... »

DORSINI.

Achevez.

JULIA, lui donnant la lettre.

Tenez, Monsieur, lisez vous-même.

DORSINI, lisant.

« De plus, je déclare sur mon honneur, et au » nom de toute la croyance qui est due aux der- » nières paroles d'un mourant, je déclare que » j'ai calomnié madame Lorenzi ; j'ai commis ainsi » un mensonge indigne d'un galant homme. C'est » pour l'expier que je vais mourir. »

(Laura est entrée sur cette dernière phrase.)

SCÈNE IX.

DORSINI, LAURA, JULIA.

DORSINI, courant à elle.

Ah ! Madame, ah ! Laura !... en proie à un premier mouvement de fureur, je n'ai écouté que ma jalousie ; je vous ai outragée ; mais tout me montre clairement la vérité ; tout me prouve que je suis seul coupable ; Laura, me pardonnez-vous ?

LAURA, froidement.

Non, Monsieur, il n'est plus temps.

JULIA.

O ciel !

LAURA.

Celui qui a pu me soupçonner un instant n'est plus digne de moi.

JULIA.

Même quand il reconnaît ses torts ?

DORSINI.

Quand il veut les expier ?

LAURA.

Votre conviction à vous ne me suffit pas, et aux yeux du monde, devant qui, hier encore, vous avez brisé tous nos nœuds, il faut pour vous et pour moi-même une réparation solennelle, éclatante.

JULIA.

Que voulez-vous de plus ? y a-t-il quelque chose de mieux que cette lettre ?

LAURA.

Peut-être ; et si je réussis, seulement alors...

(On entend la ritournelle du chœur.)

JULIA.

Ah ! mon Dieu ! quel est ce bruit ?

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, SGRIMAZZI.

SGRIMAZZI, à Laura.

Madame, Madame, voici tout votre monde, vos invitations.

DORSINI.

Quoi ! vous ne les avez pas décommandées ?...

LAURA.

Non, Monsieur.

JULIA.

Comment ! un bal, une fête, en ce moment ! il s'agit bien de cela ; qu'on les renvoie.

LAURA.

Pourquoi donc ? cela entre dans ma vengeance... Il me faut des témoins, et, je l'espère, vous ne me refuserez pas d'en être. Vous avez mes ordres, Sgrimazzi ?

SGRIMAZZI.

Oui, Signora ; je demanderai de l'indulgence, l'improvisation a été si rapide !

LAURA.

Il suffit ; faites entrer.

SGRIMAZZI.

Je suis à vos ordres, moi et mes tiroirs.

(Les portes du fond s'ouvrent ; tous les invités en habit de fête paraissent et entourent Laura, Julia et Dorsini. Pendant ce temps le théâtre s'éclaire de tous côtés.)

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, CHOEUR DES PERSONNES DE LA VILLE, CAVALIERS ET DAMES.

CHOEUR.

AIR : *Chantons ce mariage* (du PHILTRE).

Ce soir, amis, le bal, la comédie,
Tous les plaisirs pour nous ;
La beauté nous convie
A ce gai rendez-vous.

LAURA.

Je vous avais invités, mes chers amis...

DORSINI, vivement.

Pour vous faire part de notre mariage.

LAURA, de même.

Mariage qu'il faut encore différer. Mais, en attendant, nous avons un petit intermède à vous

offrir, intermède de la composition du signor Sgrimazzi.

SGRIMAZZI, s'inclinant.

Trop d'honneur, Signora. Du signor Sgrimazzi, et d'un collaborateur qui désire garder l'anonyme. Prenez vos places.

(Tout le monde se place sur le côté droit du théâtre, les dames assises devant, les hommes debout, derrière.)

(Laura et Julia occupent les premiers siéges, Dorsini est debout auprès de Laura.)

SGRIMAZZI.

MÉLODIE.

Mesdames et Messieurs, silence, s'il vous plaît!
Pour peu qu'à mon génie Apollon soit en aide,
Nous allons vous donner ce soir un intermède
Neuf, joyeux et piquant... dont voici le sujet:
Un jeune et beau Français, à la tête étourdie
(On en trouve parfois), par une calomnie
Compromet la vertu d'une femme d'honneur.
Elle veut se venger... et dans le fond du cœur
Elle conçoit d'abord l'idée italienne
D'employer contre lui le bras d'un spadassin...
Mais bientôt la pitié, plus forte que la haine,
La fait se raviser et changer de dessein...
Elle sait qu'un Français, qui rarement recule,
Peut bien braver la mort, mais non le ridicule.
Et pour punir d'un fat les propos insensés,
Il faut qu'une frayeur utile et salutaire
Le corrige... et l'instruise au grand art de se taire.
Je vous ai mis au fait... vous êtes tous placés;
J'ai dit... nous commençons... silence; paraissez.

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS; la porte de gauche s'ouvre, et paraît FRÉDÉRIC, les yeux bandés, les mains liées, et conduit par deux hommes qui se retirent immédiatement.

FRÉDÉRIC, parlant à voix haute.

Eh bien! puisque vous me conduisez à l'esplanade du château, y arriverons-nous aujourd'hui? y sommes-nous enfin?

SGRIMAZZI.

Oui, mon cher ami, nous y voilà.

FRÉDÉRIC.

Ah! c'est vous, Sgrimazzi; si j'avais les mains libres, et si ces messieurs le permettaient, je vous donnerais une poignée de main.

SGRIMAZZI.

On m'a permis de vous voir encore à vos derniers moments.

FRÉDÉRIC.

C'est aimable, on a ici une foule d'attentions. Eh bien! puisque vous voilà, vous ferez mon épitaphe; je vous charge de l'improviser à loisir, pour qu'elle soit bien; je vous charge aussi de faire mes adieux à mon ami Derville, et à votre femme; je suis bien fâché de vous avoir dit sur elle...

SGRIMAZZI, vivement et l'interrompant.

Ne parlons pas de cela.

FRÉDÉRIC.

Heureusement, cela restera entre nous.

SGRIMAZZI, de même et comme pour le faire taire.

C'est bon, c'est bon, vous dis-je.

FRÉDÉRIC.

C'est juste, ce sont des affaires de famille, et devant ces figures de spadassins (Montrant les dames qui sont en face.) qui sont là en face de nous... elles sont affreuses, n'est-il pas vrai?

SGRIMAZZI.

Taisez-vous donc.

FRÉDÉRIC.

Je vais peut-être me gêner! Allons, mes amis, dépêchons-nous. Sgrimazzi, où est-il?

SGRIMAZZI, à sa gauche.

A côté de vous.

FRÉDÉRIC.

Vous êtes brave; avec ces maladroits, c'est le poste dangereux, et je ne voudrais pas y être. Un mot encore; vous trouverez dans le salon.... le salon d'Othello et de Françoise de Rimini...

SGRIMAZZI.

J'y suis...

FRÉDÉRIC.

Vous trouverez sur la table à gauche une lettre adressée à M. Dorsini; veillez à ce qu'elle lui soit remise, et puis dites à madame Lorenzi que je regrette d'avoir fait manquer son mariage, de l'avoir calomniée.

SGRIMAZZI.

Ce que vous avez dit n'était donc pas vrai?

FRÉDÉRIC.

Eh non, par malheur; j'ai menti. Ce qui me désole maintenant, car enfin, si j'avais dit la vérité, je mourrais avec moins de regrets.

JULIA.

Ah! l'indigne!...

FRÉDÉRIC.

Mais, dites-lui en même temps que c'est une femme susceptible, une femme cruelle, barbare, avec laquelle il n'y a pas moyen de vivre, et que je ne lui pardonne pas ma mort; pas pour moi, ça m'est égal, mais pour une foule de personnes qui ne s'en consoleront jamais... Cette pauvre Julia, sa sœur!

JULIA.

Eh bien! par exemple!...

(Elle veut aller à lui, Laura la retient.)

FRÉDÉRIC.

Qu'elle me pardonne, celle-là; c'est la seule que j'aie offensée, et cependant, Dieu m'en est témoin, c'est la seule que j'aimais. Allons, êtes-vous prêts?

SGRIMAZZI, faisant signe aux dames, qui se lèvent, et se rangent en demi-cercle autour de Frédéric.

Ils le sont.

FRÉDÉRIC.

J'espère du moins que je ne mourrai pas comme un quinze-vingts, qu'il me sera permis de voir la mort en face, et de commander le feu.

SGRIMAZZI, lui déliant les mains.

On vous le permet.

FRÉDÉRIC.

A la bonne heure... Adieu, Julia, adieu, tout ce que j'aime! (Il a tiré de son sein le bouquet de Julia, et d'une main il le met sur son cœur.) Et vous, mes braves... là, au cœur... visez juste... si vous pouvez... (De l'autre main, il ôte lentement son bandeau, en disant:) En joue!... feu!

CHOEUR.

Votre folie
Pouvait vous coûter la vie.
Plus de terreur;
Renaissez au bonheur.

FRÉDÉRIC, regardant autour de lui, ébloui par l'éclat des lumières, et étourdi par le bruit et la musique.

Où suis-je?... qu'est-ce que cela signifie? s'est-on moqué de moi?

CHOEUR.

Votre folie
Pouvait vous coûter la vie.
Plus de terreur;
Renaissez au bonheur.

FRÉDÉRIC.

(Il aperçoit Sgrimazzi; il court à lui, et le prenant au collet.)

Pourquoi ne suis-je pas mort?

SGRIMAZZI.

Le voilà fâché qu'on ne l'ait pas tué...

FRÉDÉRIC.

Oui, morbleu! cela vaut mieux que d'être mystifié; et si une aventure comme celle-là se savait en France...

LAURA.

Qui pourrait le dire? personne, excepté vous, et l'on sait que vous êtes discret.

FRÉDÉRIC.

Je le serai désormais, je le jure, la leçon a été bonne; j'en ai encore une sueur froide.

DORSINI.

Vous êtes mort si bravement!

FRÉDÉRIC.

Oui; quand on est là on fait de son mieux. Mais, c'est égal, c'est un mauvais moment, (A Laura.) et je vous en voudrai longtemps.

LAURA.

AIR : *Je n'ai point vu ces bosquets de lauriers.*

Oublions tout : vous me rendez l'honneur,
Moi, je dois vous rendre la vie.
Plus de rancune, et qu'à l'instant ma sœur
Tous les deux nous réconcilie.

FRÉDÉRIC, transporté.

C'est encore un rêve, je crois...
Pour une telle récompense
Qui ne voudrait mourir vingt fois!
C'est après la mort, je le vois,
Que la félicité commence.

Mais, pour cela, il faudrait être aimé... c'est là la question; et je n'en sais plus rien...

JULIA.

Vraiment!

FRÉDÉRIC.

Rien du tout.

JULIA.

Je vois alors que vous vous corrigez, et que vous devenez discret... Voilà ma main.

CHOEUR GÉNÉRAL.

Vive, vive l'Italie!
Point d'amour sans jalousie...
Vive, vive l'Italie!
C'est là qu'on aime vraiment.





Mme DE TRENEUIL.

AH! GARDEZ-LE!



LE CHAPERON,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 6 février 1832.

En société avec M. Paul Duport.

—

Personnages.

DE PRESLE, colonel.	DELPHINE, sa sœur.
ANTÉNOR JOUSSE.	UN DOMESTIQUE.
MADAME DE TRENEUIL, jeune veuve.	

La scène se passe à Paris, chez madame de Treneuil.

Le théâtre représente un salon. Deux portes latérales. La porte à droite de l'acteur est celle de l'intérieur, la porte a gauche celle de l'appartement de madame de Treneuil; une table auprès de cette porte.

SCÈNE PREMIÈRE.

MADAME DE TRENEUIL, puis DELPHINE.

MADAME DE TRENEUIL, devant la table, et écrivant.

Oui, je l'ai juré, oui, je l'ai signé, cette lettre partira aujourd'hui; ensuite, et aussitôt après le mariage de ma sœur...

DELPHINE, entrant, à la cantonade.

Courez, dépêchez-vous... d'autres fleurs... on arrivera déjà, que je n'aurai pas achevé ma toilette...

MADAME DE TRENEUIL, se levant.

Quoi donc, Delphine?

DELPHINE.

Ah! ma sœur, une contrariété affreuse : j'en ai presque pleuré. Si l'on savait ce que parfois le plaisir nous coûte de peine! Figure-toi les fleurs de ma coiffure qui n'allaient pas avec les bouquets de ma robe... aussi c'est ta faute, quand tu m'abandonnes à moi-même, je ne fais que des étourderies... Ah çà!... mais toi aussi, en voilà une.

(Regardant madame de Treneuil, qui est en demi-deuil.)

AIR du vaudeville de *la Robe et les Bottes.*

Pourquoi donc être ainsi parée?
Ce costume ne convient plus,
Lorsque chez toi ce bal, cette journée,
Rassemble tous mes prétendus;
Quand mon choix, par cette alliance,
Va couronner tous leurs désirs,
Te mettre ainsi, c'est paraître d'avance
Porter le deuil de mes plaisirs.

MADAME DE TRENEUIL.

Non vraiment; mais tous ces jeunes gens qui te font la cour se croiraient peut-être obligés à inviter la maîtresse de la maison; au lieu que mon costume les en dispense; c'est comme si je portais écrit : « Messieurs, ne faites pas attention à moi; allez tout droit à ma sœur. »

DELPHINE.

Que je te plains d'être si raisonnable! se priver d'une contredanse... une contredanse!... Oh! pour moi, je n'imagine pas de bonheur plus parfait, c'est si vif, si animé! la pensée va deux fois plus vite : légère comme nos pas, et c'est si amusant! surtout quand on est, comme moi, une demoiselle à marier... n'y eût-il que cette réflexion qui se présente involontairement; la main qui presse la mi ne avec tant de douceur est celle peut-être qui do me conduire à l'autel; ce cavalier si aimable, si attentif, toujours penché vers mon oreille, pour m'adresser de jolis riens, voilà, peut-être, celui que j'aimerai!... et dire cela à chaque fois qu'on change de danseur, vois-tu, ça produit une variété d'émotions dont on ne pourrait jamais se lasser.

MADAME DE TRENEUIL.

Qu'entends-je? et que signifient de pareilles idées? vous, de la coquetterie, Delphine?

DELPHINE.

Comment! ce serait là de la coquetterie? alors voilà deux mois que je suis coquette sans le savoir, et à présent que j'en ai pris l'habitude, comment donc faire?

MADAME DE TRENEUIL.

Se hâter de faire un choix: car moi qui suis ta sœur aînée, ta tutrice; moi qui ai promis à mon père mourant de te servir de mère et de te marier, je suis obligée de te conduire dans des bals, dans des assemblées qui m'ennuient à la mort, et toujours auprès de toi, obligée d'écouter tous les hommages, compliments et déclarations qui te sont adressés.

DELPHINE.

C'est tout naturel, vous êtes mon chaperon.

MADAME DE TRENEUIL, souriant.

Oui, l'on appelle ainsi dans le monde celles qui, comme moi, ont une jeune fille sous leur garde.

DELPHINE.

Un drôle de nom qui me fait toujours penser au Petit Chaperon Rouge.

MADAME DE TRENEUIL.

Air du vaudeville du *Baiser au Porteur.*

Oui, de la ruse et de la médisance
Du méchant, du loup ravisseur,
Savoir préserver l'innocence,
D'un chaperon c'est l'emploi protecteur;
Tel est le mien... je veille sur ma sœur.
Garder autrui! dangereux privilége!
Souvent moi-même, en dépit de ce nom,
J'aurais besoin, lorsque je te protége,
Qu'on protégeât le chaperon.

DELPHINE.

Oh! je sais pourquoi tu dis cela.

MADAME DE TRENEUIL.

Comment?

DELPHINE.

Mon Dieu! oui, l'autre jour, au bal, chez M. Dorvilé, ce jeune homme qui te poursuivait si vivement, et qui s'est emparé, malgré toi, de ton bouquet, que tu avais laissé tomber, qu'il a bien fallu lui laisser.

MADAME DE TRENEUIL.

Sans doute, et sous peine de faire scandale, car tous les yeux étaient fixés sur nous; et avec un fat, un présomptueux comme celui-là, il n'en faudrait pas davantage pour faire croire... Tiens, tu ne peux pas t'imaginer ce que ma position a de faux et de pénible, et il me tarde que tu te sois décidée, pour quitter Paris et rentrer dans la retraite.

DELPHINE.

Eh bien! ma sœur, je ne voulais pas en convenir, mais voilà peut-être encore un des motifs qui retarderont mon choix, parce que je me dis: Une fois mariée, établie dans le monde, je n'y aurai plus besoin de chaperon, et ma sœur le quittera. Oh! tu ne te trompais pas, c'est mon plaisir que j'y cherche, et voilà pourquoi je t'y retiens.

MADAME DE TRENEUIL, avec amitié.

Voilà de tes mots, quand je veux te faire des reproches. Mais voyons, parlons raison, car c'est elle, et non pas moi, qui te fait un devoir de te prononcer; il me semblait que parmi tous tes adorateurs tu avais distingué M. Anténor.

DELPHINE.

Oh! je les distingue tous; mais celui-là a l'air de m'aimer davantage.

MADAME DE TRENEUIL.

Et tu l'aimes aussi, je l'ai vu, j'en suis sûre... sage, modeste, d'un excellent naturel.

DELPHINE.

N'est-ce pas? avec lui, une femme serait maîtresse absolue.

MADAME DE TRENEUIL.

Il a peu de fortune, mais des espérances.... attaché à une des premières maisons de banque de Paris, héritier d'un oncle très-riche, un des hauts dignitaires du clergé; et puisqu'il t'aime beaucoup, et que tu l'aimes un peu...

DELPHINE.

Mon Dieu! ce n'est pas une raison, parce qu'enfin je n'aurais qu'à le prendre aujourd'hui, et qu'il s'en présentât demain un plus aimable, vois où j'en serais.

MADAME DE TRENEUIL.

Delphine, y penses-tu?

DELPHINE.

Mais, toi qui parles... toi, qui n'as que vingt ans, et qui es veuve...

Air du *Piége.*

Toi, si jolie, et qu'entre nous,
Avec amour en tous lieux on contemple,
Pourquoi ne pas choisir un autre époux
Et me donner le bon exemple?
Puisqu'en effet, si je t'en crois,
Se marier est si bien dans le monde,
Ce qui fut bien une première fois,
Ne peut être mal la seconde.

MADAME DE TRENEUIL.

Ne parlons pas de cela. (Montrant la table.) Je m'occupais là d'un autre projet, qui doit assurer mon repos et mon bonheur.

DELPHINE.

Comme tu me dis cela! est-ce que tu ne serais pas heureuse? Ah! ne parle pas ainsi, car cette idée-là va me faire pleurer, et j'aurais toute la soirée les yeux rouges; juge pour un bal!... tous mes prétendus me trouveraient laide, et ça n'a-

vancerait pas mon mariage : car, vois-tu, à cause de toi, et pour me punir, je veux me marier tout de suite ; pas plus tard que ce soir, mon choix sera fait ; je vais le peser mûrement pendant les contredanses ! et je te promets d'être invariablement fixée, quand on commencera la galope.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE, à Delphine.

Les fleurs que mademoiselle a envoyé prendre chez Batton sont dans sa chambre.

DELPHINE.

J'y cours bien vite.

LE DOMESTIQUE, à madame de Treneuil.

Il y a en bas quelqu'un qui demande si madame peut le recevoir : M. de Presle.

MADAME DE TRENEUIL.

Monsieur de Presle ! celui à qui ma famille a eu tant d'obligations ! (Au domestique.) Faites monter.

(Le domestique sort. Madame de Treneuil passe à droite.)

DELPHINE.

Ce nom-là !... ah ! j'y suis, un jeune homme qui, avant-hier, s'était assis près de moi, chez madame Dorvilé ; tu sais, cette soirée où est arrivée l'histoire du bouquet.

MADAME DE TRENEUIL.

C'est vrai ; il en a été témoin.

DELPHINE.

Et puis il a disparu tout d'un coup, et on ne l'a plus revu de la soirée ; j'en ai été fâchée.

MADAME DE TRENEUIL.

Est-ce que tu avais des vues sur lui ?

DELPHINE.

Pour la concurrence, c'était un de plus, et d'après tout le bien que j'ai entendu dire de lui : un officier brave, spirituel, riche, qui a refusé la fille d'un pair de France avant *la loi*. Toutes ces demoiselles disaient tout haut qu'il a une passion dans le cœur ; et chacune m'a dit ensuite tout bas que c'était pour elle. Comme il t'a parlé longtemps, et avec un air d'intérêt !

MADAME DE TRENEUIL.

Oui, nous nous étions vus souvent avant mon mariage, et il y a tant de charme dans ces souvenirs de la première jeunesse...

DELPHINE.

Oh ! je ne te questionne pas : est-ce que tu devines ce qui l'amène ?

MADAME DE TRENEUIL.

Moi ? non.

DELPHINE.

Enfin, on le saura, puisqu'il vient de lui-même, il te dira pourquoi ; il ne partira pas sans s'expliquer.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, DE PRESLE, LE DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE, annonçant.

Monsieur de Presle.

(Il entre dans l'appartement à gauche.)

DE PRESLE.

Pardon, Madame, je crains bien d'être doublement indiscret ; car vous n'êtes pas seule.

MADAME DE TRENEUIL.

C'est ma sœur.

DE PRESLE.

Ah ! oui, je me rappelle... c'est mademoiselle que vous m'avez montrée avant-hier, à cette soirée, et qui éclipsait par sa grâce toutes ses jeunes compagnes.

DELPHINE, à part.

Il m'a remarquée ; j'en étais sûre.

MADAME DE TRENEUIL.

Sans votre disparition subite, Monsieur, j'aurais satisfait à votre demande, en lui présentant le fils d'un ancien ami de notre famille.

DE PRESLE.

Une circonstance imprévue que j'ai vivement regrettée... Trop heureux s'il m'est permis de réparer ma perte.

DELPHINE, à part.

Nous y voilà.

LE DOMESTIQUE, rentrant, à Delphine.

Le commis de Batton a dit qu'il était pressé, et si mademoiselle veut choisir les fleurs pour ce soir...

DELPHINE.

Oui, je vais y aller... (A part.) Quel ennui ! je serais peut-être mieux en cheveux ; mais non... de jolies fleurs ; et puis, il vient de me voir ainsi ; cela me changera. (Lui faisant la révérence.) Monsieur... (A part.) Il est fâché que je parte.

(Elle sort.)

DE PRESLE, à part.

Je suis enchanté que la petite sœur nous laisse.

MADAME DE TRENEUIL, au domestique.

Dès qu'on arrivera, faites entrer dans le grand salon, et avertissez-moi ; allez.

(Le domestique sort.)

SCÈNE IV.

MADAME DE TRENEUIL, DE PRESLE.

DE PRESLE.

J'ai mal pris mon temps, Madame ; à ces

ordres, à ces apprêts, je vois que vous attendez du monde.

MADAME DE TRENEUIL.

Quelques amis, une réunion bien modeste : une soirée de veuve, on dansera au piano; et si vous n'êtes pas effrayé...

DE PRESLE.

De rester auprès de vous? j'accepte avec empressement, et néanmoins avec un peu de regret, Madame.

MADAME DE TRENEUIL.

Comment?

DE PRESLE.

Me voilà forcé d'ajourner ce que j'avais à vous dire; car il s'agit d'un sujet trop important pour en parler au milieu d'un bal.

MADAME DE TRENEUIL.

Savez-vous que vous excitez mon intérêt? et puisqu'on n'arrive pas encore, voyons, deux mots seulement; eh bien, Monsieur?

DE PRESLE.

Eh! quoi! Madame, à mon embarras, vous n'avez pas deviné que je viens mettre entre vos mains le sort de ma vie entière.

MADAME DE TRENEUIL, à part.

Encore un parti pour ma sœur; elle s'en doutait, la coquette; écoutons; c'est mon état; eh bien?

DE PRESLE.

Avant d'entrer ici, tout me semblait facile, et maintenant tout m'alarme; comment réussir à vous intéresser en ma faveur?... Les paroles, les phrases d'usage, expriment si mal un sentiment vrai; du moins vous me saurez gré, je l'espère, de n'avoir recouru à aucune médiation... Madame Dorvilé, d'autres amies, ne m'auraient pas refusé la leur; eh bien! je n'en ai pas voulu, Madame, c'est à vous seule que je m'adresse; ma cause ne sera plaidée que devant vous, et que par moi; si je m'y prends mal, n'importe... dans ma gaucherie même, vous verrez l'émotion d'un cœur bien épris, et vous en serez peut-être attendrie.

MADAME DE TRENEUIL, avec un sourire bienveillant.

Le fait est que, depuis deux mois, voilà bien des déclarations que j'entends.

DE PRESLE.

Ciel!

MADAME DE TRENEUIL.

Mais il y a dans la vôtre un naturel, un abandon qui persuadent.

DE PRESLE.

Ah! vous me rendez le courage; et quand je pense que même avant votre mariage... que depuis trois ans, sans avoir osé vous le dire, je vous aimais...

MADAME DE TRENEUIL.

Moi, Monsieur! comment! c'est à moi que vous vous adressiez?

DE PRESLE.

Air du *Matelot* (de madame Duchambge).

Eh quoi! cet aveu vous étonne?

MADAME DE TRENEUIL.

De l'attendre j'étais si loin...
Vous ne m'aviez nommé personne.

DE PRESLE.

J'ai cru n'en avoir pas besoin.
Me parlant sans cesse à moi-même
D'un sentiment et si vif et si doux,
Il me semblait que dire : *J'aime*,
Suffisait pour dire : C'est vous.

MADAME DE TRENEUIL.

J'ai cru qu'il s'agissait de ma sœur.

DE PRESLE.

Et vous m'approuviez?

MADAME DE TRENEUIL.

J'étais flattée pour Delphine d'une recherche aussi honorable, d'un parti aussi brillant.

DE PRESLE.

Et ces vœux ne vous semblent plus ni honorables, ni désirables, depuis que vous savez que c'est à vous qu'ils s'adressent?

MADAME DE TRENEUIL.

Je ne dis pas cela.

DE PRESLE.

Vous le pensez, du moins; d'autres hommages ont prévenu le mien : je suis puni du respect que m'inspiraient vos vertus, de ce respect qui, pendant que vous étiez liée à un autre, m'a condamné au silence, m'a forcé à fuir votre vue. Mais enfin, et bien loin d'ici, du fond de l'Allemagne, j'apprends que vous êtes libre; j'accours, et j'hésitais encore à me déclarer; mais, par bonheur, on prétend que des revers, des malheurs, ont presque anéanti la fortune de M. de Treneuil et la vôtre : j'ai été plus brave alors; et je venais vous offrir des richesses que, pour la première fois, je me sentais heureux de posséder, et votre refus renverse tous mes projets, toutes mes espérances.

MADAME DE TRENEUIL.

Calmez-vous, de grâce...

DE PRESLE.

Non, Madame; non, je vois que vous en aimez un autre... Son nom, de grâce, dites-moi son nom.

MADAME DE TRENEUIL.

Air : *Restez, restez, troupe jolie.*

Personne!... je n'aime personne,
Je l'atteste, je le promets!

DE PRESLE.

Ah! grand Dieu! que vous êtes bonne!
Insensé!... je vous accusais,
Déjà je me désespérais.
Mais non; j'avais tort de me plaindre;
De qui pourrais-je être jaloux,
Si pour rivaux je ne dois craindre
Que ceux qui sont dignes de vous?

MADAME DE TRENEUIL.

Nul autre, Monsieur, ne le serait sans doute que vous, sans la résolution que j'ai prise de ne point me remarier... résolution que rien ne peut changer.

DE PRESLE.

Et moi j'espère que le temps, que mes soins, que mon amour...

MADAME DE TRENEUIL, froidement.

Ne le croyez pas, Monsieur : vous êtes trop galant homme, vous avez trop de droits à mon estime, pour que je veuille vous abuser; et à vous seul, et sous le sceau du secret, je veux bien confier ma situation... Pendant trois ans qu'a duré mon mariage, j'ai été la plus malheureuse des femmes, non pas que M. de Treneuil ne m'aimât beaucoup; mais une jalousie aveugle, effrénée, dont lui-même gémissait, a empoisonné tous les instants de sa vie; elle lui a fait négliger le soin de ses affaires et de sa fortune; elle a hâté ses derniers moments, et lui a même survécu.

DE PRESLE.

Que dites-vous?

MADAME DE TRENEUIL.

Prêt à mourir, il m'a fait jurer qu'après lui je ne serais jamais à un autre; et il est mort en emportant ce serment.

DE PRESLE.

Quelle horreur!

MADAME DE TRENEUIL.

Eh! pourquoi donc?... si cette dernière marque d'amour lui a prouvé la sincérité de ma tendresse, l'injustice de ses soupçons, si elle a adouci ses derniers moments, je n'ai fait que mon devoir, et je m'en félicite.

DE PRESLE.

Abuser de la foi du serment, pour enchaîner votre avenir!

MADAME DE TRENEUIL.

Enchaîner!... il le serait sans cela : car j'aime peu le monde, où je n'ai trouvé que des chagrins; et je suis décidée à le quitter.

DE PRESLE.

Est-il possible!

MADAME DE TRENEUIL.

Le repos et la solitude conviennent seuls à mes goûts, à mon caractère, à mes serments; et aussitôt après le mariage de ma sœur, je compte me retirer à l'abbaye de Miremont.

DE PRESLE.

Vous n'exécuterez pas un semblable projet.

MADAME DE TRENEUIL.

C'est déjà fait à moitié, car voici la lettre que j'écrivais ce matin à la supérieure, en lui annonçant ma prochaine arrivée.

DE PRESLE.

Ce n'est pas possible, vous réfléchirez; vous déchirerez cette lettre.

MADAME DE TRENEUIL.

Vous ne me connaissez pas, Monsieur. (Appelant.) André.

DE PRESLE.

Que voulez-vous faire?

MADAME DE TRENEUIL.

Vous prouver que quand j'ai pris une résolution que je crois sage et raisonnable, rien ne m'empêche de l'exécuter. (Au domestique qui entre.) Portez cette lettre à l'instant même à la poste.

(Le domestique sort.)

DE PRESLE, avec colère.

Madame, voilà qui est affreux!

MADAME DE TRENEUIL, offensée.

Monsieur!

DE PRESLE.

Oui, sans doute, et puisque vous me réduisez au désespoir, je dois vous sauver d'une résolution que vous regretteriez plus tard; je m'attache à vous, je ne vous quitte pas... à défaut d'autre mérite, j'aurai du moins celui de la persévérance. Vous verrez sans cesse celui que vous rendez si malheureux; il sera là, devant vos yeux, comme un reproche continuel.

MADAME DE TRENEUIL.

Monsieur!...

DE PRESLE.

Et si cet amour dont je vous poursuis vous déplaît, vous gêne, vous contrarie... Eh bien! tant mieux, je ne serai pas le seul à souffrir, vous serez comme moi, vous ne pourrez vous en défaire, vous y serez condamnée.

MADAME DE TRENEUIL.

C'en est trop...

DE PRESLE.

Eh quoi! Madame...

MADAME DE TRENEUIL.

Oui, Monsieur; et puisque la voix de l'amitié, puisque celle de la raison ne peuvent rien sur vous, il faut se résoudre à se séparer, à ne plus se voir, à se priver même de vos visites.

DE PRESLE.

O ciel! vous me renvoyez, vous me chassez...

MADAME DE TRENEUIL.

Non, sans doute; mais c'est vous qui m'obligez à ne plus vous recevoir. Adieu, Monsieur.

(Elle lui fait la révérence, et entre dans son appartement.)

SCÈNE V.

DE PRESLE, seul.

Oui, sans doute, je partirai, je m'éloignerai, à l'instant même, pour me venger, pour la forcer à me céder; mon honneur y est engagé. Mais comment y parvenir? ce qu'elle m'a appris est terrible, car je la connais; et avec ses principes, un tel serment est un obstacle invincible. C'est-à-dire, invincible, tout peut se vaincre, tout peut s'oublier, quand on aime; mais c'est qu'elle ne m'aime pas encore: il faut donc, avant tout, se faire aimer, à force de soins et de tendresse, d'assiduité. (Avec dépit.) De l'assiduité!... et je ne peux plus même la voir, elle ne me recevra plus; sa porte m'est défendue! c'est une gaucherie que j'ai faite là... Quitter la partie, c'est la perdre; et à quelque prix que ce soit, il faut trouver moyen de m'introduire de nouveau chez elle, d'y être admis, de m'y installer... oui, sans doute... mais si je sais comment m'y prendre...

SCÈNE VI.

ANTÉNOR, DE PRESLE.

ANTÉNOR, à la cantonade.

Non, non, ne dérangez pas ces dames, j'attendrai... c'est une des prérogatives de mon état de prétendu... Eh mais! n'est-ce pas M. le comte de Presle?

DE PRESLE.

Anténor Jousse! mon ancien camarade de collége, que depuis quatre ans je n'avais pas rencontré une seule fois dans le monde.

ANTÉNOR.

C'est que pendant ce temps, mon cher ami, j'en ai été tout à fait retranché et séquestré: j'étais entré au grand séminaire.

DE PRESLE.

C'est donc vrai? je croyais qu'on le disait pour se moquer de toi.

ANTÉNOR.

Non vraiment; moi, je n'ai jamais eu d'ambition; mais ma mère en avait, et comme c'était alors le seul moyen de parvenir.

AIR: *Du partage de la richesse.*

Sous l'empire, où régnait la gloire,
Dans les dragons je dus être englobé;
Quand régna la soutane noire,
Elle voulut de moi faire un abbé.

DE PRESLE.

Et maintenant, où quiconque pérore,
Monte sans peine aux grandeurs de l'État,
Si ta mère vivait encore,
Infortuné, tu serais avocat,
Mon pauvre ami, tu serais avocat.

ANTÉNOR.

C'est probable: je n'aurais pas pu échapper les robes noires; mais alors, mon oncle, qui est évêque, devait me pousser et me protéger; j'aurais fait mon chemin, c'est-à-dire, non, parce que je n'avais pas de vocation: dans mes rêves, et même tout éveillé, je pensais toujours à un bon ménage, à une femme, à des enfants; c'était mal! cela m'aurait perdu... et à la mort de ma pauvre mère, j'ai quitté la soutane et je suis entré chez un agent de change pour faire mon salut.

DE PRESLE.

Est-il possible!

ANTÉNOR.

Oui, mon ami; il vaut mieux être un bon négociant qu'un mauvais...

DE PRESLE.

Tu as raison; quelque état que l'on choisisse, l'essentiel est de l'exercer en honnête homme...

ANTÉNOR.

Mon patron m'a pris en affection; il voulait même me donner un intérêt dans sa charge, et alors ma fortune serait faite; mais pour cela il faudrait cent mille écus, et tout mon patrimoine réuni fait à peine le tiers de cette somme.

DE PRESLE.

N'as-tu pas des amis qui seront trop heureux de venir à ton secours?

ANTÉNOR.

Est-il possible!

DE PRESLE.

Moi, tout le premier: j'ai plus d'argent qu'il ne m'en faut, et si cela peut t'obliger, je te prête les deux cent mille francs qui te manquent.

ANTÉNOR.

Ah! mon ami! mon cher ami! c'est étonnant, on nous enseignait là-bas que la société était perfide, le monde corrompu... Moi, depuis que j'y suis, je ne trouve que loyauté, générosité, désintéressement, parmi les hommes.

DE PRESLE.

Fasse le ciel que tes illusions continuent! Tu acceptes donc?

ANTÉNOR.

C'est-à-dire, je ne refuse pas; mais, vois-tu, j'ai écrit à mon oncle l'évêque, qui est fort riche, comme tu sais, pour le prier de m'avancer cette somme; je n'ai pas encore reçu sa réponse, qui, j'en suis sûr, sera favorable: et il aurait droit de se fâcher, ce bon oncle, si d'ici là je m'adressais à d'autres qu'à lui.

DE PRESLE.

C'est juste.

ANTÉNOR.

Mais je t'en garde la même reconnaissance; et je proclamerai partout ton amitié, ta générosité.

DE PRESLE.

Du tout : tu me feras le plaisir de n'en rien dire; ou nous nous fâcherons. Mais tu aurais un autre moyen de me rendre service.

ANTÉNOR.

Lequel, mon ami?

DE PRESLE.

Apprends-moi comment tu es reçu dans cette maison, et sur quel pied tu y viens ?

ANTÉNOR.

J'y viens dans un but légitime; mes idées de mariage me tiennent toujours, surtout depuis que j'ai vu mademoiselle Delphine, la sœur de madame de Treneuil, une jeune personne charmante.

DE PRESLE.

C'est possible, je n'ai pas remarqué.

ANTÉNOR.

Ne me dis pas cela, cela me ferait de la peine pour toi; moi, je n'en dors pas, j'ai des vertiges, des extases, j'en perds la tête, je m'embrouille dans mes *reports* et dans mes *fin courant;* et je ne conçois au monde de félicité que par elle.

DE PRESLE.

Pauvre garçon! et tes vœux sont-ils bien accueillis? te voit-elle avec plaisir?

ANTÉNOR.

Je n'en sais rien, mais elle rit quand elle me voit, c'est toujours cela... elle est si bonne!

AIR d'*Aristippe.*

Je suis toujours des traits de sa folie
Dédommagé par son bon cœur;
A la moindre plaisanterie
Toujours succède une faveur;
Un mot piquant me vaut une douceur.
Chacun me plaint d'un bonheur qu'on ignore...
Je laisse dire... et de moi, Dieu merci!
Pour peu qu'elle se moque encore,
Je suis sûr d'être son mari.

DE PRESLE.

Je comprends.

ANTÉNOR.

C'est pour elle que j'ai appris la musique, pour elle que j'ai appris la valse et la galope; et depuis ce temps-là elle m'a donné de l'espoir.

DE PRESLE.

Je t'en fais compliment.

ANTÉNOR.

Oui, mais nous sommes tant de danseurs, c'est-à-dire tant de concurrents...

DE PRESLE.

Comment cela?

ANTÉNOR.

Madame de Treneuil, pour laisser à sa sœur toute liberté dans son choix, s'est fait une loi et un devoir de recevoir chez elle tous ceux qui s'annoncent comme prétendants.

DE PRESLE.

Est-il possible?

ANTÉNOR.

Oui, mon ami; d'ici à ce que sa sœur se décide, tous sont admis; il y a de quoi faire une contredanse à seize.

DE PRESLE, vivement.

Dieu! que c'est heureux!

ANTÉNOR.

Et pourquoi?

DE PRESLE.

Parce que plus il y aura de concurrents, et plus tu auras de gloire à l'emporter.

ANTÉNOR.

Je ne tiens pas à la gloire.

DE PRESLE.

Tu as tort; et je ne sais comment te remercier de l'idée... non, de la nouvelle que tu viens de me donner. Tu es un brave et honnête garçon qui, en tout temps, peux compter sur moi.

ANTÉNOR, le serrant dans ses bras.

J'y compte, mon ami, j'y compte; et, entre nous, c'est à la vie et à la mort.

DE PRESLE.

Tais-toi donc, voilà ces dames.

ANTÉNOR.

C'est vrai.

DE PRESLE.

Présente-moi à elles, je t'en prie.

ANTÉNOR.

De tout mon cœur.

SCÈNE VII.

DE PRESLE, ANTÉNOR; DELPHINE, en parure de bal; MADAME DE TRENEUIL.

MADAME DE TRENEUIL, à part, apercevant de Presle.

Comment! encore ici, après un congé aussi formel! je ne le reconnais pas là.

(Anténor et de Presle s'inclinent.)

ANTÉNOR, prenant de Presle par la main.

Mesdames, j'ai l'honneur de vous présenter M. le comte de Presle, mon ancien camarade, un militaire des plus distingués.

DE PRESLE, passant entre Anténor et Delphine.

Mon ami Anténor est trop bon : il ne fallait pas moins que son patronage et sa recommandation pour oser vous adresser une demande qui me semble, à moi, toute naturelle, et que vous trouverez peut-être bien téméraire.

DELPHINE.

Et laquelle, Monsieur?

DE PRESLE.

Je sais que de nombreux prétendants aspirent à la main de mademoiselle; et, sans aucun droit, je dirai même plus, sans aucun espoir, je viens cependant me mettre sur les rangs.

DELPHINE et MADAME DE TRENEUIL.

Est-il possible!

ANTÉNOR, s'éloignant de de Presle.

Quelle trahison!

DELPHINE.

Et c'est M. Anténor qui nous le présente! voilà, par exemple, une confiance...

ANTÉNOR.

Du tout, Mademoiselle.

DE PRESLE.

Je m'attendais bien à l'accueil peu favorable que je reçois.

DELPHINE.

Vous auriez tort, Monsieur, d'interpréter en mauvaise part la surprise que me cause votre recherche, trop honorable, du reste, pour qu'on puisse s'en formaliser.

ANTÉNOR.

Encore un qu'on admet! et être trompé ainsi par un ami de collége!

DE PRESLE.

Écoute donc, on est rivaux en amour... et cela n'empêche pas l'amitié.

(Il lui tend la main.)

ANTÉNOR.

Laissez-moi, je ne veux plus rien de vous, et je ne croirai plus désormais à l'amitié des hommes. (Regardant madame de Treneuil.) Je ne croirai qu'à celle des femmes.

(Il remonte vers le haut du théâtre.)

MADAME DE TRENEUIL, passant entre Delphine et de Presle.

Si quelqu'un ici a le droit de s'étonner d'une pareille démarche, il me semble, Monsieur, que c'est moi.

DE PRESLE.

Du tout, Madame, car c'est vous qui en êtes cause: ce sont vos avis, vos conseils, qui m'y ont déterminé.

ANTÉNOR, venant entre madame de Treneuil et Delphine. (A madame de Treneuil.)

Et vous aussi, Madame, vous qui sembliez me porter quelque intérêt!

DE PRESLE, à madame de Treneuil.

J'ai écouté la voix de la raison, la vôtre, Madame.

ANTÉNOR, à Delphine.

Et c'est par raison qu'il vous aime?

DE PRESLE.

Oui, mon ami, une raison impérieuse.

MADAME DE TRENEUIL.

La seconde fois que vous voyez ma sœur.

DE PRESLE, galamment.

Eh mais! une seule aurait suffi.

MADAME DE TRENEUIL.

Mais songez donc, Monsieur...

DE PRESLE.

Que vous laissez, m'a-t-on dit, la concurrence libre à tout le monde, et que j'aurais lieu, Madame, de vous supposer (en appuyant) des raisons toutes personnelles, si vous m'accordiez le privilége de l'exclusion.

MADAME DE TRENEUIL, à part.

C'est-à-dire qu'il va me croire jalouse. (Haut.) Je ne dis plus rien, Monsieur; que ma sœur prononce, mais qu'elle prononce sur-le-champ.

DE PRESLE.

Ce n'est ni juste ni raisonnable; je n'ai pas, (regardant Anténor.) comme bien des gens, un mérite évident, et qui saute aux yeux; le mien, si toutefois j'en ai, est difficile à découvrir; il lui faut le temps de se faire connaître, et il faut au moins que mademoiselle me permette comme aux autres de lui faire ma cour.

DELPHINE, passant auprès de sa sœur.

Il me semble, ma sœur, qu'on ne peut pas empêcher...

ANTÉNOR.

Eh bien! qu'il se dépêche, et que cela finisse.

DE PRESLE, froidement.

Je commencerai dès que mon rival ne sera plus là; on ne peut pas exiger que je fasse ma déclaration devant témoin.

DELPHINE.

C'est juste.

MADAME DE TRENEUIL.

C'est-à-dire que nous sommes de trop.

DE PRESLE, la retenant.

Non, Madame, je connais trop les convenances; votre présence est de droit et de rigueur: vous êtes la tutrice, le chaperon de mademoiselle; et, à ce titre, vous ne pouvez pas faire autrement que d'écouter ma déclaration d'amour.

ANTÉNOR, à madame de Treneuil qui fait un geste d'impatience.

Oui, Madame, j'aime mieux que vous soyez là... Je serai plus tranquille, et puisqu'il faut que je m'en aille...

DE PRESLE.

Sans rancune, mon ami Anténor.

ANTÉNOR.

Si, Monsieur: car moi je ne suis pas comme vous, je ne vous prends pas en traître; et je vous déclare que si je peux trouver quelque bon moyen de vous nuire...

DE PRESLE.

C'est toujours comme cela entre amis.

ANTÉNOR, hésitant à s'en aller.

Sans adieu, Madame; et vous, Mademoiselle, je me recommande à vous, il va vous parler mieux que moi.

AIR : *Ses yeux disaient tout le contraire.*

Je sais qu'il est plus éloquent,
Il sait mieux plaire et mieux séduire;
Il a plus d'esprit, de talent.

DE PRESLE, à part, et riant.

Si c'est ainsi qu'il croit me nuire...

ANTÉNOR.

Il va, comme futur mari,
Vanter son amour, sa constance;
Mais tout ce qu'il va dire ici,
Songez que c'est moi qui le pense.

(A de Presle, avec fierté, en sortant.)

Adieu, Monsieur.

(Il entre chez madame de Treneuil.)

SCÈNE VIII.

DE PRESLE, MADAME DE TRENEUIL, DELPHINE.

DELPHINE.

Ce pauvre Anténor! il me fait de la peine, mais ce n'est pas un mal qu'il ait quelque inquiétude : sans cela, il serait trop tranquille et trop sûr de son fait.

MADAME DE TRENEUIL.

Maintenant, Monsieur, vous êtes satisfait; j'espère qu'au moins vous ne me retiendrez pas plus longtemps.

DE PRESLE.

Je tâcherai, Madame, sans toutefois en répondre; car vous sentez que l'exposé d'une passion, ça demande toujours quelques développements. Je sais bien que ces sortes de choses ne sont guère amusantes, quand on ne les écoute pas pour son compte; mais lorsque c'est par état, et qu'il y a nécessité...

MADAME DE TRENEUIL.

Oh! peu m'importe, je n'ai pas besoin d'entendre, et j'ai là mon ouvrage.

(Elle va s'asseoir auprès de la table.)

DE PRESLE.

Votre ouvrage! à merveille, Madame, je n'y pensais pas; mais cela me mettra tout à fait à mon aise.

DELPHINE, à part, pendant que madame de Treneuil s'assied.

Je suis curieuse de voir comment il va me faire la cour; un militaire dont on vante l'esprit, ça doit être amusant.

(Elle s'assied à côté de sa sœur, et les yeux baissés.)

DE PRESLE s'assied auprès de Delphine, et après quelques instants de silence.

Mademoiselle, ce que j'ai à vous dire est bien simple : je désire être admis au nombre de vos prétendants.

DELPHINE, après un silence.

(A part.)

Comment! voilà tout... les autres qui me faisaient de si jolies phrases. (Haut.) Monsieur, est-ce là le seul motif?

DE PRESLE.

Une telle question prouve la candeur et l'ingénuité de votre âme; car de la manière dont je me présente, ma réponse ne peut pas être douteuse. Je suis amoureux, Mademoiselle : dans ma position, c'est de rigueur.

DELPHINE.

Amoureux?

DE PRESLE, avec expression.

Ah! oui, l'on peut m'en croire; et je ne serais pas ici, je le jure, si je n'y avais été entraîné par un penchant irrésistible.

DELPHINE, à part.

Allons, c'est un peu mieux. (Haut.) Mais ce penchant a été bien prompt, car vous me connaissez à peine; et si j'étais sûre que vous fussiez sincère...

DE PRESLE.

Je m'y engage.

DELPHINE.

Je vous demanderais à quelle circonstance je dois attribuer votre amour pour moi.

MADAME DE TRENEUIL, bas.

Delphine...

DELPHINE, bas.

Mais dame, ma sœur, il faut bien prendre des informations: c'est un soin qui vous regardait. Je fais là votre ouvrage.

DE PRESLE.

Un autre, Mademoiselle, vous parlerait de ces coups soudains de la sympathie, si familiers dans les romans et au théâtre; mais ce sont là des moyens tellement prodigués, qu'on n'y croit plus guère aujourd'hui. Moi, c'est différent: cet amour que je vous témoigne, Mademoiselle, l'idée m'en est venue en pensant à madame votre sœur.

DELPHINE.

A ma sœur...

MADAME DE TRENEUIL, se levant.

Monsieur, que voulez-vous dire? oubliez-vous?...

DE PRESLE, se levant.

Pardon, Madame. N'oubliez pas vous-même, de grâce, que vous n'êtes ici qu'un témoin impartial et désintéressé. Comme chaperon, vous regardez, vous écoutez; mais voilà tout. Je suis seul juge des moyens que j'emploie pour faire la

cour à mademoiselle; et celui-là n'est peut-être pas le moins naturel et le moins persuasif. (Il se rassied.) Oui, Mademoiselle, je me suis dit : Une jeune personne élevée sous l'influence d'un pareil exemple, formée à l'école de tant de vertus et de qualités, recevant à chaque instant du jour ces impressions dont il est impossible de se défendre... mais ce doit être un modèle de raison, d'amabilité, de grâce; ce doit être la perfection même! Je ne me suis pas trompé, Mademoiselle; et vous concevez maintenant que j'ai d'excellentes raisons pour me dire amoureux de vous.

DELPHINE, bas à madame de Treneuil.

Ma sœur, remerciez-le donc, il me semble que ça vous regarde plus que moi.

DE PRESLE, regardant avec passion madame de Treneuil qui baisse les yeux.

Oui, Mademoiselle, car jamais je n'ai aimé comme aujourd'hui.

DELPHINE.

Comment! Monsieur, vous avez aimé déjà?

DE PRESLE.

Oui, Mademoiselle.

DELPHINE.

Par exemple.

MADAME DE TRENEUIL, se levant.

Monsieur, une telle confidence, à ma sœur?

DE PRESLE.

Et pourquoi non, Madame? Oui, Mademoiselle, c'est par ma franchise que je veux vous intéresser à moi, et en ce moment surtout, j'en ai besoin plus que vous ne pouvez le croire; écoutez-moi d'abord, vous jugerez après. Une jeune personne: je ne vous dirai rien de ses qualités, de ses grâces, vous l'auriez trop vite nommée...

DELPHINE.

Je la connais donc?

DE PRESLE.

Vous devez la connaître.

DELPHINE, à part.

Ah! voyons si je devinerai.

DE PRESLE.

Depuis longtemps je l'adorais, et c'était pour la mériter que j'étais parti pour l'armée; nous étions à la veille d'un combat décisif, et je me disais : « Demain, je serai mort, ou digne d'elle. » Comprenez mon désespoir : une lettre fatale m'informe de son prochain mariage! Éperdu, hors de moi, je voulais partir, déserter mon poste. Ce sang que je devais à mes frères d'armes, c'est pour elle, c'est pour la disputer à un rival, que j'aurais voulu le verser; mais l'honneur, le devoir! hélas!... Quelques jours après, j'avais revu mon pays, je volais auprès d'elle; il était trop tard.

DELPHINE.

Trop tard! elle était mariée... et vous l'aimiez?

DE PRESLE.

Oui, Mademoiselle, autant que possible; je le croyais du moins. Eh bien! je vous dirai avec la même franchise, et vous devez me croire, que l'amour que j'éprouvais alors n'était rien... (regardant madame de Treneuil) auprès de celui que j'éprouve aujourd'hui.

DELPHINE.

Est-il possible!

DE PRESLE.

Quelle différence! il fallait rougir autrefois de ma passion, il fallait la cacher à tous les yeux; mais maintenant celle que j'aime est libre; je puis avouer un amour dont je suis fier; et quels que soient les moyens que j'emploie pour l'obtenir, ils ont un but trop pur et trop légitime pour qu'elle puisse m'en vouloir.

DELPHINE.

Non certainement, Monsieur, je ne vous en veux point de chercher à me faire la cour... (on se lève) et tout ce que vous me dites là... est tout à fait bien, pour les paroles. (A part.) Il n'y a que les gestes et les regards. C'est singulier, il n'a pas l'air de tourner les yeux vers moi.

DE PRESLE.

Eh bien! Mademoiselle?

DELPHINE.

Tenez, Monsieur, il y a dans vos discours quelque chose qui a l'air d'être vrai, et qui intéresse; qui fait qu'on voudrait vous savoir heureux, qu'on se reprocherait de vous laisser dans l'incertitude, et voilà pourquoi, quoique cela me fasse de la peine, je vous avouerai tout de suite... que quant à moi...

DE PRESLE.

Ah! Mademoiselle, si c'est un refus que vous me réservez, daignez le suspendre encore. Je sais bien qu'on ne peut pas aimer en un jour, et à la première vue. Ainsi, je ne vous presse pas, prenez du temps, tout le temps qu'il faudra.

AIR : *Traitant l'amour sans pitié.*

Je ne veux que soupirer,
Et longtemps, amant sensible...
Oh! le plus longtemps possible,
Permettez-moi d'espérer.
C'est par le temps, la constance,
Les épreuves, la souffrance,
Qu'on peut, du moins je le pense,
Mériter le nom d'époux!...
Laissez-moi donc, je vous prie,
Vous aimer toute la vie,
Pour être digne de vous.

DELPHINE.

Toute la vie... c'est un peu long.

DE PRESLE.

Ça m'est égal... la seule faveur que je réclame,

c'est la liberté de revenir, de vous voir quelquefois, tous les jours, le matin, le soir, à votre convenance, et de ne vous parler que devant votre sœur, toujours devant elle.

MADAME DE TRENEUIL.

Monsieur...

DE PRESLE, à genoux, à Delphine.

Accordez-moi cette permission; et en revanche, je m'engage à ne rien vous demander de plus.

DELPHINE.

Mais relevez-vous, Monsieur, relevez-vous.

DE PRESLE.

Vous consentez?... Ah! que je suis heureux!

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, ANTÉNOR.

ANTÉNOR.

Dieu! que vois-je! et qu'entends-je!

DE PRESLE.

On me permet d'espérer... voilà tout. C'est là ce qui te fâche?

ANTÉNOR.

D'abord, Monsieur, je vous prierai de supprimer ces familiarités-là, parce qu'enfin comme je ne vous tutoie plus...

DE PRESLE.

C'est juste.

ANTÉNOR.

Et en outre, je vous préviens que je vais parler contre vous, et pour faire connaître à mademoiselle la personne à qui elle permet d'espérer, je ne dirai qu'une seule chose, mais horrible, mais épouvantable... que je viens d'apprendre à l'instant.

MADAME DE TRENEUIL, avec émotion.

Qu'entends-je!

DE PRESLE.

J'allais partir... mais je reste... je ne serai pas fâché d'avoir quelques renseignements sur mon compte.

ANTÉNOR.

Comme ce n'est pas pour vous que je les ai pris, je ne suis pas obligé de vous les donner.

DE PRESLE.

Il me semble cependant que, quand on accuse, ce doit être en face.

DELPHINE.

C'est juste!

DE PRESLE.

Quant à moi, je m'engage envers mon adversaire à ne pas l'interrompre; qu'il lance contre moi son réquisitoire, je m'assieds là, muet, immobile, et fort de mon innocence.

(Il s'assied dans un fauteuil.)

DELPHINE, à part.

Par exemple, voilà qui excite ma curiosité. (Haut à Anténor.) Allons, parlez donc.

MADAME DE TRENEUIL.

Parlez, Anténor.

ANTÉNOR.

A cet empressement, je vois bien qu'on est maintenant pour lui: vous aussi, madame de Treneuil! Il vous a séduite, mais cela ne durera pas, quand je vous dirai que lui, qui recherche mademoiselle en mariage, il aime une autre femme.

DELPHINE.

Est-il possible!

ANTÉNOR.

Et qu'il s'est battu pour elle, la semaine dernière, à la suite d'un bal; on vient de le dire dans le salon; et s'il ose le nier, j'ai un moyen de le confondre, en vous montrant la blessure qu'il a reçue.

MADAME DE TRENEUIL, avec émotion.

O ciel! une blessure!

ANTÉNOR.

Vous voilà, comme moi, Madame, effrayée d'abord, parce qu'on a beau haïr ses amis, le premier mouvement est pour eux; mais rassurez-vous, presque rien, une égratignure à la main droite: c'est une permission du ciel, tout juste ce qu'il fallait pour rendre témoignage à la vérité.

DELPHINE.

Moi, qui m'étais attendrie, qui le croyais la franchise même.

(Anténor et Delphine remontent jusqu'au haut du théâtre.)

MADAME DE TRENEUIL, à de Presle.

Vous avez entendu, Monsieur?

DE PRESLE, se levant avec le plus grand sang-froid.

Parfaitement, Madame.

MADAME DE TRENEUIL.

Quant à moi, tout cela me serait bien indifférent; mais, comme tutrice de ma sœur, comme obligée de veiller à son avenir, je ne puis me dispenser de vous interroger; qu'avez-vous à répondre?

DE PRESLE.

Que dans le récit d'Anténor, de monsieur Anténor, il entre beaucoup d'exagération; des faits mal présentés, plus mal interprétés encore; et qu'après tout, j'espère être jugé sur ma conduite ultérieure, et non pas sur les rapports toujours suspects d'un rival, qui ne cherche à me perdre dans votre esprit que pour diminuer la concurrence.

(Il se rassied.)

ANTÉNOR.

Voilà ce qui vous trompe, Monsieur. Je n'ai agi que pour le bonheur de mademoiselle Del-

phine, son bonheur à venir ; car moi je n'ai plus de prétentions, je me retire.

MADAME DE TRENEUIL.

Que dites-vous ?

ANTÉNOR.

Qu'en me mettant sur les rangs pour épouser mademoiselle, qui a cent mille écus de dot, j'espérais lui apporter une fortune égale à la sienne; mais je comptais pour cela sur mon bon oncle l'évêque, à qui j'avais demandé deux cent mille francs; et je reçois de lui, à l'instant...

MADAME DE TRENEUIL.

Cette somme ?

ANTÉNOR.

Non, une lettre, où il refuse de m'envoyer cet argent.

MADAME DE TRENEUIL.

Est-il possible !

ANTÉNOR.

Du reste, il m'envoie sa bénédiction; mais vous sentez que cela ne suffit pas pour épouser celle qu'on aime.

AIR : *J'en guette un petit de mon âge.*

Ainsi, je pars, Mademoiselle ;
Recevez mes derniers adieux;
Puisqu'un autre hymen vous appelle,
Puissiez-vous faire un choix heureux!
Par les grands airs craignez d'être éblouie,
Cherchez surtout candeur et bonne foi ;
Enfin, prenez un mari comme moi,
Afin d'être toujours chérie.

DELPHINE, le retenant.

Monsieur Anténor, vous qui êtes si bon, vous seriez malheureux ! Oh ! non, j'ai pu être légère, frivole ; maintenant je me le reprocherais ; et quoique vous soyez presque sans fortune, si ma sœur y consent, il me semble que c'est vous que je préfère.

ANTÉNOR, hors de lui.

Est-il possible !

DE PRESLE, passant entre Delphine et Anténor.

Permettez, permettez ; vous n'en êtes pas encore sûre.

ANTÉNOR.

Comment cela ?

DE PRESLE.

Mademoiselle a dit : *il me semble*... expression pleine de tact, de prudence et de raison.

ANTÉNOR.

Il ne s'agit pas de raison, puisqu'elle me préfère...

DE PRESLE.

Pour le moment!... premier moment d'enthousiasme et de sensibilité, qui ne prouve rien ; il faut attendre le temps et la réflexion...

MADAME DE TRENEUIL.

Mais il me semble, à moi, que ma sœur vous a dit assez nettement...

DELPHINE.

Oui, Monsieur.

DE PRESLE.

Non, Mademoiselle.

DELPHINE, avec impatience.

Et je vous répète encore...

DE PRESLE.

Vous n'en savez rien vous-même.

ANTÉNOR.

Est-il obstiné !

DELPHINE.

Il ne me croira pas.

DE PRESLE.

Non, sans doute, tant que votre sœur sera là. (A madame de Treneuil.) Oui, Madame, vous exercez sur votre sœur une influence à laquelle mademoiselle cède sans le savoir; votre présence lui dicte ce qu'il faut dire.

ANTÉNOR.

Je vous dis que non.

DE PRESLE.

Je vous dis que si.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Voici des dames qui arrivent au salon.

MADAME DE TRENEUIL.

Je vais les recevoir. Anténor, Delphine, vous me suivrez.

(Elle sort.)

DE PRESLE, continuant toujours.

Et je suis bien sûr que si je restais seulement cinq minutes avec mademoiselle, je la ferais changer d'idée.

DELPHINE.

Est-il possible !

ANTÉNOR, vivement à Delphine.

Mademoiselle veut-elle me permettre de lui offrir la main ?

DELPHINE.

Vous avez peur ?

ANTÉNOR.

Moi ! après ce que je vous ai dit de lui, après ce que vous avez fait pour moi... oh ! non, plus de défiance.

DE PRESLE.

Eh bien ! alors...

ANTÉNOR.

Eh bien !...

DE PRESLE, lui faisant signe de partir.

Eh bien !...

ANTÉNOR.

Eh bien ! oui, et pour humilier son amour-

propre, pour qu'il soit bien persuadé de votre indifférence, j'accorde les cinq minutes, ne fût-ce que pour lui prouver qu'on ne le craint pas; et puis je serai là, et les portes du salon seront ouvertes.

DELPHINE.

Puisque vous le voulez, et pour vous faire plaisir, j'accepte. (A part.) Que peut-il avoir à me dire? (Haut, à Anténor.) Mais vous n'oubliez pas que nous ouvrons le bal ensemble.

ANTÉNOR.

Air du *Premier Prix.*

Oh! je reviendrai tout de suite,
Au premier coup d'archet.

DELPHINE.

C'est bien.

ANTÉNOR, à de Presle.

Vous le voyez, moi je vous quitte.

DELPHINE.

Mais allez donc...

ANTÉNOR.

Je ne crains rien!
Oui, quoiqu'à mon apprentissage,
Je veux me montrer désormais
Digne d'entrer en mariage;
Et pour le prouver je m'en vais.

SCÈNE XI.

DELPHINE, DE PRESLE.

DE PRESLE, regardant autour de lui si personne ne peut l'entendre.

Personne....

DELPHINE.

Non, Monsieur, et maintenant que ma sœur n'est plus là, et que je ne suis plus, comme vous le disiez, sous son influence, je vous répète de moi-même...

DE PRESLE, gaiement.

Que vous ne m'aimez pas.

DELPHINE.

Oui, Monsieur; qu'avez-vous à dire à cela?

DE PRESLE.

Que je le savais, et que j'en suis enchanté.

DELPHINE.

Eh bien! par exemple...

DE PRESLE.

Et maintenant que je n'ai plus d'espoir, je déclare à vous, mais à vous seule, qu'Anténor peut disposer de ma fortune; moi qui ne suis pas son oncle, mais qui suis son ami, je l'établirai, je lui prêterai tout ce qu'il faut.

DELPHINE.

Et tout cela en ma faveur : c'est de l'héroïsme. Pauvre jeune homme! vous êtes donc bien amoureux de moi?

DE PRESLE.

Pas du tout...

DELPHINE.

Qu'entends-je!

DE PRESLE.

Eh quoi! à travers l'ambiguïté obligée de mes paroles, était-il donc si difficile de voir à qui elles s'adressaient?

DELPHINE.

A ma sœur. Eh bien! vrai, je m'en suis doutée un moment; et si vous l'épousiez, que je serais heureuse!

DE PRESLE.

Il y a tant d'obstacles.

DELPHINE.

Je le sais bien.

DE PRESLE.

Vous seule pouvez m'aider à les vaincre.

DELPHINE.

Parlez, disposez de moi; je serai si contente de faire votre bonheur, celui de ma sœur!

DE PRESLE.

Et celui d'Anténor...

DELPHINE.

Les deux noces à la fois!.... Que faut-il faire ?

DE PRESLE.

Déclarer tout haut, et sans hésitation, que vous m'aimez, que vous m'acceptez pour mari.

DELPHINE.

A la bonne heure... Je préviendrai Anténor.

DE PRESLE.

Du tout, je m'y oppose.

DELPHINE.

Mais songez donc... Le tourmenter encore...

DE PRESLE.

Tant mieux. J'ai besoin de sa rage et de ses fureurs; ça entre dans mon plan d'attaque.

DELPHINE.

Je lui dirai de gémir... de s'emporter.

DE PRESLE.

Il n'a pas assez de sang-froid pour cela; et à la gaucherie de sa colère, votre sœur devinerait... Enfin je ne veux que vous pour auxiliaire.

DELPHINE.

Pauvre Anténor! je ne pourrai jamais lui faire un pareil chagrin.

DE PRESLE.

Alors, c'est que vous ne l'aimez pas, puisque c'est le seul moyen d'assurer son mariage et sa fortune.

DELPHINE.

J'entends bien. Au moins, sera-ce long?

DE PRESLE.

Le moins que je pourrai; et si vous me secondez bien...

DELPHINE, avec effort.

Me voilà prête.

DE PRESLE.

Bien vrai, ma jolie belle-sœur?

DELPHINE.

Oui.

DE PRESLE.

Point de faiblesse!

DELPHINE.

Non.

Air de *Renaud de Montauban.*

DE PRESLE.

Commençons donc; je les entends.

DELPHINE.

Je tremble!...

DE PRESLE.

Quel enfantillage!

DELPHINE.

Vous le voulez?

DE PRESLE.

Il le faut.

DELPHINE.

J'y consens.
De le tromper ayons donc le courage!
Et puis, au fait, c'est pour son bien.

DE PRESLE.

C'est trop juste, et combien de belles
A leurs amants sont infidèles,
Sans que ça leur rapporte rien,
Sans que cela rapporte rien.

SCÈNE XII.

ANTÉNOR, DELPHINE, DE PRESLE, MADAME DE TRENEUIL.

ANTÉNOR, à Delphine, allant auprès d'elle.

Mademoiselle, voici bientôt la première contredanse, je venais vous en avertir.

MADAME DE TRENEUIL, à Delphine.

Et moi, je viens te chercher; on te demande de tous côtés, et je ne m'attendais pas à te trouver seule ici avec monsieur.

ANTÉNOR.

Ne la grondez pas, de grâce, c'est moi qui en suis cause.

MADAME DE TRENEUIL.

Vous, Anténor?

DE PRESLE.

Oui, Madame; et je dois remercier ce cher ami du service qu'il vient de me rendre: il m'a permis d'éclairer mademoiselle sur ses véritables sentiments.

ANTÉNOR.

Que dit-il?

DE PRESLE.

J'étais bien sûr qu'un mouvement de sensibilité spontanée avait seul dicté son premier choix; mais la réflexion devait m'être favorable.

ANTÉNOR.

Qu'est-ce que j'apprends là?... Mais non, ce n'est pas possible!

MADAME DE TRENEUIL.

Delphine, serait-il vrai?

DELPHINE, baissant les yeux et hésitant.

Ma sœur...

DE PRESLE, bas.

Songez à votre promesse.

MADAME DE TRENEUIL.

Eh bien?

DE PRESLE, poussant Delphine.

Allons donc...

DELPHINE.

Eh bien! je croyais que d'abord... J'en conviens... Mais ce que monsieur vient de me dire m'a décidée en sa faveur.

ANTÉNOR et MADAME DE TRENEUIL.

Ciel!

DE PRESLE, à madame de Treneuil.

Vous voyez, je ne lui fais pas dire.

ANTÉNOR, allant à de Presle.

Monsieur, cela ne se passera pas ainsi, et nous verrons.

LES DAMES.

Monsieur Anténor...

ANTÉNOR.

Non, non, il ne faut pas croire qu'à cause de mon ancien état...

DE PRESLE.

Plaire à coups de pistolet, joli système.

ANTÉNOR.

Il a raison!... et moi qui les ai laissés ensemble cinq minutes! cinq minutes, pas davantage. (Regardant alternativement Delphine et de Presle qui se font des signes.) Et des signes d'intelligence... Je suis anéanti... et c'est d'autant plus mal à vous, Mademoiselle, que si vous m'aviez dit cela seulement il y a un quart d'heure, je ne m'étais pas encore arrangé pour être heureux, il n'y aurait pas eu de contre-coup, et peut-être plus tard, l'absence, la résignation, et de bonnes lectures... Mais à présent!... Ah! j'en mourrai.

DELPHINE, à part.

La! juste ce que j'avais prévu!

MADAME DE TRENEUIL.

Anténor, mon ami.

(De Presle passe à la droite de Delphine.)

ANTÉNOR.

Non, Madame, pourquoi vous attendrir sur mes infortunes? Ne prenez pas cette peine-là; je commence à m'y faire: dans la même journée, un ami d'abord; ensuite un oncle, et puis une amante. Il n'y a que vous, Madame, vous seule qui ne changiez pas, qui ne changerez jamais, et que rien ne pourra séduire. Aussi, dorénavant, amitié, parenté, amour, je ne croirai plus à rien,

qu'à votre bonté, qu'à votre générosité. Je vais chercher mon chapeau.

DELPHINE, à part.

Dieu!... (Haut et vivement.) Anténor!...

DE PRESLE, bas.

Imprudente!

ANTÉNOR, se retournant.

Vous me rappelez, Mademoiselle?

DELPHINE.

Moi? non. (Prélude dans la coulisse par la porte qui est restée ouverte.) Ah! si fait, le prélude de la contredanse... (Bas à de Presle d'une voix suppliante.) Rien que cela.

(Il lui fait un léger signe de consentement, et lui rappelle ensuite qu'elle doit se taire, par un geste rapide, auquel elle répond par un clin d'œil.)

ANTÉNOR.

Quoi! vous exigez encore?...

DELPHINE.

Air de *la Galope*.

Oui, si je ne m'abuse,
Voici le premier air;
Allons, s'il me refuse,
Il me le paîra cher.

ANTÉNOR.

A souffrir cet outrage
Je saurai m'efforcer :
Oui, j'aurai du courage,
Et je m'en vais danser.

ENSEMBLE.

DELPHINE.

Oui, de la contredanse
Voici le gai refrain;
Et je crois que la danse
Bannira son chagrin.

MADAME DE TRENEUIL.

Il me brave, il m'offense;
Je l'éloignais en vain;
Croit-il, par sa présence,
Détruire mon dessein?

DE PRESLE.

Son cœur, de résistance,
Contre moi s'arme en vain,
Et ma persévérance
Changera son dessein.

ANTÉNOR.

Pour moi, plus d'espérance,
Mon malheur est certain;
Et cette contredanse
Est un nouveau chagrin.

(Anténor donne la main à Delphine, et sort avec elle; la porte se referme, et on cesse d'entendre la musique.)

SCÈNE XIII.

MADAME DE TRENEUIL, DE PRESLE.

(De Presle a suivi Anténor et Delphine, et au moment d'entrer dans le salon, il s'arrête, et, s'inclinant, il dit à madame de Treneuil :)

DE PRESLE.

Vous me permettrez, Madame, de les suivre... dans mon intérêt...

MADAME DE TRENEUIL.

Un mot, de grâce, Monsieur.

DE PRESLE, à part et revenant.

On ne me renvoie plus, on me retient.

MADAME DE TRENEUIL.

J'ai une explication à vous demander sur votre conduite, qui, d'un bout à l'autre, me paraît une énigme inexplicable.

DE PRESLE, froidement.

Rien de plus simple, Madame. Repoussé par vous, je me suis adressé à votre sœur. Je lui ai fait la cour, et je suis décidé à l'épouser.

MADAME DE TRENEUIL.

A l'épouser! Et si je l'instruis des aveux que vous m'avez faits aujourd'hui même?

DE PRESLE.

Vous le pouvez, Madame; cette menace m'alarme peu. Si j'ai su prendre quelque ascendant sur elle, vous ne le détruiriez pas par là. On se fie à ceux qu'on aime, on n'a pas de peine à s'en croire véritablement aimé, et alors (avec expression.) on ne leur oppose plus une longue résistance.

MADAME DE TRENEUIL.

Eh quoi! tirer avantage de la crédulité d'une jeune fille!

DE PRESLE.

Et à qui la faute, si ce n'est à vous qui m'y forcez?

MADAME DE TRENEUIL.

Ah! vous en convenez. Vous l'avez trompée.

DE PRESLE.

Madame...

MADAME DE TRENEUIL.

Et puis-je savoir par quelle magie, quel pouvoir merveilleux vous avez acquis ce prompt ascendant dont vous êtes si fier?

DE PRESLE.

Une magie toute simple, l'accent de la vérité.

MADAME DE TRENEUIL.

De la vérité?

DE PRESLE.

Oui, Madame, en suppliant votre sœur: comme votre image est toujours présente à ma pensée, je me suis involontairement figuré que c'était à vous que je m'adressais; et, une fois que j'ai eu fait ce premier effort d'imagination, le reste m'a été facile. J'ai mis tant de feu dans l'expression de mes sentiments, je lui ai peint avec des couleurs si vives le désespoir qui m'attendait, s'il fallait vivre loin de vous.... je veux dire loin d'elle.... que cette jeune personne n'a pas pu s'empêcher d'être attendrie, en se voyant aimée à ce point-là.

MADAME DE TRENEUIL.

Aimée! à merveille, Monsieur! par ce récit vous essayez encore de me faire croire à une passion impérieuse, irrésistible : cela est bon pour ma sœur... mais, pour moi, je n'ignore pas que cette prétendue passion vous laisse quelques intervalles de loisir. Car j'hésitais à vous en reparler, attendu que, quant à moi, je vous le répète, rien ne m'est plus indifférent. Mais enfin, une intrigue amoureuse, un duel l'autre semaine. (De Presle, sans lui répondre, tire un bouquet fané de son sein et l'y replace aussitôt.) Que vois-je! Ah! de Presle! (Elle se cache la tête dans les mains. Il l'observe. Un silence. Elle reprend avec beaucoup d'émotion.) Quoi! c'est pour ravoir ce bouquet, dont un fat s'était emparé, que vous avez exposé vos jours?

AIR : *Simple soldat.*

Quelle folie! ô ciel! si j'avais su...
Mais j'en vois une encor bien plus à craindre
Dans le projet que vous avez conçu,
Par un dépit que le temps peut éteindre...
Vous de ma sœur vouloir être l'époux!
C'est aux regrets vouer votre existence;
Et maintenant ce n'est plus par courroux
Que je persiste à parler contre vous,
Monsieur, c'est par reconnaissance.

DE PRESLE.

Vous êtes bien bonne, Madame, de vous intéresser à mon sort : ce n'est pas votre habitude.

MADAME DE TRENEUIL.

Eh! Monsieur, si ce n'est pour vous, c'est pour le bonheur de Delphine, auquel vous ne pensez pas.

DE PRESLE.

Eh mais! je vous ferai le même reproche, et avec plus juste raison : car c'est vous que cela regarde plus que moi. Comme sa tutrice, vous êtes responsable : et son malheur, puisque c'en est un de m'appartenir, vous ne devez l'attribuer qu'à vous seule, à vous qui, d'un mot, pouviez l'empêcher.

MADAME DE TRENEUIL.

Moi! et comment?...

DE PRESLE.

En vous dévouant pour elle.

MADAME DE TRENEUIL.

Monsieur...

DE PRESLE.

Je sais ce qu'un tel parti a de pénible pour vous; mais sans cela, où serait le mérite, où serait le sacrifice?... Je vous l'ai dit, Madame : ou votre mari, ou votre beau-frère; ou le malheur de votre sœur, ou le vôtre : choisissez.

MADAME DE TRENEUIL.

Ni l'un, ni l'autre; car ma sœur ne peut se marier sans mon consentement, et je le refuse.

DE PRESLE.

Contraindre son penchant!

MADAME DE TRENEUIL.

J'aime mieux sa douleur aujourd'hui que ses reproches plus tard. Et comme sœur, comme tutrice, je l'obligerai bien à m'obéir.

DE PRESLE.

De la tyrannie!... Cela porte malheur, Madame; et dès que vous sortez de l'ordre légal, dès que vous tombez dans le despotisme, je sais les moyens qui me restent, et j'y aurai recours.

(Il salue et sort.)

SCÈNE XIV.

MADAME DE TRENEUIL, *seule.*

Peut-on pousser plus loin l'audace! me braver à ce point! Il s'en repentira! Il ne sait pas le service qu'il vient de me rendre. Oui, ce n'est plus par un scrupule exagéré peut-être, c'est pour lui... pour lui seul que je le refuse, et cela vaut mieux. Je pourrais me croire dégagée d'un serment arraché à la faiblesse ou à la crainte, je pourrais oublier toutes mes résolutions, je serais prête à me remarier, que tout autre aurait sur lui la préférence... Je le dis sans dépit, sans colère, car je n'en ai plus. Je suis tranquille; et si ce n'étaient les craintes que m'inspire l'avenir de ma sœur... Est-ce qu'en réalité elle l'aimerait à ce point-là? Au fait, c'est possible : une jeune personne à qui on répète qu'on l'aime éperdument ne peut s'empêcher d'être émue. Moi-même, tout à l'heure, je ne sais ce que j'éprouvais; et s'il faut qu'il ait produit le même effet sur Delphine, comment m'y prendrai-je pour la détacher de lui? Voilà surtout ce qui est affreux de sa part! c'est ce calcul de me réduire au rôle d'esclave avec lui, ou de tyran avec ma sœur! Cela est indigne, cela révolte! et il y a des moments où l'on pleurerait d'être isolée, sans défense, où l'on voudrait à tout prix avoir un appui, un vengeur. Ah! il était le mien auparavant; au lieu de m'outrager, il me protégeait! Et cette blessure, ce duel, ce bouquet!... Allons, allons, ne pensons plus à cela; car je dois le haïr, et peut-être n'en aurai-je plus le courage...

SCENE XV.

MADAME DE TRENEUIL, ANTÉNOR.

ANTÉNOR.

Ah! Madame, si vous saviez, quel complot! quel tissu d'horreurs!

MADAME DE TRENEUIL.

Qu'avez-vous donc?

ANTÉNOR.

Je viens de les voir tous les deux... Ils dansaient.

MADAME DE TRENEUIL.

N'est-ce que cela?

ANTÉNOR.

Oh! vous n'y êtes pas. Je me suis glissé doucement derrière eux. J'ai cru d'abord que M. de Presle m'avait vu; mais non, grâce au ciel! et la preuve, c'est qu'il continuait à lui parler avec feu; il lui disait: « Oui, votre sœur s'oppose formellement à notre union. »

MADAME DE TRENEUIL.

C'est vrai.

ANTÉNOR.

Ah! je vous remercie! Non, au contraire, c'est cela qui sera cause de tout, car M. de Presle ajoutait: « Il ne nous reste plus d'autre » moyen qu'un enlèvement, et ce soir, après le » bal... »

MADAME DE TRENEUIL.

Et qu'a répondu Delphine?

ANTÉNOR.

Elle a répondu... je ne puis le croire encore, elle a répondu: « J'allais vous le proposer. » En ce moment, elle se retournait pour balancer, elle m'a aperçu; elle a achevé tranquillement sa figure; et moi, ne sachant plus celle que j'avais à faire, j'accours, me voilà: je ne sais où donner de la tête; je ferai quelque malheur, c'est sûr, car je ne laisserai pas enlever mademoiselle Delphine.

MADAME DE TRENEUIL.

Elle vient de ce côté, c'est elle.

ANTÉNOR.

Ah! mon Dieu! Madame, soutenez-moi. Voilà la fièvre qui me prend. J'ai froid.

MADAME DE TRENEUIL.

Laissez-moi l'interroger par degrés, avec ménagement. Vous, surtout, pas un mot.

ANTÉNOR.

Ah! je voudrais parler, que je ne pourrais pas.

(Il va s'asseoir auprès du guéridon.)

SCENE XVI.

LES PRÉCÉDENTS, DELPHINE.

DELPHINE, à part.

Les voilà... à présent je suis au fait de mon rôle, et bien aguerrie contre ses reproches et sa colère.

MADAME DE TRENEUIL.

Tu viens de danser, Delphine?

DELPHINE.

Oui, ma sœur.

MADAME DE TRENEUIL.

Et avec qui, ma chère enfant?

DELPHINE.

Mais...

MADAME DE TRENEUIL.

Tu hésites... tu te caches de moi, ta meilleure amie.

DELPHINE, à part.

Ah! si elle y met cette douceur-là.

MADAME DE TRENEUIL.

Eh bien! réponds.

ANTÉNOR.

Ah! mon Dieu! Mademoiselle, pourquoi ne pas le nommer? on sait bien que c'est lui, M. de Presle; il ne vous quitte plus, il est toujours là.

MADAME DE TRENEUIL.

Anténor!...

ANTÉNOR, se levant.

Oui, Madame, oui, je vous ai promis de me taire; aussi, je ne dirai rien, ça ne me regarde pas: qu'il propose à mademoiselle de l'enlever, qu'elle y consente, ça m'est bien égal; quand on n'aime plus les personnes...

MADAME DE TRENEUIL.

Il se pourrait! tu aurais eu la faiblesse?...

DELPHINE.

Eh bien! oui, c'est vrai, j'ai tort; mais tant qu'il me parlera, qu'il me pressera, je ne pourrai pas lui résister: c'est plus fort que moi, tous les raisonnements n'y pourraient rien. (Affectant de pleurer.) Ça ne servirait qu'à me faire pleurer davantage.

(Elle cherche des yeux son mouchoir, qu'elle a laissé sur le guéridon; Anténor le saisit avec empressement et le lui présente.)

ANTÉNOR.

Le voilà, Mademoiselle. (A part.) J'en aurais plus besoin qu'elle.

MADAME DE TRENEUIL.

Malheureuse enfant! mais comment a-t-il pris cet empire sur toi?

DELPHINE, avec intention.

Eh! le moyen de ne pas être sensible à son hommage: n'est-il pas brave, aimable, spirituel?

(En ce moment Anténor passe à la droite de madame de Treneuil.)

MADAME DE TRENEUIL.

Je ne dis pas non; mais...

DELPHINE.

Je ne vous parle pas de son rang et de sa fortune; mais n'a-t-il pas un mérite éclatant, l'estime et les suffrages de tout le monde?

MADAME DE TRENEUIL.

Je ne dis pas non, mais...

ANTÉNOR, bas à madame de Treneuil.

Mais pourquoi en convenir?

DELPHINE.

Vous avouez donc, avec moi, que jamais personne n'a été plus digne d'être aimé, n'est-ce pas, ma sœur?

AIR : *Que d'établissements nouveaux.*

Et voir un amant sans défaut,
Qui devant vous pleure, soupire,
Et ne demande qu'un seul mot
Afin d'apaiser son martyre...
Dites-moi donc par quel moyen
Refuser sans être inhumaine...
Ce mot qui fera tant de bien,
Et qui coûte si peu de peine?

Dame! il m'aime tant.

MADAME DE TRENEUIL.

Eh! c'est là que je t'arrête; s'il t'avait trompée?

DELPHINE.

Oh! non, ma sœur.

MADAME DE TRENEUIL.

S'il ne t'épousait que par dépit?... s'il en aimait une autre?...

DELPHINE.

Lui! je ne le croirai jamais.

ANTÉNOR.

Quel aveuglement!

MADAME DE TRENEUIL.

Si on te le prouvait?

DELPHINE.

Ce n'est pas possible.

MADAME DE TRENEUIL.

Si, moi qui te parle, je n'avais qu'un mot à dire pour le détacher de toi, pour l'amener à mes pieds?

DELPHINE.

Vous, ma sœur? Ah! je voudrais bien voir cela.

MADAME DE TRENEUIL.

Eh bien! tu le verras, pour un moment seulement, et pour te préserver du danger que tu cours.

ANTÉNOR.

Oui, Madame, c'est un devoir...

DELPHINE.

Oh! je ne crains rien, et je vous en défie...

MADAME DE TRENEUIL.

Ah! tu m'en défies... c'est bien malgré moi que j'aurai recours à la ruse, à la tromperie; mais ton intérêt le veut... Le voici... Je suis d'une colère... vous allez voir, Mademoiselle.

ANTÉNOR.

Oui, Mademoiselle, vous allez voir.

DELPHINE, à part.

Je ne puis pas le prévenir; mais n'importe, une fois qu'il l'aura prise au mot...

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENTS, DE PRESLE.

MADAME DE TRENEUIL.

Venez, venez, Monsieur, nous connaissons vos projets.

ANTÉNOR.

On les connaît.

DE PRESLE.

Ce n'est pas difficile, Madame; je ne les cache à personne.

MADAME DE TRENEUIL.

Ne cherchez pas de détours. Vous l'emportez, Monsieur, je dois m'avouer vaincue; j'avais promis à mon père d'assurer l'avenir de sa seconde fille, de tout sacrifier pour elle, jusqu'aux promesses qui m'étaient les plus chères, jusqu'à mon propre bonheur; grâce à vous, il ne me reste plus que ce moyen-là de tenir ma parole! eh bien! puisqu'on m'y force; puisque, pour l'arracher à la séduction, je dois m'immoler moi-même, je me rappelle ce que vous m'avez dit tout à l'heure: voilà ma main.

(Elle la lui présente.)

DE PRESLE.

Je ne l'accepte pas, Madame.

MADAME DE TRENEUIL.

Comment?

ANTÉNOR.

Encore cela?

DELPHINE, à part.

Ah! mon Dieu! à force de feindre de l'amour pour moi, est-ce que ça serait devenu vrai? Pauvre Anténor!

MADAME DE TRENEUIL, se remettant à peine de son trouble.

Quoi! Monsieur... (avec dépit) un refus! après tant d'instances? Ainsi, vous m'avez trompée, moi... nous tous!... et dans quel but?

ANTÉNOR.

Le plaisir de faire de la peine... Il n'en a pas d'autre.

MADAME DE TRENEUIL.

Répondez donc, Monsieur.

DE PRESLE.

Et que vous dirai-je, quand je me vois si mal jugé par vous? Pouviez-vous croire que je voudrais d'une main que le cœur ne suivrait pas... que je me contenterais de ne lire dans vos yeux que la haine en échange de ma tendresse; d'enchaîner à mon sort une victime au lieu d'une amie; de savoir enfin que je vous ai vouée pour jamais au malheur?... (Vivement.) Oh! vous venez de le dire, et par là vous avez presque fait en un moment ce que n'avaient pu faire ni le temps, ni la séparation, ni la perte

de toute espérance. Ah ! si je vous avais obtenue de vous-même, si mon amour pour vous avait triomphé d'un vain scrupule, d'un serment nul aux yeux de Dieu et des hommes ; si un seul mot échappé du cœur, un geste, un regard, m'avait appris que je ne vous suis pas indifférent ; ah ! Julie ! c'est alors qu'à l'ivresse, au délire de ma joie, vous auriez connu tout votre empire. Tantôt même, en venant à vous, à quelles illusions je me livrais ! Ce bouquet, ce gage que j'ai payé de mon sang... je me disais : Qu'elle ne le voie pas, qu'elle ignore tout ; et si mes vœux sont exaucés, le jour de notre union, comme je jouirai de sa surprise, en lui offrant cette preuve de mon dévouement, cet emblème plus beau, plus digne d'elle que tous les bouquets de mariée. Ce jour-là, elle le portera pour moi, et ensuite il ne me quittera plus. Vain espoir ! maintenant je vous le rends ; reprenez-le, il ne peut plus rester sur mon sein : car, pour l'y placer encore, il faudrait l'avoir reçu des mains de l'amour ; tenez, Madame....

(Il le lui présente.)

MADAME DE TRENEUIL, après avoir hésité un instant.

Ah ! gardez-le !

DE PRESLE, tombant à ses pieds.

Qu'entends-je ?

DELPHINE.

Ma sœur !

ANTÉNOR, passant auprès de Delphine et à sa gauche.

Ah ! c'est bien fait, Mademoiselle, vous aussi, on vous trahit !... ça vous apprendra.

DELPHINE, sautant de joie.

Que je suis contente !... mon petit Anténor, vous voilà agent de change ; voilà votre fortune faite. Remerciez votre beau-frère ; car il l'est... ce n'est pas sans peine,..

ANTÉNOR.

Plaît-il ? Qu'est-ce qu'il lui prend ? Oh ! mon Dieu ! il l'a tant séduite, que de désespoir elle en perd la raison.

DELPHINE.

Du tout, ni la raison, ni mon amitié pour vous, car je n'ai pas changé un seul instant.

ANTÉNOR.

Qu'entends-je ? quoi ! de Presle !... Ah ! je devine, et à présent je crois aux amis, aux femmes, à tout.

MADAME DE TRENEUIL, à Delphine.

Tu étais donc du complot ?

DELPHINE.

Dame ! vous deviez faire mon mariage ; eh bien ! c'est moi qui fais le vôtre.

(On entend la musique.)

DELPHINE, à Anténor.

La musique ; vite, vite, Anténor, et vos gants !

MADAME DE TRENEUIL.

AIR de *la Galope*.

D'un premier mariage
Oubliant les tourments,
De nouveau je m'engage,
Malgré tous mes serments ;
J'attends votre suffrage ;
Ah ! qu'au gré de mes vœux,
Mon second mariage,
Grâce à vous, soit heureux !

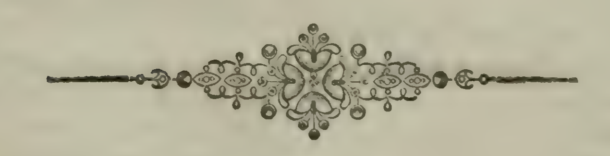
ENSEMBLE.

MADAME DE TRENEUIL.

J'attends votre suffrage :
Ah ! qu'au gré de mes vœux,
Mon second mariage,
Grâce à vous, soit heureux !

DELPHINE et LES AUTRES.

Ah ! par votre suffrage,
Puisse, au gré de ses vœux,
Son second mariage
Avoir un sort heureux !





LE SAVANT,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 22 février 1832.

En société avec M. Monvel.

Personnages.

M. de WURTZBOURG, conseiller aulique.
Madame de WURTZBOURG.
HÉLÈNE, leur nièce.
REYNOLDS.



Le docteur SCHULTZ.
FRÉDÉRIC STOP, sous-lieutenant au régiment de l'archiduc Charles.
HANTZ, serviteur de Reynolds.

La scène se passe en Allemagne : au premier acte, dans la chambre de Reynolds ; au deuxième acte, à la maison de campagne de M. de Wurtzbourg.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente le cabinet de Reynolds : la bibliothèque occupe le fond et les parties latérales ; plusieurs objets d'histoire naturelle, bustes, coquillages, armures antiques au-dessus, des livres. A droite de l'acteur, et un peu sur le devant, une grande table chargée de livres de toute espèce, papiers, globes, cartes de géographie, etc. Du même côté, et au fond, la porte de la chambre à coucher. Porte d'entrée au fond.

SCÈNE PREMIÈRE.

HÉLÈNE, HANTZ.

HÉLÈNE, entr'ouvrant la porte.

Il n'est pas là ?

HANTZ.

Non, Mademoiselle.

HÉLÈNE, à l'antichambre.

Restez, Catherine, et attendez-moi. (A Hantz.) Comment va-t-il ce matin ?

HANTZ.

Mieux, grâce à vous; car, sans vos bontés, c'en était fait de mon cher et honoré maître.

HÉLÈNE.

Ne parlons pas de cela.

HANTZ.

Vous qui, tous les jours, du premier étage, où vous demeurez, ne craignez pas de monter ici, au quatrième, pour apporter des soins et des consolations à un pauvre malade.

HÉLÈNE, souriant.

Qui, grâce au ciel, ne l'est plus, car je vois qu'il est sorti; et il a même oublié que c'était le jour de ma leçon. Vous lui direz que ce n'est pas bien.

HANTZ, la retenant.

Ah ! restez, Mademoiselle, restez; il va rentrer : il serait fâché de ne pas vous avoir vue.

HÉLÈNE.

Air du vaudeville de *l'Écu de six francs.*

Alors, parfois donc il se fâche?

HANTZ.

Lui !... jamais... je le connais bien.
Travaillant toujours sans relâche,
Il ne dit rien, ne s' mêl' de rien;
Tout ce qu'on fait est toujours bien.
Mes caprices, quels qu'ils puiss'nt être,
En tout temps par lui sont soufferts;
Et d' puis six ans que je le sers,
C'est toujours moi qui suis le maître.

HÉLÈNE.

Et comment l'avez-vous connu ?

HANTZ,

Je ne le connaissais pas, ni lui non plus : j'ai été pendant quarante ans bedeau et suisse à la cathédrale de Cologne, je dis bedeau et suisse, car je remplissais alternativement les deux emplois quand le suisse était malade, c'est moi qui tenais sa place, et sans vouloir dire de mal de mes anciens seigneurs... devenu vieux, ils m'ont mis à la porte, sans un florin dans ma poche ; moi ! un invalide ; presque un ancien militaire... car, lorsque, pendant quarante ans, on a porté la hallebarde...



[illegible]

PARLEZ LUI MADEMOISELLE [illegible] IL NE M'ENTENDRA JAMAIS.

SCÈNE VI.

HANTZ, REYNOLDS.

HANTZ, entrant mystérieusement.

Ah ! mon maître ! mon cher maître ! vous voilà. Je voudrais bien vous parler.

REYNOLDS.

C'est facile.

HANTZ.

Je le sais bien, mais le difficile, c'est que vous m'écoutiez... et cependant il y va de votre bonheur.

REYNOLDS.

Qu'est-ce que c'est ?

HANTZ.

Vous m'avez appris ce matin votre mariage, et je n'ai rien dit, parce qu'avec vous, il n'y a pas moyen... mais cette nouvelle-là m'a donné pour vous le frisson, depuis les pieds jusqu'à la tête.

REYNOLDS.

Et pourquoi ?

HANTZ.

Je me disais : Monsieur, qui ne pense à rien, ne pensera jamais qu'il est marié.

REYNOLDS.

Je ne pense à rien !...

HANTZ.

Non, Monsieur, car ce matin encore, au moment où nous descendions l'escalier, vous êtes remonté pour prendre votre Tacite.

REYNOLDS.

Oui ; je l'ai là, dans ma poche.

HANTZ.

Non, Monsieur, il est là dans la mienne. Mais vous, c'est votre pantoufle que vous avez ramassée à la place, et emportée par mégarde.

REYNOLDS, la regardant avec étonnement.

C'est singulier !

HANTZ.

Et je vous prie même de me la rendre, parce que ça me dépareille...

REYNOLDS.

Tiens, mon garçon, voilà tout ce que j'ai de pantoufles sur moi.

HANTZ.

Jugez d'après cela seul si vingt fois par jour vous n'oublierez pas votre femme, et elle de son côté, n'aurait pas non plus grand' peine à vous oublier... d'après surtout ce que je viens d'entendre.

REYNOLDS.

Et qu'as-tu entendu ?

HANTZ.

J'étais dans le jardin, caché par une treille, lorsque deux personnes sont venues s'asseoir de l'autre côté, et j'ai reconnu la voix de ce jeune homme qui voulait ce matin louer votre appartement.

REYNOLDS.

M. Frédéric Stop, le fils du professeur.

HANTZ.

Il causait avec la maîtresse de la maison, madame de Wurtzbourg, et il était question de vous. Il paraît que cette femme-là vous en veut, et ne peut pas vous souffrir.

REYNOLDS.

Après...

HANTZ.

Et l'officier disait en vous apostrophant :

AIR : *Ces postillons sont d'une maladresse.*

« Puisque tu tiens à former cette chaine,
» Maudit savant, par moi tu trouveras,
» Auprès de ta nouvelle Hélène,
» Le sort heureux d'un nouveau... Ménélas. »
Qu'est qu'ça veut dir' ! je ne le comprends pas.

REYNOLDS.

Moi, je comprends.

HANTZ.

Tremblez ; car, je le gage,
On vous prépare encor quelques échecs :
C'est du nouveau.

REYNOLDS.

Du tout ; ancien usage
Renouvelé des Grecs.

Et tu dis donc qu'il a l'air bien amoureux ?

HANTZ.

Oui, Monsieur.

REYNOLDS.

Pauvre jeune homme ! et tu dis que la tante ne veut pas de moi pour son neveu, et qu'elle me déteste ?

HANTZ.

Oui, Monsieur.

REYNOLDS.

Pauvre femme !

HANTZ.

Et qu'est-ce que vous dites à cela ?

REYNOLDS, froidement.

Rien.

(Il va s'asseoir devant la table et écrit.)

HANTZ.

Comment ! est-ce que vous allez vous remettre à travailler, après ce que je viens de vous apprendre ?

REYNOLDS.

Non, j'écris à la tante que je ne veux pas faire leur malheur à tous, et que je renonce au mariage.

HANTZ.

Ah ! que c'est bien à vous !... (Voyant que Reynolds écrit une autre feuille.) Et qu'est-ce que vous écrivez encore là ?... Excusez, c'est que j'ai toujours peur de quelque distraction.

REYNOLDS.

Au jeune officier... à M. Stop... pour lui dire que je renonce en sa faveur à tous mes droits.

HANTZ.

Quelle générosité !

REYNOLDS, *écrivant toujours.*

Je n'y ai pas de mérite; car c'est maintenant dans mon intérêt et dans mes principes. Hantz, as-tu été marié ?

HANTZ.

Oui, Monsieur, il y a bien longtemps; du temps que j'étais bedeau et suisse à Cologne, et j'étais bien malheureux.

REYNOLDS, *écrivant toujours.*

Ta femme avait donc un amant ?

HANTZ.

Non, Monsieur... elle en avait deux.

REYNOLDS, *laissant tomber sa plume.*

C'est étonnant ! (*Cherchant son cahier et se rappelant qu'il l'a jeté sur le guéridon; il le montre à Hantz, en lui disant.*) Donne-moi ce cahier. (*Hantz le lui apporte.*) C'est un nouvel argument que je te devrai, et que je veux y inscrire. Mais auparavant porte cette lettre à madame de Wurtzbourg, et l'autre à M. Frédéric Stop.

HANTZ.

Soyez tranquille, je n'y manquerai pas, et ils l'auront dans un instant.

(*Il fait quelques pas vers la porte.*)

REYNOLDS, *qui est prêt à écrire sur son cahier.*

Tu as dit deux ?

HANTZ, *s'arrêtant et revenant auprès de Reynolds.*

Oui, Monsieur, le loueur de chaises et le sonneur de cloches.

REYNOLDS.

Le sonneur...

HANTZ.

Tout le monde vous le dira; cela a fait assez de bruit dans la ville. Je vais porter vos deux lettres.

(*Il sort.*)

SCÈNE VII.

HÉLÈNE, REYNOLDS *à la table.*

HÉLÈNE, *entrant avec crainte par la porte à gauche.*

AIR : *de la Galope* (de madame Malibran).

Que mon cœur est ému !
Pour voir ce prétendu,
L'on me cherche, on m'appelle,
Et j'ai fui
Jusqu'ici;
Car d'avance pour lui
Je ressens une haine mortelle.

REYNOLDS.

Maintenant, il le faut,
Quittons-les au plus tôt...

HÉLÈNE.

Pour calmer ma frayeur et ma peine,
Je n'ai pas un ami,
Pas un seul, aujourd'hui.

REYNOLDS, *se levant et voyant Hélène.*

Ah, grands dieux! qu'ai-je vu? c'est Hélène!

ENSEMBLE.

HÉLÈNE.

Quoi! c'est vous que je vois près de moi, dans ces lieux?
Quel bonheur, mon cher maître!
C'est vous que j'appelais et qu'imploraient mes vœux,
Et soudain je vous vois apparaître.

REYNOLDS.

O hasard étonnant! c'est elle, dans ces lieux,
Que je vois apparaître!
Et du trouble soudain que j'éprouve à ses yeux,
Je ne puis encore être le maître.

HÉLÈNE.

Qui se serait attendu à vous trouver ici, dans cette campagne?... et que vous faites bien d'arriver pour me défendre, me protéger! Imaginez-vous qu'on veut me faire épouser un homme très-riche, que je déteste! que j'abhorre!

REYNOLDS, *avec intérêt.*

Et qui donc ?

HÉLÈNE.

Le comte de Frankeinsten.

REYNOLDS, *stupéfait.*

Est-il possible !... est-ce que c'est vous, Hélène, qui êtes la nièce de M. de Wurtzbourg ?

HÉLÈNE.

Hélas ! oui.

REYNOLDS, *la regardant avec émotion.*

Je n'en puis revenir encore. (*Tristement.*) Et vous détestez ce pauvre comte, sans le connaître ?

HÉLÈNE.

Certainement.

REYNOLDS.

Et quand vous le connaîtrez ?

HÉLÈNE.

Ce sera bien pire encore.

REYNOLDS.

Et pourquoi ?

HÉLÈNE.

Parce que je ne veux ni de son titre ni de sa fortune. Je ne veux pas me marier, car je me suis promis de suivre vos conseils, de n'avoir pas d'autre opinion que la vôtre; et comme je la connais maintenant, comme je l'ai lue dans ce cahier...

(*Montrant le cahier qui est sur la table.*)

REYNOLDS.

Ah ! vous avez lu ?...

HÉLÈNE.

Oui, Monsieur; et puisque vous êtes opposé au mariage...

REYNOLDS.

Certainement, je le suis; mais il se peut que des gens de mérite soient d'un avis contraire, car

sur ce chapitre-là, voyez-vous, on peut dire : oui et non.

HÉLÈNE.

Vous avez dit : non ; c'est écrit, et j'aurais bien mauvaise idée de vous, si vous changiez du soir au matin.

REYNOLDS.

Le ciel m'en préserve ! mais pour vous faire ma confidence, je vous avouerai, Hélène, que je suis moi-même dans un grand embarras... car on veut aussi me marier.

HÉLÈNE.

Ah ! par exemple, j'espère que vous refuserez aussi.

REYNOLDS.

Il n'y a qu'un instant, j'y étais décidé.

HÉLÈNE.

A la bonne heure... c'est bien... il faut du caractère.

REYNOLDS.

Et maintenant que la réflexion me vient, il me semble qu'il en est du mariage comme de toutes les choses d'ici-bas, qui ont toutes leur bon et leur mauvais côté ; de sorte que celui qui en dit du mal n'a pas tort, et celui qui en dit du bien a raison.

HÉLÈNE, avec dépit.

Et vous, Monsieur, qu'est-ce que vous dites ?

REYNOLDS.

Je dis que ce peut être la source de tous les biens, comme de tous les maux ; et qu'alors il s'agit seulement de bien choisir.

HÉLÈNE.

Et comment ?

REYNOLDS.

En cherchant quelqu'un dont le caractère convienne à nos bonnes qualités, et surtout à nos défauts ; car nos défauts sont une partie essentielle de nous-mêmes, dont nous ne voulons pas nous séparer même en ménage ; et vous qui connaissez les miens, voyons, Hélène, qu'est-ce que vous me conseillez ?

HÉLÈNE.

De rester comme vous êtes.

REYNOLDS, soupirant.

Je m'en doutais.

HÉLÈNE.

Oui, Monsieur, vous êtes trop difficile à marier ; il vous faudrait une femme exprès.

REYNOLDS, soupirant.

C'est ce que je me disais.

HÉLÈNE.

Une femme douce et bonne, et pas très-jolie, cela ne servirait à rien.

AIR : *Vos maris en Palestine.*

Pas d'esprit, c'est inutile ;
Car vous en avez pour deux ;
Mais pourtant assez habile
Pour éloigner de vos yeux
Du ménage les soins fâcheux.
D'une femme ayant la tendresse,
Et d'un homme l'amitié,
Que tout son temps soit employé
A vous faire oublier sans cesse
Que vous êtes marié.

REYNOLDS.

C'est vrai ; voilà justement ce qu'il me faut.

HÉLÈNE.

Il faut encore que, sans vous suivre dans les hautes régions de la science, elle puisse cependant s'intéresser à vos études ; prendre part à vos succès, s'enorgueillir de votre gloire... (Se rapprochant de lui.) Et puis, parler avec vous de votre grand ouvrage.

REYNOLDS.

C'est cela, c'est bien cela.

HÉLÈNE.

Une femme enfin qui, connaissant la bonté de votre cœur, ne s'offensât point des singularités de vos manières, et consentît à être, après l'étude, ce que vous aimeriez le mieux.

REYNOLDS, vivement.

Non, non ; elle avant tout, avant tout au monde. Oui, voilà la femme qu'il me faudrait ; et vous croyez, Hélène, que je ne pourrai jamais en rencontrer une pareille ?

HÉLÈNE.

Je ne sais.

REYNOLDS.

Vous n'en connaissez pas ?

HÉLÈNE, baissant les yeux.

Une peut-être... (Vivement.) Mais c'est impossible, il ne faut pas y penser.

REYNOLDS.

Et pourquoi donc ?

HÉLÈNE.

Parce qu'on la destine à ce comte de Frankeinsten que je ne puis souffrir.

REYNOLDS, transporté.

Est-il possible ! ah ! je suis trop heureux ! et après un tel aveu, apprenez, ma chère Hélène...

(Dans ce moment, Frédéric, entrant brusquement, se jette dans les bras de Reynolds et l'embrasse.)

SCÈNE VIII.

HÉLÈNE, FRÉDÉRIC, REYNOLDS.

FRÉDÉRIC.

Ah ! Monsieur, que de bontés, et comment vous remercier...

REYNOLDS, à part, avec embarras.

Dieu !... celui-là auquel je ne pensais plus.

FRÉDÉRIC.

Après la lettre que je viens de recevoir de vous, cette lettre si généreuse...

REYNOLDS, lui faisant signe.

Il suffit, Monsieur, il suffit, nous allons parler de cela. (Passant au milieu, à Hélène.) Vous, ma chère Hélène, allez trouver votre oncle ; il vous dira, il vous expliquera... moi, je ne peux pas, j'ai à causer avec Monsieur ; mais en attendant, qu'il passe chez le notaire, et fasse dresser le contrat à l'instant même.

HÉLÈNE.

Mais qu'est-ce qu'ils ont donc?

AIR : *Dieu tout puissant, par qui le comestible.*

Que veut-il dire?... un contrat! pourquoi faire?

FRÉDÉRIC.

Oui, grâce à lui, nous voilà tous d'accord...
Mais se mêler de tout, jusqu'au notaire,
Que de bontés!... ah! vraiment c'est trop fort.

HÉLÈNE.

D'où vient ce trouble?... est-ce de la folie?
J'en perds la tête et je n'y comprends rien.

REYNOLDS.

Ni moi non plus ; mais quand on se marie,
C'est ce qu'il faut pour que tout aille bien.

ENSEMBLE.

REYNOLDS.

Que le cher oncle aille chez le notaire,
Et point de dot... Il peut garder son or!
Elle est à moi! quel trésor sur la terre
Pourrait payer un semblable trésor?

HÉLÈNE.

Comme il s'empresse! un contrat... un notaire...
De résister plus longtemps j'aurais tort;
Pareille ardeur de sa part doit me plaire,
Et sans regret je lui livre mon sort.

FRÉDÉRIC.

Ah! le beau trait! et songer au notaire!
Quel homme aimable, et combien j'avais tort!
Moi qui voulais le traiter en corsaire,
C'est de ses mains que j'obtiens ce trésor.

(Hélène sort.)

SCÈNE IX.

REYNOLDS, FRÉDÉRIC.

REYNOLDS, avec embarras.

En vérité, mon cher monsieur Stop, vous me voyez confus.

FRÉDÉRIC.

C'est moi qui le suis!... me céder tous vos droits! vous engager solennellement à renoncer à la main d'Hélène, et vous occuper même du notaire et du contrat!

REYNOLDS, avec embarras.

C'est-à-dire, Monsieur, il faut que vous sachiez...

FRÉDÉRIC.

Je n'y pouvais croire; mais c'est bien écrit, c'est signé de votre main, et je vais vous devoir mon bonheur.

REYNOLDS, avec embarras.

Certainement, mon cher ami, je voudrais qu'il en fût ainsi; mais ça n'est plus possible.

FRÉDÉRIC.

Qu'est-ce à dire?... quand j'ai votre promesse.

REYNOLDS.

Je ne dis pas non; c'est moi qui ai tort... j'ai agi comme un fou... comme un étourdi... mais quand j'ai renoncé à ma femme, je ne l'avais pas vue encore, je croyais que c'était une autre.

FRÉDÉRIC.

Cela n'y fait rien.

REYNOLDS.

Cela fait beaucoup; il y avait erreur en la personne, *error in personâ...* et tous les jurisconsultes du monde vous diront que cela annulle une promesse... *pactum annihilat...*

FRÉDÉRIC.

Peu m'importe; quand on s'engage, il faut tout prévoir...

REYNOLDS.

Je ne pouvais pas prévoir que je plairais, qu'on m'aimerait; vous conviendrez vous-même que c'était impossible.

FRÉDÉRIC, avec dépit.

Ah! l'on vous aime, vous!

REYNOLDS.

Oui, mon cher ami; ce n'est pas ma faute, et j'en appelle ici à votre générosité, à votre conscience... vous êtes jeune, joli garçon, un beau militaire, vous ne manquerez jamais de femmes qui se prendront de belle passion pour vous, tandis que moi, c'est bien différent.

AIR : Vaudeville du *Baiser au Porteur.*

Peut-être au monde il n'en est qu'une
Qui veuille me donner son cœur;
Laissez-moi mon humble fortune,
Cela vous portera bonheur.
L'amour de vingt autres maîtresses
Paira cet effort généreux...
Le ciel, dit-on, augmente nos richesses,
Quand nous donnons aux malheureux.

Ainsi, vous me rendez ma promesse.

FRÉDÉRIC.

Non, Monsieur.

REYNOLDS.

Je ne ferai plus valoir qu'une seule considération; je me marie par ordonnance du médecin : il y va de mon existence, de ma raison.

FRÉDÉRIC.

Cela ne me regarde pas, j'ai votre promesse.

REYNOLDS.

Eh bien! Monsieur, je n'aurais jamais osé le dire; mais puisque vous m'y forcez... il faut donc vous avouer que je suis amoureux... oui, moi,

amoureux!... j'aime Hélène, et je ne la céderai ni à vous ni à personne.

FRÉDÉRIC.

C'est ce qui vous trompe; car vous allez renoncer à sa main, ou vous vous battrez.

REYNOLDS.

Ni l'un ni l'autre; je ne renoncerai pas à Hélène, parce que c'est contraire à mon bonheur; et je ne me battrai pas, parce que c'est contraire à mes principes et à mes habitudes.

FRÉDÉRIC.

Ah! vous ne vous battrez pas!... eh bien! attendez-vous à me trouver partout sur vos pas, vous flétrissant du nom de lâche, d'infâme... déclarant que tous vos savants ne sont qu'un tas de poltrons.

REYNOLDS, furieux à son tour.

Les savants! qu'est-ce que vous dites des savants? M'insulter, passe, je n'y prendrais pas garde... mais s'attaquer à la faculté, à la science!... voilà un outrage qui passe les bornes, et dont moi-même je vous demanderai raison.

FRÉDÉRIC.

Soit, je suis tout prêt; votre arme?

REYNOLDS.

Ce que vous voudrez.

FRÉDÉRIC.

Le pistolet.

REYNOLDS.

Je l'aime autant, il n'y a qu'une gâchette à tirer.

FRÉDÉRIC.

A cinq heures, dans l'allée au bord de l'eau.

REYNOLDS.

J'y serai.

FRÉDÉRIC.

Votre témoin?

REYNOLDS.

Mon médecin.

FRÉDÉRIC.

C'est plus prudent.

REYNOLDS.

Au revoir.

FRÉDÉRIC.

Au revoir.

(Il sort.)

SCÈNE X.

REYNOLDS, seul.

S'attaquer à l'Université!... il croit donc que parce qu'on est savant, parce qu'on sait le grec et le latin, on n'a ni âme ni courage!... à cette idée seule, le sang m'est remonté vers le cœur, et me bout dans les veines, comme à dix-huit ans... jamais je n'ai eu plus de force, plus d'existence... Le docteur a raison; j'avais besoin de distractions... un mariage... un duel... cela m'était nécessaire; et puis me battre pour elle, comme un jeune homme, c'est bien... ça fait plaisir... je combattrai *pro aris et focis*, pour mes foyers, pour ma femme, pour mes enfants. (S'arrêtant et réfléchissant.) Ah! diable!... mes enfants, je n'en ai pas encore... et ma femme, cette chère Hélène!... si j'étais tué, je ne pourrais pas l'épouser!... et mes travaux commencés, et mon grand ouvrage, il ne sera donc pas terminé... Ah! je sens toute ma résolution qui m'abandonne... et ce pauvre docteur qui m'avait ordonné tout cela pour ma santé!... Allons, allons, chassons ces idées-là... et comme il faut tout prévoir, ne sortons pas de ce monde comme un étourdi, et sans mettre un peu d'ordre dans mes affaires.

(Il va s'asseoir à la table et écrit.)

SCÈNE XI.

HANTZ, REYNOLDS, qui écrit.

HANTZ.

Monsieur, j'ai remis vos deux lettres; celle du jeune officier, je la lui ai donnée à lui-même.

REYNOLDS, écrivant toujours.

Je le sais.

HANTZ.

Pour madame de Wurtzbourg, elle venait de sortir; mais on a mis le billet sur sa cheminée, et elle va le trouver en rentrant... Vous m'entendez?

REYNOLDS.

Oui.

HANTZ.

C'est que quand vous êtes à éc ire... J'ai aussi à vous dire de ne pas oublier qu'on dîne à cinq heures et demie.

REYNOLDS.

C'est bon; j'irai auparavant me promener au bord de la rivière.

HANTZ.

Cela fera bien, cela vous donnera de l'appétit... Voilà ce que vous devriez faire plus souvent.

REYNOLDS.

Va me chercher des pistolets.

HANTZ.

Pour vous promener?

REYNOLDS.

Oui.

HANTZ.

Et où voulez-vous que j'en trouve?

REYNOLDS.

Dans la galerie de monsieur le conseiller... j'en ai vu.

HANTZ.

Ah! oui, des armures antiques... C'est comme objet d'art... Je comprends, quelque dissertation qu'il veut faire.

(Il sort.)

REYNOLDS, écrivant toujours.

Comme cela ils ne m'oublieront pas... Cachetons ce papier, et laissons-le sur cette table, à l'adresse du conseiller; et s'il m'arrive quelque malheur, ce qui est probable, car ce jeune homme doit être plus habile que moi pour... (Il fait le geste de tirer le pistolet.) Ah! s'il m'avait défié... (Il fait le geste d'écrire.) en grec ou en latin...

HANTZ, rentrant avec deux énormes pistolets.

Voilà... ils sont fameux.

REYNOLDS se lève et prend les pistolets.

C'est bien. (Les regardant.) Millésime de 1638... Cela a servi peut-être au siége de Vienne, ou à la bataille de Nuremberg.

(Il les met dans sa poche.)

HANTZ, à part.

Dans ce cas-là, ils n'ont pas été nettoyés depuis. (Haut à Reynolds.) Eh bien! vous les mettez dans votre poche?

REYNOLDS.

Oui: dès que le docteur rentrera, tu lui diras que j'ai besoin de lui, et que je l'attends à cinq heures, dans l'allée au bord de l'eau, où je vais de ce pas.

HANTZ.

Oui, Monsieur; mais vous aurez le temps de l'attendre; car il n'est encore que quatre heures.

REYNOLDS.

Tu as raison; qu'est-ce que je ferai d'ici là, à me promener en long et en large?... Ah! je travaillerai à mon grand ouvrage; il ne faut jamais perdre de temps. Donne-moi ces livres que j'ai vus sur la table... Les trois premiers sont les campagnes de Gustave-Adolphe; et j'aurai besoin de les consulter. (Hantz les lui apporte, et il les met dans sa poche.) J'ai vu aussi là-bas les guerres des Hussites et des Anabaptistes, donne-les-moi; cela me sera nécessaire. (Hantz les lui apporte, il en met dans les poches de son habit, et il en tient un de chaque main.) Ah! et puis j'oubliais ces deux *in-folio*, le procès de Jean Hus, devant le concile de Constance; cela m'est indispensable.

HANTZ.

Et votre Tacite que j'avais là.

REYNOLDS.

Donne toujours, ça ne peut jamais nuire.

Air: *Amis, voici la riante semaine..*

Jusqu'à la fin il faut qu'on étudie...
Pour moi, la fin peut-être n'est pas loin.
(Réfléchissant.)
Livre chéri, compagnon de ma vie,
Dans ce combat tu seras mon témoin!
J'ai, près de toi, l'habitude de vivre,
Et si le sort vient à trahir mon bras,
Jusqu'au tombeau c'est à toi de me suivre:
Mon vieil ami, ne nous séparons pas.

(Il sort, tenant des in-folio sous chaque bras, des livres dans les mains et plein les poches.)

SCÈNE XII.

HANTZ, HÉLÈNE ET M. DE WURTZBOURG, qui entrent par la droite.

HÉLÈNE, en entrant.

Moi! sa femme!... moi comtesse! est-il possible!

M. DE WURTZBOURG, à Hantz.

Mon ami, où donc est votre maître?

HANTZ.

Il sort à l'instant.

M. DE WURTZBOURG, allant à la porte et le voyant partir.

Monsieur le comte... monsieur le comte... Il ne m'entend pas... Où va-t-il donc?

HANTZ.

Il va se promener.

M. DE WURTZBOURG.

Ainsi chargé?

HÉLÈNE, regardant aussi par la porte.

On dirait d'une bibliothèque ambulante.

M. DE WURTZBOURG.

C'est que je lui apportais, selon son désir, cet acte tout dressé, et qu'il voulait avoir, disait-il, et vite, et vite...

HANTZ.

Si Monsieur veut, je le lui porterai, car je sais où il va... au bord de la rivière, où il attend le docteur.

Air: *Plus on est de fous, plus on rit.*

Pour des recherch's scientifiques
Il est parti; car sous son bras
Il a des pistolets antiques,
Et des livres du haut en bas.
Il en a deux ou trois douzaines,
Et Dieu sait comme il s' divertit!
Car de savants il a ses poches pleines;
Plus on est de fous, plus on rit.

(Il sort.)

M. DE WURTZBOURG.

A-t-on jamais vu une pareille originalité?

HÉLÈNE.

C'est son caractère... Aussi, mon oncle, il faut le laisser faire, et ne jamais le contrarier. Mais rassurez-vous, il n'est pas toujours ainsi, il ne lit

pas toujours, il parle quelquefois... le tout est de le faire parler... et si vous aviez vu tout à l'heure...

M. DE WURTZBOURG.

Oh! je ne doute pas que près de toi il ne s'anime. Mais à propos de paroles, voilà ma femme, et je ne serai pas fâché de jouir de son dépit, en voyant le contrat signé.

SCÈNE XIII.

Les Précédents, Madame de WURTZBOURG, SCHULTZ, FRÉDÉRIC.

MADAME DE WURTZBOURG, entrant en causant avec Schultz.

Oui, docteur, voici un billet qu'il vient de m'envoyer, et par lequel il renonce de lui-même à la main de ma nièce.

HÉLÈNE.

Lui!

M. DE WURTZBOURG.

Je ne puis le croire.

FRÉDÉRIC, bas à madame de Wurtzbourg.

Et moi, je m'en doutais; mes menaces ont fait de l'effet... le savant a eu peur.

SCHULTZ.

Un refus... une rupture! après le mal que je me suis donné!.... Comment! le mariage était conclu, convenu et arrangé: je le quitte pour une heure seulement... et à mon retour, tout est brouillé, tout est rompu.... C'est ce que nous verrons.

HÉLÈNE.

Tout est fini!... il n'y a plus d'espoir.

SCHULTZ.

Pour nous autres médecins, il y en a toujours... Mais qu'est devenu le malade?... qu'on le voie, qu'on s'explique... Où est-il?

M. DE WURTZBOURG.

Au bord de la rivière, avec des livres.

HÉLÈNE.

Et des pistolets.

FRÉDÉRIC.

Ah! mon Dieu! est-ce qu'il m'attendrait?... j'y cours.

SCHULTZ.

Et pourquoi faire?

FRÉDÉRIC.

Pour nous battre... Il m'a donné rendez-vous. Et si, comme je l'espérais, il ne renonce pas à la main de mademoiselle, nous allons voir...

SCHULTZ.

Nous allons voir...

FRÉDÉRIC, passant entre madame de Wurtzbourg et Schultz.

Oui, docteur, car c'est vous qu'il a choisi pour son témoin.

SCHULTZ.

Moi son témoin, et vous son meurtrier!.... Vous le fils de son ancien ami! vous qu'il a comblé de ses bienfaits!

FRÉDÉRIC.

Moi, Monsieur! je vous assure que j'ignore....

SCHULTZ.

Oh! sans doute; il ne fait pas de bruit de ses bonnes actions, il les cache à tous ceux qui en sont l'objet... Mais moi je les sais, je sais les vingt mille florins déposés chez un notaire pour le fils de son vieux professeur.

FRÉDÉRIC ET TOUT LE MONDE.

Que dites-vous?

SCHULTZ.

Que c'est moi qui les ai portés, que c'est moi qu'il en avait chargé; car ce jour-là aussi, j'étais son témoin.

FRÉDÉRIC.

Ah! Monsieur!... comment reconnaître?...

SCHULTZ.

En venant avec moi lui demander pardon... Venez, courons!

SCÈNE XIV.

Les Précédents; HANTZ, paraissant au fond du théâtre, pâle et défait; il porte le chapeau de son maître, ses pistolets, et les deux volumes des Anabaptistes.

HANTZ.

Il est trop tard, Monsieur le docteur, il n'est plus temps; mon pauvre maître!...

SCHULTZ.

Qu'est-ce que cela signifie?

HANTZ.

Un moment de désespoir, il s'est jeté à l'eau.

HÉLÈNE.

Grand Dieu!

SCHULTZ.

Calmez-vous, ce n'est pas possible; c'est cet imbécile-là qui ne sait pas ce qu'il dit.

HANTZ.

Imbécile... je voudrais bien l'être... Mais tout à l'heure, en arrivant à la promenade, au bord de la rivière, plusieurs groupes s'entretenaient d'un homme qui venait de s'y jeter... J'approche, et qu'est-ce que je vois au bord?... le chapeau de mon maître, que j'ai brossé assez de fois pour le reconnaître, puis deux volumes des Anabaptistes.

M. DE WURTZBOURG.

Une édition à moi.

(Il prend les deux volumes et les porte sur la table.)

HANTZ.

Et ces pistolets, qu'il avait emportés pour se

promener. Mais lui, où est-il?... où le trouver?... Disparu... englouti!

SCHULTZ.

Quelle idée!

HANTZ.

Oui, Monsieur; ce sont vos idées de mariage qui lui ont troublé le cerveau, et il se sera tué pour ne pas se marier.

SCHULTZ.

Lui qui a fait un traité sur le suicide!... Je vous répète que ce n'est pas possible, et que je vais savoir la vérité.

M. DE WURTZBOURG, regardant sur la table.

Ah! mon Dieu! une lettre à mon adresse.

HÉLÈNE.

C'est son écriture; donnez, mon oncle, donnez vite. (Lisant.) « Ceci est mon testament. » Ah! mon Dieu!

(Elle s'arrête accablée, pleurant, et la tête appuyée sur la poitrine de son oncle; elle a laissé tomber le papier, et reste dans sa position, tournant à peu près le dos au public. Schultz ramasse le papier et lit.)

HANTZ.

Plus de doute, il s'est détruit.

SCHULTZ, lisant.

« Je laisse à ma bien-aimée Hélène toute ma » fortune, en lui demandant pardon de l'événe- » ment qui fait manquer notre mariage. »

M. DE WURTZBOURG ET LES AUTRES.

Quel malheur affreux!

SCHULTZ continue à lire, et s'émeut peu à peu.

« Et comme je ne veux pas que ce jeune » homme reste sans épouse, et s'éteigne comme » moi, sans rien laisser après lui, je lui donne » quatre-vingt mille francs, pour choisir une » femme à son gré, et donner de beaux enfants à » la patrie... ce que je regrette bien sincèrement » de n'avoir pas fait moi-même. »

TOUS.

Ah! quel homme! quel excellent homme!

(Hélène lève la tête, voit Reynolds, pousse un cri, tout le monde en fait autant.)

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENTS; REYNOLDS, sortant de la porte à droite, en robe de chambre, un livre à la main, et continuant à lire; tout le monde se précipite vers lui.

ENSEMBLE.

SCHULTZ, lui sautant au cou.

Mon ami!

HÉLÈNE.

Monsieur Reynolds!

M. DE WURTZBOURG.

Mon neveu!

HANTZ.

Mon maître!

FRÉDÉRIC.

Mon bienfaiteur!

REYNOLDS, froidement.

Qu'est-ce que vous avez donc?... Est-ce qu'il y a quelque événement?

HÉLÈNE.

Mais vous?

REYNOLDS.

Ah! ma promenade... je vous remercie... fort agréable!... Seulement, je l'avais commencée sur terre, et je l'ai finie...

SCHULTZ.

Dans l'eau.

REYNOLDS.

Oui; c'est prodigieux!... je lisais très-loin du bord... et tout à coup, je me suis trouvé... Heureusement mon manuscrit n'a pas été mouillé; je l'ai sauvé à la nage, comme le Camoens... et on m'a ramené par la petite porte du parc, dans votre chambre à coucher, où je me suis permis de prendre les pantoufles et la robe de chambre de l'amitié. (A M. de Wurtzbourg.) Vous ne m'en voulez pas, mon cher oncle?

M. DE WURTZBOURG, avec joie.

Vous êtes donc toujours mon neveu?

REYNOLDS, prenant la main d'Hélène.

Certainement, toute la vie... (Apercevant Frédéric.) C'est-à-dire... je n'y pensais plus... Je suis à vous.... Monsieur. (Fouillant dans ses poches.) Où diable ai-je mis mes pistolets?

FRÉDÉRIC.

Vous n'en avez plus besoin, Monsieur; je suis déjà trop coupable envers vous, envers mon bienfaiteur.

REYNOLDS.

Comment! vous savez?...

FRÉDÉRIC.

Je sais que je ne puis vous demander trop d'excuses.

REYNOLDS.

Aucune, aucune; votre main, cela suffit. (Il lui donne une poignée de main.) Seulement, par égard pour votre père, qui m'a montré le latin, ne dites plus de mal des savants; et ne les empêchez pas de se marier, car ils ont déjà assez de peines sans cela; n'est-ce pas, docteur?

SCHULTZ.

J'ai cru que nous n'en viendrions jamais à bout... Mais enfin mon malade est sauvé.

REYNOLDS, prenant la main d'Hélène.

Grâce à l'ordonnance.

ENSEMBLE.

Air de *la Galope*.

REYNOLDS.

Fidèle à l'ordonnance,
Et soumis au docteur,
Je borne ma science
A goûter le bonheur.

TOUS.

Fidèle à l'ordonnance
Et soumis au docteur,
Bornez votre science
A goûter le bonheur.

REYNOLDS, au public.

Air de *Léonce*.

Je ne suis qu'un pauvre savant;
J'ignore, en fait de mariage,
L'étiquette et le moindre usage...
Et je ne sais pas trop comment
Vous inviter en ce moment.
Lors, sans façon je vous engage,
Venez tous, j'en serai ravi :
Et, quoique ennemi du tapage,
Quoique je sois ennemi du tapage...
Je voudrais bien, ce soir, entendre ainsi
(Faisant le geste d'applaudir.)
Un peu de bruit dans mon ménage.





UNE MONOMANIE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 31 août 1832.

En société avec M. Paul Duport.

Personnages.

GAUTHIER.
ÉMILE DESGAUDINS, son neveu.
MAUGIRON.
MADEMOISELLE PALMYRE MAUGIRON, sa sœur.
HENRIETTE MAUGIRON, fille de Maugiron.
HECTOR DESVIGNETTES, cousin de Maugiron.

La scène est à la campagne de Maugiron, à une demi-lieue de Paris.

Le théâtre représente un salon ; porte au fond et portes latérales. Une table sur le devant à gauche de l'acteur.

SCÈNE PREMIÈRE.

GAUTHIER, MAUGIRON, MADEMOISELLE MAUGIRON.

MAUGIRON, entrant par le fond avec Gauthier qu'il tient par la main.

Par ici, venez donc. (Appelant.) Palmyre ! Palmyre !

MADEMOISELLE MAUGIRON, entrant par la porte à gauche de l'acteur.

Eh bien ! mon frère.

MAUGIRON.

Tu ne te doutes pas, regarde... C'est lui, ce cher Gauthier, notre vieil ami, qui arrive de sa terre de Colmar.

GAUTHIER.

Et qui, à une demi-lieue de Paris, n'a pas voulu passer si près de votre campagne sans que sa première visite fût pour vous. Pardon de tomber ainsi à l'improviste.

MADEMOISELLE MAUGIRON.

Comment, pardon !... C'est si aimable !... D'abord, moi, j'adore les surprises, les coups de hasard, et généralement toutes les catastrophes inattendues.

GAUTHIER, souriant.

Bien obligé ! Ah çà, mon cher Maugiron, je vais tout de suite au fait. Puis-je espérer la main de ta fille pour mon neveu ?... Comme je le disais dans ma dernière, outre un fort joli patrimoine, et une place dans les Domaines, que je lui ai fait obtenir, il aura toute ma fortune que je lui assure dans le contrat... parce que je le regarde comme mon enfant ; je l'aime comme mon fils, c'est toute ma famille.

MAUGIRON, à demi-voix.

C'est bien, mon ami, c'est bien... Nous parlerons de cela.

GAUTHIER.

Est-ce que tu hésites ?

MAUGIRON.

Non pas moi. Mais voilà ma sœur à qui j'ai montré ta lettre.

GAUTHIER.

Et qui refuse ?

MAUGIRON.

Non pas, nous en préserve le ciel !

GAUTHIER.

Eh bien ! alors, qu'est-ce que vous dites donc?

MADEMOISELLE MAUGIRON.

Je dis qu'une demande si brusque, si heurtée...

GAUTHIER, passant au milieu.

Il me semble qu'entre grands parents, il n'y a pas besoin de diplomatie. Je ne suis pas un prince, je suis un receveur. Voilà mon neveu



Émile Desgaudins... Dix-huit ans, cent mille écus de dot, un bon enfant, un joli garçon. En voulez-vous?

MADEMOISELLE MAUGIRON.

AIR : *J'en guette un petit de mon âge.*

Il faut d'abord qu'on le voie, et qu'on l'aime.

GAUTHIER.

C'est juste... prenez quinze jours.
Je n'ai que ça de congé.

MADEMOISELLE MAUGIRON.

Quel blasphème!
Ciel! à jour fixe il cite les amours!

GAUTHIER.

Quand tout s'accorde, âge, rang et fortune.

MADEMOISELLE MAUGIRON.

Je ne connais que l'inclination;
Et que ma nièce enfin s'y prête ou non,
Il faudra bien qu'elle en ait une.

GAUTHIER.

Soit, en se dépêchant.

MADEMOISELLE MAUGIRON.

Ce n'est pas possible avec ma nièce, qui a l'esprit le plus lent, le plus froid, le plus terre-à-terre. Je n'ai jamais pu l'exalter, ni exciter son enthousiasme; et excepté les soins du ménage, tenir une maison, régler les dépenses et les revenus, nous soigner quand nous sommes malades, et nous distraire avec son piano, quand nous nous portons bien; elle n'est absolument bonne à rien du tout, ça me désole.

GAUTHIER.

Et moi ça m'enchante! Une femme de bon sens... voilà celle que je préfère.

MADEMOISELLE MAUGIRON.

Monsieur, est-ce pour m'insulter?

GAUTHIER.

Du tout, ce n'est qu'à cause de mon neveu... pour mettre un peu de raison dans ses idées, il ne faut pas moins d'un pareil contre-poids.

MAUGIRON.

Comment?

GAUTHIER.

Eh! mon Dieu, oui, c'est un aveu que je vous dois, et si ça peut lui concilier l'appui de votre sœur, sa folie au moins une fois aura été bonne à quelque chose.

MADEMOISELLE MAUGIRON, vivement.

Quoi! il serait?...

GAUTHIER.

Perdu dans les papillons noirs, engoué des doctrines du jour, des bizarreries à la mode, et pour comble de mal, ces exagérations qui, de la part des inventeurs, ne sont qu'un simple jeu d'esprit, un caprice de la pensée... ne s'avise-t-il pas, lui, de les prendre au sérieux, et d'en faire la règle de sa conduite et de ses sentiments!

MAUGIRON.

Pas possible!

MADEMOISELLE MAUGIRON.

Preuve d'une ame vierge et candide.

GAUTHIER.

Oh! candide, beaucoup trop; car à quoi bon l'étude et la lecture, si ce n'est pour former le jugement et faire voir le monde tel qu'il est? Pauvre garçon! voilà à peine un an que je l'ai quitté, et ses dernières lettres m'ont causé une frayeur, au point que j'en ai avancé mon voyage. Figurez-vous un vague, un sombre, un dégoût de la vie réelle; cette frénésie d'idéalisme, cette mélancolie épileptique, enfin toute la fantasmagorie lugubre qu'on trouve maintenant plus amusante que notre gaieté française.

MADEMOISELLE MAUGIRON.

Et on a raison. Vous qui parlez, soutiendrez-vous que les chefs de la littérature actuelle sont sans talent, sans génie!

GAUTHIER.

Au contraire, ils en ont, et beaucoup! c'est là le malheur! pourraient-ils donner cours à tant de sophismes, et battre monnaie d'extravagances, si la forme cachait avec moins d'art le faux et le vide du fond?

MADEMOISELLE MAUGIRON.

Extravagant, soit; mais admirable.

GAUTHIER.

AIR : *Connaissez-vous le grand Eugène?*

L'admirable tient à l'utile,
On ne saurait les séparer, je croi;
Les plus beaux dons d'une veine fertile
N'ont de prix que par leur emploi,
Ils n'ont de prix que par leur bon emploi.
Oui, je choisis pour lumière et pour guide
Le flambeau qui vient m'éclairer;
Et non le feu follet perfide
Qui n'a d'éclat que pour mieux m'égarer.

MADEMOISELLE MAUGIRON.

Je vous vois venir... avec vos vieux auteurs, n'est-ce pas?

GAUTHIER.

Eh bien! oui, mes vieux amis de collége. Dût-on me traiter de *ganache* et de *rococo*, peu m'importe... Saine morale, raison, naturel, connaissance de la société et du cœur humain... en un mot, leçons pour bien penser et bien vivre, voilà ce que je trouve chez eux, et je m'en contente... (A Maugiron.) Maugiron aussi, j'en suis sûr.

MAUGIRON.

C'est-à-dire, mon ami, depuis qu'on m'a prouvé que leurs idées étaient trop en arrière, je ne les goûte plus.

GAUTHIER.

Quoi! vous aussi... *tu quoque* pour les novateurs?

MAUGIRON.

Ah! c'est différent ceux-là, leurs idées sont trop en avant, je ne les goûte pas encore.

GAUTHIER.

Que faites-vous donc ?

MAUGIRON.

Je garde un terme moyen, une espèce de juste milieu littéraire : je ne lis plus aucun ouvrage, et je ne vais plus aux spectacles.

GAUTHIER.

Voilà ! c'est l'histoire du public ! Qu'on se plaigne à présent de son indifférence. A qui la faute ? en vain tous les grands et les petits journaux lui crient chaque matin : « Entrez, entrez, Messieurs, prenez vos places ; tout Paris voudra » voir cette nouveauté. » Tout Paris reste chez lui, et se dit comme moi :

PREMIER COUPLET.

AIR *du Galoubet.*

Je n'irai pas ; (*bis.*)
Le soir, quand mon dîner s'achève,
Je veux des plaisirs délicats,
Des jeux par qui l'esprit s'élève ;
Mais aller... en place de Grève !
Je n'irai pas.

DEUXIÈME COUPLET.

Je n'irai pas ; (*bis.*)
Je suis bourgeois, époux et père...
Et quoiqu'à l'abri des faux pas,
Ma femme, à voir tant d'adultère,
Peut apprendre comme il faut faire...
Je n'irai pas.

MADEMOISELLE MAUGIRON, en colère.

C'est trop fort ! Quelle injustice ! Pourtant, Monsieur, vous conviendrez...

GAUTHIER.

De tout ce qu'il vous plaira, mademoiselle Maugiron, si vous vous mettez en colère comme jadis, vous savez, en 1803, lorsque vous refusâtes ma main, parce que je m'étais permis de rire du roman de Werther.

MADEMOISELLE MAUGIRON.

Sans doute : le moyen de vivre avec un homme qui déclare qu'il ne se tuera jamais !

GAUTHIER.

Non, on n'en a pas le droit.

MADEMOISELLE MAUGIRON.

C'est celui des grandes passions malheureuses.

GAUTHIER.

Allons donc !

MADEMOISELLE MAUGIRON.

AIR du vaudeville de *l'Intérieur d'une Étude.*

La tombe leur sert de refuge.

GAUTHIER.

Envoyons-les à Charenton.

MADEMOISELLE MAUGIRON.

Ciel !...

GAUTHIER.

Que votre frère en soit juge,
J'y consens.

MADEMOISELLE MAUGIRON.

Parlez, Maugiron.

GAUTHIER.

Voyons, quel parti faut-il suivre?

MADEMOISELLE MAUGIRON.

Lorsque l'amour vous brûle à petit feu?

GAUTHIER.

Faut-il mourir ?

MADEMOISELLE MAUGIRON.

Ou faut-il vivre?

MAUGIRON, qui a passé entre deux.

Il faut prendre un juste milieu.

MADEMOISELLE MAUGIRON.

Faut-il mourir?

GAUTHIER.

Ou faut-il vivre?

MAUGIRON.

Il faut prendre un juste milieu.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, HECTOR DESVIGNETTES.

HECTOR, à la cantonade.

James, détèle Zélia, et promène-la doucement, pour qu'elle ne se refroidisse pas.

GAUTHIER.

Quel est ce jeune fashionable ?

MAUGIRON.

Un de nos cousins... un protégé de ma sœur.

MADEMOISELLE MAUGIRON.

M. Hector Desvignettes.

HECTOR, présentant un ballot de livres à mademoiselle Maugiron.

Voici, belle cousine, un nouveau tribut que je viens vous offrir.

MADEMOISELLE MAUGIRON.

Vos derniers ouvrages.

HECTOR.

Précisément.

GAUTHIER.

Monsieur Desvignettes est auteur ?

HECTOR.

Mieux que ça, Monsieur, je suis éditeur, je suis lancé dans la librairie, la haute librairie ! celle qui domine l'époque ; car franchement, c'est moi qui ai fait la littérature actuelle telle qu'elle est, je peux m'en vanter.

GAUTHIER.

Il n'y a pas de quoi.

HECTOR.

C'est moi qui ai ressuscité le moyen-âge.

AIR : *Ah ! qu'il est doux de vendanger.*

Avec du vieux on fait du neuf,
Vive treize cent neuf !
La littérature ici-bas,
Grâce à nous, je l'espère,
Vient de faire un grand pas.

GAUTHIER, à part.

Un grand pas en arrière.

MADEMOISELLE MAUGIRON.

Toutes vos publications ont un succès... Votre dernier roman, surtout, m'a fait frissonner! j'en étais toute pâle.

HECTOR.

Vous êtes bien bonne.

MADEMOISELLE MAUGIRON.

Non, vrai, c'était épouvantable!

HECTOR, d'un air modeste.

Vous me flattez, trois meurtres et un viol.

MAUGIRON.

C'était déjà bien honnête.

HECTOR, avec satisfaction.

Il y en a le double dans celui-ci; vous en serez contente. Et puis nous venons de lancer un nouveau journal hebdomaire, dans le genre à la mode, le CAUCHEMAR... revue qui paraîtra tous les dimanches.

GAUTHIER.

Ce sera gai.

HECTOR.

Vous avez là le premier numéro que je vous recommande : il est enchanteur. *Le râle d'un pendu*, saynette. — *Ode d'un amant aux vers qui rongent le cadavre de sa fiancée*. Et puis le dernier acte d'un drame encore plus osé que tout ce qu'on a mis au théâtre : *Le frère prêtre et la sœur morte*, ou *l'inceste dans la tombe.*

GAUTHIER.

Dans la...

HECTOR.

Dans la tombe! la scène se passe dans la tombe.

GAUTHIER.

Et nous sommes en France! au dix-neuvième siècle!

HECTOR.

Oui, Monsieur, la poésie ténébreuse, la littérature cadavéreuse! il n'y a plus que celle-là où l'on trouve encore de la vie et de la fraîcheur. Nous laissons reposer l'adultère, qui est bien usé... on en a mis partout, et nous exploitons actuellement l'inceste; c'est une idée qui est de moi, et que j'ai donnée aux jeunes littérateurs qui travaillent sous mes ordres.

GAUTHIER.

Comment! Monsieur, c'est la jeunesse qui imagine et décrit des forfaits pareils?

HECTOR.

Oui, Monsieur, des jeunes gens charmants, qui sortent du collége. Il y a surtout un petit blond de dix-huit ans, des yeux bleus, une physionomie de demoiselle, il est étonnant pour les atrocités! Il a, dans ce moment, un double assassinat délicieux, qu'il m'a promis pour la fin du mois. Nous en avons fait le plan ensemble, en déjeunant au café Tortoni.

GAUTHIER.

Ces gens-là mangent?

HECTOR.

Très-bien... ce sont de bons vivants.

AIR du vaudeville de *Turenne*.

La lyre en main, pleins de mélancolie,
Astres mourants, pâles soleils!
Ils vont quitter l'horizon de la vie...
Mais hors de là... gras, joufflus et vermeils,
Du plaisir seul ils suivent les conseils.
Il faut les voir, quand le champagne fume,
Quelle gaîté! quel feu dans leurs discours!
Et quel esprit!

GAUTHIER.

Ils en ont donc?

HECTOR.

Toujours.

GAUTHIER.

Tant qu'ils ne tiennent pas la plume.

HECTOR.

Et si vous les aviez entendus hier à dîner chez moi; au milieu du punch et du vin de Porto, c'étaient des éclats de rire, des coq-à-l'âne, des calembourgs!...

GAUTHIER.

Et vous pouvez vivre au milieu de cette atmosphère de crimes?

HECTOR.

Je ne vis que de ça, et je vis très-bien, car mes affaires vont à merveille. J'ai de bon vin en cave, de l'or en caisse! vingt auteurs nouveaux dans mes magasins, et trois chevaux anglais dans mon écurie... C'est le moment de s'établir, de faire un bon mariage, et j'espère bien que le cousin Maugiron se décidera en ma faveur.

(Il remonte la scène.)

GAUTHIER, à Maugiron.

Monsieur est un prétendant?

MAUGIRON.

Je n'ai rien promis; mais c'est ma sœur qui l'encourage.

MADEMOISELLE MAUGIRON.

Sans me prononcer, parce que plus il y aura de concurrents, et plus ma nièce aura de chances pour une grande passion.

MAUGIRON.

Taisez-vous donc, car la voici.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS; HENRIETTE.

HENRIETTE.

Bonjour, mon papa. (Apercevant Hector.) Ah! notre cousin Hector! vient-il déjeuner avec nous?

HECTOR.

Non, cousine, je vais au château de Bréval porter quelques ouvrages que j'ai là, dans mon tilbury; mais soyez tranquille, je reviendrai pour le dîner.

GAUTHIER, à Maugiron, après avoir regardé Henriette.

J'aurai là une charmante nièce... allons, Maugiron, une présentation officielle, qui me mette en droit de faire la cour... pour le compte de mon neveu.

HENRIETTE.

Quoi! Monsieur serait...

MAUGIRON.

Notre vieil ami Gauthier... tu sais, dont je t'ai montré la lettre.

GAUTHIER, à Maugiron.

AIR de *Julie*.

En la voyant et si fraîche et si belle,
J'ai du dépit, vraiment, d'être aussi vieux.
(Passant auprès d'Henriette, qui baisse les yeux.)
Quoi! pour cela rougir, Mademoiselle,
Et me dérober vos beaux yeux?
Si devant ceux que charme tant de grâce,
Vous persistez à les baisser,
Il vous faudra désormais renoncer
A regarder personne en face.

MAUGIRON.

Comment! Gauthier, un madrigal!

HECTOR.

Littérature ancienne.

GAUTHIER.

Un madrigal d'oncle.

HENRIETTE.

Que je trouve fort aimable.

MADEMOISELLE MAUGIRON.

A propos d'homme aimable, et notre hôte, est-ce qu'il n'est pas encore descendu?

HENRIETTE.

Pardon, ma tante; il se promène dans le jardin.

MAUGIRON.

Tu l'as vu?

HENRIETTE.

Par hasard, en allant cueillir des fleurs pour la chambre de ma tante.

MADEMOISELLE MAUGIRON.

Et, dis-nous, ce généreux inconnu s'est-il un peu remis des dangers qu'il a courus pour moi?

GAUTHIER.

Des dangers!... un inconnu!... que signifie?..

HECTOR.

Est-ce qu'il y a un roman là-dedans?

MAUGIRON.

Oh non! une aventure de deux lignes.

HECTOR.

C'est égal, avec des marges et des vignettes, j'en ferai un volume.

MADEMOISELLE MAUGIRON.

Vous avez raison, et je m'en vais vous conter....

(Elle passe auprès de Gauthier. Henriette s'éloigne et va auprès de la table.)

MAUGIRON.

Ça n'en finirait pas... elle se promenait hier dans notre petit batelet, au bord de la rivière, trois pieds d'eau.

MADEMOISELLE MAUGIRON.

Trois pieds de vase.

(Henriette remonte la scène.)

MAUGIRON, avec impatience.

Ça n'y fait rien.

HECTOR.

Si vraiment; c'est plus noir, c'est plus sombre.

MAUGIRON.

Le bateau a un peu dérivé, elle a eu peur, elle a crié... un jeune homme qui se promenait en pantalon blanc, et un livre à la main, s'est élancé dans l'eau jusqu'aux genoux.

MADEMOISELLE MAUGIRON.

Jusqu'à la ceinture.

MAUGIRON.

A ramené le bateau à bord.

MADEMOISELLE MAUGIRON.

Et voulait s'éloigner, je ne l'ai pas voulu; je l'ai amené ici, pour proclamer son courage et ma reconnaissance; ma nièce l'a remercié; mon frère lui a prêté un pantalon et une robe de chambre; et moi, pour qui il venait de s'enrhumer, je l'ai forcé d'accepter l'hospitalité pendant la nuit.

GAUTHIER.

Sans lui demander son nom?

MADEMOISELLE MAUGIRON.

M'avait-il demandé le mien quand j'étais dans la vase?

GAUTHIER.

Beau mérite!... se jeter dans l'eau au mois d'août, ça ne peut jamais lui compter que pour un bain.

MADEMOISELLE MAUGIRON, avec indignation.

Ah! ce mot-là est d'un homme bien sec!... et je me flatte, moi, que nous recevrons souvent ce nouvel ami.

GAUTHIER.

Que vous ne connaissez pas.

MADEMOISELLE MAUGIRON, prenant sur la table un livre mouillé.

Je ne le connais que trop; voilà le livre qu'il portait sur lui... les poésies de Joseph Delorme, soulignées aux endroits les plus navrants.

(Henriette a repris sa place auprès de sa tante.)

HECTOR.

C'est un des nôtres.

GAUTHIER.

Belle garantie !

MADEMOISELLE MAUGIRON.

Cela nous garantit du moins une sensibilité exquise, une mélancolie profonde, un dégoût amer de la vie.

HENRIETTE, vivement.

Ma tante a raison; car tout à l'heure j'ai causé avec lui au jardin, et il y a tant de tristesse et de douceur dans son regard et dans sa voix ! on dirait qu'il a beaucoup souffert, mais c'est une raison pour le plaindre, et non pour le soupçonner, et il ne faudrait plus se fier à personne s'il y avait la moindre fausseté en lui.

GAUTHIER, l'observant, à part.

Aïe, aïe !...

MADEMOISELLE MAUGIRON.

Très-bien, ma nièce; enfin tu t'exaltes.

HENRIETTE.

Ah ! mon Dieu ! est-ce que j'aurais commis une inconséquence ?

GAUTHIER, à part.

Mon pauvre Émile ! il est temps qu'il arrive. (Haut.) Ah çà ! je vous demande la permission de revenir bientôt avec mon neveu, pour le présenter à sa prétendue.

HECTOR.

Sa prétendue !...

GAUTHIER.

Oui, Monsieur; Émile Desgaudins, mon neveu, qui, si vous voulez bien le permettre, demande aussi à se mettre sur les rangs, pour faire sa cour à mademoiselle.

HECTOR, allant vivement auprès de Gauthier.

Émile Desgaudins ?... Attendez donc... celui qui avait une place dans les Domaines.

GAUTHIER.

Précisément.

HECTOR.

Qui faisait aussi des poésies vaporeuses ?

GAUTHIER.

Je n'en sais rien.

HECTOR.

Je le sais; car j'ai de lui un manuscrit.

GAUTHIER.

Vous le connaissez ?

HECTOR.

Je ne l'ai jamais vu; mais si je n'ai pas d'autre rival à craindre...

GAUTHIER.

Qu'est-ce à dire ?

HECTOR.

Rien, Monsieur; depuis quand l'avez-vous vu ?

GAUTHIER.

Il y a un an, à peu près; et j'arrive de Colmar.

HECTOR.

C'est donc cela... (Lui serrant la main.) Pauvre homme !

GAUTHIER.

Et en quoi, s'il vous plaît ?

HECTOR.

Je ne dirai pas un mot de plus, il y a des choses qu'on sait toujours assez tôt; je demande seulement que, dans le cas où M. Émile Desgaudins n'épouserait pas, ce soit moi, Hector Desvignettes... Votre parole, à vous, et à Monsieur, cela me suffit; et je suis sûr de mon fait. Adieu, mes chers parents... adieu, ma jolie fiancée !... (A Gauthier, d'un ton pénétré.) Mon cher Monsieur... ah !... (Brusquement.) Je vais déjeuner au château de Bréval, et je reviens dîner ici.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

MAUGIRON, GAUTHIER, MADEMOISELLE MAUGIRON, HENRIETTE.

MAUGIRON.

Qu'est-ce que ça veut dire ?... est-ce que ton neveu serait disparu ?

MADEMOISELLE MAUGIRON.

Est-ce qu'il serait marié ?

HENRIETTE, à part.

Ah ! comme cela se trouverait bien !

GAUTHIER.

Laissez-moi donc tranquille, je craindrais plutôt qu'il ne fût devenu fou; car lorsque je me rappelle le style de sa dernière lettre... du reste, je vais le savoir; car il n'y a qu'une demi-lieue d'ici à Paris, et j'y cours.

MAUGIRON.

Et moi, je ne souffrirai pas que tu nous quittes; tu déjeuneras avec nous.

GAUTHIER.

Et mon neveu ?

MAUGIRON.

Écris-lui de venir ici te rejoindre; un de mes gens montera à cheval, et avant deux heures tu auras réponse.

GAUTHIER.

A la bonne heure; je vais écrire.

MAUGIRON.

Moi, faire seller un cheval.

(Il sort.)

HENRIETTE.

Moi, presser le déjeuner.

(Elle sort.)

MADEMOISELLE MAUGIRON, tenant le volume.

Et moi, achever de lire les notes tracées au crayon par ce jeune homme. Ah ! il y en a une, surtout... un proverbe indien : *Il vaut mieux*

être endormi qu'éveillé, couché que debout, et mort que vivant. — C'est sublime !...

(Elle sort.)

GAUTHIER, pendant que mademoiselle Maugiron sort.

Toujours ses idées !... Elle y tient; ce qui me rassure, c'est que, chez elle, ça ne va pas jusqu'à la consomption.

SCÈNE V.

GAUTHIER, seul.

Hâtons-nous d'écrire, car ce M. Desvignettes m'a effrayé avec ses phrases entrecoupées et inintelligibles. Cela vient peut-être de l'habitude qu'il a d'en lire tous les jours; ça se gagne !... D'un autre côté, j'ai bien fait de rester, parce qu'au moins j'observerai par moi-même le nouveau-venu ; je ne sais, mais à la manière dont la jeune personne prenait sa défense... Dame !... elle a beau être naturellement raisonnable, avec un père qui n'a jamais d'opinion, et une tante qui n'en a que de fausses... Moi, je me méfie de tout ce qui a une tournure romanesque, surtout dans les maisons où il y a de riches héritières à marier ; et le plus sûr est qu'Émile se dépêche. (Il va s'asseoir auprès de la table, et écrit.) Pauvre garçon ! Au moins, lui, dans son genre, il est de bonne foi ; c'est ce qui me fait le plus de peine.

SCÈNE VI.

ÉMILE, GAUTHIER, à la table, écrivant.

ÉMILE, entrant agité.

Ah ! un prétendu pour elle !... qu'on va chercher à Paris, qui sera ici dans deux heures !... que m'importe ? Moi, je n'y serai plus... il faut m'éloigner, accomplir une résolution, malgré moi retardée d'un jour... et c'est un jour de trop; car, hier, je me sentais plus décidé, mieux affermi ; aucune arrière-pensée, aucun regret... excepté pour mon pauvre oncle !... au lieu qu'en ce moment, j'ignore ce que j'éprouve !... ce n'est plus, comme naguère, de l'indifférence, un vague ennui... Non, c'est comme du dépit, de la jalousie... Eh bien ! tant mieux ! au moins il y aura un motif à faire ce que je vais faire, et c'est une consolation.

GAUTHIER, mettant l'adresse.

Voilà... à monsieur, monsieur Émile Desgaudins.

ÉMILE, se retournant.

Hein ! plaît-il ?... qui m'a nommé ?... (Courant à Gauthier.) Mon oncle !...

GAUTHIER, l'embrassant.

Mon neveu !... mon cher enfant... (Gaiement.) Allons, une reconnaissance !... c'est la fatalité la maison... on y est voué au roman.

ÉMILE.

Vous ici !... par quel hasard ?

GAUTHIER.

C'est la question que j'allais te faire.

ÉMILE.

Oh ! moi, une circonstance imprévue...

GAUTHIER.

Attends donc; est-ce que ce serait toi, qui, hier au soir, dans la rivière ?...

ÉMILE.

Vous savez déjà ?...

GAUTHIER.

Je te fais compliment, mon garçon.

AIR *du Piége.*

Quoi ! bravement arracher au trépas
Une beauté de cette consistance !
Et l'enlever, à la nage, en tes bras...
Ah ! j'admire la jeune France !
Tout est chez elle et plus fort et plus grand,
Et ses vertus sont bien plus éclatantes...
Nous enlevions les nièces seulement,
Et vous enlevez les grand' tantes.

Dis-moi, qu'est-ce que tu venais donc faire sur le bord de l'eau ?

ÉMILE, à part.

Dieu ! cachons-lui... (Haut.) Une promenade... promenade solitaire.

GAUTHIER.

Tu te troubles, tu baisses les yeux, ce n'est pas ça... Hein ! fripon, c'était peut-être un rendez-vous... quelque petite grisette que tu attendais ?

ÉMILE, vivement.

Vous pourriez croire...

GAUTHIER.

Il n'y a pas de mal; j'aime mieux cela que de te voir sombre et ennuyeux comme un roman nouveau ; je te passerais plutôt trois maîtresses sans amour, qu'un seul chagrin sans raison ; mais malgré cela, et quelque piquante que soit ta nouvelle conquête, il ne faut plus y penser, parce que quand on va se marier...

ÉMILE, avec dédain.

Me marier !

GAUTHIER.

Certainement.

ÉMILE, lui prenant la main.

Oui, je sais que c'étaient là vos projets... mais il faut y renoncer, je ne me marierai pas.

GAUTHIER.

C'est ce que nous verrons; et quand tu sauras quelle est celle qu'on te destine...

ÉMILE.

Cela ne me fera pas changer d'idée... (avec un soupir) et à présent, moins que jamais.

GAUTHIER.

Moi, je crois le contraire, et je suis persuadé

que la fille de la maison... cette jolie petite Henriette.

ÉMILE, vivement.

Henriette?... que dites-vous?... Quoi! ce serait?...

GAUTHIER.

Elle-même.

ÉMILE.

Et le prétendu qu'on veut faire venir?

GAUTHIER.

C'est toi.

ÉMILE, lui sautant au cou.

Ah! mon oncle! mon cher oncle!... je suis heureux!... (S'arrachant de ses bras.) Non, non, au contraire; je suis le plus malheureux des hommes; et l'on ne vit jamais une fatalité pareille.

GAUTHIER.

Qu'est-ce qu'il te prend donc?

ÉMILE.

Si vous saviez... si... (Regardant par la porte à gauche.) Ah! mon Dieu! je les vois!

GAUTHIER, regardant de même.

Eh! oui, au bord de cette allée, ton beau-père et ta prétendue, je vais te présenter.

ÉMILE.

Non, non, gardez-vous-en bien; qu'ils ne sachent pas encore qui je suis.

GAUTHIER.

Et pourquoi cela?... il vaut mieux être à leurs yeux Émile Desgaudins, mon neveu, qu'un héros mystérieux que personne ne connaît.

ÉMILE.

Plus tard, je ne dis pas; mais dans ce moment, je vous supplie...

GAUTHIER.

Pour filer le roman; n'est-ce pas? votre serviteur; moi, je vais tout de suite au dernier volume, et je pense comme mon ami Boileau.

« J'aimerais mieux cent fois qu'il déclinât son nom,
» Qu'il dit : je suis Oreste, ou bien Agamemnon. »

Ou Émile Desgaudins.

ÉMILE, avec chaleur.

Eh bien! mon oncle, si vous tenez à ce mariage, apprenez qu'en me nommant, vous pouvez le faire manquer.

GAUTHIER.

Qu'est-ce que tu me dis là?... et quel est ce mystère?

ÉMILE.

Il faut avant tout que j'envoie à Paris; ou plutôt que j'y coure moi-même, pour empêcher, s'il en est temps encore...

GAUTHIER.

Empêcher quoi?

ÉMILE.

On vient, silence, et songez à ce que je vous ai dit.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, HENRIETTE; MAUGIRON, tenant un journal; MADEMOISELLE MAUGIRON, tenant un cahier de la *Revue de Paris*.

HENRIETTE, entrant avec Maugiron.

Mais je vous répète, mon père, que le déjeuner est servi.

MAUGIRON, avec impatience.

Et tu me dis cela au moment où mes journaux arrivent.

HENRIETTE.

Je vais toujours faire le thé avec ma tante, n'est-il pas vrai?

MADEMOISELLE MAUGIRON.

Mais laisse-moi donc achever ma *Revue de Paris*, le héros qui s'était tué respire encore.

HENRIETTE.

C'est fort heureux.

MADEMOISELLE MAUGIRON.

Et on va le disséquer vivant, c'est charmant.

HENRIETTE.

Alors nous allons vous attendre dans la salle à manger avec ces messieurs, et si monsieur Gauthier veut me donner la main.

GAUTHIER.

Avec plaisir, ma jolie nièce.

HENRIETTE, à Émile.

Est-ce que monsieur serait indisposé? est-ce qu'il serait plus souffrant?

ÉMILE, s'inclinant.

Non, Mademoiselle.

GAUTHIER, bas à Émile.

Vois quelle bonté! quel touchant intérêt! elle te trouve très-bien, j'en suis sûr; et ne pas oser lui dire : « C'est mon neveu... »

ÉMILE, suppliant, et à voix basse.

De grâce!...

GAUTHIER, de même.

Que le diable t'emporte. (Offrant sa main à Henriette.) Allons, Mademoiselle.

(Ils font quelques pas pour sortir.)

MAUGIRON, qui lit son journal.

« Nous apprenons à l'instant qu'un jeune » homme, connu dans les salons par quelques » essais poétiques, et chef de bureau dans les » Domaines, M. Émile Desgaudins... »

GAUTHIER, qui sortait avec Henriette, entendant le nom de son neveu, s'arrête et dit :

Mon neveu!

ÉMILE, à part.

O ciel!

MAUGIRON, poussant un cri.

Ah! mon Dieu!

TOUS.

Qu'y a-t-il donc?

MADEMOISELLE MAUGIRON, qui a saisi le journal.

Ah ! c'est affreux, c'est horrible !

(Elle laisse tomber le journal.)

GAUTHIER, s'emparant du journal.

Je saurai ce que ça signifie.

MAUGIRON.

Otez-lui le journal, tenez-lui les mains.

(Tout le monde s'empresse autour de Gauthier.)

Eh ! non, morbleu ! je connaîtrai la vérité. (Lisant avec émotion.) « Chef de bureau dans les » Domaines, M. Émile Desgaudins est sorti hier » de Paris sous prétexte d'une promenade, et a » mis fin à ses jours, en se précipitant dans la » Seine. »

HENRIETTE.

Ah ! le pauvre jeune homme !

GAUTHIER, regardant tour à tour le journal et son neveu qui lui fait signe de se taire.

Il est mort, c'est imprimé... c'est dans le journal.

MADEMOISELLE MAUGIRON.

Plus de doute.

MAUGIRON, à Gauthier.

Ah ! mon cher ami, que vous devez être malheureux !

GAUTHIER.

Malheureux !... moi, malheureux ! Je suis furieux, je ne me possède plus.

MADEMOISELLE MAUGIRON.

L'excès de la douleur.

GAUTHIER.

Eh ! non, morbleu ! (Regardant Émile.) Mais enfin, nous saurons, je l'espère, les causes d'une pareille extravagance.

MADEMOISELLE MAUGIRON.

Extravagance !

GAUTHIER.

Laissez-moi, de grâce, laissez-moi un instant.

MAUGIRON.

Je conçois qu'on a besoin d'être seul.

GAUTHIER.

Oui, allez déjeuner, je vous rejoins tout à l'heure ; car j'ai une faim d'enfer.

MADEMOISELLE MAUGIRON.

Vous avez faim ? vous pourriez manger ?

GAUTHIER.

Je le crois bien.

MADEMOISELLE MAUGIRON.

Cet oncle-là est d'une insensibilité... Mais en général, tous les oncles de l'ancien régime...

GAUTHIER.

Air : *Rendez-moi mon léger bateau.*

Je vous prie, ici laissez-moi,
(Montrant Émile.)
Hors monsieur, dont j'espère
Quelque mot qui m'éclaire...

ÉMILE.

J'attends vos ordres.

GAUTHIER, à part.

Sur ma foi !
Mort ou vif, tu diras pourquoi.

ENSEMBLE.

MAUGIRON, MADEMOISELLE MAUGIRON, HENRIETTE.

Juste ciel ! dans un tel malheur
Montrer si peu d'alarmes,
Ne pas verser de larmes !
Ce sang-froid dans un tel malheur !
Je lui croyais un meilleur cœur.

GAUTHIER.

Quelle aurait été ma douleur !
Que j'aurais eu d'alarmes !
Qu'il m'eût coûté de larmes !
Si le bruit d'un pareil malheur
Eût loin de lui frappé mon cœur !

ÉMILE.

Tout s'unit pour mon malheur !
Tout accroît mes alarmes,
Au moment plein de charmes
Où j'entrevois le bonheur,
Il fuit comme un songe trompeur.

(Maugiron, mademoiselle Maugiron sortent par la porte à droite.)

SCÈNE VIII.

ÉMILE, GAUTHIER.

GAUTHIER.

Je respire enfin, et toi aussi, grâce au ciel ! j'ai tenu ma parole, j'ai gardé le silence. Mais maintenant, feu monsieur mon neveu, vous allez m'expliquer comment un journal a pu insérer un pareil article, dont je suis encore tout tremblant, quoique j'eusse la réfutation là, devant mes yeux.

ÉMILE.

Ah ! n'accusez que moi ; car c'est moi-même qui, hier, avais envoyé cette note.

GAUTHIER.

Toi-même ! as-tu perdu la tête ? Et pourquoi ?

ÉMILE.

C'est que... je n'ose vous l'avouer... J'étais sorti hier soir de Paris, avec la ferme résolution d'exécuter ce que j'avais écrit.

GAUTHIER.

Est-il possible ! Au lieu de venir à moi, de m'avouer tes fautes, car tu en as commis, je le vois, tu as joué !

ÉMILE.

Non, mon oncle, jamais.

GAUTHIER.

Tu as compromis ton nom, ta signature ! Des dettes d'honneur.

ÉMILE.

Du tout, je n'ai besoin de rien, j'ai une fortune qui me suffit, et au delà.

GAUTHIER.

Tu as donc des chagrins ?

ÉMILE.

Pas précisément.

GAUTHIER.

C'est donc une passion ?

ÉMILE.

Je n'en ai que depuis hier, depuis que j'ai vu Henriette.

GAUTHIER.

Et il ne tient qu'à toi de l'épouser demain, après-demain, quand tu voudras.

ÉMILE.

J'en conviens.

GAUTHIER.

Eh bien ! alors, qu'est-ce qui te manque ?

ÉMILE.

Rien, absolument rien, voilà mon malheur. Mais comment empêcher ces idées vagues, ce dégoût de la vie, ce besoin du néant que je trouvais partout autour de moi.

GAUTHIER.

Je comprends. Voilà le fruit de tes lectures, de ces productions nouvelles qui ne respirent que le sang et le meurtre !

ÉMILE.

Quelle est votre erreur ! et comment pouvez-vous soupçonner leurs intentions ?

GAUTHIER.

Elles sont assez claires. Le meurtre, l'adultère et le suicide, sont, d'après eux, les plus belles choses du monde... ils aiment qu'on se tue !

ÉMILE.

Dans les livres.

GAUTHIER.

Ah ! voilà... il serait bien commode de pouvoir soulever l'imagination à son aise, et de lui dire ensuite : Tu n'iras pas plus loin ; mais c'est qu'on ne sépare pas ainsi la pensée de l'action ; c'est qu'à force de familiariser l'esprit avec la théorie, on finit par l'entraîner jusqu'à la pratique ! et comment, en lisant tant de monstruosités, un cœur jeune et crédule comprendrait-il le but et la dignité de la vie, qu'on ne lui présente que sous le plus sinistre aspect !... Il se dégoûte, il s'effraye, il se lasse de tout, et bientôt de lui-même ; alors il faut en finir ; sa pensée était d'un fou, son action est d'un insensé : grande preuve que tout s'enchaîne dans nos facultés ; que la vérité est une, en morale comme en littérature ; et que pour mettre du bon sens et de la règle dans sa conduite, il faut d'abord en mettre dans ses idées.

ÉMILE.

Mes idées. Eh bien ! oui, j'en avais une qui me poursuivait sans cesse, et dont vous ne pourrez, malgré vous, blâmer le noble motif : il m'était insupportable de vivre obscur, ignoré ; et qu'est-ce que c'est, me disais-je, que de végéter dans un bureau, d'être employé, commis, sous-chef dans les Domaines ?

GAUTHIER.

Sous-chef à cinq mille francs, c'est déjà une fort belle place.

ÉMILE.

Oui, pour celui que ne dévorent point une imagination active et des rêves ardents de renommée ! Mais moi, tout venait me désenchanter et détruire mes illusions, tout, jusqu'au nom que je porte. Y a-t-il rien au monde de plus vulgaire et de moins poétique... M. Desgaudins ?... « Qui est ce jeune » homme qui entre dans ces salons ?... c'est » M. Desgaudins. »

GAUTHIER.

AIR *des Scythes.*

Eh mais ! ce nom fut celui de ton père,
Un honnête homme, estimé de chacun ;
Qui déploya dans sa longue carrière
Talent, mérite, et surtout en eut un
Que tu n'as pas... celui du sens commun.
Bon employé, sa place fut remplie
Avec honneur... car lui ne s'est tué
Qu'en travaillant... et pour quitter la vie,
Il attendit qu'on l'eût destitué...
Il attendit, pour sortir de la vie,
Que de là-haut on l'eût destitué.
Oui, Monsieur, qu'on l'eût destitué.

ÉMILE.

D'accord, et je ne rougis pas de son nom ; mais je me dis seulement : « Soyez donc un grand homme, quand vous vous nommez Desgaudins ! »

GAUTHIER.

Et où est la nécessité que tu sois un grand homme ? Sois un bon administrateur des Domaines, c'est tout ce qu'il te faut.

ÉMILE.

Je ne le pouvais pas, il me fallait de la supériorité, de la gloire.

GAUTHIER.

Il ne peut pourtant pas y avoir de la gloire pour tout le monde. Et si tous ceux qui ne sont pas les premiers se tuaient à cause de cela, l'univers finirait par être réduit à un seul homme.

ÉMILE.

Vous pouvez avoir raison aujourd'hui ; mais hier, dans ma fièvre, dans mon délire, voulant à tout prix faire du bruit dans le monde, sinon par ma vie, au moins par ma mort... je l'avais arrangée la plus dramatique possible ; j'avais composé à ce sujet des vers que j'avais envoyés à un ami intime, pour qu'il les lût en secret à tout Paris ; j'avais écrit aux journaux... Que voulez-vous ? je n'ai qu'une excuse, une justification : c'était plus fort que moi, c'était une idée fixe, une monomanie.

GAUTHIER.

Ta justification, dis-tu? Mais si on admet une fois celle-là, elle va servir à toutes les bassesses, à tous les crimes.

ÉMILE, étonné.

Mon oncle !...

GAUTHIER.

Celui qui vient de se dégrader par un vol, te dira : Je suis monomane.

ÉMILE, indigné.

Mon oncle !

GAUTHIER.

L'assassin qui frappe une victime désarmée, crie au jury : Je suis monomane.

ÉMILE, avec horreur.

Ah ! mon oncle !

GAUTHIER.

Et toi-même, abusé par un pareil sophisme, tu cédais à ton délire, en le croyant légitime. Ah ! il serait bien temps qu'on s'entendît une bonne fois pour mettre un terme à ces exagérations-là et aux calamités qu'elles entraînent. Naguère encore, la France n'en a-t-elle pas vu avec effroi un douloureux exemple ?... Deux jeunes gens, deux amis, frères de talents et de succès, à qui la vie, au bout des premiers obstacles, n'offrait que bonheur en perspective, déjà l'orgueil de leur famille, peut-être un jour la gloire de leur pays, en une seule nuit, tous deux ! ! ! Quel cœur ne s'est ému à cette nouvelle ? qui n'en a frémi ? qui n'a reconnu là un symptôme de la maladie du siècle ? O jeunes gens ! jeunes gens ! vous, notre appui, notre espoir, vous qui avez montré tous les genres de courage, ayez encore maintenant le plus rare, mais le plus indispensable de tous, celui de la raison.

ÉMILE.

Je l'aurai, mon oncle, je l'aurai, je ne vous quitte plus; je ne veux plus suivre que vos conseils.

GAUTHIER.

Je te retrouve donc, mon Émile, mon fils. Ah ! que je suis heureux ! mais je t'en prie, à l'avenir, ne me donne plus de bonheur comme ça.

ÉMILE.

Non, mon oncle, parlez, ordonnez.

GAUTHIER.

AIR du vaudeville *du Baiser au Porteur*.

Eh bien ! ce que d'abord j'ordonne,
C'est de te fixer ici-bas
Près d'une charmante personne
A qui nous ne parlerons pas
De ces beaux projets de trépas...
Oui, des enfants, une femme jolie
De tous tes maux vont bientôt te guérir...
Ainsi, l'amour t'aura rendu la vie,
Et le bonheur te la fera chérir.

Ah çà ! maintenant que le roman est fini, je peux t'avouer pour mon neveu et te présenter comme tel.

ÉMILE.

Pas encore, je vous prie, parce que ce qui vient de se passer ce matin... Un homme qu'on dit mort et puis qui revient, cela me donnerait aux yeux d'Henriette une teinte de ridicule qui peut nuire à un amant... qui n'est pas aimé.

GAUTHIER.

Et tu veux être sûr auparavant...

ÉMILE.

Oui, mon oncle.

GAUTHIER, prêt à sortir.

A la bonne heure, je me tairai encore avec la fille, mais avec le père, c'est différent.

ÉMILE.

Un mot encore.

GAUTHIER.

Non pas, je meurs de faim ; si j'attendais plus longtemps, ce serait un véritable suicide, et tu connais mes principes. (Apercevant Hector qui entre.) Ah ! monsieur Hector Desvignettes, déjà de retour ! (Bas.) C'est un jeune libraire qui est ton rival, je t'en préviens ! et je te laisse avec lui, car moi, je te l'ai dit, je tombe en défaillance.

HECTOR, d'un air pénétré.

Je vois à son air défait, que monsieur sait enfin la fatale nouvelle.

GAUTHIER.

Oui, Monsieur. (A part.) Je comprends maintenant pourquoi ce matin il était si sûr de son fait, le pauvre jeune homme !

(Il sort par la porte à droite.)

SCÈNE IX.

ÉMILE, HECTOR.

HECTOR, le regardant sortir.

Infortuné vieillard ! il éprouve un malheur auquel je prends la part la plus vive.

ÉMILE.

Vraiment ?

HECTOR.

Pour lui, car pour son neveu, il paraît que c'était bien peu de chose.

ÉMILE.

Monsieur !

HECTOR.

Vous le connaissiez ?

ÉMILE.

Oui, Monsieur.

HECTOR.

C'est différent, c'est une grande perte ; mais il paraît qu'il ne pouvait pas vivre, et que sa mélan-

colie tenait à un défaut de nature, à un vice de conformation qu'il n'osait pas avouer; elle est si bizarre, la nature...

ÉMILE.

Tuez-vous donc, pour faire parler de vous, et pour en faire parler ainsi!...

HECTOR.

Du reste, le pauvre jeune homme, je lui ai trop d'obligations pour ne pas lui devoir de la reconnaissance.

ÉMILE, vivement.

Vous avez eu quelques relations avec lui?

HECTOR.

Aucunes, mais il vient, sans le savoir, d'assurer mon mariage; j'ai déjà la promesse de la tante, à qui je viens de parler, et le consentement du père ne peut me manquer.

ÉMILE.

Vous pourriez vous tromper.

HECTOR.

Je ne le crois pas.

ÉMILE.

J'ai cependant idée que la nouvelle de cette mort est au moins prématurée.

HECTOR.

C'est impossible, j'ai là des preuves évidentes, matérielles.

ÉMILE.

Voilà qui est fort!

HECTOR.

D'abord, tous les journaux l'annoncent aujourd'hui.

ÉMILE.

Ah! mon Dieu! je n'y pensais plus.

HECTOR.

Ensuite j'ai rencontré ce matin, deux ou trois personnes enchantées qui déjà demandent sa place.

ÉMILE, à part.

Voilà les regrets que j'inspire.

HECTOR.

Et puis enfin, il avait adressé hier à un de ses amis intimes, une pièce de vers, intitulée : *Mes adieux à la vie;* trois ou quatre cents alexandrins, où il déclare qu'il va se tuer sur-le-champ, sans désemparer, et qu'il faut être bien lâche pour hésiter.

ÉMILE.

Et son ami vous a montré ce dithyrambe?

HECTOR.

Mieux que cela, il est venu ce matin chez moi, pour me le vendre, avec un recueil de ses œuvres.

ÉMILE.

Le vendre! un ami intime! Et de quel droit?

HECTOR.

Du droit de succession... on le lui avait donné... il en dispose; et c'est remplir les intentions du donateur, qui n'avait composé ces vers que pour jouir d'un triomphe posthume que nous allons lui arranger dans les journaux.

ÉMILE, à part.

C'est fait de moi!

HECTOR.

J'ai payé cela le billet de mille francs, ce qui n'est pas cher, grâce aux circonstances favorables qu'on peut exploiter... J'ai déjà dans l'idée une vignette charmante, des branches de cyprès, puis un saule pleureur, une tombe entr'ouverte, une jolie tombe!... La couverture du livre sera feuille morte, et on lira dessus : *Aux mânes de notre ami.*

ÉMILE.

Que vous ne connaissez pas.

HECTOR.

Qu'est-ce que ça me fait?

ÉMILE.

Que vous n'avez jamais ni vu, ni approché.

HECTOR.

La mort rapproche tout... Et puisque vous l'avez rencontré quelquefois, si vous voulez me donner une petite note nécrologique... ce que nous appelons *jeter des fleurs sur sa tombe.*

ÉMILE.

Il ne manquerait plus que cela; Monsieur, vous me rendrez ces vers qui lui appartiennent.

HECTOR.

Ils sont à moi, je les ai payés; et rien ne m'empêchera de les imprimer.

ÉMILE.

Si, cependant, il existait encore?

HECTOR.

Il ne le peut pas.

AIR : *Ces postillons sont d'une maladresse.*

Oser le dire est une calomnie.

ÉMILE.

Vivre, après tout, n'est-il donc plus permis?

HECTOR.

Non pas à lui; morbleu! je l'en défie,
Et vous seriez bientôt de mon avis,
Si vous aviez lu ses derniers écrits.
Pour le suicide à sa verve il s'y livre,
Et tous ses vers sont si forts et si vrais,
Que je soutiens, Monsieur, qu'on ne peut vivre
Après les avoir faits.

ÉMILE.

Monsieur...

HECTOR.

Certainement, ou ce serait trop drôle; tout le monde s'égayerait à ses dépens... au lieu d'un succès de larmes, ce serait un succès de rire, et mon

édition s'enlèverait encore plus vite. Du reste, ils sont sous presse.

ÉMILE.

O ciel !

HECTOR.

Et dès que j'en aurai une épreuve, je vous la montrerai. Mais, pardon, le consentement des grands parents n'empêche pas de faire la cour à la prétendue, et je cours auprès de ma belle cousine... nous nous reverrons à dîner... et puis, j'espère bien que vous serez au nombre de mes souscripteurs ; j'y compte, au nom de notre ami, de notre malheureux ami !... (Regardant Émile qui paraît accablé.) Il pleure, respectons sa douleur !... Sainte amitié !...

(Il sort par le fond.)

SCÈNE X.

ÉMILE, seul.

Il a raison !... me voilà raillé, bafoué, montré au doigt... Un rire inextinguible éclatera à ma vue... je n'oserai plus me montrer nulle part... il n'y a pas moyen de vivre ainsi... plutôt la mort que le ridicule ; et je cours à l'instant... Dieu ! c'est Henriette !

SCÈNE XI.

ÉMILE ; HENRIETTE, sortant de l'appartement à droite.

HENRIETTE.

Comment ! Monsieur, est-ce que vous partez ?

ÉMILE.

Oui, Mademoiselle, je suis obligé de vous quitter, bien malgré moi, je vous assure ; mais une affaire indispensable...

HENRIETTE.

Que l'on peut remettre, je l'espère.

ÉMILE.

Je l'ai déjà remise une fois.

HENRIETTE.

Raison de plus ; vous voyez bien que vous pouvez la retarder encore... et mon père, et m... ma tante vous en sauront tant de gré.

ÉMILE.

Et vous, Mademoiselle ?

HENRIETTE, naïvement.

Moi aussi.

ÉMILE, avec embarras.

Certainement... alors il me serait bien doux de vous obéir... mais peut-être ma présence déplairait-elle ici à quelqu'un qui tout à l'heure vous cherchait.

HENRIETTE.

Qui donc ?

ÉMILE.

M. Hector, votre cousin, qui désirait, à ce qu'il m'a dit, se trouver seul avec vous.

HENRIETTE, avec naïveté.

Restez, ça l'empêchera.

ÉMILE, à part, avec joie.

Ah ! elle a raison !... je reste encore... Encore un instant de bonheur !... (Haut.) Vous ne l'aimez donc pas ?

HENRIETTE.

Si fait, c'est mon parent.

ÉMILE.

Et si, comme il me l'a annoncé, il avait l'idée de devenir votre mari ?

HENRIETTE.

J'aimerais mieux qu'il n'eût pas cette idée-là.

ÉMILE.

Que vous êtes bonne !

HENRIETTE.

Non, vraiment, c'est mal ; et je suis peut-être injuste envers lui... Mais je ne sais, quand il n'y aurait que cette précipitation à prendre la place d'un infortuné.

ÉMILE.

Votre prétendu... vous le regrettez, Mademoiselle ?

HENRIETTE.

Oui, surtout à présent ; pauvre jeune homme ! comment ne pas plaindre sa destinée !

ÉMILE.

Je serais plutôt tenté de l'envier ; car enfin, moi, à sa place, vous m'accorderiez aussi un regret...

HENRIETTE, vivement et avec frayeur.

Mais, je ne veux pas vous regretter.

ÉMILE.

Comme lui.

HENRIETTE, d'un ton de reproche.

Lui... quelle différence !... je ne le connaissais pas.

ÉMILE.

Mais moi, vous ne me connaissez pas davantage.

HENRIETTE.

Si, vraiment ; tout à l'heure M. Gauthier, l'oncle du malheureux... M. Gauthier m'a parlé de vous avec tant de chaleur et d'intérêt, qu'il en avait presque oublié la perte de son neveu.

ÉMILE.

Vraiment !

HENRIETTE.

Et moi qui ce matin le prenais pour un cœur insensible... c'est un parfait honnête homme, qui vous connaît bien, qui nous a vanté votre bon cœur, votre esprit, vos talents ; il nous a même

parlé de votre fortune, ce qui ne nous regarde pas, et ne nous importe guère.

ÉMILE, à part.

Mon pauvre oncle!... il a avancé mes affaires.

HENRIETTE.

Enfin, il a été jusqu'à me dire qu'après son neveu, vous étiez le seul au bonheur duquel il voulût s'intéresser; et qu'il transporterait désormais sur vous toutes ses espérances, tous ses projets.

PREMIER COUPLET.

ÉMILE.

Air : *du Bouquet de bal* (de madame Duchambge).

Et vous l'écoutiez sans colère,
Quand il formait de pareils vœux!

HENRIETTE, baissant les yeux.

Mais c'est un ami de mon père,
C'est le mien.

ÉMILE.

Je suis trop heureux!
Le sort n'a plus rien qui m'effraye,
Que sur moi maint railleur s'égaye!
Au lieu de mourir pour eux,
Vivre pour elle vaut bien mieux.

ENSEMBLE.

ÉMILE.

Au lieu de mourir pour eux,
Vivre pour elle vaut bien mieux.

HENRIETTE, à part.

A l'espoir qui brille en ses yeux,
Moi je crois comprendre ses vœux.

DEUXIÈME COUPLET.

HENRIETTE.

Mais qu'avez-vous donc, je vous prie?

ÉMILE.

Plus je regarde tant d'attraits,
Et plus j'abjure ma folie...
(A part.)
Que de bonheur j'abandonnais!
J'allais, pour de vaines alarmes,
A d'autres laisser tant de charmes...
Non... loin de mourir pour eux,
Vivre pour elle vaut bien mieux.

ENSEMBLE.

ÉMILE.

Au lieu de mourir pour eux,
Vivre pour elle vaut bien mieux.

HENRIETTE.

A l'espoir qui brille en ses yeux,
Moi je crois comprendre ses vœux.

SCÈNE XII.

Les Précédents; MAUGIRON et HECTOR, entrant en riant.

MAUGIRON.

Ah! mes amis!... ah! ah!... l'aventure est charmante! et je vous la dis comme je viens de l'apprendre, à condition que vous garderez le secret... ah! ah! ah! le jeune Émile Desgaudins...

TOUS.

Eh bien?

MAUGIRON.

Il n'est pas mort.

(Mouvement.)

ÉMILE et HENRIETTE.

O ciel!

HECTOR.

Allons, c'est un prétendant qui revient.

HENRIETTE.

Et comment se fait-il?...

MAUGIRON.

Il voulait quitter la vie, c'était son dessein, il avait écrit d'avance aux journaux... et puis au moment...

ÉMILE.

Je suis au supplice.

MAUGIRON.

Il a réfléchi.

HECTOR.

Bah! c'est drôle!

ÉMILE, avec colère.

Monsieur...

MAUGIRON.

Drôle! n'est-il pas vrai? très-drôle, surtout pour mon ami Gauthier, qui retrouve un neveu; moi, un gendre... et ma fille un excellent parti.

HECTOR, à Henriette.

Et vous consentiriez!...

HENRIETTE.

Non, mon cousin.

ÉMILE, avec effroi.

O ciel!

HENRIETTE, à Émile.

Rassurez-vous... (Haut.) Je dois, mon père, respecter vos volontés; mais vous ne voudrez pas me contraindre à une union désormais impossible.

MAUGIRON.

Et pourquoi?... puisque le prétendu existe.

HENRIETTE, avec impatience.

Eh bien!... eh bien!... c'est justement pour cela; non pas que je ne sois enchantée de l'événement qui le rend à sa famille et à ses amis; mais vous voulez, à coup sûr, me donner un mari que je puisse honorer, respecter.... et ce nouveau Werther, qui veut, qui ne veut pas, qui envoie des billets de faire part, et qui change d'idée... je trouve, comme vous, l'aventure si drôle, que je ne pourrai jamais le regarder sans y penser et sans lui rire au nez.

(Hector et Henriette se mettent à rire.)

ENSEMBLE.

Air de *la Tentation.*

MAUGIRON, HECTOR, HENRIETTE.

O la bonne folie !
Il faut bien qu'on en rie;
Car jamais tragédie
N'a fini plus gaiement.
Voyez-le, quand d'avance
Vers la tombe il s'élance,
S'arrêter par prudence,
Pour vivre longuement.

ÉMILE.

De moi souffrir qu'on rie!
Cette honte inouïe,
Elle est pour ma folie
Un juste châtiment.
Ah! c'est trop de souffrance.
Leur gaieté qui m'offense,
M'avertit par avance
Du destin qui m'attend.

(Hector, Henriette et Maugiron sortent par la porte à droite.)

SCÈNE XIII.

ÉMILE, seul.

C'est mon arrêt! Rien ne peut m'y soustraire... j'aurais pu braver le jugement du monde... mais celui d'Henriette!... mais penser qu'elle me méprise, et qu'à ses yeux je suis à jamais voué au ridicule!... il n'y a plus à balancer; et pour mon honneur, pour ne pas en avoir le démenti... quoique ce soit ennuyeux, désespérant, que je n'en aie jamais eu moins d'envie... n'importe!... ils verront si je suis un lâche, ils verront si j'ai peur de mourir... allons... (Il va pour sortir et s'arrête.) Mais mon oncle, lui qui a tant fait pour moi, qui m'eût sauvé, si c'eût été possible... passer à ses yeux pour un ingrat!... l'abandonner, sans qu'un dernier souvenir, sans qu'une seule excuse m'obtienne mon pardon... écrivons... Mais que lui dire pour m'excuser... que j'étais sans espoir, que je n'étais pas aimé... (Il se met à la table et écrit.) « Pitié! pitié pour moi, mon oncle!... je » m'immole à une passion sans espoir... plaignez- » moi... je n'étais pas aimé. » — Mais c'est que je l'étais, j'en suis sûr... (Il se lève.) j'en ai toutes les preuves... et se tuer, malgré cela!... c'est d'un stupide!... il y a de quoi en devenir fou... raison de plus pour ne pas réfléchir. (Il se remet à la table et écrit avec vivacité.) Oui, la vérité tout entière;... il faut la dire à sa dernière heure... et puis, c'est encore ce qu'il y a de plus vraisemblable... quoique... enfin.... (Il plie et cachète la lettre.) Par qui faire remettre?... (Un domestique traverse l'appartement.) Justement un domestique. (Il lui fait signe.) Mon ami, un mot; où est M. Gauthier ?

LE DOMESTIQUE.

Dans le salon, où il fait un piquet avec M. Maugiron.

ÉMILE.

Tenez, remettez-lui cette lettre qui arrive à l'instant pour lui de Paris. (Le domestique sort.) Et moi, ne perdons pas de temps... il est midi, et dans cinq minutes, j'aurai débarrassé la terre de l'être le plus sot et le plus ennuyé de mourir qu'il y ait au monde!... courons... Adieu, Henriette, c'est pour toi que je me sacrifie.

SCÈNE XIV.

ÉMILE; MADEMOISELLE MAUGIRON et HENRIETTE, qui sont entrées à la fin de la scène, et qui entendent ces derniers mots.

HENRIETTE.

O ciel! qu'ai-je entendu!

MADEMOISELLE MAUGIRON, le retenant par le bras.

Où courez-vous, jeune insensé? où courez-vous?

ÉMILE.

Eh quoi!... vous étiez là?

HENRIETTE.

Oui, Monsieur; ces mots qui vous sont échappés... et le désordre, le trouble où vous êtes... en faut-il davantage pour deviner vos projets ?

MADEMOISELLE MAUGIRON.

Et pourquoi, je vous le demande?

HENRIETTE.

Oui, Monsieur; pourquoi?... mais répondez donc.

ÉMILE, à part.

Et rien, rien à répondre... (Haut.) Eh bien! Mademoiselle, je vous aimais; et ce nouveau rival... ce prétendu...

MADEMOISELLE MAUGIRON, vivement.

Le neveu de M. Gauthier!... rassurez-vous, elle ne peut pas le souffrir; elle me l'a dit.

HENRIETTE.

Ce ne peut donc pas être là le motif; il y en a d'autres.

ÉMILE, vivement.

Certainement; et M. Hector, votre cousin...

HENRIETTE.

Je lui ai déclaré à lui-même, que je ne l'épouserais jamais.

ÉMILE, avec embarras.

Ah! mon Dieu!... (Haut.) Malheureusement, cela ne suffit pas; et si je veux m'ôter la vie, c'est que je suis sûr que monsieur votre père ne consentira jamais.

HENRIETTE.

Il vient de me promettre de ne pas contrarier mon choix.

ÉMILE.

Alors c'est donc madame votre tante.

MADEMOISELLE MAUGIRON.

Je consens, malheureux jeune homme, je consens.

ÉMILE, désespéré.

C'est fini, ils ne me laisseront pas un seul prétexte.

MADEMOISELLE MAUGIRON.

Je sais que c'est un peu prompt, que c'est contraire aux principes; mais puisqu'il n'y a plus d'autre moyen de le décider à vivre... jeune inconnu, tombez à ses pieds, et nommez-vous.

ÉMILE.

Me nommer!... je ne le puis...

MADEMOISELLE MAUGIRON.

Quel mystère!

ÉMILE.

Me nommer, ce serait changer son affection en haine, ce serait la forcer à me fuir.

MADEMOISELLE MAUGIRON.

Je frémis!... Dieu!... si c'était comme dans Richard d'Arlington, le fils du...

(Elle pousse un cri en détournant la tête.)

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENTS, MAUGIRON.

MAUGIRON, entrant tout effaré.

Ah! mes amis!... mes cher amis!... cette fois, je ne ris plus... J'étais dans le salon à achever un piquet avec ce pauvre M. Gauthier... Le domestique lui apporte une lettre de Paris... « Comment, s'écrie-t-il, l'écriture de mon neveu!... » Il l'ouvre, regarde, pâlit, et tout à coup...

ÉMILE.

Achevez.

MAUGIRON.

Il manque de tomber sans connaissance.

ÉMILE.

Oh! c'est moi qui le tue... je vole...

(Tout le monde s'est précipité vers la porte du fond. Gauthier paraît.)

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENTS; GAUTHIER, il entre pâle et défait, jette un regard sur Émile, qui baisse les yeux, et reste consterné.

HENRIETTE.

Ah! Monsieur! Dieu soit loué!... Vous voilà... qu'est-il donc arrivé?... et votre neveu?

GAUTHIER, froidement.

Je n'en ai plus.

TOUS, excepté Émile.

O ciel!

HENRIETTE.

Malheureux jeune homme!

GAUTHIER.

Tous nos liens sont brisés; je devais l'oublier, je l'ai fait, n'en parlons plus.

MADEMOISELLE MAUGIRON.

Si peu de sensibilité!

GAUTHIER.

Et pourquoi en aurais-je plus pour lui qu'il n'en a montré pour moi?... S'est-il inquiété de la douleur que me causerait sa perte?... A-t-il songé qu'il me laissait seul au monde, sans appui, sans consolations? Heureusement, j'ai du courage, moi; je ne suis pas un lâche, je sais supporter les revers, même sans les avoir mérités.

HENRIETTE, à Émile qui cache sa tête dans ses mains.

Ah! cela vous émeut!... cela vous fait rougir!... c'est bien heureux.

MAUGIRON.

Qu'y a-t-il donc?

HENRIETTE, à Gauthier.

Que votre neveu n'est pas seul coupable; car voilà monsieur, que vous aimiez, que vous estimiez... Eh bien! tout à l'heure nous l'avons arrêté au moment...

MADEMOISELLE MAUGIRON.

Où il allait en faire autant.

MAUGIRON.

Lui aussi! est-il possible! Ah çà! mais se tuer va donc devenir la fureur de la jeunesse actuelle? elle ne pourra plus vivre sans cela!

MADEMOISELLE MAUGIRON.

Comme en Allemagne, une association pour le...

HENRIETTE, avec une émotion excessive.

Quelle horreur! et dans quel temps vivons-nous? partout des images de sang et de désolation! n'entendre parler que de meurtres! Ah! c'est trop, mon cœur se soulève, je souffre, j'aurais besoin de pleurer.

GAUTHIER, la pressant sur son cœur.

Venez, mon enfant, venez... vous, du moins, vous êtes bonne et sensible... ce n'est pas vous qui voudriez, sans motifs, déchirer le cœur de ceux qui vous aiment.

HENRIETTE, étonnée.

Sans motifs!...

GAUTHIER.

Oui, car mon neveu n'en avait aucun. Lisez, lisez plutôt vous-même cette lettre, où il m'annonce de sang-froid qu'il est revenu à son premier dessein.

HENRIETTE, prenant le papier.

Ah! mon Dieu! (Regardant Émile.) Écoutez, Monsieur, écoutez bien.

(*Lisant.*)

« Mon bienfaiteur, mon second père,

» Après l'éclat qui a suivi ma folie, je ne pourrais plus m'offrir sans honte aux yeux de celle que j'aime... vivant, je serais ridicule à ses yeux; mort, elle me plaindra peut-être, et elle se dira du moins qu'elle n'avait pas distingué un lâche... Adieu, pardonnez-moi, et parlez-lui quelquefois d'un insensé qui meurt en faisant des vœux pour elle et pour vous. »

GAUTHIER.

Des vœux pour moi! quand il me brise le cœur.

HENRIETTE.

Quoi! ce serait là l'unique motif?... Pauvre jeune homme! et comment juge-t-il celle dont il se croit aimé? Elle aurait donc bien peu de délicatesse pour se plaire à lui rappeler un souvenir affreux.

ÉMILE, *à part.*

Qu'entends-je! (*Haut.*) Eh quoi! Mademoiselle, dans une position semblable, vous ne le mépriseriez pas? vous l'aimeriez encore?

HENRIETTE, *avec émotion.*

Cent fois davantage; je lui dirais: « Venez à mes pieds chercher votre pardon. »

ÉMILE, *tombant à ses genoux.*

Ah! m'y voilà!

HENRIETTE.

Dieu! que vois-je!

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENTS; HECTOR, *entrant dans ce moment par la porte à gauche, et tenant une brochure.*

HECTOR.

Qu'est-ce que cela?

ÉMILE.

Un coupable, un malheureux.

HECTOR.

Quoi! ce serait là l'infortuné?...

ÉMILE.

Mon oncle! mon oncle! ne ferez-vous pas comme elle? ne me pardonnerez-vous pas aussi?

GAUTHIER.

Jamais... je vous l'ai dit: vous n'êtes qu'un ingrat.

ÉMILE.

Moi? un ingrat! Vous pouvez le penser? Eh bien! puisque rien ne peut vous fléchir, puisque vous êtes inexorable, je n'ai plus qu'un parti à prendre...

GAUTHIER.

Te tuer, n'est-il pas vrai?

ÉMILE.

Je ferai plus, je renoncerai à celle que j'aime... Oui, abjurant un funeste délire, et éclairé enfin sur mes véritables devoirs, je vivrai, mais je vivrai malheureux: plus d'union, plus de mariage! vous en serez cause, et en me voyant vivre et souffrir par vous et pour vous, vous vous demanderez encore si je ne suis qu'un ingrat.

GAUTHIER.

Non, non, tu ne l'es plus, et puisque tu abjures tes torts, puisque tu ne veux plus déserter le poste où le devoir t'a placé, je pardonne. (*Il l'embrasse.*) Je te rends le cœur de ton oncle, son amitié... (*à Maugiron*) et son héritage.

MAUGIRON.

A la bonne heure... Dénoûment classique.

HECTOR.

Quoi! c'est là l'oncle? et monsieur est le neveu défunt qui revient de la tombe...

MADEMOISELLE MAUGIRON.

Pour épouser...

ÉMILE.

Et pour apprendre à vivre à ceux à qui cela ne conviendrait pas.

HECTOR, *lui tendant la main.*

Touchez là, cousin, nous n'aurons pas de disputes là-dessus.

GAUTHIER.

Et vous, jeunesse exaltée qu'égarent de fausses doctrines, je vous dirai, s'il m'est permis d'en revenir à mes vieux auteurs, et de les citer encore:

« S'il te reste au fond du cœur quelque sentiment de vertu, viens; que je t'apprenne à aimer la vie... Chaque fois que tu seras tenté d'en sortir, dis en toi-même: Que je fasse encore une bonne action avant que de mourir. Puis va chercher quelque indigent à secourir, quelque infortuné à consoler, quelque opprimé à défendre... Si cette considération te retient aujourd'hui, elle te retiendra encore demain, après-demain, toute la vie... Si elle ne te retient pas, meurs, tu n'es qu'un méchant. »

MAUGIRON.

C'est du Jean-Jacques.

HECTOR.

Drôle de style, auquel on n'est plus fait chez nous.

GAUTHIER.

Je crois bien, vous n'en imprimez plus comme ça.

TOUS EN CHOEUR.

AIR: *Nous n'avons qu'un temps à vivre.*

Nous n'avons qu'un temps à vivre,
Amis, passons-le gaiement;
Narguons celui qui doit suivre,
Et ne songeons qu'au présent.

VAUDEVILLE.

Air : *Gai, gai, Mariez-vous.*

GAUTHIER.

Gai, gai, ne mourons pas,
Cette vie
Est si jolie !
Gai, gai, ne mourons pas,
Restons encore ici-bas.

TOUS EN CHOEUR.

Gai, gai, ne mourons pas, etc.

GAUTHIER.

Tant que Dieu nous donnera
Amis et douce compagne,
Tant qu'à l'homme il restera
Les truffes et le champagne,
Gai, gai, ne mourons pas,
Cette vie
Est si jolie!
Gai, gai, ne mourons pas,
Restons encore ici-bas.

TOUS.

Gai, gai, ne mourons pas, etc.

MAUGIRON.

Depuis vingt ans, même avant,
J'ai vu des gens que j'honore,
Qui changeaient du rouge au blanc,
Et du blanc au tricolore...
Gai, gai, ne mourons pas,
Pour voir s'ils changent encore,
Gai, gai, ne mourons pas,
Restons encore ici-bas.

TOUS.

Gai, gai, ne mourons pas, etc.

MADEMOISELLE MAUGIRON.

J'ai vu mes auteurs chéris,
Massacrer nonne et grand prêtre,
Cuire et manger en salmis
L'enfant qui venait de naître;
Gai, gai, ne mourons pas,
Ils iront plus loin, peut-être,
Gai, gai, ne mourons pas,
Restons encore ici-bas.

TOUS.

Gai, gai, ne mourons pas, etc.

ÉMILE.

Tout va mal, on le prétend,
Et la France se fait vieille ;
Plus de heros, de talent,
Le canon même sommeille.
Gai, gai, ne mourons pas,
Il se peut qu'il se réveille ;
Gai, gai, ne mourons pas,
Nous lui devrons des soldats.

TOUS.

Gai, gai, ne mourons pas, etc.

HECTOR.

Si nous avons su déjà
Échapper à la diète,
A l'émeute, au choléra,
Aux docteurs, à leur lancette...
Gai, gai, ne mourons pas,
Attendons tous la comète;
Gai, gai, ne mourons pas,
Restons encore ici-bas.

TOUS.

Gai, gai, ne mourons pas, etc.

HENRIETTE, au public.

L'auteur a voulu prouver
Qu'on doit vivre... gens honnêtes,
Daignez ici l'approuver,
Et bon public que vous êtes...
Gai, gai, ne mourez pas,
Pour que vivent nos recettes;
Gai, gai, ne mourez pas,
Et vers nous tournez vos pas.

TOUS.

Gai, gai, ne mourons pas, etc,





LA GRANDE AVENTURE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 2 novembre 1832.

En société avec M. Varner.

Personnages.

CLICQUOT, barbier et aubergiste.	GAILLARDET.
SUBREGONDI, seigneur corse.	MADAME CLICQUOT.
NELVILLE, ancien officier français.	LOUISE, sa fille.

La scène se passe aux îles d'Hyères, où le barbier Clicquot tient auberge.

Le théâtre représente une salle d'auberge; porte au fond, et portes latérales. Auprès de la porte du fond, fenêtre à six pieds d'élévation; une petite table sur le devant à droite, sous laquelle il y a un seau avec de l'eau; une autre table à gauche; une troisième avec tiroir au-dessous de la fenêtre. Sur cette dernière, plat à barbe, pot à l'eau, serviettes, etc.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLICQUOT, MADAME CLICQUOT, LOUISE.

(Au lever du rideau, madame Clicquot, assise auprès de la table à droite, s'occupe à plier des serviettes; Louise, à la table à gauche, enlève quelques assiettes et la nappe dont elle était couverte, et les porte dans le fond sur une autre table qui se trouve derrière elle.

CLICQUOT, en costume de barbier, entrant par le fond et s'adressant à Louise.

Eh bien! les étrangers qui ont descendu cette nuit dans notre auberge, sont-ils levés?... ont-ils paru?... ils ont l'air bien, n'est-ce pas?... sais-tu ce qu'ils sont?

LOUISE.

Non, mon père.

CLICQUOT.

Moi, je le sais; le plus jeune est un ancien officier de Napoléon, qui a servi le roi Murat, et qui plus tard proscrit, comme carbonaro, s'est enfui au Brésil, où, ne sachant que faire, il a fait une fortune immense, pour se distraire...

MADAME CLICQUOT, se levant.

Est-il possible!

CLICQUOT.

Je n'aurai jamais de ces distractions-là. Aujourd'hui, il revient en France. C'est son valet de chambre qui m'a raconté tout cela. Il arrive de Nice, a couché dans mon auberge, la plus belle des îles d'Hyères, *au Plat d'Étain*, CLICQUOT, *barbier, aubergiste, fait la barbe, la coiffure et les matelottes, le tout à juste prix.*

AIR de *Turenne.*

Au Plat d'Étain tenant auberge,
Clicquot, barbier, perruquier et traiteur,
Reçoit, rase, nourrit, héberge...
D'un double emploi s'acquitte avec honneur. (*bis.*)
Oui, des barbiers je suis le Bonaparte,
Nul client ne m'a reproché
Que jamais je l'aie écorché.
(à part.)
Si ce n'est peut-êtr' sur la carte.
(Haut.)

Aussi l'ancien officier du roi Murat est enchanté de moi.

MADAME CLICQUOT.

Il restera donc ici?

CLICQUOT.

Non, il part; il veut se rendre aujourd'hui à Toulon, où il a grande hâte d'arriver; pourquoi? je n'en sais rien, ni son domestique non plus; mais je le saurai.

MADAME CLICQUOT.

Vous êtes si curieux... (Vivement.) Et l'autre voyageur, ce vieux, qui a un air sombre, est-ce aussi un Français?

CLICQUOT.

Certainement, puisqu'il est Corse; c'est un



gentilhomme d'Ajaccio; un gaillard en dessous, qui a l'air, comme on dit, de vous donner avec plus de facilité un coup de poing qu'une poignée de main : aussi, il faut être honnête avec lui. Es-tu montée dans son appartement?

MADAME CLICQUOT.

Vous savez bien que je n'entre jamais seule dans la chambre des voyageurs.

CLICQUOT.

C'est juste... tu es d'une rigidité de principes, je dirai même d'une sauvagerie!... on t'appelle partout la belle insensible! ta réputation embaume les îles d'Hyères, ça, et les orangers qui y poussent.

MADAME CLICQUOT.

Je te conseille de plaisanter.

CLICQUOT.

Je ne plaisante point, l'autre année, tu aurais été nommée rosière, si tu n'avais eu une fille et un mari; à cause de cela, on t'a préféré une innocente, soi-disant... ce n'était pas l'avis de tout le monde; mais je me tais, parce que, dans notre état, il faut de la discrétion.

MADAME CLICQUOT.

C'est précisément ce qui te manque, tu ne peux rien garder.

CLICQUOT.

Par exemple! j'ai une foule de secrets que je n'ai jamais partagés avec personne, pas même avec toi, qui es ma moitié; t'ai-je jamais parlé des intrigues de la petite Justine, de la grande Félicité, de madame Cothereau, la femme du courrier de la malle? quand le mari est en route, on dit que...

AIR : *Qu'un poële.*

Mais silence, (*bis.*)
Je sais, moi, ce que j'en pense;
Oui, silence, (*bis.*)
Car je hais
Les indiscrets.

De notre épicier Mathieu
L'épouse n'est pas cruelle...
L'époux vend de la chandelle;
Mais il n'y voit que du feu.
Aussi ce fortuné père,
Quoique des plus contrefaits,
Bossu par devant, derrière...
N'a que des enfants bien faits.

Mais silence, etc.

Le philanthrope à côté
Était un ancien gendarme.
C'te grand' dam' qui fait vacarme,
Fut danseuse à la Gaieté...
Enfin, la prude Charlotte,
Qui fait toujours des sermons,
(Louise quitte la table, et s'approche de son père pour écouter.)
Eut, avant d'être dévote,
Trois cousins dans les dragons.

Mais silence, (*bis.*)
Je sais moi ce que j'en pense;
Mais silence,
Oui, silence,
Car je hais
Les indiscrets.

Oui, je les hais, et pourquoi? parce que... (Se retournant vers Louise.) Ma fille, la discrétion est un devoir pour notre sexe, comme elle est un ornement pour le vôtre.

MADAME CLICQUOT.

Auras-tu bientôt fini?

CLICQUOT.

C'est toi qui parles sans cesse; mais c'est égal, continue; je t'écoute, je suis bon mari, j'ai de la patience : il en faut! souviens-toi de ça, ma fille, quand tu auras un époux, une maison, des enfants!...

MADAME CLICQUOT.

Si toutefois cela arrive jamais, car malheureusement, ma fille a des attraits, et pas de dot.

CLICQUOT.

Comme sa mère.

LOUISE.

Oh! ça n'y fait rien, et je connais quelqu'un qui, malgré ça, ne demanderait pas mieux.

CLICQUOT.

Qu'il se présente! et s'il a des talents, de la considération, de la fortune...

MADAME CLICQUOT.

Et des mœurs.

CLICQUOT.

Certainement! ça ne peut pas nuire, c'est même beaucoup, quand on a le reste.

LOUISE.

Dame! mon père, si vous êtes trop exigeant...

CLICQUOT.

Sois tranquille; c'est dans ton intérêt, tu n'auras pas à te plaindre, si je te donne un équipage, avec une petite livrée. D'abord, j'ai un pressentiment que tu es réservée à de brillantes destinées. (Voyant Gaillardet qui paraît à la porte du fond.) Qu'est-ce qu'il veut celui-là?

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, GAILLARDET.

GAILLARDET, à part, dans le fond du théâtre.

Les voilà réunis, c'est le moment de me présenter; d'abord, je n'y tiens plus, il faut absolument que je leur parle. (Il fait quelques pas pour s'approcher.) Bonjour, monsieur Clicquot, ainsi que madame et mademoiselle.

LOUISE, d'un air gracieux.

Je vous salue, monsieur Gaillardet.

CLICQUOT, avec un air de protection.

Bonjour, bonjour! est-ce qu'il y a quelqu'un qui voudrait me parler?

GAILLARDET.

Précisément.

CLICQUOT.

J'y cours : faut-il que j'emporte mes rasoirs?

GAILLARDET.

Ne bougez pas d'ici, ce quelqu'un-là, c'est moi.

CLICQUOT.

En voilà une sévère ! il appelle ça quelqu'un. N'importe, je consens à t'accorder une audience...

MADAME CLICQUOT.

Pourvu qu'il se dépêche.

GAILLARDET.

Père Clicquot, il y a longtemps que vous me connaissez?

CLICQUOT.

Cette bêtise ! c'est moi qui t'ai vacciné dans les bras de ta nourrice, la mère Durand; il y avait quinze jours que le bureau des Orphelins, pour ne pas dire des Enfants Trouvés, t'avait confié à sa tendresse, dont il avait payé trois mois d'avance, et depuis on t'a gardé dans le pays : c'est la commune qui t'a tenu lieu de mère.

LOUISE.

Pauvre jeune homme !

CLICQUOT.

Elle t'a élevé à ses frais avec économie, et comme tu annonçais un gaillard, on t'a appelé Gaillardet. C'est même à moi que tu dois ce nom-là, j'ai voulu aussi te donner quelque chose.

GAILLARDET.

Je vous en remercie, mon parrain. Après cela, pendant que vous étiez en train de me donner un nom, vous pouviez m'en choisir un plus beau, parce que Gaillardet... Enfin c'est égal, je m'y tiens, le nom ne fait rien à la chose. Aujourd'hui me v'là grand garçon, mon éducation est terminée.

CLICQUOT.

C'est-à-dire que tu ne sais rien... que tu ne fais rien...

MADAME CLICQUOT.

Et que pour vivre ainsi, il faudrait n'avoir pas de cœur.

GAILLARDET.

Et justement j'en ai un, je m'en suis aperçu il y a deux mois.

AIR : *Tenez, moi je suis un bon homme.*

J'adore du fond de mon âme
Vot' fill'.

CLICQUOT.

J'en reste stupéfait.

GAILLARDET.

J' viens vous la demander pour femme ;
J' veux qu'ell' soit madam' Gaillardet.

CLICQUOT.

Un Gaillardet dans ma famille !

GAILLARDET.

Pourquoi pas? en filleul bien né
Je prétends rendre à votre fille
Le nom que vous m'avez donné.

CLICQUOT.

C'est-à-dire que c'est d'une audace...

MADAME CLICQUOT.

Je n'en reviens pas.

GAILLARDET.

Il ne manque plus que votre consentement; car mam'selle Louise ne demande pas mieux.

CLICQUOT.

C'est faux.

LOUISE.

Non, mon papa.

MADAME CLICQUOT.

Silence !

LOUISE.

Mais je vous jure que nous nous aimons.

CLICQUOT.

C'est impossible, je ne l'ai pas permis.

GAILLARDET.

Vous ne voulez donc pas consentir...

CLICQUOT.

Il faudrait que je fusse bien absurde. Qui? moi ! homme établi, j'irais donner ma fille à un citoyen anonyme qui n'a ni état ni famille, qui ne paye ni contributions, ni patente; qui n'a ni présent, ni passé, ni avenir.

GAILLARDET.

Puisque je lui plais comme ça.

MADAME CLICQUOT.

Nous y mettrons bon ordre.

CLICQUOT.

Et nous saurons bien empêcher...

GAILLARDET.

C'est ce que nous verrons.

CLICQUOT.

Je crois qu'il me brave.

LOUISE, cherchant à calmer Gaillardet.

De grâce !...

MADAME CLICQUOT, à son époux.

Mon ami !...

GAILLARDET.

Je me ferai adorer malgré vous.

CLICQUOT.

Voyez-vous le factieux !

GAILLARDET.

Nous avons juré d'être l'un à l'autre.

CLICQUOT.

C'en est trop !

GAILLARDET.

Et elle sera ma femme.

CLICQUOT, d'un ton menaçant.

Sors à l'instant !

GAILLARDET.

Je sortirai si je veux.

CLICQUOT.

Il faut donc que je te jette dehors. (A sa femme et à sa fille.) Retenez-moi, je vous en prie!

LOUISE, poussant Gaillardet du côté de la porte.

Allons, ne l'exaspérez pas.

GAILLARDET, à Louise.

Puisque vous m'en priez, Mam'selle, je m'en vais... je vous obéis... (A Clicquot.) Mais ce n'est qu'à cause d'elle ; je reviendrai.

CLICQUOT.

Avise-t'en! tu trouveras ma porte fermée.

GAILLARDET, s'en allant.

Ça m'est égal, j'grimperai par la fenêtre.

(Il sort par le fond.)

CLICQUOT.

Le scélérat!... (Courant vers la porte.) Je te forcerai bien à respecter l'autorité paternelle. Je vais toujours pousser le verrou.

(Il ferme la porte du fond, et pousse le verrou.)

SCÈNE III.

MADAME CLICQUOT, CLICQUOT, LOUISE.

MADAME CLICQUOT.

Dieu merci! nous en voilà débarrassés! ce n'est pas sans peine.

CLICQUOT.

Autrefois, avec des protections, on aurait mis un drôle comme ça à la Bastille; mais aujourd'hui on n'est plus libre... Qu'il prenne garde à lui!...

LOUISE.

Est-ce que vous croyez qu'il n'osera pas revenir?

CLICQUOT.

Je l'espère bien.

LOUISE.

Comme ça nous serions séparés?...

CLICQUOT.

A jamais!

LOUISE, éclatant.

Non, mon papa, c'est impossible!

MADAME CLICQUOT, d'un ton sévère.

Ma fille!...

LOUISE.

Je ne saurais vivre sans lui!

CLICQUOT.

Il faudra pourtant que tu t'arranges pour ça...

LOUISE.

Vous voulez donc me voir mourir d'amour?

CLICQUOT.

Ah! tu crois que l'on meurt d'amour? Non, ma fille, c'est une indisposition très-ordinaire, on en revient toujours.

LOUISE.

Eh bien! moi, mon papa, je vous jure...

CLICQUOT.

Je vous défends de jurer... silence! Voici un de nos voyageurs, c'est le Français, officier de Napoléon et de Murat, exilé comme carbonaro, et qui a fait fortune au Brésil.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS; NELVILLE, entrant par la porte latérale à gauche.

CLICQUOT.

Monsieur désire-t-il quelque chose? Il n'a qu'à parler.

NELVILLE.

Est-il arrivé quelqu'un de Toulon?

CLICQUOT.

Pas encore, mais si on savait de quoi il s'agit, on pourrait s'informer, on pourrait envoyer, nous n'avons que sept ou huit lieues tout au plus...

NELVILLE.

C'est inutile! c'est une lettre, un paquet que j'attends.

CLICQUOT.

On vous le remettra aussitôt son arrivée. Monsieur veut-il déjeuner dans sa chambre, ou ici à côté, à table d'hôte?...

NELVILLE.

Ici? volontiers! Y a-t-il beaucoup de monde?...

CLICQUOT.

Sans doute, un voyageur, un gentilhomme corse, un vieillard. Je peux même vous dire qui il est, car j'ai lu son nom sur un nécessaire de voyage qui renfermait deux pistolets, trois poignards et des couteaux de poche.

NELVILLE.

Je vous remercie, je ne tiens pas à savoir son nom.

CLICQUOT.

Ni moi non plus. C'est M. de Subregondi, demeurant à Ajaccio!

NELVILLE.

O ciel!

MADAME CLICQUOT.

Subregondi!

CLICQUOT.

Vous le connaissez?

NELVILLE.

Je ne l'ai jamais vu...

CLICQUOT, à sa femme.

Et toi?...

MADAME CLICQUOT.

Ni moi non plus; mais, il y a dix-huit ans à peu près, j'ai été femme de chambre d'une jeune dame qui portait ce nom, et qui était bien malheureuse...

NELVILLE.

Bien malheureuse !...

MADAME CLICQUOT.

Elle retournait en Corse rejoindre son mari, mais je n'ai pas voulu l'accompagner jusque-là, et je suis restée ici.

CLICQUOT.

Où je t'ai épousée à cause de tes vertus.

NELVILLE.

Et combien de temps êtes-vous restée près d'elle ?

MADAME CLICQUOT.

Deux mois à peine ; elle m'avait prise à son service en rentrant en France.

AIR du vaudeville de *la Somnambule.*

Elle venait alors de l'Italie,
Elle était faible et paraissait souffrir;
Mais sa pâleur la rendait plus jolie,
Et l'on n' pouvait la voir sans la chérir!
Ma maîtresse et moi n' faisions qu'une...
On sympathise avec les êtr's souffrants.
Il m' semblait doux de servir l'infortune...

CLICQUOT, à part.

Qui lui payait de bons appointements.

NELVILLE.

Ainsi, quand vous l'avez quittée, c'était en 1815 ?

MADAME CLICQUOT.

Justement. Comment le savez-vous ?

NELVILLE, avec embarras.

Je le présume ; vous m'avez dit tout à l'heure qu'il y avait dix-huit ans ! à peu près.... moi, à cette époque j'étais déjà parti pour Rio-Janeiro.

CLICQUOT.

C'est égal, il paraît que vous connaissiez cette dame.

NELVILLE.

Moi ! du tout.

CLICQUOT.

Il n'y a pas de mal ; et c'était possible, vous pouvez l'avoir rencontrée en Italie, quand elle voyageait, et que vous étiez au service du roi Murat... Joachim Murat.

NELVILLE, sévèrement.

Hein ! qui vous a dit ?...

CLICQUOT.

Personne, ce sont des idées, des présomptions.

NELVILLE.

Il suffit. Qu'on me serve à déjeuner ! je quitterai cette auberge dès ce soir. Laissez-moi.

CLICQUOT.

Oui, Monsieur.

MADAME CLICQUOT.

Encore une pratique que tu éloignes par tes bavardages.

CLICQUOT.

Est-ce ma faute, s'il a servi le roi Murat ? Je suis sûr maintenant qu'il la connaissait, j'en mettrais ma main au feu... (A Nelville qui s'impatiente.) Voilà, Monsieur ; on va vous servir votre déjeuner, et avertir l'autre voyageur. (A madame Clicquot et à sa fille.) Allons ! vous autres, à l'ouvrage !

(Ils sortent tous trois par la porte latérale à droite de l'acteur.)

SCÈNE V.

NELVILLE, seul.

Je partirais sur-le-champ, sans cette lettre que j'attends. Si ce vieux serviteur habite toujours ce pays, s'il existe encore, lui seul peut me donner les renseignements que j'espère ! Mais si mon attente est trompée, si aucun lien ne m'attache plus à la vie, que m'importe alors cette fortune que j'ai acquise, et qui me devient inutile ? Qui vient là ?

SCÈNE VI.

NELVILLE ; SUBREGONDI, qui entre par la porte à gauche.

SUBREGONDI, à la cantonade.

Oui, tous vos négociants de Marseille ont le cœur doublé de fer, comme leur coffre-fort, et je vous revaudrai cela, je vous promets, capital et intérêts... (Apercevant Nelville qu'il salue.) Votre serviteur.

NELVILLE, souriant.

Je vois, Monsieur, que vous en voulez beaucoup au commerce.

SUBREGONDI.

Et ce n'est pas sans raison !... refuser un gentilhomme corse !... ne pas vouloir lui escompter une lettre de change de deux mille francs, payable à un an de date par une maison de banque des plus solides !... Tous ces gens de comptoir sont des Arabes.

NELVILLE.

Pas tous ; et si je puis vous rendre ce service...

SUBREGONDI, lui donnant la lettre de change.

Est-il possible !... quoi ! Monsieur, sans me connaître ?

NELVILLE.

Cette signature est fort bonne. (Lui donnant deux rouleaux.) Voici votre somme en or.

SUBREGONDI, voulant défaire un rouleau.

Et que vous dois-je ?

NELVILLE.

Bien; j'ai besoin de papier sur Paris, et cela me rend service à moi-même.

SUBREGONDI.

Monsieur, voilà un trait... qui restera là! parce que nous autres Corses nous n'oublions ni un service, ni une offense... Nous en tenons registre dans les familles; et toutes nos dettes finissent toujours par être acquittées... fût-ce même à la troisième génération!... Moi, qui vous parle, je me rappelle avoir liquidé à dix-huit ans un coup de carabine qu'un grand oncle à moi devait à un de ses voisins; c'est la seule chose qu'il nous eût léguée par testament, et il a bien fallu faire honneur à la succession.

NELVILLE.

Air du *Piége*.

Je n'y puis croire!

SUBREGONDI.

Et pourquoi donc?... Chez nous
Depuis longtemps nos mœurs sont ainsi faites.

NELVILLE.

Vous n'aurez pas, je l'espère, pour vous,
A léguer de semblables dettes
A vos enfants, à vos neveux?

SUBREGONDI.

Non, ce n'est pas là mon système;
Car je tiens, autant que je peux,
A payer toujours par moi-même.

Voilà pourquoi je me dépêche; car je me fais vieux; et cet argent que vous avez eu la générosité de m'avancer, me servira, je l'espère, à acquitter un arriéré, que, depuis dix-huit ans, je soupçonne.

NELVILLE.

Est-il possible?

SUBREGONDI.

Sans savoir au juste ce que je dois, et si même je dois quelque chose... ce qui est la position la plus pénible.

NELVILLE.

Et comment cela?

SUBREGONDI.

A vous, qui venez de me rendre un service d'ami, je puis vous faire connaître ma position; j'ai eu une femme, jeune, jolie...

NELVILLE.

Que vous avez perdue?

SUBREGONDI.

Oui: il y a une douzaine d'années, une maladie, une fièvre cérébrale... ce n'est pas sa faute, je ne lui en veux pas, mais je lui en ai voulu, je lui en veux encore de sa tristesse continuelle!... je l'ai surprise plusieurs fois pleurant toute seule.

NELVILLE.

O ciel! vous pourriez soupçonner!...

SUBREGONDI.

Sans doute; que pouvait-elle regretter? ce n'était pas moi, qui étais toujours là, qui ne la quittais point, qui ne l'avais jamais quittée qu'une fois en ma vie, et bien malgré moi.

NELVILLE.

Et pour quel motif?

SUBREGONDI.

Un motif supérieur; l'autre, mon compatriote, qui régnait alors, avait pris en mauvaise part quelques mots de tyran et de despote que j'avais lâchés tout haut sur son compte!... La police impériale était sur mes traces, et je m'étais réfugié, avec ma femme, en Italie, dans une maison de campagne aux environs de Florence, et près des bords de l'Arno; j'y fus découvert, arrêté, et jeté dans une chaise de poste qui me conduisit dans une prison d'état, où je restai un an.

NELVILLE.

C'est bien long.

SUBREGONDI.

Ça m'était bien égal, pour moi du moins; mais pour ma femme!... Que faisait-elle pendant ce temps-là?... je ne l'ai jamais su, elle ne m'a jamais rien avoué; et cependant j'ai toujours eu des soupçons.

NELVILLE.

Sur qui?

SUBREGONDI.

Sur tout le monde. D'abord, comme je vous disais: ses regrets, sa tristesse, quand on parlait de l'Italie; et puis une fois, quand elle dormait, je lui ai entendu prononcer un nom... qui n'était pas le mien... elle disait: Arthur.

NELVILLE.

Arthur?

SUBREGONDI.

Oui: elle me l'a dit, à moi, Jean-Jérôme-Joseph Subregondi.

Air du vaudeville *du Charlatanisme*.

J'en demeurai comme hébété.

NELVILLE.

Peut-être vous crûtes entendre.

SUBREGONDI.

Elle l'a deux fois répété,
Et je ne saurais m'y méprendre.
Un soupçon affreux m'a saisi;
Car une femme, je suppose,
Capable d'oublier ainsi
Même le nom de son mari...
Peut bien oublier autre chose.

Et si ce ne sont pas là des preuves...

NELVILLE.

Bien faibles, vous en conviendrez.

SUBREGONDI.

Et c'est là-dessus, cependant, que je vis depuis une quinzaine d'années; attendant toujours que

m'en arrive de plus décisives... lorsque, il y a quelque temps, feuilletant d'anciens papiers, de 1814 à 1815, des mémoires, des comptes écrits de la main de ma femme... j'ai vu : « Donné » deux cents francs, pour derniers gages, à Cé- » cile Gertrude, ma femme de chambre, qui m'a » quittée aux îles d'Hières. » Je me suis dit : Voilà donc le nom d'une des personnes qui ont été près d'elle pendant mon absence; je me suis embarqué, j'ai appris ici que cette Cécile Gertrude avait épousé un nommé Clicquot, barbier, aubergiste, maître de cet hôtel; je veux la voir, l'interroger, la forcer par l'or, ou les menaces, à me donner tous les renseignements qui sont en son pouvoir; et si, par ce moyen, je puis arriver à connaître le séducteur, je le poursuivrai jusqu'au bout du monde.

NELVILLE.

Et s'il n'existe plus?

SUBREGONDI.

Peu m'importe!... lui, ou les siens; il faut que ça tombe sur quelqu'un... c'est mon existence, mon avenir... c'est une idée que je caresse à mon coucher, à mon réveil; je crois voir le coupable, je crois l'entendre!... Depuis quinze ans, je le tue tous les soirs avant de m'endormir, et je recommence en me réveillant.

NELVILLE.

Quelle folie!

SUBREGONDI.

Vous ne connaissez pas comme nous le plaisir de la vengeance... *la vendetta*... la seule passion que le temps ne détruise point, et qui s'accroisse avec l'âge; passion qui tient lieu de toutes les autres, qui vous fait vivre dans l'avenir, qui vous fait oublier le boire et le manger, car, avec elle, on n'a besoin de rien, on ne prend rien, et on engraisse.

SCÈNE VII.

CLICQUOT, SUBREGONDI, NELVILLE.

CLICQUOT, entrant par la porte à droite. Il est en veste de cuisinier.

Le déjeuner de ces messieurs sera prêt dans un quart d'heure.

SUBREGONDI.

Tant mieux! car j'ai une faim!... Faites venir pour moi un barbier, en attendant.

CLICQUOT.

Voilà, voilà!

(Il ôte sa veste de cuisinier, et paraît en costume de barbier.)

SUBREGONDI.

Comment! vous exercez donc?...

CLICQUOT.

Je dirai même, avec une certaine adresse; ce n'est pas étonnant; ancien élève en chirurgie, je n'ai consenti à prendre le rasoir que par égard pour le menton de mes compatriotes : il n'y avait dans l'île que des massacres.

SUBREGONDI.

Je vous préviens que je suis très-difficile...

CLICQUOT.

Tant mieux!... je suis charmé d'avoir affaire à un connaisseur. (Il va prendre un rasoir sur la table du fond et le montre à Subregondi.) Voici un rasoir anglais qui a eu l'honneur de faire la barbe au duc de Wellington; une fameuse lame, un peu ébréchée.

SUBREGONDI.

Dépêchons!... (A Nelville.) Vous permettez?

NELVILLE.

J'ai moi-même quelques notes à écrire.

CLICQUOT, à Nelville, lui montrant la table à gauche.

Vous avez là tout ce qu'il vous faut; même les journaux. (Nelville s'assied auprès de la table, et prend un journal qu'il lit. Subregondi se place sur une chaise au milieu du théâtre. Clicquot lui passe au cou une serviette, ensuite il verse de l'eau dans le plat à barbe, et se dispose à le raser.) Avez-vous, à minuit, entendu l'orage?

SUBREGONDI, assis.

Je crois bien, je ne dormais pas.

CLICQUOT, allant et venant.

Alors, ça n'a pas pu vous réveiller... Quels éclairs! et quels coups de tonnerre! ça me rappelait une nuit où je n'étais pas à la noce... il est vrai qu'en Italie les orages sont bien plus terribles.

NELVILLE, vivement et sans quitter sa place.

Vous avez été en Italie?

CLICQUOT.

Certainement; parti en 1813, à la suite d'un général de division, qui m'admettait dans son intimité; c'était moi qui l'accommodais.

AIR de *la Vieille*.

J'étais avid' de renommée,
Et j'escortais nos grenadiers.

NELVILLE.

Quoi! vous avez suivi l'armée?

CLICQUOT.

Oui, j'étais parmi nos guerriers.

SUBREGONDI.

Mais, dites-moi, dans cette armée
A quoi servaient les perruquiers?

CLICQUOT.

A quoi servaient les perruquiers?
Ah! c'est pour eux qu' cett' campagn' fut utile,
Je regardais, et devenais habile...
Oui, d' nos soldats la valeur m' fut utile,
En les r'gardant je devenais habile,
Et j'apprenais de mes concitoyens
A fair' la barbe aux Autrichiens.

Aussi, et pour me reposer de mes fatigues, je m'étais, après la campagne, établi à Florence.

NELVILLE, de même.

A Florence?

CLICQUOT.

Oui ; est-ce que vous avez été dans ce pays-là ?

NELVILLE.

Jamais.

CLICQUOT, savonnant la figure à Subregondi, et s'interrompant pour parler à Nelville.

Tant pis, c'est une des plus belles villes du monde ; des rues larges, un ciel pur ; et un luxe... ah !

(Parlant toujours à Nelville, sans regarder Subregondi, dont il barbouille la figure jusqu'aux yeux.)

SUBREGONDI, à Clicquot.

Prenez donc garde.

CLICQUOT.

Pardon, je sais bien que ce n'est pas le front qu'il faut raser. (Lui savonnant le menton.) Je vous disais que je m'étais établi à Florence, où j'avais de la peine à me produire, faute de savoir l'italien, car le mérite qui n'a pas la langue, n'a rien qui parle en sa faveur ; je n'avais que mon enseigne, une enseigne superbe...

« Clicquot, docteur de la faculté de Paris, chirurgien-accoucheur, dentiste, orthopédiste, méthodiste, etc. »

Je m'étais fait un grand nom, avec des lettres de deux pieds... (Il va poser le plat à barbe sur la table à droite.) Il ne me manquait rien que des pratiques. Il y avait quinze jours que j'en attendais...

SUBREGONDI.

Et il n'en arrivait pas ?

CLICQUOT, toujours auprès de la table.

Non ; mais une nuit, on frappe à ma porte ; je me dis : Voilà quelqu'un qui veut se faire raser, il est un peu tard, c'est égal... J'ouvre... un homme masqué se présente, je crus que c'était pour me voler, j'allais crier ; mais il m'offre une bourse, ça me rassure ; il ajoute, à voix basse : « Voulez-vous gagner dix louis ? — Certainement. — On a besoin de votre ministère. — Disposez de moi. » Là-dessus, il me bande les yeux, me prend par la main, et je le suis en aveugle.

(Il commence à raser Subregondi.)

SUBREGONDI.

Quel était cet homme ?

CLICQUOT, rasant Subregondi.

Un inconnu.

SUBREGONDI.

Et vous vous êtes risqué ?

CLICQUOT.

Le barbier français est naturellement aventureux ; nous montons en voiture, mon compagnon ne dit mot, ni moi non plus.

NELVILLE, à part.

Maudit bavard !

CLICQUOT.

Au bout de quelques minutes, je n'entends plus retentir les roues sur le pavé : nous roulions sur un terrain uni. Je dis : Nous ne sommes plus dans la ville, nous allons à la campagne.

SUBREGONDI.

De quel côté ?

CLICQUOT.

Je n'en sais rien. La voiture s'arrête, un certain bruissement m'indique que nous sommes près de la rivière ; je me dis : C'est l'Arno.

SUBREGONDI, à part.

Une maison de campagne sur l'Arno !

CLICQUOT.

Nous franchissons une allée de sable ; nous montons un perron de six marches ; et je traverse trois chambres, dont les portes s'ouvrent successivement devant moi.

SUBREGONDI.

C'est bien cela.

NELVILLE, cherchant à l'interrompre.

Si monsieur Clicquot avait fini !

CLICQUOT.

Pas encore.

SUBREGONDI.

Continuez donc.

CLICQUOT.

C'est monsieur qui me fait couper...

SUBREGONDI.

Hein !...

CLICQUOT.

Qui me fait couper dans mon récit. (Il continue à raser.) On m'ôte mon bandeau, et l'on me laisse seul dans un cabinet étroit et sans lumière, où je m'attendais à être victime, et résigné à mourir, je m'empare d'une espèce de bonbonnière, pour mettre la justice sur les traces de mes assassins ! Je l'ai toujours gardée, j'en ai fait une tabatière. (La tirant de sa poche.) En usez-vous ?

SUBREGONDI, la regardant.

Ciel ! mon chiffre !... plus de doute... c'était chez moi.

CLICQUOT.

Qu'avez-vous donc ?

SUBREGONDI.

Rien, c'est que votre récit m'a tout retourné.

CLICQUOT.

Vous n'y êtes pas encore.

NELVILLE, à part, et cherchant à lui faire des signes.

Et impossible de l'arrêter en chemin !

CLICQUOT.

J'étais dans les transes ; un autre homme masqué vient me prendre, il m'introduit dans une pièce élégamment meublée, et faiblement éclairée par une lampe d'albâtre suspendue à une chaîne argentée.

SUBREGONDI, à part.

Précisément...

CLICQUOT, qui a mis de l'eau fraîche dans le plat à barbe, vient laver la figure à Subregondi.

Là, sur un lit de douleur, une femme dont les traits étaient cachés par un voile...

SUBREGONDI.

Eh bien?

CLICQUOT.

Eh bien!... vous comprenez... grâce à mon ministère, elle donna le jour à un enfant bien, très-bien constitué...

(Il se retire et va reporter son bassin sur la table.)

SUBREGONDI, se levant.

Voilà donc mes soupçons confirmés.

CLICQUOT, serrant son plat à barbe et son rasoir.

On m'emmène avec les mêmes précautions. Après avoir marché pendant trois heures, je me retrouve sur la grande place de Florence. (Il se trouve en ce moment à la gauche de Subregondi.) Mon conducteur me glisse dans les mains un rouleau de cent louis, en murmurant à mon oreille, et d'une voix que je crois encore entendre...

NELVILLE, qui s'est levé, et s'est approché de Clicquot, lui dit à demi-voix.

Si tu dis un mot de plus, tu es mort!

CLICQUOT, tremblant.

Ah mon Dieu!... la même phrase... et presque la même...

SUBREGONDI, qui s'était retourné un instant pour se débarrasser de sa serviette, revient à lui, et lui dit avec impatience.

Eh bien! voyons, achève cette aventure.

CLICQUOT, tout troublé, balbutiant et regardant Nelville, qui est passé à la droite de Subregondi, et qui est alors en face de lui.

Mais il me semble qu'elle est déjà assez longue comme ça, et c'est abuser de la patience de ces messieurs. (Regardant Nelville.) D'autant plus que moi, je croyais que depuis... dix-huit ans... je pouvais... sans danger...

SUBREGONDI, avec colère.

Et qui te dit qu'il y en a?... Allons, la suite de cette aventure; il y a une suite?

CLICQUOT, de même et tout tremblant.

J'espère bien que ça n'en aura pas... d'autant que j'ai oublié le reste.

SUBREGONDI.

Ce n'est pas possible.

CLICQUOT.

Je vous jure sur l'honneur...

SUBREGONDI, à demi-voix.

Parle, ou tu es mort!

CLICQUOT.

Juste comme l'autre, si encore ils pouvaient s'entendre!

(Nelville, après les avoir un moment observés tous les deux, sort par la porte à droite, en recommandant le silence à Clicquot par un signe menaçant.)

SCÈNE VIII.

SUBREGONDI, CLICQUOT.

SUBREGONDI, prenant Clicquot par le bras, et l'amenant sur le devant de la scène.

Je ne te demande plus qu'un mot, mais je le veux... (Avec mystère.) Je veux connaître ce que cet enfant est devenu.

CLICQUOT, vivement.

Pour ça, c'est la vérité, je n'en sais rien.

SUBREGONDI.

Tu le sais.

CLICQUOT.

Non, Monsieur, je n'ai jamais su autre chose.

SUBREGONDI, lui serrant fortement le bras.

Tu me trompes, car tu ajoutais tout à l'heure: « J'ai oublié le reste. »

CLICQUOT.

C'est une bêtise que j'ai dite, car on m'a congédié sur-le-champ, avec tant de mystère et de promptitude, que je n'ai pas même pu savoir si c'était une fille ou un garçon... et depuis... pas la moindre nouvelle.

SUBREGONDI.

Ce n'est pas vrai!

CLICQUOT.

Il y a de quoi se damner! (A part.) Car le diable m'emporte si je sais un mot de plus. (Haut.) Et tout ce que je peux ajouter, c'est qu'un an après je revins ici, au pays, où j'épousai mademoiselle Cécile Gertrude, actuellement madame Clicquot, avec qui j'ai vécu en bonne intelligence ce que tout le monde peut vous attester.

SUBREGONDI.

Il ne s'agit pas de cela... tu as plus d'esprit et de finesse que tu n'en as l'air.

CLICQUOT.

Du tout.

SUBREGONDI.

Je te dis que si.

CLICQUOT.

C'est pour ne pas vous démentir.

SUBREGONDI.

Tu t'es arrêté au moment...

CLICQUOT.

Où je n'avais plus rien à dire.

SUBREGONDI.

Où tu as cru voir que ce mystère m'intéressait... (A demi-voix.) Eh bien! oui, et je n'ajouterai qu'un mot: D'ici à un quart d'heure tu me livreras cet enfant, ou tu me diras où il est: sinon, tu es un homme perdu... je ne t'en dis pas davantage.

(Il sort par la porte à gauche.)

SCÈNE IX.

CLICQUOT, *seul.*

C'est bien assez. Quelle histoire diabolique! j'avais bien besoin de la lui raconter, moi qui en fais tant d'autres! me voilà maintenant obligé de donner la suite, ou sinon... Je tremble comme la feuille; je serais en ce moment incapable de faire la barbe. (*Il va serrer ses rasoirs dans le tiroir de la table qui est placée contre le mur au-dessous de la fenêtre.*) S'il m'arrive maintenant de parler... ça m'apprendra...

GAILLARDET, *en dehors, ouvrant la fenêtre pendant que Clicquot est baissé.*

Il paraît que le papa est sorti, entrons.

(*Il passe par la fenêtre et se glisse le long du mur sans apercevoir Clicquot.*)

CLICQUOT, *continuant de parler sans voir Gaillardet.*

Cet enfant qu'il me demande, et qu'il lui faut sur-le-champ, est-ce que je sais où il est?... comment le trouver? à moins qu'il ne tombe des nues. (*Dans ce moment Gaillardet met le pied sur l'épaule de Clicquot, et saute par terre.*) Aïe!... aïe!... aïe!... Qui est-ce qui me jette quelqu'un sur la tête?

SCÈNE X.

CLICQUOT, GAILLARDET.

GAILLARDET.

Merci de m'avoir fait la courte-échelle.

CLICQUOT.

C'est encore toi, mauvais sujet?

GAILLARDET.

Non, ce n'est pas moi, c'est une pratique.

CLICQUOT.

Je t'ai défendu de venir ici.

GAILLARDET.

Je viens pour qu'on me coiffe.

CLICQUOT.

Par la fenêtre?

GAILLARDET.

La porte était fermée.

CLICQUOT.

Je vais te l'ouvrir, pour que tu partes.

GAILLARDET.

Ce n'est pas pour ça que je suis venu.

CLICQUOT.

Veux-tu sortir sur-le-champ!

GAILLARDET.

Non, je suis public; j'ai le droit de rester.

CLICQUOT.

Comment! chez moi?

GAILLARDET.

Vous n'avez rien à dire, pourvu que l'on consomme. Vous allez me mettre des papillottes,

CLICQUOT.

A-t-il du toupet!

GAILLARDET.

Avec de la pommade à la rose.

(*Il prend une chaise et s'assied.*)

CLICQUOT, *voulant retirer la chaise que Gaillardet s'obstine à garder.*

Il prend encore la plus belle chaise.

GAILLARDET, *du côté de la coulisse à droite.*

Mademoiselle Louise, holà! la fille!

CLICQUOT, *courant à lui.*

Qu'est-ce que tu lui veux?

GAILLARDET, *élevant la voix.*

Un peignoir blanc; je paierai ce qu'il faut.

AIR *du Galoubet.*

J'ai de l'argent, (*bis.*)
Et je puis me mettre en dépense,
Je veux qu'on me serve.

CLICQUOT.

Un instant.

GAILLARDET.

Obéissez, pas d' résistance!

CLICQUOT.

Eh mais! a-t-il de l'insolence!

GAILLARDET.

J'ai de l'argent. (*bis.*)
(*Il fait sonner l'argent qu'il a dans sa poche.*)

CLICQUOT.

Veux-tu bien te taire?

GAILLARDET, *élevant encore plus la voix.*

Madame Clicquot!... Mam'selle Louise!

CLICQUOT.

Ah! le maudit garnement!

SCÈNE XI.

LOUISE, GAILLARDET, CLICQUOT.

LOUISE, *accourant.*

Qu'est-ce? qu'y a-t-il? Quel tapage!

GAILLARDET.

C'est monsieur qui refuse de me coiffer!

LOUISE.

Pourquoi donc ça, mon père?

CLICQUOT.

Parce que je ne veux pas avoir affaire à une pareille tête.

GAILLARDET.

Et moi, je tiens à être frisé par vous.

CLICQUOT.

Va-t'en au diable!... j'ai bien autre chose à démêler.

GAILLARDET.

Vous tenez boutique pour tout le monde.

LOUISE.

Si mon père n'a pas le temps.

GAILLARDET.

J'attendrai... mais je ne m'en irai pas d'ici sans

avoir été papilloté, crêpé, bichonné, parfumé à l'huile antique.

Air du vaudeville de *Voltaire chez Ninon.*

Allons, commencez à l'instant;
Les papillot's sont-elles prêtes?
J' veux être beau, j' veux êtr' charmant,
Je veux tourner toutes les têtes.
Vrai Lovelac', je veux enfin
Que, grâce aux talents dont il brille,
Le pèr' me donne de sa main
Les moyens d' séduire sa fille.

CLICQUOT.

Quelle rouerie!

GAILLARDET.

Et quand je devrais rester ici jusqu'à demain...

CLICQUOT, à part.

C'est un enragé!... c'est un diable! quand on le chasse par la porte, il rentre par la fenêtre, et personne pour m'en débarrasser! moi qui ai tant besoin d'être seul, et de recueillir mes idées. (Voyant Subregondi qui rentre par la porte à gauche.) Allons! encore le vieux.

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS, SUBREGONDI.

SUBREGONDI, s'approchant de Clicquot, la montre à la main.

Le quart d'heure est expiré.

CLICQUOT, tremblant.

Vous avancez.

SUBREGONDI.

Non pas... je viens chercher la réponse.

CLICQUOT.

Une réponse? (Regardant Gaillardet.) Moi qui, grâce à cet imbécile-là, n'ai pas eu le temps de réfléchir! Ah! mon Dieu! quelle idée!

SUBREGONDI, à demi-voix.

Eh bien! cet enfant?

CLICQUOT, de même, et le prenant à part.

Un mot seulement. Qu'est-ce que vous voulez en faire?

SUBREGONDI, de même.

L'emmener avec moi.

CLICQUOT, de même.

Pas autre chose?

SUBREGONDI, avec impatience.

Eh non, te dis-je.

CLICQUOT.

Et l'emmènerez-vous un peu loin?

SUBREGONDI.

Sois tranquille.

CLICQUOT, à part.

C'est ce qu'il me faut, moi qui ne peux jamais le renvoyer de ma boutique; je fais d'une pierre deux coups.

SUBREGONDI, avec impatience.

Eh bien donc!... achève... cet enfant?...

CLICQUOT, à demi-voix.

Il existe.

SUBREGONDI, à part.

O ciel!

CLICQUOT, de même.

Il est ici.

SUBREGONDI.

Dieu soit loué!

CLICQUOT, à Louise, qui s'approche pour écouter.

Qu'est-ce que vous voulez, Mademoiselle? Emportez ce plat à barbe.

LOUISE.

Oui, mon père...

(Elle prend le plat à barbe, et rentre dans la chambre à droite; Gaillardet la suit doucement et rentre après elle.)

CLICQUOT.

Il est, depuis seize ans, caché dans ce village, sous le nom de Jérôme Gaillardet.

SUBREGONDI, avec joie.

Il suffit.

CLICQUOT, bas à Subregondi.

Tout le monde vous dira qu'il est issu de père et mère inconnus, élevé par la commune; et rien qu'en le regardant, vous verrez qu'il a des traits qui annoncent une naissance irrégulière. (Ne le voyant plus.) Eh bien! où est-il donc?

SUBREGONDI.

Je suis content de toi, et je t'en récompenserai.

CLICQUOT.

En l'emmenant du pays, au plus vite, c'est tout ce que je vous demande.

SUBREGONDI.

Maintenant, envoie-moi ta femme, mademoiselle Cécile Gertrude, j'ai à lui parler.

CLICQUOT.

A ma femme! et pourquoi?

SUBREGONDI.

Tu le sauras.

CLICQUOT, regardant par la porte à droite.

Dieu! le voilà avec ma fille qu'il veut embrasser.

(Il s'élance dans la chambre à droite.)

SCÈNE XIII.

SUBREGONDI, seul; puis NELVILLE.

SUBREGONDI.

Je le connais donc enfin; je suis content, je suis heureux!... ça me rajeunit de vingt ans... Ah! ah!... monsieur Jérôme Gaillardet, vous aurez de mes nouvelles.

NELVILLE, la serviette à la main, sortant de la chambre à droite.

Eh bien ! Monsieur, ne venez-vous pas déjeuner ? j'ai commencé sans vous.

SUBREGONDI, rayonnant de joie.

Achevez sans moi ; je n'ai besoin de rien... comme je vous le disais tantôt, cela tient lieu de tout ; on se nourrit de cela ; et je ne me suis jamais mieux porté que dans ce moment.

NELVILLE.

En effet, vous avez l'air radieux.

SUBREGONDI.

C'est que ça vous rafraîchit, vous dilate ; je vais enfin me venger.

NELVILLE.

Comment cela ?

SUBREGONDI.

Cette histoire que nous racontait ce barbier, m'intéressait plus que vous ne pouviez le penser. Il m'apprenait, sans le savoir, ce que je soupçonnais depuis dix-huit ans. (Lui prenant la main avec force.) Cet enfant existe.

NELVILLE, avec joie.

En êtes-vous sûr ?

SUBREGONDI, de même.

Il est ici.

NELVILLE.

Grand Dieu !

SUBREGONDI.

Caché sous le nom de Jérôme Gaillardet, j'en ai déjà des preuves, et j'attends mademoiselle Cécile Gertrude, qui va me les confirmer, car, grâce à vous, mon cher ami, j'ai ce qu'il faut pour la faire parler... j'ai de l'or ! je vous tiendrai au courant de tout ce que j'apprendrai ; le bonheur a besoin de s'épancher ! et je suis si heureux !... Adieu !... adieu ! du silence ! Je vais donc enfin me venger !

(Il sort par la porte à gauche.)

SCÈNE XIV.

NELVILLE, seul.

Se venger ! c'est ce que nous verrons ; il existe, j'en suis sûr, c'est tout ce que je demandais au ciel, et je saurai bien dès aujourd'hui le soustraire à ses coups. Aujourd'hui, oui ; mais dans quelques mois, dans quelques années, il est capable de nous rejoindre, de nous poursuivre, de traverser les mers... et toujours craindre un ennemi, ce n'est pas vivre ! Si je pouvais, dès ce moment, dès l'origine, anéantir ses soupçons, en renversant de fond en comble l'histoire de ce maudit barbier ; mais, par quel moyen ? Ah ! madame Clicquot, cette Gertrude qu'il va interroger ; elle seule pourrait... Mais y consentira-t-elle ? Eh ! sans doute, quand je devrais à ce prix faire sa fortune.

SCÈNE XV.

NELVILLE, MADAME CLICQUOT, entrant par la droite.

MADAME CLICQUOT.

Ma pauvre fille ! elle m'a attendrie ! car enfin elle aime ce jeune homme, et impossible de la marier... Pas d'autre dot que les vertus de sa mère et les siennes... et une dot comme celle-là, loin d'augmenter avec le temps, ça risque chaque jour de... Ah ! que les mères de famille sont à plaindre !

(Elle va pour entrer dans la chambre à gauche.)

NELVILLE.

Un mot, madame Clicquot.

MADAME CLICQUOT.

Pardon, Monsieur, je suis à vous dans l'instant : ce monsieur étranger m'a fait prier de passer chez lui, et je me rends à ses ordres.

NELVILLE, la prenant par la main.

Pas encore ! il faut auparavant que je vous parle. (A demi-voix.) Les moments sont précieux. Vous êtes une brave femme, une honnête femme...

MADAME CLICQUOT.

Je m'en vante, Monsieur, et dans un pays où, Dieu merci ! il ne manque pas de mauvaises langues, on n'a pas encore pu mordre sur mon compte.

NELVILLE.

Je n'en doute point.

MADAME CLICQUOT.

C'est ma seule richesse ; mais je la conserverai intacte.

AIR : *Elle a trahi ses serments et sa foi.*

Combien de fois j'ai vu les amoureux
V'nir à mes pieds me peindre leur tendresse !
En gros soupirs ils exprimaient leurs vœux,
J' les repoussais ! mais ils r'venaient sans cesse...
Découragés enfin par mes vertus,
Depuis dix ans ils n'y reviennent plus.

Aussi vous sentez bien que maintenant, et pour tout l'or du monde, je ne voudrais pas qu'on pût dire que Cécile Gertrude, femme Clicquot, a failli à l'honneur.

NELVILLE, à part.

Ah ! diable ! (Haut.) Aussi me préserve le ciel de rien vous proposer qui puisse porter atteinte à votre vertu ! elle existe, elle est réelle, vous en êtes sûre et moi aussi, c'est l'essentiel ! après cela qu'importent les apparences ?...

MADAME CLICQUOT.

Que voulez-vous dire ?

NELVILLE.

Que vous pouvez, si vous le voulez, me rendre un important service, sauver la vie à un malheu-

reux, et de plus assurer à votre fille une dot considérable.

MADAME CLICQUOT.

Est-il possible!... et que faut-il faire pour cela?

NELVILLE.

M'écouter, et raconter à cet étranger ce que je vais vous dire.

MADAME CLICQUOT.

Parlez, Monsieur, parlez, je vous écoute.

NELVILLE.

Vous aurez été à Florence pendant un an.

MADAME CLICQUOT.

Avec plaisir...

NELVILLE.

Femme de chambre de madame de Subregondi, votre ancienne maîtresse.

MADAME CLICQUOT.

Permettez, je n'ai été que deux mois à son service, et c'était ici, en France.

NELVILLE.

Il n'importe! vous aurez été à Florence.

MADAME CLICQUOT.

Oui, Monsieur; c'est convenu.

NELVILLE.

Il y a dix-huit ans.

MADAME CLICQUOT.

Je m'en souviendrai.

NELVILLE.

En 1814, dans un château, sur l'Arno, vous aurez en secret, et mystérieusement...

MADAME CLICQUOT.

Oui, Monsieur.

NELVILLE.

Un an avant votre mariage...

MADAME CLICQUOT.

Oui, Monsieur.

NELVILLE.

Donné le jour à un enfant charmant!...

MADAME CLICQUOT, se récriant.

Eh bien!... par exemple!...

NELVILLE, froidement et tirant son portefeuille.

Voici deux mille francs.

MADAME CLICQUOT.

Et ma réputation!

NELVILLE, de même.

Quatre mille!...

MADAME CLICQUOT.

Et la vertu!...

NELVILLE, de même.

Six mille!...

MADAME CLICQUOT.

J'entends bien; mais l'honneur avant tout, et le mien m'est si cher...

NELVILLE.

Dix mille!...

MADAME CLICQUOT.

Ah! dame!... vous m'en direz tant!...

NELVILLE.

Ils sont là, dans ce portefeuille; prenez, je vous le donne, et vous réponds du secret qui restera entre nous; car il est inutile que votre mari en sache rien.

MADAME CLICQUOT.

Je l'aime autant.

NELVILLE.

Il n'y aura que moi et cet étranger; et si vous parvenez à bien le persuader, à le convaincre, je vous promets, après la réussite de notre projet, une somme pareille...

MADAME CLICQUOT.

Dites-vous vrai? vingt mille francs?

NELVILLE.

Pour l'apparence d'une faute, quand, à ce prix-là, on en trouverait de toutes faites... Partez, maintenant, il vous attend; et songez, quoi qu'il arrive, à ne point nous trahir.

MADAME CLICQUOT.

Oui, Monsieur; oui, soyez tranquille; il y va maintenant de mon honneur... c'est-à-dire, non, au contraire, ce qui est toujours très-pénible, surtout quand ça n'est pas vrai. En vérité, et sans ce portefeuille, je croirais que c'est un rêve.

(Elle entre dans la chambre à gauche.)

SCÈNE XVI.

NELVILLE, puis CLICQUOT, en costume de cuisinier.

NELVILLE.

A merveille!... et maintenant que j'ai éloigné de lui le danger, ne songeons qu'au bonheur de le voir.

CLICQUOT, un bougeoir à la main.

Je viens de l'enfermer dans ma cave, c'est plus sûr; ça le sépare de ma fille, et d'ici à ce que l'autre l'emmène, ne disons rien; car voilà une bonne leçon pour ne plus parler, et on me demanderait maintenant l'heure qu'il est, que je répondrais: « L'heure qu'il vous plaira. »

(Il pose le bougeoir sur la table.)

NELVILLE, venant à lui.

C'est vous, maître Clicquot? je suis enchanté de vous voir. Vous qui connaissez tout le monde, dites-moi donc s'il n'y a pas ici dans le pays un jeune homme nommé Jérôme Gaillardet.

CLICQUOT.

C'est possible... (A part.) Où veut-il en venir?

NELVILLE.

Et savez-vous où il demeure... où il est dans ce moment-ci?

CLICQUOT.

Où il est?... (A part.) Et lui aussi qui veut me

faire jaser; je l'en défie bien... (Haut.) Où il est, Monsieur? Ça ne me regarde pas!... et je ne veux plus me mêler désormais que de ce qui me regarde.

NELVILLE.

Qu'est-ce que cela signifie? et pourquoi cet air de mystère? il y en a donc?

CLICQUOT.

Comme vous voudrez; mais je me suis promis de ne plus rien dire maintenant, et je ne dirai rien.

NELVILLE.

Tu sais donc quelque chose?

CLICQUOT.

Moi, Monsieur?

NELVILLE.

Tu veux en vain dissimuler, tu sais tout!...

CLICQUOT.

Ce n'est pas vrai!

NELVILLE.

Tu sais tout, et tu parleras, ou tu ne sortiras pas vivant de mes mains!

CLICQUOT.

Et lui aussi!... et qu'est-ce que vous voulez que je vous dise?

NELVILLE.

La vérité tout entière.

CLICQUOT.

Et laquelle?

NELVILLE.

Où est ce Gaillardet?... où est-il?

CLICQUOT.

Enfermé dans ma cave.

NELVILLE.

Tu vois bien, et tu disais que tu ne savais rien; tu ne m'échapperas pas, et si ce jeune homme sort d'ici, s'il lui arrive le moindre mal, c'est à toi que je m'en prends.

CLICQUOT.

Et de quel droit, s'il vous plaît?

NELVILLE.

Je t'en ai trop dit pour ne pas achever; ce jeune homme appartient à une famille puissante, à des parents immensément riches, qui l'aiment, qui l'adorent, qui ne négligeront rien pour assurer son bonheur.

CLICQUOT.

O ciel! serait-il vrai!... et si ces parents, dont vous me parlez, ces parents immensément riches savaient qu'il est amoureux, éperdument amoureux?...

NELVILLE.

Que dis-tu là?

CLICQUOT.

Et qu'il n'y a pas de bonheur pour lui, sans une jeune fille qu'il adore, et qu'il ne peut quitter?

NELVILLE.

Achève.

CLICQUOT.

Jeune fille vertueuse, parents respectables et sans un sou de rente. Croyez-vous que sa noble famille consentirait à cette alliance disproportionnée?

NELVILLE, vivement.

Eh! plût au ciel!... qu'il soit heureux, voilà tout ce qu'on demande.

CLICQUOT, lui sautant au cou.

Ah! Monsieur, disposez de moi maintenant, je n'en sais pas davantage, mais je dirai tout ce que vous voudrez.

NELVILLE.

Mène-moi vers lui, c'est tout ce que je demande.

CLICQUOT.

A l'instant même, le temps d'allumer ce bougeoir; car, pour y voir clair dans cette cave, et dans le mystère qui nous environne... et puis.... j'oubliais... je ne sais pas où j'ai la tête; ce paquet que vous attendiez ce matin vient d'être apporté par un homme qui attend en bas la réponse.

(Il lui donne le paquet qu'il tire de sa poche.)

NELVILLE.

Eh! donne donc... C'est l'écriture de Raymond, de ce vieux serviteur à qui Amélie avait confié notre secret, lorsque moi-même, proscrit, obligé de fuir... (Lisant.) « Rassurez-vous, Monsieur, » cet enfant dont vous n'avez pu voir la naissance, » et dont vous ignorez même le sexe, a été par » moi soustrait à tous les regards et ne court aucun danger; suivez l'homme qui vous remettra » ce billet, il vous conduira à deux pas d'ici, près » de moi et dans les bras de votre fille... »

Ma fille!... il serait possible! ah! quel bonheur!... courons, courons à l'instant même!...

(Il s'élance vers la porte du fond et disparaît.)

SCÈNE XVII.

CLICQUOT, puis LOUISE ET GAILLARDET.

CLICQUOT, achevant d'allumer son bougeoir.

Maudite chandelle!... J'ai cru qu'elle ne prendrait pas; nous y voilà enfin, et maintenant qu'il s'agit de voir clair et de savoir ce qu'on fait... (Regardant autour de lui.) Eh bien! où est-il donc?... (Se tournant de l'autre côté, et apercevant Gaillardet et Louise.) Eh! qu'est-ce que je vois là?

(Il se tient au fond à l'écart, pendant que Louise et Gaillardet descendent sur le devant de la scène.)

LOUISE, à Gaillardet.

Oui, monsieur Gaillardet, ce n'est peut-être pas bien à moi de vous avoir délivré..,

GAILLARDET.

Vous avez bien fait. J'allais tout briser dans cette cave...

LOUISE.

J'espère au moins que vous ne ferez pas un mauvais usage de votre liberté, et que vous partirez à l'instant même.

GAILLARDET.

Je ne vous quitterai que si vous me jurez d'être ma femme.

LOUISE.

Vous savez bien que mon père ne le veut pas, qu'il ne le voudra jamais... (Apercevant son père.) Dieu! c'est lui, je suis perdue!...

GAILLARDET, voyant Clicquot.

Maître Clicquot! sauvons-nous!...

CLICQUOT.

Un instant, vous ne sortirez pas!... (Les prenant tous deux par la main.) Enfants ingrats!... avez-vous pu vous méfier à ce point de ma tendresse paternelle? vous ne la connaissez pas la tendresse paternelle, vous ne savez pas de quoi elle est capable! Certainement, Gaillardet, je ne t'aimais pas; si j'avais pu te chasser, te rosser même, je l'aurais fait de grand cœur, parce que j'ai le cœur sur la main... Je suis franc, l'honneur avant tout. Mais enfin, puisque tu es aimé de ma fille, que tu as osé t'élever jusqu'à elle, ou plutôt, puisqu'en allant elle-même te délivrer à la cave, elle est descendue jusqu'à toi, je ne résisterai pas plus longtemps aux preuves d'un pareil amour; je sacrifierai mon orgueil au bonheur de mon enfant... je suis vaincu, Gaillardet: le barbier est désarmé, le père pardonne, et je te nomme mon gendre.

GAILLARDET.

Est-il possible!...

LOUISE.

Vous consentez?...

CLICQUOT.

Oui, mes enfants, oui, mon cher et estimable Gaillardet... (Le regardant. Il est de fait qu'il y a dans sa physionomie quelque chose de distingué et d'original... (Haut.) Je viens te prier d'excuser mes torts...

GAILLARDET.

Lesquels?

CLICQUOT.

Il est inutile que je te les rappelle, puisqu'il s'agit de les oublier... souviens-toi seulement que, lorsque je t'ai choisi, tu étais un enfant mystérieux et anonyme, sans famille, sans fortune; je n'ai rien vu de tout cela, je n'y tiens pas, je t'ai donné ma fille; et quoi qu'il arrive, tu seras son époux, quand même... Voilà comme je suis!....

LOUISE.

Je n'y puis croire encore.

GAILLARDET.

Cette main est à moi?

CLICQUOT.

Certainement.

GAILLARDET.

Et je puis l'embrasser, là, devant vous?

CLICQUOT.

Cela me fera plaisir.

GAILLARDET, allant vivement à Louise, et l'embrassant.

Et à moi aussi.

LOUISE.

O le meilleur des pères!...

CLICQUOT, passant entre eux deux.

Oui, certes, le meilleur des pères, car vous me devez non-seulement votre bonheur, mais l'avenir le plus flatteur, le plus brillant...

LOUISE.

Comment cela?

CLICQUOT.

Il est ici une famille puissante, je ne vous la nommerai pas, ça ne m'est pas encore permis; des parents immensément riches; je ne sais pas encore lesquels, mais ils existent, ils vous attendent, ils se feront connaître; et tout cela, grâce à moi, qui ai tout mené, tout conduit, tout dirigé... Silence!.... on vient, ayez toujours les regards attachés sur moi, et quand je vous ferai signe...

GAILLARDET.

Et pourquoi cela?

CLICQUOT.

Silence!... te dis-je; ferme la bouche et ouvre les yeux.

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENTS; NELVILLE, rentrant par le fond.

NELVILLE, à part.

Je l'ai vue! je l'ai embrassée!... Je suis le plus heureux des hommes; mais je me suis arraché de ses bras pour veiller à sa sûreté... Je ne serai tranquille que lorsque j'aurai vu embarquer ce Subregondi. Heureusement le bateau à vapeur qui doit le ramener à Ajaccio est prêt à partir.

CLICQUOT, qui s'est approché de lui.

Monsieur, Monsieur...

NELVILLE.

Qu'est-ce donc?

CLICQUOT.

Il n'est plus à la cave, il est là...

NELVILLE.

Qui donc?

CLICQUOT.

Le jeune et intéressant Jérôme Gaillardet.

NELVILLE.

Ah! ah! c'est lui?

CLICQUOT, à part.

Je crois que c'est le moment de la reconnaissance. (Bas à Gaillardet.) Approche. (Haut à Nelville.) Vous lui trouvez, n'est-ce pas, un air...

NELVILLE.

Oui, un air bête...

CLICQUOT.

C'est possible, mais c'est égal!... je suis sûr que vous voudriez... (Bas à Gaillardet.) Avance encore... (Haut à Nelville.) Vous auriez envie de l'embrasser.

NELVILLE.

Moi, du tout.

CLICQUOT.

Comment!... cet unique rejeton que réclame une famille riche et puissante...

NELVILLE.

Qu'est-ce que cela me fait?

CLICQUOT.

Ce que ça vous fait?... Mais vous m'avez dit vous-même...

NELVILLE.

Eh bien! quand ça serait... est-ce que ça me regarde? est-ce que j'y suis pour rien?

CLICQUOT.

Je comprends, ce n'est pas lui qui est le père... (Repoussant Gaillardet.) Recule-toi, je m'étais trompé... recule-toi encore!... C'est l'autre! c'est le vieux!... Aussi bien, je me rappelle qu'il voulait l'emmener avec lui... Silence, le voici.

SCÈNE XIX.

Les Précédents, SUBREGONDI.

NELVILLE, à part, le regardant.

Ah! mon Dieu! quel air triste!...

SUBREGONDI, à part, à Nelville.

Mon cher ami!... je suis bien malheureux.

NELVILLE.

Comment cela?

SUBREGONDI.

Je vais me rembarquer sans pouvoir me venger sur personne; décidément ma femme n'était pas coupable.

NELVILLE.

Vraiment?

SUBREGONDI.

J'ai interrogé moi-même avec adresse cette malheureuse femme de chambre qui, troublée par mes questions, a perdu la tête, et a fini par m'avouer franchement que c'était elle-même...

NELVILLE, haut.

Quoi!... elle en est convenue? (A part, avec joie.) Je respire!

SUBREGONDI.

Elle est convenue de tout; et cet enfant sur qui j'avais des doutes...

NELVILLE.

Ce Jérôme Gaillardet?

SUBREGONDI.

Lui appartient, j'en suis sûr! elle l'aura élevé près d'elle dans le pays, à l'insu de tout le monde et de son mari...

NELVILLE.

C'est évident!... (A part.) Il n'a plus de soupçons, c'est tout ce que je voulais!...

CLICQUOT, bas à Gaillardet.

Comme il te regarde! il paraît que l'autre lui a fait un rapport, et voilà le moment de te jeter dans ses bras.

GAILLARDET.

Les bras de qui?...

CLICQUOT, à demi-voix.

On te le dira... r'avance-toi. (Haut à Subregondi, en s'approchant de lui.) Voici le jeune Jérôme Gaillardet, que vous désirez connaître. (Bas à Gaillardet.) Avance toujours.

SUBREGONDI.

Ah! ah!... c'est lui?... Il n'est pas mal, ce jeune homme... une physionomie heureuse et spirituelle.

CLICQUOT, à part.

Comme on reconnaît l'amour paternel! l'autre qui lui trouvait un air bête!...

SUBREGONDI.

Et vous ne savez pas de qui il est né?...

CLICQUOT.

Non, Monsieur.

SUBREGONDI, le regardant.

Pauvre homme!...

CLICQUOT, avec finesse.

Mais, monsieur s'en doute, peut-être...

SUBREGONDI.

C'est possible!... je ne dis pas non, et si je peux faire quelque chose pour lui...

CLICQUOT.

Cela vous est facile... (A Gaillardet et à Louise.) Ne dites rien, et laissez-moi arranger cela, avec de l'entraînement et de la chaleur... (A Subregondi.) D'abord, il est amoureux... (A Gaillardet qui fait un geste.) Il faut toujours qu'on le sache.

SUBREGONDI.

Amoureux!... vraiment!

CLICQUOT.

Une passion que rien ne pourra éteindre; et il voudrait être sûr, avant tout, que vous ne vous opposerez point à son bonheur.

SUBREGONDI.

Moi, m'y opposer! m'en préserve le ciel!... et pourquoi donc?

CLICQUOT.

C'est que vous m'avez dit à moi-même que vous vouliez l'emmener avec vous, l'emmener bien loin d'ici.

SUBREGONDI.

Rassure-toi !... j'ai changé d'idée !... Le bateau à vapeur va partir et Gaillardet rester ici.

CLICQUOT.

A la bonne heure, car celle qu'il aime est en ces lieux ; elle est née en nos climats : simple, naïve, ingénue, riche des seuls trésors de l'innocence, elle pouvait craindre que la pauvreté fût un obstacle... à vos yeux.

SUBREGONDI, avec impatience.

A mes yeux, à moi ! Êtes-vous fou !... Qu'est-ce que cela me fait ?

CLICQUOT.

Cela ne vous fait rien, vous consentez... Mes enfants, Gaillardet... (Le repoussant.) Non, pas toi, ma fille d'abord... tombez à ses pieds !...

SUBREGONDI.

Eh ! pourquoi donc ?

CLICQUOT.

C'est ma fille qu'il aime !... qu'il adore, et que je lui ai promise pour femme.

SUBREGONDI.

Pour femme !... y penses-tu ? malheureux !... lui, Gaillardet, l'époux de ta fille ! et madame Clicquot y consent ?

CLICQUOT.

Il s'agit bien d'elle !... je ne lui en ai seulement pas parlé, et dès que cela nous convient...

SUBREGONDI.

Mais ce mariage-là est impossible ; monsieur te le dira comme moi.

NELVILLE.

Ah ! mon Dieu !

SUBREGONDI.

Il ne peut pas avoir lieu ; et nous ne pouvons pas le laisser terminer dans l'intérêt de la morale.

CLICQUOT, avec véhémence.

Dites plutôt dans l'intérêt de l'orgueil, des préjugés. Oh ! inégalité du rang et de la naissance... Oh !...

SUBREGONDI.

Mais, te tairas-tu, maudit bavard ?.... il ne s'agit pas ici de phrases. (Clicquot veut toujours parler ; Subregondi lui serre la main, et lui dit à demi-voix :) Éloigne ces jeunes gens de quelques pas ; car je ne puis pas devant eux...

CLICQUOT, à Gaillardet.

Éloigne-toi encore.

GAILLARDET.

Mais je ne fais que cela...

(Il s'éloigne avec Louise.)

CLICQUOT, revenant près de Subregondi et de Nelville.

Et maintenant qu'ils ne peuvent nous entendre, parlez, je veux savoir... j'ai besoin de savoir...

SUBREGONDI.

C'est malgré moi, au moins... et pour empêcher un malheur, un grand malheur... (A Nelville.) N'est-il pas vrai ? (A Clicquot.) Apprends donc, et monsieur le sait aussi bien que moi, que cette union serait criminelle.

CLICQUOT, étonné.

Bah ! et en quoi ?

SUBREGONDI.

Incestueuse.

CLICQUOT.

Hein ?

SUBREGONDI.

Gaillardet est le frère de ta fille.

CLICQUOT.

Le fils de ma femme ?

SUBREGONDI.

Oui, mon ami.

CLICQUOT.

Et moi, je serais...

SUBREGONDI.

Oui, mon ami.

CLICQUOT.

C'est impossible...

SUBREGONDI.

Je vais te le prouver : quand elle était à Florence, femme de chambre...

CLICQUOT.

A Florence ?

SUBREGONDI.

Pendant un an au service de ma femme.

CLICQUOT.

Ce n'est pas vrai ; elle n'a servi votre femme que pendant deux mois, en France, et elle n'a jamais été à Florence, je l'atteste.

SUBREGONDI.

En es-tu bien sûr ?... ce serait donc moi alors...

NELVILLE, avec effroi.

Ah ! mon Dieu !...

CLICQUOT.

J'entends ma femme, nous allons voir.

SUBREGONDI.

Je vais l'interroger encore.

CLICQUOT.

Du tout, c'est moi que cela regarde.

NELVILLE.

Vous sentez bien que devant vous elle n'avouera jamais...

CLICQUOT.

Aussi, soyez tranquille, je n'irai pas lui dire : Est-il vrai, ma chère amie, que vous avez... Dieu merci, j'ai un peu plus d'habitude que ça, et je m'y prendrai avec adresse.

NELVILLE, à part.

Voilà la peur qui me prend... Si cependant elle se rappelle ce que je lui ai dit...

SCÈNE XX.

LES PRÉCÉDENTS, MADAME CLICQUOT.

CLICQUOT.

Approchez, madame Clicquot, approchez... vous allez rire comme moi... Voilà monsieur (*montrant Subregondi*) qui prétend que vous avez été en Italie.

MADAME CLICQUOT, *troublée, les regardant tous.*

Moi, en Italie!

SUBREGONDI.

Y avez-vous été?

NELVILLE, *bas à madame Clicquot.*

Continuez à dire : oui, et je double la somme.

CLICQUOT.

O ciel! elle hésite... (*Haut.*) On vous demande oui ou non... Voilà toute la question.

MADAME CLICQUOT.

Eh mais!... quand cela serait, quel mal y aurait-il à cela?

CLICQUOT.

Aucun; tout le monde a été en Italie... moi, d'abord, moi, qui vous parle; le premier consul, et tant d'autres... et vous aussi, à ce qu'il paraît!

MADAME CLICQUOT, *poussée par Nelville.*

Eh bien! oui.

NELVILLE, *bas.*

A merveille!

CLICQUOT, *à part.*

J'ai le frisson... (*Haut.*) Et vous ne me l'avez jamais dit?

MADAME CLICQUOT.

A quoi bon?... il y a si longtemps... bien avant notre mariage...

CLICQUOT, *tremblant.*

Ah! c'était avant...

SUBREGONDI, *bas à Clicquot.*

Cela vaut mieux.

CLICQUOT.

Laissez-moi donc tranquille. (*A madame Clicquot.*) En quelle année à peu près y avez-vous demeuré?

NELVILLE, *bas à madame Clicquot.*

Rappelez-vous mes instructions.

CLICQUOT, *avec impatience et colère.*

Quelle année?

MADAME CLICQUOT.

Mil huit cent quatorze.

CLICQUOT.

Quelle ville?

MADAME CLICQUOT.

Florence.

CLICQUOT.

Quel endroit?

MADAME CLICQUOT.

Un château, sur l'Arno.

CLICQUOT.

Sur l'Arno... et c'est moi, moi-même, moi, Clicquot, qui dans cette nuit mystérieuse et fatale, un bandeau sur les yeux, jouais mon bonheur au colin-maillard; c'en est trop, et je ne puis me retenir.

SUBREGONDI, *le retenant au moment où il veut se précipiter sur madame Clicquot.*

Malheureux! respecte la mère de ton fils!...

MADAME CLICQUOT.

Son fils!... que dit-il?

(*Louise et Gaillardet, qui s'étaient tenus à l'écart, se précipitent dans les bras de Clicquot.*)

LOUISE.

Son fils!... Vous avez donc réussi?

GAILLARDET.

Vous êtes donc mon beau-père?... Ah! quel bonheur!

CLICQUOT, *se débattant et cherchant à se débarrasser de leurs embrassements.*

A l'autre, maintenant. Va-t'en au diable!... tu n'auras pas ma fille!

(*On entend un coup de canon.*)

CLICQUOT.

Le canon!

SUBREGONDI.

C'est le premier coup pour le départ; je retourne en mon pays, heureux et satisfait de savoir à quoi m'en tenir. (*A Clicquot.*) Je vous avais bien dit que ce mariage ne pouvait pas avoir lieu... Adieu, monsieur Nelville... (*Aux autres.*) Adieu, mes amis, pensez à moi.

(*Il s'en va et sort par la porte du fond.*)

LOUISE, *le suivant en pleurant, et le regardant s'éloigner.*

Vous qui avez fait notre malheur.

GAILLARDET, *de même.*

Vous qui, sans qu'on y puisse rien comprendre, empêchez notre mariage.

NELVILLE, *qui était remonté aussi, passant entre Louise et Gaillardet.*

Non, mes enfants, non, rassurez-vous; il n'empêchera rien, vous serez mariés, je vous le promets.

CLICQUOT.

Je n'y consentirai jamais; vous savez bien que c'est impossible.

NELVILLE.

Et si ça ne l'était pas? si ta femme était toujours la vertu la plus pure, la plus irréprochable?

CLICQUOT.

Encore des mystères!... mais pour ce qui est de celui-là...

NELVILLE.

Ce n'est pas dans ce moment qu'on te l'expliquera... dans quinze jours... (A madame Clicquot.) Pas avant, quand je serai loin... Mais en attendant, mes enfants, je prends sur moi votre mariage, je me charge de la responsabilité, et de la dot.

TOUS.

Est-il possible!

CLICQUOT, vivement et se frappant le front.

Je comprends, et j'avais raison... (montrant Gaillardet) c'est décidément à vous qu'il appartient?

NELVILLE.

Non pas.

CLICQUOT.

C'est donc au vieux?

NELVILLE.

Du tout.

CLICQUOT.

A ma femme?

NELVILLE.

Encore moins.

CLICQUOT.

Alors ça n'a pas de nom. (On entend un second coup de canon.) Mais expliquez-moi...

AIR : *Garde à vous* (de LA FIANCÉE).

TOUS.

Taisez-vous, taisez-vous!

NELVILLE.

Ici votre opulence
Dépend de son silence.

CLICQUOT, passant entre Nelville et madame Clicquot.

Alors expliquons-nous.

NELVILLE.

Taisez-vous.

MADAME CLICQUOT.

Taisez-vous.

LOUISE et GAILLARDET.

Taisez-vous.

CLICQUOT.

J'enrage.

MADAME CLICQUOT.

Patience.

CLICQUOT.

Mais ta vertu?

MADAME CLICQUOT.

Silence.

CLICQUOT.

Suis-je de ces époux?...

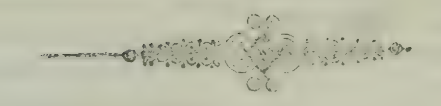
TOUS.

Taisez-vous.

LOUISE, MADAME CLICQUOT, NELVILLE, GAILLARDET.

Taisez-vous. { Taisons-nous. / Taisez-vous.
Taisez-vous. { Faisons / Faites } silence,
Il faut de la prudence,
Pour leur bonheur à tous.
Taisez-vous. { Taisons-nous. / Taisez-vous.

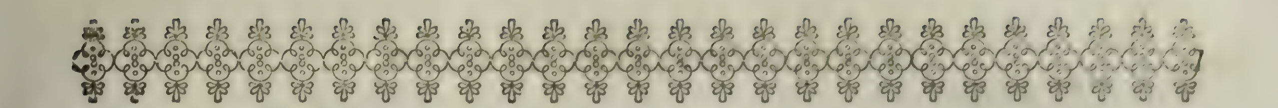
(Le canon se fait entendre de nouveau. Nelville sort par le fond, en leur faisant à tous un signe d'adieu. Madame Clicquot et Gaillardet font signe à Clicquot de se taire, et Louise lui met la main sur la bouche.)





ARMAND.

C'EST ELLE!



TOUJOURS,

OU

L'AVENIR D'UN FILS,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES,

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase Dramatique, le 13 novembre 1832.

En société avec M. Varner.

—❧—

Personnages.

MADAME DERMILLY.		MATHILDE, sa nièce.
ARMAND, son fils.		JOSEPH, domestique de madame Dermilly.
CLARISSE, sa pupille.		

La scène se passe, au premier acte, à Paris, et au second acte, dans le château de la Vaupalière.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un salon élégant, porte au fond et portes latérales. La porte du fond, qui reste toujours ouverte, laisse voir une autre pièce qui sert de passage à la société qui se rend dans les appartements. Sur le devant du théâtre, à droite de l'acteur, une petite table couverte d'un tapis.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

CLARISSE, ARMAND, entrant vivement par le fond.

CLARISSE.

Laissez-moi, monsieur Armand, laissez-moi.

ARMAND.

Non, Clarisse, vous savez combien je suis malheureux, et combien je vous aime!

CLARISSE.

C'est mal à vous, ce n'est pas généreux. Où un pareil amour peut-il vous conduire? Vous êtes riche; je n'ai rien.

ARMAND.

Eh! qu'importe? vous serez à moi, vous serez ma femme; il n'y a pas d'obstacles qui puissent s'opposer à ce que j'ai résolu.

CLARISSE.

Et votre mère qui ne consentira jamais à cette union : votre mère qui, depuis deux ans, a pris soin de moi, et dont je suis en quelque sorte la pupille, ne serait-ce pas de l'ingratitude? ne serait-ce pas bien mal reconnaître ses bontés?

ARMAND.

Que de faire mon bonheur?

CLARISSE.

Peut-être ne pense-t-elle pas ainsi. Et je vous le répète, monsieur Armand, je ne puis, je ne dois pas vous écouter, sans l'aveu de votre mère.

ARMAND.

Oui, vous avez raison, je lui parlerai : vingt fois déjà j'ai été sur le point de tout lui déclarer, et au moment où je prononçais votre nom, je voyais sur ses traits un air de sévérité, de froideur qui glaçait ma confiance arrêtait mes aveux; et troublé, interdit... je la quittais, me promettant d'être plus hardi le lendemain, et le lendemain, c'était de même.

CLARISSE.

Votre mère est donc pour vous bien terrible?

ARMAND.

Ma mère! c'est la bonté même; une femme d'un mérite supérieur, et qui, depuis mon enfance, a tellement captivé ma confiance, que, jusqu'à ce moment, j'avais l'habitude de tout lui dire... de penser tout haut avec elle.

Air : *L'amour qu'Edmond a su me taire.*

C'était presque mon camarade,
Mon cœur dans le sien s'épanchait ;
Lui confiant souvent mainte incartade :
Et quand parfois, ou timide ou discret...
Je lui cachais quelques étourderies,
Elle semblait toujours les ignorer...
Et sa bonté, pour punir mes folies,
Sans m'en rien dire allait les réparer.

Du reste, il n'y a pas de jeune homme plus heureux, ou plus riche que moi ; des chevaux, des chiens, des équipages, tout ce que je peux désirer.

CLARISSE.

Ah ! vous avez raison d'aimer votre mère, de la préférer à tout, et loin de vouloir jamais vous engager à lui déplaire, à braver son pouvoir, je vous dirai : Renoncez à des idées qui ne peuvent faire que votre malheur et le mien.

ARMAND.

Le vôtre !

CLARISSE.

Oui, par pitié, par égard pour moi, n'entretenez pas des illusions impossibles à réaliser... Seul rejeton d'une illustre famille, je sais quels devoirs m'impose ma naissance ; et quoique sans fortune, je porte un nom qui peut me donner aussi quelque fierté ; et si vous n'avez pas, comme moi, la force et le courage de souffrir en silence, il faut nous séparer, et ne plus nous voir ; j'en trouverai le moyen.

ARMAND.

Moi ! vivre sans vous ! cela m'est impossible, et rien ne m'empêcherait d'avouer mes tourments et mes projets, si seulement un mot de vous, Clarisse...

Air : *Mes yeux disaient tout le contraire.*

De grâce, ne refusez pas
Cet aveu que de vous j'implore ;
Lui seul peut me donner, hélas !
La force que je cherche encore ;
De ce mot dépend mon bonheur.

CLARISSE.

Eh ! comment, dans mon trouble extrême,
Vous avouer ce que mon cœur
Voudrait se cacher à lui-même ?

ARMAND.

Ah ! je suis trop heureux ! Clarisse, vous serez à moi, je vous en fais serment ; je le jure à vos pieds...

CLARISSE.

Que faites-vous ? C'est Joseph ; ce vieux domestique vous aura aperçu.

ARMAND.

Non, non .rassurez-vous, il a la vue basse.

CLARISSE.

C'est égal... il voit tout.

SCÈNE II.

ARMAND, CLARISSE, JOSEPH, entrant par la porte à droite de l'acteur.

ARMAND, avec impatience.

Qu'est-ce qui t'amène ? Qu'est-ce que tu veux ?

JOSEPH.

Je ne veux rien... On n'est pas depuis trente ans domestique dans une maison, pour ne rien faire... aussi je fais mon inspection accoutumée. Je viens voir si dans ce salon tout est bien à sa place... (Avec intention.) si tout, enfin, est comme il devrait être... et je ne crois pas...

ARMAND.

Que veux-tu dire ?

JOSEPH, rangeant quelques meubles.

Je dis que j'ai bien fait d'arriver pour remettre les choses dans l'ordre. Comme il y a ce soir un bal, une grande réunion...

ARMAND.

Joseph, tu abuses étrangement de ton privilége de vieux serviteur ; mais je suis encore plus que toi dans la maison.

JOSEPH.

En un sens, c'est possible, mais sous d'autres rapports... d'abord vous n'y êtes pas depuis si longtemps que moi. Il n'y a pas un seul meuble que je n'aie essuyé et épousseté tant de fois, que l'habitude de nos relations...

ARMAND.

C'est bon, c'est bon...

JOSEPH.

Nous a presque rendus confrères. Je me regarde comme du mobilier.

ARMAND.

Oui, mais de mobilier, on en change quelquefois, surtout quand il est vieux, et je pourrais bien finir par te congédier.

JOSEPH.

Moi, Monsieur ! vous me faites de la peine pour vous quand vous me parlez comme ça. Est-ce que c'est possible ? est-ce qu'il ne vous manquerait pas quelque chose, si je n'étais pas là pour vous aimer, (geste d'Armand) pour vous impatienter ? Vous y êtes fait, et moi aussi, et on ne change pas comme ça ses habitudes.

ARMAND.

C'est bon ! en voilà assez. Où est ma mère ?

JOSEPH.

Dans sa chambre, où elle vous a déjà demandé, car ordinairement (regardant Clarisse) elle est la première personne que vous embrassez dans la journée.

ARMAND, sévèrement.

Il suffit. (A Clarisse.) Je vais la voir et lui parler.

CLARISSE.

Et moi, je vais achever ma toilette. (Bas, lui montrant la porte à droite.) Adieu; si vous m'aimez, du courage!

(Elle sort par la porte à gauche.)

SCÈNE III.

JOSEPH, ARMAND.

ARMAND, à part, avec trouble.

Oui, elle a raison; du courage. (Haut.) Tu dis que ma mère est visible? elle n'est pas souffrante?

JOSEPH.

Toujours un peu. Ma femme, qui avait entendu du bruit cette nuit dans sa chambre, est entrée; elle dormait d'un sommeil agité, et elle disait à voix haute: « Mon fils! mon fils! »

ARMAND.

Quoi! même en dormant, j'occupe encore son cœur et sa pensée?

JOSEPH.

Sa pensée! elle n'en a qu'une, c'est vous! elle a toujours été trop bonne, ce n'est pas comme ça que j'entends l'éducation des enfants, et si elle avait cru mes avis...

ARMAND, à part.

Et se décider à l'affliger! il faut cependant... (A Joseph.) Elle est seule, n'est-il pas vrai?

(Il va pour entrer dans la chambre à droite.)

JOSEPH.

Un notaire est avec elle depuis midi, et je ne sais pas s'il y est encore.

ARMAND, au moment d'entrer, s'arrêtant.

(Vivement.)

Dans le doute, je ne veux pas la déranger; plus tard, j'ai le temps, rien ne presse.

JOSEPH.

Entrez toujours, vous n'en serez pas fâché.

ARMAND.

Que dis-tu?

JOSEPH.

Vous savez cette belle terre de la Vaupalière, où vous avez été au mois d'octobre, et dont vous êtes revenu enthousiasmé?

ARMAND.

Je crois bien, un domaine magnifique, la plus belle chasse du monde.

JOSEPH.

Madame vient de l'acheter.

ARMAND.

Est-il possible! Ah! c'est pour moi!

JOSEPH.

Et pour qui donc? ce n'est pas pour moi, à coup sûr... un château gothique, des appartements immenses qui donnent un mal à nettoyer, et à frotter! mais dès qu'il s'agit de vous, madame, qui, d'ordinaire, est une femme raisonnable, sacrifierait avenir, santé, fortune... C'est une duperie; ce n'est pas ainsi que j'élève mon fils, le petit Joseph; je ne lui donne jamais rien, de peur qu'il ne soit ingrat. Mais tenez, tenez, j'entends madame, allez la remercier, et puisque vous voulez lui parler...

ARMAND.

Ah! mon Dieu! dans ce moment, je ne pourrai jamais: un rendez-vous, une affaire importante, au café Tortoni...

(Il sort par le fond.)

SCÈNE IV.

JOSEPH, puis MADAME DERMILLY.

JOSEPH.

C'est ça; le voilà parti, au lieu de remercier sa mère, de l'embrasser! Ah! ces jeunes gens! ces jeunes gens! voilà ce que c'est que de les gâter: le mien ne sera pas comme ça; mais aussi, et quoique je sois bon père, je me suis donné du mal, dès son plus jeune âge, je l'ai toujours fouetté moi-même, tous les jours de la semaine, excepté le dimanche. C'est madame.

MADAME DERMILLY, entrant par la porte à droite.

Je croyais trouver ici mon fils; est-ce qu'il est sorti?

JOSEPH.

Oui, Madame, une affaire importante... un rendez-vous à Tortoni, quelque partie de plaisir, j'en ai peur.

MADAME DERMILLY.

Et moi, je l'espère; qu'il s'amuse, qu'il soit heureux! c'est tout ce que je demande, et je ne le retiens jamais auprès de moi, pour qu'il y revienne toujours avec plaisir.

JOSEPH.

Fasse le ciel que madame n'ait pas à se repentir de sa faiblesse.

MADAME DERMILLY, souriant.

Oui, je sais que cela t'effraye: selon toi, il n'y a point d'amour paternel sans la rigueur et la sévérité, et j'ai vu ton garçon, qui est maintenant fort bien, trembler devant toi.

JOSEPH.

Et j'en suis fier; il faut que nos enfants nous respectent.

MADAME DERMILLY.

Eh! mon pauvre Joseph, il vaut mieux qu'ils nous aiment.

JOSEPH.

Madame verra où l'on arrive avec de pareilles idées, et si elle savait, comme moi, ce que je

sais.... M. Armand, qu'elle croit si sage et si rangé...

MADAME DERMILLY.

Eh bien?

JOSEPH.

Eh bien! Madame, je peux le dire, puisque c'est fini, mais il y a deux ans, c'est moi qui portais les lettres, il a été épris de cette jeune veuve...

MADAME DERMILLY, froidement.

Oui, il me l'a dit.

JOSEPH.

Est-il possible!

MADAME DERMILLY.

Une passion très-vive, une constance éternelle, qui a duré six mois... et plus tard, quand il a été trahi, c'est moi qui l'ai consolé...

JOSEPH.

Je n'en reviens pas!

MADAME DERMILLY.

Je ne peux pas exiger qu'avec une tête et un cœur de vingt ans, mon fils ne subisse pas les passions de son âge.

JOSEPH.

Air : *J'en guette un petit de mon âge.*

Pour l'avenir cet excès d'indulgence
Doit vous préparer des tourments.

MADAME DERMILLY.

Puis-je exiger de lui cette prudence
Que l'on n'acquiert, hélas! qu'avec le temps?

JOSEPH.

Et pourquoi pas?... si vous vous faites craindre.

MADAME DERMILLY.

Ne demandons que juste ce qu'il faut :
En plaçant la vertu trop haut,
Personne ne pourra l'atteindre.

Tout ce que je peux faire pour mon fils, c'est de diriger, par ma raison et mes conseils, la fougue et l'inexpérience de son âge, de l'éclairer sur les périls qui l'entourent.

JOSEPH.

Et quand il ne veut pas les voir?

MADAME DERMILLY.

Je tâche alors de le sauver malgré lui, et sans qu'il s'en doute; et, tiens, dans ce moment même, je ne sais quelle vague inquiétude, un instinct de mère qui ne me trompe pas, me fait craindre pour lui des dangers.

JOSEPH.

Y pensez-vous?

MADAME DERMILLY.

Je peux te l'avouer, à toi, mon vieux serviteur, dont je connais le zèle, et cette crainte me fera hâter des projets qu'il eût été peut-être plus sage de retarder... Je voudrais marier mon fils, lui trouver une bonne femme, un bon caractère, des vertus solides, et du bonheur : tout cela, je l'ai rencontré, et sans chercher bien loin, dans ma propre famille; c'est Mathilde, ma nièce.

JOSEPH.

La fille de M. de Nanteuil, le négociant, dont la fortune égale au moins la vôtre?

MADAME DERMILLY.

De tout temps cette union a été notre projet favori, et le rêve de ma pauvre sœur; mais je n'en ai pas parlé à mon fils, parce que les mariages arrangés d'avance ne réussissent jamais... D'ailleurs, mon beau-frère demeurant à Bordeaux, et moi à Paris, nos enfants ne pouvaient pas se voir ni s'aimer, mais Mathilde a seize ans, et après la mort de sa mère, j'ai été la chercher pour la conduire près de Paris, dans un pensionnat, où son père a voulu qu'elle achevât son éducation. C'est un ange de douceur et de bonté, et si jolie, si aimable, qu'à mon avis il est impossible de ne pas l'aimer; mais il faut maintenant que mon fils pense comme moi; je ne lui ai pas encore permis d'aller à la pension voir sa cousine, parce que je veux la lui montrer tout à son avantage : c'est pour cela qu'aujourd'hui je donne une soirée.

JOSEPH.

Pour mademoiselle Mathilde! Moi qui l'ai vue si petite... quand son père était l'associé de votre mari...

MADAME DERMILLY.

J'ai envoyé ta femme la chercher à sa pension, et je compte la garder ici quelques jours... Nul doute que sa grâce, sa jeunesse, sa naïveté ne fasse impression sur le cœur de mon fils.

JOSEPH.

Il faut l'espérer; mais j'ai peur et je crains qu'il n'y ait, ici même, une personne qui lui fasse du tort.

MADAME DERMILLY.

Eh! qui donc?... que veux-tu dire?... Aurais-tu remarqué?...

JOSEPH.

Rien encore, jusqu'à ce matin, où, entrant par hasard dans ce salon, j'ai trouvé M. Armand près de mademoiselle Clarisse.

MADAME DERMILLY.

Eh bien?

JOSEPH.

Je ne puis pas dire positivement que je l'ai vu à ses genoux, parce que j'ai de mauvais yeux, mais j'ai l'oreille bonne, et je crois bien avoir entendu... (il fait sur sa main le bruit d'un baiser) ou quelque chose comme ça.

MADAME DERMILLY.

Clarisse, qui fut ma pupille, et que depuis deux ans, depuis sa majorité, j'ai gardée près de moi, et que j'ai promis de doter! Non, cela ne se peut pas... (S'arrêtant et réfléchissant.) Cependant, elle a

refusé jusqu'ici tous les partis convenables qui se présentaient.

JOSEPH.

Vous voyez bien...

MADAME DERMILLY.

Et je ne puis me dissimuler que sa finesse, sa coquetterie...

JOSEPH.

Et sa fierté!... Est-elle fière, celle-là! surtout avec les domestiques.

MADAME DERMILLY.

D'un autre côté, le chagrin de mon fils, lui, qui d'ordinaire est si gai, si étourdi!...

JOSEPH.

Preuve qu'il est amoureux.

MADAME DERMILLY.

Comment?...

JOSEPH.

Je l'ai bien remarqué, tant qu'il est amoureux, il est triste et mélancolique, et dès que sa gaieté revient, c'est signe que...

MADAME DERMILLY.

On vient, c'est ma nièce.

SCÈNE V.

MADAME DERMILLY, MATHILDE, JOSEPH.

MATHILDE, entrant par le fond.

Bonjour, ma chère tante, que vous êtes bonne et aimable de m'avoir fait sortir de pension, et pour huit jours encore! à ce qu'on m'a dit.

MADAME DERMILLY.

Oui, ma chère enfant.

MATHILDE.

Et j'en ai sauté de joie! C'était mal à moi, parce que de quitter madame et ces demoiselles, ça aurait dû m'affliger! mais je n'ai pas pu, j'étais trop contente! Que je vous embrasse encore!...

JOSEPH.

Est-elle gentille!

MATHILDE.

Eh mais! ce vieux monsieur, ces cheveux blancs!... n'est-ce pas Joseph, qui me faisait autrefois danser sur ses genoux?

JOSEPH.

Elle me reconnaît.

MATHILDE, allant à lui.

Bonjour, mon bon Joseph.

JOSEPH, à part et avec émotion.

Elle n'est pas fière, celle-là, et c'est bon signe.

MATHILDE.

Je suis bien changée, trouves-tu?

JOSEPH.

Et moi donc?

MATHILDE.

Non, pas trop! puisque tu as toujours de l'amitié pour moi. Eh bien! gronde-moi donc encore, comme autrefois, car tu me grondais toujours, je m'en souviens.

JOSEPH, la regardant.

Il n'y a plus moyen, Mademoiselle.

MATHILDE.

Si, vraiment, les sujets ne te manqueront pas. Ils disent tous que je suis étourdie, et je vois que c'est vrai, n'est-ce pas, ma tante? Aussi je tâche de me corriger.

MADAME DERMILLY.

Non, mon enfant, ce qu'ils appellent de l'étourderie, c'est de la franchise. Ce défaut-là, garde-le toujours, et reste comme tu es. (La regardant avec tendresse.) Je te trouve si bien, ma fille!

MATHILDE.

Tant mieux, j'aurais été si fâchée du contraire!... depuis surtout que mon père m'a confié vos projets.

MADAME DERMILLY.

Que veux-tu dire?

MATHILDE.

Oui, avant de partir, il m'a donné à entendre, que moi, votre nièce, je pourrais peut-être recevoir de vous, un jour, un nom encore plus doux, celui que vous avez dit tout à l'heure... ma fille.

MADAME DERMILLY.

Quoi! ton père t'aurait appris?... (A part.) Ah! quelle imprudence!

MATHILDE, vivement.

Je n'en ai parlé à personne. Mais retrouver en vous la mère que j'ai perdue! cette idée-là me rend si heureuse, que j'y pense sans cesse; et je fais tous mes efforts pour que votre fille ne soit pas trop indigne de vous. D'abord, je travaille depuis le matin jusqu'au soir : cela m'ennuie bien; mais c'est égal.

AIR du vaudeville de *Oui et Non*.

Je sais l'anglais, l'italien,
Peut-être assez mal, et je tremble...
Car vous, vous les parlez si bien!...
Mais nous pourrons causer ensemble.
Je cause beaucoup, au surplus;
Et pour moi quel plaisir extrême!...
Me voilà deux langues de plus
Pour dire combien je vous aime.

Ensuite la broderie, la tapisserie, la musique, et puis ma peinture. Vous verrez les deux miniatures que je vous ai apportées, le portrait de mon père et le mien.

MADAME DERMILLY, avec joie.

Est-il vrai?

MATHILDE.

Ah! mon Dieu! je n'y pense pas, c'est une surprise que je voulais vous faire. N'importe, vous

serez surprise, n'est-ce pas? Il y avait bien aussi un autre portrait que je voulais essayer, et qui sans doute vous aurait fait plus de plaisir; mais, je ne sais pourquoi, je n'ai pas osé.

MADAME DERMILLY.

Et lequel?

MATHILDE.

Celui de votre fils.

MADAME DERMILLY, souriant.

Eh comment! tu te rappelles encore les traits de ton cousin?

MATHILDE.

C'est qu'il n'y a pas bien longtemps que je l'ai vu.

MADAME DERMILLY.

Où donc?... comment cela?

MATHILDE.

Lorsque le maréchal est venu visiter la maison royale de Saint-Denis, il avait avec lui très-peu de monde, deux généraux, des vieux, et puis quelques jeunes aides-de-camp de la garde nationale à cheval... des uniformes de lanciers charmants... et nous autres pensionnaires, qui étions là en groupe, nous regardions les uniformes.

MADAME DERMILLY.

Et les jeunes officiers?

MATHILDE.

Très-peu, parce que, vous sentez bien, ma tante... il faut être toutes droites et les yeux baissés. Mais une de mes compagnes, Augusta, qui était auprès de moi, me dit tout bas : « Regarde donc ce jeune homme qui est à côté du maréchal!... » Et je dois convenir qu'il me parut très-bien, et à ces demoiselles aussi.

AIR *du Pot de fleurs.*

Car en parlant le soir de l'aventure,
Chacune à l'envi répétait
Que c'était lui dont la tournure
Sur tous les autres l'emportait...
Que nul n'avait ses grâces naturelles :
Ce fait fut déclaré constant
Par un jury très-compétent,
Formé de deux cents demoiselles.

Et jugez de ma surprise, quand la sous-maîtresse, en disant le nom de tous ceux qui accompagnaient le maréchal, nous apprit que le jeune aide-de-camp était M. Armand Dermilly, mon cousin.

MADAME DERMILLY.

O ciel! est-il possible?

MATHILDE.

Oui, ma tante, mon cousin! et toutes ces demoiselles me trouvent fort heureuse d'être sa cousine... jugez donc, si elles avaient su... (vivement) mais vous vous doutez bien que je n'ai rien dit.

MADAME DERMILLY, vivement.

C'est bien, c'est bien.

MATHILDE.

En revanche, j'y ai pensé, parce qu'il y avait dans cet événement-là quelque chose d'imprévu, d'étonnant, comme un coup du sort!... vous comprenez?... non pas que j'eusse d'autres idées; mais je me disais : Quand je verrai mon cousin, et il faudra bien que cela arrive, ce sera amusant de lui raconter qu'il ne me connaît pas, et que je le connais, et que je l'ai vu en cachette au milieu de deux cents personnes... Mais, par exemple, ma tante, vous ne lui direz pas ce que je vous ai raconté tout à l'heure... (à Joseph) ni toi non plus, Joseph; vous sentez bien que c'est entre nous... (Joseph passe à la droite de madame Dermilly.) Mais pardon, je parle, je parle, et vous allez me trouver bien bavarde; ne le croyez pas, je suis contente, et voilà tout.

MADAME DERMILLY.

Et moi aussi, je suis enchantée maintenant de cette rencontre; et tu en parleras ce soir à ton cousin, en dansant avec lui la première contredanse.

MATHILDE.

Comment! que me dites-vous?... un bal!...

MADAME DERMILLY.

Pour toi, mon enfant.

MATHILDE.

Ah! que vous êtes bonne! et quel plaisir!

MADAME DERMILLY.

C'est aussi ma surprise, à moi, un impromptu!

MATHILDE.

Par exemple! vous auriez dû m'en prévenir d'avance, parce que moi, qui n'ai là que ma robe de pensionnaire... Ce n'est pas pour moi... mais pour mon cousin. (Avec timidité.) J'aurais voulu qu'il me trouvât jolie, et que, ce soir, il pensât de moi ce que nous avons pensé de lui. (Vivement.) C'est peut-être mal ce que je dis là?

MADAME DERMILLY.

Non, mon enfant.

MATHILDE, gaiement.

Tant mieux, n'y pensons plus, le plaisir de danser vaut bien celui d'être belle.

MADAME DERMILLY, lui prenant la main.

Quoi! vraiment! pas plus de coquetterie que cela? (A Joseph.) Que te disais-je! et quel trésor! (A Mathilde.) Eh bien! mon enfant, si tu n'es pas coquette, je le suis pour toi, et tu trouveras dans ta chambre une parure de bal qui t'est destinée.

MATHILDE, sautant de joie.

Ah! ma bonne tante!... (Vivement.) Y a-t-il des fleurs?

MADAME DERMILLY.

Certainement.

MATHILDE, de même.

Une guirlande?

MADAME DERMILLY.

Oui, vraiment, c'était à moi de parer ma fille bien-aimée.

MATHILDE.

Ma fille ! ah ! que je vous aime quand vous parlez ainsi ! (Avec curiosité.) Mais dites-moi donc, cette robe... est-ce que je ne peux pas la voir et l'essayer ? ce n'est pas que je sois impatiente ni curieuse, mais enfin, si elle n'allait pas bien...

MADAME DERMILLY.

C'est juste... Joseph, dites à votre femme de conduire Mathilde dans sa chambre, qui est à côté de la mienne.

JOSEPH.

Oui, Madame.

MATHILDE.

Adieu, ma tante, adieu... (hésitant) ma... ma mère.

MADAME DERMILLY, l'embrassant vivement.

Mon enfant, (puis se reprenant) pas encore, pas encore, mais bientôt, je l'espère.

(Mathilde sort avec Joseph par la porte à droite.)

SCÈNE VI.

MADAME DERMILLY, puis ARMAND.

MADAME DERMILLY.

Oui, quand mon fils la connaîtra, il sera trop heureux de recevoir de mes mains un pareil présent... C'est lui... il faut lui apprendre mes intentions, et savoir, décidément, quelles pensées l'occupent... (Armand entre par le fond.) Comme il a l'air triste ! (Avec inquiétude.) O mon Dieu ! mon pauvre fils !

ARMAND, à part, l'apercevant.

C'est ma mère, il n'y a plus à reculer... Allons, du courage ! (Allant à elle et lui baisant la main.) Je puis enfin vous voir et vous remercier de vos nouvelles bontés. J'ai appris par Joseph, par une indiscrétion peut-être, l'acquisition que vous venez de faire de ce beau domaine.

MADAME DERMILLY, avec émotion et bonté.

Tu m'en avais parlé tant de fois, tu semblais le désirer ; et mon bonheur à moi, c'est de satisfaire tes vœux quand je les connais, (le regardant avec émotion) ou du moins quand je peux les deviner.

ARMAND, à part.

Si elle me parle ainsi, je n'aurai jamais la force...

MADAME DERMILLY.

Et puis, s'il faut te l'avouer, j'ai encore d'autres idées en achetant ce château.

ARMAND.

Et lesquelles ?

MADAME DERMILLY.

J'espère que ce sera mon présent de noce.

ARMAND.

O ciel ! que voulez-vous dire ?

MADAME DERMILLY, s'asseyant et lui faisant signe de s'asseoir près d'elle.

Viens ici près de moi, et causons... il y a longtemps que cela ne nous est arrivé, et il me semble, mon fils, que tu dois avoir besoin de moi.

ARMAND, avec effusion.

Oui, ma mère... oui, vous avez raison.

MADAME DERMILLY.

J'en étais sûre, mon cœur me le disait... écoute-moi, tu me répondras après.

AIR de *Téniers*.

On te l'a dit : quand la mort de ton père
Vint dans le deuil nous plonger tous les deux,
J'étais bien jeune, et ma famille entière
Voulait pour moi préparer d'autres nœuds.
Je résistai : car je songeais sans cesse
Qu'un autre époux, en me donnant sa foi,
Eût exigé sa part d'une tendresse
Qui ne devait appartenir qu'à toi.

ARMAND.

Ah ! ma mère !

MADAME DERMILLY, continuant.

Me trouvant à la tête d'une fortune déjà considérable, je l'ai conservée, je l'ai augmentée pour toi, mon enfant ! et quand je te la laisserai, tu en useras, j'en suis sûre, honorablement, comme elle a été acquise.

ARMAND.

Ah ! loin de nous de pareilles idées.

MADAME DERMILLY.

Qui sait?... je suis faible, souffrante, et je ne voudrais pas te quitter, mon ami, sans avoir légué à quelqu'un choisi par moi le soin de te rendre heureux. Je désire donc que tu te maries ; mais je voudrais, avant tout, que cette volonté fût la tienne.

ARMAND, avec joie.

Rassurez-vous, ma mère ; c'est aussi mon unique pensée ; car, s'il faut vous l'avouer, il est quelqu'un que j'aime... comme je n'ai jamais aimé.

MADAME DERMILLY, à part.

O ciel !

ARMAND, avec chaleur.

Il n'y a pas pour moi de bonheur possible, si je ne l'épouse... si vous ne consentez à me la donner pour femme.

MADAME DERMILLY.

Et qui donc ?

ARMAND.

Votre pupille... Clarisse.

MADAME DERMILLY, à part et atterrée.

O mon Dieu !... il est donc vrai !...

ARMAND.

Qu'avez-vous, ma mère?... Votre main tremble... vous souffrez?

MADAME DERMILLY, cherchant à ranimer ses forces.

Non, non, ce n'est rien, mon fils... je ne veux comme toi que ton bonheur...

(Elle se lève, Armand se lève aussi.)

ARMAND, avec joie.

Est-il possible!

MADAME DERMILLY.

Mais calme-toi, et laisse-moi te parler... Pour que ce bonheur existe, il faut être bien sûr de la personne à qui on le confie... savoir si son esprit, son caractère, tout ce qui l'entoure, en un mot, nous offre pour l'avenir des garanties, qui te semblent inutiles, à toi... mais que moi, je dois réclamer pour mon fils. D'abord, elle est plus âgée que toi... ensuite, sa famille...

ARMAND.

Est noble et illustre. Son père, le marquis de Villedieu...

MADAME DERMILLY.

Lui a laissé un grand nom, je le sais, et voilà justement ce qui m'effraye; car, enfin, nous ne sommes que des négociants... (Armand fait un geste) banquiers, si tu veux... le nom n'y fait rien, c'est toujours du commerce, et au lieu, comme je le voudrais, d'être heureux de notre alliance...

Air de *la Robe et les Bottes.*

En l'acceptant, c'est nous que l'on protége :
Ils le diront, car, même de nos jours,
Des anciens droits, titres et privilége,
Les grands seigneurs se souviennent toujours.
Qu'est-ce à leurs yeux que l'état que vous faites?
Et peuvent-ils estimer un banquier
Que son nom seul force à payer ses dettes?
Eux que leur nom dispensait de payer!

Et ta femme elle-même, imbue de pareilles idées, te fera sentir, un jour, qu'elle a bien voulu t'élever jusqu'à elle.

ARMAND.

Une femme ordinaire, je ne dis pas... mais Clarisse!...

MADAME DERMILLY.

N'est pas, plus qu'une autre, exempte des préjugés du nom et de la naissance... préjugés que son éducation n'a fait que fortifier encore... Élevée à Londres, au sein d'un famille puissante, chez lord Carlille, un des premiers pairs du royaume, elle y a puisé toutes ces idées d'aristocratie anglaise... ce besoin de dignités et d'honneurs qui tourmente déjà sa jeunesse... et si elle se contente aujourd'hui de la fortune, c'est faute de mieux.

ARMAND.

Que dites-vous?

MADAME DERMILLY.

Ce qu'il m'est facile de te prouver... Edgard, le second fils de Carlille, était devenu, comme toi, épris de ses charmes.

ARMAND.

S'il était vrai!

MADAME DERMILLY.

Je n'accuse point Clarisse, et ne la soupçonne pas d'avoir répondu à un pareil amour. Elle est encore jeune, jolie; on l'aime, c'est tout naturel... Mais plus tard, quand elle est devenue ma pupille, pourquoi a-t-elle refusé avec dédain tous les partis que je lui proposais?

ARMAND.

Pouvez-vous lui en faire un crime, quand son cœur était à moi, quand elle m'aimait? Car vous ne la connaissez pas... vous ne savez pas qu'elle-même voulait me détourner de cet amour, et craignant de vous affliger, elle voulait s'éloigner, me fuir... moi qu'elle aime et dont elle est aimée.

MADAME DERMILLY.

Tu t'abuses toi-même, et tu lui prêtes des qualités qu'elle n'a pas.

ARMAND.

Quelle qu'elle soit, je l'aime.

MADAME DERMILLY.

Mais de grâce...

ARMAND.

Enfin, ma mère, je l'aime, je l'aimerai toujours.

MADAME DERMILLY, avec impatience.

Toujours!... Peux-tu parler ainsi quand il s'agit d'un sentiment soudain, impétueux, que la passion a fait naître, que la raison n'éclaire point... Peux-tu garantir la durée d'un accès de fièvre ou de délire?... Tu en as aimé d'autres : ce devait être aussi pour la vie, et au bout de quelques mois, cet amour éternel était dissipé! Il peut en être de même de celui-ci.

ARMAND.

Jamais! jamais!... Quelle différence!

MADAME DERMILLY.

Essayons du moins; car moi aussi, j'avais un parti à te proposer, un ange de beauté et de candeur, que ma tendresse te destinait.

ARMAND.

C'est inutile.

MADAME DERMILLY.

Vois-la du moins... c'est tout ce que je te demande.

ARMAND, hors de lui.

Et à quoi bon?... J'aime Clarisse!... je n'en aimerai jamais d'autre. Rien ne me fera changer; et rien au monde ne m'empêchera de l'épouser!

MADAME DERMILLY.

Pas même le malheur de ta mère!

ARMAND.

O ciel ! que dites-vous ?

MADAME DERMILLY.

Que j'ai cru être aimée de mon fils... Ma vie, à moi, c'était son amour, et le perdre, c'est mourir.

ARMAND.

Ah ! croyez que ma tendresse...

MADAME DERMILLY, froidement.

Je ne peux plus y croire, et je ne l'invoque plus... (avec dignité) mais il me reste encore d'autres droits... Privée de l'amour de mon fils, je n'ai rien fait du moins pour le dégager du respect et de l'obéissance qui me sont dus.

ARMAND.

Et que je conserverai toujours ! parlez... quoi que vous exigiez, si c'est un ordre, j'obéirai.

MADAME DERMILLY.

Je pourrais donc te dire : Je te défends ce mariage !

ARMAND, avec anxiété.

Eh bien !... vous me le défendez ?

MADAME DERMILLY.

Non ; mais je te demande, à genoux, de ne pas être malheureux.

ARMAND, la relevant.

Vous !... ma mère !... ah ! c'en est trop !... j'obéirai... plus de mariage... vous l'exigez... et rien n'égale mes tourments !... mais vous n'aurez pas prié en vain... Adieu... adieu... je vais trouver Clarisse, lui rendre ses serments, lui dire que je renonce à elle... Êtes-vous satisfaite ?

MADAME DERMILLY.

Oui, oui, je le suis. (Voyant Armand qui s'éloigne.) Mon fils !... tu t'éloignes, et sans m'embrasser ?...

ARMAND revient, embrasse sa mère, se dégage de ses bras, et dit en sortant :

Ah !... je suis bien malheureux !

(Il entre dans l'appartement à gauche.)

SCÈNE VII.

MADAME DERMILLY, puis MATHILDE.

MADAME DERMILLY, avec émotion, et le regardant sortir.

Il souffre !... il est malheureux !... et c'est moi qui en suis cause !... moi, qui immolerais tout à son bonheur ! (Avec fermeté.) Eh bien ! c'est son bonheur que j'assure ; et, quoi qu'il arrive, je n'aurai point de regrets. J'ai fait mon devoir.

MATHILDE, en robe de bal, entrant par la droite.

Ma tante, ma tante !... regardez donc.

MADAME DERMILLY.

Ah ! te voilà, mon enfant !... C'est bien, très-bien !... Que j'ai de plaisir à te contempler !... (A part.) Oui, e n'ai d'espoir qu'en elle.

MATHILDE.

Vous avez pensé à tout, jusqu'au bouquet ; est-il bien ainsi ?

MADAME DERMILLY, le lui ôtant.

Du tout ; on le porte à la main.

MATHILDE, riant.

C'était donc une grande faute ?

MADAME DERMILLY.

Sans contredit.

MATHILDE.

Dame !... je ne savais pas.

MADAME DERMILLY.

Ta coiffure, n'est-elle pas un peu haute ? Non... et ta robe ?... Il y a là des plis que l'on peut faire disparaître.

(Elle arrange la toilette de Mathilde.)

MATHILDE.

Que vous êtes bonne, ma tante !... ce sera toujours bien.

MADAME DERMILLY, à part.

Ah ! si elle savait pour moi de quelle importance... (Haut.) Écoute, mon enfant, fais bien attention à ce que je vais te recommander, et tâche surtout, dans ce bal...

MATHILDE.

Quoi, ma tante ?

MADAME DERMILLY, s'arrêtant, à part.

Non, non, ne lui donnons point de conseil, laissons-la être elle-même, c'est par là qu'elle doit plaire. (Haut à Mathilde.) Tâche de bien t'amuser : voilà tout ce que je te demande.

MATHILDE.

Oh ! vous serez obéie ; songez donc que c'est la première fois que je vais au bal, au bal pour de vrai ; car chez nous c'est bien différent :

AIR du vaudeville de *Partie et Revanche*.

Même aux grands jours, c'est entre demoiselles
Que l'on danse à la pension :
Point de danseurs, de figures nouvelles,
Cela nuit à l'illusion :
Madame a beau nous prêter son salon...
Le maître nous guide en personne,
Sur sa pochette... et l'on ne sait vraiment
Si pareil bal est un plaisir qu'on donne,
Ou bien si c'est la leçon que l'on prend.

Aussi, moi qui n'y suis pas habituée, je m'essayais tout à l'heure devant votre glace, pour le moment où on viendra m'inviter... (S'asseyant et s'inclinant.) Avec plaisir, Monsieur... à moins que ce ne soit Armand... et alors je lui dirai : Avec plaisir, mon cousin.

MADAME DERMILLY, avec effroi.

Et ta robe que tu chiffonnes !...

MATHILDE, se levant vivement.

C'est vrai !... mais aussi pourquoi n'arrive-t-on pas ?... on perd du temps.

MADAME DERMILLY.

Tais-toi, l'on vient... (A part.) C'est Clarisse.

SCÈNE VIII.

MATHILDE, MADAME DERMILLY, CLARISSE, sortant de l'appartement à gauche, en robe de bal.

CLARISSE, à part, entrant en rêvant.

Il obéissait à sa mère... il renonçait à moi!... heureusement un seul mot a changé toutes ses résolutions; et maintenant, je l'espère, je n'ai plus rien à craindre... (Apercevant madame Dermilly.) Ah! c'est vous, Madame?

MADAME DERMILLY.

Déjà prête, Clarisse!... c'est très-bien.

MATHILDE.

Oh! quelle est jolie!

MADAME DERMILLY, à Clarisse, montrant Mathilde.

C'est ma nièce Mathilde, la fille de la maison...

MATHILDE, passant près de Clarisse.

Presque une sœur! et je serai bien heureuse si vous me regardez comme telle, et si vous voulez bien m'accorder votre amitié.

CLARISSE.

Mademoiselle!...

MATHILDE.

Oh! j'en ai grand besoin; à ce bal surtout, où vous me guiderez... Moi, je ne sais rien; tout à l'heure déjà j'avais mis ce bouquet à ma ceinture; et sans ma tante qui m'a dit que cela ne se faisait pas...

CLARISSE, avec ironie.

Mademoiselle sort de pension?

MATHILDE.

Oh! mon Dieu, oui...

CLARISSE, de même.

On le voit bien.

MADAME DERMILLY, avec intention.

Ne fût-ce qu'à sa franchise, à sa confiance. (La musique se fait entendre.) Voici déjà quelques personnes qui viennent.

(Elle va dans la salle du fond. La musique continue. On voit passer dans le fond plusieurs cavaliers donnant la main à des dames mises élégamment, qu'ils conduisent dans la salle du bal.)

MATHILDE, à Clarisse.

Je me mettrai à côté de vous, et vous me direz ce qu'il faudra faire pour être bien.

CLARISSE.

Moi, je n'ai rien à dire.

MATHILDE.

Vous avez raison; je vous regarderai, et je tâcherai d'imiter... si je puis.

CLARISSE.

Vous n'en avez pas besoin; et, sans vous donner de mal, vous êtes sûre de plaire.

MATHILDE, naïvement.

Vous croyez?...

CLARISSE.

Dès que vous serez connue, dès qu'on aura prononcé votre nom.... « Quelle est cette jeune personne?... — Mademoiselle Mathilde de Nanteuil. — Cette riche héritière!... » tous les jeunes gens s'empresseront autour de vous, et vous êtes sûre de ne pas manquer une seule contredanse.

MATHILDE.

Quoi! ce serait là le motif?

(Madame Dermilly rentre.)

CLARISSE.

Eh! mon Dieu! qu'on soit laide ou jolie!... qu'on danse bien ou mal, peu importe; ce qu'il faut, pour réussir dans un bal, c'est une dot; et souvent, je l'avoue, ma fierté s'en indigne.

MATHILDE.

Serait-ce vrai, ma tante?

MADAME DERMILLY.

Non, mon enfant; et la preuve, c'est que Clarisse, qui te parle, aura beaucoup de succès, et cependant elle n'a rien.

CLARISSE, avec dépit.

Madame!...

MADAME DERMILLY.

Votre triomphe n'en est que plus flatteur... Après cela, que tous les danseurs ne soient pas des maris, et que pour épouser ils aient l'indignité d'exiger une dot... je conçois cela...

(Mathilde va regarder dans l'autre salon.)

CLARISSE.

L'argent est une si belle chose!... il donne toutes les qualités...

MADAME DERMILLY.

Croyez-vous donc que les filles sans dot aient, par cela même, toutes les vertus?... et que l'absence d'argent leur donne la bonté, la douceur, l'aménité de caractère?...

CLARISSE, à part.

Patience... j'aurai mon tour.

(La musique se fait entendre plus fort. Madame Dermilly sort un instant.)

MATHILDE, regardant dans le salon du fond.

Le bal commence, et mon cousin n'est pas là!... (Madame Dermilly rentre, accompagnée de deux cavaliers; l'un d'eux invite Clarisse, qu'il conduit dans la salle où l'on danse; l'autre invite Mathilde qui dit à part.) Eh mais! voilà un monsieur qui vient m'inviter... (Bas à madame Dermilly.) Faut-il accepter, ma tante?

MADAME DERMILLY.

Sans doute.

MATHILDE, s'inclinant.

Avec plaisir, Monsieur. (A part.) Ah! mon Dieu! que cela me fait de peine!... j'espérais que la première contredanse serait avec lui.

(Elle sort avec le cavalier qui l'a invitée.)

SCÈNE IX.

MADAME DERMILLY, *seule, regardant autour d'elle.*

C'est étonnant, mon fils ne paraît pas... Ah!... il me semble le voir dans la foule... Oui... il sera descendu avant moi au salon, pour en faire les honneurs... A la bonne heure, cela m'inquiétait... Et ce Joseph... où est-il donc?... j'ai besoin de lui...

(*Joseph paraît à la porte du fond; il porte un plateau vide et s'arrête en regardant dans les appartements.*)

SCÈNE X.

JOSEPH, MADAME DERMILLY.

MADAME DERMILLY.

Ah! te voilà, Joseph!

JOSEPH.

Je serais resté jusqu'à ce soir à la regarder.

MADAME DERMILLY.

Eh! qui donc?

JOSEPH, *posant son plateau sur la table.*

Mademoiselle Mathilde... En entrant dans le salon, elle a eu un succès... tous les regards se sont fixés sur elle; et puis on entendait une espèce de bourdonnement très-agréable.

MADAME DERMILLY.

Et mon fils était là?...

JOSEPH.

Non, Madame.

MADAME DERMILLY.

Est-ce qu'il n'est pas au salon?

JOSEPH.

Pas encore.

MADAME DERMILLY.

En es-tu sûr?

JOSEPH.

Je crains même qu'il n'y paraisse pas de la soirée.

MADAME DERMILLY.

Et pourquoi?

JOSEPH.

Tenez, Madame, il y a quelque chose sur quoi j'ai promis le secret, de peur de vous inquiéter;... mais il me semble maintenant qu'il y aurait plus de danger à ne rien dire.

MADAME DERMILLY.

Tu as raison; je veux tout savoir.

JOSEPH.

Il y a quelques instants, en descendant à l'office, chercher ce plateau, je me rencontre nez à nez avec M. Armand, qui se glissait dans la cour, par le petit escalier... « Quoi! Monsieur, à cette heure, pas encore habillé!... » Car il n'était pas en costume de bal... « — Non, j'ai à sortir.— Et pourquoi donc? et où allez-vous? — Tais-toi, tais-toi... que ma mère n'en sache rien; je pense, Joseph, qu'on peut se fier à toi.—Vous jugez de ce que je lui répondis.—« Eh bien! ne dis rien à ma mère, que cela inquiéterait; et si, à onze heures, je n'étais pas rentré, remets ce billet à mademoiselle Clarisse, à elle seule, entends-tu?... à elle seule, et en secret. »

MADAME DERMILLY.

Qu'est-ce que cela signifie?

JOSEPH.

J'ai pensé d'abord que c'était quelque affaire, quelque duel... que sais-je?

MADAME DERMILLY.

O ciel! à une pareille heure!... ce n'est pas possible; car la nuit s'avance... Et ce billet à Clarisse?

JOSEPH.

Le voici.

(*Madame Dermilly le prend.*)

MADAME DERMILLY.

J'ai le droit, j'espère, de lire ce qu'on adresse à mon ancienne pupille... à une jeune personne qui m'est encore confiée... et fût-ce de mon fils lui-même... (*Elle décachète la lettre, et après en avoir lu quelques lignes, elle dit:*) Ah! mon Dieu!

JOSEPH, *effrayé.*

Qu'est-ce donc?

MADAME DERMILLY.

Rien... rien!... je suis tranquille... je sais maintenant où il est... Que cela ne t'inquiète pas.

(*Elle relit encore.*)

JOSEPH.

C'est différent, si madame est tranquille... (*A part.*) Elle a cependant l'air bien agité... (*Haut.*) Madame n'a pas besoin de moi?... je puis rentrer au salon?

MADAME DERMILLY.

Oui, Joseph... oui, mon ami... Mais je ne sais... prie Clarisse de continuer à faire les honneurs... mais rassure-toi, tout va bien.

JOSEPH.

Oui, Madame... (*A part.*) Pauvre femme!... Il y a de mauvaises nouvelles.

(*Il emporte le plateau et sort par le fond.*)

SCÈNE XI.

MADAME DERMILLY, *seule.*

(*Lisant la lettre.*) « Je voulais te fuir, obéir à ma » mère, un de tes regards m'a retenu... c'est » l'honneur qui maintenant me lie à toi, et tes » droits sont les plus sacrés... » (*S'arrêtant, et avec douleur.*) Ah! mon fils!... (*Lisant.*) « Mais ce ma- » riage, que désormais rien ne peut rompre, ma » mère n'y consentira jamais... après la promesse

» que je lui ai faite, je n'ai même plus le droit de » le lui demander... et tu as raison, il faut partir, » il faut nous éloigner ; mais si je rentrais ce soir, » si je voyais seulement ma mère, toute ma ré- » solution m'abandonnerait, je ne partirais pas ; » ne sois donc pas inquiète, si tu ne me vois pas » à ce bal, je m'occupe de tout préparer pour » notre fuite ; et dès que tout le monde sera parti, » quand tout reposera dans la maison, descends » au petit salon, tu m'y trouveras. »

(Elle laisse tomber sa tête sur sa poitrine, et garde un instant le silence.)

Je l'ai lu !... je ne puis le croire encore... un enlèvement !... c'est mon fils qui m'abandonne, qui en a conçu le projet... oh ! non... (Avec douleur.) Mais il y consent du moins ; et comment l'en empêcher ? il ne tient qu'à moi, je le sais, de m'armer de tous mes droits... d'éloigner Clarisse, et de dire à mon fils : « Je veux que vous épousiez » Mathilde. » Je veux... Et s'il me résiste, il faudra donc le maudire !... Et s'il m'obéit, il ne l'aimera pas, cette pauvre enfant !... il la rendra malheureuse !... il adorera Clarisse encore davantage !... car, à son âge, loin d'arrêter une passion, les obstacles ne font que l'exciter et l'accroître. Allons ! il n'y a qu'un moyen, bien hardi, peut-être... mais c'est le seul qui me reste ; et si je connais bien le caractère de mon fils... oui, dès demain et sans le voir, Mathilde retournera à sa pension. (Regardant au fond.) Je ne vois plus personne au salon... personne... que Joseph qui éteint les bougies et remet tout en ordre... oui, j'ai entendu le bruit des dernières voitures, et tout le monde est parti... (Elle ferme la porte du fond.) Je suis seule, attendons mon fils... (Elle écoute.) On monte par le petit escalier !... ah ! le cœur me bat de frayeur !... et c'est lui qui en est cause !... qui me l'aurait jamais dit !...

SCÈNE XII.

MADAME DERMILLY ; ARMAND, entrant par la porte à gauche.

ARMAND.

Ah ! que cette soirée m'a paru longue !... et maintenant que l'instant approche, je voudrais l'éloigner... Dieu ! ma mère !...

MADAME DERMILLY, avec douceur.

Je t'attendais, mon fils... et tu viens bien tard.

ARMAND.

Oui... je n'ai pas pu... j'ai été forcé... ou plutôt, je me suis cru obligé...

MADAME DERMILLY, de même.

De me tromper ?... oh ! non, rien ne t'y oblige. Ce n'est pas moi que tu espérais trouver en ces lieux.

ARMAND.

Pourriez-vous le penser ?...

MADAME DERMILLY.

Je sais tout.

ARMAND.

Eh quoi !... l'on vous aurait dit !... l'on m'aurait trahi !...

MADAME DERMILLY.

Non, grâce au ciel !... ce secret que j'ai surpris reste entre nous deux ; et personne que moi n'aura vu rougir mon fils...

(Elle lui remet la lettre.)

ARMAND, regardant le papier.

Ma lettre à Clarisse !...

MADAME DERMILLY.

Je l'ai ouverte... et qu'ai-je vu ?... une fuite... un enlèvement... un pareil éclat !... commencer aux yeux du monde par perdre de réputation celle que tu veux nommer ta femme !... Ah ! mon fils !... si tu m'avais demandé conseil !... si tu m'avais dit ce matin que cette passion était si forte, si violente, que tu la plaçais au-dessus de tout... même de l'honneur, je t'aurais épargné bien des regrets ; heureusement, je le puis encore...

ARMAND.

Et comment ?...

(Musique douce.)

MADAME DERMILLY.

Puisque tu ne peux vaincre cet amour...

ARMAND.

Achevez...

MADAME DERMILLY.

Tu le veux...

ARMAND, à ses genoux.

Eh bien !...

MADAME DERMILLY.

Eh bien !... épouse-là...

ARMAND.

Épouser Clarisse !... vous le voulez bien ?

JOSEPH, qui entre, et qui a entendu ce dernier mot.

Qu'entends-je ! ce n'est pas possible ; madame ne peut consentir...

MADAME DERMILLY, passant entre Armand et Joseph.

Si, Joseph ; à une seule condition, que je vais expliquer à mon fils.

ARMAND.

Ah ! tout ce que vous voudrez ; j'y souscris d'avance.

MADAME DERMILLY.

Donne-moi le bras jusqu'à ma chambre à coucher.

JOSEPH.

Quelle faiblesse !... et ce que c'est que de gâter

les enfants!... mon fils Joseph épousera qui je voudrai, ou restera garçon.

ARMAND.

Ah! vous êtes la meilleure des mères!... et je vous devrai mon bonheur.

MADAME DERMILLY.

Pas encore maintenant!... mais plus tard peut-être... je l'espère... Adieu, Joseph!... bonne nuit!...

(Joseph, qui tient un flambeau, reste immobile; madame Dermilly sort par la droite avec Armand.)

ACTE II.

Le théâtre représente un appartement d'un château gothique. Deux portes latérales; une grande croisée auprès de la porte a droite; au-dessus des portes de droite et de gauche, des lucarnes en rosace: une grande cheminée. Au fond, deux petites portes aux côtés de la cheminée; un violon posé sur un meuble, un fusil attaché a la muraille. Tables a droite et à gauche du théâtre.

SCÈNE PREMIÈRE.

ARMAND, près d'une table à gauche, regarde des poissons dans un bocal; MADAME DERMILLY, assise à droite, est occupée à broder; CLARISSE, à côté d'elle, tient un livre et lit.

ARMAND, regardant attentivement le bocal.

Les belles couleurs!... et quelle agilité!... ils ne restent pas un instant en place, et tournoient toujours sans se rencontrer.

MADAME DERMILLY.

Voilà une heure que tu es occupé, comme Schahabaham, à regarder ces poissons rouges.

ARMAND.

C'est que ces diables de petits poissons sont étonnants; quoique renfermés ils n'ont pas l'air de s'ennuyer.

CLARISSE.

Je crois bien!... une prison de cristal, c'est charmant!...

MADAME DERMILLY.

Qu'on dise encore qu'il n'y a pas de belles prisons!

CLARISSE.

Moi, je soutiendrai le contraire, car ici, près de vous, Madame, dans ce vieux château, je me trouve si heureuse!...

MADAME DERMILLY.

C'est ce que je désirais. Quoique votre mariage fût arrêté, forcée de le retarder de trois mois pour des arrangements de fortune, des comptes de tutelle à rendre à mon fils... j'ai voulu du moins que, pendant ce temps, vous ne fussiez pas séparés; et je vous ai amenés dans ce château, où nous nous sommes fait la loi de ne recevoir personne.

CLARISSE.

C'est vrai!... point de fâcheux, point de visites importunes.

ARMAND, venant auprès de Clarisse.

Tout entier au bonheur d'être ensemble; aussi, voilà déjà deux mois qui ont passé comme un éclair.

MADAME DERMILLY.

Non, six semaines...

ARMAND.

Vous croyez?...

MADAME DERMILLY.

J'en suis sûre...

CLARISSE.

Ces appartements gothiques ont quelque chose de grandiose, de noble, de majestueux...

ARMAND, le dos à la cheminée.

Oui, cela est très-bien, en été surtout... mais en hiver, au mois de décembre, je trouve le grandiose un peu froid... Hum!... hum!... je ne sors pas des rhumes de cerveau; mais qu'importe?... quand on est auprès de ce qu'on aime, dans le repos et la solitude... (Il se place entre madame Dermilly et Clarisse, et s'appuyant sur le dos de leur fauteuil.) entre l'amour et l'amitié... A propos d'amitié, est-ce que votre homme d'affaires ne vous fera pas celle de se dépêcher?... il n'en finit pas avec sa liquidation; et nous sommes ici à l'attendre.

MADAME DERMILLY.

Est-ce que cela vous ennuie?...

ARMAND.

Du tout! mais il y a une impatience naturelle, que vous devez comprendre. Quel plaisir d'être mariés!... d'être chez soi, dans son boudoir de la chaussée-d'Antin!... de bons tapis, des cheminées à la Bronzac...

AIR *du Partage de la richesse.*

Et puis voici les plaisirs qui reviennent,
Car cet hiver on dansera beaucoup;
Spectacles, bals, et tant de gens y tiennent!
Pas moi, du moins; ils sont peu de mon goût.
(Montrant Clarisse.)
Mais pour Clarisse... et si je ne m'abuse,
Deux vrais amants, deux époux, Dieu merci!
Ne faisant qu'un... je veux qu'elle s'amuse,
Afin de m'amuser aussi.

CLARISSE.

Je vous remercie; mais en quelque lieu que je me trouve, je n'ai rien à désirer, je suis près de vous.

ARMAND, lui baisant la main avec transport.

Ah! ma chère Clarisse!... (Nonchalamment.) Qu'est-ce que nous ferons ce matin?

CLARISSE.

De la musique, si vous voulez?

ARMAND.

De la musique; nous en avons fait hier et avant-hier, et l'autre jour!... et puis, mon violon n'est pas d'accord. Si nous allions plutôt nous promener dans le parc?

MADAME DERMILLY.

Y penses-tu!... cinq à six pouces de neige.

ARMAND, avec humeur.

Bah!... les femmes ont toujours peur de se mouiller les pieds! il faudra donc rester toute la journée ici, dans ce salon?...

CLARISSE.

Voulez-vous lire... ou jouer?...

ARMAND, de même.

Nous ne sommes que trois; si encore le curé était venu, nous aurions fait le whist ou la bouillotte à quatre; mais le curé promet de venir, et il ne vient pas!... Ensuite, il viendra peut-être, il n'est que midi!... midi!... c'est l'heure où, à Paris, on se réunit au café Tortoni... Ils parlent, j'en suis sûr, de la représentation d'hier; car c'était hier jour d'opéra. Je voudrais bien savoir si Béville est toujours amoureux de la petite Mimi?

CLARISSE, se levant.

Je ne vous le dirai pas...

ARMAND.

C'est juste; je vous dis cela comme autre chose... (S'approchant de la croisée.) Tiens! voilà Geneviève qui est dans le parc!...

MADAME DERMILLY, se levant.

Geneviève!

ARMAND.

La fille du jardinier... que je fais causer quelquefois...

CLARISSE.

C'est-à-dire... très-souvent.

ARMAND.

Oui; c'est la naïveté campagnarde... la plus amusante... Elle m'a avoué qu'elle avait déjà eu trois amoureux.

CLARISSE.

Fi donc!

ARMAND.

Amour platonique, bien entendu...

Air du vaudeville de *Partie et Revanche.*

A la campagne il n'en est jamais d'autres;
Et philosophe studieux,
Moi je compare et leurs mœurs et les nôtres.

MADAME DERMILLY, souriant.

Mais, en effet... trois amoureux!...

CLARISSE, de même.

Et s'en vanter... c'est curieux!

ARMAND.

Voyez alors ce que fait naître
La différence des climats!...
Car à Paris, on les aurait peut-être;
Mais à coup sûr, on ne le dirait pas.

(A madame Dermilly, en riant.) Et entre autres, elle m'a cité Jean Pierre, votre garde-chasse, un imbécile!... Eh! parbleu! cela me fait penser que ce matin... (Décrochant son fusil.) Voilà une belle occasion pour la chasse au loup...

MADAME DERMILLY.

Y pensez-vous!... il peut y avoir du danger...

ARMAND.

Tant mieux!... ça occupe, ça fait passer un moment...

MADAME DERMILLY.

Et moi, je ne veux pas. Vous ne sortirez pas, ce n'est pas convenable; vous êtes déjà resté avant-hier toute la journée dehors, et cela fâcherait Clarisse.

ARMAND.

Non!... j'en suis sûr... (A Clarisse.) N'est-ce pas, chère amie, cela ne te fâchera pas que je sorte?...

CLARISSE, d'un air très-indifférent.

Moi, nullement.

ARMAND.

Vous voyez...

MADAME DERMILLY, le retenant toujours.

Elle ne l'avoue pas, mais je suis persuadée qu'au fond cela lui fait de la peine... (avec intention) sans cela elle ne vous aimerait pas.

CLARISSE.

C'est au contraire parce que je l'aime, que je m'efforce de cacher le chagrin que j'en éprouve.

MADAME DERMILLY.

Tu l'entends...

ARMAND.

C'est différent... Dès que cela vous contrarie, ma chère Clarisse, vous êtes bien sûre que je resterai, que je vous obéirai, que je ferai tout ce qui vous sera agréable, quand je devrais... Aussi je ne sortirai pas de ce fauteuil et ne dirai pas un mot.

(Il s'assied sur un fauteuil auprès de la table à droite.

MADAME DERMILLY.

Le voilà d'une humeur exécrable pour toute la journée.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, JOSEPH.

JOSEPH, entrant par la droite.

Voici les journaux et les lettres...

CLARISSE, avec joie.

Ah! quel bonheur! donne vite.

ARMAND, toujours étendu dans son fauteuil.

J'espère qu'on ne les prendra pas tous.

CLARISSE, prenant deux journaux.

Oh! non; à vous les journaux politiques, à moi la *Revue de Paris* et le *Journal des Modes.*

(Elle va s'asseoir à gauche. Joseph donne les journaux à Armand, et les lettres à madame Dermilly.)

ARMAND, les comptant.

Quel plaisir!... six journaux, en voilà pour toute la matinée!...

CLARISSE, lisant.

« Les robes de popeline brochées sont toujours de mode. » Et moi qui en avais une charmante, que je n'aurai pu porter : quel dommage!...

ARMAND.

Vous pouviez la mettre ici...

CLARISSE.

De la toilette, quand il n'y a personne!...

ARMAND.

Personne!... c'est aimable pour nous!

MADAME DERMILLY, regardant Joseph qui essuie une larme.

Eh mais! Joseph, qu'as-tu donc? quel air triste!

JOSEPH.

Ce sont des nouvelles que je reçois de mon fils Joseph; vous savez, celui que j'élevais si sévèrement?

MADAME DERMILLY.

Eh bien?

JOSEPH.

Eh bien! pour se soustraire à mon autorité, il vient, à dix-huit ans, de s'engager dans les dragons.

MADAME DERMILLY.

Ah! mon Dieu!

JOSEPH.

Et que faire contre un dragon? comment ramener l'enfant prodigue à la maison paternelle?

MADAME DERMILLY.

En le laissant au régiment pendant un an ou deux; et alors, sois tranquille, il viendra de lui-même nous prier d'avoir son congé.

JOSEPH.

Vous croyez?

MADAME DERMILLY.

J'en suis sûre. (Regardant Armand.) C'est un excellent système que de... Eh mais! voici une lettre qui me vient par la poste.

JOSEPH.

Non, Madame, elle a été apportée par un courrier, un domestique en livrée, qui est en bas.

MADAME DERMILLY.

C'est du jeune Edgard.

ARMAND.

Le second fils de lord Carlille?

MADAME DERMILLY.

Oui, celui avec qui Clarisse a été élevée en Angleterre. Il m'écrit de la poste voisine, et me demande la permission de se présenter au château.

ARMAND, se levant.

Avec grand plaisir... Il faut lui écrire...

MADAME DERMILLY.

Non, ce serait contraire à la résolution que nous avons prise de ne recevoir aucun étranger.

ARMAND.

Ce n'est pas un étranger; sa famille était liée avec la nôtre; et puis, un ami d'enfance de ma femme.

MADAME DERMILLY, les regardant tous deux.

Si vous le voulez absolument...

CLARISSE.

Moi, je n'ai rien à dire, Madame; commandez...

ARMAND.

Refuser de le recevoir serait de la dernière inconvenance. D'ailleurs, ce sera toujours une compagnie, non pour nous qui n'en avons pas besoin, mais pour vous, ma mère!... et puis, les devoirs de l'hospitalité... Le jeune baronnet est très-amusant. Je l'ai vu quelquefois à Paris, où nous nous moquions toujours de lui.

MADAME DERMILLY.

S'il en est ainsi, je vais lui écrire que nous l'attendons à dîner. Mais sa lettre en renfermait une autre; lettre d'amitié et de souvenir, adressée à Clarisse.

CLARISSE.

A moi?...

MADAME DERMILLY.

Il me prie de vous la remettre, après toutefois en avoir pris connaissance, ce que je juge tout à fait inutile. La voici, ma chère enfant.

CLARISSE, sans prendre la lettre.

Donnez-la à Armand, à mon mari!... c'est à lui de la lire!...

ARMAND.

Par exemple!... quelle idée avez-vous de moi!... amant ou mari, confiance absolue. La France maintenant n'est plus jalouse de l'Angleterre; il y a désormais alliance et sympathie. Mais allez donc, ma mère... allez écrire au baronnet.

CLARISSE.

Et moi, je vais m'habiller.

ARMAND.

A merveille! il y aura grand dîner, grande soirée, réception complète; c'est la première fois que cela nous arrive; et puis, Edgard est bon musicien.

CLARISSE.

Il jouera du piano.

ARMAND.

Et nous danserons!

CLARISSE.

Un bal!... quel plaisir!

AIR du ballet de *Cendrillon.*

ENSEMBLE.

MADAME DERMILLY et ARMAND.

Au seul espoir de voir cet étranger
Sa / Ma } bonne humeur est revenue.
Qu'ici tout prenne une face imprévue :
Ayons bien soin de ne rien ménager.

JOSEPH.

Il faut qu'ici, grâce à cet étranger,
Tout prenne une face imprévue !
On s' met en frais pour fêter sa venue.
En vérité, ça me fait enrager.

CLARISSE, à Armand.

A votre ami je dois aussi songer;
Moi, qui suis votre prétendue,
Avec éclat pour paraître à sa vue,
Je vous promets de ne rien négliger.

(Madame Dermilly et Clarisse sortent par la porte à droite.)

SCÈNE III.

ARMAND, JOSEPH.

ARMAND.

Ce sera charmant! quelle bonne soirée!... nous allons nous divertir!...

JOSEPH, à part.

Avec de l'Anglais; il faut qu'il ait bien besoin de s'amuser.

ARMAND.

Mais il n'est encore que midi, et je ne sais pas trop que faire d'ici au dîner... (S'appuyant sur l'épaule de Joseph.) Ah! si tu voulais, Joseph, il y aurait moyen d'occuper le temps.

JOSEPH.

Et comment cela?... moi, je ne sais rien... que le loto et les dames; et, à coup sûr, monsieur ne voudrait pas...

ARMAND.

Tu fais le discret; mais tu sais mieux que moi qu'il y a ici un mystère...

JOSEPH.

Ici?... non, vraiment...

ARMAND.

Quoi! tu ignores?...

JOSEPH.

Ma parole d'honneur...

ARMAND.

Alors, je n'y comprends rien; et c'est une aventure inconcevable, qui pique ma curiosité...

JOSEPH.

Racontez-moi donc ça...

ARMAND.

Eh parbleu! j'en meurs d'envie... Imagine-toi, qu'il y a cinq ou six jours, je m'étais échappé du salon...

JOSEPH.

Échappé!...

ARMAND.

Eh oui!... ma mère ne veut jamais que je quitte un instant ma prétendue : « Reste là, près de ta » femme!... » Car ma mère, qui n'aimait pas Clarisse, l'adore maintenant, et cela augmente tous les jours; ce n'est pas raisonnable... tandis que moi...

JOSEPH.

Cela vous ennuie...

ARMAND.

Du tout, ce n'est pas cela que je veux dire; mais cela m'impatiente, et elle aussi, je le vois bien... c'est tout naturel... aussi... Je te disais donc que je m'étais échappé, et je cherchais cette petite Geneviève, qui est bien la plus drôle de fille...

JOSEPH.

Comment! Monsieur, une fermière!... vous pourriez...

ARMAND.

Est-ce que j'y pense seulement!...

AIR : *Tenez, moi je suis un bon homme.*

Elle est plutôt noire que blanche,
Véritable beauté des champs;
Si sa bouche est grande... en revanche
Ses yeux sont petits et brillants;
Et l'on dirait quand on regarde
Son nez menaçant et pointu...
D'un Suisse, avec sa hallebarde,
Chargé de garder sa vertu.

Aussi je cause avec elle comme avec son père, comme avec toi... quand je ne sais que faire...

JOSEPH.

Je vous remercie...

ARMAND.

Pour en revenir à ce que je te disais... en prenant l'allée du parc qui conduit à la ferme, j'aperçois sur la neige quelque chose de brillant... c'était un médaillon en or, un portrait de femme, une figure de jeune fille, charmante, enchanteresse!

JOSEPH.

Que vous connaissez?

ARMAND.

Du tout; et cependant il me semble que ces traits-là ne me sont point étrangers, que je les ai vus... mais dans quels lieux?... mais comment? je n'en sais rien; cela s'offre à moi dans le vague, dans les nuages, et je n'y puis rien comprendre.

JOSEPH.

Ce qui est terrible!

ARMAND.

Au contraire, c'est ce qui en fait le charme. Tu te doutes bien que je ne pensais plus à Geneviève; je revins tout occupé de ce portrait, que depuis une semaine entière je regarde toute la journée, car il y a dans cette physionomie une grâce, une

naïveté indéfinissables, et je commençais à croire que c'était une figure de fantaisie, lorsque hier !... voilà l'inconcevable, le romanesque, le sublime !... Hier soir, en rentrant dans ma chambre, je vois briller une lumière à la tourelle du nord !...

JOSEPH.

Par ici ?

ARMAND.

Précisément ! un côté du château tout à fait inhabité; et j'aperçois près d'une fenêtre, à moitié voilée par un rideau de mousseline, et éclairée par le reflet d'une carcelle, une figure céleste et radieuse... comme on peint les vierges de Raphaël !... et cette figure était celle de mon médaillon, trait pour trait, j'en suis sûr... je l'ai dévorée des yeux pendant cinq minutes, après lesquelles la lumière s'est éteinte, et la vision a disparu...

JOSEPH.

Êtes-vous sûr, Monsieur, d'être dans votre bon sens ?

ARMAND.

Dame !... je te le demande ! je n'ai pas dormi de la nuit; et je n'aurai pas de cesse que je n'aie pénétré ce mystère et découvert cette belle inconnue...

JOSEPH.

Ah ! mon Dieu ! et votre femme ?...

ARMAND.

Cela n'empêche pas !... ça n'a aucun rapport, parce que, vois-tu bien, Clarisse est à coup sûr un grand bonheur; mais un bonheur certain, que j'ai là... qui ne peut pas m'échapper, tandis que l'autre, un être vaporeux, une ombre fugitive, tu comprends. Enfin, mon cher ami, il faut que tu m'aides à l'atteindre.

JOSEPH.

Moi, Monsieur... y pensez-vous ?

ARMAND.

Par curiosité ! ça nous distraira, ça nous occupera. Que veux-tu que l'on fasse à la campagne, au milieu des neiges ?... Sais-tu que voilà six semaines de tête-à-tête, et que j'en ai encore autant en perspective; il y a de quoi périr... d'amour, et si tu ne viens pas à mon aide...

Air : *Ces postillons sont d'une maladresse.*

Allons ! Joseph, à nous deux cette gloire,
C'est amusant; et puis un tel projet
De ton bon temps te rendra la mémoire...
Car autrefois tu fus mauvais sujet.

JOSEPH, se récriant.

Qui, moi, Monsieur ?

ARMAND.

Cela se reconnaît :
Un feu caché dans tes veines circule;
Je crois en toi voir un ancien volcan
Qui brûle encor !

JOSEPH.

Moi, jamais je ne brûle,
Mais je fume souvent.

ARMAND.

C'est ce que je disais, il n'y a pas de fumée sans feu. Et parlons un peu raison. Je me suis levé de bon matin... j'ai bien observé la tourelle du nord; elle a deux portes d'entrée, une par la chambre de ma mère, et l'autre... (montrant la porte à gauche) que voilà; et comme tu as les clefs du château...

JOSEPH.

Pas celle-ci, je vous le jure, car il y a quelques jours que votre mère me l'a redemandée, sans me dire pour quel motif...

ARMAND.

Tu vois bien ! il y a un mystère qui irrite encore plus mes désirs curieux; et, à quelque prix que ce soit, je saurai ce qui en est. Dis donc, au-dessus de la porte... cette fenêtre en rosace... si l'on montait par là ?.....

JOSEPH.

Pas possible !...

ARMAND.

Si on regardait, du moins, on pourrait l'apercevoir, lui parler ?...

JOSEPH.

C'est trop haut; vous n'êtes pas assez grand, ni moi non plus...

ARMAND.

N'est-ce que cela ? J'ai vu l'autre jour, chez le jardinier, une petite échelle, que je vais chercher moi-même, pour qu'on ne se doute de rien.

JOSEPH.

Et si l'on vous voit ?

ARMAND.

Personne !... ma mère écrit, et Clarisse est à sa toilette; elle en aura pour longtemps. Attends-moi ici, et fais sentinelle...

(Il sort en courant par la porte à gauche de la cheminée.)

SCÈNE IV.

JOSEPH, seul.

Air du vaudeville de *la Somnambule.*

Quelle imprudence et quel délire !
Mais nous somm's tous ainsi, je le vois bien !
Ce qu'on n'a pas, il faut qu'on le désire;
Ce qu'on possède n'est plus rien !
Moi, tout l' premier, j'en suis la preuv vivante;
Je me disais, lorsque j'étais enfant :
Quand donc aurai-j' vingt ans !... j'en ai soixante,
Et n'en suis pas pour cela plus content.

Mais conçoit-on une tête pareille, et une semblable curiosité ! Que diable ça peut-il être ?... Si on pouvait, par le trou de la serrure, regarder un instant... (Il s'approche de la porte à gauche.) Dieu ! la porte s'ouvre ! qu'ai-je vu ?...

SCÈNE V.

JOSEPH; MADAME DERMILLY ET MATHILDE, entrant par la porte latérale à gauche.

MADAME DERMILLY.

Silence, Joseph!

JOSEPH.

Quoi! c'est mademoiselle qui, depuis hier, habitait cet appartement?...

MADAME DERMILLY.

Oui, son père voulait la rappeler! j'ai désiré auparavant qu'elle vînt passer quelques jours avec nous, et elle est arrivée hier soir...

MATHILDE.

Si mystérieusement!...

MADAME DERMILLY.

C'était nécessaire. Où est mon fils?

JOSEPH.

Prêt à se casser le cou pour mademoiselle, qu'il a aperçue de sa fenêtre...

MATHILDE.

Que veux-tu dire?...

JOSEPH.

Qu'il est décidé à monter à l'escalade pour vous revoir encore, ne fût-ce qu'à vingt pieds de hauteur.

MATHILDE.

Mon pauvre cousin!... et pourquoi donc, ma tante, ne pouvons-nous pas nous voir et nous parler de plain-pied?

MADAME DERMILLY.

Écoute, mon enfant, as-tu confiance en moi, et crois-tu que je veuille ton bonheur?...

MATHILDE.

Oh! oui, bien certainement...

MADAME DERMILLY.

Eh bien! laisse-moi faire, et pendant quelque temps encore, ne me demande rien. Aujourd'hui, nous avons du monde, un jeune Anglais, tu descendras pour le dîner, et je te présenterai alors à ton cousin et au baronnet, comme ma nièce.

MATHILDE.

Au dîner! pas avant?... ce sera bien long!...

MADAME DERMILLY.

Je le conçois, surtout si d'ici là il faut encore rester renfermée. Eh bien!... je te permets une promenade dans le parc.

MATHILDE.

A la bonne heure, au moins...

MADAME DERMILLY, lui montrant près de la cheminée la porte par laquelle Armand est sorti.

Cet escalier t'y conduira, et, si par hasard tu rencontrais ton cousin, tâche ou de l'éviter... ou du moins de ne pas lui dire ton nom... tu me le promets?...

MATHILDE.

Oui, ma tante... (Elle fait quelques pas et s'arrête.) Mais s'il me devine?

MADAME DERMILLY.

C'est différent.

MATHILDE.

Allons! j'obéirai.

(Elle sort par la petite porte à gauche de la cheminée.)

MADAME DERMILLY, la regardant descendre.

Mais prends donc garde. Elle va comme une étourdie!...

SCÈNE VI.

JOSEPH, CLARISSE, MADAME DERMILLY.

MADAME DERMILLY, à Clarisse qui entre et qui lui présente un papier.

Quel est ce papier que vous tenez à la main?

CLARISSE.

Je vous l'apportais, Madame. La lettre que vous m'avez remise tantôt de la part d'Edgard contenait pour moi une demande formelle en mariage...

MADAME DERMILLY, à part, avec joie.

O ciel!

CLARISSE.

J'y ai répondu sur-le-champ. Mais cette réponse, je ne devais pas l'envoyer sans vous la soumettre. (Lui donnant la lettre.) Daignez la lire. (A Joseph.) Laissez-nous.

(Joseph sort.)

MADAME DERMILLY, à part.

Ah! si elle pouvait accepter!...

(Haut et lisant.)

« Monsieur,

» Je dois m'estimer fort honorée de votre re-
» cherche, et je ne puis m'en montrer digne qu'en
» vous parlant avec franchise...

« Une famille respectable et distinguée... », etc. « Une mère en qui brillent toutes les qualités... » (Baissant la voix.) Je demande la permission de passer la phrase... etc... etc... etc... « A daigné » m'adopter pour sa fille! » etc., etc. « Les seuls
» sentiments que je puisse désormais vous offrir,
» en échange de votre amour, sont ceux de la
» reconnaissance et de la sincère amitié avec les-
» quelles je serai toujours

» Votre... etc.

» CLARISSE DE VILLEDIEU. »

(Avec émotion.)

C'est à merveille, et je ne doute pas que mon fils n'apprécie, ainsi que moi, un pareil sacrifice...

SCÈNE VII.

CLARISSE, ARMAND, MADAME DERMILLY.

ARMAND, entrant par la porte du fond, et boitant un peu.

C'est inconcevable! j'en perdrai la tête! il y a de la magie, et c'est une histoire...

CLARISSE.

Quoi donc?

ARMAND.

J'étais chez le jardinier, dans son petit grenier, à décrocher une échelle.

TOUTES DEUX.

Une échelle!... et pourquoi?

ARMAND.

Rien, pour m'échauffer... lorsque de sa croisée qui donne sur le parc, j'aperçois une robe blanche, une femme blanche, une nymphe aérienne... une sylphide... je m'élance par la fenêtre...

MADAME DERMILLY.

O ciel! vingt-cinq pieds de haut.

ARMAND.

Il y avait un treillage; mais en sautant à terre, sur la neige, mon pied glisse, rien... une légère douleur, qui n'avait pas d'autre inconvénient que de ralentir un peu ma course. Il est vrai que j'aurais couru deux fois plus vite, que je n'aurais pu atteindre cette nouvelle Atalante qui, en souliers de satin noir, effleurait à peine les blanches allées du parc. A chaque instant, je la voyais près de moi paraître ou disparaître à travers les massifs dégarnis de feuilles. Son teint animé par la course, ses cheveux blonds, cette figure d'ange pleine de gaieté et de malice, surtout dans le moment où, patatras, j'ai rencontré ce tas de neige...

MADAME DERMILLY.

Que tu n'avais pas aperçu...

ARMAND.

Non, je la regardais! et jamais je n'ai rien vu de plus ravissant! Il n'y a pas de nymphe Eucharis, de Diane chasseresse, capable, à ce point-là, de vous faire tourner la tête...

CLARISSE, piquée.

Monsieur!...

ARMAND.

Je dis comme objet d'art!... je parle en artiste...

AIR : *Ah! si madame me voyait.*

Tel et non moins infortuné,
Le dieu du jour, dans son ivresse,
Courait jadis après une maîtresse
Qui s'enfuyait en riant à son né...
Telle et plus belle encore que Daphné,
Disparaissait ma nymphe enchanteresse!
Et moi boiteux, je représentais bien
La justice qui court sans cesse...
Et qui n'attrape jamais rien.

Quand je dis rien, au contraire, car au détour d'une allée, autre incident, je tombe dans les bras...

MADAME DERMILLY.

De qui?...

ARMAND.

D'un grand jeune homme, habillé de noir; c'était Carlille...

CLARISSE.

Edgard...

ARMAND.

Qui me saute au cou, ce qui m'était bien égal; ce n'est pas lui que j'aurais voulu... (Se reprenant vivement.) C'est-à-dire si... ça m'a fait grand plaisir de l'embrasser, de le revoir, avec sa grande figure étonnée, et son crêpe au chapeau... Chemin faisant, il m'a raconté comment son frère aîné était mort du choléra et de deux médecins anglais...

CLARISSE.

Son frère!...

ARMAND.

Eh! mon Dieu, oui! le voilà duc et pair d'Angleterre, je ne sais combien de mille livres sterling, et un des plus beaux noms des trois royaumes. Ce qui m'a le plus surpris, c'est son air discret et malin qui semble jurer avec sa longue physionomie britannique. Il m'a avoué, en baissant les yeux et la voix, qu'il venait ici avec des intentions... (A madame Dermilly.) Qu'est-ce que cela veut dire?... est-ce que son arrivée se lierait avec l'apparition mystérieuse de la belle inconnue?...

MADAME DERMILLY, souriant.

Mais!... c'est possible! et je ne dis pas non!...

ARMAND.

Comment cela? vous sauriez donc...

MADAME DERMILLY, passant au milieu d'eux, et les rapprochant d'elle.

Oui, mes enfants, ce n'est pas avec vous que je veux avoir des secrets, et je vais tout vous confier... Depuis longtemps j'avais des projets, des idées de mariage, entre lord Carlille, qui n'avait alors qu'un beau nom, et une jeune personne extrêmement riche que je protége...

ARMAND.

La jeune inconnue!...

MADAME DERMILLY.

Précisément!...

ARMAND.

Ah! c'est un bon parti!... et elle est à marier!...

MADAME DERMILLY.

Oui, mon ami!... Un instant, je l'avoue, j'ai cru mes projets renversés, car milord, se rappelant une ancienne amitié d'enfance qui l'unissait à Clarisse, voulait absolument l'épouser...

ARMAND, avec joie.

Quoi! vraiment!... il voulait...

MADAME DERMILLY.

Rassure-toi! tu sens bien que Clarisse a refusé avec une noblesse, une délicatesse, dont je suis témoin; elle t'aime... elle n'aime que toi... sans cela...

ARMAND, tristement.

C'est juste! et je suis bien sensible à ce qu'elle a fait pour moi...

MADAME DERMILLY.

Ce qui se trouve d'autant mieux, que rien ne s'oppose plus maintenant à l'exécution de mon premier plan; et puisqu'il est riche, duc et pair, ce qui ne gâte rien...

CLARISSE, à part.

Comme c'est délicat!...

MADAME DERMILLY.

Je veux dès aujourd'hui les présenter l'un à l'autre, ce sera la première entrevue, car nous avons à dîner et milord et ma protégée.

CLARISSE, à part.

Je ne connais pas de femme plus intrigante que ma belle-mère.

MADAME DERMILLY, les examinant avec intention.

Et maintenant, mes amis, que je vous ai tout dit, j'espère que vous me seconderez... que vous m'aiderez chacun de votre côté... à faire réussir ce mariage.

(Armand va s'asseoir près de la porte à gauche; Clarisse s'éloigne vers la droite.)

(A part.)

Cela les a émus tous deux... (Haut.) Je vais recevoir milord, et lui remettre de votre part cette lettre si généreuse...

CLARISSE, faisant un geste pour la retenir.

Madame...

MADAME DERMILLY, revenant.

Quoi!... qu'y a-t-il?... auriez-vous quelque chose à me dire?...

AIR de *Turenne*.

Me voilà prête à vous entendre.

CLARISSE.

Moi... non, Madame... Ah! c'est trop de bontés...
(Regardant la lettre.)
Ah! si j'avais pu la reprendre!

MADAME DERMILLY, à part.

Comme ils paraissent agités!

ARMAND, avec émotion.

Eh quoi! ma mère, vous partez!
(Clarisse s'assied.)

MADAME DERMILLY.

Pour la soirée il faut que je m'apprête...
Adieu...
(Les regardant.)
Voilà, si j'en puis bien juger,
Deux amoureux qu'à présent, sans danger,
Je puis laisser en tête-à-tête.
(Elle sort par la droite.)

SCÈNE VIII.

CLARISSE, ARMAND.

(Après un instant de silence.)

ARMAND, allant auprès de Clarisse et avec embarras.

En vérité, ma chère Clarisse, je ne sais comment vous remercier de la glorieuse conquête que vous m'avez sacrifiée...

CLARISSE.

Cela vous étonne!...

ARMAND.

Non, sans doute!

CLARISSE, se levant, à part.

Et ce billet qu'elle va lui remettre, et qui va le désespérer, l'éloigner peut-être!...

ARMAND.

Car enfin, en échange des titres et du rang que vous refusez pour moi, je ne puis vous offrir que le nom et la fortune bien modeste d'un banquier: aussi me voilà maintenant obligé d'honneur à reconnaître une telle générosité.

CLARISSE, avec sécheresse.

Par de l'ingratitude, peut-être; car tout à l'heure, déjà, cette fille dont vous parliez avec un feu, un enthousiasme tout à fait inconvenant, devant votre mère et devant moi...

ARMAND.

Une plaisanterie innocente, à laquelle je n'attache aucune importance.

CLARISSE, avec dépit.

Une plaisanterie!... une plaisanterie innocente... qui vous fait escalader des croisées, et poursuivre à travers le parc une femme que vous ne connaissez pas... mais peu importe! c'est une femme!... et les hommes s'inquiètent si peu de la délicatesse et des convenances... C'est comme l'autre jour, lorsque je vous ai vu rire et plaisanter avec la fille du jardinier...

ARMAND.

Geneviève!...

CLARISSE.

Ah! fi! Monsieur... c'est si mauvais genre!... si mauvais ton!... si négociant!...

ARMAND.

Clarisse! y pensez-vous?

CLARISSE.

Oui, Monsieur, et parce que jusqu'ici j'ai eu le courage de me taire, croyez-vous que je sois aveugle ou indifférente sur tout ce qui choque mes yeux?...

ARMAND.

Eh! qui peut donc les blesser?...

CLARISSE.

Tout ce qui m'environne!... est-il donc si difficile de voir que, malgré son amitié apparente,

votre mère ne m'aime point, que c'est par grâce, et malgré elle, qu'elle me nomme sa fille, et qu'en attendant, et pour satisfaire je ne sais quel caprice, elle nous fait périr de tristesse et d'ennui dans ce château?

ARMAND.

Pas un mot de plus contre ma mère... je ne pourrais l'entendre.

CLARISSE.

A merveille! vous le voyez déjà... son nom seul jette entre nous la désunion et la discorde; cela ne peut pas rester ainsi; vous choisirez entre nous deux, vous renoncerez ou à elle ou à moi...

ARMAND.

Et c'est vous qui prétendez m'aimer, vous qui exigez un pareil sacrifice!...

CLARISSE.

Et vous pourriez hésiter après tous ceux que je vous ai faits, quand je refuse pour vous un rang, un titre, des dignités!

ARMAND.

Prenez garde! car si vous me les reprochez encore, je ne vous en saurai plus aucun gré...

CLARISSE.

J'avais donc raison de vous dire que l'ingratitude...

ARMAND.

Je ne sais de quel côté elle est...

CLARISSE.

C'en est trop, et après une pareille offense, il faudrait avoir bien peu de fierté...

ARMAND.

Clarisse, écoutez-moi, de grâce...

CLARISSE.

Non, Monsieur... non, laissez-moi, je vous défends de me suivre et de me parler...

(Elle sort par la porte à droite.)

SCÈNE IX.

ARMAND, seul.

Comme elle le voudra, après tout! car voilà déjà la seconde dispute d'aujourd'hui, et c'est ennuyeux! Elle m'adore! je le sais bien! je ne le sais que trop... mais ce n'est pas une raison pour me chercher querelle à tout propos, pour me dire du mal de ma mère, pour être fière... orgueilleuse, envieuse... colère, jalouse. A cela près, une bonne femme, qui aurait un excellent caractère, si elle ne m'aimait pas tant!... Aussi, il faut que cela finisse; il faut que ce mariage ait lieu, parce qu'une fois mariés, nous serons libres; elle fera ce qu'elle voudra, moi aussi, et nous ne serons pas obligés de rester comme ça toute la journée en tête-à-tête, c'est le moyen de toujours se quereller... (On entend un prélude de piano dans la chambre à gauche. Écoutant.) Dieu! qu'entends-je!... le bruit d'un piano... là, dans cet appartement. (Il entr'ouvre doucement la porte de l'appartement, et regarde.) C'est la jeune inconnue!... je la vois d'ici, assise au piano... Quelle taille charmante!... ah! qu'elle est bien!... et un trésor pareil serait destiné à cet Anglais!... Non!... ce n'est pas par esprit national, mais si, avant son mariage, je pouvais la lui enlever, m'en faire aimer... (Voulant entrer.) Allons! mais elle est près de la porte qui conduit dans le parc; en me voyant brusquement entrer... elle est capable d'avoir peur, de s'enfuir, et elle court mieux que moi, je le sais... Ah! une idée...

(Il prend son violon, qui est sur une chaise, et joue l'air qu'il vient d'entendre sur le piano. Mathilde entr'ouvre doucement la porte, et entre sur la pointe du pied.)

SCÈNE X.

MATHILDE, ARMAND.

ARMAND, à part.

C'est elle!... (Il s'approche doucement derrière elle, et la saisit par la main.) Je la tiens, et cette fois elle ne m'échappera pas!...

MATHILDE, à part, souriant.

C'est mon cousin!

ARMAND, à part.

C'est étonnant!... ça ne l'effraye pas!... (Haut.) C'est bien téméraire à moi d'oser vous retenir ainsi; mais consentez à ne pas me fuir comme ce matin, (lui lâchant la main) et je vous rends la liberté, sur parole. (A part.) Elle se tait... mais elle reste!... (Haut.) Une grâce encore, ne puis-je savoir qui vous êtes?...

MATHILDE, à part.

C'est qu'il ne me connaît vraiment pas!... c'est amusant!...

ARMAND.

Eh quoi! ne me pas répondre!...

MATHILDE.

Eh mais!... si cela m'était défendu, s'il ne m'était pas permis de vous dire qui je suis...

ARMAND.

O ciel!

MATHILDE.

Mais vous pouvez le deviner! je ne vous en empêche pas!...

ARMAND.

Eh! que puis-je savoir, sinon que vous vous plaisez à me fuir, à m'éviter, et que, sans me connaître, vous avez pour moi de l'antipathie et de la haine!... est-ce vrai?... ou non?...

MATHILDE, *souriant.*

En conscience, vous n'êtes pas habile!... ou vous avez bien du malheur, et si vous ne devinez pas mieux que cela, vous ne saurez jamais rien.

ARMAND.

Je sais du moins que vous êtes ce qu'il y a au monde de plus joli, de plus séduisant, et ce que j'aime le plus!...

MATHILDE.

Ce n'est pas possible!... vous ne me connaissez pas...

ARMAND.

C'est ce qui vous trompe. (*Il tire de son sein un médaillon qu'il lui montre.*) Et cette image que je regarde sans cesse...

MATHILDE.

Mon portrait! celui que j'avais fait pour votre mère...

ARMAND.

C'est en mes mains qu'il est tombé, et depuis il ne m'a pas quitté! il est toujours resté là, sur mon cœur, et demandez-lui si je vous aime...

MATHILDE, *à part.*

Il m'aime!... (*Haut.*) Ah! ma tante dira ce qu'elle voudra, je n'ai plus la force d'obéir...

ARMAND.

Une tante, dites-vous? et qui donc est-elle?

MATHILDE.

Votre mère!... Monsieur...

ARMAND.

Eh quoi! vous seriez Mathilde?

MATHILDE.

Mon Dieu, oui...

ARMAND.

Ma cousine?

MATHILDE.

Ce n'est pas moi qui le lui ai dit, toujours!

ARMAND.

Quoi! cet ange de beauté!... ce trésor que j'enviais, c'est Mathilde... c'est ma cousine!...

MATHILDE.

Qui depuis longtemps vous connaissait; car moi, je suis plus adroite que vous!

ARMAND.

Et pourquoi nous séparer, et m'empêcher de vous voir? à quoi bon ce mystère?...

MATHILDE.

C'est ce que je me demande!... car mon père m'a toujours dit: « Ton cousin sera un jour ton » mari... c'est le rêve, c'est l'espoir de nos deux » familles. »

ARMAND, *avec joie.*

Il serait possible!...

MATHILDE.

Est-ce que vous ne le savez pas, mon cousin?

ARMAND.

Non, vraiment!...

MATHILDE.

Il fallait donc me le dire!... je vous l'aurais appris tout de suite!... moi, j'ai toujours été élevée dans ces idées-là.

ARMAND.

Et puis-je espérer, Mathilde, qu'aujourd'hui ce sont les vôtres?

MATHILDE.

Moi, des idées! du tout; je n'en ai pas! je n'ai jamais eu que celles de mon père...

ARMAND.

Comment?

MATHILDE.

Et de ma tante.

ARMAND.

Ah! je suis trop heureux!...

MATHILDE.

Et ce qui est bien étonnant, c'est qu'aujourd'hui votre mère m'a expressément recommandé de vous éviter; voilà pourquoi ce matin je vous fuyais: sans cela!... et puis elle m'a défendu, si je vous rencontrais, de vous dire qui je suis... heureusement, vous avez deviné... Mais concevez-vous cela?... je vous le demande.

ARMAND.

Oui, sans doute! et tout s'explique maintenant!... ma mère a changé d'idée! elle veut vous marier à un autre, à un Anglais, lord Carlille.

MATHILDE.

Et moi je ne le veux pas! je le dirai à mon père, à ma tante, à tout le monde!... Il ne faut pas croire que je n'ai pas de caractère... et puis, vous êtes de la famille... vous êtes mon cousin... vous me défendrez...

ARMAND.

Toujours! Mathilde! toujours! je suis ton protecteur, ton ami! C'est une indignité! une tyrannie sans exemple!...

MATHILDE.

N'est-il pas vrai?...

ARMAND.

Et il est affreux qu'on ose ainsi contraindre une jeune personne... je ne le souffrirai pas, et ce prétendu... ce lord Carlille, je le tuerai plutôt...

MATHILDE.

O ciel!... non, Monsieur, ne le tuez pas...

ARMAND.

Si vraiment...

MATHILDE.

Et moi, je vous en prie, dites-lui seulement que je vous aime, que je vous ai toujours aimé, que je ne peux pas être sa femme, puisque je dois être la vôtre; il comprendra cela; il ne faut pas croire qu'un Anglais n'entende pas la raison...

Air de la *Galoppe de la Tentation*.

Il cèdera, j'en suis certaine :
Il s'agit de lui parler ;
N'écoutant que votre haine,
Ah ! n'allez pas l'immoler.

ARMAND.

Il faut qu'un combat m'en délivre ;
Car sitôt qu'il va vous voir,
Sans vous aimer pourra-t-il vivre ?

MATHILDE.

Il mourra donc de désespoir.

ENSEMBLE.

MATHILDE.

Il cèdera, j'en suis certaine, etc.

ARMAND.

Non, ma vengeance est plus certaine,
Au combat je dois voler ;
Je n'écoute que ma haine,
Et je prétends l'immoler.

(Mathilde sort.)

SCÈNE XI.

ARMAND, puis MADAME DERMILLY.

ARMAND.

Quelle grâce !... quelle candeur !... quelle naïveté !... voilà la femme qu'il me fallait ; et on la destine à un autre !... Voilà les grands parents !... on nous sacrifie tous deux... oui, tous deux... car me voilà engagé à Clarisse... engagé avec une femme qu'il m'est impossible d'aimer, surtout maintenant, et comment y renoncer ?... comment rompre, sans me préparer d'éternels reproches, sans me déshonorer à jamais ?... (A madame Dermilly qui entre.) Ah ! ma mère, vous voilà ; venez, de grâce, venez à mon secours...

MADAME DERMILLY.

Eh ! mon Dieu !... qu'y a-t-il donc ?...

ARMAND, cherchant à se remettre.

Ce qu'il y a !... rien... je ne sais... Qu'allais-je lui dire ?... Je voulais vous demander, que fait Clarisse ? où est-elle ?...

MADAME DERMILLY.

Au salon avec lord Carlille, à qui j'avais un billet à remettre ; mais j'ai pensé, et Clarisse a été sur-le-champ de mon avis, qu'il était plus convenable qu'elle lui expliquât elle-même de vive voix les motifs de son refus. J'ai donc déchiré la lettre, et je les ai laissés ensemble ; mais, si tu le veux, je vais la chercher...

ARMAND.

Non, ma mère... non... j'ai bien d'autres choses à vous dire... j'ai vu Mathilde, ma cousine...

MADAME DERMILLY.

Quoi ! tu saurais ?...

ARMAND.

Je sais tout, et c'est d'elle seule que je veux vous parler, car moi, c'est fini, il ne faut plus y penser, j'ai promis...

MADAME DERMILLY.

Promesse bien douce à tenir, quand on aime... quand on est aimé ! et après ce que Clarisse a fait pour toi...

ARMAND.

Eh oui ! voilà le malheur !... et par honneur, par délicatesse, il n'y a plus à reculer, il faut subir son sort. Eh bien donc, puisque rien ne peut m'y soustraire, puisque vous le voulez, je le ferai, ce mariage que je déteste, que j'abhorre...

MADAME DERMILLY.

Que dis-tu ?

ARMAND.

Mais je vous en préviens, je serai éternellement malheureux ; personne ne le saura, pas même elle ; je me conduirai en honnête homme, en galant homme, en bon mari. Par exemple, j'en aimerai une autre, rien ne m'en empêchera...

MADAME DERMILLY.

Eh ! qui donc ?

ARMAND.

Vous ne le saurez pas ! vous ne pouvez le savoir... et vous ne devineriez jamais, c'est impossible ; cela vous paraîtrait si absurde, si inconcevable, et cependant c'est la vérité, c'est celle que j'aime.

MADAME DERMILLY.

Eh ! qui donc ?

ARMAND.

Ma cousine.

MADAME DERMILLY.

Est-il possible !

ARMAND.

Je l'aime comme je n'ai jamais aimé, ou plutôt je n'ai jamais aimé qu'elle...

MADAME DERMILLY.

Laisse-moi donc !...

ARMAND.

Ah ! j'en étais sûr, vous ne pouvez me comprendre, mais toutes ces vertus, toutes ces qualités que je rêvais, et dont mon imagination se plaisait à embellir une autre, c'est elle qui les possède, et c'est elle que j'aimerai toujours.

MADAME DERMILLY.

Toujours !

ARMAND.

Oh ! cette fois, c'est définitif ; car la beauté, chez elle, est le moindre de ses avantages ! Quelle douceur ! quelle naïveté ! quelle bonté de caractère ! et sans parler ici de sa fortune, songez donc que les convenances, que les rapports de famille... que tout se trouve réuni...

MADAME DERMILLY.

Eh ! je le sais mieux que toi !... car autrefois c'est elle que je te destinais, mais tu n'en as pas voulu ; tu n'as pas même consenti à la voir...

ARMAND.

Est-il possible !... eh bien! il fallait m'y forcer, m'y contraindre, user de votre autorité, car, après tout, vous êtes ma mère, vous aviez le droit de commander... et une pareille faiblesse... Ah ! pardon !... pardon ! je ne sais ce que je dis; je vous offense encore, mais, voyez-vous, la tête n'y est plus ; et le seul parti qui me reste à présent, c'est de me brûler la cervelle.....

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS, MATHILDE.

MATHILDE.

Dieu ! qu'entends-je !,.. Non, mon cousin, non, vous ne nous quitterez pas !...

ARMAND.

Il le faut !... car je vous aime trop, et je suis trop malheureux !...

MATHILDE, à madame Dermilly.

Et vous n'êtes pas touchée de son désespoir ?... et vous pouvez lui résister encore ? eh bien ! ma tante, moi qui ai jusqu'ici obéi à toutes vos volontés, je vous déclare que désormais on aura beau faire, rien ne m'empêchera d'aimer mon cousin... que je l'ai toujours aimé, et que je l'aimerai toujours.

MADAME DERMILLY.

Et toi aussi !... (A part.) Pauvre enfant !...

MATHILDE, pleurant.

Oui, Armand, on est bien cruel pour nous, on veut nous rendre bien malheureux; mais rassurez-vous, je n'épouserai personne; je resterai fille, ou je serai votre femme...

ARMAND, avec désespoir.

Ma femme ! ah ! c'en est trop!

MATHILDE.

Eh bien !... Monsieur, cela ne vous console pas un peu ?...

ARMAND.

Au contraire ! cela me désespère; cela me rend furieux, car je ne sais plus maintenant à qui m'en prendre... (Prenant à part madame Dermilly, pendant que Mathilde s'éloigne un peu.) Ma mère, ma mère bien-aimée, vous à qui je dois tant, je n'ai plus d'espoir qu'en vous. Elle ne sait pas, elle ne peut se douter de ce que je souffre... vous seule pouvez me sauver; et si vous ne trouvez pas quelque moyen honorable de rompre ce mariage que j'abhorre, vous n'avez plus de fils...

MADAME DERMILLY.

Ingrat ! pouvais-tu croire que ta mère cesserait un instant de veiller sur toi ? Je savais bien que je t'amènerais là, et grâce à moi, aujourd'hui, je l'espère...

ARMAND, avec explosion.

Que dites-vous ?

MADAME DERMILLY.

Silence ! (Montrant Mathilde qui s'est un peu éloignée.) Ta femme ne doit rien savoir.

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS, JOSEPH.

JOSEPH.

Je n'en reviens pas... Quel malheur ! quel affront pour nous !

MADAME DERMILLY.

Qu'y a-t-il ?

ARMAND.

Qu'as-tu vu ?

JOSEPH.

Au salon, milord Carlille aux genoux de mademoiselle Clarisse.

MADAME DERMILLY.

Eh bien ?

JOSEPH.

Il s'est relevé, m'a sauté au cou, en disant: Je te présente ma femme...

ARMAND, sautant au cou de Joseph qu'il embrasse.

Ah ! mon ami !

JOSEPH.

Mais laissez-moi donc !

(Il passe à la gauche de madame Dermilly.)

ARMAND, à madame Dermilly.

Eh ! comment cela se fait-il ? comment avez-vous pu réussir ?...

MADAME DERMILLY.

De la manière la plus simple. J'ai découvert que Clarisse, ma pupille, aimait lord Carlille.

ARMAND, stupéfait.

Ce n'est pas possible.

MADAME DERMILLY.

Si, mon ami, je l'ai forcée à me l'avouer. Elle l'aime, et l'aimera toujours... Toujours, entends-tu bien ?

ARMAND, étonné.

Par exemple !

MADAME DERMILLY.

Cela une fois convenu, je l'ai assurée de mon consentement, du tien... Elle devient milady.

MATHILDE.

Quel bonheur ! lord Carlille ne peut plus m'épouser... et malgré vous, ma tante, il faudra bien que je devienne la femme de mon cousin.

MADAME DERMILLY.

Oui, mon enfant.

MATHILDE.

Ce n'est pas sans peine... (A Armand.) Et nous avons eu assez de mal, j'espère, pour l'amener là.

ARMAND.

Que dites-vous ?... et si vous saviez...

MADAME DERMILLY, à Armand.

Pas un mot de plus. (Passant entre Mathilde et Armand. A Mathilde.) Venge-toi de moi, en le rendant heureux. (A Joseph, qui est resté seul à gauche.) Eh bien ! que t'avais-je dit ?

JOSEPH.

Elle en est, ma foi ! venue à bout : et si mon fils Joseph avait eu une mère comme vous, il ne serait pas dragon.

TOUS.

Air de *Léocadie*.

Toujours ! toujours ! toujours !
C'est l'éternel discours
De la jeunesse et des amours ;
Mais le cœur d'une mère
Est le seul sur la terre
Qui sans erreur puisse dire : Toujours !





CAMILLA,

OU

LA SOEUR ET LE FRÈRE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 12 décembre 1832.

En société avec M. Bayard.

Personnages.

MISTRISS CARINGTON.	EDGARD MANDLEBERT, frère de Pretty.
INDIANA, sa fille.	LIONEL, frère de Camilla.
PRETTY, sa nièce.	LUDWORTH, gentilhomme campagnard.
CAMILLA, sa pupille.	WILLIAM, domestique.

La scène se passe en Angleterre, dans le château de mistriss Carington.

Le théâtre représente un grand salon. Porte au fond, et portes latérales. Sur le devant, à gauche de l'acteur, une table; à droite, un petit guéridon.

SCÈNE PREMIÈRE.

MISTRISS CARINGTON, lisant un journal; PRETTY et INDIANA, occupées à travailler auprès de la table, à gauche; CAMILLA, près du guéridon, à droite, dessinant.

PRETTY.

Je te préviens, Camilla, que si tu ne commences pas à t'occuper de ta toilette, tu ne seras jamais prête pour le bal.

CAMILLA.

Peu m'importe! je n'irai pas.

MISTRISS CARINGTON.

Comment! vous n'irez pas au bal?...

INDIANA.

Une réunion où sera la plus belle société du comté!

PRETTY.

Et pour quelle raison?

MISTRISS CARINGTON.

Ou plutôt, quel caprice?

CAMILLA.

Je ne me porte pas bien, je resterai...

MISTRISS CARINGTON.

Comme vous voudrez, Mademoiselle, c'est déjà bien assez d'y conduire ma fille et ma nièce, sans avoir encore ma pupille à surveiller... Je me rappelle le dernier *raout* où nous avons assisté, quatre femmes ensemble!

PRETTY.

Vous aviez l'air d'une maîtresse de pension...

MISTRISS CARINGTON.

Vous, Pretty, on ne vous demande pas votre avis. Mais il est de fait que, pour être assise, en vue, sur la première banquette, c'est difficile de trouver quatre places...

PRETTY, à demi-voix.

Surtout quand on en tient cinq!

MISTRISS CARINGTON.

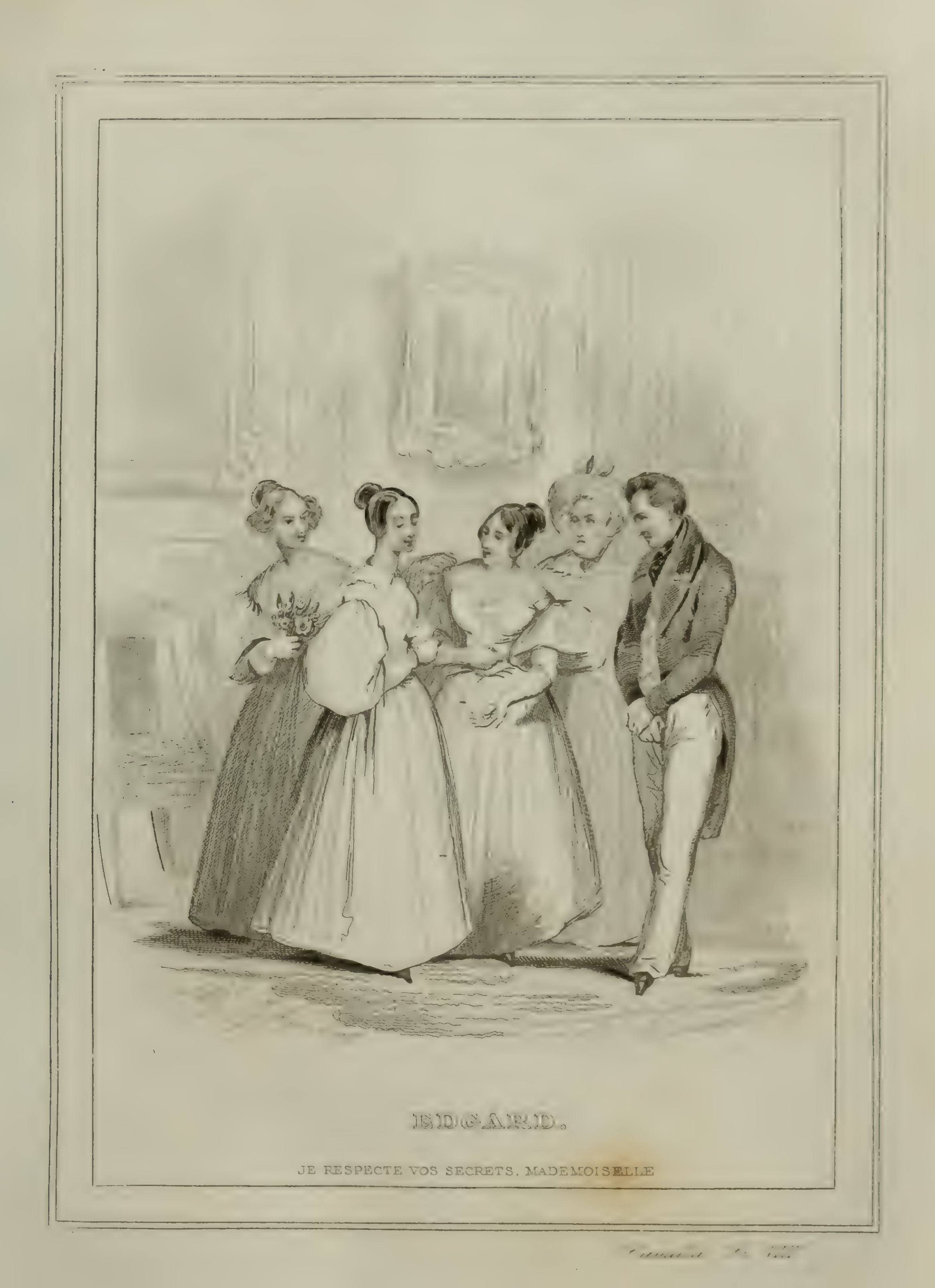
Qu'est-ce que c'est?

PRETTY.

Rien, ma tante... j'achevais ma garniture... je suis de votre avis... au bal comme ailleurs, il faut toujours être au premier rang.

INDIANA.

C'est le seul moyen de trouver des danseurs.



EDGARD.

JE RESPECTE VOS SECRETS, MADEMOISELLE

PRETTY.

Et, par suite, des maris.

INDIANA.

On pense bien à cela.

PRETTY.

C'est-à-dire qu'elle y pense toujours.

INDIANA.

Pas tant que vous, Mademoiselle.

PRETTY, se levant.

Moi!... cela m'est bien égal!... j'attends tranquillement le retour d'Edgard, mon frère et mon tuteur: alors je verrai à me décider... mais, d'ici là, rien ne presse.

INDIANA.

Tu dis cela, parce que tu es riche, et que je ne le suis pas; mais n'importe, on verra qui de nous deux sera mariée la première.

MISTRISS CARINGTON.

Indiana!...

INDIANA.

Oui, ma mère, ma cousine est d'une présomption... on n'y tient plus...

(Elle se lève, et vient auprès de Pretty.)

Air : *Il n'est plus temps de nous quitter.*

Voyez quel orgueil est le sien;
Qui peut donc la rendre si fière?
Sa dot, ses terres?... j'en convien,
C'est beau d'être riche héritière.
On peut n'avoir ni bonté, ni talent,
Lorsque l'on a de la fortune.

PRETTY.

Alors on doit, c'est plus prudent,
Vous conseiller d'en avoir une.

MISTRISS CARINGTON.

Mesdemoiselles!...

INDIANA.

Certainement nous ne sommes pas aussi riches que vous; il s'en faut... mais il n'y a pas encore dans le comté beaucoup de maisons plus à leur aise que la nôtre.

MISTRISS CARINGTON.

Non, certes.

INDIANA.

Et parce que nous n'avons que cinq cents livres sterling de rente, nous n'en sommes pas plus fières avec Camilla, qui n'en a que cinquante.

CAMILLA, continuant à dessiner.

Vous êtes bien bonne...

MISTRISS CARINGTON, se levant.

Vous avez raison, ma fille; parce que ce n'est pas sa faute si elle est orpheline, si elle n'a rien, et si son frère Lionel est un petit fat et un mauvais sujet.

CAMILLA.

Eh mais! Madame, vous avez une manière de nous défendre...

PRETTY.

Tout à fait injuste; moi, je prends parti pour Lionel, que je trouve fort aimable et de très-bon goût.

INDIANA.

Parce qu'il vous fait la cour.

PRETTY.

Et qu'il ne vous la fait pas.

INDIANA.

Parce que je n'en ai pas voulu.

PRETTY.

Et quand vous le voudriez.

INDIANA.

Eh bien! par exemple, c'est ce que nous verrons.

MISTRISS CARINGTON, passant entre Pretty et Indiana.

Silence, Mesdemoiselles, silence! qu'est-ce que c'est qu'une discussion pareille?

INDIANA.

Parce qu'elle a de la fortune, elle se croit le droit de faire de l'esprit.

PRETTY.

Parce qu'elle a de l'esprit, elle se croit le droit de ne dire que des bêtises.

INDIANA, outrée.

C'est trop fort.

MISTRISS CARINGTON.

Encore!... silence! vous dis-je, on vient.

SCÈNE II.

Les Précédents; LIONEL, ensuite LUDWORTH.

LIONEL.

Du bruit! du tapage! à merveille! c'est ce que j'aime!

MISTRISS CARINGTON.

C'est Lionel!...

LIONEL.

On discute ici quelque bill de réforme, et si la question n'est pas assez embrouillée... nous voilà. (A Camilla.) Bonjour, ma petite sœur. (A Ludworth, qui vient lentement.) Arrivez donc, sir Ludworth... et vous, vénérable mistriss Carington, voulez-vous me permettre de vous présenter un de mes bons amis, de l'université d'Oxford... (Les dames saluent.) Sir Ludworth, baronnet, gentilhomme campagnard, qui vient se fixer dans ce comté, où il a fait un héritage considérable... à la charge par le testateur, son grand-oncle, de se marier dans l'année; ce qui le rend dans ce moment un sujet précieux auprès des mères et des tantes...

MISTRISS CARINGTON.

Monsieur n'a besoin d'aucun antécédent, et se recommande assez par lui-même.

LUDWORTH.

Vous êtes bien bonne, Madame...

LIONEL.

De plus, il est très-timide; et c'est moi qui me suis chargé de le lancer, de le produire, et même de le marier; j'ai sa procuration.

LUDWORTH.

Y penses-tu?

LIONEL, passant auprès de Pretty.

Air du vaudeville de *la Petite Sœur*.

A moi, si vous le trouvez bon,
Il faut ici, Mesdemoiselles,
Faire la cour, paraître belles...
Et moi je promets, en son nom,
D'être un mari des plus fidèles!
Je promets de suivre vos goûts,
D'être un modèle de sagesse!...

PRETTY.

Et par bonheur ce n'est pas vous
Qui devez tenir la promesse.

LIONEL.

Ah! Pretty... mais il n'y a pas de mal; nous sommes en famille, et l'on peut parler franchement... Mon cher baronnet (*montrant Camilla*), je vous présente d'abord ma sœur Camilla, qui possède toutes les qualités que le ciel m'a refusées; c'est vous dire assez que c'est un ange; mais je ne peux pas faire son éloge, j'y ai trop d'intérêt, c'est ma sœur, et à ce titre, je me récuse, et l'exclus du concours. (*Lui présentant Indiana.*) Miss Indiana, la fille de la maison, la reine des bals, la Terpsichore de cette résidence. On ne peut danser avec elle sans en être épris, aussi je vous conseille de ne pas l'inviter, cela dérangerait des combinaisons déjà établies, et la mettrait dans l'embarras du choix.

MISTRISS CARINGTON.

Que voulez-vous dire, Lionel?

LIONEL.

Qu'on a toujours eu des vues sur notre ami Edgard, qui voyage en ce moment sur le continent. (*Le présentant à Pretty.*) En revanche, je vous présente sa sœur, miss Pretty, la plus piquante, la plus maligne de toutes nos jeunes héritières; mais je ne vous engage pas à vous mettre sur les rangs, attendu qu'il faudrait d'abord, mon cher ami, vous couper la gorge avec moi.

MISTRISS CARINGTON, passant auprès de Lionel.

Eh bien! par exemple!

LIONEL.

Il ne reste donc de toutes ces beautés qu'une seule à qui vous puissiez, sans rivalité, offrir vos hommages... c'est mistriss Carington...

MISTRISS CARINGTON.

Monsieur Lionel!...

LIONEL.

Pourquoi pas?... Son grand-oncle ne lui interdit pas les veuves...

CAMILLA.

Mon frère... une telle plaisanterie...

INDIANA.

Est comme toutes les vôtres, d'une inconvenance...

(*Ludworth et mistriss Carington vont causer dans le fond.*)

LIONEL.

C'est cela! vous voilà toutes contre moi... vous voulez qu'un jeune militaire ait des plaisanteries à l'essence de rose comme les dandys et les fashionables de Londres... Mais calmez-vous, je sais un moyen de faire ma paix et de me réconcilier avec vous toutes; j'apporte une nouvelle.

TOUTES.

Et laquelle?

LIONEL.

L'arrivée d'Edgard!

CAMILLA, vivement.

Edgard!

PRETTY.

Mon frère!

INDIANA.

Mon cousin!

MISTRISS CARINGTON.

Mon neveu!... en êtes-vous bien sûr?

LIONEL.

Nouvelle officielle, à laquelle vous pouvez croire, car elle n'est ni dans le *Times*, ni dans le *Morning Chronicle*, mais là, dans ma poche, une lettre que j'ai reçue de lui...

MISTRISS CARINGTON et INDIANA.

Eh! lisez donc vite!

LIONEL.

Quand je disais qu'on avait des intentions...

PRETTY.

Il n'en finira pas!

LIONEL.

Patience... m'y voilà... (*A Ludworth.*) Vous permettez, baronnet?...

(*Ludworth s'éloigne.*)

(*Lisant.*) « Mon cher Lionel, quoique tu m'aies » un peu négligé depuis les trois années que je » voyage sur le continent... »

C'est vrai! je n'ai jamais le temps d'écrire...

« Je n'ai pas oublié et n'oublierai jamais que nous » sommes presque frères, que nous avons été, » ainsi que ta sœur Camilla, élevés sous les yeux » et par les soins de l'honorable William Tyrold, » votre père et mon tuteur. Je dois à son courage » et à ses talents la fortune que je possède aujour- » d'hui, et que nous disputait une famille ambi- » tieuse et puissante. »

Je le crois bien; mon père avait tant de mérite, un des premiers avocats de Londres, qui n'avait qu'un défaut, celui d'être trop honnête homme...

PRETTY.

Eh bien! achevez donc!...

LIONEL.

C'est juste... Je vous passe la première page... ce sont des éloges de mon père... de moi... ça nous mènerait trop loin!

MISTRISS CARINGTON.

De vous... il plaisante!...

LIONEL.

Edgard ne plaisante jamais; il est toujours grave, sérieux, raisonnable... ce qui fait que nous sommes si bien ensemble...

PRETTY, riant.

L'amitié vit de contraste.

LIONEL, la regardant tendrement.

Et l'amour de sympathie... heureusement pour moi...

PRETTY.

Je ne sais pas ce que vous voulez dire...

LIONEL.

Je vais peut-être vous l'expliquer... (Parcourant la lettre.) « Je serai à Clèves, chez ma tante mistriss » Carington, lundi prochain, 10 mai. »

TOUTES.

Aujourd'hui!

LIONEL, à Pretty.

Attendez!... ce n'est pas tout. (Lisant en appuyant.) « Et quant à ce qui fait le sujet de ta » dernière lettre, nous en parlerons. Je ne mets » que deux conditions à mon consentement; d'a» bord celui de ma sœur, et ensuite la certitude » pour moi que tu la rendras heureuse; car, tu» teur et frère de Pretty, je suis responsable de » son avenir et de son bonheur, etc. » Il me semble que c'est clair!

PRETTY.

Pas trop; et voilà deux conditions...

LIONEL.

Répondez-moi de la première, je vous réponds de la seconde...

PRETTY.

Nous verrons; je ne suis pas du tout décidée... si cela m'arrivait jamais, ce serait seulement à cause d'Indiana, qui prétend être mariée avant moi.

LIONEL.

Ah! chère Indiana, que je vous remercie!... je vous devrai mon bonheur!

INDIANA, piquée.

Pas encore, Monsieur.

PRETTY.

En attendant, je vous permets toujours pour aujourd'hui, au bal, d'être mon cavalier.

LIONEL.

Nous allons donc au bal?

MISTRISS CARINGTON.

Nous y allons toutes.

LUDWORTH, à Camilla.

Miss Camilla me permettra-t-elle d'être son partner?

LIONEL, à part.

C'est bien!...

CAMILLA.

Je vous rends grâce, Monsieur, je ne compte pas y aller...

LIONEL.

Et pourquoi donc? c'est absurde!

CAMILLA.

C'est possible, mais cela est ainsi.

LUDWORTH, troublé.

Mille pardons, Mademoiselle, de mon indiscrétion... (A Indiana.) Oserai-je alors...

INDIANA, sèchement.

Je ne puis, Monsieur; je suis engagée...

MISTRISS CARINGTON.

Y pensez-vous?... on accepte toujours.

INDIANA.

Est-ce ma faute à moi, si j'ai d'avance vingt invitations? Je ne suis pas comme ces demoiselles, qui n'ont jamais que celles du moment.

PRETTY.

Est-elle fière... pour quelques invitations qu'elle doit à sa maîtresse de danse...

INDIANA.

Et aux cavaliers qui me voient; tous ceux qui dansent m'invitent toujours pour la première.

PRETTY.

Et ceux qui causent ne l'invitent jamais pour la seconde.

INDIANA.

Encore!... c'est trop fort.

UN DOMESTIQUE.

Le thé est servi.

MISTRISS CARINGTON.

AIR : *Venez, mon père*, etc.

Vite, courons, car à peine aurons-nous
Une heure pour notre toilette.
(Passant auprès de Ludworth.)
Monsieur, pour le thé qu'on apprête,
Dans le salon passe-t-il avec nous?

LUDWORTH, lui offrant la main.

C'est trop d'honneur, trop de bonté.

LIONEL, bas à Pretty.

Voilà, dès la première épreuve,
Je l'avais dit, il n'est resté
Pour lui que la main de la veuve.

ENSEMBLE.

MISTRISS CARINGTON, PRETTY, INDIANA.

Vite, courons, car à peine avons-nous
Une heure pour notre toilette,
Et ce soir, au bal qui s'apprête,
Tous les plaisirs se donnent rendez-vous.

LIONEL, à Ludworth.

Adieu, mon cher, quelle gloire pour vous!
Car, vraiment! c'est une conquête;
Je prévois qu'au bal qui s'apprête
Votre bonheur vous fera des jaloux.

LUDWORTH.

Adieu, mon cher, ne soyez point jaloux,
Je ne tiens pas au tête-à-tête;
Et ce soir, au bal qui s'apprête,
J'espère bien en avoir un plus doux.

(Ludworth donne la main à mistriss Carington; ils sortent, ainsi que Pretty et Indiana, par la porte à droite.)

SCÈNE III.

CAMILLA, LIONEL.

LIONEL.

Maintenant que nous sommes seuls, dis-moi, je te prie, pourquoi tu refuses d'aller au bal?...

CAMILLA.

J'en suis bien fâchée, mon ami, mais je ne puis te l'apprendre.

LIONEL.

A moi, ton frère... tu as des secrets pour moi?

CAMILLA.

Plus tard tu les connaîtras.

LIONEL.

Eh! mon Dieu! tu me dis cela d'un air sombre et triste...

CAMILLA.

C'est que je le suis en effet; quand je pense à tes folies, à tes extravagances...

LIONEL.

Tu vas sermonner, je m'en vais!

CAMILLA.

Reste, je me tairai! que je te voie au moins... car maintenant, à peine si je t'aperçois; tu ne m'aimes donc plus, Lionel?...

LIONEL.

Moi ne pas t'aimer; mais je n'ai que toi au monde. Depuis la perte de nos parents, tu es ma seule amie, ma seule compagne... et même avant, dès ma plus tendre enfance, tes jeux, tes plaisirs, tu sacrifiais tout pour moi... tu es la meilleure des sœurs; tu es si bonne, si généreuse... Mais par malheur, et quoique plus jeune que moi, tu es d'une raison trop... trop raisonnable, et qui me gêne, qui m'embarrasse quelquefois...

CAMILLA.

Est-il possible!

LIONEL.

Oui, tu as pris sur moi un ascendant presque maternel... et, s'il faut te l'avouer, quand il y a quelque folie, quelque étourderie, quand j'ai des reproches à me faire, je n'ose pas... je crains ta présence...

CAMILLA, effrayée.

Ah! mon Dieu!... voilà quinze jours que je ne t'ai vu!

LIONEL.

C'est vrai!...

CAMILLA.

Il y a donc quelque nouveau malheur?...

LIONEL.

Est-ce ma faute à moi, si notre père était un homme de talent qui ne nous a pas laissé de fortune? si tu savais comme c'est terrible, comme c'est humiliant... surtout auprès de ces jeunes gens avec qui j'ai été élevé au collége d'Oxford, ou que depuis j'ai rencontrés dans le monde; on ne peut pas avoir l'air d'un homme de rien... on veut marcher de pair avec eux...

CAMILLA.

Et pourquoi ne pas avouer franchement que ta fortune ne te permet pas...

LIONEL.

Je n'osais pas, je n'aurais jamais osé avouer que j'avais cinquante livres sterling de revenu; mais, grâce au ciel, je ne les ai plus.

CAMILLA.

Que dis-tu?...

LIONEL, gaîment.

J'ai tout vendu, tout engagé, à M. Dubster, tu sais, ce négociant?... cela m'a fait un capital d'un millier de livres sterling, avec lequel depuis deux mois je fais figure, comme un lord, comme un grand seigneur. Quel bonheur! quel plaisir!... j'étais né pour cela... mais tout a une fin; je n'ai plus rien; je suis ruiné...

CAMILLA.

O ciel! que dira-t-on?

LIONEL.

On ne dira rien... au contraire, cela me fera du bien dans le monde... Dans le grand monde, parmi les jeunes seigneurs que je fréquente, on dit : Je suis ruiné... c'est bon genre!... cela vous donne un air comme il faut... un air de jeune dissipateur.

AIR : *du Piége.*

C'est presque un titre à toutes les faveurs,
Et l'on a tout en perspective,
Car à présent, aux places, aux honneurs,
C'est en courant que l'on arrive.
Aussi, je dois faire un chemin brillant,
Car, grâce à l'état de ma bourse,
Je suis léger, et je n'ai maintenant
Rien qui m'arrête dans ma course!

Et la preuve, c'est que depuis ce temps-là j'ai fait une passion... une passion millionnaire; une duchesse douairière, qui m'adore et veut m'épouser... N'en parle pas à Pretty, au moins, elle se moquerait de moi...

CAMILLA.

Et qui donc?

LIONEL.

La duchesse Margland...

CAMILLA.

Une femme de soixante ans, qui a déjà eu deux maris...

LIONEL.

Je ferais le troisième. Tu vois la jolie belle-sœur que je te donnerais là...

CAMILLA.

Peux-tu rire dans un moment pareil?...

LIONEL.

C'est vrai! je n'en ai pas envie, car je ne t'ai pas tout dit, et aujourd'hui même, si j'y pensais, je serais dans un fier embarras : aussi je n'y songe pas...

CAMILLA.

Et qu'est-ce donc?

LIONEL.

L'autre jour, le fils de lord Melmoud, un des grand seigneurs parmi lesquels je suis lancé, un ami intime, un jeune dissipateur comme moi, avait besoin de deux cents guinées pour trois jours; il me les demande, sans façon, en ami, et devant tous ces messieurs. Comment refuser?... moi surtout qui tiens à avoir bon genre. Ainsi, je lui dis d'un air dégagé, qui fit très-bon effet : « Ce soir, mon cher, vous les aurez. » Mais c'est que le soir, je ne les avais pas!... J'avais promis, je ne voulais point passer pour un hâbleur, et comme je suis chargé en ce moment des comptes du régiment, j'ai disposé en sa faveur...

CAMILLA.

De deux cents guinées?...

LIONEL.

Pour trois jours... trois jours seulement; mais ce troisième jour, nous y voici; je n'ai pas encore entendu parler de lui, et d'un instant à l'autre l'officier payeur peut venir me demander des fonds... (Prenant son parti.) Bah! bah! j'ai encore d'ici à ce soir; et lord Melmoud, qui est riche, et homme d'honneur... C'est égal, ça me tourmente, ça m'inquiète... et nous avons ce matin un déjeuner de vin de Champagne, un repas de garçons, où j'irai...

CAMILLA.

Tu iras?...

LIONEL.

Certainement; j'y boirai même... mais de mauvaise grâce, j'en suis sûr.

CAMILLA.

Est-il concevable, Lionel, que de gaieté de cœur tu t'exposes ainsi à la ruine, au déshonneur! car, enfin, si ce soir lord Melmoud ne t'a pas remboursé?...

LIONEL.

Ce n'est pas possible...

CAMILLA.

Mais si cela était?

LIONEL, embarrassé.

Si cela était... ne me parle pas de cela! si cela était, alors, on trouverait... ma foi! je ne sais pas trop quel moyen... Ah! en voilà un. Edgard! notre ami Edgard qui arrive aujourd'hui, il est immensément riche, et ne dépense rien, celui-là; car c'est de la raison, de la sagesse... dans ton genre; il a été le pupille de mon père... nous avons été élevés ensemble; il t'aime comme une sœur, raconte-lui mon aventure, et demande-lui pour moi...

CAMILLA.

Y penses-tu? lui avouer tes fautes; une faute pareille!... lui apprendre qu'à peine majeur, tu as déjà mangé l'héritage de notre père... Comment veux-tu après cela qu'il t'estime encore, qu'il te confie la fortune et le bonheur de sa sœur?

LIONEL.

O ciel! je n'y pensais plus.

CAMILLA.

Je connais Edgard! c'est l'honneur, la probité même, c'est l'ami le plus généreux... au premier mot que je lui dirai, toutes tes dettes seront payées, et au delà; mais dès ce moment il faudra que tu renonces à Pretty; aucune puissance au monde ne le fera consentir à ton mariage avec sa sœur.

LIONEL, vivement.

Tu as raison, ne lui dis rien! tâche, au contraire, qu'il ne puisse soupçonner, qu'il ne se doute jamais...

AIR du *Verre*.

Car, tu le sais, j'aime Pretty,
Et je ne puis vivre sans elle!
Si je la perds, mon seul parti
C'est de me brûler la cervelle!

CAMILLA.

Grand Dieu!

LIONEL.

Pour sortir d'embarras,
Ce moyen est souvent le nôtre...
Et je serais, en pareil cas,
Bien sûr d'y perdre moins qu'un autre.

CAMILLA.

Y penses-tu?...

LIONEL.

J'en serais peut-être fâché après, mais je commencerais par là, sois-en sûre, tandis qu'en cachant bien ce secret à Edgard, j'espère réparer...

CAMILLA.

Oh! si tu le veux, il en est temps encore; mais pour cela ne prends conseil que de ton cœur, qui est bon et généreux...

LIONEL.

Oui, ma petite sœur.

CAMILLA.

N'écoute plus la vanité, le désir de briller...

LIONEL, avec un peu d'impatience.

Oui, ma sœur.

CAMILLA.

Évite surtout ces mauvaises sociétés qui te perdraient...

LIONEL, plus marqué.

Oui, ma sœur.

CAMILLA, souriant.

Mes sermons t'impatientent déjà; mais c'est égal, promets-moi de t'éloigner de tous ces jeunes gens du grand monde, et ce matin déjà...

LIONEL.

Sois tranquille, je jouerai petit jeu; et je te promets de ne pas perdre plus de deux ou trois guinées.

(Il fait quelques pas pour sortir.)

CAMILLA.

A la bonne heure!

LIONEL, revenant.

Mais, pour cela, il faut que tu me les prêtes...

CAMILLA, étonnée.

Comment?

LIONEL.

Quand je t'ai dit que j'étais à sec, je ne t'ai pas trompée, je ne trompe jamais, je n'ai pas un schelling, et toi qui fais toujours des économies...

CAMILLA.

Mais au contraire, et je ne sais comment te le dire, je suis moi-même fort mal dans mes finances.

LIONEL.

Et comment cela, de grâce?...

CAMILLA.

Mon Dieu! Lionel, tu ne voudras donc jamais raisonner, ni calculer... songe donc que je n'ai, comme toi, que cinquante livres sterling de revenu, et dernièrement j'en ai donné trente pour toi à M. Dubster, cet usurier.

LIONEL.

C'est vrai, je n'y pensais plus.

CAMILLA.

Une ou deux fois encore, tu as eu recours à ma bourse.

LIONEL.

C'est vrai, c'est bien mal à moi.

CAMILLA.

Oh! non, je suis si heureuse quand je peux venir à ton aide! mais pour cela je dois me restreindre sur toutes mes dépenses, et puisqu'il faut te l'avouer, si je ne vais pas aujourd'hui à cette fête, où peut-être je me serais amusée, c'est que je n'ai pas de robe de bal; je n'ai pas voulu m'en donner une...

LIONEL.

Est-il possible!... ta couturière ne t'aurait pas fait crédit?

CAMILLA.

Je ne le veux pas; je ne veux rien devoir à personne, et j'avais là mes trois dernières guinées, destinées à payer ce matin le mémoire de ma marchande de modes: eh bien! et pour la première fois de ma vie, je dérogerai à mes principes, je la prierai d'attendre; tiens, frère...

LIONEL.

Jamais... plutôt mourir que de te dépouiller ainsi.

CAMILLA.

Et moi, je le veux; je l'exige, ou nous nous fâcherons. Si tu refuses, c'est que tu ne m'aimes plus. Songe donc, dans quelques jours je toucherai un quartier; et d'ici là, je n'ai besoin de rien, tandis que toi, un homme, tu ne peux pas rester sans argent... et puis tu n'es pas obligé de jouer.

LIONEL, hésitant.

Tu as raison... (vivement) qui sait même?... je peux gagner. (Il prend la bourse.) Adieu, adieu, ma petite sœur. J'entends une voiture qui roule dans la cour: sans doute quelque visite. (Il fait quelques pas pour sortir, puis il revient, et se trouve à la droite de Camilla.) A tantôt, je reviendrai, je l'espère, avec de bonnes nouvelles.

AIR: *Amis, voici la riante semaine.*

Ah! quel plaisir, quelle douce espérance!
De te payer au centuple!... Oui, crois-moi,
Robes de bal, chapeaux, modes de France,
Rien de trop cher, rien de trop beau pour toi!
Je veux gagner; je gagnerai, j'espère,
Mais c'est pour toi, toi seule, que j'y tien,
Et mon bonheur, je le prendrai, ma chère,
Comme un à-compte sur le tien!

(Il sort en courant par la droite.)

SCÈNE IV.

CAMILLA, puis EDGARD.

CAMILLA.

Quelle tête! mais il a un si bon cœur!... et pourvu qu'il soit heureux. Qui vient là?

EDGARD.

Qu'on prévienne seulement ma tante, mais ne dérangez pas ces dames.

CAMILLA, avec trouble.

O mon Dieu! (Avec joie.) Edgard!...

EDGARD, s'élançant vers elle.

Camilla!... ma chère Camilla! je vous revois donc enfin; on m'assurait que ma tante... que toutes ces demoiselles étaient à leur toilette, et je rends grâce au ciel. Eh mais! qu'avez-vous?...

CAMILLA.

Moi, rien...

EDGARD.

Vous souffrez...

CAMILLA.

Oh ! non... non, je ne le pense pas.

EDGARD.

C'est ma faute !... et vous surprendre ainsi...

CAMILLA.

Non pas !... nous vous attendions, mon frère nous avait prévenues de votre retour.

EDGARD.

Et ce retour, Camilla, puis-je croire qu'il a été quelquefois désiré par vous ?

CAMILLA.

Ah ! si vous pouviez en douter, vous mériteriez que ce ne fût pas. Vous qui parlez, vous n'avez donc jamais pensé aux amis que vous laissiez en Angleterre ?...

EDGARD.

Leur souvenir ne m'a jamais quitté, et lui seul me consolait de l'absence... car ce n'est pas moi, c'est votre père, mon tuteur, qui avait exigé ce voyage, qui le regardait comme le complément nécessaire à mon éducation...

CAMILLA.

Il est de fait que ces trois années passées sur le continent doivent bien vous instruire, et vous apprendre bien des choses...

EDGARD.

Je ne le pense pas ! et je cherche encore ce que j'ai gagné à parcourir l'Europe : quelques impressions fugitives, effacées chaque jour par celles qui leur succédaient, et qui ne m'ont laissé dans la mémoire que des noms de villes et d'auberges. Pour les coutumes, pour les mœurs, pour la société, croyez-vous qu'on les connaisse en courant la poste? et quelle solitude! quel vide affreux vous environne! au milieu de ces cités populeuses, où vous ne rencontrez que des regards inconnus, indifférents... c'est alors que, par la pensée, vous revenez à votre patrie, à vos parents, à vos amis, qui vous oublient peut-être.

CAMILLA.

Ah ! Edgard !...

EDGARD.

Combien l'on désire les revoir ! que l'on payerait cher l'aspect du toit paternel... et le sourire d'une sœur !... Aussi mon exil terminé, comme je me suis empressé d'accourir ! comme le cœur m'a battu en apercevant de loin les côtes de la vieille Angleterre, et plus tard, cette humble habitation où nous avons été élevés, et où demeurait votre père.

CAMILLA.

Quoi ! vous y avez été ?...

EDGARD.

C'est là d'abord que se sont tournés mes pas ; et que de souvenirs m'ont environné ! c'est là que commencèrent nos premiers jeux, nos études, nos plaisirs ; c'est là que, sous les yeux de votre père... Hélas ! je ne devais plus l'y revoir, et les soins, les bienfaits qu'il m'a prodigués... je ne devais plus l'en remercier que sur son tombeau... Je l'ai fait du moins, je lui ai juré de payer à ses enfants l'amitié que je lui devais... Et vous, Camilla, daignerez-vous, en son nom, accepter mes serments ?

CAMILLA, *essuyant ses yeux.*

Ah ! toujours, toujours, vous le savez bien...

EDGARD.

Ma Camilla ! ma sœur ! et Lionel, où est-il donc ?

CAMILLA.

Absent, dans ce moment, et bien inquiet de votre décision...

EDGARD.

Qui ne doit pas beaucoup l'effrayer, et si, par sa conduite, comme je l'espère, comme j'en suis sûr, il a toujours été digne de ma sœur, je ne vois pas qui pourrait s'opposer à ce mariage...

CAMILLA, *timidement.*

Peut-être son manque de fortune.

EDGARD.

Au contraire, c'est pour cela que j'y tiens...

CAMILLA, *lui prenant la main.*

Ah ! je vous reconnais là...

EDGARD.

Et en quoi cela peut-il vous étonner ?... Est-ce qu'à la place de ma sœur, ou la mienne, vous songeriez à vous marier pour augmenter vos richesses ?...

CAMILLA.

Mais, sans les rechercher, on peut les rencontrer, et sous ce rapport, vos projets, Edgard, me paraissent fort convenables.

EDGARD.

Quoi ?... que voulez-vous dire ?...

CAMILLA.

Ai-je commis une indiscrétion ? ici on n'en fait pas mystère, et mistriss Carington, votre tante, ne nous a pas laissé ignorer que bientôt Indiana, sa fille...

EDGARD.

Oui, ce sont ses intentions... j'ai cru depuis longtemps les deviner ; mais jusqu'ici rien de ma part n'a pu lui faire penser que ces idées fussent les miennes.

CAMILLA.

O ciel !

EDGARD.

Et vous, Camilla, qui connaissez le caractère de ma cousine, et qui surtout connaissez le mien... croyez-vous qu'un tel mariage soit possible ? croyez-vous que ce soit là la femme qui puisse me rendre heureux ? enfin, vous qui êtes mon amie,

est-ce là la compagne que vous auriez choisie pour moi?...

CAMILLA, vivement.

Oh! non... (Se reprenant.) Mais peut-être aurais-je choisi plus mal...

EDGARD.

Eh bien! moi, en venant ici, j'avais une autre idée, un mariage... qui a été le rêve de toute ma vie, et sur lequel je veux vous demander vos conseils.

CAMILLA, vivement.

Moi! je n'y entends rien!...

EDGARD.

Vous êtes cependant la seule que je veuille consulter; et si, dans une affaire aussi importante pour moi, vous refusez de m'entendre, c'est que vous n'êtes pas mon amie.

CAMILLA.

Oh! parlez!... parlez; je vous écoute.

EDGARD.

Eh bien! c'est assez difficile à expliquer.

CAMILLA.

C'est égal, je tâcherai de comprendre.

EDGARD.

Vous vous doutez bien que c'est quelqu'un que j'aime; mais cet amour-là n'est rien encore auprès de la confiance que j'ai en elle, auprès de l'estime que m'inspirent sa raison, sa prudence.

CAMILLA.

Peut-être vous abusez-vous.

EDGARD.

Non, non, j'en suis certain, et s'il faut vous dire... Dieu! c'est ma tante!...

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, MISTRISS CARINGTON.

MISTRISS CARINGTON.

Mon cher Edgard! mon cher neveu! j'apprends votre arrivée, et me voilà.

CAMILLA, à part.

Déjà! elle qui d'ordinaire est si longue à sa toilette...

MISTRISS CARINGTON.

J'étais si désolée qu'il n'y eût personne pour vous recevoir.

EDGARD.

Camilla était là...

MISTRISS CARINGTON.

Oh! oui, certainement... mais je voulais dire quelqu'un de la famille. (A Camilla.) Ma chère Camilla, allez, de grâce, dire à Pretty, à Indiana, que leur frère... que leur cousin est ici, au salon... (A Edgard.) Il faut les excuser, voyez-vous, parce que ces demoiselles s'apprêtent pour aller au bal.

EDGARD, avec joie.

Il y a un bal! ce matin!... c'est vrai, en Angleterre on danse le matin; je n'y pensais plus... A merveille! (A Camilla.) Je suis votre cavalier... je vous invite.

CAMILLA, souriant.

Un instant...

MISTRISS CARINGTON.

Mais, mon neveu...

EDGARD, vivement.

Elle accepte, me voilà engagé, et il le faut bien, car nous avons à achever une conversation qui m'intéresse beaucoup.

MISTRISS CARINGTON.

Qu'est-ce que c'est?...

EDGARD.

Un conseil que je lui demandais... Que cela ne vous inquiète pas, c'est entre nous...

MISTRISS CARINGTON.

Mais allez donc, Mademoiselle, allez donc!...

CAMILLA.

Oui, Madame... (A part.) Quel dommage!... C'est égal, je crois que je connais la personne.

(Elle sort par la droite.)

SCÈNE VI.

MISTRISS CARINGTON, EDGARD.

MISTRISS CARINGTON.

Quoi! à peine arrivé, et déjà des secrets, des mystères...

EDGARD.

Non, ma tante, je n'en aurai jamais pour vous. Entre parents, entre amis, il faut de la franchise, et si j'ai par hasard quelque bonne qualité, à coup sûr c'est celle-là, car je dis toujours tout haut ce que je pense et ce que je veux faire. Voici donc mes intentions: j'aime Camilla et je compte l'épouser, si elle y consent...

MISTRISS CARINGTON.

Et vous me faites là, sur-le-champ, un pareil aveu, à moi?...

EDGARD.

C'est à vous que je le devais d'abord, ma tante, comme chef de la famille.

MISTRISS CARINGTON.

Et séduit par son adresse, par sa coquetterie, c'est après l'avoir vue un instant... c'est après un seul entretien avec elle, que vous vous décidez à prendre une résolution pareille!...

EDGARD.

S'il en était ainsi, quelle idée auriez-vous de moi?... Élevé auprès d'elle, je l'avais toujours

aimée ; arrivé à ma majorité, je la demandai en mariage à son père, qui venait d'être mon tuteur, et qui bravement me refusa.

MISTRISS CARINGTON.

Lui !...

EDGARD.

Oui, ma chère tante... « Vous êtes très-riche, me dit-il, et ma fille n'a rien ; on croira que j'ai usé de mon influence sur mon pupille pour l'amener à ce mariage ; cela fera du tort à mon honneur, et à moi, pauvre avocat, mon honneur est ma seule fortune. » C'était vrai : il n'en avait pas d'autre ; mais, de ce côté-là, il pouvait se vanter d'être riche.

MISTRISS CARINGTON.

Je ne dis pas non !

EDGARD.

Vous jugez de mes réclamations, de mon désespoir. Il n'en fut pas touché. « Eh bien ! me dit-il, quittez-nous, allez pendant trois ans sur le continent pour voyager, pour achever votre éducation.... Si au retour vous n'avez pas changé d'idée, si vous voulez encore épouser ma fille, cela ne me regarde plus ; vous lui demanderez, à elle, si elle vous aime... et alors...

MISTRISS CARINGTON.

Alors... eh bien !...

EDGARD.

Eh bien? c'est ce que j'allais lui demander quand vous êtes venue nous interrompre.

MISTRISS CARINGTON, d'un ton grave.

Mon neveu, vous êtes maître de votre main et de votre fortune ; je n'ai point de conseils à vous donner, ils vous paraîtraient suspects dans ma bouche, car vous n'ignorez pas quelles étaient mes espérances. Vous avez d'autres vues : il n'est donc plus question de nous, mais de votre seul bonheur ; et, à vous parler franchement, je ne sais pas si dans un pareil mariage vous serez bien sûr de le trouver.

EDGARD.

Que voulez-vous dire ?

MISTRISS CARINGTON.

Que, depuis la mort de M. Tyrold, miss Camilla, sa fille, a été confiée à ma garde, à ma tutelle, et j'ai cru voir... j'ai cru observer dans son caractère, tantôt une raideur et une fierté, tantôt une sécheresse de cœur, et dans sa conduite un défaut d'ordre et d'économie, surtout une dissimulation qui irait mal avec votre franchise habituelle...

EDGARD.

C'est impossible ! vous vous êtes abusée !...

MISTRISS CARINGTON.

Attendez, Monsieur, attendez quelque temps encore, et vous déciderez alors si c'était de mon côté ou du vôtre qu'il y avait prévention... Voici ces demoiselles.

SCÈNE VII.

MISTRISS CARINGTON, INDIANA, PRETTY, EDGARD, CAMILLA.

CHOEUR D'ENTRÉE.

AIR de danse de *la Bayadère*.

Ah ! quel plaisir ! ah ! quel beau jour !
Ah ! pour nous quelle ivresse !
Ah ! quel plaisir ! ah ! quel beau jour !
Le voilà de retour.

PRETTY.

Un voyageur
Pense à sa sœur :
Aussi, par toi,
Je le prévoi,
Quelque présent m'est annoncé.

EDGARD.

A tout le monde j'ai pensé.

CHOEUR.

Ah ! quel plaisir ! ah ! quel beau jour ! etc.

EDGARD.

Ma chère sœur, ma chère Pretty, il y avait si longtemps que je ne t'avais embrassée !

PRETTY.

Tu me trouves grandie et embellie, n'est-il pas vrai ?

EDGARD.

Grandie !... pas beaucoup !... mais embellie... oui.

PRETTY.

C'est aussi ce que me disait tout à l'heure...

EDGARD, souriant.

Lionel ?...

PRETTY.

Non ! mon miroir que je regardais... et tu ne pouvais pas venir plus à propos, d'abord pour me faire des compliments, ce qui est toujours bien de la part d'un frère, ensuite pour me mener au bal, et puis, enfin, pour une souscription qui nous arrive... une pauvre vieille femme...

CAMILLA, vivement.

La veuve de l'invalide, que nous avons rencontrée hier.

PRETTY.

Et à qui Camilla a dit de revenir ce matin.

EDGARD, avec satisfaction.

Ah !... c'est Camilla !...

PRETTY.

Et tu vas venir au secours de nos bourses de demoiselles ; car moi qui compte sur toi, je ne me suis mise en frais que d'une demi-guinée.... la voilà.

EDGARD, souriant.

En voici dix.

PRETTY.

C'est beau!... Te voilà comme les frères ou les oncles qui arrivent d'Amérique.... dix guinées... (Tendant la main à mistriss Carington.) Et vous, ma tante?...

MISTRISS CARINGTON.

J'en donne deux.

PRETTY.

C'est moins beau!... il est vrai que vous n'arrivez que de Londres... Toi, Indiana?

INDIANA.

J'en donne une.

PRETTY, allant à Camilla.

Et toi, Camilla?

CAMILLA, embarrassée.

Moi... je ne puis pas encore... je ne dis pas que plus tard... Il faut que je revoie cette pauvre femme, que je prenne sur elle des informations...

MISTRISS CARINGTON.

Pour faire une bonne action!... on donne d'abord, et puis on réfléchit après: c'est du moins ainsi que j'ai élevé Indiana.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, WILLIAM.

WILLIAM.

Mistriss Mittin, la marchande de modes, demande à parler à ces dames.

MISTRISS CARINGTON.

Nous n'avons besoin de rien.

PRETTY.

A moins que mon frère n'ait besoin de me donner un chapeau?...

EDGARD, avec un peu d'humeur et regardant toujours Camilla.

Moi!

PRETTY.

Est-ce que cela te fâche?

EDGARD.

Du tout; prends-en deux, trois, si tu veux.

PRETTY, à William.

Vous direz à mistriss Mittin que nous passerons demain chez elle. Qu'est-ce que c'est que ce papier que tu tiens là?

(Edgard passe auprès de la table, à la gauche de Camilla.)

WILLIAM.

Le mémoire de mistriss Mittin.

MISTRISS CARINGTON, le prenant.

Un mémoire... mais j'ai tout payé dernièrement pour moi et pour ces demoiselles; car je leur ai toujours répété qu'il ne fallait jamais avoir de dettes... (Déployant le mémoire.) et que quand on avait de l'ordre, on acquittait toujours sur-le-champ, et sans remettre au lendemain... Ah! ah!... c'est pour Camilla, c'est différent... (Lisant.) « Restant de compte... trois guinées... »

INDIANA.

Tiens!... la voilà comme les demoiselles du grand monde, elle doit à la marchande de modes.

(Pretty passe à la droite d'Indiana.)

CAMILLA, avec embarras.

Oui... sans doute... (A William.) Dites à mistriss Mittin... que je la verrai... que je lui parlerai demain...

MISTRISS CARINGTON.

Pourquoi pas tout de suite?

CAMILLA.

Il est inutile en ce moment et devant vous... de régler... de pareils comptes...

MISTRISS CARINGTON.

Est-ce que par hasard ils seraient plus considérables que nous ne pensons?... S'il en était ainsi, ma chère enfant, il faudrait me le dire bien franchement; il n'y a pas grand mal, et je vous avancerai tout ce que vous voudrez.

CAMILLA.

Vous êtes bien bonne, Madame; je n'ai besoin de rien, et c'est nous occuper trop longtemps de misères semblables, qui, si nous n'y prenons garde, vont vous faire oublier l'heure du bal.

INDIANA ET PRETTY.

C'est vrai, voilà le moment de partir.

(Elles remontent la scène, ainsi que mistriss Carington, et parlent bas entre elles.)

CAMILLA, bas à William.

Renvoie mistriss Mittin, et va-t'en.

WILLIAM, de même.

Oui, Mademoiselle; mais j'ai de la part de M. Lionel une lettre importante à remettre à vous seule.

CAMILLA, de même.

Reste alors.

MISTRISS CARINGTON.

Eh mais! qu'avez-vous donc à parler bas avec William?...

CAMILLA.

Rien... je lui donnais pour mon frère, pour Lionel, des ordres...

EDGARD, à Camilla.

AIR : *Elle a trahi ses serments et sa foi.*

Qui peut ainsi vous troubler?... quel secret?
Expliquez-vous... ne puis-je le connaître?

CAMILLA.

Ah! c'est pour vous sans aucun intérêt.
N'insistez pas.

EDGARD.

J'en ai le droit peut-être.
Est-ce un bonheur?... je peux le partager...
Est-ce un chagrin? je veux seul m'en charger!
Votre bonheur, je peux le partager:
Tous vos chagrins, je veux seul m'en charger.

Mais vous m'expliquerez tout cela : dans un autre moment... à ce bal, où je suis votre cavalier...

INDIANA.

Au bal!... mais elle n'y va pas.

PRETTY.

Elle nous l'a dit ce matin.

MISTRISS CARINGTON.

Et la preuve, c'est qu'elle n'est pas seulement habillée.

EDGARD.

Serait-il vrai?...

CAMILLA.

Oui; il m'est impossible... je ne puis...

EDGARD.

Il me semble cependant que tout à l'heure, et devant ma tante, vous aviez presque accepté mon nvitation.

CAMILLA.

Ah! dans ce moment-là, je n'avais pensé qu'au plaisir de danser avec vous.

EDGARD.

Et maintenant ce n'en est plus un?...

CAMILLA, troublée et hors d'elle-même.

Si vraiment... mais c'est que... voyez-vous... je ne sais comment vous dire... (Presque pleurant.) Ah! Edgard!... je vous en prie, ne m'en veuillez pas... mais je ne puis!...

EDGARD.

Je respecte vos secrets, Mademoiselle...

CAMILLA.

Des secrets... vous pourriez croire...

MISTRISS CARINGTON, à Camilla.

Eh! non vraiment!... il n'aura pas cette idée... (A Edgard.) Un caprice, et voilà tout; cela arrive si souvent que maintenant nous y sommes faites : dans une heure elle l'aura oublié...

EDGARD.

Tant mieux!... je le désire; je suis seulement fâché qu'elle oublie de même, et aussi promptement, les promesses qu'elle fait à ses amis. Allons, Pretty, allons, ma tante... Miss Indiana voudra-t-elle me permettre de lui offrir la main?...

INDIANA.

Oui, mon cousin... (D'un air triomphant.) Adieu, Camilla.

PRETTY.

Adieu, Camilla.

MISTRISS CARINGTON.

Adieu, Camilla.

(Ils sortent tous par la droite, excepté Camilla, qui est seule au bord du théâtre; William est resté au fond.)

SCÈNE IX.

CAMILLA, WILLIAM.

CAMILLA.

Ah! que je souffre!... que je suis malheureuse!... il s'éloigne, et sans moi... et fâché contre moi... (Allant regarder à la porte, à droite.) Ils sont partis!... (A William.) Donne vite, et attends la réponse.

(William sort.)

(Redescendant au bord du théâtre, et lisant la lettre.)

« Ma chère sœur... je suis perdu. Lord Melmoud ne peut plus me rendre mes deux cents » guinées, vu que ce matin, en sortant du jeu, » ce pauvre garçon a eu le peu de délicatesse de » se brûler la cervelle.

Ah! mon Dieu!

» D'un autre côté, je reçois à l'instant une » lettre de l'officier-payeur, qui, ce soir, viendra » prendre les fonds que je devais avoir en caisse. » Tu sens bien que s'il ne les y trouve pas, je » n'ai plus qu'un parti, de suivre l'exemple de » Melmoud!

Ah! le malheureux!...

» Ou d'épouser la duchesse douairière qui » m'adore; mais le premier parti serait encore » plus agréable. En tous cas, je t'écris à la hâte, » avant de me mettre à table; car je ne peux » manquer ni à mes amis, ni au déjeuner qu'ils me » donnent; et après... mais sois tranquille, je ne » partirai pas sans t'embrasser...

» Ton frère,

» LIONEL. »

J'en suis toute tremblante; car il le fera comme il le dit... et comment le sauver?... comment lui trouver à l'instant deux cents guinées?... (Avec résolution.) Je dirai tout à Edgard! (S'arrêtant.) Mais son avenir, son mariage, tout sera perdu; et s'il y avait quelque autre moyen... Malheureusement Lionel n'a plus rien, tout son patrimoine a été vendu, engagé à cet usurier, à ce M. Dubster... et mon pauvre frère est tout à fait ruiné... (Avec joie.) Mais moi je ne le suis pas... et si ce M. Dubster voulait aussi, aux mêmes conditions, me prêter... me prendre tout mon bien... Oh non!... à moi, une demoiselle, il ne voudra pas... il ne ruine que les jeunes gens... N'importe, essayons. Je sais son adresse, puisque dernièrement encore je lui ai envoyé pour Lionel ces trente livres sterling.

WILLIAM, rentrant.

Eh bien! Mademoiselle?

CAMILLA.

Attends, William... attends un instant...

WILLIAM, qui s'est assis au fond dans un fauteuil.

Oui, Mademoiselle, tant que vous voudrez.

CAMILLA, à la table, écrivant.

« Mon bon monsieur Dubster, j'ai besoin à l'instant... mais je dis à l'instant même, de deux cents

» guinées... je ne sais pas comment il faut faire... » car je vous réponds bien que c'est la première » fois que cela m'arrive. Mais je vous donnerai » pour garantie ma parole, à laquelle je n'ai jamais » manqué, et puis, si vous voulez bien le per- » mettre, un petit domaine de mille livres ster- » ling, qui est ma seule fortune, et que je vous » prie de vouloir prendre. Je vous le demande au » nom de mon frère Lionel, votre ancien ami, à » qui vous avez déjà rendu ce service-là. Daignez » en faire autant pour moi, et croyez, mon bon » monsieur Dubster, à l'éternelle reconnaissance » de toute la famille.

» Votre, etc., etc.,

» CAMILLA. »

(A William.) Tiens, William, porte à l'instant ce billet à son adresse, et dis bien que j'attends la réponse sur-le-champ, et avec impatience.

WILLIAM.

Oui, Mademoiselle, j'y vais.

(Il sort par le fond.)

SCÈNE X.

CAMILLA, puis LIONEL.

CAMILLA.

Oh!... il ne voudra jamais, il ne voudra pas, j'en suis sûre... je ne suis pas assez heureuse pour cela; aussi, et de peur de lui faire une fausse joie, n'en disons rien à ce pauvre Lionel, qui, dans ce moment, se désole, se désespère..... pauvre garçon!

LIONEL, entrant en riant et en chantant.

AIR Anglais.

Tra, la, la, la, la,
Il faut chanter et rire.
Tra, la, la, la,
Je suis content, je suis heureux,
Tout semble me sourire.
Et, grâce à ce banquet joyeux,
J'ai du bonheur pour deux.
Tra, la, la, la.

(Camilla veut lui parler; il continue toujours sans l'écouter.)

Oui, j'avais un pressentiment,
Tra, la, la, la, la,
J'en étais sûr, le bien, vraiment,
Arrive en déjeunant.
Tra, la, la, la, la.

CAMILLA.

Il a perdu la tête.

LIONEL.

Si tu savais ce qui est arrivé!

CAMILLA.

Tu as joué... tu as gagné?

LIONEL.

Du tout; il s'agit bien d'autre bonheur que celui-là! D'abord, le premier de tous, il y avait un vin de Champagne... mousseux, pétillant... de ce vin, tu sais?...

CAMILLA, avec impatience.

De grâce, ne parlons pas de cela.

LIONEL.

Au contraire, parlons-en, ne fût-ce que par reconnaissance; car c'est lui qui est cause de tout. Tu te rappelles sir Ludworth, ce baronnet, ce jeune homme gauche, timide, que je vous ai présenté ce matin... il était à côté de moi, muet, un peu sombre; mais cela ne prouve rien.

AIR : *Un homme pour faire un tableau.*

Il est fort aimable... à part lui...
Il faut qu'alors il se trahisse...
D'abord il est, comme aujourd'hui,
Taciturne au premier service;
Au second il est plus ouvert,
Et, lorsque la gaîté nous gagne,
Son esprit s'échauffe au dessert
Et s'échappe avec le champagne.

C'est là qu'il est sorti de ses habitudes... il est devenu aimable, jovial, éloquent; et, en sortant de table, il s'est jeté dans mes bras, en me disant qu'il t'adorait, qu'il te demandait en mariage!...

CAMILLA.

O ciel!

LIONEL.

Le plus riche parti du comté... rien que cela... et un vieux château fort agréable, dont tu seras la dame châtelaine...

CAMILLA.

Mais, Lionel...

LIONEL.

Et dont tu feras tous les honneurs; je te mènerai tous mes amis à dîner... Je leur dirai : c'est ma sœur, c'est milady Ludworth...

CAMILLA.

Un mot! de grâce!

LIONEL.

C'est moi qui l'ai mariée, qui suis cause de son bonheur.

CAMILLA, lui prenant le bras.

Veux-tu m'écouter?

LIONEL, gravement.

Qu'est-ce que c'est, Milady? qu'y a-t-il?

CAMILLA, impatientée.

Il n'est pas question de moi, ni de milady, ni de mariage; Edgard vient d'arriver, il peut tout découvrir, et ces deux cents guinées auxquelles tu ne penses plus...

LIONEL.

A quoi bon?... au point où nous en sommes avec sir Ludworth, on ne se gêne pas, et tu sais bien que pour lui une pareille somme...

CAMILLA.

J'espère bien que tu ne lui en parleras pas.

LIONEL.

C'est déjà fait.

CAMILLA.

Tu lui as demandé ?...

LIONEL.

Il m'a offert, j'ai accepté... entre beaux-frères...

CAMILLA.

Ah ! mon Dieu !...

LIONEL.

Oui, ma petite sœur, cinq mille livres sterling de revenu que je te donne ; tout est convenu, arrangé : il va venir te faire sa visite, sa déclaration, je lui ai permis...

CAMILLA.

Et de quel droit ?...

LIONEL.

D'abord il y tenait ; et puis un galant homme, si généreux... loyal... qui, d'ici à quelques heures, m'a promis de m'avancer la somme dont j'ai besoin.

CAMILLA.

Mais, moi, je n'ai pas promis de le recevoir, de l'écouter... je ne l'aime pas.

LIONEL, vivement.

Et pourquoi ne l'aimes-tu pas ?...

CAMILLA, embarrassée, et avec dépit.

Parce que... parce que je n'aime personne...

LIONEL.

Alors, qu'est-ce que ça te fait ? autant lui qu'un autre ; non pas que je veuille forcer ton inclination, m'en préserve le ciel : je ne suis pas de ces frères exigeants qui veulent rendre leur sœur heureuse malgré elle ; tu es la maîtresse de refuser ses hommages, mais pas aujourd'hui ; attends à demain.

CAMILLA.

Demain, je ne l'aimerai pas davantage.

LIONEL.

Qu'en sais-tu ?... cela peut venir !... d'ici là, je suis sauvé ; et pour cela, qu'est-ce que je te demande ?... de ne pas le réduire au désespoir.

CAMILLA.

Mais c'est très-mal, c'est de la coquetterie...

LIONEL.

Laisse-moi donc ! tu n'oses pas être coquette pour moi, quand je vois toutes ces demoiselles qui le sont pour rien, et pour leur agrément particulier...

CAMILLA.

Tu as beau dire, ce n'est pas bien, ce n'est pas loyal. J'ai un autre moyen, que je préfère, auquel j'ai songé... et s'il peut réussir...

LIONEL.

Et s'il ne réussit pas !...

CAMILLA, effrayée.

O ciel ! (A Lionel.) Écoute-moi, seulement...

LIONEL, vivement.

Eh ! je n'ai pas le temps : ce bal que j'oubliais... ma contredanse avec Pretty, car ton mariage me fait négliger toutes mes affaires. Ma petite sœur, je t'en prie, consens à être heureuse, à devenir milady... ou du moins, examine, réfléchis, ne décide de rien... ce n'est pas difficile... c'est ce que font tous les hommes d'état qui sont embarrassés. Adieu ! adieu !.. je vais danser.

(Il sort par le fond en chantant et en dansant.)

CAMILLA.

Mais, Lionel... Il s'en va, il ne m'écoute pas... Mon frère... Dieu ! sir Ludworth !

SCÈNE XI.

CAMILLA ; LUDWORTH, entrant par la droite.

LUDWORTH, à part.

C'est elle !... elle est seule !...

CAMILLA, de même.

Le voilà !

LUDWORTH.

Si elle pouvait m'adresser la parole la première...

CAMILLA.

Il se tait... à la bonne heure... et tant qu'il lui plaira... car ce n'est pas moi qui lui parlerai...

LUDWORTH, après un instant de silence, et timidement.

Mademoiselle... vous venez de voir M. Lionel...

CAMILLA.

Oui, Monsieur...

LUDWORTH, avec embarras.

Je l'avais vu aussi ce matin...

CAMILLA.

Oui, Monsieur...

LUDWORTH, timidement.

J'ai été assez heureux... pour qu'il me permît de lui offrir mes services, et celui-là, et tous ceux qu'il pourra attendre de moi... certainement... il n'a qu'à parler...

CAMILLA.

Vous êtes bien bon... mon frère vous en remercie bien...

LUDWORTH, avec feu.

Oh ! Mademoiselle !... (S'arrêtant.) Et puis-je croire que vous aussi vous m'en saurez quelque gré... ?

CAMILLA, avec embarras.

Sans doute... et soyez sûr, Monsieur, que tout ce qu'on fait pour mon frère...

LUDWORTH, vivement.

Je comprends...

CAMILLA, avec embarras.

Non, vous pourriez vous tromper... je veux dire seulement que votre franchise... votre loyauté...

LUDWORTH, de même.

Je comprends bien...

CAMILLA, avec impatience.

Mais, du tout, vous ne comprenez pas...

LUDWORTH.

C'est égal, dites toujours; je ne demande pas des discours, des phrases, je ne suis pas exigeant...

CAMILLA.

Eh bien! tant mieux!... car je ne peux vous donner que mon estime et ma reconnaissance.

LUDWORTH.

Ah! c'est tout ce que je demande, et je vous en remercie à genoux...

(Il tombe à ses genoux.)

CAMILLA.

Mais, Monsieur!

LUDWORTH.

C'est tout ce que je veux, cela me suffit; je suis le plus heureux des hommes.

CAMILLA, voulant le faire relever.

Mais de grâce!... (Elle aperçoit Edgard, qui paraît dans le jardin, à la porte du fond. Elle pousse un cri.) Ah!...

(Edgard jette sur elle un regard de colère, et s'éloigne.)

LUDWORTH, toujours à genoux.

Qu'avez-vous donc?...

CAMILLA.

Il vous a vu là, à mes pieds...

LUDWORTH.

Qui, ce monsieur qui s'éloigne?...

CAMILLA.

Eh! oui, Monsieur; et que voulez-vous maintenant qu'il pense de moi?...

LUDWORTH.

C'est bien simple; et je m'en vais lui expliquer... (Il se lève, et court vers le fond en criant:) Monsieur, Monsieur...

CAMILLA, l'arrêtant.

Eh! non, vraiment... laissez-moi, partez... je vous en conjure...

LUDWORTH.

Mais d'où vient ce trouble, cet effroi?... et que peut-on dire puisque je vous aime?...

CAMILLA, effrayée et voulant le faire taire.

Au nom du ciel!

LUDWORTH, à haute voix.

Je le dirai tout haut: je vous aime...

CAMILLA, de même.

Eh bien! Monsieur, si vous m'aimez, je n'en demande qu'une preuve... partez... partez à l'instant.

LUDWORTH.

Avec plaisir; je croyais que ce serait quelque chose de plus difficile... (Il s'en va, et au moment de sortir, il s'arrête, et revient auprès de Camilla lui dire:) Mais, cependant, ce que j'avais promis à votre frère...

CAMILLA, avec impatience.

Eh bien! encore ici!...

LUDWORTH.

Je m'en vais, je m'en vais... (Il s'éloigne, et s'arrête encore en disant:) C'est à vous que je l'adresserai, que je l'enverrai.

(Camilla le presse de sortir; il sort.)

SCÈNE XII.

CAMILLA, seule.

Oh! mon Dieu! quelle idée aura-t-il de moi?... il va m'accuser... et comment me justifier?... N'importe... courons...

SCÈNE XIII.

CAMILLA; WILLIAM, entrant par la porte à gauche.

WILLIAM, mystérieusement.

Mademoiselle?...

CAMILLA.

Ah! c'est toi, William? eh bien! ma lettre?...

WILLIAM.

Je l'ai remise à la personne elle-même; et il paraît que le billet était bien pressant, car ce monsieur m'a suivi, il est venu avec moi.

CAMILLA.

Est-il possible?

WILLIAM.

Il est là, au salon, et il m'a dit de dire à mademoiselle qu'il lui apportait ce qu'elle avait demandé.

CAMILLA.

Ah! quel bonheur!... je respire!... je pourrai donc, sans nuire à mon pauvre frère, refuser les offres du baronnet, le renvoyer, lui dire que je ne l'aime pas!... Viens, mène-moi vers lui!...

WILLIAM.

Oui, Mademoiselle; car il prétend qu'il a beaucoup d'affaires, qu'il est pressé, et qu'il n'a pas le temps d'attendre.

CAMILLA.

Ah! mon Dieu! s'il allait s'impatienter!... Dépêchons-nous... Ciel! Edgard!

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS; EDGARD, entrant par le fond.

EDGARD.

Je vois, Mademoiselle, que ma présence vous trouble...

CAMILLA.

Mais, nullement... j'allais sortir...

EDGARD.

Que je ne vous gêne pas, que je ne vous dé-

range pas... (Camilla fait un pas pour sortir.) J'aurais bien voulu cependant vous parler un instant!...

CAMILLA, revenant vivement près de lui.

Me voilà, Edgard!

WILLIAM, à Camilla.

Et ce monsieur que vous alliez trouver...

EDGARD.

Quoi?... quel monsieur?...

CAMILLA, à William.

C'est bien; prie-le d'attendre un instant, rien qu'un instant.

SCÈNE XV.

EDGARD, CAMILLA.

EDGARD, froidement et avec ironie.

Il est fâcheux que vos occupations ou vos visites soient si nombreuses, qu'un ancien ami soit obligé de vous demander une audience, qu'il n'obtient encore qu'avec peine.

CAMILLA.

Ah! vous ne m'avez jamais parlé ainsi.

EDGARD, avec chaleur.

Devez-vous en être étonnée?... et n'ai-je pas le droit d'être offensé, moi dont la confiance, peut-être, eût dû mériter la vôtre? mais loin de là, vous n'avez répondu à ma franchise que par la dissimulation.

CAMILLA.

Monsieur!...

EDGARD.

Je n'accuse point sans preuve, les faits parlent d'eux-mêmes. Pourquoi ne pas m'avoir avoué que vous refusiez d'aller au bal pour attendre ici, pour recevoir le baronnet?... J'aurais pu vous dire ce que je pensais d'une telle démarche, mais je n'en aurais pas été blessé... Maîtresse de votre cœur et de votre main, peu m'importe qui vous préfériez, votre choix m'est indifférent; mais votre réputation, votre honneur, ne me le sont pas: ils appartiennent aussi à vos amis, vous l'avez oublié un instant; et voilà ce dont je me plains.

CAMILLA.

Ah! Edgard!... tant de douceur, tant de bontés, quand vous croyez avoir à me blâmer...

EDGARD.

Quand je crois!... n'ai-je pas vu le baronnet ici, à vos pieds?...

CAMILLA.

Et si c'était malgré moi, sans mon consentement?... si je n'avais pu l'empêcher?...

EDGARD.

Que dites-vous?...

CAMILLA.

Que je ne l'attendais pas, que je ne savais pas qu'il viendrait, je vous le jure.

EDGARD.

Et comment alors se fait-il?...

CAMILLA.

Écoutez, Edgard: je suis bien malheureuse, car je voudrais et ne puis vous dire ce que je souffre; je puis être coupable de légèreté, d'imprudence, mais jamais de fausseté; s'il en était ainsi, punissez-moi par le plus terrible des châtiments, par la perte de votre amitié, j'y consens; mais d'ici là ne m'accusez pas, et plaignez-moi... d'avoir un secret pour vous... (Avec tendresse.) pour vous, à qui je voudrais confier tous les miens...

EDGARD.

Je ne puis vous comprendre...

CAMILLA.

Je le sais, et c'est ce qui me désole...

EDGARD.

N'importe, je ferai tout ce que vous me demandez, j'attendrai encore pour vous juger; un mot seulement...

CAMILLA.

Lequel?

EDGARD.

Aimez-vous quelqu'un?

CAMILLA, embarrassée.

Pourquoi me demandez-vous cela?

EDGARD.

Vous m'avez promis de la franchise...

CAMILLA, le regardant tendrement.

Eh bien! Edgard, je vous jure que je n'aime point le baronnet... que je ne lui ai rien promis, et que maintenant... (Avec joie.) Oh! oui, maintenant... je n'aurai plus avec lui aucune relation... Me croyez-vous?

EDGARD, vivement.

Oui, je vous crois, plus encore que ma raison... je vous crois, parce que vous le dites, et ne veux point d'autre témoignage: on est trop malheureux de se défier de ce qu'on aime. Aussi je ne vous demande plus rien... Êtes-vous contente, Camilla?...

CAMILLA.

Ah!... plus que je ne peux dire, et, si vous saviez ce qui se passe... là... dans mon cœur...

EDGARD, lui prenant la main.

Mon amie!... ma sœur! mais désormais, et excepté cette affaire qui a rapport au baronnet, plus de secret, plus de mystère: confiance tout entière...

CAMILLA, solennellement.

Je vous le promets... (Se reprenant.) Oh! non... avec vous je n'ai plus besoin de serment. Vous me croyez, n'est-ce pas?...

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENTS; MISTRISS CARINGTON, entrant par la porte à gauche.

MISTRISS CARINGTON.

Ah bien! par exemple... voilà une audace! chez moi, dans ma maison!...

EDGARD.

Qu'est-ce donc, ma tante?...

MISTRISS CARINGTON.

Un étranger, un inconnu, d'assez mauvaise tournure, que je trouve établi dans mon salon, et qui, me saluant à peine, se plaint fort impertinemment qu'on le fasse attendre...

CAMILLA, à part.

O ciel! j'étais si heureuse, que je l'avais oublié!...

EDGARD.

Et que veut-il ?... que demande-t-il ?...

MISTRISS CARINGTON.

Miss Camilla.

EDGARD.

Et pour quelles raisons?

MISTRISS CARINGTON.

Pour quelles raisons?... elle va sans doute nous l'apprendre, car cet homme n'est autre que M. Dubster, l'usurier...

EDGARD.

Un usurier!...

MISTRISS CARINGTON.

Qui est en relations d'affaires avec elle.

EDGARD.

Ce n'est pas possible!...

MISTRISS CARINGTON.

C'est ce que j'ai dit; mais vu qu'il s'agit de sommes considérables, d'effets à souscrire, que tous ses biens sont engagés...

EDGARD.

Ses biens engagés!...

MISTRISS CARINGTON.

Et sans prévenir sa famille, sans consulter personne!... une demoiselle mineure!... Aussi vous vous doutez bien que j'ai traité un tel fripon comme il le méritait.

CAMILLA.

O ciel!... que dites-vous?...

MISTRISS CARINGTON.

Que je l'ai fait chasser par mes gens... et qu'il est parti furieux...

CAMILLA.

Parti!... parti!... Qu'avez-vous fait?... que devenir?...

EDGARD.

Mais vous le connaissez donc?...

CAMILLA, à part.

Oh! mon Dieu!...

EDGARD.

Tout ce qu'on dit là est donc vrai? vous convenez?...

CAMILLA.

Oui, Monsieur.

EDGARD.

Je ne puis le croire encore!... Et quels rapports peuvent exister entre vous et un pareil homme?... pourquoi le faire venir?... pourquoi avoir recours à lui?... répondez... répondez, de grâce!...

CAMILLA, à part.

Ah!... quels tourments!... (Haut.) Edgard!... Edgard! ne m'en veuillez pas, ne vous fâchez pas, mais je ne le puis...

EDGARD.

Encore!... c'en est trop!...

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENTS; PRETTY, entrant par la porte à gauche.

PRETTY, accourant.

Camilla!... Camilla!... une bonne nouvelle. Tu ne sais pas, un message du baronnet...

EDGARD.

Du baronnet?...

PRETTY.

Oui... c'est John, son domestique, qui vient de l'apporter; et en demandant miss Camilla, il avait un air si galant et si mystérieux, que nous avons gagé que c'était une déclaration...

MISTRISS CARINGTON.

Vous croyez!...

PRETTY.

Nous allons voir si j'ai gagné, car j'ai parié pour... Veux-tu que je lise?...

CAMILLA, effrayée.

Pretty!...

EDGARD, la retenant.

Y penses-tu?

PRETTY.

Pourquoi pas!... cela nous divertira.

EDGARD, prenant la lettre.

Cette lettre appartient à Camilla... (Avec intention.) Et quoiqu'elle n'ait plus aucune relation avec le baronnet, c'est bien à elle... qu'elle est adressée... (Lisant.) « A miss Camilla. » (La lui remettant.) La voici!...

CAMILLA, troublée.

Je vous remercie, Monsieur. Je ne sais... j'ignore ce que contient ce billet.

PRETTY.

Il n'y a qu'un moyen de le savoir, c'est de lire...

(Elle passe à la droite de Camilla.)

EDGARD.

Que nous ne vous gênions pas... sinon, je me retire.

MISTRISS CARINGTON.

Sans doute, mon enfant, voyez, lisez; d'ailleurs, il y a peut-être une réponse...

CAMILLA, s'avançant au bord du théâtre.

« Vous m'avez dit de m'éloigner... j'ai obéi et » vous envoie ce que vous savez, un billet de trois » cents livres sterling sur mon banquier... heu- » reux si, lorsque je tiens mes promesses, vous » daignez vous rappeler celles qu'on m'a faites en » votre nom, et que vous n'avez point dés- » avouées... »

O ciel!...

(Elle laisse tomber un papier qui était renfermé dans la lettre.)

PRETTY.

Eh bien! ce billet? (Ramassant le papier qui vient de tomber.) Tiens! il y en avait deux.

CAMILLA, le reprenant.

Il ne contient que des choses fort indifférentes.

PRETTY.

Vraiment, pas la plus petite déclaration? allons, voyons.

CAMILLA.

Et à quoi bon?

PRETTY.

Pour voir si j'ai perdu; je ne suis pas obligée de m'en rapporter à toi et à ta modestie, n'est-ce pas, mon frère?

EDGARD.

Pourquoi donc?... tu aurais grand tort de ne pas croire à sa franchise... quant à moi, je n'ai plus de doutes à cet égard, et je me garderais bien de rien demander.

(Il va s'asseoir près du guéridon à droite. Pretty sort par le fond.)

CAMILLA.

Oh! mon Dieu! mon Dieu! et Lionel et Pretty... et leur bonheur... (Regardant Edgard.) Mais il me soupçonne, il me méprise! ah! tout au monde plutôt que cette idée!... il saura tout. (Passant près d'Edgard, et à demi-voix.) Tenez... tenez... Edgard...

EDGARD, lui prenant la lettre.

Est-il possible? cette lettre...

CAMILLA, apercevant Lionel qui entre.

Dieu!... mon frère!... (Reprenant la lettre.) Non... non; je ne peux m'y résoudre, et, même au prix de mon bonheur, je ne le trahirai pas...

EDGARD, à demi-voix.

Que faites-vous... et que dois-je supposer?... (A Camilla, qui roule la lettre et la serre dans ses doigts.) Camilla, Camilla... ce billet!... ou tout est fini entre nous.

CAMILLA.

Comme vous voudrez, Monsieur... Ah! sortons, je n'y tiens plus.

(Elle sort par la droite.)

SCÈNE XVIII.

EDGARD, à droite du théâtre; MISTRISS CARINGTON, à gauche; PRETTY, LIONEL, entrant par le fond. Pretty a été au-devant de lui, et lui a parlé bas pendant la fin de la scène précédente.

PRETTY.

Je vous avais recommandé de vous mettre bien avec mon frère, et à peine lui avez-vous parlé.

LIONEL.

Pendant tout le temps du bal.

PRETTY.

Pour lui dire un tas de folies. (Lui montrant Edgard.) Tenez, le voilà!...

LIONEL.

Eh bien! mon cher Edgard?...

EDGARD, sortant de sa rêverie.

Ah! c'est toi, Lionel?

LIONEL.

Oui, moi, qui trouve, comme ta sœur, que ton voyage a été bien long.

EDGARD.

Oui, pour votre bonheur, que mon absence a retardé. (Toujours préoccupé.) Il est des sacrifices que la raison conseille, et que je suivrai. Lionel, ma sœur est à toi, je te la donne.

LIONEL et PRETTY.

Que dis-tu?

EDGARD, allant auprès de mistriss Carington.

Quant à nous, ma tante, vous connaissez nos projets.

LIONEL, bas à Pretty.

J'entends, il épouse Indiana.

PRETTY.

Là! elle sera mariée en même temps que moi.

MISTRISS CARINGTON, avec joie.

Mon cher neveu!...

EDGARD, à mistriss Carington.

Je vais vous rejoindre... nous en parlerons; mais laissez-moi: toi aussi, Pretty... j'ai à causer avec Lionel... de choses graves et sérieuses.

LIONEL, bas à Pretty.

Il va me parler voyages.

PRETTY, de même.

Si cela peut vous instruire, cela ne fera pas mal.

LIONEL, lui prenant la main familièrement.

Ah! Pretty!

PRETTY.

Qu'est-ce que c'est, Monsieur, que ces ma-

nières-là ?... (Lionel essaye de l'embrasser.) Mon frère, il veut m'embrasser.

EDGARD, avec impatience.

Eh ! laisse-moi, te dis-je, et va-t'en.

PRETTY, en s'en allant, à Lionel.

Dépêchez-vous donc, Monsieur, mon frère vous attend.

(Lionel l'embrasse ; elle s'enfuit par la droite.)

SCÈNE XIX.

LIONEL, EDGARD.

LIONEL, à part.

Enfin me voilà marié.... ce n'est pas sans peine... (Venant auprès d'Edgard.) Eh bien ! ami, tu disais donc ?...

EDGARD.

Nous sommes seuls ; c'est de ta sœur que je veux te parler.

LIONEL.

De Camilla ?...

EDGARD.

Oui... Grâce à l'amitié qui nous unit dès l'enfance, je suis presque de la famille, et ma démarche ne doit pas t'étonner. Si, ce matin encore, tu avais appris sur ma sœur quelque chose... qui ne fût pas bien, qui te fît de la peine, tu n'aurais pas hésité à m'en avertir, à m'en faire part ?...

LIONEL.

Non, sans doute...

EDGARD.

Eh bien ! j'userai de la même franchise, et je te dirai que dans ce moment la conduite de Camilla... n'est pas ce qu'elle devrait être...

LIONEL.

Que dis-tu ?...

EDGARD.

C'est entre nous ! D'abord je l'ai trouvée ici en tête-à-tête avec le baronnet sir Ludworth...

LIONEL, vivement.

Je le sais, le baronnet en est épris ; mais Camilla m'a dit qu'elle ne l'aimait pas !...

EDGARD, avec ironie.

Et à moi aussi ! et cependant je l'ai trouvé ici à ses pieds, et journellement ils sont en correspondance... et en fait de lettres, j'en ai vu qu'il lui envoyait, qu'elle recevait...

LIONEL.

Est-il possible !... et pourquoi donc ne pas me l'avouer ?...

EDGARD.

Apprends donc ce que le hasard seul m'a fait découvrir ! apprends que Camilla est ruinée !

LIONEL.

Camilla ? ma sœur !...

EDGARD.

Oui, le peu de fortune, le faible héritage qu'elle a reçu de son père,.. tout a été dissipé... engagé en secret...

LIONEL, à haute voix.

Ce n'est pas possible...

EDGARD.

Silence, te dis-je !...

LIONEL.

Et elle qui me faisait toujours des sermons sur mes folies...

EDGARD.

A toi ?...

LIONEL.

Non, je veux dire sur ma légèreté, et il se trouve que c'est elle, au contraire, et sans m'en prévenir... Voilà le mal, car moi je lui disais...

EDGARD.

Quoi donc ?...

LIONEL, vivement.

Rien, rien du tout. Mais réponds-moi... es-tu bien sûr que cela soit ? de qui le tiens-tu !...

EDGARD.

D'elle-même, qui en est convenue... et des personnes... des gens d'affaires à qui elle s'est adressée... un M. Dubster...

LIONEL, poussant un cri.

Dubster !... elle est perdue !... c'est bien l'Anglais le plus arabe, un homme qui prête à deux cents pour cent, qui ne donne ni grâce ni délai, et j'ai eu, moi qui te parle, une lettre de change...

EDGARD.

Toi !...

LIONEL.

D'un de mes amis, un ami intime, qu'il m'a fallu acquitter. Je sais ce qu'il en coûte, et c'est ce qui explique comment, en si peu de temps, ma pauvre sœur aura vu tout son patrimoine dissipé... (A part.) Et elle aussi !...

EDGARD, vivement, et regardant autour de lui.

Tu sens bien que personne au monde ne doit pénétrer un tel secret, et qu'il faut s'arranger pour qu'il n'en reste aucune trace... c'est nous que cela regarde.

LIONEL.

Certainement, cela nous regarde.

EDGARD.

Non pas toi, dont la modeste fortune ne doit pas souffrir d'une faute qui n'est pas la tienne. Mais moi... élevé avec Camilla, et son ancien ami...

LIONEL.

Que dis-tu ?...

EDGARD.

Je n'aurais osé lui faire des offres de service... qu'elle refuserait... qu'elle doit refuser... mais

toi, son frère... c'est bien... c'est convenable... (Lui donnant un portefeuille.) Tiens, charge-toi de tout arranger... de tout liquider, et surtout qu'elle ignore à jamais que j'y suis pour rien; mais songe que, dépouillant un instant l'indulgence d'un frère, il est convenable que tu lui parles un peu sévèrement sur le passé!...

LIONEL.

Sois tranquille!...

AIR: *Voici ma tante Lajonchère.*

Moi, vois-tu, je suis peu sévère...
Pour les autres moins que pour moi;
Mais elle me met en colère!
Nous tromper ainsi!

EDGARD.

Calme-toi!

LIONEL.

Non, en ces lieux je vais l'attendre!
Mes sermons seront entendus!...
(A part.)
Car je suis en fond de lui rendre
Tous ceux que d'elle j'ai reçus.

EDGARD.

C'est elle!... Adieu!... adieu... je te laisse... mets-y cependant des égards et des ménagements.

LIONEL.

Je ne promets rien, nous verrons. Adieu, Edgard, adieu, mon frère. En fait de raison, des gens tels que nous sont faits pour s'apprécier et se comprendre.

(Edgard sort par le fond.)

SCÈNE XX.

CAMILLA, LIONEL.

LIONEL.

La voilà!...

CAMILLA, rentrant par la droite.

Ah!... c'est toi, Lionel! je te cherchais... il faut que je te parle.

LIONEL.

Et moi aussi; je ne suis pas content; je suis fâché contre toi.

CAMILLA, vivement.

Et de quoi donc, mon Dieu?

LIONEL.

De ce que tu as fait.

CAMILLA.

Quoi! tu saurais?...

LIONEL.

Je sais tout, et ce n'est pas bien, ma sœur; car enfin, à mon insu, sans m'en prévenir, cela pouvait me compromettre... me faire du tort pour mon mariage...

CAMILLA.

Et comment cela?...

LIONEL.

Mon Dieu! c'est inutile d'entrer dans des détails; je connais ces positions-là, et quoique j'aie promis de te gronder, je n'en ai pas la force, et j'arrive tout de suite au but; n'aie pas peur, ma petite sœur, je ne t'en veux pas, je te pardonne, et je fais mieux que cela... (Lui donnant le portefeuille.) Tiens, prends...

CAMILLA.

Qu'est-ce que c'est que cela?...

LIONEL.

De quoi payer tes dettes!...

CAMILLA, lui présentant un autre portefeuille.

Je t'apportais de quoi payer les tiennes.

LIONEL.

Et d'où cela vient-il?

CAMILLA.

Que t'importe?... pourvu que cela ne vienne pas du baronnet, que je ne lui doive rien, que je ne le revoie plus; car, maintenant, ce n'est plus de l'indifférence... je le hais, je l'abhorre...

LIONEL.

Laisse-moi donc tranquille, je ne te crois plus!... Edgard, qui en a des preuves, m'a assuré que vous vous adoriez...

CAMILLA.

Quoi! c'est Edgard!... c'est lui qui l'a dit... Edgard est un ingrat; c'est l'homme du monde le plus injuste: il m'est aussi odieux que le baronnet, et je le déteste maintenant autant que je l'aimais.

LIONEL, vivement.

Quoi! tu l'aimais?...

CAMILLA, pleurant.

Eh! mon Dieu!.. ai-je jamais fait autre chose?.. (Avec passion.) Depuis mon enfance, depuis que je me connais, c'est lui... Projets, avenir, espérance, tous mes rêves étaient là. Le bonheur avec un autre n'eût pas valu pour moi le malheur avec lui... (S'arrêtant.) Je ne sais ce que je dis... je suis folle; je m'égare... j'oublie tout... et tu me demandes encore si je l'aime!

LIONEL.

Tu l'aimes!... ma pauvre sœur! ma Camilla!... et il en aime une autre!...

CAMILLA.

Que dis-tu?

LIONEL.

Il épouse Indiana; il l'a déclaré à moi, à sa tante, à toute la famille.

CAMILLA, se soutenant à peine.

C'est fait de moi, j'en mourrai... (Vivement.) Mon frère, je t'en supplie, oublie ce que je t'ai dit... ce n'est pas vrai au moins, ce n'est pas vrai! je ne l'aime pas, je l'oublierai, je n'y penserai plus. (Fondant en larmes.) Ah! toujours!.... tou-

jours!... c'est plus fort que moi!... Pourquoi aussi, ce matin, a-t-il fait naître en moi des idées qui en étaient si éloignées?.... pourquoi tantôt, ici même, me parlait-il comme à son amie... à sa compagne?...

LIONEL.

Eh! oui, sans doute; j'en suis sûr maintenant, c'était son intention; il t'aime, ou du moins il t'aimait; je n'en doute plus quand je me rappelle ce que tout à l'heure... Mais tu conviendras aussi qu'il y a de ta faute. D'abord tu ne me dis rien, à moi qui ai de l'influence sur lui, qui aurais tout arrangé... Au lieu de cela, tu vas te compromettre à ses yeux, entretenir, sans m'en parler, une correspondance suivie avec le baronnet.

CAMILLA, étonnée.

Moi, je n'ai reçu en ma vie qu'une lettre de lui... et c'était pour toi...

LIONEL.

Pour moi?

CAMILLA.

La voici, un billet sur son banquier, pour cette somme...

LIONEL, vivement et prenant la lettre.

Ça, je te le pardonne; mais tes étourderies, tes dissipations... moi qui te croyais si économe, si rangée...

CAMILLA, étonnée.

Comment?

LIONEL.

Je ne te gronde pas, mais tu avoueras que tes relations avec Dubster, ces sommes que tu lui as empruntées...

CAMILLA.

Qui te l'a dit?... Eh bien! oui, on l'avait chassé de cette maison, j'ai couru chez lui, et je l'ai tant prié, supplié, que, moyennant un billet de quatre cents guinées, qu'il m'a fait signer, il a consenti à m'en prêter deux cents.

LIONEL.

Que dis-tu?

CAMILLA.

Pour toi seul, les voilà, je te les apporte.

LIONEL, poussant un cri.

Ah! je suis un malheureux! un misérable!

Air : *Du partage de la richesse.*

De mes fautes, de mes folies
Je t'accusais... Que tu dois me haïr!
Modèle des sœurs, des amies,
Tu te perdais pour ne pas me trahir.
Sans te plaindre, sans te défendre,
A ton malheur te résigner,
Et c'est pour moi!

CAMILLA.

Pouvais-je te l'apprendre?

LIONEL.

Moi! j'aurais dû le deviner.
Aussi...

CAMILLA.

Que veux-tu faire?

LIONEL, prenant le billet de Camilla.

Donne, donne, je sais quel est mon devoir.

CAMILLA.

Mais, Lionel...

LIONEL.

Il ne sera pas dit que toi seule te seras toujours sacrifiée pour moi, et je veux... Adieu... adieu, ma sœur.

(Il sort en courant par la droite.)

SCÈNE XXI.

CAMILLA, seule.

Que veut-il faire?... à quoi bon maintenant? il ne m'aime plus!... il en épouse une autre: tout est fini pour moi. C'est lui!...

SCÈNE XXII.

CAMILLA, EDGARD, Mistriss CARINGTON.

MISTRISS CARINGTON, causant avec Edgard. Ils entrent par le fond.

Oui, dans un instant le notaire sera au salon, et l'on viendra nous avertir.

CAMILLA, à part.

Le notaire!...

MISTRISS CARINGTON.

Oui, ma chère enfant, mon neveu Edgard épouse sa cousine Indiana, à qui vous pouvez faire vos compliments.

EDGARD.

Elle ne sera pas la seule à en recevoir, et j'ai voulu que ce jour, heureux pour nous, le fût aussi pour vous, Camilla. Je viens de voir le baronnet, que je n'ai pas eu de peine à décider à une alliance qu'il désire ardemment...

CAMILLA.

J'ignore, Monsieur, qui vous avait prié de vous charger d'une telle démarche.

EDGARD.

Votre frère m'y avait autorisé.

CAMILLA, à part.

Encore lui!...

EDGARD.

Et notre ancienne amitié m'en donnait peut-être le droit.

SCÈNE XXIII.

Les Précédents; LUDWORTH, PRETTY, entrant par la droite avec le baronnet.

PRETTY.

Par ici, monsieur le baronnet.

EDGARD.

Voilà sir Ludworth qui se présente lui-même.

PRETTY, à Ludworth.

Voilà ma tante... et puisque vous voulez lui parler...

LUDWORTH, avec embarras.

Oui, sans doute. (Il passe devant Camilla et Edgard, et va auprès de mistriss Carington. A mistriss Carington.) Pour une demande que de moi-même je n'aurais osé faire, et si je m'y hasarde, c'est encouragé par mon ami Lionel, et par sir Edgard.

CAMILLA, à part.

Edgard!... ah! je crois maintenant que je le hais tout à fait!

LUDWORTH.

Vous savez, Madame, que je suis obligé de me marier dans l'année, et si j'ose solliciter la main d'une autre que miss Indiana, votre fille...

PRETTY, à part.

A-t-il du mal à s'en tirer!

LUDWORTH.

J'espère que vous ne m'en voudrez pas, et daignerez m'accorder vos bons offices auprès de miss Camilla, votre pupille...

MISTRISS CARINGTON.

Certainement, Monsieur : elle doit se trouver fort honorée d'une telle recherche.

CAMILLA.

Honorée, sans doute; mais comme je ne puis y répondre, je refuse.

TOUS.

O ciel!...

LUDWORTH.

Comment! Mademoiselle... cependant on m'avait dit... et qu'est-ce que cela signifie?...

CAMILLA.

Que ce serait bien mal reconnaître et votre amitié pour mon frère, et vos sentiments pour moi, que d'unir votre sort à celui d'une femme qui ne peut faire votre bonheur, et qui ne vous aime pas.

EDGARD, avec joie.

Serait-il vrai?...

SCÈNE XXIV.

LES PRÉCÉDENTS; INDIANA.

INDIANA.

Eh bien!... le notaire est là, qui vous attend, et vous restez dans ce salon?...

MISTRISS CARINGTON.

C'est juste!... Allons, mon neveu!... allons, Pretty!...

EDGARD.

Oui, ma tante, je vous suis.

PRETTY.

Et où est donc Lionel?...

EDGARD, qui s'est approché de Camilla, et à demi-voix.

Camilla, de grâce, daignez m'expliquer!... un mot, un seul mot, et je puis encore...

CAMILLA, avec émotion.

Je n'ai rien à vous dire, Monsieur; votre prétendue vous attend... soyez heureux... oubliez-moi... comme je vous oublie... (A part.) Ah! j'en mourrai, mais c'est égal...

EDGARD.

Eh bien!... vous le voulez donc?

CAMILLA, avec effroi.

Oui... je le veux!...

AIR : *C'en est fait, mon honneur* (de PHILIPPE).

ENSEMBLE.

CAMILLA.

C'en est fait, de mon cœur
Bannissons son image;
Cachons-lui ma douleur,
N'écoutons que l'honneur.

EDGARD.

C'en est fait, de ce cœur
Qui me brave et m'outrage
Punissons la froideur;
N'écoutons que l'honneur.

MISTRISS CARINGTON.

Oui, pour ce mariage
Qu'il parte, je le veux;
Oui, l'hymen qui l'engage
Va combler tous leurs vœux.

INDIANA et PRETTY.

Puisque ce mariage
Va combler tous mes vœux,
Que l'hymen nous engage,
Oui, partons, je le veux.

LUDWORTH.

L'hymen qui les engage
Va combler tous leurs vœux;
Et pour ce mariage
Partons, quittons ces lieux.

(Edgard prend la main d'Indiana; mistriss Carington et Pretty le suivent; Camilla est au bord du théâtre, à droite; Ludworth à gauche. Le groupe principal va pour sortir, lorsque Lionel paraît à la porte du fond.)

SCÈNE XXV.

LES PRÉCÉDENTS, LIONEL.

LIONEL, avec chaleur.

Arrêtez!... où courez-vous?...

PRETTY.

Nous marier; on n'attend que vous pour cela.

LIONEL.

Cela ne se peut pas, ces mariages-là ne peuvent avoir lieu; je ne le souffrirai pas.

TOUS.

Et pourquoi?...

LIONEL.

Parce qu'Edgard n'aime pas Indiana...

MISTRISS CARINGTON.

Qu'osez-vous dire ?

LIONEL.

Il aime ma sœur, et il en est aimé !...

EDGARD, courant à lui avec joie.

Est-il possible ?...

CAMILLA, voulant lui fermer la bouche.

Mon frère !...

LIONEL.

Ah ! je n'ai plus rien à ménager !... l'on saura tout ! l'on doit la vérité à sa dernière heure, et je n'en suis pas loin, ou c'est tout comme...

EDGARD.

Que dis-tu ?

LIONEL.

Que ma sœur a reçu du baronnet, non une lettre d'amour, mais une lettre de change, destinée à payer des dettes... cette lettre était pour moi, ces dettes étaient les miennes... Ma sœur vient d'engager sa fortune à M. Dubster, un usurier... pour qui? pour Lionel! Elle a compromis son patrimoine... pour qui? pour Lionel, qui avait mangé le sien... Et ce n'était pas encore assez... (A Camilla, qui veut l'interrompre.) Laisse-moi donc tranquille ; je dirai tout : elle s'est laissé soupçonner, accuser, humilier, pour qui?... toujours pour Lionel, dont elle ne voulait pas faire manquer le mariage... Mais ça ne pouvait pas durer ainsi... Lionel est un mauvais sujet, je le veux bien, mais il n'est pas un ingrat, un faux ami, un mauvais frère... Tiens, Edgard, voilà ton argent; tiens, Camilla, voilà ta lettre de change... acquittée... déchirée... et quant à mes dettes à moi... tout est payé !...

TOUS.

Et comment cela ?...

LIONEL.

Je pouvais me brûler la cervelle, c'était un moyen, j'en ai d'abord eu l'idée; mais cela ne remédiait à rien, ne payait rien ; alors, et puisque de toutes les manières il fallait toujours renoncer à Pretty... il m'a pris un accès de délire, de désespoir... la tête n'y était plus: il ne me restait, pour toute valeur patrimoniale et mobilière, que moi à mettre en gage... et je me suis engagé.

TOUS.

Et comment?

LIONEL.

A une personne riche, aimable, généreuse, qui malheureusement a autant d'années que de mille livres sterling, et j'épouse...

TOUS.

Qui donc ?

LIONEL.

La duchesse de Margland.

TOUS.

O ciel !

EDGARD.

Une duchesse douairière !

LIONEL.

Ne m'en parle pas, mon ami, et n'ébranle pas mon courage; j'ai mesuré toute l'étendue du sacrifice !... elle a soixante ans ; mais c'est bien fait, je voudrais qu'elle en eût soixante-dix.

EDGARD.

Et tu l'épouseras ?...

LIONEL.

Il faut que je sois puni, je l'ai mérité... Pretty... Pretty... je n'étais plus digne de vous, ni de votre frère... il n'y a plus d'espoir, plus de bonheur pour moi... (Pleurant.) Je quitterai le monde... je me retirerai dans ma terre... vous viendrez me voir... nous chasserons.... des meutes.... des chiens... des chevaux... (A Edgard.) Ah ! mon cher ami, je suis bien malheureux !... (A Ludworth.) Et vous, qui devez m'en vouloir, à cause de ma sœur, si vous vouliez vous battre avec moi, et me tuer, ça me rendrait un grand service.

LUDWORTH.

Du tout, je vous en ai assez rendu comme cela.

LIONEL.

Ce serait le dernier !...

PRETTY.

C'est une indignité !... être trahie pour une douairière !...

(Ludworth passe à la gauche d'Indiana.)

EDGARD.

Allons, calmez-vous ; vous avez tous perdu la tête, à commencer par Lionel... que je me charge, moi, de corriger.

LIONEL.

Et comment, s'il vous plaît ?... de quel droit?...

EDGARD.

D'un droit que je ne mérite pas non plus, et que cependant je viens réclamer... du droit de beau-frère.

(Lionel passe auprès de Pretty.)

MISTRISS CARINGTON.

Comment ?

EDGARD.

Oui, ma tante, daignez me pardonner, je l'aime trop pour porter ailleurs un cœur qui ne m'appartient plus... Et vous, Camilla, refuseriez-vous un coupable, un repentant ?... Vous détournez la tête, il vous en coûte trop de m'accorder ma grâce... eh bien ! que ce ne soit pas pour moi, mais pour votre frère, mais pour le sauver ; il s'immolait pour vous, ferez-vous moins pour lui ?

CAMILLA, baissant les yeux, et lentement.

Ah! j'ai tant fait pour lui... que ce dernier sacrifice...

EDGARD.

Eh bien?...

CAMILLA, tendrement.

Sera la récompense de tous les autres... Oui, Edgard... oui, je vous aime... je serai bien heureuse de vous le dire... mais puis-je l'être sans mon frère?...

EDGARD.

Ce soin-là me regarde; je rendrai à la duchesse le capital qu'elle lui a avancé... Quant aux intérêts, je tâcherai de la décider à ne pas les faire payer aussi cher; et puis, pour nos idées de mariage, nous y reviendrons, non pas maintenant, mais plus tard... (Regardant Lionel.) quand il sera corrigé!... quand il sera sage!...

PRETTY, regardant Indiana.

Allons! je serai mariée la dernière.

Air de danse de *la Bayadère*.

CHŒUR FINAL.

Ah! quel plaisir! ah! quel beau jour!
Ah! pour nous quelle ivresse!
Oui, le bonheur est, dans ce jour,
Avec lui de retour.





LES MALHEURS D'UN AMANT HEUREUX,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 29 janvier 1833.

Personnages.



M. DE THÉMINE.
BONNEVAL, propriétaire.
ÉDOUARD, son fils.
HENRIETTE, sa fille.

M. DE TORIGNI, général du département.
MADAME DE TORIGNI, sa femme.
MADAME DE SIMIANE, jeune veuve.
UN DOMESTIQUE de madame de Simiane.

La scène se passe, au premier acte, dans un château aux environs de Dijon; et au second acte, dans un château de madame de Simiane.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un grand salon; porte au fond et portes latérales. Sur le devant, à gauche de l'acteur, une table.

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉDOUARD, HENRIETTE.

HENRIETTE.

Mon bon Édouard, mon cher frère, je te revois donc enfin pour deux mois!

ÉDOUARD.

Oui, je viens passer toutes mes vacances avec toi, chez mon père, dans cette maison où nous avons été élevés, et qui me rappelle de si doux souvenirs.

HENRIETTE.

Te voilà revenu! le bonheur aussi! nous allons recommencer nos promenades, nos lectures; tu verras comme j'ai arrangé ton appartement; tes livres de droit, ton herbier, tes pinceaux, tu retrouveras tout ce que tu aimais.

ÉDOUARD, lui prenant la main.

C'est déjà fait!...

HENRIETTE.

Mon bon frère!... comme je vais te soigner, te donner de bons petits repas!... car, depuis la mort de notre pauvre mère, c'est moi qui suis à la tête de la maison, et mon père dit que je ne m'en tire pas trop mal.

ÉDOUARD.

Tu es bien modeste!... il m'écrit que tu es un ange; que, grâce à ton ordre, l'économie et l'opulence règnent dans son petit domaine, et qu'avec sa modique fortune, il se croit un richard.

HENRIETTE.

En province, il est si aisé d'être riche à peu de frais! et puis, te voilà avocat, tu ne lui coûtes plus rien; au contraire, tu commences à plaider, à gagner quelque argent!...

ÉDOUARD.

C'est si peu de chose!... et depuis dix ans que mon père se gêne pour m'élever à Paris...

AIR de *Voltaire chez Ninon.*

Ses bontés, dès mes jeunes ans,
Des succès m'ont ouvert la route!
Ah! quand rendrai-je à nos parents
L'or et les soins que je leur coûte?
Et lorsque avide de renom,
Je rêve honneur, gloire, opulence,
Ce n'est point par ambition,
Ce n'est que par reconnaissance.

HENRIETTE.

Cela viendra, j'en suis sûre; ce n'est pas cela qui m'inquiète, c'est autre chose!...

ÉDOUARD.

Et quoi donc?...

HENRIETTE.

La tristesse qui règne dans tes lettres...

ÉDOUARD.

Quelle idée!...

HENRIETTE.

Non, vraiment; et la dernière encore que j'ai



Mme DE SIMIANE.

ET POURQUOI [illegible] NE PAS [illegible]

reçue de toi, et que j'ai là... (*Prenant une lettre dans sa poche.*) Non, ce n'est pas elle... (*Elle la remet.*) C'est de madame de Simiane, une ancienne amie, une comtesse !

ÉDOUARD, *avec émotion.*

Madame de Simiane !... tu es donc toujours bien liée avec elle ?...

HENRIETTE.

Autrefois, à la pension, c'était pour moi une sœur, une sœur aînée ! mais depuis, tant d'événements nous ont séparées... elle a fait un beau mariage ; et puis, elle est devenue veuve ; et puis, elle habite Paris... je ne la vois plus, mais je l'aime toujours.

ÉDOUARD.

Je le crois bien ! elle est si bonne, si aimable... et, je le vois maintenant, c'est à l'amitié qu'elle a pour toi que j'ai dû celle qu'elle m'a témoignée cet hiver à Paris...

HENRIETTE.

Oui, oui, tu cherches à changer la conversation... il ne s'agit pas d'elle, mais de toi. Voyons, regarde-moi ; si je n'ai pas perdu l'habitude de lire dans tes yeux, comme toi dans les miens... quoique tu ne m'aies rien dit, il me semble que tu as un secret.

ÉDOUARD.

C'est vrai !...

HENRIETTE, *avec expansion.*

Eh bien, alors !... tu dois avoir besoin de me le confier.

ÉDOUARD.

Tu as raison, je suis bien malheureux... malheureux de mon obscurité, car j'aime une personne à qui sa position dans le monde, son rang et sa fortune ne me permettent pas d'aspirer... madame de Simiane, dont tu me parlais tout à l'heure.

HENRIETTE.

Est-ce qu'elle te repousserait ?...

ÉDOUARD.

Jamais je ne lui ai dit que je l'aimais... je n'ai pas osé...

HENRIETTE.

Et pourquoi donc ?... n'as-tu pas gagné pour elle un procès considérable ?... Quand on a du mérite, il faut être hardi ; et si j'étais à ta place...

ÉDOUARD.

Ah ! ma pauvre sœur, tu n'as jamais aimé...

HENRIETTE.

Qu'en sais-tu ? Nous autres jeunes filles, nous avons toujours au fond du cœur une pensée, un commencement de tendresse pour quelqu'un, dont les brillantes qualités n'existent souvent que dans notre imagination !... rêves de jeunesse, qui rarement se réalisent ! mais qu'importe ? ce sont dans la vie quelques semaines, quelques jours de bonheur, c'est toujours cela de sauvé !

AIR du vaudeville *du Colonel.*

Que mon exemple ici te gagne,
Par l'avenir charmons les jours présents !
Lorsqu'on bâtit des châteaux en Espagne,
On ne saurait les faire trop brillants !
Et quand le sort, trompant ma prévoyance,
Vient de renverser mes plus beaux...

ÉDOUARD.

Que te reste-t-il ?

HENRIETTE.

L'espérance
Pour en élever de nouveaux.

Et voici ceux que je forme pour toi : tu te feras un beau nom au barreau ; tu acquerras de la fortune, tu l'offriras à madame de Simiane.

ÉDOUARD.

Et quand cela ?...

HENRIETTE.

Écoute donc, il faut le temps ; et en attendant que mon inconnu, à moi, se présente aussi, ce qui probablement n'arrivera jamais, notre amitié nous aidera à prendre patience, je redoublerai pour toi de soins, de tendresse, et tous tes chagrins...

ÉDOUARD.

Des chagrins... Ah ! je sens qu'avec toi il ne peut y en avoir de durables.

HENRIETTE.

N'est-ce pas ? cela va déjà mieux. Ah ! que je suis contente !

(*Elle l'embrasse.*)

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, BONNEVAL.

BONNEVAL, *en dehors.*

Il est arrivé !... est-il possible !...

ÉDOUARD, *bas.*

C'est mon père, ne lui dis rien !...

HENRIETTE.

Sois tranquille, je garderai bien ton secret... il est là, comme le mien !...

BONNEVAL, *entrant par le fond.*

Mon cher Édouard, mon cher enfant !... j'étais allé au-devant de toi, sur la grande route ; en passant par nos vignes qui m'ont paru superbes... à un propriétaire de la Côte-d'Or, c'est tout naturel ; et pendant que je m'arrêtais à admirer notre récolte, la diligence où tu étais aura passé !...

HENRIETTE.

Et c'est moi qui l'ai reçu à son arrivée !...

BONNEVAL.

Que je te regarde encore, monsieur l'avocat ; car tu es avocat... (*Le montrant à Henriette.*) C'est mon fils, Édouard Bonneval, avocat. Si tu savais

quel plaisir j'ai éprouvé la première fois que j'ai vu ton nom dans le journal ! c'est pour cela que je me suis abonné à la *Gazette des Tribunaux*, au lieu du *Journal des Connaissances utiles*, qui me donnait le moyen de détruire les chenilles, et à ta sœur la recette pour la gelée de pommes. Mais je ne le regrette pas; j'oublie tout, quand je vois imprimé en gros caractères : « La cause a » été défendue avec succès et avec le plus grand » talent par Me Bonneval... » Ce jour-là, c'est fête à la maison, ta sœur déploie tous ses talents; nous invitons tous nos amis à dîner. Ah! c'est un grand bonheur, mais il y en a un que je regretterai toute ma vie, c'est de n'avoir pu assister à ton début, à ta première cause... Hein! comme le cœur devait te battre!

ÉDOUARD.

AIR : *Ah! si ma dame me voyait!*

Ah ! si mon père m'entendait !
Me disais-je, et par cette idée
Ma voix soutenue et guidée
Avec force retentissait !
Un feu tout nouveau m'animait :
Et quand, ô moment plein de charme !
Un bravo flatteur m'arrivait,
Je me disais, essuyant une larme :
Ah ! si mon père l'entendait !

BONNEVAL.

Mon cher Édouard !

ÉDOUARD.

Mon bon père !...

BONNEVAL.

Dis un heureux père; car je le suis, mes enfants, je contemple avec orgueil toutes mes richesses. Toi, Édouard, je suis tranquille sur ton compte; te voilà lancé, tu as plaidé quatre belles causes cette année, cela ne fera qu'augmenter, et ton avenir est certain. Tu feras quelque beau mariage!... mais c'est ta sœur, ma pauvre Henriette! je crains toujours de mourir avant qu'elle n'ait un mari; aussi je lui en cherche de tous côtés: je lui en avais déjà trouvé deux, mais ils avaient cinquante ans.

HENRIETTE.

Et celui que j'ai rêvé est plus jeune que cela!

BONNEVAL.

Un établissement est difficile quand on n'a pas de dot, et elle n'en a pas...

HENRIETTE.

Tant mieux!... je ne vous quitterai pas.

BONNEVAL.

Voilà de ses raisonnements...

AIR du vaudeville de *l'Écu de six francs*.

Ah! mon cher ami, quel dommage
De n'avoir pas de coffre-fort !
Si bonne ! si douce et si sage !
Par malheur, elle n'a pas d'or !
Elle n'a rien ! mais quel trésor
De vertu, d'honneur, d'innocence !...
Si pareille dot s'estimait
Devant notaire... ce serait
Le plus riche parti de France !
Ma pauvre Henriette serait
Le plus riche parti de France.

ÉDOUARD.

Soyez tranquille, les partis ne manqueront pas; cela me regarde, c'est à moi de songer à sa dot.

HENRIETTE.

Du tout; c'est à toi qu'il faut songer d'abord. As-tu donc déjà oublié ce que nous disions tout à l'heure?...

BONNEVAL.

Quoi!... qu'est-ce que c'est?

HENRIETTE.

Quelque chose qu'il sait bien; enfin c'est un secret.

BONNEVAL.

Ah ! vous avez un secret?...

HENRIETTE.

Oui, mon père, à nous deux.

BONNEVAL.

C'est différent, ça ne me regarde pas; je vous demande bien pardon... (A Édouard.) Mais dis-moi un peu comment il se fait que tu arrives seul ? tu m'avais annoncé pour aujourd'hui cet ami intime, dont tu me parles dans toutes tes lettres : M. de Thémine.

HENRIETTE, avec émotion.

M. de Thémine!... comment! mon frère, il doit venir ici?

ÉDOUARD.

Oui, mais pas avec moi; j'arrive de Paris, et lui des eaux de Bagnères, où il était allé pour sa santé.

HENRIETTE.

Il serait souffrant?...

ÉDOUARD.

Ah! cela va mieux, et il m'a promis, en passant, de rester quelques jours avec nous.

BONNEVAL.

A la bonne heure!... un ami à toi sera reçu comme le fils de la maison.

HENRIETTE.

Ah! certainement, nous ferons de notre mieux; mais un grand seigneur, un élégant tel que lui, se trouvera peut-être bien mal chez nous.

BONNEVAL.

Tu le connais donc aussi?

HENRIETTE.

Oui, mon père; lors de mon voyage à Paris, je l'ai vu deux fois l'hiver dernier chez madame de Simiane, où il allait souvent; et quand il a su que j'étais la sœur d'Édouard, son ami de collége, il a été pour moi, pauvre provinciale,

d'une bonté et d'une prévenance que je n'oublierai jamais.

BONNEVAL, à Édouard.

Et tu dis qu'il est jeune, qu'il a un grand nom ?...

ÉDOUARD.

Oui, mon père.

BONNEVAL.

Et qu'il est riche ?...

ÉDOUARD.

Toute sa famille l'est beaucoup ; il a des oncles, des cousins, dont lui et son frère doivent hériter un jour ; mais, en attendant, il a des affaires fort embrouillées, où je tâche de mettre de l'ordre.

BONNEVAL.

Il a donc confiance en toi ?...

ÉDOUARD.

Confiance entière...

BONNEVAL.

Eh bien ! dis donc... si adroitement tu lui vantais les qualités de ta sœur...

HENRIETTE.

Y pensez-vous ?... quelle folie !...

BONNEVAL.

Et pourquoi pas ?... voilà comment se font les mariages ; et puis, celui-là est jeune, il n'a pas cinquante ans, tu ne le refuserais pas. Et décidément, mon ami, voilà le gendre qu'il me faut !...

ÉDOUARD.

C'est bien !... c'est bien, mon père ; ne parlons pas de cela.

BONNEVAL.

Au contraire, parlons-en...

ÉDOUARD.

Comme vous voudrez ; mais il me semble qu'auparavant il faudrait songer à le recevoir de notre mieux. (Passant entre Bonneval et Henriette.) Et c'est toi, Henriette, que ce soin regarde ; vois si son appartement... enfin, va donc... va donc...

HENRIETTE.

Oui, mon frère... (A part.) Je vous demande pourquoi il me renvoie dans ce moment-là !...

(Elle regarde son père comme pour lui demander ce que cela signifie. Bonneval lui fait entendre qu'il n'en sait rien. Elle sort par la porte à droite.)

SCÈNE III.

BONNEVAL, ÉDOUARD.

BONNEVAL.

Ah çà ! qu'est-ce que cela veut dire ?

ÉDOUARD.

Qu'il ne faut pas, même en plaisantant, parler devant une sœur d'un sujet pareil ; cela pourrait, par rapport au caractère de Thémine, lui donner des idées qui ne seraient pas sans danger.

BONNEVAL.

Pourquoi donc ? est-ce qu'il n'a pas un bon caractère ?...

ÉDOUARD.

Le meilleur enfant du monde.

BONNEVAL.

Est-ce qu'il n'est pas aimable ?

ÉDOUARD.

Au contraire, il ne l'est que trop ; ayant tout ce qu'il faut pour briller dans le monde, recherché par la jeunesse, aimé des femmes, il a passé sa vie à leur plaire, et il n'y a que trop bien réussi, car, de toutes celles à qui il s'est adressé, je crois que pas une ne lui a résisté.

BONNEVAL.

Vraiment !...

ÉDOUARD.

En un mot, c'est ce qu'on appelle un jeune homme à bonnes fortunes ; c'est son état, il n'en a pas d'autre.

BONNEVAL.

Ce doit être un état bien amusant.

ÉDOUARD.

Je crois bien ; sans cesse au milieu des fêtes, des plaisirs, menant la vie la plus heureuse, et toujours poursuivi par cinq ou six femmes à la fois... Du moins voilà comme je l'ai vu, il y a un an, quand je l'ai quitté.

BONNEVAL.

Quel gaillard !... je porte envie à ces gens-là !...

ÉDOUARD.

Vous, mon père !...

BONNEVAL.

Pas maintenant ; mais je dis quand j'étais jeune... Oui, mon garçon, autrefois, de mon temps, je rêvais, comme tous les jeunes gens, à des conquêtes et à des bonnes fortunes ; et je n'ai jamais pu en obtenir...

ÉDOUARD.

En vérité !...

BONNEVAL.

J'ai toujours joué de malheur ; jamais, dans ma vie, je n'ai pu plaire à une seule femme, excepté à ta mère... qui encore m'a épousé sans amour... ce qui ne nous a pas empêchés d'être heureux, de faire bon ménage, et de nous adorer par la suite... Mais c'est égal, il m'est toujours resté dans mes idées, dans mes châteaux en Espagne, que l'existence des Lovelace, des Valmont, devait être ce qu'il y avait de plus flatteur et de plus agréable au monde.

HENRIETTE, accourant.

Entendez-vous !... entendez-vous !... une chaise

de poste qui entre dans la cour : le voilà, c'est lui !...

ÉDOUARD.

C'est Thémine.

BONNEVAL.

Voyez-vous déjà quel empressement, quelle émotion !... Restez ici, Mademoiselle, restez ici, près de moi.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, M. DE THÉMINE.

(Édouard va au-devant de Thémine, qui s'arrête à la porte, et donne des ordres à un domestique dont il est accompagné.)

ÉDOUARD.

Mon cher Gustave !...

BONNEVAL, à part, sur le devant du théâtre.

Comment ! c'est là lui... moi, je m'attendais à quelque chose de... grandiose... mais c'est un homme comme moi...

ÉDOUARD, à Thémine.

Je te présente mon père, dont je t'ai si souvent parlé... Henriette, ma sœur et ma meilleure amie...

THÉMINE.

Que j'ai déjà eu, si je ne me trompe, le plaisir de voir à Paris, chez madame de Simiane...

HENRIETTE, à part.

Il ne l'a pas oublié !

ÉDOUARD.

C'est là toute ma famille, qui te remercie, comme moi, d'avoir bien voulu tenir ta promesse...

THÉMINE.

Me remercier du plaisir que je vais avoir ! c'est trop de bontés.

BONNEVAL.

Ah ! dame !... vous ne serez pas ici comme dans vos salons dorés. De pauvres campagnards tels que nous ne peuvent pas vous offrir des plaisirs bien vifs.

THÉMINE.

AIR du *Baiser au porteur.*

Dans votre charmante famille
Trop heureux ceux qui sont admis !
Dans votre accueil tant de franchise brille,
Que je me crois déjà de vos amis !

BONNEVAL.

On est le mien dès qu'on aime mon fils.

THÉMINE, lui tendant la main.

Touchez donc là !

ÉDOUARD, à Bonneval, à part.

Qu'en dites-vous, mon père?
N'est-il pas bien ?

BONNEVAL, de même.

J'en conviens sans débat;
Mais c'est tout simple; et sans peine on doit plaire,
Lorsque l'on en fait son état.

ÉDOUARD.

Et comment te trouves-tu des eaux ?

THÉMINE.

Pas trop bien... ma poitrine est toujours si faible...

HENRIETTE, avec intérêt.

Eh quoi ! Monsieur, vous souffrez encore ?

THÉMINE.

Depuis que je suis ici, je l'avais presque oublié... mais en ce moment, la fatigue du voyage...

ÉDOUARD.

Point de façons, de cérémonies, ne te gêne pas.

BONNEVAL.

Oui, sans doute, nous vous laissons.

ÉDOUARD.

Depuis plus d'un an que nous sommes séparés, nous avons à causer.

HENRIETTE.

Moi, je vais m'occuper du souper.

THÉMINE.

Non pas, de grâce... ne vous dérangez pas pour moi...

BONNEVAL.

Laissez-la faire, ma fille n'a pas d'autres qualités que d'être bonne femme de ménage... il faut bien qu'elle fasse briller son seul mérite.

THÉMINE, la regardant.

Il me semble que mademoiselle en a d'autres encore, qui parlent d'eux-mêmes.

HENRIETTE.

Vous êtes bien bon !...

BONNEVAL, bas à Édouard.

Ah mon Dieu ! comme il la regarde ! ça me fait peur...

ÉDOUARD.

Rassurez-vous... il est homme d'honneur avant tout...

BONNEVAL.

C'est égal. (Montrant Henriette qui le regarde.) Elle est là en contemplation ; je crains toujours quelque sympathie, quelque coup de foudre.

ENSEMBLE.

BONNEVAL.

AIR du *Galop.*

Ma prudence paternelle
Doit ouvrir ici les yeux.
Suivez-moi, Mademoiselle ;
Laissons-les causer tous deux !

ÉDOUARD.

La prudence paternelle
N'a rien à craindre en ces lieux !
(Montrant sa sœur.)
Sans que l'on veille sur elle,
(Montrant Thémine.)
Je réponds de tous les deux.

HENRIETTE.

Oui, le devoir nous appelle,
Et nous vous laissons tous deux;
Trop heureuse si mon zèle
Pour vous embellit ces lieux!

THÉMINE.

Du devoir qui vous appelle
Je blâme les soins fâcheux,
Puisqu'ils vont, Mademoiselle,
Vous éloigner de nos yeux!

BONNEVAL, à Henriette.

D'auprès de nous, et pour cause,
Tâchez de ne pas bouger;
(A part.)
Car elle est là qui s'expose!
Sans se douter du danger.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

BONNEVAL.

Ma prudence paternelle, etc.

ÉDOUARD.

La prudence paternelle, etc.

HENRIETTE.

Oui, le devoir nous appelle, etc.

THÉMINE.

Du devoir qui vous appelle, etc.
(Bonneval et Henriette sortent par la droite.)

SCÈNE V.

THÉMINE, ÉDOUARD.

THÉMINE.

Je te fais compliment, mon cher ami... depuis un an, je trouve ta sœur fort embellie; car ce n'était alors qu'une petite fille.... une petite pensionnaire... que madame de Simiane affectionnait beaucoup.

ÉDOUARD.

Oui, elle n'est pas mal. Mais un instant, je te demande pour elle une sauvegarde.

THÉMINE.

Par exemple! la sœur d'un ami! et puis, si tu savais combien je suis revenu de toutes ces idées-là, et combien maintenant je songe peu...

ÉDOUARD.

Est-ce toi que j'entends parler ainsi!... Toi qui depuis l'âge de dix-huit ans ne t'occupes que de plaire aux dames!...

THÉMINE.

Eh! plût au ciel que je n'y eusse jamais pensé!... et qu'au lieu de perdre mon temps à réussir près d'elles, je me fusse préparé, comme toi, un avenir honorable, un état indépendant!

ÉDOUARD, souriant.

Le tien n'est donc pas aussi bon que je croyais?...

THÉMINE.

Détestable!

ÉDOUARD.

Dans toutes les carrières chacun en dit autant, et toi, dans la tienne, tu auras eu, du moins, des plaisirs et du bonheur!

THÉMINE.

Jamais!

ÉDOUARD.

Laisse-moi donc! Quelque discret que tu sois, je sais à quoi m'en tenir, et je te citerai une foule de femmes auprès de qui tu as été... aussi heureux que possible.

THÉMINE.

Et qu'est-ce que tu entends par être heureux?

ÉDOUARD.

J'entends!... j'entends!... tu le sais aussi bien que moi.

THÉMINE.

C'est que c'est une expression qui n'a pas le sens commun, car je n'ai jamais eu dans ma vie un seul bonheur de ce genre-là qui ne m'ait rendu le plus malheureux des hommes... chaque succès, quel qu'il fût, m'a toujours valu une catastrophe.

ÉDOUARD.

Est-il possible!

THÉMINE.

D'abord, débutant dans le monde, tu sais que j'étais officier, et attaché, en qualité d'aide-de-camp, au maréchal de... je ne te dirai pas son nom.

ÉDOUARD.

Tu feras aussi bien... tout le monde le connaît!

THÉMINE.

Il avait une jeune femme, et tu sais que les aides-de-camp... Moi, ce n'est pas ma faute. Enfin, le mari le découvre... de là, un bruit, un éclat... tu connais l'aventure... Il a fallu donner ma démission; et voilà, grâce à mon bonheur, mon état perdu!

ÉDOUARD.

Qu'importe! tu étais riche!

THÉMINE.

Riche d'espérances... un oncle qui, avec cent mille livres de rente et soixante-dix ans, s'était avisé d'épouser une femme de dix-huit.

ÉDOUARD.

Tant mieux!... tu n'avais pas d'héritier à craindre.

THÉMINE.

Ah bien oui!... et la fatalité qui me poursuit!... et le malheur qui s'attache à mes pas!... Ma tante était jeune, vive, coquette, enfin, que te dirai-je?... Ce qu'il y a de certain, c'est que dernièrement mon oncle m'a prié d'être parrain, et que je perds cent mille livres de rente... Appelles-tu cela du bonheur?

ÉDOUARD.

C'est ta faute!

THÉMINE.

Et cinquante événements de ce genre-là, dont je te fais grâce... car, une fois lancé dans cette carrière aventureuse, une intrigue en amène une autre. Passer sa vie dans des ruses, des disputes, des jalousies continuelles, et souvent se donner bien du mal pour tromper des infidèles; compromettre ou perdre ses meilleurs amis; n'acquérir dans le monde ni estime ni considération; ne trouver chez soi ni repos ni bonheur; ruiner sa santé par des veilles, des fatigues, des inquiétudes de toutes sortes... se repentir du passé, s'ennuyer du présent, et se créer pour l'avenir des regrets, des remords et des rhumatismes: voilà ce qu'on est convenu d'appeler un homme à bonnes fortunes!... Cette existence te paraît-elle bien séduisante?

ÉDOUARD.

Non, sans doute!... mais il ne tient qu'à toi d'y renoncer, d'embrasser une profession utile et honorable!

THÉMINE.

Et laquelle? à mon âge!... à trente ans! il est déjà trop tard; et lorsque depuis dix ans on ne s'est occupé que de futilités, on n'est plus bon à rien!

ÉDOUARD.

Tu as un beau nom... tu peux faire un grand mariage!...

THÉMINE.

Il ne tiendrait qu'à moi! mais ce seraient de nouveaux embarras pour rompre avec tout le monde... des plaintes, des reproches, des scènes de désespoir. Si tu savais comme il est difficile de quitter une femme, et Dieu m'est témoin cependant que j'y fais tous mes efforts!... avec tous les procédés possibles, car, au fond du cœur, je suis honnête homme! et voilà souvent ce qui me rend si malheureux!...

ÉDOUARD.

Est-il possible!...

THÉMINE.

Oui, mon ami, je n'ai jamais lâchement et froidement trompé personne! il me serait impossible de feindre un amour que je n'éprouve pas!... et maintenant encore, toutes celles que j'aime, je les aime réellement.

ÉDOUARD.

Et combien y en a-t-il donc?

THÉMINE.

Dans ce moment, deux seulement! une surtout: celle-là est un ange dont je ne suis pas digne... Beauté, jeunesse, vertu, elle a tout ce qu'il faut pour séduire, et jamais je n'ai aimé personne comme elle, peut-être aussi parce que je n'en ai jamais rien obtenu, rien que sa tendresse, dont je ne puis douter, tendresse si pure et si désintéressée!... car elle m'offre, avec sa main, une fortune que, pour le moment, je suis trop pauvre et trop fier pour accepter... Je veux bien devoir aux femmes mes malheurs, mais non pas ma fortune; et puis, comme obstacle, il y a encore l'autre dont je te parlais.

ÉDOUARD.

Comment!

THÉMINE.

L'autre, que j'ai aimée aussi, et que je n'aime plus autant, une jeune tête, vive, ardente, qui, pour la colère et la jalousie, aurait mérité d'être Napolitaine! Et à la première nouvelle de ce mariage... je la connais, rien ne l'arrêterait! elle ferait un éclat qui me perdrait, car maintenant ce n'est plus comme autrefois... et le trouble, le déshonneur d'un ménage, c'est sur nous que cela tombe!...

ÉDOUARD.

Ce qui est bien injuste!...

THÉMINE.

Tu vois bien!... tu croyais que tout cela ne donnait pas de mal à arranger!

ÉDOUARD.

Air du vaudeville de *la Famille de l'Apothicaire.*

J'en conviens, c'est un rude état.

THÉMINE.

Aussi, que Dieu me soit en aide!

ÉDOUARD.

Il vaut bien mieux être avocat.

THÉMINE.

Oui, certes!... au moins l'on ne plaide
Qu'une seule cause à la fois!
Pour vous la chance est bien plus belle!

ÉDOUARD.

Eh bien! veux-tu, pour quelques mois,
Que nous changions de clientelle?

THÉMINE.

Je ne demande pas mieux, tu me rendrais service.

ÉDOUARD.

Ce serait avec un grand plaisir, si, de mon côté, je n'étais pas amoureux.

THÉMINE.

Toi, amoureux?

ÉDOUARD.

Tais-toi, c'est mon père.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, BONNEVAL.

BONNEVAL.

Eh bien! notre cher hôte, êtes-vous un peu reposé? vous trouvez-vous mieux?... Et vous, jeunes gens... avons-nous renoué connaissance?...

ÉDOUARD.

Oui vraiment ! il est si doux de retrouver un ami véritable, un ami sur qui l'on puisse compter !...

BONNEVAL.

Il a raison, mon fils doit s'estimer heureux d'être votre ami. Moi qui vous parle, je suis fier de vous connaître ! Oui, jeune homme, je vous regarde avec admiration, comme je regarderais un homme célèbre, un conquérant ! Il me fait l'effet de Napoléon, dans son genre.

THÉMINE.

Vous êtes trop bon.

ÉDOUARD, souriant.

Mon père, vois-tu, est comme la multitude, qui se laisse éblouir par l'éclat des conquêtes, et n'en voit pas les inconvénients, les nuits que l'on passe à veiller dans les bals, et les rendez-vous quand il faut, au mois de janvier, attendre une heure entière en plein air...

BONNEVAL.

A l'espagnole...

THÉMINE.

Ou dans une voiture de place, mal fermée, au risque d'un rhume ou d'une fluxion de poitrine.

BONNEVAL.

Voilà ce que j'aimerais le moins ; mais le reste doit être si agréable... les intrigues, les belles dames voilées, les lettres mystérieuses ; et à propos de cela, en voilà une qui arrive par la poste.

THÉMINE.

Pour moi ?...

BONNEVAL.

Non, Monsieur, celle-là n'est pas pour vous, elle est adressée à M. Bonneval. Mais comme maintenant, grâce au ciel, nous sommes deux dans la maison, je ne sais pas si c'est pour mon fils ou pour moi... (A Édouard.) Tiens, regarde, c'est timbré de Mâcon, et je n'y connais personne.

ÉDOUARD.

Ni moi non plus !...

THÉMINE, nonchalamment.

Mâcon ! je sais ce que c'est... (A Édouard.) Comptant passer ici quelques jours, je m'étais permis, mon cher ami, de me faire adresser mes lettres chez ton père. (A Bonneval.) Et, comme je vous le disais bien, la lettre est pour moi.

BONNEVAL, ôtant la première enveloppe qu'il jette à terre.

C'est, ma foi, vrai... (Lisant.) « Pour remettre à M. Gustave de Thémine. » Est-il étonnant ! (Lui remettant la lettre.) C'est un billet de femme... ça ne se demande pas... papier satiné. (Thémine prend la lettre et la met dans sa poche.) Eh bien ! vous ne lisez pas ?

THÉMINE.

J'ai le temps, et puis, je me doute de ce qu'il contient : c'est toujours la même chose.

BONNEVAL.

Pour vous, qui en avez l'habitude, mais pour moi, si toutefois il n'y a pas d'indiscrétion...

THÉMINE, reprenant la lettre de sa poche.

Aucune... (Lisant.) « Ne venez point dans mon » immense et gothique château, vous ne m'y trou- » veriez plus, je pars ; c'est à Paris que l'amour » ira vous attendre. Venez ! mon ami, venez... »

BONNEVAL, à Édouard.

Est-il heureux ! un billet pareil... il y a de quoi faire tourner la tête... et à votre place... de mon temps...

THÉMINE.

Qu'auriez-vous fait ?

BONNEVAL.

Je serais déjà en route.

THÉMINE, s'asseyant à droite du théâtre.

Vous êtes si bon ! moi, je reste.

BONNEVAL.

Est-il possible ! vous n'irez pas ?

THÉMINE, donnant la main à Édouard qui s'est approché de lui.

Non, certes, ces huit jours étaient ceux que je destinais à l'amitié, et au lieu du calme, du repos que je trouve ici, j'irais faire soixante lieues... pour un rendez-vous ? le ciel m'en préserve !

ÉDOUARD.

Tu as raison... fais comme moi... prends des vacances...

THÉMINE.

Et puis, tu sais bien que je veux me retirer du monde.

BONNEVAL.

Quel dommage !...

THÉMINE, se levant.

Et cette personne-là est justement celle dont la tête ardente et les inconséquences pourraient le plus me compromettre.

BONNEVAL.

Une petite madame de Lignolle ?

THÉMINE.

A peu près... et de plus un mari jaloux... soupçonneux à l'excès...

BONNEVAL.

Qu'on ne saurait tromper...

THÉMINE, souriant.

Oh ! cela n'empêche pas... et ce vieux château, où elle est en ce moment, me rappelle l'aventure la plus plaisante...

BONNEVAL.

Oh ! dites-la-nous, de grâce, j'adore les aventures.

THÉMINE, sérieusement.

Du tout, je n'en conte jamais.

ÉDOUARD.

C'est vrai... il est d'une discrétion... nécessaire peut-être dans sa position... mais ici, entre nous...

BONNEVAL.

Avant le souper et pendant que ma fille n'y est pas... eh bien, donc ?

THÉMINE.

Eh bien ! il y a quelques mois, en allant aux eaux, je m'arrêtai une journée dans cet antique manoir, un parc magnifique, ancien jardin français, que le maître du logis venait de faire dessiner à l'anglaise, et qu'il nous faisait admirer en détail... car, soit jalousie de mari, soit amour-propre de propriétaire, il ne nous quittait pas d'un seul instant. Je partais après le dîner, pas moyen d'adresser un seul mot de regret à sa femme, une femme de dix-huit ans... jeune... vive, charmante ; c'était désolant...

BONNEVAL.

Je conçois...

THÉMINE.

Enfin, ennuyés de nous promener, je m'écrie avec impatience : « Rentrons au château, car, dans ce bosquet où nous sommes, nous ne pourrions pas entendre la cloche du dîner. — C'est ce qui vous trompe, dit le maître de la maison, le vent porte de ce côté, et on entendrait parfaitement. — Vous êtes dans l'erreur. — Non, vraiment. — Je parie que si. — Je parie que non. — Vingt-cinq louis... » La dispute s'engage ; et pour savoir au juste qui de nous deux gagnera, il est convenu que nous resterions où nous étions, tandis que le mari retournerait au château sonner le tocsin... Ce qu'il fit bravement et très-longtemps. Et quand il revint d'un air victorieux nous demander : « Eh bien ! avez-vous entendu ?... » nous fûmes obligés de convenir qu'il avait gagné, ce dont il fut très-content... et moi aussi !

TOUS TROIS, riant.

AIR : *Profitez du temps* (romance de Romagnési.)

C'est vraiment charmant !
Ce mari qui sonne !
Qui sonne en personne ;
Quel soin complaisant !
Tableau plein de charme,
Dont je vois l'effet ;
Grâce à ce vacarme,
Grâce à lui, c'était
Le tocsin d'alarme
Qui { vous / nous } rassurait

ÉDOUARD, montrant Thémine.

Pour lui tous les jours
Sont des jours de fêtes !

BONNEVAL.

Vivent les conquêtes !
Vivent les amours !

ENSEMBLE.

Tableau plein de charme,
Dont je vois l'effet ;
Grâce à ce vacarme,
Grâce à lui, c'était
Le tocsin d'alarme
Qui { vous / nous } rassurait !

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, HENRIETTE.

HENRIETTE.

Mon père, mon père, encore une visite qui nous arrive. Est-ce que vous n'avez pas entendu le bruit d'une voiture ?

BONNEVAL.

Ma foi ! non ; nous étions là dans une conversation...

HENRIETTE.

C'est votre ancien ami, le général Torigni...

THÉMINE.

Le général !...

ÉDOUARD.

Tu le connais ?...

THÉMINE, froidement.

Mais, oui ; c'est lui, je crois, qui commande ce département.

BONNEVAL, gaiement.

Précisément ! qu'il soit le bienvenu ! jamais nous n'avons reçu tant de monde à la fois... tant de beau monde... cela va nous donner un mal... un embarras qui m'enchante... (A Thémine.) Vous excusez...

THÉMINE.

Comment donc ! je vous en prie, que je ne vous empêche pas de recevoir vos nouveaux hôtes...

(Il s'assied près de la table à gauche, et ouvre un livre qu'il lit.)

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, M. DE TORIGNI, HORTENSE.

BONNEVAL.

Eh ! le voilà, ce cher ami !

TORIGNI.

Mon cher Bonneval... vous ne nous en voulez pas de venir ainsi chez vous en passant, sans façon et en ménage, car je vous présente ma femme... vous ne saviez peut-être pas que j'étais marié ?...

(Édouard s'approche de madame et de M. de Torigni, qu'il salue.)

BONNEVAL.

Non, vraiment...

TORIGNI.

Depuis deux ans, et une jolie femme, je m'en vante. Que voulez-vous? vieux soldat de Bonaparte, j'ai fait mon chemin, j'ai eu des grades, des dotations... j'ai été fait baron... comme tout le monde.

AIR : *Voulant par ses œuvres complètes.*

Aussi, je me disais sans cesse,
De mon nom soutenant l'éclat,
A quelqu'un il faut que je laisse
Mes écus et mon majorat!
Et dans une telle alliance
Je ne me suis pas, Dieu merci!
Décidé comme un étourdi,
Car voilà trente ans que j'y pense!

Et comme j'en avais soixante-deux, il était temps.

BONNEVAL.

Et, comme on dit, vous n'avez pas perdu pour attendre.

TORIGNI, montrant sa femme.

Non, certes... un peu jeune, un peu vive, un peu étourdie, quelquefois même inconséquente.

HORTENSE.

Je vous remercie, Monsieur.

TORIGNI.

Du reste, un cœur excellent, et une tête... c'est elle qui mène toute la maison, à commencer par moi, et cependant, vous le savez, je ne suis pas tendre.

HORTENSE.

Ah! vous êtes bien modeste, vous pourriez dire colère... jaloux.

TORIGNI.

Et même brutal, j'en conviens. Au moindre soupçon, je brise tout, et il y a des moments où je la tuerais; mais, cela passé, je redeviens le meilleur enfant du monde, et le mari le plus galant.

HORTENSE.

Oui, la galanterie de l'empire.

TORIGNI, s'avançant.

Que vois-je? Monsieur de Thémine en ces lieux! (Thémine salue madame de Torigni, qui lui rend froidement son salut.) Surcroît de plaisir. (A Bonneval.) Mon cher ami, voilà le plus aimable homme qui existe.

HENRIETTE.

Vraiment!

TORIGNI.

C'est à son crédit que je dois le commandement de ce département; et quand tant d'autres se vantent de ce qu'ils ne font pas, lui ne m'a jamais rien dit d'un pareil service.

THÉMINE.

Ne parlons pas de cela, général.

TORIGNI.

C'est au ministère seulement que je l'ai appris.

HENRIETTE.

Ah! que c'est bien à lui!...

TORIGNI, à Hortense.

Et tu ne le remercies pas comme moi?

HORTENSE.

Je n'en vois pas la nécessité, si c'est au crédit de monsieur que je dois un exil dans les départements... moi qui n'aime que Paris... les bals, les spectacles.

TORIGNI.

Nous irons chaque hiver passer deux mois dans la capitale; je l'ai obtenu.

HORTENSE.

A la bonne heure... vous, au moins, vous êtes aimable; mais il n'y a pas de la faute de monsieur, et je lui demanderai toujours de quel droit il se mêle de protéger les gens qui ne réclament pas sa protection.

THÉMINE.

Je suis désolé, Madame, d'avoir mérité votre ressentiment.

TORIGNI.

Elle vous pardonnera.

THÉMINE.

Je l'espère, du moins.

HORTENSE.

Et je l'espère, dans votre bouche, veut dire : J'en suis sûr... Eh bien! c'est ce qui vous trompe, car il y a en vous, Monsieur, une intrépidité de bonne opinion que je ne puis souffrir. (A Torigni, qui fait un geste.) Oh! n'ayez pas peur, il le sait bien, je ne lui apprends rien de nouveau; toutes les femmes le craignent ou le flattent : moi, je lui dis toujours la vérité; aussi nous sommes ennemis déclarés, ce qui n'empêche pas de se voir; et, puisque nous retournons à Paris, quand viendrez-vous me demander à dîner?

TORIGNI.

Oui, pour faire la paix.

HORTENSE.

Un mardi ou un samedi, mon jour de loge aux Italiens, le général les déteste, vous m'y mènerez... mais rancune tenante!

THÉMINE.

Je l'entends bien ainsi, la guerre m'offre tant d'avantages!...

HORTENSE.

Et comment cela?

THÉMINE.

Être votre ennemi, c'est un moyen de me distinguer; je suis sûr d'être le seul, tandis qu'autrement!...

HORTENSE.

Ah! que c'est fade!

BONNEVAL, bas à Édouard.

En voilà une du moins qui ne l'aime pas.

TORIGNI.

Ah çà, outre le plaisir de vous voir... je suis venu pour affaires; j'allais à Paris consulter M. Édouard, votre fils, lorsque j'ai appris hier qu'il était chez vous en vacances, et j'ai dit: « Fouette, postillon! deux lieues de plus pour » trouver un homme de talent. »

THÉMINE.

On fait souvent plus de chemin sans en rencontrer.

TORIGNI.

Comme vous dites.

ÉDOUARD, passant auprès du général.

A vos ordres, général... Mais nous parlerons de cela plus tard, car devant ces dames...

HORTENSE.

Ah! mon Dieu! que je ne vous gêne pas... moi, je suis horriblement fatiguée... je vais faire un peu de toilette.

TORIGNI.

Air du *Pot de fleurs*.

Et ta fatigue, chère amie?

HORTENSE.

Cela délasse!

TORIGNI.

Il y paraît!

THÉMINE.

Dès qu'il faut vaincre, tout s'oublie

TORIGNI.

Des conquêtes tel est l'effet!

THÉMINE, à Torigni.

Cette habitude était jadis la vôtre,
Et votre bras, que la gloire guidait,
D'une victoire alors se reposait
En en gagnant encore une autre!

(Bonneval et Henriette remontent le théâtre, et causent ensemble.)

HORTENSE.

C'est très-joli, ce qu'il vous dit là, car monsieur est bien plus galant avec vous qu'avec moi... aussi je m'en vais, je vous laisse.

BONNEVAL, passant avec Henriette entre M. de Torigni et Hortense.

Ma fille va vous montrer votre appartement, la chambre verte, n'est-ce pas? la première à gauche dans le corridor, une vue superbe, la vue sur mes vignes.

HENRIETTE.

Ne vous inquiétez donc pas, mon père, cela me regarde.

BONNEVAL.

Par exemple... général, je crains que nous ne soyons obligés de vous séparer de madame; car, dans cette campagne, nos chambres sont si petites, que vous aurez chacun la vôtre... c'est très-désagréable.

HORTENSE, souriant.

Comment donc!... une maison charmante.

BONNEVAL.

Vous êtes bien bonne.

HORTENSE, à Henriette.

Pardon, ma belle demoiselle, désolée de la peine que vous prenez... mais je vous rends tout de suite à ces messieurs. (Saluant Thémine.) Monsieur Thémine... (Saluant Torigni.) Monsieur le général, j'ai bien l'honneur... Allons, messieurs, parlez d'affaires, il n'y a plus de dames.

(Elle entre avec Henriette dans la chambre à gauche.)

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, excepté HENRIETTE et HORTENSE.

(Thémine s'est assis à droite du théâtre.)

TORIGNI.

Je ne suis pas fâché que ma femme s'éloigne, car, sans le savoir, elle est pour quelque chose dans cette aventure dont je veux vous parler, et j'aime autant qu'elle n'en ait pas connaissance.

ÉDOUARD.

Qu'est-ce donc?

TORIGNI.

Une discussion qui a lieu entre l'autorité militaire et l'autorité administrative, et c'est à ce sujet que je viens vous demander un petit mémoire justificatif pour exposer au ministère ce qui s'est passé entre moi et M. de Varange, notre préfet.

THÉMINE, se levant.

M. de Varange, mon cousin, un cousin à succession, avec qui je suis brouillé à mort.

TORIGNI.

Vrai? touchez là, nous sommes quittes... je vous ai rendu, sans le savoir, un service d'ami.

TOUS.

Et comment cela?

TORIGNI.

L'autre soir, dans son salon, où nous n'étions que quelques personnes, j'étais sur un canapé, où je dormais à moitié, ce qui m'arrive souvent, lorsqu'en me réveillant j'entendis mon nom que l'on prononçait en riant et à voix basse. C'était M. le préfet lui-même qui se permettait de s'égayer à mes dépens.

Air de *Turenne*.

Sur mon honneur, sur celui de ma femme,
Ils plaisantaient! j'entendais leurs bons mots!

THÉMINE.

Et vous pouviez, dans le fond de votre âme,
Donner croyance à de pareils propos?

BONNEVAL.

Vous, compagnon de nos vieux généraux !

ÉDOUARD.

Lorsque la mitraille et la poudre
Ont respecté ce front guerrier,
Rien ne saurait l'atteindre !... le laurier
Préserve, dit-on, de la foudre !
Préserve toujours de la foudre !

TORIGNI.

Dieu le veuille ! aussi j'aurais dû m'écrier : « C'est une calomnie, vous outragez un vieux » soldat, un homme d'honneur. » Mais, ma foi !... je n'ai eu le temps ni de parler, ni de réfléchir ; j'ai commencé l'explication militairement, en lui appliquant un soufflet...

BONNEVAL.

O ciel !...

TORIGNI.

Vous sentez qu'après cela il ne s'agissait plus de phrases, et le soir même, nous nous sommes battus au pistolet... nous marchions l'un sur l'autre... il a tiré à dix pas, m'a manqué... moi je suis arrivé sur lui...

ÉDOUARD.

Et vous lui avez donné la vie ?...

TORIGNI.

Je l'ai tué sans pitié ; je ne m'en repens pas, et j'en ferais autant à quiconque, directement ou indirectement, porterait atteinte à la réputation de ma femme... je n'ai qu'un tort, c'est de m'être battu, et si jamais j'étais trahi...

ÉDOUARD.

Y pensez-vous ?

TORIGNI.

Oui, morbleu !... c'est une infamie, et je m'en rapporte à vous, qui êtes avocat et qui entendez la justice. Vous punissez, n'est-il pas vrai, le vol et l'assassinat ? Si un malfaiteur s'introduit chez moi pour me dérober une somme dont je ne me soucie guère... il y a des lois, et s'il me dérobe ce que j'ai de plus cher au monde, il n'y en a pas ! s'il me ravit mon honneur, mon repos, ma réputation, il faut que j'aille exposer mes jours pour en avoir vengeance ! je ne crains pas la mort, je l'ai vue de près... mais penser qu'en mourant, je laisserais auprès de ma femme un successeur peut-être... Non, je suis trop jaloux pour me faire tuer, et si jamais je trouvais chez moi un amant, un rival, je tirerais dessus sans remords ; et, dans mon âme et conscience, je croirais avoir bien fait...

THÉMINE, souriant.

Vous dites cela, mais vous n'oseriez pas.

TORIGNI.

Et qui m'en empêcherait ?

THÉMINE.

Vous-même.

TORIGNI.

Ce n'est pas vrai...

THÉMINE.

Laissez donc, vous êtes trop brave pour cela, je parie bien...

TORIGNI.

Je parie que non. (Souriant.) Et prenez garde, mon cher ami, vous savez que vous n'êtes pas heureux avec moi en paris...

BONNEVAL.

Comment cela ?

TORIGNI.

Je lui en ai déjà gagné un il y a deux mois... lorsqu'en allant aux eaux, il s'est arrêté une demi-journée... dans mon château, aux environs de Mâcon ; et cette visite-là lui a coûté vingt-cinq louis.

BONNEVAL.

O ciel !...

TORIGNI.

Tout autant, et je me le reproche, parce qu'en honneur, je pariais à coup sûr. Il voulait me soutenir que, du bout de mon parc, on n'entendait pas la cloche de ma salle à manger.

THÉMINE, vivement.

Du tout, ce n'était pas moi !

TORIGNI.

Vous et ma femme, vous êtes tous les deux d'une obstination...

THÉMINE, à part, avec impatience.

Et pas moyen de l'arrêter !

TORIGNI.

Au point que, pour les convaincre, j'ai été obligé moi-même d'aller sonner...

BONNEVAL, tout effaré.

Non, non... ce n'est pas possible... et je doute encore.

TORIGNI.

Il n'y a pas à en douter ; c'est comme je vous le dis... rien n'est plus vrai.

BONNEVAL, à part.

Ah ! mon Dieu ! mon Dieu !

THÉMINE, à Édouard.

Prends donc garde à ton père, qui va nous trahir.

TORIGNI.

C'est drôle, n'est-ce pas ? très-drôle, ah !

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, HENRIETTE.

HENRIETTE.

Mon père, madame de Torigni est prête, le souper est servi ; et si vous voulez... (Le regardant.) Ah mon Dieu ! qu'est-ce que vous avez donc ? Quelle drôle de physionomie !...

THÉMINE.

C'est vrai! la figure la plus étonnante.

HENRIETTE, riant.

Ah! ah! ah!

THÉMINE, riant aussi.

Il n'y a pas moyen... de garder son sérieux...

(Tous se mettent à rire.)

BONNEVAL, regardant Thémine.

Et il ose rire encore!... je n'ai pas une goutte de sang dans mes veines... (Essayant de rire.) Ah! ah!...

THÉMINE, à Édouard.

Tâche donc de changer la conversation.

TORIGNI, regardant à terre et se baissant.

Par exemple, pour un homme soigneux, voilà une lettre que vous laissez traîner à terre...

BONNEVAL, qui est passé auprès d'Édouard.

Une lettre... laquelle?...

TORIGNI, la ramassant.

Non, je me trompe, ce n'est qu'une enveloppe... (La regardant.) A monsieur Bonneval. (S'arrêtant.) Ah! mon Dieu!...

ÉDOUARD, bas à Bonneval.

L'écriture de sa femme... Il la reconnaît.

BONNEVAL.

Que lui dire?

THÉMINE.

Silence!...

TORIGNI, à part, et regardant toujours l'adresse.

C'est bien sa main... et timbrée de Mâcon... Il n'y a pas de doute... A monsieur Bonneval. Comment ma femme écrit-elle à Édouard, à ce jeune homme, qu'elle ne connaît pas? Je le saurai. (Haut, à Bonneval.) Je pense que cette enveloppe contenait une lettre qui appartenait à votre fils?

BONNEVAL, à part.

Dieu!... s'il allait lui chercher querelle!... (Haut.) Non, général, non, c'est à moi que la lettre était adressée.

TORIGNI, le regardant avec intention.

A vous?...

BONNEVAL, à part.

Il va me prendre pour un séducteur.

TORIGNI, se contenant.

Puis-je savoir, sans indiscrétion, quelle est la personne qui vous a envoyé cette lettre? Comment se fait-il qu'elle vous écrit?... quelle affaire?... quelle relation?...

BONNEVAL, à part.

Je me sens une sueur froide; c'est fini, me voilà revenu des bonnes fortunes et des conquérants.

TORIGNI, avec une colère concentrée.

Eh bien!... ne pouvez-vous me répondre?... Y a-t-il là-dessous quelque mystère?...

ÉDOUARD, souriant et passant auprès de Torigni.

Aucun, général; mais il n'est pas étonnant que mon père ignore ce dont il s'agit: c'est moi qui ai reçu la lettre, et qui l'ai lue.

(Bonneval passe à la droite de Thémine.)

TORIGNI.

Et de qui était-elle?

ÉDOUARD.

Vous vous en doutez bien: elle était de votre femme.

TORIGNI.

Et pourquoi vous écrivait-elle?

ÉDOUARD.

Pour nous prévenir de votre arrivée.

THÉMINE, bas à Édouard.

A merveille!...

BONNEVAL, à part.

Dieu! que ces avocats ont d'esprit, pour trouver des moyens!...

TORIGNI, à part.

Quoi! vraiment, c'était cela?... (Souriant.) Eh bien! voyez, mes amis, si je suis malheureux!... l'aspect seul de cette enveloppe, cette écriture, avaient déjà fait naître dans mon esprit mille idées absurdes.

ÉDOUARD, bas à Thémine.

Préviens madame de Torigni.

THÉMINE, de même.

J'y cours. (Avec effroi.) C'est elle!...

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, HORTENSE.

HORTENSE.

Ce n'est pas moi qui ferai attendre, je l'espère... Je descends pour le souper, car il paraît que l'on soupe... c'est amusant... c'est patriarcal... (A Torigni.) Eh bien! Monsieur, la conférence est-elle terminée?...

TORIGNI.

Sans doute... (Lui montrant l'enveloppe.) Tenez, connaissez-vous cela?...

HORTENSE.

O ciel!...

TORIGNI.

Pourquoi, je vous le demande, ne pas m'en prévenir?...

HORTENSE.

Moi! que voulez-vous dire?...

THÉMINE.

Que la vue seule de cette enveloppe, trouvée à terre, avait déjà éveillé l'imagination du général.

ÉDOUARD.

Il ne voulait pas croire que vous nous eussiez

écrit, Madame, pour nous prévenir de votre arrivée.

HORTENSE, cherchant à se remettre.

Et pourquoi pas?... C'était, je crois, plus convenable que de surprendre ainsi vos amis...

TORIGNI.

Certainement; mais, je le répète, pourquoi ne m'en a-t-on rien dit?

HENRIETTE, venant entre Édouard et Torigni.

C'est comme à moi; les frères sont singuliers!... il avait cette lettre, et ne m'en prévient pas!...

TORIGNI, regardant Édouard et sa femme.

C'est étonnant!...

HENRIETTE.

De sorte que j'ai été obligée, et vite, et vite...

ÉDOUARD, bas à Henriette.

Tais-toi donc!

TORIGNI, à Henriette, regardant Édouard et sa femme.

Ah! il ne vous en a pas fait part!...

THÉMINE.

Les avocats ont bien autre chose en tête, et sont distraits comme les poëtes. Allons, général, à table!

(Il va auprès de Torigni.)

TORIGNI, toujours observant.

Volontiers...

ÉDOUARD.

Vous verrez notre vin de Champagne de la façon de mon père.

TORIGNI, essayant de rire.

Ici... à Dijon?.

ÉDOUARD.

Certainement; c'est en Bourgogne maintenant qu'on fait le champagne...

THÉMINE.

Aussi, moi qui n'en bois jamais, je tiendrai tête au général; une fois par hasard, cela fait bien, cela étourdit.

TORIGNI.

Vous avez raison... (Bas à Thémine, montrant Édouard et sa femme.) Mon cher ami, j'ai des soupçons sur ce jeune homme.

THÉMINE, de même.

Quelle folie! Y pensez-vous?

TORIGNI, de même.

Je ne les perds pas de vue.

FINALE des *Voitures versées.*

CHOEUR.

A table, à table!
C'est ici l'instant d'être aimable;
C'est un repas délicieux!
On soupait chez nos bons aïeux.

TOUS, à part.

Cachons mon trouble à tous les yeux.

HORTENSE, bas à Thémine, pendant que la musique continue.

Il faut que je vous parle; ne fût-ce qu'une minute.

THÉMINE, de même.

Impossible.

HORTENSE.

Ma sûreté en dépend.

THÉMINE.

J'irai. (Il s'éloigne, et dit à part :) La chambre verte; je me le rappelle.

BONNEVAL, à Henriette.

La chambre destinée à madame est-elle prête?

HENRIETTE.

Y pensez-vous? pour une belle dame, un tel appartement! je lui donnerai le mien : c'est le plus beau de la maison.

BONNEVAL.

Et toi?

HENRIETTE.

Je prendrai la chambre verte.

CHOEUR.

A table, à table!
C'est ici l'instant d'être aimable;
C'est un repas délicieux!
A table, à table!

(Édouard offre sa main à Hortense; le général à Henriette; Thémine et Bonneval sortent les derniers.)

ACTE II.

Le théâtre représente un riche salon du château de madame de Simiane. Une cheminée et deux croisées au fond. Portes latérales. La porte à gauche de l'acteur est celle de l'appartement de madame de Simiane; celle de droite est la porte d'entrée. Sur le devant, à gauche, un guéridon avec quelques papiers.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

THÉMINE, MADAME DE SIMIANE.

(Thémine est assis à droite du théâtre, la tête appuyée sur sa main; madame de Simiane entre par la porte à gauche, et parle à un domestique.)

MADAME DE SIMIANE, au domestique.

Disposez tout, comme je l'ai dit, et avertissez-moi dès que ces messieurs viendront... (Le domestique sort par la porte à droite.) (Apercevant M. de Thémine, et à part.) Ah! M. de Thémine... il arrive le premier... c'est bien...

THÉMINE, à part.

Plus de repos!... c'est horrible! et depuis six semaines, depuis ce funeste voyage, ne pouvoir chasser cette idée qui me poursuit!...

MADAME DE SIMIANE, s'approchant doucement.

Il ne me voit pas, tant il est préoccupé! il ne faut pas m'en plaindre, c'est peut-être à moi qu'il pense.

THÉMINE, à part.

Fatale soirée! fatale ivresse!... (Madame de Simiane s'approche lentement, et met sa main sur son épaule.

Thémine, la regardant.) Ah ! Amélie !... (Avec délire, et joignant les mains.) Pardon !... Pardonnez-moi !...

MADAME DE SIMIANE, souriant.

De ne m'avoir pas vue !

THÉMINE.

Oui, j'en avais besoin... je vous appelais... ne me quittez pas !... quand vous êtes près de moi, je suis heureux ! je ne pense plus à rien, qu'à vous, qui, malgré votre cruauté, votre sévérité, êtes mon ange gardien.

MADAME DE SIMIANE.

Dites-vous vrai ?... tant mieux ; mais savez-vous, mon ami, que depuis plus d'un mois, depuis votre retour des eaux, vous m'inquiétez sérieusement ?...

AIR du *Piége*.

Ou d'humeur noire ou de vapeur
On vous croirait atteint !

THÉMINE.

Quelle injustice !

MADAME DE SIMIANE.

C'est donc le spleen ?

THÉMINE.

Eh ! non, vraiment ! erreur !

MADAME DE SIMIANE.

Alors, Monsieur, c'est un caprice,
C'est pire encor ; ce sont des torts nouveaux
Qu'il faut nous laisser, à nous autres !
Pourquoi, messieurs, nous prendre nos défauts ?
Vous avez bien assez des vôtres !

Et c'est pour vous gronder que je vous ai fait venir de si bon matin ici, dans mon château ; vous pensiez peut-être être en bonne fortune ?

THÉMINE.

Mais oui ; puisque je venais vous voir.

MADAME DE SIMIANE.

Eh bien ! mon ami, détrompez-vous ; il s'agit de choses très-sérieuses, et auxquelles vous ne vous attendez guère... D'abord, parlons raison : il y a quelques mois, quand je vous offris ma main, vous m'avez refusée... vous n'aviez rien, vous ne vouliez pas tenir de votre femme votre fortune et votre existence dans le monde ; et tout en blâmant un excès de délicatesse qui nous rendait malheureux, je trouvais à ce refus un motif trop noble pour m'en offenser ; mais, depuis six semaines environ, la mort de votre cousin vous laisse héritier d'une fortune égale au moins à la mienne : c'est chez votre ami, chez M. Édouard Bonneval, que vous avez, si je ne me trompe, appris cette nouvelle ; et dès le lendemain au matin, vous avez quitté sa campagne près de Dijon, et vous êtes accouru chez moi, à Paris, dans un état que je ne pourrai jamais oublier... un air sombre et égaré, une physionomie toute renversée ; et cependant je ne pouvais attribuer cette douleur à la perte de votre cousin, que vous n'aimiez pas, et avec qui vous étiez fort mal... Ma première pensée, je l'avoue (on craint tout quand on aime), fut que votre cœur était changé... que vous ne m'aimiez plus...

THÉMINE.

Moi !

MADAME DE SIMIANE.

Je fus bientôt rassurée... jamais vous n'aviez été pour moi plus tendre et plus assidu ; mais souvent, dans vos yeux, il y avait une expression de regrets, d'amour et de repentir, qui me touchait tellement, que, bien des fois, je fus tentée de vous dire : Je te pardonne...

THÉMINE.

Me pardonner... et quoi ?...

MADAME DE SIMIANE.

Je n'en sais rien, mais je vous pardonnais toujours ; et maintenant que je sais tout...

THÉMINE.

O ciel !... vous sauriez... non... non... ce n'est pas possible.

MADAME DE SIMIANE.

L'autre semaine, au jardin, vous causiez avec votre frère... j'étais près de vous, et il vous disait : « Eh bien ! quand vous mariez-vous ?... — Peut-être jamais ! avez-vous répondu... Il me semble que j'ai si peu de temps à vivre... je suis tellement souffrant, que, quoique adorant madame de Simiane, il y a peu de générosité à moi à l'associer à mon sort... » Voilà ce que vous avez dit... et c'est donc là, Monsieur, la cause de votre tristesse ?

THÉMINE, à part.

Ah !... gardons-nous de la détromper ! (Haut.) Eh bien ! oui, Madame ; oui, j'en conviens... des pressentiments dont je rougis moi-même...

MADAME DE SIMIANE.

Et qui n'ont pas le sens commun. Mais quand vous auriez dit vrai, où donc deviez-vous chercher des soins et des consolations, si ce n'est auprès de moi ?... Veiller sur celui qu'on aime, éloigner de lui la douleur... mais nous sommes faites pour cela, c'est notre état, notre mérite... le seul que le temps ne puisse nous enlever ; et en se mariant, mon ami, l'on y compte un peu... Si vous ne nous aimiez que tant que nous sommes belles, et tant que vous êtes jeunes, notre empire serait de bien courte durée ; mais malheureusement arrivent pour vous les années et les souffrances... vous nous aimez alors parce que nous sommes bonnes, vous nous aimez en proportion de vos peines, et cet amour-là n'est pas comme l'autre, il ne fait qu'augmenter...

THÉMINE.

Ah ! comment reconnaître tant d'amour et de générosité ?...

MADAME DE SIMIANE.

Je n'en ai pas tant que vous croyez... car, cette fois, je n'ai point pardonné, et je me suis vengée à mon tour de votre manque de confiance... J'ai tout disposé sans vous en prévenir... je vous ai écrit hier que je vous priais de vous rendre ici, dans mon château, pour une affaire importante... qui ne souffrait pas de retard.

THÉMINE.

Et laquelle ?

MADAME DE SIMIANE.

Vous ne devinez pas ?.. votre mariage, Monsieur...

THÉMINE, avec joie.

Il se pourrait !... un pareil bonheur !

MADAME DE SIMIANE.

On ne vous demande pas votre avis ni votre consentement.

AIR : *Le Parnasse des dames.*

Au complot, à la perfidie,
En vain vous aurez beau crier !
Bon gré, mal gré, l'on vous marie.
Vous êtes notre prisonnier !
Oui, dans ce château je commande !
Et d'en sortir perdez l'espoir !
C'est votre peine...

THÉMINE.

Ah ! je demande
Qu'elle commence dès ce soir !

MADAME DE SIMIANE.

Quoi ! vraiment, cela ne vous effraye pas !

THÉMINE.

Ah ! j'oublie tout !... plus de remords !... plus de regrets ! Mais comment, sans que j'aie pu m'en douter, une pareille conspiration..... a-t-elle réussi ?...

MADAME DE SIMIANE.

En ne disant rien à personne... vous comprenez... pas même à nos témoins, dont l'un est ici depuis hier soir, et les autres vont arriver ce matin, sans savoir même de quoi il s'agit.

THÉMINE.

Et ces témoins sont ?...

MADAME DE SIMIANE.

Des amis, dont la présence, je crois, vous sera agréable... et il faut que vous les trouviez bien ; car, en l'absence de votre frère, qui vient de quitter Paris, je les ai fait venir exprès.

THÉMINE.

Et qui donc ?

MADAME DE SIMIANE.

D'abord, de votre côté, votre meilleur ami... un charmant jeune homme, pour qui j'ai la plus grande estime, et que vous-même autrefois m'avez présenté... Édouard Bonneval.

THÉMINE, vivement.

Édouard !... Ah ! ce nom-là me rappelle...

MADAME DE SIMIANE.

Quoi donc ?...

THÉMINE.

Rien... excusez-moi.... je voulais dire... que surpris ainsi à l'improviste...

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, LE DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Deux messieurs demandent à parler à madame.

MADAME DE SIMIANE.

Qui donc ?...

LE DOMESTIQUE.

Messieurs Bonneval, le père et le fils.

THÉMINE, à part.

Ah ! dans ce moment surtout, je ne pourrais supporter leur présence.

MADAME DE SIMIANE, au domestique.

Et vous les faites attendre !.... qu'ils entrent sur-le-champ !... (*A Thémine.*) Qu'avez-vous donc ?

THÉMINE, embarrassé.

Deux mots à écrire... à envoyer à Paris.

MADAME DE SIMIANE, lui montrant sa chambre.

Eh bien ! là, dans mon appartement... (*Thémine passe à gauche, et lui baise la main.*) N'est-ce pas dan votre appartement ?

(*Thémine entre dans l'appartement à gauche.*)

SCÈNE III.

BONNEVAL, ÉDOUARD, MADAME DE SIMIANE.

ÉDOUARD, à la porte.

Entrez donc, mon père.

BONNEVAL.

C'est toi qui me présente.

(*Ils entrent.*)

MADAME DE SIMIANE.

Je vous remercie de votre exactitude, monsieur Édouard, et plus encore de la surprise que je vous dois ; je n'aurais pas osé compter sur le plaisir de voir monsieur votre père, et je m'estime bien heureuse que de lui-même...

BONNEVAL.

Oui, Madame.... (*A part.*) Voilà une femme charmante !.... (*Haut.*) J'ai voulu accompagner mon fils à Paris, d'abord pour voir Paris, et pour jouir de ses succès, à ce cher enfant !

MADAME DE SIMIANE.

C'est si naturel !... Il marche à une belle réputation, et chacun dit que sa place est marquée au premier rang.

BONNEVAL, à Édouard.

Tu l'entends!... (A madame de Simiane.) Et avec tout cela, il n'est pas heureux.

MADAME DE SIMIANE.

Est-il possible!

ÉDOUARD.

Il ne s'agit pas de moi, mon père, mais de madame. Et quand j'ai reçu de vous ce billet où vous me dites seulement: « Venez, j'ai besoin de vous... j'attends de vous un service, » j'ai tout quitté, et me voilà!

MADAME DE SIMIANE.

Je connaissais votre amitié, je n'en doutais pas; et plaise au ciel que vous puissiez quelque jour mettre la mienne à l'épreuve!

ÉDOUARD.

Que de bontés!...

BONNEVAL.

Et tu hésites encore à parler?...

ÉDOUARD, d'un air suppliant.

Mon père! au nom du ciel!...

MADAME DE SIMIANE.

Qu'y a-t-il donc?...

BONNEVAL, passant entre Édouard et madame de Simiane.

Une chose d'où dépend son sort.

MADAME DE SIMIANE.

Est-il vrai? parlez vite!...

ÉDOUARD.

Ne le croyez pas, madame!...

BONNEVAL.

Quelque chose que j'ai appris par sa sœur, et qu'il n'a jamais osé vous dire; et s'il faut vous l'avouer, Madame, c'est pour cela que je suis venu avec lui... J'ai dit: Je verrai madame de Simiane; il faut qu'elle sache ce dont il s'agit; et puisque j'ai un fils qui, quoique avocat, ne peut pas parler, je parlerai pour lui.

ÉDOUARD.

Mon père!...

BONNEVAL.

Oui, Monsieur... et si je parle mal, madame excusera, parce que je n'ai fait ni mon droit ni mon stage; mais il n'y a pas besoin de cela pour expliquer nettement ses affaires, sa position, et pour aller au fait.

MADAME DE SIMIANE.

Eh! allez-y, de grâce!

BONNEVAL.

Vous avez raison. Vous saurez, Madame, que je n'ai pas de fortune; mais j'ai deux enfants qui font mon bonheur, c'est-à-dire qui faisaient, car, depuis quelque temps, ma pauvre fille est triste et souffrante...

MADAME DE SIMIANE.

Votre fille! cette chère Henriette?...

BONNEVAL.

Personne ne sait ce qu'elle a!...

AIR: *Du partage de la richesse.*

Moi, je le sais, c'est qu'elle aime son frère!
Et que son frère, et sombre et malheureux,
Le jour entier gémit, se désespère!
Lui que j'ai vu si content, si joyeux!
Mon pauvre fils, mon espoir, mon idole,
Lui qu'on citait déjà comme avocat,
Perd l'appétit, le sommeil, la parole...
Si ça dure... adieu son état;
Vous le voyez, il perdra son état.

MADAME DE SIMIANE.

Et qu'a-t-il donc?...

BONNEVAL.

Il a, Madame, qu'il est amoureux.

ÉDOUARD.

Mais, mon père...

BONNEVAL, montrant Édouard.

Oui, Madame, oui, mon client est amoureux... Regardez plutôt si j'ai menti! et c'est là-dessus qu'il voudrait avoir vos conseils.

MADAME DE SIMIANE.

Je connais donc la personne? Je puis lui être utile? Son nom, Édouard?... et si j'ai quelque pouvoir sur elle... je lui dirai tout ce que je pense de vous... je lui peindrai avec tant de chaleur vos talents, votre bon cœur, votre mérite, que je la forcerai bien à dire oui.

(Edouard passe auprès de madame de Simiane.)

ÉDOUARD.

Dites-le donc, car cette personne-là, c'est vous!...

MADAME DE SIMIANE.

Moi, grand Dieu!...

ÉDOUARD.

Oui, Madame, vous-même!

MADAME DE SIMIANE.

Ah! Monsieur!... ah! mon ami! qu'ai-je fait!... et me pardonnerez-vous jamais le coup que je vais vous porter? Ce billet que je vous ai écrit, il y a quelques jours...

ÉDOUARD.

En me priant de venir ici pour vous rendre un service...

MADAME DE SIMIANE, vivement.

Croyez bien que j'ignorais... que... (A elle-même.) J'étais bien loin de me douter...

ÉDOUARD.

Achevez, ce service que vous attendiez de moi... quel était-il?

MADAME DE SIMIANE, baissant les yeux.

D'être mon témoin... pour mon mariage...

BONNEVAL et ÉDOUARD.

O ciel!...

MADAME DE SIMIANE.

Avec M. de Thémine, votre ami.

ÉDOUARD.

Air : *Un jeune Grec.*

Est-il possible!

BONNEVAL.

Allons, c'est encor lui!
Le maudit homme! il n'en manque pas une!

ÉDOUARD.

Eh quoi! c'est vous qu'il adore aujourd'hui?

MADAME DE SIMIANE.

Vous l'ignoriez?

ÉDOUARD.

Oui, pour mon infortune!
Sans vous nommer, sans cesse il me parlait
De l'amour qu'en lui faisait naître...
Un ange! un être et divin et parfait...
Ah! c'est ma faute, et rien qu'à ce portrait,
Mon cœur eût dû vous reconnaître,
Oui, j'aurais dû vous reconnaître!

MADAME DE SIMIANE, lui prenant la main.

Monsieur Édouard....

ÉDOUARD.

Oubliez que j'ai parlé, oubliez-moi, épousez-le...

BONNEVAL.

Et moi, je ne le souffrirai pas; je m'oppose à ce mariage! et ne croyez pas que ce soit par intérêt personnel! Ce n'est plus pour mon fils, c'est pour vous-même, Madame, et par l'affection que je vous porte... vous ne pouvez pas être heureuse avec un pareil homme.

MADAME DE SIMIANE.

Que dites-vous?

BONNEVAL, à Édouard.

Si elle savait comme moi ce qui en est... si je lui disais...

ÉDOUARD, l'interrompant.

Mon père! taisez-vous! au nom de l'amitié et de l'honneur!

BONNEVAL, de même et avec colère.

Mais c'est ton rival!

ÉDOUARD.

Raison de plus!...

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, THÉMINE.

MADAME DE SIMIANE, qui a été au-devant de lui.

Venez, Thémine, venez m'aider à réparer nos torts à l'égard d'un ami envers qui nous sommes bien coupables!...

THÉMINE, troublé.

Que dites-vous?

MADAME DE SIMIANE.

Je l'avais choisi pour témoin de notre union, et il vient de m'apprendre...

THÉMINE.

Et quoi donc? au nom du ciel! achevez.

MADAME DE SIMIANE.

J'étais si loin de soupçonner les sentiments que lui-même avait pour moi!

THÉMINE, respirant plus librement.

Comment! c'était cela?... il vous aimait?... (Allant à Édouard et lui prenant la main.) Oui, tu dois m'en vouloir, et je te l'avais bien dit : mon amitié est fatale... elle porte malheur.

ÉDOUARD, à Thémine.

J'oublierai mon chagrin pour ne songer qu'à ton bonheur. (A madame de Simiane.) Vous, Madame, si vous croyez désormais me devoir quelque amitié, je vous en demanderai une preuve...

MADAME DE SIMIANE.

Et laquelle?...

ÉDOUARD.

C'est de ne rien changer à ce que vous avez décidé pour aujourd'hui.

Air de *la Sentinelle.*

Comme témoin et surtout comme ami,
Auprès de vous vous m'appeliez, Madame...

BONNEVAL.

Ah! c'en est trop! tu veux encore ici...

ÉDOUARD.

Oui, c'est un droit que l'amitié réclame!
C'est un devoir que je rempli.
Jadis, et par faveur insigne,
Vous m'accordiez ce nom d'ami...
C'est moi qui le prends aujourd'hui,
Car d'aujourd'hui je m'en crois digne.

MADAME DE SIMIANE.

Quoi! tant de générosité...

ÉDOUARD.

C'est convenu, ne parlons plus de moi, mais de vous... (Se retournant et apercevant Bonneval qui pleure.) Allons donc, mon père, aurez-vous moins de courage que moi?...

BONNEVAL.

Mon pauvre fils!...

ÉDOUARD.

Il ne faut pas ne songer qu'à soi dans ce monde... (Regardant madame de Simiane.) Il faut penser au bonheur des autres, cela console de tout. (A madame de Simiane.) Je suppose que vous attendez beaucoup de monde, nombreuse compagnie?

MADAME DE SIMIANE.

Non pas! ce mariage doit se faire sans éclat, en petit comité, entre amis, vous d'abord, et puis le général Torigni.

BONNEVAL.

Le général!

MADAME DE SIMIANE.

C'est mon parent. Je l'avais choisi pour témoin de mon côté, et sans être prévenu plus que vous de mes projets, il est arrivé hier au soir avec sa femme.

THÉMINE, *avec effroi.*

Sa femme!

ÉDOUARD.

Madame de Torigni?...

BONNEVAL, *à part.*

En voici bien d'une autre!...

MADAME DE SIMIANE.

Ils ont passé la nuit au château, et je m'étonne qu'ils ne soient pas encore descendus.

THÉMINE, *bas à Édouard.*

C'est fait de moi! rien n'arrêtera Hortense...

MADAME DE SIMIANE.

Ma chère tante sera sans doute encore à sa toilette, car c'est pour elle une affaire d'état!... que sera-ce quand elle saura qu'il s'agit d'un mariage? elle ne me pardonnera pas de le lui avoir laissé ignorer.

THÉMINE.

Eh bien! de grâce, ne lui en parlez pas encore... non plus qu'au général.

MADAME DE SIMIANE.

Et pourquoi donc?...

THÉMINE.

Des raisons que vous saurez, que je vous expliquerai. Mais au nom du ciel, ne parlez pas de moi, du moins dans ce moment, plus tard je ne dis pas...

MADAME DE SIMIANE.

Il faut qu'il y ait un motif...

ÉDOUARD.

Que je devine sans peine; l'amour-propre, le respect humain. Il s'est tant de fois moqué du mariage devant le général, que dans ce moment-ci, redoutant sa raillerie...

BONNEVAL, *à part.*

Et il va encore trouver des moyens pour son rival!

MADAME DE SIMIANE.

Quoi! Monsieur, vous seriez comme *le Philosophe Marié*... vous rougiriez d'être heureux?...

THÉMINE, *avec impatience.*

Ce motif-là, ou tout autre... Ce sont eux, je les entends; quelques heures encore, quelques heures de silence, si vous ne voulez pas me faire une peine réelle.

MADAME DE SIMIANE.

Ce mot suffit, mon ami, et aujourd'hui, comme toujours, je vous obéirai.

THÉMINE, *à part.*

Je respire! d'ici à ce soir, je préviendrai Hortense et je l'amènerai à ce mariage.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS; TORIGNI, HORTENSE.

HORTENSE, *entrant en causant avec Torigni.*

Oui, Monsieur, j'en aurai la migraine; me lever de si bonne heure!...

TORIGNI.

A onze heures passées...

(*Pendant que madame de Simiane va au-devant de Torigni, Thémine passe auprès d'Édouard.*)

MADAME DE SIMIANE, *à Torigni et à Hortense.*

Bonjour, mon cher oncle... bonjour, ma jolie tante...

HORTENSE.

C'est charmant d'être tante quand on est plus jeune que sa nièce... Non, ne vous fâchez pas, du même âge... je le dis partout, parce que cela me vaut une foule de compliments... qui sont toujours les mêmes, et qui me font toujours plaisir... Quoi! madame est tante..... peut-être grand'-tante!... Eh mon Dieu!... cela ne tardera peut-être pas... (*A madame de Simiane.*) Cela dépend de vous... (*Se retournant et apercevant Thémine qui jusque-là s'est tenu à l'écart près d'Édouard, elle pousse un cri.*) Ah! (*Elle se reprend, lui fait froidement la révérence, et s'avance gaiement près d'Édouard.*) Monsieur Édouard. (*Se retournant et s'adressant à madame de Simiane.*) Et vous ne me dites pas que vous attendiez du monde. (*Saluant.*) Grâce au ciel, les vacances sont finies, et j'espère que nous vous recevrons cet hiver.

TORIGNI, *à part.*

Quel empressement!... (*Haut.*) Il me l'a bien promis.

HORTENSE.

Le général y compte, il vous aime beaucoup, et je suis si contente de l'entourer de ses amis!...

ÉDOUARD, *qui est passé auprès d'Hortense.*

En voici un que je vous présente, M. Bonneval, mon père.

HORTENSE.

Que j'ai grand plaisir à revoir. Et votre aimable Henriette, comment va-t-elle?

BONNEVAL.

Je n'en suis pas content... elle est souffrante, elle est triste.

HORTENSE.

Vous ne l'avez pas amenée avec vous à Paris?...

BONNEVAL.

Non, elle a voulu rester à Dijon.

THÉMINE, *à part.*

Ah!... je respire...

TORIGNI.

Nous irons la voir en passant, en retournant à ma terre...

HORTENSE, *étourdiment.*

Oui, mais après l'hiver... le plus tard possible;

je n'aime pas la campagne. (Geste de Torigni.) Si, Monsieur, je l'aimerai si cela peut vous faire plaisir... je l'aime déjà, aujourd'hui surtout; et quoique je ne sache pas encore pourquoi madame de Simiane nous a convoqués si solennellement...

TORIGNI.

Elle va nous l'apprendre... je l'espère.

MADAME DE SIMIANE.

Pas tout à fait encore; je puis cependant vous dire la moitié de mon secret, et vous avouer que je vais me marier aujourd'hui même.

HORTENSE.

Est-il possible!

TORIGNI.

Elle a raison.

HORTENSE.

Et moi, je ne le lui conseille pas. Qu'est-ce qu'elle peut désirer? elle est veuve...

TORIGNI.

Eh bien!... par exemple!...

HORTENSE.

Je voulais dire... elle est libre, elle est riche, et si elle me demandait mon avis...

MADAME DE SIMIANE.

C'est pour cela que j'ai convoqué ma famille.

HORTENSE, regardant Thémine et Édouard.

Mais ces messieurs ne sont pas de votre famille. Comment alors se fait-il...

TORIGNI.

Je devine; l'un d'eux est le prétendu...

HORTENSE, vivement.

S'il était vrai!... (Courant à madame de Simiane.) Lequel, Amélie, lequel de ces messieurs?

MADAME DE SIMIANE, souriant.

Eh mais! vous êtes bien curieuse, et sans manquer, ma chère tante, au respect que je vous dois, je ne vous dirai que tantôt, avant dîner, lequel de ces messieurs sera mon mari.

BONNEVAL, souriant.

D'abord, et malheureusement, ce n'est pas moi.

MADAME DE SIMIANE, d'un air aimable.

Qu'en savez-vous? Je n'excepte personne.

HORTENSE, à part.

Je comprends, et la présence du père en ces lieux me dit assez... (Vivement à madame de Simiane.) Vous avez raison, je vous approuve, vous ne pouviez faire un meilleur choix... si bon, si aimable! A votre place, j'aurais fait comme vous, car j'ai toujours eu un faible pour lui...

TORIGNI.

Et pour qui donc?

HORTENSE, revenant auprès d'Édouard.

Pour M. Édouard; je le dis devant lui, quoi qu'il arrive, mon amitié lui est acquise, et je n'oublierai jamais...

TORIGNI, vivement.

Quoi donc?

HORTENSE.

Que, puisqu'il y a une noce, il doit y avoir un bal, et nous danserons ensemble ce soir. (A Torigni.) Oui, Monsieur, vous avez beau faire la moue, nous danserons: vous nous regarderez, cela vous amusera. On croit mon mari jaloux, ce n'est pas vrai. On lui a fait une réputation qu'il ne mérite pas. J'ouvrirai le bal avec M. Édouard.

TORIGNI.

Y pensez-vous?

HORTENSE.

C'est de droit! la contre-danse des grands parents. Monsieur de Thémine, vous viendrez m'inviter pour le premier galop. Peut-être que je vous refuserai. C'est égal, venez toujours. Et puis j'ai à causer avec vous, une querelle à vous faire.

TORIGNI.

Et sur quoi?

HORTENSE, froidement.

C'est mon secret. Si nous profitions de la matinée pour faire un tour de parc?

THÉMINE, à Édouard.

Débarrasse-moi d'elle, je t'en prie.

TORIGNI, regardant Édouard qui cause avec Thémine.

Encore ce jeune homme, et Thémine saurait-il?... serait-il son confident? J'observerai...

AIR: *Et vous, ma belle fille* (du SERMENT).

Suivons cette jeunesse;
(A Bonneval.)
Nous représentons la sagesse...
Prenez mon bras!

BONNEVAL.

Ah! de grand cœur!
(A part, montrant Thémine.)
Le général et lui me font trembler de peur!

ENSEMBLE.

TOUS.

Allons, la matinée est belle;
Par ce soleil pur et brillant,
Parcourons ce séjour charmant!

MADAME DE SIMIANE.

A mes serments je suis fidèle;
(Regardant Thémine.)
Et j'espère qu'en ce moment
De moi l'on doit être content!

ÉDOUARD, offrant son bras à Hortense.

Madame me permettra-t-elle...?
J'ose ici réclamer ce droit...

HORTENSE, acceptant avec peine.

Mais oui, Monsieur!.....
(Regardant Thémine à part, et avec dépit.)
Le maladroit!

ENSEMBLE.

TORIGNI.

Ayons toujours les yeux sur elle;
Époux attentif et prudent,
Ne les quittons pas un instant!

THÉMINE, regardant Édouard.

De l'amitié parfait modèle,
En s'emparant d'elle il me rend
Un grand service en ce moment!

BONNEVAL.

J'éprouve une frayeur mortelle!
D'effroi, rien qu'en les regardant,
Moi, je me sens toujours tremblant!

HORTENSE et ÉDOUARD.

Allons, la matinée est belle;
Par ce soleil pur et brillant,
Parcourons ce séjour charmant.

MADAME DE SIMIANE.

A mes serments je suis fidèle! etc.

(Ils sortent tous, excepté Thémine et madame de Simiane.)

SCÈNE VI.

MADAME DE SIMIANE, THÉMINE.

MADAME DE SIMIANE, souriant.

Eh bien! mon seigneur et maître, êtes-vous content? ai-je obéi?... ai-je bien exécuté vos ordres?...

THÉMINE.

Ah! c'est trop de bonté et de générosité!...

MADAME DE SIMIANE.

Et maintenant puis-je savoir?...

THÉMINE, à part.

Oh! non!... j'ai trop besoin de son estime. (Haut.) Écoutez, Amélie, il est un secret qui me pèse, qui me rend malheureux... Vous le saurez un jour.... bientôt.... Mais dans ce moment, pour vous et pour moi, ne me le demandez pas....

MADAME DE SIMIANE, avec effroi.

O ciel!... (Avec sang-froid.) Ce secret intéresse-t-il votre amour pour moi?... Vous empêche-t-il de m'aimer?...

THÉMINE.

Non... je vous aime plus que jamais!... je n'aime que vous... vous seule au monde...

MADAME DE SIMIANE, avec calme.

Ce mot me suffit... Je ne vous demande rien... Il n'y a pas d'amour sans confiance, et j'ai confiance en vous... Vous ne l'avez pas trahie... vous ne la trahirez jamais... Je vous crois... je suis tranquille... Décidez pour aujourd'hui ce qu'il faudra faire... (Elle passe à la gauche de Thémine.) Je suis là, à deux pas, dans mon appartement.... J'attends vos ordres.... et vous ai déjà prouvé que j'étais heureuse de les suivre....

(Elle sort et entre dans l'appartement à gauche.)

SCÈNE VII.

THÉMINE, puis HORTENSE.

THÉMINE.

Ah!... si cette femme-là ne mérite pas les adorations du monde entier!... Oui, je dois à jamais lui laisser ignorer mes torts... cette découverte-là lui porterait le coup de la mort... Ciel! Hortense!

HORTENSE, entrant vivement par la porte à droite, et avec un calme affecté.

Je viens de l'apprendre... je ne puis le croire encore... j'ai besoin de l'entendre de votre bouche.

THÉMINE.

Qu'avez-vous, Madame?...

HORTENSE.

Votre ami, Édouard, m'a avoué tout à l'heure que ce n'était point lui qui épousait madame de Simiane... J'ai quitté son bras, je me suis élancée, j'ai couru!... Et qui donc alors?... qui donc, si ce n'est vous?...

THÉMINE, avec inquiétude, et regardant la porte à gauche.

Silence... au nom du ciel!...

HORTENSE.

C'est vous, je le vois!... et vous croyez que je supporterai une pareille trahison!...

THÉMINE.

Plus bas, je vous en supplie!... Hortense!... taisez-vous...

HORTENSE, à voix haute, et passant à droite du théâtre.

Non, je ne me tairai pas!... je le dirai à vous, à tout le monde... je proclamerai tout haut... et vos torts et les miens... Et l'on jugera qui de nous fut le plus coupable!... Un homme s'est présenté; et des parents, sans voir ses années et ses rides, m'ont dit : « Il est riche, épouse-le, nous le voulons... » Jeune, sans expérience, j'ai obéi... Savais-je alors ce que j'étais... ce que j'éprouvais?... Je m'ignorais moi-même...

THÉMINE.

Hortense!...

HORTENSE.

Ah! parce que j'étais étourdie, légère, vous avez cru que je ne voyais rien... pas même l'abîme ouvert sous mes pas... Détrompez-vous : je savais que j'exposais mon avenir, ma réputation, ma vie peut-être; mais c'était pour vous!... et ce mot seul faisait oublier le danger... il faisait tout oublier!...

THÉMINE.

Malheureux que je suis!...

HORTENSE.

Il est ému!... il pleure... Ah! je savais bien que ma voix arriverait à son cœur!... qu'il ne voudrait pas me faire un si grand chagrin, à moi

qui ne lui en ai jamais fait!... Ces hommages, ces vœux, dont j'étais fière... les voulez-vous ?... je vous les sacrifie... Quand on me disait... « Qu'elle est belle!... » ce n'était pas pour moi que j'en étais heureuse... Et pour prix de tant d'amour, vous en épouseriez une autre!... Oh ! non, vous auriez des regrets, des remords; vous seriez malheureux avec elle... n'est-ce pas?...

THÉMINE.

Moi?...

HORTENSE, passant à gauche.

Oui; et pour n'y plus songer, et pour l'oublier... viens, partons...

THÉMINE.

Y pensez-vous?...

HORTENSE.

Oui, sans doute; ce rang, ces richesses qu'on m'a imposées, je les abandonne, j'y renonce.

THÉMINE.

Quelle imprudence!... quelle déraison!... et le général?...

HORTENSE.

Eh bien ! s'il nous surprend, il nous tuera!... Craindrais-tu la mort?... Moi, je ne crains rien, que de te perdre!...

SCÈNE VIII.

BONNEVAL, THÉMINE, HORTENSE.

BONNEVAL, entrant par la droite, d'un air effaré.

Ciel!... tous les deux ensemble!... j'en étais sûr.

THÉMINE.

Qu'avez-vous donc?

BONNEVAL.

Vous êtes perdus!... le général vous cherche, il a des soupçons...

THÉMINE.

Et sur quoi?..

BONNEVAL.

Je ne sais, mais il est furieux; et s'il vous trouve ainsi...

THÉMINE.

En effet, dans le trouble où il est... Fuyez, qu'il ne vous voie point.

(Il la pousse vers la porte à droite.)

BONNEVAL, l'arrêtant.

Eh non!... le général me suivait, je l'ai laissé au bas de l'escalier.

HORTENSE, montrant la porte à gauche où est madame de Simiane.

Alors, de ce côté...

THÉMINE, effrayé.

Eh non!... encore moins...

BONNEVAL, qui pendant ce temps a couru à la porte à droite, et qui la ferme au verrou.

C'est lui!... je l'entends!...

TORIGNI, en dehors, secouant la porte.

Ouvrez!... ouvrez!...

THÉMINE, à Bonneval.

Qu'avez-vous fait?...

BONNEVAL.

J'ai mis le verrou.

THÉMINE.

Quelle imprudence!... c'est justifier ses soupçons.

BONNEVAL.

Que voulez-vous?... moi, je perds la tête... Quand on n'a pas comme vous la grande habitude...

TORIGNI.

Ouvrez!... ouvrez!...

THÉMINE, avec impatience.

Mais ouvrez donc!...

BONNEVAL.

Puisqu'ils le veulent tous...

HORTENSE.

Retenez-le un instant seulement...

(Elle s'élance dans la chambre à gauche.)

THÉMINE, voulant la retenir.

Que faites-vous là? ô ciel!...

(La porte à gauche se referme au moment où le général entre par la porte à droite que Bonneval vient d'ouvrir.)

SCÈNE IX.

BONNEVAL, TORIGNI, THÉMINE.

TORIGNI, avec trouble, après un moment de silence.

Pourquoi donc ce salon est-il fermé?...

BONNEVAL.

C'est moi qui machinalement et sans le vouloir...

TORIGNI, avec trouble, et regardant autour de lui.

Vous, Bonneval!... Je croyais trouver ici, non pas vous, mais votre fils... et en montant, je l'ai aperçu... lisant dans la bibliothèque... ce qui m'a arrêté... Ce n'est donc pas lui...

BONNEVAL, vivement.

Oh! non!... à coup sûr vous auriez bien tort de le soupçonner...

TORIGNI.

Et de quoi?...

BONNEVAL, embarrassé.

Je ne sais... je voulais dire... d'avoir des idées...

TORIGNI.

Et lesquelles?... Vous en avez donc vous-même... j'ai donc raison d'en avoir?...

BONNEVAL, à part.

Oh! que je voudrais être loin d'ici!

TORIGNI, lui prenant la main.

Restez!... Eh mais! vous tremblez! et le trouble où vous êtes, parce que je vous rencontre en ce salon avec M. de Thémine... cela n'est pas naturel... Vous n'y étiez pas seul?...

BONNEVAL, tremblant.

Je l'ignore...

TORIGNI, lui secouant la main avec force.

Vous l'ignorez?...

BONNEVAL, de même.

Oui, général... j'arrive à l'instant... je venais d'entrer...

TORIGNI.

Mais quand vous êtes entré, monsieur n'était pas seul?

BONNEVAL, de même.

C'est possible... je ne dis pas...

TORIGNI.

Et avec qui était-il?...

BONNEVAL, de même.

Je n'en sais rien... je n'ai pas vu...

TORIGNI.

On s'est donc enfui à votre arrivée?...

BONNEVAL.

Comme vous voudrez...

TORIGNI.

Comme je voudrai!...

BONNEVAL.

Je veux dire que j'ignore... puisque je ne l'ai pas vu, comment est sorti... le... monsieur qui était ici... car c'était un homme.

TORIGNI.

Et comment le savez-vous, si vous ne l'avez pas vu?

BONNEVAL.

Je dis... je suppose...

TORIGNI, avec colère.

Un homme, dites-vous?... un homme!... et c'est lui sans doute qui aura oublié ce que je vois là!...

(Montrant un gant de femme qu'Hortense a laissé sur un fauteuil, à gauche, et dont il s'empare.)

THÉMINE, allant à lui.

Monsieur... je ne souffrirai pas...

TORIGNI.

Ah!... vous l'avouez donc enfin; une femme était ici, avec vous... quand il vous a surpris?... et par où a-t-elle pu s'échapper?... par cette seule issue! (montrant la porte à gauche) et je saurai...

THÉMINE, se mettant devant la porte.

Non, Monsieur, vous n'entrerez pas.

BONNEVAL.

Je sens que je me trouve mal.

TORIGNI, hors de lui.

Songez, Monsieur... songez que c'est m'avouer...

THÉMINE.

Tout ce que vous voudrez, mais vous n'entrerez pas...

ENSEMBLE.

Air de *Robert-le-Diable*.

TORIGNI.

C'en est trop! mon honneur
Punira qui m'offense!
Je sens battre mon cœur
De rage et de fureur!
Si mon bras sans défense
Diffère son trépas,
A ma juste vengeance
Il n'échappera pas!

THÉMINE.

Oui, je dois sur l'honneur
Prendre ici sa défense!
Ses soupçons, sa fureur,
Ne font rien sur mon cœur!...
Oui, si je vous offense,
Parlez!... de votre bras
Je crains peu la vengeance,
Mais vous n'entrerez pas!

BONNEVAL.

Je frémis de terreur,
Malgré mon innocence!
Oui, je meurs de frayeur
En voyant sa fureur!
De celui qui l'offense
Il lui faut le trépas!
Pourvu qu'à sa vengeance
Il ne me mêle pas!

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS; MADAME DE SIMIANE, paraissant à la porte à gauche qu'elle vient d'ouvrir.

MADAME DE SIMIANE, avec calme.

Et pourquoi donc, Thémine, ne pas laisser entrer mon oncle?...

TORIGNI et THÉMINE, à part, avec étonnement.

Madame de Simiane!...

BONNEVAL.

Encore une autre!... il en a toujours une douzaine, et il les change à volonté.

MADAME DE SIMIANE, à Thémine.

On peut se fier au général... (A Torigni) Oui, mon cher oncle, vous apprenez là un secret que nous voulions vous cacher encore quelque temps.... C'est monsieur qui devait être mon mari.

TORIGNI.

Lui!... Thémine?...

MADAME DE SIMIANE.

Ce titre peut, je pense, autoriser à vos yeux.... le tête-à-tête où nous étions tout à l'heure, ici, dans ce salon... et lorsque monsieur (montrant Bonneval) nous a brusquement surpris... je n'ai eu que le temps, en l'entendant monter, de me réfugier dans mon appar-

tement. C'est très-mal, monsieur Bonneval... très-indiscret...

BONNEVAL, s'inclinant.

Mille pardons, Madame!... (*A part.*) Allons! me voilà forcément le complice de tout le monde!...

TORIGNI, regardant toujours de côté à gauche.

Eh bien!... je vous avoue que j'avais la tête tellement troublée, qu'il ne fallait pas moins que ce que vous me dites là, et la certitude de votre mariage...

MADAME DE SIMIANE, qui a une main gantée et l'autre nue.

Si vous vouliez me rendre mon gant?

TORIGNI.

Étourdi que j'étais!...

MADAME DE SIMIANE, voyant qu'il regarde toujours du côté de sa chambre.

Et puis, si vous vouliez, mon cher oncle, lire notre contrat de mariage, qui est tout préparé, et que je veux vous soumettre, vous le trouverez sur mon secrétaire, là, dans ma chambre.

TORIGNI, avec joie.

Volontiers...

(Il entre dans l'appartement à gauche.)

THÉMINE et BONNEVAL.

O ciel!...

MADAME DE SIMIANE.

Ne craignez rien, je l'ai fait redescendre chez elle par l'escalier dérobé de mon cabinet de toilette.

THÉMINE, avec confusion.

Ah! Madame! quelle générosité!...

MADAME DE SIMIANE.

Elle m'a tout avoué...

THÉMINE.

O ciel!...

MADAME DE SIMIANE.

Ce qui, du reste, était inutile; car j'avais tout entendu...

THÉMINE, à part, regardant madame de Simiane.

C'est fait de moi!... plus d'espoir!

MADAME DE SIMIANE.

Ne craignez plus rien de sa part: éclairée par ses dangers et par mes conseils peut-être... elle renonce à vous.

TORIGNI, rentrant, le contrat à la main.

C'est ma foi vrai... un contrat bien en règle...

(Il continue à le lire.)

(En ce moment entre par la porte à droite un domestique.)

LE DOMESTIQUE.

Une lettre pour M. de Thémine.

MADAME DE SIMIANE, montrant Thémine.

Le voilà.

THÉMINE, prenant la lettre.

Une lettre de Paris?...

LE DOMESTIQUE, à demi-voix.

Non, Monsieur; c'est une jeune dame qui m'a dit de vous remettre à vous-même...

THÉMINE.

Tais-toi! c'est bien... (*A part.*) Qu'est-ce que cela signifie?

BONNEVAL, à part.

C'est d'encore une, j'en suis sûr!... et le feu du ciel ne tombera pas sur lui!...

TORIGNI, qui a lu.

Tous ces articles-là me paraissent fort bien, fort convenables, et la famille n'a rien à y redire; il n'y a plus qu'à signer.

MADAME DE SIMIANE, froidement.

Dès l'arrivée du notaire.

THÉMINE, à demi-voix.

Quoi! vous daigneriez!...

MADAME DE SIMIANE, de même, à Bonneval.

Veuillez faire avertir M. Édouard... votre fils...

BONNEVAL.

Oui, Madame... (*A part.*) Mon pauvre fils!...

TORIGNI.

Moi, je vais chercher ma femme; et dans un instant, ici, nous signerons tous... Et moi, qui avais pu croire!... Gardez-moi le secret, je vous en prie... Toujours ces maudites idées... (*A Bonneval.*) Aussi, c'est votre faute, Bonneval.

BONNEVAL.

Comment! ma faute?

TORIGNI.

Certainement.

(Il sort avec Bonneval, en parlant toujours avec lui.)

SCÈNE XI.

THÉMINE, MADAME DE SIMIANE.

THÉMINE.

Ah! Madame, la honte m'empêche de lever les yeux sur vous... je ne puis... je n'ose même vous exprimer ma reconnaissance...

MADAME DE SIMIANE.

Vous ne m'en devez aucune. Si j'avais écouté mon juste ressentiment, je vous aurais fui sans retour; car vous m'avez trompée, et il n'y a plus de confiance, plus d'avenir pour nous... mais la rupture de ce mariage eût réveillé la jalousie du général.

AIR d'*Aristippe*.

Aux noirs soupçons dont son esprit s'enflamme
C'était donner un libre cours;
C'était compromettre sa femme,
Et peut-être exposer vos jours,
Oui, c'était exposer vos jours.
Il fallait donc, je le sens en mon âme,
Il fallait faire, en cette extrémité,
Votre malheur ou le mien.

THÉMINE, avec reproche.

Ah! Madame!

MADAME DE SIMIANE, lui tendant la main.

Vous le voyez, je n'ai point hésité!

THÉMINE.

Vous, Amélie!... vous malheureuse!...

MADAME DE SIMIANE.

Oui, je dois l'être.... je le sens, je le vois.... ma raison me dit qu'avec un pareil caractère, il n'y a pas en ménage de bonheur possible.

THÉMINE.

Et pourtant je vous aime... je n'aime que vous au monde... vous, qui avez éloigné de moi tous les dangers, dissipé tous les nuages... Ah! que vous seriez vengée, si vous saviez ce que j'ai souffert... si vous connaissiez quels tourments l'on éprouve à mentir, à tromper ce qu'on aime, à se sentir indigne de sa tendresse, et à rougir chaque jour à ses yeux!...

MADAME DE SIMIANE.

Et malgré tout cela, vous me trompiez!...

THÉMINE.

Dans la crainte de perdre cette tendresse qui faisait tout mon bien... et mon amour seul m'empêchait de vous avouer à quel point j'étais coupable.

MADAME DE SIMIANE.

C'était donc là ce secret que vous me cachiez, et qui faisait couler vos larmes; et moi qui vous plaignais, qui vous consolais! (S'interrompant.) J'ai pardonné, je ne ferai plus de reproche. Voyez cette lettre, dont on attend peut-être la réponse.

THÉMINE.

Qu'importe!... je n'en connais seulement pas l'écriture.

MADAME DE SIMIANE.

Lisez, Monsieur, lisez...

THÉMINE, la décachetant avec empressement.

Vous le voulez, hâtons-nous. (A part.) Je suis si heureux de respirer... d'être libre... libre de n'aimer qu'elle! voilà le premier moment de calme et de bonheur que j'aie éprouvé depuis longtemps. (Jetant les yeux sur la lettre.) Ah! mon Dieu! tout mon sang s'est glacé...

MADAME DE SIMIANE.

Qu'avez-vous?

THÉMINE.

Rien.

MADAME DE SIMIANE.

Si vraiment... vous tremblez... vous vous soutenez à peine.

THÉMINE, hors de lui, et cherchant à se remettre.

Une nouvelle, un événement inattendu... (A part.) Ah! c'est l'enfer lui-même qui me poursuit et me punit!

(Il passe à gauche du théâtre.)

MADAME DE SIMIANE.

Qu'est-ce donc? confiez-le-moi.

THÉMINE.

Jamais... jamais... plutôt mourir...

MADAME DE SIMIANE.

Et qui donc partagera vos chagrins... vos souffrances, si ce n'est moi, Monsieur, moi, votre amie?

AIR : *Fils imprudent! époux rebelle!*

Je sais mes droits... je les réclame!

THÉMINE, à part.

Ah! je succombe au regret, au remord!

MADAME DE SIMIANE.

Eh! ne suis-je pas votre femme?
Oui, je le suis... je l'ai dit : c'est mon sort!
A vous choisir si j'hésitais encor,
Je le ferais en un moment semblable!
Que tout s'oublie et s'efface à mes yeux,
J'excuse tout... vous êtes malheureux;
Pour moi, c'est n'être plus coupable!

THÉMINE.

Amélie!...

MADAME DE SIMIANE.

Oui, je vous aime plus que jamais, vous êtes mon amant, mon mari... mais je veux vos chagrins... je les veux!... ils m'appartiennent; vous ne pouvez me refuser...

THÉMINE.

Et c'est dans un pareil moment qu'il faudrait la perdre!...

MADAME DE SIMIANE.

Eh bien! parlez donc!...

THÉMINE.

Ce secret n'est pas le mien, c'est celui d'un ami...

MADAME DE SIMIANE.

Votre frère!...

THÉMINE.

Je ne peux ni l'excuser, ni le justifier; mais dans sa douleur, dans son désespoir, il s'adresse à moi, il me demande conseil.

MADAME DE SIMIANE, avec fermeté.

Eh bien! il faut le lui donner.

THÉMINE.

Et comment?

MADAME DE SIMIANE, avec noblesse.

En honnête homme, en lui conseillant ce que vous feriez vous-même...

THÉMINE.

Mais vous ne savez pas que, méconnaissant les droits de l'amitié et de l'hospitalité, une erreur fatale, dont ses sens, sa raison, ont été la victime...

MADAME DE SIMIANE.

Eh bien!

THÉMINE.

Eh bien!... c'est la sœur de son ami, celle même qu'il a outragée, qui implore sa pitié.

MADAME DE SIMIANE, avec indignation.

Sa pitié, dites-vous? il lui doit justice, réparation; il lui doit sa fortune et sa main.

THÉMINE.

Et si cela est impossible, s'il ne l'aime pas, s'il en aime... s'il en adore une autre?

MADAME DE SIMIANE.

Qu'importe? pense-t-il qu'un tel crime ne lui coûtera rien à expier?... qu'il soit malheureux s'il l'a mérité... mais qu'il ne soit point déshonoré... et il le serait!...

Air : *Au temps heureux de la chevalerie.*

Oui, maintenant, chez nous où tout s'estime,
Tout s'apprécie à sa juste valeur,
L'opinion, qui flétrit la victime,
N'épargne pas non plus le séducteur!
Et celui-là qui dans son cœur hésite
A réparer les torts qu'il a commis,
Aux yeux du monde, à mes yeux, ne mérite
Qu'un sentiment, c'est celui du mépris.
Aux yeux du monde, aux miens, il ne mérite
Qu'un sentiment, c'est celui du mépris.

THÉMINE.

Le mépris!... tenez... tenez... c'est vous qui avez porté son arrêt, lisez!...

MADAME DE SIMIANE, lisant avec émotion.

« La malheureuse sœur de votre ami est perdue, » déshonorée, et pourtant vous savez si elle est » coupable!... Elle n'a rien exigé de vous... vous » ne lui avez rien promis, et pourtant, si vous » l'abandonnez, n'aurez-vous rien à vous repro- » cher? J'ai profité de l'absence de mon père, je » suis partie... je suis à la porte de ce parc, dé- » sirant votre réponse. Si elle n'adoucit point ma » situation, je n'attendrai pas que ma honte pa- » raisse à tous les yeux... Le seul moyen qui peut » m'en faire éviter l'éclat s'est déjà présenté à » mon esprit; j'ensevelirai avec moi ce funeste » secret, et personne ne vous reprochera jamais » le malheur ni la mort de la pauvre Henriette. »

Henriette!... malheureuse enfant!...

THÉMINE, qui pendant la lecture de la lettre est resté auprès de la porte à droite, venant auprès de madame de Simiane.

Silence!... c'est son père, c'est Édouard.

MADAME DE SIMIANE.

O ciel!... et cet ami, ce perfide... (Elle retourne vivement la lettre et lit l'adresse.) Gustave Thémine!... (Elle pousse un cri.) Ah!...

(Elle s'élance par la porte à gauche et disparaît.)

SCÈNE XII.

THÉMINE, BONNEVAL, ÉDOUARD.

THÉMINE, qui est tombé dans un fauteuil à gauche.

Elle sait tout... et je la perds sans retour... Mais elle m'a tracé mon devoir, et je me rendrai du moins digne de son estime.

ÉDOUARD, s'approchant de lui, et avec émotion.

Allons... mon ami, le notaire vient d'arriver... et nous voici, mon père et moi; tu sais que nous sommes tes deux témoins.

BONNEVAL, à part et regardant son fils.

Pauvre garçon!... quel dévouement!

ÉDOUARD.

Nous venons te prendre...

THÉMINE, se levant.

C'est inutile, mon mariage n'a plus lieu.

BONNEVAL.

Que dites-vous?...

ÉDOUARD.

Ce n'est pas possible!...

THÉMINE.

Une telle union aurait fait le malheur de madame de Simiane, et le mien sans doute; car depuis longtemps j'avais conçu des idées que d'aujourd'hui seulement je puis réaliser. (S'adressant à Bonneval.) Monsieur Bonneval, j'ai de la naissance, un nom, de la fortune, vous me connaissez... voulez-vous me donner en mariage mademoiselle Henriette, votre fille?...

BONNEVAL.

Hein?... qu'est-ce qu'il dit là?...

ÉDOUARD.

Y penses-tu?... es-tu dans ton bon sens?

THÉMINE.

Oui, mon ami... veux-tu me donner ta sœur?

ÉDOUARD.

Que tu as vue à peine quatre ou cinq fois dans ta vie!

THÉMINE.

Cela m'a suffi pour l'aimer... je l'aime; c'est elle que j'aime...

BONNEVAL.

Laissez-moi donc...

THÉMINE.

Faut-il vous le jurer?...

BONNEVAL.

Belle caution!...

THÉMINE.

Je n'ajouterai qu'un mot, je crois que mademoiselle Henriette ne refusera pas mes vœux, et qu'elle daignera les accueillir.

ÉDOUARD, vivement.

Si ce n'est que cela, mon père, je le crois aussi...

THÉMINE.

Et je vous promets, en revanche, de me conduire en honnête homme, en bon mari... oui, Monsieur, le plus constant, le plus fidèle des maris, et vous n'en douteriez pas si vous saviez seulement ce que j'ai souffert aujourd'hui et d'au-

goisses et de tourments ! Et vous pensiez que j'étais heureux !... Voilà la vie d'un homme à bonnes fortunes, Monsieur, la voilà... faisant à la fois son malheur et celui de tous ceux qui l'entourent... aussi, je n'en veux plus... j'y renonce...

ÉDOUARD.

Oui, mon père, confident et témoin de ses chagrins, je vous jure qu'il dit vrai; et vous nous rendrez tous heureux. Songez donc, un beau mariage pour ma sœur... Oui, vous consentirez...

BONNEVAL.

Non, cent fois non. Quels que soient ses titres et sa fortune, je ne donnerai pas ma fille, ma pauvre Henriette, à un homme dont les procédés...

ÉDOUARD.

Lesquels ?...

BONNEVAL.

Ses procédés avec madame de Simiane, à laquelle il renonce. Certainement ce n'est pas convenable; et je le déclare, il n'aura mon consentement qu'après le sien.

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS, MADAME DE SIMIANE.

MADAME DE SIMIANE.

Je vous l'apporte, Monsieur.

THÉMINE.

O ciel!

MADAME DE SIMIANE, avec émotion.

Confidente des secrets d'Henriette, je savais depuis longtemps qu'elle aimait quelqu'un. Je sais maintenant que c'est monsieur de Thémine.

BONNEVAL.

Est-il possible !...

MADAME DE SIMIANE.

Qui, dès aujourd'hui, sera digne d'un amour qu'il partage. Il sentira qu'une femme douce, bonne, vertueuse, mérite l'entière affection d'un honnête homme. Il trouvera dans sa propre estime... (avec intention, lui tendant la main sans qu'on le voie) dans celle de ses amis, qui lui pardonnent, (vivement) un bonheur que n'ont pu lui donner jusqu'ici les plaisirs et l'inconstance...

THÉMINE.

Ah ! Madame !...

(En ce moment entre madame de Torigni, par la porte à droite; en apercevant Thémine et madame de Simiane, elle va pour s'éloigner.)

MADAME DE SIMIANE, courant à elle.

Restez...

THÉMINE.

Comment reconnaître tant de générosité ?

MADAME DE SIMIANE.

Ce n'est pas moi qu'il faut remercier; mais celle qui, dans ce moment et dans sa reconnaissance, vous bénit et prie pour vous.

THÉMINE.

Henriette !... où est-elle ?...

MADAME DE SIMIANE, montrant la porte à gauche.

Là, chez moi...

THÉMINE veut s'élancer.

Ah !...

BONNEVAL, le retenant.

Ma fille !...

HORTENSE.

Que fait-il ?...

MADAME DE SIMIANE.

Son devoir, et nous, Hortense, le nôtre en l'oubliant...

(Hortense se jette dans les bras de madame de Simiane; Édouard lève au ciel des yeux pleins de joie et d'espérance ; Thémine s'élance dans l'appartement de madame de Simiane.)





Mr DE VARALES.

ENCORE LUI !...



LE GARDIEN,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES,

TIRÉE DU ROMAN D'INDIANA,

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 11 mars 1833.

En société avec M. Bayard.

—

Personnages.

AURÉLIE DE BUSSIÈRES, femme d'un manufacturier.
M. DE VARADÈS, jeune homme à la mode.
DANIEL, commis de M. de Bussières.
ZOÉ, femme de chambre de madame de Bussières.
UN DOMESTIQUE de madame de Bussières.
JULIEN, domestique de madame de Bussières.

La scène se passe, au premier acte, à Paris; au second acte, à Bièvre.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un salon; porte au fond, portes latérales. Sur le devant, à droite de l'acteur, une table couverte de papiers, registres, etc., etc. Une psyché au fond, du même côté.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

DANIEL, seul, assis près de la table, sur laquelle brûlent encore deux bougies presque consumées. Il tient une lettre à la main.

Il m'a dit en partant: « Je te laisse ma femme, je te la confie !... » Non ! elle ne verra pas cette lettre... il y a trop d'amertume et de tristesse ! et je veux lui épargner le chagrin et l'inquiétude que me cause la santé de son mari ! Encore s'il m'annonçait son retour des eaux !... il me tarde tant de le revoir chez lui, au milieu de nous !... Grâce au ciel, les intérêts de sa maison, qu'il a confiés à ma garde, ne réclament point sa présence !... Mais il est d'autres biens pour lui plus précieux et plus chers !... une jeune femme qu'il laisse seule au milieu du monde !... si aimable !... si jolie ! et sans guide, sans ami... qu'un seul; et elle ne doit jamais savoir à quel point elle est aimée !...

AIR : *Quand l'Amour naquit à Cythère.*

Mais laissons ces tristes pensées,
J'ai de quoi m'occuper ici;
Que mes peines soient effacées
Par le travail, mon seul ami.
Oui, plus que le plaisir fidèle,
Des chagrins il sait préserver...
Et le malheureux qui l'appelle
Est toujours sûr de le trouver.

(Il laisse tomber sa tête sur sa poitrine, et garde le silence.)

SCÈNE II.

DANIEL, ZOÉ, entrant par le fond.

ZOÉ, à la cantonade.

Je parlerai à madame, quand elle sera levée... j'ai le temps, je ne repars que ce soir... (Apercevant Daniel.) Tiens !... c'est Daniel, le premier commis de monsieur... Il ne me voit pas... il rêve... eh bien ! par exemple, lui qui est si économe... brûler deux bougies quand il fait grand jour !...

(Elle va souffler les deux bougies.)

DANIEL, se levant.

Qui est là ?... Ah ! c'est vous, Zoé !... vous, à Paris !... Pourquoi avez-vous quitté la manufacture ?... je vous croyais à Bièvre...

ZOÉ.

Eh mais ! comme vous dites ça !... ce n'est guère poli !...

DANIEL, brusquement.

Poli !... j'ai bien le temps !

ZOÉ.

C'est juste ! vous avez tant de choses à faire...

DANIEL.

Oui... j'étais là... je travaillais assez tard, à ce que je vois...

ZOÉ.

Ah ! mon Dieu !... vous ne vous êtes pas couché ?...

DANIEL.

C'est possible... Qui vous amène ?...

ZOÉ.

Est-ce que ça vous fait de la peine de me voir ?...

DANIEL.

Au contraire, Zoé, vous le savez bien; mais qu'y a-t-il de nouveau ?...

ZOÉ.

Rien que des étoffes qu'on tire à force, et dont j'apporte à madame des échantillons, de quoi se faire des robes charmantes, dont elle aura l'étrenne.

DANIEL.

C'est juste.

ZOÉ.

Dame !... ça lui revient de droit... la femme d'un des premiers manufacturiers de France... si elle n'avait pas ce que son mari produit de plus beau et de plus cher... avec ça que madame le fait valoir...

AIR des *Maris ont tort.*

Il n'est pas d'étoffe nouvelle
Qu'elle ne fasse réussir ;
Tout ce qui fut porté par elle
Semble par elle s'embellir.
Chacun nous voit d'un œil d'envie,
Et l'on dirait que le patron
A pris femme jeune et jolie
Pour achalander sa maison.

DANIEL.

Vous l'aimez bien, Zoé ?

ZOÉ.

Cette demande !... j'ai été élevée avec elle; créoles toutes deux, nous ne nous sommes jamais quittées ; et quand, il y a deux ans, on la maria, elle si jeune et si fraîche, à ce vieux M. de Bussières... un ancien militaire criblé de blessures, bourru, maussade...

ZO

Vous ne voyez pas
héros...

DAN

C'est mon bienfaite
pas un mot contre lui, j
vous, qui êtes bonne fil
me faire de la peine,
moi...

ZO

Vous l'aimez donc bi
maîtresse.

DAN

Ah ! cent fois plus, c'e
que moi, pauvre enfant
encore ; j'étais là, dans
et de faim... je tendais la
taient pas, ils me repou
homme, qui voit couler
de moi, et me dit : « Qu
— Quel est ton père ? —
Mort à Champ-Aubert.
pauvre ouvrière malade
Depuis ce moment, elle
protégé ses jours ; elle es
et moi, orphelin, j'ai
famille... il m'a élevé, m'
son commis, dans cette
a voulu me donner un in

ZO

Et il a eu raison ! Est-c
comme il l'est, diriger
importante ?... tandis
jeune, actif, qui travaill
va deux fois mieux qu'au
ce voyage en Angleterre
avez prévenue, et qui a
la sienne...

DAN

Tais-toi !... tais-toi !...
rien que mon devoir... je
ma vie, mon bonheur mê
ni remerciement ni re
devoir.

ZO

DANIEL.

De quoi se mêle-t-elle?... et vous aussi?... et pourquoi, je vous le demande?...

ZOÉ.

Pourquoi?... C'est que, voyez-vous, on m'a dit des choses... que je ne peux pas croire, parce que naturellement vous n'êtes pas galant, au contraire, vous seriez même volontiers sévère, bourru, grondeur... C'est votre caractère, vous ne pouvez pas vous refaire. Eh bien! malgré cela, on m'a dit que vous étiez amoureux.

DANIEL, avec colère.

Quelle indignité!... quelle calomnie!... qui a pu tenir un pareil propos?...

ZOÉ.

Ce n'est donc pas vrai?...

DANIEL, avec contrainte.

Moi... amoureux!... et de qui?

ZOÉ.

De moi, Monsieur...

DANIEL, avec douceur.

De vous, Zoé!...

ZOÉ.

Comme il se radoucit!...

DANIEL.

Vous êtes bien aimable et bien jolie; mais, comme vous dites, je ne suis pas galant... je n'ai pas le temps d'être amoureux; ça vous fâche?...

ZOÉ.

Au contraire, ça me fait plaisir, parce que j'ai un conseil à vous demander.

DANIEL.

A moi?...

ZOÉ.

Oui; j'ai peur, et pourtant j'ai confiance... vous êtes un si honnête homme!... mais, à cause des idées dont je vous parlais tout à l'heure, je n'osais pas... et cependant, monsieur Daniel, vous êtes le seul à qui je puisse m'adresser... car je ne peux dire ces choses-là à madame.

DANIEL.

Parlez vite.

ZOÉ.

Vous savez bien que monsieur et madame, qui

y avait dans le pays beauc
nait de Paris pour la chas
tesse, qui est notre voisi
teau plusieurs jeunes gens
si distingués!... un, ent
toujours jusque dans le p

DANI

Pour y chasser?...

ZOÉ

Non, il ne chassait pas,
il causait si bien!... il dis
me trouvait plus jolie que
et il s'y connaît; car c'es
seigneur.

DANI

Et vous l'écoutiez?...

ZOÉ

Avec tant de plaisir!...
lait plus de nos promenad
ça... c'est vrai; car il faisa
pas; mais lui, il me suppli
voir... dans le petit boud
de madame...

DANI

Vous n'y avez pas conse

ZOÉ

Sans doute; à cause
domestiques... sans cela..

DANI

Vous l'auriez reçu?

ZOÉ

Certainement; il voulai

DANI

Et vous pouviez le croi

ZOÉ.

Dame! il me le disait...
donnant un papier qu'elle tire d
ce billet, où il me prie de
nuit; et que si je le refus
m'épousera pas...

DANIEL,

Vous avez refusé!...

ZOÉ.

DANIEL.

Êtes-vous folle?... ne voyez-vous pas, Zoé, que ce jeune homme voulait vous tromper, vous abuser?...

ZOÉ.

Ce n'est pas possible...

AIR de *Céline*.

Que n'étiez-vous là pour l'entendre!
Ah! ce n'était pas un trompeur,
Car son regard était si tendre!
Sa voix avait tant de douceur!
Il jurait de mettre sa gloire
A me complaire, à me chérir...
Eh! le moyen de ne pas croire
A ce qui fait tant de plaisir!

(Apercevant Aurélie qui entre par la porte à gauche de l'acteur.)

C'est madame!...

DANIEL.

Silence!... nous reprendrons plus tard cette conversation; et gardez-vous bien surtout...

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, AURÉLIE.

AURÉLIE.

C'est toi, ma chère Zoé!... je te remercie des étoffes que tu m'as apportées; je viens de les voir, elles sont charmantes, tu en feras mes compliments à tout le monde.

ZOÉ.

Madame est bien bonne...

AURÉLIE.

Bonjour, mon cher Daniel!... (A Zoé.) Tu diras aussi aux ouvriers qu'au premier soleil, je ferai mettre les chevaux, et, bien enveloppée de ma pelisse, j'irai faire un voyage à Bièvre.

ZOÉ.

Malheureusement ce ne sera que pour une matinée.

AURÉLIE.

Pourquoi donc?... il y a encore de beaux jours... Bièvre est, dit-on, plus joli que jamais; et quand j'y passerais une semaine par hasard...

DANIEL.

Cela reposerait madame des plaisirs de Paris, et cela rendrait Zoé bien contente.

ZOÉ.

Du tout...

AURÉLIE.

Comment!

ZOÉ, vivement.

Je veux dire que j'aimerais mieux rester ici près de madame...

DANIEL.

Cela me paraît assez difficile.

ZOÉ.

On ne vous demande pas votre avis. (A part.) Une autre fois, on s'adressera à lui!... c'est bien la peine d'avoir de la confiance!...

AURÉLIE.

Qu'est-ce donc?

ZOÉ.

Rien, Madame... On m'a recommandé de voir s'il n'y avait pas de nouveaux dessins...

DANIEL.

Il y en a à l'atelier qui vous attendent.

ZOÉ, passant au milieu.

Mon Dieu! je ne repars pas encore; il sera assez temps ce soir... Il y a des gens qui, parce qu'ils sont tristes et ennuyeux, veulent que tout le monde s'ennuie.

DANIEL.

Ma chère Zoé!...

ZOÉ.

Je m'en vais, Monsieur, je m'en vais; car je sens que cela me gagne déjà; et j'aime mieux que ça tombe sur madame.

(Elle lui fait la révérence, et sort en courant.)

SCÈNE IV.

DANIEL, AURÉLIE.

AURÉLIE.

Eh mais! Daniel, est-ce à vous que ce compliment s'adresse?...

DANIEL.

Une plaisanterie, Madame.

AURÉLIE.

Et pourtant elle n'a pas tout à fait tort; car, moi aussi, depuis quelques jours, je vous trouve l'air triste, inquiet... Qu'est-ce donc, mon ami? qu'avez-vous?

DANIEL.

Rien, Madame; un peu de préoccupation... les affaires qui me sont confiées...

AURÉLIE.

Quelque mauvaise nouvelle?...

DANIEL.

Au contraire; tout va bien, très-bien.

AURÉLIE.

Mais alors vous avez donc reçu quelque lettre de M. de Bussières?... vous ne m'en avez rien dit.

DANIEL.

Oh! une lettre d'affaires, voilà tout; sans cela, je l'aurais montrée à madame.

AURÉLIE.

Qu'est-ce donc qui vous inquiète, si ce n'est sa santé?

DANIEL.

Mais... la vôtre, peut-être...

AURÉLIE.

Comment!... que voulez-vous dire?...

DANIEL.

Pardon! Madame; mais il me semble quelquefois que vous risquez un peu trop cette santé qui nous est si chère à tous !... les plaisirs, les bals, les soirées vous la font oublier; et souvent ici, à trois heures du matin, quand je travaille au bureau, j'entends la voiture de madame...

AURÉLIE.

Quoi !... vous ne dormez pas ?...

DANIEL.

Cela m'est impossible, tant que tout le monde n'est pas rentré.

AURÉLIE.

Tant de soins, d'amitié !... Pauvre Daniel !

AIR d'*Yelva*.

Mais, je le sais, ce n'est pas tout encore :
Vous êtes là, toujours à mes côtés;
Et loin de moi... croyez-vous qu'on l'ignore?
Tous les périls sont par vous écartés.
Oui, les plaisirs dont le charme m'entraîne,
C'est à vous seul, à vous que je les doi...
Et s'ils n'ont plus de danger ni de peine,
C'est que vous y pensez pour moi.

DANIEL.

Ah ! je voudrais pouvoir les éloigner tous !

AURÉLIE.

J'entends... vous me blâmez, vous n'êtes pas content.

DANIEL.

Ah ! je ne me permettrais pas; et pourtant, si j'osais dire à madame tout ce que je pense...

AURÉLIE.

Dites, dites toujours. Je sais la confiance que M. de Bussières a en vous, et, malgré votre air mentor, je la partage. Voyons, je vous écoute.

DANIEL.

Eh bien ! puisque vous le voulez, c'est que madame a rendu le monde si exigeant !... si sévère !

AURÉLIE.

Moi !...

DANIEL.

Oui, par cette tenue, cette conduite, que j'entendais admirer autour de vous. On disait que, riche, belle, et dans l'âge des plaisirs, liée à un époux déjà vieux et souffrant, vous étiez un modèle de la tendresse la plus prévenante, des soins les plus délicats.

AURÉLIE.

Passons, passons.

DANIEL.

M. de Bussières s'est absenté...

AURÉLIE.

Et je voulais le suivre, il ne l'a pas voulu... et vous savez qu'il faut obéir.

DANIEL.

Ah ! sans doute, en se privant de vos soins, si touchants et si doux, en vous laissant à Paris malgré vos prières, il n'a pas senti tout ce que le monde avait de dangers...

AURÉLIE.

Pour moi ? et en quoi donc ? Ces relations qui m'y attirent, c'est mon mari qui les a formées, qui me les a imposées, et si ses intérêts l'exigent...

DANIEL.

Oui, je le crois. Mais parmi les personnes que vous y voyez, que vous recevez souvent, pardon, Madame, n'en est-il pas dont les assiduités ?...

AURÉLIE.

Je ne vous comprends pas.

DANIEL.

Parmi les plus brillants, les plus répandus, n'en est-il pas dont le zèle indiscret ne s'attache à une femme que pour la compromettre ?

AURÉLIE.

Et qui donc ?... qui donc ? achevez...

DANIEL.

Madame !...

AURÉLIE.

Son nom !...

UN DOMESTIQUE, annonçant.

M. de Varades !...

AURÉLIE.

Ah !...

DANIEL, à part.

C'est ce que je voulais dire.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, M. DE VARADES.

M. DE VARADES.

Madame, je viens, comme vous me l'avez permis, prendre vos ordres...

AURÉLIE, avec embarras.

Monsieur...

M. DE VARADES, apercevant Daniel, à part.

Ah ! toujours ce commis, toujours !... (*A Aurélie.*) Je les attendrai... (*A Daniel.*) Ah ! monsieur Daniel, je suis bien aise de vous voir, j'ai une excellente nouvelle à vous apprendre.

DANIEL.

A moi !...

M. DE VARADES.

Vous avez de l'instruction, des connaissances, du zèle, vous êtes un honnête garçon. J'ai répété à mon frère, le secrétaire-général, tout le bien que madame m'a dit de vous; car elle prétend, et je pense comme elle, que c'est un meurtre d'ensevelir dans le fond d'une manufacture des talents aussi distingués, et, sur ma recommandation, il vous place à un poste important, où vous êtes en passe d'arriver à tout. Ainsi préparez-vous...

DANIEL, ému.

A quitter cette maison ?...

M. DE VARADES.

Dès aujourd'hui, si vous voulez... Je sais quel intérêt on vous témoigne ici, et j'ai pensé qu'on serait trop heureux de vous voir dans une position plus digne de vous.

DANIEL, de même.

Est-ce que madame vous a prié ?...

AURÉLIE.

Moi ! jamais !...

DANIEL.

Oh ! alors, je vous remercie, Monsieur. Je dois tout à M. de Bussières, et tant que lui et madame ne m'ordonneront pas de porter ailleurs mes services, je sais quels sont mes devoirs, et je mourrai plutôt que d'y manquer.

AURÉLIE.

Bien, Daniel.

M. DE VARADES.

A la bonne heure ! c'est du dévouement. J'en suis fâché pour vous, et pour moi, qui vous veux du bien, oh ! beaucoup ! N'en parlons plus.

DANIEL.

Je n'en ai pas moins de reconnaissance..... (A part.) Il veut m'éloigner.

(Il va s'asseoir auprès de la table.)

M. DE VARADES.

Mais vous, Madame, vous ne me refuserez pas, je l'espère. Il s'agit d'une brillante promenade au Raincy, pour demain... Nous reviendrons dîner chez ma tante, qui compte sur vous.

AURÉLIE.

Cela m'est impossible. Présentez-lui mes excuses, je vous prie...

M. DE VARADES.

Pardon, elle ne les accepterait pas. Mais ce soir, ces dames vous décideront au bal.

AURÉLIE.

Au bal !... Mais je ne sais... c'est une invitation que j'ai acceptée un peu légèrement. Seule à Paris, et dans ma position, je dois craindre des remarques, des critiques peut-être.

M. DE VARADES.

Ah ! permettez. C'est moi qui dois venir vous offrir la main...

AURÉLIE.

Raison de plus !...

M. DE VARADES, jetant un coup d'œil sur Daniel.

Ah !... je crois comprendre... je n'insisterai pas, Madame. Mais ne me permettrez-vous pas, du moins, de vous parler un instant, à vous ?

AURÉLIE.

Comment donc !... je vous écoute.

M. DE VARADES, appuyant.

A vous seule...

AURÉLIE, après un moment de silence.

Daniel... (Daniel se lève.) n'avez-vous pas un envoi à préparer pour Bièvre, aujourd'hui ?

DANIEL.

Si madame l'ordonne...

AURÉLIE.

Je vous en prie...

(Daniel salue et sort.)

SCÈNE VI.

M. DE VARADES, AURÉLIE.

M. DE VARADES.

Enfin il est parti !... c'est un zèle bien tenace !... un commis qui est toujours là, que je rencontre partout sur vos pas, ou sur les miens.

AIR : *De sommeiller encor, ma chère.*

Eh mais ! c'est un état, sans doute ;
Car, on a beau le renvoyer,
Il vous regarde, il vous écoute,
Il est là pour vous épier...
De ses pareils l'espèce abonde.

AURÉLIE.

Mais c'est l'ami de la maison.

M. DE VARADES.

On en voit beaucoup dans le monde ;
Mais on leur donne un autre nom.

AURÉLIE, parlé.

Comment, Monsieur !...

M. DE VARADES.

On en voit, etc., etc.

En vérité, on le croirait chargé de vous surveiller, de vous garder à vue.

AURÉLIE.

Ah ! Monsieur !...

M. DE VARADES.

C'est une tyrannie pour vous !... et tout à l'heure encore j'ai cru qu'il ne sortirait pas.

AURÉLIE.

C'est qu'il ne comprenait pas, peut-être, l'importance de ce que vous avez à me révéler, car il paraît que vous avez à me parler en secret.

M. DE VARADES, tristement.

Oui, Madame.

AURÉLIE.

C'est donc une confidence ?...

M. DE VARADES.

Oui, Madame...

AURÉLIE.

Que je puis recevoir ?

M. DE VARADES.

Et qui donc la recevrait, si ce n'est vous, qui m'accueillez avec tant de bonté... vous dont l'amitié a pour moi des conseils auxquels mon cœur aime à se rendre !...

AURÉLIE.

Des conseils !... je n'ai pas la prétention d'en donner...

M. DE VARADES.

Et moi, Madame, je viens vous en demander...

jamais ils ne me furent plus nécessaires, et c'est vous seule...

AURÉLIE.

Eh mais! qu'est-ce donc, Monsieur?... vous m'effrayez...

M. DE VARADES.

Ma mère, qui s'occupe de mon bonheur avec une tendresse si touchante, s'alarme trop peut-être d'un air contraint, abattu, que je n'ai pu lui cacher, mais dont elle ignore la cause; et pour dissiper cette tristesse, elle s'est avisée d'un singulier moyen, elle veut me marier.

AURÉLIE.

Vous!...

M. DE VARADES.

D'abord, je me suis révolté à cette idée. Pour moi, le bonheur n'est pas là; c'est ailleurs que je l'ai rêvé, et cependant on insiste, on me presse... Vous voyez bien que j'ai besoin de conseils... des vôtres, vous ne me les refuserez pas.

AURÉLIE.

Mais il me semble que cela dépend de vous... si je savais ce qui peut vous plaire, je vous le conseillerais; si la personne qu'on vous propose...

M. DE VARADES, vivement.

Je ne l'aime pas...

AURÉLIE.

Vous l'aimerez peut-être.

M. DE VARADES.

Croyez-vous, Madame, qu'on doive risquer son avenir sur une espérance aussi frêle, aussi légère?... croyez-vous qu'on puisse s'enchaîner ainsi, et pour la vie, à un cœur qui, peut-être, ne comprendra jamais le vôtre? Quel supplice de tous les jours, de tous les instants, de vivre sans amour, sans sympathie, près d'un être qui ne sait pas lire dans votre pensée!... dont le caractère âpre et froid refoule au fond de votre âme tous ces sentiments si doux, si tendres, qui cherchent à s'épancher, et qui ne sont alors qu'un malheur de plus!

AURÉLIE, entraînée.

Oh! oui, je le sens comme vous, ce doit être affreux!... pour une femme surtout... créature faible, sans défense, forcée de baisser les yeux sous les regards d'un maître qu'on lui a donné, de subir ses brusqueries, ses caprices, ou d'aller se briser contre vos lois!... Ah! si vous saviez...

M. DE VARADES.

Eh bien! Madame, achevez.

AURÉLIE, se remettant.

Mais non, vous serez heureux, vous... libre dans votre choix, vous trouverez un cœur qui vous comprendra, une amie.

M. DE VARADES, vivement.

Ah! voilà ce que je demande, une amie, une sœur à qui je puisse confier mes secrets, mes espérances... qui ait des larmes pour tous mes chagrins, de la joie pour tous mes plaisirs!... L'amitié d'une femme rassure, console, et n'égare jamais!... Une fois, une seule fois, j'ai cru l'avoir trouvée, ici, dans ces lieux où le cœur le plus tendre s'ouvrait au mien, où nos âmes, qui s'étaient devinées, échangeaient entre elles des promesses de confiance et de bonheur!... et ces promesses, si on les tenait comme moi, ah! jamais rien ne viendrait nous séparer.

AIR de *Coraly*.

J'ai juré de l'aimer, je l'aime...
Comme un frère, comme un ami;
Et si j'étais aimé de même,
Son cœur ne serait point trahi.
Vous voyez... mon sort dépend d'elle,
D'un seul mot!... faut-il, entre nous,
L'oublier, lui rester fidèle?
Répondez!... que me conseillez-vous?
Parlez, parlez... que me conseillez-vous?

AURÉLIE.

Moi! vous conseiller! comme si votre bonheur dépendait de moi!...

M. DE VARADES.

Pouvez-vous en douter?... et d'abord ne me refusez pas le plaisir d'être votre cavalier, ce soir... ah! vous me l'avez promis!...

AURÉLIE.

Vous croyez?...

M. DE VARADES.

C'est la première grâce que vous demande un ami.

AURÉLIE.

Un ami, bien vrai?... j'irai...

M. DE VARADES.

Ah! Madame!

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS; ZOÉ, sortant de la chambre à gauche.

ZOÉ, à la cantonade.

Ça m'est égal... je le demanderai à madame... (Apercevant M. de Varades.) Ah!...

M. DE VARADES.

Ciel!

AURÉLIE.

Eh bien!... qu'est-ce donc?... qu'avez-vous?...

ZOÉ.

Rien, Madame... rien... (A part.) M. Émile!...

M. DE VARADES, à part.

Cette petite Zoé en ces lieux!...

AURÉLIE, à M. de Varades.

Pardon... c'est une jeune fille à mon service... (A Zoé.) Qu'est-ce que tu veux?...

ZOÉ.

Moi, je ne veux rien, je suis si contente, si heureuse! surtout à présent.

AURÉLIE.

Et pourquoi?...

ZOÉ.

Je ne sais pas, mais je suis contente.

AURÉLIE.

Et c'est cela que tu viens m'annoncer?

ZOÉ.

Oui, Madame, parce que M. Daniel veut qu'à l'instant je parte pour Bièvre... pour la manufacture...

M. DE VARADES, à part.

Il a bien raison, et pour la première fois de sa vie il m'aura servi!...

ZOÉ.

C'est pour rapporter ces dessins nouveaux qui ne sont pas si pressés, et puis pour une autre raison encore... (regardant M. de Varades) qu'il croit bonne. Je ne dis pas... il est si sévère! mais il se trompe, j'en suis sûre, parce que bien certainement...

AURÉLIE.

Quel bavardage! et à quoi bon?... (A Varades.) Je vous demande si elle sait ce qu'elle dit?

ZOÉ.

Oh! oui, Madame, je le sais! et la preuve, c'est que je vous demande en grâce de ne pas retourner ce soir à Bièvre...

M. DE VARADES, à part.

Air de *la Ville et le Village.*

Qu'entends-je!... que veut-elle ainsi?...

AURÉLIE.

Pauvre Zoé! quelle folie!

ZOÉ.

Désormais, près de vous, ici
Gardez-moi... je vous en supplie!...
Oui, n'est-ce pas, je resterai?

AURÉLIE.

Un caprice!...

ZOÉ.

Avant ce voyage,
Je l'avais toujours désiré...
(Jetant un coup d'œil sur M. de Varades.)
Et maintenant bien davantage!

M. DE VARADES, à part.

C'est fait de moi!

AURÉLIE.

Eh bien! soit, et puisque tu le veux absolument.... nous ne nous séparerons plus, je te garde.

ZOÉ.

Ah! que je vous remercie! quel bonheur!...

M. DE VARADES, à part.

Quel embarras! et que devenir?...

AURÉLIE.

Je vais à ma toilette, qui est pressée, et puis je donnerai des ordres pour que tu restes ici.

ZOÉ.

Ah!... que vous êtes bonne!

AURÉLIE, à M. de Varades.

A ce soir!..

M. DE VARADES, lui donnant la main.

Madame...

(Il la reconduit jusqu'à la porte à gauche. Zoé traverse le théâtre et va à droite.)

SCÈNE VIII.

ZOÉ, M. DE VARADES.

ZOÉ.

C'est bien heureux, Monsieur! vous voilà donc!... je vous revois enfin!...

M. DE VARADES.

Silence!...

ZOÉ.

Moi qui étais seule dans cette campagne, à ne rien faire qu'à penser à vous!...

Air de *l'Homme vert.*

De votre silence étonnée,
Je vous attendais, mais en vain;
Après une longue journée,
Je remettais au lendemain.
Je croyais toujours vous entendre...
Hélas! non... Alors je pleurais,
Car c'est bien terrible d'attendre
Quelqu'un qui n'arrive jamais!

M. DE VARADES.

Pauvre Zoé!

ZOÉ.

Je croyais que vous ne m'aimiez plus, que vous m'aviez oubliée.

M. DE VARADES.

Ah!... je l'aurais dû... après votre rigueur et vos refus...

ZOÉ, vivement.

C'était cela!... (A part.) Et Daniel qui ne voulait pas croire!... moi, j'en étais sûre... (Haut.) Quoi! vraiment, vous étiez en colère contre moi?

M. DE VARADES.

Et je le suis encore.

ZOÉ.

Ah! que je suis désolée de vous avoir fâché!... cela ne m'arrivera plus, et, dès aujourd'hui, je dirai tout à madame...

M. DE VARADES.

O ciel!...

ZOÉ.

Vous voyez comme elle est bonne pour moi; et quand elle saura que vous m'aimez, que vous voulez m'épouser...

M. DE VARADES.

Gardez-vous-en bien. (A part.) Je n'ai pas une goutte de sang dans les veines.

ZOÉ.

Et pourquoi donc?

M. DE VARADES, avec embarras.

Pourquoi?... (A part.) Au moment de voir couronner tous mes vœux... (Haut.) Vous ne savez donc pas que madame de Bussières, votre maîtresse, est liée avec ma mère, qu'elles sont amies intimes; que toutes deux ont en vue pour moi un autre mariage, dont nous parlions tout à l'heure, quand vous êtes arrivée?...

ZOÉ.

O ciel!...

M. DE VARADES.

Je refuse, vous vous en doutiez bien... Mais si on savait que c'est pour vous, on vous éloignerait de moi, nous serions séparés.

ZOÉ.

Eh mais! nous le sommes déjà, puisque je ne vous voyais plus. Heureusement que me voilà installée ici, à Paris...

M. DE VARADES.

C'est là le mal... Toujours près de votre maîtresse, là, sous ses yeux, comme tout à l'heure... ne la quittant pas d'un instant, impossible de se parler...

ZOÉ.

C'est vrai; mais je vous verrais du moins!...

M. DE VARADES.

La belle avance!... Tandis qu'à Bièvre, seule tout l'hiver, loin des regards importuns, il me serait si facile, et sans éveiller les soupçons, de diriger mes promenades à cheval de ce côté.

ZOÉ.

Quoi! vous viendriez?

M. DE VARADES.

Tous les jours, je vous le promets.

ZOÉ, vivement.

Ah! j'y resterai, monsieur Émile, j'y resterai.

M. DE VARADES.

Ah! que vous êtes jolie!... c'est que c'est vrai, elle est charmante.

ZOÉ.

Vous trouvez?... Vous n'êtes donc plus fâché contre moi?...

M. DE VARADES, à demi-voix.

Je t'aime plus que jamais...

ZOÉ.

C'est fini, je retourne à Bièvre.

AIR d'*une Heure de mariage*.

Je repars, j'y serai ce soir;
Mais vous tiendrez votre promesse,
Ou je reviens!...

M. DE VARADES.

J'irai te voir;
Tu peux compter sur ma tendresse.
Mais reste bien en ce séjour!

ZOÉ.

Désormais j'y suis établie,
Dussé-je pour vous voir un jour
Vous attendre toute la vie!

M. DE VARDES.

Silence!... quelqu'un!...

ZOÉ, regardant à droite.

Je crois que c'est Daniel...

M. DE VARADES, à voix basse.

Raison de plus!... qu'il ne soupçonne pas!... c'est un jaloux!

ZOÉ, de même.

Un jaloux!... je le croyais comme vous, mais ce n'est pas vrai, il n'y pense pas.

M. DE VARADES.

N'importe; qu'il ne nous voie pas ensemble... Laisse-nous...

ZOÉ.

Tout ce que vous voudrez... Je m'en vais... A bientôt... (Regardant Daniel qui entre par la droite en rêvant.) Ce pauvre Daniel, il ne s'y connaît pas du tout!

(Elle sort par le fond.)

SCÈNE IX.

DANIEL, M. DE VARADES.

DANIEL, levant les yeux, et apercevant M. de Varades.

Ah! monsieur de Varades est seul.

M. DE VARADES.

J'étais bien sûr de ne pas l'être longtemps.

DANIEL.

Cela vous contrarie peut-être?...

M. DE VARADES.

Pas du tout: vous m'y avez habitué...

DANIEL.

Comment?...

M. DE VARADES.

Je ne m'en plains pas... On peut s'attacher à mes traces, se retrouver sans cesse à mes côtés... que m'importe?... Je ne crains rien, surtout quand c'est une personne aussi aimable que monsieur Daniel...

DANIEL.

Ah! Monsieur...

M. DE VARADES.

Non: vrai, je suis enchanté de vous voir.

DANIEL, s'inclinant.

Monsieur... je ferai mon possible pour que vous soyez toujours enchanté...

M. DE VARADES.

Trop bon... vous voyez que j'ai lu dans votre pensée...

DANIEL.

A charge de revanche...

M. DE VARADES.

A la bonne heure!... C'est une lutte de bons procédés; c'est à qui causera le plus de plaisir à l'autre...

DANIEL.

J'accepte le défi.

M. DE VARADES.

Et moi, je ne le refuse pas.

DANIEL.

AIR du *Ménage de garçon.*

J'en ai vu la preuve sincère
Dans cette place qu'aujourd'hui
Je devais, dans un ministère,
Occuper... un peu loin d'ici.

M. DE VARADES.

Cette place, on en a rougi;
Mais il n'est rien d'égal, je pense,
A l'amitié qui vous l'offrait...

DANIEL.

Si ce n'est la reconnaissance
De celui qui la refusait.

M. DE VARADES.

J'y comptais... Par malheur, nous ne pouvons nous rencontrer partout.

DANIEL.

Pourvu que j'aie cet honneur chez ceux qui me sont chers... chez des amis, et que je puisse me placer entre eux et vous.

M. DE VARADES.

Je vous remercie de vos attentions...

DANIEL.

Ça n'en vaut pas la peine.

M. DE VARADES.

Mais ce soir, par exemple, je crains d'en être privé.

DANIEL.

Et comment?...

M. DE VARADES.

Je ne crois pas que vous soyez invité au bal de la marquise d'Ervilly; et nous serons forcés alors, ce qui me désole, d'y aller sans vous, moi et madame de Bussières, dont je suis le cavalier.

DANIEL.

Vous, Monsieur, ce soir?

M. DE VARADES.

Ce soir même.

DANIEL.

Je ne le pense pas.

M. DE VARADES.

Moi, j'ai de fortes raisons de le croire... Monsieur veut-il parier?

DANIEL, vivement.

De grand cœur; je suis certain de ne pas perdre.

M. DE VARADES.

Et moi, je suis sûr de gagner. (Mouvement de Daniel.) Aussi je vais, en attendant, m'occuper de ma toilette. Vous permettez... Rassurez-vous, je reviens à l'instant.

(Il sort.)

SCÈNE X.

DANIEL, seul.

Le fat!... lui, son cavalier!... lui, la conduire ce soir à ce bal, en tête-à-tête!... il s'en vante, du moins... Eh! que m'importe?... je sais ce qu'Aurélie m'a dit ce matin... je la connais... elle se respecte trop elle-même pour s'exposer ainsi... elle n'ira pas!... et malgré cet air railleur et triomphant, nous verrons qui l'emportera du lâche qui ne s'approche d'une femme que pour la séduire et la perdre... ou de l'homme d'honneur... de l'ami véritable... (Apercevant Aurélie en robe de bal.) Ciel!...

SCÈNE XI.

DANIEL; AURÉLIE, entrant par la gauche.

AURÉLIE, tenant un écrin.

C'est bien; je n'ai plus besoin de vous... Ah! Daniel!

(Elle passe à la droite du théâtre, et se met devant la psyché.)

DANIEL.

Madame... je ne m'attendais pas... cette parure...

AURÉLIE.

Eh bien! comment la trouvez-vous?

DANIEL.

Très-belle assurément; surtout pour quelqu'un qui refuse d'aller au bal.

AURÉLIE.

J'ai changé d'avis. Vous qui êtes un sage, vous ne concevez pas qu'on ait des caprices; vous allez encore me gronder?...

DANIEL.

C'est un droit que je n'ai pas, Madame...

AURÉLIE.

Mais que vous prenez quelquefois.

DANIEL.

Je ne le prendrai plus...

AURÉLIE.

Et pourquoi donc cela?... Pauvre Daniel!... le voilà tout ému. Voyons, parlez, parlez... j'en profite souvent... pas aujourd'hui!... (Avec bonté.) Mais, que voulez-vous?... un bal, c'est bien séduisant!... le moyen de résister?...

DANIEL.

C'est impossible, je le vois bien; et d'ailleurs, madame est libre.

AURÉLIE.

Libre... pas toujours; mais du moins jusqu'au retour de mon maître... (Mouvement de Daniel.) Oui, de mon maître... Oh! ce mot vous déplaît, je le sais; et pourtant il est si juste!... Quand M. de Bussières est ici, ce ne sont pas mes caprices qui gouvernent, mais les siens; et ils sont rarement aimables... Forcée de me conformer à ses goûts bizarres, à son humeur fantasque; bien me prend alors de ne pas résister!... Il faut donc que ses plaisirs soient les miens, que je le suive en esclave, couronnée de fleurs, couverte de dia-

mants, dont sa vanité, à défaut d'amour, se plaît à me parer !... Ah ! voilà une vie bien heureuse, n'est-ce pas ?... et j'ai tort de profiter des derniers jours qu'il me laisse ?...

DANIEL.

Ah ! ce bonheur qui s'offre à vous, je n'ai pas dit qu'il fallût le laisser échapper. Je regrette de vous voir sortir seule...

AURÉLIE.

Seule... mais non.

DANIEL.

Ah ! Madame... et ce soir... un cavalier... En effet, M. de Varades m'a dit d'un air de triomphe...

AURÉLIE.

Quoi donc ?... que j'accepte son bras ?... mais il n'y a là de triomphe pour personne.

DANIEL.

Pas même pour lui ?...

AURÉLIE.

Daniel !... ah ! Daniel, ce n'est pas bien !... vous le jugez mal : M. de Varades est un ami sincère, dévoué ; et mon estime pour lui devrait le justifier à vos yeux.

DANIEL.

Aux miens, soit ; mais à ceux du monde qui vous entoure... de ce monde où il y a tant d'indiscrets qui, lorsqu'ils ne voient plus rien... inventent...

AURÉLIE.

Eh ! que m'importe ?... A vous croire, à vous entendre, il faudrait m'interdire tous les plaisirs, toutes les distractions de mon âge... une soirée, un bal... éloigner mes amis, les fuir, comme si leur amitié était un piége, leur dévouement un danger !... Bientôt je ne pourrais faire un pas sans éveiller une curiosité, une défiance, qui finiraient par me blesser !... Oh ! non pas vous, Daniel, je ne vous en veux pas... Mais c'est assez, je vous remercie... Voyez, veuillez donner des ordres pour ma voiture.

DANIEL.

Oui, Madame... (Aurélie ouvre son écrin et va mettre son collier devant la glace. — Il s'arrête.) J'oubliais... cette lettre de M. de Bussières dont vous me parliez ce matin.

AURÉLIE.

Une lettre d'affaires qui ne s'adresse qu'à vous.

DANIEL.

La voilà, Madame.

AURÉLIE, attachant son collier.

Merci... vous m'avez dit ce qu'elle contient... à peu près...

DANIEL, lisant.

« Qu'il me tarde, mon pauvre Daniel, de me re-
» trouver près de toi ! »

AURÉLIE.

Il ne vous oublie pas, vous !

DANIEL, continuant.

« Près de ma femme, qui doit se plaindre de
» mon silence... Ah ! qu'elle en ignore la cause !...
» qu'elle ne sache pas que ma santé, qui s'affaiblit
» tous les jours, me fait défendre jusqu'à l'émo-
» tion d'une correspondance que son esprit et sa
» bonté me rendent si chère ! »

AURÉLIE.

Ah !...

(Elle cesse de s'occuper de sa toilette.)

DANIEL, continuant.

« Hélas ! dans mes crises, des caprices, des
» impatiences, que mes douleurs excusent peut-
» être... tout cela, je le sais, je l'avoue, doit re-
» froidir, froisser souvent le cœur d'une jeune
» femme que le monde et le plaisir réclament ;
» mais, un peu de patience encore, et bientôt,
» tout me le dit, tout me l'annonce, je ne serai
» plus là pour troubler son bonheur ! »

AURÉLIE, très-émue.

Daniel !...

DANIEL, lui tendant la lettre.

AIR du *Baiser au porteur*.

Si cet écrit, que vous deviez connaître,
Fut un secret, me pardonnerez-vous ?...
Mais j'avais fait des lettres de mon maître,
Sans vous le dire, un partage entre nous ;
J'en avais fait un partage entre nous.
Quand de bonheur pour vous elles sont pleines,
Je vous les donne et n'y prétends jamais ;
Dans celle-ci je n'ai vu que des peines,
Et c'est ma part que je gardais.

Cet amour dont vous doutiez, y croyez-vous maintenant ? Le punirez-vous des fautes dont il s'accuse ainsi ?.... et, lorsqu'il reviendra, voulez-vous que des mots indiscrets, un éclat, peut-être...

AURÉLIE.

Oh ! non ; car son cœur est soupçonneux, jaloux...

DANIEL, avec abandon.

Jaloux ! et comment ne le serait-il pas d'un bien, d'un bonheur que tant d'autres lui envient ?... Mais il ne vous aimerait pas, il n'aurait jamais aimé, celui qui verrait de pareils hommages sans éprouver au fond de l'âme...

AURÉLIE.

Si vous croyez que ces plaisirs aient un danger pour moi... pour lui... eh bien ! j'y renoncerai... Ce bal, auquel je tiens beaucoup pourtant... eh bien ! je n'irai pas... êtes-vous content ?

DANIEL.

Ah ! Madame !... c'est trop, c'est trop ; qui pourrait exiger un pareil sacrifice ?... M. de Bussières ?... s'il était ici, il ne le voudrait pas ; et lui, si sévère sur les convenances, vous dirait tout le

premier : « Allez à ce bal où l'on vous attend... » Mais en l'absence de votre mari, de votre protecteur naturel, n'accordez à aucun autre un droit qui n'appartient qu'à lui...

AURÉLIE.

J'entends... et vous remercie, Daniel; j'irai seule... Ce bal, du moins, sera le dernier... je n'y resterai qu'un instant, je vous le promets; et de là, ce n'est pas ici que je reviendrai; non, j'ai besoin de quitter Paris... C'est à Bièvre que j'attendrai M. de Bussières; il le faut, je le veux ainsi !...

DANIEL.

Ah ! Madame ! vous êtes un ange de vertu, de bonté !... Pardon, si je vous ai causé un instant de peine, que je voudrais racheter au prix de ma vie entière !...

AURÉLIE.

M. de Varades!

DANIEL, à part.

Ah ! il peut venir à présent !...

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS, M. DE VARADES.

M. DE VARADES, en costume de bal.

C'est moi, Madame, qui, fidèle à ma promesse, me rends à vos ordres... Quel éclat, quel goût exquis !... jamais vous ne fûtes plus belle !... Je vois que je me suis fait attendre...

AURÉLIE, avec embarras.

Du tout, Monsieur... et même je ne sais comment vous dire... je suis vraiment confuse... mais je ne puis accepter.

M. DE VARADES.

Eh quoi! ce bal où vous êtes attendue, où vous avez promis de paraître?... Ah! vous ne pouvez vous dégager...

AURÉLIE.

Aussi, j'espère bien y aller... mais seule...

M. DE VARADES.

O ciel! vous révoquerez cet arrêt, dont je cherche en vain le motif... (Apercevant Daniel, il va à lui.) Monsieur Daniel...

DANIEL, froidement, et s'approchant de lui.

J'ai gagné !...

AURÉLIE.

De grâce, pardonnez-moi un caprice...

M. DE VARADES.

Que vous m'expliquerez à ce bal; car si je ne puis vous y conduire.... (regardant Daniel) au moins je vous y rejoindrai... (Avec chaleur.) J'y serai près de vous... vous ne me défendrez pas de vous y offrir ma main...

AURÉLIE, froidement.

Je ne danserai pas, et ne resterai qu'un instant...

M. DE VARADES, avec chaleur.

N'importe... j'y suivrai vos traces... je ne vous quitterai pas...

(Daniel passe à droite.)

AURÉLIE.

Ce serait encore pire !... Vous n'êtes pas raisonnable ; et ce n'est pas là cette amitié que vous m'avez promise.

M. DE VARADES.

Plût au ciel... que vous en exigeassiez des preuves!

AURÉLIE, avec franchise.

Eh bien! j'en demande une...

M. DE VARADES.

Et laquelle?

AURÉLIE.

N'allez pas ce soir à ce bal.

M. DE VARADES.

Ah! Madame, un pareil sacrifice...

AURÉLIE.

Est-il trop grand?... Je n'insiste pas; c'est moi qui me priverai de ce plaisir... Je reste.

DANIEL, à part.

C'est bien!...

M. DE VARADES.

C'en est trop ! et quoi qu'il puisse m'en coûter... dès que vous vous défiez de moi... dès qu'un autre a votre confiance... (Voyant Zoé qui entre par la gauche.) C'est Zoé.

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS; ZOÉ, apportant sur son bras une pelisse.

ZOÉ.

La voiture de madame est prête... on m'a dit de vous en prévenir.

AURÉLIE.

C'est bien... je sors... Ma pelisse?

ZOÉ, la lui mettant sur les épaules.

Voici, Madame.

AURÉLIE, la regardant.

Eh mais! ce châle, cette toilette... Est-ce que tu ne restes pas ici... comme c'est convenu?...

ZOÉ.

Non, Madame, pas encore.

AURÉLIE.

Ah ! toi aussi... tu as des caprices?...

ZOÉ, vivement.

Ce n'est pas moi... c'est... (S'arrêtant sur un coup d'œil de M. de Varades.) C'est monsieur Daniel qui

prétend que ma présence est nécessaire à Bièvre...

DANIEL, brusquement.

C'est vrai... et puis on l'attendra...

ZOÉ.

Ne vous fâchez pas, mon bon monsieur Daniel! le cabriolet de la manufacture est en bas, et je pars à l'instant avec Dubois, le contre-maître... (Bas à M. de Varades.) Mais vous viendrez?...

M. DE VARADES, bas.

Dès ce soir... à minuit.

ZOÉ.

Quel bonheur!...

FINALE.

QUATUOR.

ENSEMBLE.

AIR d'Hérold (du PRÉ AUX CLERCS).

DANIEL.

L'amitié la protége,
Et je dois à mon cœur
La défendre du piége
Où l'entraîne l'erreur.
Et pour prix de mon zèle,
Et pour prix de ma foi,
Quand je veille sur elle,
Que Dieu veille sur moi!

AURÉLIE.

L'amitié me protége;
Son zèle, son honneur,
Me préservent du piége
Où m'entraîne mon cœur.
Plus de crainte nouvelle,
Bannissons mon effroi;
L'amitié m'est fidèle,
Elle veille sur moi.

M. DE VARADES.

Contre moi la protége
Un austère censeur,
Qui l'entraîne et l'assiége,
Et me ferme son cœur.
Oublions l'infidèle
Qui se rit de ma foi;
De l'amour qui m'appelle
N'écoutons que la loi.

ZOÉ.

Oui, l'amour nous protége:
Il délivre mon cœur
Du tourment qui l'assiége;
Il me rend le bonheur.
D'un ami si fidèle
Je dois croire la foi;
De l'amour qui m'appelle
N'écoutons que la loi.

M. DE VARADES, à part.

Oui, Zoé vaut mieux qu'elle;
Vengeons-nous par dépit...
(Haut.)
A la raison fidèle,
(Il passe auprès d'Aurélie.)
Je renonce au bal cette nuit.

ZOÉ, bas à Varades.

Ah! que j'en suis ravie!
Que je vous en sais gré!

AURÉLIE, bas à Varades.

Je vous en remercie,
Et je m'en souviendrai.

DANIEL, regardant Varades.

Oui, le ciel a daigné seconder mes projets;
C'en est fait, les voilà... séparés désormais...

ENSEMBLE.

ZOÉ et VARADES.

A ce soir!
Quelle ivresse!
Quel espoir!

AURÉLIE.

Oui, fidèle au devoir,
Je ne dois plus le voir.

ENSEMBLE.

AURÉLIE.

Mais il me reste un seul espoir:
Je puis y penser sans le voir.

DANIEL.

Oui, désormais c'est mon espoir,
Ils ne peuvent plus se voir.

ZOÉ et M. DE VARADES.

Ce soir, ce soir, ah! quel espoir!
Enfin je pourrai donc { te voir! / vous voir!

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

DANIEL.

L'amitié la protége, etc.

AURÉLIE.

L'amitié me protége, etc.

M. DE VARADES.

Contre moi la protége, etc.

ZOÉ.

Oui, l'amour nous protége, etc.

ACTE II.

Le théâtre représente un petit salon de campagne. Porte au fond; deux latérales. La porte à gauche de l'acteur est celle de l'appartement d'Aurélie. La porte à droite est celle de la chambre de Zoé. Au fond, du côté droit, une cheminée avec du feu; une petite table servie auprès de la cheminée. Du côté gauche, un canapé. Sur le devant, un guéridon; au fond, une croisée.

SCÈNE PREMIÈRE.

ZOÉ, seule, assise sur le canapé.

A minuit, a-t-il dit... et minuit vient de sonner. Tous les ouvriers sont rentrés, tout le monde dort... J'ai été ouvrir la petite porte du parc, et je tremblais en marchant, et, à chaque arbre, j'avais une frayeur! Ah! qu'il faut de courage pour s'aimer la nuit! Aussi, je vous le demande, au lieu d'attendre à demain... Cette idée de venir à une pareille heure, par un temps affreux... (Elle se lève, va auprès de la cheminée, et arrange la table.) Il va s'enrhumer... il aura froid. Heureusement je lui ai fait un bon feu; et puis ce petit souper, tout ce que j'ai pu trouver de mieux sans donner de soupçons... « Ah! mademoiselle Zoé veut souper dans sa chambre! — Oui, vraiment. — Et il lui faut un poulet entier! » Et si j'ai faim

pour deux! De quoi se mêlent-ils? est-ce que ça les regarde?... (Regardant la pendule qui est sur la cheminée.) Minuit un quart...

AIR : *J'en guette un petit de mon âge.*

Et dans cette vaste demeure,
Mon Dieu! quel silence effrayant!
Du rendez-vous a sonné l'heure,
Il va venir dans un instant!
C'est étonnant!... inquiète et craintive,
Naguère encor j' tremblais d'effroi
Qu'il ne vînt pas... et malgré moi,
Je tremble à présent qu'il n'arrive!

Aussi le cœur me bat comme la première fois où je l'ai attendu... ah! bien plus encore. Par cette belle soirée d'automne, et sous cette allée de tilleuls, ça ne me faisait rien; mais ici, dans cet appartement... Est-ce que M. Daniel aurait raison? est-ce que j'aurais eu tort de lui promettre?... Et pourquoi donc? Il me dira, comme autrefois, qu'il m'aime... qu'il veut être mon mari... (Avec joie.) Moi, sa femme!... moi, une grande dame comme ma maîtresse!... Oh! je n'en serais pas plus fière... Et pourvu seulement que je lui plaise, qu'il me trouve jolie, et que ce bonnet m'aille bien, car voilà trois fois que je l'arrange... (Apercevant M. de Varades qui entre, elle pousse un cri, et s'éloigne de la glace.) Ah!...

SCÈNE II.

M. DE VARADES, couvert d'un manteau; ZOÉ.

ZOÉ, toute tremblante.

Ah!... c'est vous, Monsieur! On n'entre pas ainsi, sans prévenir...

M. DE VARADES.

Eh quoi! Zoé... vous avez peur?

ZOÉ.

Certainement: depuis une heure que je vous attends, je ne fais que cela. Mais ça n'est pas pénible, au contraire.

M. DE VARADES, lui prenant la main.

Comme ta main est froide!

ZOÉ.

C'est que, pendant cette nuit, je vous savais en route.

M. DE VARADES.

Et tu tremblais?...

ZOÉ.

Oui, j'avais froid pour vous.

M. DE VARADES.

Ma chère Zoé!

ZOÉ.

Ne vous occupez pas de moi, Monsieur, mais de vous. Approchez-vous du feu; quittez ce manteau... et puis donnez-moi ce chapeau qui vous embarrasse.

(Elle prend son chapeau et le met sur le canapé. M. de Varades ôte son manteau, et le met sur un fauteuil près de la porte à droite.)

M. DE VARADES, à part.

Insensé que je suis! je quitte Paris pour me venger de ses caprices, pour lui laisser des regrets. Je jure de ne plus la voir qu'elle ne m'ait rappelé!... Et son image est là!... Et vingt fois j'ai été près de retourner près d'elle; à ce bal... Non; c'eût été perdre le fruit de mon sacrifice... (Pendant ce temps, Zoé est allée à la porte au fond, et a regardé un instant au dehors.)

ZOÉ, revenant.

Eh bien! si c'est ainsi que vous vous chauffez!... Vous trouvez-vous mieux?

M. DE VARADES.

Certainement. Mais où sommes-nous, Zoé? est-ce chez vous?...

ZOÉ.

Non, ma chambre à moi est là. (Montrant la porte à droite.) C'est ici le boudoir de madame, (Montrant la porte à gauche.) et là, sa chambre à coucher...

M. DE VARADES.

Que dis-tu?... madame de Bussières!... (A part.) Je suis chez elle, voilà les lieux qu'elle habite... Ah! j'éprouve une émotion...

ZOÉ.

J'ai pensé que vous m'aimeriez mieux ici.

M. DE VARADES, distrait.

Oui... oui, sans doute... (A part.) Pauvre fille!...

ZOÉ.

Êtes-vous bien sûr, au moins, qu'ici, dans la maison, personne ne vous ait vu?...

M. DE VARADES.

Personne... J'ai laissé mes chevaux de l'autre côté du parc.

ZOÉ.

Et c'est pour moi que, cette nuit, vous avez renoncé à cette brillante soirée, à ces belles dames si élégantes?...

M. DE VARADES.

Oui... oui, j'avais besoin d'éloigner toutes ces idées, j'avais besoin de vous voir, Zoé...

ZOÉ.

Et moi donc!...

M. DE VARADES.

Vous, si franche, si naïve, et ce n'est pas vous qui voudriez vous faire un jeu de mes tourments, me repousser... me dédaigner...

ZOÉ.

Oh!... bien au contraire. Mais vous devez avoir faim... est-ce que vous ne voulez pas vous mettre à table?

M. DE VARADES.

Si vraiment.

ZOÉ.

Attendez; je vais vous chercher du vin de Xérès... Ce doit être du bon vin, n'est-ce pas? et ça vous fera plaisir.

M. DE VARADES.

Oui, Zoé.

ZOÉ.

La clef est là... dans la chambre de madame...

M. DE VARADES.

Là, sa chambre?

ZOÉ.

Non... Monsieur... ne me suivez pas... je vous prie...

(Elle entre vivement dans la chambre à gauche.)

M. DE VARADES.

Quel supplice! quelle existence!... pour oublier la maîtresse, venir tromper la femme de chambre! et quand je crois me consoler, m'étourdir, je me retrouve chez elle... Ah! si elle était ici! si je pouvais la revoir un instant... Mais non, elle est au bal, plus jolie, plus séduisante que jamais. Entourée d'hommages, elle pense à moi, peut-être; et moi, je viens profaner ces lieux, où tout me rappelle ses charmes et mon amour. Ah! plutôt fuyons.

ZOÉ, rentrant et portant une bouteille.

Eh bien! me voici... Où allez-vous donc? (Lui montrant la table.) Tenez, Monsieur, mettez-vous là, auprès du feu. Je vais vous servir.

M. DE VARADES.

Y penses-tu? Là, près de moi...

ZOÉ.

Oh! non... je n'oserai jamais...

M. DE VARADES, la forçant de s'asseoir.

Et moi, je le veux, je l'exige.

ZOÉ, assise.

Ah! que je suis contente! Il est donc vrai, vous le voulez bien, vous me regardez comme votre femme, comme votre égale.

M. DE VARADES.

Comme ce qu'il y a de plus joli au monde... et comme tout ce que j'aime...

ZOÉ, à part.

Ah! si M. Daniel l'entendait, lui qui ne veut pas croire...

M. DE VARADES.

Eh bien! tu ne manges pas?...

ZOÉ.

Oh! je n'ai pas faim... je n'ai pas le temps; je suis si heureuse!... Vous vous rappelez donc vos promesses, celle que vous m'aviez écrite, et que j'ai toujours là...

M. DE VARADES.

Peux-tu penser que j'aie rien oublié?... (A part.) Allons, tâchons de nous faire illusion; et persuadons-nous que je suis auprès de sa maîtresse...

ZOÉ.

Ah! ne me regardez pas comme ça. Il y a dans vos yeux quelque chose de si tendre...

M. DE VARADES, à part.

AIR : *Lui et moi* (de PLANTADE).

PREMIER COUPLET.

Lieux habités par Aurélie,
Charme magique et séducteur!
(Montrant Zoé.)
Ombre des nuits, femme jolie,
Tout vient aider à mon erreur.
(A Zoé.)
Je revois celle que j'adore,
Et, grâce aux attraits que voilà,
(A part.)
Auprès d'elle je suis encore
Avec celle qui n'est pas là.

(Zoé se lève et vient auprès de M. de Varades, qui la prend dans ses bras.)

DEUXIÈME COUPLET.

De ton amant qui te supplie,
Daigne enfin combler les souhaits;
Un baiser... un seul... Aurélie...
(Se reprenant.)
Non, c'est Zoé que je disais.
Oui, voilà celle que j'adore;
Et grâce à ce prestige-là,
(A part.)
Auprès d'elle je suis encore
Avec celle qui n'est pas là.
(Il l'embrasse.)

ZOÉ.

Monsieur, Monsieur... taisez-vous donc!

M. DE VARADES, écoutant.

Silence... une voiture vient d'entrer dans la cour.

ZOÉ, allant à la fenêtre.

Une voiture... ah mon Dieu! des lumières... une voix... celle du cocher de madame...

M. DE VARADES.

C'est elle!

ZOÉ.

Je suis perdue.

M. DE VARADES.

Elle ici!... dans cette maison... Elle me fuyait donc : et je la retrouve...

ZOÉ.

Partez, Monsieur, partez, au nom du ciel

M. DE VARADES.

Et par où?... pour la rencontrer...

ZOÉ.

Restez alors; mais que faire? où vous cacher?

M. DE VARADES, montrant la porte à gauche.

Là...

ZOÉ.

Y pensez-vous? la chambre de madame...

M. DE VARADES, montrant la porte du cabinet à droite.

Eh bien! celle-ci.

ZOÉ.

La mienne!... non, Monsieur... je ne veux

pas... (Varades s'élance dans la chambre à droite, et emporte son manteau.) Ah ! c'est madame.

SCÈNE III.

ZOÉ, AURÉLIE.

AURÉLIE, en robe de bal, et jetant en entrant sa pelisse sur le canapé où est le chapeau de M. de Varades, qui se trouve ainsi caché.

Non !... qu'il se couche !... qu'il se repose !... je le veux.

ZOÉ.

Quoi ! c'est vous, Madame?...

AURÉLIE.

Oui, j'ai quitté le bal de bonne heure... et, au lieu de rentrer à Paris... à l'hôtel, je suis venue tout de suite ici, où je serai tout arrivée pour demain...

ZOÉ.

Comment! Madame ?...

AURÉLIE.

Certainement... Tu n'as pas voulu rester avec moi à Paris... et moi je viens avec vous tous à Bièvre... comme je vous l'avais promis...

ZOÉ.

Oh ! nous serons tous bien contents... moi la première... certainement j'éprouve un plaisir !... mais seule, Madame, au milieu de la nuit !...

AURÉLIE.

Eh ! qu'importe ?... quel danger peut-il y avoir ? et quand il y en aurait eu... Daniel était là pour m'en préserver...

ZOÉ.

Daniel !...

AURÉLIE.

Oui... il m'escortait à cheval... d'un peu loin, je ne m'en doutais pas... je ne m'en suis aperçue qu'ici, en descendant de voiture. Il paraît qu'il avait des ordres à donner pour la manufacture... il le dit, du moins; je ne le crois pas... c'est pour moi, moi seule; mais le moyen de se fâcher d'un zèle si touchant, si dévoué !... et puis il était si content de me voir quitter Paris pour me réfugier ici ! car je lui ai promis d'y rester, et j'y resterai jusqu'au retour de mon mari...

ZOÉ.

Si longtemps !...

AURÉLIE.

Hein ?...

ZOÉ.

Si madame voulait passer dans sa chambre?... (Elle se place devant la table, comme pour la cacher.)

AURÉLIE.

Tout à l'heure... mais... laissez-moi.

ZOÉ.

C'est que... si madame veut que je la déshabille...

AURÉLIE.

Non, pas encore... j'écrirai avant de me coucher... oui, j'écrirai... (Voyant la table.) Ah ! qu'est-ce donc ?... tu m'attendais ?...

ZOÉ.

Oui... Madame... oui...

AURÉLIE.

Comment !... tu savais ?... Ah ! je comprends, encore Daniel !... Il t'avait prévenue ?...

ZOÉ.

Oui... Madame... oui...

AURÉLIE.

Que d'attentions !... de dévouement !... (A Zoé. C'est inutile, je ne prendrai rien... (Zoé porte la table vers la porte du fond.) Va, Zoé... va donner des ordres pour lui... qu'on lui fasse du feu, qu'on lui serve à souper... pauvre garçon !...

ZOÉ, regardant le cabinet.

Ce n'est pas lui qui est le plus à plaindre... (Hésitant à s'en aller.) Je vais vite, et je reviens près de madame... Si madame avait besoin de moi ?...

AURÉLIE.

Eh ! non... va donc, va... je veux être seule... va...

ZOÉ.

Oui, Madame... oui. (A part.) Ah ! mon Dieu ! est-ce qu'il va rester là toute la nuit ?

(Elle sort et emporte la table.)

SCÈNE IV.

AURÉLIE, ensuite M. DE VARADES.

AURÉLIE, seule.

Oui, seule... j'en ai besoin... toute la soirée j'ai éprouvé un trouble, une agitation... Quitter Paris sitôt, sans le revoir, sans le remercier de ce qu'il a fait pour moi; car c'était si bien, si généreux à lui de ne pas venir à ce bal... qui, du reste, était d'un ennui... et où j'étais si malheureuse... J'avais le cœur serré, en songeant que j'allais fuir loin de lui... mes yeux le cherchaient partout; et là-bas comme ici, je me disais à moi-même...

AIR : *Faisons la paix.*

Il n'est pas là, (*bis.*)
Cet ami qui pour moi respire;
Ici tout me déplaît déjà,
Et tout à mon cœur semble dire :
Il n'est pas là.

M. DE VARADES, qui, pendant le couplet, est sorti du cabinet, passe derrière Aurélie, et lui dit à voix basse :

Si, Madame... il est près de vous.

AURÉLIE, poussant un cri.

Ah !

M. DE VARADES.

Pardon, Madame... pardon.

AURÉLIE.

Que faites-vous ici, Monsieur?... quelle témérité !...

M. DE VARADES.

De grâce, écoutez-moi.

AURÉLIE.

Non, Monsieur, non... laissez-moi... sortez...

(Elle passe à gauche.)

M. DE VARADES.

Oh ! jamais, jamais!... et puisque je vous ai suivie jusqu'en ces lieux...

AURÉLIE.

Suivie!... vous étiez là?...

M. DE VARADES.

Eh bien! non; j'ai précédé vos pas... je suis arrivé ce soir... il y a longtemps... j'étais instruit de tout... je savais que vous vouliez m'éviter, me fuir... je le savais, Madame!... Cette défense de vous accompagner, de vous retrouver au bal, de vous revoir... quelques ordres que j'ai surpris... me fallait-il davantage pour m'éclairer sur vos démarches, sur vos projets?...

AURÉLIE.

Et vous avez osé?...

M. DE VARADES.

J'étais si malheureux! ma tête s'est égarée... mon cœur m'a conduit dans cette retraite, où j'ai pénétré en secret... en secret, Madame!... pour vous voir, vous parler, ne fût-ce qu'un instant!...

AURÉLIE.

Mais vous me perdez, Monsieur!...

M. DE VARADES.

Non, non... Dites-moi quel est mon crime, pour me chasser de votre présence, pour me fuir jusqu'en ces lieux!... Oh! dites, dites, que je sache tout, que je me justifie!...

AURÉLIE.

Ah! vous me faites trembler!...

M. DE VARADES.

Et que craignez-vous donc, quand mon respect vous répond de moi?... quand, dans la crainte de vous offenser, de vous déplaire, je cache au fond de mon cœur, et au risque d'être à jamais malheureux, l'amour qui me consume?...

AURÉLIE, traversant le théâtre.

Monsieur...

M. DE VARADES.

Pardon, pardon! ce mot m'est échappé... c'est la première fois... Aurélie, oui, je vous aime, je n'aime que vous!... mon sort, mon bonheur, ma vie, tout dépend de vous!... jugez donc si je puis vous perdre!...

AURÉLIE.

Ah! voilà ce que je craignais!... Vous voyez bien que j'avais raison de vous fuir... Songez donc que je ne suis plus libre, que je ne puis vous aimer sans être coupable...

M. DE VARADES.

Oh! non, non, vous ne l'êtes pas!... vous, si malheureuse, soumise à un esclavage... à une tyrannie, qui vingt fois m'ont fait rougir pour vous... Vous, coupable!... et de quoi?... d'écouter un ami qui donnerait sa vie plutôt que de vous causer un chagrin, un regret... qui respecte en vous ce qu'il y a de plus pur et de plus parfait au monde... et qui, en ce moment encore, mourrait content s'il entendait de votre bouche un mot d'espoir, un mot de pardon... Oh! dites que vous me pardonnez!...

AURÉLIE.

Entendez-vous?... on monte l'escalier...

M. DE VARADES.

Je m'éloigne... mais un mot... un seul mot... et si vous m'aimez...

(On frappe à la porte du fond.)

AURÉLIE.

On frappe!

(M. de Varades, au fond, et montrant la porte du cabinet à droite, dont il se rapproche doucement, et qu'il ouvre. — On frappe encore.)

AURÉLIE, allant vers le fond.

Qui est là?...

DANIEL, en dehors.

Moi... Daniel.

M. DE VARADES, sur la porte du cabinet.

Toujours lui!...

(Il entre dans le cabinet, dont il ferme la porte. Aurélie va ouvrir celle du fond.)

SCÈNE V.

AURÉLIE, DANIEL; puis ZOÉ, qui entre un instant après.

DANIEL.

Pardon, Madame, c'est moi...

AURÉLIE, troublée.

Vous, Daniel!... Eh! mon Dieu! que me voulez-vous? qu'avez-vous à me dire, à l'heure qu'il est?...

DANIEL.

J'ai su que madame n'était pas rentrée chez elle; et comme je craignais qu'elle ne fût inquiète, je venais la prévenir...

AURÉLIE.

Et de quoi?

DANIEL.

Voilà ce que c'est : quelqu'un s'est introduit dans le parc, ce soir, avant notre arrivée...

AURÉLIE.

Ah ! vous penseriez...

ZOÉ, qui vient d'entrer.

Ah ! mon Dieu !

DANIEL.

Oui, Madame, un homme qui s'est glissé du côté du moulin, en se dirigeant par ici...

AURÉLIE, troublée.

Par... ici...

DANIEL.

Ne tremblez pas ainsi, Madame.

AURÉLIE.

Moi !... en effet, vous me faites une peur... mais peut-être s'est-on trompé...

ZOÉ.

Madame a raison, on s'est trompé, j'en suis sûre.

DANIEL, brusquement.

Qu'en savez-vous ?... du reste, nous verrons bien, car tous les ouvriers sont sur pied... il ne peut leur échapper ; et s'ils le rencontrent, malheur à lui !...

AURÉLIE.

Ah ! mon Dieu !...

DANIEL.

Ils sont armés, et s'il résiste...

ZOÉ.

Quelle horreur !

AIR de *Turenne*.

Ah ! j'en suis plus morte que vive !

AURÉLIE.

Y pensez-vous ! moi je défends ici
Qu'on l'attaque ou qu'on le poursuive !

ZOÉ.

Madame a raison... Dieu merci !

AURÉLIE.

Certainement ! Quelque étourdi,
Quelque imprudent, qui, dans la nuit profonde,
Peut-être en ces lieux s'égara !

DANIEL, avec humeur.

S'égarer ?

ZOÉ.

Sans doute ! cela
Peut arriver à tout le monde.

Et si c'était quelque chasseur des environs...

DANIEL.

A cette heure ? quelle idée !...

AURÉLIE, avec impatience.

Enfin, un chasseur, un braconnier... qu'importe ? quel qu'il soit, je ne veux pas qu'on expose pour cela les jours d'un homme, d'un malheureux ; d'ailleurs, quel danger ?... voici le jour... (A Zoé.) Portez cette pelisse dans ma chambre, où je vais rentrer.

ZOÉ, vivement, en prenant la pelisse sur le canapé.

Oui, Madame... (A part.) Quel bonheur !

AURÉLIE.

Vous, Daniel, allez, qu'on lui fasse grâce.

DANIEL.

Puisque madame le veut... et au fait, elle a raison : le bruit, l'éclat, pourraient compromettre... (Apercevant sur le canapé le chapeau de M. de Varades. A part.) Ciel !... il est ici...

AURÉLIE.

Que tout le monde rentre ; et vous-même, je vous en prie... reposez-vous... allez... Viens-tu, Zoé ?

ZOÉ.

Oui, Madame, je vous suis... (A part.) Et je reviens... Ce vilain Daniel, qui ne s'en va pas !...

AURÉLIE, à Daniel, qui gagne la porte de sortie.

Adieu, Daniel ! songez à ce que je vous ai dit.

DANIEL.

Soyez tranquille... fiez-vous à moi...

(Il sort par la porte du fond, qu'il referme. Zoé est déjà rentrée dans l'appartement. Aurélie, restée seule, fait quelques pas vers le cabinet, lorsque Zoé revient, et lui dit :)

ZOÉ.

Madame, tout est prêt.

AURÉLIE.

Allons, c'est bien, Mademoiselle, j'y vais.

(Elles rentrent dans l'appartement, en jetant un regard sur le cabinet.)

SCÈNE VI.

DANIEL, seul. Il rentre vivement.

Il est ici... j'avais cru déjà reconnaître près des murs du parc ses deux chevaux et son domestique... mais je craignais de me tromper... A présent, j'en suis sûr... c'est lui... Il a trompé ma surveillance, mais il est en mon pouvoir... ici... oui, ici !... et si je m'en croyais... (S'arrêtant.) Que vais-je faire ?... un éclat, du scandale... ah ! plutôt mourir !... Et pourtant, ce déshonneur, c'est bien lui qui l'apportait, le lâche !... c'est lui qui osait..... Ah ! jamais je n'ai souffert ce que je souffre en ce moment.

AIR de *Colalto*.

Que ne puis-je, au gré de mes vœux,
Lui dire : Viens, je te défie !
En ce moment que je serais heureux
De lui donner la mort, ou de perdre la vie !
Mais il faut se taire et souffrir !
O honte !... ô contrainte cruelle !
Pour elle, hélas ! il peut vivre... et pour elle
Moi je n'ai pas le droit de mourir !
Je n'ai pas même le droit de mourir !

Allons... ce n'est pas lui, c'est elle que je sauve... Oui, au prix de ma vengeance, il faut l'aider à s'évader... qu'il parte, qu'il s'éloigne.... et plu

tard, peut-être... plus tard... (Allant au cabinet à droite.) Allons...

SCÈNE VII.

DANIEL, ZOÉ.

(Zoé est rentrée, et s'est arrêtée dans le fond pendant les derniers mots ; au moment où Daniel va tourner la clef, elle s'élance, et tombe à genoux.)

ZOÉ.

Ah ! n'ouvrez pas !...

DANIEL.

Zoé !...

ZOÉ.

N'ouvrez pas !...

DANIEL.

Grand Dieu !...

ZOÉ.

Grâce !... grâce !... ne me perdez pas !...

DANIEL.

Vous perdre !...

ZOÉ.

Il y a là...

DANIEL.

Qui donc ?...

ZOÉ.

Vous, qui êtes si sévère, vous allez être furieux contre moi...

DANIEL.

Achevez... qui donc ?

ZOÉ.

Eh bien !... quelqu'un... celui dont je vous parlais hier... M. de Varades, qui est venu ici.... pour moi...

DANIEL, vivement.

Pour vous !... c'était vous !... vous ne me trompez pas, c'était... (L'embrassant.) Ah ! Zoé ! ma petite Zoé ! vous me rendez la vie...

ZOÉ.

Vrai !... par exemple, c'est bien sans intention !

DANIEL.

Pour vous... un amant !... Ah ! c'est bien... c'est très-bien !... (Se reprenant.) Non, c'est mal... Zoé... c'est très-mal...

ZOÉ.

Dame !... entendez-vous !... lequel des deux ?... et puisqu'au fait il veut m'épouser...

DANIEL.

Imprudente que vous êtes ! pouvez-vous le croire ?... il ne veut que vous tromper, je vous le prouverai...

ZOÉ, pleurant.

Jamais !... il m'épousera...

DANIEL.

Silence, voici madame ; ne craignez rien, j'obtiendrai votre pardon, je m'en charge ; laissez-nous seulement...

ZOÉ.

Oui, monsieur Daniel. Que de bonté !... que d'amitié !... (En s'en allant.) C'est égal, il m'épousera...

(Elle sort par le fond.)

SCÈNE VIII.

DANIEL ; AURÉLIE, en négligé.

DANIEL.

Je respire !...

AURÉLIE.

Daniel !... encore ici... je croyais... je vous avais dit...

DANIEL.

Pardon, Madame !... je suis resté, heureusement ; car cet homme dont je vous ai parlé, qui s'est introduit dans le parc... que j'avais ordonné de poursuivre...

AURÉLIE.

Grand Dieu !...

DANIEL, montrant le cabinet à droite.

Il est là, dans ce cabinet !...

AURÉLIE.

Quoi ! vous savez ?...

DANIEL.

Oui, je sais qu'il venait ici pour tromper, pour séduire...

AURÉLIE.

Qui donc ?

DANIEL.

Zoé, votre femme de chambre.

AURÉLIE.

Ah ! quelle indignité !...

DANIEL.

N'est-ce pas, Madame ? c'est affreux, c'est infâme !... s'introduire dans une maison, où il est accueilli avec tant de bonté, pour y apporter la séduction, la honte...

AURÉLIE.

Zoé !... non, non, c'est impossible, cela ne se peut pas...

DANIEL.

S'il ose le nier, Madame, c'est moi qui me charge de le convaincre. Mais je vous demande grâce pour elle ; réservez toute votre colère pour le coupable.

AURÉLIE.

C'est bien, Daniel, laissez-moi... (A part.) Zoé !

DANIEL.

Il faut qu'il sorte, Madame ; mais en secret, car personne ne doit savoir...

AURÉLIE.

AIR : *Ne vois-tu pas, jeune imprudent.*

A vos conseils judicieux,
A votre amitié je me fie;
Dans ce secret rien que nous deux;
Mais laissez-moi, je vous en prie.

DANIEL.

C'est bien... je sors... point de pitié!

AURÉLIE.

Ah! je punirai tant d'audace!

DANIEL.

Qu'il vienne à présent... l'amitié
Peut sans crainte céder la place.

(Il sort.)

SCÈNE IX.

AURÉLIE, ensuite M. DE VARADES.

AURÉLIE, seule.

Oh! qu'il m'a fait souffrir!... Je n'ai jamais éprouvé ce que je sens là... Zoé... Oh! c'est un supplice que je ne puis supporter plus longtemps!... (Courant à la porte du cabinet.) Monsieur!... Monsieur!...

M. DE VARADES, venant à elle avec empressement.

Aurélie!... enfin vous êtes seule, je puis tomber à vos pieds...

AURÉLIE, reculant.

Aux miens! prenez garde, vous vous trompez.

M. DE VARADES.

Qu'est-ce donc?... d'où vient ce trouble?...

AURÉLIE.

Vous me le demandez... vous qui n'avez pénétré jusqu'à moi que pour me tromper; qui, tout à l'heure encore, me juriez un amour... ah! j'en rougis de honte! un amour dont une autre était l'objet.

M. DE VARADES.

Madame...

AURÉLIE.

Je la connais... une jeune fille dont vous avez égaré la raison par ce langage, ces serments peut-être qui ont égaré la mienne!... une malheureuse que vous me donniez pour rivale, à moi!... Zoé, ma femme de chambre!... ah! Monsieur!...

M. DE VARADES.

Aurélie!... ah! je vous en supplie, au nom de mon honneur, du vôtre, calmez ces transports jaloux...

AURÉLIE.

Jaloux!... eh bien, oui!... Vous avez arraché de mon âme une paix que rien, jusqu'à vous, n'avait troublée. J'étais heureuse, ou plutôt j'étais soumise à mon sort, résignée à souffrir, mais pure, mais tranquille du moins... C'est alors que vous m'avez entourée de piéges, de séductions... Mon faible cœur, qui n'a jamais trompé, pouvait-il croire à la trahison?... Il s'abandonnait avec confiance à ces charmes enivrants d'un langage nouveau pour lui; je croyais à votre franchise, à votre tendresse... je vous aimais enfin!...

M. DE VARADES.

Vous... ô ciel!...

AURÉLIE.

Oui, je vous aimais; c'était mon premier, mon seul amour... Je puis l'avouer à présent, car vous m'avez rendue à moi-même.

AIR nouveau (musique de M. HORMILLE).

PREMIER COUPLET.

Vous m'avez rendu tous mes droits,
Mon repos, mon indifférence;
Aussi, j'en conviens, je vous dois
Une grande reconnaissance.
Car, grâce à ce soin complaisant,
Dont mon honneur vous remercie,
Je ne vous aimai qu'un moment,
Je vous hais pour toute la vie.

DEUXIÈME COUPLET.

M. DE VARADES.

Ah! je ne puis encore, hélas!
Croire à ce que je viens d'entendre,
Et de vous mon cœur n'osait pas
Espérer un aveu si tendre.
Je bénis un ressentiment
Dont mon âme vous remercie...
Et pour moi l'erreur d'un moment
Fera le bonheur de ma vie.

AURÉLIE, étonnée.

Que dites-vous?

M. DE VARADES.

Que, grâce au ciel, ma ruse a réussi; et que ce Daniel, toujours attaché à vos pas comme un mauvais génie, pour vous effrayer et pour vous épier...

AURÉLIE.

Eh bien!

M. DE VARADES.

Il a fallu lui donner le change... et il est persuadé maintenant que je venais ici pour Zoé.

AURÉLIE.

O ciel! la compromettre!

M. DE VARADES.

A ses yeux seulement, et pour vous sauver; mais il se taira, j'en réponds, et plus tard mes bienfaits pour cette pauvre enfant...

AURÉLIE.

Zoé! c'est donc ainsi qu'il a pu croire... Ah! vous ne me trompez pas... non, non, c'est impossible; ce serait infâme, savez-vous?

M. DE VARADES.

Moi, en aimer une autre?...

AURÉLIE, vivement.

Non, je vous crois... j'ai besoin de vous croire... j'ai été injuste envers vous, que j'ai outragé, méconnu; mais aussi, j'étais si malheureuse! j'avais le cœur brisé. Moi qui n'avais qu'un

ami au monde, il fallait douter de lui! le perdre, le haïr; c'était un supplice au-dessus de mes forces, un mal affreux, horrible, que je n'avais pas encore senti... Ah! c'est que je n'avais jamais aimé...

M. DE VARADES.

Air : *Ainsi que vous, je veux, Mademoiselle.*

Qu'entends-je, ô ciel!

AURÉLIE.

Ah! par pitié! par grâce!
Ah! laissez-moi!

M. DE VARADES.

De vous dépend mon sort.
Ce mot, par qui tout mon crime s'efface,
Que de vous je l'entende encor.
Oui, cet aveu qui tous deux nous enchaîne,
Et que j'implore dans ce jour,
Je le devais tout à l'heure à la haine,
Que je le doive à votre amour.
Que je le doive enfin à votre amour.

AURÉLIE.

Que me demandez-vous?... Savez-vous que de ce mot-là dépend ma vie tout entière?... savez-vous que ce mot est fatal à prononcer... que s'il était entendu par un autre que par vous, si j'étais trahie, il me perdrait, et vous peut-être avec moi... le savez-vous?

M. DE VARADES.

Et qu'importe!... mon sort n'est-il pas enchaîné au tien? doutes-tu de mon courage, Aurélie?... Me crois-tu incapable de te suivre, de te défendre, de t'arracher aux mains d'un tyran? Ah! je tombe à tes pieds, ne me repousse pas... m'aimes-tu?...

(Il se jette à ses genoux.)

AURÉLIE.

Ah oui!... je suis coupable... je vous aime!

M. DE VARADES.

Aurélie!...

(En ce moment paraît Daniel à la porte du fond, qu'il a ouverte.)

AURÉLIE, apercevant Daniel, et poussant un cri.

Ah!...

M. DE VARADES, se relevant.

Il devait être là...

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, DANIEL.

DANIEL.

Madame, pardonnez-moi... j'accours... (Apercevant M. de Varades.) Je... je...

AURÉLIE, vivement.

Que venez-vous faire ici?... qui vous a appelé?... que cherchez-vous?...

DANIEL.

Madame...

AURÉLIE, hors d'elle-même.

Parlez... parlez... qui vous amène chez moi?

DANIEL, regardant M. de Varades.

Madame... cette personne dont je vous parlais... et que Zoé...

AURÉLIE.

Cette personne s'est justifiée. Je n'accuse pas Zoé, je ne lui en veux plus, et je défends que désormais il en soit question devant elle, ou devant moi.

DANIEL, anéanti, à part.

Ah! mon Dieu!... elle a tout pardonné... ils sont d'accord...

AURÉLIE.

Mais parlez donc!... sous quel prétexte venir ainsi chez moi, toujours sur mes pas, à mes côtés?... que voulez-vous?...

DANIEL.

Pardon... c'est une nouvelle que j'apportais à madame... et que je reçois à l'instant par Julien, qui vient d'arriver à cheval...

AURÉLIE.

Julien?... le domestique de mon mari?...

DANIEL.

Il m'annonce le retour de M. de Bussières à Paris.

AURÉLIE.

O ciel!...

M. DE VARADES.

Que dit-il?

DANIEL.

En arrivant ce matin, il a su que madame était à Bièvre; il vous prie de l'y attendre, car dans deux heures il y sera lui-même...

AURÉLIE.

Ici... M. de Bussières!... Ah! je comprends maintenant le motif de cette surveillance dont vous m'entouriez tous les jours, à tous les instants... de cet espionnage... (Mouvement de Daniel.) oui, de cet espionnage continuel... insupportable... Loin de moi, loin de ces lieux, il me persécutait encore, par vous, qui vous êtes chargé de lui rendre compte de mes démarches, de ma conduite, de mes plaisirs : c'est un devoir que vous avez rempli, trop bien peut-être.

DANIEL.

Ah! Madame!...

AURÉLIE.

A son retour, vous l'attendiez avec impatience pour lui faire votre rapport... Eh bien! allez, faites-le... dites-lui ce que vous avez si bien épié... inventez encore... que m'importe?...

M. DE VARADES, à demi-voix.

Aurélie!...

DANIEL.

Ah! vous ne croyez pas...

AURÉLIE.

Ou plutôt... c'est un plaisir que vous n'aurez

pas... je saurai en prévenir l'effet; et s'il faut qu'il l'apprenne... ce sera par moi, par moi seule... je lui dirai tout avant vous...

DANIEL.

Madame!...

AURÉLIE.

Laissez-moi, sortez, je vous chasse!

DANIEL.

Moi!... moi... chassé!... comme un valet... après tant de zèle, de dévouement... chassé!...

AURÉLIE.

Sortez, vous dis-je...

DANIEL.

J'obéis, Madame... je sors... (Il s'éloigne. A part, au moment de sortir.) Partir!... oh! pas encore.

(Il sort.)

M. DE VARADES, à demi-voix.

Elle est à moi!

SCÈNE XI.

AURÉLIE, M. DE VARADES, ensuite JULIEN.

AURÉLIE, dans le plus grand désordre.

Ici, dans deux heures... Oh! je ne l'attendrai pas!

M. DE VARADES.

Que voulez-vous faire? grand Dieu!...

AURÉLIE.

Après l'aveu que vous avez reçu de moi, qu'il a entendu... Oh! oui, il était là... il sait tout, je n'ai plus à hésiter, c'en est fait!...

M. DE VARADES.

Aurélie... que dites-vous?... votre mari...

AURÉLIE.

Mon mari... il me tuerait...

M. DE VARADES.

O ciel!...

AURÉLIE.

Ce matin, je pouvais l'attendre, le revoir... maintenant c'est impossible... Je fuirai ces lieux... Il faut partir...

(Elle traverse le théâtre.)

M. DE VARADES.

Partir?

AURÉLIE.

Eh! oui, sans doute... mon amour, vous le savez... je vous l'ai dit, je suis coupable... coupable aux yeux de mes gens, de mon mari... aux vôtres peut-être?...

M. DE VARADES.

Oh! jamais, jamais!

AURÉLIE.

Oui, j'ai reçu vos serments ici tout à l'heure... vous les tiendrez. Que mon sort s'accomplisse!... (Elle court vers la porte du fond.) Holà! quelqu'un! (A M. de Varades.) Sonnez, Monsieur... (M. de Varades hésitant.) Sonnez donc!...

(M. de Varades tire le cordon qui est auprès de la cheminée. Aurélie court au guéridon, prend une plume et écrit.)

M. DE VARADES.

Que voulez-vous faire?...

AURÉLIE, écrivant.

Mon devoir... ce que vous me conseilleriez vous-même... ce que j'ai dit à Daniel enfin.... (Écrivant.) Du moins, je ne tromperai pas mon mari en le quittant... je le préviens de ma fuite... il saura tout, et mes aveux... (Julien entre.) Ah! c'est vous, Julien, vous attendez ma réponse?... Tenez, remontez à cheval à l'instant... repartez pour Paris... remettez cette lettre à votre maître...

(Il sort. Elle retombe accablée.)

M. DE VARADES.

Aurélie, oh! revenez à vous, calmez ce trouble où je vous vois... oui, je suis à vous... et bientôt...

AURÉLIE, se levant.

Oui, dans deux heures... je serai partie... avec vous... et Zoé...

M. DE VARADES.

O ciel!

AURÉLIE.

Elle seule m'accompagnera.

M. DE VARADES.

Zoé?

AURÉLIE.

C'est la seule en qui j'aie confiance, elle a été élevée avec moi; elle ne m'abandonnera pas.

M. DE VARADES.

Mais, Madame...

AURÉLIE.

D'ailleurs, nous l'avons compromise; elle ne peut rester en ces lieux; et, complice de notre fuite, son sort désormais me regarde... Adieu, je vais tout disposer... Vous, hâtez notre départ.

(Elle rentre dans son appartement.)

SCÈNE XII.

M. DE VARADES, ZOÉ, qui entre avec crainte et lentement.

M. DE VARADES, à part.

Partir, partir! je n'y pensais pas d'abord; mais, ma foi! n'importe... allons tout préparer.

ZOÉ, avec timidité.

Eh bien! monsieur Émile?...

M. DE VARADES, à part.

Elle, nous accompagner, nous suivre!... oh! tout serait perdu, il faut l'éloigner.

ZOÉ.

Madame vous a vu... vous a parlé... elle sait tout...

M. DE VARADES.

Oui, sans doute, et vous ne pouvez plus rester ici, vous ne pouvez plus la revoir.

ZOÉ.

Elle est donc bien en colère ?

M. DE VARADES.

Certainement ! et il faut quitter cette maison... il faut partir à l'instant même.

ZOÉ.

Est-il possible !... Et où aller ?...

M. DE VARADES, à part.

Pauvre fille !... (A Zoé, à demi-voix.) A Paris... chez ma mère... chez moi.

ZOÉ, effrayée.

Chez vous ?...

M. DE VARADES, vivement.

Silence !... Rien qui puisse vous compromettre... je ne vous accompagnerai pas ; vous partirez seule... ma mère, à qui je vais écrire, vous recevra.. veillera sur vous...

ZOÉ.

Mais vous me disiez hier que votre mère ne consentirait pas à notre mariage ?...

M. DE VARADES.

Aussi ne faudra-t-il pas lui en parler. Je ne vous présente à elle que comme une jeune fille qu'elle doit protéger et là, cachée à tous les yeux, vous attendrez ou ma présence, ou un mot de moi.

ZOÉ.

Sera-ce bien long ?

M. DE VARADES.

Demain... après-demain... que sais-je !... pourvu que vous partiez... que votre maîtresse ne vous aperçoive pas.

ZOÉ.

Soyez tranquille... Mais notre mariage, qui s'en occupera !

M. DE VARADES.

Moi... moi seul.

ZOÉ.

Quoi vraiment... et l'église, et la mairie ?

M. DE VARADES.

Je m'en charge.

ZOÉ.

Ah ! que je suis contente !... C'est donc bien vrai ? Et les témoins ?

M. DE VARADES, avec impatience.

Qui vous voudrez... nous avons le temps d'y penser...

ZOÉ, fâchée.

Comment ! Monsieur ?...

M. DE VARADES.

Tout ce qu'il vous plaira... parlez... commandez... l'or... les bijoux... (Lui remettant un portefeuille.) Tenez, prenez.

ZOÉ, refusant.

Du tout.

M. DE VARADES.

De la part d'un mari...

ZOÉ.

Ah ! oui, vous avez raison.

M. DE VARADES, vivement.

Mais éloignez-vous sur-le-champ... (A part.) Et mon départ, à moi.... des ordres à donner... (Haut à Zoé.) Adieu... adieu... songez à ce que je vous ai dit, et que dans un instant vous soyez loin de ces lieux.

ZOÉ.

Je pars...

(M. de Varades sort par la porte du fond.)

SCÈNE XIII.

ZOÉ, puis DANIEL.

ZOÉ.

Ah !... quel bonheur !... c'est comme un songe, moi sa femme... j'en étais bien sûre, je l'ai toujours dit... et ce Daniel, qui prétendait...

DANIEL, à la cantonade.

Oui, Julien, attendez-moi.

ZOÉ.

C'est lui, ah ! que c'est bien fait ! (D'un air triomphant.) Eh bien, monsieur Daniel, eh bien !...

DANIEL, brusquement.

Eh bien ! qu'y a-t-il ?

ZOÉ.

Il y a que je suis pressée... que je m'en vais... que je n'ai pas le temps de causer ; mais que je suis bien contente, car, grâce au ciel, c'est moi qui avais raison... il m'épouse.

DANIEL.

Cet amoureux de tantôt ?...

ZOÉ.

Eh oui ! M. de Varades.

DANIEL.

Est-il possible ?...

ZOÉ.

Silence !... c'est encore un secret. Vous serez un de mes témoins... d'abord, parce que vous avez été toujours si bon pour moi ! et puis ensuite pour vous prouver... et j'espère que maintenant vous n'en douterez pas...

DANIEL.

Plus que jamais...

ZOÉ.

Est-il obstiné !... Quand il me fait partir à l'instant pour Paris, où il ira me rejoindre pour notre mariage.

DANIEL.

Quoi ! cette voiture de poste que madame a donné ordre de préparer... c'est pour vous ?

ZOÉ.

Nullement, je pars à l'insu de madame, et il ne faut pas le lui dire.

DANIEL, à part et vivement.

Il veut l'éloigner, je comprends. (Haut avec chaleur à Zoé.) Et vous ne voyez pas que dans ce moment une autre...

ZOÉ, vivement.

Quoi !... qu'est-ce que c'est ?...

DANIEL, se reprenant.

Rien !... rien... (A part.) Qu'allais-je faire ? (A Zoé.) Je vous crois.

ZOÉ.

C'est bien heureux. (A part, en s'en allant.) Pauvre garçon !... il est si étonné, qu'il ne peut pas en revenir.

(Elle rentre dans sa chambre.)

SCÈNE XIV.

DANIEL, seul.

Compromettre Aurélie aux yeux de sa femme de chambre... ah ! ce serait la perdre que de la sauver à ce prix... Il est un autre moyen d'éclairer madame de Bussières malgré elle, et sans exposer son honneur... un moyen qui n'exposera que moi, et pour récompense, je n'ai à attendre que sa haine, son mépris. Encore ce sacrifice...

SCÈNE XV.

DANIEL, sur le devant du théâtre à droite ; M. DE VARADES, venant du fond, et allant à la porte de l'appartement d'Aurélie ; puis entr'ouvrant la porte, et s'adressant à AURÉLIE, qui paraît en costume de voyage.

M. DE VARADES.

Venez, nous n'avons pas de temps à perdre, et puisque la chaise de poste est prête...

(Daniel remonte le théâtre jusqu'à la porte du fond.)

AURÉLIE.

Je me soutiens à peine...

M. DE VARADES.

Songez qu'à chaque instant M. de Bussières peut arriver.

AURÉLIE.

Et Zoé, pourquoi ne vient-elle pas ?

M. DE VARADES.

J'ai tout arrangé... elle nous rejoindra plus tard ; partons...

(Daniel à la porte du fond, et se croisant les bras.)

AURÉLIE.

Daniel ! Daniel !...

M. DE VARADES.

Encore lui !...

DANIEL.

Pardon, Madame, de paraître encore dans ces lieux, d'où vous m'avez chassé... je voulais parler à monsieur.

M. DE VARADES.

En d'autres temps, Monsieur, je suis pressé... je pars.

DANIEL.

Justement !... je n'ai donc que ce moment pour vous demander raison d'une injure qui m'est personnelle.

M. DE VARADES.

Tout ce qne vous voudrez, mais dépêchons-nous. De quoi s'agit-il ?

AURÉLIE.

O ciel !

DANIEL.

Mille pardons, Madame, de m'occuper devant vous d'une affaire qui ne vous concerne en rien ; mais monsieur va épouser une jeune personne que j'aime...

M. DE VARADES.

O ciel !

DANIEL.

Et je ne le souffrirai pas...

AURÉLIE.

Qu'est-ce que cela signifie ?...

M. DE VARADES, à Aurélie.

J'ignore ce qu'il veut dire, et quelque erreur l'abuse, vous le savez mieux que personne.

DANIEL.

A d'autres... vous voulez en vain me tromper, et la perfide aussi... (A Aurélie.) Car c'est moi que l'on trompe, Madame, et celle qui s'entend avec lui pour me trahir... pour m'abuser... c'est Zoé.

AURÉLIE.

Zoé !...

DANIEL.

La voici...

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENTS ; ZOÉ, sortant de sa chambre.

DANIEL, courant à Zoé, qu'il prend par la main.

Venez... venez, Mademoiselle.

ZOÉ.

Eh ! qu'est-ce donc ? qu'y a-t-il ? de quoi vous plaignez-vous ?

DANIEL.

Je me plains de ce que vous l'aimez... de ce qu'il vous aime... de ce qu'il veut vous épouser.

ZOÉ.

Mais taisez-vous donc, devant madame.

DANIEL, vivement.

Peu importe à madame, qui ne vous en veut pas, qui vous pardonne; mais, moi, je ne pardonnerai ni à vous, ni à lui, car vous ne savez pas que, moi aussi, je vous aime?...

ZOÉ, vivement à M. de Varades.

O ciel!... quelle trahison!... et moi qui lui ai tout confié!...

AURÉLIE, vivement à Zoé.

Eh! quoi donc?... que savez-vous?... il y a donc quelque chose?... parlez.

DANIEL, arrêtant Aurélie.

Pardon, Madame; c'est à moi de l'interroger.

ZOÉ.

Et de quel droit, s'il vous plaît?

DANIEL.

De quel droit?... ah! vous ne voulez pas que je sois furieux, que je sois jaloux, quand je sais qu'il vous fait la cour!

M. DE VARADES.

Madame sait bien...

DANIEL.

Depuis trois mois.

AURÉLIE.

Depuis trois mois!...

ZOÉ.

Eh bien! quand il serait vrai...

M. DE VARADES, en colère.

Monsieur!...

DANIEL.

Vous l'entendez, Madame! et on veut que je me contraigne... quand elle a encore là, sur elle, une lettre où il la prie de céder à ses vœux, où il lui promet de l'épouser!

M. DE VARADES, furieux.

C'en est trop!

DANIEL, avec colère.

C'est cette lettre-là, Monsieur, dont je vous demande raison; voilà l'injure dont je veux me venger.

ZOÉ, pleurant.

Eh! est-ce que cela vous regarde?... vous ai-je jamais rien promis?... et est-ce ma faute, à moi, si je ne vous aime pas... et si je l'aime... si j'en suis aimée?...

M. DE VARADES, voulant la retenir.

Zoé...

ZOÉ, pleurant.

Non, Monsieur, il vaut mieux tout dire, tout avouer à madame, aussi bien, c'est d'elle que je dépends, et non pas de ce vilain jaloux. (Tombant aux genoux d'Aurélie.) Oui, Madame, je suis coupable, que voulez-vous? il m'aimait tant, il n'aimait que moi...

M. DE VARADES, voulant l'arrêter.

Zoé!...

ZOÉ.

Puisque madame le sait, pourquoi le nier?... pourquoi vous en cacher encore?...

AURÉLIE.

Lui! M. de Varades...

ZOÉ.

Eh! ne l'accusez pas, il me disait vrai; il n'a jamais voulu me tromper, ni m'abuser... c'est l'honneur, la loyauté même; il voulait m'épouser... il me l'a promis. (Lui donnant la lettre.) Tenez... tenez, voyez plutôt.

M. DE VARADES.

Je ne souffrirai pas...

ZOÉ, se relevant.

Et moi... je le veux, pour vous justifier à ses yeux, pour qu'elle vous rende son estime, et à moi son amitié. Oui, Madame, je ne partirai maintenant, et je ne l'épouserai, que si vous y consentez, que si vous m'en donnez la permission.

AURÉLIE, froidement, après un instant de silence, et après avoir encore regardé la lettre.

Ma permission, je la donne, Zoé, mais je doute que monsieur veuille en profiter; ce serait supposer qu'il est digne de vous... (avec mépris) et je ne le pense pas...

ZOÉ.

Comment? Madame...

AURÉLIE, froidement, à Zoé.

Laissez-nous, je vous parlerai plus tard.

ZOÉ, en s'en allant, à M. de Varades.

Soyez tranquille, nous nous marierons!... comptez sur moi, toujours.

(Elle rentre dans sa chambre.)

M. DE VARADES, à Aurélie.

Un mot, seulement...

AURÉLIE, avec dignité.

Sortez, Monsieur...

M. DE VARADES, bas à Daniel en sortant.

Je compte sur vous!...

DANIEL, de même.

Quand vous voudrez!... Vous ne partez plus maintenant.

SCÈNE XVII.

AURÉLIE, DANIEL, puis JULIEN.

AURÉLIE, le retenant.

Non, Daniel, non, vous n'irez pas!...

DANIEL, avec joie.

Qu'importe?... je puis mourir à présent.

AURÉLIE.

Vous vivrez pour vos amis, pour Zoé, qui est encore digne de vous, et puisque vous l'aimez...

DANIEL, froidement.

Non, Madame, je ne l'aime pas... je n'aime personne; mais j'ai voulu vous éclairer, vous sauver, et c'est pour en avoir le droit que j'ai supposé des projets...

AURÉLIE.

Pour me sauver... ah! vous ne le pouvez plus... mon sort est décidé...

JULIEN, entrant vivement.

La voiture de monsieur entre dans la cour.

AURÉLIE.

Ah!... je ne reparaîtrai jamais devant lui!...

DANIEL, à Julien.

C'est bien, c'est bien!... (Julien sort.) Allez le recevoir, Madame... allez...

AURÉLIE.

Moi!... mais vous ne savez pas... perdue, perdue sans retour! je lui ai tout écrit, il sait tout, et dans mon délire, une lettre que je lui ai envoyée...

DANIEL, la tirant de sa poche.

La voilà...

AURÉLIE.

Ma lettre!...

DANIEL.

J'ai empêché Julien de partir, et sous prétexte que votre mari allait arriver, j'ai repris cette lettre.

AIR: *Un jeune Grec.*

Non pas pour lui, mais pour vous... la voici.

AURÉLIE.

D'un tel ami j'ai mérité le blâme!
Pour me punir, Monsieur, donnez-la-lui.

DANIEL.

Je ne le puis.... c'est le tromper... Madame:
Dans cet écrit vous-même lui disiez
Que la vertu n'était plus qu'un vain songe...
Qu'oubliant tout, désormais vous n'étiez,
Plus digne de lui... Vous voyez
Que cette lettre est un mensonge.

AURÉLIE.

Ah!... c'est à vos genoux...

DANIEL, la retenant.

Écoutez... écoutez la voix de M. de Bussières... c'est lui, allez, Madame, allez.

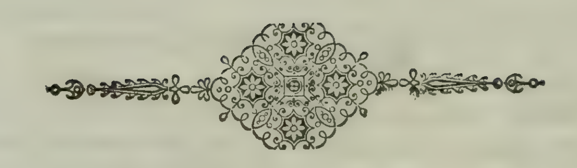
AURÉLIE.

Mon mari...

(Elle s'arrête un instant, essuie ses larmes, et sort précipitamment par le fond.)

DANIEL, seul.

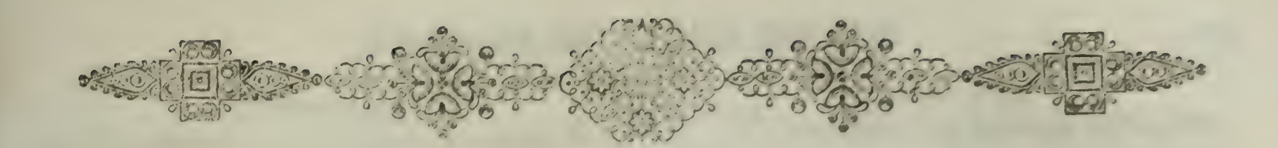
Je la remets pure et chaste dans ses bras. (Avec une expression douloureuse.) O mon bienfaiteur!... nous sommes quittes maintenant!





LE PRINCE

QUE VOULEZ-VOUS, MONSIEUR?



LE MOULIN DE JAVELLE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES,

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 8 juillet 1833.

En société avec M. Mélesville.

Personnages.

LE RÉGENT, sous le nom de M. François, commis aux aides.
L'ABBÉ DUBOIS, son ministre, sous le nom de M. Prudhomme.
BABET, maîtresse de François.
TOINON, maîtresse de Prudhomme.
LA DUCHESSE DU MAINE.
PORTO-CARRERO, secrétaire du prince de Cellamare.
D'AUBIGNY, officier.
VERDIER, intendant du régent.
JUSTINE, ROSE, } jeunes ouvrières.
AUTRES GRISETTES, OFFICIERS, MOUSQUETAIRES, VALETS.

La scène se passe en 1718; au premier acte, au moulin de Javelle; au deuxième, au Palais-Royal.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un jardin de cabaret hors barrière, au temps de la régence. A gauche de l'acteur le corps de logis avec des cabinets particuliers; sortie au fond, donnant sur la cour ou sur le boulevard extérieur. A droite, des charmilles conduisant dans les bosquets du jardin : une table de ce côté.

SCÈNE PREMIÈRE.

PORTO-CARRERO, LA DUCHESSE DU MAINE.

(Tous deux sont déguisés en bourgeois de l'époque. Ils entrent mystérieusement. La duchesse sort du cabinet n. 4, Porto-Carrero arrive par le fond à droite.)

LA DUCHESSE.

Entrez ici, mon cher Porto-Carrero, et parlons bas!

PORTO-CARRERO, regardant autour de lui.

D'honneur, le lieu est singulièrement choisi pour une conférence politique! Le moulin de Javelle! Un cabaret hors barrières, où toutes les petites grisettes de Paris donnent rendez-vous à leurs galants! Et la duchesse du Maine sous un pareil déguisement.

LA DUCHESSE.

Silence!

PORTO-CARRERO.

AIR : *J'ai vu partout dans mes voyages.*

Mais c'est assez votre coutume,
Et votre esprit aventureux
Doit se plaire sous ce costume,
Et modeste et mystérieux!
Oui, fuyant une cour ingrate,
Parfois la reine des amours
Et déguisée...

LA DUCHESSE, souriant.

Et diplomate
Vous, Monsieur, vous l'êtes toujours!
Et secrétaire diplomate,
Vous, Monsieur, vous l'êtes toujours.

PORTO-CARRERO.

Pas avec vous, du moins.

LA DUCHESSE.

Vous avez reçu mon petit mot?

PORTO-CARRERO.

J'ai suivi les intentions de votre altesse. (Montrant son habit.) Le plus strict incognito. J'ai renvoyé la voiture et les gens de l'ambassade; les couleurs espagnoles pouvaient nous trahir.

LA DUCHESSE.

Cellamare est prévenu?

PORTO-CARRERO.

Il ne bouge plus de l'Arsenal.

LA DUCHESSE.

Et quelles nouvelles de Perpignan ?

PORTO-CARRERO.

D'excellentes. Le gouverneur est un homme sûr et loyal, et moyennant la somme promise, il ouvrira ses portes aux troupes de Philippe V.

LA DUCHESSE, avec joie.

A merveille! Mais avant d'aller plus loin, mon cher abbé, parlez-moi à cœur ouvert, et avec toute la franchise d'un secrétaire d'ambassade ! ce n'est pas vous en demander trop ! dois-je me fier à la parole d'Alberoni ?

PORTO-CARRERO.

Qui peut vous en faire douter, madame la duchesse ?

LA DUCHESSE.

Il est Italien, et premier ministre !

PORTO-CARRERO.

Son intérêt vous répond de sa sincérité. Pourvu que la régence et la tutelle du jeune Louis XV soient données au roi d'Espagne, il consent à en déléguer les pouvoirs à M. le duc du Maine; et comme vous avez tout empire sur votre époux...

LA DUCHESSE, souriant.

C'est moi qui gouvernerai la France! Ce n'est que justice ! car cette régence nous appartenait : et sans la faiblesse de mon mari et les intrigues de ce misérable Dubois, que je hais presque autant que son patron! Impudent personnage ! il a voulu faire un régent de son ancien élève, pour devenir ministre de sa puissance, comme il l'était de ses plaisirs! Effronté parvenu, qui se venge de son origine obscure en nous rabaissant jusqu'à lui, en faisant déclarer les princes du sang déchus de leurs prérogatives! en se servant de sa police pour livrer aux brocards de la ville les correspondances secrètes des premières dames de la cour!

PORTO-CARRERO, avec malice.

Quoi ! les intrigues de ces dames? Quelle horreur!

LA DUCHESSE.

Il ne respecte rien. Ce n'est pas pour moi que je parle.

PORTO-CARRERO.

Parbleu! (A part.) Elle était en tête de la liste. (Haut.) Et c'est un pareil homme qui aspire aux plus hautes dignités de l'Église !

LA DUCHESSE, avec mépris.

Il aura beau faire, il sera toujours plus fourré de vices que d'hermine! mais j'y mettrai bon ordre ; et pour nous débarrasser à la fois de nos deux ennemis, il faut que le régent soit en route, cette nuit, pour l'Espagne.

PORTO-CARRERO.

Cette nuit?

LA DUCHESSE.

Il ira faire sa cour aux belles castillanes! ça le changera.

PORTO-CARRERO.

L'enlever au milieu de Paris, de ses officiers! prenez garde ; malgré son amour effréné pour ses plaisirs, ses folies, ses dissipations, le vainqueur de Steinkerque et de Nerwinde a ici de la popularité.

AIR de *Lantara*.

Il sait aimer, boire et se battre,
Gloire et plaisir ont pour lui des attraits,
Et je crois, témoin Henri-Quatre,
Que les princes mauvais sujets
En France ont toujours du succès !
Du peuple l'amour l'environne ;
Car il a, pour mieux le gagner,
L'esprit qui plaît, la bonté qui pardonne,
Et des défauts qui font tout pardonner!

LA DUCHESSE, avec impatience.

Qui vous demande son panégyrique, Monsieur; et qui vous parle de l'enlever au milieu de Paris? (Baissant la voix.) C'est ici qu'il va venir.

PORTO-CARRERO.

Le prince ?...

LA DUCHESSE, plus bas.

Sans doute ! une petite grisette dont il est amoureux fou ! Pour échapper aux soupçons de madame de Parabère et des autres maîtresses en titre, c'est ici qu'il lui a donné rendez-vous. Sa cour l'ignore, mais nos limiers m'en ont avertie! (Montrant une porte à gauche.) J'ai fait aussitôt retenir cet appartement pour épier ses démarches, des gens sûrs entourent la maison, et s'il y met le pied...

PORTO-CARRERO.

Par Notre-Dame *del Pilar !* voilà un plan dont Alberoni serait jaloux ! mais une voiture ?

LA DUCHESSE.

Elle est prête.

PORTO-CARRERO.

Les relais ?

LA DUCHESSE.

Disposés sur toute la route, dont les commandants nous sont dévoués !

PORTO-CARRERO.

Et pour s'emparer de la personne du jeune roi ?

LA DUCHESSE.

Il nous faut un homme de tête, d'exécution, qui ne sache nos secrets qu'à moitié ; j'ai notre affaire : un jeune officier qui croit avoir à se plaindre; il y en a toujours; je l'ai fait prévenir, et... Chut! le voici, pas un mot de plus!

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, D'AUBIGNY.

PORTO-CARRERO, remontant, et regardant dans la coulisse à droite.

Ah! ce jeune officier qui vient de ce côté? une très-bonne tournure.

LA DUCHESSE, bas et d'un air indifférent.

Oui. Je n'y avais pas pris garde.

PORTO-CARRERO, bas et souriant.

Oh! que si. Mais, vous avez raison; en conspiration comme en amour, il ne faut jamais avoir à rougir de ses complices.

D'AUBIGNY, s'approchant.

Madame la duchesse!

LA DUCHESSE, allant au-devant de lui.

Approchez, M. d'Aubigny, et soyez sans crainte! (Montrant Carrero.) Monsieur est des nôtres! Eh bien! les gardes-françaises?

D'AUBIGNY.

Je quitte plusieurs officiers qui, comme moi, Madame, ont servi dans le régiment du Maine, et sont dévoués à M. le duc, à votre altesse; mais ils demandent avant tout, l'assurance qu'il ne sera rien tenté de contraire au roi et à leur honneur.

LA DUCHESSE, regardant Carrero.

Qui pourrait en douter?

D'AUBIGNY.

AIR : *Un jeune page aimait Adèle.*

Pourvu qu'une armée étrangère
Ne mette pas le pied sur notre sol;
Pourvu que sur notre frontière
Ne flotte pas l'étendard espagnol!

LA DUCHESSE.

Des alliés!

D'AUBIGNY.

Qu'un seul s'avance,
Et nos soldats vont contre eux se ranger,
En s'écriant : « Mon parti, c'est la France,
» Et l'ennemi, c'est l'étranger! »

LA DUCHESSE, d'un air embarrassé.

Rassurez-vous, et dites-leur bien que nous ne voulons qu'affranchir Sa Majesté d'une tutelle odieuse et rendre la paix au royaume.

PORTO-CARRERO.

C'est évident! on ne conspire jamais que pour être plus tranquille!

LA DUCHESSE, d'un air caressant.

Et pour réparer les injustices faites au mérite; à ce titre, M. d'Aubigny, vous avez des droits! Vous demandiez un régiment, vous l'aurez, et s'il est d'autres moyens de vous prouver mon estime...

PORTO-CARRERO, à part, en souriant.

Il fera son chemin.

D'AUBIGNY, avec un soupir.

Je suis pénétré de vos bontés, Madame; mais l'ambition me touche moins que le désir de me venger! De ce grade, que l'on m'a refusé pour le vendre sous mes yeux à une créature de ce Dubois, dépendaient mon avenir, mes projets de bonheur!

LA DUCHESSE.

Comment?

PORTO-CARRERO.

Quelque amour contrarié?

LA DUCHESSE.

Il serait possible! pauvre jeune homme!

D'AUBIGNY.

Que je me venge, c'est tout ce que je demande! J'ai voulu réclamer; mais étranger à Paris, à la cour, n'y connaissant personne, je n'ai trouvé que des refus, des humiliations! et sans votre généreux appui...

LA DUCHESSE.

Vous voyez bien que notre cause est commune.

AIR : de *Voltaire chez Ninon.*

Il faut renverser sur-le-champ
Un pouvoir et des chefs infâmes;
Tout se prostitue et se vend,
Tout est gouverné par les femmes.
Par moi tout changera ce soir!
Car maint exemple nous l'enseigne,
Quand une femme est au pouvoir...

PORTO-CARRERO, souriant.

C'est toujours un homme qui règne!

Aussi, tous les hommes doivent vous seconder.

D'AUBIGNY.

Vous n'avez qu'à ordonner, Madame.

LA DUCHESSE.

C'est bien, monsieur d'Aubigny, les moments sont précieux. (Elle tire de son sein un papier cacheté.) Ce billet, au président de Mesmes, pour que le Parlement s'assemble au premier signe.

D'AUBIGNY.

J'y cours!

LA DUCHESSE.

Que vos amis se tiennent prêts pour une expédition hardie, et revenez ici dans une heure chercher vos instructions. (Bas à Carrero.) Nous, allons rejoindre le duc qui nous attend dans cette chambre, pour expédier tous les ordres.

AIR de *Robin des Bois.*

Un tel projet, j'en conviens, doit me plaire,
Et tout entier mon cœur vient s'y livrer;
Oui, des dangers, des complots, du mystère,
Ah! c'est vraiment charmant de conspirer!

PORTO-CARRERO.

Comme en amour, il faut du soin, du zèle!

LA DUCHESSE, à d'Aubigny.

Être discret!

PORTO-CARRERO, de même.

Surtout entreprenant!

LA DUCHESSE.

Comme en amour, il faut être fidèle!

PORTO-CARRERO.

Fidèle à tous!...

LA DUCHESSE, riant.

C'est de l'amour en grand!

ENSEMBLE.

Un tel projet, j'en conviens, doit me plaire, etc.

(La duchesse fait un signe à d'Aubigny, et entre avec Carrero dans une chambre à gauche, dont la porte se referme aussitôt.)

SCÈNE III.

D'AUBIGNY, seul.

Me voilà donc lancé dans une conspiration! après tout, il ne s'agit que de renverser un ministre, un Dubois; et c'est encore servir son pays! mais, quand j'aurai satisfait ma vengeance, en serai-je plus avancé? Cette pauvre Babet, si bonne, si jolie! que rien n'a pu me faire oublier! où la chercher, où la retrouver? je me suis vainement informé... (Il regarde vers le fond à droite.) Qu'est-ce que c'est? une troupe de jeunes filles, de petites grisettes qui descendent de fiacre; en effet, c'est ici, m'a-t-on dit, qu'elles se réunissent d'ordinaire! des minois charmants, en honneur!... Eh bon Dieu! cette taille, ces traits. (Il se met de côté.) Serait-il possible?

SCÈNE IV.

D'AUBIGNY, BABET, JUSTINE, ROSE, plusieurs grisettes, avec les costumes du temps. Elles entrent gaiement en se donnant la main.

CHŒUR.

AIR : Contredanse de *la Semaine des Amours*.

Au plaisir, aux jeux, à l'amour,
Notre âge
Nous engage;
Au plaisir, aux jeux, à l'amour,
Donnons au moins un jour!

JUSTINE.

Jusqu'au dimanch', nuit et jour,
On travaille sans peine...
Mais pour s' reposer d' la s'maine
Faut qu' la danse ait son tour.

TOUTES.

Au plaisir, aux jeux, à l'amour, etc.

JUSTINE.

Qui est-ce qui a payé le fiacre, Mesdemoiselles?

BABET.

C'est moi, puisque vous n'aviez pas d'argent!

D'AUBIGNY, à part.

C'est bien elle!

ROSE.

Nous te rendrons ça. Allons-nous nous amuser? une journée complète.

BABET.

Ah çà! Mesdemoiselles, un peu de tenue.

JUSTINE.

Pardi! qui est-ce qui me prête une épingle pour remettre mon bonnet?

BABET.

Et Toinon? elle n'est donc pas venue?

JUSTINE.

Bah! une bégueule! elle avait un dîner de famille; je ne le lui en ai pas parlé! (Regardant de côté.) Il paraît que M. François se fait attendre!

ROSE.

C'est joli!

BABET.

Il est peut-être retenu à son bureau! dame! un commis aux Aides n'a pas tout son temps.

ROSE.

Oh! Babet le défend toujours.

JUSTINE.

Elle a raison, parce qu'il est très-aimable M. François!

TOUTES.

Très-galant.

ROSE.

Une figure distinguée.

JUSTINE.

Certainement, pour un commis!

BABET, souriant.

C'est bon! je vous plaisanterai aussi sur vos bons amis, que nous allons trouver ici par hasard, comme d'habitude! allons, venez...

(Elles font un mouvement et se trouvent en face de d'Aubigny, qui s'est approché.)

BABET.

Que vois-je! monsieur d'Aubigny!

D'AUBIGNY.

Babet!

BABET.

Vous à Paris!

D'AUBIGNY.

Depuis quelques jours seulement, et je ne m'attendais pas... (Regardant les petites.) Mais puis-je vous parler un moment sans témoins.

ROSE, à ses compagnes.

Sans doute, sans doute! venez Mesdemoiselles. (Bas.) C'est un amoureux!

BABET, bas.

Du tout, n'allez pas croire... c'est un jeune homme de mon pays.

JUSTINE, aux autres.

Oui, je sais! comme tous ceux qui viennent nous demander au magasin! (A Babet.) Nous n'en dirons rien à M. François. (Haut.) Au jardin, Mesdemoiselles, il y a une balançoire; ça fait tourner la tête, c'est charmant!

TOUTES.

(Reprise du chœur.)

Au plaisir, aux jeux, à l'amour,
Notre âge
Nous engage;

Au plaisir, aux jeux, à l'amour
Donnons au moins un jour !
(Elles sortent en riant par le fond à droite.)

SCÈNE V.

BABET, D'AUBIGNY.

D'AUBIGNY.

Je ne reviens pas de ma surprise, chère Babet !

BABET.

Vous ignoriez que j'étais à Paris ?

D'AUBIGNY.

Je savais seulement que vous aviez quitté Dijon. Sans confier à personne les motifs de ce brusque départ ; et j'allais y retourner, pour tâcher de découvrir vos traces !

BABET.

Comment ! vous ne m'aviez pas oubliée ?

D'AUBIGNY.

Vous oublier, Babet ! le ciel m'est témoin que, pendant cette longue absence, mon amour s'est encore augmenté ; et je vous aime plus que jamais !

BABET, tristement.

Vraiment ! Ah ! que vous m'affligez, et que je regrette maintenant de vous avoir revu !

D'AUBIGNY, surpris.

Qu'entends-je ?

BABET.

Écoutez-moi, monsieur d'Aubigny, et surtout ne vous emportez pas, ne vous mettez pas en colère ; car cela me trouble, et j'ai tant de choses à vous dire ! Nous étions bien enfants, bien peu raisonnables, lorsque nous nous jurions une tendresse éternelle ! Élevée près de vous, par les bontés de votre famille, je vous aimai dès que je me connus, sans me douter que c'était mal, que votre rang, votre naissance me le défendaient ! (En soupirant.) On me l'apprit plus tard. A peine étiez-vous parti pour votre régiment, à peine avions-nous perdu votre bonne mère, ma seule protectrice, que votre oncle, le conseiller au parlement, effrayé de votre attachement pour moi, et craignant votre retour à Dijon, me reprocha mon ingratitude, m'accusa de coquetterie, de séduction, et me menaça de vous déshériter, si je ne m'éloignais sur-le-champ !

D'AUBIGNY.

Et vous avez consenti ?

BABET.

Je le devais à la mémoire de votre mère ! à vous ! je me résignai, je partis pour Paris, où j'espérais trouver un parent, le seul qui me restait ; mais hélas ! quand j'arrivai, il n'était plus !

D'AUBIGNY.

O ciel !

BABET.

C'est alors que je me vis sans ressource, sans appui, au milieu de cette ville immense ! exposée à des dangers que je soupçonnais sans les connaître, et que je redoutais plus que la misère et l'abandon ! je n'avais qu'un moyen de m'y soustraire, le travail ! je suivis les conseils d'une bonne femme qui m'avait recueillie ; j'entrai dans un magasin, persuadée que partout, quand on le veut bien, on peut rester honnête, et je ne me suis pas trompée ; car, sans blâmer celles de mes compagnes qui pensent autrement, j'ai mérité l'estime des autres et conservé la mienne.

D'AUBIGNY, attendri.

Chère Babet, et c'est moi qui suis cause !... que de torts à vous faire oublier !... mais maintenant vous avez un ami, un défenseur près vous ; je reprends tous mes droits... (Remarquant son trouble.) Eh mais ! vous tremblez ? vous détournez les yeux !

BABET, avec embarras.

C'est que je ne vous ai pas tout dit.

D'AUBIGNY, étonné.

Comment ?

BABET, timidemnt.

Vous ne vous fâcherez pas ?

D'AUBIGNY, inquiet.

Non ; mais...

BABET, de même.

Vous me le promettez !

D'AUBIGNY, cherchant.

Qu'est-ce donc ? (Comme frappé d'une idée subite.) Dieux ! vous en aimez un autre !

BABET.

Monsieur d'Aubigny !...

D'AUBIGNY, très-agité.

Vous en aimez un autre ?

BABET, baissant les yeux.

Eh bien ! s'il était vrai ?...

D'AUBIGNY.

S'il était vrai !...

BABET.

Pourquoi ne l'avouerai-je pas sans rougir, mon frère, à mon ami.

D'AUBIGNY.

Votre frère !...

BABET.

Je ne pouvais être à vous, monsieur d'Aubigny, votre naissance, les menaces de votre oncle...

D'AUBIGNY, avec emportement.

Que m'importe sa fortune ! j'aurais tout bravé pour vous donner mon nom !

BABET.

A moi ! vous vous en seriez bientôt repenti ; et jamais je n'entrerai dans une famille qui me mépriserait ! J'ai aussi quelque fierté ; je suis bien

jeune ; je connais peu le monde ; mais j'ai compris qu'une pauvre fille, pour être heureuse, ne devait pas avoir d'ambition, ne devait aimer que son mari; et ce mari, je l'ai trouvé, un honnête homme, de mon rang, de mon état, en qui j'ai placé ma confiance...

AIR : *Voilà trois ans qu'en ce village* (de LÉOCADIE).

Il m'aime de toute son âme,
Il m'épouse sans en rougir;
Et moi sans redouter le blâme,
Comme époux je peux le chérir;
Il faut que dans un bon ménage,
Tout soit égal, et, Dieu merci!
Je n'ai rien... lui pas davantage!
Voilà (*bis*) pourquoi je l'ai choisi!

Jugez-moi, maintenant, suis-je donc si coupable?

D'AUBIGNY, atterré.

Ah! Babet! et voilà ma récompense! quand je n'étais occupé que de vous, quand, pour m'affranchir de ma famille, pour m'assurer un sort indépendant, je m'expose peut-être...

BABET, avec intérêt.

Vous vous exposez! et à quoi?

D'AUBIGNY, s'arrêtant.

Vous le saurez! il faut que je m'éloigne, un devoir sacré... mais je reviendrai bientôt; je verrai ce rival.

BABET.

O ciel! que prétendez-vous?

D'AUBIGNY, lui serrant la main avec expression.

Faire valoir mes droits! souvenez-vous que j'ai vos premiers serments, que nulle puissance humaine ne peut vous enlever à mon amour, et malheur à celui qui oserait le tenter.

(Il sort par la seconde coulisse à droite.)

BABET, le suivant.

Monsieur d'Aubigny! monsieur d'Aubigny! (Elle s'arrête.) Il ne m'entend plus! Ah! que je le plains, il méritait d'être aimé! mais un moment de réflexion le calmera, j'en suis sûre; il me rendra son amitié, il est si généreux, si bon, si aimable! pas tant que M. François, cependant... (Avec joie, et regardant de côté.) Ah! c'est lui! quel bonheur qu'ils ne se soient pas rencontrés!

SCÈNE VI.

BABET, M. FRANÇOIS, JUSTINE, ROSE, et LES AUTRES GRISETTES.

(M. François entre par la droite, entouré de petites filles : il est vêtu d'un habit très-simple, recouvert d'une steinkerque bleue à brandebourg; il porte l'épée à poignée d'acier uni. Toutes sautent autour de lui.)

FRANÇOIS.

AIR : *Vivent les Fillettes.*

Vivent les fillettes,
Et vive l'amour,
C'est chez les grisettes
Qu'il fixe sa cour.

Fraîcheur et jeunesse,
Corps souple et léger;
Plus d'une duchesse
Voudrait bien changer.

Vivent les fillettes, etc.

Sans rouge et sans mouche,
Vivent les appas
Que Zéphyre touche
Et n'abîme pas!

Vivent les fillettes, etc.

JUSTINE, le pinçant.

Je parie que vous m'avez oublié mes rubans?

ROSE, de même.

Mes bonbons?

M. FRANÇOIS, gaiement.

Ah! Mesdemoiselles, je me vengerai.

(Il les embrasse en leur donnant des paquets de rubans et de bonbons.)

BABET, s'approchant un peu fâchée.

Eh bien! Monsieur, que faites-vous donc?

M. FRANÇOIS, tendrement, et lui baisant la main.

Pardon! c'était pour avoir le droit d'arriver jusqu'à vous.

JUSTINE, ne voyant plus d'Aubigny, et bas à ses compagnes.

Elle a renvoyé l'autre! c'est bien; elle se forme!

BABET, à demi-voix.

Comme vous venez tard!

M. FRANÇOIS, de même.

Ne m'en parlez pas! j'étais au supplice, un travail pressé avec notre contrôleur.

BABET, de même.

Lui avez-vous demandé la permission pour notre mariage.

M. FRANÇOIS, hésitant.

Oui, oui, j'aurai son agrément, et j'espère même de l'avancement, une place au Palais-Royal, dans la maison même du Régent.

BABET.

Une place! et laquelle?

FRANÇOIS.

Je vous le dirai, ce n'est pas là ce qui m'inquiète.

BABET, de même.

Et quoi donc?

M. FRANÇOIS, tendrement.

C'est vous, chère Babet, cette défiance, cette réserve continuelle que vous opposez sans cesse à mon amour! on dirait que vous n'osez m'aimer qu'à l'abri d'un contrat. Ah! si votre cœur était réellement épris!

BABET, bas et avec amour.

Ingrat! plaignez-vous, je vous le conseille, quand je ne pense qu'à vous, que je ne suis heureuse qu'auprès de vous.

FRANÇOIS, avec joie.

Vrai?

BABET, bas.

Si vous me trompiez, je serais si malheureuse! si à plaindre!

JUSTINE, se mettant entre François et Babet, et les séparant.

Ah çà! les amoureux, les conversations particulières sont défendues.

BABET, avec humeur.

Quel ennui! on ne peut pas causer.

JUSTINE.

Ce n'est pas pour faire du sentiment à vous deux que nous sommes venues hors barrières, il faut que M. François soit aimable pour tout le monde.

M. FRANÇOIS, gaiement.

C'est juste, je vais commander le dîner.

AIR *du Verre.*

Allons, mes belles, dépêchons,
La carte sera bientôt faite;
La gaîté qui fuit les salons,
Se réfugie à la guinguette!
Je conçois pourquoi, dans Paris,
Plaisirs et bonheur n'entrent guère;
Les amoureux et les commis
Les retiennent à la barrière!

TOUTES.

Les amoureux et les commis
Les retiennent à la barrière!

(Il s'est assis devant la table, a pris la plume, et va écrire la carte.)

BABET, l'empêchant d'écrire.

Non pas! c'est nous qui vous traitons; vous avez accepté.

M. FRANÇOIS.

Soit, mais à une condition, c'est que demain vous viendrez toutes souper chez moi, au Palais-Royal.

TOUTES.

Au Palais-Royal?

M. FRANÇOIS, se reprenant.

C'est-à-dire, près du Palais, rue de Richelieu, une petite porte à droite...

JUSTINE.

Certainement, nous irons! C'est amusant de souper chez un garçon, on met tout sens dessus dessous.

BABET, bas aux grisettes.

Du tout, Mesdemoiselles, j'espère que vous ne toucherez à rien.

ROSE, aux autres.

Tiens! ne dirait-on pas que c'est déjà son ménage.

JUSTINE, regardant à droite.

Ah! Mesdemoiselles, je viens de voir Toinon!

BABET.

Elle est ici?

M. FRANÇOIS.

Qu'est-ce que c'est que Toinon?

JUSTINE.

La fille de boutique de la lingère à côté de chez nous; une mijaurée qui m'a dit ce matin qu'elle allait dîner chez sa tante, qui arrive de Bretagne.

BABET.

Sa tante, elle n'en a pas.

M. FRANÇOIS, riant.

Très-bien!

JUSTINE, regardant.

Et elle est avec un monsieur.

TOUTES, avec curiosité.

Un jeune homme?

JUSTINE.

Non!

ROSE.

Joli garçon?

JUSTINE.

Au contraire. Nous allons rire! chut! les voici.

(François, Babet, Justine, Rose et les autres grisettes se placent sur le côté à gauche, pendant que Prudhomme et Toinon entrent par la droite.)

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS; TOINON, donnant le bras à M. PRUDHOMME, et entrant par la droite.

PRUDHOMME.

AIR : *Vivent les Fillettes.*

Vivent les fillettes,
Et vive l'amour,
C'est chez les grisettes
Qu'il fixe sa cour!
De leur inconstance
Je crains peu l'effet,
Car je suis d'avance
Certain de mon fait.
Vivent les fillettes, etc.

(A la cantonade.)

Garçon! la fille! un cabinet particulier!

TOINON.

Certainement; c'est si mal composé, toutes ces guinguettes!

JUSTINE, aux autres.

C'te Pimbêche!

BABET, jouant l'étonnement.

Ah! Mesdemoiselles, c'est Toinon!

TOUTES.

Toinon!

TOINON, déconcertée.

Ah! mon Dieu! (Aux autres.) Ah! bonjour, bonjour.

PRUDHOMME.

Qu'est-ce donc?

TOINON, d'un air agréable.

Mes meilleures amies que je vous présente; (bas)

les plus mauvaises langues du quartier... (Haut.) Je suis enchantée... (Bas.) Si j'avais su, je ne serais pas venue!

BABET.

Eh mais! vous deviez dîner chez votre tante de Bretagne.

TOINON, embarrassée.

Elle est un peu malade, et c'est mon respectable oncle, M. Prudhomme, un marchand tapissier, qui a voulu me distraire.

BABET, à M. François.

Oui, son oncle...

M. FRANÇOIS.

A la mode de Bretagne...

PRUDHOMME, s'avançant.

Rencontre charmante, parbleu! ces petites mines éveillées!

(Il passe devant les grisettes, qu'il caresse, et se trouve nez à nez avec M. François, qui le regarde et se met à rire. Les petites filles remontent vers le fond.)

PRUDHOMME, stupéfait.

Ah!...

M. FRANÇOIS, bas.

C'est toi, l'abbé?

PRUDHOMME, bas.

Monseigneur!

M. FRANÇOIS, bas.

Chut!

PRUDHOMME, bas.

J'entends, ce déguisement!... Soyez tranquille, je vais vous seconder.

BABET, à Prudhomme.

Vous connaissez M. François?

PRUDHOMME..

M. François? oh! beaucoup; nous avons fait nos caravanes ensemble.

FRANÇOIS, lui faisant signe.

Hein!

PRUDHOMME.

C'est-à-dire nos voyages; nous nous sommes connus...

FRANÇOIS, l'interrompant.

Dans les aides...

PRUDHOMME.

Oui, dans les aides! (Bas.) Drôle d'état que vous avez choisi là, Monseigneur! ça a l'air d'une épigramme. (Haut.) Moi, je me suis lancé dans le commerce, je suis devenu tapissier, marchand tapissier, et, jusqu'à présent, j'ai assez bien fait mes affaires.

(Les grisettes reviennent sur le devant de la scène.)

FRANÇOIS.

Oui, il est assez bien dans ses meubles.

PRUDHOMME.

Grâce à M. François, qui m'a aidé à m'établir, et je lui revaudrai ça, parce que c'est un brave homme que M. François, (il lui frappe sur l'épaule) bon vivant! (même geste) oh! oh! M. François! (même geste.)

FRANÇOIS, bas et se frottant l'épaule.

Dis donc, l'abbé, tu me déguises trop!

BABET, bas à François.

Comme il est familier avec vous!

FRANÇOIS, bas à Babet.

Oui, c'est une mauvaise habitude qu'il a prise; mais il nous amusera.

DUBOIS.

Et moi aussi. (Bas au prince.) Vive l'incognito pour dire la vérité aux princes!

LE PRINCE, de même.

Avec ça que tu te gênes pour me la dire ailleurs. (Haut.) Ah çà! si nous réunissions les deux repas?

TOUTES.

Bien vu!

TOINON,

Si ça convient à mon respectable oncle.

PRUDHOMME.

Sans doute, mes petits amours, ça sera plus gai. (A mi-voix.) Et puis, ma chère Toinon, je te conseille de laisser là notre parenté; personne n'en est dupe.

TOINON.

Vous croyez? à la bonne heure! ça m'ennuyait déjà d'avoir un oncle, moi qui n'ai que des cousins.

FRANÇOIS, appelant.

Garçon!

(Prudhomme et François remontent.)

JUSTINE, à Toinon.

Ce n'est donc pas ton parent?

TOINON, bas.

Non, un vieux garçon très-riche, qui veut m'épouser.

BABET, bas.

Tu l'aimes donc?...

TOINON, bas.

Du tout.

BABET, bas.

Et tu l'épouseras? ah! bien, moi, je ne me marierai que selon mon cœur.

TOINON, bas.

Bah! si on écoutait son cœur, on n'en finirait pas.

FRANÇOIS, revenant sur le devant du théâtre.

Voilà qui est arrangé, nous passons la journée ensemble. Et demain, mademoiselle Toinon, c'est chez moi, vous serez des nôtres.

TOINON, minaudant.

Trop honnête! Il est très-bien ce M. François.

BABET, à part.

Elle lui fait des mines! qu'elle a mauvais ton, cette petite fille!

TOINON, à Prudhomme.

Je lui trouve un faux air d'un homme de qualité; et moi, d'abord, les gens de qualité, c'est ma passion.

PRUDHOMME, avec ironie.

Oh! parbleu! pour vous plaire, il ne faudrait pas moins qu'une altesse royale, ou le régent lui-même.

BABET.

Ah! que le ciel nous préserve de jamais le rencontrer. Un prince qui passe sa vie à tromper de pauvres filles.

PRUDHOMME.

Rassurez-vous, on le lui rend bien.

AIR : *Le Luth galant.*

TOINON.

Est-il possible? on le trompe parfois!

PRUDHOMME.

Et pourquoi pas? et princes et bourgeois
Sont sujets à ces coups... la trace s'en découvre,
Sur le front des héros où le laurier les couvre.
(Avec emphase.)
« Et la garde qui veille aux barrières du Louvre
« N'en défend pas nos rois! »

TOINON.

Eh bien! j'en suis fâchée pour lui, parce que, sans le connaître, j'ai un faible pour cet homme-là...

FRANÇOIS, avec complaisance.

Vraiment!

TOINON.

Il est si brave, il se bat si bien, et a tant de bonnes qualités; d'abord il aime les femmes, c'est toujours bon signe!

PRUDHOMME.

Oui, mais il les aime trop, il est trop libertin.

FRANÇOIS.

Ah! ça, c'est un peu la faute de son digne précepteur; il a été si mal élevé.

TOINON.

Juste! Ce mauvais sujet de Dubois, ah! (A Prudhomme.) Par exemple, voilà un homme que je ne voudrais pas envisager! il est si vicieux!

FRANÇOIS, toussant en regardant Prudhomme.

Hum!

PRUDHOMME, froidement.

C'est possible, il a deviné son siècle.

FRANÇOIS, riant.

Il l'a devancé.

TOINON.

Et puis, un homme qu'on dit si médiocre, qui n'a nul talent.

PRUDHOMME, vivement.

Un instant; je vous ai passé les vices, parce que les vices ça peut être une bonne chose, pour parvenir; mais ça ne suffit pas, et celui qui de rien est devenu ministre, celui qui tient en échec Alberoni et l'Espagne, celui qui, déjouant toutes les coalitions, vient de faire signer le traité de la Triple Alliance, celui-là n'est pas un homme sans talent : un coquin, si vous le voulez, ce sont des mots, et j'y consens; mais une bête! non pas, et je le prouverai!

TOINON.

Comme M. Prudhomme prend feu, est-ce que par hasard il aurait la pratique de cet abbé du diable?

PRUDHOMME.

Précisément; je dois meubler son palais dès qu'il sera cardinal.

FRANÇOIS.

Eh bien! par exemple, voilà une prétention...

PRUDHOMME.

Il aura le chapeau.

FRANÇOIS.

Il ne l'aura pas! je le jure bien.

PRUDHOMME.

Bah! qu'est-ce que vous en savez?

FRANÇOIS.

AIR du vaudeville de *la Famille de l'Apothicaire.*

Vraiment cela serait nouveau.

PRUDHOMME.

Personne plus que lui, j'espère,
N'aura mérité le chapeau.

FRANÇOIS.

Le pape pourra bien en faire
Un des plus illustres prélats,
Un évêque, un prince de Rome...
Mais je le défie, en tout cas,
D'en jamais faire un honnête homme.

BABET.

Mon Dieu! laissons tout cela et occupons-nous du dîner.

PRUDHOMME.

C'est juste, le dîner; garçon! (Aux petites filles.) Avez-vous commandé quelque chose?

BABET.

Pas encore!

TOINON.

Qu'est-ce que nous prendrons?

PRUDHOMME.

Ce qu'il y de mieux!

FRANÇOIS.

Cela regarde les dames. (Il appelle.) Garçon!

BABET.

Des friandises.

JUSTINE.

Une matelotte.

FRANÇOIS, appelant.

Garçon!

TOINON.

Ah! oui, une matelotte, c'est ma passion, avec des croûtes.

BABET.

Une volaille! de la friture.

FRANÇOIS.

Les garçons ne paraissent pas.

TOINON.

Ah! c'est qu'il y a une noce, une grande société...

BABET.

Nous n'en finirons pas, si nous ne mettons pas le couvert nous-mêmes.

TOUTES.

Oui, oui, mettons le couvert.

BABET.

Vous nous aiderez, monsieur François.

FRANÇOIS, souriant.

Volontiers.

BABET, aux grisettes.

Allons vite chercher des verres, des assiettes.

TOUTES.

C'est ça!

(Elles se dispersent au fond et sortent de différents côtés. Le prince et Dubois restent seuls sur le devant de la scène. Ils se regardent un instant, sans parler.)

DUBOIS, à mi-voix.

Comment, Monseigneur, vous u moulin de Javelle!

LE PRINCE.

Pourquoi pas? tu y es bien, l'abbé!

DUBOIS.

Et pour une grisette!

LE PRINCE.

C'est vrai; je suis amoureux fou! je l'aime plus que je n'ai aimé dans toute ma vie.

DUBOIS.

C'est beaucoup dire; je ne m'étonne plus si on ne vous voit plus nulle part; plus de petits soupers, vos bons amis, Nocé et Saint-Simon, jettent les hauts cris, et l'autre jour à l'Opéra, à la reprise de *Cadmus*, la petite Florence et la Maupin voulaient m'arracher les yeux.

Air du vaudeville de *Partie et Revanche*.

Elles criaient à la disette:
Et certes n'auraient pas prévu
Que, près d'une simple grisette,
Mon noble élève, à notre insu,
Prenait des leçons de vertu!
N'y persistez pas davantage,
Car mon crédit en baisse de moitié.

LE PRINCE.

Comment cela?

DUBOIS.

Quand vous devenez sage,
Chacun me croit disgracié!
Oui, Monseigneur, quand vous devenez sage,
Chacun me croit disgracié!

Et je vous prie de ne plus vous déranger.

LE PRINCE.

Ah! mon ami, celle-ci, ce n'est pas comme les autres.

DUBOIS, ironiquement.

Je sais bien, la dernière n'est jamais comme les autres, elle est la dernière.

LE PRINCE.

Une vertu!

DUBOIS, de même.

En magasin! je ne la connais donc pas?

LE PRINCE.

Je l'espère bien, parbleu! imagine la candeur en personne, et si je dois bénir le hasard qui me l'a fait rencontrer. Il y a un mois environ, à la nuit tombante, je me rendais dans le jardin du palais, sous ce costume, pour certaine aventure. J'aperçois, dans une allée, un groupe de mauvais sujets de notre connaissance, poussant de longs éclats de rire, et courant çà et là; je m'approche pour prendre part à la joie; c'était une pauvre jeune fille qu'ils poursuivaient de leurs propos malins, de leurs discours fort peu édifiants; pâle, tremblante, la pauvre enfant cherchait en vain un refuge, et ne savait où fuir; je parais, et soudain elle s'élance, se jette presque dans mes bras, en me criant d'une voix émue: *Monsieur! monsieur! vous paraissez un honnête homme; de grâce, protégez-moi, ne souffrez pas que l'on m'insulte!* Un coup d'œil éloigne aussitôt les indiscrets, et juge de ce que je devins, en voyant près de moi cette figure ravissante, ces yeux baignés de larmes; c'était le ciel qui me l'envoyait,

DUBOIS.

Il l'adressait bien!

LE PRINCE.

Tu te trompes! sa confiance, son abandon, m'inspirèrent un respect que jamais grande dame ne me fit éprouver. Dès ce moment, je la vis tous les jours; et chaque jour je l'aimai davantage; tu penses bien que pour être accueilli, il a fallu promettre d'épouser...

DUBOIS.

Elles demandent toujours cela pour la forme; ça met l'innocence à son aise.

LE PRINCE.

Oh! c'est sérieux; elle est d'une sévérité... enfin, l'abbé, tu ne me croiras pas; mais jusqu'à présent...

DUBOIS.

Comment! Monseigneur, depuis un mois?...

LE PRINCE.

Foi d'Altesse!

DUBOIS.

Quelle inconséquence!

LE PRINCE.

Que veux-tu, elle m'impose! et puis elle est si bonne, si aimante; je crois vraiment que j'ai des scrupules. Mais te voilà, je me retrouve! Il faut qu'elle soit à moi, il le faut à tout prix! dussé-je

me faire connaître! et si elle m'aime déjà sous le nom de François, crois-tu qu'elle puisse me résister quand elle saura qui je suis?

DUBOIS, secouant la tête.

Hum! prenez garde, l'amour est une étrange chose, que l'on ne commande pas.

LE PRINCE, gaiement.

Eh bien! moi, je te commande à toi, qui n'es pas l'Amour, de me seconder, d'avoir de l'esprit, de trouver un moyen pour me ménager ce soir un tête-à-tête avec Babet: d'abord, tu occuperas ces petites.

DUBOIS.

Ah! Monseignenr, j'ai bien d'autres affaires; ce diable d'Alberoni, qui ne me sort pas de la tête.

LE PRINCE, avec impatience.

Bah! Alberoni, nous le retrouverons toujours, tandis que Babet...

DUBOIS.

La vieille Maintenon intrigue.

LE PRINCE.

Un reste d'habitude.

DUBOIS.

La Du Maine remue ciel et terre.

LE PRINCE.

Bon! elle a assez à faire de mettre un peu d'ordre dans ses amants.

DUBOIS.

Et Cellamare lui-même...

LE PRINCE.

Il ne pense qu'à ses maîtresses.

DUBOIS.

Mais il conspire à ses moments perdus, et un ambassadeur en a tant.

LE PRINCE.

Folie! je ne veux pas que tu me parles d'affaires aujourd'hui; je ne veux songer qu'à Babet; et si tu ne m'aides pas...

DUBOIS.

Moi, vous aider! et la décence, et les convenances; tout ce que je peux vous dire, c'est que ce soir, en reconduisant ces demoiselles, car il faudra bien les reconduire, je pourrais combiner un embarras de fiacres, pour que vous vous trouviez dans le vôtre, seul avec Babet; mais ne m'en demandez pas davantage.

LE PRINCE, l'embrassant.

Ah! tu es le héros des abbés!

DUBOIS, humblement.

Monseigneur, je ne suis que l'abbé d'un héros!

LE PRINCE.

Chut! ce sont elles!

(Les grisettes reviennent en sautant, en dansant et portant des verres, des assiettes et du linge.)

TOUTES.

Voilà! voilà!

BABET.

Ce n'est pas sans peine.

TOINON.

Nous pouvons mettre le couvert au numéro 10.

BABET.

En attendant le dîner, Toinon va nous faire des crêpes.

JUSTINE et LES GRISETTES.

Ah! oui, des crêpes; elle les fait excellentes.

TOINON.

Monsieur Prudhomme, vous les retournerez.

DUBOIS.

Moi?

TOINON.

Et ne les jetez pas dans les cendres.

DUBOIS.

Par exemple...

LE PRINCE, bas.

Allons, l'abbé, un peu de complaisance, retourne les crêpes, puisque ça les amuse; depuis que tu es ministre, tu n'es plus bon à rien.

(Il va auprès de la table avec les autres grisettes.)

TOINON, à Prudhomme, lui jetant un tablier à la figure.

Allons, monsieur le chef, habit bas, et ne faites pas la moue, je vais aller chercher de quoi faire la pâte; et (lui passant la main sous le menton) si vous êtes bien gentil, pour votre récompense, je vous chanterai au dessert la nouvelle chanson du cocher de Verthamont sur ce vilain Dubois.

DUBOIS.

Hein?

TOINON, chantant en mettant une serviette devant elle.

« Où allez-vous, monsieur l'abbé,
» Vous allez vous casser le nez;
» Vous allez sans chandelle
» Eh bien!... »

Vous verrez, elle est très jolie. Venez, Mesdemoiselles.

BABET, au prince, lui donnant des assiettes.

Portez cela, monsieur François.

LE PRINCE, en riant.

C'est délicieux!

BABET.

Il va tout casser. Ah! que les hommes sont gauches!

(Elles l'emmènent en riant, et sortent par le fond à gauche.)

SCÈNE VIII.

DUBOIS, seul, ôtant son habit.

« Où allez-vous, monsieur l'abbé!... » Il paraît que tout n'est pas bénéfice dans les incognitos! Bah! j'en ai entendu bien d'autres, et si ça se bornait à des chansons! Mais ce caprice... (Il met le tablier de cuisine devant lui et le

bonnet de coton sur la tête.) A-t-on jamais vu un secrétaire d'état en tablier et en bonnet de coton? allez donc présider le conseil après ça; je sais bien que c'est toujours tenir la queue de la poêle!...

SCÈNE IX.

TOINON, DUBOIS.

TOINON, avec une serviette devant elle, et remuant la pâte des crêpes avec une cuiller.

La pâte vient très-bien.

(Elle pose le saladier sur la table.)

DUBOIS.

Eh bien! arrange cela, car je n'y entends rien; je ne suis pas bien fort.

TOINON, toujours remuant la pâte.

Vous ne savez pas une histoire?

DUBOIS.

Quoi donc?

TOINON, à mi-voix.

Je viens de l'apprendre à la cuisine. Il y a une grande dame, déguisée, au numéro 4.

(Elle montre la porte de la duchesse.)

AIR: *De sommeiller encor, ma chère.*

Elle est là, dit-on, en cachette.

DUBOIS.

C'est quelque dame de la cour,
Qui vient sans doute à la guinguette
Pour quelque aventure d'amour.

TOINON.

Ces dames si grandes, si belles,
Donnent ici leur rendez-vous...
Eh mais!... nous n'allons pas chez elles,
Pourquoi viennent-elles chez nous?

DUBOIS.

C'est amusant! Et comment sais-tu que c'est une grande dame?

TOINON.

Le petit Fritot, l'aide de cuisine, a vu, près du petit bois, une voiture, et puis, autour de la maison, cinq ou six hommes à cheval, enveloppés de larges manteaux.

DUBOIS.

Cinq ou six?

TOINON.

Peut-être plus; et comme l'un d'eux est venu respectueusement recevoir ses ordres, il a pensé que c'étaient des gens de sa suite.

DUBOIS.

C'est juste: mais c'est original, cette dame qui ne va en partie fine qu'avec un piquet de cavalerie. Qui diable ça peut-il être? Si je regardais par le trou de la serrure...

TOINON.

Comment! Monsieur...

DUBOIS.

Pendant que tu fais les crêpes. (Il va à la porte du numéro 4, et regarde par le trou de la serrure.) Taistoi donc, elle est en face de la porte.

TOINON, à la table, et remuant la pâte.

Les hommes sont-ils curieux!

DUBOIS, à part.

Que vois-je! la duchesse du Maine, déguisée! c'est impayable! et voilà une aventure dont je réjouirai le régent et toute la cour.

TOINON.

Est-ce que vous connaissez la dame?

DUBOIS.

Justement, et beaucoup. (A Toinon, qui veut aller à lui.) Mais, silence donc, que je sache avec qui elle est; avec le beau garde du corps Ancenis ou le prieur de Saint-Martin... Hein!... (regardant) Porto-Carrero, le secrétaire d'ambassade! Ah! madame la duchesse, des liaisons secrètes avec l'Espagne. (Toinon traverse le théâtre, et vient auprès de Dubois.) Et moi, qui les croyais occupés d'intrigues galantes.

TOINON.

A mon tour, que je regarde.

(Elle regarde par le trou de la serrure.)

DUBOIS.

Non, elle n'est pas curieuse! Eh bien! vois-tu le monsieur?

TOINON.

Le monsieur! j'en vois deux.

DUBOIS.

Pas possible!

TOINON, s'éloignant de la porte.

Quel luxe! on voit bien que c'est une duchesse; car, nous autres bourgeoises...

DUBOIS, qui, pendant ce temps, a regardé aussi.

Le duc du Maine, le mari, et tous trois réunis en secret et déguisés. Damnation! c'est ce que je croyais, complot, conspiration; et moi qui donnais dans le piége comme un benêt.

TOINON, qui est revenue auprès de la table.

Eh bien! Monsieur, qu'avez-vous donc? comme vous voilà troublé.

DUBOIS.

Moi, du tout.

TOINON, s'approchant de Dubois.

Si, vraiment, vous m'avez dit que vous la connaissiez, et c'est peut-être une ancienne à vous?

DUBOIS.

Quelle idée!

TOINON.

Et vous êtes jaloux!

DUBOIS, à demi-voix.

Pas le moins du monde; mais je voulais seulement savoir...

TOINON.

Et moi, je ne le souffrirai pas, et si vous approchez seulement de cette porte...

DUBOIS, à demi-voix.

Silence, au nom du ciel !

TOINON.

Je ferai un tel bruit qu'il faudra bien qu'elle sorte.

DUBOIS.

C'est ce qu'il ne faut pas ; et je t'en prie, je t'en supplie, ma petite Toinon, laisse-moi écouter.

TOINON.

Non, Monsieur, retournez à vos crêpes, c'est moi seule qui dois savoir...

DUBOIS, qui a été prendre sur la table le saladier où est la pâte, et qui passe au milieu du théâtre, pendant que Toinon regarde à la porte du numéro 4.

Ah ! si j'osais éclater ! mais ce serait tout perdre ; et, dans un moment pareil, être dans les crêpes ! crêpes funèbres que le diable emporte ! Eh bien ! Toinon, eh bien !

TOINON, écoutant.

Ils parlent d'un nommé Dubois, un de leurs domestiques, sans doute.

DUBOIS, s'efforçant de rire.

Ah ! ah ! Dubois !

TOINON.

Ils ont dit : « Un coquin, un scélérat, un infâme ! »

DUBOIS, à part.

Plus de doute, il s'agit de moi ; les traîtres !

TOINON, écoutant, et répétant ce qu'elle entend.

« Lui et son maître, nous les tenons. »

DUBOIS, s'approchant toujours, et tenant le saladier.

Vraiment !

TOINON.

« Ils ne peuvent plus nous échapper. »

DUBOIS.

Dieu ! le piquet de cavalerie ! je comprends maintenant ; piége, embuscade, on sait que le Régent est ici, la maison est cernée...

(Oubliant qu'il tient le saladier, il baisse la main et répand toute la pâte.)

TOINON.

Eh bien ! que faites-vous donc ? les crêpes que vous renversez...

DUBOIS.

C'est ma foi vrai. (A part.) On serait retourné à moins, et comment prévenir le prince ? comment le sauver surtout ? Ah ! Dieu soit loué, le voici.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS ; LE PRINCE.

LE PRINCE.

Eh bien ! Mademoiselle Toinon, on vous attend, on vous appelle ; car il paraît qu'avant le souper, il s'agit d'un bal ; je paye les ménétriers.

TOINON.

Un bal ! emportons tout, je cours ôter mon tablier. (Elle sort et emporte le saladier.)

DUBOIS.

Ah ! Monseigneur, je vous cherchais.

LE PRINCE, vivement.

Moi aussi, l'abbé. Jamais Babet n'a été plus aimable, plus tendre ; elle ne me résistera plus longtemps ; elle est à moi.

DUBOIS.

Il ne s'agit pas de cela.

LE PRINCE.

Si, vraiment ; et pendant que ces petites filles vont danser, dans le tumulte du bal, il me sera facile de la déterminer, de l'entraîner.

DUBOIS, avec impatience.

Mais, Monseigneur...

LE PRINCE.

Tais-toi donc, les instants sont précieux.

DUBOIS.

A qui le dites-vous ?

LE PRINCE.

Charge-toi seulement de me faire avancer un fiacre ; prends-le à l'heure ; et pas trop vif.

DUBOIS.

Mais écoutez-moi, de grâce.

LE PRINCE.

Ah ! tu ne veux pas... (Appelant à haute voix.) Garçon ! un fiacre !... (A un garçon qui a paru à sa voix.) Va vite... (Lui donnant une pièce de monnaie.) Qu'il m'attende à la porte. (Le garçon sort.)

DUBOIS, toujours à demi-voix.

Comment, morbleu ! quand nous sommes menacés, quand un complot infernal...

LE PRINCE.

Encore ! je crois qu'il en invente pour se rendre nécessaire.

DUBOIS, hors de lui.

Je vous dis que je suis la conspiration à la piste.

LE PRINCE.

Va-t'en au diable, il n'y a de conspirateur que toi contre mon repos et mes plaisirs.

DUBOIS, à part.

Allons, il faudra le sauver malgré lui, et sans qu'il s'en doute. (Haut.) Mais un mot seulement.

(Le prince le repousse et court à Babet, qui entre avec toutes les grisettes.)

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, BABET, TOINON, JUSTINE, ROSE, toutes les GRISETTES.

CHOEUR DE GRISETTES.

AIR : *Vive, vive l'Italie.*

Quel plaisir ! vite à la danse !
Car c'est le bal qui commence,

Ce bruit nous donne d'avance
Du bonheur en espérance!
Quel plaisir! vite à la danse!
Oui, c'est le bal qui commence,
Et je ne dois pas, je pense,
Manquer une contredanse...

DUBOIS, au prince, et repoussant les petites filles qui l'entourent.

Écoutez!...

BABET.

Prenons place.

DUBOIS.

Morbleu!

LE PRINCE.

Ne vas-tu pas crier?

DUBOIS, aux petites filles qui le pressent.

(Au prince.)

Un moment... Mais de grâce...

TOINON, le prenant par le bras.

Je vous prends pour mon cavalier...

DUBOIS, au prince.

Un danger trop affreux!

LE PRINCE, regardant Babet.

Jamais je ne fus plus heureux!...

DUBOIS.

Ah! j'enrage!...

TOINON, voulant l'entraîner.

A nous deux!

DUBOIS, hors de lui.

Au diable!... je suis furieux!...

TOUTES, riant et l'entraînant

Quel plaisir! vite à la danse! etc.

(Elles sortent en riant et en entraînant Dubois. Le prince les suit, emmenant Babet sous son bras.)

SCÈNE XII.

LA DUCHESSE DU MAINE, PORTO-CARRERO, un VALET enveloppé d'un manteau.

(Ils entrent mystérieusement par la porte à gauche. La duchesse a paru à la fin du chœur et a suivi le prince des yeux.)

LA DUCHESSE.

Ils s'éloignent! (Au valet.) Tu l'as bien remarqué? une steinkerque bleue, à brandebourgs? il a demandé un fiacre, fais vite avancer le nôtre; les meilleurs chevaux, c'est toi qui conduiras! que nos gens soient prêts à l'escorter.

PORTO-CARRERO,

Et dès que le régent sera monté, ventre à terre jusqu'au premier relais... (Le valet sort: à la duchesse.) Et la petite?

LA DUCHESSE.

Elle ira faire un tour à Madrid! Vous, Carrero, prévenez Cellamare, et partez au plus vite pour l'Espagne. Ayez quelques heures d'avance...

PORTO-CARRERO.

Ma chaise de poste m'attend à l'hôtel! le temps de prendre mes papiers!... Mais votre jeune officier...

LA DUCHESSE.

Ah! le voici.

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS, D'AUBIGNY.

(La nuit vient peu à peu.)

LA DUCHESSE, vivement.

Eh bien! le président...

D'AUBIGNY.

Vos ordres sont exécutés, Madame, le Parlement va s'assembler.

LA DUCHESSE, d'un air résolu.

Voici l'instant d'agir. (Lui donnant un papier.) Tenez, M. d'Aubigny, prenez cet ordre signé du duc du Maine, rassemblez vos amis, deux compagnies des gardes françaises et volez aux Tuileries! Le jeune roi court des dangers, pour sa sûreté vous le conduirez à Sceaux, sur-le-champ.

D'AUBIGNY.

Le roi...

LA DUCHESSE.

Vous m'avez entendue...

D'AUBIGNY.

Madame...

LA DUCHESSE.

Point d'observations!...

D'AUBIGNY.

Mais pourtant...

LA DUCHESSE, sèchement.

J'ai compté sur votre courage, Monsieur; en manqueriez-vous au moment du péril?

D'AUBIGNY, vivement.

Un pareil doute!...

LA DUCHESSE.

Il suffit! Allez et songez qu'un gentilhomme n'a qu'une parole! (Regardant par la coulisse à droite.) Notre fiacre est à la porte... Ah! l'imprudent, il a des lanternes! il faut tout faire éteindre et donner mes derniers ordres. (A Carrero.) Suivez-moi.

(Ils sortent de côté.)

D'AUBIGNY, seul.

Elle a raison! ce n'est plus le moment de réfléchir; mais Babet, j'aurais voulu la défendre des piéges... (Regardant au fond à droite.) Ah! grand Dieu! c'est elle qu'un inconnu entraîne de ce côté.

(Il remonte vers le fond.)

SCÈNE XIV.

D'AUBIGNY, de côté, LE PRINCE, entraînant BABET qui résiste faiblement.

LE PRINCE, à Babet.

Allons! venez, il est tard!

BABET, émue.

Que diront ces demoiselles?

LE PRINCE.

Elles ne manqueront pas de cavaliers! personne ne nous a vu disparaître. La voiture est là...

BABET, avec crainte.

Comment! seule avec vous?

LE PRINCE, tendrement.

Que craignez-vous de votre amant, votre époux?

D'AUBIGNY, s'approchant vivement.

Son époux! jamais!

BABET, avec un cri.

Monsieur d'Aubigny!

LE PRINCE, à part.

Au diable l'importun... (Haut et fièrement.) Que voulez-vous, Monsieur?

D'AUBIGNY, vivement.

Vous punir de tant d'audace; car si j'ignore qui vous êtes, vos desseins ne se trahissent que trop.

LE PRINCE, avec hauteur.

Qu'est-ce à dire, mon officier?

BABET, d'un air suppliant.

Au nom du ciel!...

D'AUBIGNY, vivement.

Sortez, Monsieur!

LE PRINCE, avec un geste expressif.

Volontiers, si vous voulez me montrer le chemin.

D'AUBIGNY.

C'est tout ce que je demande.

BABET, regardant au fond.

Grand Dieu! et personne pour les arrêter!

D'AUBIGNY, à mi-voix et d'un ton méprisant.

C'est peut-être vous faire plus d'honneur que vous ne méritez.

LE PRINCE, bas et souriant.

N'est-ce que cela? Soyez tranquille, mon gentilhomme, vous pouvez croiser l'épée avec moi sans rougir!

(Il entr'ouvre son habit et lui montre un cordon bleu.)

D'AUBIGNY, frappé et d'une voix étouffée.

Un grand seigneur...

LE PRINCE, à voix basse.

AIR : *La Trompette guerrière* (de ROBERT).

Eh! qu'importe! silence!
Marchons, marchons soudain
Il n'est plus de distance
Les armes à la main!

(Tirant son épée.)

Au jardin...

D'AUBIGNY, de même.

Il fait nuit!

LE PRINCE.

Nous y verrons assez!

BABET.

O mon Dieu! de terreur tous mes sens sont glacés!

D'AUBIGNY, au prince, à demi-voix.

Mais ce déguisement...
Votre nom... votre rang...

LE PRINCE.

Eh! qu'importe? silence,
Marchons, marchons soudain
Il n'est plus de distance
Les armes à la main!

(Ils sortent de côté sur la ritournelle de l'air.)

BABET, éperdue et se soutenant avec peine.)

Monsieur d'Aubigny! arrêtez! au secours! et personne! je me meurs!

(Elle retombe inanimée sur la chaise auprès de la table.)

SCÈNE XV.

BABET, presque évanouie, DUBOIS.

DUBOIS, rentrant par le fond à droite.

C'est bien ce que je croyais... et ces gens à manteaux! ils parlent espagnols, ils sont armés, j'en ai compté une douzaine, à moins que la frayeur ne m'ait fait voir double; et si ce petit Savoyard que j'ai envoyé à M. de Nocé n'arrive pas à temps, c'est fait de nous. (Courant à Babet qu'il aperçoit.) Ah! mon Dieu! cette petite évanouie!

BABET, revenant à elle, et d'une voix étouffée.

Sauvez-le! sauvez-le!

DUBOIS.

Comment! Que s'est-il donc passé? (Lui frappant dans les mains.) Mon enfant, ma chère enfant, revenez à vous! parlez; où est M. François?

BABET, montrant le jardin.

Là, courez vite, il se bat.

DUBOIS.

Il se bat!

(On entend le cliquetis des épées.)

BABET, avec horreur et se bouchant les oreilles.

Ah! tenez! entendez-vous?

DUBOIS, courant à la coulisse.

Arrêtez! Bonté divine! il ne nous manquait plus que ça, faire le coup d'épée comme un sous-lieutenant. (Criant.) Malheureux! vous ne savez pas avec qui... Allons, si je le nomme, j'éveille les autres; il y a de quoi devenir fou! Ah! les voici!

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENTS; LE PRINCE, sans sa steinkerque, TOINON, JUSTINE, ROSE, toutes les PETITES FILLES, VALETS, avec des flambeaux, BABET ET DUBOIS, courant au prince.

LES PETITES FILLES.

Qu'est-ce que c'est?

BABET, courant au prince.

Vous êtes blessé!

LE PRINCE.

Non, Babet, tu le vois bien.

BABET.

Ah ! mon Dieu ! et lui ?

LE PRINCE.

Très-légèrement, ce ne sera rien ; mais la nuit était froide, je lui ai donné ma steinkerque ; de plus et pour retourner chez lui, je l'ai forcé de monter dans le fiacre que j'avais fait demander pour nous et qui attendait à la porte ; nous nous en irons à pied.

DUBOIS.

Eh mais ! quel est ce bruit ?

LE PRINCE.

C'est le fiacre qui part.

DUBOIS, courant à la coulisse à droite.

Et ce galop de chevaux, ces cavaliers qui l'entourent et l'escortent bride abattue.

LE PRINCE, regardant aussi.

C'est ma foi vrai ! va-t-il vite pour un fiacre, c'est étonnant.

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENTS ; LA DUCHESSE, entrant par la coulisse à droite, avec PORTO-CARRERO.

(Le prince, Dubois et les grisettes sont dans le fond à gauche.)

LA DUCHESSE, à part.

La voiture s'éloigne avec le prince ; je triomphe, me voilà régente... (Elle aperçoit le prince entouré de petites filles.) Dieu ! c'est lui ! je suis jouée !

LE PRINCE, à Babet et lui offrant son bras.

Partons, Babet, je suis votre cavalier. (Aux autres.) A demain, Mesdemoiselles, chez moi...

TOUTES.

A demain, notre souper.

PORTO-CARRERO, bas à la duchesse.

A demain notre revanche !

(La duchesse paraît accablée ; le prince baise la main de Babet et fait ses adieux aux petites filles, tandis que Dubois, qui aperçoit la duchesse et Porto-Carrero, les nargue à la dérobée.)



ACTE II.

Le théâtre représente un petit salon au Palais-Royal. Portes à gauche et à droite, et porte au fond. Un canapé sur le devant, à droite de l'acteur : à gauche, une table ; des bougies allumées.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE RÉGENT, seul, assis auprès de la table.

C'était un brave gentilhomme qui se battait fort bien. Il a parbleu manqué de me... et certainement, si je le retrouve, je ferai quelque chose pour lui, en le priant, par exemple, de ne plus venir une autre fois troubler mes rendez-vous, parce qu'il y a des circonstances où l'on ne doit jamais déranger un galant homme; après cela, je conçois sa jalousie, sa colère, Babet m'a tout raconté hier, lorsque je la reconduisais ; car je l'ai reconduite chez elle à pied, bras dessus, bras dessous, en bon bourgeois de la rue Saint-Denis, et le trajet ne m'a point paru long ; il y avait dans ses discours tant de charme, tant de candeur; elle m'a appris comment M. d'Aubigny l'aimait, comment il voulait l'épouser; je le crois parbleu bien ! et si j'étais à sa place, si seulement j'étais libre. (Riant en lui-même.) Ah ! ah ! ah ! voilà une folie ! pas plus folle que bien d'autres. (Il se lève.) Babet vaut bien la veuve Scarron, que notre oncle Louis le Grand n'a pas craint de me donner pour tante; il est vrai qu'il était dévot, et que je ne le suis pas, et qu'il avait pour conseiller un saint homme, son confesseur ; moi je n'ai que ce coquin de Dubois, qui ne me laisserait jamais faire une pareille sottise ; et tous ces roués qui m'entourent, ce Nocé, ce Conflans, ce Brancas; je tremble pourtant devant eux et devant leurs railleries; je n'ose pas être vertueux, quoique souvent j'en meure d'envie, et une fois lancé, je vais plus loin qu'eux tous. Je dois convenir aussi que c'est amusant, et ce soir, par exemple, ce souper de grisettes, de la gaieté, de la franchise, cela me délassera un peu des dames de la cour, et de madame de Parabère, qui n'en saura rien ; j'avais bien envie de ne pas même prévenir ces messieurs, parce que ces petites filles, si innocentes, si naïves, ils en auront bientôt fait des duchesses ! mais d'un autre côté, il n'y avait que ce moyen-là d'être un peu seul avec Babet; car aujourd'hui enfin il faut qu'elle cesse de me résister, il faut qu'elle soit à moi. (A demi-voix.) Je l'aime tant et depuis si longtemps, que, si on le savait ici, je serais perdu de réputation... Hein, qui vient là ?

(Voyant entrer Verdier, il se rassied auprès de la table.)

SCÈNE II.

LE RÉGENT, VERDIER.

VERDIER.

Je viens prendre pour ce soir les ordres de son altesse.

LE RÉGENT.

Un souper de douze couverts dans le petit salon ; voici la liste des convives qui sont admis.

(Lui donnant un papier.)

VERDIER, lisant.

Quatre messieurs seulement.

LE RÉGENT.

Oui, et puis moi, et Dubois qui est de toutes les bonnes fêtes. (A part.) D'ailleurs je l'ai promis à mademoiselle Toinon qui compte sur M. Prudhomme. (Haut.) Pour les dames...

VERDIER.

Celles d'avant hier...

LE RÉGENT.

Du tout.

VERDIER.

AIR : *Il n'est pas temps de nous quitter.*

Quoi! la duchesse...

LE RÉGENT.

Eh! non, vraiment
Que nous importent les duchesses!

VERDIER.

O ciel!... c'est donc d'un plus haut rang?
Des altesses?...

LE RÉGENT.

Oui, des altesses!
Des princesses, des majestés!
(A part.)
Si la fraîcheur, la gentillesse,
Aujourd'hui, parmi nos beautés,
Etaient des titres de noblesse.

(Il se lève et vient sur le devant de la scène. Haut.)

Mais, grâce au ciel, mon cher Verdier, tu ne les connais pas, elles ne sont jamais venues ici, et c'est bien ce qui en fait le charme; ce soir à neuf heures, et nous n'en sommes pas loin, elles seront à la petite porte de la rue de Valois, tu les recevras.

VERDIER.

Je leur offrirai la main pour descendre de voiture.

LE RÉGENT, avec indignation.

Une voiture! j'espère bien qu'elles viendront à pied; si cependant elles arrivaient en fiacre, ce qui m'étonnerait, que la grande porte leur soit ouverte.

VERDIER.

Un fiacre! il n'en est jamais entré dans la cour du palais.

LE RÉGENT.

Que celui-là soit privilégié et traité avec tous les égards dus au mérite qu'il renferme!

VERDIER.

Oui, Monseigneur.

LE RÉGENT.

Tu feras attendre les personnes là, dans la salle du conseil.

(Montrant la porte à droite.)

VERDIER.

Oui, Monseigneur. (A part.) Qui diable ça peut-il être?

LE RÉGENT.

Mais il y en a une qui arrivera avant les autres... (A part.) Du moins elle me l'a bien promis... (Haut.) Mademoiselle Babet; tu entends.

VERDIER.

Oui, Monseigneur, un nom déguisé.

LE RÉGENT, lui frappant sur l'épaule et d'un ton ironique.

Tu as de l'esprit, Verdier.

VERDIER.

Un peu de tact, un peu de finesse, et voilà tout.

LE RÉGENT, à part, le regardant.

Un imbécile, qui ne voit et n'entend rien. (Haut.) Enfin dès que mademoiselle Babet paraîtra, tu la feras entrer de ce côté.

(Montrant la porte à gauche.)

VERDIER.

Oui, Monseigneur, et votre altesse peut être sûre...

LE RÉGENT.

C'est bien, va-t'en.

(Il s'assied auprès de la table.)

VERDIER, continuant ses salutations.

C'est trop d'honneur.

LE RÉGENT.

Comme tu voudras; mais laisse-moi. (Verdier sort.) Car il ne sera pas dit que le souper se passera sans chansons, et j'ai là quelques couplets à achever.

(Chantant.)

Eh! bon, bon, bon,
Que le vin est bon!
Buvons à nos sultanes.

Eh! voici justement l'abbé.

SCÈNE III.

LE PRINCE, DUBOIS, qui entre d'un air soucieux par la porte à droite.

LE RÉGENT, le regardant.

Il va m'aider.

DUBOIS.

A quoi, Monseigneur?

LE RÉGENT.

A finir une chanson de table, une chanson profane.

DUBOIS.

Miséricorde!

LE RÉGENT.

Cela te scandalise, l'abbé, tu as une pudeur si farouche.

DUBOIS.

Mon Dieu! je vous abandonne ma pudeur, faites-en ce que vous voudrez, si vous pouvez en faire quelque chose; mais à votre tour, il faut que vous m'abandonniez...

LE RÉGENT.

Eh! qui donc?

DUBOIS.

Le duc du Maine et sa femme.

LE RÉGENT.

Non.

DUBOIS.

Eh bien ! sa femme seulement, je m'en contenterai.

LE RÉGENT, avec impatience.

Toujours la duchesse, il ne fait que m'en parler; je crois vraiment que tu en es amoureux.

DUBOIS, avec ironie.

C'est pour cela que je veux l'enlever à mes rivaux.

LE RÉGENT, riant.

Cela ferait crier trop de monde, et tu as déjà tant d'ennemis.

DUBOIS, avec colère.

Eh morbleu ! il ne s'agit pas ici de mes ennemis; mais des vôtres que je surveille; et je vous invite seulement...

LE RÉGENT, se levant.

Moi, je t'invite à souper pour ce soir, un repas délicieux.

DUBOIS, avec impatience.

Monseigneur...

LE RÉGENT.

Tu y trouveras mademoiselle Toinon, et ces demoiselles que j'attends.

(Il traverse le théâtre et va s'asseoir sur le canapé.)

DUBOIS, de même.

Au nom du ciel...

LE RÉGENT.

Et au lieu de m'aider, tu es venu là, me déranger, au milieu d'une chanson que je composais.

DUBOIS.

Jour de Dieu ! des chansons ! des orgies, lorsque nous sommes sur un volcan, lorsqu'il se trame en ce moment une conspiration...

LE RÉGENT.

Quelle folie ?

(Chantant.)

« Eh ; bon, bon, bon,
» Que le vin est bon. »

DUBOIS.

Vous voilà; vous ne croyez à rien...

LE RÉGENT.

Et toi, l'abbé, tu crois à tout, excepté en Dieu.

DUBOIS.

Tout ce que vous voudrez, des sarcasmes, des injures, j'y suis fait; mais vous m'écouterez, et puisque vous me refusez la duchesse, vous ne me refuserez pas du moins une petite arrestation sans conséquence.

(Il s'approche du régent.)

LE RÉGENT.

Sans conséquence...

DUBOIS.

Un banquier, rien que cela ! un banquier espagnol qui, pour se dérober à ses créanciers, part cette nuit avec Porto-Carrero.

LE RÉGENT.

Tout ce qu'il te plaira, pourvu que tu ne me parles plus d'affaires.

DUBOIS, se mettant à la table et écrivant.

Soit. Je ne vous dirai pas qu'hier un complot était dirigé contre vous; qu'hier, et dans cette voiture que vous avez cédée à M. d'Aubigny, on devait vous enlever, vous conduire en Espagne.

LE RÉGENT.

Quelles balivernes !

DUBOIS.

Vous ne le croiriez pas; aussi je n'en dis mot, je ne parle pas, j'agis.

LE RÉGENT, le regardant pendant qu'il écrit.

Il a le diable au corps pour rêver des complots. Sais-tu, l'abbé, que je te plains et que tu dois être malheureux, toujours dans la crainte, la défiance; aussi, une justice à te rendre, c'est que tu es généralement détesté.

DUBOIS.

C'est ce qu'il faut; je serais bien fâché d'avoir leur estime.

LE RÉGENT.

De ce côté-là, sois tranquille...

DUBOIS.

Tant mieux, Monseigneur ; s'ils me méprisent, je le leur rends bien, et nous sommes quittes ; je ne m'en porte pas plus mal, au contraire, et je ne vois pas la nécessité d'être aimé d'eux. (Se levant et allant auprès du régent.) Vous, par exemple, le meilleur et le plus généreux des hommes, vous ont-ils épargné les outrages et les calomnies ? ne vous ont-ils point, témoin ce Lagrange-Chancel, à qui vous avez fait grâce, accusé en prose, comme en vers, des plus horribles attentats ? le fer, le poison, que sais-je ? et pourquoi ? parce que vous êtes bon, loyal, clément; et que personne n'a plus que vous ressemblé à votre aïeul Henri IV; mais vous en ferez tant, que vous lui ressemblerez jusqu'au bout; ils vous assassineront.

LE RÉGENT.

Dubois !

(Il se lève et passe de l'autre côté.)

DUBOIS.

Tandis que moi, qui tâches tout uniment de ressembler à Richelieu, je suis comme lui haï, détesté, abhorré, mais comme lui je serai riche, heureux, puissant, et comme lui je mourrai tranquillement dans mon lit. Voilà à quoi sert l'amour du peuple.

LE RÉGENT.

Infâme.

DUBOIS.

C'est possible; mais j'ai raison. (Lui présentant le papier.) Signez!

LE RÉGENT.

Un instant. (Il lit le papier.) Oui, un banquier espagnol, qui a fait banqueroute à Londres, d'où il s'est enfui. (Regardant Dubois, qui est debout derrière lui auprès de la table.) Qu'est-ce que ça te fait?

DUBOIS.

L'ambassadeur d'Angleterre demande à le faire arrêter en France, et il n'y a pas de temps à perdre, car il part cette nuit pour l'Espagne avec l'abbé Porto-Carrero, secrétaire du prince de Cellamare.

LE RÉGENT, signant.

Ça, c'est juste, le couvert de l'ambassade ne doit pas protéger les fripons; qu'on l'arrête...

(Il signe.)

DUBOIS, appuyant.

Et qu'on examine ses papiers, c'est tout ce que je demande, (à part sur le devant de la scène pendant que le régent signe) parce qu'en visitant les siens, on visitera ceux du secrétaire d'ambassade, un hasard que j'aurai soin de commander... (Haut, au régent.) Maintenant, Monseigneur, amusez-vous; moi, je veille.

(Il va pour sortir.)

LE RÉGENT.

Est-ce que tu ne souperas pas avec nous?

DUBOIS.

Si j'ai le temps.

LE RÉGENT.

Tâche, car j'ai à te parler.

DUBOIS, se rapprochant vivement.

Et de quoi?

LE RÉGENT.

De cette petite Babet, que j'attends!

DUBOIS, avec humeur.

Encore elle! est-ce que vous ne devriez pas déjà vous occuper d'une autre, vous qui, parmi nos roués, avez si belle réputation, réputation usurpée...

LE RÉGENT, piqué.

Halte-là! c'est ce que nous verrons!...

DUBOIS.

Vous aurez beau faire, vous ne serez jamais, comme disait le feu roi, qui s'y connaissait, qu'un *fanfaron de vices*.

LE RÉGENT.

Et toi, l'abbé, tu es de ce côté-là un vrai brave.

DUBOIS.

Brave comme César!... (Écoutant.) On monte l'escalier.

LE RÉGENT.

C'est Babet.

DUBOIS.

A merveille! je m'en vais.

LE RÉGENT.

Tu fais bien.

DUBOIS.

N'est-ce pas, Monseigneur? Savoir arriver, et surtout s'en aller à propos, voilà le moyen de faire son chemin à la cour.

LE RÉGENT, lui frappant sur la joue.

Aussi je t'aime, à condition que tu ne reviendras plus.

DUBOIS.

C'est convenu, à moins d'un danger réel.

LE RÉGENT.

Dans le cas seulement où mon pupille, où le jeune roi serait menacé.

DUBOIS.

Je vous le jure, et alors, je frappe discrètement trois coups à cette porte. (Montrant la porte à gauche.) Tenez, comme on le fait en ce moment... (On entend frapper trois petits coups bien distincts à la porte.)

LE RÉGENT.

C'est Babet; tais-toi, et va-t'en.

(Il éteint les bougies qui sont sur la table, et va ouvrir la porte.)

SCÈNE IV.

LE RÉGENT, allant ouvrir la porte à gauche, BABET.

LE RÉGENT.

Vous voilà, Babet, donnez-moi la main.

(Elle entre dans l'appartement; pendant ce temps, Dubois, marchant sur la pointe du pied, passe derrière elle et sort par la porte à gauche, qu'il referme sur lui.)

BABET.

Ah! mon Dieu! quelle obscurité, et puis, dans cette mansarde, où vous m'avez dit que vous demeuriez, je crains toujours de me cogner la tête.

LE RÉGENT.

N'ayez pas peur; grâce au ciel, vous n'êtes pas si grande que ceux qui l'habitent. Pour de la lumière, on va nous en apporter, je l'avais ordonné.

BABET.

Vous avez donc un domestique?

LE RÉGENT.

Oui, vraiment.

BABET.

Vous ne me l'aviez pas dit. C'est donc depuis que vous espérez cette nouvelle place?

LE RÉGENT.

Oui, Babet.

BABET.

Et il paraît que vous êtes servi.

LE RÉGENT, souriant.

Comment un prince, c'est-à-dire horriblement mal.

BABET.

Voilà ce que c'est, si vous faisiez comme moi, je n'ai jamais à gronder ma femme de chambre.

LE RÉGENT.

Je crois bien; elle est si jolie, et elle vous habille si bien.

BABET.

M. François, finissez.

LE RÉGENT.

Asseyez-vous, de grâce.

(Il la conduit vers le canapé; ils s'asseyent tous deux; Babet est à la gauche du Régent.)

BABET.

Volontiers; mais il me tarde de voir votre appartement, je veux dire le nôtre, celui qui bientôt m'appartiendra, et de faire connaissance avec notre petit mobilier... Eh mais! voilà un canapé qui n'est pas mal; moi, je n'ai que deux chaises, et elles sont en paille; celui-là est rembourré.

LE RÉGENT.

Il n'y a rien de trop beau pour vous, qui êtes ma reine et ma souveraine.

BABET.

Ah! oui, je m'en suis déjà aperçu; vous êtes très-galant, et vous faites pour moi des dépenses qui me fâchent; une fois marié, il faudra de l'économie; je m'en charge.

LE RÉGENT.

Ce ne sera pas la peine, j'espère bien monter en grade et arriver à une place supérieure.

BABET.

A quoi bon?

LE RÉGENT.

Vous n'avez donc pas d'ambition?

BABET.

Pas du tout.

Air du *Baiser au Porteur.*

Dans mes rêves de jeune fille,
Ce n'est pas là ce que je désirais;
Un bon ménage, une famille,
Des enfants que j'élèverais,
Voilà, voilà ce que je souhaitais.
Oui, je voulais, dans ma tendresse,
Un bon mari, dont l' sort s'unit au mien,
Pour l' rendre heureux, et pour l'aimer sans cesse;
(Le regardant tendrement.)
Je vous vois, et ne veux plus rien.

LE RÉGENT.

Quoi! vraiment, la fortune, l'opulence...

BABET.

J'aurais pu l'avoir un jour, en épousant ce pauvre M. d'Aubigny; car lui, c'est bien autre chose que vous, c'est un gentilhomme.

LE RÉGENT.

Et vous me préférez à lui?

BABET.

Oui; l'on aime mieux son égal que son maître.

LE RÉGENT, à part.

O ciel! (Haut.) Et si j'étais grand seigneur, vous ne m'aimeriez donc plus?

BABET, d'un air détaché.

Ma foi! non, (gaiement) à moins que je ne fusse aussi grande dame.

LE RÉGENT.

C'est trop juste; et s'il ne tenait qu'à toi de demander, de désirer, que voudrais-tu?

BABET.

Vous! vous, comme vous êtes et pas autre chose.

LE RÉGENT, hors de lui.

Ah! voilà ce que je n'ai jamais entendu, ce qu'on ne m'a jamais dit. Babet, tu ne sais pas quelle ivresse, quelles délices inconnues j'éprouve auprès de toi!

BABET.

Eh bien! monsieur François...

LE RÉGENT.

Ah! reste de grâce, ne me retire pas cette main qui est à moi, qui m'appartient, car je te consacre mes jours, tu es tout pour moi; et à son amant, à son mari on peut bien accorder...

BABET.

Ah! que c'est mal à vous; laissez-moi, mon ami, laissez-moi, dans huit jours je serai votre femme, votre compagne; mais d'ici là...

LE RÉGENT.

Babet, un seul baiser...

BABET.

Oh non! je vous en prie, ce n'est pas pour moi, c'est pour vous, c'est votre bien que je vous prie de défendre. (Se levant et résistant plus faiblement.) Ah dame! si vous n'y mettez pas du vôtre!...

Air de *Céline.*

Que voulez-vous que je devienne?
Ayez de la raison pour nous;
Moi, j'ai déjà bien de la peine,
Mon amour n'est que trop pour vous.
Il vous seconde assez... de grâce,
Mon ami, soyez généreux...
Comment voulez-vous que je fasse
Si je suis seule contre deux?

LE RÉGENT, l'embrassant.

Babet, Babet, ne me résiste plus. (On frappe trois coups à la porte à gauche.) O ciel! ce que m'a dit Dubois. Y aurait-il réellement conspiration? en voudrait-on aux jours ou à la liberté du roi?

(Il va du côté de la porte à gauche.)

BABET.

Qu'avez-vous ?

LE RÉGENT.

Rien; c'est pour le souper que j'avais commandé, et l'on vient me prévenir.

BABET.

Il y a peut-être un accident.

LE RÉGENT.

Justement; je vais voir ce que c'est, et je reviens; attendez-moi ici.

BABET.

Si je peux vous aider, me voilà.

LE RÉGENT.

Non, non, je reviens, vous dis-je, ou je vous envoie M. Prudhomme. Ne vous impatientez pas, c'est tout ce que je vous demande.

(Il sort par la porte à gauche qu'il referme.)

SCÈNE V.

BABET, seul.

Eh bien! il s'en va, il me laisse, et sans lumière encore; si je savais seulement où sont les nappes et les serviettes, je mettrais le couvert; mais encore faut-il y voir clair, et pas de briquet seulement, ni briquet ni allumettes! (Allant à la table qu'elle cherche à ouvrir.) Et des tables sans tiroirs. Ah! quelle maison, comme c'est monté; on voit bien que c'est un ménage de garçon; mais patience, lorsque j'y serai, ce sera un peu mieux. (Allant vers le fond.) Ah! une porte; celle de la cuisine, sans doute. (Tournant un bouton doré.) Et en tournant le loquet...

(La porte s'ouvre, et Babet recule, étonnée, en voyant entrer, avec des flambeaux, Toinon et ses compagnes.)

SCÈNE VI.

BABET, TOINON, JUSTINE, ROSE, GRISETTES.

CHOEUR.

AIR de *la Tentation*.

Quel éclat! plus je le regarde,
Moins je crois à ce que je vois!
Dieu! quelle superbe mansarde
Habite ce monsieur François!

TOINON.

Je connais plus d'un ménage
Fort gentiment arrangé,
Mais jamais j' n'ai vu, je gage,
De garçon si bien logé.

TOUTES.

Quel éclat! oui, plus je regarde, etc.

BABET.

Qu'est-ce que cela veut dire? et où sommes-nous donc?

TOINON.

Nous ne le savons pas plus que toi; en descendant du fiacre, où nous étions six, six dans un fiacre, sans cavalier! aussi nous sommes chiffonnées! c'est une horreur! on ne croirait jamais que nous sortons de chez nous; enfin, un grand monsieur a ouvert la voiture, nous a fait monter par un escalier sans lumière...

BABET.

C'est comme moi.

TOINON.

Et nous nous sommes trouvées dans le salon à côté de celui-ci; un grand salon doré, avec des glaces, des peintures, et des girandoles de bougies; ça nous a tellement éblouies, que nous n'y avons plus rien vu; pendant ce temps, le monsieur avait disparu, et les deux battants s'étaient refermés.

BABET.

Savez-vous que c'est effrayant.

TOINON.

Pas tant; moi, je m'y ferais; et c'est en ouvrant toutes les portes, que nous sommes arrivées jusqu'ici.

BABET.

Ah! mon Dieu! mon Dieu! Qu'est-ce que ça signifie ?

TOINON.

Nous le saurons.., n'as-tu pas peur qu'on nous mange ? nous sommes trop pour cela; si j'étais seule, je ne dis pas; ça m'inquiéterait, et encore...

JUSTINE, qui s'est assise sur le canapé.

Ah! Mesdemoiselles! le bon canapé! qu'on y est bien!

TOINON et LES AUTRES, allant auprès de Justine.

Eh! c'est du lampasse...

JUSTINE.

De quinze à vingt livres l'aune.

TOINON.

A vingt-cinq, Mesdemoiselles; nous n'en avons jamais eu de si beau au magasin; regarde donc, Babet.

(Pendant que toutes les petites filles formées en groupe à droite, regardent, Dubois sort de la porte à gauche, qu'il referme.)

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, DUBOIS.

DUBOIS, à part.

Je suis tranquille, le prisonnier restera là jusqu'à ce que le régent vienne l'interroger. (Apercevant les grisettes.) Dieu! toutes ces petites filles réunies, et le régent qui m'a défendu de rien avouer encore à Babet.

TOINON, se retournant.

Ah! M. Prudhomme!

BABET.

Quel bonheur! il va nous dire où nous sommes.

(Elles l'entourent.)

TOINON.

Et quels sont ces beaux appartements?

BABET.

Nous, qui croyions être dans la mansarde de M. François.

TOINON.

Est-ce que nous nous serions trompées de porte?

BABET.

Mais parlez donc, monsieur Prudhomme.

TOINON.

Parlez vite...

TOUTES.

Oui, parlez vite.

DUBOIS.

M'y voici, mes petits anges; c'est une surprise que nous vous ménagions, et qui a réussi; car vous êtes surprises; je le suis aussi, nous le sommes tous; voilà même ce que j'appelle une surprise...

BABET.

Mais comment se fait-il?...

TOUTES.

Oui, comment se fait-il?...

DUBOIS.

De la manière la plus simple; c'est moi, maître tapissier, qui ai meublé ces appartements, ce qui m'a procuré quelque crédit auprès de l'intendant, c'est par ce crédit que j'ai fait avoir à M. François une place au Palais-Royal.

BABET.

Celle qu'il espérait obtenir, et dont il me parlait hier?

DUBOIS.

Précisément; il ne voulait vous l'apprendre que ce soir.

TOINON.

Est-elle heureuse, cette Babet!

BABET.

Et quelle place?

DUBOIS.

Une place qui tient encore aux aides où il était, une place de sommelier, commis juré, dégustateur; c'est lui qui goûte tous les vins que boit le régent, et je vous réponds qu'il a de l'occupation; du reste un emploi superbe qui lui donne un logement dans les combles.

TOINON.

C'est bien loin de la cave.

DUBOIS.

C'est égal, il descend, il aime à descendre! Et, comme aujourd'hui il n'y a personne dans cette partie du château, comme le prince et toute sa famille sont depuis hier dans leur résidence d'été, M. François a eu l'idée de vous recevoir ici, sans vous en prévenir, et sans que personne le sache.

TOINON, gaiement.

Nous sommes donc au palais?

JUSTINE, de même.

Dans les appartements du prince.

TOUTES, sautant de joie.

Ah! que c'est joli! que c'est amusant.

TOINON.

A nous le château.

TOUTES.

A nous le palais.

TOINON.

Nous voilà princesses pour toute une soirée; allons-nous nous amuser!

JUSTINE.

C'est M. François qui sera le prince.

TOINON.

Et Babet sa maîtresse! madame de Parabère!

BABET.

Eh bien! par exemple, m'en préserve le ciel.

TOINON.

AIR: *Lise épouse l' beau Gernance.*

Fait-elle la renchérie!
Un emploi qu'chacun envie,

JUSTINE.

Que plus d'un' dam' de la cour
Sollicite chaque jour.

TOINON.

Une place enfin, ma chère,
Qui n'est pas sans agréments,
Et qui n'a pas, d'ordinaire,
Les plus mauvais appoint'ments.

Moi, je me contenterai d'être de la famille royale, je serai mademoiselle de Beaujolais.

JUSTINE.

Moi, mademoiselle de Valois...

BABET.

Et M. Prudhomme..,

TOINON.

Le confident du prince!

BABET.

L'abbé Dubois?

TOINON.

Il a une mine à ça.

TOUTES, sautant autour de lui.

Ah! monsieur l'abbé! monsieur l'abbé!

(Elles le quittent et vont causer dans le fond.)

DUBOIS, sur le devant du théâtre.

On ne peut pas échapper à sa destinée, il était impossible que je ne fusse pas ce que je suis, c'était écrit. (A Babet, qui a pris sur la table un papier qu'elle déchire.) Eh bien! eh bien! qu'est-ce qu'elle fait-là?

BABET.

Je suis toute défrisée, et je mets des papillotes.

DUBOIS, ramassant la moitié du papier que Babet a déchiré.

Ah! mon Dieu! (A part et lisant.) Une pension qu'il accordait au duc de Villeroi, son ennemi; quelle faiblesse! quelle injustice! heureusement (montrant le papier) voici la pension supprimée; elle croyait ne faire que des papillotes, et elle fait des économies. Ah! si on introduisait les grisettes dans le gouvernement. (A Justine, qui se dirige vers la porte à gauche.) Eh bien! eh bien! où allez-vous?

(Il court à elle.)

JUSTINE.

Voir où donne cette porte.

DUBOIS, à part.

Et notre prisonnier d'état à qui elle rendrait visite. (Il ferme la porte, et met la clef dans sa poche.) Du tout, on n'entre pas.

TOUTES.

Et pourquoi donc? (Elles l'entourent.) Ah! monsieur Prudhomme!

TOINON, le caressant.

Ah! monsieur l'abbé!

DUBOIS.

C'est encore une surprise! le dessert qui est là, et on ne peut pas, avant le souper, vous surtout, vous, Toinon, qui êtes friande...

TOINON.

Ce n'est pas vrai.

DUBOIS.

Vous aimez ce qui est bon.

TOINON, d'un air caressant et lui frappant la joue.

Ce n'est pas à vous à dire ça!

DUBOIS.

A-t-elle de l'instinct. (A part.) On dirait qu'elle me connaît réellement. (Haut.) Écoutez, mes petites amours, M. François va revenir, il a de l'occupation dans ce moment; il donne des ordres, ce qui ne l'amuse pas beaucoup.

BABET.

Qu'il se dépêche donc; car je meurs de faim.

TOINON.

Moi aussi.

DUBOIS.

Permettez-moi de vous laisser un instant.

JUSTINE.

Nous ne le voulons pas.

TOUTES.

Nous ne voulons pas.

DUBOIS.

C'est pour l'aider; il m'attend, et quand je suis là, voyez-vous, cela va plus vite, parce que moi, vrai!... dans la poêle à frire... avant une demi-heure, le souper, et d'ici là, faites tout ce que vous voudrez, vous êtes les maîtresses.

(Il sort par le fond.)

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, excepté DUBOIS.

TOINON.

Voilà bien de l'embarras pour un souper.

BABET.

Ce sera trop beau, ce pauvre François va se ruiner.

TOINON.

Tiens! quand on aime; aussi je n'empêche pas M. Prudhomme, je le laisse faire.

JUSTINE.

Malgré cela, de s'en aller ainsi, ce n'est pas galant.

TOINON.

Il n'y a pas de mal, parce que tout à l'heure, là, dans cette chambre, où il nous a dit qu'était le dessert...

TOUTES.

Eh bien!

TOINON.

Eh bien! j'ai entendu le dessert remuer.

BABET.

Est-elle bête.

TOINON.

Pas tant; j'ai idée qu'il y a quelqu'un (A mi-voix.) Dites donc, si c'était une femme.

BABET.

Une femme! ici, près de M. François!

TOINON, faisant signe de se taire.

Silence! (Elle s'approche à pas de loup de la porte, à gauche et frappe légèrement; après un instant d'intervalle on répond.) Vous entendez?

TOUTES.

Qu'est-ce que ça veut dire?

BABET.

Et cette porte qui est fermée.

TOINON.

Comment l'ouvrir?

BABET, regardant la porte du fond par laquelle Dubois vient de sortir.

Ah! cette porte, cette serrure, sont pareilles, et si la même clef pouvait...

(Elle retire la clef de la serrure.)

TOINON, prenant la clef.

AIR de *la Rente viagère.*

Chut! c'est convenu.
Par ce moyen, je l'espère,
Bientôt, ma chère,
Nous saurons l'affaire,
Et le mystère
Sera connu.
(Cherchant à ouvrir.)
Dieu! c'est désolant
Ça n'ouvre pas.

TOUTES.

Ah! quel dommage!

TOINON, tournant la clef.

Si fait, du courage;
Mais tournons-la bien doucement.
(Regardant de tous côtés avant d'ouvrir.)

TOUTES, à demi-voix.

Chut! c'est convenu...
Par ce moyen, je l'espère,
Bientôt, ma chère,
Nous saurons l'affaire...
Et le mystère
Sera connu.

TOINON, essayant encore.

Si vraiment, la porte s'ouvre; sortez, Madame. Ah! un jeune homme!

TOUTES.

Un militaire.

SCÈNE IX.

Les Précédents; D'AUBIGNY, le bras en écharpe.

D'AUBIGNY, entrant brusquement.

Eh bien! que me veut-on? mon supplice est-il prêt?... Dieu! Babet.

BABET, courant à lui.

Monsieur d'Aubigny!

TOINON.

C'est son autre.

JUSTINE.

Est-ce que M. François l'aurait aussi invité à souper?

TOINON.

Il serait bon enfant, par exemple!

D'AUBIGNY.

Je ne sais encore si je veille, me retrouver auprès de vous et de ces demoiselles, moi, emprisonné, arrêté.

BABET.

Que dites-vous?

D'AUBIGNY.

Que surpris et désarmé au moment où je tentais d'enlever le jeune roi...

BABET.

Vous, Monsieur?

D'AUBIGNY.

Rien ne peut me sauver; je le sais, et je me résigne à mon sort; mais la duchesse; mais ses amis, qui ignorent que Porto-Carrero vient d'être arrêté, que le coup est manqué, et qui vont se compromettre, s'exposer. Ah! si je pouvais seulement les prévenir.

BABET.

Qui vous en empêche?

D'AUBIGNY.

Et comment sortir de ces lieux?... comment échapper à mes ennemis!

BABET.

Rien de plus facile, en nous adressant à M. François...

TOINON.

Son bon ami, qui nous a amenées ici.

D'AUBIGNY.

M. François, mon adversaire d'hier au soir.

BABET, vivement.

Ah! cela n'y fait rien, il vous sauvera, j'en réponds; il vous conduira hors de ce palais, il le connaît si bien.

D'AUBIGNY.

Trop bien peut-être! et puisqu'il vous y a conduite, il y a ici quelque piége, quelque trahison qui vous menace.

Air : *Quand l'Amour naquit à Cythère.*

Pour une fille jeune et belle,
Savez-vous bien qu'à tous les yeux,
C'est être déjà criminelle
Que de paraître dans ces lieux...
Dans ce palais il n'est personne
Qui de régner n'obtienne la faveur...
Mais pour un jour... et c'est une couronne
Qu'il faut payer de son honneur.

BABET.

Quelle idée! lui, M. François, vous ne le connaissez pas.

D'AUBIGNY.

Non, mais plutôt mourir que de lui rien devoir.

TOINON.

Eh bien! M. Prudhomme...

BABET.

Il est si bon enfant; il vous rendra ce service.

TOINON.

Il le faudra bien, moi, d'abord, je l'exige. Et lui qui avait promis de revenir si vite.

SCÈNE X.

Les Précédents, DUBOIS, VERDIER.

TOINON, se retournant.

C'est bien heureux, le voilà. Arrivez donc, Monsieur.

DUBOIS.

Ne vous impatientez pas, mes amours, tous marche à souhait, et le souper est servi.

TOINON.

Quelle bonne nouvelle! Mais nous, pendant ce temps, (montrant la porte à gauche) nous nous sommes occupées du dessert, et voilà un jeune homme...

DUBOIS, apercevant d'Aubigny.

Dieu! le prisonnier qu'elles ont délivré!

BABET.

Nous le protégeons d'abord.

TOINON.

Et vous, mon bon monsieur Prudhomme, il fau-

drait, tout de suite, tout de suite, pour des raisons inutiles à vous expliquer... (aux autres) car ce pauvre Prudhomme ne se doute pas de la conséquence... il faudrait le faire sortir en secret de ce palais, dont vous connaissez si bien les êtres.

DUBOIS.

Comment donc, avec le plus grand plaisir ; dès que ces demoiselles me le commandent, je vous réponds qu'avant peu il sera en lieu sûr.

BABET, à d'Aubigny.

Vous voyez.

TOINON.

Quand je vous le disais.

DUBOIS.

Vous, mes petits anges, passez vite dans la salle à manger. (A Verdier, qui est derrière.) Verdier, conduisez ces demoiselles.

(Toutes les petites filles entrent avec Verdier dans l'appartement à droite. Babet, qui est restée la dernière, regarde d'Aubigny comme pour lui dire adieu ; elle reste auprès de la porte.)

DUBOIS, à d'Aubigny.

Vous, mon gentilhomme, suivez-moi.

D'AUBIGNY.

Je vous remercie, Monsieur, de vos bons offices ; mais, quoi qu'il puisse m'arriver en restant dans ces lieux, je ne quitte pas Babet, je dois veiller sur elle.

DUBOIS.

Et moi sur vous... (Appelant.) Holà ! quelqu'un... (La porte du fond s'ouvre; deux gardes du corps paraissent.) Emparez-vous de monsieur au nom du roi.

BABET.

Qu'est-ce que cela veut dire ?

DUBOIS.

Conduisez-le dans la chambre du conseil. (A d'Aubigny.) Vous savez, Monsieur, que toute résistance serait inutile.

BABET.

O ciel ! M. Prudhomme ! il leur commande à tous.

D'AUBIGNY, à Babet.

Quand je vous disais qu'il y avait trahison ; Babet, méfiez-vous d'eux tous ; c'est pour vous perdre qu'ils vous ont entraînée en ces lieux, et le régent, et son infâme ministre...

BABET, éperdue.

Comment !

DUBOIS, faisant signe aux gardes.

Obéissez.

AIR : *La voix de la patrie* (de WALLACE).

DUBOIS et LES GARDES.

D'une telle insolence
Il faut la préserver,
Venez / Sortez } la résistance
Ne saurait vous sauver.

BABET.

O ciel !

D'AUBIGNY, entraîné.

Tout se prépare
Pour vous perdre aujourd'hui,
Puisque l'on vous sépare
De votre seul ami.

DUBOIS et LES GARDES.

D'une telle insolence, etc., etc., etc.

BABET.

De cette violence
Comment le préserver,
Hélas! ma résistance
Ne saurait le sauver.

D'AUBIGNY.

D'une telle insolence
Je dois la préserver,
Hélas! ma résistance
Ne pourra la sauver.

(D'Aubigny sort, entouré par les gardes.)

SCÈNE XI.

BABET, DUBOIS.

DUBOIS.

Non, mademoiselle Babet, non, ne le croyez pas, nul danger ne vous menace ; au contraire, les honneurs, les richesses vous attendent.

BABET.

Que voulez-vous dire ?

DUBOIS.

Que tout dépend de vous ; et n'allez pas, par de vains scrupules, manquer à la plus belle destinée qui jamais se soit offerte.

BABET.

Je ne vous comprends pas ; mais pourquoi ce changement dans vos discours, dans vos manières ? pourquoi tout le monde ici semble-t-il vous obéir ?

DUBOIS.

Ce n'est pas moi, c'est vous qui commandez, et quand tout reconnaîtra vos lois, rappelez-vous seulement que cette puissance, c'est à moi que vous la devez.

BABET, regardant autour d'elle.

Et M. François, pourquoi ne revient-il pas ? où est-il ?

DUBOIS.

Il n'y a plus de M. François, son règne est fini, un autre commence.

BABET.

Il est donc vrai, on nous a séparés, on m'enlève à lui, et pour quel motif ? Je ne veux pas rester ici, je veux sortir, je suivrai ces demoiselles...

DUBOIS.

Impossible, la porte est fermée en dedans.

BABET, courant à la porte à droite.

Cela ne se peut...

DUBOIS.

Je l'ai ordonné.

BABET, avec désespoir.

O mon Dieu !

DUBOIS.

Mais écoutez-moi...

BABET.

Ne m'approchez pas, Monsieur, ne m'approchez pas, ou je ne sais de quoi je suis capable.

(Elle se jette sur le canapé.)

DUBOIS.

Calmez-vous, Babet, calmez-vous, je me retire; aussi bien d'autres soins me réclament, et je laisse à une voix plus persuasive que la mienne le bonheur de vous rassurer. Adieu; pensez à ce que je vous ai dit...

(Il sort par le fond.)

SCÈNE XII.

BABET, seule, se levant.

D'Aubigny avait raison; on m'a entraînée dans un piége, un piége infernal; mais je me tuerai plutôt... On vient, on monte un escalier; c'est fait de moi, je suis perdue... non! je suis sauvée... (Courant au régent, qui entre par la porte à gauche, et se jetant à son cou.)

SCÈNE XIII.

BABET, LE RÉGENT.

BABET.

François, ah! mon ami! je vous revois, je vous retrouve...

LE RÉGENT.

Babet, qu'avez-vous?

BABET.

Secourez-moi! protégez-moi!

LE RÉGENT.

Et contre qui?

BABET.

Contre le régent.

LE RÉGENT, à part.

O ciel!

BABET.

Contre son ministre, qui m'a, dit-on, livrée, vendue! Oh! non, ce n'est pas possible, je suis près de vous, dans vos bras, je suis tranquille, je ne crains rien!

LE RÉGENT.

Oui, Babet, oui, vous serez défendue, protégée par mon amour, nous ne nous quitterons plus.

BABET.

A la bonne heure! je suis à toi, à toi seul n'est-ce pas? ils n'ont pas le droit de nous séparer; viens, partons, quittons ce palais, je ne peux pas y rester, j'y mourrais, allons-nous-en.

LE RÉGENT.

Et si tu savais quels devoirs m'y retiennent...

BABET.

Renonces-y, renonce à ta place, nous n'en avons pas besoin pour nous aimer.

LE RÉGENT.

Oui, tu as raison, et s'il ne tenait qu'à moi... mais crois-tu qu'on te laissera quitter ces lieux? crois-tu que celui que tu redoutes puisse se résoudre à te perdre?

BABET.

Oui, je l'espère, oui, j'en suis sûre; c'est un noble prince, c'est un homme d'honneur, et me retenir en ce palais par la force ou par la ruse serait trop indigne de lui. (Au régent, qui se dégage de ses bras et fait quelques pas.) Eh bien! tu t'éloignes de moi; viens plutôt, ne me quitte pas, j'irai me jeter à ses pieds, et quelque méchant qu'il soit, il ne voudra pas des pleurs et du déshonneur d'une pauvre fille. Mon Dieu! cette honte que je repousse, il y en a tant qui l'ambitionnent! et ce serait pour lui un regret, un remords éternel. Il comprendra cela, n'est-il pas vrai?

LE RÉGENT.

Oui, sans doute, et son cœur le lui reproche déjà; mais si tu savais comme moi à quel point il t'aime...

BABET.

Qui te l'a dit?

LE RÉGENT.

Je ne puis en douter. Et s'il t'offrait tout ce qu'il possède et d'honneurs et de fortune, s'il te disait qu'il ne veut plus vivre que pour toi?...

BABET, avec délire.

Je lui répondrais que je t'aime, que tu es mon amant, mon mari; que, dans quelque rang que tu sois placé, je te préfère à tout.

LE RÉGENT.

Est-il possible!

BABET.

Mais que lui, qui veut me tromper et me séduire, je l'abhorre, je le déteste; et, tout prince qu'il est, je le...

LE RÉGENT.

N'achève pas. Si tu connaissais ses tourments, si tu savais ce qu'il souffre, tu aurais pitié de lui.

BABET.

Que dis-tu?

LE RÉGENT.

Qu'il n'est point tel qu'on te l'a représenté, qu'il est sensible et généreux, et loin de vouloir contraindre ta tendresse...

BABET, étonnée.

C'est toi qui le défends!

LE RÉGENT.

Il est si malheureux ! pardonne-lui, Babet, pardonne-lui.

BABET.

O ciel ! tu demandes grâce pour lui ?

LE RÉGENT.

Oui, grâce et pitié ; mais non pour lui seul...

BABET.

Qu'est-ce que ça signifie ?

LE RÉGENT, se jetant à ses pieds.

Que je suis aussi coupable, et que lui et moi...

BABET, le regardant avec anxiété et désespoir.

Ah ! tais-toi, tais-toi, ce n'est pas possible, je ne puis croire, je me trompe, ma raison s'égare, n'est-il pas vrai ?...

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS ; DUBOIS, tenant des papiers à la main, et courant vivement au régent.

DUBOIS.

Monseigneur !...

BABET, poussant un cri d'horreur.

Ah !...

(Elle s'élance vers la porte du fond et disparaît.)

LE RÉGENT, courant à la porte.

Babet... où va-t-elle... courons...

DUBOIS, le retenant.

Non, Monseigneur, non, vous ne la suivrez pas, vous m'écouterez.

LE RÉGENT, se débattant.

Laisse-moi tranquille.

DUBOIS, le tenant toujours.

Je ne vous laisserai pas.

LE RÉGENT, avec désespoir.

Elle me délaisse, elle me fuit.

DUBOIS.

Mon Dieu ! elle reviendra, tandis que l'occasion perdue ne revient pas ; et quand il s'agit de votre gloire, de votre salut, de celui de l'état...

LE RÉGENT.

Je veux du moins savoir ce qu'elle est devenue, que l'on suive ses pas... Holà ! quelqu'un ! Verdier. (Verdier paraît à la porte.) Une jeune fille sort d'ici, courez après elle, qu'on ne la quitte pas, qu'on me la ramène ; je veux la revoir, je le veux ! Redescendant le théâtre.) La pauvre enfant !...

DUBOIS, à part.

Au diable les amours.

LE RÉGENT, revenant à Dubois.

Eh bien ! voyons, je suis calme, je t'écoute ; parle donc ! qu'y a-t-il ?

DUBOIS, froidement.

Presque rien ! j'ai arrêté Cellamare, et saisi ses papiers.

LE RÉGENT.

Arrêter un ambassadeur !

DUBOIS.

Un ambassadeur qui conspire ! Il ne s'agissait rien moins que de vous enlever la régence...

LE RÉGENT, avec impatience.

C'est bien !

DUBOIS.

De la donner au roi d'Espagne.

LE RÉGENT, de même.

C'est bien, l'abbé ! c'est bien.

DUBOIS.

Eh non ! morbleu ! ce n'est pas bien ; mais nous y mettrons bon ordre ; j'ai là le nom de tous les conjurés...

LE RÉGENT, écoutant vers le fond.

Tais-toi ; j'ai cru l'entendre... Eh ! mon Dieu ! non, personne ; elle ne revient pas.

DUBOIS.

Je ne comprends pas l'inquiétude de monseigneur ; je vous promets qu'avant un quart d'heure, elle sera de retour.

LE RÉGENT, avec joie et se rapprochant de lui.

Tu crois ?...

DUBOIS, lui présentant la plume.

J'en suis sûr... deux ou trois signatures à donner.

LE RÉGENT, allant auprès de la table.

Qu'est-ce que c'est ?

DUBOIS.

La duchesse du Maine et son mari qu'il nous faut décidément arrêter. (Geste de refus du régent. Dubois reprend vivement.) Et puis, cette petite Babet qui meurt d'envie de vous pardonner, résistera d'abord...

LE RÉGENT, avec joie.

Vraiment !

DUBOIS.

C'est dans l'ordre ; elle ne peut pas faire autrement. Signez, Monseigneur.

LE RÉGENT, en signant.

Mais si tu avais vu son effroi, quand elle a su qui j'étais.

DUBOIS.

Parbleu ! l'étonnement, la surprise... (Lui donnant un autre papier.) Nous comprenons aussi là dedans notre ami Malezieux, Polignac, Laval, le duc de Richelieu. (Se frottant les mains.) Tous mes ennemis !

LE RÉGENT.

Tant de monde ! Dubois...

DUBOIS.

Qui sait même, une joie déguisée. On n'apprend pas que celui qu'on aime est un duc, un prince, un régent, sans que la tête ne vous tourne.

LE RÉGENT, avec joie.

Dis-tu vrai ?

DUBOIS.

Je le parierais. (Lui donnant un autre papier.) Plus que celui-là ; c'est le dernier.

LE RÉGENT, avec impatience.

Mais ce n'est pas un ordre. (Regardant le papier.) Une lettre à Sa Sainteté, un chapeau de cardinal !

DUBOIS.

Que vous lui demandez pour moi ; j'espère que je ne l'ai pas volé.

LE RÉGENT.

Et il ose croire que le pape pourra jamais consentir.

DUBOIS.

Cela ne vous regarde pas, ni moi non plus. Ce qu'il fera sera bien fait ; il est infaillible : ce n'est pas comme nous, Monseigneur.

LE RÉGENT, jetant les papiers de côté.

Par exemple ! ah ! cette fois je ne me trompe pas, une voiture... c'est Babet qu'on me ramène, courons !

SCENE XV.

LES PRÉCÉDENTS, D'AUBIGNY.

(Au moment où le régent va sortir par la porte du fond, d'Aubigny entre escorté par les gardes.)

LE RÉGENT.

Dieu ! que vois-je !

DUBOIS.

Le prisonnier que vous devez interroger, et qu'on vous amène.

LE RÉGENT, avec colère et impatience.

Dubois !

DUBOIS.

Celui qui a voulu enlever le jeune roi ; (lui donnant une lettre) qui l'avait même promis à la duchesse du Maine, ainsi que cette lettre le prouve, et vous ne pouvez tarder...

LE REGENT, à part, et se contenant à peine.

C'en est trop. (S'avançant vers le prisonnier.) Ciel ! d'Aubigny !

D'AUBIGNY, le regardant, et stupéfait.

Que vois-je !

DUBOIS, montrant le prince.

Le régent qui me charge de vous interroger.

(Il passe entre le régent et d'Aubigny.)

D'AUBIGNY.

Et qui êtes-vous ?

DUBOIS.

L'abbé Dubois.

D'AUBIGNY.

J'aurais dû m'en douter, et je suis ravi de vous connaître.

DUBOIS.

Il n'y a pas de quoi : du reste, je le suppose, la connaissance ne sera pas longue.

D'AUBIGNY.

Oui, je sais le sort qui m'attend, et ne demande point de grâce ; mais je demande au régent de France, justice.

DUBOIS.

Contre qui ?

D'AUBIGNY.

Contre vous, qui n'avez pas craint de contribuer lâchement à l'enlèvement d'une jeune fille.

DUBOIS.

Mademoiselle Babet ? ça ne me regarde plus.

LE RÉGENT.

Rassurez-vous, Monsieur, sa jeunesse et sa vertu ont été respectées ; elle a trouvé ici des protecteurs, et elle vous dira elle-même...

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENTS, VERDIER.

VERDIER.

Ah ! Monseigneur ! cette jeune fille...

LE RÉGENT.

Babet ! ne l'as-tu pas suivie ? ne l'as-tu pas ramenée ?

VERDIER.

Oui, Monseigneur. Nous courions sur ses pas, et c'est au moment même où elle s'élançait du haut du parapet, que nous avons pu l'atteindre et la retenir.

LE RÉGENT.

Ah ! quel bonheur !

VERDIER.

Mais elle est tombée sans connaissance dans nos bras, et la voici ; on la ramène.

LE RÉGENT, l'apercevant.

Babet ! Babet ! c'est elle !

D'AUBIGNY, avec colère.

Et c'est ainsi que vous la protégiez !

LE RÉGENT.

Ah ! Monsieur, épargnez-moi, mon malheur vous donne trop d'avantage.

SCÈNE XVII.

D'AUBIGNY, LE RÉGENT, BABET.

(Deux femmes de chambre du palais la soutiennent et l'aident à marcher. Elle tombe sur un fauteuil auprès de la table, presque sans mouvement et comme anéantie. Le régent fait signe aux deux femmes, à Verdier et à Dubois de s'éloigner. Ils sortent. D'Aubigny est debout à l'autre côté du théâtre.)

BABET, après un long silence.

Ah ! que je souffre ! (Portant la main à sa tête.) Là ! (Puis à son cœur.) Là !... Et pourtant, mon Dieu, vous connaissez mon innocence.

(Elle baisse les yeux et aperçoit le régent auprès d'elle.)

LE RÉGENT.

Babet, un seul regard.

BABET, lui faisant signe de la main.

Qui que vous soyez, taisez-vous, cette voix-là me fait mal! elle me rappelle... (Promenant ses regards de tous côtés.) Ah! je croyais avoir quitté ces lieux pour jamais! et m'y voilà encore une fois entourée de piéges, sans ami. (Apercevant d'Aubigny, et courant à lui.) Non, non, grâce au ciel, je m'abusais, en voilà un qui ne me trompera pas.

LE RÉGENT.

Et moi qui t'aimais tant!

BABET, froidement.

Moi, je ne vous aime plus; vous n'êtes plus rien pour moi qu'un prince, que le régent. (Montrant d'Aubigny.) Voilà mon seul appui sur la terre, le seul à qui je me confie. Ordonnez qu'on nous laisse sortir de ce palais.

(Elle s'éloigne.)

LE RÉGENT.

Ah! je le vois, tout est fini. Je la perds pour jamais. (A d'Aubigny.) Vous son appui, son protecteur, emmenez-la dans votre province : partez, vous êtes libre. Partez, car malgré moi je sens!... Dieu! c'est Dubois! (Il se hâte d'essuyer ses yeux et prend un air riant.) Eh bien! qu'y a-t-il?

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENTS, DUBOIS, TOINON, et toutes les JEUNES FILLES.

DUBOIS, entrant par la droite avec toutes les jeunes filles.

Il y a, Monseigneur, que le souper est servi, et que tous vos amis vous attendent.

TOINON.

Des seigneurs bien aimables.

DUBOIS.

Avec qui ces demoiselles ont déjà fait connaissance, car il n'y a pas d'incognito. Quant aux affaires, n'y pensez plus: demain, tout sera terminé; il ne reste plus à prononcer que sur monsieur.

(Montrant d'Aubigny.)

LE RÉGENT.

A qui j'ai rendu la liberté.

D'AUBIGNY.

Moi, Monseigneur, qui ai conspiré contre vous, et qui, coupable d'un crime dont vous avez les preuves...

LE RÉGENT, déchirant la lettre de d'Aubigny.

Je n'en ai plus; vous êtes innocent, partez tous deux.

DUBOIS.

Y pensez-vous?

LE RÉGENT.

Il nous quitte; il s'éloigne avec mademoiselle.

TOINON, à Dubois.

Comment! elle revient à l'autre!

DUBOIS.

Elle ne sera pas du souper.

TOINON, à part.

Est-elle bête!

LE RÉGENT.

Pauvre Babet! celle-là seule m'aimait.

DUBOIS.

Qu'est-ce que cela? Un soupir! je vous dénonce à ces messieurs, à tous les roués de la cour, et nous allons rire.

LE RÉGENT, s'efforçant à rire.

As-tu perdu la tête! et me crois-tu capable?... (Aux jeunes filles.) Allons, Mesdemoiselles, allons, l'abbé, à table; je veux griser un prince de l'Église... une orgie, des chansons, du champagne, du bruit, cela étourdit.

DUBOIS.

A la bonne heure; je le reconnais.

TOINON, à Dubois.

Et moi, que vous deviez épouser?

DUBOIS.

Impossible, ma petite, je vais être cardinal.

CHOEUR, dans la coulisse.

AIR de *la Tentation.*

Qu'en ce lieu la folie
Au plaisir nous convie,
Qu'ici chacun oublie
Les grandeurs et la cour;
Et que jusqu'à l'aurore,
Ce nectar que j'adore
Près de nous fixe encore
Les plaisirs et l'amour.

(Le régent, Dubois et les jeunes filles sortent par la porte à droite. Babet, appuyée sur le bras de d'Aubigny, sort avec lui par le fond.)





LE LORGNON,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 21 décembre 1833.

Personnages.

ALCÉE DE WELIBACK, baron allemand.
REYNOLDS, son ami.
ALIX, sœur de Reynolds.
CHRISTIAN, } amis d'Alcée.
HENRI, }
LE COMTE ALBERT, seigneur étranger.
BIRMAN, intendant d'Alcée.
MINA, fille de Birman.
JEUNES GENS, amis d'Alcée et de Reynolds.
PIQUEURS ET DOMESTIQUES d'Alcée.

La scène se passe en Bohême, dans un château appartenant à Alcée.

Le théâtre représente le jardin du château. Sur le premier plan à droite de l'acteur, un pavillon. A gauche, et sur le devant, une table de pierre sous un berceau de feuillage.

SCÈNE PREMIÈRE.

Au lever du rideau, ALCÉE, CHRISTIAN, et REYNOLDS, assis autour de la table de pierre à gauche, fument, boivent et chantent.

ENSEMBLE.

AIR : *Enfants de la folie, chantons.*

PREMIER COUPLET.

L'amitié, dont j'honore
Les lois,
Nous unit, dès l'aurore,
Tous trois.
Souvent l'amour désole
Nos jours ;
Mais l'amitié console
Toujours.

DEUXIÈME COUPLET.

Bravant de la fortune
Les coups,
Même chance est commune
Pour nous.
Chagrins, plaisirs, orage,
Beaux jours,
Que l'amitié partage
Toujours.

ALCÉE, à Reynolds.

Et ta sœur, la belle Alix ?

REYNOLDS.

Viendra plus tard avec ces dames ; car, quoiqu'elle soit ta prétendue, elle ne pouvait pas venir seule, dans ton château, chez un garçon...

ALCÉE.

Garçon... jusqu'à demain ; car demain la noce.

REYNOLDS.

Certainement.

CHRISTIAN.

Un beau mariage !... épouser le plus aimable baron et le plus beau château de la Bohême !

(Ils se lèvent et viennent sur le devant du théâtre.)

REYNOLDS.

C'est ce qui me désole, car je suis bon frère ; et moi qui ai mangé ma fortune, il m'est pénible de te voir épouser ma sœur sans dot ! Ce n'est pas ma faute, c'est celle de mon oncle !... Un oncle à succession qui ne veut pas mourir... ça dépend de lui... mais c'est un mauvais parent, qui n'a jamais rien fait pour sa famille.

ALCÉE.

Console-toi... Ce régiment que tu dois demander pour moi au duc d'Arnheim, ton protecteur, ne vaut-il pas une dot ?

REYNOLDS.

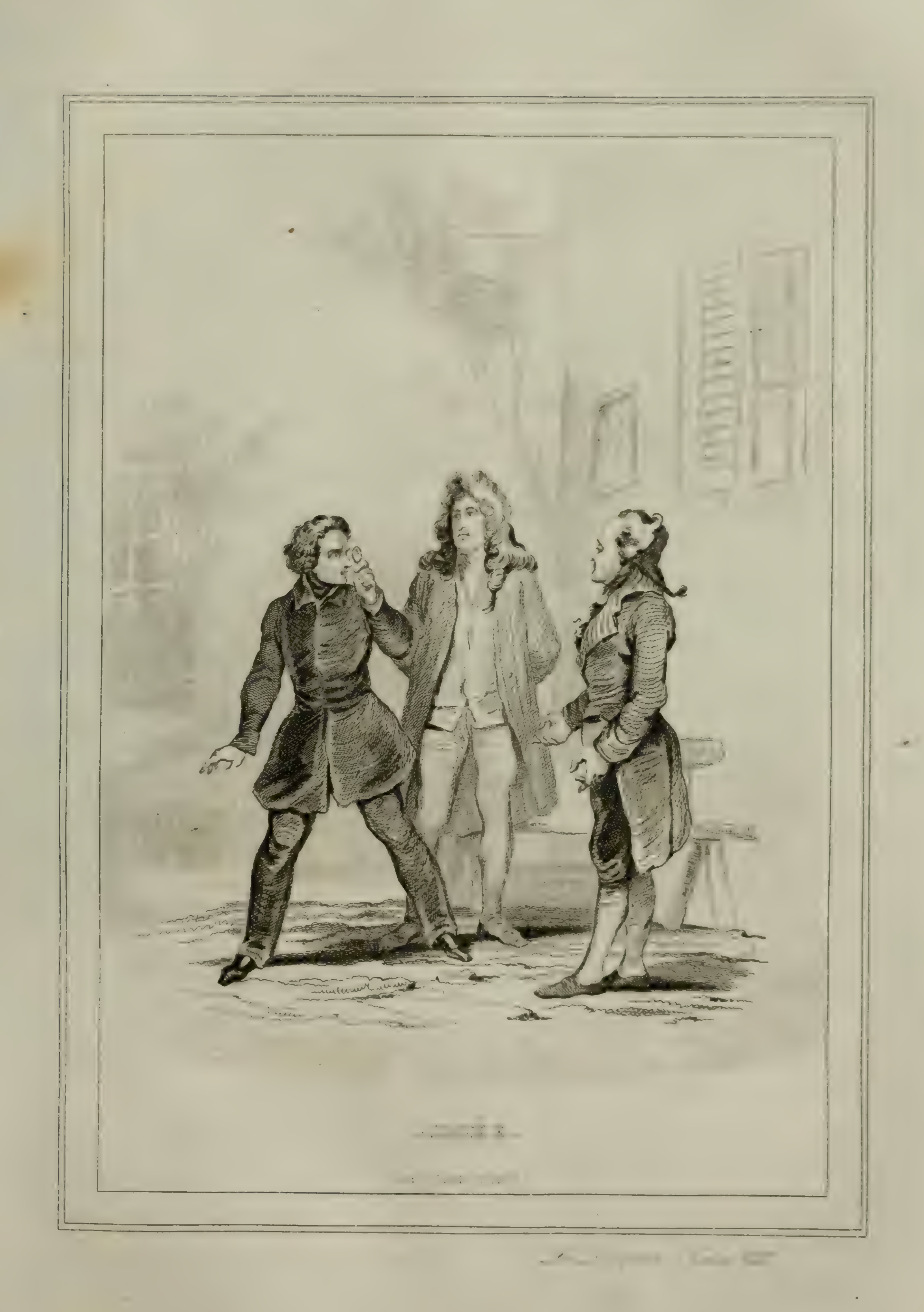
Il me l'a promis, du moins ; et après tout ce que je te dois...

ALCÉE.

N'est-ce pas moi qui suis ton débiteur ?... Quand tu me donnes ta sœur Alix, que j'aime, et dont je suis aimé, je suis trop heureux, en assurant sa fortune, de resserrer encore les liens qui m'attachaient à un ancien camarade de collége.

REYNOLDS.

A un ami.



CHRISTIAN, *vivement.*

Qui n'est pas le seul... car, bien avant ton opulence, tu te souviens qu'à l'Université de Prague...

ALCÉE.

C'est vrai; vous m'aimiez tous: j'avais du bonheur... Je n'obtenais pas dans mes études des succès bien brillants; mais, grâce au ciel, n'ayant jamais eu dans le cœur ni ambition ni jalousie, je n'étais ni le rival ni l'ennemi de personne... Vos succès étaient les miens, ainsi que vos peines... J'étais le confident, l'allié de tout le monde; et chacun venait à moi, en disant: « Il n'est pas fort, mais il est bon enfant. »

REYNOLDS.

Laisse donc.

ALCÉE.

AIR: *Ah! que c'est beau!* (de LA PETITE LAMPE MERVEILLEUSE).

PREMIER COUPLET.

Oui, mes amis (*bis*), quoi qu'on en dise,
On trouve encor chez les mortels
L'amitié, l'honneur, la franchise;
Ils sont tous bons... je les crois tels (*bis.*)
Mon âme à la leur se confie;
Et si plus tard leur perfidie
Me trahit, moi qui crois en eux...
Tant pis pour eux,
Pour moi tant mieux!
Ceux qui se trompent sont heureux.
Oui, voilà le secret d'être heureux.

DEUXIÈME COUPLET.

Demain l'hymen (*bis*) enfin m'enchaîne
Au seul objet de mes amours.
Sa volonté sera la mienne,
Et nous n'aurons que de beaux jours (*bis*).
Mais s'il survenait en ménage
Quelque doute, quelque nuage...
Je dirais, me fiant aux cieux:
Fermons les yeux,
Tout ira mieux.
Ceux qui se trompent sont heureux.
Oui, voilà le secret d'être heureux.

REYNOLDS.

Et tu as raison; car voilà notre ami Christian, le jeune conseiller aulique, qui, sans en rien dire, adorait aussi ma sœur Alix.

ALCÉE.

O ciel!

REYNOLDS.

Mais dès qu'il a su que tu l'aimais, que tu voulais l'épouser, il s'est retiré sur-le-champ, et a imposé silence à une passion secrète, dont moi seul et ma sœur avions connaissance.

ALCÉE.

Est-il possible! quelle générosité!... Eh bien! que vous disais-je tout à l'heure?... Et après un tel sacrifice, comment ne pas croire à l'amitié, à toutes les vertus?... Oui, j'y crois... je m'en sens capable; et avec une telle maîtresse et de tels amis, je m'estime maintenant l'homme du monde le plus heureux!... Christian, Reynolds, embrassez-moi.

CHRISTIAN.

Et de grand cœur.

REYNOLDS.

Ce diable d'Alcée est vraiment bon enfant.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, BIRMAN, MINA.

ALCÉE.

Eh! c'est mon cher Birman... Un brave intendant, un ancien serviteur de mon père, que j'ai l'honneur de vous présenter, ainsi que sa fille, la gentille Mina, ma sœur de lait!

CHRISTIAN.

Ah! il a un intendant!

REYNOLDS.

Et un honnête homme!

ALCÉE.

Toujours la suite du même bonheur!

AIR du *Piége.*

Intendant vertueux et pur,
Celui-là, fidèle et sensible,
Ne me vole pas, j'en suis sûr.

REYNOLDS.

Comme le mien.

CHRISTIAN.

Est-il possible?

REYNOLDS.

Oui, maintenant, honnête homme à regret,
Je le défie, hélas! de me rien prendre...
Pour me voler quelque chose, il faudrait
Qu'il commençât par me le rendre.

ALCÉE, à Birman.

Qui t'amène, mon vieil ami?

BIRMAN.

Je venais, monsieur le baron, avec ma fille Mina, qui voulait vous faire compliment sur votre prochain mariage. (A Mina.) N'est-ce pas?

MINA.

Oui, mon père.

BIRMAN.

Et puis, en même temps, vous annoncer le sien.

(Il la prend par la main, et la fait placer auprès d'Alcée.)

ALCÉE, la regardant avec affection.

Quoi! Mina, tu vas te marier!... Heureux celui que tu choisis!... Il peut se vanter d'épouser une jolie fille, et de plus, d'avoir une bonne et honnête femme... Et c'est à moi, ton frère et ton ami d'enfance, que tu viens d'abord en faire part... Je t'en remercie... je me charge de la dot... Dix mille florins!

MINA, vivement.

Et moi, je n'en veux pas!

ALCÉE.

Et pourquoi?

MINA, embarrassée.

Mais c'est qu'il semblerait que c'est pour cela que je suis venue.

BIRMAN.

Du tout; monseigneur connaît ton désintéressement et le mien... J'accepte! parce que pour être intendant, on n'est pas millionnaire.

REYNOLDS.

C'est juste.

ALCÉE.

Et quel est le prétendu?

BIRMAN.

Un bon parti, un riche brasseur, maître Foster, qui a de l'amour et des écus gros comme lui... ce n'est pas peu dire.

AIR : *Tout ça passe.*

Les Hollandais sont constants,
C'est d'abord un avantage.

REYNOLDS.

Lorsque l'on pèse cinq cents,
Le moyen d'être volage?

BIRMAN.

Son crédit est des plus grands,
Et, chez lui, soins et tendresse,
Sentiments, bière et richesse, } *bis.*
Tout ça mousse (*bis*) en même temps. }

Aussi je crois que ce garçon-là ne déplaît pas à ma fille.

MINA, voulant le faire taire.

Mon père!

BIRMAN.

C'est elle qui me l'a dit... Et à l'entendre, il fallait et vite et vite hâter le mariage, ou tout était perdu.

ALCÉE, souriant.

Est-il possible!

MINA, avec dépit.

Ce n'est pas vrai!... Qu'il me plaise ou non, cela ne regarde personne... On ne vous le demande pas! et rien que ce que vous venez de dire est capable de redoubler encore mon antipathie... Voilà ce qu'il y aura gagné... Tant mieux pour lui... ça sera bien fait!...

ALCÉE.

Qu'est-ce que c'est?... tu l'épouses par antipathie?...

MINA, vivement.

Je n'ai pas dit cela, Monseigneur : c'est mon père qui avec ses suppositions.... De quoi se mêle-t-il... de vous ennuyer de tout cela?... Au moment où vous allez être heureux, où vous attendez votre prétendue, où vous ne pensez qu'à elle... aller vous occuper de nous, de nos affaires... c'est si inconvenant, que j'en rougis pour lui, et que j'en pleurerais presque.

BIRMAN.

Elle est en colère de ce que je l'ai trahie.

MINA, se contenant à peine et à part.

Oh! mon Dieu! mon Dieu!... (Haut.) Venez, mon père, partons...

ALCÉE, la retenant.

Non pas!... Je veux que tu restes au château aujourd'hui, et demain que tu assistes à mon mariage.

MINA, toute troublée.

Ah! Monseigneur...

ALCÉE.

En revanche, j'assisterai au tien.

MINA, d'un air suppliant.

Oh! non, non, je vous en supplie!... ça ne se pourrait pas! C'est trop d'honneur!...

BIRMAN.

Qu'est-ce que cela fait?... j'aime les honneurs... je suis comme cela; et si monsieur le baron et madame la baronne... justement la voici!...

ALCÉE, avec joie.

Alix!

REYNOLDS, allant au-devant d'elle.

Ma chère sœur!

(Alcée et Christian vont aussi au-devant d'Alix.)

MINA, vivement et entraînant Birman.

Oh! venez, venez, mon père, ce n'est plus notre place, et nous ne pouvons pas rester ici.

(Elle sort avec Birman par la gauche.)

SCÈNE III.

CHRISTIAN, ALCÉE, ALIX, REYNOLDS, UNE DAME, HENRI.

(Alix, la dame et Henri entrent par le fond. Alix est habillée en amazone.)

ALIX.

AIR : *Lorsque la tempête* (du SERMENT).

PREMIER COUPLET.

La froide sagesse
Marche lentement :
Folie et jeunesse
S'élancent gaîment.
Gare! gare! place!
Et quand le plaisir,
De loin dans l'espace,
A nous vient s'offrir...
Vite, vite,
A sa poursuite!
Plaisir d'aujourd'hui
Aura bientôt fui...
Vite, vite,
A sa poursuite!
Pour l'atteindre, courons plus vite
Que lui!

TOUS EN CHŒUR.

Vite, vite,
A sa poursuite!
Etc., etc., etc.

REYNOLDS.

DEUXIÈME COUPLET.

Quand une heure entière,
Dans un gai festin,
J'ai vidé mon verre
Plein du même vin,
Toute la semaine,
D'amour dévoré,
Près d'une inhumaine
Quand j'ai soupiré...
Vite, vite,
Changeons vite;
Voyez-vous d'ici
Arriver l'ennui?
Vite, vite,
Qu'on l'évite!
Pour fuir l'ennui, courons plus vite
Que lui.

TOUS EN CHOEUR.

Vite, vite,
Changeons vite!
Etc., etc., etc.

ALCÉE, à Alix.

Est-il possible de se faire attendre ainsi?

ALIX.

C'est vrai, je suis bien en retard: c'est que je suis venue à cheval.

ALCÉE.

Ah! c'est pour cela...

ALIX.

Oui; parce qu'avec mon cousin Henri, qui m'a escortée, nous avons préludé, dans votre parc, à une course que nous achèverons après déjeuner, un pari de deux cents florins.

ALCÉE.

J'en suis.

ALIX.

J'y compte bien... Une course au clocher.

ALCÉE.

A l'anglaise.

ALIX.

Non, à la française... Les courses, les paris, les barrières à franchir, tout cela est français maintenant; et tout ce qui vient de France est ma passion.

ALCÉE.

Vous me faites trembler, moi qui ai le malheur d'être Allemand...

ALIX.

Pour vous il y a exception! Les prétendus ont des priviléges; et puis, une fois mariés, nous irons à Paris, je ne consens qu'à cette condition.

ALCÉE.

C'est convenu... Une fois mariés! à vous de commander... à moi d'obéir.

ALIX, souriant.

Vous le voyez!.... déjà à la française.... C'est très-bien.

REYNOLDS, à Alix.

Si, avant d'aller à Paris, madame la baronne voulait se mettre à table... mon estomac et celui de ces messieurs lui en sauraient un gré infini. (A Alcée.) Fais donc servir le déjeuner.

(Alcée donne un ordre à son piqueur, qui sort par le fond à droite.)

ALCÉE.

Vous, Reynolds, vous avez toujours été gourmand!... C'est votre passion!

REYNOLDS.

Chacun la sienne.

AIR du vaudeville de *la Famille de l'Apothicaire.*

La gloire ne dure qu'un jour,
Un jour voit se flétrir la rose,
Un jour voit expirer l'amour;
Mais l'appétit, c'est autre chose:
Qu'il meure aujourd'hui! chère Alix,
Demain encor va me le rendre;
Et des plaisirs c'est le phénix,
Car seul il renaît de sa cendre.

ALIX.

Quelle éloquence!

REYNOLDS, à Alcée.

Mais, à propos de phénix, où est donc cet original à qui tu as donné l'hospitalité... cet étranger.... ce savant professeur.... ou ce prince déguisé?... est-ce qu'il ne descend pas déjeuner?

ALCÉE.

Non, je l'ai prévenu que nous devions déjeuner dans ce jardin, avec des dames charmantes, des jeunes gens très-aimables.... et il m'a répondu qu'alors...

ALIX.

Eh bien?

ALCÉE.

Il aimait mieux déjeuner seul dans sa chambre.

ALIX.

C'est très-galant... Et quel est ce monsieur-là?

ALCÉE.

Je n'en sais rien... Il se fait nommer le comte Albert...

ALIX.

Et son état, sa famille?...

ALCÉE.

Je ne les connais pas...

ALIX.

Et vous le recevez...

ALCÉE.

Il l'a bien fallu... Ce diable d'homme a quelque chose qui vous attire, qui vous attache à lui.... D'abord, ce n'est pas un homme ordinaire, il a une érudition inconcevable; toutes les sciences lui sont familières, et en mathématiques, en physique, en chimie, il n'y a pas un seul de nos professeurs de l'Université qui, auprès de lui, ne se regardât comme un écolier...

ALIX, avec admiration.

En vérité!... (Froidement.) Ce doit être alors un monsieur bien ennuyeux.

ALCÉE.

C'est ce qui vous trompe ! Sa conversation est très-amusante, très-piquante... quand il consent à parler, ce qui ne lui arrive pas toujours.

ALIX.

Et comment se trouve-t-il chez vous ?

ALCÉE.

Si je vous le raconte, vous allez vous moquer de moi.

ALIX, avec impatience.

N'importe.

Air : *Prenons d'abord l'air bien méchant.*

Allons, parlez, je vous attends.

REYNOLDS.

D'abord, ma sœur est des plus vives,
Et, fût-ce même à tes dépens,
Tu dois amuser tes convives.
Oui, c'est une dette d'honneur :
Un amphitryon véritable
Doit se charger de leur bonheur (*bis*)
Tout le temps qu'ils sont à sa table (*bis*).

(Pendant ce couplet, deux domestiques ont apporté la table, qu'ils ont placée sur le devant du théâtre, et autour de laquelle ils ont mis des chaises.)

ALCÉE, souriant.

C'est juste; et je vais vous conter tout cela à table.

(Alcée, ses amis et les dames prennent place à table.)

REYNOLDS.

Eh bien ?

ALCÉE.

J'étais hier à Tœplitz, où j'avais visité une propriété à moi ; et je dînais dans la maison des bains... Un groupe de jeunes gens et de jeunes dames se montraient en riant un original d'une soixantaine d'années, assis dans un coin du salon, et coiffé à la Louis XIV.

ALIX, riant.

A la Louis XIV ! Voilà qui me raccommode avec lui... je ne pourrais, à sa vue, retenir un éclat de rire.

ALCÉE.

C'est ce que faisait aussi notre joyeuse société !... à ce bruit l'étranger lève sa tête.

ALIX, riant toujours.

Sa tête à la Louis XIV.

ALCÉE.

Oui sans doute ! Et regardant tout le monde avec un mauvais petit lorgnon qui ne le quitte jamais, il passe devant eux, sans les saluer, et vient droit à moi, me tend la main, comme s'il me connaissait depuis longtemps, et me dit : « Vous partez ce soir, monsieur le baron ; » ce qui était vrai, quoique je ne l'eusse annoncé à personne, pas même à mon domestique... « Voulez-vous bien, continue-t-il, que nous fassions route ensemble ? » Je m'inclinai, j'acceptai, et nous voilà cheminant, l'un près de l'autre, à cheval... lui causant, et moi tellement séduit par le charme de sa conversation, que je ne pensais plus à mon coursier, et le laissais aller si doucement, qu'à la nuit tombante, nous étions encore à six grandes lieues d'ici... il était trop tard pour continuer notre route, et nous nous arrêtâmes à l'hôtel de l'Aigle-d'Or.

REYNOLDS.

Chez Herman... un ivrogne ! chez qui l'on dîne bien... je le connais...

ALCÉE.

L'auberge était en rumeur ; tous les gens du pays, nobles et bourgeois, avaient mis à une loterie, pour un riche domaine, un superbe château des environs ; et l'on attendait le courrier de Vienne, qui devait passer dans la nuit et annoncer le numéro gagnant; mais, avant son arrivée, il se faisait un commerce, un échange de billets, qui augmentaient ou diminuaient de valeur, selon le plus ou moins de chances que le porteur y attachait... On nous en offrit une douzaine à deux ou trois florins... Et mon compagnon de voyage, les regardant avec son lorgnon, me dit : « Mon jeune ami, tenez-vous à gagner ce beau domaine ? — Ma foi non, lui répondis-je, je me trouve bien assez riche, et n'en veux pas davantage. » Il me regarda bien en face, comme pour s'assurer si je disais la vérité ; puis, d'un air satisfait, il ajouta : — « C'est bien, n'y pensons plus; mais voilà » et il m'en montrait un du doigt, « le billet qui gagnera : le numéro 23 de la quarante-deuxième série. »

REYNOLDS.

Par exemple, nous saurons si le savant a dit vrai, et la gazette de ce matin...

ALCÉE.

Ce n'est pas la peine de la regarder... Nous venions de rentrer dans notre chambre, et allions nous coucher, lorsque Herman, le maître de l'auberge, frappa à notre porte à coups redoublés, et nous vîmes entrer un homme hors de lui, en délire... Il avait entendu, en nous servant à table, ce que me disait mon compagnon ; il avait acheté trois florins le billet que j'avais refusé... le numéro 23 avait gagné !

TOUS.

O ciel !

ALCÉE.

Et Herman, simple aubergiste, se trouvait propriétaire d'un des plus beaux domaines de la Bohême.

REYNOLDS.

C'est fort heureux pour lui.

ALCÉE.

C'est ce que je pensais... « C'est fort malheureux pour lui, me dit mon compagnon de voyage...

car, demain, Herman aura perdu plus qu'il n'a gagné. » Et il ordonna à mon domestique de faire nos paquets et de seller nos chevaux, pour partir sur-le-champ. « Y pensez-vous? m'écriai-je ; au milieu de la nuit? — Restez si vous voulez... moi, je quitte cette auberge. — Et pourquoi? — Parce que, étourdis de son bonheur, Herman et ses amis boiront toute la nuit, s'enivreront, mettront le feu à la maison, qui brûlera avec lui et tout ce qu'elle renferme...»

REYNOLDS, riant.

Ah!... ah!... j'y suis... ton étranger est un visionnaire, un illuminé comme nous en avons tant en Allemagne.

ALIX.

Ou tout bonnement un fou, qui aura rencontré par hasard le numéro gagnant.

REYNOLDS.

Parbleu! il faut bien que quelqu'un gagne ; mais pour le reste...

ALCÉE.

Vous avez raison, je pense comme vous, cela n'a pas le sens commun... Eh bien! il y a quelqu'un au monde encore plus extravagant que lui... c'est moi, qui, comme fasciné et subjugué par son sang-froid et son aplomb, ai eu la bonhomie de le suivre... par un temps affreux, et d'arriver au milieu de la nuit, au risque de me rompre le cou, dans ce château, où j'ai offert à mon compagnon de route un lit qu'il a accepté.

REYNOLDS.

Bravo! Et comme tu disais, si l'un de vous deux a le cerveau malade, ce n'est pas lui... Messieurs, je demande que nous buvions à la santé d'Alcée, qui m'inquiète beaucoup.

ALCÉE.

Je ne demande pas mieux.

REYNOLDS.

A condition que ce sera avec du champagne.

ALCÉE, appelant.

Birman! Birman!... (Birman paraît et vient à la droite d'Alcée.) Où est donc Frantz le sommelier?

BIRMAN.

Le voilà qui vient de la ville.

ALCÉE.

Depuis ce matin!... il y a mis le temps.

BIRMAN.

C'est vrai, il est en retard ; mais cela vient d'un malheur affreux... en passant ce matin à six lieues d'ici, à l'Aigle-d'Or, chez Herman l'aubergiste...

TOUS.

Eh bien!

BIRMAN.

La maison était en feu!...

TOUS.

O ciel!

BIRMAN.

Frantz s'est arrêté, comme tout le monde qui était là, pour porter des secours... mais tout a été inutile... Herman a péri, et l'on dit même que quelques voyageurs qui s'étaient arrêtés chez lui...

TOUS.

AIR : *Je n'y puis rien comprendre* (de LA DAME BLANCHE).

C'est quelque sortilége...
Du sort qui le protége
Je reste confondu...
Mais par quel privilége
Ce malheur fut-il prévu?

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS ; LE COMTE ALBERT, entrant par la porte du pavillon.

LE COMTE, s'adressant à Alcée.

Bonjour, mon cher hôte...

ALCÉE.

C'est lui!...

TOUS, stupéfaits, se levant.

Grand Dieu!

LE COMTE, les saluant.

Bonjour, Mesdames et Messieurs. (Les regardant avec son lorgnon.) Eh bien! qu'avez-vous donc?... Voilà un joyeux déjeuner, une orgie bien silencieuse et bien raisonnable! (S'avançant près d'Alix.) Et vous, ma jolie demoiselle, la charmante prétendue de mon ami Alcée... comment! vous ne riez pas de ma coiffure à la Louis XIV?

(Les domestiques enlèvent la table, et la placent vers le fond, un peu à gauche.)

ALIX, troublée.

Monsieur!...

LE COMTE, froidement.

Vous êtes la première!... et cela me donne la meilleure opinion de votre gravité. (A Alcée, qui est à sa droite.) Comment mon compagnon de voyage a-t-il passé la nuit?

ALCÉE.

Fort bien ; mais ce pauvre Herman en a passé une bien mauvaise.

LE COMTE.

Je l'apprends comme vous à l'instant...

ALIX.

Mais hier, comment le saviez-vous?

LE COMTE.

Je ne le savais pas, je le présumais, d'après son caractère connu!... Chez un tel homme, quand l'ivresse du vin se joint à celle de la fortune, et lui monte à la tête, il est facile de prévoir les suites : folie, ruine, désastre... C'est im-

manquable... L'on peut toujours à coup sûr tirer un pareil horoscope.

(Pendant que le comte parle à Alix, Reynolds, Christian et Henri vont se remettre à table.)

ALIX.

Quoi! la raison seule et la prudence vous l'avaient fait deviner?...

LE COMTE.

Oui, Mademoiselle...

ALIX.

Oh! alors, c'est bien moins curieux, et il n'y a plus rien d'extraordinaire.

(Le comte s'éloigne un peu et revient auprès du pavillon à droite.)

ALCÉE.

Je ne suis pas de votre avis! et s'il en était ainsi je trouverais au contraire...

ALIX.

Quoi donc?

ALCÉE, souriant.

Rien, j'allais déraisonner à propos de sagesse, et dans un déjeuner de garçon, il ne s'agit pas de discussions.

(Il s'approche de la table, où sont déjà ses amis, et prend un verre.)

REYNOLDS.

Il s'agit de champagne. Allons, Monsieur; je porte le premier toast... au mariage de ma sœur et de mon ami Alcée!

TOUS, buvant.

Vivat!

REYNOLDS, levant encore son verre.

A l'amour et à l'amitié!...

TOUS.

A l'amitié!...

(Ils trinquent tous ensemble, et forment un groupe à gauche. Le comte, assis à droite, les regarde avec son lorgnon. Les dames sont assises sur le devant à gauche.)

ALCÉE, avec feu.

Oui, mes amis, amour et amitié éternels. (Se retournant, et apercevant le comte qui les regarde toujours en secouant la tête.) Eh! mais, qu'avez-vous donc?

LE COMTE.

Pardon, vous avez dit, je crois, *éternel*... et à votre âge ce mot-là me fait toujours rire.

ALCÉE.

Quoi! Monsieur, vous ne croyez pas à l'amour, à l'amitié?...

LE COMTE.

Si vraiment, comme je crois au vin de Champagne. C'est le même feu, la même impétuosité, et la même durée. Regardez bien. (A Reynolds qui tient une bouteille.) Je crois que votre bouteille est déjà finie...

REYNOLDS, la regardant.

Tant mieux!... on en prend une seconde...

LE COMTE.

C'est le mot le plus raisonnable que vous ayez dit. Oui, jeune homme, une seconde, qui passera aussi vite que la première...

REYNOLDS.

C'est un épicurien que ce savant-là... et nous serons bien ensemble... Allons, Messieurs, encore un toast.

ALCÉE, élevant son verre et regardant le comte.

AIR : *A boire je passe ma vie.*

Buvons à la philosophie!

CHRISTIAN, de même.

Buvons, dans nos ébats joyeux,
A la magie, à l'alchimie!...

REYNOLDS, de même.

Moi, je vous propose encor mieux :
Du savoir épuisant les chances,
L'une après l'autre, amis prudents,
Buvons à toutes les sciences,
Afin de boire plus longtemps.

Encore un toast!

ALIX, se levant et arrêtant Reynolds.

Non, pas!... C'est le dernier toast... car nous avons notre course dans l'allée du parc... (A un domestique.) Faites seller les chevaux de votre maître.

LE DOMESTIQUE.

Le gris, ou l'alezan?...

ALCÉE.

L'alezan, c'est le meilleur!...

ALIX.

Sans contredit.

ALCÉE.

Et avec lui je suis sûr de gagner...

LE COMTE.

C'est possible; mais, à votre place, je prendrais l'autre...

ALIX.

Y pensez-vous?...

ALCÉE.

Vous croyez que celui-là remportera le prix?

CHRISTIAN.

Cela n'a pas le sens commun, et tu perdras le pari.

ALCÉE.

N'importe, et quoi qu'il arrive, je veux aujourd'hui suivre ses avis jusqu'au bout... Je monterai le cheval gris.

HENRI.

Moi, l'alezan.

ALCÉE.

J'ai confiance.

(Les domestiques emportent la table.

REYNOLDS.

AIR : *Bons voyageurs* (du SERMENT).

Hardi coureur,
Au champ d'honneur
On nous appelle, on nous défie;

Hardi coureur,
Au champ d'honneur
Nous verrons qui sera vainqueur.

ALCÉE.

Il l'a prédit, je serai le premier.

REYNOLDS.

Tu resteras en chemin, je parie,
Si, pour lancer et guider ton coursier,
Tu n'as pour toi que la philosophie.

TOUS EN CHŒUR.

Hardi coureur,
Au champ d'honneur
On nous appelle, on nous défie;
Hardi coureur,
Au champ d'honneur
Nous verrons qui sera vainqueur.

(Alcée donne la main à Alix; ils sortent par le fond à droite; tous sortent avec eux, excepté le comte et Reynolds.)

SCÈNE V.

LE COMTE, REYNOLDS.

REYNOLDS.

Eh bien! ils ont emporté la table! Au diable les paris et les courses! ma sœur, avec ses goûts équestres, est cause que notre déjeuner n'a pas été achevé. Heureusement je me rattraperai demain sur le repas de noce, qui ne peut pas m'échapper, celui-là...

LE COMTE, secouant la tête.

Il a cependant bien manqué être ajourné...

REYNOLDS, effrayé.

Ne plaisantons pas! Est-ce qu'il y aurait quelque obstacle... quelque retard?

LE COMTE.

Hé... hé... cela a tenu à bien peu de chose. Si Alcée avait monté le cheval alezan...

REYNOLDS.

Qu'est-ce que cela signifie?

LE COMTE.

Que ce cheval-là doit aujourd'hui jeter par terre son cavalier!...

REYNOLDS.

Ah! mon Dieu!... Et ma sœur qui voulait me le faire prendre... heureusement que cela est tombé sur ce pauvre Henri, mon ami intime... Et s'il doit être tué...

LE COMTE, froidement.

Nullement; mais, par exemple, il se brisera une côte, la troisième du côté gauche...

REYNOLDS, riant.

La troisième? et moi qui vous écoute là tranquillement! Ah! çà, mon cher Monsieur, vous voulez rire, ou vous perdez la tête...

LE COMTE, froidement.

C'est possible.

REYNOLDS.

C'est sûr!... sans cela je courrais à l'instant...

LE COMTE, de même.

Vous auriez tort...

REYNOLDS.

D'empêcher un pareil malheur?...

LE COMTE.

Ce n'en est pas un, et cet accident-là est au contraire ce qui pouvait lui arriver de plus heureux...

REYNOLDS, riant.

Si, par exemple, vous pouvez me prouver cela...

LE COMTE.

Rien n'est plus facile.

AIR : *Fils imprudent! époux rebelle!*

Un rendez-vous ce soir l'appelle
Près d'une femme...

REYNOLDS.

Une affaire de cœur!
Et cette beauté, quelle est-elle?

LE COMTE.

La femme de son bienfaiteur.

REYNOLDS.

La femme de son bienfaiteur!

LE COMTE.

Or, maintenant, vous voyez comme
Le ciel qui le protége ici
Lui rend service malgré lui,
En le forçant d'être honnête homme.

REYNOLDS.

Diable de faveur!... Vous croyez que ce pauvre Henri?... (Eclatant de rire.) Et moi qui l'écoute sérieusement! si celui-là ne vient pas de la maison des fous... (Au comte.) Mon cher ami, ce ne sera rien, et avec quelques bonnes douches sur la tête...

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, ALCÉE.

ALCÉE, à la cantonade.

Oui, ma grande berline; c'est la plus douce... et que le docteur l'accompagne et ne le quitte pas...

REYNOLDS.

Qu'y a-t-il donc?

ALCÉE.

Une partie de plaisir qui finit bien mal... Soit maladresse, soit imprudence, ce pauvre Henri...

REYNOLDS.

Ah! mon Dieu! il est tombé de cheval...

ALCÉE.

Tu le sais donc?...

REYNOLDS.

Non... je n'ai pas quitté ce salon; c'est monsieur qui m'a dit...

ALCÉE.

Il nous a fait une peur... nous l'avons cru tué...

Heureusement, et c'est déjà bien assez... il en sera quitte...

REYNOLDS, *regardant le comte avec étonnement.*

Pour une côte enfoncée...

ALCÉE.

Précisément...

REYNOLDS, *de même.*

La troisième...

ALCÉE.

Tu l'as donc vu ?...

REYNOLDS, *regardant toujours le comte.*

Nullement ; c'est monsieur...

ALCÉE.

Et quand il est revenu à lui... ce qui désolait le plus ce pauvre Henri, ce n'était pas tant sa blessure, qu'une autre chose qui lui tenait plus au cœur...

REYNOLDS.

Ah ! mon Dieu !... un rendez-vous !...

ALCÉE.

Ce soir...

REYNOLDS.

Avec une dame de la ville...

ALCÉE.

Il te l'avait donc confié ?...

REYNOLDS.

En aucune façon... (*Montrant le comte.*) C'est monsieur qui, sans sortir d'ici, m'a raconté, il y a un quart d'heure, tout ce qui allait arriver... comme si déjà c'était une affaire faite... Avec lui, l'avenir a toujours l'air du passé...

ALCÉE, *avec émotion et allant au comte.*

Est-il possible !... C'est donc pour cela tout à l'heure, ce conseil que vous me donniez ?...

LE COMTE, *froidement.*

Conseil que je vous ai donné par hasard, et qui par l'événement n'était pas si mauvais.

ALCÉE, *à part.*

Je ne puis en revenir encore. (*Au comte à demi-voix.*) Monsieur !... monsieur ! il faut que je vous parle... (*A Reynolds.*) Mon cher ami, j'apprends à l'instant que le duc d'Arnheim vient d'arriver à la ville...

REYNOLDS.

Vraiment ?... Est-ce encore monsieur qui te l'a dit ?...

LE COMTE, *souriant.*

Non, Monsieur ; mais vous pouvez y croire, la nouvelle est certaine...

ALCÉE, *vivement.*

Tu l'entends ; et ce régiment que tu dois lui demander pour moi ?

AIR de *Oui et Non.*

En fait de places, tu le sais,
Mon cher, il ne faut pas attendre ;
On les donne aux plus empressés...

REYNOLDS.

Auprès du duc je vais me rendre ;
Mon temps sera bien employé ;
J'y vais... Crois-en mes soins fidèles :
Dès qu'il faut courir, l'amitié,
Comme l'amour, porte des ailes.

(*Il sort en courant.*)

SCÈNE VII.

ALCÉE, LE COMTE.

ALCÉE, *regardant autour de lui.*

Enfin nous sommes seuls... (*Allant au comte.*) Monsieur, voici depuis hier la seconde fois que je vous dois la vie, ou que du moins vous me sauvez d'un grand danger... quel pouvoir mystérieux et inconnu vous porte à me protéger ? et comment puis-je jamais dans ma reconnaissance...

LE COMTE.

Vous ne m'en devez pas... et je n'en attends aucune.

ALCÉE.

Au nom du ciel, qui êtes-vous ? et comment expliquer un pareil intérêt pour moi, que vous connaissez à peine ?

LE COMTE.

C'est ce qui vous trompe, je vous connais beaucoup. Je n'avais pas encore rencontré une âme aussi pure, aussi franche, aussi loyale, et en vous apercevant, je me suis dit : « Voilà le premier, voilà le seul que je voudrais pour ami... si toutefois je pouvais en avoir !... »

ALCÉE.

Et qui vous dit que vous ne vous êtes pas abusé ?... pouvez-vous lire en mon cœur ?... pouvez-vous savoir ce qui s'y passe ?

LE COMTE.

Peut-être !... Qui sait où s'arrêtera la science ? et qui pourrait assigner les limites du possible ? Moi, je connais quelqu'un qui, après bien des jours, bien des nuits de travaux assidus, est parvenu, et sans en être plus heureux, à des résultats bien plus étonnants encore...

ALCÉE.

Cela ne se peut, et quelque surprenantes, quelque prodigieuses que soient vos connaissances... quoique les preuves que vous m'en avez déjà données aient de quoi confondre ma raison, je ne croirai jamais que l'esprit humain puisse arriver à découvrir de pareils secrets....

LE COMTE.

Et si je le prouve cependant... si, par exemple, je te disais qu'en ce moment je vois aussi clair que toi-même dans ta pensée !...

ALCÉE.

Eh bien ! parlez, qu'y lisez-vous ?

LE COMTE, *prenant son lorgnon, regardant Alcée, et parlant lentement.*

Que je suis un fou, un extravagant, à qui l'étude et les sciences abstraites ont troublé les idées et brouillé la cervelle...

ALCÉE.

Grand Dieu!...

LE COMTE.

Et dans ta bonté... tu cherches les moyens de me mettre entre les mains de ton médecin, le docteur Barneck, pour essayer de me guérir...

ALCÉE.

Je suis anéanti, confondu: c'est la vérité!... Mais c'est inouï, inconcevable...

LE COMTE.

Pas plus que beaucoup d'autres choses qui maintenant paraissent toutes simples, et auxquelles jadis on n'eût jamais ajouté foi. Car, vois-tu bien, l'homme appelle impossible tout ce qu'il ne comprend pas!... Si, il y a quelques centaines d'années, on leur avait parlé de s'élever dans les airs, ils auraient crié au sorcier, ils auraient brûlé Montgolfier; et maintenant une ascension de Garnerin ou de Robertson leur paraît si naturelle, qu'ils ne daignent plus même lever la tête pour la regarder. Et dans vingt-trois ans, quand on aura découvert le secret de diriger les ballons...

ALCÉE, *vivement.*

Dans vingt-trois ans?

LE COMTE.

Oui, le 10 février 1856. Tout le monde trouvera ce secret-là si simple, qu'on ne s'étonnera plus que d'une chose, c'est de ne pas l'avoir découvert plus tôt. Et même de nos jours, il y a quelques années, si chez toi, le matin, pendant que tu prenais du thé, un homme était venu; qu'il t'eût dit, en te montrant cette fumée, cette légère vapeur qui s'échappait de la théière: « Avec cette puissance, je remuerai des masses; je les ferai mouvoir constamment; je ferai voguer des vaisseaux sur l'Océan, rouler sur la terre des chars pesants, immenses, qui devanceront les plus rapides coursiers... » tu aurais dit comme aujourd'hui: « C'est un fou, un extravagant, » et tu aurais cherché à le confier à ton médecin...

ALCÉE.

Ah! monsieur...

LE COMTE.

Et combien d'autres secrets l'homme ne peut-il pas encore arracher à la nature? il n'en est pas que le temps, la patience et l'étude ne lui fassent découvrir... Mais, hélas! et j'en ai fait la triste expérience... en devenant plus savant, en augmentant la masse de ses connaissances, l'homme n'augmente point celle de son bonheur: au contraire, il en diminue les chances, et mes jours, que j'ai trouvé le secret de multiplier et de prolonger, ne m'offrent plus maintenant que triste réalité, ennui et dégoût! Les illusions qui te charment n'existent plus pour moi; on ne peut plus me tromper, je ne peux plus m'abuser moi-même... j'ai perdu l'erreur et l'espérance, ces deux mensonges de la vie, par qui l'on est heureux.

ALCÉE.

Vous détestez donc les hommes?...

LE COMTE.

Non: l'un n'est pas plus méchant, plus envieux, plus intéressé que l'autre; ils sont tous de même. Il en est un cependant, un seul, je te l'ai dit; et celui-là peut compter sur moi, sur mon amitié, sur mon dévouement... jusqu'au moment où il deviendrait comme les autres...

ALCÉE.

Ah! si je le croyais...

LE COMTE.

Tout est possible, mais ce serait dommage. Maintenant tu me connais; je n'ai qu'une parole, dispose de moi et de ce que je puis savoir: si cela te rend service, tant mieux! une fois du moins cela aura servi à quelque chose.

ALCÉE.

Eh bien! j'implore de vous une faveur bien grande, mais qui est maintenant l'objet de tous mes vœux, de tous mes désirs. Des secrets que vous a livrés la science, je n'en demande qu'un, un seul, et pour un jour seulement...

LE COMTE, *prenant son lorgnon.*

Que veux-tu dire?

ALCÉE.

Ah! vous le savez déjà... vous avez lu dans ma pensée.

AIR: *Ce que j'éprouve en vous voyant.*

Accordez-moi cette faveur,
Ce don divin que je réclame...
La puissance de voir dans l'âme,
De lire jusqu'au fond du cœur...
Jugez donc pour moi quel bonheur!
Un chagrin que mon œil pénètre
Sera bien plus vite adouci!
Et le vœu secret d'un ami,
Si je désire le connaître,
C'est pour qu'il soit plus tôt rempli (*bis*),
Pour qu'il soit plus vite accompli.

LE COMTE.

Y penses-tu?

ALCÉE.

Vous ne pouvez me refuser, j'ai votre parole...

LE COMTE.

Oui, mais j'ai le droit de conseil, et des secrets dont je pouvais te faire part, tu choisis le pire de tous, le plus dangereux, le plus terrible. Pour un instant peut-être de bonheur que tu lui devras

par hasard, c'est la source et la cause de tous les maux... je le sais mieux que personne.

ALCÉE.

N'importe, vous me l'avez promis, je le demande, je le veux; ou je vais croire que vous êtes comme les autres hommes, et que vous aussi ne savez pas tenir vos promesses.

LE COMTE.

Eh bien donc !... et puisque tu es las d'être heureux, puisque tu l'exiges, mais pour deux heures seulement, et c'est déjà trop... tiens, prends ce lorgnon. Par lui, tu liras et la pensée et l'avenir de chacun.

ALCÉE.

Est-ce possible !... Quel prodige !...

LE COMTE.

Un prodige !... Rien au monde de plus simple, et je vais t'expliquer... Silence, on vient.

ALCÉE.

C'est Birman, mon intendant.

SCÈNE VIII.

Les Précédents, BIRMAN.

BIRMAN, arrivant par le fond à droite, à Alcée.

Monsieur, le bijoutier que vous m'aviez dit de faire venir pour vos parures de noce est arrivé depuis une demi-heure.

ALCÉE.

C'est bien !

BIRMAN.

Il est dans le parc, où je l'ai prié d'attendre...

ALCÉE, prenant le lorgnon et regardant Birman.

Ah ! mon Dieu !

BIRMAN.

Qu'avez-vous donc ?

ALCÉE, regardant toujours.

Tu sais bien qu'il est dans le petit salon, où tu l'as fait asseoir, et où vous avez bu ensemble un flacon de vin du Rhin...

BIRMAN, déconcerté.

Je ne sais pas qui a pu dire... à monsieur... En tout cas, il n'y a pas de mal, j'espère, à faire rafraîchir un honnête joaillier qui vient de la ville, et que, du reste, je ne connais pas.

ALCÉE.

Si vraiment, tu le connais.

BIRMAN.

Je le connais... comme tout le monde, pour un homme de talent : voilà pourquoi je l'ai choisi...

ALCÉE, regardant toujours.

Et puis, parce qu'il t'a promis un pot-de-vin ?...

BIRMAN.

Monsieur...

ALCÉE.

Un collier de cornaline... le présent de noce de ta fille; une générosité paternelle, qui ne te coûtera rien, et te fera honneur.

BIRMAN.

Monsieur le baron pourrait supposer...

ALCÉE, riant.

Je ne suppose rien. Voilà mot pour mot ce qu tu penses...

BIRMAN.

C'est une indignité !... de me croire capable, moi qui, depuis quarante ans que je suis intendant de la famille... aurais pu certainement... et bien facilement... et pour une fois par hasard que je...

ALCÉE.

Tu en conviens donc ?...

BIRMAN, avec colère.

Eh bien ! oui... je n'ai pas cru par là faire tort à monseigneur...

ALCÉE, riant et se frottant les mains.

Eh ! qui te dit le contraire ? je ne t'en veux pas... je ne te fais pas de reproches. (A part et se promenant à grands pas.) Mais c'est divin... c'est charmant !... (A Birman.) A coup sûr, tu ne t'attendais pas...

BIRMAN, avec indignation.

Non, Monseigneur, je ne m'attendais pas à cela de vous, et si monseigneur le baron, qui jusqu'à présent s'en rapportait à nous, se mêle lui-même de ses affaires, s'il fait ainsi espionner ses gens...

ALCÉE.

Espionner !...

BIRMAN.

Oui, Monseigneur, vous ne l'avez su que comme ça ; et puisque je vous suis suspect, puisque je n'ai plus votre confiance, j'aime mieux quitter la maison, je n'y resterai pas un jour de plus...

ALCÉE.

Y penses-tu ?

BIRMAN.

Je prie monseigneur de me donner mon compte... les miens seront bientôt prêts, et on verra si je suis capable...

ALCÉE, riant.

Eh ! je n'en doute pas, te dis-je... je le vois.

BIRMAN.

Je reviens les apporter à monseigneur, et prendre congé de lui pour jamais, parce qu'après un tel affront, je ne pourrais plus... ni l'aimer, ni le servir comme autrefois. M'espionner, moi, Birman ! je n'en peux plus, je suffoque.

(Il s'en va.)

ALCÉE, pendant qu'il s'éloigne, regardant le lorgnon avec admiration.

C'est admirable, c'est prodigieux.

AIR de *l'Artiste.*

Sa tête est renversée...
Par un don infernal,
J'ai lu dans sa pensée
A travers ce cristal !...
Sublime découverte !
Talisman enchanteur !

LE COMTE.

A qui tu dois la perte
D'un brave serviteur.

ALCÉE, essuyant le lorgnon.

Laissez donc... Eh! c'est mon ami Reynolds et sa charmante sœur!...

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, REYNOLDS, ALIX.

REYNOLDS, entrant vivement.

Ah! mon ami, mon cher Alcée! Je suis désespéré, indigné, furieux.

ALCÉE, avec intérêt.

Et pourquoi donc?... qu'est-il arrivé?...

REYNOLDS.

Que veux-tu? tous ces grands seigneurs sont tous de même; ce duc d'Arnheim... notre protecteur, je sors de chez lui, je viens de le voir.

ALCÉE.

Eh bien?...

REYNOLDS.

Eh bien! cette place sur laquelle tu comptais, il faut y renoncer... Il l'a donnée à un autre, il me l'a refusée, à moi, qui la lui demandais...

ALCÉE, qui a pris son lorgnon et qui regarde Reynolds.

Pour ton propre compte, et non pour le mien.

ALIX.

Ah! mon frère...

REYNOLDS.

Qu'oses-tu dire?...

ALCÉE, lorgnant toujours.

Que c'est là, mon cher Reynolds, ce qui te désole en ce moment...

REYNOLDS.

C'est une indignité!... quand tout à l'heure encore, je me disais... Mon beau-frère...

ALCÉE, lorgnant toujours.

Est riche et n'a besoin de rien, tandis que moi!...

REYNOLDS, à Alcée.

C'est affreux ce que tu penses là! Moi qui te fais épouser ma sœur; moi, qui ai tant d'amitié, tant de dévouement...

ALCÉE, de même.

Et tant de dettes que ce mariage doit payer.

REYNOLDS.

Quelle imposture! Tu pourrais supposer que cette union désirée par moi...

ALCÉE, de même.

C'est encore plus par Muhldorf, le tailleur; Warbeck, le carrossier; et surtout Fritman, le traiteur. (Riant, en regardant le lorgnon.) C'est délicieux... impayable...

REYNOLDS, avec dignité et allant à lui.

Alcée, je ne te reconnais plus. Je te croyais bon enfant, je te croyais mon ami...

ALCÉE, riant.

Et je le suis toujours, ça n'y fait rien... (Riant.) Mais c'est égal, c'est amusant, et je suis bien aise de savoir... (A Reynolds.) Rassure-toi, je payerai tout ce que tu voudras, je te pardonne, et pourvu que j'obtienne la main d'Alix, et surtout son amour...

ALIX.

Ah! pouvez-vous en douter? s'il est quelqu'un au monde que j'aime, vous savez bien que c'est...

ALCÉE, qui a pris son lorgnon et qui regarde.

Christian!... Qu'ai-je vu?

ALIX.

Qu'avez-vous donc? perdez-vous la raison?

ALCÉE, tremblant de colère et regardant toujours.

Oui... ce n'est pas moi... C'est Christian que vous aimez...

ALIX, riant.

Quelle folie!... venez ici, Monsieur, et surtout ne me regardez pas ainsi en me lorgnant sans cesse, ce qui est du plus mauvais genre... Voyons. (Allant à lui et le regardant avec tendresse.) Ai-je donc l'air si indifférent pour vous? ai-je l'air de vous tromper?...

ALCÉE.

Oh! non, pas ainsi, et toutes mes illusions reviennent, tout mon bonheur renaît. Répétez-moi, Alix, que je m'abusais, que vous n'aimez pas Christian...

ALIX.

Réfléchissez donc un instant!... Si je l'aimais, Monsieur, qui m'empêcherait de le prendre pour mari?... Pourquoi ne pas l'épouser, je vous le demande... pourquoi?

ALCÉE, qui, pendant ce temps, a repris tout doucement son lorgnon et qui l'a porté à ses yeux.

Parce qu'il n'a pas de fortune, ni vous non plus...

ALIX.

Quelle horreur!

ALCÉE.

Lui-même vous a décidée à ce mariage, et vous ne m'épousez que pour vous conserver à lui... pour le retrouver un jour.

ALIX.

C'en est trop...

ALCÉE.

Mais je déjouerai vos calculs, et ceux de votre frère. Tout est rompu entre nous!... plus de mariage! plus d'amitié!...

ALIX.

Monsieur... un tel outrage à nous, à notre famille!

REYNOLDS, passant à la gauche d'Alcée.

Vous m'en rendrez raison...

ALCÉE.

Quand tu voudras... aujourd'hui même...

AIR : *Qu'il tienne sa promesse* (du SERMENT).

ENSEMBLE.

ALCÉE.

Plus d'ami, de maîtresse!
Ils osaient me trahir!
Et ma main vengeresse
Saura bien les punir.

LE COMTE.

Qu'un frère, une maîtresse,
Viennent à nous trahir;
Se fâcher, c'est faiblesse:
Il faut s'en divertir.

REYNOLDS.

Plus d'hymen, de tendresse!
Il osait nous trahir!
Et ma main vengeresse
Saura bien le punir.

ALIX.

Plus d'hymen, de tendresse!
Il ose me trahir!
D'une indigne faiblesse
C'est à moi de rougir.

REYNOLDS, bas à Alcée.

Dans une heure, en ces lieux, au pistolet.

ALCÉE.

C'est dit.

REYNOLDS, à Alix.

Viens, quittons un ingrat, un ami faux et traître.

ALCÉE.

Ils m'accusent encor!

LE COMTE, à demi-voix, à Alcée.

Je te l'avais prédit.
Vois, grâce à ce secret que tu voulus connaître,
Que de maux, d'ennemis, te surviennent soudain!

ALCÉE.

Tant mieux, guerre aux méchants!

LE COMTE.

C'est guerre au genre humain.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

ALCÉE.

Plus d'ami, de maîtresse,
Etc., etc.

REYNOLDS.

Plus d'hymen, de tendresse,
Etc., etc.

ALIX.

Plus d'hymen, de tendresse,
Etc., etc.

LE COMTE.

Qu'un frère, une maîtresse,
Etc., etc.

(Reynolds et Alix sortent par le fond. Le comte rentre dans le pavillon.

SCÈNE X.

ALCÉE, puis MINA.

ALCÉE, se jetant sur une chaise, auprès de la table à gauche du théâtre.

Jamais je n'ai souffert de tourments pareils. Oui, c'est évident, ils me prenaient tous pour leur dupe!... Cette Alix, qui, pour mieux enchaîner ma délicatesse, m'avait donné de son amour des preuves... qui ne me prouvent rien maintenant! et ce Christian dont j'admirais la générosité, et qui, une fois marié, aurait continué à être l'ami de la maison... Aussi je me vengerai d'eux sur tout le monde... (Mina arrive par le fond à droite.) Qui vient là?

MINA, timidement.

C'est moi, Monseigneur...

ALCÉE, brusquement.

Que voulez-vous?

MINA.

Je vous dérange...

ALCÉE, brusquement.

Eh! non, vous le voyez bien.., parlez...

MINA.

C'est donc vrai, ce que me disait mon père, que vous n'êtes plus le même?... quel dommage!... Vous, autrefois si bon maître, et que tout le monde aimait...

ALCÉE, avec amertume, à part.

Oui... tout le monde... croyez cela!... (Haut.) Et vous veniez...

MINA.

Vous faire mes adieux, Monseigneur!

ALCÉE, avec plus de douceur, se levant et allant à elle.

Tes adieux!... j'ai cru que tu restais encore ici...

MINA.

Mon père ne veut pas!... il m'emmène avec lui et va partir sur-le-champ, car il dit que vous l'avez renvoyé, après quarante ans de service dans cette maison.

ALCÉE.

Je n'y ai jamais songé; c'est lui qui veut absolument s'en aller, ou plutôt c'est toi peut-être, à qui il tarde déjà de quitter ce château?...

MINA.

Moi!

ALCÉE.

Tu es si pressée de te marier...

MINA, avec effort.

C'est possible!...

ALCÉE.

Tu aimes donc beaucoup ce M. Foster, ce maître brasseur?...

MINA, de même.

Oui, Monseigneur, beaucoup!

ALCÉE, étonné.

Eh ! mais, tu me dis cela d'un ton... (Prenant son lorgnon et regardant Mina.) Ce n'est pas vrai, tu ne l'aimes pas !...

MINA.

O ciel !... qui vous l'a dit ?...

ALCÉE.

Tu ne l'aimes pas, je le vois; et, loin de combler tes vœux, ce mariage te désole, te désespère, te rend malheureuse. (Quittant le lorgnon et prenant la main de Mina.) Toi malheureuse !... je ne le souffrirai pas... tu es ma sœur, mon amie d'enfance; et si ton père veut te contraindre...

MINA.

Ce n'est pas lui, Monseigneur, c'est moi qui veux ce mariage, qui y suis décidée... Il faut que je me marie, il le faut...

ALCÉE.

Absolument ?...

MINA.

Et le plus tôt possible.

ALCÉE.

Est-elle étonnante !... Mais puisque tu n'aimes pas celui-là ?

MINA.

Qu'est-ce que ça fait ?

ALCÉE.

Prends-en un autre.

MINA.

Ça sera de même !... je ne l'aimerai pas davantage, et alors autant prendre M. Foster qui convient à mon père : il y aura du moins quelqu'un à qui cela fera plaisir. Mais ne craignez rien, je ferai bon ménage, je me conduirai en honnête femme, je vous le jure; et si je souffre, si je pleure, personne ne s'en apercevra.

ALCÉE.

Eh ! tu commences déjà !...

MINA, pleurant à chaudes larmes.

Ah ! dame ! je n'y suis pas encore; je n'ai plus que cela de bon temps... et je puis bien en profiter pour être malheureuse à mon aise.

ALCÉE.

Mais encore une fois, pourquoi es-tu malheureuse ?

MINA.

Ça, c'est mon secret, il mourra avec moi, et personne ne le saura, ni mon mari, ni mon père.

ALCÉE.

Ni moi ?...

MINA, vivement.

Oh ! non, certainement... jamais !...

ALCÉE, prenant son lorgnon.

C'est ce que nous allons voir !... (La regardant.) O ciel ! c'est moi !... moi qu'elle aime !... qu'elle a toujours aimé !... depuis son enfance... dans tous les moments de sa vie...

MINA.

Qu'avez-vous donc ?

ALCÉE.

Rien... (Regardant.) C'est pour oublier cet amour, qu'elle cherche en vain à combattre... qu'elle veut aujourd'hui se sacrifier...

MINA.

Mais, Monseigneur, qu'avez-vous donc à me lorgner ainsi ?... Ne dirait-on pas que vous me voyez pour la première fois, et que vous ne me connaissez pas ?

ALCÉE, allant à elle et lui prenant la main.

Oui, tu dis vrai... oui, je te ne connaissais pas ! et si tu savais quelle surprise, quelle émotion j'éprouve...

MINA.

Et pourquoi donc ?... achevez... (Apercevant Reynolds qui arrive par le fond à gauche.) Ah ! mon Dieu !... c'est M. Reynolds... il avait bien besoin d'arriver !...

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, REYNOLDS.

REYNOLDS, tenant une boîte de pistolets qu'il pose sur une chaise, à droite du théâtre.

Je suis à vos ordres, Monsieur...

ALCÉE.

Et moi aux vôtres !...

MINA, à Reynolds.

Qu'est-ce que cela veut dire ?... votre beau-frère...

REYNOLDS.

Il ne l'est plus !

ALCÉE.

Le mariage est rompu !

MINA, avec joie.

Est-il possible ! (A part.) Ah ! mon Dieu ! qu'il a bien fait !...

REYNOLDS.

Et c'est pour cela que nous allons avoir ensemble une explication.

MINA, effrayée et tremblante.

Ah ! mon Dieu !... j'aime mieux qu'il l'épouse !... (A Alcée.) Épousez-la, Monseigneur, épousez-la, je vous en conjure; une noble demoiselle, si jolie, si aimable; quand elle serait un peu coquette, qu'est-ce que ça fait ?... ça vaut mieux que d'être...

REYNOLDS.

Vous êtes folle... retirez-vous !

ALCÉE.

Oui, Mina... maintenant plus que jamais, ce mariage est impossible. Laisse-nous.

MINA, clouée à la même place.

Je le voudrais, je ne le peux pas...

ALCÉE.

Laisse-nous, te dis-je; ce ne sera rien, ça s'arrangera; mais promets-moi de ne pas partir avant mon retour.

MINA.

Oh! je vous le promets... Nul pouvoir ne m'arrachera de ce château... avant que... ô mon Dieu! mon Dieu!... (joignant les mains.) Mon bon maître, épousez-la... (Geste de colère des deux hommes.) (A Alcée.) Ce ne sera rien, n'est-ce pas? Je m'en vais, Messeigneurs, je m'en vais... Ah! que les hommes sont méchants!...

(Elle sort par le fond.)

SCÈNE XII.

REYNOLDS, ALCÉE.

REYNOLDS.

Enfin, nous en voilà débarrassés... partons...

ALCÉE.

Où irons-nous?

REYNOLDS.

Où vous voudrez...

ALCÉE.

Eh! mais, nous sommes seuls... ici... Dans ce jardin... Autant ne pas sortir de chez soi... c'est plus commode!

REYNOLDS.

Comme il vous plaira.

(Prenant et chargeant les pistolets.)

ALCÉE.

A la grâce de Dieu; quant à l'issue du combat...

REYNOLDS.

Dieu seul le sait!...

ALCÉE, prenant son lorgnon.

Et moi aussi peut-être... (Regardant.) Juste ciel!... je dois le tuer!... La balle l'atteindra... là, à la tempe gauche... et dans cinq minutes, il n'existera plus!

REYNOLDS, lui présentant les pistolets.

Voici!... Eh bien! qu'avez-vous donc?... quelle émotion?...

ALCÉE.

Ce n'est rien! Tenez, Reynolds, nous étions amis, et nous ne le sommes plus; mais cela ne m'empêche pas de vous donner un bon conseil... Croyez-moi: ne nous battons pas.

REYNOLDS.

Comme tu voudras!... je ne demande pas mieux! Après un bon déjeuner comme celui de ce matin, un duel trouble toujours la digestion, et moi, tu le sais, j'aime à vivre et à bien vivre.

ALCÉE.

Raison de plus.

REYNOLDS.

Tu épouses donc ma sœur?

ALCÉE.

Nullement!... Mais sans être beaux-frères... on peut bien...

REYNOLDS.

Non, morbleu!... point d'accommodement...

ALCÉE.

Mais, écoute-moi.

REYNOLDS.

Je n'entends rien; je ne suis pas comme toi, je n'ai qu'une parole. J'ai promis ce mariage à une foule de gens qui y comptent.

ALCÉE.

Je te dis que j'ai la main malheureuse et que je te tuerai.

REYNOLDS.

C'est à eux que cela fera du tort. En attendant, il y va de mon honneur, et si tu n'es pas un lâche...

ALCÉE, lui arrachant le pistolet.

Moi, un lâche!...

REYNOLDS.

Prouve-moi le contraire, j'y consens.

ALCÉE.

C'est toi qui le veux... et puisque, malgré mes avis, malgré mes conseils...

REYNOLDS, se plaçant au fond du théâtre à droite.

Moi, je ne t'en donne qu'un, tâche de viser juste... Allons, y es-tu?

ALCÉE.

Non, non, je ne le puis... (A part.) L'immoler de sang-froid, et à coup sûr, et sans danger pour moi... ce n'est plus un combat, c'est un assassinat...

REYNOLDS.

Eh bien! as-tu fait tes réflexions?...

ALCÉE.

Oui... (A part.) Je serais responsable de son sang devant Dieu et devant les hommes. (A Reynolds.) Écoute... dis et pense tout ce que tu voudras... mais quand il s'agit de s'épargner des reproches éternels, quand on n'obéit qu'à la voix de sa conscience, peu importe l'opinion du monde; je ne me battrai pas avec toi. Adieu.

(Il jette le pistolet sur la table, et sort par le fond à droite.)

SCÈNE XIII.

REYNOLDS, CHRISTIAN, ET AUTRES JEUNES GENS, qui sont entrés par la gauche, à la fin de la scène précédente, et qui ont vu sortir Alcée.

REYNOLDS, stupéfait.

Eh bien! par exemple...

CHRISTIAN.

Où va donc ainsi notre ami Alcée?...

REYNOLDS.

Notre ami Alcée... est un lâche et un poltron qui refuse de se battre.

CHRISTIAN.

Est-il possible!

REYNOLDS, ramassant le pistolet.

Vous l'avez vu!... et j'ai eu beau faire, je n'ai jamais pu l'y déterminer; peu content de rompre avec moi, d'abandonner ma sœur, de nous outrager tous... (A Christian.) Toi le premier...

CHRISTIAN.

Moi!

REYNOLDS.

Oui, mes amis; depuis ce matin, vous ne le reconnaîtriez pas: lui, qui était un si brave garçon, que nous chérissions tous, est devenu méchant, mauvaise langue, répandant contre nous des calomnies atroces!

CHRISTIAN.

Est-il possible!

REYNOLDS.

Comme on s'aveugle cependant!... Je croyais bien que je pouvais compter sur celui-là!...

CHRISTIAN et LES AUTRES.

Et moi aussi!

REYNOLDS.

Nous lui apprendrons à nous méconnaître, à nous outrager: d'abord, je le perdrai de réputation; vous m'y aiderez.

CHRISTIAN.

Certainement. Je vais répandre qu'il a refusé de se battre; je le dirai partout.

TOUS.

Et nous aussi.

REYNOLDS.

C'est ça, et dès ce soir, dans notre petite ville, tout le monde le saura; ne perdez pas de temps, partez. Moi, pour commencer, je vais régaler de cette joyeuse histoire M. le comte Albert, son protecteur, que j'aperçois.

(Ils sortent tous.)

SCÈNE XIV.

LE COMTE ALBERT, sortant du pavillon; REYNOLDS.

REYNOLDS.

Arrivez donc, noble étranger! vous qui savez tout, vous ne vous doutiez pas, j'en suis sûr, qu'au nombre de ses brillantes qualités, notre ami Alcée possédait une prudence si grande qu'elle l'empêche...

LE COMTE, froidement et prenant une prise de tabac.

De vous faire sauter la cervelle...

REYNOLDS, étonné.

Hein!... que dites-vous là?

LE COMTE, de même.

Que je le blâme comme vous, et qu'il a eu grand tort; car dans ce moment vous ne pourriez plus dire de mal de lui.

REYNOLDS, souriant à moitié.

Vous croyez?...

LE COMTE.

Comme si je le voyais. Vous l'auriez manqué, et lui vous aurait touché ici, à la tempe gauche, d'une balle qui aurait enlevé à vos créanciers leur seule hypothèque.

REYNOLDS.

Monsieur plaisante toujours...

LE COMTE.

Pas plus que ce matin, quand je vous ai annoncé la chute de cheval de votre ami Henri... Je crois vous avoir précisé...

REYNOLDS.

Très-bien... la troisième côte...

LE COMTE.

Aussi à gauche...

REYNOLDS, s'efforçant de sourire.

C'était d'une exactitude parfaite; et pour ce qui me regarde, vous pensez que c'est...

LE COMTE.

Aussi réel, aussi vrai que le papier cacheté que l'on vous a remis il y a un quart d'heure, et que vous avez encore là, dans votre poche.

REYNOLDS, fouillant dans sa poche.

C'est juste; ce maudit duel me l'avait fait oublier.

LE COMTE.

Papier qui vient de votre notaire, et qui vous apprend la mort de votre grand-oncle, décédé sans testament.

REYNOLDS, avec joie.

Vous croyez!... Ma main tremble en brisant ce bienheureux cachet noir... Oui, vraiment... nous héritons! ma sœur et moi!... nous héritons! Ah! Monsieur, mon cher Monsieur!... vous aviez raison... quelle folie c'eût été à moi de me battre, de me faire tuer!

LE COMTE, avec sang-froid.

Eh! mais, il n'est pas dit que cela n'arrivera pas.

REYNOLDS, tremblant.

O ciel! qu'est-ce que cela signifie?...

LE COMTE.

Que, méconnaissant la générosité d'Alcée, vous l'avez traité de lâche, vous l'avez déshonoré aux yeux de tous; et que, poussé à bout, il pourrait bien... aujourd'hui même...

REYNOLDS.

Je ne puis le croire...

LE COMTE.

Du reste, si vous y tenez, je puis examiner et vous dire au juste.

REYNOLDS, avec effroi.

Non, non, n'achevez pas... Certainement, je ne suis pas plus timide qu'un autre : et ce matin, quand je n'avais rien, je me serais battu comme un enragé ; mais maintenant, songez donc, un héritage, une belle fortune, c'est bien différent ; et j'espère que mon ami Alcée continuera à être bon enfant, et ne se fâchera pas... (Regardant vers le fond, à droite.) C'est lui que j'aperçois au bout de cette allée... il a l'air furieux !

LE COMTE.

Il vous cherche sans doute.

REYNOLDS, effrayé.

Je ne veux pas alors, dans le premier moment... vous tâcherez de le calmer, de l'apaiser... vous êtes son ami, vous êtes le mien... car je vous aime, je vous estime...

LE COMTE, secouant la tête.

Je ne crois pas.

REYNOLDS.

Eh bien !... je vous crains... je vous crains comme le feu... (A part.) Ce diable d'homme, on ne peut jamais le tromper... (Au comte.) Tâchez d'arranger cela à l'amiable... Le voilà, je m'en vais.

(Il entre dans le pavillon.)

SCÈNE XV.

ALCÉE, LE COMTE.

ALCÉE, entrant en colère.

Morbleu !... c'est à faire abhorrer l'espèce humaine, c'est à se détester soi-même... c'est à rougir d'être homme.

LE COMTE.

Eh ! mon Dieu ! qu'y a-t-il ?

ALCÉE.

Je viens de la ville, dont je n'ai fait que traverser la grande rue... mais j'avais ce lorgnon, que je tenais à la main.

LE COMTE.

Je comprends alors.

ALCÉE.

Et si vous saviez tout ce que j'ai lu à découvert sur toutes ces physionomies... pas un sourire qui ne cachât une fausseté, pas un regard d'amitié qui ne fût une trahison. Ces gens qui me serraient la main me détestent ; ces jeunes dames qui me saluent d'un air enchanté me trouvent sot, maniéré, prétentieux... les grand'mamans ellesmêmes, les grand'mamans, que je croyais désintéressées, songent à ma fortune pour leurs petites-filles ! Et jusqu'à mon cousin Blumshal, qui, me voyant tout ému et tout bouleversé de tant d'horreurs, vient à moi les bras ouverts, et s'écrie avec un air d'intérêt : « Qu'as-tu donc, cousin ?... » ta pâleur m'effraye... » tandis qu'en lui-même, le traître se disait avec joie : « Dieu ! s'il était attaqué » de la poitrine ! »

LE COMTE.

Et cela te surprend ?...

ALCÉE.

Oui, cela m'indigne, cela me rend furieux contre moi-même, qui les aimais tous, qui les aimais de confiance, et qui étais si heureux d'être leur dupe !... Enfin, croiriez-vous que depuis que je possède ce maudit lorgnon, de tous ceux que j'ai aperçus, parents, amis, connaissances, je n'ai rencontré qu'une personne qui m'aimât réellement... une seule ?...

LE COMTE, vivement.

Tu en as rencontré une !... et tu te plains des hommes et de la Providence, ingrat que tu es !... J'ai cherché pendant quarante ans... et j'attends encore.

ALCÉE, avec joie.

Est-il possible ! Et moi dès le premier jour ! C'est cette petite Mina... ma sœur de lait, qui tout à l'heure, me voyant de retour, cherchait à cacher sa joie et sa tendresse. Mais je lisais dans son cœur ; je voyais quel amour naïf, pur, désintéressé. Ah ! quel malheur que je sois noble, que je sois baron, et qu'elle ne soit que la fille de mon intendant ! Il n'y a pas moyen de jamais songer à l'épouser, mais son souvenir du moins me consolera de toutes mes peines... Séparé d'elle... je me dirai : « Il y a un cœur qui m'est dévoué, qui m'aimera toujours... »

LL COMTE.

Tu le crois ! alors rends-moi ce talisman...

ALCÉE.

Et pourquoi ?

LE COMTE.

Pour conserver encore une illusion. Car qui sait, non pas maintenant, mais si demain... après-demain, Mina elle-même ?...

ALCÉE.

Tais-toi... tais-toi, tu me désenchantes de tout...

LE COMTE.

Eh bien ! que te disais-je ? comprends-tu maintenant pourquoi je suis le plus malheureux des hommes ? Tu n'as pas voulu me croire ; et toi qui ce matin avais tous les biens en partage, tu viens de perdre, en quelques heures, serviteur, ami, maîtresse, réputation... et plus encore, la confiance, le repos de l'âme.

ALCÉE.

C'est pourtant vrai ; et comment désormais retrouver tout cela ?

LE COMTE.

Comment ?

AIR : *Quand l'Amour naquit à Cythère.*

En retrouvant l'illusion première,
Qui fit ta joie et ta sécurité ;
Car ici-bas, vois-tu bien, sur la terre,
On est heureux, non par la vérité,
Mais par l'erreur... C'est elle qui, sans peine,
Te fit rêver constance, amour, plaisir...
Que ton sommeil un seul instant revienne,
Et tes rêves vont revenir.

ALCÉE.

Vraiment !

LE COMTE.

Mais pour cela, je te l'ai dit, rends-moi ce que je t'ai imprudemment confié.

ALCÉE, hésitant à lui rendre le lorgnon.

Vous croyez ?

LE COMTE.

J'en suis sûr.

ALCÉE, prêt à le lui rendre.

Eh bien !... (Il voit Mina qui vient par le fond à gauche.) Dieu ! c'est Mina ! (Au comte.) Encore un instant, un seul, et j'y renonce avec joie et pour toujours.

(Mina entre et s'arrête un instant ; le comte regarde Alcée, ainsi que Mina, avec attention, puis il sourit et sort par le fond. — Musique.)

SCÈNE XVI.

ALCÉE, MINA.

ALCÉE, ayant pris son lorgnon, contemple Mina sans rien dire, et exprime seulement par ses gestes l'émotion qu'il éprouve.

Oui, oui, c'est bien cela ! J'en étais sûr, je ne m'étais pas trompé !...

MINA, s'approchant de lui timidement.

Grâce au ciel, Monseigneur, il ne vous est rien arrivé de fâcheux ; nul danger ne menace plus vos jours, n'est-il pas vrai ?

ALCÉE.

Aucun !...

MINA.

J'en suis bien contente ! alors je m'en vais...

ALCÉE.

Et pourquoi donc ?

MINA.

Pour me marier...

ALCÉE.

Te marier !... (A part.) Ah ! voilà encore un tourment que je ne connaissais pas. Moi, jaloux... jaloux de M. Foster...

MINA.

Mon prétendu demande à vous être présenté...

ALCÉE.

A moi !...

MINA.

Il est là avec mon père... dans cette allée... il attend...

ALCÉE, avec colère.

Eh ! morbleu ! qu'il attende !

MINA.

Il ne peut pas ; il dit qu'il est pressé. Voyez-le, Monseigneur ; il n'est pas beau, mais c'est un si honnête homme... sage, rangé, qui a un si bon caractère, une si bonne conduite ! (A Alcée qui s'est approché de l'allée à gauche et a regardé avec son lorgnon.) L'apercevez-vous ? un grand, avec de gros favoris.

ALCÉE, qui a regardé attentivement.

O ciel !... c'est là l'homme que tu épouses... cet homme si sage, si rangé... qui a un si bon caractère !...

MINA.

Oui, Monseigneur.

ALCÉE, avec chaleur.

Ne l'épouse pas, Mina, je t'en supplie...

MINA.

Et pourquoi donc ?

ALCÉE.

Il est méchant, colère...

MINA.

Vous ne le connaissez pas.

ALCÉE.

C'est un joueur... un libertin...

MINA.

Ce n'est pas vrai !...

ALCÉE, regardant toujours.

Je le vois, te dis-je, je le vois. O ciel ! quel sort affreux te menace !... et si tu en doutes encore... tiens, tiens... vois plutôt... vois toi-même.

(Il prend Mina par la main, la mène de force en face de l'allée, et lui met le lorgnon devant les yeux.)

MINA, poussant un cri.

Ah ! (Elle arrache brusquement le lorgnon de la main d'Alcée, et redescend vivement le théâtre en l'examinant.) Qu'est-ce que cela signifie ?

ALCÉE.

Tais-toi, tais-toi ! Un secret que tu dois ignorer, et que malgré moi tes dangers m'ont forcé de trahir : oui, ce cristal magique fait lire dans la pensée et dans l'avenir...

MINA, avec joie.

Ah ! que c'est gentil !... quel bonheur !...

ALCÉE.

Et maintenant que tu en as fait l'épreuve, j'espère que tu renonceras à un pareil mariage !

Toi, si bonne, si jolie! je ne veux pas que tu sois malheureuse, c'est bien assez que je le sois à jamais. Et puisqu'il faut te quitter, puisqu'il faut que tu sois à un autre, je veux du moins que celui-là...

MINA, qui, pendant ce temps, a pris le lorgnon et regardé Alcée.

O ciel!... qu'ai-je vu?

ALCÉE, vivement.

Qu'as-tu donc?...

MINA, lui faisant signe de la main de ne pas la déranger.

Rien! rien! (Regardant toujours et avec la plus grande émotion.) Il m'aime, il m'aime d'amour! lui, mon jeune maître, il n'aime que moi.

ALCÉE.

Qu'oses-tu dire?

MINA, avec contentement.

Ah! je le vois bien... (Regardant toujours.) Il voudrait m'épouser, mais je ne suis que la fille de son intendant... il n'ose pas... il hésite... il balance... il se décide... je serai sa femme!

ALCÉE, tombant à ses genoux.

Oui, Mina, oui, ma femme bien-aimée! je t'aime!

MINA, le regardant avec le lorgnon.

C'est que c'est vrai!... (A Alcée avec tendresse.) Et moi aussi. (Voulant lui donner le lorgnon.) Tenez... tenez... regardez...

ALCÉE, repoussant le lorgnon.

Ah!... je n'en ai pas besoin, je n'en veux plus!... je ne veux plus croire que toi seule.

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENTS, BIRMAN.

BIRMAN.

Ah! mon Dieu!... Monseigneur aux pieds de ma fille, tandis que ce pauvre Foster est là à attendre!

ALCÉE, à demi-voix.

Silence... renvoie monsieur Foster... j'ai pour toi un autre gendre, et ce gendre, c'est moi!

BIRMAN, tout étonné.

Vous, Monseigneur! Je reste stupéfait, confus, et presque affligé...

MINA, qui, pendant ce temps, est au coin du théâtre à gauche, le regardant avec son lorgnon.

Il est ravi et enchanté.

BIRMAN.

Beau-père d'un baron!... c'est trop d'honneur pour moi...

MINA, de même.

Du tout! vous trouvez que vous méritez bien cela, et que vous ne vous en tirerez pas plus mal qu'un autre.

BIRMAN, interdit.

C'est possible; mais que dira le monde? que diront vos amis, eux qui déjà s'égayent à vos dépens, qui attaquent votre réputation, et disent partout que vous avez refusé de vous battre?

ALCÉE.

Moi!... c'est ce que nous allons voir...

BIRMAN.

Eh! tenez, les voilà tous qui viennent prendre congé de vous.

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENTS, REYNOLDS, CHRISTIAN, ALIX, LE COMTE, jeunes gens amis d'Alcée.

CHOEUR.

AIR : *Vive l'Empereur !* (de PAUL PREMIER).

A l'ancien ami
Qui règne ici,
Avec franchise,
Nous venons gaîment
Présenter notre compliment...
Oui, de l'amitié
Il eut pitié,
Et sa devise
Est d'être prudent,
Afin de vivre longuement.

(Ils saluent tous Alcée, et se disposent à s'en aller.)

ALCÉE, les arrêtant.

Un instant, Messieurs... Je réclame, avant votre départ, une explication où votre présence est nécessaire.

REYNOLDS, à part.

Ah! mon Dieu!

ALCÉE.

Comme vous le disiez tout à l'heure, par égard pour les nœuds qui nous unissaient autrefois, j'ai fait tous mes efforts pour éviter un combat entre deux amis; mais puisque ma modération est mal interprétée, puisque l'on ose ici douter de mon courage, c'est moi maintenant qui demande raison à M. Reynolds...

REYNOLDS, à part.

O ma pauvre succession!...

ALCÉE.

Et comme l'offensé, j'ai le choix des armes... je prends l'épée... (A part.) J'ignore ce qui en arrivera : ainsi, grâce au ciel, je n'ai rien à me reprocher.

LE COMTE, lui prenant la main.

C'est bien!

CHRISTIAN.

Je suis son témoin. Allons, Messieurs, partons.

REYNOLDS, les arrêtant.

Messieurs, je demande la parole... J'ai fait mes preuves, et certainement je crains peu l'issue de ce combat...

MINA, dans le coin à droite, et lorgnant toujours.

Il a une peur horrible!...

REYNOLDS.

Mais mon honneur m'oblige à reconnaître hautement que je me suis trompé sur mon ami Alcée; qu'en voulant assoupir une affaire dont l'éclat pouvait nuire à la réputation de ma sœur, il a agi en galant homme, en ami... loyal... je le tiens pour homme de cœur... (Il s'approche d'Alcée, qui lui donne une poignée de main; puis se tournant vers les autres.) Et si maintenant, Messieurs, quelqu'un de vous en doute, c'est moi qui suis là pour lui répondre. (A part.) Avec eux je n'ai pas peur. (Haut.) Quant à ma sœur, voilà Christian qui l'aimait et qui la demande en mariage.

ALCÉE.

Lui qui est sans fortune!

CHRISTIAN.

Qu'importe, quand on aime! Je ne demande rien que sa main.

MINA, le lorgnant.

Et l'héritage qu'elle vient de faire, et qu'il connaît déjà...

ALCÉE.

C'est comme moi, mes amis; peu m'importe l'opinion du monde. (Prenant Mina par la main.) Voilà ma femme que je vous présente.

REYNOLDS, regardant les autres et riant, puis se tournant vers Alcée.

Et tu as raison...

TOUS, à Alcée et saluant Mina.

Tu fais bien... tu fais...

MINA, lorgnant et achevant leur phrase.

Une sottise... (Se reprenant et saluant.) Ces messieurs sont bien honnêtes.

ALIX.

Et moi, madame la baronne, je suis enchantée...

MINA, de même.

Elle enrage.

ALIX, continuant.

Que nous épousions chacune celui que nous aimons; Christian est mon premier amour.

MINA, lorgnant.

C'est-à-dire son second; car un autre déjà... Ah! mon Dieu! Alcée!... (Donnant le lorgnon à Alcée.) Tenez, tenez, Monsieur, je n'en veux plus, je ne veux plus rien savoir.

ALCÉE.

Ni moi non plus.

LE COMTE.

Et vous avez raison; vous ferez bon ménage.

(Mina pose le lorgnon sur la table à gauche.)

CHOEUR GÉNÉRAL.

AIR : *Pour l'honneur et la France.*

Confiant et sincère,
N'en pas croire ses yeux,
Voilà, sur cette terre,
Le moyen d'être heureux.

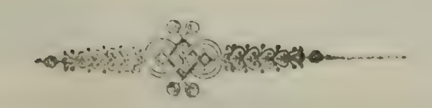
LE COMTE, au public.

AIR : *Au soin que je prends de ma gloire.*

L'auteur me charge de vous dire
Qu'humble et soumis à votre arrêt,
Il abandonne à la satire
L'invraisemblance du sujet...
Que ce n'est qu'un léger proverbe...

MINA, qui a repris le lorgnon, et qui, pendant le couplet, a regardé le comte.

Il ment... et veut dire par là :
« Je trouve la pièce superbe;
» Vous, Messieurs, applaudissez-la. »





LA CHANOINESSE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 31 décembre 1833.

En société avec M. Francis-Cornu.

Personnages.

MADEMOISELLE HÉLOÏSE DE MONTLUÇON, chanoinesse.
GABRIELLE, sa nièce.
LE GÉNÉRAL BOURGACHARD.
HENRI, son neveu.
ANASTASE, domestique de mademoiselle de Montluçon.

La scène se passe au château de Montluçon, près de Loches, en Touraine.

Le théâtre représente un salon. Porte au fond ; croisées dans les angles. Portes latérales. Auprès de la porte à gauche de l'acteur, une table avec tout ce qui est nécessaire pour écrire.

SCÈNE PREMIÈRE.

(Au lever du rideau, Héloïse, assise auprès de la table, tient une lettre qu'elle vient de lire.)

HÉLOISE, se levant.

Arriver ainsi à l'improviste ! et ne m'en prévenir qu'une heure d'avance! Que faire, mon Dieu! Quel parti prendre? A chaque instant je crois entendre sa voiture, et je n'ai encore rien décidé... rien inventé... j'ai si peu d'imagination !

AIR du *Fleuve de la vie*.

D'autres, quand gronde la tempête,
Montrent de l'audace et du cœur;
Moi, pour un rien je perds la tête,
Et me trouve mal quand j'ai peur!...
Comment, dans cette inquiétude,
Leur dérober mon embarras?...
Les honnêtes femmes, hélas!
Ont si peu d'habitude!

Si je courais à sa rencontre... mais nous n'aurions qu'à nous croiser en route. Il vaut mieux l'attendre, et tâcher d'être seule en ce château au moment de son arrivée... Qui vient là?... que voulez-vous, Anastase?...

SCÈNE II.

HÉLOISE; ANASTASE, entrant par le fond.

ANASTASE.

C'est M. l'abbé Cambry qui demande à voir mademoiselle de Montluçon...

HÉLOÏSE.

Ah! mon Dieu! je ne puis pas...

ANASTASE.

Il vient parler pour ces petits orphelins que mademoiselle a pris sous sa protection.

HÉLOÏSE.

C'est égal, je n'y suis pas... je suis malade.

ANASTASE.

Ah! que c'est heureux! le docteur Gobinel est avec lui.

HÉLOÏSE, à part.

C'est encore pis...

AIR de *Calpigi*.

Ah! mon Dieu! que dire et que faire
A ses propos pour me soustraire!
Il faut éviter son regard...
Des médecins le plus bavard!

ANASTASE.

Chacun le traite avec égard.

HÉLOÏSE.

Par économie on l'invite:
Car, en recevant sa visite,
On s'épargne un abonnement
Au journal du département.

Dites que je ne peux voir personne... que je suis dans mon oratoire.

ANASTASE.

J'entends, mademoiselle est en retraite : ils comprendront cela.

HÉLOÏSE.

C'est bien...



ANASTASE.

D'ailleurs, ils vous verront tantôt... c'est votre soirée...

HÉLOÏSE.

Comment! c'est mercredi?...

ANASTASE.

Oui, vraiment. Le jour où toute la ville de Loches vient ici au château faire le reversis et le boston... Il n'y a pas dans notre endroit de réunion plus brillante. C'est tout naturel: mademoiselle est si aimée, si considérée! une personne pieuse qui est si riche!...

HÉLOÏSE.

C'est bien... (Elle passe à gauche du théâtre : à part.) Il ne manquait plus que cela; soixante personnes qui seront témoins... Et si je les décommande... si, pour la première fois depuis cinq ans, ma soirée n'a pas lieu... qu'est-ce que l'on va penser? Ma vue se trouble.. ma tête s'en va...

ANASTASE.

Mademoiselle se trouve mal?...

HÉLOÏSE.

Je sens qu'en effet...

(Elle s'appuie sur le dos du fauteuil auprès de la table.)

ANASTASE, à part.

Elle ne fait que cela... (Cherchant de tous côtés.) Ah! mon Dieu! le flacon de mademoiselle... son eau de mélisse...

HÉLOÏSE, brusquement.

Ciel!... le fouet du postillon. (Regardant par la fenêtre à gauche.) Au bout de la grande avenue, une voiture, je ne me trompe pas!... Anastase, mon cher Anastase... renvoie à l'instant le docteur et l'abbé Cambry... je les verrai tantôt, à ma soirée... mais qu'ils s'en aillent... par la porte du parc, entends-tu?... Je désire qu'ils examinent mes nouveaux dahlias, et mon raisin muscat, qui est superbe.

ANASTASE.

Oui, Mademoiselle... (A part.) Qu'est-ce qu'elle a donc? elle qui d'ordinaire est si calme, si posée!...

HÉLOÏSE.

Et puis tu courras à la grille, où à l'instant vient d'arriver une voiture de poste... Et la personne qui est dans cette voiture, tu la feras monter ici par cet escalier dérobé, et tâche qu'on ne l'aperçoive pas...

ANASTASE.

Oui, Mademoiselle... Demanderai-je le nom de ce monsieur?

HÉLOÏSE, indignée.

Un monsieur!... Qu'est-ce à dire, Anastase?... Et pour qui me prenez-vous?

ANASTASE.

Pardon; je voulais dire cette demoiselle...

HÉLOÏSE, avec colère.

Ce n'est point une demoiselle...

ANASTASE, à part.

Ni homme, ni femme... qui diable ça peut-il être? (Haut.) Enfin, quoi que ce soit.... c'est dit, je vais renvoyer les deux, et vous amener l'autre...

HÉLOÏSE.

C'est bon... sortez...

(Anastase sort par le fond.)

SCÈNE III.

HÉLOISE, seule.

Ah! mon Dieu!... mon Dieu!... Voyez-vous déjà les idées de ces gens-là! et pourtant il n'y a rien encore... qu'est-ce que ce sera donc plus tard?... Moi, une femme si respectée... une chanoinesse!

AIR : *L'amour qu'Edmond a su me taire.*

Oui, moi si pure et si sévère,
Je suis coupable de détour,
D'impatience et de colère!...
Trois péchés! rien qu'en un seul jour!
Mais la vertu, que seule ici j'écoute,
Est un trésor si rare à conserver,
Qu'il faut bien, hélas! qu'il en coûte
Quelque chose pour la sauver.

Et à tout prix, et quand je devrais... Ciel! la porte s'ouvre... c'est elle, ma nièce, ma chère Gabrielle!

(Montrant la porte à gauche.)

SCÈNE IV.

HÉLOISE; GABRIELLE et ANASTASE, entrant par la porte latérale à gauche.

GABRIELLE, l'embrassant.

Ma chère tante!

ANASTASE.

Sa nièce!

HÉLOÏSE.

Anastase, sortez... (Anastase sort en regardant Gabrielle.) Ah! voilà bien les traits de mon pauvre frère!

GABRIELLE.

Vous me reconnaissez donc encore depuis dix ans que je suis loin de vous, que j'ai quitté la France!...

HÉLOÏSE.

Oui, oui, cela fait toujours plaisir de se retrouver en famille; et ce plaisir-là, j'ai du mérite à l'éprouver... car j'aurais autant aimé que tu ne fusses pas venue...

GABRIELLE.

Comment, ma tante!...

HÉLOÏSE.

Je m'explique mal... Je veux dire que je suis bien heureuse de te voir, de t'embrasser... mais la joie, la surprise... Arriver ainsi sans me prévenir!

GABRIELLE.

Et le moyen de faire autrement? Il y avait un an que j'avais perdu mon père, tous les biens qu'il m'avait laissés à la Guadeloupe venaient d'être réalisés... que pouvais-je faire de mieux que de revenir en France, près de vous, ma seule parente?... je me suis embarquée sur le premier bâtiment qui mettait à la voile...

HÉLOÏSE.

Comment! si jeune, entreprendre un pareil voyage!

GABRIELLE.

Ça donne de la hardiesse; ça aguerrit. Maintenant je ne crains plus rien. Arrivée, il y a trois jours, au Hâvre... hier à Paris, ce matin à Tours, je suis venue aussi vite que ma lettre, tant j'avais envie de vous revoir!

HÉLOÏSE.

Je t'en remercie; mais il n'est pas moins vrai que ta présence me met dans le plus grand embarras...

GABRIELLE.

Est-il possible!

HÉLOÏSE.

Oui, mon enfant; et si tu ne viens pas à mon aide, ton arrivée va me faire perdre honneur, repos, considération; enfin tout ce que j'ai de plus cher au monde...

GABRIELLE.

Et comment cela, mon Dieu?

HÉLOÏSE.

C'est un secret dont toi seule auras connaissance; mais, quelque terrible qu'il soit, te voilà une femme, tu as dix-huit ans, on peut tout te dire, et, si j'en crois tes lettres, on peut se fier à ton amitié, et surtout à la bonté de ton cœur.

GABRIELLE.

Mais parlez donc, parlez vite, puisque je puis adoucir vos chagrins; ce devrait être déjà fait.

HÉLOÏSE.

Ma bonne Gabrielle!...

GABRIELLE.

Dame! entre demoiselles... car vous l'êtes comme moi!... demoiselle majeure, et voilà tout.

HÉLOÏSE.

Plût au ciel!...

GABRIELLE.

Qu'est-ce à dire?

HÉLOÏSE.

Tu n'étais pas en France il y a huit ans, tu étais déjà partie avec ton père pour les colonies; mais tu as entendu parler... de tous les événements arrivés alors...

GABRIELLE.

Sans doute! la restauration.... l'occupation étrangère, qui rendit mon père si malheureux, et qui vous brouilla presque avec lui, car vous aimiez les étrangers.

HÉLOÏSE.

Moi!...

GABRIELLE.

Certainement, vous avez toujours été faubourg Saint-Germain... il n'y a pas de mal, ma tante; mais poursuivez. Vous dites qu'à cette époque...

HÉLOÏSE.

J'étais près de Nogent, à l'abbaye du Paraclet, lorsque les Russes s'en emparèrent...

GABRIELLE.

Ah! ma pauvre tante!...

HÉLOÏSE.

Du tout, tu ne me comprends pas. Ils étaient commandés par le général Kutusof, que j'avais connu aux bals de l'ambassadeur Kourakin. Il me protégea, me fit respecter, et me donna même, avec une galanterie toute moscovite, ses chevaux et une voiture à ses armes pour retourner à Paris.

GABRIELLE.

Je ne vois pas jusqu'ici grand malheur!

HÉLOÏSE.

Attends donc!... J'arrivai ainsi, sans danger, à travers les postes ennemis, jusqu'à La Ferté-sous-Jouarre, occupée alors par un escadron de Cosaques. C'était la veille de la bataille de Montmirail, et je me logeai à l'hôtel de France. L'aubergiste, un brave homme qui pensait très-bien, me prenant, à ma voiture, pour une princesse russe, s'empressa de me donner un bon souper, une belle chambre et un excellent lit, où je ne tardai pas à m'endormir profondément. Je fus réveillée au milieu de la nuit par un grand bruit... des cris...

GABRIELLE.

Effrayants...

HÉLOÏSE.

Non, des cris de joie, le choc des verres et des chansons à boire, en français. Il paraît que des grenadiers de Bonaparte venaient de débusquer les Cosaques et s'étaient emparés de leur souper, qu'ils avaient trouvé tout servi.

GABRIELLE.

Il n'y a pas grand mal...

HÉLOÏSE.

Attends donc! La salle à manger était au-dessous de ma chambre, et j'entendais leurs discours... Furieux des atrocités commises par les Russes, et animés par le vin de Champagne qu'ils buvaient à discrétion... ils étaient dans le pays, ils s'excitaient à grands cris à la vengeance, lorsque cet

imbécile d'aubergiste entra dans l'appartement, en leur disant : « Silence donc, messieurs ! il y a » là-haut une princesse russe que vous allez ré» veiller. » A ce mot, partit un éclat de rire général, et au milieu du tumulte, j'entendis l'un des convives s'écrier : « C'est moi seul que cela re» garde : représailles, mes amis... représailles ! »

GABRIELLE.

Ah ! mon Dieu ! me voilà toute tremblante...

HÉLOÏSE.

Et moi aussi, car un officier venait d'entrer dans ma chambre, dont il avait refermé la porte.

GABRIELLE.

Il fallait s'écrier : Je suis mademoiselle de Montluçon, je suis Française.

HÉLOÏSE.

C'est bien ce que je voulais faire; mais la peur m'avait saisie, et quand j'ai peur, je perds la tête... je me trouve mal !...

GABRIELLE.

C'était bien le moment !...

HÉLOÏSE.

Que te dirai-je ? quand je revins à moi, le tambour et le clairon retentissaient de tous côtés, le canon se faisait entendre, il était à peine jour, et la bataille commençait déjà, j'étais seule; et à terre, à mes pieds, je trouvai un portefeuille à demi ouvert, contenant quelques lettres et quelques papiers, dont je m'emparai ; mais une fièvre violente me tint plusieurs mois entre la vie et la mort. (Un instant de silence, après lequel Héloïse continue.) Et l'année suivante, quand tout fut pacifié, quand je vins m'établir ici, en Touraine, dans ce château de Loches, que j'avais acheté, et où personne ne me connaissait... je dis que ma nièce, ma seule parente, une jeune personne nouvellement mariée...

GABRIELLE.

Moi...

HÉLOÏSE.

Justement ! madame de Saverny... m'avait confié, avant son départ pour la Guadeloupe, un jeune enfant qu'elle ne pouvait emmener avec elle, et que j'ai fait élever ici sous mes yeux.

GABRIELLE.

Ah ! mon Dieu ! qu'avez-vous fait là ?

HÉLOÏSE.

Un mensonge qui sauvait ma réputation, sans compromettre la tienne; car je croyais que tu ne reviendrais jamais en France... et de si loin... à la Guadeloupe, que pouvait te faire ce qui se passait ici, à Loches ? Mais voilà que tu arrives sans me rien dire, et que tu te trouves...

GABRIELLE.

Mariée, et mère de famille !...

HÉLOÏSE.

Pour quelques jours seulement : car, puisque te voilà, nous quitterons ce pays, nous irons à Paris, en Italie, en Allemagne, où tu voudras... Mais ici ne les détrompe pas, ou c'est fait de moi... je suis perdue !

GABRIELLE.

Et en quoi donc ? Qui pourra vous accuser, quand on connaîtra la vérité ?

HÉLOÏSE.

Est-ce qu'on la croira jamais ? tu ne sais pas aujourd'hui, en 1822, comme Loches est petite ville et mauvaise langue, surtout à l'égard des personnes qui ont quelque piété, quelque dévotion... et des opinions comme il faut ! Ils seraient si heureux de me trouver en faute, moi qu'ils appellent une *ultrà !*... Et puis cet enfant, je l'ai élevé avec un soin, une tendresse, dont tout le monde a été édifié et attendri... On disait : « Quelle bonne tante ! quelle générosité ! » Je laissais croire, je me laissais louer, et maintenant il faudrait avouer... Oh ! non, plutôt mourir ! et si tu n'as pas pitié de moi, si tu repousses ma prière, tu n'as plus de tante...

AIR de *Renaud de Montauban*.

Que mon seul vœu soit écouté :
De vingt amants à toi l'hommage !
A toi la grâce et la beauté !
Car le ciel te laisse en partage
Amour, plaisir *et cætera*...
Laisse-moi du moins l'avantage
D'être respectée... A mon âge,
On n'a plus que ce bonheur-là.

GABRIELLE.

Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! Le ciel m'est témoin que je vous aime bien, que je donnerais ma vie pour vous; mais ce que vous me demandez là...

HÉLOÏSE.

Est ce qu'il y a de plus simple au monde.

GABRIELLE.

Vous trouvez ?... accepter ainsi un mari !

HÉLOÏSE.

Est-ce cela qui t'embarrasse ? tu n'en as plus, tu es veuve.

GABRIELLE.

C'est toujours une bonne chose... c'est cela de moins...

HÉLOÏSE.

Le nom de Saverny, que je t'avais donné, est celui d'un officier que nous avions connu autrefois, mais qui depuis longtemps est mort en Russie.

GABRIELLE.

A la bonne heure ! mais le reste ?...

HÉLOÏSE.

Dans huit jours, je te rends ta parole ; et d'ici là, dans cette ville où personne ne te connaît, tu

seras environnée de soins, d'hommages et de compliments... car, vrai, il est charmant.

GABRIELLE.

Je n'en doute pas; mais vous ne savez point que j'avais, en venant vous trouver, des vues, des idées, qui font que... enfin... ma tante, c'est très-désagréable...

HÉLOÏSE.

Et pourquoi cela?

GABRIELLE.

Parce que... parce qu'à bord du bâtiment sur lequel nous avons fait la traversée, il y avait un jeune marin, un enseigne de vaisseau, qui a eu pour moi, et pour la gouvernante qui m'accompagnait, tant de soins, tant d'attentions... et sans me connaître! car moi, en voyage, je ne dis jamais rien; lui, c'est différent, il dit tout ce qu'il pense, et vingt fois, sans s'en douter, il m'a avoué qu'il m'aimait, qu'il m'adorait. Ces marins ont tant de franchise!

HÉLOÏSE.

Est-il possible!...

GABRIELLE.

Oui, ma tante, et sans savoir si j'étais riche ou non, me croyant orpheline, sans appui, sans protecteur, il m'a offert sa main, sa fortune, ce qui est fort bien à lui. Et quoique vif, impatient, s'emportant aisément, il est très-aimable, très-gentil... enfin un parti très-convenable, un mariage que mon père aurait approuvé, j'en suis sûre. Mais moi, j'ai répondu que j'avais une tante, désormais ma seule famille; que j'allais en Touraine, me rendre près d'elle, la consulter, lui demander son aveu.

HÉLOÏSE.

Peux-tu en douter? J'approuve tout... je consens à tout. Où est-il dans ce moment?

GABRIELLE.

M. Henri?

HÉLOÏSE.

Ah! on le nomme Henri?

GABRIELLE.

Henri de Saint-Dizier.

HÉLOÏSE.

Où est-il?

GABRIELLE.

Il est à Paris, dans sa famille. Il voulait me suivre; moi, je ne l'ai pas voulu.

HÉLOÏSE.

Nous irons le trouver dans quelques jours, dès que j'aurai arrangé mon départ, et fait mes adieux à ce pays, où, grâce à toi, je laisserai une réputation honorable.

GABRIELLE.

Ma tante...

HÉLOÏSE.

Tu consens, n'est-il pas vrai?

GABRIELLE.

Malgré moi, et puisque vous le voulez; mais ce ne sera pas long, et nous partirons tout de suite, et nous ne reviendrons jamais dans ce pays.

HÉLOÏSE.

Tout ce que tu voudras! ma vie entière sera employée à te remercier.

(Elle fait quelques pas pour sortir.)

GABRIELLE, la retenant.

Un mot seulement. Ce portefeuille trouvé par vous à La Ferté-sous-Jouarre ne vous donnait-il pas quelques renseignements?

HÉLOÏSE.

Si vraiment: un officier supérieur, je connais son nom et son grade. Mais d'après les renseignements que j'ai pris, d'après son caractère, sa conduite, ses opinions surtout, aucun espoir qu'il consente jamais, et comment alors l'y contraindre? Songe donc! un procès en réparation! un éclat! un scandale! il ne faut pas même y penser, et tâcher seulement que le plus profond silence... Aussi tu garderas avec tout le monde le secret que j'ai confié à ta foi.

GABRIELLE.

Je vous le jure, et ce serment-là est sacré.

HÉLOÏSE, l'embrassant.

Ma nièce, ma bonne nièce!...

Air de la valse des *Comédiens.*

Puisse le ciel, à qui je rends hommage,
De ton bon cœur te payer aujourd'hui!
Puissé-je ici, terminant ton veuvage,
Te voir bientôt à ton second mari!

GABRIELLE, secouant la tête.

Oh! mon second!...

HÉLOÏSE.

Cet époux, je l'atteste,
A son destin se fera volontiers;
Et ce sera comme au séjour céleste,
Où les derniers se trouvent les premiers.

ENSEMBLE.

HÉLOÏSE.

Puisse le ciel, à qui je rends hommage,
Etc., etc., etc.

GABRIELLE.

De l'amitié je lui devais ce gage...
Puisqu'il le faut, prenons notre parti;
Résignons-nous, hélas! à mon veuvage,
Et que le ciel nous protége aujourd'hui!

(Héloïse rentre dans sa chambre, dont la porte est à la droite de l'acteur.)

SCÈNE V.

GABRIELLE, seule.

Cette bonne tante!... Oh! oui, je n'hésite plus, et je suis heureuse de contribuer à sauver son honneur, qui, après tout, est le mien: c'est

celui de la famille. Et puis, une fois loin de ce château, qui saura jamais le service que je lui ai rendu ?... et qui pourrait m'en faire un crime ?

HENRI, en dehors.

Oui, c'est bien, le grand salon... j'attendrai tant qu'on voudra.

GABRIELLE.

Il me semble que cette voix ne m'est pas inconnue !

HENRI, entrant avec Anastase.

C'est elle. (A Anastase.) Laissez-moi.

GABRIELLE.

O ciel ! c'est Henri !...

(Anastase sort.)

SCÈNE VI.

GABRIELLE, HENRI.

GABRIELLE.

Vous ici !... vous dans ces lieux !

HENRI.

Oui, Mademoiselle, trois jours sans vous voir, c'était trop long : je n'ai pu y tenir. Comment rester à Paris, quand vous êtes ici ? Je viens d'y arriver... j'ai demandé cette respectable chanoinesse dont vous m'aviez parlé... mademoiselle de Montluçon, votre tante : tout le monde m'a indiqué son château.

GABRIELLE.

Et de quel droit, s'il vous plaît, vous présenter chez elle ?

HENRI.

C'est dans l'ordre, dans les convenances... il faut bien que je lui demande votre main.

GABRIELLE.

Sans en être connu !

HENRI.

Pour me connaître il faut bien qu'elle me voie, et quand elle saura à quel point je vous aime, quand je lui dirai : « Depuis deux mois je n'ai » pas quitté votre nièce, et deux mois à bord » d'un vaisseau, c'est deux ans, c'est six ans dans » le monde, c'est une existence tout entière, c'est » plus qu'il n'en fallait mille fois pour apprécier » toutes les vertus qui brillent en elle. J'ai de la » fortune, de la jeunesse, quelques espérances » de gloire : je lui donne tout cela ; donnez-la-moi » pour femme, et si je ne la rends pas heureuse, » que jamais je n'entende siffler un boulet de canon, que je reste enseigne toute ma vie ! »

GABRIELLE.

Henri !...

HENRI.

Ce n'est pas à vous que je dis cela, c'est à votre ante ; et si elle m'avait entendu, croyez-vous qu'elle ne me connaîtrait pas déjà, comme si depuis dix ans nous avions navigué ensemble ?

GABRIELLE.

Si, vraiment ; mais élevé depuis l'enfance à bord de votre vaisseau, il y a dans le monde des usages dont vous ne vous doutez pas, et que blesse votre arrivée : aussi je ne veux pas que vous voyiez ma tante.

HENRI.

Pourquoi donc cela ?

GABRIELLE.

Parce que d'ordinaire on ne fait jamais soi-même une demande en mariage. On a un ami, un parent, qui se charge de ce soin ; les familles se voient, s'entendent ensemble.

HENRI.

N'est-ce que cela ? j'y ai pensé ; j'ai là mon oncle... il est avec moi.

GABRIELLE.

Comment, Monsieur !

HENRI.

C'est-à-dire il est à Tours, ou plutôt il est en route ; ce n'est pas sa faute s'il ne va pas vite : il a la goutte et ne vient qu'en berline ; moi, je suis venu à cheval, à franc étrier.

GABRIELLE.

Est-il possible !

HENRI.

Ce qui est terrible, parce qu'un marin dans la cavalerie...

AIR : *Du partage de la richesse.*

J'en conviens, écuyer novice,
J'étais brisé ; mais rien qu'en arrivant,
Rien qu'en voyant ce superbe édifice,
Surtout en vous apercevant,
Plus de fatigue, tout s'oublie !

GABRIELLE.

Quoi ! plus du tout fatigué ?

HENRI, d'un air triomphant.

Non, vraiment.

GABRIELLE.

Alors, Monsieur, j'en suis ravie,
Et vous allez repartir sur-le-champ.

HENRI.

Y pensez-vous ?

GABRIELLE.

Oui, Monsieur, pour vous apprendre à agir sans mon ordre, sans ma permission ; c'est bien mal, c'est affreux.

HENRI.

J'ai tort, j'ai tort, je ne sais pas pourquoi, mais dès que vous le dites, j'ai tort. Aussi je suis prêt à vous obéir... je ne demande ni grâce ni délai ! mais mon oncle, un vieux général qui a la goutte, et qui n'est pas amoureux, mon oncle, qui par amitié pour moi vient de faire soixante-cinq lieues, en jurant comme un damné, je ne peux pas exiger qu'il recommence sans désem-

parer, je ne peux pas le tuer, moi surtout qui suis son héritier ! Et puis, s'il faut vous l'avouer, j'ai déjà eu assez de peine pour le décider à venir faire la demande : il ne voulait pas entendre parler de mariage ; et si, en arrivant ici, il reçoit un affront, tout sera fini, tout sera rompu, et je n'y survivrai pas.

GABRIELLE.

Eh bien ! Monsieur, ce sera votre faute, c'est vous qui l'aurez voulu, qui l'aurez mérité.

HENRI.

Et en quoi donc ?

GABRIELLE.

En n'écoutant que votre volonté et non la mienne, en manquant de soumission...

HENRI.

Cela ne m'arrivera plus, je vous le jure... mettez-moi à l'épreuve ; et si j'y manque désormais, si je n'obéis pas aveuglément à vos moindres désirs, à vos ordres, à vos caprices, si je me révolte contre vous un seul instant, je consens à perdre tous mes droits, je renonce à votre main, à votre amour...

GABRIELLE.

Vraiment !... Eh bien ! j'accepte ! je veux voir jusqu'où peut aller chez vous la confiance et la soumission. Si vous sortez vainqueur de cette épreuve, je ne pourrai plus jamais douter de votre tendresse, et je me regarderai dans mon ménage comme la plus heureuse des femmes ; mais si je me trompe, si je m'abuse, si votre amour n'est qu'un amour ordinaire, s'il est, comme tous les autres, sujet aux soupçons et aux préventions ; si en un mot vous en croyez moins votre cœur que vos yeux...

HENRI.

Jamais, jamais...

GABRIELLE.

Eh bien donc ! voici mes conditions et le traité que je vous impose. Dans quelques jours nous retournerons à Paris ; mais d'ici là, et pendant tout le temps que vous et votre oncle resterez en ce château, quoi que vous puissiez voir, quoi que vous puissiez entendre... j'exige que vous n'ayez ni défiance... ni jalousie...

HENRI.

Je vous le jure.

GABRIELLE.

Que vous soyez toujours aimable, enjoué, et d'une humeur charmante.

HENRI.

Je le jure !

GABRIELLE.

Quand je dirai : Mon ami... croyez-moi...

HENRI.

Je vous croirai.

GABRIELLE.

Sans que je sois obligée de donner ni motifs ni explications...

HENRI.

C'est trop juste ! je n'ai pas besoin de comprendre, je n'ai pas besoin de ma raison, elle est à vous, je vous l'ai donnée, comme tout ce que je possède.

GABRIELLE, avec émotion.

Monsieur Henri !... vous êtes un bon et aimable jeune homme, et je vous aime bien.

HENRI, timidement.

Faut-il déjà commencer à vous croire ?

GABRIELLE, souriant.

Certainement... mais silence ! voici ma tante.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, HÉLOISE.

HÉLOISE, à Gabrielle.

Je voulais prévenir nos amis ; et j'ignore comment cela se fait, toute la ville de Loches savait déjà ton arrivée : aussi nous aurons ce soir une réception magnifique... (Apercevant Henri.) Que vois-je ?... et quel est ce jeune homme ?

GABRIELLE.

Monsieur Henri de Saint-Dizier, cet officier de marine...

HÉLOÏSE.

Dont tu me parlais ce matin ?

GABRIELLE.

Oui, ma tante.

AIR : *Pauvre dame Marguerite.*

PREMIER COUPLET.

Et son oncle, qu'il précède,
Va se rendre dans ces lieux.

(Sur une invitation de Gabrielle, Henri passe entre les deux dames.)

HÉLOÏSE, d'un air aimable.

Puisqu'ici je vous possède,
Je vous garde tous les deux.
Comme dame châtelaine,
Je veux toute une semaine
Près de nous vous retenir,
Pour vous reposer de la route...

HENRI, bas à Gabrielle.

Faut-il accepter ?

GABRIELLE.

Sans doute.

HENRI.

Il faut accepter ?

GABRIELLE.

Sans doute.

HENRI, à part.

Ah ! quel plaisir d'obéir ! (*bis.*)

DEUXIÈME COUPLET.

HÉLOÏSE.

Quoi ! vous rassuriez ma nièce,
Qui sur mer tremblait d'effroi !

Vous la protégiez sans cesse?
Ah! Monsieur, embrassez-moi.

HENRI, bas à Gabrielle.

Faut-il accepter?

GABRIELLE, de même.

Sans doute.

HENRI, à part et gaîment.

Je vois parfois qu'il en coûte;
Mais n'importe, et sans réfléchir...
(Il embrasse Héloïse.)

HÉLOÏSE.

Ma nièce aussi...

HENRI, avec joie.

Quel délice!
(S'approchant timidement de Gabrielle.)
Faut-il toujours que j'obéisse?
(Gabrielle ne répond pas, mais de la tête lui fait signe que oui.
(Henri l'embrasse.)
Ah! quel plaisir d'obéir! (*bis.*)

(A part.) Elle est charmante, cette tante-là... (Haut.) Et moi qui craignais de me présenter!

HÉLOÏSE.

Vous aviez bien tort; vous étiez sûr du plaisir que vous feriez à moi et à madame de Saverny.

HENRI, étonné.

Madame de Saverny... qui donc?...

HÉLOÏSE, montrant Gabrielle.

Ma nièce.

HENRI, étonné.

Comment!... mademoiselle...

HÉLOÏSE.

Vous voulez dire madame...

HENRI, vivement.

Du tout! mademoiselle.

HÉLOÏSE, souriant.

Ah! non, vraiment... ne savez-vous pas qu'elle a été mariée, qu'elle est veuve?...

HENRI, stupéfait.

Veuve... je ne peux pas le croire... ce n'est pas possible. (A Gabrielle.) N'est-il pas vrai?

GABRIELLE.

Si, Monsieur.

HENRI, avec colère.

Eh quoi! Madame!... une pareille nouvelle ici, dans ce moment!... m'abuser à ce point!... et pourquoi, je vous le demande?

GABRIELLE.

Eh! mais, il me semble que vous ne deviez me demander ni motifs ni explications.

HENRI.

Certainement.,. je l'ai promis... mais je ne m'attendais pas... est-ce que je pouvais prévoir...?

GABRIELLE.

C'est-à-dire qu'à la première épreuve et pour la moindre chose...

HENRI, avec colère.

La moindre chose... morbleu!... (Se reprenant.) Non... non... je me tais... je ne dis rien... vous le voyez... je suis calme... je me modère... je me soumets... mais je me demande seulement... à moi-même, comment, pendant tout le temps de notre voyage, vous ne m'avez pas dit un mot de ce mari!... (A Héloïse.) Moi qui croyais connaître toutes ses pensées!...

HÉLOÏSE, vivement.

Elle n'y pensait jamais!

HENRI.

A la bonne heure!... c'est tout simple... tout naturel... pourquoi alors en faire un mystère?

HÉLOÏSE, à demi-voix et le tirant un peu à l'écart.

Elle a été si malheureuse avec lui, qu'elle n'en parlait jamais; et puis elle a été mariée si peu de temps... si peu... si peu... que ce n'est vraiment pas la peine d'en parler...

HENRI, avec colère.

Eh! Madame! (Se reprenant.) Non... non... pardonnez-moi, excusez-moi... je ne sais plus où j'en suis! Moi qui croyais... qui espérais!... ah! je ne pourrai m'habituer à cette idée-là.

GABRIELLE, à part.

Pauvre jeune homme!...

HENRI, passant à la gauche de Gabrielle.

Et j'éprouve là, malgré moi, des transports de jalousie et de rage...

GABRIELLE.

Henri!...

HENRI.

Rien... rien, Mademoiselle... je veux dire Madame; je ne me plains pas... je ne me fâche pas.. je tiens ma promesse... je suis enjoué... je suis de bonne humeur!... mais je suis bien malheureux!

GABRIELLE.

Et pourquoi donc? puisque je vous aime...

HENRI.

Vrai! vous m'aimez!... Ah! ce mot-là fait du bien... cela console... (A part, et se jetant dans un fauteuil auprès de la table.) Mais c'est égal, ce n'est pas la même chose.

GABRIELLE, le regardant.

Oh! mon Dieu!... mon Dieu! il me fait peine... et je ne peux vraiment pas...

HÉLOÏSE, la retenant.

Y penses-tu?...

GABRIELLE.

AIR : *Le beau Lycas aimait Thémire.*

Hélas! à son trouble sensible,
Je partage son embarras!
C'est qu'en effet il est terrible
De passer pour ce qu'on n'est pas...
Par prudence, je me retire; (*bis.*)
Car, rien qu'en voyant sa douleur,
Surtout en voyant son erreur,
Je suis toujours prête à lui dire :
« Rassurez-vous, n'ayez pas peur... » } (*bis.*)
(Elle sort par la droite en le regardant encore.)

HÉLOÏSE.

Elle me fait trembler de peur.

SCÈNE VIII.

HÉLOISE, HENRI.

HENRI, qui était resté quelque temps la tête appuyée sur sa main, la relève en ce moment, et regarde autour de lui.

Eh bien!... elle n'est plus là!... elle s'éloigne!...

HÉLOÏSE.

Soyez tranquille! elle va revenir... (A part.) Allons... pendant qu'il y est, il vaut mieux tout lui dire tout de suite... (Haut.) Elle est allée... je crois, embrasser son enfant!...

HENRI, se levant brusquement du fauteuil où il est assis.

Son enfant!... qu'ai-je entendu?

HÉLOÏSE, effrayée.

Ah! mon Dieu!...

HENRI, avec colère.

Elle a un enfant?...

HÉLOÏSE, tremblante.

Sans doute; un enfant charmant né de ce mariage, et que pendant son absence j'ai élevé ici... dans ce château...

HENRI, dans le désespoir.

Quoi! ce serait possible?...

HÉLOÏSE.

Oui, Monsieur, je ne vois pas ce que vous importe...

HENRI, hors de lui.

Ce qu'il m'importe... Madame... ce qu'il m'importe! (A part.) Ces vieilles demoiselles... ça ne se doute de rien.

HÉLOÏSE, avec satisfaction.

Je vais vous le montrer... il est beau comme le jour, et dès que vous le verrez...

HENRI.

Moi!... jamais... (A part.) Cette tante-là est insupportable...

HÉLOÏSE.

Comment, Monsieur! vous refusez?...

HENRI.

Non, sans doute; mais dans ce moment... voyez-vous, je ne suis pas à la conversation... le trouble... l'émotion...

HÉLOÏSE.

La fatigue de la route...

HENRI.

C'est cela... (Avec colère.) Et ne savoir à qui s'en prendre... ni sur qui se venger!... (D'un air menaçant.) Ah! si par bonheur... son mari n'était pas mort...

HÉLOÏSE.

Elle ne serait pas veuve, et vous ne pourriez pas l'épouser.

HENRI.

C'est juste, Madame... très-juste... Vous voyez, comme je vous le disais, que je n'ai pas dans ce moment des idées bien nettes... ni bien arrêtées...

HÉLOÏSE.

Je vous laisse... Monsieur, je vous laisse...

HENRI, à part.

C'est bien heureux...

HÉLOÏSE.

Je vais faire préparer votre appartement et celui de votre oncle... (A part.) Allons... c'est fini... le coup est porté... et cela s'est passé mieux que je ne croyais... (Faisant la révérence.) Monsieur... j'ai bien l'honneur...

(Elle sort par la porte latérale à droite.)

SCÈNE IX.

HENRI, seul.

Au diable la famille... les aïeux... les grands parents... et surtout... surtout les descendants!... Et cette tante avec son air patelin... « *Elle a été si peu... si peu mariée... que ce n'est pas la peine d'en...* » Eh! morbleu! elle ne l'a été que trop... et je rends grâce au ciel de ce qu'elle n'était pas là; car, dans le premier moment, je ne sais pas ce que je lui aurais dit!... Je ne peux pas me laisser jouer, abuser à ce point-là... je suis dégagé de ma parole, de mes serments... oui, oui, je serais un fou, un insensé... je serais le jouet, la risée de tous... si je pensais encore à l'épouser!... mais je n'y pense plus... je serai homme... je renoncerai à sa main... Y renoncer!... ah! cet effort est au-dessus de mon courage! Je l'aime... je l'aime tant!... c'est mon bien... c'est ma vie... Et puis je ne sais pas pourquoi je suis là à me monter la tête... à m'irriter sans raison!... Tous les jours, dans le monde, on épouse une veuve... qui a un enfant! Et la preuve, c'est que si je refuse sa main... un autre, j'en suis sûr, se présentera pour l'épouser... un autre encore!!!... oh! non... celui-là, pour le coup, je le tuerais... Et si elle ne m'a pas parlé de ce premier mariage, si elle m'en a fait un mystère... qu'est-ce que cela prouve? la crainte qu'elle avait de m'affliger... de perdre mon amour... Oh! non, jamais... car après tout!...

Air de *Lantara*.

C'est toujours la femme que j'aime,
C'est toujours ce regard charmant!
Mêmes attraits... elle est la même...
(S'arrêtant.)
Non pas tout à fait cependant. (*bis*.)
(Avec impatience.)
Mais que m'importe? Adieu, raison, sagesse,
Peines, regrets... Que tout soit effacé!...
L'amour m'enivre; et, dans l'ivresse,
Distingue-t-on le présent du passé? (*bis*.)

Oui, oui, j'y suis décidé... et si ce n'était ce

que va dire mon oncle, qui s'était prononcé contre ce mariage... (Avec impatience.) Après tout, cela ne regarde personne... c'est moi que cela regarde... c'est moi qui épouse... et si quelqu'un se permet de me blâmer, ou de le trouver mauvais... Ciel! qu'est-ce que j'entends là?... je crois qu'on jure... c'est mon oncle!...

SCÈNE X.

HENRI, BOURGACHARD.

BOURGACHARD, entrant par le fond.

Maudits chevaux!... maudits postillons!

HENRI, allant à lui.

Mon cher oncle!

BOURGACHARD.

Maudit pays!...

HENRI.

La plus belle contrée du monde, le jardin de la France...

BOURGACHARD.

Maudit pays!... que je n'avais pas revu depuis le jour où moi, général Bourgachard, je commandais une partie de l'armée de la Loire... qu'est-ce que je dis?... des brigands de la Loire... comme on nous appelait alors...

HENRI.

Y pensez-vous!

BOURGACHARD.

Oui, morbleu!... c'était bien la peine de s'exposer aux coups de fusil... à la fatigue... à l'exil... de se battre pendant trente ans... pourquoi?

(Il s'assied auprès de la table.)

HENRI.

Pour gagner de la gloire...

BOURGACHARD.

Dis donc un brevet de réforme et des rhumatismes... c'est la seule chose qu'on ne nous conteste pas, à nous autres vieux soldats de la garde, car j'ai vu le moment où, par ordonnance royale, on allait supprimer la bataille d'Austerlitz... il en a été question...

HENRI.

Bonne plaisanterie!

BOURGACHARD.

Ça m'est bien égal... je ne tiens plus à tout cela... je ne tiens plus à la gloriole... En fait de fumée, je n'aime plus que celle de la pipe... le coin du feu, le cigare et le piquet... Voilà!...

HENRI.

Oui!... voilà comme je vous ai trouvé l'autre jour dans votre château de la Brie, en tête-à-tête avec votre curé.

BOURGACHARD.

Un brave homme... un ancien militaire, qui tous les soirs me parle de nos campagnes... et puis du ciel... et puis de ma goutte, qui quelque jour pourrait bien m'emporter; et il m'a dit là-dessus des choses...

HENRI.

Qui vous ont effrayé...

BOURGACHARD.

Moi! morbleu... je n'ai jamais eu peur... ni de lui, ni de personne; mais vois-tu, mon garçon, quand on a couru bravement toute l'Europe, tuant, pillant, se faisant tuer... que sais-je!... ça va bien... on ne pense à rien... on est jeune.

Air du *Piége*.

Point de remords, point de chagrin,
Et l'on se repasse sans peine
Amour, fillettes et bon vin,
Sans compter mainte autre fredaine...
Nous nous disions, nous autres chenapans :
Ces péchés-là, je puis me les permettre;
Pour m'en repentir, j'ai le temps
Où je n'en pourrai plus commettre!

Eh bien! ce temps-là est venu...

HENRI.

Est-il possible!...

BOURGACHARD.

Oui, mon garçon, depuis que je suis à la retraite, et que je ne me bats plus, je pense quelquefois... je n'ai que cela à faire... et si ça ne fait pas de bien, ça ne peut pas faire de mal... aussi je me disais : Si mon neveu ne faisait pas la bêtise de se marier, il resterait avec moi, nous ferions ménage ensemble, nous ne nous quitterions pas; ça me ferait du bien : et avec lui qui a des principes, nous serions deux... à penser... et à manger ma fortune!...

HENRI.

Eh bien! mon oncle, nous serons trois... ma femme vous fera une société charmante.

BOURGACHARD, se levant.

Laisse-moi donc tranquille... ce sera une gêne, un ennui!... est-ce que j'oserai jurer ou fumer devant elle? est-ce que j'entends rien à la galanterie?... la garde impériale ne s'est jamais piquée de ça... Et si au dessert j'ai quelque bonne histoire à raconter, il faudra donc m'en priver, parce que j'aurai là devant moi une jeune fille innocente et naïve qui ne se doute de rien?...

HENRI.

Mais si, mon oncle... et c'est justement ce qui vous trompe.

BOURGACHARD.

Qu'est-ce que tu me dis là?

HENRI.

Que vous allez être ravi... enchanté... c'est une veuve!

BOURGACHARD.

Une veuve! et depuis quand?

HENRI.

Depuis ce matin... non, je veux dire que je l'ai appris ce matin... tout à l'heure... une surprise que je vous ménageais...

BOURGACHARD.

Elle est jolie !... a-t-on jamais vu une absurdité pareille ?...

AIR du vaudeville de *l'Avare*.

Oui, ventrebleu, l'idée est neuve !
Aller, au printemps de ses jours,
Pour femme choisir une veuve !

HENRI.

Qu'importe, si j'ai ses amours ?

BOURGACHARD.

Veuve qui fera tous les jours
Des comparaisons en ménage
De vous et du premier mari.

HENRI.

Eh ! qu'importe, mon oncle, si
Elles sont à mon avantage ?

(Avec embarras.) Et puis il y en a encore un pour vous... un avantage !... vous que je voyais l'autre jour faire faire l'exercice au petit garçon de votre intendant, car vous aimez, vous adorez les enfants !... Eh bien ! vous n'aurez pas la peine d'attendre, vous en aurez un tout de suite...

BOURGACHARD.

Qu'est-ce que j'entends là ?

HENRI.

Elle a, de son premier mariage, un petit garçon qui est, dit-on, charmant...

BOURGACHARD.

Va-t'en au diable ! Un demi-siècle à présent, une femme de cinquante ans ! je les déteste.

HENRI.

Mais non, mon oncle.

BOURGACHARD.

Enfin c'est toujours une mère de famille, que cette jeune vierge que tu me peignais si pure et si candide !

HENRI.

Ça n'empêche pas, mon oncle ; c'est une grâce si naïve, un charme auquel on ne peut résister... et puis elle m'aime tant !

BOURGACHARD.

Laisse-moi donc tranquille ! tu ne vois pas que l'on te prend pour dupe, que l'on se moque de toi.

HENRI.

Que dites-vous, mon oncle ?

BOURGACHARD.

La vérité !... et je te le prouverai, car je suis là, et nous allons voir.

HENRI.

O ciel ! que voulez-vous faire ?... Lui montrer la moindre défiance ! gardez-vous-en bien : j'aime mieux être trompé, je le désire, je le demande, c'est mon bonheur.

BOURGACHARD.

Alors sois heureux ! et fais comme tu voudras, je ne me mêle de rien.

HENRI.

Ah ! mon oncle, mon bon oncle, quel service vous me rendez ! Silence ! car voici ces dames !

SCÈNE XI.

HENRI, BOURGACHARD ; HÉLOISE et GABRIELLE, entrant par le fond.

HÉLOÏSE, à Bourgachard, d'un air aimable.

C'est à l'instant seulement que j'apprends votre arrivée, Monsieur, et je m'empresse, ainsi que ma nièce...

HENRI, bas à Bourgachard.

C'est elle, mon oncle, regardez donc comme elle est bien !

BOURGACHARD.

Parbleu ! il est sûr que comme cela on ne se douterait pas...

GABRIELLE, à part et regardant Henri.

Il n'a pas l'air trop furieux. Ah ! que c'est bien à lui !...

BOURGACHARD, après avoir salué Héloïse, passant auprès d'elle.

C'est moi, Madame, qui suis bien impoli de ne vous avoir pas d'abord présenté mes hommages ; mais j'ai rencontré ici mon neveu qui m'a mis en colère, et cela m'a arrêté...

HÉLOÏSE.

C'est bien mal à monsieur Henri, et je suis sûre qu'il devait avoir tort, puisqu'il a retardé pour nous le plaisir de vous voir.

BOURGACHARD, s'inclinant.

Madame...

HENRI, bas à Bourgachard.

Elle est aimable, n'est-ce pas ?

BOURGACHARD.

Laisse-moi donc tranquille.

HENRI.

Et sa nièce donc ?

BOURGACHARD, de même.

C'est possible, mais elle ne me plaît pas ; je n'aime pas cette physionomie-là.

HENRI.

Vous aimez peut-être mieux la tante ?

BOURGACHARD.

Oui, Monsieur, c'est possible.

HENRI, à part.

Ils sont étonnants dans la vieille garde !

(Pendant ces derniers apartés, Héloïse a donné quelque ordres à un domestique qui sort.)

HÉLOÏSE, après que le domestique est sorti, s'adressant à Bourgachard.

Je pense que ces messieurs ne seront pas fâchés

déjeuner, et je viens de donner des ordres...

BOURGACHARD.

Madame...

HÉLOÏSE.

Du reste, comme vous voudrez! liberté entière... Ma nièce vient de faire disposer votre appartement... le plus gai du château.

GABRIELLE.

Celui qui donne sur la rivière.

BOURGACHARD, avec humeur.

Sur la Loire, peut-être? (A part.) Je ne peux pas la souffrir...

HÉLOISE.

Non, Monsieur, sur l'Indre.

BOURGACHARD, d'un air plus gracieux.

A la bonne heure!

HÉLOÏSE.

Plus tard nous parlerons d'affaires de famille; car c'est nous grands parents que cela regarde.

BOURGACHARD.

A vos ordres, Madame; mais je vous préviens que j'ai plusieurs objections...

HÉLOÏSE.

Tant mieux! notre conférence durera plus longtemps; mais reposez-vous d'abord. On m'a dit que vous étiez souffrant, et l'air ici est excellent... on n'y est jamais malade...

BOURGACHARD.

Vraiment!

HÉLOÏSE.

Nous avons surtout ici un vin de Saumur... un vin des coteaux qui est excellent pour la goutte...

BOURGACHARD, bas à Henri.

Ah! si elle me prend par les sentiments!... (Haut.) Je ne serai pas fâché alors d'en trouver une bouteille dans ma chambre.

GABRIELLE, passant auprès de lui.

J'en ai fait monter deux.

HENRI, bas à son oncle.

Quelle attention!... remerciez-la donc...

BOURGACHARD, à Gabrielle, avec embarras.

Certainement, Mademoiselle, ou plutôt Madame... car j'ai appris par mon neveu, qui ne s'en doutait pas, ni moi non plus, que vous étiez veuve, que vous aviez été mariée à M. de...

HÉLOÏSE.

Saverny, un jeune officier.

BOURGACHARD, avec étonnement.

Saverny de Montlandon!...

GABRIELLE, à qui sa tante a fait signe.

Oui, Monsieur!...

HÉLOÏSE.

Un ami de notre famille.

BOURGACHARD.

Colonel au 42e.

GABRIELLE, de même, et toujours sur un signe de sa tante.

Oui, Monsieur.

HÉLOÏSE, prenant un air de circonstance.

Et qui malheureusement est mort dans la retraite de Russie.

BOURGACHARD, secouant la tête d'un air goguenard.

C'est juste, car pendant huit ans on n'a pas eu de ses nouvelles. Mais rassurez-vous, séchez vos larmes, il n'est pas mort.

HENRI.

Comment! il n'est pas mort!...

GABRIELLE, à Héloïse.

L'entendez-vous, ma tante? il n'est pas mort!...

HÉLOÏSE, à part.

Ah! mon Dieu! (Haut et allant auprès de Bourgachard.) Ce n'est pas possible...

(Gabrielle remonte vers le fond.)

BOURGACHARD.

C'est certain, il n'est pas mort... témoin cette lettre que j'ai reçue de lui, il y a trois jours. Lisez plutôt. (Présentant la lettre à Héloïse et lui montrant l'adresse.) « Au général Bourgachard. »

HÉLOÏSE, poussant un cri.

Bourgachard!!!... ah!!!...

(Elle tombe dans les bras de sa nièce, qui s'est approchée pour la retenir, et qui la place sur un fauteuil à droite du théâtre.)

AIR *du Serment.*

ENSEMBLE.

BOURGACHARD et HENRI.

Grand Dieu! que signifie
Un tel événement?
Trahison, perfidie,
Je le vois à présent.

GABRIELLE, à part.

Grand Dieu! que signifie,
Un tel événement?
Notre ruse est trahie;
Comment faire à présent?

GABRIELLE, auprès de sa tante.

Ma pauvre tante! ah! je conçois, hélas!
Et son trouble et son embarras.

BOURGACHARD.

Revoir revenir à la vie
Un mari qu'on n'attendait pas!

GABRIELLE.

Pardon, Messieurs, je ne la quitte pas!

ENSEMBLE.

BOURGACHARD et HENRI.

Grand Dieu! que signifie,
Etc., etc., etc.

GABRIELLE.

Grand Dieu! que signifie,
Etc., etc., etc.

(Henri a sonné pendant ce dernier ensemble; Anastase paraît; Gabrielle relève sa tante, qui sort en s'appuyant sur son bras et sur celui d'Anastase.)

SCÈNE XII.

BOURGACHARD, HENRI.

(A la fin de cette scène, Bourgachard s'est assis sur un fauteuil à droite du théâtre; Henri s'est assis auprès de la table.)

HENRI.

Je reste confondu... anéanti... (Se retournant en entendant son oncle qui rit aux éclats.) Eh quoi!... vous riez!...

BOURGACHARD.

Oui, morbleu!... emporté d'assaut, à la baïonnette, et la vieille garde est encore bonne à quelque chose, car voici la noce en déroute, et le prétendu en pleine retraite.

HENRI.

Quoi! M. de Saverny existe encore?

BOURGACHARD.

Heureusement pour nous, et pour lui, car c'est un brave militaire, un bon officier...

HENRI.

Et c'est lui qui est le mari de Gabrielle?... (Il se lève.) Tant mieux! morbleu!... nous verrons...

BOURGACHARD, riant toujours.

Mais non pas... mais du tout, et c'est là le meilleur!... Saverny n'a jamais été marié...

(Il se lève aussi.)

HENRI.

Que me dites-vous donc là?

BOURGACHARD.

Il est comme moi, il déteste le mariage, je l'ai toujours connu garçon, il l'est encore; et tu en verras la preuve dans cette lettre même qu'il m'écrit au sujet d'un établissement qu'on lui propose...

HENRI, qui a parcouru la lettre.

C'est, ma foi, vrai; et je ne comprends pas alors ce que tout cela veut dire...

BOURGACHARD.

Qu'on te prenait ici pour dupe, que cette demoiselle, femme ou veuve, comme tu voudras, n'a jamais eu de mari... mais en revanche, elle a un héritier.

HENRI.

Mon oncle...

BOURGACHARD.

Et tu allais épouser tout cela!... (A demi-voix.) Oui, morbleu! ce n'est pas à un vieux troupier comme moi que l'on en fait accroire. Toi, un blanc-bec! un conscrit de la restauration: c'est différent! Tu ne devines pas que pour réparer les brèches faites à l'honneur de la famille, on avait simulé un veuvage... un mariage avec un homme que l'on croyait bien ne devoir jamais revenir; mais en apprenant qu'il existait encore, que la ruse allait se découvrir, tu as vu leur trouble, leur terreur soudaine: la tante s'est trouvée mal, c'est ce qu'elle avait de mieux à faire, c'est une femme d'esprit! et la nièce!...

HENRI.

La nièce m'aurait trompé à ce point! c'est à confondre ma raison.

BOURGACHARD.

Il en doute encore!... allons, mon garçon, plions bagage. Je ne regrette ici que le vin de Saumur; mais nous en retrouverons ce soir à Tours... à l'hôtel du Faisan.

HENRI.

Quoi! partir à l'instant même!... Je veux au moins la voir, lui dire un éternel adieu.

BOURGACHARD.

En ne revenant pas, ce sera exactement la même chose!

HENRI.

Mais au moins, un moment...

BOURGACHARD.

Du tout. En fait de retraite, il faut prendre son parti sur-le-champ; si nous avions fait comme cela à Moscou...

HENRI.

Et moi je veux me venger; je veux l'accabler de reproches, vous ne pouvez pas m'ôter ce plaisir-là: c'est le seul qui me reste, et pendant que vous demanderez les chevaux, pendant que vous ferez atteler, il ne m'en faut pas davantage. Après cela je pars avec vous, je ne vous quitte plus, et je vous jure de ne jamais me marier.

BOURGACHARD.

A la bonne heure!

AIR: *D'honneur, c'est charmant!* (des MALHEURS D'UN AMANT HEUREUX).

Plus de mariage!
Demeurons garçons.

HENRI.

Oui, c'est le plus sage;
Et nous passerons...

BOURGACHARD.

Notre vie entière
Sans bruit, sans débat!

HENRI.

L'hymen, c'est la guerre!

BOURGACHARD.

C'est un vrai combat!

ENSEMBLE.

HENRI et BOURGACHARD, se donnant la main.

Le bonheur, sur la terre,
C'est le célibat.

(Bourgachard sort par le fond.)

SCÈNE XIII.

HENRI, puis GABRIELLE.

HENRI.

Grâce au ciel!... il me laisse!... et me voilà

maître de ma colère, et je n'épargnerai pas la perfide! Elle connaîtra ce cœur qu'elle a outragé, et qui maintenant lui est fermé pour jamais! elle connaîtra... C'est elle, modérons-nous, pour jouir de sa confusion et pour mieux l'accabler...

GABRIELLE, sortant de la chambre à droite, à part.

Ah! que viens-je d'apprendre! ma pauvre tante!... quelle rencontre! Et si par mon adresse, je pouvais... mais comment? (Voyant Henri.) Ciel! c'est Henri!

HENRI.

D'où viennent donc, Madame... le trouble et l'inquiétude où je vous vois?

GABRIELLE.

De l'inquiétude! oui, j'en ai beaucoup! je cherche en moi-même et ne puis trouver un moyen...

HENRI.

De me tromper encore...

GABRIELLE, levant la tête.

Vous! non, Monsieur!...

HENRI, avec une colère concentrée.

Et vous faites bien... c'est un soin que vous pouvez vous épargner, car je sais tout! M. de Saverny n'est point votre mari!...

GABRIELLE, froidement.

C'est vrai!...

HENRI.

Jamais vous n'avez été mariée!...

GABRIELLE, de même.

C'est vrai!

HENRI.

Et cependant vous me l'avez dit.

GABRIELLE.

C'est vrai!

HENRI.

Vous voilà confondue... vous vous avouez coupable!

GABRIELLE, avec dépit, et les larmes aux yeux.

Non, Monsieur! ce n'est pas moi qui le suis, c'est vous!

HENRI.

Moi!...

GABRIELLE.

Qui déjà manquez à vos serments et oubliez ce que vous m'avez juré ici même. « Quoi que je » puisse voir, quoi que je puisse entendre, disiez- » vous, je n'aurai ni défiance ni jalousie. »

HENRI.

J'en conviens, mais dans une occasion comme celle-ci...

GABRIELLE, de même.

« Mettez-moi à l'épreuve, et si je n'obéis pas » aveuglément, si je me révolte un seul instant... »

HENRI.

Il faut donc faire abnégation de mon jugement, de ma raison, il faut donc fermer les yeux à l'évidence, à la vérité?

GABRIELLE.

Et qui vous dit que ce soit la vérité?...

HENRI.

O ciel!... il se pourrait...

GABRIELLE.

S'il ne m'était pas permis de vous la faire connaître... si j'étais contrainte au silence; si j'étais forcée de paraître coupable, et que je ne le fusse pas.

HENRI.

Ah! parlez... parlez... de grâce...

GABRIELLE.

Non, Monsieur, non: je ne dirai rien de plus.

HENRI.

Vous voulez donc me réduire au désespoir?...

GABRIELLE.

Moi, jamais!... et, par pitié pour l'état où je vous vois, je consens à une preuve, la seule qu'en ce moment, du moins, je puisse vous donner... et encore je ne le devrais pas, vous ne le méritez pas.

HENRI.

Achevez, je vous en supplie...

GABRIELLE.

Eh bien! Monsieur, regardez-moi bien, et écoutez-moi. (Avec tendresse.) Henri, je ne suis pas coupable, et je vous aime. Me croyez-vous?...

HENRI, troublé et hésitant.

Moi!...

GABRIELLE, vivement.

Songez-y bien, ce moment va décider de mon sort et du vôtre. Si ma voix n'est point arrivée à votre cœur... si ce mot ne vous suffit pas, s'il vous faut d'autres preuves, partez, abandonnez-moi, je ne vous en voudrai pas de n'avoir su ni me deviner, ni me comprendre; je vous plaindrai seulement d'avoir perdu, par votre faute et votre manque de confiance, un cœur que vous pouviez vous gagner à jamais... Maintenant, prononcez, car, je vous le répète, pour ma justification et ma défense, je ne puis dans ce moment vous dire que ce mot... (Avec plus de tendresse encore.) Henri, je vous aime.

HENRI, hors de lui.

Ah! je vous crois, je vous obéis, je ne vous demande rien; ce n'est plus moi qu'il faut convaincre, c'est mon oncle...

GABRIELLE.

Je vais tâcher... Que je le voie seulement, car c'est à lui surtout qu'il faut que je parle.

HENRI.

Pour le convaincre?...

GABRIELLE.

Oui, et puis pour d'autres raisons...

HENRI.

Eh bien! le voilà... le voilà qui déjà revient me chercher, pour m'emmener avec lui, et au nom du ciel, ne nous laissez pas partir.

GABRIELLE.

Soyez tranquille... il restera, je l'espère... et vous aussi.

(Elle va s'asseoir devant la table à gauche du théâtre.)

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS, BOURGACHARD.

BOURGACHARD.

Allons, tout est prêt, dépêchons, et montons en voiture!

HENRI.

Pas encore, mon cher oncle...

BOURGACHARD.

Comment! pas encore... Est-ce que tu ne lui as pas parlé?

HENRI.

Si, mon oncle... (La lui montrant.) La voilà...

BOURGACHARD, à demi-voix.

Eh bien! elle a peut-être osé nier?...

HENRI, de même.

Non pas... elle est convenue de tout...

BOURGACHARD, de même.

Tu vois donc bien...

HENRI, de même.

Et cependant elle prétend qu'elle n'est pas coupable...

BOURGACHARD.

Est-il possible?

HENRI.

Elle m'en a donné de si bonnes raisons, des raisons que je ne peux vous dire, et que vous ne pourriez comprendre, mais qui, à moi, me semblent claires comme le jour.

BOURGACHARD.

De sorte que tu veux toujours épouser?...

HENRI.

Oui, mon oncle.

BOURGACHARD.

Ventrebleu!...

HENRI.

Au nom du ciel...

BOURGACHARD.

Je me modère... Mais je veux lui parler...

HENRI, passant à la droite de Bourgachard.

C'est ce qu'elle demande aussi... et vous verrez... si vous n'êtes pas de mon avis... ou plutôt du sien...

BOURGACHARD.

C'est bon... Va-t'en... (Henri sort.) Un blanc-bec pareil, qui au premier choc se laisse enfoncer... Mais la garde impériale... c'est autre chose, et nous allons voir...

SCÈNE XV.

BOURGACHARD; GABRIELLE, qui, pendant toute la scène précédente, est restée assise près de la table, et s'est mise à écrire.

BOURGACHARD, s'approchant d'elle et d'un ton brusque.

Mademoiselle...

GABRIELLE, toujours assise et continuant à écrire.

Pardon, Monsieur... je suis à vous!

BOURGACHARD.

C'est différent. (Après un instant de silence.) Eh bien! pouvez-vous m'entendre?

GABRIELLE, toujours assise.

Oui, Monsieur...

BOURGACHARD, brusquement.

Mademoiselle... mon neveu est amoureux de vous, et vous l'avez séduit, entraîné, fasciné... au point qu'il est persuadé maintenant que...

GABRIELLE, voyant qu'il hésite.

Eh bien?

BOURGACHARD.

Que... que vous n'avez aucun reproche à vous faire...

GABRIELLE, avec douceur.

Il a raison... et je le remercie d'une estime qui lui acquiert à jamais la mienne...

BOURGACHARD.

Tout ce que voudrez... Mais après ce que nous savons...

GABRIELLE, à part, se levant.

Allons, il n'y a que ce moyen. (A Bourgachard, avec dignité.) N'admettez-vous pas, Monsieur, qu'on puisse être malheureuse et non coupable?... Et si j'avais été victime d'une fatalité indépendante de moi, de mon cœur, de ma volonté... répondez, Monsieur, répondez... est-ce moi qu'il faudrait accuser?...

BOURGACHARD.

Qu'est-ce que cela signifie?... Achevez...

GABRIELLE.

Et si je vous disais, Monsieur, que ma position est telle, que, dans ce moment même, je ne puis devant vous me justifier de vive voix... je l'ai osé par écrit... (Prenant le papier qui est sur la table.) Tenez, Monsieur, jetez les yeux sur ce papier... que je crois pouvoir confier sans crainte à votre loyauté... et à votre honneur!...

BOURGACHARD, prenant le papier d'un air interdit.

Que diable cela peut-il être?... (Parcourant le papier avec une extrême agitation.) O ciel!... la veille

de la bataille de Montmirail... à la Ferté-sous-Jouarre, à l'hôtel de France... ce souper d'officiers... Ah! je sens une sueur froide qui me saisit. (Achevant de lire.) Mon Dieu! mon Dieu!... ce qui depuis si longtemps m'empêchait de dormir... Est-ce bien possible ?... C'était elle!...

(Gabrielle, pendant cet aparté, a de temps en temps levé les yeux sur Bourgachard, qu'elle regarde en souriant.)

GABRIELLE, à part.

Comme il est troublé!... Ah! j'ai de l'espoir!

BOURGACHARD, s'approchant de Gabrielle en baissant les yeux, et presque lui tournant le dos.

Mademoiselle... je vous estime... je vous respecte... je vous honore... et la preuve c'est que je n'ose vous regarder!...

GABRIELLE, à part, avec joie.

O ma pauvre tante!... Allons, du courage!

BOURGACHARD, de même, et montrant de la main le papier.

Il y a là un coupable... mais ce n'est pas vous... Et quand je pense qu'un soldat de Bonaparte... un officier de la vieille garde, a ainsi déshonoré ses épaulettes!... Ah! je ne me le pardonnerai jamais...

GABRIELLE, feignant l'étonnement.

Monsieur!...

BOURGACHARD, à demi-voix.

Taisez-vous!... taisez-vous!... ne me trahissez pas... vous voyez bien que c'est moi!... Mais tout ce que j'ai, tout ce que je possède... ma fortune, ma main... mon existence entière sera employée à réparer mon crime...

GABRIELLE, avec intention.

Qu'entends-je?... vous, Monsieur, qui par votre caractère, vos goûts, vos opinions, détestiez de pareils liens!...

BOURGACHARD.

Vous consentez donc, je puis enfin lever les yeux sur vous; et quand je vois tant de grâce, de beauté, de jeunesse, je suis trop heureux d'expier ainsi mes fautes.

GABRIELLE, à part.

h! mon Dieu!... quand il saura que c'est ma tante!...

BOURGACHARD.

Je ne le méritais pas... Je méritais d'être puni... Je vais écrire à votre tante... (Il va à la table.) Oui, Mademoiselle... je vais lui avouer tous mes torts... lui dire qu'en pareil cas, et quoi qu'il arrive, un galant homme ne peut pas hésiter... ne peut pas reculer... qu'il n'y a qu'un parti à prendre...

GABRIELLE, s'approchant de lui.

C'est cela même... c'est bien...

BOURGACHARD.

N'est-il pas vrai?... J'avais là, depuis si longtemps, comme un boulet de trente-six sur la conscience, et maintenant... (Écrivant toujours.) Voyez, est-ce bien ainsi?

(Il lui montre la lettre.)

GABRIELLE, lisant.

Oui, général... pas un mot de plus. Terminez en lui demandant une entrevue...

BOURGACHARD.

Tout ce que vous voudrez. (Il lui donne la lettre, Gabrielle la prend. — Après un moment de silence et d'embarras, Bourgachard continue :) Mais il est un autre chapitre... dont je n'ai pas osé vous parler... et d'y penser seulement me rend tout tremblant... (Montrant le papier.) Ce fils... dont vous parliez... c'est le mien?...

GABRIELLE.

Sans doute!...

BOURGACHARD, se levant.

J'ai un fils!... ah! que je voudrais le voir... et l'embrasser!... Y consentez-vous?...

GABRIELLE.

Certainement...

BOURGACHARD, lui baisant les mains.

Ah!... je suis trop heureux... et vous êtes un ange!...

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENTS, HENRI.

HENRI, apercevant son oncle près de Gabrielle.

Eh bien! eh bien! que vous disais-je?... vous en convenez vous-même... c'est un ange...

BOURGACHARD.

Oui, Monsieur... et si ce n'était ma goutte, je serais déjà tombé à ses pieds.

HENRI.

Vous ne trouvez donc plus étonnant qu'on se laisse séduire par elle, qu'on l'aime, qu'on l'épouse?...

BOURGACHARD.

Non, certes; et la preuve... c'est que je lu offre ma main!

HENRI.

Hein! qu'est-ce que vous me dites là?... vous, mon oncle!... (A Gabrielle.) Il perd la tête...

GABRIEL, avec reproche.

Comment, Monsieur!...

HENRI, vivement.

Non, ce n'est pas cela que je veux dire... (A Bourgachard.) Mais vous, qui me blâmiez tout à l'heure... (A demi-voix.) Car vous savez comme moi qu'elle n'est pas veuve...

BOURGACHARD.

Heureusement...

HENRI.

Qu'elle n'est pas mariée.

BOURGACHARD.

C'est ce que je demande...

HENRI.

Et qu'enfin... elle a un...

BOURGACHARD.

Raison de plus... Je suis trop heureux... et c'est justement pour cela...

HENRI, à part.

Il est fou... je voulais bien qu'il fût séduit... mais la dose est trop forte...

GABRIELLE, pendant cet aparté, a fait signe à un domestique, qui paraît.

Anastase... cette lettre à ma tante... et reconduisez monsieur dans le petit salon bleu...

BOURGACHARD, à demi-voix.

C'est là qu'il est... je cours l'embrasser. (Au moment d'entrer dans la chambre à droite, il s'arrête et revient auprès de Gabrielle.) Ah!... son nom...

GABRIELLE, à part.

Ah! mon Dieu!... je n'en sais rien... (Haut.) Il vous le dira lui-même...

BOURGACHARD.

C'est bien... c'est bien... Du silence... (montrant Henri) surtout avec lui. Je reviens vous prendre, et nous irons ensemble près de votre tante, lui demander son consentement, comme j'ai déjà le vôtre.

(Il entre dans la chambre à droite.)

SCÈNE XVII.

GABRIELLE, HENRI.

(Ils se regardent tous deux un moment en silence.)

HENRI.

AIR : *Un jeune Grec.*

Qu'ai-je entendu?... votre consentement!...
Ah! ma surprise, à chaque instant, augmente!

GABRIELLE.

Et d'où vient donc ce grand étonnement?

HENRI.

Vous consentez à devenir ma tante!

GABRIELLE.

Eh bien! qu'importe?

HENRI.

Ah! c'est ce qu'on verra...

GABRIELLE.

Par la constance moi je brille.

HENRI.

Et cette main, mon oncle l'obtiendra?

GABRIELLE.

Eh! oui, vraiment, pour que cela
Ne sorte pas de la famille.

HENRI.

C'est trop fort, et vous m'expliquerez, vous me direz au moins...

GABRIELLE, gravement.

« Quoi que je puisse voir, quoi que je puisse » entendre, je n'aurai ni défiance ni jalousie. »

HENRI.

Mais, Madame...

GABRIELLE.

« Je ne demanderai ni raisons, ni explications. » Voilà la seconde fois que je suis obligé de vous rappeler notre traité, et il est impossible d'avoir moins de mémoire...

HENRI.

C'est qu'il n'y a pas d'exemple d'une situation pareille, car enfin, je connais mon oncle, il ne plaisante pas, lui, et s'il vous épouse, il vous épousera bien, ce sera pour tout de bon.

GABRIELLE.

Eh bien!...

HENRI.

Eh bien! Madame, vous me mettriez en colère avec votre sang-froid, car enfin, et ce que je ne conçois pas, ce matin vous étiez bonne, indulgente, vous compatissiez à mes peines, et maintenant vous avez l'air de vous moquer de moi.

GABRIELLE.

Parce que je suis contente, oui, Monsieur, je suis contente de vous: et si vous continuez à être discret et soumis, si vous ne faites pas la moue comme en ce moment, j'ai idée que bientôt je pourrai vous récompenser, et que si le ciel seconde mes projets, dès ce soir vous serez marié.

HENRI.

Est-il possible! et mon oncle?...

GABRIELLE.

Votre oncle aussi.

HENRI.

C'est vous faire un jeu de mes tourments.

GABRIELLE.

Non, Monsieur! mais laissez-moi...

HENRI.

Et pourquoi?

GABRIELLE.

J'ai à parler à votre oncle.

HENRI.

Encore!

GABRIELLE.

Voilà votre appartement.

HENRI.

Je m'en vais, Madame, je m'en vais. (Revenant.) Mais vous me promettez au moins...

GABRIELLE.

Je ne vous promets rien, Monsieur, partez...

HENRI.

Je m'en vais, Madame, vous le voyez, je m'en vais. (A part.) Mais pas pour longtemps.

(Il sort par la porte latérale à gauche.)

GABRIELLE, le regardant sortir.

Pauvre jeune homme!... (Avec tendresse.) Ah! que j'aurai là un bon mari! mais pour cela, maintenant le plus difficile est à faire, car avec un homme de ce caractère-là, pour l'amener maintenant de lui-même à renoncer à moi, et à me préférer ma tante, ce n'est pas aisé. Allons, mettons tout ce que j'ai d'adresse... et tâchons d'abord de ne pas le heurter.

SCÈNE XVIII.

BOURGACHARD, GABRIELLE.

GABRIELLE, à Bourgachard qui entre.

Eh bien!

BOURGACHARD, hors de lui et à demi-voix.

Je l'ai vu!... je l'ai vu!... je l'ai embrassé. Ah! je ne me doutais pas de ce qu'un pareil moment fait éprouver. Heureusement il n'y avait personne... nous étions seuls, car j'ai pleuré, comme une femme, comme un conscrit.

GABRIELLE, avec joie.

Vraiment?

BOURGACHARD.

Il n'a pas eu peur de moi... ni de mes moustaches; au contraire, il a joué avec. C'est mon fils, c'est mon sang... c'est le sang de la vieille garde... et puis il me ressemble déjà...

GABRIELLE.

Vous trouvez!

BOURGACHARD.

C'est effrayant! si j'étais resté ici, ça vous aurait compromise. Et puis vous l'avez nommé VICTOR... c'est un beau nom, c'est celui que je lui aurais donné en souvenir de mon empereur, et quand j'y aurais ajouté le mien, Victor Bourgachard, cela sonne bien, cela retentit.

GABRIELLE.

Certainement.

BOURGACHARD, s'échauffant toujours.

Et quand on dira : Qu'est-ce que c'est donc que ce petit gaillard-là qui court, qui n'a peur de rien, qui jure déjà comme un homme?... on répondra : C'est le fils du général Bourgachard, du comte Bourgachard, car je suis comte, je l'avais oublié, je n'y tenais pas, mais j'y tiens pour lui. Il aura mon majorat, et mon château de la Brie, et toute ma fortune...

GABRIELLE, vivement.

Cela va sans dire.

BOURGACHARD.

N'est-ce pas?... Vous ne pouvez pas vous imaginer ce que ces idées-là ont produit en moi! j'étais ennuyé, fatigué de tout, même de la vie, et maintenant je renais; je rajeunis! je ferais encore une campagne pour laisser à mon fils quelque grade et quelque gloire de plus... Venez!... venez près de votre tante.

GABRIELLE.

C'est inutile!... d'après votre lettre et l'entrevue que vous lui avez demandée, elle ne peut tarder à se rendre ici, et je veux profiter de son absence pour vous dire à mon tour ce qui se passe en moi... ce que j'éprouve, ce que je pense, en un mot vous parler avec franchise...

BOURGACHARD.

C'est trop juste! au moment de se marier, il faut tout se dire.

GABRIELLE.

Eh bien! général... je dois vous avouer que M. Henri... que votre neveu... m'aime éperdument...

BOURGACHARD.

Je le sais! c'est un malheur...

GABRIELLE.

Mais ce que vous ne savez peut-être pas... c'est que moi aussi, je l'aime, et je le sens là... je ne pourrai jamais ni l'oublier, ni vous aimer, comme je le devrais.

BOURGACHARD.

Vraiment! je vous remercie de votre franchise... Mais que voulez-vous? c'est un malheur...

GABRIELLE.

Ce mariage va donc vous priver d'un neveu qui vous était cher, que vous aviez élevé, que vous regardiez aussi comme votre enfant. Il faudra l'exiler, ou, s'il reste près de vous, vivre en une défiance continuelle, le redouter sans cesse, être jaloux enfin des deux personnes que vous aimez le plus?...

BOURGACHARD, avec impatience.

C'est vrai!... c'est vrai!... mais quand vous me direz tout cela, il le faut, il faut bien réparer mon crime, et donner un nom à mon fils.

GABRIELLE.

Je ne vous parle pas de la différence de nos âges, de nos goûts. Ces bals, ces soirées, ces réunions qui m'enchantent, serait-ce là ce qui vous conviendrait? non, sans doute.

AIR de valse.

Ce n'est pas cela,
Ce tableau-là
Ne peut guère
Vous plaire;
Aussi, pour vous, et trait pour trait,
Voilà ce qu'il faudrait :

Une femme de quarante ans,
Fraîche encor, douce, aimable et bonne...
Songe-t-on aux jours du printemps
Lorsque brille un beau jour d'automne?
N'est-ce pas cela?
N'est-ce pas là
La compagne et l'amie

Qui de la vie
Et de l'hymen
Charmerait le chemin?

Ne voyant que votre intérêt,
Sans humeur et sans égoïsme;
Toujours là, les jours de piquet,
Surtout les jours de rhumatisme.
N'est-ce pas cela?
N'est-ce pas là
La compagne et l'amie
Qui de la vie
Et de l'hymen
Charmerait le chemin?

Elle entendrait, près du foyer,
Le récit de chaque victoire;
Et donnerait au vieux guerrier
Paix et bonheur après la gloire.
N'est-ce pas cela?
N'est-ce pas là
La compagne et l'amie
Qui de la vie
Et de l'hymen
Charmerait le chemin?

BOURGACHARD, avec humeur.

Eh! certainement, cela vaudrait bien mieux; mais quand on n'a pas le choix... quand il le faut.

GABRIELLE.

Et s'il ne le fallait pas...

BOURGACHARD.

Que dites-vous?...

GABRIELLE.

Si vous n'aviez envers moi aucun tort à réparer?

BOURGACHARD.

Ce n'est pas possible!...

GABRIELLE.

C'est pourtant la vérité... et si, dans le trouble où vous a jeté cet aveu, vous aviez eu le temps de réfléchir, vous vous seriez dit que j'ai dix-huit ans, que votre fils en a sept.

BOURGACHARD.

C'est juste... eh! qui donc alors... qui donc?

GABRIELLE.

Celle à qui vous venez d'écrire... pour implorer le pardon de vos torts...

BOURGACHARD.

Votre tante!...

GABRIELLE.

La mère de votre enfant... celle qui lui a prodigué tous ses soins... celle à qui vous rendrez l'honneur, et qui à son tour honorera votre vieillesse... Oui, voilà l'amie, la compagne qui vous convient... elle ne vous quittera pas, celle-là; elle embellira vos derniers jours... elle vous aidera à élever et à aimer votre enfant...

BOURGACHARD, attendri.

Mon enfant!

GABRIELLE.

Nous l'aimerons tous... car votre neveu ne sera plus obligé de s'éloigner... vous n'en serez plus jaloux... nous resterons avec vous, dans votre château; nous y vivrons tous en famille... votre fils épousera ma fille... car j'en aurai une...

BOURGACHARD.

Vous croyez?...

GABRIELLE.

Oui, Monsieur... et vous ne voudrez pas faire manquer tous ces mariages-là...

BOURGACHARD, essuyant une larme.

Non... non, vraiment...

GABRIELLE.

Je puis donc dire: Mon oncle?

BOURGACHARD.

Sans doute...

GABRIELLE.

Et je puis embrasser?...

BOURGACHARD.

Ça devrait déjà être fait...

GABRIELLE, se jetant dans ses bras.

Ah! de grand cœur!...

SCÈNE XIX.

LES PRÉCÉDENTS, HENRI.

HENRI.

Que vois-je? vous dans ses bras!...

GABRIELLE.

Oui, Monsieur...

HENRI.

Et c'est vous encore qui l'embrassez!...

GABRIELLE.

Certainement!

HENRI.

C'est trop fort... j'ai tout supporté... je me suis résigné; je me suis soumis à tout ce que vous avez ordonné, quelque absurde que ce fût... mais la soumission a des bornes, j'y renonce... je me révolte.

GABRIELLE, le regardant avec compassion.

Est-ce malheureux!... faire naufrage au port!... quand vous n'aviez plus qu'un instant de patience!...

HENRI.

Je n'en ai eu que trop... et je ne souffrirai point que devant mes yeux...

BOURGACHARD.

Qu'est-ce qu'il te prend?...

GABRIELLE.

De quoi se fâche-t-il?

BOURGACHARD.

De ce que j'embrasse ta femme...

HENRI.

Oui...

BOURGACHARD, lui montrant Héloïse, qui entre par la porte latérale à droite, en lisant la lettre de Bourgachard.

Eh bien ! prends ta revanche ! et embrasse la mienne.

HÉLOÏSE.

Ciel !...

(Elle tombe évanouie dans le fauteuil, Bourgachard court à elle.)

HENRI.

Sa femme !... il serait vrai ! Et vous, Mademoiselle ?

GABRIELLE.

Il en doute encore.

HENRI.

Oh ! non.

(Henri tombe aux genoux de Gabrielle et lui baise la main ; Bourgachard, qui s'aperçoit de cela, croit devoir en faire autant, et il se jette aux genoux d'Héloïse.)

BOURGACHARD, se relevant et à son neveu.

Oui, mon ami, j'ai retrouvé ma femme, mon enfant... (Montrant Gabrielle.) Et quant à elle, qui a toujours été digne de toi, il faut t'expliquer...

HENRI.

Non, mon oncle ; non, je ne veux rien apprendre, rien savoir...

GABRIELLE.

A la bonne heure, Monsieur, ce mot-là nous réconcilie ; et malgré votre manque de confiance...

HENRI.

Elle est revenue... j'épouse les yeux fermés.

BOURGACHARD, baisant la main d'Héloïse.

Et moi aussi... Allons voir mon fils !

AIR *du Valet de Chambre.*

Par l'amitié (*bis.*)
Que notre vie
Soit embellie !
Par l'amitié (*bis.*)
Que le passé soit oublié !





SALVOISY,

OU

L'AMOUREUX DE LA REINE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES,

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 18 avril 1834.

En société avec MM. de Rougemont et Decomberousse.

—

Personnages.

LA REINE.	LOUISE, orpheline.
LA PRINCESSE.	BOURDILLAT, médecin.
GEORGES DE SALVOISY.	FEMMES DE LA REINE.
LAUZUN.	UN HUISSIER.
DE VASSAN, capitaine des levrettes.	GARDES DU CORPS.

La scène, au premier acte, est à Trianon, en 1787. Au second acte, l'action se passe en 1791, aux environs d'Épernay, dans un château appartenant à M. de Salvoisy.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente l'appartement de la reine. Sur le devant, à gauche de l'acteur, une riche toilette.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

DE VASSAN, LAUZUN.

VASSAN.

Pourrai-je avoir l'honneur de dire deux mots à monsieur le duc?

LAUZUN.

Eh! c'est le capitaine des levrettes de la chambre du roi! ce cher M. de Vassan! parlez, mon ami, parlez.

VASSAN.

Ah! monsieur le duc, vous voyez un homme au désespoir, qui n'a plus une goutte de sang dans les veines; je viens d'apprendre qu'il a été question de supprimer mes fonctions; et cela, chez la reine.

LAUZUN.

Eh mais! ce ne serait peut-être pas une trop mauvaise idée; nous vous ferons entrer dans la bouche, ou dans la garde-robe.

VASSAN.

C'est fort honorable sans doute; mais tout le monde y entre; tandis que ne commande pas qui veut aux levrettes de Sa Majesté.

AIR : *De sommeiller encor, ma chère.*

Oui, les piqueurs les plus habiles
Ne pourraient lui donner des lois;
Tandis que pour moi seul dociles,
Elles accourent à ma voix.
Grâce à mes talents qui les dressent,
Ces quadrupèdes complaisants,
Quand on les frappe, vous caressent.

LAUZUN, souriant.

On croirait voir des courtisans.

VASSAN.

C'est pour cela que leur suppression nous intéresse tous; car si on laisse faire notre jeune souveraine, elle aura bientôt tout changé, tout bouleversé.

LAUZUN, à part.

Je l'espère bien.

VASSAN.

C'est une idée fixe, une folie; elle ne respecte rien. Déjà les paniers, qui avaient pour eux les



LA REINE

premières familles du royaume... hé bien! elle les a renversés.

LAUZUN, riant.

Que vous importe puisque vos pensions restent debout?

VASSAN.

Des modes elle passera à l'étiquette : il faut voir déjà le cas qu'elle en fait; c'est au point qu'une reine pourra bientôt boire, manger, se promener et s'amuser comme une autre femme.

LAUZUN.

Ah! cela ne serait pas tolérable!

VASSAN.

Enfin, croiriez-vous bien qu'il y a quelques jours elle s'est mise à courir les champs, dès cinq heures du matin, sous prétexte de voir lever le soleil.

LAUZUN.

Il a dû être un peu surpris de la rencontre.

VASSAN.

Qui donc?

LAUZUN.

Eh parbleu! le soleil!

VASSAN.

Et sur la terrasse du Grand-Trianon, au milieu de la nuit, ces concerts, dont tous les bons habitants de Versailles peuvent prendre leur part; où Sa Majesté se montre comme une petite bourgeoise, en simple déshabillé blanc, sans aucune suite.

LAUZUN.

Eh bien! où est le mal?

VASSAN.

Le mal! c'est qu'il lui est arrivé de causer quelquefois avec des gens de rien, des bourgeois qui sont venus, sans respect, s'asseoir auprès d'elle.

LAUZUN.

Tout cela vous étonne? Mais vous ne voulez donc pas comprendre, vous autres vieux courtisans, qu'élevée dans toute la simplicité des mœurs allemandes, la reine ne peut pas se conformer à vos sots et ennuyeux usages.

Air : *Du partage de la richesse.*

Et cependant, quoique étrangère,
Par ses attraits et son goût exquis,
Par son esprit et par sa grâce légère,
Elle appartient à notre beau pays.
Sans nul effort son sourire commande
Le dévouement, l'amour et les respects;
Et si sa tête est *allemande*,
Moi, je suis sûr que son cœur est *français*.

Aussi fait-elle perdre l'esprit à tout le monde; et ce matin encore ai-je été obligé de donner un coup d'épée, en son honneur, à un jeune étourdi, un jeune fou...

VASSAN.

Comment! monsieur le duc, un duel?

LAUZUN.

Mon Dieu oui! je parlais, un peu haut à la vérité, puisque ce jeune homme m'a entendu, de l'amitié dont la reine m'honore, de la bonté toute particulière avec laquelle Sa Majesté veut bien m'accueillir depuis mon retour de Russie. Je citais quelques petites circonstances, du reste, assez connues : la plume de héron, et certain ruban; j'allais même jusqu'à le montrer, lorsque ce jeune homme a eu l'audace de s'élancer sur moi, et de me l'arracher. Évidemment c'est un rival; mais pour son nom il n'a pas voulu le dire.

UN HUISSIER, entrant par le fond, à droite de l'acteur.

Quelqu'un qui veut visiter le Grand-Trianon, et qui se réclame de M. le marquis de Vassan, m'a chargé de lui remettre ce billet.

VASSAN.

Donnez. Vous permettez, monsieur le duc? (Lisant.) « Mon cher oncle. »

LAUZUN.

C'est un parent à vous.

VASSAN.

Ah! parbleu! des parents! on n'en manque pas quand on est à la cour; toutes les semaines il m'en tombe des nues. (Lisant.) « J'arrive du pays » et meurs d'envie d'admirer Trianon et d'em» brasser un oncle que je n'ai pas vu depuis dix » ans. » C'est mon neveu, Silvestre de Varnicour, dont on m'annonçait l'arrivée, un beau blondin.

L'HUISSIER.

Non, Monsieur, il est brun.

VASSAN.

Petit, jeune homme.

L'HUISSIER.

Non, Monsieur, il est grand.

VASSAN.

Que m'écrivait donc sa mère? Il ne peut pas cependant, depuis quelques heures qu'il est à Versailles...

LAUZUN.

Bah! on change si vite à la cour!

L'HUISSIER.

Du reste, il a une impatience d'entrer au château...

VASSAN, montrant la lettre.

Je crois bien! ces provinciaux qui n'ont jamais vu de près des grands seigneurs tels que nous...

LAUZUN, jetant les yeux sur le billet que Vassan tient à la main.

Comment! c'est là l'écriture de votre neveu?

VASSAN.

Mais apparemment.

LAUZUN.

C'est aussi celle du gentilhomme avec lequel je me suis battu ce matin.

VASSAN.

Quoi ! monsieur le duc ? il se pourrait ! Ah ! que je suis désolé ! il ne vous a pas blessé ?

LAUZUN.

Au contraire, c'est moi.

VASSAN.

Ah ! que c'est heureux ! mais c'est donc une mauvaise tête ? S'attaquer à vous ! concevez-vous une pareille chose ? moi qui fais profession du plus entier dévouement. Ah ! mais je vais aller tout à l'heure lui laver la tête : soyez tranquille, monsieur le duc, soyez tranquille, vous obtiendrez toute satisfaction.

LAUZUN, souriant.

Eh ! ne l'ai-je pas déjà obtenue !

L'HUISSIER, à de Vassan.

Que dois-je répondre ?

VASSAN.

Eh ! parbleu ! qu'il attende ! je suis d'une colère !... Voilà la reine, et mon devoir est de prendre ses ordres. Qu'il attende !

(L'huissier sort.)

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, LA REINE, LA PRINCESSE, LES FEMMES DE LA REINE.

LA REINE, entrant par la droite.

Déjà ici, Messieurs ? Est-ce que par hasard vous faisiez la cour à ma toilette ?

(Elle s'assied auprès de la toilette ; ses femmes se tiennent derrière son fauteuil.)

VASSAN.

Madame, on pourrait s'adresser plus mal ; n'est-elle pas chargée de reproduire les grâces de Votre Majesté ?

LA REINE, souriant.

Je suis sûre, monsieur de Lauzun, que vous n'auriez pas pensé celui-là.

LAUZUN.

Pire encore, Madame ; mais le respect du moins m'empêcherait de le dire.

LA REINE.

Vous êtes des flatteurs.

(Elle s'assied à sa toilette, entourée de ses femmes. Les unes arrangent sa coiffure, les autres attachent à une robe blanche une garniture de fleurs naturelles.)

LA PRINCESSE.

Votre Majesté ne met pas de rouge ce matin ?

LA REINE.

Non, ce soir seulement : on est si pâle aux bougies ! (A Lauzun.) Dites-moi donc, monsieur de Lauzun, ce que vous devenez. (Bas.) Hier soir, chez la princesse, je mourais d'envie de jouer gros jeu. Vous savez que je ne le puis qu'en cachette et par procuration ; car si le roi le savait... et justement vous ne paraissez pas.

LAUZUN, de même.

Désespéré de n'avoir pas pressenti le désir de Votre Majesté. Toutefois, qu'elle se console ; car ailleurs j'ai beaucoup perdu.

LA REINE, de même.

Vous auriez gagné pour moi. (Haut.) Eh bien ! Messieurs, vous avez vu notre comédie ? Mais, n'est-ce pas que nous ne sommes pas si détestables, pour des amateurs ; quoi qu'en ait dit certain mauvais plaisant, que c'était « royalement mal jouer ! »

LAUZUN, qui est passé entre de Vassan et la princesse.

Oh ! quelle injustice ! il est impossible d'être plus séduisante que Votre Majesté dans Colette.

LA PRINCESSE.

Aurons-nous demain une seconde représentation ?

LA REINE.

Non, nous aurons demain soir un concert sur la terrasse de Trianon.

VASSAN.

Effet magique, enivrant ! Ces instruments à vent placés derrière ces massifs d'arbres, au milieu de la nuit, c'est à vous rendre sylphe !

LAUZUN.

Et puis tout ce qu'on y entend est si délicieux !

LA REINE.

Pas toujours. (A la princesse.) Témoin notre dernière rencontre où nous avons entendu quelques petites vérités assez piquantes.

VASSAN.

L'on aurait osé, pendant le concert délicieux ?

LA REINE.

Eh ! mon Dieu oui ! et je vous réponds que les paroles valaient encore mieux que la musique.

LAUZUN.

Eh ! qui se serait permis ?...

LA REINE.

Un jeune homme qui était venu s'asseoir sur le banc où je m'étais placée avec la princesse.

VASSAN.

Et vous ne lui avez pas ordonné de se retirer ?...

LA REINE.

Pourquoi ? Il nous regardait beaucoup, mais ne nous connaissait pas ; son action n'avait rien d'inconvenant. D'ailleurs le piquant de la situation m'amusait ; on a si peu l'habitude d'attaquer la reine devant moi ! et je ris de la surprise de ce jeune homme, si jamais il me reconnaît.

VASSAN.

Il se croira perdu!

LA REINE.

Je ne le pense pas.

LA PRINCESSE.

Ou plutôt, de votre ennemi qu'il était, il deviendra votre partisan, votre admirateur.

LAUZUN.

Eh mais! peut-être est-ce déjà fait; car M. le lieutenant de police me parlait hier d'un original qui, depuis quelque temps, se trouve toujours sur le passage de Votre Majesté, et fait tous ses efforts pour pénétrer jusqu'à elle; efforts jusqu'à présent inutiles.

LA REINE.

A coup sûr; car c'est la première nouvelle. Eh bien?...

LAUZUN.

Eh bien! Madame, les singulières démonstrations de ce personnage, le langage passionné avec lequel il exprime son admiration pour Votre Majesté, l'ont fait remarquer de tout le monde.

LA REINE.

En vérité?

LAUZUN.

Au point que chacun ne le désigne plus que sous le titre de *l'amoureux de la reine.*

LA REINE.

L'amoureux de la reine!

LAUZUN.

Oui, Madame; et je ne sais pourquoi, car c'est un titre que nous réclamons tous.

LA REINE.

Et vous dites qu'il me suit partout?

LAUZUN.

Partout où il peut pénétrer: à l'Opéra, à la messe, dans les galeries.

LA REINE.

C'est étonnant que je ne l'aie pas remarqué!

LAUZUN.

Hier, toujours à ce que m'a dit M. le lieutenant de police, il est resté trois heures à la grille, par une pluie affreuse!

LA REINE, avec compassion.

Quelle folie! et sait-on qui il est, d'où il vient?

LAUZUN.

Communicatif sur un seul point, il est muet sur tous les autres.

LA PRINCESSE.

Je suis de l'avis de M. le duc: je croirais assez que c'est l'homme de la terrasse.

LA REINE.

Quelle idée! et comment imaginer que des sentiments aussi hostiles que les siens aient été changés par un quart d'heure de conversation?

LAUZUN.

Un quart d'heure! mais il vous a souvent suffi d'un coup d'œil; et d'après tout ce qu'on m'a raconté de son assiduité et de sa persévérance silencieuse, c'est une cour dans toutes les règles.

LA REINE.

Monsieur de Lauzun...

LAUZUN.

Oui, Madame, il faut dire les choses comme elles sont, et Votre Majesté le rencontrera quelque jour errant dans les bosquets de Versailles dont il ne peut s'éloigner.

LA REINE, se levant.

En vérité, Messieurs, il faut bien peu de chose pour donner carrière à votre imagination. Un gentilhomme de province, si toutefois c'est celui que nous croyons, car tout le monde en parle et personne ne l'a vu, pas même moi, ce pauvre jeune homme, qui ne connaissait peut-être rien de plus beau, avant de venir ici, que les tours de son gothique château, ne pourra pas se rassasier tout à son aise des spectacles, des cérémonies et des merveilles de Versailles, sans que son admiration pour la cour ne soit transformée aussitôt en amour pour sa souveraine, et les gens qui m'approchent, qui m'entourent, accueillent et répètent de pareils bruits!

LAUZUN.

Je suis désolé d'avoir blessé Votre Majesté.

LA REINE.

Me blesser! et en quoi? Pensez-vous que je fasse attention à de pareilles folies?

LAUZUN.

C'est justement pour cela que je me suis permis une plaisanterie...

LA REINE.

Dont je ne veux plus entendre parler. C'est bien, qu'il n'en soit plus question. (A la princesse.) Qu'y a-t-il ce matin? Avez-vous quelque demande, quelque pétition qui me soit adressée?

LA PRINCESSE.

Non, Madame.

LA REINE.

Tant pis! j'aurais voulu rendre service à quelqu'un, cela m'aurait rendu ma bonne humeur.

LA PRINCESSE.

N'est-ce que cela! que Votre Majesté se rassure, je crois que j'ai ce qu'elle désire...

LA REINE.

Parlez vite!

LA PRINCESSE.

Une pauvre jeune fille, que les concierges du château ont beau congédier et qui revient tous les matins en disant: *Je veux parler à la reine.* Je l'ai aperçue aujourd'hui dans la cour, assise sur une borne, et pleurant; je lui ai demandé ce

qu'elle voulait : *Je veux parler à la reine ;* je n'ai pu en tirer d'autre réponse, et j'attendais que Votre Majesté fût seule pour lui recommander ma protégée.

LA REINE.

Que je la voie. Qu'on me l'amène sur-le-champ. (Un huissier paraît.) Sur-le-champ !

LAUZUN.

Si Votre Majesté me le permet, je cours la chercher...

LA REINE.

Ah ! je conçois ! dès qu'il s'agit d'une jeune fille... Est-elle jolie ?

LA PRINCESSE.

Charmante !

LA REINE.

M. de Lauzun l'avait deviné; et son empressement...

LAUZUN.

Prouve le désir de plaire à Votre Majesté.

LA REINE.

Désir intéressé, dont il faudra vous savoir gré ; n'importe, j'y consens. (M. de Lauzun sort, la reine se retourne vers l'huissier.) Eh bien ! que voulez-vous encore, et que faites-vous là ?

L'HUISSIER.

Mille pardons, Madame ! je voulais parler à M. le marquis de Vassan.

LA REINE.

Est-ce un secret ?

VASSAN.

Non, vraiment; dis tout haut.

L'HUISSIER.

C'est monsieur votre neveu qui vous attend, qui s'impatiente, qu'on ne peut pas retenir, et qui menacede parcourir tout le château sans vous, si vous tardez davantage.

VASSAN.

Sans moi... (A part.) Diable ! diable ! j'y cours. (Haut à la reine.) Un provincial qui n'a jamais vu Trianon, et à qui je veux procurer ce plaisir. Sa Majesté n'a pas d'ordre à me donner ?

(Signe négatif de la reine. Il sort vivement par la droite, suivi de l'huissier. Au même moment entrent par le fond M. de Lauzun et Louise.)

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, M. DE LAUZUN ET LOUISE.

LAUZUN.

Voici, Madame, la charmante fille que je me suis chargé de vous présenter.

LA REINE.

Approchez, mon enfant; que voulez-vous ?

LOUISE.

Je veux parler à la reine.

LA PRINCESSE, à Louise.

Vous êtes devant elle.

LOUISE.

C'est-i possible ! ah ! je croyais que ce serait bien plus effrayant.

LA REINE.

Je vous semblais donc bien terrible ?

LOUISE.

Dame ! rien qu'à la peine que j'ai eue pour arriver, je me disais : Qu'est-ce que ça s'ra donc quand j'y serai; eh bien ! pas du tout, ce que vous m'avez dit m'a déjà rassurée et donné bon espoir.

LA REINE.

Je ne vous ai encore rien dit.

LOUISE.

C'est vrai; mais vous m'avez regardée d'un air qui voulait dire : Courage, mon enfant ! et je me suis dit : Celle-là, du moins, n'est pas fière et dédaigneuse; elle est avenante, elle est charitable; excusez, Madame, si je me suis trompée.

LA PRINCESSE, à demi-voix.

Prenez donc garde !

LOUISE.

Mais je serais si heureuse si je pouvais obtenir de votre bonté...

LA PRINCESSE.

Vous voulez dire de Votre Majesté.

LA REINE.

Non, non, laissez-la parler. C'est à ma bonté, n'est-ce pas, que vous vous adressez ? cela vaut beaucoup mieux ; répondez, d'où venez-vous ?

LOUISE.

De par delà Clermont-en-Argonne, d'où je suis venue à pied à Versailles, pour parler à la reine...

LA REINE.

Nous le savions déjà ; mais que voulez-vous lui dire à la reine ?

LOUISE.

Ça s'ra un peu long à vous raconter, et je suis bien fatiguée.

(Elle prend le fauteuil qui est devant la toilette et s'assied.)

LA PRINCESSE.

Que faites-vous ? on ne s'assied pas devant la reine.

LOUISE, restant toujours assise.

C'est-i vrai, Madame ? c'est que depuis deux jours que je ne me suis pas seulement reposée un instant, je me sens des faiblesses dans les jambes.

LA REINE, lui appuyant la main sur l'épaule.

Restez, restez, de grâce !

LOUISE.

Merci, Madame, je l'aime autant. (Se retournant vers la reine qui est debout appuyée sur le dos du fauteuil.) Eh bien ! je vous disais donc qu'on me nomme

Louise, Louise tout court; je n'ai pas d'autre nom, je suis orpheline.

LA REINE.

Et dans le besoin?

LOUISE.

Oh! non, vraiment. Il y avait au pays une grande dame, si bonne, si généreuse, qu'on aurait cru que vous y étiez; je ne manquais de rien; madame la marquise m'avait prise auprès d'elle.

LA REINE.

Quelle marquise?

LOUISE.

Eh bien! la marquise, tout le monde connaît ça; la dame du château de Clermont-en-Argonne, madame de Salvoisy, qui n'a qu'un fils, un si beau jeune homme, un sourire si aimable, et de grands yeux noirs. Vous ne l'avez jamais vu?

LA REINE.

Non, vraiment.

LOUISE.

Tout le monde l'adore au château; c'est tout naturel, il y fait tant de bien! et il n'y a pas un de ses vassaux qui ne donnât sa vie pour lui.

LAUZUN, souriant.

A commencer par mademoiselle Louise.

LOUISE.

Oh! Dieu! je ne serai pas assez heureuse pour ça. Par exemple, il avait un défaut, à ce que disait sa mère, car moi je ne lui en ai jamais trouvé: c'est que depuis quelque temps il parlait politique, ce qui désolait madame la marquise; il trouvait que tout allait de travers à la cour.

LAUZUN, sévèrement.

Eh bien! par exemple...

LOUISE, naïvement.

Oui, Monsieur, il était comme ça: il parlait de gloire, de liberté, d'idées nouvelles; je n'y entendais rien, mais j'étais de son avis; il déclamait avec tant de chaleur contre tous les abus, contre les courtisans, contre le roi, contre la reine. Ah! pour la reine il avait tort, je le vois maintenant.

LA REINE, avec un peu d'émotion.

En vérité!

LOUISE.

C'est tout simple, il ne vous connaissait pas, il ne vous avait pas vue; et c'est dans ces dispositions-là qu'il est venu faire un voyage à Paris, où madame a appris qu'il parlait en tous lieux aussi librement que dans son château, et puis tout à coup elle n'en a plus reçu de nouvelles; on n'a plus su ce qu'il était devenu; son cousin même, M. de Salvoisy, qui est employé à Versailles, a écrit qu'il était disparu, et qu'il craignait que la police, la Bastille, les lettres de cachet... que sais-je? Depuis ce moment, madame ne vivait plus, ni moi non plus, et voyant ma bienfaitrice dans les craintes et dans les larmes. (Elle se lève.) Ah! ça va mieux. (Elle continue.) Il m'est venu une idée dont je n'ai parlé à elle ni à personne, parce qu'on m'en aurait empêchée. Je suis partie à pied de Clermont-en-Argonne, sans savoir le chemin; mais je disais à tous ceux que je rencontrais : Je vais à Versailles pour parler à la reine, et ils m'indiquaient ma route.

LA REINE.

Pauvre enfant!

LOUISE.

Dès le second jour, je n'avais plus d'argent; je n'y avais pas pensé, et j'étais tombée de besoin au pied d'un arbre, lorsque passa un vieux militaire, qui me dit : « Jeune fille, que fais-tu là? » — Je viens de Clermont, et je vais à Versailles » parler à la reine. » Alors il me donna un louis. Vous le lui rendrez, Madame, n'est-il pas vrai? Je le lui ai promis; et voilà comme je suis arrivée à Versailles, comment j'ai parlé à la reine, pour lui demander la grâce et la liberté de mon jeune maître.

AIR nouveau de M. Hormille.

Comment sans lui retourner au pays?

LA REINE.

Quoi! mon enfant, vous voulez que la reine
Vienne au secours d'un de ses ennemis?

LOUISE.

Raison de plus.

LA REINE.

Pour augmenter sa haine.

LOUISE.

N'en croyez rien, Madame... ce sera
Un cœur de plus qui vous appartiendra.

LA REINE.

Il faut se rendre aux accents généreux
De cette voix qui presse et qui supplie;
Mais, dites-moi, si je cède à vos vœux,
Puis-je espérer, mon ancienne ennemie,
Que votre cœur un jour m'appartiendra?

LOUISE.

Oh! non, vraiment, car vous l'avez déjà.

LA REINE, souriant.

Voyons, vous dites que votre jeune maître est M. de...

LOUISE.

Salvoisy!

LA REINE, cherchant.

Salvoisy! (Souriant.) Non-seulement je ne l'ai pas fait arrêter, mais je n'ai pas même entendu ce nom-là parmi ceux... Je vais faire parler à M. Lenoir.

LOUISE.

C'est celui qui met au cachot? Ah! que vous êtes bonne!

LAUZUN.

Puisque ce M. de Salvoisy a un cousin à Versailles, on pourrait d'abord savoir par lui.... (A Louise.) Lui avez-vous parlé?

LOUISE.

Non, Monsieur, je ne sais pas même où il demeure, et puis je ne voulais parler qu'à la reine.

LA REINE, à la princesse.

Princesse, vous vous informerez, vous ferez écrire à ce cousin, je le verrai, je veux le voir dès aujourd'hui. (A Louise.) Soyez tranquille, mon enfant; nous saurons ce qu'est devenue la personne qui vous intéresse si vivement. On n'inspire pas un dévouement comme le vôtre sans le mériter. Tenez, vous voyez bien ce monsieur en habit brun, au fond de cette galerie? c'est M. de Vassan. Priez-le, de ma part, de vous conduire dans le salon de musique; dans deux heures vous aurez une réponse. (Se retournant vers ses femmes.) Maintenant, Mesdames, chez le roi. (A Lauzun.) Monsieur de Lauzun!... (Lauzun, qui regardait Louise, s'approche vivement de la reine qui adresse à Louise un geste de protection.) Adieu, mon enfant, (en souriant) adieu, ma nouvelle alliée! (A la princesse.) Ah! je vous remercie, princesse, voilà une bonne matinée.

(Elle sort par le fond, entourée de toutes ses femmes, et causant avec Lauzun.)

SCÈNE IV.

LOUISE, seule.

Ah! que je suis contente! et que diront maintenant tous ceux qui se moquaient de moi; toi! parler à la reine, une petite fille de rien! une paysanne! Oui, oui, je lui parlerai. Et je lui ai parlé, et pas trop mal encore, puisqu'on m'accorde ce que je demande, puisque je vais rendre la liberté à notre jeune maître et la vie à sa mère! et c'est sûr; la reine me l'a promis, la reine me l'a dit. Il faut qu'elle soit bonne pour écouter tout le monde, car elle doit avoir bien des embarras avec un aussi grand ménage que le sien!...

SCÈNE V.

VASSAN, LOUISE.

VASSAN, entrant par la droite et regardant autour de lui.

Pas ici non plus! où diable peut-il être fourré? je suis d'une inquiétude... (Apercevant Louise.) Ah! une jeune personne. Ne l'auriez-vous pas vu par hasard?

LOUISE, étonnée.

Qui donc, Monsieur?

VASSAN.

Mon neveu.

LOUISE.

Je ne le connais pas.

VASSAN.

C'est juste... Et m'échapper ainsi! A peine ai-je eu le temps de lui demander des nouvelles de la famille, sur laquelle il m'a répondu tout de travers. Au diable les gens de province! on devrait bien les supprimer.

LOUISE.

Eh bien! par exemple! moi qui suis de la province de Champagne!

VASSAN.

Je dis ça pour mon neveu, qu'en oncle complaisant je m'étais chargé de promener dans le château. C'étaient, à chaque pas, des admirations, des extases! j'avais toutes les peines du monde à le faire avancer.

LOUISE.

Dame! ça a l'air si beau!

VASSAN.

Plus il voyait, plus il voulait voir; j'avais beau lui dire : Si tu t'y prends comme ça, nous en aurons bien pour six semaines; je lui avais montré de loin les appartements de la reine, et j'allais ouvrir la salle des gardes, lorsqu'en me retournant, plus personne! mon gentilhomme avait disparu, évanoui, évaporé!

LOUISE.

Ah! que c'est drôle! et où peut-il donc être allé?

VASSAN.

Est-ce que je sais, moi? c'est justement ce qui m'effraye; ignorant des usages et de l'étiquette, il est capable de pénétrer jusque dans le conseil du roi! et jugez un peu ce qui m'en arriverait; car enfin c'est par moi qu'il est ici, c'est sur moi que pèse la responsabilité, et s'il commettait quelque inconvenance...

(En ce moment Salvoisy entre avec précaution par la droite, et, à la vue de Vassan, disparaît par le fond à gauche.)

VASSAN, continuant.

Quelle tache pour le nom des Vassan!

LOUISE, étonnée.

Comment! l'on vous nomme...

VASSAN.

Jean-Claude, marquis de Vassan, pour vous servir.

LOUISE.

C'est justement à vous que la reine m'a dit de m'adresser pour me faire conduire dans le salon de musique.

VASSAN, se frappant la tête.

Dans le salon de musique? Ah! j'y pense, nous avons passé devant, il y sera peut-être entré.

LOUISE.

Sous ce riche portique
Où s'étendent mes yeux,
Que tout est magnifique !
Qu'on y doit être heureux !

ENSEMBLE.

VASSAN.

L'aventure est unique !
Courons vite, morbleu !
Au salon de musique
Pour trouver mon neveu.

LOUISE.

Sous ce riche portique, etc.

(Ils sortent ensemble par le fond, du côté droit.)

SCÈNE VI.

SALVOISY, seul.

(Il rentre avec précaution en les voyant s'éloigner.)

Il n'est plus là ; il s'est éloigné ! Me voilà seul, seul, dans l'appartement de la reine ! Je sais à quoi je m'expose si l'on m'y surprend ; que m'importe ? pourvu que je la revoie une fois encore ; non plus confondu dans la foule, non plus posté pendant des heures entières près du portique ou du perron où elle doit monter en voiture, et où mes yeux, pendant qu'elle s'élance, la voient passer comme une apparition ; mais seule, là ! devant moi ! Ses regards s'arrêteront sur les miens, je l'entendrai, j'entendrai le son de cette voix qui m'a perdu, qui a changé ma vie, bouleversé toutes mes idées, qui m'a entraîné jusqu'ici... Moi dont le cœur battait d'indignation au seul nom de la cour, qui aurais rougi de détourner la tête pour voir passer une reine ; maintenant ma vie entière, comme celle de ces vils courtisans, se passera peut-être à épier un regard. Ah ! je les hais de toute la haine que je ne puis plus avoir pour elle. (Écoutant.) Ne vient-on pas ? Serait-ce encore ce M. de Vassan ? non, je suis débarrassé de lui, et je peux rendre à son neveu le nom que je lui ai emprunté. Ce matin, devant moi, à mon hôtel, il se vantait de son oncle le marquis, dont la protection devait l'introduire dans le château ; je l'ai devancé, je suis venu chercher à sa place... quoi ? un indigne affront, un juste châtiment ! la Bastille peut-être ! car à ma vue, à la vue d'un homme au milieu de son appartement, elle aura peur ; ses paroles n'exprimeront que la colère et l'indignation ; elle ne daignera plus, bonne et indulgente, comme sur le banc de la terrasse, écouter mes discours, y répondre comme mon égale ; non, elle sera reine, reine irritée... Eh bien ! j'aurai vécu un jour. (S'arrêtant.) Et ma mère ! ma pauvre vieille mère ! d'autres encore qui m'aimaient tant, et que je ne reverrai plus. Ah ! sans cette fièvre qui me dévore, sans ce délire, oui, oui, c'est du délire, je suis fou, je ne me reconnais plus, et quand je reviens à moi, je me dis : Retournons près de ma mère, fuyons ces lieux... (Regardant autour de lui et avec exaltation.) Mais ces lieux, ce sont ceux qu'elle habite. (Allant à la fenêtre.) Oui, je ne me trompais pas, c'est sur cette croisée que mes yeux sont attachés chaque jour... Oui, d'après la description exacte que je m'en suis fait donner, ce doit être ici, en sortant de ses petits appartements, qu'elle reçoit à sa toilette les hommages de la foule indifférente des courtisans. Un duc de Lauzun, pour la remercier de quelque faveur nouvelle, pourra tomber à ses genoux et lui baiser la main, tandis que moi qui ne demande rien, qui ne veux rien, que m'enivrer de sa vue... (Regardant vers la droite du théâtre et poussant un cri.) Ah ! son portrait ! Ah ! oui, le seul, le seul encore qui l'ait reproduite à mes yeux comme je l'ai vue, comme elle est en réalité. (Avec transport.) Ma fortune ! ma fortune tout entière pour cette image !...

SCÈNE VII.

SALVOISY, LA PRINCESSE.

LA PRINCESSE, à l'huissier qui entre avec elle par le fond, à gauche.

C'est bien, c'est bien.

SALVOISY, se retournant.

Quelqu'un, et ce n'est pas elle ! ah ! je suis perdu.

LA PRINCESSE, à l'huissier.

Je mettrai ces demandes sous les yeux de Sa Majesté. On laissera entrer M. de Salvoisy sitôt qu'il se présentera.

SALVOISY.

Que dit-elle ?

LA PRINCESSE.

C'est l'ordre de la reine.

SALVOISY.

De la reine ! (S'avançant vivement vers la princesse.) Salvoisy ! c'est moi, Madame.

LA PRINCESSE, l'examinant.

Vous, Monsieur ?

SALVOISY.

Oui, Madame, moi-même.

LA PRINCESSE.

Je venais d'envoyer chez vous ; la reine veut vous voir.

SALVOISY.

Me voir ! Elle sait donc qui je suis ? elle a donc voulu le savoir ?

LA PRINCESSE.

Mais apparemment. (A part.) Quel singulier homme ! (Haut.) Elle veut vous parler d'une chose qui vous intéresse.

SALVOISY.

Me parler! A moi! Salvoisy?

LA PRINCESSE, continuant.

N'avez-vous pas des parents à Clermont-en-Argonne?

SALVOISY, de même.

Oui, Madame. (A part.) Ah! ma tête se perd!

LA PRINCESSE.

C'est donc bien à vous. Encore quelques intants; Sa Majesté ne tardera pas à paraître.

(Elle sort en lui faisant une révérence et en lui faisant signe d'attendre.)

SCÈNE VIII.

SALVOISY, puis LAUZUN.

SALVOISY.

Ce n'est pas vrai! c'est impossible! Ah! si je pouvais le croire! Elle sait donc par combien de repentir et d'adoration j'ai expié mes discours de la terrasse; les lâches calomnies auxquelles j'avais pu croire! Une reine ne peut-elle pas tout savoir? Oh! oui, elle sait tout, elle a eu pitié de moi, elle veut me consoler, me dire qu'elle me pardonne. Je vais donc la voir! et de son consentement! et par son ordre! Oh! mon Dieu!...

(Il se laisse tomber dans un fauteuil sur le devant, à droite, et reste plongé dans ses réflexions.)

LAUZUN, entrant par la gauche.

L'occasion est favorable, et avant que la reine ne rentre chez elle... (Montrant un papier.) Là, sur sa toilette, cette allusion à notre dernier entretien; ces deux lignes, dont elle seule pourra comprendre le sens. Voilà trop longtemps que j'hésite; la manière dont elle m'accueille, les distinctions dont elle m'accable, tout me dit qu'il faut me déclarer, que c'est le moment. Elle s'y attend, j'en suis sûr, et l'on ne doit pas faire attendre une reine de France. (Il place le billet sur la toilette. Salvoisy se lève à ce bruit. Lauzun se retourne brusquement.) Qui est là? que vois-je? encore cet homme!

SALVOISY.

Encore ce duc!

LAUZUN.

Que voulez-vous? que demandez-vous?

SALVOISY.

La reine.

LAUZUN.

Et croyez-vous qu'il suffise d'un désir de pénétrer jusqu'à elle? Qui vous a conduit ici?

SALVOISY.

Que vous importe?

LAUZUN.

Vous me direz au moins à quel titre?

SALVOISY.

Pas davantage.

LAUZUN.

Un ordre écrit peut seul vous donner le droit...

SALVOISY.

Montrez-moi le vôtre.

LAUZUN.

Mon nom, mon rang, les charges que j'occupe...

SALVOISY.

Ah! j'entends! vous êtes de la cour, vous; on vous y admet, on vous y accueille, pour que vous alliez ensuite répandre au dehors le venin de vos calomnies.

LAUZUN.

Monsieur!

SALVOISY.

Ne vous ai-je pas entendu? Les malheureux! ils approchent d'une jeune femme sans expérience, prompte à céder à tous les mouvements de son âme, légère dans ses goûts peut-être, mais jeune, mais indulgente. Ils la provoquent, ils l'encouragent, et puis après ils l'injurient.

AIR de *Renaud de Montauban.*

Trompé par eux, le peuple la maudit,
Persuadé d'un crime imaginaire;
Ils n'ont pas craint, par un infâme bruit,
De soulever contre elle sa colère.
Puis, à la cour, les mots qu'ils ont dictés
Sont répétés par leur bouche coupable...
Pour rendre ainsi le peuple responsable
Des crimes qu'ils ont inventés.

LAUZUN.

D'aussi graves injures seraient déjà punies, si je ne pardonnais à l'exaltation d'un homme que le sort des armes a déjà rendu malheureux contre moi.

SALVOISY.

Oh! qu'à cela ne tienne, je suis prêt encore.

LAUZUN.

Eh! Monsieur, attendez donc que vous soyez remis de vòtre première blessure! Pensez-vous, d'ailleurs, que je n'aie rien autre chose à faire qu'à mettre l'épée à la main contre vous, que je ne connais pas?

SALVOISY.

La reine non plus ne vous connaît pas, et je viens lui dire...

LAUZUN.

Monsieur!...

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, VASSAN.

VASSAN, apercevant Salvoisy, et courant à lui sans voir Lauzun.

Ah! le voilà... (Se retournant et apercevant Lauzun.) Dieu! M. le duc!

LAUZUN.

Lui-même! qui, sans votre arrivée, allait donner une nouvelle leçon à votre neveu.

VASSAN.

Mon neveu! encore lui! Ah çà! c'est donc un diable! il est partout; on vient de me dire qu'il me demandait en bas à la grille, un petit blond; et à moins qu'il ne soit double...

LAUZUN.

Ou que l'un des deux ne soit un imposteur.

VASSAN.

C'est possible; en tous cas ce ne peut être que celui-ci. Se glisser dans cet appartement sans ma permission! oser tirer l'épée contre M. le duc! je le renie pour mon neveu.

LAUZUN.

Comme il vous plaira; mais qu'il s'éloigne.

SALVOISY.

M'éloigner!

LAUZUN.

Dans son intérêt, et dans le vôtre.

VASSAN, bas à Salvoisy.

Vous l'entendez; sortez, de grâce!

SALVOISY, s'asseyant sur le fauteuil à droite.

Je reste, car je suis ici par l'ordre d'une personne plus puissante que vous tous.

LAUZUN.

Vraiment! eh! qui donc?

SCÈNE X.

Les Précédents, LA PRINCESSE.

LA PRINCESSE, entrant par le côté à gauche.

La reine, Messieurs. (Apercevant Salvoisy.) Sa Majesté, que je précède, sera charmée de vous voir.

VASSAN et LAUZUN.

Que dites-vous?

LA PRINCESSE.

Que la reine désire parler à monsieur.
(Elle montre Salvoisy.)

VASSAN, avec orgueil.

A mon neveu! une audience particulière à mon neveu! à mon vrai et véritable neveu; car l'autre est un intrigant et un chevalier d'industrie que je vais faire arrêter... Dieu! la reine.

SCÈNE XI.

Les Précédents, LA REINE.

LA PRINCESSE, allant au-devant de la reine, lui dit à demi-voix :

Voici la personne à qui Votre Majesté désirait parler.

LA REINE.

Je vous remercie. (S'avançant et le regardant, à part.) O ciel! (A demi-voix.) Comment, princesse, vous ne le reconnaissez pas?

LA PRINCESSE, de même.

Non vraiment!

LA REINE, de même.

C'est le jeune homme qui, au concert de la terrasse...

LA PRINCESSE, de même.

Vous croyez? je n'en répondrais pas.

LA REINE, de même.

Et moi j'en suis sûre. Pas un mot devant M. de Lauzun, et avertissez cette jeune fille, mademoiselle Louise, qu'elle vienne.

LA PRINCESSE, sortant.

Oui, Madame.

LA REINE, s'avançant vers Salvoisy.

On vous a fait beaucoup attendre, Monsieur, j'en suis désolée.

SALVOISY, à part, avec émotion.

C'est sa voix! et c'est à moi, c'est à moi qu'elle parle!

LA REINE, toujours à Salvoisy.

Approchez-vous, j'aurais quelques renseignements à vous demander sur un de vos parents. (Regardant sa main qui est enveloppée d'un taffetas noir.) O ciel! vous êtes blessé?

SALVOISY.

Oui, Madame.

LA REINE.

Et comment cela?

VASSAN.

Par M. le duc, qui lui a fait cet honneur.

LA REINE.

M. de Lauzun? et pour quelle cause?

LAUZUN.

Je ne puis le dire, même à Votre Majesté, et j'espère que monsieur aura la même discrétion.

SALVOISY, avec fierté.

Je ne promets rien, Monsieur.
(Geste de colère de Lauzun.)

LA REINE.

Il suffit. Monsieur de Lauzun, Monsieur de Vassan...
(Sur un signe de la reine, Lauzun et de Vassan s'inclinent et sortent du même côté.)

VASSAN, à part.

Seul avec la reine! quel honneur pour la famille!

SCÈNE XII.

LA REINE, SALVOISY.

LA REINE, s'asseyant près de la toilette, et après un moment de silence.

Un duel avec M. de Lauzun! voilà qui est grave; car il est puissant, il a grand crédit; le savez-vous?

SALVOISY.

Oui, Madame.

LA REINE.

Il fallait donc des motifs bien forts?

SALVOISY.

Jugez-en vous-même, Madame : il outrageait devant moi, par une indigne calomnie, la vertu la plus noble et la plus pure.

LA REINE.

Je comprends : une grande dame dont vous étiez le chevalier?

SALVOISY.

Non, Madame; tant d'honneur ne m'appartient pas, et cependant je donnerais ma vie pour elle : car cette personne-là c'est Votre Majesté.

LA REINE.

Moi! que dites-vous? calomniée par M. de Lauzun. Oh! non, non, vous vous êtes trompé, vous avez mal entendu; ce n'est pas possible. (Étendant la main vers la toilette, et prenant le papier qu'elle y voit.) Son dévouement pour moi, son respect, me sont trop bien connus.... (Jetant les yeux sur le papier.) Dieu! qu'ai-je vu? (Froissant le papier avec indignation et se levant.) L'insolent! oser m'adresser de pareils vœux! à moi!

SALVOISY, timidement.

Votre Majesté refuse de me croire?

LA REINE, vivement.

Non, Monsieur, non, je crois tout maintenant. Des outrages, des calomnies, voilà ce que je dois attendre de mes amis. Quel sort me réservent donc les autres?

SALVOISY.

Ah! si vos ennemis vous connaissaient tous, ils seraient comme moi. (S'inclinant.) Ils se prosterneraient devant vous, ils vous demanderaient grâce, comme je le fais en ce moment, pour ces paroles indiscrètes, injurieuses, que sur des bruits mensongers je n'ai pas craint de vous adresser, sans vous connaître.

LA REINE, souriant.

Oui, le soir, sur la terrasse de Trianon. Ah! vous vous rappelez notre conversation? vous avez meilleure mémoire que moi; je l'ai tout à fait oubliée.

SALVOISY, fléchissant le genou.

Ah! Madame, c'est trop de générosité.

LA REINE.

Relevez-vous, Monsieur; quoique je ne pense pas mériter tous les reproches que l'on m'adresse, je ne me crois pas non plus une divinité.

SALVOISY, se relevant.

Daignez me dire, au moins, que vous ne me croyez plus au nombre de vos ennemis.

LA REINE, avec bonté.

J'en suis persuadée.

SALVOISY.

Ah! que je suis heureux! car mes torts pesaient là, sur mon cœur, comme un crime! Et pour les racheter, les expier tout à fait, que ne puis-je répandre jusqu'à la dernière goutte de mon sang!

LA REINE, à part.

Pauvre homme! (Regardant sa main.) Il a déjà commencé. (Haut.) Je vous ordonne, Monsieur, de ne plus vous exposer ainsi; nos défenseurs sont trop rares pour que nous ne devions pas les ménager, et nous attendons de vous, en ce moment, un service qui vous coûtera moins cher.

SALVOISY.

Que Votre Majesté daigne commander.

LA REINE.

Une de vos parentes, la marquise de Salvoisy, qui demeure à Clermont-en-Argonne, a un fils qui a disparu.

SALVOISY, à part et troublé.

O ciel!

LA REINE.

Savez-vous ce qu'il est devenu, et quel est son sort?

SALVOISY, hésitant.

Oui, Madame.

LA REINE.

Dites-le-moi donc, car je m'y intéresse beaucoup, et j'ai promis de le rendre à sa mère.

SALVOISY.

Votre Majesté ne le pourra pas, car il est impossible qu'il s'éloigne maintenant de Versailles.

LA REINE, vivement.

Il y est donc?

SALVOISY.

Oui, Madame; le jour, errant dans ces jardins, sous ces portiques; la nuit, couché sous le marbre de vos balcons, ou les yeux fixés sur vos fenêtres.

LA REINE.

Que me dites-vous! Serait-ce ce jeune homme dont on me parlait ce matin, qui suit partout mes pas, et qu'on ne désigne ici que sous le nom d'*Amoureux de la reine*?

SALVOISY.

Oui, Madame.

LA REINE.

C'est là votre parent, et vous n'avez pas essayé de le rendre à la raison; de lui représenter qu'il exposait ainsi, à la poursuite d'une vaine chimère, son repos, son bonheur et ses jours peut-être?

SALVOISY.

Il le sait, Madame; mais il aime mieux mourir que de ne plus voir Votre Majesté; c'est sa vie, c'est son être; il n'existe que de votre présence.

LA REINE.

En vérité, c'est de la folie, et je m'étonne que faisant profession d'un pareil dévouement, il n'ait pas été arrêté un instant par la crainte de me compromettre ou de me déplaire.

SALVOISY.

Vous déplaire, vous compromettre! O ciel! et comment? est-ce votre faute si l'on vous aime? est-ce la sienne s'il n'a pu se défendre d'un pareil amour? et jugez vous-même, Madame, s'il est si coupable. Dans ces jardins de Versailles, dans ce parc magnifique ouvert à tout le monde, une femme se trouve assise près de vous; vous êtes frappé du charme de sa personne; vous lui parlez, elle répond! le son de sa voix vibre jusqu'au fond de votre âme, vous vous laissez aller sans méfiance à l'entraînement de ses discours; et quand une passion vous est bien entrée jusqu'au fond du cœur, il se trouve que cette femme est une reine! une reine! Ah! que n'est-elle votre égale! on l'adorerait sans crime, on pourrait l'avouer, le lui dire à elle-même, et pâle, tremblant, les yeux baissés vers la terre, on ne rougirait pas devant elle de honte et de crainte, comme je le fais en ce moment.

LA REINE.

O ciel! que dites-vous?

SALVOISY.

Que je suis cet insensé, ou plutôt ce coupable.

LA REINE, avec dignité et faisant un pas pour sortir.

Monsieur!...

SALVOISY.

Ah! ne me punissez pas, ne prononcez pas mon arrêt; je ne crains pas la prison, je ne crains pas la mort; mais je crains de ne plus vous voir. Grâce, Madame! grâce et pitié...

LA REINE, à part.

Mon Dieu! si j'appelle, il est perdu!

SALVOISY, avec chaleur.

Je ne veux rien, je ne demande rien, que vous voir, vous voir encore, les jours où tout le monde est admis à ce bonheur; et, si dans la foule indifférente qui souvent se presse autour de vous, il est un homme qui vous aime, pourquoi sa vue vous irriterait-elle? son silence et ses tourments seraient-ils une offense? (La reine fait encore quelques pas pour sortir.) Oh! non, non, cela n'est pas possible! et peut-être émue d'un attachement si pur et si vrai, vous direz: Pauvre homme! il m'aime tant! et vous me souffrirez...

LA REINE.

Monsieur!... (A part.) Que lui répondre? le malheureux me fait de la peine; et cependant, souffrir de pareilles choses est impossible. Allons, allons, qu'il s'éloigne, du moins... (Haut.) Monsieur, je vous prie... (A part.) La, ne le voilà-t-il pas immobile devant moi! (Haut.) Monsieur, retirez-vous, la reine ne saura rien de tout ce qui s'est passé. Allez, allez; mais surtout plus d'éclat, plus de querelles, ce serait encore une manière de me calomnier... Eh bien! ne m'entendez-vous pas?

SALVOISY.

Si, Madame, vous venez de me répondre sans colère, avec bonté; je vous reconnais; oui, oui, vous voilà bien, telle que je vous ai vue la première fois. Un mot, un mot encore, de cette voix que peut-être je n'entendrai plus, qu'avant de mourir vous ayez eu pitié de moi; et quel que soit le châtiment qui m'est réservé, (se jetant à ses pieds) que je puisse au moins toucher cette main qui me pardonne.

LA REINE, avec dignité et dégageant sa main que Salvoisy vient de saisir.

Malheureux! je vous ordonne de sortir.

(En ce moment, le duc de Lauzun, M. de Vassan et quelques personnes de la cour paraissent au fond.)

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS, M. DE LAUZUN, VASSAN.

LA REINE, aux personnes qui entrent, et montrant Salvoisy.

Messieurs, faites sortir cet homme!

LAUZUN.

Le misérable! aux pieds de Votre Majesté!

VASSAN.

Quelle insolence! il n'est plus mon neveu, et sa ruse est découverte. (Aux gardes du corps qui sont près de la porte.) Qu'on le saisisse! qu'on l'entraîne!

(Au moment où les gardes font un mouvement pour arrêter Salvoisy, paraît Louise.)

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS, LA PRINCESSE, LOUISE.

LOUISE, entrant vivement et poussant un cri en apercevant Salvoisy.

Ah! le voilà! Grâce, Madame, grâce pour lui, vous me l'avez promis!

LA REINE.

Oui... Qu'on ne lui fasse aucun mal, qu'il s'éloigne seulement; cet homme n'a point de mauvais desseins; il est privé de sa raison, ce n'est qu'un pauvre insensé.

LOUISE.

Lui!

SALVOISY, poussant un cri déchirant.

Ah! ce n'était que du mépris, pas même de la pitié!

LAUZUN, à la reine.

Quoi! Madame, vous laisseriez impunis de pareils outrages?

LA REINE.

Ne vous en plaignez pas, Monsieur, et remerciez le ciel de mon indulgence. (Bas, lui remettant son billet.) Tenez; et désormais ne reparaissez jamais devant moi.

(Elle va s'asseoir près de la toilette.)

LOUISE, qui pendant ce temps s'est approchée de Salvoisy.

Eh! mais, qu'a-t-il donc? comme il me regarde d'un air effrayant! Mon maître! mon maître! est-ce que vous ne me reconnaissez pas?

(Musique qui dure jusqu'à la fin de l'acte.)

SALVOISY, avec égarement.

Sortez! a-t-elle dit; qu'on le chasse! Chassé comme un valet!

LOUISE, se jetant aux pieds de la reine.

Madame, il a perdu la raison.

SALVOISY, à Louise qu'il relève.

Que faites-vous donc? à genoux devant elle! prenez garde, vous allez vous faire chasser: ceux qui l'aiment sont renvoyés de ce palais; elle ne souffre auprès d'elle que ses ennemis; vous voyez bien que je ne peux pas y rester. Venez, venez.

(Il veut entraîner Louise, et traverse avec elle le théâtre de gauche à droite; mais il chancelle et tombe sans connaissance dans un fauteuil que la reine vient de quitter.)

LA REINE, gagnant le fond à droite.

Princesse, M. de Vassan, voyez, ordonnez qu'on lui prodigue tous les soins. Privé de la raison!... (Le regardant.) Ah! le malheureux, que lui reste-t-il?

LOUISE, auprès de Salvoisy.

Moi, Madame; moi qui ne le quitterai jamais.

(Elle se jette dans les bras de Salvoisy. La reine s'éloigne en jetant sur lui un dernier regard. La toile tombe.)

ACTE II.

Le théâtre représente un salon du château de Salvoisy, sur la route d'Épernay. Porte au fond et portes latérales. Sur le devant, à gauche de l'acteur, une table avec tout ce qui est nécessaire pour écrire, et de plus une guitare.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

BOURDILLAT, seul, assis près de la table, lisant le journal.

Comme ça marche! comme ça marche! Chaque jour un nouvel événement! et les notables, et l'Assemblée nationale, et le jeu de paume, et les titres qui s'en vont, et les assignats qui arrivent. L'abolition de la noblesse; il n'y aura plus de nobles: l'abolition des noirs; il n'y aura plus de noirs: tout cela va d'un train... Et aujourd'hui, (il prend un autre journal) qu'est-ce qu'il y a de nouveau dans le journal de M. Salvoisy? (Il lit.) CHRONIQUE DE PARIS, 19 juin 1791. « Décret qui enjoint aux princes de revenir en France, sous peine de confiscation de leurs biens, etc. » Dame! qu'ils y prennent garde! s'ils s'en vont tous comme ça, cela fait de la place aux autres! et nous finirons par être les premiers. Moi, par exemple! moi, Bourdillat, simple chirurgien, pour ne pas dire *frater*, à Épernay, me voilà déjà administrateur du district. Tous mes collègues s'amusent à faire du désintéressement, moi je ne demande qu'à monter; il ne faut pour cela que saisir au passage une bonne occasion, et il en passe tous les jours. Ah! c'est mademoiselle Louise!

(Il se lève.)

SCÈNE II.

LOUISE, BOURDILLAT.

LOUISE.

Vous voilà, monsieur Bourdillat?

BOURDILLAT.

Oui, Mamzelle, fidèle à mon devoir, tous les matins je viens au château de M. Salvoisy déjeuner et lire les journaux, et voir notre jeune et intéressant malade. Comment va-t-il ce matin?

LOUISE.

Je ne trouve pas de changement.

BOURDILLAT.

C'est étonnant! ça n'est pas faute de visites! trois cent soixante-cinq par an. Je reviendrai demain, car c'est mon meilleur malade.

LOUISE.

Je crois bien, toujours si bon, si aimable, ne se plaignant jamais!

BOURDILLAT.

Il n'en a pas le temps. Vous êtes toujours là, à veiller sur lui, à prévenir tous ses désirs, et cela depuis cinq ans, sans vous décourager ni vous ralentir un moment: savez-vous que c'est très-beau?

LOUISE.

Et en quoi donc? Est-ce qu'il me serait possible de le quitter, de l'abandonner: depuis que sa mère est morte, il n'a plus que moi pour l'aimer!

BOURDILLAT.

Et vous l'aimez tant!

LOUISE.

Dame! madame la marquise me l'avait ordonné, et je ne lui ai jamais désobéi. « Louise, qu'elle me dit, je lègue mon fils à tes soins, à ton zèle! tous ses parents ont fui sur une terre étrangère, et moi aussi, je vais le quitter pour jamais. »

AIR : *Elle a trahi ses serments et sa foi.*

D'une mourante entends le dernier vœu :
Sois de mon fils la compagne assidue;
Que l'amitié puisse lui tenir lieu
De la raison, qu'hélas! il a perdue.
Veille ici-bas sur lui, ma fille, et moi,
Du haut des cieux je veillerai sur toi!

BOURDILLAT.

Ah! elle vous a dit cela?

LOUISE.

Oui, Monsieur, et si elle me regarde quelquefois, comme elle me l'a promis, elle doit être contente.

BOURDILLAT.

Vous avez raison; elle doit être contente de nous. Vous, d'abord, vous faites tout ce qu'il veut, et moi, je ne le contrarie jamais, je ne lui ordonne jamais rien, je le laisse bien tranquille: c'est le moyen de le guérir tout à fait.

LOUISE.

Vous croyez?

BOURDILLAT.

Foi de docteur, je n'en connais pas d'autre, et je vous réponds qu'il y a du mieux. Le mois dernier, ce jour où il refusait de me recevoir, il avait toute sa raison.

LOUISE.

Oh! oui, je sais bien ces jours-là.

BOURDILLAT.

Toute la semaine dernière, il a parlé presque aussi raisonnablement que moi, et hier et avant-hier, en apercevant M. le duc, je ne sais lequel, qui se rendait à la frontière, il l'a très-bien reconnu, et en général, tout ce qu'il a vu à Versailles, tout ce qui vient de ce pays-là produit sur lui une émotion, une commotion qui pourrait amener sa guérison.

LOUISE.

Vous croyez? ça serait bien heureux. Au fait, il y a des moments où il raisonne; il reconnaît ceux qui lui parlent, il leur répond avec justesse. Mais moi, je suis bien malheureuse, c'est comme un sort qu'on m'aurait jeté; j'ai beau être toute la journée à côté de lui, il ne me reconnaît jamais, il me prend toujours pour la reine; il me parle de son amour, et cela a l'air de le rendre si heureux que je le laisse dire, quoique ce soit là le plus pénible, voyez-vous.

BOURDILLAT.

Et en quoi?

LOUISE.

Je ne sais, mais il me semble que de recevoir des amitiés qui ne sont pas pour vous, il y a là-dedans quelque chose de... enfin, ça n'est pas à moi, ça ne m'appartient pas, et quand on est honnête fille, on ne veut rien dérober à personne.

BOURDILLAT.

Vous êtes folle!

LOUISE.

C'est possible, l'habitude de vivre avec lui.

BOURDILLAT.

Si cela arrivait, nous vous soignerions aussi; car moi, j'ai une affection pour tout ce qui tient à ce château... pour le château lui-même. Tout à l'heure, le commandant militaire, M. Byron, qui vient inspecter en passant le département de la Marne, nous demandait un logement pour lui et son état-major. Eh bien! moi, je lui ai désigné ce château comme le lieu le plus digne de le recevoir.

LOUISE.

On les logera dans l'aile droite du château; mais ce n'est pas trop amusant, parce que des militaires...

BOURDILLAT.

N'ayez pas peur: quoique fort jeune encore, le commandant Byron est un de ces anciens seigneurs si éminemment aimables... Je vous présenterai à lui, et grâce à ma protection... Tenez, tenez, le voici déjà qui vient s'établir et prendre possession de son quartier-général.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, BYRON.

BYRON, au fond, à des cavaliers.

Surtout, Messieurs, beaucoup d'égards et de politesse pour les habitants de ce château; des militaires français doivent l'exemple de l'ordre et de la discipline. (Voyant Bourdillat.) Eh! c'est maître Bourdillat, ce magistrat irréprochable et ce docteur qui ne l'est peut-être pas autant...

BOURDILLAT.

Vous êtes trop bon, commandant: du reste, c'est moi-même qui prends la liberté de recommander à votre protection cette jeune fille. (Bas à Louise.) Avancez donc.

LOUISE, levant les yeux.

O ciel! M. de Lauzun!

BYRON, la regardant.

Eh! mais, autant que je me rappelle, cette jolie fille...

BOURDILLAT.

Vous la connaissez?

BYRON, allant à elle.

Toutes les jolies filles sont de ma connaissance.

LOUISE.

Il y a cinq ans, à Trianon, vous m'avez présentée à la reine.

BYRON, avec embarras.

La reine! il y a cinq ans... oui, oui, je me rappelle parfaitement..... depuis, les temps ont changé.

BOURDILLAT.

Et nous avons fait comme eux.

BYRON.

Moi, du moins: car vous, ma belle enfant, toujours aussi jolie, si toutefois cela n'a pas augmenté. Et votre jeune maître, ce cerveau brûlé, simple gentilhomme à qui il fallait de royales amours?

LOUISE.

Vous êtes ici chez lui.

BYRON.

Pardon! pardon mille fois; et sa tête?

LOUISE.

Elle n'est jamais bien revenue.

BOURDILLAT.

C'est moi qui le traite.

BYRON, lui frappant sur l'épaule.

Ça ne m'étonne pas, vous en êtes bien capable!

BOURDILLAT, s'inclinant.

Trop de bontés. Ces ex-grands seigneurs sont d'une politesse... On reconnaît tout de suite les manières de l'ancienne cour.

BYRON.

La cour! je n'en suis plus, Monsieur; je suis de la nation.

BOURDILLAT, avec satisfaction.

Oh! nous savons bien que M. le duc de Lauzun...

BYRON.

Il n'y a plus de duc de Lauzun. Un des premiers j'ai abdiqué toutes ces distinctions et priviléges, dont une seule nuit a suffi pour renverser l'échafaudage. Je suis le commandant Byron; ce titre vaut bien l'autre. Je ne devais le premier qu'au hasard; c'est à la confiance de mes concitoyens que je dois celui-ci, et, quoique jeune, je tâcherai d'y faire honneur.

BOURDILLAT.

Vous n'aurez pas de peine.

BYRON.

Que chacun fasse son devoir et tienne ses engagements comme moi, avec une foi ferme et sincère, et les temps s'amélioreront.

BOURDILLAT.

Ils sont déjà améliorés! autrefois je n'étais rien, aujourd'hui je suis quelque chose; et encore la plupart de mes collègues prétendent que je n'entends rien à ce qui se passe, que je suis un brouillon, un imbécile; expression de l'ancien régime.

BYRON.

Style de tous les temps.

BOURDILLAT.

Que j'aie un jour l'occasion de déployer mes talents, ils verront si j'en ai... A propos de ça, monsieur le commandant, on disait ce matin au district que la cour et toute la noblesse veulent abandonner le royaume?

BYRON, sans l'écouter.

Oui, oui... (Rompant la conversation, et s'adressant à Louise.) Eh bien! ma chère enfant...

LOUISE.

Si M. le commandant veut prendre possession de ses appartements, il y trouvera tout ce qui peut lui être utile; et plus tard, si vous désirez quelque chose...

BYRON.

L'avantage de vous offrir mes services, le plaisir d'être admis à vous présenter mes hommages.

BOURDILLAT.

Galanterie de l'ancienne cour.

BYRON, s'éloignant de Louise.

C'est vrai, ce n'est plus de mode; mais quand on y a été élevé...

LOUISE.

Taisez-vous, taisez-vous, je crois entendre mon maître.

BYRON.

Pauvre jeune homme! (A Bourdillat.) Ah! sa vue me ferait mal. Venez, venez, Bourdillat; conduisez-moi à l'appartement que mademoiselle Louise veut bien me destiner.

(Lauzun et Bourdillat sortent par le fond. Louise sort après eux.)

SCÈNE IV.

SALVOISY, puis LOUISE.

(Il entre par la porte latérale, à droite; il marche lentement, s'arrête, et a l'air de regarder d'un air étonné; il salue à droite, à gauche, comme s'il y avait beaucoup de monde, donnant une poignée de main à droite, à gauche.)

SALVOISY.

Air de *la Folle* (Musique de M. Grisard).

Que de monde aujourd'hui! quels courtisans nombreux!
Pour contempler la reine ils viennent en ces lieux...
Ils l'admirent tout haut... moi je l'aime tout bas;
Mon âme est tout entière attachée à ses pas!
Mais je la cherche en vain, et je ne la vois pas!
Pour moi plus de bonheur quand je ne la vois pas!

(Apercevant Louise qui rentre par la porte du fond.)

La voilà, c'est la reine, elle sort de son appartement.

(Il la salue et se tient dans une attitude respectueuse.)

LOUISE, à part.

Je n'ose l'approcher. (Haut.) Monsieur...

SALVOISY.

Votre Majesté daigne donc accorder un instant d'entretien à son serviteur.

LOUISE.

Toujours elle! et jamais moi.

SALVOISY.

Quelle différence! depuis ce jour où vous avez

dit : « Sortez, qu'on le chasse! » Ah! je me le rappelle, vous l'avez dit; et alors je ne sais ce qui s'est passé en moi, l'humiliation, la rage, la haine! Oh! oui, je vous haïssais plus que jamais...

LOUISE, avec joie.

Serait-il vrai?

SALVOISY.

Puis tout à coup, un changement.... ah! un changement bien grand; dédaigneuse et hautaine, vous êtes devenue si bonne, si aimable, vos yeux me regardaient avec une expression si douce... tenez, comme en ce moment.

LOUISE.

Vous croyez?

SALVOISY.

Oh! que je vous trouve ainsi et plus touchante et plus belle! et ces riches habits de soie, ces perles dans vos cheveux, vous les avez ôtés; vous avez bien fait, vous n'en avez pas besoin; je vous aime bien mieux comme cela.

LOUISE, avec joie.

Vraiment!

SALVOISY.

Sans comparaison! Ah! si vous pouviez rester toujours comme vous êtes, ne plus être reine...

LOUISE.

Je ne demande pas mieux.

SALVOISY.

Vous n'y tenez donc pas?

LOUISE.

Du tout, du tout; Versailles, la cour et les majestés, si vous pouviez comme moi oublier tout cela!

SALVOISY, avec force.

Vous oublier.... Oh! non, je ne le peux pas! vous êtes tout pour moi!

LOUISE, cherchant à le calmer.

On m'avait parlé d'une amie de votre enfance.

SALVOISY.

Attendez... Ah! oui, la reine.

LOUISE.

Eh! non. Une jeune fille qui vous était si attachée.

SALVOISY.

Attendez... oui, Louise...

LOUISE.

Il sait encore mon nom.

SALVOISY, tristement.

Pauvre enfant! elle est morte.

LOUISE.

Eh bien! par exemple, qui vous a dit cela?

SALVOISY.

Ah! elle est morte; elle ne vient plus, plus du tout; et si elle vivait... (Il la prend par la main, et la conduit dans un coin du théâtre, à droite. A demi-voix.) Vous ne savez pas? ce fut mon premier amour. Oui, je l'aimais avant d'aller à la cour.

LOUISE.

La! ce que c'est que de venir à la cour! Voyez comme tout s'y perd!

SALVOISY.

Mais ma mère n'aurait jamais voulu. (Il va s'asseoir auprès de la table.) Ah! elle était bien jolie. (Louise s'approche. La regardant.) Moins que vous cependant; bien moins que Votre Majesté.

LOUISE.

C'est fini, il est dit qu'il n'y a que moi qu'il ne reconnaîtra jamais.

SALVOISY, prenant la guitare qui est sur la table, et jouant pendant la ritournelle.

Air du *Castillan à Paris* (d'Édouard Brugnières).

Sans vous, hélas! ma vie était si triste!
Votre aspect seul la charme et l'embellit;
Par votre aspect je respire et j'existe...

LOUISE, à part, avec joie.

Ah! pour le coup c'est de moi qu'il s'agit!

SALVOISY.

Oui, sans l'éclat du diadème,
Tout céderait à votre loi...

LOUISE.

Ah! qu' c'est cruel!.. mêm' quand il m'aime,
Cet amour-là...
(Pleurant.)
Ah! ah! n'est pas pour moi!

SALVOISY, se levant et allant à Louise.

En vous voyant, se glisse dans mes veines
Un feu brûlant et rapide et soudain...
Et cette main que je presse en les miennes...

LOUISE, à part, avec joie.

Oh! cette fois, c'est bien moi! c'est ma main!

SALVOISY, avec passion.

Reine chérie!... ah! tant de grâce
Fait oublier qu'on n'est pas roi!
(Il l'embrasse.)

LOUISE, à part, et pleurant.

Et même, hélas! quand il m'embrasse,
Ces baisers-là, ah! ah! n'sont pas pour moi!
(Elle le repousse.)

SALVOISY.

Ah! vous êtes fâchée!

LOUISE.

Il n'y a peut-être pas de quoi?

SALVOISY.

Je vous ai offensée!

LOUISE.

Ce n'est pas tant la chose, mais les idées qu'on y attache. (Salvoisy la salue respectueusement.) Allons, des respects maintenant.

(Il fait un second salut respectueux, la regarde, puis il sort brusquement par la porte latérale à droite.)

LOUISE, le regardant.

Air : *Pour le trouver, je cours en Allemagne* (d'Yelva).

Toujours la reine! hélas! quelle est ma peine,
Et que not' sort est étrange aujourd'hui!
Il est trop loin de moi quand je suis reine,
Et paysann' je suis trop loin de lui!

Il guérirait du délir' qui l'égare,
Que tous mes vœux seraient encor déçus!
La folie, hélas! nous sépare,
Et la raison nous sépare encor plus.

SCÈNE V.

LOUISE, BOURDILLAT.

BOURDILLAT.

C'est encore moi, mademoiselle Louise. Voici ce que c'est. Un monsieur, une dame et un enfant demandent l'hospitalité; une indisposition du petit bonhomme les oblige de s'arrêter; il leur fallait un asile et un médecin pour une demi-heure. Je me suis trouvé là, votre château aussi; je les ai assurés de mes bons soins, de votre bon accueil, et je vous les amène.

LOUISE.

Vous avez bien fait.

BOURDILLAT.

J'ai déjà examiné l'enfant; ce ne sera rien du tout. (Il se met à la table et écrit.) Une légère prescription.

LOUISE.

Je cours à la pharmacie du château.

BOURDILLAT.

C'est cela; ils pourront après se remettre en route.

(Louise sort par la porte latérale à gauche.)

SCÈNE VI.

LA REINE, BOURDILLAT.

LA REINE, dans le fond, à Vassan qui l'accompagne et qui est resté en dehors.

Surtout ne le quittez pas. (Entrant vivement et s'adressant à Bourdillat.) Eh bien! Monsieur, mon fils?

BOURDILLAT.

Soyez sans inquiétude, Madame, on prépare ce qui est nécessaire pour lui; dans quelques instants, il sera tout à fait bien.

LA REINE.

Ah! Monsieur, que de reconnaissance! Ainsi dans une demi-heure nous pourrons nous remettre en chemin?

BOURDILLAT.

Oui, Madame.

LA REINE, à part.

Quel voyage! il me semble que nous n'aurons jamais atteint la frontière.

BOURDILLAT.

Vous venez de Paris, à ce que je présume?

LA REINE.

De Paris?... Non, Monsieur.

BOURDILLAT.

Tant pis! vous auriez pu me donner des détails...

LA REINE.

Sur quoi donc, Monsieur?

BOURDILLAT.

Il circule depuis hier une foule de bruits plus alarmants les uns que les autres.

LA REINE.

Vous m'effrayez.

BOURDILLAT.

On prétend que le roi a l'intention d'abandonner la partie. On va même jusqu'à indiquer, mais cela se dit à l'oreille, jusqu'à indiquer le jour de son départ.

LA REINE, à part.

Grand Dieu! on aurait su à l'avance...

BOURDILLAT.

En tout cas, je ne lui conseillerais pas de prendre par cette route-ci.

LA REINE, à part.

Quel supplice!

BOURDILLAT.

Le pays est prononcé, excessivement prononcé.

LA REINE, inquiète et voulant cacher son inquiétude.

Mon Dieu! Monsieur, cette potion que l'on prépare pour mon fils...

BOURDILLAT.

Je l'attends, Madame, je l'attends.

LA REINE, avec impatience.

Ayez, je vous prie, la bonté de voir si vos ordres ont été ponctuellement exécutés.

BOURDILLAT.

Des ordres... je n'en ai point à donner à la personne qui a bien voulu se charger... mais ne vous impatientez pas, Madame, je l'entends.

SCÈNE VII.

Les Précédents, LOUISE.

LOUISE, remettant une petite bouteille à Bourdillat.

Tenez, regardez; est-ce bien cela que vous m'avez demandé? (Pendant que Bourdillat examine, elle aperçoit la reine.) Grand Dieu!

(Elle fait un mouvement pour aller à la reine, qui lui fait signe de garder le silence.)

BOURDILLAT, à Louise, après avoir examiné la potion.

Le meilleur pharmacien n'aurait pas mieux préparé cette potion; et quoiqu'on ait besoin de moi au district, je cours près de l'enfant; l'État peut bien attendre, tandis qu'un malade...

LA REINE.

Que je vous remercie!

BOURDILLAT.

Je suis comme ça; je suis médecin avant d'être

fonctionnaire, d'autant plus que les fonctions publiques sont gratuites, tandis que les autres...

LA REINE.

Croyez que je saurai reconnaître...

BOURDILLAT.

Ce n'est pas pour cela que je le dis. (A Louise, lui montrant la reine.) C'est la dame que vous voulez bien accueillir, et que je vous recommande.

(Il sort par la gauche.)

SCÈNE VIII.

LA REINE, LOUISE.

LOUISE, regardant sortir Bourdillat et venant se jeter aux pieds de la reine.

Ah! Madame, il est donc vrai, et Votre Majesté...

LA REINE.

Imprudente! que faites-vous?

LOUISE.

Me voilà, comme autrefois, à vos pieds, dans ce palais où j'implorais vos bontés, où vous daigniez me protéger.

LA REINE.

Nous avons changé de rôle, mon enfant, car c'est moi, aujourd'hui, qui ai besoin de protection.

LOUISE.

La reine de France!...

LA REINE.

Je ne le suis plus; errante et fugitive, je suis forcée de chercher un asile sur la terre étrangère.

LOUISE.

Grand Dieu!

LA REINE, avec douleur.

Il le faut. (Avec résignation.) Mais, épouse et mère, je sais quels devoirs ces titres m'imposent, et je les remplirai.

LOUISE.

Ah! parlez, disposez de moi!

LA REINE.

Partie de Paris secrètement hier au soir avec le roi, j'ai été obligée de le quitter sur la route pour faire soigner mon enfant malade. Si je ne m'arrête qu'un instant, je puis, j'espère encore, le rejoindre avant la ville prochaine.

SCÈNE IX.

VASSAN, LA REINE, LOUISE.

VASSAN, accourant.

Ah! Madame! ah! reine.

(Il s'arrête en voyant Louise.)

LA REINE.

Oh! vous pouvez parler, monsieur de Vassan; c'est une amie. Eh bien! mon fils?

VASSAN.

Va beaucoup mieux, infiniment mieux. Nous pourrons repartir dans un quart d'heure, ce qui est essentiel; car il est perdu, et vous aussi, Madame, si nous tardons à nous remettre en route.

LA REINE.

Expliquez-vous.

VASSAN.

Le médecin qui nous a introduits dans ce château, qui nous y a installés avec tant de grâce, est une des autorités du pays.

LA REINE.

Il serait vrai!

LOUISE.

Hélas! oui, Madame.

VASSAN.

Il a sans doute des ordres, des instructions secrètes; c'est peut-être un piége qu'il nous a tendu en nous conduisant ici, chez un de vos anciens ennemis.

LOUISE.

Ah! Madame, ne le croyez pas.

LA REINE.

Et chez qui suis-je donc?

VASSAN.

Chez M. de Salvoisy, ce jeune homme qui, jadis, osa pénétrer dans les appartements de Trianon, et dont l'audace fut punie par la perte de sa raison.

LA REINE, avec un peu de douleur.

Ah! oui, je me rappelle. (A Louise.) Est-ce que le malheureux?...

LOUISE.

Ah! mon Dieu! Madame, toujours; il ne pense qu'à la reine.

LA REINE.

Pauvre jeune homme!

VASSAN.

Jugez alors du danger que court Votre Majesté. Aussi, quand tout à l'heure je l'ai rencontré face à face, et que je l'ai vu fixer sur moi ses yeux avec une expression tout à fait extraordinaire, je ne me suis pas amusé à lui demander de ses nouvelles, j'ai doublé le pas pour lui échapper.

LA REINE.

L'infortuné! malgré lui, peut-être, s'il me voit il me nommera, me trahira.

LOUISE.

Il vous aime tant!

VASSAN.

Et une amitié comme celle-là vous dénoncerait pour vous sauver.

LA REINE.

Il faut donc se hâter. Monsieur de Vassan, voyez à presser notre départ.

VASSAN.

Oui, Madame.

(Il sort par le fond.)

LA REINE.

Et vous, ma chère enfant, tâchez d'ici là que M. de Salvoisy ne m'aperçoive pas.

LOUISE.

Il doit être rentré dans son appartement, je vais l'y enfermer. Vous, Madame, restez dans ce salon. On n'y viendra pas, vous n'y courez aucun danger, et dans quelques instants j'espère vous apporter de bonnes nouvelles.

(Elle sort par la porte latérale à droite, après avoir baisé la main de la reine, et on l'entend en dehors fermer la porte à droite.)

SCÈNE X.

LA REINE, seule.

(Elle s'assied à droite du théâtre.)

Oh! quel voyage! quel voyage! A chaque instant de nouvelles craintes, de nouveaux périls; un cocher qui, à peine sur son siége, s'égare dans les rues de Paris et perd une heure avant d'arriver à la barrière! une heure, dans une fuite comme la nôtre! et la fatalité, quand nous avons besoin de l'obscurité la plus profonde, qui nous force à choisir la nuit la plus courte de l'année. Ce n'est rien encore; tout devait tendre à ne point éveiller la curiosité, les soupçons. Eh bien! deux voitures, des chevaux sans nombre, des gardes, des coureurs; tout l'attirail d'un souverain qui visite son empire. Ah! je n'accuse pas mes amis; mais que souvent leur zèle est maladroit! et mon fils qui tombe malade! et le hasard qui me fait entrer dans ce château, où m'attend un danger, le moins prévu de tous. (Elle écoute.) Du bruit!... qui peut venir? (Elle se lève.) Ah! courons vers mon fils... Ciel! M. de Salvoisy!

SCÈNE XI.

SALVOISY, LA REINE.

(Salvoisy entre par la porte du fond qu'il referme précipitamment à double tour, et retire la clef qu'il met dans sa poche.)

SALVOISY.

Vassan! Vassan! le marquis de Vassan! Oh! je l'ai reconnu, je les reconnais tous; c'est devant lui, c'est devant eux qu'elle m'a dit: « Sortez, » sortez; c'est un fou! c'est un fou! »

LA REINE.

Et aucun moyen de lui échapper!

(Elle cherche à se sauver; mais à chaque instant elle s'arrête dans la peur d'être vue.)

SALVOISY, riant.

Ah! je suis fou!

LA REINE, voyant toutes les portes fermées.

Impossible de sortir!

SALVOISY, l'apercevant.

Une femme! une femme ici! (Il s'approche.) Qui est-elle? (Il va à elle brusquement; la reine cherche à l'éviter, mais il l'arrête.) Que voulez-vous, Madame?

(La reine le regarde avec dignité.)

SALVOISY.

Ah!

(Il jette un cri affreux et reste la bouche béante.)

LA REINE.

M. de Salvoisy...

SALVOISY, après un instant de silence.

Cette voix! la reine... (Il la regarde avec admiration, puis fait un mouvement pour s'avancer vers elle. La reine, d'un geste imposant, lui fait signe de s'arrêter. Il reste immobile.) Et cependant ces traits si fiers, si imposants... ce ne sont plus ces regards de bonté et de tendresse qui me consolaient: ce n'est pas la reine que j'aimais; c'en est une autre dont la vue m'impose et me rend tremblant.

LA REINE, s'approchant.

Oh! je n'ai plus peur... pauvre insensé!

SALVOISY.

Insensé! non; il y avait un poids affreux (montrant son cœur) là! (Portant la main à son front.) là surtout... c'était la nuit, et voici le jour.

LA REINE.

Monsieur de Salvoisy!...

SALVOISY.

Oui, c'est moi; c'est mon nom. Vous êtes la reine, rien que la reine, voilà tout; mais il y a quelque chose qui me manque, et que je ne puis comprendre; quelque chose que je ne puis dire, et que je cherche... (Apercevant Louise qui entre par la porte latérale à droite.) Ah! la voilà!

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS, LOUISE.

LOUISE.

Madame, Madame, il n'était pas dans la chambre; il s'était échappé.

LA REINE.

C'est lui! tais-toi.

SALVOISY.

Non, non, parlez encore, voilà la voix que j'attendais; c'est elle; elles étaient deux.

LA REINE, à Louise.

Mais il m'a reconnue; il dit qu'il n'est pas fou.

LOUISE.

Mon pauvre maître!

LA REINE.

Il prétend que ma vue lui a rendu toute sa aison.

LOUISE.

Elle la lui ferait perdre au contraire; et je vais l'emmener.

SALVOISY, qui, pendant ce temps, a cherché son nom.

Louise!

LOUISE, se jetant dans ses bras.

Il me reconnaît! pas pour longtemps, peut-être! mais c'est égal, je n'ai jamais été plus heureuse! et si ce n'étaient les dangers de Votre Majesté...

SALVOISY, vivement.

Des dangers! La reine est en danger?

LOUISE, effrayée.

Ah! mon Dieu! ça le reprend déjà... (Apercevant quelqu'un qui entre.) Bourdillat!

LA REINE.

C'est fait de nous.

SALVOISY.

Bourdillat!

LOUISE, restant auprès de lui.

Un ennemi de la reine! du silence!

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS, BOURDILLAT, puis VASSAN.

BOURDILLAT.

Madame, j'ai l'honneur de vous annoncer que le petit jeune homme, monsieur votre fils, est tout à fait rétabli. Cette fois, la maladie a eu peur du médecin; ordinairement c'est le malade!

LA REINE.

Nous pouvons donc partir?

VASSAN.

Oui, Madame, je venais vous l'annoncer.

BOURDILLAT.

Et moi, je ne vous conseille pas de vous mettre en route dans ce moment, car je viens d'apprendre au district que les circonstances sont graves.

TOUS LES AUTRES.

O ciel!

BOURDILLAT.

J'ajouterai même, de mon chef, excessivement graves.

LA REINE.

Quoi! Monsieur, vous avez des nouvelles de Paris?

BOURDILLAT.

Des nouvelles extraordinaires; toute la famille royale est décidément partie.

SALVOISY, brusquement et s'avançant auprès de Bourdillat.

Partie! et la reine?

BOURDILLAT.

La reine! nous y voilà; à ce mot seul, la tête déménage.

SALVOISY, lui secouant rudement la main.

Eh! non, morbleu, non; je vous répète que je vous entends, que je vous reconnais; je vous reconnais tous; j'ai ma raison.

BOURDILLAT.

C'est ce qu'ils disent toujours.

SALVOISY.

Ils ne voudront pas me croire à présent.

LOUISE.

Eh! si, vraiment; on vous croit, on en est persuadé... (A Bourdillat.) Pourquoi, aussi, allez-vous le contrarier?

BOURDILLAT.

Cela ne m'arrivera plus.

SALVOISY.

Eh bien! donc, répondez; pourquoi la reine a-t-elle quitté Versailles, et sa cour, et le trône?

BOURDILLAT.

Parce qu'il n'y a plus de Versailles, plus de trône; tout est bouleversé, renversé...

SALVOISY.

Bourdillat est fou.

BOURDILLAT.

Moi! Par exemple, cela lui va bien.

SALVOISY.

Et je vous demande...

LA REINE, regardant Salvoisy, et avec intention.

Non! M. Bourdillat a raison; la reine cherche en ce moment à gagner la frontière, et elle serait perdue si on la reconnaissait.

(Moment de silence et signe d'intelligence entre la reine, Vassan, Salvoisy et Louise.

BOURDILLAT, qui pendant ce temps a pris une prise de tabac.

Ce qui ne manquera pas d'arriver si elle passe par ici.

LOUISE.

Comment cela?

BOURDILLAT.

Je me charge de l'arrêter, ce qui ne sera pas difficile; car voilà son signalement qui vient d'arriver, et je m'en vais vous lire...

(Il décachète la lettre.)

LA REINE et VASSAN, à part.

O ciel!

LOUISE, à part.

Tout est perdu!

SALVOISY, arrachant le papier des mains de Bourdillat.

Une lettre de la reine!

BOURDILLAT.

Eh bien! qu'est-ce qu'il fait, ce maudit fou?

SALVOISY, allant au bout du théâtre, à gauche.

Elle restera là, sur mon cœur.

BOURDILLAT, allant à lui.

Mais, Monsieur le vicomte.... (A Louise.) Mademoiselle Louise, aidez-moi donc à le lui reprendre.

SALVOISY.

Non, non, je ne souffrirai pas qu'on la lise, que personne ne la voie, et pour en être plus sûr....

(Il la déchire en morceaux.)

LA REINE.

Ah! je respire!

VASSAN.

Et moi aussi...

BOURDILLAT.

Mais c'est le signalement que vous avez mis en morceaux! Impossible maintenant d'arrêter la reine!

SALVOISY, avec chaleur.

L'arrêter! (Courant à Bourdillat.) Savez-vous que je m'y oppose, que je la défends, que je lui suis dévoué, et qu'à tout prix je la sauverai?

BOURDILLAT.

Eh bien! oui, oui, mon ami! oui, vous la sauverez. (Bas à Vassan.) Il faut dire comme lui pour empêcher un accès. (A Salvoisy.) Nous la sauverons, nous la sauverons tous, n'est-il pas vrai? (Entre ses dents, à la reine et à Vassan.) En attendant, l'ordre est donné sur toute la route; et si elle n'a pas un passe-port signé par les autorités...

LA REINE, avec effroi.

Un passe-port!

LOUISE, remarquant le trouble de la reine.

Elle n'en a pas!

SALVOISY, à Bourdillat, après un silence.

Un passe-port; qu'est-ce que c'est que cela?

BOURDILLAT.

Je vais vous en montrer. (En tirant un de sa poche.) Tenez, tenez, mon bon ami; ce sont des papiers imprimés, sans lesquels on ne peut, grâce au ciel, ni voyager dans le pays ni passer la frontière. Tout le monde en a.

SALVOISY.

Pourquoi, alors, n'en ai-je pas?

BOURDILLAT.

Puisque vous restez ici...

SALVOISY.

Et si je veux sortir, si je veux voyager.

BOURDILLAT.

Une autre idée, à présent.

SALVOISY.

Et je veux voyager, à l'instant même, ou seul, ou avec vous; non, avec Louise, je l'aime mieux.

BOURDILLAT.

Et moi aussi.

SALVOISY, le prenant par la main et le faisant asseoir sur le fauteuil devant la table.

Là, là, mettez-vous là, et faites-moi un passe-port (montrant Louise qui est près de la table) pour elle et pour moi.

BOURDILLAT,

Mais, mon cher, ci-devant Monsieur le vicomte...

SALVOISY, avec fureur.

Je vous l'ordonne, morbleu! ou sinon...

LOUISE.

Ah! mon Dieu! c'est plus fort que jamais; le voilà furieux à présent.

BOURDILLAT.

Ne vous fâchez pas, je vais vous l'écrire. (A Louise.) Et si, grâce à ce passe-port, il veut passer dans sa chambre, un bon tour de clef, et qu'il ne sorte pas de la journée... (Pendant ce temps, Salvoisy va ouvrir la porte du fond. Bourdillat écrit et répète en écrivant.) Laissez librement circuler, etc., etc., monsieur de Salvoisy, etc., etc., et mademoiselle Louise Durand, native de cette commune, etc., etc. (A Salvoisy.) Quant au signalement, vous n'y tenez pas...

SALVOISY.

J'y tiens.

BOURDILLAT.

A la bonne heure! ce ne sera pas long. Louise Durand. (Regardant Louise qui est devant lui.) Yeux bleus...

SALVOISY.

Non, noirs.

BOURDILLAT.

Bleus.

SALVOISY.

Noirs.

BOURDILLAT.

Comment! noirs? la voilà, regardez plutôt.

SALVOISY.

Je veux qu'elle ait les yeux noirs.

BOURDILLAT.

Je veux, je veux... Mon cher ami, vous ne pouvez pas faire que ce qui est bleu soit noir.

SALVOISY.

Quand je vous dis que je le veux.... (Regardant la reine.) C'est comme cela que je la vois.

LOUISE.

Ah! mon Dieu! ne le contrariez pas, la couleur n'y fait rien.

BOURDILLAT.

Au fait, ça m'est bien égal. (Écrivant.) Yeux noirs, (regardant Louise) sourcils châtains.

SALVOISY.

Noirs.

BOURDILLAT.

C'est juste, noirs : quant à vous... (Regardant Salvoisy.) Visage long, cheveux bruns.

SALVOISY.

Du tout, je n'en veux pas. (Regardant Vassan.) Nez court, visage rond, cheveux blancs.

BOURDILLAT, impatienté.

Cheveux blancs, c'est trop fort.

SALVOISY.

Est-ce que je ne suis pas le maître d'être comme je veux ; je suis le seigneur du pays.

BOURDILLAT, se levant.

C'est-à-dire vous l'étiez. (Salvoisy furieux le saisit à la gorge.) Non, non, vous l'êtes encore... tout ce qu'il vous plaira... Si celui-là n'est pas fou... il a aujourd'hui dix degrés de plus. (Il finit d'écrire le passe-port.) Voilà qui est bien en ordre. (Le remettant à Salvoisy.) Vous pouvez partir. (A Louise.) Hâtez-vous de l'enfermer ; moi, je cours au district prévenir mes collègues du signalement qu'il a déchiré, (en sortant) et réparer, s'il se peut, la sottise que je lui ai laissé faire.

(Il sort par le fond ; Louise sort avec lui.)

SCÈNE XIV.

VASSAN, LA REINE, SALVOISY.

(Salvoisy va jusqu'à la porte pour s'assurer que Bourdillat est parti, puis il revient auprès de la reine, et lui présente respectueusement le passe-port.)

SALVOISY.

AIR de *Colalto.*

Que cet écrit rachète mon pardon,
Fuyez.

LA REINE.

Je reste confondue.
Est-il possible?... eh quoi! votre raison...

SALVOISY.

Qui me l'avait ôtée ici me l'a rendue.
Mais les tourments qu'on m'a fait éprouver
Ont à mon cœur fourni ce stratagème ;
Et j'ai voulu qu'hélas! mon malheur même
Servît encore à vous sauver.

LA REINE, hésitant à prendre le passe-port.

Mais je ne sais si je dois.... car enfin, c'est vous exposer.

LOUISE, qui est rentrée à la fin du couplet.

Oui, Madame, partez vite... (Elle prend le passe-port que tenait encore Salvoisy. Au même instant paraît Byron.) Dieu! M. de Lauzun.

LA REINE.

Je suis perdue.

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENTS, BYRON.

BYRON, à Louise.

Eh bien! où allez-vous donc ainsi, ma belle enfant ? et quel est ce papier que vous tenez ?

LOUISE.

Un passe-port que M. Bourdillat a délivré à moi et à M. de Salvoisy, qui veut visiter son château de Clermont-en-Argonne.

BYRON.

Mais ce passe-port n'est pas valable, s'il n'est pas visé par l'autorité militaire du pays, par moi.

LA REINE et VASSAN.

O ciel !

LOUISE.

Eh bien! si vous vouliez, Monsieur, tout de suite, tout de suite, car je suis bien pressée.

BYRON, s'approchant de la table et lisant le passe-port.

Me préserve le ciel de jamais faire attendre une jolie femme. (Lisant.) Yeux noirs, cheveux blancs. (Il la regarde, et regarde en même temps Salvoisy.) Eh ! mais... ce signalement n'est ni le vôtre ni celui de votre maître.

LOUISE.

Qu'importe ?

BYRON.

Ce qu'il importe ? mais c'est très-nécessaire, dans ce moment surtout où quelque événement sans doute se prépare : car j'ai rencontré un collègue de Bourdillat qui courait au poste voisin requérir la force armée.

LOUISE.

Et pourquoi donc ?

BYRON.

Pour une arrestation à faire, disait-il, ici, en ce château.

LA REINE.

Fuyons.

(Elle fait quelques pas vers la porte du fond.)

BYRON, qui est remonté aussi, la voit et la reconnaît.

Que vois-je ? la reine !

LA REINE.

Oui, M. le duc, la reine que vous avez calomniée, trahie, et qui n'a plus qu'à être livrée par vous à ses ennemis.

BYRON, après un instant de silence, signant le passe-port et le remettant à Louise.

Tenez, Louise, Byron n'a rien vu.

(Louise prend le passe-port. Vassan sort par la porte à gauche.)

AIR du vaudeville *des Frères de lait.*

(A la reine.)

Partez, Madame, et que la Providence
A votre fuite accorde son secours ;
Pour le salut de la reine de France,
Lauzun encor sacrifirait ses jours.

SALVOISY.

D'un honnête homme, ah! voilà le discours
Sous des couleurs anciennes ou nouvelles,
L'opinion nous a tous désunis ;

Mais à l'honneur restons toujours fidèles :
L'honneur est de tous les partis.

(Musique jusqu'à la fin. Finale du troisième acte de Gustave.)

VASSAN, rentrant.

Partons, Madame, la voiture est en bas.

(Il donne la main à la reine, Louise les accompagne ; au moment de sortir, la reine s'arrête un instant ; Salvoisy se met à genoux devant elle et lui baise la main. La reine sort en témoignant sa reconnaissance à Louise et à Salvoisy. Byron passe à droite du théâtre.)

LOUISE.

On monte par cet escalier. (Montrant la droite, elle va regarder.) C'est Bourdillat et son collègue.

SALVOISY, à la reine et à Vassan.

Hâtez-vous. (A part.) Je saurai bien l'arrêter le temps nécessaire pour protéger sa fuite, quand pour cela je devrais encore redevenir fou. (Courant à Bourdillat, qui paraît sur la première porte à droite, et le saisissant au collet.) Halte-là, on n'entre pas.

BOURDILLAT, effrayé, à ceux qui le suivent.

Encore ce fou! N'avancez pas, vous autres.

(Salvoisy tient de la main gauche au collet Bourdillat qui n'ose avancer, et de la droite il fait signe à Louise de ne pas avoir peur.)





COLIGNY

MA FILLE! MA FILLE BIEN AIMÉE!



ESTELLE,

OU

LE PÈRE ET LA FILLE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 7 novembre 1834.

—⁂—

Personnages.

M. DE SOLIGNI, ancien militaire et ancien négociant.
RAYMOND DE BUSSIÈRES, marin.
FUMICHON, notaire à Pau.
ESTELLE, fille de M. de Soligni.
RENAUD, domestique de M. de Soligni.

La scène se passe dans le château de M. de Soligni, situé dans le département des Basses-Pyrénées.

Le théâtre représente un salon attenant à une première pièce, dont la croisée ouverte laisse voir les murs extérieurs et la tourelle du château. Porte au fond ; deux portes latérales. A droite du spectateur, une table et ce qu'il faut pour écrire. A gauche, sur le premier plan, un secrétaire ou une caisse faisant partie de la boiserie. Un peu sur le devant du théâtre, et du même côté, un canapé.

SCÈNE PREMIÈRE.

RAYMOND, RENAUD, entrant par le fond.

RAYMOND.

Comment ! je ne pourrai pas le voir ?

RENAUD.

Non, Monsieur.

RAYMOND.

Dites-lui que c'est un jeune officier de marine qui demande à lui être présenté.

RENAUD.

Impossible, Monsieur, mon maître ne reçoit personne.

RAYMOND.

Alors, et quoique j'aie peu de temps à moi, je reviendrai plus tard.

RENAUD.

Plus tard, ce sera de même : ni les étrangers, ni les gens du pays n'entrent au château. Notre maître n'aime pas la compagnie ; il veut toujours être seul ici avec sa fille.

RAYMOND.

C'est bien singulier !

RENAUD.

C'est tout au plus s'il aime à me rencontrer dans le parc, moi son valet de chambre, moi qui suis de la maison, et qui ne lui dis jamais rien ; et je ne sais même pas comment vous avez pu pénétrer jusqu'ici.

RAYMOND.

Le pont-levis était baissé ; je suis entré, et tu es la première personne que je rencontre.

RENAUD.

Si monsieur s'en aperçoit, le vieux concierge sera renvoyé.

RAYMOND.

Qui vient là ?... Est-ce ton maître ?

RENAUD.

Non, vraiment. Encore un étranger. Il y a foule aujourd'hui, et depuis deux ans, je n'en ai jamais tant vu à la fois.

SCÈNE II.

RAYMOND, FUMICHON, RENAUD.

FUMICHON.

Enfin voilà quelqu'un à qui on peut parler. (A Raymond.) Enchanté de trouver un jeune homme, un militaire ; ça me rassure, car l'extérieur de ce

vieux château, au pied des Pyrénées, avec ses fossés, ses créneaux, ses ponts-levis, et pas un être vivant...

RENAUD.

Vous n'avez donc pas vu Michel le concierge ?

FUMICHON.

Solitude complète. Et moi, qui ne suis pas un brave, je me disais... (On entend un coup de fusil.) Qu'est-ce que c'est que ça ? Est-ce qu'il y a ici du danger ?

RAYMOND.

Ne craignez rien, Monsieur.

RENAUD.

C'est le vieux Michel qui aura aperçu un isard. Il ne peut pas y résister ; c'est pour le poursuivre dans la forêt qu'il aura quitté un instant la porte du château.

AIR : *Tenez, moi, je suis un bon homme.*

Ah ! j'admire fort son audace :
Mais s'il aime tant le gibier,
Que ne le fait-on garde-chasse
Au lieu de le nommer portier ?
Je crains, cumulant les deux places,
Qu'il n'aille, par quelques erreurs,
Tirer le cordon aux bécasses,
Et son fusil aux visiteurs.

FUMICHON, à Raymond.

Voudriez-vous, mon jeune ami, me conduire près du seigneur châtelain ?

RAYMOND.

Vous vous adressez mal, Monsieur, car j'ai moi-même à lui parler de l'affaire la plus importante, et je ne sais comment parvenir jusqu'à lui ; il est invisible, il ne reçoit personne.

FUMICHON.

N'est-ce que cela ? Je vous ferai avoir audience, je vous en réponds. (A Renaud.) Annonce-moi ! à lui ou à mademoiselle Estelle, sa fille.

RENAUD.

Défense absolue ! Il a refusé de recevoir le général, le préfet lui-même : or, comme vous n'êtes ni préfet, ni général...

FUMICHON.

Je suis mieux que cela, mon garçon ; et si tu ne veux pas, à ma recommandation, être chassé dès ce soir, tu vas lui porter sur-le-champ cette carte. A ce nom seul, qu'il attend avec impatience, grilles, verrous, tourelles et poternes, tout va s'ouvrir comme par enchantement.

RENAUD, effrayé.

Eh ! mon Dieu ! Et ce nom si redoutable...

FUMICHON, lui lisant sa carte.

Fumichon, notaire.

RENAUD.

Quoi ! Monsieur...

FUMICHON, d'un air important.

Notaire royal ! Songe à ce que je t'ai dit, et va vite.

RENAUD, avec respect.

Oui, Monsieur, ne vous impatientez pas, car s'il est au bout du parc, il faudra le temps.

(Il sort par le fond.)

SCÈNE III.

RAYMOND, FUMICHON.

RAYMOND.

Ah ! Monsieur est notaire ?

FUMICHON.

A une douzaine de lieues d'ici, dans la ville de Pau ; vous la connaissez ?

RAYMOND.

Non, Monsieur.

FUMICHON.

Tant pis pour vous ! une vue magnifique, la vue des Pyrénées, l'aspect du Gave, et, mieux encore, des coteaux de Jurançon ; un vin excellent, que je serais charmé de vous offrir, si vous me faisiez l'honneur de vous arrêter chez moi. Et si, d'ici là, comme je vous l'ai dit, je puis vous être utile à quelque chose...

RAYMOND.

Vous êtes trop bon, et un pareil accueil fait à un étranger...

FUMICHON.

Vous ne l'êtes pas. Vous avez là une épaulette... et vous devez avoir une vingtaine d'années ?

RAYMOND.

A peu près.

FUMICHON.

N'importe. J'ai un fils de dix-huit ans, officier comme vous, pas dans la marine, dans les dragons : c'est égal.

AIR de *Lantara.*

Quand un militaire, un jeune homme,
Paraît à mes yeux attendris,
Sans s'informer comme il se nomme,
Je l'aide autant que je le puis ;
D'avance il est de mes amis !

RAYMOND.

Eh quoi ! Monsieur, sans le connaître ?

FUMICHON.

S'il a besoin d'un appui, me voilà !
Je le soutiens, en me disant : Peut-être
Un autre à mon fils le rendra !

RAYMOND, lui serrant la main.

Ah ! Monsieur.

FUMICHON.

Et puis, j'ai toujours eu un faible pour la jeunesse. Demandez à Hector, c'est mon enfant, Hector Fumichon, un gaillard qui fait de moi tout ce qu'il veut. Ma femme, qui est dévote, l'élevait avec une sévérité, un rigorisme qui me semblaient peu convenables : aussi, et sans la contrarier, parce que je suis bon mari, je gâtais mon fils

Hector le plus que je pouvais, afin de rétablir l'équilibre. Ça allait bien, ou plutôt cela allait mal, jusqu'au moment où il a fallu qu'il prît un état; et alors il n'y a plus eu moyen d'y tenir. Ma femme voulait qu'il entrât au séminaire, et moi dans le notariat. Madame Fumichon a résisté, j'ai tenu bon, et pendant que nous nous disputions pour savoir s'il serait notaire ou curé, l'enfant s'est fait dragon.

RAYMOND.

Sans votre consentement?

FUMICHON.

Il nous l'a demandé après. Il est militaire dans l'âme; il boit, il fume, il se bat. Du reste, un excellent cœur, qui m'aime bien et qu'il est impossible de ne pas aimer. En passant ce matin à Bagnères, où son régiment est en garnison, j'ai voulu l'embrasser; il était aux arrêts, parce qu'hier, au spectacle, il avait eu une querelle.

RAYMOND.

Et pour qui?

FUMICHON.

Pour moi. Il y avait dans la pièce un notaire ridicule, comme ils en mettent dans toutes leurs comédies, et par piété filiale, Hector n'a pas voulu laisser finir l'ouvrage; de là du bruit, du tapage, un défi, *et cœtera.*

AIR : *Qu'il est flatteur d'épouser celle.*

C'est un bon enfant! c'est un diable!
Par intérêt pour ses parents,
Le sabre au poing, il est capable
D'amener chez moi des clients!
Et nous n'avons pas l'habitude,
Dans l'état que nous exerçons,
De faire marcher une étude
Avec un piquet de dragons!

Malheureusement je n'ai pas pu le gronder à mon aise; on m'attendait ici, j'avais reçu hier la lettre la plus pressante de mon ami Soligni, que depuis deux ans je n'ai pas vu.

RAYMOND.

C'est votre ami?

FUMICHON.

Ami intime; je l'ai connu si jeune, militaire sous l'empire, officier supérieur à vingt-cinq ans, puis, lors de la restauration, lancé dans les spéculations commerciales, il m'a toujours confié toutes ses affaires, il n'a jamais rien fait sans me consulter.

RAYMOND.

Quel bonheur! j'ai grand besoin de protection auprès de lui.

FUMICHON.

Eh bien! jeune homme, comme je vous l'ai dit, me voilà... On vient.

RAYMOND, avec effroi.

Ah! mon Dieu!

FUMICHON.

Est-ce que vous avez peur? vous, un marin! (Lui prenant la main et regardant du côté de la porte à gauche de l'acteur.) Rassurez-vous, c'est sa fille... Eh bien! je crois que vous tremblez encore plus fort.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, ESTELLE.

ESTELLE, entrant par la porte à gauche de l'acteur.

Serait-il vrai? du monde en ce château! (A Fumichon.) Vous, Monsieur... (S'avançant et apercevant Raymond.) Ah! mon Dieu! M. Raymond!

FUMICHON.

Vous vous connaissez donc?

RAYMOND, troublé.

Mais, oui, Monsieur.

FUMICHON.

Et moi qui voulais vous présenter? (Souriant.) Je vais vous prier de me rendre ce service.

ESTELLE.

Comme si vous en aviez besoin, vous, l'ami de mon père et surtout le mien, car vous étiez toujours de mon avis.

FUMICHON.

C'est mon usage; je suis toujours du parti de la jeunesse, et fais cause commune avec elle. Nous n'avons, nous autres vieillards, que ce moyen-là de nous rajeunir. Mais permettez, mon nouvel allié, permettez, vous qui m'interrogiez tout à l'heure, me direz-vous, à votre tour, comment vous vous trouvez ici en pays de connaissance?

ESTELLE, montrant Raymond.

Nous sommes de vieux amis.

FUMICHON.

Vraiment!

RAYMOND.

Des amis d'enfance. Pendant les cinq années qu'a duré le dernier voyage de M. de Soligni...

ESTELLE.

Ma mère m'avait amenée à Paris pour mon éducation, car j'avais alors douze ans.

RAYMOND.

Mon père, ancien camarade de régiment de M. de Soligni, m'avait présenté à ces dames; je les voyais presque tous les jours.

ESTELLE.

C'était notre chevalier, à moi surtout; il ne me quittait pas.

RAYMOND.

D'abord; mais bientôt, et en cinq années, d'enfant qu'elle était, mademoiselle Estelle...

FUMICHON.

Est devenue une grande personne, ce qui n'é-

tait pas fait pour vous éloigner, ni pour vous effrayer.

RAYMOND.

Si, Monsieur.

FUMICHON.

Et comment cela?

RAYMOND.

C'était une riche héritière, et moi je n'avais rien, je n'avais pas de fortune à espérer de mes parents. Alors, et sans confier mes projets à personne, je suis parti à bord d'un vaisseau, en me disant : Je reviendrai amiral, ou je me ferai tuer.

ESTELLE.

O ciel!

RAYMOND.

Je ne suis pas encore amiral, il s'en faut; car je ne suis que lieutenant; c'est tout ce que j'ai pu gagner à Navarin; et je m'embarque demain pour un voyage de long cours.

ESTELLE.

Est-il possible !...

RAYMOND.

Mais auparavant, et c'est pour cela que je suis venu, j'ai pensé que ces épaulettes me donnaient peut-être le droit de dire à votre père : « Monsieur, » accordez-moi deux ans, trois ans, et pendant ce » temps-là je me conduirai si bien, que, si je ne » suis pas mort, je pourrai aussi me mettre sur » les rangs, et solliciter la main de votre fille. »

ESTELLE.

Raymond !

RAYMOND.

Oui, Mademoiselle; c'est là tout ce que je vous demande, attendez-moi jusque-là.

ESTELLE.

Ah! toujours.

FUMICHON, souriant.

Air du vaudeville de *Voltaire chez Ninon.*

Qu'ai-je entendu?

ESTELLE.

La vérité !
Oui, j'estime son caractère,
Sa franchise, sa loyauté;
Je le dirais devant mon père!
Devant vous aussi je le dis.
Est-ce un mal?

FUMICHON.

Non, vraiment, ma chère!
De pareils aveux sont permis,
Lorsque c'est par-devant notaire.

Mais s'il en est ainsi, mes chers enfants, je ne vois pas pourquoi mon jeune ami tiendrait toujours à être amiral; il me semble que pour arriver c'est prendre le plus long; car si je connais bien votre ascendant sur le cœur paternel, vous n'avez qu'un mot à dire.

ESTELLE.

Oui, autrefois; mais depuis deux ans il y a bien du changement.

FUMICHON.

Comment! qu'est-ce que cela signifie ?

ESTELLE, passant au milieu, et après un moment de silence.

Mon père, que vous avez vu si gai, si aimable, si heureux, est devenu tout à coup sombre et misanthrope.

FUMICHON.

C'est donc pour cela qu'il ne m'écrivait plus, que je n'ai plus reçu de ses nouvelles !

ESTELLE.

Il ne veut voir personne.

RAYMOND.

Et d'où vient ce profond chagrin ? sans doute de la mort de sa femme ?

FUMICHON.

D'abord il y a plus de trois ans qu'il l'a perdue. Elle n'existait plus quand il est revenu de son dernier voyage, et il a supporté cela avec courage, avec philosophie, la philosophie du veuvage !

RAYMOND.

Aurait-il éprouvé quelques revers de fortune?

FUMICHON.

Impossible ! il est revenu avec des capitaux immenses qu'il a réalisés. J'en sais quelque chose! moi, son notaire, qui lui ai acheté dans ce département deux ou trois mille hectares de terres, prairies, forêts, *et cætera;* ce qui a consolidé sa fortune et bonifié mon étude. Ce n'est donc pas cela; il y a donc autre chose! et je ne connais que vous, mon enfant, qui puissiez le forcer à vous confier...

ESTELLE.

Et comment? Je n'ose lui parler! j'ai peur...

FUMICHON.

Est-il possible! il serait changé même avec vous !

ESTELLE.

Ah! j'ai cru que j'en mourrais de chagrin! vous savez quelle était pour moi la tendresse de mon père, vous en avez été témoin !

FUMICHON.

Parbleu! cela tenait de l'adoration! (A Raymond.) C'était sa joie, son bonheur, son rêve de tous les instants! il se serait jeté dans le Gave pour y ramasser son bouquet; enfin moi qu'on accuse d'avoir gâté mon fils Hector, j'étais un tyran auprès de lui, un tyran domestique.

ESTELLE.

Eh bien! vous n'avez rien vu encore; et depuis la mort de ma mère, vous ne pouvez vous faire une idée d'une tendresse, d'un dévouement pareils! Il ne me quittait plus d'un seul instant; j'étais tout pour lui, j'étais sa seule pensée, et je ne vous dirai pas de quels soins il m'entourait.

Paris n'avait pas pour moi d'étoffes assez riches, de bijoux assez précieux. Je me serais crue la fille d'un *nabab*... car vingt domestiques étaient à mes ordres, et il aurait renvoyé à l'instant celui qui n'aurait pas prévenu mes volontés ou deviné mes désirs. Dès qu'il me voyait sourire, il était transporté de joie, il m'embrassait, il me remerciait d'être heureuse! la moindre souffrance, la plus légère migraine, le désolait, le désespérait! et souvent le matin, en ouvrant les yeux, je le voyais debout près de moi, qui me regardait dormir en attendant mon réveil! Aussi, vous le devinez sans peine, j'étais la plus heureuse des filles, et jamais on n'aima son père comme j'aime le mien. Quand il me parlait de mariage, de brillant établissement, je lui disais : Pas encore! car, malgré moi, je pensais à vous, Raymond. Il me semblait, quoique vous ne m'eussiez rien dit, que vous m'aimiez, que vous viendriez me demander en mariage, et j'attendais.

RAYMOND.

Oh! que je suis heureux!

ESTELLE.

Quant à mon père, il ne disait jamais que ces mots : « Tu es la maîtresse; quand tu voudras, » ma fille, et qui tu voudras. »

FUMICHON.

A la bonne heure, c'est lui, je le reconnais! voilà un véritable père!

ESTELLE.

Mais il y a deux ans à peu près, nous étions alors à Paris; il avait voulu y passer l'hiver à cause de moi, pour les spectacles, les bals, tous ces plaisirs qu'il aimait à me prodiguer; et un jour qu'il avait un travail pressé, et qu'il ne pouvait m'accompagner, il m'avait confiée à ma tante, et avait exigé avec instance que je me rendisse à une brillante soirée qui avait lieu ce jour-là. Il le voulait, j'obéis; mais je n'y restai pas longtemps. Je revins de bonne heure à l'hôtel, et, avant de rentrer dans ma chambre, je me glissai vers l'appartement de mon père. Il ne dormait pas; il avait de la lumière chez lui; et puisqu'il aimait tant à me voir belle, je voulais lui montrer ma toilette de bal et l'embrasser. J'ouvris doucement la porte, et je n'oublierai jamais le spectacle qui s'offrit à moi. Il était seul auprès du feu; mais pâle et glacé, l'œil fixe, les traits renversés et décomposés. Je jetai un cri, je courus à lui, je le serrai dans mes bras... Le croiriez-vous? mon Dieu! le croiriez-vous? il me repoussa avec force, moi, son enfant. J'eus beau l'interroger : « Je n'ai rien, me dit-il, je n'ai rien. » Et il me regardait d'un air sombre et farouche ; il semblait examiner mes traits comme s'il ne les connaissait pas, comme si, pour la première fois, ils frappaient sa vue; et je croyais lire dans ses yeux du dédain, de la fureur, de la haine, oui, de la haine! mon père me haïssait, me repoussait de son sein, et qu'avais-je fait, mon Dieu? de quel crime étais-je coupable? Je le demandai à lui, je le demandai au ciel, je m'interrogeais moi-même, je ne trouvais dans mon cœur qu'amour et respect pour lui. Et cependant, dès le lendemain de grand matin, il avait quitté Paris, me laissant avec ma tante; et pendant deux mois je ne reçus pas de ses nouvelles.

FUMICHON.

Deux mois!

ESTELLE.

Lui qui auparavant ne pouvait vivre un jour loin de moi! J'appris seulement par ma tante qu'il était à deux cents lieues de Paris, dans ce château au pied des Pyrénées. Il y était malade! et il ne m'appelait pas! Je ne demandai ni permission ni conseil à personne, j'eus tort sans doute; mais je n'écoutai que ma tendresse et mon désespoir. Je partis avec une femme de chambre au milieu de l'hiver, et j'arrivai ici, où mon père me demanda brusquement : « Qui vous amène? » Il ne me tutoyait plus! « Que venez-vous faire? » Vous soigner, lui dis-je, et, quel que soit mon crime, en obtenir le pardon par mon dévouement et mon repentir. « Il fallait commencer par l'obéissance, » me répondit-il, et ne pas venir ici sans mes » ordres! »

RAYMOND.

J'espère cependant qu'il ne vous obligea pas à repartir?

ESTELLE.

Hélas! il le voulait! mais, grâce au ciel, je tombai si malade moi-même, qu'il fallut bien rester. Tous les soins me furent prodigués; deux fois par jour il envoyait savoir de mes nouvelles : mais jamais il n'est venu me voir.

FUMICHON.

Est-il possible!

ESTELLE.

Depuis ce temps il ne me dit rien; il ne m'ordonne rien; je puis aller et venir en ce vaste château, où je suis près de lui, seule, abandonnée, et comme une étrangère. Nous ne nous voyons qu'aux heures des repas qui sont silencieux et solitaires, car il ne reçoit personne, ne va voir personne, ne sort jamais de ces lieux. Du reste, il évite de m'adresser la parole, et même de me rencontrer; et quand je veux l'interroger, quand seulement je lève vers lui mes yeux suppliants, ma vue lui cause une impression pénible et douloureuse. Il s'éloigne sans me répondre, ou en me jetant des regards de reproche et de colère. Et moi je me dis en pleurant : C'est ma faute; car mon père ne peut être injuste; c'est ma faute;

mais quelle est-elle? comment l'expier? Je redouble alors de soins et de tendresse; lui de froideur, d'indifférence; et je passe ma vie à pleurer, à prier pour lui, à le craindre, et à l'aimer. Ah! plaignez-moi, car je suis bien malheureuse.

FUMICHON, passant au milieu.

Je ne puis revenir encore de ce que je viens d'entendre; c'est un rêve, un mauvais rêve, un cauchemar! Il est impossible qu'il ne revienne pas à la raison. Cela me regarde et je m'en charge.

ESTELLE.

Est-il possible...

FUMICHON.

En attendant, je comprends bien que ce n'est pas le moment de lui parler de mariage...

RAYMOND.

Et cependant il faut que d'ici à quelques jours je sois à Bayonne. Le brick que je commande doit mettre à la voile, et une fois parti...

(Estelle remonte vers le fond.)

FUMICHON.

Je comprends bien! mais c'est que nous autres notaires nous avons certainement de l'esprit; mais avec le temps! il nous faut le temps, et les délais fixés par la loi... Aussi, pour enlever les affaires à l'abordage, je compte sur vous.

RAYMOND.

Moi?...

FUMICHON.

Vous m'aiderez; et, pour commencer, je vais vous présenter à M. de Soligni.

RAYMOND.

Vous ne pourriez pas commencer sans moi? je l'aimerais mieux.

FUMICHON.

N'avez-vous pas peur?

RAYMOND.

Non, sans doute.

ESTELLE, au fond et regardant au dehors.

Voici mon père.

RAYMOND.

Je vous laisse et reviendrai quand il le faudra; vous me le direz.

(Il s'enfuit par la porte à droite de l'acteur.)

FUMICHON, criant après lui.

Mais permettez donc, Monsieur l'amiral! Il gagne au large, toutes voiles dehors! Voilà un marin qui est joliment brave!

SCÈNE V.

FUMICHON, SOLIGNI, ESTELLE, RENAUD, au fond.

SOLIGNI, se jetant dans les bras de Fumichon.

Je te revois!

FUMICHON.

Oui, mon ami, mon cher Soligni.

SOLIGNI.

Ah! que mon cœur en avait besoin! (Essuyant une larme.) Cela fait tant de bien d'embrasser un ami! (S'avançant et apercevant Estelle.) Que faites-vous là? Estelle, laissez-nous.

ESTELLE.

Oui, mon père, je m'en vais.

SOLIGNI.

Tu restes ici, n'est-il pas vrai, toute la semaine?

FUMICHON.

Je ne peux; j'ai besoin de revoir mon étude, et puis mon fils, dont le régiment est à Bagnères. Mais je te donnerai au moins aujourd'hui et demain.

(Il s'assied sur le canapé. — Estelle, au fond, parle à Renaud et a l'air de lui donner des ordres.)

SOLIGNI.

Ah! c'est ce que nous verrons. (A Renaud.) Occupez-vous de son appartement.

RENAUD, qui est près de la porte à droite.

Mademoiselle a dit que l'on préparât celui du premier, celui de sa mère.

SOLIGNI.

De sa mère!

RENAUD.

Le plus beau de la maison.

SOLIGNI, à Renaud.

Et de quel droit mademoiselle donne-t-elle ici des ordres? Ce n'est pas à elle d'y commander, je pense, c'est à moi!

ESTELLE.

Pardon, mon père, j'ai eu tort.

FUMICHON, assis.

Le tort n'est pas grand.

SOLIGNI.

C'est bien; cela suffit. Vous placerez monsieur près de mon cabinet, près de moi; nous pourrons causer plus à l'aise; mais dorénavant n'oubliez pas que moi seul suis maître en ce château, et que rien ne doit se faire avant qu'on ne m'ait consulté. Allez.

(Renaud sort par la porte à droite.)

ESTELLE.

Vous avez raison, Monsieur; c'est moi qui sans y réfléchir et croyant bien faire...

SOLIGNI, froidement.

Je ne vous fais pas de reproche; je ne vous dis rien! Ce n'est pas à vous, c'est à ce domestique que je m'adressais.

ESTELLE.

N'importe, mon père, croyez que désormais ma soumission...

SOLIGNI, sèchement.

Je n'en vois pas la preuve; car il me semble vous avoir priée de nous laisser.

(Fumichon se lève.)

ESTELLE, passant auprès de Fumichon, lui dit bas et avec douleur.

Vous l'entendez.

(Elle passe à sa droite et reste un peu en arrière pendant le morceau de chant.)

ESTELLE, bas à Fumichon.

AIR : *Séduisante image* (de GUSTAVE).

Vainement j'espère
Désarmer son cœur;
Rien ne peut d'un père
Calmer la rigueur.

FUMICHON, la retenant.

Mais, hélas! ma chère,
Que pouvez-vous faire?

ESTELLE.

Lui donner mes jours!
Souffrir et me taire,
Et l'aimer toujours.

ENSEMBLE.

SOLIGNI.

Contrainte sévère,
Funeste rigueur,
Cachons ma colère
Au fond de mon cœur.

ESTELLE.

Vainement j'espère
Attendrir son cœur;
Rien ne peut d'un père
Calmer la rigueur.

FUMICHON, regardant Soligni.

Je saurai, j'espère,
Lire dans son cœur,
Je saurai d'un père
Calmer la rigueur.

(Elle sort par la droite.)

SCÈNE VI.

FUMICHON, SOLIGNI.

FUMICHON.

Eh! mais, tu me sembles bien sévère avec cette chère enfant?

SOLIGNI.

Moi! en quoi donc?

FUMICHON.

Le ton dont tu lui as parlé.

SOLIGNI.

N'est-ce que cela? Tu dois m'en savoir gré, et m'en complimenter! J'ai mis à profit tes remontrances. Tu me reprochais autrefois d'être trop indulgent, trop facile. C'est un tort, disais-tu.

FUMICHON.

Quand les enfants en abusent! mais ta fille est si bonne, si aimable...

SOLIGNI, froidement.

Oui, elle n'est pas mal.

FUMICHON, avec enthousiasme.

Pas mal! elle est charmante! et si dans son genre mon fils Hector était comme elle!...

SOLIGNI.

Hector! mon filleul! un joli cavalier que j'aime de tout mon cœur! et pour la moitié de ma fortune je voudrais qu'il fût à moi! Ah! que tu es heureux, toi, d'avoir un enfant... (Se reprenant.) Je veux dire un garçon!

FUMICHON.

Parbleu! le bonheur n'est pas si grand; car il me fait damner; il me mange un argent fou. Tous les produits de mon étude y passent. Monsieur ton filleul donne à dîner à tout son régiment; monsieur donne à danser à toutes les jolies femmes de Bagnères.

SOLIGNI.

Lui, Hector?

FUMICHON.

Parbleu! il ne manque pas d'Andromaques.

SOLIGNI.

A son âge!

FUMICHON.

C'est bien là ce qui m'effraye; il n'a pas vingt ans et est aussi mauvais sujet que s'il en avait quarante.

Mais aux âmes bien nées
La valeur n'attend pas le nombre des années.

C'est la devise de la jeune France; c'est la sienne. Voilà, mon cher ami, ce que l'on gagne à avoir un garçon; tandis que toi, tu as une fille, une fille si sage, si raisonnable...

SOLIGNI, avec impatience.

Certainement...

FUMICHON.

Une fille qui a, je crois, en partage toutes les qualités.

SOLIGNI, de même.

Eh! mon Dieu! je n'en doute pas; mais je t'avais prié de venir me voir...

FUMICHON.

Pour me parler d'elle?

SOLIGNI.

Non vraiment! mais pour te demander un conseil, ou plutôt un service. J'ai pensé que je ne pouvais m'adresser qu'à toi.

FUMICHON.

Tu as bien fait, et je t'en remercie!

SOLIGNI, après un instant de silence.

C'est un ami à moi, un ami intime qui est venu me consulter, moi, ancien militaire, ancien négociant, qui n'entends rien aux affaires de jurisprudence, et sans trahir un secret d'où dépend sa vie, je me suis promis de t'en parler.

FUMICHON.

Je t'écoute!

SOLIGNI, lui montrant le canapé.

Asseyons-nous.

(Ils s'asseyent sur le canapé à droite du théâtre, Fumichon à la gauche de Soligni.)

FUMICHON.

De quoi s'agit-il?

SOLIGNI, après un instant de silence.

Quand un homme marié est riche et n'a qu'un enfant, et qu'il a des motifs graves pour l'exclure totalement de sa succession, quels moyens pourrait-il employer?

FUMICHON.

Aucun, à moins d'aliéner et de dénaturer ses biens, et de les donner enfin de la main à la main.

SOLIGNI.

Mais s'il ne voulait pas s'en dessaisir de son vivant?

FUMICHON.

Cela deviendrait plus difficile. Il faudrait alors souscrire à un tiers une obligation qu'il acceptât, et par laquelle on reconnaîtrait avoir reçu de lui telles ou telles sommes, remboursables à la mort dusignataire.

SOLIGNI.

Je comprends.

FUMICHON.

Un acte fait double, sous seing privé, deux signatures au bas, et tout est en règle.

SOLIGNI.

A merveille.

AIR de *l'Écu de six francs.*

Mais avant tout il est utile
Que quelqu'un accepte l'écrit.

FUMICHON.

Ah! ce n'est pas le difficile,
Quand d'une fortune il s'agit.
Sois sûr que, sans se faire attendre,
Il va soudain se présenter
Maint amateur pour l'accepter,
Et souvent même pour la prendre.

SOLIGNI, d'un air distrait.

Je le crois aussi. (Avec un peu d'hésitation.) Mais ne pourrais-tu pas me faire le modèle de cet acte, de cette donation?

FUMICHON.

Si tu connais intimement la personne, si tu me réponds qu'elle a de justes raisons pour agir ainsi?...

SOLIGNI.

Je te le jure sur l'honneur.

FUMICHON.

C'est différent, ce n'est plus moi, c'est toi qui es responsable. (Ils se lèvent; Fumichon se mettant à la table et écrivant.) Ce ne sera pas long. (Montrant ce qu'il écrit à Soligni qui le suit des yeux.) Tiens, vois-tu, pas autre chose. (Écrivant toujours.) Mettre là les noms, que je laisse en blanc; désigner la somme, qu'on est censé emprunter; et pour que ce soit mieux, lui donner une destination et en indiquer l'emploi. Mais pour cela, il faudrait connaître les affaires et la position de celui qui veut souscrire cette obligation.

SOLIGNI, à demi-voix.

Eh bien! s'il faut te le dire, celui-là, c'est moi!

FUMICHON, se levant, à haute voix.

Qu'ai-je entendu? Toi, déshériter ta fille, la priver de tes biens, pour les transmettre à un autre...

SOLIGNI.

Silence! Si je me suis adressé à toi, mon seul ami, c'est pour être sûr du secret, et j'y compte, tu me l'as promis!

FUMICHON.

Je ne t'ai pas promis de t'aider dans une injustice, et c'en serait une.

SOLIGNI.

Qu'en sais-tu? sais-tu ce qui se passe là? sais-tu ce que j'ai souffert, ce que je souffre encore? Je suis le plus malheureux des hommes; abandonné de tous, trahi, outragé, j'ai la rage dans le cœur. Et il me faut en silence dévorer un affront dont je ne peux même pas tirer vengeance.

FUMICHON.

Que dis-tu?

SOLIGNI.

Ah! tu sauras tout maintenant; aussi bien c'est trop souffrir, c'est trop se contraindre; et c'est déjà alléger ses maux que de les confier à un ami! Je ne te parlerai pas des premières années de ma vie, elles furent trop heureuses; et je regrette encore le temps où, simple officier sortant de Saint-Cyr, je dus à ton amitié mes premiers frais d'équipement et de campagne; tu étais le plus âgé, le plus riche de nous deux, car je n'avais rien et je ne t'offrais pour caution que moi, ma personne, qu'un boulet de canon pouvait enlever! Il n'en fut pas ainsi, on allait vite alors; et quand je revins général de brigade, aide de camp de l'empereur, on crut ma fortune faite; un armateur de Bordeaux m'offrit sa fille; je l'aimais; je croyais en être aimé; je me conduisis du moins en bon mari, et ne songeais qu'à la rendre heureuse! La restauration m'avait enlevé mon avenir, mes espérances et ma fortune! je cherchai à m'en faire une autre par le commerce : j'équipai un bâtiment marchand. Je fis plusieurs voyages, qui presque tous réussirent; et pendant mes longues absences, je n'avais d'autres consolations que le souvenir de ma femme, et surtout de ma fille! c'était un bonheur qui jusque-là m'avait été inconnu, un sentiment qui absorbait tous les autres, une passion, un amour qui m'aurait tenu lieu de tout; car ma vie à moi, c'était mon enfant, et

depuis la mort de sa mère, tu en as été le témoin, je ne pouvais passer un instant sans l'avoir là près de moi. J'étais fier de ses succès, de ses talents, de sa beauté; et quand tout le monde l'admirait, avec quel orgueil, quel bonheur je leur disais: Elle est à moi, c'est mon sang, c'est ma fille. Ah! j'étais trop heureux, et toutes mes illusions, tous mes rêves allaient se dissiper!

FUMICHON.

Comment cela?

SOLIGNI.

Un soir, j'étais resté seul chez moi à Paris, dans l'hôtel où, pendant mes voyages, habitait autrefois ma famille, et en cherchant dans une armoire secrète des papiers qui m'étaient nécessaires, et que je voulais t'envoyer, un ressort que je ne connaissais pas me fit découvrir une cachette dans l'épaisseur de la boiserie. J'y trouvai un portrait et un billet. Ce portrait, je le reconnus très-bien, et quant au billet je ne l'oublierai jamais... Voilà ce qu'il disait : « Tu m'as » écrit : « Viens, je t'attends; » et ces mots qui » hier encore auraient fait mon bonheur, me ré- » duisent au désespoir. Je ne puis me trouver au » rendez-vous que tu me donnes; je ne puis plus » te voir. Adieu, Henriette; ton mari vient de me » sauver la fortune et l'honneur, à moi qui le tra- » hissais depuis si longtemps. »

FUMICHON.

O ciel!

SOLIGNI, froidement.

C'était un de mes anciens compagnons d'armes, que, dès le commencement de mon mariage, j'avais accueilli chez moi, M. de Bussières.

FUMICHON.

Celui qui est mort pendant ton dernier voyage?

SOLIGNI.

Oui, pour mon malheur, il est mort, ils sont tous morts ceux qui m'ont trahi! et pendant cette fatale découverte, calme et impassible, j'avais abandonné en moi-même à la vengeance du ciel l'épouse coupable qui n'était plus, l'ami perfide que j'avais sauvé du déshonneur, et qui avait tramé le mien; j'éprouvais pour eux trop de mépris pour avoir de la colère. Mais quand je relus ce billet et ces derniers mots: « *Moi qui le tra-* » *hissais depuis si longtemps*, » je sentis un froid mortel se glisser dans mes veines en pensant à Estelle, à celle que je nommais ma fille.

FUMICHON.

Ah! quelle horrible idée!

SOLIGNI.

Et comment ne pas l'avoir? comment ne pas sentir un tel soupçon parcourir, en frémissant, tout votre être, et remonter jusqu'au cœur, pour y dessécher tout ce qu'on avait de sentiments tendres; pour empoisonner votre joie, pour changer votre bonheur en défiance, et votre amour en haine? Mille souvenirs dont je te fais grâce, mille circonstances autrefois indifférentes venaient maintenant s'offrir à mon esprit, et faisaient jaillir à mes yeux la lumière que j'aurais voulu fuir. Que n'ai-je pas fait pour m'y soustraire, et pour m'abuser moi-même! je le désirais, j'aurais payé de mon sang un mensonge qui m'aurait rendu le repos; mais ils ne m'ont même pas laissé les tourments et le bonheur d'un doute.

FUMICHON.

Que veux-tu dire?

SOLIGNI.

Tu sais que lors de mon dernier voyage, recueilli par un vaisseau anglais qui faisait voile pour Canton, on a été plus d'un an sans recevoir d'autres nouvelles que celles de mon naufrage? On dut me croire mort, et ce bruit était devenu une certitude, lorsque ma femme succomba elle-même à une longue et cruelle maladie; mais en expirant, sais-tu ce qu'elle a fait? sais-tu à qui elle a confié par son testament la tutelle, l'éducation, l'existence de sa fille? Ce n'est pas à sa propre sœur qui était près d'elle; ce n'est pas à des parents à moi, qui étaient ses tuteurs naturels! Non, c'est à son complice, à son amant, au père de son enfant, à M. de Bussières.

FUMICHON.

Est-il possible!

SOLIGNI.

Et ce qu'il y a de plus évident encore, c'est qu'à cette époque, M. de Bussières n'était pas en France; marié lui-même et sans fortune, il était passé à l'étranger; il avait pris du service en Russie, dans l'armée polonaise, où depuis il a trouvé, en combattant, une mort que je lui envie, et qu'il ne méritait pas! Mais pourquoi cette femme qu'il avait abandonnée à jamais, cette femme à qui il avait écrit une lettre d'éternel adieu, aurait-elle été, au moment de sa mort, lui confier, à lui, absent, le soin d'une orpheline, si cette orpheline lui eût été étrangère? Et ce titre de tuteur qu'elle lui donnait ne prouve-t-il pas qu'à ses propres yeux à elle, il avait d'autres titres? (Vivement.) Mais réponds, réponds-moi donc! trouve donc quelques raisonnements, quelques objections qui détruisent, qui atténuent les preuves qui l'accablent!

FUMICHON, avec embarras.

Eh! eh! ce ne serait pas encore impossible!

SOLIGNI.

Non, tu le sais bien! tu sens toi-même que j'ai raison, que cette enfant ne m'est rien, qu'elle est ici une étrangère, ou plutôt un affront continuel, une preuve vivante de mon déshonneur! Et

quand je pense que pendant si longtemps je l'ai chérie, je l'ai adorée, que j'ai prié pour elle, que j'ai pressé sur mon cœur et couvert de mes baisers, qui? la fille de mon ennemi! Et comme si ce n'était pas assez pendant ma vie des tourments que j'éprouve, il faudrait encore qu'après ma mort, mon bien, ma fortune, ce fruit de mes travaux et de mes peines, allassent enrichir mademoiselle de Bussières! Ah! mon cœur se révolte à cette seule idée! Je devais à mon enfant, à ma fille, tout ce que je possédais, mon or comme mon sang; je n'avais pas de mérite à les lui donner; je les lui devais! mais je ne dois rien à mademoiselle de Bussières, et il y aurait honte à moi... ce serait mépris de toutes lois et de toute morale, de doter ainsi le parjure et de récompenser l'adultère. Non. Cet acte que je t'ai demandé est un acte de justice; elle n'aura rien, ma fortune appartient à mes amis, (avec intention) ceux qui ne me trahissent pas. C'est à toi que je la destine; tu l'auras.

FUMICHON.

Moi?

SOLIGNI.

Tu l'auras tout entière, toi et les tiens. Je ne voulais pas te le dire; mais c'est mon intention.

FUMICHON.

Sur laquelle j'espère bien te faire revenir. Mais dans ce moment il ne s'agit pas de cela, il ne s'agit pas de moi, mais de ton bonheur, de ton repos, et pour toi il n'y en aurait pas de possible si tu avais des reproches à te faire.

SOLIGNI.

Des reproches!...

FUMICHON.

Oui, tu es un galant homme, un homme juste, et quels que soient les motifs de ta colère, tu dois sentir que ta fille, je veux dire qu'Estelle, ne doit pas être punie d'un crime qui n'est pas le sien! Ce n'est pas sa faute à cette pauvre enfant! Si elle t'aime, si elle te respecte, si elle te regarde comme ce qu'elle a de plus cher, tu ne dois pas lui en vouloir.

SOLIGNI.

Je ne lui en veux pas, et, s'il faut te l'avouer, j'avais tellement l'habitude de l'aimer, que souvent j'oublie ma haine; je n'y pense plus, je suis prêt à m'élancer vers elle, à l'embrasser, à lui dire : Ma fille! et puis je m'arrête; et la rougeur sur le front, honteux de moi-même, indigné de l'aimer encore, je m'en venge en l'accablant de mon indifférence, et souvent de ma colère! Souvent même, que te dirai-je? je suis furieux de la voir si jolie, d'être forcé d'admirer en elle tant de bonté, tant de vertus, tant de trésors enfin, qui ne m'appartiennent plus. Elle me croit bien méchant, et je suis bien malheureux; sa vue me fait tant de mal...

(Il se jette dans les bras de Fumichon, puis il s'éloigne en remontant le théâtre, et en redescendant il se trouve à gauche de Fumichon.)

FUMICHON.

Oui, je le comprends maintenant. Alors il faut qu'elle s'éloigne, mais sans que personne puisse s'étonner de votre séparation.

SOLIGNI.

Et comment cela?

FUMICHON.

En la mariant.

SOLIGNI.

Moi! me mêler de son mariage!

FUMICHON.

Tu ne t'en mêleras pas; c'est moi que cela regarde.

SOLIGNI.

A la bonne heure, trouve-lui un mari, qui tu voudras! ton fils Hector.

FUMICHON.

Hector! pauvre fille, tu lui en veux toujours! Ce n'est pas bien; je suis trop honnête homme pour y consentir! en huit jours sa dot serait mangée!

SOLIGNI, d'un air mécontent.

Sa dot!

FUMICHON.

Celle que tu lui donneras; car tu lui en donneras une, tu ne peux pas faire autrement, tu le sens toi-même; ne fût-ce que pour le monde.

SOLIGNI.

Eh bien! soit. Si une cinquantaine de mille francs...

FUMICHON.

Impossible; je ne trouverai jamais un mari à ce taux-là; dans ce moment surtout, où ils sont hors de prix.

SOLIGNI.

Eh bien! eh bien! cent mille francs! j'espère que c'est bien assez.

FUMICHON.

Pour tout autre, oui; mais pour toi, pour ta fortune, ça ne suffit pas.

Air du vaudeville *des Frères de lait.*

Et s'il fallait insister davantage,
Par un seul mot je te déciderais;
C'est qu'il est noble, alors qu'on nous outrage,
De nous venger par de nouveaux bienfaits!
Tu le feras!

SOLIGNI.

Qui, moi?

FUMICHON.

Je te connais,
Tu donneras ce généreux exemple.

SOLIGNI.

Qui me saura jamais gré d'un tel bien?

FUMICHON.

Personne au monde! hors Dieu qui te contemple,
Et ton ami qui te dira : C'est bien !

Silence ! c'est elle !

SCÈNE VII.

ESTELLE, FUMICHON, SOLIGNI.

SOLIGNI, à Estelle qui entre par la porte à droite.

Que voulez-vous? pourquoi entrer ici sans mon ordre, et venir ainsi nous interrompre?

ESTELLE.

Ah ! ne m'en veuillez pas, c'est bien malgré moi ! c'est quelqu'un qui voudrait parler à M. Fumichon, et qui m'a suppliée de venir le lui dire.

SOLIGNI, plus doucement.

C'est différent ! Nous étions occupés d'une affaire importante, et dans mon impatience.... Pardonnez-moi, Estelle, de vous avoir parlé aussi brusquement.

ESTELLE.

N'en avez-vous pas le droit ? mon père, quand vous êtes mécontent, je n'en accuse que moi, qui sans doute en suis cause !

FUMICHON, regardant Estelle; s'approchant de Soligni.

Pauvre enfant! tant de douceur et de résignation !

SOLIGNI, avec émotion.

Tu as raison, je suis injuste.

FUMICHON, le faisant passer à sa droite entre lui et Estelle.

Regarde-la donc. (Soligni lève les yeux sur elle avec émotion.) Eh bien! qu'en dis-tu?

SOLIGNI, à voix basse, avec colère.

Je dis que c'est inconcevable comme elle ressemble à ce Bussières.

FUMICHON, avec dépit.

Toujours ces maudites idées. (Vivement à Estelle.) De quoi s'agit-il, mon enfant, et que me veut-on?

ESTELLE, timidement.

C'est la personne de ce matin, ce jeune marin...

SOLIGNI, brusquement.

Un jeune homme, un marin? qu'est-ce que c'est que ça ?

FUMICHON.

Un ami à moi! un ami intime.

SOLIGNI.

C'est autre chose.

ESTELLE.

Il voudrait absolument vous parler.

FUMICHON.

Eh bien ! qu'il vienne.

SOLIGNI.

Non pas ; je ne reçois ici personne.

FUMICHON, prenant son chapeau et sa canne qui sont sur la table, et prêt à sortir.

Alors, puisque je ne peux recevoir mes amis chez toi...

SOLIGNI, le retenant.

Où vas-tu ?

FUMICHON.

Le recevoir chez moi! je pars avec lui.

SOLIGNI.

Quelle idée! qu'il entre au château, et qu'il attende! tu lui parleras tantôt.

ESTELLE, à demi-voix, à Fumichon.

C'est qu'il dit que c'est très-pressé, puisqu'il a reçu l'ordre de partir ce soir même pour Bayonne, où il doit s'embarquer.

FUMICHON.

Je conçois alors que les moments sont précieux. Eh bien ! priez-le de dîner avec nous.

SOLIGNI.

Comment !

FUMICHON.

C'est moi qui l'invite, pour que nous puissions parler affaires.

ESTELLE, timidement, à Soligni.

Faut-il, mon père ?

SOLIGNI.

Puisque monsieur Fumichon le désire !

FUMICHON.

Non-seulement moi, mais monsieur de Soligni, qui sera enchanté de le voir... Je vais te le présenter.

(Il va auprès de Soligni.)

SOLIGNI, avec colère.

A moi ! y penses-tu ?

ESTELLE, effrayée.

Ah ! mon Dieu !

FUMICHON, lui faisant signe de la main.

Ne vous effrayez pas, et attendez.

(Estelle se retire au coin du théâtre, à droite.)

SOLIGNI, à demi-voix.

A qui diable en as-tu avec tes présentations ?

FUMICHON, de même.

Nous cherchions un mari, c'en est un, un jeune officier de marine fort gentil, fort aimable, qui aime ta.... (Se reprenant.) qui aime mademoiselle Estelle, et puisque tu m'as chargé de la marier, je ne pourrai jamais trouver mieux.

SOLIGNI.

A la bonne heure, tu es le maître, pourvu que je ne paraisse en rien dans tout cela.

FUMICHON, regardant Estelle.

En rien, c'est difficile ; mais il s'agit d'y paraître une fois, pas davantage. Il va venir; il te fera poliment sa demande en mariage, et toi, tu lui répondras en quatre mots : « Je consens,

» je vous donne Estelle et deux cent mille » francs. »

SOLIGNI.

Je n'ai pas dit cela.

FUMICHON.

Tu le diras. (A Estelle.) Attendez toujours. (A Soligni.) Tu le diras, pour en finir, et pour qu'il n'en soit plus question. Voilà ce que j'exige de toi, ce n'est pas bien difficile, et en revanche, je me charge de tout le reste.

SOLIGNI, froidement et à demi-voix.

Soit, à condition que tu accepteras la donation dont je te parlais tout à l'heure.

FUMICHON.

Non.

SOLIGNI.

Et pourquoi?

FUMICHON.

Parce que, grâce au ciel, je suis un notaire honnête homme, qui n'ai jamais dépouillé la veuve ni l'orphelin.

SOLIGNI, élevant la voix.

Ce sera pourtant ainsi.

FUMICHON, de même.

C'est ce qui te trompe.

SOLIGNI.

Je le veux.

FUMICHON.

Je ne le veux pas.

ESTELLE, effrayée.

Voilà qu'ils se disputent!

FUMICHON, allant à Estelle.

N'ayez pas peur, cela s'arrange, allez le chercher, qu'il vienne!

ESTELLE.

Oui, Monsieur, il est là dans l'autre appartement.

FUMICHON.

Eh bien! qu'il paraisse!

(Elle sort un instant par la porte à droite.)

SCÈNE VIII.

FUMICHON, SOLIGNI.

SOLIGNI.

Tu acceptes donc?

FUMICHON.

J'aimerais mieux mourir.

SOLIGNI.

Et moi, j'aimerais mieux anéantir ma fortune, la détruire, la jeter au feu... (Jetant un coup d'œil sur la table, vivement.) ou plutôt je n'ai plus besoin de toi. (Montrant la table.) J'ai là ce modèle d'obligation.

(Il va s'asseoir à la table.)

FUMICHON, le regardant.

Que veux-tu faire?

SOLIGNI.

Cela ne te regarde pas.

SCÈNE IX.

RAYMOND, ESTELLE, entrant par la porte à droite; FUMICHON, au milieu; SOLIGNI, à la table, et écrivant.

ESTELLE, entrant sur la pointe des pieds, et à demi-voix à Fumichon.

Le voilà!

FUMICHON.

C'est bien, qu'il avance.

RAYMOND.

Ah! Monsieur.

FUMICHON, lui montrant Soligni qui écrit.

Silence, tout est arrangé, mes enfants, votre mariage est convenu.

ESTELLE.

Est-il possible?

RAYMOND.

Il y consent?

FUMICHON.

J'ai sa parole.

ESTELLE.

Ah! que ne puis-je me jeter dans ses bras!

FUMICHON.

C'est inutile dans ce moment, (à part) et ça gâterait tout. (A Raymond.) Ce qu'il faut d'abord, c'est lui faire votre demande. (Lui montrant Soligni.) Il est là, allez-y.

RAYMOND.

Je le voudrais, mais je n'ose pas.

FUMICHON.

Allez donc! quelle timidité! Si mon fils Hector était là...

(Il le prend par la main et le fait passer du côté de Soligni.)

Air : *Berce, berce, bonne grand'mère.*

Avancez, allons, du courage!
N'allez pas trembler devant lui;
Et soyez, pour ce mariage,
Comme en face de l'ennemi.

RAYMOND, à demi-voix.

Quoi, vous voulez?...

FUMICHON, de même.

Présentez à son père...

ESTELLE, de même.

Votre demande.

FUMICHON, de même.

Il va tout accorder.

(A Estelle.)

Pour nous, partons. Vous ne pouvez, ma chère,
Entendre ici ce qu'il va demander.

ENSEMBLE.

FUMICHON.

Avancez, allons, du courage!
N'allez pas trembler devant lui;

Et soyez, pour ce mariage,
Comme en face de l'ennemi.

ESTELLE.

Fais, mon Dieu! que ce mariage,
Par mon père ici soit béni,
Et que cet hymen qui m'engage
Puisse me rapprocher de lui!

RAYMOND.

Avançons, allons, du courage!
N'allons pas trembler devant lui;
Et soyons, pour ce mariage,
Comme en face de l'ennemi.

SOLIGNI, à la table, à part.

Cet écrit à jamais m'engage,
Ma fortune sera pour lui,
Et par là, du moins, mon outrage
Ne restera pas impuni.
(Fumichon et Estelle sortent par la porte à droite.)

SCÈNE X.

RAYMOND; SOLIGNI, à la table.

RAYMOND, s'avançant timidement.

Monsieur...

SOLIGNI, brusquement.

Qu'est-ce? qu'y a-t-il? que voulez-vous?

RAYMOND.

C'est moi, dont M. Fumichon a daigné vous parler, et les espérances qu'il m'a fait concevoir ont seules encouragé des prétentions que vous trouverez peut-être bien téméraires; j'aime mademoiselle votre fille.

SOLIGNI, se contenant.

Estelle!

RAYMOND.

Oui, Monsieur, je l'aime.

SOLIGNI, froidement.

C'est bien.

RAYMOND.

Et je viens en tremblant vous demander sa main.

SOLIGNI, froidement.

Je vous l'accorde!

RAYMOND, avec joie.

Est-il possible! vous me jugez digne d'une pareille faveur?

SOLIGNI.

Mon notaire, qui est mon ami, me répond de vous.

RAYMOND.

Mais il me connaît à peine.

SOLIGNI, se levant.

C'est égal, ça me suffit.

RAYMOND.

Mais pour moi, cela ne suffit pas. Je veux que vous sachiez qui je suis, que vous connaissiez ma position, mon avenir, quelle est pour moi l'estime de mes chefs.

SOLIGNI, avec un peu d'impatience.

C'est inutile, vous dis-je; je m'en rapporte à vous, et quelle que soit votre fortune...

RAYMOND.

Je n'en ai pas.

SOLIGNI, passant à droite du théâtre.

N'importe! je donne deux cent mille francs de dot, à la condition que le mariage se fera le plus promptement possible, et que Fumichon se chargera de régler, d'arranger tout cela, ainsi que de tous les soins de la noce, car moi je ne pourrai y assister.

RAYMOND.

Et pourquoi cela, Monsieur?

SOLIGNI.

Un voyage essentiel, indispensable, me force à partir dès demain.

RAYMOND.

Alors, Monsieur, nous retarderons ce mariage, et quelque longue que puisse être votre absence, nous attendrons votre retour.

SOLIGNI, avec impatience.

Et à quoi bon? morbleu!
(Il s'assied sur le canapé.)

RAYMOND, étonné.

Il me semble, Monsieur, que le respect et la reconnaissance m'en feraient seuls une loi; mais il est encore d'autres raisons; et la longue intimité, l'amitié qui autrefois unissait nos familles...

SOLIGNI.

Que voulez-vous dire?

RAYMOND.

Amitié que jusqu'ici il ne m'a guère été permis de cultiver; car, entré bien jeune à l'école de marine, j'étais à Angoulême quand vous habitiez Paris, et lorsque j'y arrivai, vous veniez de partir pour un long et pénible voyage; mais en votre absence, je fus présenté par mes parents chez madame de Soligni, votre femme, qui daigna toujours, moi et mon père, nous accueillir avec tant de bonté!

SOLIGNI.

Qui êtes-vous donc? et quel est votre nom?

RAYMOND.

O ciel! vous l'ignorez?

SOLIGNI.

Eh! oui, sans doute! qui me l'aurait dit?

RAYMOND.

Quoi! vous ne le connaissiez pas? vous ne l'avez pas même demandé? et vous m'acceptez pour gendre, et vous m'accordez votre fille?

SOLIGNI, avec colère.

Ma fille, toujours ma fille! il ne s'agit pas d'elle, mais de vous! Votre nom?

RAYMOND.

Raymond, Raymond de Bussières, lieutenant de marine!

SOLIGNI, se levant, et allant à lui.

Bussières! Est-ce que vous seriez le fils du colonel Bussières?

RAYMOND.

Votre ancien ami!

SOLIGNI, s'éloignant.

Bussières!...

RAYMOND.

A qui vous avez rendu de si grands services, et qui, pendant quinze ans, n'eut presque pas d'autre maison, d'autre famille que la vôtre.

SOLIGNI, avec fureur.

Quinze ans!

RAYMOND, avec joie.

Oui, Monsieur!

SOLIGNI, avec fureur.

Et c'était votre père?

RAYMOND.

Oui, vraiment!

SOLIGNI, avec joie.

Il a un fils! un fils qui porte l'épée! Ah! que je suis heureux! (Allant à Raymond et lui prenant les deux mains.) Monsieur, votre père était un traître et un lâche.

RAYMOND, stupéfait.

Monsieur...

SOLIGNI.

Je vous le dis à vous.

RAYMOND.

Parlez-vous sérieusement?

SOLIGNI.

Oui! un infâme!

RAYMOND.

Monsieur! mon père était un honnête homme! un homme d'honneur.

Air : *Corneille nous fait ses adieux.*

Et vous oubliez, je le voi,
Que son sang coule dans mes veines;
Son nom, son honneur sont à moi,
Et ses injures sont les miennes!
En vain vous avez espéré
Qu'il ne pourrait plus vous entendre!
(Allant à Soligni, et lui serrant fortement la main.)
Mon père, tant que je vivrai,
Existe encor pour se défendre.

SOLIGNI, traversant le théâtre.

C'est tout ce que je demande; je pourrai donc me venger sur quelqu'un!

RAYMOND.

Et vous rétracterez à l'instant les paroles injurieuses que vous venez de proférer contre lui, sinon...

SOLIGNI.

Eh bien?

RAYMOND.

Eh bien! quand je devrais perdre tout ce que j'aime, je ne laisserai pas outrager sa mémoire.

SOLIGNI, lui frappant sur l'épaule.

Bien! jeune homme, vous n'êtes pas comme lui; car pendant quinze ans votre père fut un...

RAYMOND, lui prenant la main avec force.

N'achevez pas! (Froidement.) Vos armes?

SOLIGNI.

L'épée.

RAYMOND.

Le lieu?

SOLIGNI.

Sous les murs du parc.

RAYMOND.

Et l'instant?

SOLIGNI, allant à la table.

Dans une heure; le temps d'achever cet

ENSEMBLE.

Air : *A la mort qui s'approche* (de Gustave).

RAYMOND.

Pour moi plus d'espérance;
Mais puis-je au fond du cœur
Supporter qu'il offense
Mon père et son honneur?

SOLIGNI.

Enfin une vengeance
Est offerte à mon cœur;
C'est ma seule espérance,
C'est là mon seul bonheur!

SCÈNE XI.

Les Précédents; ESTELLE, FUMICHON entrant par la droite.

ESTELLE, allant à Raymond.

Qu'entends-je! quelle offense
Excite sa fureur!
Pour moi plus d'espérance;
Ah! je tremble de peur.
Ah! daignez nous apprendre,
Ah! daignez nous apprendre
D'où vient ce que j'entends;
Quels regards menaçants!

FUMICHON, allant à Soligni.

Qu'entends-je! quelle offense
Excite sa fureur!
Moi, je croyais d'avance
Compter sur leur bonheur!
On n'y peut rien comprendre,
Et daigne ici m'apprendre
D'où vient ce que j'entends,
Et ces cris menaçants?

RAYMOND.

Il faut que dans une heure
Je le venge ou je meure,
Ici je vous attends,
Comptez sur mes serments.

SOLIGNI.

Il faut que dans une heure
Je me venge ou je meure;
Ici je vous attends,
Songez à vos serments.

(Sur les dernières mesures du morceau, Raymond et Soligni

ont remonté le théâtre et se sont rapprochés en chantant ces derniers vers. Soligni sort par la gauche.)

SCÈNE XII.

RAYMOND, FUMICHON, ESTELLE.

FUMICHON.

Eh bien ! il sort furieux. Qu'est-ce que ça signifie ?

RAYMOND.

Que tout est perdu.

FUMICHON.

Laissez donc.

ESTELLE, à Fumichon.

Ah ! nous n'espérons plus qu'en vous.

FUMICHON, à Raymond.

Vous n'avez donc pas fait votre demande ?

RAYMOND.

Si, vraiment !

FUMICHON.

Et qu'a-t-il répondu ?

RAYMOND.

Qu'il acceptait ; qu'il me donnait sa fille et deux cent mille francs de dot.

FUMICHON.

Voilà l'essentiel, le reste n'est rien.

RAYMOND.

Pas du tout ; car dès que je lui eus dit mon nom, sa physionomie a changé, ses traits se sont contractés ; il m'a insulté dans ce que j'avais de plus cher.

FUMICHON.

Quelque lubie qui lui sera passée dans ce moment par la tête ; car je ne peux croire que cela vienne de votre nom, qui après tout n'a rien de bien terrible !

ESTELLE.

Non, sans doute !

FUMICHON.

N'est-ce pas Raymond que l'on vous nomme ?

ESTELLE.

Oui, vraiment ! Raymond de Bussières !

FUMICHON, stupéfait.

Bussières !

ESTELLE et RAYMOND.

Qu'avez-vous donc ?

FUMICHON, dans le plus grand effroi.

Bussières, avez-vous dit ?

RAYMOND.

Eh bien ! vous voilà comme lui !

FUMICHON.

Malheureux que vous êtes ! malheureux enfants.

ESTELLE, tremblante.

Qu'y a-t-il donc ?

FUMICHON.

Rien, mes amis, rien du tout ; mais la surprise, l'effroi !...

ESTELLE.

Nous ne devons plus en avoir, puisque vous êtes pour nous.

RAYMOND.

Puisque vous parlerez en notre faveur.

FUMICHON.

Moi ! m'en préserve le ciel !

ESTELLE.

Comment, notre mariage...

FUMICHON, à demi-voix.

Taisez-vous ! taisez-vous ! (A part.) Qu'est-ce que j'allais faire là ? (Haut.) Mes chers amis, ne m'accusez pas, ne m'en veuillez pas ; mais en conscience, voyez-vous, ce mariage, il ne faut plus y penser.

ESTELLE et RAYMOND.

Que dites-vous ?

FUMICHON.

Il ne peut plus avoir lieu.

ESTELLE.

Et pour quelles raisons ?

FUMICHON.

Je ne peux pas vous le dire !

RAYMOND.

Ah ! c'est trop se jouer de nos tourments, et vous parlerez...

FUMICHON.

Ça m'est impossible ; mais vous sentez bien, mes enfants, que moi qui suis votre ami, il ne me viendrait pas à l'idée de vous désunir, de vous séparer, si les motifs les plus graves...

RAYMOND et ESTELLE.

Eh bien ! quels sont-ils ?

FUMICHON.

Ne me le demandez pas ! mais si vous avez quelque confiance en moi, si vous avez quelque amitié pour elle...

RAYMOND.

De l'amitié ! dites donc de l'amour le plus fort, le plus violent.

FUMICHON.

Eh bien ! en voilà trop ! je ne vous en demande pas tant ; je vous demande seulement de partir, de rester éloigné d'elle pendant quelque temps ; je vous en supplie en grâce.

RAYMOND.

Je ne puis partir en ce moment ; mais ce soir, mais demain, vous serez satisfait, (passant auprès d'Estelle) et il est probable que nous ne nous verrons plus.

ESTELLE.

Raymond !

RAYMOND.

Adieu ! D'autres devoirs m'appellent ; mais rassurez-vous, je respecterai ce qui vous est cher, et si je ne reparais plus à vos yeux, parfois du moins donnez-moi un souvenir.

ESTELLE.

Ah ! toujours...

RAYMOND, à Fumichon.

Adieu, Monsieur... (A Estelle.) Adieu, Estelle ; j'espère, quoi qu'il arrive, que tous les deux vous serez contents de moi.

(Il sort par le fond.)

SCÈNE XIII.

ESTELLE, FUMICHON.

FUMICHON, essuyant une larme.

C'est un brave jeune homme que l'on doit plaindre.

ESTELLE, pleurant.

Oh ! certainement, et pour moi je l'aimerai toute ma vie.

FUMICHON.

Eh bien ! non, il ne faudrait pas...

ESTELLE.

Que dites-vous ?

FUMICHON.

Qu'il ne faudrait pas, pour bien faire, l'aimer comme vous dites là.

ESTELLE.

Quoi ! même de loin ?

FUMICHON.

Même de loin.

ESTELLE.

Et pourquoi donc ? car toute votre conduite est une énigme que je ne puis comprendre.

FUMICHON.

Tant mieux alors, c'est ce qu'il faut ; mais croyez, ma chère fille, que de mon côté tout ce qui pourra assurer votre bonheur ou votre avenir... (A part.) Et quand j'y pense maintenant, cette donation de Soligni, j'ai eu tort de refuser. (Haut.) J'accepterai, mon enfant, j'accepterai, mais pour tout vous rendre un jour.

ESTELLE.

Que voulez-vous dire ?

FUMICHON.

Vous ne pouvez le savoir encore ; ce n'est pas ma faute... Mais silence ! c'est votre père.

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS ; SOLIGNI, entrant par la gauche, va s'asseoir auprès de la table.

FUMICHON, à part.

Comme il a un air sombre ! il ne nous voit seulement pas. (Allant à lui.) Soligni !

SOLIGNI, apercevant Fumichon et Estelle.

Ah ! te voilà !

(Il se lève.)

FUMICHON.

Oui, mon ami ; je voulais te parler sur ta proposition de ce matin, à laquelle j'ai réfléchi, et dont je ne serais peut-être pas maintenant très-éloigné.

SOLIGNI.

Quoi ! vraiment, tu accepterais ?

FUMICHON.

Pour te rendre service.

SOLIGNI.

J'en suis fâché ; tu m'avais refusé, j'ai fait d'autres dispositions.

FUMICHON.

Que tu peux changer.

SOLIGNI.

Non ! il n'est plus temps ; l'acte signé par moi en bonne forme, et d'après le modèle que tu m'avais donné, vient de partir à l'instant.

FUMICHON.

O ciel ! et pourquoi te presser ainsi ?

SOLIGNI.

Je n'avais pas de temps à perdre, car dans une heure peut-être...

FUMICHON.

Que veux-tu dire ?

SOLIGNI.

Rien ! Je suis content ! je suis heureux ! Voilà le premier bonheur qui depuis longtemps me soit arrivé ! (S'avançant et apercevant Estelle.) Ah ! c'est vous, Estelle, approchez, approchez ! (Estelle passe entre Fumichon et Soligni.) Je viens de voir ce jeune homme qui vous demandait en mariage ; il n'a pu hasarder une pareille démarche sans votre aveu.

ESTELLE.

Ce n'est pas moi, c'est M. Fumichon.

FUMICHON.

Parce qu'alors j'ignorais que M. de Bussières...

SOLIGNI.

Tais-toi, je ne te demande rien. (A Estelle.) Vous l'aimiez donc ?

ESTELLE.

Oui, mon père.

SOLIGNI.

Et comment ne m'en avez-vous jamais parlé ?

ESTELLE.

Je vous l'ai dit, mon père, il y a bien longtemps. C'était dans le temps où vous m'aimiez ! Vous me disiez alors : Il faut te marier. Et moi je vous ai répondu : Attendez, car il y a quelqu'un que je préférerais peut-être à tous les autres ; mais il ne s'est jamais déclaré, il ne m'a jamais dit

qu'il m'aimait. — Et si tu te trompais, mon enfant, avez-vous ajouté, car alors vous me disiez toujours *toi*, si tu te trompais, tu serais bien malheureuse. — Non, vous ai-je répondu, car j'aurais, pour me consoler, l'amour de mon père; et cet amour-là tient lieu de tout. — S'il en est ainsi, avez-vous dit, en m'embrassant, attendons et n'en parlons plus. Je n'en ai plus parlé, et j'ai attendu; cela m'était facile alors, j'étais si heureuse!

SOLIGNI, après un instant de silence.

Oui, tout cela est vrai, je me le rappelle maintenant; mais ce jeune homme, où l'aviez-vous vu?

ESTELLE.

A Paris, chez ma mère, où il venait presque tous les jours avec M. de Bussières, son père. C'était pendant votre absence, lors de ce dernier voyage que vous avez fait et qui a duré si longtemps.

FUMICHON, à part et lui faisant des signes qu'elle ne voit pas.

Impossible de la faire taire.

SOLIGNI, avec émotion.

Ce M. de Bussières... je ne parle pas de Raymond, mais de l'autre; ce M. de Bussières vous aimait?

ESTELLE.

Beaucoup! il m'avait vue si jeune!

FUMICHON, à demi-voix.

Taisez-vous!

ESTELLE, à Fumichon.

Et pourquoi donc? pourquoi ne dirais-je pas la vérité?

SOLIGNI.

Vous avez raison. Savez-vous qu'en mon absence, et croyant que j'avais perdu la vie, votre mère voulait vous le donner pour tuteur?

ESTELLE.

Oui, vraiment! car quelques jours avant sa mort, il y a trois ans, ma pauvre mère me fit venir près de son lit. Nous étions seules et elle me dit : Bientôt, ma fille, tu seras orpheline; je t'ai donné pour tuteur un ami de notre famille, un ami de ton enfance, M. de Bussières, qui dans ce moment n'est pas dans ce pays. Mais dès qu'il sera de retour, ce qui ne peut tarder, tu lui remettras toi-même, et à lui seul, ces papiers.

SOLIGNI et FUMICHON, à part.

O ciel!

ESTELLE.

Et elle me confia alors une lettre cachetée de noir, qui contenait sans doute ses dernières volontés et tous les renseignements nécessaires sur notre fortune. Mais vous savez que, peu de temps après, M. de Bussières ayant perdu la vie en Pologne...

SOLIGNI.

Vous n'avez pu lui remettre cette lettre?

ESTELLE.

Non, mon père.

SOLIGNI.

Et elle existe encore!

ESTELLE.

Je le pense! je l'avais serrée dans l'écrin de ma mère avec les lettres que vous m'écriviez, quand vous étiez en voyage; enfin, avec tout ce que j'avais de plus précieux, et le jour même de votre arrivée, je me suis hâtée de vous remettre cet écrin. J'ignore ce que vous en avez fait; mais le lendemain j'étais dans votre cabinet, debout près de vous; cet écrin était sur votre bureau, et vous m'avez dit : Ce sont les diamants de ta mère, ils t'appartiennent; mais tu ne peux pas les porter avant ton mariage, je te les garderai jusque-là. Alors vous avez renfermé l'écrin, et vous m'en avez remis la clef.

FUMICHON, vivement à Estelle.

Et l'écrin?

ESTELLE.

Mon père l'a gardé.

SOLIGNI, froidement.

C'est vrai; il est entre mes mains; il est ici.

FUMICHON, à part.

Ah! mon Dieu!

SOLIGNI, à Estelle, froidement.

Donnez-moi cette clef.

FUMICHON, à voix basse.

Ne la donnez pas!

ESTELLE, étonnée.

Qu'est-ce que cela signifie?

SOLIGNI.

Je veux l'avoir.

FUMICHON.

Et moi je pense que c'est absurde, que c'est inutile, et que, s'il faut le dire, tu as tort de la lui demander, parce qu'après tout...

SOLIGNI.

Je l'ordonne!

FUMICHON.

Et moi je le lui défends, pour elle-même et pour toi. (A Estelle.) Oui, mon enfant...

AIR de *l'Angélus*.

(Bas et très-vivement.)

Il y va de votre avenir
Et du bonheur de votre vie;
Gardez-vous bien d'y consentir;
Écoutez-moi, je vous en prie.

ESTELLE, plus lentement.

Ah! je n'écoute que mon cœur,
(Montrant Soligni.)
Et sa voix, qu'ici je révère!
Dût-il ordonner mon malheur,
Je dois obéir à mon père.

(Elle détache de son cou une chaîne où est la clef, et la remet à Soligni.)

SOLIGNI.

C'est bien.

FUMICHON, avec humeur.

La belle avance ! (A Estelle, en s'en allant.) Vous avez fait là un beau trait ; c'est sublime ; c'est admirable... Adieu.

(Il sort par le fond.)

ESTELLE, tremblante.

Que veut-il dire ?

SOLIGNI.

Ah ! que je souffre !

ESTELLE.

Mon père !

SOLIGNI.

Sortez ; laissez-moi.

(Estelle sort par le fond en regardant son père et en soupirant.)

SCÈNE XV.

SOLIGNI, seul.

Enfin, je suis seul. (Il va ouvrir le meuble à droite qui est incrusté dans la boiserie ; il en tire un écrin qu'il apporte sur la table à gauche.) C'est bien cela. (Il s'assied.) C'est cet écrin qu'elle m'a remis il y a trois ans. (Il l'ouvre.) Oui, voilà les diamants de sa mère, ces diamants qu'autrefois je lui ai donnés. (Il soulève le premier compartiment, le place sur la table et regarde au fond de l'écrin.) Dans ce double fond... Ah ! je ne sais ce que j'éprouve ! Et l'on m'accuse d'injustice, moi, qui ne demandais au ciel que de douter encore, moi qui suis persuadé du crime et dont la main tremble au moment d'en trouver une nouvelle preuve ! (Saisissant au fond de l'écrin une lettre cachetée.) La voici ! (Regardant la lettre.) C'est bien l'écriture d'Henriette. (Lisant.) « A M. de Bussières. » (Décachetant la lettre en tremblant.) Allons, du courage ! (Lisant lentement.) « O vous ! » que j'ai tant aimé, je vous écris de mon lit de » mort et prête à paraître devant celui que j'ai » offensé. Quand, de ce séjour où l'on ne peut » plus tromper, il connaîtra mes regrets et surtout » mon repentir, peut-être ce juge si sévère trou- » vera-t-il, sinon quelques mots pour m'absoudre, » du moins quelques larmes pour me plaindre !

(Il s'arrête, essuie une larme, et après un instant de silence il continue.)

» Vous avez eu du courage pour moi qui n'en » avais plus ; et lorsque, après six ans de tour- » ments et de combats, j'allais tout oublier, c'est » vous qui, fidèle à l'amitié, m'avez rappelée au » devoir. » (Avec indignation.) Lui !... (Lisant.) « Ce n'est pas moi, c'est vous-même qui m'avez » sauvée du déshonneur !... » (S'interrompant.) Ah ! pense-t-on m'abuser encore ? Ces mots seraient écrits de son sang que je ne les croirais pas ! (Lisant.) « Soyez-en béni devant Dieu, et » souffrez qu'en ma reconnaissance je vous confie » un trésor dont vous seul êtes digne ; à vous, » Ernest, qui avez respecté la femme de votre » ami, je vous lègue sa fille. » (Avec indignation.) Sa fille !... (Lisant.) « J'exige même plus : j'ai » cru voir que Raymond, votre fils, était aimé » d'Estelle, qu'il l'aimait aussi, mais que son peu » de bien l'avait empêché d'avouer cet amour. » Comme une pareille crainte pourrait aussi vous » retenir, je vous ordonne de les unir un jour. » (Se levant et relisant.) Je vous ordonne de les unir, de les unir. C'est de sa main ; elle l'a écrit, *de les unir*. Ah ! qu'ai-je lu ! J'aurais pu douter encore ; mais comment supposer qu'à son heure dernière, que, prête à paraître devant Dieu, elle ait voulu commettre un nouveau crime en fiançant le frère et la... Non, ce n'est pas possible ! non, cela n'est pas, et Estelle est mon bien, c'est mon sang, c'est ma fille !

AIR de *Téniers*.

Combien, dans mon erreur cruelle,
Je fus injuste et rigoureux !
Et maintenant comment sur elle
Oserai-je lever les yeux ?
Remords dont mon âme est flétrie,
Regrets que rien ne peut calmer,
Comment retrouver dans ma vie
Tous les jours perdus sans l'aimer ?

(Voyant entrer Estelle.)

Ah !

(Il s'assied sur le canapé.)

SCÈNE XVI.

SOLIGNI ; ESTELLE, qui s'avance lentement et les yeux baissés.

SOLIGNI, la regardant avec amour et comme s'il la voyait après une longue absence.

C'est ma fille, c'est bien elle ! la voilà comme je l'ai laissée il y a deux ans ! (Estelle lève les yeux, l'aperçoit et fait un mouvement de crainte.) Ah ! c'est de la crainte que je lui inspire ; et elle ne sait pas que maintenant c'est moi qui tremble devant elle ! (Haut.) Estelle !

ESTELLE, s'approchant.

Mon père !

SOLIGNI, avec honte et embarras.

Estelle, venez là, je vous en prie. (Elle s'approche lentement, s'assied près de lui, à sa gauche, sur le canapé. Après un moment de silence, Soligni la regardant avec tendresse.) Estelle...

ESTELLE, de même.

Mon père...

SOLIGNI.

Je voudrais bien vous embrasser.

ESTELLE, se jetant dans ses bras.

Ah ! mon père !

SOLIGNI, la serrant contre son cœur.

Ma fille! ma fille bien-aimée!...

ESTELLE.

Ma fille! avez-vous dit... Ah! qu'il y a longtemps que ce mot n'est sorti de votre bouche!

SOLIGNI.

Oui, tu as raison, il y a bien longtemps que nous étions séparés, (la regardant) que je ne t'avais vue.

ESTELLE.

N'est-ce pas?

SOLIGNI.

Pendant deux ans exilée du cœur de son père... elle a été traitée comme une étrangère, comme une ennemie, chez moi, chez elle...

(Il se jette à ses genoux.)

ESTELLE, voyant Soligni à ses genoux.

Ah! que faites-vous!

SOLIGNI.

Ma fille, pardonne-moi!

ESTELLE.

Moi! grand Dieu! moi pardonner à mon père! et pourquoi?

SOLIGNI.

Je ne puis te le dire; mais pardonne-moi! dis-moi que tu m'aimes encore.

ESTELLE.

Toujours! toute la vie. C'est moi qui, sans le vouloir, vous ai fâché contre moi. Je le voyais, je m'en doutais et ne pouvais en deviner la raison. Je la connais maintenant.

SOLIGNI.

O ciel!

ESTELLE.

C'est cet amour que j'avais pour Raymond; c'est là ce qui vous offense. Eh bien! mon père, quelque douleur que j'en éprouve...

SOLIGNI.

Quoi! tu sacrifierais...

ESTELLE.

Tout au monde à votre amour!

SOLIGNI.

Ah! c'en est trop!... (Il la serre tendrement dans ses bras.) Qui vient là?

SCÈNE XVII.

Les Précédents, RENAUD.

RENAUD.

Monsieur, c'est ce jeune homme de ce matin, qui était sorti, qui revient encore et demande à vous parler, à vous, en particulier.

ESTELLE.

Je reste. C'est en votre présence, mon père, qu'il apprendra ma résolution. Qu'il vienne; faites-le entrer. (Voyant que Renaud ne lui obéit point.) Eh bien! Renaud?

RENAUD.

Impossible, Mademoiselle, parce que monsieur me l'a dit ce matin, votre volonté à vous, ça ne suffit pas.

SOLIGNI, se levant avec colère et allant à Renaud.

Ça ne suffit pas!... Apprends que ma fille est ici souveraine et maîtresse, que tout ici lui appartient; et dis-le bien à tout le monde: j'entends qu'on obéisse à elle d'abord et avant tout, sinon chassé à l'instant même.

ESTELLE, le modérant et l'embrassant.

Mon père!... (A Renaud, avec douceur.) Dis à M. Raymond d'entrer.

RENAUD, avec empressement.

Oui, Mademoiselle, sur-le-champ. (Allant à la porte du fond, et introduisant Raymond.) Entrez, Monsieur, entrez; c'est mademoiselle qui l'ordonne.

SCÈNE XVIII.

ESTELLE, SOLIGNI, RAYMOND.

RAYMOND, à Soligni.

Me voici, Monsieur. Dieu! sa fille!

SOLIGNI.

C'est juste! (Regardant Estelle.) Je n'y pensais plus...

RAYMOND.

Je viens vous chercher.

ESTELLE.

Et pourquoi donc?

SOLIGNI.

Pour nous battre!

ESTELLE.

Est-il possible! (Passant entre eux deux.) Vous, Raymond, vous que j'aimais, menacer les jours de mon père!

RAYMOND.

C'est malgré moi, demandez-le-lui.

SOLIGNI.

C'est vrai! je l'ai provoqué.

ESTELLE, se jetant dans les bras de son père.

Eh bien! si je suis toujours votre fille bien-aimée; si, comme vous me le disiez tout à l'heure, vous m'avez rendu votre amour d'autrefois... autrefois vous ne me refusiez rien.

SOLIGNI.

Eh bien! parle, que veux-tu?

ESTELLE.

Que vous renonciez à ce combat.

SOLIGNI.

Cela ne dépend pas de moi, mais de Raymond. Je l'ai offensé; il a droit à des réparations. Demande-lui celles qu'il exige.

ESTELLE, à Raymond.

Mon père demande, Monsieur, quelles réparations vous exigez ?

RAYMOND, hésitant.

Moi !

ESTELLE.

Sans doute !

RAYMOND.

Eh bien ! j'en demande deux.

ESTELLE.

Lesquelles ?

RAYMOND.

D'abord, que monsieur rétracte ce qu'il a dit sur mon père.

ESTELLE, à Soligni.

Y consentez-vous ?

SOLIGNI.

Dans ce moment, je suis heureux de reconnaître que j'avais tort, et que M. de Bussières n'a manqué ni à l'honneur ni à l'amitié. (A Estelle.) Qu'il te dise à présent ce qu'il veut de plus.

ESTELLE, à Raymond.

Mon père demande, Monsieur, ce qu'il vous faut encore.

RAYMOND, hésitant, à demi-voix.

Vous !

ESTELLE, baissant les yeux.

Ah ! mon Dieu !

SOLIGNI.

Qu'y a-t-il donc ?

ESTELLE.

Des choses impossibles.

SOLIGNI.

Cela ne dépend donc pas de nous ?

ESTELLE.

Si, vraiment.

SOLIGNI.

Eh bien ! ne t'ai-je pas dit que tu étais ici la maîtresse... maîtresse absolue ? tu peux donc sans crainte, et en mon nom, accorder tout ce qu'il demande.

ESTELLE.

Tout ce qu'il demande, c'est moi.

SOLIGNI.

Eh bien ! à moins que tu ne veuilles pas...

ESTELLE.

Mais si, vraiment, je veux bien.

SOLIGNI.

Eh bien ! s'il en est ainsi, et ma fille, et tous mes biens, et tout ce que je possède... (Avec douleur.) Ah ! mon Dieu ! je n'y pensais plus... Malheureux que je suis ! qu'ai-je fait !

(Il court vers la porte du fond.)

SCÈNE XIX.

LES PRÉCÉDENTS, FUMICHON.

FUMICHON, l'arrêtant.

Eh bien ! qu'y a-t-il encore ?

SOLIGNI

Ma fille que j'ai retrouvée, et que je viens de ruiner ; car tantôt, comme je te l'ai dit, cet acte, cette donation...

FUMICHON.

Tu l'as signée ?

SOLIGNI.

Eh ! mon Dieu, oui.

FUMICHON.

La frustrer ainsi de tous tes biens !

ESTELLE.

Qu'importe, si vous m'aimez toujours !

FUMICHON, l'arrêtant.

Eh ! morbleu ! ça ne suffit pas, et quelle que soit la personne à qui l'on ait fait une pareille donation, elle ne peut pas accepter, elle n'acceptera pas.

SCÈNE XX.

LES PRÉCÉDENTS, RENAUD.

RENAUD, à Soligni.

Le courrier arrive à l'instant et apporte la réponse. Il prétend que le jeune homme est ravi, enchanté... un jeune homme de dix-huit ans qui est gentil au possible. Il a dit à un de ses camarades : « Fais sonner le boute-selle, et annonce à tout le monde que je donnerai à dîner à tout le régiment demain et les jours suivants. » (Prenant dans sa poche une lettre qu'il lui remet.) Puis il a écrit cette lettre à votre adresse, en s'écriant : « Dis à mon parrain que je le remercie, et que j'irai l'embrasser dès que je ne serai plus aux arrêts. »

FUMICHON.

Aux arrêts ! c'est mon fils Hector !

SOLIGNI.

Lui-même. (Bas à Fumichon.) Tu sais bien que je voulais anéantir ma fortune.

FUMICHON.

Et tu ne pouvais pas mieux choisir... Mais il n'est pas possible qu'il ait pu sérieusement...

SOLIGNI, froidement, lui donnant l'acte.

Si, vraiment, il accepte, et l'acte est en bonne forme, tu le sais.

FUMICHON.

Du tout : Hector Fumichon, mon fils, est mineur ; il ne peut rien accepter sans ma signature, (Déchirant le papier.) et je refuse la donation.

SOLIGNI.

Que fais-tu ?

FUMICHON.

Un acte de justice. (Regardant Estelle.) Et toi aussi, je le vois !

SOLIGNI.

Non, mon ami, ça ne sera pas ainsi, et je veux que ton fils Hector...

FUMICHON.

Tant que je vivrai, il ne manquera de rien : après moi, c'est différent.

SOLIGNI.

Je veux lui assurer une rente...

FUMICHON.

Incessible et insaisissable...

SOLIGNI.

De six mille francs.

ESTELLE.

Ce n'est pas assez, de dix mille !

FUMICHON.

Comme vous voudrez ! Ce sera la même chose; il la mangera de même !

CHOEUR.

Air de *Gustave*.

O destin prospère !
Je viens dans ce jour,
D'un amant, d'un père,
Me / Lui } rendre l'amour.





ÊTRE AIMÉ OU MOURIR!

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 10 mars 1835.

En société avec M. Dumanoir.



Personnages.

BONNIVET, notaire de Paris.
CLOTILDE, sa femme.
SAUVIGNY.
HORTENSE DE VARENNES, jeune veuve.
FERNAND DE RANCÉ, son frère.

La scène se passe à Rouen.

Le théâtre représente une salle d'hôtel garni. Porte d'entrée au fond. De chaque côté, au premier plan, portes avec des numéros. Au delà de la porte, à droite de l'acteur, une fenêtre ouvrant sur un balcon. Entre la fenêtre et la porte à droite, un secrétaire Près de la porte à gauche, une table et ce qu'il faut pour écrire.

SCÈNE PREMIÈRE.

BONNIVET, CLOTILDE.

(Ils sont assis près d'une petite table à droite, et déjeunent. Un garçon les sert.)

BONNIVET.

Décidément, ma chère amie, je suis enchanté du détour que nous avons fait pour visiter Rouen, que tu ne connaissais pas... Ces nouveaux hôtels sur les quais sont d'un luxe tout parisien... des salles décorées avec élégance, une vue magnifique... et un excellent déjeuner, parbleu! (Il boit, et en posant sa tasse, il s'aperçoit que Clotilde est distraite et ne touche pas à la sienne.) A quoi penses-tu donc?

CLOTILDE, revenant à elle.

Moi?... à rien... Dites-moi, mon ami, à quelle heure partirons-nous demain matin?

BONNIVET.

J'ai commandé les chevaux pour huit heures... ainsi, nous avons une nuit complète pour nous reposer... Mais ça ne m'explique pas pourquoi tu es distraite et rêveuse... Qu'est-ce que c'est?... Qu'as-tu donc?...

CLOTILDE.

Mais je n'ai rien.

BONNIVET.

Si fait... Cela t'a pris deux ou trois jours avant notre départ de Boulogne... car auparavant tu étais d'une gaieté fort satisfaisante.

AIR de *Voltaire chez Ninon.*

Tu me semblais chaque matin
Aimable, contente et joyeuse :
Quel accident ou quel chagrin
Te rend ainsi triste et rêveuse?
Parle, d'où vient cet ennui-là?
Époux et femme, chère amie,
Ne font qu'un seul.

CLOTILDE.

C'est pour cela :
(A demi-voix.)
Quand je suis seule, je m'ennuie.
(Ils se lèvent.)

BONNIVET.

Je fais cependant tout ce que je peux pour te distraire... Tous les étés, un voyage de plaisir ou de santé, ce qui revient au même... Cette année, aux bains de mer de Boulogne... L'année précédente, en Italie... Il y a deux ans, aux eaux de Bagnères...

CLOTILDE, vivement.

Arrêtez!... Mon ami, je vous en conjure, ne me parlez jamais des eaux de Bagnères.

BONNIVET.

C'est juste, et je t'en demande pardon... Ce souvenir-là m'est aussi pénible qu'à toi... Ce pauvre jeune homme, avec qui j'herborisais dans les montagnes, et que j'avais pris en amitié...



CLOTILDE.

Finir d'une manière aussi déplorable !...

BONNIVET.

Aussi absurde !... Aller se tuer !... et sans dire pourquoi encore !

CLOTILDE.

On m'a assuré, à moi, que c'était par amour.

BONNIVET.

Quelle bêtise !

CLOTILDE.

Hein ?...

BONNIVET.

Je dis : Quelle bêtise !

CLOTILDE.

Ah ! c'est que vous ne pouvez comprendre un pareil dévouement... Vous ne seriez pas capable de mourir pour une femme ?

BONNIVET.

Jamais !

CLOTILDE.

Pas même pour la vôtre ?...

BONNIVET.

J'en serais bien fâché... et elle aussi, je l'espère... Car il y a un raisonnement bien simple que devraient faire tous ces cerveaux brûlés... Ou celle que j'aime sera désolée de ma mort, et je suis trop galant homme pour lui causer un pareil chagrin : ou mon trépas lui sera indifférent, et alors je serais bien dupe de lui donner ce plaisir-là.

CLOTILDE.

Est-ce qu'on raisonne quand on aime ?

BONNIVET.

Certainement.... C'est parce que j'aime ma femme et mes enfants, que je me dis : « Je leur » serai plus utile en vivant et en travaillant pour » eux... » Aussi, sois franche, qu'est-ce qui te manque ?... Y a-t-il dans Paris une femme de notaire plus heureuse que toi ?... La clef de ma caisse n'est-elle pas à ta disposition ?... Maison de campagne l'été, quatre bals dans l'hiver, et un quart de loge à l'Opéra... secondes de côté.

CLOTILDE.

Je ne dis pas non...

BONNIVET.

Et s'il te faut quelqu'un pour t'obéir les jours de caprice, ou pour te plaindre les jours de migraine... est-ce que je ne suis pas là ?... Est-ce que je ne te suis pas nécessaire ?... J'en suis persuadé, et si tu devenais veuve, ma pauvre femme, j'en serais désolé pour toi... encore plus que pour moi.

CLOTILDE.

Oui, sans doute, vous êtes un bon mari...

BONNIVET.

Je m'en vante, et un mari qui aime à vivre... Aussi, ne parlons plus de tout cela ; et pour dissiper tes idées noires, viens donc respirer l'air frais de la rivière.

(Il ouvre la fenêtre et passe sur le balcon.)

SCÈNE II.

BONNIVET, sur le balcon ; CLOTILDE, FERNAND.

CLOTILDE, apercevant Fernand qui paraît au fond, une lettre à la main.

O ciel !...

FERNAND, à voix basse.

Chut !...

(Il lui montre de loin la lettre, en la suppliant du geste de la recevoir.)

CLOTILDE.

Encore lui !...

BONNIVET, se retournant.

Hein ? (Fernand a disparu lestement.) Est-ce que tu me parles ?

CLOTILDE, troublée.

Moi ?... je te demandais si tu ne voyais rien de nouveau.

BONNIVET, toujours au balcon.

Mon Dieu, non... Eh ! si vraiment, voilà une charmante calèche qui vient par la route de Paris, et qui s'arrête devant l'hôtel... une dame en descend... fort jolie tournure. (Il prend son lorgnon.) Oh ! que je vais t'étonner !... Sais-tu quelle est cette dame ?... Devine.

CLOTILDE.

Je la connais ?

BONNIVET.

Je crois bien, une compagne de pension... Nous qui tout à l'heure parlions de veuve...

CLOTILDE.

Hortense !...

BONNIVET.

Juste.... ta chère Hortense, madame de Varennes.

CLOTILDE.

Il serait vrai !.... Moi qui l'avais laissée à Paris... Qu'est-ce qui l'amène donc à Rouen, et toute seule ? C'est bien étonnant.

BONNIVET.

Et bien désagréable... car elle a l'air d'être fort embarrassée au milieu des postillons, des paquets et des commissionnaires... Je suis trop galant pour ne pas voler à son secours...

CLOTILDE, effrayée.

Comment, vous sortez ?... Eh bien !... et moi ?...

BONNIVET.

N'as-tu pas peur ?... Je cours et je te l'amène.

(Il sort en courant.)

SCÈNE III.

CLOTILDE, puis FERNAND.

CLOTILDE.

Il me laisse seule!... Si l'autre, pendant ce temps... Mon Dieu! le voilà!

FERNAND, après avoir jeté un coup d'œil du côté par lequel est sorti Bonnivet, entrant précipitamment.

Au nom du ciel, Madame, daignez recevoir cette lettre.

CLOTILDE.

Non, jamais, Monsieur?.... Et je ne sais ce que j'ai fait, ce que j'ai dit pour vous autoriser....

FERNAND.

Il a bien fallu vous écrire, puisque vous refusez de m'entendre.... Arrivé à Boulogne peu de jours avant votre départ, plus d'une fois j'ai trouvé l'occasion de vous parler seule, et toujours vous l'avez rendue illusoire en vous dérobant à une explication.... Surpris de ce départ précipité, je n'ai eu que le temps de me procurer un cheval, et depuis Boulogne, je suis votre chaise de poste.

CLOTILDE.

Je le sais, je vous ai bien vu... et c'est ce que je trouve très-mal... certainement, Monsieur; et je ne puis m'expliquer ni votre conduite ni l'espoir que vous avez.

FERNAND.

Ma conduite!.... c'est celle d'un fou, d'un insensé qui ose vous aimer, sans qu'un seul regard de bonté le lui ait permis.... Mon espoir!... c'est de me jeter à vos genoux et d'implorer votre indulgence.

CLOTILDE.

Oh! oui, un insensé... vous avez bien raison... car enfin, Monsieur, je ne vous connais pas, je ne sais qui vous êtes.

FERNAND.

N'est-ce que cela?... Eh! bien, Madame, je ne suis pas tout à fait un étranger pour vous: je suis allié à une famille que vous connaissez, parent d'une de vos meilleures amies, qui tant de fois m'a parlé de vous...

CLOTILDE, avec effroi.

On vient!...

(Elle passe à la gauche de Fernand.)

FERNAND, vivement.

Non, Madame... et pour la fidélité, la discrétion, je suis élève de Saint-Cyr.

CLOTILDE, de même.

Mon mari va revenir!

FERNAND.

Je le sais bien; peut-être même remonte-t-il déjà.

AIR : *J'ai vu le Parnasse des Dames.*

Puisqu'ici je ne puis, Madame...

CLOTILDE.

Monsieur, laissez-moi... je frémis!

FERNAND.

Vous faire l'aveu de ma flamme...

CLOTILDE.

L'entendre ne m'est pas permis.

FERNAND, lui présentant la lettre.

Ce billet qui peint mon martyre...

CLOTILDE.

Monsieur, je ne puis l'accepter.

FERNAND.

Un seul instant daignez le lire!

CLOTILDE.

Autant vaudrait vous écouter.

FERNAND.

Et vous ne le voulez pas!... Vous regardez ce que j'éprouve comme un caprice que le temps dissipera.... Oh! non, Madame, ce n'est pas cela.... c'est un amour vrai et profond que le mien : c'est un de ces sentiments qui marquent dans notre vie, car ils la rendent belle ou la flétrissent pour jamais... de ces sentiments qui font qu'un homme est capable de tout pour obtenir le cœur d'une femme!

CLOTILDE, vivement.

J'entends la voix d'Hortense!... Si mon mari me voyait ainsi, seule avec un étranger!.... Adieu, Monsieur, adieu.... Je vous en prie, éloignez-vous.

(Elle court au-devant d'Hortense et sort par la porte du fond.)

FERNAND, la suivant.

Encore un mot, un seul...

(Il s'arrête à la porte.)

SCÈNE IV.

FERNAND, seul.

(Il redescend la scène en froissant la lettre.)

Et elle me reste dans les mains!... une lettre où j'avais épuisé toute mon éloquence.... Cinquième occasion de perdue!... Je commence à croire... Eh bien! non, morbleu! je n'en aurai pas le démenti... Je ne sors pas d'ici qu'elle ne m'ait entendu... et répondu... On monte!... passons sur ce balcon, et peut-être qu'un heureux hasard... Les voici!

(Il passe sur le balcon et en referme la fenêtre.)

SCÈNE V.

HORTENSE, CLOTILDE, BONNIVET.

(Clotilde et Hortense entrent en se tenant encore embrassées. Bonnivet porte plusieurs petits cartons. Une femme de chambre en porte d'autres plus grands.)

ENSEMBLE.

Air : *Pour l'honneur de la France.*

Quelle rencontre aimable !
Nos cœurs doivent bénir
Le destin favorable
Qui vient nous réunir.

CLOTILDE, regardant autour d'elle.

Il est parti... je respire.

HORTENSE, à la femme de chambre, montrant la porte à gauche de l'acteur.

Portez ces cartons.... là, au numéro six.... c'est l'appartement qu'on avait retenu pour moi.

BONNIVET, tenant une boîte en acajou.

Et cette boîte, qui est assez lourde?

HORTENSE, souriant.

Ce n'est point à mon usage... c'est à mon frère Fernand, qui m'a priée de m'en charger... des pistolets de chez Lepage... (A Bonnivet.) Là, sur cette table, je vous prie...

(Bonnivet pose la boîte sur la table, puis il passe à la droite d'Hortense.)

BONNIVET.

Vous attendez donc votre frère?...

HORTENSE.

Nous devons nous rencontrer ici, à Rouen, où nous nous sommes donné rendez-vous... Je viens de Paris, et lui de la Bretagne... ou peut-être de plus loin encore... car c'est une tête éventée, qui n'a jamais de but et qui est capable de tout... excepté d'aller droit son chemin... (A Clotilde.) Du reste, un charmant cavalier, que je te présenterai... car il brûle de te connaître, et t'adore déjà sur ton seul portrait.

BONNIVET.

Le gaillard n'a pas mauvais goût, et ça prouve en sa faveur... Moi, j'aime d'avance tous ceux qui aiment ma femme.

HORTENSE, souriant.

Je vois que vous êtes l'ami de tout le monde.

BONNIVET.

Trop aimable... Ah çà! si je vous gêne, vous me le direz... (Regardant sa femme.) Oui?... je m'en doutais... Deux amies de pension qui ne se sont pas vues depuis longtemps... (A Hortense.) Si vous avez des emplettes, des commissions, je vais faire celles de ma femme, ne vous gênez pas... traitez-moi comme un mari... trop heureux d'exercer auprès de vous par *interim*.

Air : *De la Dugazon.*

Adieu ! d'être indiscret je tremble ;
Je pars, de peur d'être fâcheux :
Vous avez à causer ensemble.

HORTENSE.

Nous allons parler toutes deux
De veuvage et de mariage.

BONNIVET.

C'est bien. (Montrant sa femme.) J'aime mieux, sur ma foi,
Qu'elle connaisse le veuvage
Par vous, Madame, que par moi.

ENSEMBLE.

CLOTILDE et HORTENSE.

Lorsque le sort qui nous rassemble
Comble le plus cher de nos vœux,
Qu'il est doux de causer ensemble !
Ainsi, recevez nos adieux.

BONNIVET.

Adieu ! d'être indiscret je tremble,
Je pars, de peur d'être fâcheux ;
Vous avez à causer ensemble,
Et je vous laisse toutes deux.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

HORTENSE, CLOTILDE.

HORTENSE.

Sais-tu que c'est un excellent homme que ton mari?

CLOTILDE.

Oui... il devine tous mes désirs... il nous laisse. (Prenant dans ses mains les deux mains d'Hortense.) Chère Hortense!... voilà pourtant trois ans que nous ne nous sommes vues... Oui, il y a trois ans que nous avons quitté notre bon pensionnat de Paris, où nous nous aimions tant... et où nous jouions au cerceau... Et, depuis ce temps-là, que d'événements!

HORTENSE.

Mariées toutes les deux, toi à un notaire, M. Bonnivet...

CLOTILDE.

Et toi à M. de Varennes, à un colonel!... Que j'aurais aimé cela! des épaulettes!... et un si joli uniforme!... Que tu as dû être heureuse!...

HORTENSE.

Eh mais!... je n'en suis pas bien sûre... Et pendant les huit mois qu'a duré ce mariage, que de fois j'ai regretté le temps où j'étais demoiselle!

CLOTILDE.

Est-il vrai?...

HORTENSE.

N'en parlons plus... c'est fini... je suis veuve.

CLOTILDE.

C'est presque la même chose... Et déjà, je le parie, il a dû se présenter bien des prétendants.

HORTENSE.

Eh! mon Dieu, oui... un surtout, qui est ai-

mable, qui est riche... un jeune négociant du Havre, que mon frère, que toute ma famille me presse d'accepter... et je n'ai encore pu m'y décider.

CLOTILDE.

Et pourquoi?

HORTENSE.

Parce qu'il m'aime trop.

CLOTILDE.

Est-il possible?...

HORTENSE.

C'est une ardeur, des transports, un délire!...

CLOTILDE.

Et tu appelles cela un défaut?

HORTENSE.

Dans un mari, certainement.

CLOTILDE.

Ah! si le mien était ainsi!

HORTENSE.

Je te plaindrais... car en ménage, vois-tu, il faut des qualités qui résistent et qui durent, et les grandes passions ne durent pas... tandis qu'un bon caractère, c'est de tous les temps... M. Bonnivet, par exemple, me semble le chef-d'œuvre des maris... bon, aimable, complaisant.

CLOTILDE.

Je ne dis pas non... il m'aime bien... mais d'un amour si bourgeois, si tranquille!... Un parfait notaire... qui quelquefois la nuit me parle de son étude et de ses clients... Ce n'est pas là ce que j'avais rêvé... J'aurais voulu un époux qui m'adorât... qui fût tendre, empressé, galant... qui me fît des vers.

HORTENSE.

Un notaire!... y penses-tu?

AIR de *la Famille de l'Apothicaire*.

Il fait des contrats, c'est bien mieux...
Contre toi-même tu conspires :
Car pour toi ses actes poudreux
Se transforment en cachemires.
Un poëte! Dieu! quel travers!
Tant d'éclat ne vaut pas grand'chose....
Ma chère, la gloire est en vers,
Mais le vrai bonheur est en prose.

Et si, dans ton ménage, tu n'as pas d'autres sujets de chagrin...

CLOTILDE.

C'est ce qui te trompe... car, depuis quelques jours, j'ai beau redoubler d'efforts pour le cacher à mon mari... je suis d'une inquiétude!...

HORTENSE.

Pourquoi donc?

CLOTILDE.

Une aventure, ma chère!

HORTENSE.

Vraiment! et tu ne me le dis pas?

CLOTILDE, baissant la voix.

Un jeune homme qui m'aime, qui m'a fait une déclaration, là-bas, à Boulogne; qui nous a suivis jusqu'ici à cheval... et qui tout à l'heure encore vient de me répéter en me présentant une lettre...

HORTENSE, partant d'un éclat de rire.

Ha! ha! ha!... de quel air tu me dis cela!... Qu'y a-t-il donc là de si effrayant?... Quand ces messieurs sont amoureux de nous, il faut les faire parler et les écouter... c'est très-amusant.

CLOTILDE, d'un ton grave.

Oh! pour moi, c'est bien différent, va... Pour peu que quelqu'un me regarde, ait l'air de m'aimer, la peur me prend, et je deviens toute triste.

HORTENSE.

Pourquoi donc cela?... Ah! la crainte de leur faire du chagrin... Je te reconnais bien là... toujours ton bon cœur, que l'on citait au pensionnat... le trépas d'un petit oiseau te faisait pleurer.

CLOTILDE, lui prenant la main et du ton le plus pénétré.

Ah! ma chère Hortense... quand on a déjà à se reprocher la mort d'un homme!...

HORTENSE, effrayée.

Ah! mon Dieu! qu'est-ce que tu me dis là?... La mort d'un homme!... explique-toi.

CLOTILDE.

Je crains...

HORTENSE.

Nous sommes seules... parle vite.

CLOTILDE, regardant autour d'elle.

En effet, personne ne peut nous entendre... C'était aux eaux de Bagnères, il y a environ deux ans... Il y avait là un jeune homme que personne ne connaissait, qui était venu, on ne sait dans quel but, et sans nom de famille... on l'appelait Édouard, Alfred, que sais-je?... M. Bonnivet l'avait pris en grande amitié, parce qu'il herborisait avec lui, et il ne s'apercevait pas qu'il me faisait la cour.

HORTENSE.

Et tu n'appelles pas cela un bon mari?

CLOTILDE.

Mais moi, je voyais bien qu'il m'aimait : car chaque jour il me le disait avec un accent plus vrai, plus passionné... Tu sens bien que je ne voulais ni lui répondre ni même l'écouter.

HORTENSE.

Cela va sans dire.

CLOTILDE, s'attendrissant peu à peu.

Un jour enfin... je le vis paraître pâle, agité, en désordre... Il se mit à mes pieds, et me supplia avec des yeux pleins de larmes, qui me navraient le cœur... Eh bien! je résistai, je fus sans pitié... Alors il se releva, me dit que, repoussé par moi, la vie lui devenait à charge, et qu'il allait mourir... il s'éloigna, et ma bouche ne s'ou-

vrit pas pour le rappeler!... Le lendemain, ma chère Hortense, le lendemain, le journal des eaux nous apprit que ce malheureux avait mis fin à ses jours... Une lettre adressée à son domestique l'avertissait de cet affreux dessein... On fit de vaines recherches dans les montagnes, vers lesquelles on l'avait vu se diriger... on ne retrouva que son chapeau à côté d'un précipice.

HORTENSE.

Quelle histoire, juste ciel !

CLOTILDE.

Il s'était tué pour moi!... pour moi!...

HORTENSE.

Mais c'est affreux... Il y avait là de quoi te compromettre... C'est une grave inconséquence de la part de ce jeune homme.

CLOTILDE, avec feu.

Une inconséquence!... l'action la plus courageuse, la plus sublime !... Il fallait aimer vraiment pour cela... il fallait une de ces âmes fortes, puissantes, généreuses...

HORTENSE.

Ah! bon, voilà que c'est un héros, à présent... Toutes les qualités possibles... parce qu'il est mort!

CLOTILDE.

Pauvre jeune homme!... Ah! si j'avais su ce qui arriverait!...

HORTENSE, vivement.

Eh bien?...

CLOTILDE.

Eh bien!... dame, que veux-tu?... on les contente quelquefois avec si peu !

HORTENSE, secouant la tête avec incrédulité.

Si peu, si peu...

CLOTILDE.

Cela vaut toujours mieux que de les laisser mourir.

HORTENSE.

Cependant, ma chère...

CLOTILDE, avec bonté.

Ce n'est pas tant pour eux encore ; mais songe donc qu'ils ont une mère, des sœurs...

HORTENSE.

Oui, mais nous, nous avons des maris.

CLOTILDE, impatientée.

Les maris n'en meurent pas, eux !

HORTENSE.

Il ne manquerait plus que cela !

CLOTILDE.

Tu dois comprendre quels remords, quelle tristesse cet événement m'a laissés...

AIR : *Je ne vous vois jamais rêveuse* (de MA TANTE AURORE).

Qu'un amant s'enflamme et s'anime,
Je tremble... et, craignant ses regards,
Je rêve précipice, abîme,
Et partout je vois des poignards.
Un de mort!... c'est déjà terrible !
S'il fallait causer deux trépas!...
Moi, d'abord, je suis trop sensible,
Et si j'étais en pareil cas.....

HORTENSE.

Que ferais-tu?

CLOTILDE.

Je ne sais pas.....
Mais, à coup sûr, il ne périrait pas ;
Non, non, ma chère, il ne périrait pas !
L'infortuné ne mourrait pas !

(Fernand ouvre doucement la fenêtre du balcon, témoigne par son geste qu'il a tout entendu, et s'esquive sur la pointe des pieds.)

HORTENSE.

Ah çà! mais... et ton inconnu de Boulogne?... J'espère qu'il est plus raisonnable.

CLOTILDE.

Oh! d'après mon accueil de ce matin, je suis sûre qu'il y a renoncé et qu'il est reparti... Dans tous les cas, je ne le ménagerai pas, celui-là !

HORTENSE.

Tu feras bien... J'aime beaucoup M. Bonnivet, et ça me ferait vraiment de la peine si...

CLOTILDE.

Que tu es bonne!... Mais je te retiens ici pour te parler de moi, et je t'empêche de te reposer...

HORTENSE.

Je n'en ai pas besoin... Je ne rentre dans ma chambre que pour réparer un peu ma toilette de voyage... J'attends mon frère, qui ne peut tarder.

CLOTILDE.

Des frais de toilette pour un frère?

HORTENSE.

Et peut-être pour une autre personne... car je ne t'ai pas dit que j'allais au Havre, et il se pourrait bien, quoique je l'aie défendu, qu'on vînt au-devant de moi jusqu'ici.

CLOTILDE.

Vingt-quatre lieues pour te voir une heure plus tôt!... C'est là de l'amour!

HORTENSE.

C'est de l'impatience, et voilà tout... Avant le mariage, on ferait deux cents lieues pour voir sa femme ; après, on ne ferait pas vingt pas pour la conduire au bal.

CLOTILDE.

Laisse donc! Monsieur Bonnivet m'y mènerait tous les soirs, si je le voulais.

HORTENSE.

Et tu te plains!... (A demi-voix.) Crois-moi, tu ne trouveras jamais mieux... Adieu, adieu... Retourne près de ton mari, et embrasse-le de ma part.

CLOTILDE.

Je le veux bien. (Hortense entre dans la chambre à gauche de l'acteur.) Allons, j'y vais.

SCÈNE VII.

CLOTILDE, puis FERNAND.

(Au moment où elle se dirige vers la porte à droite, elle aperçoit Fernand qui entre, la coiffure et les vêtements en désordre.)

CLOTILDE.

C'est lui!... Encore ici!... et je suis seule!... Hâtons-nous.

FERNAND.

Un seul instant!...

CLOTILDE.

Comme il est défait!...

FERNAND.

J'étais parti, Madame, je m'étais éloigné de cette ville..

CLOTILDE.

J'en étais sûre.

FERNAND.

De cette ville, où une sœur chérie m'attendait.

CLOTILDE.

Que dites-vous?...

FERNAND.

Que je suis le frère d'Hortense de Varennes, de votre meilleure amie...

CLOTILDE.

O ciel!... Je vais la prévenir.

FERNAND, la retenant.

C'est inutile... ce n'est pas pour elle que je suis revenu sur mes pas... c'est pour vous, pour vous seule, que j'ai voulu revoir encore une dernière fois... Il est impossible, me suis-je dit, que tant d'amour ne trouve pas pitié dans son cœur... Si elle me repousse comme ce soir, comme hier, comme toujours, eh bien! je m'éloignerai sans murmure, et elle n'entendra plus parler de moi... Cette fois, ma volonté sera forte, comme la sienne, et mon projet s'exécutera.

CLOTILDE.

Je n'ose vous comprendre!... Mais vous savez, Monsieur, que je ne puis vous écouter, que mon mari...

FERNAND.

Votre mari!... Ah! voilà ce nom qui m'a exaspéré... ce nom qui tout à l'heure, après vos derniers refus, est venu se placer comme une barrière devant le bonheur que j'avais rêvé... La seule femme que je puisse aimer, celle dont dépend mon avenir, je la vois au pouvoir d'un autre; et cet autre, elle l'aime... car pour lui elle me repousse, elle me condamne à mourir... Cette pensée était affreuse... Alors, je n'ai plus consulté que le désespoir... et le désespoir, Madame, ne donne qu'un conseil, n'inspire qu'une résolution.

CLOTILDE.

Malheureux!...

FERNAND.

Que m'importe à présent une vie sans espérance et sans but?... Ma vie, c'est vous... et vous ne voulez pas que je vive!

CLOTILDE.

Calmez-vous, ayez donc un peu de raison... (A part.) Que lui dire?... (Haut et vivement.) Oh! tenez, je vous en conjure, au nom de votre sœur qui vous aime tant.

FERNAND.

C'est aussi en son nom que, moi, je vous supplie... voulez-vous qu'elle n'ait plus de frère?

CLOTILDE, à part.

O ciel!... cette pauvre Hortense... qui n'a que lui de famille... (Se retournant et voyant Fernand ouvrir la boîte de pistolets qui était restée sur la table.) Monsieur, que faites-vous?

FERNAND, qui a pris un pistolet.

Votre silence est un arrêt...

CLOTILDE.

Tout mon sang se glace!...

FERNAND, avec désespoir.

Vous voulez ma mort!...

CLOTILDE.

Monsieur!...

FERNAND, de même.

Vous l'avez prononcée!...

CLOTILDE, courant à lui.

Mais pas du tout, mais au contraire!... Car enfin, Monsieur, que voulez-vous? que demandez-vous?

FERNAND, se rapprochant vivement.

Oh! bien peu... rien qu'un moment d'entretien.

CLOTILDE.

Et mon mari que j'attends, qui va rentrer!

FERNAND.

Eh bien! tantôt, dans cette salle, à quatre heures, quand votre mari sera sorti... Je me charge de l'éloigner.

CLOTILDE.

Eh quoi!...

FERNAND.

La promesse de m'entendre sans colère, voilà tout... Un amour comme le mien ne forme pas d'autre vœu.

CLOTILDE, à part.

Il n'est pas trop exigeant... l'autre, l'ancien, demandait bien plus... (Haut.) A ce prix, consentez-vous à me remettre ces armes qui me font tant de peur?...

FERNAND.

A l'instant.

CLOTILDE.

Donnez. (Fernand s'avance pour lui présenter la boîte

avec les pistolets. Clotilde recule effrayée.) Non ! non ! ne donnez pas... Fermez la boîte et portez-la vous-même dans ce secrétaire.

FERNAND.

J'obéis... (Il porte la boîte dans le secrétaire, et s'en éloigne. Clotilde court au secrétaire et le ferme.) Que faites-vous ?

CLOTILDE.

Moi, je le ferme, et j'en garde la clef. (Elle met la clef à sa ceinture.) Maintenant, je suis plus tranquille.

ENSEMBLE.

AIR de valse.

FERNAND.

A ce soir !... Douce espérance,
Qui met un terme à ma souffrance !
Ah ! qu'ici l'heure s'avance
Au gré de mon impatience !...
Songez bien au serment qui vous lie,
Et, je vous en supplie,
Soyez au rendez-vous.
A ce soir, etc.

CLOTILDE.

Je frémis ! car l'espérance
Chez lui succède à la souffrance,
Et déjà, lorsque j'y pense,
L'effroi saisit mon cœur d'avance.
Mais pourtant ma promesse me lie,
Et sa voix me supplie :
Hélas ! résignons-nous.
Je frémis, etc.

(Elle entre dans la chambre à droite.)

FERNAND, seul.

A ce soir ! elle y consent !... Oh ! l'excellent moyen ! C'est fini, je ne veux plus me servir que de celui-là... Les femmes ont pour elles les attaques de nerfs... il faut bien que nous ayons quelque chose.

SCÈNE VIII.

SAUVIGNY, FERNAND.

SAUVIGNY.

Le maudit postillon ! être ainsi en retard !

FERNAND.

Qui vient là ?... Sauvigny !... notre amoureux du Havre ! mon ancien camarade du lycée !

SAUVIGNY, courant à lui.

Mon cher Fernand !... Y a-t-il longtemps que vous êtes arrivés ?

FERNAND.

Moi, depuis quelques heures... Ma sœur, il n'y a qu'un instant.

SAUVIGNY.

Et je n'étais pas là pour la recevoir... pour lui offrir la main !... Je suis au désespoir.

FERNAND.

Il n'y a pas de quoi.

SAUVIGNY.

Si vraiment... J'avais ordonné au postillon d'aller si vite, qu'il nous a versés... Une roue cassée, un cheval tué, deux heures de perdues... est-ce malheureux !

FERNAND.

Pour le cheval.

SAUVIGNY.

Pour moi, mon cher ami, pour moi qui espérais précéder ici madame de Varennes... J'ai si peu d'occasions de lui prouver mon amour, elle a tant de peine à y croire !...

FERNAND.

Mais du tout... ma sœur est persuadée que tu l'adores... je le lui ai dit, et elle a confiance en moi.

SAUVIGNY.

Pourquoi alors ne pas se décider quand je lui offre ma main et ma fortune ?

FERNAND.

Pourquoi ?... parce qu'elle a été malheureuse avec un premier mari qui l'adorait, et qu'elle se défie des grandes passions et de leur durée... Elle craint que tu ne changes.

SAUVIGNY, avec chaleur.

Moi, changer !... On voit bien qu'elle ne me connaît pas... mais je ne change jamais : quand j'aime, c'est pour la vie... et je n'ai jamais aimé que ta sœur, c'est la seule.

FERNAND, froidement.

Je le veux bien.

SAUVIGNY, de même.

Je le lui ai dit, je le lui ai juré, et c'est la vérité.

FERNAND.

Tu me dis cela, à moi... qu'est-ce que cela me fait ?... Tu es un brave garçon... c'est tout ce qu'il faut pour un beau-frère, et ma sœur t'épousera.

SAUVIGNY.

Tu en es sûr ?...

FERNAND.

Je t'en réponds... Et si elle tardait trop à se décider, je t'enseignerais un moyen....

SAUVIGNY.

Lequel ?

FERNAND.

Un moyen dont je viens de faire la découverte, et qui est d'un effet immanquable auprès des dames.

SAUVIGNY, vivement.

AIR : *Du partage de la richesse.*

Ah ! dis-le-moi.

FERNAND.

De sa vertu secrète
Il faut user sobrement, mon ami :
Et je pourrai te donner ma recette....

Mais quand je m'en serai servi.
Je veux bien que tu t'enrichisses
De ce moyen, qui fera ton bonheur;
Mais après moi.... les premiers bénéfices
Appartiennent à l'inventeur.

SAUVIGNY.

C'est trop juste... Mais tu me promets?...

FERNAND.

A une condition.

SAUVIGNY, vivement.

Je l'accepte d'avance.

FERNAND.

Un service à te demander.

SAUVIGNY.

Est-ce de l'argent?.... ma bourse est à tes ordres.

FERNAND.

Eh! non, vraiment.

SAUVIGNY, allant à la table.

Un bon sur mon caissier?... entre beaux-frères, on ne fait pas de façons...

FERNAND.

Il ne s'agit pas de cela... plus tard, je ne dis pas, c'est possible... Mais, dans ce moment, ce n'est pas là ce qui me gêne... c'est un mari.

SAUVIGNY.

Un mari?

FERNAND.

Qu'il faut éloigner, et je compte sur toi.

SAUVIGNY.

Moi, qui n'ai pas encore vu ta sœur?

FERNAND.

Elle est à sa toilette, et ne peut te recevoir; et d'ailleurs, ce n'est pas encore maintenant... c'est à quatre heures qu'il faut l'emmener.

SAUVIGNY.

Et où çà?

FERNAND.

Où tu voudras... Tu iras avec lui visiter les quais, la cathédrale, acheter de la gelée de pommes de Rouen... cela te regarde.

SAUVIGNY.

Mais ce mari, je ne le connais seulement pas.

FERNAND.

Qu'importe? tous les maris se ressemblent... Et puis, celui-là a un avantage... c'est un notaire... on peut toujours lui parler de ventes, d'achat, de donations...

Air : *Vos maris en Palestine.*

Tu peux broder sur ce texte :
Un tel époux... c'est de droit,
Ne veut pas d'autre prétexte;
Car au public il se doit...
Allons, tâche d'être adroit.

SAUVIGNY.

Puis-je ainsi, je t'en fais juge,
Aider à tromper un mari?

FERNAND.

Tu le peux encore aujourd'hui...
Jusqu'au moment où, transfuge,
Tu passeras à l'ennemi.

Tiens... tiens, le voilà.

SCÈNE IX.

BONNIVET, FERNAND, SAUVIGNY.

BONNIVET, portant plusieurs paquets.

Ma femme et ma petite fille seront contentes... car je leur ai trouvé là les deux plus jolies robes... (Il salue Fernand, puis s'avançant et apercevant Sauvigny.) Ah! mon Dieu! qu'est-ce que je vois!...

SAUVIGNY, courant à lui.

Monsieur Bonnivet!...

FERNAND.

Tu sais son nom?...

SAUVIGNY.

Oui... oui... mon ami.

BONNIVET, stupéfait.

Vous, que j'ai cru mort!

FERNAND.

Comment cela?

BONNIVET.

Votre lettre... votre disparition de Bagnères...

SAUVIGNY.

Monsieur!...

BONNIVET.

Ce n'est donc pas vrai?... vous existez encore?... J'en suis ravi... car je vous aimais de tout mon cœur, et c'est un grand plaisir de se retrouver ainsi.

FERNAND.

C'est charmant... vous voilà en pays de connaissance... (Bas à Sauvigny.) Et tu peux le mener maintenant aussi loin que tu voudras... A quatre heures, n'oublie pas... (Haut.) Adieu, je vais faire tes affaires... n'oublie pas les miennes.

(Il entre dans la chambre à gauche.)

SCÈNE X.

BONNIVET, SAUVIGNY.

BONNIVET.

Que je vous regarde encore... Vous que nous avons tous pleuré à Bagnères-de-Luchon!... vous dont le journal a imprimé le suicide et la mort bien constatée!... C'est un miracle à crier partout.

SAUVIGNY, vivement.

Au contraire!... et je vous prie en grâce de ne point parler de cette aventure... ici surtout.

BONNIVET.

Pourquoi donc?... un suicide par amour!...

SAUVIGNY.

Raison de plus... Cela me perdrait... cela ferait manquer mon mariage.

BONNIVET.

Comment cela ?

SAUVIGNY.

Vous êtes un galant homme... un homme discret ?

BONNIVET.

Un notaire... c'est mon état.

SAUVIGNY.

On peut se fier à vous, et d'ailleurs vous m'avez toujours témoigné tant d'amitié... (Après un court silence.) Apprenez donc que lorsque je vous ai rencontré aux eaux de Bagnères... j'étais attaqué d'une maladie nerveuse qui avait produit sur moi une sensibilité si vive, que j'étais amoureux de toutes les femmes... une surtout...

BONNIVET.

Cette belle Anglaise ?...

SAUVIGNY.

Non.

BONNIVET.

La femme du médecin des eaux ?

SAUVIGNY.

Du tout.

BONNIVET.

Et qui donc ?...

SAUVIGNY.

Ça ne fait rien à l'histoire.

BONNIVET.

J'y suis... cette jolie comtesse ?

SAUVIGNY.

Si vous voulez... d'autant qu'inflexible et sévère, elle me traita avec tant de cruauté, qu'entraîné par le délire, le paroxysme de la passion... peut-être aussi par cette maladie nerveuse dont je vous parlais... j'avais pris la résolution d'en finir... mais une bonne et solide résolution... J'y allais franchement... Et le genre de mort que j'avais choisi, comme le plus en harmonie avec l'état de mes idées, consistait à me précipiter dans un de ces abîmes si fréquents sur les Pyrénées... Il y avait là dedans du grandiose.

BONNIVET.

Oui... en extravagance.

SAUVIGNY.

C'est possible... Or donc, après avoir écrit à mon domestique, pour lui faire cadeau de mes effets et prier qu'on n'inquiétât personne à cause de moi... je me dirigeai vers le lieu adopté... C'était le matin... et, tout en marchant, déjà je me calmais... je me sentais refroidi... j'avais les pieds dans la neige et il faisait un vent de tous les diables.

Air du vaudeville de *Turenne*.

Mais arrivé sur le bord du cratère,
Dont je sondais l'horrible profondeur,
Un mouvement involontaire
Me fit reculer de terreur!...
Puis, je revins, honteux de ma frayeur...
Mais de nouveau sentant mon cœur s'abattre,
Je reculai, les yeux troublés...

BONNIVET.

Comment ! deux fois?

SAUVIGNY.

Parbleu ! vous qui parlez,
Je vous le donnerais en quatre !

Enfin, bien malgré moi, et par respect humain, j'allais peut-être m'élancer les yeux fermés... quand tout à coup, dans la montagne, un grand bruit se fait entendre... C'était... devinez.

BONNIVET.

Une avalanche ?...

SAUVIGNY.

Non... Charles d'Avernais, un de mes amis, et quelques jeunes gens de sa connaissance... des artistes, des peintres, qui faisaient la chasse aux chamois... Ils riaient tant, ils étaient d'une telle gaieté, que je n'osai leur raconter mon histoire, de peur qu'on ne se moquât de moi... Et quand ils se mirent tous à crier : Viens avec nous, viens avec nous... je me dis : Je me tuerai tantôt, à midi, aussi bien que maintenant, et même j'aurai plus chaud... Me voilà donc chassant le chamois, courant dans les montagnes... perdant mon chapeau, mon mouchoir, et arrivant enfin au rendez-vous harassé et mourant de faim.

BONNIVET.

Vous aviez faim ?

SAUVIGNY.

Je dévorais !... un appétit de chasseur, ou plutôt de revenant... car j'avais tout à fait oublié l'affaire principale... J'étais à cent lieues de mon abîme, et je me disais : Si le désespoir m'a permis de vivre trois heures et demie... j'irai bien à quatre, cinq, douze... et ainsi de suite... Dans ces cas-là, il n'y a que le premier pas qui coûte... Voilà mon raisonnement, le meilleur, sans contredit, que j'aie jamais fait à mon usage... Mais le plus difficile n'était pas de revenir à la vie... c'était de rentrer à Bagnères... Comment m'exposer aux brocards, aux quolibets ?... donner un démenti au journal ?... Et puis, aux yeux de celle que j'aimais, comment me présenter vivant ?... ce n'était pas possible... Aussi, prenant mon parti et une place dans la diligence de Tarbes, je revins à Paris, de là au Havre... où mon père me mit à la tête de son commerce... Et depuis ce temps, les sucres, les cafés, les cotons... j'ai été si occupé...

BONNIVET.

Que vous n'avez plus trouvé un moment pour vous tuer...

SAUVIGNY.

C'est vrai... Et puis, j'ai fait fortune... une belle fortune, ce qui distrait toujours un peu et donne d'autres idées... des idées de mariage.

BONNIVET.

Je comprends... cette fortune, vous voulez maintenant l'offrir à votre ancienne passion.

SAUVIGNY.

Non... à une autre...

BONNIVET, riant.

De sorte que cet amour qui devait être éternel...

SAUVIGNY.

Existe encore, plus ardent, plus brûlant, si c'est possible... C'est toujours le même... seulement il a changé d'objet.

BONNIVET.

C'est le phénix qui renaît de sa cendre.

SAUVIGNY.

Voilà... Une veuve charmante, adorable.... mais, malgré mon amour, je n'ai pu encore obtenir un consentement formel... elle se défie de moi et de ma constance.

BONNIVET, froidement.

Elle a bien tort.

SAUVIGNY.

Et comme elle est ici, dans cet hôtel, pour un jour ou deux, si vous vous avisiez de parler devant elle de cette malheureuse histoire de Bagnères...

BONNIVET.

Pauvre jeune homme !... soyez tranquille, je ne vous trahirai pas, et s'il faut même vous aider...

SAUVIGNY.

Ah! Monsieur! tant de bonté, tant de générosité! après ce que j'ai fait!... J'en ai vraiment des remords... Car si vous saviez...

BONNIVET.

Quoi donc?

SAUVIGNY, voyant la porte à gauche qui s'ouvre:

Rien... C'est celle que j'aime... la voici avec son frère.

BONNIVET.

Hortense de Varennes?

SAUVIGNY.

Vous la connaissez?

BONNIVET.

C'est l'intime amie de ma femme.

SAUVIGNY, avec effroi.

De sa femme!

SCÈNE XI.

BONNIVET, SAUVIGNY, HORTENSE, FERNAND.

(Fernand et Hortense sortent de la chambre à gauche.)

HORTENSE, saluant.

Je viens d'apprendre votre arrivée, Monsieur, et j'attendais votre visite.

SAUVIGNY, troublé.

J'ignorais si vous étiez visible... et puis j'avais trouvé ici un ami... un ami véritable...

HORTENSE, souriant.

Vous en avez beaucoup; car voici mon frère qui depuis une demi-heure a plaidé votre cause avec tant de chaleur...

FERNAND.

J'ai tenu mes promesses... songe aux tiennes.

HORTENSE.

Quoi donc?

SAUVIGNY.

Rien... Il vous a dit que mon amour, que ma tendresse, ma constance... qui, je le jure, sera éternelle...

HORTENSE.

Eh mais! comme vous êtes ému!...

SAUVIGNY.

Quand je vous vois... et, en outre, je me trouve dans une position...

BONNIVET, s'avançant.

Si gênante...

HORTENSE, l'apercevant.

Ah! monsieur Bonnivet... Eh mais! où est donc cette chère Clotilde?

BONNIVET.

Dans sa chambre probablement.

HORTENSE, à Sauvigny.

Je veux vous présenter à elle, à ma meilleure amie.

SAUVIGNY.

O ciel!... (Bas à Bonnivet.) C'est fait de moi!... sa surprise, son effroi...

BONNIVET.

C'est juste.

HORTENSE, passant entre Bonnivet et Sauvigny et lui tendant la main.

Venez...

SAUVIGNY.

Pardon... une affaire importante... dont je parlais à monsieur Bonnivet, et dont il a la bonté de s'occuper...

FERNAND, bas à Sauvigny.

C'est bien.

SAUVIGNY.

Il faut que nous nous rendions ensemble chez un notaire de Rouen...

FERNAND, de même.

C'est cela.

SAUVIGNY.

Dont l'étude est toujours fermée de bonne heure.

FERNAND.

Et voilà quatre heures qui vont sonner.

BONNIVET, prenant son chapeau.

Je suis à vos ordres.

FERNAND, à part.

L'excellent homme !

SAUVIGNY, à Hortense.

Vous ne m'en voulez pas, je pense ?...

HORTENSE.

De vous occuper de vos affaires ?... au contraire... c'est agir en homme raisonnable et sensé. D'ailleurs, j'ai aussi mes emplettes à faire... chez Cadot-Anquetin... Vous me conduirez jusque-là... je vous laisserai ensuite avec M. Bonnivet, dont j'aime à vous voir prendre les leçons... et puis, tantôt, à dîner... car nous dînons tous ici ensemble, avec M. Bonnivet et sa femme...

SAUVIGNY.

Sa femme !... (A part.) Heureusement que d'ici là nous l'aurons prévenue.

AIR du quatuor du quatrième acte de *Gustave*.

ENSEMBLE.

FERNAND.

Ah ! quel bonheur je me promets,
Et que ce jour aura d'attraits !
Quel espoir ! (*bis.*)
Je pourrai donc la voir.
Oui, dans l'instant, combien ces lieux
Vont tout à coup charmer mes yeux,
Et soudain s'embellir
Par l'attrait du plaisir !

BONNIVET, à Sauvigny.

Je veux servir vos intérêts,
En cachant vos anciens projets ;
Aujourd'hui, (*bis.*)
Je serai votre appui.
Évitez ma femme en ces lieux :
Avant de paraître à ses yeux,
Je veux la prévenir,
Et tout doit réussir.

HORTENSE.

A peine je le reconnais :
D'où viennent ses regards distraits ?
Près de moi, (*bis*)
Qu'a-t-il donc, et pourquoi
Cet embarras, lorsqu'à mes yeux
Il devrait paraître joyeux ?
Craint-il de réussir ?
Je n'en puis revenir,

SAUVIGNY.

Quand il défend mes intérêts,
Et lorsqu'il sert tous mes projets,
Quoi ! c'est lui (*bis.*)
Que je trompe aujourd'hui ?
Ah ! je le sens, ah ! c'est affreux ;
Je ne puis rester en ces lieux ;
Mais pour le secourir,
Je veux y revenir.

FERNAND, bas à Sauvigny.

Mais va-t'en donc.

SAUVIGNY, passant à la droite.

Ah ! quel supplice !

BONNIVET, riant.

Il divague, et se croit vraiment
Toujours au bord du précipice.

SAUVIGNY, regardant Bonnivet avec intérêt.

Et lui donc, lui, dans ce moment !

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

FERNAND.

Ah ! quel bonheur je me promets,
Etc., etc., etc.

HORTENSE.

A peine je le reconnais,
Etc., etc., etc.

BONNIVET.

Je veux servir vos intérêts,
Etc., etc., etc.

SAUVIGNY.

Quand il défend mes intérêts,
Etc., etc., etc.

(Bonnivet, Sauvigny et Hortense sortent.)

SCÈNE XII.

FERNAND, seul.

Enfin, ils sont partis tous les trois ; je reste maître de la place, et seul de ce côté de l'hôtel... seul avec elle !... Cette fois, il faudra bien qu'elle m'entende ; il faudra bien enfin que je m'explique... Mais avant tout, de la prudence ; et de peur de surprise, empêchons l'ennemi d'arriver jusqu'à nous... (Montrant la porte du fond.) On ne peut venir du dehors que par cette porte... et en la fermant au verrou... (Il met le verrou et aperçoit Clotilde qui entre par la porte à droite.) C'est elle ! Il était temps !

SCÈNE XIII.

CLOTILDE, sortant de la porte à droite ; FERNAND, au fond du théâtre.

CLOTILDE, sans le voir.

Quatre heures viennent de sonner... heureusement mon mari n'est pas encore rentré... Je me soutiens à peine... Ah ! j'ai une frayeur !... (Elle passe à gauche du théâtre ; se retournant et apercevant Fernand.) Le voilà !

FERNAND, s'avançant près d'elle.

Oh ! que vous êtes bonne !... Laissez-moi tomber à vos genoux et vous bénir comme mon ange gardien... Ah ! Madame, vous sauvez la vie d'un malheureux !

CLOTILDE, avec candeur.

Oh ! bien certainement, c'est pour vous sauver la vie... sans cela...

FERNAND.

Je n'ose croire encore à tant de bonheur... et

cependant c'est bien vous, là, près de moi, et nous sommes seuls, et je puis vous dire que je vous aime, que désormais je ne puis vivre loin de vous!

CLOTILDE.

Parlez plus bas... votre sœur...

FERNAND.

Je l'ai éloignée.

CLOTILDE.

Mais mon mari?...

FERNAND.

Je l'ai remis en mains sûres.

CLOTILDE, effrayée.

Ah! mon Dieu!

FERNAND, la retenant.

Vous m'avez promis de m'écouter.

CLOTILDE.

Et qu'est-ce que je fais donc?

FERNAND.

Oui, c'est beaucoup, sans doute... mais suffit-il de m'écouter, si vous vous obstinez à ne pas comprendre tout ce qui se passe au fond de mon âme?... et pour cela, il ne faudrait pas détourner vos regards que j'implore...

(Il s'approche davantage.)

CLOTILDE, voulant s'éloigner.

Monsieur!... Monsieur!... est-ce là ce que vous m'avez promis?... Oh! je m'en souviens, moi... vous m'avez juré que la raison...

FERNAND.

La raison!... Et quel empire pourrait-elle conserver sur celui qui ne se connaît plus?... sur celui dont l'âme est en proie au plus violent désespoir?

CLOTILDE, effrayée, et à part.

O ciel! (Haut.) Certainement, Monsieur, je serais désolée d'être cause d'un malheur... vous le voyez bien... Mais vous, de votre côté, aidez-vous un peu et soyez raisonnable... car, enfin, vous ne demandiez ce matin que juste ce qu'il fallait pour vivre.

FERNAND.

Et à quoi me servira cette vaine faveur?... à prolonger de quelques jours mon existence.

CLOTILDE.

Que dites-vous?

FERNAND.

Que je ne serai pas mort à vos yeux... que vous vous serez épargné un pareil spectacle... voilà tout... (Avec égarement.) Mais demain, Madame, nous serons séparés!... Demain, vous partirez!...

CLOTILDE.

Certainement... Aujourd'hui, si je le peux.

FERNAND, avec frénésie.

Et vous voulez que je vive!

CLOTILDE.

Eh bien! non, Monsieur, non, je ne partirai pas demain, je vous le promets.

AIR : *On me dit gentille* (de LABARRE).

Ah! quelle souffrance!
Il y va, je pense,
De son existence...
Point de cruauté.
Je tremble, je n'ose!
Voyez, et pour cause,
A quoi l'on s'expose
Par humanité.

FERNAND.

Ah! si ma voix a su se faire entendre,
Si vous avez pitié d'un malheureux,
Prouvez-le-moi par un regard plus tendre,
Un seul regard!... ou j'expire à vos yeux!
Ou j'expire à vos yeux!

CLOTILDE, à part.

Ah! quelle souffrance!
Il y va, je pense,
De son existence.....
Point de cruauté.
(Elle le regarde avec douceur, et dit à part.)
C'est si peu de chose!
Mais voyez, pour cause,
A quoi l'on s'expose
Par humanité.
(Se rapprochant de Fernand.)
Mais désormais vous jurez de suspendre
Vos noirs projets?...

FERNAND.

Pour qu'ils soient oubliés,
Sur cette main que vous daignez me tendre,
Un seul baiser... ou je meurs à vos pieds!
Ou je meurs à vos pieds.

CLOTILDE, à part.

Ah! quelle souffrance!
Il y va, je pense,
De son existence...
Point de cruauté.
(Elle lui laisse baiser sa main, et dit à part.)
C'est bien peu de chose...
Mais voyez, pour cause,
A quoi l'on s'expose,
Par humanité.

ENSEMBLE.

C'est bien peu de chose, etc.

FERNAND, qui s'est jeté à ses pieds.

Délire et tendresse!
Sa main que je presse
Fait battre d'ivresse
Mon cœur enchanté!

CLOTILDE, se défendant et le repoussant.

Monsieur!... Monsieur!..... (On frappe à la porte.) Silence!

BONNIVET, en dehors.

Ma femme, ouvre-moi.

CLOTILDE.

C'est mon mari!

FERNAND, à part.

Comment diable Sauvigny l'a-t-il laissé échapper?

CLOTILDE, à voix basse.

Partez, de grâce!

FERNAND, de même.

A condition qu'aussitôt son départ nous reprendrons cet entretien..... Vous me le promettez?

CLOTILDE, hors d'elle-même.

Oui..... oui, tout ce que vous voudrez, si vous partez à l'instant.

FERNAND, pendant que l'on frappe encore.

Et par où ?.... Ah! la chambre de ma sœur..... c'est un asile assuré.

CLOTILDE, voyant qu'il s'y enferme.

Surtout, quoi qu'il arrive, n'en sortez pas..... Et moi, allons ouvrir cette porte..... Mon Dieu! mon Dieu! que de peine pour lui sauver la vie!

(Elle va ouvrir la porte du fond.)

SCÈNE XIV.

CLOTILDE, BONNIVET.

BONNIVET.

Pardon, chère amie, de t'avoir dérangée.

CLOTILDE, à part.

Il me demande pardon encore!

BONNIVET.

Tu étais dans ta chambre et tu ne m'as pas entendu...

CLOTILDE, troublée.

C'est vrai..... C'est pour cela que je vous ai fait attendre.

BONNIVET.

Il n'y a pas grand mal..... pour moi, du moins..... mais je ne suis pas revenu seul. (A part.) Usons de précautions oratoires. (Haut.) Il y a là, avec moi, quelqu'un pour qui les moments sont précieux.

CLOTILDE.

Et qui donc?.....

BONNIVET.

Une personne que tu ne t'attends pas à revoir, et qui désire instamment t'être présentée.

CLOTILDE.

Et pourquoi?.....

BONNIVET.

Pour te demander une grâce, que tu ne lui refuseras pas.

CLOTILDE.

Eh! mon Dieu, on ne voit aujourd'hui que des gens qui demandent..... Qu'il vienne donc, qu'il se dépêche, qu'il paraisse.

BONNIVET.

A condition que tu n'auras pas peur?.....

CLOTILDE.

Eh mais!..... voilà que vous m'effrayez.....

BONNIVET.

Que tu ne jetteras aucun cri d'effroi?

CLOTILDE.

Mais qu'est-ce donc?..... (Apercevant Sauvigny qui vient d'entrer, elle pousse un cri) Ah!.....

(Bonnivet la soutient.)

SCENE XV.

CLOTILDE, BONNIVET, SAUVIGNY.

AIR : *L'amour de la patrie* (WALLACE).

ENSEMBLE.

CLOTILDE.

O ciel! terreur soudaine!
Est-ce un rêve imposteur?
Je me soutiens à peine,
Et tremble de frayeur.

BONNIVET et SAUVIGNY.

Quelle terreur soudaine
S'empare de son cœur!
Elle respire à peine
Et tremble de frayeur.

SAUVIGNY.

Qu'ici votre cœur se rassure.

CLOTILDE.

Non, je ne puis y croire encor.

SAUVIGNY.

C'est moi, c'est bien moi, je le jure...
Je veux mourir, si je suis mort!

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

CLOTILDE.

O ciel! terreur soudaine!
Etc., etc.

BONNIVET et SAUVIGNY.

Quelle terreur soudaine!
Etc., etc.

SAUVIGNY, à part.

Quel bonheur qu'Hortense n'ait pas été là!

CLOTILDE, encore troublée.

C'est bien vous... vous qui existez encore?...

SAUVIGNY, d'un air honteux et balbutiant.

Je... je voudrais en vain le nier.

BONNIVET.

Il est même très-bien portant.

CLOTILDE, d'un ton de reproche.

Et comment, Monsieur, n'êtes-vous pas mort?...

SAUVIGNY.

Je vous en demande bien pardon... Ce n'est pas ma faute.

BONNIVET.

Oui, tu sauras tout... nous te le conterons en détail, ça t'amusera... car, moi, ce matin, m'a fait bien rire.

SAUVIGNY, d'un air suppliant.

Monsieur!

BONNIVET, vivement.

Vous avez raison... ce n'est pas là ce qui nous amène... Il s'agit en ce moment de lui sauver la vie.

CLOTILDE, *étonnée.*

Encore !...

BONNIVET, *vivement.*

Il y a ici quelqu'un qu'il aime et qu'il va épouser.

CLOTILDE, *indignée.*

Lui ! grand Dieu !

SAUVIGNY, *baissant les yeux.*

Hélas ! oui.

BONNIVET.

Ta bonne amie Hortense, madame de Varennes.

CLOTILDE, *stupéfaite.*

O ciel !... ce prétendu, ce jeune homme du Havre dont elle me parlait ce matin ?

BONNIVET.

C'est lui.

CLOTILDE.

Cet amant à qui elle ne reprochait qu'un excès de passion ?

BONNIVET.

C'est lui.

CLOTILDE.

Ce cœur qui n'avait jamais aimé qu'elle, et qui devait l'aimer toujours ?

BONNIVET.

C'est lui.

CLOTILDE.

Quelle horreur !... elle saura tout... elle connaîtra la vérité !

BONNIVET.

Voilà justement ce qu'il ne faut pas faire.

SAUVIGNY.

Oui, Madame, je vous en conjure...

BONNIVET.

Nous te prions en grâce de garder le silence.

CLOTILDE.

Je laisserais tromper ma meilleure amie !

BONNIVET.

Mais il ne la trompe pas... il l'aime réellement, il en perd la raison.

CLOTILDE, *en hésitant.*

Et l'autre ?... et la personne de Bagnères ?...

BONNIVET.

Il ne l'aime plus... il ne l'a jamais aimée... il me l'a dit.

SAUVIGNY, *vivement.*

Je n'ai pas dit cela !

BONNIVET.

A peu près.

SAUVIGNY.

Je vous ai avoué qu'elle méritait toute ma tendresse, et que je l'avais réellement adorée...

BONNIVET.

Oui, un jour... une matinée... Il se fait là plus coupable qu'il n'était... Une passion de jeune homme, un caprice, une plaisanterie...

CLOTILDE.

Une plaisanterie !... quand il voulait se tuer !...

SAUVIGNY, *vivement.*

Oui, Madame, j'y étais bien décidé, je vous le jure, et la seule considération qui m'en ait empêché...

BONNIVET.

C'est un déjeuner qu'on lui a offert... des amis et du vin de Champagne qu'il a rencontrés... et une demi-heure après, il n'y pensait plus... Il m'a tout raconté.

SAUVIGNY.

Monsieur !...

BONNIVET.

Et vous avez bien fait, et je vous approuve.

CLOTILDE.

C'est une indignité !...

BONNIVET.

Du tout... et tu aurais tort de lui en vouloir... C'est tout simple, tout naturel... celui qui jure d'être toujours amoureux est un fou, un insensé, qui s'abuse lui-même... Est-ce que ça dépend de lui ? est-ce qu'il en est le maître ?... Autant vaudrait jurer de toujours se bien porter.

CLOTILDE.

A la bonne heure... mais menacer de se donner la mort ?

BONNIVET.

Laisse-moi donc tranquille... est-ce que tu crois à ça ?

CLOTILDE, *regardant Sauvigny.*

Mais... jusqu'à présent, j'y croyais.

BONNIVET, *riant.*

Ma pauvre femme !

CLOTILDE.

Vous riez de moi ?...

BONNIVET.

Sans doute... tout le monde le dit et personne ne le fait... Témoin monsieur, qui était de bonne foi... à plus forte raison, quand ils ne le sont pas, quand ils jouent la comédie.

CLOTILDE, *poussant un cri d'indignation.*

Ah !...

BONNIVET.

Qu'as-tu donc ?

CLOTILDE, *passant à gauche.*

Rien.... (*A part.*) Et moi qui tout à l'heure, ici même !... (*Regardant la porte de la chambre où Fernand s'est enfermé. Haut.*) La présence de monsieur me rend un grand service, et je le reconnaîtrai, en gardant le silence qu'il me demande.

SAUVIGNY.

Est-il possible !...

BONNIVET.

Quand je vous disais que c'était la bonté même...

CLOTILDE, regardant la porte à gauche.

Oui... une bonté... (à part, avec dépit) dont on ne se sera pas joué impunément... (Haut.) Mais Hortense, où donc est-elle?

BONNIVET.

Nous l'avons laissée faisant des emplettes.

CLOTILDE, qui s'est mise à la table et qui écrit.

Eh bien ! mon ami, il faut tâcher de la rejoindre, et de lui donner ou de lui faire parvenir ce petit mot... (A Sauviguy.) Ne craignez rien... je ne veux pas vous trahir... au contraire. (A Bonnivet.) Mais il est nécessaire que ce billet lui soit remis sur-le-champ... ou du moins avant dîner.

BONNIVET.

Sois tranquille... Il y a un magasin de nouveautés par lequel elle devait finir ses courses... Je vais y envoyer un des commissionnaires de l'hôtel.

CLOTILDE, lui remettant la lettre qu'elle vient de cacheter.

A la bonne heure.

BONNIVET.

Et, en attendant son retour, veux-tu que nous fassions une promenade sur les quais?...

CLOTILDE.

Je préfère rester.

BONNIVET.

Comme tu voudras... Je reste aussi.

CLOTILDE.

Non, il vaudrait mieux sortir quelques instants, vous promener un peu.

BONNIVET.

C'est juste, avec ma fille... Il fait un soleil superbe... et cette pauvre petite Ninie qui n'a pas pris l'air d'aujourd'hui...

SAUVIGNY, à part.

Ah ! mon Dieu ! elle veut l'éloigner... Serait-ce pour Fernand?...

BONNIVET.

Venez-vous, mon jeune ami?...

SAUVIGNY, à part.

Ah ! l'honnête homme !... Et comment le prévenir?... (Haut.) Non, non; j'ai des lettres à écrire, et je reste... (à part) pour veiller sur lui.
(Il entre, sans être vu, dans le cabinet à droite.)

BONNIVET.

Adieu, femme.

CLOTILDE, l'embrassant.

Adieu, mon ami.

BONNIVET.

C'est gentil... Il y a longtemps que tu ne m'as embrassé ainsi.

(Il sort par le fond.)

SCÈNE XVI.

CLOTILDE, FERNAND.

CLOTILDE, après avoir fermé la porte du fond, allant à la porte à gauche.

Vous pouvez sortir... tout le monde est parti.
(Elle prend une chaise et son ouvrage, et s'assied au milieu du théâtre.

FERNAND.

Ah ! Madame, qu'elles m'ont paru longues, ces minutes d'attente !... Mon cœur battait avec tant de violence, que je sentais s'épuiser en moi les sources de la vie... et dans ce moment encore, je me soutiens à peine.

CLOTILDE, froidement.

Eh bien... il faut vous asseoir.

FERNAND, avec chaleur.

M'asseoir !... quand je suis près de vous !... quand je vous contemple avec ivresse !...

CLOTILDE, s'occupant de son ouvrage.

Je vois que les forces vous reviennent.

FERNAND.

Elles me reviennent pour souffrir... pour souffrir plus que jamais.

CLOTILDE, faisant de la tapisserie.

Cela serait fâcheux... car enfin, après tout ce que nous avons fait, vous et moi... s'il n'y avait pas de mieux, il faudrait y renoncer.

FERNAND, étonné.

Que voulez-vous dire?...

CLOTILDE.

Que par intérêt pour votre sœur, qui est ma meilleure amie... j'ai voulu sauver son frère.

FERNAND.

Quoi ! ce n'était pas pour moi?

CLOTILDE.

En aucune façon... Je ne vous connaissais pas... Mais dès qu'il s'agit de la vie de quelqu'un... vous, ou tout autre... qu'importe la personne? C'est une question d'humanité.

FERNAND.

Quoi ! nulle affection, nulle tendresse?... Ah ! ce n'est pas possible... Et cette tranquillité, ce sang-froid... quand vous voyez auprès de vous le plus malheureux des hommes !... (A part.) Allons, c'est une scène à recommencer... Ce que c'est aussi que d'être interrompu au meilleur moment. (Haut.) Oui, Madame, vous daignerez m'écouter... Vos yeux ne resteront pas éternellement attachés sur votre ouvrage, sur cette tapisserie qui me désespère; vous jetterez sur moi un regard de pitié... ou ces paroles que vous entendez seront les dernières de moi qui frapperont vos oreilles... et cette croisée, qui donne sur le fleuve... cette croisée élevée !... (Il fait quelques pas vers le balcon, Clotilde reste assise et sans remuer. A

part.) Eh bien! elle reste tranquille?... (Haut.) Cette croisée, d'où je vais me précipiter!... (A part.) Elle ne me retient pas?... (Haut et revenant vivement.) Non, ce n'est pas loin de vous... c'est sous vos yeux, c'est à vos pieds que je veux jeter une existence que vous dédaignez.

CLOTILDE, froidement.

J'en serais désolée; mais je ne peux pas vous en empêcher.

FERNAND.

Ah! vous parlez ainsi, cruelle, parce que vous savez bien que mon bras est désarmé, et que je n'ai d'autre aide que mon désespoir.... Mais si je pouvais trouver une arme!...

CLOTILDE.

N'est-ce que cela, Monsieur? (Détachant froidement la clef qui est à sa ceinture.) Tenez...

FERNAND.

Qu'est-ce que c'est?

CLOTILDE, se levant.

Ouvrez ce secrétaire... (Voyant qu'il hésite.) Ouvrez... vous trouverez là une boîte.

FERNAND, à part.

Ah! mon Dieu! (Haut.) Où donc?

CLOTILDE.

Sous votre main.

FERNAND, prenant la boîte.

Ah!... ces pistolets...

CLOTILDE.

Ils sont à vous.

FERNAND, stupéfait.

O ciel!... (Haut, ouvrant la boîte, prenant un pistolet et jouant le désespoir.) Vous le voulez donc!... Vous le voulez!...

CLOTILDE, froidement.

Puisqu'il n'y a pas d'autre moyen de vous guérir... C'est pour vous... cela vous regarde.

FERNAND.

Dites plutôt que c'est pour vous-même, qui êtes trop heureuse de vous délivrer ainsi d'un amour qui vous est odieux, qui vous importune, qui vous gêne peut-être... Car j'ai un rival... j'en ai un, j'en suis sûr.

CLOTILDE.

Raison de plus pour...

FERNAND.

Ah! c'est trop fort!... (Éclatant.) Eh bien! non, Madame, je ne me tuerai pas!... Je vous rendrais trop contente, trop joyeuse... Vous osez rire encore!... dans un pareil instant!...

CLOTILDE, riant.

Oui, vraiment... Allez donc, Monsieur, allez donc... je n'attendais que ce moment-là pour vous adorer.

SCÈNE XVII.

FERNAND, HORTENSE, CLOTILDE.

HORTENSE entre vivement, aperçoit Fernand, pousse un cri et se jette dans ses bras.

Ah! mon ami! mon frère!... je te revois!... tu respires encore!

FERNAND, cherchant à se dégager de ses bras.

Qu'as-tu donc? morbleu!...

HORTENSE.

Tu n'es pas blessé?...

CLOTILDE.

Non, non, je te l'atteste.

HORTENSE.

J'étais toute tremblante... car ce billet de Clotilde que vient de m'apporter un commissionnaire... Lis plutôt.

FERNAND, lisant.

AIR : Fragment de *Gustave*.

« Arrive à mon secours; ton frère, chère amie,
» Court dans ces lieux les dangers les plus grands! »
(A Clotilde.)
Quoi! Madame, c'est vous?

CLOTILDE, riant.

Prêt à perdre la vie,
On est toujours charmé d'avoir là ses parents.

ENSEMBLE.

CLOTILDE et SAUVIGNY, qui entr'ouvre la porte à droite.

Le bon tour, la bonne folie!
Cet amant
Qui faisait serment
D'expirer aux pieds d'une amie,
Le voilà frais et bien portant.

HORTENSE.

De frayeur ah! j'étais saisie!
Mais je vois fort heureusement
Que mon frère tient à la vie,
Et qu'il est frais et bien portant.

TOUS.

Ah! je rirai longtemps de cette comédie.
(A Fernand.)
Toi, conserve le jour
Pour en rire à ton tour.

FERNAND.

Je ne pardonne point semblable raillerie;
Je veux d'un pareil tour
Me venger à mon tour.
(A Sauvigny.)
Vous étiez du complot?

SAUVIGNY.

Non, j'en étais témoin.

FERNAND.

De me railler épargnez-vous le soin.
Après un tel affront, oui, chacun dans le monde
Va me montrer au doigt; et, que Dieu me confonde
(Prenant un pistolet.)
Je me tuerai, si vous ne jurez pas.
Qu'un silence éternel...

TOUS.

Nous le jurons, hélas!

ENSEMBLE.

FERNAND.

Tenez bien ce serment;
Sinon, Dieu me confonde!
Moi, je fais le serment
De périr à l'instant.

TOUS.

Si c'est le seul moyen
Pour qu'il reste en ce monde,
Vivez... Nous jurons bien
Que nous n'en dirons rien,

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENTS, BONNIVET.

BONNIVET, *s'élançant et retenant le bras de Fernand qui tient encore le pistolet.*

Jeune homme, jeune homme, qu'est-ce que ça signifie!...

CLOTILDE, *regardant sa main qui est enveloppée de noir.*

Qu'est-ce que c'est donc?... qu'est-ce que vous avez là?...

BONNIVET.

Rien...

CLOTILDE.

Mais si, vraiment!...

BONNIVET.

Je te dis que non... Ma petite fille jouait tout à l'heure dans le jardin de l'hôtel avec un gros chien noir, et des hommes couraient en criant: « Garde » à vous, il est enragé! » Je me suis élancé alors entre lui et mon enfant.... il m'a mordu, c'était tout simple...

TOUS.

Enragé!...

BONNIVET.

Eh! non... fausse terreur... car un instant après, il a bu comme si de rien n'était.

HORTENSE.

Mais vous l'avez cru...

BONNIVET.

Ma foi, oui.

HORTENSE.

Et malgré cela!... Quelle générosité!... quel dévouement!

BONNIVET.

Du dévouement!... Y pensez-vous?... quand il s'agit de sa fille ou de sa femme!... C'est comme pour soi... c'est presque de l'égoïsme.

FERNAND.

Et vous qui ne voulez pas qu'on expose ses jours?...

BONNIVET.

Quand il le faut... c'est trop juste... Raison de plus pour s'en abstenir quand il ne le faut pas... Ah çà! dînons-nous?

CLOTILDE, *avec attendrissement.*

Monsieur, vous êtes le meilleur des hommes.

BONNIVET.

Tais-toi donc.

CLOTILDE, *de même.*

Le meilleur des maris... et je vous aime comme jamais je ne vous ai aimé.

BONNIVET.

Tu es bien bonne, et ça me fait plaisir... Ca m'en fera aussi de dîner... Moi à côté de ma femme... Madame à côté de son prétendu, qui bientôt sera son mari... et tous ensemble, nous boirons aux bons vivants... (*A Fernand.*) Parce que, voyez-vous, mon cher ami...

VAUDEVILLE.

AIR: *Quand on est mort, c'est pour longtemps.*

« Quand on est mort, c'est pour longtemps, »
Disait Désaugiers, notre maître;
Ce jour va naître
Et disparaître:
Imprudents,
Profitez des instants.

TOUS.

« Quand on est mort, c'est pour longtemps, »
Etc., etc., etc.

BONNIVET,

Qui donc vous pousse
Vers le trépas?
N'avez-vous pas
Le champagne qui mousse?
La vie est douce
A caresser,
Et sans secousse
Tâchons de la passer.
Car, ici-bas,
A chaque pas,
N'avons-nous pas,
Pour abréger la vie,
Peine, chagrin,
Et médecin,
Dont la voix crie
A tout le genre humain:

« Quand on est mort, c'est pour longtemps, »
Disait Désaugiers, notre maître;
Ce jour va naître
Et disparaître:
Imprudents,
Profitez des instants.

TOUS.

« Quand on est mort, c'est pour longtemps, »
Etc., etc., etc.

FERNAND.

Sur notre scène
Que montre-t-on?
Viol, poison,
Forfaits à la douzaine;
Et Melpomène
Chaque semaine
Part pour la chaîne
De Brest ou de Toulon...
Vers ostrogoths
Et visigoths,
Des noirs tombeaux
Sur vous tinte la cloche;

Sombre roman,
Drame de sang,
Votre heure approche;
Hardi! donnez-vous-en!...

« Quand on est mort, c'est pour longtemps, »
Disait Désaugiers, notre maître.
Bientôt vous allez disparaître :
Ainsi donc, profitez des instants.

TOUS.

« Quand on est mort, c'est pour longtemps, »
Etc., etc., etc.

SAUVIGNY.

Levant la nuque,
Le jeune Franc
Traite gaîment
Racine de perruque.
« O siècle eunuque, »
Disaient-ils tous,
« Gloire caduque,
» Qui va revivre en nous! »
Ils le disaient,
Ils l'imprimaient,
Ils le croyaient...
Et, malgré leur mérite,
Nul jouvenceau
De leur tombeau
Ne ressuscite
Ou Molière ou Boileau...

« Quand on est mort, c'est pour longtemps, »
Disait Désaugiers, notre maître.
Grands talents,
Pour vous voir renaître,
Il nous faut attendre encor du temps.

TOUS.

« Quand on est mort, c'est pour longtemps, »
Etc., etc., etc.

CLOTILDE, au public.

Sur le qui vive,
En cet instant,
L'auteur attend
Son heure décisive;
Sa crainte est vive :
Il va savoir
S'il faut qu'il vive
Ou qu'il meure ce soir.....
Montrez-vous tous
Cléments et doux,
Et que pour nous
La critique traîtresse
Reste à l'écart :
Point de brocard
Sur notre pièce;
Ne l'immolez pas... car,

« Quand on est mort, c'est pour longtemps, »
Mais grâce au public, notre maître,
Que cet ouvrage qui va naître
Soit longtemps
Au nombre des vivants.

TOUS.

« Quand on est mort, c'est pour longtemps, »
Etc., etc., etc.

FIN DU TOME CINQUIÈME.

TABLE DES PIÈCES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

COMÉDIES-VAUDEVILLES.

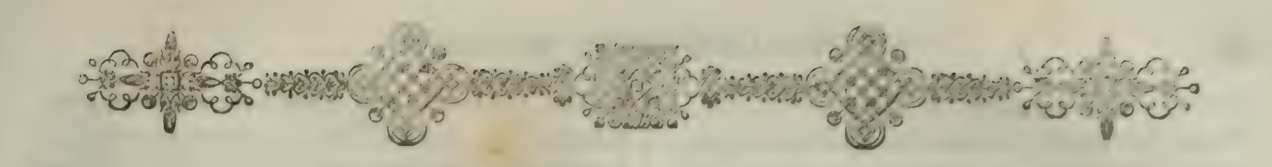
FIN DE LA TABLE DU TOME CINQUIÈME.

PARIS. — IMPRIMERIE DE FAIN ET THUNOT,
Rue Racine, 28, près de l'Odéon.

LE VERRE D'EAU,

COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN PROSE *.

* Au moment où nous terminons notre cinquième volume, nous rentrons dans le droit de publier cette charmante comédie. Nous nous empressons de la donner dès à présent à nos souscripteurs.



LE VERRE D'EAU,

OU

LES EFFETS ET LES CAUSES,

COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN PROSE,

Représentée, pour la première fois, au Théâtre-Français, par les comédiens ordinaires du Roi, le 17 novembre 1840.

—

Personnages.

LA REINE ANNE.
LA DUCHESSE DE MARLBOROUGH, sa favorite.
HENRI DE SAINT-JEAN, VICOMTE DE BOLINGBROKE.
MASHAM, enseigne au régiment des Gardes.
ABIGAIL, cousine de la duchesse de Marlborough.
LE MARQUIS DE TORCY, envoyé de Louis XIV.
THOMPSON, huissier de la chambre de la reine.
UN MEMBRE DU PARLEMENT.

La scène se passe à Londres, au palais Saint-James. — Les quatre premiers actes dans un salon de réception. — Le dernier dans la chambre de la reine.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un riche salon du palais Saint-James.—Porte au fond.—Deux portes latérales. —A gauche du spectateur, une table et ce qu'il faut pour écrire; à droite, un guéridon.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

LE MARQUIS DE TORCY, BOLINGBROKE, entrant par la gauche du spectateur; MASHAM, dormant sur un fauteuil, près de la porte à droite.

BOLINGBROKE.

Oui, monsieur le marquis, cette lettre parviendra à la reine, j'en trouverai les moyens, je vous le jure, et elle sera reçue avec les égards dus à l'envoyé d'un grand roi.

M. DE TORCY.

J'y compte, monsieur de Saint-Jean. Je confie mon honneur et celui de la France à votre loyauté, à votre amitié.

BOLINGBROKE.

Vous avez raison... Ils vous diront tous que Henri de Saint-Jean est un libertin et un dissipateur; esprit brouillon et capricieux, écrivain passionné, orateur turbulent... je le veux bien... mais aucun d'eux ne vous dira que Henri de Saint-Jean ait jamais vendu sa plume, ou trahi un ami.

M. DE TORCY.

Je le sais, et je mets en vous mon seul espoir! (Il sort.)

SCÈNE II.

BOLINGBROKE; MASHAM, endormi.

BOLINGBROKE.

O chances de la guerre et destinée des rois conquérants! l'ambassadeur de Louis XIV ne pouvoir obtenir dans le palais Saint-James une audience de la reine Anne!... et, pour lui faire parvenir une note diplomatique, employer autant d'adresse et de mystère que s'il s'agissait d'une galante missive... Pauvre marquis de Torcy... si sa négociation ne réussit pas... il en mourra!... tant il aime son vieux souverain... qui se flatte encore d'une paix honorable et glorieuse... La vieillesse est l'âge des mécomptes...

MASHAM, dormant.

Ah! qu'elle est belle!

BOLINGBROKE.

Et la jeunesse... l'âge des illusions... Voilà un jeune officier à qui le bien vient en dormant!

MASHAM, de même.

Oui, je t'aime... je t'aimerai toujours!

BOLINGBROKE.

Il rêve, le pauvre jeune homme! Eh! mais c'est le petit Masham, et je me trouve ici en pays de connaissance...

MASHAM, dormant toujours.

Quel bonheur!... quelle brillante fortune!... c'est trop pour moi!

BOLINGBROKE, lui frappant sur l'épaule.

En ce cas, mon cher, partageons!

MASHAM, se levant et se frottant les yeux.

Hein!... qu'est-ce que c'est... monsieur de Saint-Jean qui m'éveille!

BOLINGBROKE, riant.

Et qui vous ruine!...

MASHAM.

Vous, à qui je dois tout!... Pauvre écolier pauvre gentilhomme de province, perdu dans la ville de Londres, je voulais, il y a deux ans, me jeter dans la Tamise, faute de vingt-cinq guinées, et vous m'en avez donné deux cents que je vous dois toujours!...

BOLINGBROKE.

Pardieu, mon cher, je voudrais bien être à votre place, et je changerais volontiers avec vous...

MASHAM.

Pourquoi cela?

BOLINGBROKE.

Parce que j'en dois cent fois davantage.

MASHAM.

O ciel! vous êtes malheureux!

BOLINGBROKE.

Non pas!... je suis ruiné, voilà tout!... mais jamais je n'ai été plus dispos, plus joyeux et plus libre... Pendant cinq années les plus longues de ma vie, riche et ennuyé de plaisirs, j'ai mangé mon patrimoine... Il fallait bien s'occuper... A vingt-six ans... tout était fini!...

MASHAM.

Est-il possible?

BOLINGBROKE.

Je n'ai pas pu aller plus vite!... Pour rétablir mes affaires, on m'avait marié à une femme charmante... Impossible de vivre avec elle... un million de dot... autant de défauts et de caprices... J'ai rendu la dot... j'y gagne encore!... Ma femme brillait à la cour, elle était du parti des Marlborough, elle était whig... vous comprenez que je devais être tory; je me suis jeté dans l'opposition; je lui dois cela!... je lui dois mon bonheur! car, depuis ce jour, mon instinct et ma vocation se sont révélés! c'était là l'aliment qu'il fallait à mon âme ardente et inactive! Dans nos tourmentes politiques, dans nos orages de tribune, je respire, je suis à l'aise, et comme le matelot anglais sur la mer, je suis chez moi, dans mon élément, dans mon empire... Le bonheur, c'est le mouvement!... le malheur, c'est le repos!... Vingt fois, dans ma jeunesse inoccupée, et surtout dans mon ménage, j'avais eu comme vous l'idée de me tuer.

MASHAM.

Est-il possible?

BOLINGBROKE.

Oui... les jours où il fallait conduire ma femme au bal!... Mais maintenant je tiens à rester! je serais désolé de partir!... je n'en ai pas le temps... je n'ai pas un moment à moi... membre de la chambre des communes et grand seigneur journaliste... je parle le matin, et j'écris le soir... En vain le ministère whig nous accable de ses triomphes, en vain il domine en ce moment l'Angleterre et l'Europe... seul avec quelques amis, je soutiens la lutte, et les vaincus ont souvent troublé le sommeil des vainqueurs... Lord Marlborough, à la tête de son armée, tremble devant un discours de Henri de Saint-Jean, ou un article de notre journal *l'Examinateur*. Il a pour lui le prince Eugène, la Hollande et cinq cent mille hommes... J'ai pour moi Swift, Prior et Atterbury... A lui l'épée, à nous la presse! nous verrons un jour à qui la victoire... L'illustre et avare maréchal veut la guerre qui épuise le trésor et qui remplit le sien... moi, je veux la paix et l'industrie, qui, mieux que les conquêtes, doivent assurer la prospérité de l'Angleterre. Voilà ce qu'il s'agit de faire comprendre à la reine, au parlement et au pays.

MASHAM.

Ce n'est pas facile.

BOLINGBROKE.

Non... car la force brutale et matérielle, les succès emportés à coups de canon étourdissent tellement le vulgaire, qu'il ne lui vient jamais à l'idée qu'un général vainqueur puisse être un sot, un tyran ou un fripon... et lord Marlborough en est un! je le prouverai... je le montrerai glissant furtivement sa main victorieuse dans les coffres de l'État.

MASHAM.

Ah! vous ne direz pas cela...

BOLINGBROKE.

Je l'ai écrit... je l'ai signé... l'article est là... il paraîtra aujourd'hui... je le répéterai demain, après-demain... tous les jours... et il y a une voix qui finit toujours par se faire entendre, une voix qui parle encore plus haut que les clairons et les tambours... celle de la vérité!... Mais pardon... je me croyais au parlement, et je vous fais subir un cours de politique, à vous, mon jeune ami, qui avez bien d'autres rêves en tête... des rêves de fortune et d'amour.

MASHAM.

Qui vous l'a dit?

BOLINGBROKE.

Vous-même!.. Je vous crois très-discret quand vous êtes éveillé, mais je vous préviens qu'en dormant vous ne l'êtes pas.

MASHAM.

Est-il possible?

BOLINGBROKE.

Je vous ai entendu vous féliciter en rêve de votre bonheur, de votre fortune, et vous pouvez me nommer sans crainte la grande dame à qui vous la devez.

MASHAM.

Moi?

BOLINGBROKE.

A moins que ce ne soit la mienne!.. auquel cas je ne vous demande rien!.. je comprendrai...

MASHAM.

Vous êtes dans l'erreur! je ne connais pas de grande dame! Il est quelqu'un, j'en conviens, qui, sans se faire connaître, m'a servi de protecteur... un ami de mon père... vous peut-être?...

BOLINGBROKE.

Non vraiment...

MASHAM.

Vous êtes le seul cependant que je puisse soupçonner. Orphelin et sans fortune, mais fils d'un brave gentilhomme tué sur le champ de bataille, j'avais eu l'idée de demander une place dans la maison de la reine : la difficulté était d'arriver à sa majesté, de lui présenter ma pétition; et un jour d'ouverture du parlement, je me lançai intrépidement dans la foule qui entourait sa voiture; j'y touchais presque lorsqu'un grand monsieur, heurté par moi, se retourne et, croyant avoir affaire à un écolier, me donne sur le nez une chiquenaude.

BOLINGBROKE.

Pas possible!

MASHAM.

Oui, Monsieur... je vois encore son air insolent et ricaneur... je le vois, je le reconnaîtrais entre mille, et si jamais je le rencontre... Mais dans ce moment la foule, en nous séparant, m'avait jeté contre la voiture de la reine, à qui je remis ma pétition... elle resta quinze jours sans réponse. Enfin je reçois une lettre d'audience de sa majesté!... Vous jugez si je me hâtai de me rendre au palais, paré de mon mieux, et à pied, pour de bonnes raisons... J'étais près d'arriver, lorsqu'à deux pas de Saint-James, et vis-à-vis d'un balcon où se tenaient de belles dames de la cour, un équipage qui allait plus vite que moi m'éclabousse de la tête aux pieds, moi et mon pourpoint de satin, le seul dont je fusse propriétaire... et pour comble de fatalité, j'aperçois à la portière de la voiture... ce même individu, l'homme à la chiquenaude... qui riait encore... Ah! dans ma rage, je m'élançai vers lui, mais l'équipage avait disparu, et furieux, désespéré, je rentrai à mon modeste hôtel, ayant manqué mon audience.

BOLINGBROKE.

Et votre fortune!

MASHAM.

Au contraire! je reçus le lendemain, d'une personne inconnue, un riche habit de cour, et, quelques jours après, la place que je demandais dans la maison de la reine. J'y étais à peine depuis trois mois, que j'avais reçu ce que je désirais le plus au monde, un brevet d'enseigne dans le régiment des gardes.

BOLINGBROKE.

En vérité! Et vous n'avez aucun soupçon sur ce protecteur mystérieux.

MASHAM.

Aucun!... il m'assure de sa constante faveur, si je continue à m'en rendre digne... Je ne demande pas mieux... ce qui me paraît seulement gênant et ennuyeux... c'est qu'il me défend de me marier...

BOLINGBROKE.

Ah! bah!

MASHAM.

Craignant sans doute que cela ne nuise à mon avancement.

BOLINGBROKE, riant.

C'est là la seule idée que cette défense ait fait naître en vous?

MASHAM.

Oui, sans doute.

BOLINGBROKE, de même.

Eh bien! mon cher ami, pour un ancien page de la reine et pour un nouvel officier dans les gardes, vous êtes d'une innocence biblique...

MASHAM.

Comment cela?

BOLINGBROKE, de même.

C'est que ce protecteur inconnu est une protectrice...

MASHAM.

Quelle idée!

BOLINGBROKE.

Quelque grande dame, qui vous porte intérêt...

MASHAM.

Non, Monsieur... non, cela n'est pas possible!

BOLINGBROKE.

Qu'y aurait-il d'étonnant?... La reine Anne, notre charmante souveraine, est une personne fort respectable, et fort sage, qui s'ennuie royalement... je veux dire autant que possible!... mais à sa cour, on s'amuse beaucoup!... toutes nos

ladys ont de petits protégés, de jeunes officiers fort aimables, qui, sans quitter le palais de Saint-James, arrivent à des grades supérieurs.

MASHAM.

Monsieur!...

BOLINGBROKE.

Fortune d'autant plus flatteuse qu'elle n'est due qu'au mérite personnel.

MASHAM.

Ah! c'est une indignité... et si je savais...

BOLINGBROKE, allant s'asseoir près de la table à gauche.

Après cela... je peux me tromper, et si réellement c'est quelque grand seigneur ami de votre père... laissez venir les événements... laissez-vous faire! Ah! si on vous ordonnait de vous marier... je ne dis pas... mais on vous le défend... il est clair que ce n'est pas un ennemi... au contraire... et lui obéir n'est pas si difficile...

MASHAM, debout près du fauteuil où est assis Bolingbroke.

Mais si vraiment... quand on aime quelqu'un... quand on est aimé...

BOLINGBROKE.

J'y suis!... l'objet de vos rêves! la personne à qui vous pensiez tout à l'heure en dormant?

MASHAM.

Oui, Monsieur... la plus aimable, la plus jolie fille de Londres, qui n'a rien... ni moi non plus... et c'est pour elle que je désire les honneurs et la richesse... j'attends, pour l'épouser, que j'aie fait fortune.

BOLINGBROKE.

Vous n'êtes pas encore très-avancé... et elle de son côté?

MASHAM.

Bien moins encore!... orpheline comme moi, demoiselle de boutique dans la Cité, chez un riche joaillier... maître Tomwood...

BOLINGBROKE.

Ah! mon Dieu!

MASHAM.

Qui vient de faire banqueroute... elle se trouve sans place et sans ressource.

BOLINGBROKE, se levant.

C'est la petite Abigaïl...

MASHAM.

Vous la connaissez?

BOLINGBROKE.

Parbleu, du vivant de ma femme... je veux dire quand elle vivait près de moi... j'étais un abonné assidu des magasins de Tomwood... ma femme aimait beaucoup les diamants, et moi, la bijoutière... Vous aviez raison, Masham, une fille charmante, naïve, gracieuse, spirituelle...

MASHAM.

Eh! mais, à la manière dont vous en parlez... est-ce que vous en auriez été amoureux?...

BOLINGBROKE.

Pendant huit jours! et peut-être plus! si je n'avais pas vu que je perdais mon temps... et je n'en ai pas à perdre... maintenant surtout... Mais j'ai gardé à cette jeune fille... une amitié véritable, et voici la première fois que j'éprouve un regret... non d'avoir perdu ma fortune, mais de l'avoir si mal employée... je serais venu à votre aide... je vous aurais mariés... Mais pour le présent, des dettes, des créanciers qui sortent de dessous terre... et pour l'avenir pas même l'espérance... les biens de ma famille reviennent tous à Richard Bolingbroke, mon cousin, qui n'a pas envie de me les laisser... car, par malheur, il est jeune, et, comme tous les sots, il se porte à merveille... Mais nous pourrions peut-être à la cour... chercher pour Abigaïl...

MASHAM.

C'est ce que je disais... une place de demoiselle de compagnie, près de quelque grande dame qui ne soit ni impérieuse, ni hautaine...

BOLINGBROKE, secouant la tête.

Ce n'est pas aisé à trouver.

MASHAM.

J'avais pensé à la vieille duchesse de Northumberland, qui, dit-on, cherche une lectrice.

BOLINGBROKE.

Cela vaut mieux... elle n'est qu'ennuyeuse à périr.

MASHAM.

Et j'avais conseillé à Abigaïl de se présenter chez elle ce matin; mais l'idée seule de venir au palais de la reine la rendait toute tremblante.

BOLINGBROKE.

N'importe... l'espoir de vous y trouver, elle y viendra... et tenez... tenez... monsieur l'officier des gardes, que vous disais-je?... la voici.

SCÈNE III.

BOLINGBROKE, ABIGAIL, MASHAM.

ABIGAÏL.

M. de Saint-Jean! (Elle se retourne vers Masham, à qui elle tend la main.)

BOLINGBROKE.

Lui-même, ma chère enfant; et il faut que vous soyez née sous une heureuse étoile!... la première fois que vous venez à la cour, y trouver deux amis!... rencontre bien rare en ce pays!...

ABIGAÏL, gaiement.

Oui, vous avez raison, j'ai du bonheur!... surtout aujourd'hui...

MASHAM.

Vous voilà donc décidée à vous présenter chez la duchesse de Northumberland?

ABIGAÏL.

Vous ne savez pas ! j'ai appris que la place était donnée...

MASHAM.

Et vous êtes si joyeuse ?

ABIGAÏL.

C'est que j'en ai une autre !... plus agréable, je crois... et que je dois...

MASHAM.

A qui donc ?

ABIGAÏL.

Au hasard.

BOLINGBROKE.

Cela vaut mieux !... c'est le plus commode et le moins exigeant des protecteurs.

ABIGAÏL.

Imaginez-vous que parmi les belles dames qui fréquentaient les magasins de M. Tomwood, il y en avait une fort aimable, fort gracieuse, qui s'adressait toujours à moi, pour acheter... or, en achetant des diamants... on cause.

BOLINGBROKE.

Et miss Abigaïl cause très-bien...

ABIGAÏL.

Il me semblait que cette dame n'était pas très-heureuse dans son ménage... qu'elle était esclave dans son intérieur, car elle me répétait souvent avec un soupir... Ah ! ma petite Abigaïl, que vous êtes heureuse ici ! vous faites ce que vous voulez... Si on peut dire cela... moi qui, enchaînée à ce comptoir, ne pouvais le quitter... et ne voyais M. Masham que le dimanche après la messe quand il n'était pas de service à la cour... Enfin, un jour... il y a près d'un mois, la belle dame eut la fantaisie d'une toute petite bonbonnière en or, d'un travail exquis... presque rien... trente guinées !... Mais elle avait oublié sa bourse... et je dis : On enverra ce bijou à l'hôtel de milady... Mais milady, que cela semblait embarrasser, hésitait à nommer son hôtel, sans doute à cause de son mari... à qui elle ne voulait pas dire... il y a des grandes dames qui ne disent pas à leur mari... et je m'écriai : Gardez, gardez, milady, je prends tout sur moi. — Vous daignez donc être ma caution ? répondit-elle, avec un sourire charmant... C'est bien, je reviendrai !... — Mais pas du tout, c'est qu'elle ne revint pas...

BOLINGBROKE, riant.

La grande dame était une friponne.

ABIGAÏL.

J'en eus bien peur... car un mois s'était écoulé... M. Tomwood était bien mal dans ses affaires, et les trente guinées dont j'avais répondu, je les devais à lui... ou à ses créanciers... C'était là ce qui me désolait, et dont pour rien au monde je n'aurais osé parler à personne... mais j'étais décidée à vendre tout ce que je possédais... mes plus belles robes, même celle-ci qui me va bien, à ce qu'on dit.

BOLINGBROKE.

Très-bien.

MASHAM.

Et qui vous rend encore plus jolie, si c'est possible.

ABIGAÏL.

Voilà pourquoi j'avais tant de peine à me décider... Enfin j'étais résolue... lorsque hier au soir, une voiture s'arrête à la porte, une dame en descend, c'était milady... « Bien des affaires trop longues à m'expliquer l'avaient retenue... et puis elle ne pouvait sortir de chez elle à sa volonté... et elle tenait cependant à venir elle-même s'acquitter... » Tout en parlant elle avait remarqué que j'avais encore des larmes dans les yeux, quoique je me fusse hâtée de les essuyer à son arrivée. Il fallut bien alors lui raconter et ma détresse, et ma position, et l'embarras où je me trouvais... elle avait tant de bonté... et moi tant de chagrin !... Enfin, je lui parlai de tout, excepté de M. Masham... et quand elle sut que je voulais, ce matin, me présenter chez la duchesse de Northumberland... c'est elle qui me dit : « N'y allez pas, vous seriez trop malheureuse... d'ailleurs la place est donnée... Mais moi, mon enfant, je tiens dans le monde et à la cour une maison assez considérable... où, par malheur, je ne suis pas toujours la maîtresse... n'importe, je vous y offre une place... voulez-vous l'accepter ?... » Et je me jetai dans ses bras en lui disant : « Disposez de moi et de ma vie... je ne vous quitterai plus, je partagerai vos peines et vos chagrins... — C'est bien, me dit-elle avec émotion ; présentez-vous demain au palais, et demandez la dame dont je vous donne le nom. — Elle écrivit alors sur le comptoir deux mots que j'ai pris, que j'ai là... et me voici.

MASHAM.

C'est très-singulier...

BOLINGBROKE.

Et ce papier, peut-on le voir ?

ABIGAÏL, le lui donnant.

Certainement !...

BOLINGBROKE, souriant.

Ah ! ah ! rien qu'à sa bonté, je l'aurais devinée. (A Abigaïl.) Ce mot a été écrit devant vous, par votre nouvelle protectrice ?...

ABIGAÏL.

Oui vraiment... Est-ce que, par hasard, vous connaîtriez cette écriture ?

BOLINGBROKE, froidement.

Oui, mon enfant... c'est celle de la reine.

ABIGAÏL, avec joie.

La reine!... est-il possible?

MASHAM, de même.

La reine vous donne une place auprès d'elle... et sa protection!... et son amitié!... voilà votre fortune assurée à jamais!

BOLINGBROKE, passant entre eux deux.

Attendez, mes amis, attendez... ne vous réjouissez pas trop d'avance!

ABIGAÏL.

C'est la reine qui l'a dit, et une reine est maîtresse chez elle!

BOLINGBROKE.

Pas celle-là... Douce et bonne par caractère, mais faible et indécise, n'osant prendre un parti sans prendre l'avis de ceux qui l'entourent, elle devait nécessairement se laisser subjuguer par ses conseillers et ses favoris, et il s'est trouvé près d'elle une femme à l'esprit ferme, résolu et audacieux, au coup d'œil juste et prompt, qui vise toujours droit et haut!... c'est lady Churchill, duchesse de Marlborough, plus grand général que son mari lui-même, plus adroite qu'il n'est vaillant, plus ambitieuse qu'il n'est avare, plus reine enfin que sa souveraine, qu'elle conduit et dirige par la main... la main qui tient le sceptre.

ABIGAÏL.

La reine aime donc beaucoup cette duchesse?

BOLINGBROKE.

Elle la déteste!... en l'appelant sa meilleure amie!... et sa meilleure amie le lui rend bien!

ABIGAÏL.

Et pourquoi ne pas rompre avec elle?... pourquoi ne pas se soustraire à une domination insupportable?

BOLINGBROKE.

Cela, mon enfant, est plus difficile à vous expliquer... Dans notre pays... en Angleterre, Masham vous le dira, ce n'est pas la reine, c'est la majorité qui règne; et le parti whig, dont Marlborough est le chef, a non-seulement pour lui l'armée, mais le parlement!... La majorité leur est acquise; et la reine Anne, dont on vante le règne glorieux, est forcée de subir des ministres qui lui déplaisent, une favorite qui la tyrannise et des amis qui ne l'aiment pas. Bien plus... ses intérêts de cœur, ses désirs les plus chers l'obligent presque à faire la cour à l'altière duchesse, car son frère, le dernier des Stuarts, que la nation a banni, ne peut être rappelé en Angleterre que par un bill du parlement, et ce bill, c'est encore la majorité, c'est le parti Marlborough qui peut seul l'appuyer et le faire réussir... La duchesse l'a promis... aussi tout cède à son influence. Surintendante de la reine, elle ordonne, règle, décide, nomme à tous les emplois, et un choix fait sans son aveu excitera sa défiance, sa jalousie, son refus peut-être. Voilà pourquoi, mes amis, la reine me paraît aujourd'hui bien hardie, et la nomination d'Abigaïl bien douteuse encore!

ABIGAÏL.

Ah! s'il en est ainsi... si cela dépend seulement de la duchesse, rassurez-vous... j'ai quelque espoir!

MASHAM.

Et lequel?

ABIGAÏL.

Je suis un peu sa parente.

BOLINGBROKE.

Vous, Abigaïl?

ABIGAÏL.

Eh! oui vraiment... par mésalliance! un cousin à elle, un Churchill, s'était brouillé avec sa noble famille en épousant ma mère!

MASHAM.

Est-il possible?... parente de la duchesse.

ABIGAÏL.

Parente bien éloignée... et jamais je ne m'étais présentée devant elle, parce qu'elle avait refusé autrefois de recevoir et de reconnaître ma mère... Mais moi... pauvre fille... qui ne lui demanderai rien, que de ne pas me nuire... que de ne pas s'opposer aux bontés de la reine.

BOLINGBROKE.

Ce n'est pas une raison... vous ne la connaissez pas... Mais cette fois du moins je puis vous servir, et je le ferai... dussé-je m'attirer sa haine!

ABIGAÏL.

Ah! que de bontés!

MASHAM.

Comment les reconnaître jamais?

BOLINGBROKE.

Par votre amitié.

ABIGAÏL.

C'est bien peu!

BOLINGBROKE.

C'est beaucoup!... pour moi homme d'état... qui n'y crois guère... (Vivement.) Je crois à la vôtre et j'y compte!... (Leur prenant la main.) Entre nous désormais... alliance offensive et défensive!

ABIGAÏL, souriant.

Alliance redoutable!

BOLINGBROKE.

Plus que vous ne croyez peut-être, et grâce au ciel, la journée sera bonne! deux succès à emporter!... la place d'Abigaïl... et une autre affaire qui me tient au cœur... j'en attends et j'en cherche les moyens... Ah! si Abigaïl était nommée! si elle était reçue parmi les femmes de sa majesté,

tous mes messages parviendraient en dépit de la duchesse.

MASHAM, vivement.

N'est-ce que cela?... je puis vous rendre ce service.

BOLINGBROKE.

Est-il possible!

MASHAM.

Tous les matins à dix heures, et les voici bientôt, je porte à Sa Majesté, pendant son déjeuner, (prenant le journal sur la table à droite) la *Gazette du monde élégant et des gens à la mode*, qu'elle parcourt en prenant son thé; elle regarde les gravures, et parfois me dit de lui lire les articles de bals et de raouts.

BOLINGBROKE.

A merveille!... quel bonheur que la royauté lise le journal des modes... c'est le seul qu'on lui permette... (Glissant une lettre sous la couverture du journal.) La lettre du marquis au milieu des vertugadins et des falbalas. Et pendant que nous y sommes... (Tirant un journal de sa poche.)

ABIGAÏL.

Que faites-vous?

BOLINGBROKE.

Un numéro du journal *l'Examinateur* que je glisse sous la couverture. Sa Majesté verra comment l'on traite le duc et la duchesse de Marlborough... elle et toute sa cour en seront indignées... mais ça lui donnera quelques instants de plaisir... et elle en a si peu!... Voilà dix heures, allez, Masham... allez!

MASHAM, sortant par la porte à droite.

Comptez sur moi!

SCÈNE IV.

ABIGAIL, BOLINGBROKE.

BOLINGBROKE.

Vous le voyez! le traité de la triple alliance produit déjà ses effets... c'est Masham qui nous protége et nous sert!

ABIGAÏL.

Lui! peut-être!... mais moi qui suis si peu de chose!

BOLINGBROKE.

Il ne faut pas mépriser les petites choses, c'est par elles qu'on arrive aux grandes!... Vous croyez peut-être, comme tout le monde, que les catastrophes politiques, les révolutions, les chutes d'empire, viennent de causes graves, profondes, importantes... Erreur! Les états sont subjugués ou conduits par des héros, par de grands hommes; mais ces grands hommes sont menés eux-mêmes par leurs passions, leurs caprices, leurs vanités; c'est-à-dire par ce qu'il y a de plus petit et de plus misérable au monde. Vous ne savez pas qu'une fenêtre du château de Trianon, critiquée par Louis XIV et défendue par Louvois, a fait naître la guerre qui embrase l'Europe en ce moment! C'est à la vanité blessée d'un courtisan que le royaume a dû ses désastres; c'est à une cause plus futile encore qu'il devra peut-être son salut. Et sans aller plus loin... moi qui vous parle, moi Henri de Saint-Jean, qui jusqu'à vingt-six ans fus regardé comme un élégant, un étourdi, un homme incapable d'occupations sérieuses... savez-vous comment tout d'un coup je devins un homme d'état, comment j'arrivai à la chambre, aux affaires, au ministère?

ABIGAÏL.

Non vraiment.

BOLINGBROKE.

Eh bien! ma chère enfant, je devins ministre parce que je savais danser la sarabande; et je perdis le pouvoir parce que j'étais enrhumé.

ABIGAÏL.

Est-il possible?

BOLINGBROKE, regardant du côté de l'appartement de la reine.

Je vous conterai cela un autre jour, quand nous aurons le temps. Et maintenant, sans me laisser abattre, je combats à mon poste, dans les rangs des vaincus!...

ABIGAÏL.

Et que pouvez-vous faire?

BOLINGBROKE.

Attendre et espérer.

ABIGAÏL.

Quelque grande révolution?...

BOLINGBROKE.

Non pas... mais un hasard... un caprice du sort... un grain de sable qui renverse le char du triomphateur.

ABIGAÏL.

Ce grain de sable, vous ne pouvez le créer?

BOLINGBROKE.

Non... mais si je le rencontre, je peux le pousser sous la roue... Le talent n'est pas d'aller sur les brisées de la Providence, et d'inventer des événements, mais d'en profiter. Plus ils sont futiles en apparence, plus, selon moi, ils ont de portée... les grands effets produits par de petites causes... c'est mon système... j'y ai confiance, vous en verrez les preuves.

ABIGAÏL, voyant la porte s'ouvrir.

C'est Masham qui revient!

BOLINGBROKE.

Non... c'est mieux encore; c'est la triomphante et superbe duchesse...

SCÈNE V.

ABIGAIL, BOLINGBROKE, LA DUCHESSE.

ABIGAÏL, à demi-voix, et regardant du côté de la galerie, à droite, par laquelle la duchesse est censée s'avancer.

Quoi! c'est la duchesse de Marlborough?...

BOLINGBROKE, de même.

Votre cousine... pas autre chose...

ABIGAÏL.

Sans la connaître je l'avais déjà vue... au magasin. (A part, et la regardant venir.) Eh oui... cette grande dame qui est venue dernièrement acheter des ferrets en diamants.

LA DUCHESSE, qui s'est avancée en lisant un journal, lève les yeux et aperçoit Bolingbroke qu'elle salue.

Monsieur de Saint-Jean!

BOLINGBROKE.

Lui-même, madame la duchesse, qui s'occupait de vous en ce moment.

LA DUCHESSE.

Vous me faites souvent cet honneur, et vos continuelles attaques...

BOLINGBROKE.

Je n'ai pas d'autre moyen de me rappeler à votre souvenir.

LA DUCHESSE, montrant le journal qu'elle tient à la main.

Rassurez-vous, Monsieur, je vous promets de ne pas oublier votre numéro d'aujourd'hui.

BOLINGBROKE.

Vous avez daigné lire...

LA DUCHESSE.

Chez la reine, d'où je sors à l'instant.

BOLINGBROKE, troublé.

Ah! c'est là...

LA DUCHESSE.

Oui, Monsieur!... l'officier des gardes de service venait d'apporter le *Journal des gens à la mode*...

BOLINGBROKE.

Où je ne suis pour rien...

LA DUCHESSE, avec ironie.

Je le sais! Depuis longtemps votre règne est passé! mais dans les feuilles de ce journal, et à côté du vôtre, était une lettre du marquis de Torcy...

BOLINGBROKE.

Adressée à la reine...

LA DUCHESSE.

C'est pour cela que je l'ai lue.

BOLINGBROKE, avec indignation.

Madame!

LA DUCHESSE.

C'est du devoir de ma charge! Surintendante de la maison de sa majesté, c'est par mes mains que doivent passer d'abord toutes les lettres. Vous voilà averti, Monsieur, et quand il y aura contre moi quelque épigramme, quelque bon mot que vous tiendrez à me faire connaître, vous n'aurez qu'à les adresser à la reine, c'est le seul moyen de me les faire lire!

BOLINGBROKE.

Je me le rappellerai, Madame; mais du moins, et c'est ce que je voulais, sa majesté connaît les propositions du marquis?

LA DUCHESSE.

C'est ce qui vous trompe... je les avais lues... cela suffisait... le feu en a fait justice.

BOLINGBROKE.

Quoi! Madame...

LA DUCHESSE, lui faisant la révérence et s'apprêtant à sortir, aperçoit Abigaïl qui est restée au fond du théâtre.

Quelle est cette belle enfant qui se tient là timide et à l'écart?... quel est son nom?

ABIGAÏL, s'avançant et faisant la révérence.

Abigaïl.

LA DUCHESSE, avec hauteur.

Ah! la jolie bijoutière!... c'est vrai... je la reconnais... Elle n'est vraiment pas mal, cette petite... Et c'est là cette personne dont m'a parlé la reine?...

ABIGAÏL, vivement.

Ah! sa majesté a daigné vous parler...

LA DUCHESSE.

Me laissant maîtresse d'admettre ou de refuser... Et, puisque cette nomination dépend de moi seule... je verrai... j'examinerai avec impartialité et justice.

BOLINGBROKE, à part.

Nous sommes perdus!

LA DUCHESSE.

Vous comprenez, Mademoiselle, qu'il faut des titres.

BOLINGBROKE, s'avançant.

Elle en a.

LA DUCHESSE, étonnée.

Ah! monsieur s'intéresse à cette jeune personne!...

BOLINGBROKE.

A l'accueil affectueux que vous daignez lui faire, j'ai cru que vous l'aviez deviné.

LA DUCHESSE.

Aussi je l'aurais admise avec plaisir; mais pour entrer au service de la reine, il faut tenir à une famille distinguée.

BOLINGBROKE.

C'est par là qu'elle brille!...

LA DUCHESSE.

C'est ce qu'il faudra voir... il y a tant de gens qui se disent nobles et qui ne le sont pas!...

BOLINGBROKE.

Aussi mademoiselle, qui craint de se tromper, n'ose vous avouer qu'on l'appelle Abigaïl Churchill.

LA DUCHESSE, à part.

O ciel!

BOLINGBROKE.

Parente fort éloignée, sans doute... mais enfin, cousine de la duchesse de Marlborough, de la surintendante de la reine, qui, dans sa sévère impartialité, hésite et se demande si elle est d'assez bonne maison pour approcher de sa majesté. Vous comprenez, Madame, que pour moi, qui suis un écrivain usé et passé de mode, il y aurait dans le récit de cette aventure de quoi me remettre en vogue auprès de mes lecteurs, et que le journal *l'Examinateur* aurait beau jeu dès demain à s'égayer sur la noble duchesse, cousine de la demoiselle de boutique... Mais rassurez-vous, Madame, votre amitié est trop nécessaire à votre jeune parente pour que je veuille la lui faire perdre; et à la condition qu'elle sera aujourd'hui admise par vous dans la maison de sa majesté, je m'engage sur l'honneur à n'avoir jamais rien su de cette anecdote, quelque piquante qu'elle soit... J'attends votre réponse.

LA DUCHESSE, fièrement.

Je ne vous la ferai point attendre. Je devais présenter mon rapport à la reine sur l'admission de mademoiselle, et qu'elle soit ou non ma parente, cela ne changera rien à ma décision; je la ferai connaître à sa majesté... à elle seule!... Quant à vous, Monsieur, il vous suffira de savoir que je n'ai jamais rien accordé à la menace, arme impuissante, du reste, que je dédaigne... et si j'y ai recours aujourd'hui, c'est que vous m'y aurez forcée... Quand on est publiciste, monsieur de Saint-Jean, et surtout quand on est de l'opposition, avant de vouloir mettre de l'ordre dans les affaires de l'État, il faut en mettre dans les siennes. C'est ce que vous n'avez pas fait.... Vous avez des dettes énormes... près d'un million de France, que vos créanciers impatients et désespérés m'ont cédé pour un sixième payé comptant.... J'ai tout racheté... moi si avide, si intéressée... Vous ne m'accuserez pas cette fois de vouloir m'enrichir... (Souriant.) car ces créances sont, dit-on, désastreuses... mais elles ont un avantage... celui d'emporter la contrainte par corps... avantage dont je n'ai pu profiter encore avec un membre de la chambre des communes... mais demain finit la session, et si la piquante anecdote dont vous parliez tout à l'heure paraît dans le journal du matin... le journal du soir annoncera que son spirituel auteur, M. de Saint-Jean, compose en ce moment, à Newgate, un traité sur l'art de faire des dettes... Mais je ne crains rien, Monsieur, vous êtes trop nécessaire à vos amis et à l'opposition pour vouloir les priver de votre présence, et quelque pénible que soit le silence pour un orateur aussi éloquent, vous comprendrez mieux que moi encore la nécessité de vous taire.

(Elle fait la révérence et sort.)

SCÈNE VI.

ABIGAIL, BOLINGBROKE.

ABIGAÏL.

Eh bien! qu'en dites-vous?

BOLINGBROKE, gaiement.

Bien joué, vrai Dieu!... très-bien... c'est de bonne guerre... J'ai toujours dit que la duchesse était une femme de tête et surtout d'exécution. Elle ne menace pas; elle frappe... Et cette idée de me tenir sous sa dépendance en acquittant mes dettes... c'est admirable!... surtout de sa part... Ce que n'auraient pas fait mes meilleurs amis, elle l'a fait... elle a payé pour moi... il faut alors qu'elle ait une haine... qui excite mon émulation et mon courage... Allons, Abigaïl, du cœur!

ABIGAÏL.

Non, non... je renonce à tout, il y va de votre liberté!

BOLINGBROKE, gaiement.

C'est ce que nous verrons! et par tous les moyens possibles... (Regardant une pendule qui est sur un des panneaux à droite.) Ah! mon Dieu! voici l'heure de la chambre... je ne peux y manquer!... je dois parler contre le duc de Marlborough qui demande des subsides... Je prouverai à la duchesse que je m'entends en économie... je ne voterai pas un schelling... Adieu! je compte sur Masham, sur vous, et sur notre alliance!...

(Il sort par la porte à gauche.)

SCÈNE VII.

ABIGAIL, puis MASHAM.

ABIGAÏL, prête à partir.

Belle alliance!... où tout va mal... excepté pour Arthur, cependant!...

MASHAM, accourant pâle et effrayé par la porte du fond.

Ah! grâce au ciel, vous voilà! je vous cherchais.

ABIGAÏL.

Qu'y a-t-il donc?

MASHAM.

Je suis perdu!

ABIGAÏL.

Et lui aussi !...

MASHAM.

Dans le parc de Saint-James et au détour d'une allée solitaire... je viens tout à coup de me trouver face à face avec lui.

ABIGAÏL.

Qui donc ?

MASHAM.

Mon mauvais génie, ma fatalité... vous savez... l'homme à la chiquenaude. Du premier coup d'œil, nous nous étions reconnus, car en me regardant il riait... (Avec rage.) il riait encore ! ! ! Et alors, sans lui dire un mot, sans même lui demander son nom... j'ai tiré mon épée... lui, la sienne... et... il ne rit plus.

ABIGAÏL.

Il est mort ?

MASHAM.

Oh ! non... non... je ne crois pas... mais je l'ai vu chanceler. J'ai entendu du monde qui accourait, et me rappelant ce que j'entendais dire l'autre jour... ces lois si sévères sur le duel...

ABIGAÏL.

Peine de mort !

MASHAM.

Si on veut... cela dépend des personnes.

ABIGAÏL.

N'importe, il faut quitter Londres.

MASHAM.

C'est ce que je ferai dès demain.

ABIGAÏL.

Dès ce soir.

MASHAM.

Mais vous... mais M. de Saint-Jean ?...

ABIGAÏL.

Il va être arrêté pour dettes, et je n'aurai pas ma place !... mais c'est égal... Vous d'abord... vous avant tout... éloignez-vous !...

MASHAM.

Oui ; mais avant de partir, je voulais au moins vous dire que je n'aimerais jamais que vous... je voulais vous voir, vous embrasser...

ABIGAÏL, vivement.

Alors dépêchez-vous donc !...

MASHAM, se jetant dans ses bras.

Ah !

ABIGAÏL, se dégageant

Adieu !... adieu !... et si vous m'aimez, qu'on ne vous revoie plus !

(Tous deux se séparent et s'éloignent.)

ACTE II.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

LA REINE, UN HUISSIER DU PALAIS.

LA REINE.

Tu dis, Thompson, que ce sont des membres de la chambre des communes ?

THOMPSON.

Oui, Madame... qui demandaient audience à votre majesté.

LA REINE, à part.

Encore des adresses et des discours... quand je suis seule, quand la duchesse est ce matin à Windsor... (Haut.) Tu as répondu que des affaires importantes... des dépêches arrivées à l'instant...

THOMPSON.

Oui, Madame, c'est ce que je dis toujours.

LA REINE.

Et que je ne recevais pas...

THOMPSON.

Avant deux heures... Ils m'ont alors remis ce papier, en ajoutant qu'ils viendront à deux heures présenter leurs hommages et leurs réclamations à votre majesté.

LA REINE.

La duchesse y sera... cela la regarde ; c'est bien le moins qu'elle m'épargne ce soin-là... J'en ai tant d'autres... (A Thompson.) Sais-tu quels étaient ces honorables ?

THOMPSON.

Ils étaient quatre, et je n'en connaissais que deux, pour les avoir vus ici quand ils étaient ministres, et qu'à leur tour ils faisaient attendre les autres.

LA REINE, vivement.

Qui donc ?

THOMPSON.

Sir Harley et M. de Saint-Jean.

LA REINE.

Oh !... et ils sont partis ?

THOMPSON.

Oui, Madame...

LA REINE.

Tant pis... je suis fâchée de ne pas les avoir reçus... M. de Saint-Jean, surtout !... Quand il était au pouvoir... tout allait au mieux... mes matinées étaient moins longues... je ne m'ennuyais pas tant... et aujourd'hui, en l'absence de la duchesse, cela se rencontrait à merveille... c'était comme un fait exprès... un bon hasard. — J'aurais pu causer avec lui, et l'avoir renvoyé, c'est d'une maladresse...

THOMPSON.

Madame la duchesse me l'avait tant recom-

mandé... règle générale : toutes les fois que M. de Saint-Jean se présentera...

LA REINE.

Oh!... c'est la duchesse!... c'est différent! Et M. de Saint-Jean n'a rien dit?

THOMPSON.

C'est lui qui venait d'écrire, dans le salon d'attente, le papier que j'ai remis à votre majesté.

LA REINE, prenant vivement le papier sur la table.

C'est bien. — Laisse-moi.

(Thompson sort.)

LA REINE, lisant.

« Madame,

» Mes collègues et moi demandions audience à » votre majesté! eux pour affaires d'état, et moi, » pour jouir de la vue de ma souveraine, qui de- » puis si longtemps m'est interdite. » Pauvre sir Henri! « Que la duchesse éloigne de vous ses en- » nemis politiques, je le conçois; mais sa défiance » va jusqu'à repousser une pauvre enfant dont la » tendresse et les soins eussent adouci les ennuis » dont on accable votre majesté. — On lui refuse » la place que vous vouliez lui donner près de » vous, en alléguant qu'elle est sans famille; et » je vous préviens, moi, qu'Abigaïl Churchill est » cousine de la duchesse de Marlborough. » (S'arrêtant.) Est-il possible!... (Lisant.) « Ce seul fait » vous donnera la mesure du reste... que votre » majesté en profite et veuille bien en garder le » secret à son fidèle serviteur et sujet, etc. » Oui... oui, c'est la vérité. — Henri de Saint-Jean est un de mes fidèles serviteurs... mais ceux-là, je ne suis pas libre de les accueillir... lui, surtout... ancien ministre, je ne puis le voir sans exciter la défiance et les plaintes des nouveaux! Ah! quand ne serai-je plus reine pour être ma maîtresse! Dans le choix même de mes amis, demander avis et permission aux conseillers de la couronne, aux chambres, à la majorité... à tout le monde enfin... c'est à n'y pas tenir... c'est un esclavage odieux, insupportable, et ici, du moins, je ne veux plus obéir à personne, je serai libre chez moi, dans mon palais. — Oui, et quoi qu'il puisse arriver, j'y suis décidée. — (Elle sonne, Thompson paraît.) Thompson, rendez-vous à l'instant dans la Cité, chez maître Tomwood, le joaillier... vous demanderez miss Abigaïl Churchill, et vous lui direz qu'elle vienne à l'instant même au palais. — Je le veux, je l'ordonne, moi, la reine!... allez!...

THOMPSON.

Oui, Madame. (Il sort.)

LA REINE.

L'on verra si quelqu'un ici a le droit d'avoir une autre volonté que la mienne, et d'abord la duchesse, dont l'amitié et les conseils continuels... commencent depuis longtemps à me fatiguer... Ah! c'est elle! (Elle s'assied et serre dans son sein la lettre de Bolingbroke.)

SCÈNE II.

LA REINE, LA DUCHESSE, entrant par la porte du fond.

LA DUCHESSE a remarqué ce mouvement et s'approche de la reine qui reste assise et lui tourne le dos.

Oserai-je demander à sa majesté de ses nouvelles?

LA REINE sèchement.

Mauvaises... je suis souffrante... indisposée...

LA DUCHESSE.

Sa majesté aurait eu quelques contrariétés...

LA REINE, de même.

Beaucoup!

LA DUCHESSE.

Mon absence peut-être...

LA REINE, de même.

Oui, sans doute... je ne vois pas la nécessité d'aller ce matin à Windsor... quand je suis ici accablée d'affaires, obligée d'écouter des réclamations et des adresses du parlement.

LA DUCHESSE.

Vous savez donc ce qui se passe?

LA REINE.

Non vraiment...

LA DUCHESSE.

Une affaire très-grave... très-fâcheuse.

LA REINE.

Ah! mon Dieu.

LA DUCHESSE.

Qui excite déjà dans la ville une certaine fermentation. — Je ne serais pas étonnée qu'il y eût du bruit...

LA REINE.

Mais c'est affreux... On ne peut donc pas être tranquille? — Nous avions pour aujourd'hui, avec ces dames, une promenade sur la Tamise...

LA DUCHESSE.

Que votre majesté se rassure... nous veillerons à tout... Nous avons fait arriver à Windsor un régiment de dragons, qui, au premier bruit, marcherait sur Londres. — Je viens de m'entendre avec les chefs, tous dévoués à mon mari et à votre majesté.

LA REINE.

Ah! c'est pour cela que vous étiez à Windsor?...

LA DUCHESSE.

Oui, Madame... et vous m'accusiez...

LA REINE.

Moi... duchesse...

LA DUCHESSE, souriant.

Ah! vous m'avez fort mal accueillie... j'ai vu que j'étais en disgrâce.

LA REINE.

Ne m'en veuillez pas, duchesse, j'ai aujourd'hui les nerfs dans un état d'agacement...

LA DUCHESSE.

Dont je devine la cause... votre majesté aura reçu quelque fâcheuse nouvelle...

LA REINE.

Non vraiment...

LA DUCHESSE.

Qu'elle veut me laisser ignorer de peur de m'affliger ou de m'inquiéter... Je connais sa bonté...

LA REINE.

Vous êtes dans l'erreur.

LA DUCHESSE.

Je l'ai vu... Car à mon arrivée, vous avez caché un papier avec un empressement... et une émotion tels... qu'il m'a été facile de deviner que cela me concernait... moi...

LA REINE.

Non duchesse... Je vous le jure... Il s'agit tout uniment d'une jeune fille... (Tirant la lettre de son sein.) qui m'est recommandée par cette lettre... une jeune fille que je veux... que je désire placer auprès de moi...

LA DUCHESSE, souriant.

En vérité!... rien de mieux alors... et si votre majesté veut permettre...

LA REINE, serrant la lettre.

C'est inutile... je vous en ai déjà parlé... c'est la petite Abigaïl.

LA DUCHESSE, à part.

O ciel!... (Haut.) et celui qui vous la recommande si vivement...

LA REINE.

Peu importe... j'ai promis de ne pas le nommer... et de ne pas montrer sa lettre.

LA DUCHESSE.

A cela seul... je le devine!... c'est M. de Saint-Jean.

LA REINE, troublée.

Je ne dis pas que...

LA DUCHESSE, vivement.

C'est lui, Madame, j'en suis sûre...

LA REINE.

Eh bien! oui... c'est la vérité!

LA DUCHESSE, avec une colère qu'elle s'efforce de contenir.

Ah! je comprends que nos ennemis l'emportent, puisque notre reine nous livre à eux, au moment où nous combattons pour elle... Oui, Madame, aujourd'hui même a été présenté au parlement le bill qui rappelle en Angleterre le prince Édouard, votre frère, et qui le déclare après vous l'héritier du trône. Ce bill, qui déjà soulève la répugnance de la nation et les murmures du peuple, c'est nous qui le soutenons contre Henri de Saint-Jean et le parti de l'opposition, au risque d'y perdre notre popularité, et plus tard notre pouvoir. Voilà ce que nous faisons pour notre souveraine; et elle, loin de nous seconder, entretient pendant ce temps des correspondances secrètes avec nos adversaires déclarés; et c'est pour eux enfin qu'elle nous abandonne et nous trahit...

LA REINE, à part, avec impatience.

Encore une scène de plaintes et de jalousie... en voilà pour toute la journée. (Haut.) Eh! non, duchesse... tout cela n'existe que dans votre imagination, qui dénature et exagère tout. Cette correspondance n'a rien de politique, et ce qu'elle renferme est d'une nature telle...

LA DUCHESSE.

Que votre majesté craint de me la montrer...

LA REINE, avec impatience.

Par égard pour vous. (La lui donnant.) Car elle contient des faits que vous ne pouvez nier.

LA DUCHESSE, parcourant la lettre.

N'est-ce que cela? l'attaque est peu redoutable.

LA REINE.

Ne vous êtes-vous pas opposée à l'admission d'Abigaïl?

LA DUCHESSE.

Et c'est ce que je ferai encore de tout mon crédit auprès de votre majesté.

LA REINE.

Il n'est donc pas vrai, comme on l'assure, qu'elle est votre cousine?...

LA DUCHESSE.

Si, Madame... j'en conviens, je l'avoue hautement; c'est pour cela même que je n'ai point voulu la placer auprès de vous. On m'accuse depuis si longtemps, moi surintendante de votre maison, de donner tous les emplois à mes amis, à mes parents, à mes créatures; de n'entourer votre majesté que de ma famille ou de gens à ma dévotion; nommer Abigaïl serait donner contre moi un prétexte de plus à la calomnie; et votre majesté est trop juste et trop généreuse pour ne pas me comprendre.

LA REINE, avec embarras et à moitié convaincue.

Oui certainement... je comprends bien... mais j'aurais voulu cependant que cette pauvre Abigaïl...

LA DUCHESSE.

Ah! soyez tranquille sur son sort... je lui trouverai loin de vous, loin de Londres, une position brillante et honorable. C'est ma cousine, c'est ma parente.

LA REINE.

A la bonne heure...

LA DUCHESSE.

Et puis d'ailleurs, l'intérêt que votre majesté daigne lui porter... Je suis si heureuse quand je puis prévenir ou deviner ses intentions... C'est comme ce jeune homme... cet enseigne dans les gardes, que l'autre jour votre majesté avait eu l'air de me recommander.

LA REINE.

Moi?... qui donc?

LA DUCHESSE.

Le petit Masham, dont elle m'avait fait l'éloge.

LA REINE, avec un peu d'émotion.

Oui, c'est vrai, un jeune militaire, qui tous les matins me lit le journal des modes.

LA DUCHESSE.

J'ai trouvé moyen de le faire passer officier aux gardes. Une occasion admirable, dont personne ne se doutait, pas même le maréchal... qui a signé presque sans le savoir... et ce matin le nouveau capitaine viendra remercier votre majesté.

LA REINE, avec joie.

Ah! il viendra!

LA DUCHESSE.

Je l'ai mis sur la liste d'audience.

LA REINE.

C'est bien! je le recevrai. Mais si les journaux de l'opposition crient à l'injustice, à la faveur...

LA DUCHESSE.

C'est le maréchal... ça le regarde... ce n'est plus un emploi dans votre maison.

LA REINE, allant s'asseoir près de la table à gauche.

C'est juste!

LA DUCHESSE.

Vous voyez bien que quand cela est possible, je suis la première à vous seconder.

LA REINE, assise, et se tournant vers elle.

Vous êtes si bonne!

LA DUCHESSE, debout près du fauteuil.

Mon Dieu non! au contraire... je le sens bien... mais j'aime tant votre majesté, je lui suis si dévouée...

LA REINE, à part.

Après tout, c'est vrai!

LA DUCHESSE.

Et les rois ont si peu d'amis véritables!... d'amis qui ne craignent pas de les fâcher... de les heurter, de les contrarier... Que voulez-vous? je ne sais ni flatter... ni tromper... je ne sais qu'aimer...

LA REINE.

Oui, vous avez raison, duchesse, l'amitié est une douce chose...

LA DUCHESSE.

N'est-il pas vrai?... Qu'importe le caractère? le cœur est tout... (La reine lui tend la main que la duchesse porte à ses lèvres.) Votre majesté me promet qu'il ne sera plus question de cette affaire... elle a pensé me faire perdre vos bonnes grâces... elle m'a rendue si malheureuse...

LA REINE.

Et moi aussi!

LA DUCHESSE.

Le souvenir en serait trop pénible. Qu'elle soit à jamais oubliée.

LA REINE.

Je vous le promets.

LA DUCHESSE.

Ainsi c'est convenu... vous ne reverrez plus cette petite Abigaïl?...

LA REINE.

Certainement.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, THOMPSON, ABIGAIL.

THOMPSON.

Miss Abigaïl Churchill!

LA DUCHESSE, à part, et s'éloignant.

O ciel!

LA REINE, avec embarras.

Au moment même où nous en parlions... c'est un singulier hasard.

ABIGAÏL.

Votre majesté m'a ordonné de me rendre auprès d'elle.

LA REINE.

C'est-à-dire... ordonné... j'ai dit que je désirais... J'ai dit : Voyez si cette jeune personne...

LA DUCHESSE.

C'est juste... il faut bien que votre majesté la voie, pour lui annoncer que sa demande ne peut être admise...

ABIGAÏL.

Ma demande... je n'aurais jamais osé... c'est sa majesté qui d'elle-même... et dans sa bonté... a daigné me proposer...

LA REINE.

C'est vrai!... mais des raisons majeures... des considérations politiques...

ABIGAÏL, souriant.

Pour moi!...

LA REINE.

M'obligent à regret... à renoncer à un rêve que j'aurais été heureuse... de réaliser... Ce n'est plus moi... c'est madame la duchesse votre parente... qui désormais se charge de votre sort... Elle m'a promis pour vous... loin de Londres... une position honorable... (Avec dignité, passant pres de la duchesse et prenant le milieu du théâtre.) et j'y compte.

ABIGAÏL, à part.

O ciel!

LA DUCHESSE.

Je m'en occuperai... dès aujourd'hui... (A Abigaïl.) Attendez-moi, je vous parlerai en sortant de chez la reine... à qui mon devoir est d'obéir en tout...

LA REINE, à demi-voix, à Abigaïl.

Remerciez-la donc!...

(Abigaïl reste immobile; mais pendant que la duchesse remonte le théâtre, elle baise vivement la main de la reine.)

ABIGAÏL, à part.

Pauvre femme!

(La reine s'éloigne avec la duchesse par la porte à droite.)

SCÈNE IV.

ABIGAIL, seule, et regardant sortir la reine.

Ah! que je la plains!... M. de Saint-Jean avait raison... il les connaît bien... ce n'est pas celle-là qui est reine... c'est l'autre!... et je me laisserais protéger, c'est-à-dire tyranniser par elle... Plutôt mourir!... Je refuserai... Et cependant maintenant plus que jamais nous aurions besoin d'amis et de protecteurs... car depuis hier.... depuis le départ d'Arthur... je n'ai pas vu M. de Saint-Jean... Je ne sais ce qu'il devient... de sorte que j'ai peur toute seule... (Avec effroi.) C'est ici, dans le palais de la reine, dans les jardins de Saint-James... avec un grand seigneur, sans doute, qu'il s'est battu... Il n'y a pas de grâce à espérer... et s'il n'a pas déjà gagné le continent... c'en est fait de ses jours. Ah! je ne demande plus rien pour moi, mon Dieu!... et j'avais tort de me plaindre... L'abandon, la misère, j'accepte tout sans murmurer. Qu'il soit sauvé, qu'il vive! et je renonce au bonheur... je renonce à mon mariage.

SCÈNE V.

BOLINGBROKE, ABIGAIL.

BOLINGBROKE, qui est entré avant la fin de la scène précédente.

Eh! pourquoi donc? palsambleu! moi, je ne renonce à rien...

ABIGAÏL.

Ah! monsieur Henri, vous voilà... venez... venez... je suis bien malheureuse, tout est contre moi... tout m'abandonne.

BOLINGBROKE, gaiement.

C'est dans ces moments-là que mes amis me voient arriver. Voyons, ma petite Abigaïl, qu'y a-t-il?

ABIGAÏL.

Il y a que cette fortune que vous nous aviez promise...

BOLINGBROKE.

Elle a tenu parole... elle est venue exacte au rendez-vous.

ABIGAÏL, étonnée.

Comment cela?

BOLINGBROKE.

Ne vous ai-je pas parlé du lord Richard Bolingbroke, mon cousin?

ABIGAÏL.

Non vraiment.

BOLINGBROKE.

Le plus impitoyable de mes créanciers, quoiqu'il fût comme moi de l'opposition! C'est lui qui avait vendu mes dettes à la duchesse de Marlborough. Du reste, l'être le plus nul, le plus incapable.

ABIGAÏL.

Je ne croirai jamais qu'il fût de la famille.

BOLINGBROKE.

Il en était le chef. A lui tous les biens... à lui l'immense fortune des Bolingbroke...

ABIGAÏL.

Eh bien! ce cousin...

BOLINGBROKE, riant.

Regardez-moi bien. N'ai-je pas l'air d'un héritier?

ABIGAÏL.

Vous, monsieur de Saint-Jean?...

BOLINGBROKE.

Moi-même... maintenant lord Henri de Saint-Jean, vicomte de Bolingbroke, seul et dernier membre de cette illustre famille, et possesseur d'un superbe héritage, pour lequel je viens demander justice à la reine.

ABIGAÏL.

Comment cela?

BOLINGBROKE, lui montrant la porte du fond qui s'ouvre.

Avec mes honorables collègues que voici... les principaux membres de l'opposition.

ABIGAÏL.

Et pourquoi donc?

BOLINGBROKE, à demi-voix.

Outre l'héritage, mon cousin laisse encore des espérances... celles d'une émeute dont sa mort sera peut-être la cause; c'est le premier service qu'il rend à notre parti... et jamais, à coup sûr, il n'aura fait autant de bruit de son vivant. Silence!... c'est la reine.

SCÈNE VI.

ABIGAÏL, à droite du spectateur, PLUSIEURS SEIGNEURS ET DAMES DE LA COUR viennent se placer près d'elle. SIR HARLEY ET LES MEMBRES DE L'OPPOSITION, à gauche, se groupent autour de BOLINGBROKE. LA REINE, LA DUCHESSE DE MARLBOROUGH ET PLUSIEURS DAMES D'HONNEUR sortent des appartements à droite et se placent au milieu du théâtre.

BOLINGBROKE, cherchant ses expressions, et s'efforçant de s'échauffer.

Madame, c'est un sincère ami de son pays, et de plus un parent désolé, qui accourt, au nom de la patrie en pleurs, demander justice et vengeance. Le défenseur de nos libertés, lord Richard, vicomte de Bolingbroke, mon noble cousin... hier, dans votre palais...et dans les jardins de Saint-James...

ABIGAÏL, à part.

O ciel!...

BOLINGBROKE.

A été frappé en duel... si l'on peut appeler duel... un combat sans témoins, où son adversaire, protégé dans sa fuite, a été soustrait à l'action des lois...

LA DUCHESSE.

Permettez...

BOLINGBROKE.

Et comment ne pas croire alors que ceux qui l'ont fait évader sont ceux qui avaient armé son bras... comment ne pas croire que le ministère... (A la duchesse et aux seigneurs qui témoignent leur impatience et haussent les épaules.) Oui, Madame, je l'accuse, et les cris du peuple irrité parlent encore plus haut que moi... j'accuse les ministres... j'accuse leurs partisans... leurs amis... je ne nomme personne, mais j'accuse tout le monde... d'avoir voulu se défaire, par trahison, d'un adversaire aussi redoutable que lord Richard Bolingbroke, et je viens déclarer à sa majesté, que si des troubles sérieux éclatent aujourd'hui dans sa capitale, ce n'est pas à nous, ses fidèles sujets, qu'elle doit s'en prendre... mais à ceux qui l'entourent, et dont l'opinion publique réclame depuis longtemps le renvoi!...

LA DUCHESSE, froidement.

Avez-vous terminé?

BOLINGBROKE.

Oui, Madame.

LA DUCHESSE.

Maintenant voici la vérité... prouvée par les rapports authentiques que j'ai reçus ce matin.

ABIGAÏL, à part.

Je meurs d'effroi.

LA DUCHESSE.

est malheureusement trop vrai... qu'hier, dans une allée du parc de Saint-James... lord Richard s'est battu en duel...

BOLINGBROKE.

Avec qui?

LA DUCHESSE.

Avec un cavalier dont il ignorait lui-même le nom... et la demeure...

BOLINGBROKE.

Je demande à votre majesté si cela est vraisemblable...

LA DUCHESSE.

Cela est cependant... ce sont les dernières paroles de lord Richard entendues par le peu de personnes qui étaient là... des employés du palais... que vous pouvez voir et interroger.

BOLINGBROKE.

Je ne doute point de leur réponse!... les places honorables qu'ils occupent en sont un sûr garant. Mais enfin... si, comme madame la duchesse le prétend, le véritable coupable est échappé, sans qu'on l'aperçût, ce qui supposerait une grande connaissance des appartements et détours du palais, comment se fait-il qu'on n'ait pris aucune mesure pour le découvrir?

ABIGAÏL, à part.

C'est fait de nous!

BOLINGBROKE.

Comment se fait-il que nous soyons obligés de stimuler le zèle, d'ordinaire si actif, de madame la surintendante, qui, par sa charge, a l'entière surveillance et la haute main dans la maison de la reine... comment les ordres les plus sévères ne sont-ils pas déjà donnés?...

LA DUCHESSE.

Ils le sont!

ABIGAÏL, à part.

O ciel!

LA DUCHESSE.

Sa majesté vient de prescrire les mesures les plus rigoureuses dans cette ordonnance...

LA REINE.

Dont nous confions l'exécution à madame la duchesse (la remettant à Bolingbroke), et à vous, monsieur de Saint-Jean... je veux dire mylord Bolingbroke, à qui ce titre, et les liens du sang qui vous unissaient au défunt, imposent plus qu'à tout autre le devoir de poursuivre et de punir le coupable.

LA DUCHESSE.

On ne dira plus, je l'espère, que nous le protégeons et que nous voulons le soustraire à votre vengeance.

LA REINE.

Mylord et Messieurs, êtes-vous satisfaits?

BOLINGBROKE.

Toujours, quand on a vu votre majesté et qu'on a pu s'en faire entendre.

(La reine salue de la main Bolingbroke et ses collègues qui s'inclinent profondément, et rentre avec la duchesse et ses femmes dans ses appartements à droite. Le reste de la foule s'écoule par les portes du fond.)

SCÈNE VII.

ABIGAIL suit un instant les membres de l'opposition qui se retirent par la porte du fond, puis elle redescend le théâtre à gauche. BOLINGBROKE.

BOLINGBROKE.

A merveille!... mais s'ils croient que c'est fini... ils se trompent bien... grâce à cette ordonnance, j'arrêterai plutôt toute l'Angleterre... (Se retournant vers Abigaïl qui, se soutenant à peine, s'appuie sur un fauteuil à gauche.) Ah! mon Dieu!... qu'avez-vous donc?

ABIGAÏL.

Ce que j'ai!... vous venez de nous perdre.

BOLINGBROKE.

Comment cela?

ABIGAÏL.

Ce coupable que vous avez dénoncé à la vengeance du peuple et de la cour... celui que vous êtes chargé de poursuivre... d'arrêter... de faire condamner...

BOLINGBROKE.

Eh bien?...

ABIGAÏL.

Eh bien!... c'est Arthur!

BOLINGBROKE.

Quoi?... ce duel... cette rencontre...

ABIGAÏL.

C'était avec lord Bolingbroke votre cousin, qu'il ne connaissait pas... mais qui depuis longtemps l'avait insulté.

BOLINGBROKE, poussant un cri.

J'y suis!... l'homme à la chiquenaude... Oui, ma chère, une véritable chiquenaude... c'est elle qui a été la cause de tout... d'un duel, d'une émeute... du superbe discours que je viens de prononcer... et plus encore, d'une ordonnance royale...

ABIGAÏL.

Qui vous prescrit de l'arrêter?

BOLINGBROKE, vivement.

L'arrêter!... allons donc! Celui à qui je dois tout, un rang, un titre et des millions! non... non... je ne suis pas assez ingrat, assez grand seigneur pour cela. (Prenant l'ordonnance qu'il veut déchirer.) Et plutôt, morbleu... (S'arrêtant.) O ciel!... et tout un parti qui compte sur moi... et l'opposition entière que j'ai déchaînée contre ce malheureux duel... et puis enfin, aux yeux de tous... c'est mon parent... c'est mon cousin...

ABIGAÏL.

Que faire, mon Dieu!...

BOLINGBROKE, gaiement.

Parbleu!... je ne ferai rien.. que du bruit... des articles et des discours, jusqu'à ce que vous ayez la certitude qu'il est en sûreté, et qu'il a quitté l'Angleterre... Je me montre alors, et je le fais poursuivre dans tout le royaume avec une rage qui met à l'abri mes sentiments et ma responsabilité de cousin!

ABIGAÏL.

Ah! que vous êtes bon!... que vous êtes aimable... C'est bien, c'est à merveille... Et comme depuis hier qu'il nous a quittés il doit être loin maintenant... (Poussant un cri en apercevant Masham.) Ah!...

SCÈNE VIII.

ABIGAIL, MASHAM, BOLINGBROKE.

BOLINGBROKE, l'apercevant.

C'est fait de nous!... Malheureux! qui vous ramène?... pourquoi revenir sur vos pas?

MASHAM, tranquillement.

Je ne suis jamais parti.

ABIGAÏL.

Hier, cependant, vous m'avez fait vos adieux.

MASHAM.

Je n'étais pas sorti de Londres, que j'ai entendu galoper sur mes traces... c'était un officier qui me poursuivait, et qui, mieux monté que moi, m'eut bientôt rattrapé. J'eus un instant l'idée de me défendre... mais déjà je venais de blesser un homme... et en tuer un second qui ne m'avait rien fait... vous comprenez... Je m'arrêtai et lui dis (portant la main à son épée) : « Mon officier, je suis à vos ordres. — Mes ordres, me dit-il, les voici, » et il me remit un paquet que j'ouvris en tremblant.

ABIGAÏL.

Eh bien!

MASHAM.

Eh bien!... c'est à confondre!... c'était ma nomination d'officier dans les gardes.

BOLINGBROKE.

Est-il possible?

ABIGAÏL.

Une pareille récompense!...

MASHAM.

Après ce que je venais de faire!... « Demain matin, continue mon jeune officier, vous remercierez la reine; mais aujourd'hui nous avons un repas de corps... tous nos camarades du régi-

ment; je me charge de vous présenter... venez... je vous emmène!... » Que répondre?... Je ne pouvais pas prendre la fuite... c'était donner des soupçons, me trahir... m'avouer coupable...

ABIGAÏL.

Et vous l'avez suivi?...

MASHAM.

A ce repas, qui a duré une partie de la nuit.

ABIGAÏL.

Malheureux!...

MASHAM.

Et pourquoi cela?

BOLINGBROKE.

Nous n'avons pas le temps de vous l'expliquer; qu'il vous suffise de savoir... que l'homme qui vous avait raillé et insulté était Richard Bolingbroke, mon parent.

MASHAM.

Que dites-vous?

BOLINGBROKE.

Que votre premier coup d'épée m'a valu soixante mille livres sterling de revenu; je désire que le second vous en rapporte autant... Mais en attendant, c'est moi que l'on a chargé de vous arrêter.

MASHAM, lui présentant son épée.

Je suis à vos ordres.

BOLINGBROKE.

Eh! non... je n'ai pas de brevet d'officier à vous offrir... ni de repas de corps...

ABIGAÏL.

Heureusement... car il vous suivrait.

BOLINGBROKE.

Tout ce que je vous demande, c'est de ne pas vous trahir vous-même... Moi, d'abord, je vous chercherai très-peu, et si je vous trouve, ce sera votre faute et non la mienne.

ABIGAÏL.

Jusqu'ici, grâce au ciel, on n'a encore aucun soupçon, aucun indice.

BOLINGBROKE.

Évitez d'en faire naître; restez tranquille, restez chez vous, ne vous montrez pas.

MASHAM.

Ce matin il faut que j'aille chez la reine.

BOLINGBROKE.

Tant pis!...

MASHAM.

De plus... voici une lettre qui m'ordonne justement tout le contraire de ce que vous me recommandez.

ABIGAÏL.

Une lettre de qui?

MASHAM.

De mon protecteur inconnu! celui sans doute à qui je dois mon nouveau grade... On vient de remettre chez moi ce billet et cette boîte...

L'HUISSIER, paraissant à la porte des appartements de la reine.

Monsieur le capitaine Masham!

MASHAM.

La reine qui m'attend... (Remettant à Abigaïl la lettre et à Bolingbroke la boîte.) Tenez... et voyez... (Il sort.)

SCÈNE IX.

ABIGAIL, BOLINGBROKE.

ABIGAÏL.

Qu'est-ce que cela signifie?

BOLINGBROKE.

Lisons!

ABIGAÏL, lisant la lettre.

« Vous êtes officier! j'ai tenu ma parole... tenez » la vôtre en continuant à m'obéir; tous les ma- » tins montrez-vous à la chapelle, et tous les soirs » au jeu de la reine. Bientôt viendra le moment » où je me ferai connaître... D'ici là, silence et » obéissance à mes ordres, sinon, malheur à » vous!... »

ABIGAÏL.

Et quels ordres, je vous le demande.

BOLINGBROKE.

Celui de ne pas se marier.

ABIGAÏL.

Une protection à ce prix-là, c'est terrible.

BOLINGBROKE.

Plus que vous ne croyez, peut-être!

ABIGAÏL.

Et pourquoi?

BOLINGBROKE, souriant.

C'est que ce protecteur mystérieux...

ABIGAÏL.

Un ami de son père!... un lord!

BOLINGBROKE, de même.

Je parierais plutôt pour une lady.

ABIGAÏL.

Allons donc! Lui! Arthur! un jeune homme si rangé, et surtout si fidèle!

BOLINGBROKE.

Ce n'est pas sa faute, si on le protége malgré lui et incognito.

ABIGAÏL.

Ah! ce n'est pas possible, et ce post-scriptum nous dira peut-être...

BOLINGBROKE, gaiement.

Ah! il y a un post-scriptum?

ABIGAÏL, lisant avec émotion.

« J'envoie à M. le capitaine Masham les insignes » de son nouveau grade. »

BOLINGBROKE, ouvrant la boîte qu'il tient.

Des ferrets en diamants d'un goût et d'une magnificence... c'est bien cela.

ABIGAÏL, les regardant.

O ciel!... je sais qui! Ces diamants, je les reconnais! ils ont été achetés dans les magasins de maître Tomwood et vendus par moi, la semaine dernière...

BOLINGBROKE.

A qui?... parlez?

ABIGAÏL.

Oh! je ne le puis!... je n'ose... A une bien grande dame, et je suis perdue si Arthur en est aimé.

BOLINGBROKE.

Que vous importe! s'il ne l'aime point, s'il ne s'en doute même pas?

ABIGAÏL.

Il le saura... je vais tout lui dire...

BOLINGBROKE, la tenant par la main.

Non... si vous m'en croyez... il l'ignorera toujours!

ABIGAÏL.

Pourquoi donc?

BOLINGBROKE.

Ma pauvre enfant!... vous ne connaissez pas les hommes! Le plus modeste et le moins fat a tant de vanité! Il est si flatteur de se savoir aimé d'une grande dame!... Et s'il est vrai que celle-là soit si redoutable...

ABIGAÏL.

Plus que je ne peux vous le dire.

BOLINGBROKE.

Et quelle est-elle donc?

ABIGAÏL, montrant la duchesse qui entre par la galerie à droite.

La voici!

BOLINGBROKE, vivement et lui prenant la lettre qu'elle tient.

La duchesse!... (A Abigaïl qu'il renvoie.) Laissez-nous... laissez-nous.

ABIGAÏL.

Elle m'avait dit de l'attendre...

BOLINGBROKE, la poussant par la porte à gauche.

Eh bien! c'est moi qu'elle trouvera!... (A part.) O fortune! tu me devais cette revanche...

SCÈNE X.

BOLINGBROKE, LA DUCHESSE. Elle entre rêveuse. Bolingbroke s'approche et la salue respectueusement.

LA DUCHESSE.

Ah! c'est vous, Mylord... je cherchais cette jeune fille...

BOLINGBROKE.

Oserais-je vous demander un moment d'audience?

LA DUCHESSE.

Parlez... auriez-vous quelque indice, quelque renseignement sur le coupable que nous sommes chargés de poursuivre?

BOLINGBROKE.

Aucun encore!... et vous, Madame?

LA DUCHESSE.

Pas davantage...

BOLINGBROKE, à part.

Tant mieux.

LA DUCHESSE.

Alors, que voulez-vous?

BOLINGBROKE.

D'abord m'acquitter de tout ce que je vous dois! la reconnaissance m'en faisait un devoir! Et devenu riche, par hasard, mon premier soin a été de faire remettre chez votre banquier un million de France, pour payer les deux cent mille livres, auxquelles vous aviez eu la confiance d'estimer mes dettes.

LA DUCHESSE.

Monsieur...

BOLINGBROKE.

C'était beaucoup!... je n'en aurais pas donné cela, et pour bonnes raisons!... Par l'événement, et malgré vous, il se trouve que vous y aurez gagné trois cents pour cent... j'en suis ravi... Vous voyez, comme vous me faisiez l'honneur de me le dire, que l'affaire n'est pas si désastreuse...

LA DUCHESSE, souriant.

Mais si vraiment!... pour vous!

BOLINGBROKE.

Non, Madame: vous m'avez appris que pour parvenir, la première qualité de l'homme d'état était l'ordre qui mène à la fortune, laquelle conduit à la liberté et au pouvoir, car grâce à elle on n'a plus besoin de se vendre, et souvent on achète les autres...

Cette leçon vaut bien un million sans doute!

Je ne le regrette pas et je mettrai désormais vos enseignements à profit.

LA DUCHESSE.

Je comprends! n'ayant plus à craindre pour votre liberté... vous allez me faire une guerre plus violente encore.

BOLINGBROKE.

Au contraire... je viens vous proposer la paix.

LA DUCHESSE.

La paix entre nous!... c'est difficile.

BOLINGBROKE.

Eh bien! une trêve... une trêve de vingt-quatre heures!

LA DUCHESSE.

A quoi bon?... Vous pouvez quand vous voudrez commencer l'attaque dont vous m'avez menacée; j'ai dit moi-même à la reine et à toute la cour qu'Abigaïl était ma parente; mes bienfaits

ont devancé vos calomnies, et je venais annoncer à cette jeune fille que je la plaçais à trente lieues de Londres, dans une maison royale, faveur recherchée par les plus nobles familles du royaume!

BOLINGBROKE.

C'est fort généreux; mais je doute qu'elle accepte!

LA DUCHESSE.

Pour quelle raison, s'il vous plaît?

BOLINGBROKE.

Elle tient à rester à Londres.

LA DUCHESSE, avec ironie.

A cause de vous peut-être?

BOLINGBROKE, avec fatuité.

C'est possible!

LA DUCHESSE, gaiement.

Eh mais!... je commence à le croire! l'intérêt que vous lui portez... l'insistance, la chaleur que vous mettez à la défendre.... (Souriant.) Là, vraiment, Mylord, est-ce que vous aimeriez cette petite?

BOLINGBROKE.

Quand ce serait?...

LA DUCHESSE, gaiement.

Je le voudrais!

BOLINGBROKE.

Et pourquoi?

LA DUCHESSE, de même.

Un homme d'état amoureux, il est perdu!... il n'est plus à craindre!...

BOLINGBROKE.

Je ne vois pas cela!... Je connais de hautes capacités politiques qui mènent de front les amours et les affaires... qui se délassent des préoccupations sérieuses par de plus douces pensées et sortent parfois des détours de la diplomatie pour entrer dans de piquantes et mystérieuses intrigues. — Je connais entre autres une grande dame, que vous connaissez aussi, qui, charmée de la jeunesse et de la naïveté d'un petit gentilhomme de province, a trouvé bizarre et amusant (je ne lui suppose pas d'autre intention) de devenir sa protectrice invisible... sa providence terrestre, et sans jamais se nommer, sans apparaître à ses yeux, elle s'est chargée de son avancement et de sa fortune... (Geste de la duchesse.) C'est intéressant, n'est-ce pas, Madame?... Eh bien! ce n'est rien encore! — Dernièrement, et par son mari qui est un grand général, elle a fait nommer son protégé officier dans les gardes, et, ce matin même, l'a prévenu mystérieusement de son nouveau grade, en lui en envoyant les insignes... des ferrets en diamants que l'on dit magnifiques...

LA DUCHESSE, avec embarras.

Ce n'est guère vraisemblable... et à moins que vous ne soyez bien sûr...

BOLINGBROKE.

Les voici!... ainsi que la lettre qui les accompagnait. (A demi-voix.) Vous comprenez qu'à nous deux... car nous deux seulement connaissons ce secret, nous pourrions perdre cette grande dame!... Des places ainsi données sont sujettes au contrôle des chambres et de l'opposition... Vous me direz qu'il faut des preuves... mais ce riche présent acheté par elle... cette lettre dont l'écriture, quoique déguisée, pourrait aisément être reconnue, tout cela donnerait lieu à une effroyable publicité que cette grande dame pourrait peut-être braver; mais elle a un mari... ce général dont je parlais... un caractère violent et emporté, dont un pareil scandale exciterait la fureur... car un grand homme, un héros tel que lui, devait penser que les lauriers préservaient de la foudre...

LA DUCHESSE, avec colère.

Monsieur!...

BOLINGBROKE, changeant de ton.

Madame la duchesse!... parlons sans métaphore. — Vous comprenez que ces preuves ne peuvent rester entre mes mains, et que mon intention est de les rendre à qui elles appartiennent...

LA DUCHESSE.

Ah! s'il était vrai!...

BOLINGBROKE.

Entre nous, point de promesses, ni de protestations.—Des faits!—Abigaïl sera admise aujourd'hui par vous dans la maison de la reine... et tout ceci vous sera remis.

LA DUCHESSE.

A l'instant...

BOLINGBROKE.

Non... dès son entrée en fonctions... et il dépend de vous que ce soit dès demain... dès ce soir...

LA DUCHESSE.

Ah! vous vous méfiez de moi et de ma parole?

BOLINGBROKE.

Ai-je tort?

LA DUCHESSE.

La haine vous aveugle.

BOLINGBROKE, galamment.

Non!... car je vous trouve charmante!... et si au lieu d'être dans des camps opposés, le ciel nous eût réunis, nous aurions gouverné le monde!

LA DUCHESSE.

Vous croyez...

BOLINGBROKE.

Rien de plus vrai ! Livré à moi-même, je suis toujours la franchise personnifiée !

LA DUCHESSE.

Eh bien ! donnez m'en une preuve... une seule, et je consens.

BOLINGBROKE.

Laquelle ?

LA DUCHESSE.

Comment avez-vous découvert ce secret ?

BOLINGBROKE.

Je ne puis l'avouer sans compromettre une personne...

LA DUCHESSE.

Que je devine !... Vous êtes riche maintenant, et comme vous me le disiez tout à l'heure... vous avez acheté à prix d'or... convenez-en, les aveux du vieux William, mon confident.

BOLINGBROKE, souriant.

C'est possible.

LA DUCHESSE.

Le seul de mes serviteurs en qui j'eusse confiance !

BOLINGBROKE.

Mais, silence avec lui.

LA DUCHESSE.

Avec tous !

BOLINGBROKE.

Ce soir la nomination d'Abigaïl...

LA DUCHESSE.

Ce soir, cette lettre...

BOLINGBROKE.

Je le promets, — trêve loyale et franche pour aujourd'hui !...

LA DUCHESSE.

Soit ! (Elle lui tend la main que Bolingbroke porte à ses lèvres.) (A part.) Et demain la guerre...

(Elle sort par la porte à droite et Bolingbroke par la porte à gauche.)

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

ABIGAIL, tenant un livre, LA REINE, tenant à la main un ouvrage de tapisserie, entrent par la porte à droite. — Abigaïl se tient debout près de la reine, qui va s'asseoir à droite du spectateur, près du guéridon.

ABIGAÏL.

Je ne puis revenir de mon bonheur, et quoique depuis deux jours je ne quitte plus votre majesté, je ne puis croire encore qu'il me soit permis, à moi, la pauvre Abigaïl, de vous consacrer ma vie.

LA REINE.

Ah ! ce n'est pas sans peine !... Tu as dû penser, lorsque je t'ai si froidement accueillie, que tout était perdu. Mais, vois-tu bien, ma fille, on ne me connaît pas... J'ai l'air de céder... je cède même pendant quelque temps ; mais je ne perds pas de vue mes projets, et, à la première occasion qui se présente de montrer du caractère.... C'est ce qui est arrivé !

ABIGAÏL.

Vous avez parlé à la duchesse en reine !

LA REINE, naïvement.

Non, je ne lui ai rien dit ; mais elle a bien vu à ma froideur que je n'étais pas satisfaite... et d'elle-même, quelques heures après, elle est venue, d'un air embarrassé, m'avouer, qu'après tout, et quels que fussent les obstacles qui s'opposaient à ta nomination, elle devait faire céder les convenances à ma volonté... et, exprès pour la punir... j'ai encore hésité quelques instants... et puis j'ai dit que décidément... je voulais !

ABIGAÏL.

Que de bontés ! (Montrant le livre qu'elle tient à la main.) Votre majesté veut-elle ?... (La reine lui fait signe qu'elle est prête à l'entendre. — Abigaïl va chercher un tabouret, se place près de la reine, ouvre le livre et lit.) Histoire du parlement !...

LA REINE, avec un geste d'ennui et posant la main sur le livre.

Sais-tu que j'avais bien raison de te désirer... car, depuis que tu es avec moi, ma vie n'est plus la même ! Je ne m'ennuie plus, je pense tout haut... je suis libre... je ne suis plus reine...

ABIGAÏL, toujours le livre à la main.

Les reines s'ennuient donc ?

LA REINE, lui prenant des mains le livre qu'elle jette sur le guéridon qui est près d'elle.

A périr !... Moi surtout... S'occuper toute la journée de choses qui ne disent rien au cœur, ni à l'imagination. N'avoir affaire qu'à des gens si positifs, si égoïstes, si arides. Avec eux j'écoute... avec toi je cause : tu as des idées si jeunes et si riantes ;

ABIGAÏL.

Pas toujours !... je suis si triste parfois !

LA REINE.

Ah ! il y a une tristesse qui ne me déplaît pas... comme hier, par exemple, quand nous parlions de mon pauvre frère qu'ils ont exilé... et que je ne puis revoir ni embrasser, moi, la reine... que par un bill du parlement que je n'obtiendrai peut-être pas !

ABIGAÏL.

Ah ! c'est affreux.

LA REINE.

N'est-ce pas?... Et, pendant que je parlais, je t'ai vue pleurer; et, depuis ce moment-là, toi, qui as su me comprendre, je t'aime comme une compagne, comme une amie.

ABIGAÏL.

Ah! qu'ils ont raison de vous appeler la bonne reine Anne.

LA REINE.

Oui, je suis bonne. Ils le savent, et ils en abusent... Ils me tourmentent, ils m'accablent d'embarras, d'affaires et de demandes; il leur faut des places; ils en veulent tous! et tous la même... tous la plus belle!

ABIGAÏL.

Eh bien! donnez-leur des honneurs et du pouvoir... moi, je ne veux que vos chagrins.

LA REINE, se levant et jetant son ouvrage sur le guéridon.

Ah! c'est ma vie entière que tu me demandes, et queje te donnerai. Tu me tiendras lieu de ceux que je regrette, car nous sommes tous exilés... eux en France, et moi sur ce trône.

ABIGAÏL.

Et pourquoi rester isolée et sans famille, vous qui êtes jeune... qui êtes libre?

LA REINE.

Tais-toi... tais-toi!... C'est ce qu'ils disent tous, et, à les en croire, il faudrait se donner à un époux que je n'aurais pas choisi; n'écouter que la raison d'État, accepter un mariage imposé par le parlement et la nation... Non, non... j'ai préféré ma liberté... j'ai préféré à l'esclavage la solitude et l'abandon.

ABIGAÏL.

Je comprends... quand on est princesse, on ne peut donc pas choisir soi-même... ni aimer personne?

LA REINE.

Non vraiment!

ABIGAÏL.

Comment!... en idée, en rêve, il n'est pas permis de penser à quelqu'un?

LA REINE, souriant.

Le parlement le défend.

ABIGAÏL.

Et vous n'oseriez le braver? Vous n'auriez pas ce courage... vous, la reine?

LA REINE.

Qui sait? je suis peut-être plus brave que tu ne crois!

ABIGAÏL, vivement.

A la bonne heure!

LA REINE.

Je plaisante!... C'est, comme tu le disais... un rêve! une idée... un avenir mystérieux, des projets chimériques où l'imagination se complaît et s'arrête! des songes que l'on fait, éveillée, et qu'on ne voudrait peut-être pas réaliser... même quand ce serait possible. En un mot, un roman à moi seule que je compose... et qui ne sera jamais lu.

ABIGAÏL.

Et pourquoi donc pas? une lecture à nous deux... à voix basse... que j'en connaisse seulement le héros.

LA REINE, souriant.

Plus tard... je ne dis pas.

ABIGAÏL.

C'est quelque beau seigneur, j'en suis sûre.

LA REINE.

Peut-être! Tout ce que je sais, c'est que depuis deux ou trois mois, à peine lui ai-je adressé la parole... et lui, jamais!... C'est tout simple... à la reine...

ABIGAÏL.

C'est vrai... c'est gênant d'être reine! Mais avec moi vous m'avez promis de ne pas l'être!... Alors, entre nous, à vos moments perdus, nous pourrons parler de l'inconnu... sans craindre le parlement!

LA REINE.

Tu as raison !... Ici il n'y a pas de dangers! et ce qu'il y a de charmant, Abigaïl, ce que j'aime en toi, c'est que tu n'es pas comme eux tous, qui me parlent toujours d'affaires d'État!... toi, jamais!...

ABIGAÏL.

Ah! mon Dieu!...

LA REINE.

Qu'as-tu donc?

ABIGAÏL.

C'est que justement j'ai une demande à vous adresser, une demande très-importante de la part...

LA REINE.

De qui?...

ABIGAÏL.

De lord Bolingbroke... Ah! que c'est mal!... ses intérêts que j'oubliais!... et qu'il venait de nous confier, à moi... et à M. Masham...

LA REINE, avec émotion.

Masham!...

ABIGAÏL.

L'officier qui est aujourd'hui de service au palais. — Imaginez-vous, Madame, qu'autrefois Bolingbroke avait rencontré, dans son voyage en France, un digne gentilhomme... un ami... qui lui avait rendu les plus grands services, et il voudrait, à son tour, obtenir pour cet ami...

LA REINE.

Une place?... un titre?...

ABIGAÏL.

Non... une audience de votre majesté, ou du moins une invitation pour ce soir au cercle de la cour.

LA REINE.

C'est la duchesse qui, en qualité de surintendante, est chargée des invitations, je vais donner son nom. (Passant près de la table à gauche et s'asseyant pour écrire.) Quel est-il?

ABIGAÏL.

Le marquis de Torcy.

LA REINE, vivement.

Tais-toi.

ABIGAÏL.

Et pourquoi donc?

LA REINE, toujours assise.

Un seigneur que j'estime, que j'honore!... mais un envoyé de Louis XIV, et si l'on savait même que tu as parlé pour lui...

ABIGAÏL.

Eh bien?

LA REINE.

Eh bien!... il n'en faudrait pas davantage pour exciter des soupçons, des jalousies, des exigences... c'est l'amitié la plus fatigante!... et si je voyais le marquis...

ABIGAÏL.

Mais lord Bolingbroke y compte... il y attache une importance... il prétend que tout est perdu, si vous refusez de le recevoir!

LA REINE.

En vérité!

ABIGAÏL.

Et vous, qui êtes la maîtresse, qui êtes la reine... vous le voudrez, n'est-ce pas?

LA REINE, avec embarras.

Certainement... je le voudrais...

ABIGAÏL, vivement.

Vous promettez?

LA REINE.

Mais c'est que... silence!

SCÈNE II.

LA DUCHESSE, LA REINE, ABIGAIL.

LA DUCHESSE, entrant par la porte du fond.

Voici, Madame, des dépêches du maréchal... et puis, malgré l'effet qu'a produit le discours de Bolingbroke... (Elle s'arrête en apercevant Abigaïl.)

LA REINE.

Eh bien!... achevez.

LA DUCHESSE, montrant Abigaïl.

J'attends que mademoiselle soit sortie.

ABIGAÏL, s'adressant à la reine.

Votre majesté m'ordonne-t-elle de m'éloigner?

LA REINE, avec embarras.

Non... car j'ai tout à l'heure des ordres à vous donner... (Avec une sécheresse affectée.) Prenez un livre. (A la duchesse d'un air gracieux.) Eh bien! duchesse?...

LA DUCHESSE, avec humeur.

Eh bien! malgré le discours de Bolingbroke, les subsides seront votés, et la majorité, jusqu'ici douteuse, se dessine pour nous, à la condition que la question sera nettement tranchée, et qu'on renoncera à toute négociation avec Louis XIV!

LA REINE.

Certainement.

LA DUCHESSE.

Voilà pourquoi l'arrivée à Londres et la présence du marquis de Torcy produisaient un si mauvais effet; et j'ai eu grandement raison, comme nous en étions convenues, de promettre en votre nom que vous ne le verriez pas, et qu'aujourd'hui même il recevrait ses passe-ports...

ABIGAÏL, près du guéridon à droite où elle est assise et laissant tomber son livre.

O ciel!

LA DUCHESSE.

Qu'avez-vous?

ABIGAÏL, regardant la reine d'un air suppliant..

Ce livre... que j'ai laissé tomber!

LA REINE, à la duchesse.

Il me semble, cependant... que, sans rien préjuger, on pourrait peut-être entendre le marquis...

LA DUCHESSE.

L'entendre... le recevoir... pour que la majorité incertaine et flottante se tourne contre nous et donne gain de cause à Bolingbroke!

LA REINE.

Vous croyez!...

LA DUCHESSE.

Mieux vaudrait cent fois retirer le bill, ne pas le présenter; et si votre majesté veut en prendre sur elle les conséquences, et s'exposer au bouleversement général qui en sera la suite...

LA REINE, effrayée et avec humeur.

Eh! non, mon Dieu! qu'on ne m'en parle plus... c'en est trop déjà! (Elle va s'asseoir près de la table à gauche.)

LA DUCHESSE.

A la bonne heure!... Je vais annoncer au maréchal ce qui se passe, et en même temps écrire, pour le marquis de Torcy, cette lettre que je soumettrai à l'approbation et à la signature de votre majesté...

LA REINE.

C'est bien!

LA DUCHESSE.

Ici... à trois heures, en venant la prendre pour aller à la chapelle!

LA REINE.

A merveille... je vous remercie !...

LA DUCHESSE, à part.

Enfin ! (Elle sort.)

ABIGAÏL, qui pendant ce temps est toujours restée assise près du guéridon.

Pauvre marquis de Torcy... nous voilà bien ! (Elle se lève et va replacer près de la porte du fond le tabouret qu'elle y avait pris.)

LA REINE, à gauche et prenant les dépêches que la duchesse lui a remises.

Ah ! quel ennui ! Entendrai-je donc toujours parler de bill, de parlement, de discussions politiques ?... et ces dépêches du maréchal... qu'il me faut lire, comme si je comprenais quelque chose à ces termes de guerre ! (Elle parcourt le rapport.)

SCÈNE III.

LA REINE, ABIGAIL, MASHAM, paraissant à la porte du fond, près d'Abigaïl.

ABIGAÏL.

Eh ! mon Dieu, que voulez-vous ?

MASHAM, à voix basse.

Une lettre de notre ami !

ABIGAÏL.

De Bolingbroke !... (Lisant vivement.) « Ma » chère enfant... Puisque la fortune vous sourit, » je conseille à vous et à Masham de parler au » plus tôt de votre mariage à la reine. Mais pen- » dant que vous êtes en faveur... moi, je suis » perdu !... Venez à mon aide !... Je suis là... je » vous attends !... il y va de notre salut à tous. » Ah ! j'y cours.

(Elle sort par la porte du fond et Masham la suit.)

SCENE IV.

LA REINE, MASHAM.

LA REINE, toujours assise, se retournant au bruit de ses pas.

Qu'est-ce ! (Masham s'arrête.) Ah ! c'est l'officier de service. C'est vous, monsieur Masham !

MASHAM.

Oui, Madame... (A part.) Si j'osais, comme Bolingbroke nous le conseille, lui parler de notre mariage...

LA REINE.

Que voulez-vous ?

MASHAM.

Une grâce de votre majesté.

LA REINE.

A la bonne heure !... vous qui ne parlez jamais... qui ne demandez jamais rien !...

MASHAM.

C'est vrai, Madame, je n'osais pas... mais aujourd'hui...

LA REINE.

Qui vous rend plus hardi ?

MASHAM.

La position où je me trouve... et si votre majesté daigne m'accorder quelques instants d'audience...

LA REINE.

Dans ce moment c'est difficile... des dépêches de la plus haute importance...

MASHAM, respectueusement.

Je me retire !...

LA REINE.

Non !... je dois avant tout justice à mes sujets ; je dois accueillir leurs réclamations et leurs demandes... et la vôtre a rapport sans doute à votre grade ?

MASHAM.

Non, Madame !

LA REINE.

A votre avancement ?...

MASHAM.

Oh ! non, Madame, je n'y pense pas !

LA REINE, souriant.

Ah !... et à quoi pensez-vous donc ?

MASHAM.

Pardon... Madame !... je crains que ce ne soit manquer de respect à la reine que d'oser ainsi lui parler de mes secrets.

LA REINE, gaiement.

Pourquoi donc ? j'aime beaucoup les secrets ! Continuez, je vous prie ! (lui tendant la main) et comptez d'avance sur notre royale protection.

MASHAM, portant la main à ses lèvres.

Ah ! Madame !...

LA REINE, retirant sa main, avec émotion.

Eh bien !...

MASHAM.

Eh bien ! Madame... j'avais déjà, et sans m'en douter, un protecteur puissant.

LA REINE, faisant un geste de surprise.

Ah ! bah !

MASHAM.

Cela vous étonne ?...

LA REINE, le regardant avec bienveillance

Non !... cela ne m'étonne pas...

MASHAM.

Ce protecteur... qui jamais ne s'est fait connaître... me défend sous peine de sa colère...

LA REINE.

Eh bien !... vous défend...

MASHAM.

De jamais me marier !

LA REINE, riant.

Vous!... vous avez raison!... c'est une aventure!... et des plus intéressantes... (Avec curiosité.) Achevez, achevez... (Se tournant avec humeur, vers Abigaïl qui rentre.) Qu'est-ce donc?... qui se permet d'entrer ainsi?...

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, ABIGAIL.

LA REINE.

Ah! c'est toi, Abigaïl?... plus tard je te parlerai.

ABIGAÏL.

Eh! non, Madame, c'est sur-le-champ! Un ami qui vous est dévoué... et qui me demande avec instance de le faire arriver jusqu'à votre majesté!

LA REINE, avec humeur.

Toujours interrompue et dérangée... pas un instant pour s'occuper d'affaires sérieuses!... Que me veut-on?... quelle est cette personne?

ABIGAÏL.

Lord Bolingbroke.

LA REINE, avec effroi et se levant.

Bolingbroke!...

ABIGAÏL.

Il s'agit, dit-il, de la question la plus grave, la plus importante!

LA REINE, à part, avec impatience.

Encore des réclamations, des plaintes, des discussions... (Haut.) C'est impossible... la duchesse va venir.

ABIGAÏL.

Eh bien! avant qu'elle revienne!

LA REINE.

Je t'ai dit que je ne voulais plus être tourmentée, ni entendre parler d'affaires d'État!... D'ailleurs maintenant cette entrevue ne servirait à rien!

ABIGAÏL.

Alors, voyez-le toujours, ne fût-ce que pour le congédier... car j'ai dit qu'on le laissât monter.

LA REINE.

Et la duchesse que j'attends et qui va se rencontrer avec lui?... Qu'avez-vous fait?

ABIGAÏL.

Punissez-moi, Madame, car le voici!

LA REINE, avec colère et traversant le théâtre.

Laissez-nous!

ABIGAÏL, à Bolingbroke qu'elle rencontre au fond du théâtre et à voix basse.

Elle est mal disposée!

MASHAM, de même.

Et vous n'y pourrez rien!

BOLINGBROKE.

Qui sait?... le talent... ou le hasard! celui-là surtout!...

(Abigaïl et Masham sortent.)

SCÈNE VI.

BOLINGBROKE; LA REINE, qui a été s'asseoir sur le fauteuil, à droite, près du guéridon.

LA REINE, à Bolingbroke qui s'approche d'elle et la salue respectueusement.

Dans tout autre moment, Bolingbroke, je vous recevrais avec plaisir, car, vous le savez, j'en ai toujours à vous voir... mais aujourd'hui et pour la première fois...

BOLINGBROKE.

Je viens pourtant vous parler des plus chers intérêts de l'Angleterre... et le départ du marquis de Torcy...

LA REINE, se levant.

Ah! je m'en doutais!... et c'est justement là ce que je craignais. Je sais, Bolingbroke, tout ce que vous allez me dire... j'apprécie vos motifs et vous en remercie... Mais, voyez-vous, ce serait inutile; les passe-ports du marquis vont être signés...

BOLINGBROKE.

Ils ne le sont pas encore! et s'il part, c'est la guerre plus terrible que jamais, c'est une lutte qui n'aura pas de terme... et si vous daigniez seulement m'écouter...

LA REINE.

Tout est arrangé et convenu... j'ai donné ma parole... s'il faut même vous le dire... j'attends la duchesse pour cette signature... elle va venir à trois heures, et si elle vous trouvait ici...

BOLINGBROKE.

Je comprends...

LA REINE.

Ce seraient de nouvelles scènes!... de nouvelles discussions... que je ne serais pas en état de supporter... Et vous, Bolingbroke, dont je connais le dévouement... vous qui êtes, pour moi, un ami véritable...

BOLINGBROKE.

Vous m'éloignez... vous me congédiez pour accueillir une ennemie... Pardon, Madame, je vais céder la place à la duchesse... mais l'heure où elle doit venir n'a pas encore sonné, accorderez-vous au moins à mon zèle et à ma franchise le peu de minutes qui nous restent?... Je ne vous imposerai pas la fatigue de me répondre... vous n'aurez que celle de m'écouter: (La reine qui était près de son fauteuil, s'y laisse tomber et s'assied. — Regardant la pendule.) Un quart d'heure, Madame, un quart d'heure!... c'est tout ce qui m'est laissé pour

vous peindre la misère de ce pays. Son commerce anéanti, ses finances détruites, sa dette augmentant chaque jour, le présent dévorant l'avenir... Et tous ces maux provenant de la guerre... d'une guerre inutile à notre honneur et à nos intérêts. Ruiner l'Angleterre pour agrandir l'Autriche... payer des impôts pour que l'empereur soit puissant et le prince Eugène glorieux... continuer une alliance dont ils profitent seuls... Oui, Madame... si vous ne croyez pas à mes paroles, s'il vous faut des faits positifs, savez-vous que la prise de Bouchain, dont les alliés ont eu tout l'honneur, a coûté sept millions de livres sterling à l'Angleterre?

LA REINE.

Permettez, Mylord!...

BOLINGBROKE, continuant.

Savez-vous qu'à Malplaquet nous avons perdu trente mille combattants, et que dans leur glorieuse défaite, les vaincus n'en ont perdu que huit mille. Et si Louis XIV eût résisté à l'influence de madame de Maintenon, qui est sa duchesse de Marlborough à lui; si, au lieu de demander aux salons de Versailles un duc de Villeroi pour commander ses armées... Louis XIV eût interrogé les champs de batailles et choisi Vendôme ou Catinat... savez-vous ce qui serait arrivé à nous et à nos alliés?... Seule contre tous, la France en armes tient tête à l'Europe, et bien commandée elle lui commande. Nous l'avons vu et peut-être le verrions-nous encore: ne l'y contraignons pas!

LA REINE.

Oui, Bolingbroke, oui, vous qui voulez la paix... vous avez peut-être raison... Mais je ne suis qu'une faible femme, et pour arriver à ce que vous me proposez... il faut un courage que je n'ai pas... Il faut se décider entre vous et des personnes qui, elles aussi, me sont dévouées...

BOLINGBROKE, s'animant.

Qui vous trompent... je vous le jure... je vous le prouverai.

LA REINE.

Non... non... laissez-moi l'ignorer!... Il faudrait encore s'irriter... en vouloir à quelqu'un... je ne le puis.

BOLINGBROKE, à part.

Oh! qu'attendre d'une reine qui ne sait pas même se mettre en colère? (Haut.) Quoi! Madame, s'il vous était démontré d'une manière évidente, irrécusable, qu'une partie de vos subsides entre dans les coffres du duc de Marlborough, et que c'est là le motif qui lui fait continuer la guerre...

LA REINE, écoutant et croyant entendre la duchesse.

Silence... j'ai cru entendre... Partez, Bolingbroke... on vient...

BOLINGBROKE.

Non, Madame... (Continuant avec chaleur.) Si j'ajoutais qu'un intérêt non moins vif et plus tendre fait redouter à la duchesse une paix fatale et gênante, qui ramènerait le duc à Londres et à la cour...

LA REINE.

Voilà ce que je ne croirai jamais...

BOLINGBROKE.

Voilà cependant la vérité!... Et ce jeune officier qui tout à l'heure était ici... Arthur Masham, peut-être... pourrait vous donner de plus exacts renseignements...

LA REINE, avec émotion.

Masham... que dites-vous?

BOLINGBROKE.

Qu'il est aimé de la duchesse...

LA REINE, tremblante.

Lui!... Masham!...

BOLINGBROKE, prêt à sortir.

Lui... ou tout autre, qu'importe?

LA REINE, avec colère.

Ce qu'il m'importe, dites-vous?... (Se levant vivement.) Si l'on m'abuse, si l'on me trompe!... si l'on met en avant les intérêts de l'État, quand il s'agit de caprices, d'intrigues, ou d'intérêts particuliers... Non, non... il faut que tout s'explique! Restez, Mylord, restez; moi, la reine, je veux, je dois tout savoir! (Elle va regarder du côté de la galerie à droite et revient.)

BOLINGBROKE, à part pendant ce temps.

Est-ce que par hasard... le petit Masham?... O destins de l'Angleterre, à quoi tenez-vous?

LA REINE, avec émotion.

Eh bien! Bolingbroke, vous disiez donc que la duchesse...

BOLINGBROKE, observant la reine.

Désire la continuation de la guerre...

LA REINE, de même.

Pour tenir son mari éloigné de Londres.

BOLINGBROKE, de même.

Oui, Madame...

LA REINE.

Et par affection pour Masham...

BOLINGBROKE.

J'ai quelques raisons de le croire.

LA REINE.

Lesquelles?

BOLINGBROKE, vivement.

D'abord c'est la duchesse qui l'a fait entrer à la cour dans la maison de sa majesté.

LA REINE.

C'est vrai!

BOLINGBROKE, de même.

C'est par elle qu'il a obtenu le brevet d'enseigne.

LA REINE.

C'est vrai !

BOLINGBROKE.

Par elle enfin que, depuis quelques jours, il a été nommé officier dans les gardes.

LA REINE.

Oui, oui, vous avez raison, sous prétexte que moi-même, je le voulais... je le désirais... (Vivement.) Et j'y pense maintenant, ce protecteur inconnu... dont Masham me parlait...

BOLINGBROKE.

Ou plutôt cette protectrice...

LA REINE.

Qui lui défendait de se marier...

BOLINGBROKE, près de la reine et presque à son oreille.

C'était elle... Aventure romanesque, qui souriait à sa vive imagination ! C'est pour se livrer sans contrainte à de si doux plaisirs, que la noble duchesse retient son mari à la tête des armées et fait voter des subsides pour continuer la guerre !.. (Avec intention.) La guerre qui fait sa gloire, sa fortune... et son bonheur... bonheur d'autant plus grand qu'il est ignoré, et que, par un piquant hasard, dont elle rit au fond du cœur, les augustes personnes qui croient servir son ambition... servent en même temps ses amours !... (Voyant le geste de colère de la reine.) Oui, Madame...

LA REINE.

Silence !... c'est elle !...

SCÈNE VII.

BOLINGBROKE, LA REINE, LA DUCHESSE.

LA DUCHESSE, sortant de la porte à droite, s'avance fièrement. Elle aperçoit Bolingbroke près de la reine et reste stupéfaite.

Bolingbroke !... (Bolingbroke s'incline et salue.)

LA REINE, qui pendant cette scène cherche toujours à cacher sa colère, s'adressant froidement à la duchesse.

Qu'est-ce, Milady ?... Que voulez-vous ?

LA DUCHESSE, lui tendant les papiers qu'elle tient à la main.

Les passe-ports du marquis de Torcy... et la lettre qui les accompagne !

LA REINE, sèchement.

C'est bien !... (Elle jette les papiers sur la table.)

LA DUCHESSE.

Je l'apporte à signer à votre majesté.

LA REINE, de même et allant s'asseoir à la table à gauche.

Très-bien !... Je lirai... j'examinerai.

LA DUCHESSE, à part.

O ciel !... (Haut.) Votre majesté avait cependant décidé que ce serait aujourd'hui même... et ce matin...

LA REINE.

Oui, sans doute... Mais d'autres considérations m'obligent à différer...

LA DUCHESSE, avec colère et regardant Bolingbroke.

Ah ! je devine sans peine !... et il m'est aisé de voir à quelle influence votre majesté cède en ce moment !

LA REINE, cherchant à se contenir.

Que voulez-vous dire ?... et quelle influence ? Je n'en connais aucune... je ne cède qu'à la voix de la raison, de la justice et du bien public...

BOLINGBROKE, debout près de la table et à droite de la reine.

Nous le savons tous !...

LA REINE.

On peut empêcher la vérité d'arriver jusqu'à moi... mais dès qu'elle m'est connue... dès qu'il s'agit des intérêts de l'État... je n'hésite plus !

BOLINGBROKE.

C'est parler en reine...

LA REINE, s'animant.

Il est évident que la prise de Bouchain coûte sept millions de livres sterling à l'Angleterre...

LA DUCHESSE.

Madame !...

LA REINE, s'animant de plus en plus.

Tout calculé... il est constant qu'à la bataille de Hochstett, ou de Malplaquet, nous avons perdu trente mille combattants.

LA DUCHESSE.

Mais, permettez...

LA REINE, se levant.

Et vous voulez que je signe une lettre pareille, que je prenne une mesure aussi importante, aussi grave... avant de connaître au juste... et de savoir par moi-même ?... Non, madame la duchesse... je ne veux pas servir des desseins ambitieux... ou d'autres ! et je ne leur sacrifierai pas les intérêts de l'État.

LA DUCHESSE.

Un mot seulement...

LA REINE.

Je ne puis... Voici l'heure de nous rendre à la chapelle... (A Abigaïl qui vient de sortir par la porte à droite.) Viens, partons !

ABIGAÏL.

Comme votre majesté est émue !

LA REINE, à demi-voix et l'amenant sur le bord du théâtre.

Ce n'est pas sans raison !... Il est un mystère que je veux pénétrer... et cette personne dont nous parlions tantôt, il faut absolument la voir, l'interroger...

ABIGAÏL, gaiement.

Qui ?... l'inconnu ?

LA REINE.

Oui... tu me l'amèneras, cela te regarde!

ABIGAÏL, de même.

Pour cela, il faut le connaître!

LA REINE, se retournant et apercevant Masham qui vient d'entrer par la porte du fond et lui présente ses gants et sa Bible, dit tout bas à Abigaïl.

Tiens, le voici!

ABIGAÏL, immobile de surprise.

O ciel!

BOLINGBROKE, qui est passé près d'elle.

La partie est superbe!

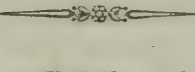
ABIGAÏL.

Elle est perdue!...

BOLINGBROKE.

Elle est gagnée!

(La reine, qui a pris des mains de Masham les gants et la Bible, fait signe à Abigaïl de la suivre. — Toutes deux s'éloignent. — La duchesse reprend avec colère les papiers qui sont sur la table, et sort; Bolingbroke la regarde d'un air de triomphe.)



ACTE IV.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

LA DUCHESSE DE MARLBOROUGH.

C'est inouï!... Pour la première fois de sa vie elle avait une volonté!... une volonté réelle! Faut-il l'attribuer aux talents de Bolingbroke?... Ou serait-ce déjà l'ascendant de cette petite fille?... (D'un air de mépris.) Allons donc! (Après un instant de silence.) Je le saurai!... En attendant et tout à l'heure, en sortant de la chapelle où toutes deux, je crois, nous avons prié avec le même recueillement... elle était seule... Bolingbroke et Abigaïl n'étaient plus là... et elle a résisté encore!... et il a fallu employer les grands moyens!... Ce bill pour le rappel des Stuarts... J'ai promis qu'il passerait aujourd'hui même à la chambre... si le marquis partait!... et j'ai ses passe-ports... je les ai... pour demain seulement... Vingt-quatre heures de plus, peu importe?... Mais tout en signant, la reine qui ne tient à rien... pas même à sa mauvaise humeur... a conservé avec moi un ton d'aigreur et de sécheresse qui ne lui est pas ordinaire... Il y avait de l'ironie, du dépit... une colère secrète et concentrée qu'elle n'osait laisser éclater... (En riant.) Décidément elle déteste sa favorite!... Je le sais et c'est ce qui fait ma force!... la faveur basée sur l'amour s'éteint bien vite!... mais quand elle l'est sur la haine... cela ne fait qu'augmenter... et voilà le secret de mon crédit... Qui vient là?... Ah! notre jeune officier.

SCÈNE II.

MASHAM, LA DUCHESSE.

MASHAM.

C'est la redoutable duchesse, dont Abigaïl m'a tant recommandé de me défier... J'ignore pourquoi... N'importe... ayons-en toujours peur... de confiance! (Il la salue respectueusement.)

LA DUCHESSE.

N'est-ce pas monsieur Masham, le dernier officier aux gardes nommé par le duc de Marlborough?

MASHAM.

Oui, Milady. (A part.) Ah! mon Dieu! elle va me faire destituer.

LA DUCHESSE.

Quels titres aviez-vous à cette nomination?

MASHAM.

Fort peu, si l'on considère mon mérite; autant que qui que ce soit, si l'on compte le zèle et le courage.

LA DUCHESSE.

C'est bien!... j'aime cette réponse, et je vois que mylord a eu raison de vous nommer...

MASHAM.

Je voudrais seulement qu'à cette faveur il en ajoutât une autre?

LA DUCHESSE.

Il vous l'accordera; parlez.

MESHAM.

Est-il possible?

LA DUCHESSE.

Quelle est cette faveur?

MASHAM.

C'est de m'offrir l'occasion de justifier son choix en m'appelant près de lui sous nos drapeaux.

LA DUCHESSE.

Il le fera... croyez-en ma parole...

MASHAM.

Ah! Madame... tant de bontés!... vous qu'on m'avait représentée... comme une ennemie...

LA DUCHESSE.

Eh! qui donc!

MASHAM.

Des personnes qui ne vous connaissaient pas, et qui désormais partageront pour vous mon dévouement.

LA DUCHESSE.

Ce dévouement, puis-je y compter... puis-je le réclamer?

MASHAM.

Daignez me donner vos ordres.

LA DUCHESSE, le regardant avec bienveillance.

C'est bien ! Masham, je suis contente de vous. (Lui faisant signe d'avancer.) Approchez.

MASHAM, à part.

Quels regards pleins de bonté ! je n'en reviens pas.

LA DUCHESSE.

Vous m'écoutez, n'est-ce pas ?

MASHAM.

Oui, Milady. (A part.) Que peut-elle me vouloir ?

LA DUCHESSE.

Il s'agit d'une mission importante dont la reine m'a chargée, et pour laquelle j'ai jeté les yeux sur vous. Vous viendrez me rendre compte chaque jour du résultat de vos démarches, vous entendre avec moi et prendre mes ordres pour arriver à la découverte du coupable.

MASHAM.

Un coupable ?

LA DUCHESSE.

Oui, un crime audacieux et qui ne mérite point de grâce, a été commis dans le palais même de Saint-James. Un membre de l'opposition, que du reste j'estimais fort peu, Richard Bolingbroke...

MASHAM, à part.

O ciel !

LA DUCHESSE.

A été assassiné !

MASHAM, avec indignation.

Non, Madame, il a été tué loyalement et l'épée à la main, par un gentilhomme insulté dans son honneur !

LA DUCHESSE.

Eh bien ! si vous connaissez son meurtrier... il faut nous le livrer, vous me l'avez promis, et nous avons juré de le poursuivre.

MASHAM.

Ne poursuivez personne, Madame, car c'est moi !...

LA DUCHESSE.

Vous, Masham !

MASHAM.

Moi-même.

LA DUCHESSE, vivement, et lui mettant la main sur la bouche.

Taisez-vous !... taisez-vous !... que tout le monde l'ignore ! Quelles clameurs ne s'élèveraient pas contre vous, attaché à la cour et à la maison de la reine !... (Vivement.) Il n'y a rien à vous reprocher... rien, j'en suis sûre... Tout s'est passé loyalement... vous me l'avez dit; et qui vous voit, Masham, ne peut en douter... Mais la haine de nos ennemis et votre nomination d'officier aux gardes le jour même de ce combat... dont elle semble la récompense...

MASHAM.

C'est vrai !

LA DUCHESSE.

Nous ne pourrions plus vous défendre.

MASHAM.

Est-il possible !... un pareil intérêt !...

LA DUCHESSE.

Il n'y a qu'un moyen de vous sauver... Ce que vous désiriez tout à l'heure si ardemment : il faut partir pour l'armée.

MASHAM.

Ah ! que je vous remercie !

LA DUCHESSE, avec émotion.

Pour peu de jours, Masham... le temps que cette affaire s'apaise et s'oublie... Vous partirez dès demain, et je vous donnerai pour le maréchal des dépêches que vous viendrez prendre chez moi.

MASHAM.

A quelle heure ?

LA DUCHESSE.

Après le cercle de la reine... ce soir !... Et de peur qu'on ne soupçonne votre départ, prenez garde que personne ne vous voie !

MASHAM.

Je vous le jure ! Mais je ne puis en revenir encore... vous que je craignais... vous que je redoutais... Ah ! dans ma reconnaissance... je dois vous ouvrir mon âme tout entière...

LA DUCHESSE.

Ce soir vous me direz cela... Du silence ! on vient.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS; ABIGAIL, entrant tout émue par la porte à droite.

ABIGAÏL.

Seul avec elle... un tête-à-tête !...

LA DUCHESSE, à part.

Encore cette Abigaïl, que je rencontrerai sans cesse. (Haut.) Qui vous amène ?... Que voulez-vous ?... que demandez-vous ?

ABIGAÏL, troublée et les regardant tous deux.

Rien... je ne sais pas... je craignais... (Se rappelant ses idées.) Ah !... si, vraiment... je me rappelle... la reine veut vous parler, Madame...

LA DUCHESSE.

C'est bien... je m'y rendrai plus tard...

ABIGAÏL.

A l'instant même, Madame, car la reine vous attend.

LA DUCHESSE, avec colère.

Eh bien ! dites à votre maîtresse...

ABIGAÏL, avec dignité.

Je n'ai rien à dire à personne... qu'à vous, ma-

dame la duchesse, à qui j'ai transmis les ordres de ma maîtresse et de la vôtre.

(La duchesse fait un geste de colere, puis elle se reprend, se contient et sort.)

SCÈNE IV.

MASHAM, ABIGAIL.

MASHAM.

Y pensez-vous, Abigaïl? lui parler ainsi?

ABIGAÏL.

Pourquoi pas?... j'en ai le droit. Et vous, Monsieur, qui vous a donné celui de prendre sa défense?

MASHAM.

Tout ce qu'elle a fait pour nous... Vous qui me l'aviez représentée si impérieuse, si terrible...

ABIGAÏL.

Si méchante!... je l'ai dit, et je le dis encore.

MASHAM.

Eh bien! vous êtes dans l'erreur... Vous ne savez pas tout ce que je dois à ses bontés... à sa protection.

ABIGAÏL.

Sa protection!... Comment! qui vous a dit!...

MASHAM.

Personne... c'est moi, au contraire, qui viens de lui avouer mon duel avec Richard Bolingbroke, et dans sa générosité elle a promis de me défendre... de me protéger.

ABIGAÏL, sèchement.

A quoi bon?... M. de Saint-Jean n'est-il pas là?... Je ne vois pas alors qu'il y ait besoin de tant d'autres protections!

MASHAM, étonné.

Abigaïl... je ne vous reconnais pas... d'où vient ce trouble... cette émotion...

ABIGAÏL.

Je n'en ai pas... je suis venue... j'ai couru... tant j'étais pressée d'obéir à la reine... Il ne s'agit pas de moi... mais de la duchesse... Que vous a-t-elle dit?

MASHAM.

Elle veut, pour me soustraire au danger, que je parte demain pour l'armée...

ABIGAÏL, poussant un cri.

Vous faire tuer!... pour vous soustraire au danger... Et vous croyez que cette femme-là vous aime... (se reprenant) non... je veux dire... vous porte intérêt... vous protége.

MASHAM.

Oui, sans doute... je lui ai dit que j'irais prendre ses dépêches pour le maréchal... ce soir, chez elle...

ABIGAÏL.

Vous avez dit cela, malheureux!...

MASHAM.

Où est le mal!

ABIGAÏL.

Et vous irez?

MASHAM.

Oui vraiment... Et elle était pour moi si affable, si gracieuse, que lorsque vous êtes venue j'allais lui parler de nos projets et de notre mariage...

ABIGAÏL, avec joie.

En vérité!... (A part.) Et moi qui le soupçonnais... (Haut et avec émotion.) Pardon, Arthur... ce que vous me dites-là est bien...

MASHAM.

N'est-ce pas?... et ce soir chez elle... bien certainement je lui en parlerai.

ABIGAÏL.

Non... non, je vous en conjure... ne vous rendez pas à ses ordres... trouvez un prétexte...

MASHAM.

Y pensez-vous? c'est l'offenser... c'est nous perdre!

ABIGAÏL.

N'importe!... cela vaut mieux...

MASHAM.

Et pour quelle raison?...

ABIGAÏL, avec embarras.

C'est que... ce soir et à peu près à la même heure... la reine m'a chargée de vous dire qu'elle voulait vous voir, vous parler, et qu'elle vous attendrait peut-être!... ce n'est pas sûr!

MASHAM.

Je comprends!... et alors j'irai chez la reine...

ABIGAÏL.

Non, vous n'irez pas non plus!

MASHAM.

Et pourquoi donc?

ABIGAÏL.

Je ne puis vous l'apprendre... Prenez pitié de moi! car je suis bien tourmentée, bien malheureuse...

MASHAM.

Qu'est-ce que cela veut dire?

ABIGAÏL.

Écoutez-moi, Arthur... m'aimez-vous, comme je vous aime?

MASHAM.

Plus que ma vie...

ABIGAÏL.

C'est ce que je voulais dire!... Eh bien! quand même j'aurais l'air de nuire à votre avancement, ou à votre fortune, et quelque absurdes que vous semblent mes avis ou mes ordres, donnez-moi

votre parole de les suivre sans m'en demander la raison.

MASHAM.

Je vous le jure !

ABIGAÏL.

Pour commencer, ne parlez jamais de notre mariage à la duchesse.

MASHAM.

Vous avez raison, il vaut mieux en parler à la reine.

ABIGAÏL, vivement.

Encore moins !...

MASHAM.

C'est pour cela, cependant, que ce matin je lui ai demandé une audience... et je suis sûr qu'elle nous protégerait... car elle m'a accueilli avec un air si aimable et si bienveillant.

ABIGAÏL, à part.

Il appelle cela de la bienveillance.

MASHAM.

Et elle m'a tendu gracieusement sa belle main... que j'ai baisée. (A Abigaïl.) Qu'avez-vous, la vôtre est glacée ?...

ABIGAÏL.

Non... (A part.) Elle ne m'avait pas dit cela ! (Haut.) Et moi aussi, Masham, je suis déjà en grande faveur auprès de la reine... je suis comblée de ses bontés, de son amitié ; et cependant, pour notre bonheur à tous deux, mieux eût valu rester pauvres et misérables et ne jamais venir ici à la cour, au milieu de tout ce beau monde, où tant de dangers, tant de séductions nous environnent.

MASHAM, avec colère.

Ah ! je comprends... quelques-uns de ces lords... de ces grands seigneurs... On veut nous séparer, nous désunir... vous ravir à mon amour...

ABIGAÏL.

Oui, c'est à peu près cela. Silence, on frappe : c'est Bolingbroke, à qui j'ai écrit de venir ! Lui seul peut me donner avis et conseil.

MASHAM.

Vous croyez ?...

ABIGAÏL.

Mais pour cela, il faut que vous nous laissiez !

MASHAM, étonné.

Moi !...

ABIGAÏL.

Ah ! vous m'avez promis obéissance...

MASHAM.

Et je tiendrai tous mes serments !

(Il lui baise la main et sort par la porte du fond.)

SCÈNE V.

ABIGAIL, pendant qu'il s'éloigne, le regardant avec amour.

Ah ! Arthur !... que je t'aime !... plus qu'autrefois... plus que jamais ! peut-être aussi parce qu'elles veulent toutes me l'enlever... Oh ! non, je l'aimerais sans cela ! (On frappe encore à la porte à gauche.) Et mylord que j'oubliais... je perds la tête...

(Elle va ouvrir la porte à gauche à Bolingbroke.)

SCÈNE VI.

BOLINGBROKE, ABIGAIL.

BOLINGBROKE, entrant gaiement.

J'accours aux ordres de la nouvelle favorite, car vous le serez... je vous l'ai dit, et l'on en parle déjà...

ABIGAÏL, sans l'écouter.

Oui... oui, la reine m'adore et ne peut plus se passer de moi ! Mais venez, ou tout est perdu !

BOLINGBROKE.

O ciel !... est-ce que le marquis de Torcy ?

ABIGAÏL, se frappant la tête.

Ah ! c'est vrai !... je n'y pensais plus !... la duchesse est venue dans le cabinet de la reine... celle-ci a signé !...

BOLINGBROKE, avec effroi.

Le départ de l'ambassadeur !..

ABIGAÏL.

Oh ! ce n'est rien encore !... imaginez-vous que Masham...

BOLINGBROKE.

Le marquis s'éloigne de Londres...

ABIGAÏL, sans l'écouter.

Dans vingt-quatre heures ! (Avec force.) Mais si vous saviez...

BOLINGBROKE, avec colère.

Et la duchesse...

ABIGAÏL, vivement.

La duchesse n'est pas la plus à craindre !... un autre obstacle plus redoutable encore...

BOLINGBROKE.

Pour qui ?

ABIGAÏL.

Pour Masham !

BOLINGBROKE, avec impatience.

Traitez donc d'affaires d'État avec des amoureux... Je vous parle de la paix, de la guerre, de tous les intérêts de l'Europe...

ABIGAÏL.

Et moi, je vous parle des miens ! L'Europe peut aller toute seule, et moi, si vous m'abandonnez, je n'ai plus qu'à mourir !

BOLINGBROKE.

Pardon, mon enfant, pardon... vous d'abord. C'est que, voyez-vous, l'ambition est égoïste et commence toujours par elle !

ABIGAÏL.

Comme l'amour !

BOLINGBROKE.

Eh bien! voyons! Vous dites donc que la reine a signé.

ABIGAÏL, avec impatience.

Oui... à cause d'un bill qu'on doit présenter.

BOLINGBROKE.

Je sais!... et la voilà au mieux avec la duchesse !

ABIGAÏL, de même.

Non... elle la déteste... elle lui en veut... j'ignore pourquoi... et elle n'ose rompre...

BOLINGBROKE, vivement.

Une explosion qui n'attend plus que l'étincelle... d'ici à vingt-quatre heures, c'est possible!... Et vous ne lui avez pas représenté que le marquis s'éloignant demain, on ne s'engageait à rien en le recevant aujourd'hui! que par égard pour un grand roi, et en bonne politique... la politique de l'avenir, il fallait accueillir avec faveur son envoyé... Lui avez-vous dit cela ?

ABIGAÏL, d'un air distrait.

Je crois que oui... je n'en suis pas sûre!... Un autre sujet m'occupait.

BOLINGBROKE.

C'est juste... voyons cet autre sujet?

ABIGAÏL.

Ce matin, vous m'avez vue effrayée, désespérée, en apprenant que la duchesse avait des idées... de... protection sur Arthur... Eh bien! ce n'était rien!... une autre encore... une autre grande dame... (avec embarras) dont je ne puis dire le nom.

BOLINGBROKE, à part.

Pauvre enfant!... elle croit me l'apprendre. (Haut.) Comment le savez-vous ?

ABIGAÏL.

C'est un secret que je ne puis trahir... ne me le demandez plus !

BOLINGBROKE, avec intention.

J'approuve votre discrétion, et ne chercherai même pas à deviner... Et cette personne... duchesse ou marquise, aime aussi Masham ?

ABIGAÏL.

C'est bien mal, n'est-ce pas? c'est bien injuste! Elles ont toutes des princes, des ducs, des grands seigneurs qui les aiment... moi, je n'avais que celui-là!... Et comment le défendre, moi, pauvre fille? comment le disputer à deux grandes dames ?

BOLINGBROKE.

Tant mieux!... c'est moins redoutable qu'une seule...

ABIGAÏL, étonnée.

Si vous pouvez me prouver cela ?

BOLINGBROKE.

Très-facilement... Qu'un grand royaume veuille conquérir une petite province, il n'y a pas d'obstacles, elle est perdue! Mais qu'un autre grand empire ait aussi le même projet, c'est une chance de salut : les deux hautes puissances s'observent, se déjouent, se neutralisent, et la province menacée échappe au danger, grâce au nombre de ses ennemis... Comprenez-vous ?

ABIGAÏL.

A peu près... Mais le danger le voici! La duchesse a donné rendez-vous à Masham ce soir, chez elle, après le cercle de la reine...

BOLINGBROKE.

Très-bien...

ABIGAÏL, avec impatience.

Eh! non, Monsieur, c'est très-mal !

BOLINGBROKE.

C'est ce que je voulais dire !

ABIGAÏL.

Et en même temps, l'autre personne... l'autre grande dame, veut également le recevoir chez elle, à la même heure...

BOLINGBROKE.

Que vous disais-je? Elles se nuisent réciproquement... Il ne peut pas aller aux deux rendez-vous ?

ABIGAÏL.

A aucun, je l'espère!... Heureusement, cette grande dame ne sait pas encore, et ne saura que ce soir, au moment même... si elle sera libre, car elle ne l'est pas toujours... pour des raisons que je ne puis expliquer...

BOLINGBROKE, froidement.

Son mari ?

ABIGAÏL, vivement.

C'est cela même... et si elle peut réussir à lever tous les obstacles...

BOLINGBROKE.

Elle y réussira, j'en suis sûr.

ABIGAÏL.

Dans ce cas-là, pour prévenir moi et Arthur, elle doit, ce soir, et devant tout le monde, se plaindre de la chaleur et demander négligemment un verre d'eau ?

BOLINGBROKE.

Ce qui voudra dire : Je vous attends, venez ?

ABIGAÏL.

Mot pour mot.

BOLINGBROKE.

C'est facile à comprendre.

ABIGAÏL.

Que trop !... Je n'ai rien dit de tout cela à Arthur... c'est inutile, n'est-ce pas?... car je ne veux point qu'il aille à ce rendez-vous... ni à l'autre ! plutôt mourir ! plutôt me perdre !

BOLINGBROKE.

Y pensez-vous?

ABIGAÏL.

Oh ! pour moi, peu m'importe !... mais pour lui !... plus j'y réfléchis !... Ai-je le droit de détruire son avenir, de l'exposer à des vengeances redoutables, à des haines puissantes, dans ce moment surtout, où, à cause de ce duel... il peut être découvert et arrêté... Que faut-il faire?... Conseillez-moi... Je ne sais que devenir et je n'ai d'espoir qu'en vous !

BOLINGBROKE, qui pendant ce temps a réfléchi, lui prend vivement la main.

Et vous avez raison ! oui, mon enfant... oui, ma petite Abigaïl, rassurez-vous !... Le marquis de Torcy aura ce soir son invitation, il parlera à la reine !

ABIGAÏL, avec impatience.

Eh ! Monsieur...

BOLINGBROKE, vivement.

Nous sommes sauvés ! Masham aussi... et sans le compromettre, sans vous perdre, j'empêcherai ces deux rendez-vous.

ABIGÏAL.

Ah ! Bolingbroke !... si vous dites vrai... à vous mon dévouement, mon amitié, ma vie entière !... On ouvre chez la reine... partez ! si l'on vous voyait !...

BOLINGBROKE, froidement, apercevant la duchesse.

Je puis rester, on m'a vu.

SCÈNE VII.

Les précédents ; LA DUCHESSE, sortant de l'appartement à droite. — La duchesse, apercevant Bolingbroke et Abigaïl, fait à celle-ci une révérence ironique. — Abigaïl la lui rend et sort. Bolingbroke est resté placé entre les deux dames.

BOLINGBROKE, avec ironie.

Grâce au ciel ! la voix du sang agit enfin ! et vous voilà à merveille avec votre parente !... cela me donne de l'espoir pour moi !

LA DUCHESSE, de même.

En effet, vous m'avez prédit qu'un jour nous finirions par nous aimer.

BOLINGBROKE, galamment.

J'ai déjà commencé ! et vous, Madame?

LA DUCHESSE.

Je n'en suis encore qu'à l'admiration pour votre adresse et vos talents.

BOLINGBROKE.

Vous pourriez ajouter pour ma loyauté... j'ai tenu fidèlement toutes mes promesses de l'autre jour !

LA DUCHESSE.

Et moi, les miennes ! j'ai nommé la personne avec qui vous étiez tout à l'heure en tête-à-tête, et la voilà placée, par vous, près de la reine, pour épier mes desseins et servir les vôtres.

BOLINGBROKE.

Comment vous rien cacher? vous avez tant d'esprit !

LA DUCHESSE.

J'ai du moins celui de déjouer vos tentatives, et miss Abigaïl, qui, d'après vos ordres, a voulu faire inviter ce soir le marquis de Torcy...

BOLINGBROKE.

J'ai eu tort... ce n'était pas à elle... c'est à vous, Madame, que je devais m'adresser... et je le fais... (S'approchant de la table et y prenant une lettre imprimée.) Voici des lettres d'invitation, que vous, surintendante de la maison royale, avez seule le droit d'envoyer... et je suis persuadé que vous me rendrez ce service.

LA DUCHESSE, riant.

Vraiment, Milord !... un service... à vous?

BOLINBROKE.

Bien entendu qu'en échange je vous en rendrai un autre plus grand encore... c'est notre seule manière de traiter ensemble ! Tout l'avantage pour vous... deux cents pour cent de bénéfice... comme pour mes dettes.

LA DUCHESSE.

Milord aurait-il encore intercepté ou acheté quelque billet... Je le préviens que j'ai pris des mesures générales et définitives contre le retour d'un pareil moyen. J'ai plusieurs lettres charmantes de milady vicomtesse de Bolingbroke votre femme... (à demi-voix et en confidence) je les ai obtenues de lord Evandale...

BOLINBROKE, de même et souriant.

Au prix coûtant, sans doute?

LA DUCHESSE, avec colère.

Monsieur...

BOLINGBROKE.

N'importe le moyen !... vous les avez... et je ne prétends pas vous les ravir... ni vous menacer en aucune sorte !... au contraire, quoique la trêve soit expirée... je veux agir comme si elle durait encore, et vous donner, dans votre intérêt, un avis...

LA DUCHESSE, avec ironie.

Qui me sera agréable?

BOLINGBROKE, souriant.

Je ne le pense pas ! et c'est peut-être pour cela

que je vous le donne. (A demi-voix.) Vous avez une rivale!

LA DUCHESSE, vivement.

Que voulez-vous dire?

BOLINGBROKE.

Il y a une lady à la cour, une noble dame qui a des vues sur le petit Masham. Les preuves, je les ai. Je sais l'heure, le moment, le signal du rendez-vous.

LA DUCHESSE, tremblante de colère.

Vous me trompez...

BOLINGBROKE, froidement.

Je dis vrai... aussi vrai que vous-même l'attendez ce soir chez vous après le cercle de la reine...

LA DUCHESSE.

O ciel!

BOLINGBROKE.

C'est là, sans doute, ce que l'on veut empêcher... car on tient à vous le disputer... à l'emporter sur vous... Adieu, Madame. (Il veut sortir par la porte à gauche.)

LA DUCHESSE, avec colère et le suivant jusque près de la table qui est à gauche.

Ce que vous disiez tout à l'heure... le lieu... du rendez-vous?... le signal?... parlez!

BOLINGBROKE, lui présentant la plume qu'il prend sur la table.

Dès que vous aurez écrit cette invitation au marquis de Torcy (la duchesse se met vivement à la table); invitation de forme et de convenance... qui, en accordant au marquis les égards et les honneurs qui lui sont dus, vous permet de rejeter ses propositions et de continuer la guerre avec lui... comme avec moi... (Voyant que la lettre est cachetée, il sonne. — Un valet de pied paraît. Il lui donne la lettre.) Ce billet au marquis de Torcy... hôtel de l'Ambassade... vis-à-vis le palais... (Le valet de pied sort.) Il l'aura dans cinq minutes.

LA DUCHESSE.

Eh bien! Milord... cette personne...

BOLINGBROKE.

Elle doit être ici ce soir, au cercle de la reine.

LA DUCHESSE.

Lady Albemarle, ou lady Elworth... j'en suis sûre.

BOLINGBROKE, avec intention.

J'ignore son nom; mais bientôt nous pourrons la connaître... car si elle peut échapper à ses surveillants, si elle est libre, si le rendez-vous avec Masham doit avoir lieu ce soir... voici le signal convenu entre eux...

LA DUCHESSE, avec impatience.

Achevez... achevez, de grâce!

BOLINGBROKE.

Cette personne demandera tout haut à Masham un verre d'eau.

LA DUCHESSE.

Ici même... ce soir...

BOLINGBROKE.

Oui vraiment... et vous pourrez voir par vous-même si mes renseignements sont exacts.

LA DUCHESSE, avec colère.

Ah! malheur à eux... je ne ménagerai rien...

BOLINGBROKE, à part.

J'y compte bien!

LA DUCHESSE.

Et quand, devant toute la cour, je devrais les démasquer...

BOLINGBROKE.

Modérez-vous... voici la reine et ces dames...

SCÈNE VIII.

LA REINE ET LES DAMES DE SA SUITE entrant par la porte à droite; SEIGNEURS DE LA COUR ET MEMBRES DU PARLEMENT entrant par le fond. — Les dames titrées vont se ranger en cercle, et s'asseoir à droite; ABIGAIL ET QUELQUES DEMOISELLES D'HONNEUR se tiennent debout derrière elles. — A gauche et sur le devant du théâtre, BOLINGBROKE ET QUELQUES MEMBRES DU PARLEMENT. — A droite, LA DUCHESSE observe toutes les dames. — Du même côté, MASHAM ET QUELQUES OFFICIERS.

LA DUCHESSE, à part, et regardant toutes les dames.

Laquelle?... Je ne puis deviner... (A la reine qui s'approche.) Je vais faire préparer le jeu de la reine...

LA REINE, cherchant des yeux Masham.

A merveille... (A part.) Je ne le vois pas.

LA DUCHESSE, à voix haute.

Le tri de la reine! (S'approchant de la reine, et à voix basse.) Les réclamations devenaient si fortes, qu'il a fallu, pour la forme seulement, envoyer une invitation au marquis de Torcy.

LA REINE, sans l'écouter, et cherchant toujours.

Très-bien!... (Apercevant Masham.) C'est lui!...

LA DUCHESSE.

Cela contentera l'opposition.

LA REINE, regardant Masham.

Oui... et cela fera plaisir à Abigaïl...

LA DUCHESSE, avec ironie.

Vraiment?...

(La duchesse donne des ordres pour le jeu de la reine. — Pendant ce temps, un membre du parlement s'est approché, à gauche, du groupe où se tient Bolingbroke.)

LE MEMBRE DU PARLEMENT.

Oui, Messieurs, je sais de bonne part que toutes les négociations sont rompues.

BOLINGBROKE.

Vous croyez?..

LE MEMBRE DU PARLEMENT.

Le crédit de la duchesse est tel, que l'ambassadeur n'a pas été admis.

BOLINGBROKE.

C'est inouï!...

LE MEMBRE DU PARLEMENT.

Et il part demain, sans avoir même pu voir la reine.

UN MAITRE DES CÉRÉMONIES, annonçant.

Monsieur l'ambassadeur, marquis de Torcy! (Étonnement général; tout le monde se lève et le salue.— Bolingbroke va au-devant de lui, le prend par la main, et le présente à la reine.)

LA REINE, d'un air gracieux.

Monsieur l'ambassadeur, soyez le bien venu, nous avons grand plaisir à vous recevoir.

LA DUCHESSE, bas à la reine.

Rien de plus... de grâce, prenez garde!

LA REINE, se tournant vers Bolingbroke, qui est de l'autre côté, lui dit à demi-voix:

Je savais que cette invitation vous serait agréable, et vous voyez que quand je le peux...

BOLINGBBOKE, s'inclinant avec respect.

Ah! Madame... que de bontés!...

LE MARQUIS, bas à Bolingbroke.

Je reçois à l'instant une lettre à mon hôtel.

BOLINGBROKE, de même.

Je le sais...

LE MARQUIS, de même.

Cela va donc bien?

BOLINGBROKE, de même.

Cela va mieux... mais bientôt, je l'espère...

LE MARQUIS, de même.

Quelque grand changement survenu dans la politique de la reine?...

BOLINGBROKE, de même.

Cela dépendra pour nous...

LE MARQUIS, de même.

Du parlement ou des ministres?

BOLINGBROKE, de même.

Non, d'un allié bien léger... et bien fragile... (On vient d'apporter au milieu du théâtre une table de tri, et l'on a disposé un fauteuil et deux chaises.)

LA DUCHESSE, de l'autre côté, et s'adressant à la reine.

Quelles sont les personnes que sa majesté veut bien désigner pour ses partners?

LA REINE.

Qui vous voudrez... choisissez vous-même.

LA DUCHESSE.

Lady Abercrombie...

LA REINE.

Non! (Montrant une dame qui est près d'elle.) Lady Albemarle.

LADY ALBEMARLE.

Je remercie votre majesté!...

LA DUCHESSE, à part.

Et moi aussi. (Regardant lady Albemarle.) Par ce moyen elle ne lui parlera pas. (Haut.) Et pour la troisième personne?

LA REINE.

La troisième? — Eh mais!... (Apercevant le marquis de Torcy qui s'approche d'elle.) Monsieur l'ambassadeur... (Mouvement général d'étonnement et joie de Bolingbroke.)

LA DUCHESSE, bas à la reine, avec reproche.

Un pareil choix... une pareille préférence...

LA REINE, de même.

Qu'importe!

LA DUCHESSE, de même.

Voyez l'effet que cela produit.

LA REINE, de même.

Il fallait choisir vous-même.

LA DUCHESSE, de même.

On va penser... on va croire...

LA REINE, de même.

Tout ce qu'on voudra! (Le marquis de Torcy, qui a remis son chapeau à un des gens de sa suite, présente sa main à la reine qu'il conduit à la table du tri et s'assied entre elle et lady Albemarle. — La duchesse, toujours observant, s'éloigne de la table avec humeur et passe du côté gauche.)

BOLINGBROKE, près d'elle et à voix basse.

C'est trop généreux, duchesse... Vous faites trop bien les choses... le marquis admis au jeu de la reine, le marquis faisant la partie de sa majesté; c'est plus que je ne demandais...

LA DUCHESSE, avec dépit.

Et plus que je n'aurais voulu...

BOLINGBROKE.

Ce qui ne m'empêche pas de vous en savoir le même gré! d'autant qu'il est homme à profiter de cette faveur... il a de l'esprit... Et tenez, il a l'air de causer d'une manière fort aimable... avec sa majesté.

LA DUCHESSE.

En effet... (Elle veut faire un pas.)

BOLINGBROKE, la retenant.

Mais au lieu de les interrompre, nous ferons mieux d'observer et d'écouter... car voici, je crois, le moment.

LA DUCHESSE.

Oui... mais aucune de ces dames...

LA REINE, jouant toujours et ayant l'air de répondre au marquis.

Vous avez raison, monsieur le marquis, il fait dans ce salon... une chaleur étouffante... (Avec émotion et s'adressant à Masham.) Monsieur Masham! (Masham s'incline.) je vous demanderai un verre d'eau!

LA DUCHESSE, poussant un cri et faisant un pas vers la Reine.

O ciel!

LA REINE.

Qu'avez-vous donc, duchesse ?

LA DUCHESSE, furieuse et cherchant à se contenir.

Ce que j'ai... ce que j'ai... quoi ! votre majesté... il serait possible...

LA REINE, toujours assise et se retournant.

Que voulez-vous dire, et d'où vient cet emportement ?

LA DUCHESSE.

Il serait possible que votre majesté oubliât à ce point...

BOLINGBROKE et LE MARQUIS, voulant la calmer.

Madame la duchesse !...

LADY ALBEMARLE.

C'est manquer de respect à la reine.

LA REINE, avec dignité.

Quoi donc, qu'ai-je oublié ?

LA DUCHESSE, troublée et cherchant à se remettre.

Les droits... l'étiquette... les prérogatives des différentes charges du palais... C'est à une de vos femmes qu'appartient le droit de présenter à votre majesté...

LA REINE, étonnée.

Tant de bruit pour cela ! (Se retournant vers la table de jeu.) Eh bien ! duchesse, donnez-le-moi vous-même...

LA DUCHESSE, stupéfaite.

Moi !

BOLINGBROKE, à la duchesse, à qui Masham présente en ce moment le plateau.

Je conviens, duchesse, qu'être obligée de présenter vous-même... là, devant eux... c'est encore plus piquant...

LA DUCHESSE, se contenant à peine, et prenant le plateau que Masham lui présente.

Ah !

LA REINE, avec impatience.

Eh bien, Madame... m'avez-vous entendu ? et ce droit réclamé avec tant d'instance...

(La duchesse, d'une main tremblante de colère, lui présente le verre d'eau qui glisse sur le plateau et tombe sur la robe de la reine.)

LA REINE, se levant avec vivacité.

Ah ! vous êtes d'une maladresse...

(Tout le monde se lève, et Abigaïl descend à droite près de la reine.)

LA DUCHESSE.

C'est la première fois que sa majesté me parle ainsi.

LA REINE, avec aigreur.

Cela prouve mon indulgence !

LA DUCHESSE, de même.

Après les services que je lui ai rendus.

LA REINE, de même.

Et que je suis lasse de m'entendre reprocher.

LA DUCHESSE.

Je ne les impose point à votre majesté, et s'ils lui sont importuns... je lui offre ma démission.

LA REINE.

Je l'accepte !

LA DUCHESSE, à part.

O ciel !...

LA REINE.

Je ne vous retiens plus... Milords et Mesdames... vous pouvez vous retirer.

BOLINGBROKE, bas à la duchesse.

Duchesse, il faut céder !...

LA DUCHESSE, à part, avec colère.

Jamais !... Et Masham... et ce rendez-vous.. non, il n'aura pas lieu ! (Haut à la reine.) Encor un mot, Madame !.. En remettant à votre ma jesté ma place de surintendante... je lui doi compte des derniers ordres dont elle m'ava chargée.

BOLINGBROKE, à part.

Que veut-elle faire ?

LA DUCHESSE, montrant Bolingbroke.

Sur la plainte de milord et de ses collègues d l'opposition, vous m'avez ordonné de découvr l'adversaire de Richard Bolingbroke...

BOLINGBROKE, à part.

O ciel !

LA DUCHESSE, à Bolingbroke.

C'est vous maintenant qui en répondez, car j vous le livre. Arrêtez donc et sur-le-champ mon sieur Masham, que voici !

LA REINE, avec douleur.

Masham !... il serait vrai !...

MASHAM, baissant la tête.

Oui, Madame !...

LA DUCHESSE, contemplant la douleur de la reine, bas à Bolingbroke.

Je suis vengée !...

BOLINGBROKE, de même et avec joie.

Mais nous l'emportons !

LA DUCHESSE, fièrement.

Pas encore, Messieurs !

(Sur un geste de la reine, Bolingbroke reçoit l'ép que Masham lui présente. — La reine, appuyée s Abigaïl, rentre dans ses appartementes et la duches sort par le fond. — La toile tombe.)

ACTE V.

Le théâtre représente le boudoir de la reine. — Deux portes au fon — A gauche, une fenêtre avec un balcon. — A droite, la port d'un cabinet conduisant aux petits appartements de la reine. - A gauche, une table et un canapé.

SCÈNE PREMIÈRE.

BOLINGBROKE, entrant par la porte du fond à gauche.

«Après la séance du parlement, dans le bou

loir de la reine », m'a écrit Abigaïl ! ! M'y voici! ıtes les portes se sont ouvertes devant moi !... t-ce sa majesté elle-même... est-ce ma gentille iée qui désire me parler?... Peu importe... La chesse et la reine sont furieuses l'une contre ıtre, l'explosion habilement préparée a enfin lieu... ce devait être. Ces deux augustes amies i depuis si longtemps se détestaient, n'atten-ient qu'une occasion pour se le dire... Et con-issant le caractère orgueilleux et emporté de la chesse... je me doutais bien que dans son pre-er mouvement... Mais j'attendais mieux.... je ɔyais qu'aux yeux de toute la cour, elle allait ɔrocher à la reine, et cette intrigue secrète... ce rendez-vous... Elle m'a trompé... elle s'est êtée à temps!... elle s'est modérée... mais les emiers coups sont portés... La duchesse en dis-ıce, les whigs furieux, le bill rejeté ; boulever-ıent général. Je disais bien que de ce verre au dépendait le destin de l'état... (Refléchissant.) ɔrs... et dès que je serai ministre...

SCÈNE II.

LINGBROKE ; ABIGAIL, sortant par la porte du fond à droite.

ABIGAÏL.

h ! Milord ! vous voilà !

BOLINGBROKE.

Dui... je m'occupais du ministère.

ABIGAÏL.

Lequel ?

BOLINGBROKE.

Le mien... quand j'y serai... ce qui ne tardera .

ABIGAÏL.

u contraire !... nous en sommes plus loin que ais !

BOLINGBROKE.

Que me dites-vous ?

ABIGAÏL.

Laissez-moi me rappeler... D'abord, pendant j'étais dans le boudoir de la reine... à tra-ler avec elle et à parler de Masham... (vive-t) qui ne risque rien... n'est-ce pas ?

BOLINGBROKE.

Prisonnier sur parole, chez moi, dans le plus appartement de l'hôtel.

ABIGAÏL.

t pour la suite...

BOLINGBROKE.

Rien à craindre, si nous l'emportons...

ABIGAÏL, naïvement.

h ! vous me faites trembler !

BOLINGBROKE, vivement.

Et moi aussi !... Achevez donc !

ABIGAÏL.

Eh bien ! sont arrivés chez la reine... milady... milady... une grande dame qui est dévote...

BOLINGBROKE.

Lady Abercrombie ?

ABIGAÏL.

C'est cela... avec lord Devonshire et Walpole.

BOLINGBROKE.

Des amis de la duchesse...

ABIGAÏL.

Qui venaient d'eux-mêmes...

BOLINGBROKE.

C'est-à-dire envoyés par elle.

ABIGAÏL.

Annoncer à la reine que la disgrâce de la sur-intendante produirait les plus fâcheux effets... que le parti wigh était furieux... et qu'à la séance de ce soir le bill pour les Stuarts serait rejeté.

BOLINGBROKE.

Et la reine, qu'a-t-elle répondu ?

ABIGAÏL.

Elle ne répondait rien... incertaine... indécise... cherchant autour d'elle un avis, et de temps en temps me regardant comme pour savoir le mien.

BOLINGBROKE.

Qu'il fallait donner.

ABIGAÏL.

Est-ce que je m'y connais ?

BOLINGBROKE.

Qu'importe ?... demandez à la moitié des con-seillers de la couronne !.... Enfin, qu'est-il arrivé ?

ABIGAÏL.

La reine hésitait encore, lorsque lady Aber-crombie lui a parlé à voix basse...

BOLINGBROKE.

Qu'a-t-elle pu lui dire ?

ABIGAÏL.

Je l'ignore !... J'étais bien près cependant... et je n'ai rien entendu qu'un nom... celui de lord Evendale... et celui de Masham !... (Vivement.) Oh ! celui-là, j'en suis sûre... Et la reine jusque-là froide et sévère, a dit, d'un air de bonté : N'en parlons plus, qu'elle vienne ! je la reverrai.

BOLINGBROKE, avec colère.

La duchesse ! rentrer dans ce palais dont je la croyais pour jamais bannie...

ABIGAÏL.

Et dans mon trouble, tout ce qui m'est venu à l'idée a été de vous écrire sur-le-champ : Venez ! pour vous apprendre ce qui se passait et ce qui a été convenu.

BOLINGBROKE.

Avec qui ?

ABIGAÏL.

Entre la reine et ces messieurs, au sujet de cette réconciliation.

BOLINGBROKE, avec impatience.

Eh bien !

ABIGAÏL.

Eh bien!... il a été convenu que la duchesse, qui a donné hier sa démission de surintendante, viendra aujourd'hui remettre à la reine sa clef des petits appartements. (Montrant la porte à droite.) Cette clef qui lui permettait d'entrer chez la reine à toute heure, et sans être vue!...

BOLINGBROKE, avec impatience.

Je le sais.

ABIGAÏL.

La reine refusera de la reprendre; la duchesse alors voudra tomber aux pieds de sa majesté, qui la relèvera... et elles s'embrasseront, et le bill passera, et le marquis de Torcy, aujourd'hui même...

BOLINGBROKE.

O faiblesse de femme et de reine!... et au moment où nous tenions la victoire.

ABIGAÏL.

Y renoncer à jamais!

BOLINGBROKE.

Non... non, la fortune et moi nous nous connaissons trop bien pour nous quitter ainsi!... je l'ai narguée si souvent qu'elle me le rend parfois... mais elle me revient toujours!... Cette réconciliation... cette entrevue... à quel moment?

ABIGAÏL.

Dans une demi-heure!

BOLINGBROKE.

Il faut que je parle à la reine!...

ABIGAÏL.

Elle est renfermée avec les ministres qui viennent d'arriver... C'est pour cela qu'on m'a renvoyée.

BOLINGBROKE, se frappant la tête.

Mon Dieu!... mon Dieu, que faire?... Il faut pourtant que je la voie, que je sache comment s'est tout à coup éteinte cette haine attisée par moi, et qu'à tout prix je rallumerai! Mais pour tout cela une demi-heure!...

ABIGAÏL, lui montrant la porte du fond, à gauche, qui s'ouvre.

Quel bonheur!... c'est la reine!

BOLINGBROKE, respirant.

Je savais bien qu'entre la fortune et moi le dernier mot n'était pas dit... Laissez-nous, Abigaïl, laissez-nous... Veillez à l'arrivée de la duchesse, et quand elle paraîtra, venez nous avertir!...

ABIGAÏL.

Oui, Milord!... Que Dieu le protége!...

(Abigaïl sort par la porte du fond, à droite.)

SCÈNE III.

LA REINE, BOLINGBROKE.

LA REINE, à part.

Oui, pourvu qu'à ce prix j'achète le repos, j'y suis décidée... (Levant les yeux, et gaiement.) Ah! c'est vous, Bolingbroke, je suis heureuse de vous voir! je viens de passer la journée la plus ennuyeuse...

BOLINGBROKE, souriant, avec ironie.

J'apprends le nouveau trait de clémence de votre majesté... c'est magnanime à elle d'oublier ainsi le scandale d'hier.

LA REINE.

L'oublier, dites-vous?... plût au ciel! Mais le moyen!... il n'est question que de cela, et si vous saviez depuis ce matin... depuis hier... tout ce qui s'est passé au sujet de ce malheureux verre d'eau, tout ce qu'il m'a fallu entendre.. J'en ai mal aux nerfs... mais je ne veux plus qu'on m'en parle.

BOLINGBROKE.

Et l'on vous réconcilie?...

LA REINE.

Bien malgré moi... mais il a fallu en finir... Vous qui êtes pour la paix... vous ne vous étonnerez pas des sacrifices que j'ai faits pour l'obtenir... Et puis cette pauvre duchesse... (Geste d'étonnement de Bolingbroke.) Mon Dieu... je ne la défends pas... m'en préserve le ciel! mais on l'accuse parfois si injustement... vous tout le premier! (Étourdiment.) Je ne parle pas des derniers subsides et de la prise de Bouchain... je n'ai pas eu le temps de vérifier... (Gravement.) Mais le petit Masham... ce que vous m'en aviez dit!...

BOLINGBROKE.

Eh bien!...

LA REINE, souriant, avec contentement.

Erreur complète!

BOLINGBROKE, à part.

C'est donc cela!

LA REINE.

Elle n'y pense seulement pas, au contraire.

BOLINGBROKE.

Vous croyez!

LA REINE, souriant.

J'ai pour cela d'excellentes raisons, des preuves évidentes qu'on m'a données, et dont il ne faut pas parler!... c'est qu'elle est au mieux avec lord Evendale!

BOLINGBROKE, souriant.

Votre majesté appelle cela une raison!...

LA REINE, d'un ton sévère.

Certainement. (Riant.) Et puis, réfléchissez... raisonnez, Bolingbroke, car cette pauvre duchesse que j'ai accusée aussi... je ne sais pas comment cela ne m'était pas venu à la pensée... si elle avait aimé Masham, est-ce qu'hier elle l'aurait ainsi dénoncé devant toute la cour et fait arrêter par vous?

BOLINGBROKE, à demi-voix.

Et si elle n'avait cédé alors qu'à un mouvement de colère et de jalousie... dont elle se repent maintenant?

LA REINE.

Que voulez-vous dire?

BOLINGBROKE, riant et toujours à demi-voix.

La duchesse avait soupçonné... ou cru deviner... qu'hier au soir, Masham devait avoir une entrevue mystérieuse...

LA REINE, à part.

O ciel!

BOLINGBROKE.

Avec qui?... on l'ignore!... il est même douteux que ce soit vrai... mais, si votre majesté le désire... je saurai... je découvrirai...

LA REINE, vivement.

Non... non, c'est inutile...

BOLINGBROKE.

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'hier au soir, à la même heure, après le cercle de votre majesté, la duchesse devait avoir, chez elle, un rendez-vous avec Masham.

LA REINE.

Un rendez-vous?

BOLINGBROKE, vivement.

Oui, Madame!

LA REINE, avec colère.

Hier!... avec lui!... Ils s'entendaient... ils étaient donc d'intelligence?

BOLINGBROKE, vivement et avec chaleur.

Et, jugez aujourd'hui de son désespoir et de son regret, d'avoir, dans un moment de dépit, renoncé à sa place de surintendante! Privée de son pouvoir et de son crédit, elle ne peut plus défendre Masham, qui est mon prisonnier; privée de ses entrées au palais et des moyens d'y pénétrer à toute heure, elle ne peut plus, comme autrefois, le voir ici sous vos yeux, sans danger et sans soupçons... voilà pourquoi elle tenait à cette réconciliation qu'elle vous a fait demander; voilà pourquoi une fois rentrée ici... à la cour...

LA REINE, à part.

Jamais!

SCÈNE IV.

BOLINGBROKE, LA REINE; ABIGAIL, accourant par la porte du fond à droite.

ABIGAÏL, tout émue, accourant près de Bolingbroke.

Milord... Milord...

LA REINE, avec colère.

Qu'y a-t-il?

ABIGAÏL.

Je venais annoncer que j'avais vu entrer dans la cour du palais la voiture de madame la duchesse!

LA REINE.

La duchesse! (Passant au milieu du théâtre.) Eh! qui lui a donné l'audace de se présenter devant moi?

ABIGAÏL.

Elle venait... offrir à sa majesté, au sujet de l'événement d'hier, des excuses...

LA REINE.

Que je n'admets pas... Je peux pardonner les injures qui me sont personnelles; jamais celles dirigées contre la dignité de ma couronne... et hier, à dessein, et non par hasard, la duchesse a eu, dans son orgueil, l'intention de manquer à sa souveraine et de l'outrager.

BOLINGBROKE.

Intention manifeste!

THOMPSON, se présentant à la porte du fond.

Milady duchesse de Marlborough attend dans la salle de réception les ordres de sa majesté.

LA REINE

Abigaïl, allez les lui porter. Dites-lui que nous ne pouvons la recevoir; que nous avons disposé de la place qu'elle occupait auprès de nous!... qu'elle ait dès demain à nous renvoyer son brevet de surintendante, et surtout les clefs de nos appartements, qui désormais lui sont interdits, ainsi que notre présence... Allez...

ABIGAÏL, stupéfaite.

Quoi, il serait possible...

BOLINGBROKE, froidement.

Allez donc, miss Abigaïl, obéissez à la reine.

ABIGAÏL.

Oui, Milord. (A part.) Ah! ce Bolingbroke est un démon!

(Abigaïl sort par la porte du fond à gauche.)

SCÈNE V.

BOLINGBROKE, LA REINE.

BOLINGBROKE, s'approchant de la reine qui vient de se jeter dans son fauteuil à droite du spectateur.

Bien, ma souveraine, très-bien!

LA REINE, avec exaltation, et comme fière de son courage.

N'est-ce pas! Ils m'ont crue faible, et je ne le suis pas.

BOLINGBROKE.

Nous le voyons bien!

LA REINE, avec colère.

C'est aussi trop abuser de ma patience!

BOLINGBROKE.

C'est un état de choses intolérable...

LA REINE.

Et qui ne peut durer.

BOLINGBROKE, vivement.

C'est ce que nous disons depuis longtemps!... Parlez!... mes amis et moi, sommes prêts à exécuter vos ordres!

LA REINE, se levant.

Mes ordres... certainement!... je vous les donnerai! et c'est à vous, Bolingbroke, à vous que je me confie... Mais, dites-moi... et Masham?...

BOLINGBROKE.

Est toujours mon prisonnier, et nous nous occuperons de cette affaire dès que le nouveau ministère sera formé, la chambre dissoute, et le duc de Marlborough rappelé!

LA REINE, avec agitation.

C'est bien!... je vais donner l'ordre de le mettre en jugement.

BOLINGBROKE, vivement.

Le maréchal?

LA REINE.

Eh! non... Masham!...

BOLINGBROKE, à part.

Toujours Masham!...

LA REINE, de même.

Et sa punition... car je veux qu'il soit puni... condamné... je le veux!

BOLINGBROKE, à part.

O ciel!

LA REINE.

Il vous a privé d'un parent que vous aimiez... et puis la duchesse sera furieuse!

BOLINGBROKE, vivement.

Au contraire... elle sera enchantée!... ils sont brouillés... une guerre à mort.

LA REINE, dont la colère tombe tout à coup.

Ah!... (D'un ton radouci.) Vous ne me disiez pas cela!

BOLINGBROKE, à demi-voix, et riant.

Elle a découvert à n'en pouvoir douter que Masham ne l'aimait pas, qu'il ne l'avait jamais aimée... qu'il en aimait une autre!

LA REINE, vivement.

En êtes-vous sûr!... qui vous l'a dit?

BOLINGBROKE, de même.

Mon jeune prisonnier!... qui me l'a avoué à moi! un amour mystérieux... une personne de la cour qu'il adore en secret, et sans le lui dire... je n'ai pu en savoir davantage.

LA REINE, avec contentement.

Voilà qui est bien différent... (Se reprenant.) Je veux dire bien singulier... (en riant) et il faudra que nous causions de tout cela.

BOLINGBROKE.

Oui, Madame!... (Vivement.) Dès ce soir, votre majesté aura la liste de mes nouveaux collègues, avec lesquels, dès longtemps, je me suis entendu!... L'ordonnance de dissolution...

LA REINE.

C'est bien!

BOLINGBROKE, de même.

Les préliminaires pour les conférences à ouvrir avec le marquis de Torcy.

LA REINE, de même.

A merveille!

BOLINGBROKE.

Et dès que votre majesté aura donné sa signature...

LA REINE.

Certainement!... Mais, ne fût-ce que pour connaître et déjouer les projets de la duchesse, ne serait-il pas prudent d'interroger Masham?

BOLINGBROKE.

Oui, vraiment... pourvu que ce soit en secret et sans que l'on puisse s'en douter!

LA REINE.

Et pourquoi?

BOLINGBROKE.

Parce que je réponds de lui!... parce que je ne dois le laisser communiquer avec qui que ce soit, et surtout avec des personnes de la cour... mais ce soir... quand tout le monde sera retiré... quand il n'y aura plus de danger d'être vu...

LA REINE.

Je comprends!

BOLINGBROKE, remontant le théâtre et s'approchant de la porte du fond.

Je délivrerai mon prisonnier que nous interrogerons... ou plutôt que votre majesté voudra bien interroger car je n'en aurai pas le loisir...

LA REINE, avec joie.

C'est bien!... c'est bien... (En ce moment la duchesse entr'ouvre un instant la porte à droite.

LA DUCHESSE, apercevant Bolingbroke.

Dieu! Bolinbroke! (Elle referme vivement la porte.)

LA REINE, s'arrêtant à ce bruit.

Silence!

BOLINGBROKE.

Qu'est-ce donc?

LA REINE, montrant le cabinet à droite.

Rien... j'avais cru entendre de ce côté. (Revenant à lui gaiement.) Non... A ce soir!... à bientôt.

BOLINGBROKE, s'éloignant.

Masham sera ici... avant onze heures.

(Bolingbroke est sorti par la porte du fond à gauche.)

SCÈNE VI.

LA REINE, qui vient de le reconduire, aperçoit, en redescendant le théâtre, ABIGAIL qui entre par la porte du fond à droite.

LA REINE, allant s'asseoir sur le canapé à gauche.

Ah! te voilà, petite! eh bien!... et la duchesse?

ABIGAÏL.

Ah! si vous saviez!

LA REINE, s'asseyant.

Viens ici près de moi!... (A Abigaïl qui hésite à s'asseoir près de la reine.) Viens donc! Qu'a-t-elle dit?

ABIGAÏL.

Rien!... mais la colère et l'orgueil contractaient tous ses traits!...

LA REINE, souriant.

Je le crois sans peine! car le message dont je t'ai chargée près d'elle lui désignait d'avance celle qui désormais allait la remplacer.

ABIGAÏL, étonnée.

Que dites-vous?

LA REINE.

Oui, Abigaïl, oui, tu seras tout pour moi... ma confidente, mon amie. Oh! ce sera ainsi! car d'aujourd'hui je commande, je règne!... Achève ton récit... Tu crois donc que la duchesse est furieuse?

ABIGAÏL.

J'en suis sûre! car en descendant le grand escalier, elle a dit à la duchesse de Norfolk qui lui donnait le bras... (C'est miss Price qui l'a entendue, et miss Price est une personne en qui l'on peut avoir confiance.) Elle a dit: « Quand je devrais me perdre, je déshonorerai la reine!... »

LA REINE.

O ciel!

ABIGAÏL.

Et puis elle a ajouté: « Il vient de m'arriver d'importantes nouvelles dont je profiterai... » Mais elles se sont éloignées, et miss Price n'a pu en entendre davantage!

LA REINE.

De quelles nouvelles voulait-elle parler?

ABIGAÏL.

De nouvelles importantes!

LA REINE.

Qu'elle vient d'apprendre!...

ABIGAÏL.

Peut-être des nouvelles politiques...

LA REINE.

Ou plutôt cette entrevue que nous avions projetée pour hier au soir?

ABIGAÏL.

Où est le mal?

LA REINE.

A coup sûr!... car hier, si je désirais, et devant toi, interroger Masham... c'était pour une affaire grave et importante... pour savoir jusqu'à quel point on m'abusait... pour connaître enfin la vérité!

ABIGAÏL.

Ce qui est bien permis! surtout à une reine!

LA REINE.

Tu crois?

ABIGAÏL.

C'est un devoir! (Vivement.) Et puis enfin qu'aurait-elle à dire?... Vous ne l'avez pas vu, (à part) grâce au ciel! (Avec satisfaction.) Et maintenant qu'il est prisonnier... c'est impossible!

LA REINE, avec embarras.

Et si cela ne l'était pas!

ABIGAÏL, effrayée.

Que voulez-vous dire?

LA REINE, avec joie.

Tu ne sais pas, Abigaïl, il va venir, je l'attends!

ABIGAÏL, vivement.

Vous, Madame?

LA REINE, lui prenant la main.

Qu'as-tu donc?

ABIGAÏL, avec émotion.

Je tremble!... j'ai peur.

LA REINE, avec reconnaissance et se levant.

Pour moi!... Rassure-toi!... aucun danger...

ABIGAÏL.

Et si la duchesse le savait dans le palais... dans votre appartement!... à une pareille heure!... Mais non, votre majesté l'espère en vain... Masham est confié à la garde de Bolingbroke, qui ne peut, sans s'exposer lui-même, lui rendre la liberté!... et c'est impossible...

LA REINE, lui montrant la porte du fond à gauche qui vient de s'ouvrir.

Tais-toi!... le voici!

ABIGAÏL, voulant courir à Masham.

O ciel!

LA REINE, la retenant

Ne me quitte pas!

ABIGAÏL, avec jalousie.

Oh! non, Madame, non certainement

SCÈNE VII.

MASHAM, LA REINE, ABIGAIL.

(Masham s'avance lentement, salue respectueusement la reine, qui, avec émotion et sans lui parler, lui fait signe de la main d'avancer.)

LA REINE, bas à Abigaïl.

Ferme ces portes... et reviens!

(Abigaïl ferme la porte du cabinet e droite et celles du fond et revient vivement se placer près de la reine.)

MASHAM.

Lord Bolingbroke m'envoie présenter à votre majesté ces papiers, qu'il ne pouvait, dit-il, confier qu'à moi, et qui sont de la dernière importance!...

LA REINE, avec bonté et prenant les papiers.

C'est bien, je vous remercie!

MASHAM.

Je dois les lui reporter avec la signature de votre majesté.

LA REINE.

C'est vrai!... je l'oubliais!... (Elle passe près de la table à gauche et s'assied. — Regardant les papiers.) Ah! mon Dieu! comme en voilà!...

(Elle ôte ses gants, prend une plume et signe vivement, et sans les lire, les diverses ordonnances. — Pendant ce temps, Masham s'est approché d'Abigaïl, qui est de l'autre côté, à l'extrémité à droite.)

MASHAM.

Eh! mon Dieu! miss Abigaïl, comme vous voilà pâle!

ABIGAÏL, à demi-voix, avec émotion.

Écoutez-moi, Arthur... j'ai le crédit... le pouvoir de la duchesse!

MASHAM, avec joie.

Est-il possible?

ABIGAÏL, de même.

La faveur de la reine! et je suis décidée à repousser tous ces biens... à y renoncer...

MASHAM, étonné.

Eh! pourquoi?...

ABIGAÏL.

Pour vous!... Quelque fortune qui vous puisse arriver, en feriez-vous autant?

MASHAM, vivement.

Pouvez-vous le demander?

ABIGAÏL, tremblante.

Eh bien! Arthur, vous êtes aimé d'une grande dame... la première de ce royaume...

MASHAM.

Que dites-vous?

ABIGAÏL.

Silence!... (lui montrant la reine qui a achevé de signer et qui s'avance vers lui.) La reine vous parle.

LA REINE.

Voici les ordonnances que Bolingbroke vous avait chargé d'apporter à notre signature...

MASHAM.

Je remercie votre majesté, et vais annoncer à milord qu'il est ministre!

LA REINE.

C'est généreux à vous, car le premier usage qu'il fera du pouvoir sera sans doute de poursuivre l'adversaire de Richard Bolingbroke, son cousin.

MASHAM.

Je ne crains rien!... il sait comment ce duel s'est passé!

LA REINE.

Et puis, vous avez pour vous de hautes protections... la nôtre d'abord, et, bien mieux encore, celle de la duchesse! (Elle va s'asseoir sur le canapé à gauche du spectateur. — Masham est debout devant elle et Abigaïl debout derrière le canapé sur lequel elle s'appuie en regardant Masham.) On m'a assuré, Masham, mais vous n'en conviendrez pas, car vous êtes discret, on m'a assuré que vous l'aimiez...

MASHAM.

Moi, Madame... jamais!

LA REINE.

Et pourquoi donc vous en défendre? la duchesse est fort belle, fort aimable, et le rang qu'elle occupe...

MASHAM.

Ah! qu'importe le rang et la puissance... on y songe peu quand on aime. (Regardant Abigaïl qui est debout derrière la reine.) Et j'aime ailleurs!...

(Abigaïl fait un geste d'effroi.)

LA REINE, baissant les yeux.

Ah! c'est différent... Et celle que vous aimez est donc bien belle!

MASHAM, avec amour et regardant Abigaïl.

Plus que je ne peux vous dire... (Se reprenant.) Je veux dire que je l'aime... que je suis heureux et fier de cet amour; et punissez-moi, Madame, si même ici, devant vous et à vos pieds, j'ose l'avouer...

LA REINE, se levant brusquement.

Taisez-vous!... n'entendez-vous pas?...

ABIGAÏL, montrant la porte du cabinet à droite.

On frappe à cette porte!

MASHAM, montrant les portes du fond.

Ainsi qu'à celles-ci!

ABIGAÏL.

Et ce bruit au dehors!... les appartements se remplissent de monde.

LA REINE.

Comment fuir maintenant?... (A part, avec effroi.) Et cette phrase de la duchesse! (Haut.) Et si on le voit ici...

ABIGAÏL.

Là, sur ce balcon...

(Masham s'élance sur le balcon à gauche; Abigaïl referme la fenêtre.)

LA REINE.

C'est bien.... va leur ouvrir.

ABIGAÏL.

Oui, Madame... mais du calme... du sang-froid.

LA REINE.

Oh! j'en mourrai!

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS. Abigaïl va ouvrir les portes du fond. — Paraissent LA DUCHESSE DE MARLBOROUGH ET PLUSIEURS SEIGNEURS DE LA COUR; BOLINGBROKE entre après eux. — Abigaïl va également ouvrir la porte à droite, d'où sortent PLUSIEURS DEMOISELLES D'HONNEUR.

LA REINE.

Qui ose ainsi, à cette heure... dans mes appartements... Ciel! la duchesse.. Une pareille audace!..

LA DUCHESSE, regardant autour d'elle dans l'appartement.

Me sera pardonnée par votre majesté, car il s'agit d'importantes nouvelles... d'où dépend le salut de l'État!

LA REINE, avec impatience.

Lesquelles?

LA DUCHESSE, examinant toujours l'appartement.

Des nouvelles qui mettent en rumeur... et agigent toute la ville... (A part, regardant le balcon.) Il ne peut être que là. (Haut.) Lord Marlborough m'apprend que l'armée française vient d'attaquer à Denain les lignes du prince Eugène, et a remporté une victoire complète.

BOLINGBROKE, froidement.

C'est vrai!

LA DUCHESSE, courant à la fenêtre, Abigaïl fait quelques pas pour la retenir et se trouve ainsi placée entre la duchesse et la reine.

Tenez... entendez-vous les cris furieux de ce peuple?

BOLINGBROKE.

Qui demande la paix!...

LA DUCHESSE, qui vient d'ouvrir la fenêtre, et poussant un cri.

Ah!... monsieur Masham... dans l'appartement de la reine!...

LA REINE, à part, et voyant paraître Masham.

C'est fait de moi!

ABIGAÏL, bas à la reine.

Non!... je l'espère!... (Tombant à ses genoux.) Grâce, Madame!... grâce!... c'est moi qui, à votre insu... l'avais reçu cette nuit...

LA DUCHESSE, avec colère.

Quelle audace!... Vous osez soutenir...

ABIGAÏL, baissant les yeux.

La vérité!

MASHAM, s'inclinant.

Que sa majesté nous punisse tous deux!

LA REINE, bas à Bolingbroke.

Bolingbroke, sauvez-nous!

BOLINGBROKE, s'avançant vers les seigneurs de la cour qui sont dans le fond et prenant le milieu du théâtre.

Permettez?... J'ai à vous dire...

LA DUCHESSE, s'adressant à Bolingbroke.

Et moi... Je demanderai à milord, comment un prisonnier confié à sa garde est libre en ce moment, et par quel motif?

BOLINGBROKE, se tournant vers l'assemblée.

Un motif auquel vous auriez tous cédé comme moi, Milords! M. Masham m'a demandé, sur sa parole et sur son honneur de gentilhomme, la permission de faire ses adieux à Abigaïl Churchill! sa femme...

LA REINE et LA DUCHESSE, poussant un cri.

O ciel!...

LA REINE, avec agitation.

Messieurs!... Messieurs!... (Leur faisant signe de s'éloigner.) Un instant... je vous prie!...

(Ils s'éloignent tous de quelques pas; la reine reste seule sur le devant du théâtre avec Bolingbroke.

LA REINE, à demi-voix.

Ah! qu'avez-vous fait?...

BOLINGBROKE, de même.

Vous m'avez dit de vous sauver... (A la reine qui ne peut cacher son émotion.) Allons, ma souveraine... et puis, fallait-il laisser déshonorer cette jeune fille qui venait de se dévouer pour votre majesté?

LA REINE, avec courage et comme ayant pris sa résolution.

Non!... (à demi-voix.) dites-leur d'approcher.

(Bolingbroke fait un signe; Abigaïl et Masham, qui s'étaient tenus à l'écart, s'avancent timidement.)

LA REINE, avec émotion et à voix basse à Abigaïl.

Abigaïl... ce que vous venez d'entendre... il faut que cela soit... ne le démentez pas... Encore cette preuve de dévouement... et ma reconnaissance... mon amitié vous sont à jamais acquises...

ABIGAÏL, à la reine, avec épanchement.

Ah! Madame... si vous saviez...

BOLINGBROKE, lui coupant la parole.

Silence!... (Il fait un signe à Masham qui à son tour s'avance près de la reine.)

LA REINE.

Quant à vous, Masham...

BOLINGBROKE, bas à Masham.

Refusez!

LA REINE.

Je sais que d'autres idées, peut-être... mais,

par le dévouement que vous lui portez... votre reine vous le demande...

MASHAM.

Moi, Madame...

LA REINE.

Elle vous l'ordonne !

(Tous deux s'inclinent et passent à droite du théâtre.)

LA REINE, s'adressant aux personnes de la cour et prenant le milieu du théâtre.

Milords et Messieurs, les graves événements que madame la duchesse vient de nous apprendre vont hâter des mesures que nous méditions depuis longtemps. Sir Harley, comte d'Oxford, et lord Bolingbroke, mes nouveaux ministres, vous expliqueront demain nos intentions. Nous rappelons milord duc de Marlborough dont le talent et les services deviennent désormais inutiles, et décidée à une paix honorable, nous entendons que, dans le plus bref délai, les conférences s'ouvrent à Utrecht, entre nos plénipotentiaires et ceux de la France.

BOLINGBROKE, qui est placé à droite entre Masham et Abigaïl; bas à Abigaïl.

Eh bien! Abigaïl... mon système n'a-t-il pas raison? Lord Marlborough renversé... l'Europe pacifiée...

MASHAM, lui remettant les papiers que la reine a signés.

Bolingbroke, ministre!...

BOLINGBROKE.

Et tout cela grâce à un verre d'eau!

FIN DU TOME CINQUIÈME.

TABLE DES PIÈCES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

COMÉDIES-VAUDEVILLES.

FIN DE LA TABLE DU TOME CINQUIÈME.

PARIS. — IMPRIMERIE DE FAIN ET THUNOT,
Rue Racine, 28, près de l'Odéon.

